This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 346.1

Found

APR 23 1900

Harvard College Library

FROM

THE QUARTERLY JOURNAL
OF ECONOMICS

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1908. T. CXIII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME

(CENT-TREIZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1908

1380
66-2

BP346.1

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIII^e DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

JOSÉ RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE
BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1908

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud (p. 5-15).

II. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, par M. J. Rambaud (p. 15-28).

III. — HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION, par M. Henri Froidevaux (p. 28-37).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — J.-L. de la Paquerie : Eléments d'apologétique. I. Apologie élémentaire. Dieu et la Religion (p. 37). — Mgr d'Hulst : Nouveaux Mélanges oratoires. T. VI (p. 37).

Sciences et Arts. — A. Rosmini : Compendio di etica e breve storia di essa (p. 39). — F. Vallée : De la Préparation à la vie chrétienne dans les collèges religieux. Les Educateurs (p. 40). — J.-H. Fabre : Souvenirs entomologiques. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes. 10e série (p. 41). — P. Bertrand : Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier, de l'amateur (p. 41). — A.-L. Gravier et H. Latière : Les Jardins ouvriers, fleurs, fruits, légumes, cultures ornementales. Les Habitations à bon marché (p. 42). — J. Vercier : Arboriculture fruitière en images (p. 42). — C. Flammarion : Initiation astronomique (p. 43).

Littérature. — A. Meillet : Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes (p. 43). — Pages choisies des grands écrivains. Marivaux, avec une Introduction par F. Vial (p. 45) — L. Arnould : Quelques poètes (p. 46).

Histoire. — J.-E. Darras : Histoire générale de l'Église, depuis la création jusqu'au xiie siècle, terminée par Mgr J. Fèvre. T. 43e et 44e. Pontificat de Léon XIII (p. 47). — A. Bros : La Religion des peuples non civilisés (p. 48).— A. Lemaire : Les Lois fondamentales de la monarchie française, d'après les théoriciens de l'ancien régime (p. 50). — L. Dimier : Les Préjugés ennemis de l'histoire de France (p. 51). — Archelet : A Lourdes. Les Apparitions de 1858. Histoire. Ascétisme. Psychologie (p. 53). — L.-J. Bretonneau : L'Ame de Lourdes. Réponse aux « Foules de Lourdes », de J.-K. Huysmans. Trois Episodes de l'action surnaturelle de Lourdes (p. 54).— C. Manneville : Une Vieille Eglise de Paris. Saint-Médard (p. 55). — P. Delarue : Le Clergé et le culte catholique en Bretagne, pendant la Révolution. District de Dol. Documents inédits. 4e partie (p. 55). — Colonna de Cesari Rocca : Histoire de la Corse (p. 56). — E. Barbier : La Décadence du « Sillon », histoire documentaire (p. 57). — G. Lowes Dickinson : Le Développement du Parlement pendant le dix-neuvième siècle; trad. et préface de M. Deslandres (p. 58). — L. Guiraud : Le Procès de Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone-Montpellier, de 1527 à 1567 (p. 59). — E. Pilastre : Vie et caractère de Madame de Maintenon (p. 61). — L. Bréteaudeau : Un Martyr de la Révolution à Vannes. Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission (p. 62). — H. Brémond : Gerbet (p. 62). — M. de Marcy : Charles Chesnelong, son histoire et celle de son temps (1820-1899) (p. 64). — H. Cochin : Tableaux flamands (p. 65). — J.-C. Fitzpatrick : Library of Congress. Calendar of the Correspondence of George Washington, Commander in chief of the Continental Army with the Continental Congress (p. 66). — F. Gnecchi : Monete romane (Manuale elementare) (p. 66). — L. Quantin : Ex-libris héraldiques anonymes. 1re série (p. 67).

V. — BULLETIN. — V. Rondet : Contributions à la mentalité religieuse contemporaine (p. 68). — A. Guy : Culture de la tomate en pleine terre (p. 68). — G. Gimel : Les Ennemis de la vigne et du verger. Parasitologie animale et végétale, et maladies accidentelles. Les Meilleurs Traitements à appliquer (p. 69). — P. Poey : Evêques de France, biographies et portraits de tous les cardinaux, archevêques et évêques de France et des colonies (p. 69). — M. Ripaux : La Crise de la foi catholique (p. 69). — J. Claraz : Conférences sur la thèse de la séparation de l'Eglise et de l'Etat (p. 70). — G. Weill : Le Catholicisme français au xixe siècle (p. 70). — C.-L. de Casamajor : La Franc-Maçonnerie anglaise (p. 71). — C. Coignet : L'Evolution du protestantisme français au xixe siècle (p. 72).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Boissier, Halévy, Blanchet, Evans, Dieterich, Fréchette, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Prix. — Congrès. — Le Cartulaire des comtes de Bourgogne. — Une Promenade à travers Paris au temps des Romantiques. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Belgique. — Italie. — Macédoine. — Russie. — Suisse. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *L'Arène des crucifié*, par Ludovic Garnica de la Cruz. Paris, Sansot, 1908, in-8 de 331 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques. — 2. *Mystérieux Dessein*, par Mary Floran. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Cœur s'éveille*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 317 p., 3 fr. 50. — 4. *Amour et Dot*, par Kilien d'Épinoy. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 309 p., 3 fr. 50. — 5. *Armelle et son mari*, par Renée Fauer. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 296 p., 3 fr. 50. — 6. *Contes pour lire au crépuscule*, par Avesnes. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 carré de IV-291 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Boucles*, par Félix de Chazournes. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de II-380 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Amour qui pleure*, par Marcelle Tinayre. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 271 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 9. *La Vie et la mort de M. de Tournèves*, par Charles Derennes. Paris, Grasset, 1908, petit in-18 de 68 p., 1 fr. — 10. *Mystères et aventures*, par A. Conan Doyle; trad. d'Albert Savine. Paris, Stock, 1908, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Rouet d'ivoire*, par Émile Moselly. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 238 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Ames muettes*, par Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 180 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 13. *Vers la Toison d'or*, par J.-H. Rosny. Paris, Michaud, 1908, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 14. *Grippe-Soleil*, par Louis Létang. Paris, Calmann-Lévy, s. d., (1908), in-18 de 465 p., 3 fr. 50. — 15. *Fille de Reine*, par le même. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 423 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 16. *Au Service de la France*, par Saint-Cénery. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 295 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Officine, mœurs pharmaceutiques*, par Mary-Gill. Paris, Tassel, 1908, in-18 de 250 p., 3 fr. — 18. *Soleil d'Islam*, par Paul Bruzon. Paris, Tassel, 1908, in-18 de 388 p., 3 fr. 50. — 19. *Barnavaux et quelques femmes*, par Pierre Mille. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 20. *France d'exil*, par Henry Bargy. Paris, Colin, 1908, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 21. *Enracinés*, par Alfred Baraudon. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 22. *Fils de la terre*, par Paul-Henri Capdeville. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 272 p., 3 fr. 50. — 23. *Jean des Brebis, ou le Livre de la misère*, par Émile Moselly. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 241 p., 3 fr. 50. — 24. *Enfances lorraines*, par Émile Moselly. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 175 p., 2 fr. — 25 et 26. *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï; trad. de J.-W. Bienstock. T. XVII et XVIII. *Anna Karenine*. T. III et IV. Paris, Stock, 1907-1908, 2 vol. in-18 de 464 et 313 p., avec portrait, 5 fr. — 27. *La Folie-Mauroy*, par René Duguet. Paris, Nouvelle, Librairie nationale, s. d., in-18 de 179 p., 2 fr. — 28. *A la Dérive*, par Pierre Gourdon. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 29. *Dupecus*, par Paul Fraycourt. Paris, Stock, 1908, in-12 de 293 p., 3 fr. 50. — 30. *Souvenirs de jeunesse. Les Jours s'allongent*, par Paul Margueritte. Paris, Plon-Nourrit s. d. (1908), in-16 de 300 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — Il n'y en a qu'un ce trimestre, « mais il est bon », c'est-à-dire qu'il est tout à fait représentatif de l'espèce, attendu qu'on y trouve pêle-mêle quelque talent d'*écriture* et un parfait dédain de la composition; d'heureuses rencontres de style parmi un habituel charabia; quelques idées justes et pas de bon sens!

des hommages sincères à la vertu et des scènes crapuleuses. Cela s'appelle *l'Arène des crucifiés*; le principal personnage a été surnommé Petit Jésus, et il meurt crucifié pour avoir protesté contre le renversement d'une croix, et après avoir passé sa vie à protéger contre les duretés et les injustices sociales les employés de magasin, les orphelines, les prostituées, les moines qu'on chasse de leur couvent, les chattes qu'on prive des joies de la maternité, les prêtres qu'on oblige à l'orthodoxie et à la discipline, etc., etc., etc. Son universelle charité ne fait pas « acception de personnes »; elle s'étend à tous les malheureux et à tous les misérables, sauf aux écrivains atteints de *littératurite aiguë*, les pauvres !

Romans romanesques. — 2. — Quel était le *Mystérieux Dessein* de Mme d'Arbannes? C'était de ne pas marier sa fille. Elle l'avait donnée à Dieu dans un jour d'affolement, le croup allait la lui prendre : « Je fais vœu qu'elle sera religieuse ! » s'écria-t-elle. Et l'enfant guérit. Elle avait quatre ans. Tant qu'elle eut quatre ans, le vœu maternel ne la gêna pas; mais à dix-huit, et quand elle eut connu Gérard, ah ! dame ! ce fut différent. Elle trouva que sa maman avait été imprudente. « Tu crois, ma fille? Je vais consulter M. le curé ! » M. le curé lui apprit que son vœu était sans valeur. Pour plus de sûreté, elle alla consulter encore Monseigneur; et Monseigneur fut du même avis que M. le curé, ce dont se réjouirent fort les deux amoureux; ils purent s'épouser. Et Mme d'Arbannes put consacrer ses loisirs à apprendre son catéchisme.

3. — *Le Cœur s'éveille* sous l'influence du printemps; voilà pourquoi le jeune Luc aima la jeune Élise. Mais il s'éveille aussi sous l'influence de la douleur; voilà pourquoi les parents d'Élise, qui étaient séparés et qui parlaient de divorcer, s'aperçurent qu'ils s'aimaient et pouvaient encore faire bon ménage. La douleur qui les réunit fut celle qu'éprouvait leur fille de leur séparation et qu'ils éprouvaient eux-mêmes en voyant pleurer leur fille.

O larmes des enfants ! Ciment de la famille !

Le vers n'est pas joli, joli, mais il est honnête. Et de même le livre de M. Mareschal de Bièvre.

4. — Il y avait une fois trois jeunes filles charmantes, l'une brune, l'autre blonde, l'autre châtain clair; la première ayant le nez pointu, la seconde le nez à la Roxelane, la troisième le nez grec, etc., etc., etc.; l'une riche, les deux autres pauvres. Eh bien ! toutes les trois trouvèrent un mari charmant et riche. Voilà toute la trame d'*Amour et Dot*. Mais, vous savez que c'est la trame qui est la partie la plus grossière du tissu. Il y a dans celui-ci des détails bien plus fins, par exemple des dialogues entre ces jeunes filles qui sont pleins d'aimables inten-

tions, et dont la gaucherie candide semble refléter l'âme des interlocutrices !...

5. — Les intentions sont aussi ce qu'il y a de plus remarquable dans *Armelle et son mari*, et l'analyse peut en donner une idée : Un jeune homme épouse une jeune fille très belle, très bonne, très riche, et il l'abandonne le jour même du mariage, sans autre motif que le désir de garder sa liberté. Pourquoi l'avait-il aliénée, au moins en principe? parce que c'était le seul moyen que lui eût laissé son père d'entrer en possession de cinq cent mille francs de dot : « Marie-toi, je te dote. Ne te marie pas, je t'affame. » Il touche donc sa dot, et ne touche pas à sa femme, ni à la dot de sa femme. Et il se prépare à mener la vie de garçon. Mais, comme, pour augmenter les revenus, il joue à la Bourse, il se ruine. Heureuse ruine qui va lui assurer un gain inespéré, le réduire à la nécessité de travailler, amener une rencontre avec sa femme, l'obliger à accepter ses soins, à lui demander pardon et à reconnaître qu'il a été un criminel et même un imbécile ! Cette conquête d'un mari par une femme fidèle aurait pu être le sujet principal du roman; elle n'en est que le dénouement.

6. — L'auteur des *Contes pour lire au crépuscule* a été couronné par l'Académie française... pour un autre ouvrage qui doit pouvoir se lire au grand jour, et où ne se trouvent pas des phrases comme celles-ci, vraiment trop crépusculaires : « Mourir après avoir connu certains frissons, c'est couronner une tâche qui n'est pas assignée à tous. » (p. IV). — « Les longs séjours en mer ont des facultés à eux. » (p. 34.) Le premier de ces *Contes*, intitulé *Vesper*, est consacré à un *flirt* entre un Français et une Américaine, flirt qui n'aboutit à rien, mais qui pourrait démontrer, au besoin, que les Américaines ne sont pas toutes des « Ève victorieuses ». C'est l'auteur qui indique cette conclusion dans la Préface spéciale qui, en sus et en outre de la Préface générale, est placée en tête de chaque conte. Le second, *Un Faible*, démontre que « les longs séjours en mer » ont « la faculté » de diminuer l'empire de la raison sur la volonté et de livrer les enseignes de vaisseau, surtout quand ils sont taillés en « Hercule », aux embûches des Dalilas de tous pays, — Dans le troisième, *Chez Son Éminence, ou les Plaisirs chimériques*, nous voyons comment un vieux vidame parvint à faire sa maîtresse de sa jeune nièce, et comment il se décida à se suicider après un dernier souper... Les ombres du crépuscule auraient pu être un peu plus épaissies sur cette « histoire », qui est du reste développée et amplifiée avec une application encore scolaire. — Dans ces trois premiers contes et dans les trois suivants (*Mur fatal*, *Cogne-Dur*, *Pensée qui meurt*), l'auteur s'affirme comme un débutant plein de bonne volonté, pas encore en possession de tout son talent.

7. — Et de même l'auteur des *Boucles*, recueil de vingt-trois morceaux, précédés chacun d'une épigraphe. C'est un poète à l'âme très vibrante, mais qui n'est pas tout à fait maître de son instrument. Les sujets mêmes qu'il chante, dans sa prose haletante et mal assurée, ne sont pas toujours très bien choisis. L'un des meilleurs et des plus dramatiquement traités, c'est peut-être *Leur Ange*. Un soldat a refusé d'obéir un jour d'inventaire, il a été mis au cachot, il s'est évadé, il se croit passible de la peine de mort. C'est pourquoi il vient inviter sa femme à mourir avec lui, bien doucement, pour échapper au peloton d'exécution et à la fusillade; on va allumer un réchaud et ce sera fini, sans souffrance, n'est-ce pas? « Oui, mon gros! » répond la femme. Et puis : « Non, mon gros ! » Leur ange veille sur eux, et leur inspire le courage de vivre, fût-ce pour mourir, mais pour mourir chrétiennement. Et quand, à l'aube, on vient arrêter le déserteur « une petite voix triste monta; un bras tout rose se tendit du côté de la porte enfoncée vers quelque chose d'invisible, là-bas, plus loin que la terre, du côté des dernières étoiles qui mouraient. « Vas-y, mon gros! » Et il y va... Très bien! Mais il faut que M. de Chazournes ait le courage de l'entendre : *ça*, c'est à la poésie ce que les discours d'un dentiste forain sont à l'éloquence; c'est une romance pour cuisinières, pas même pour modistes.

8. — *L'Amour qui pleure* fait le pendant à *la Rançon*, dont il a été déjà parlé ici, et qui était destiné à démontrer l'influence moralisatrice et purificatrice de l'adultère; celui-ci tend à démontrer l'influence malfaisante du mariage. Le mariage est un étouffoir, et, s'il n'est pas homicide, il est *génicide*, témoin Georges Clarence. Il en avait du génie, lui, et beaucoup, mais comme il était marié, et avec une ménagère parfaite (qui était en outre et par dessus le marché une très belle femme), son génie était mal à l'aise; il ne le manifesta pleinement, en un chef-d'œuvre admirable, que lorsqu'il eut pris une maîtresse. Un second chef-d'œuvre était sur le chantier, mais il y resta, la maîtresse étant morte. La femme prodigua ses soins et ses consolations (elle était en outre et par dessus le marché une bonne âme!) Ce fut en vain, pardon! ce fut pire. Comme ces soins étaient infiniment intelligents et délicats, le malheureux ne put s'y dérober; comme ils étaient continuels et jamais découragés, il ne put y résister. Il essaya de se remettre au travail, de reprendre le chef-d'œuvre commencé; vingt fois ses mains retombèrent inertes, l'influence du ménage était plus forte que son génie. Le poids des consolations et des joies conjugales l'étouffait. Il eut beau lutter, tendre sa volonté, roidir ses muscles, tout fut inutile, il succomba, — Titan écrasé sous le Pot-au-feu! — Ah! le beau sujet de pendule pour zinc d'art! L'auteur ne se doute pas qu'il eût paru suranné déjà en 1840.

Romans fantaisistes. — 9, 10, 11 et 12. — Le petit opuscule intitulé : *La Vie et la mort* de *M. de Tournèves* est un pastiche de certains contes du XVIIIe siècle, d'un libertinage assez spirituel. — *Les Mystères et aventures*, — dont l'exotisme reste encore savoureux dans la traduction de M. A. Savine, — comprend sept contes différents; le plus « humain », quoique toujours extraordinaire, c'est peut-être le second : *Le Clergyman du gouffre de Jackman* où l'on voit un tartuffe puritain se muer brusquement en un bandit, voleur et assassin. — *Le Rouet d'ivoire*, recueil de souvenirs, de notes, de fantaisies, publié par un auteur récemment arrivé à la notoriété, et qui se hâte de vider ses fonds de tiroir, comme s'il était son propre exécuteur testamentaire, est peut-être un phénomène d'*autophilie* plus qu'une œuvre d'art. — Je n'en dis pas autant des *Ames muettes*, quoique je n'en pense pas moins. Mais l'auteur est une femme et sans doute une étrangère; voilà pourquoi je ne crains pas de déclarer que cette douzaine de récits autobiographiques est charmante, charmante ! Ce sont des souvenirs d'enfance racontés en style... idoine (Idoine, c'est du latin, madame !).

Romans feuilletons. — 13. — *Vers la Toison d'or* a deux parties et probablement deux auteurs qui n'ont pas pris la peine de *fusionner*, cette fois. La première partie est longue, pas intéressante; les caractères sont mal établis malgré des prétentions psychologiques (un Lord anglais s'y conduit comme une vulgaire canaille, sans que sa canaillerie ait une suffisante raison d'être). La seconde partie est vivement enlevée et très amusante. Dans l'une, on explique pourquoi Pierre Dervilly avait besoin de devenir riche : il aimait plus riche que lui. Dans la seconde partie, on raconte comment il l'est devenu : il découvre une mine d'or, dans une mine d'argent, mais une mine comme on n'en a jamais vu ! Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des millions. Mais comment il a mérité d'être envoyé dans la mine d'argent, comment il s'y comporte, comment il a l'idée de chercher l'or, à travers quels obstacles matériels et malgré quels terribles concurrents il le découvre et l'empoche, c'est ce que vous apprendrez avec un vif plaisir, lecteurs candides.

14 et 15. — C'est à des lecteurs de ce genre que s'adressent *Grippe-Soleil* et *Fille de Reine*, deux « épisodes » qui se complètent l'un l'autre, c'est-à-dire qu'ils s'adressent à tout le monde, surtout à cette époque des villégiatures estivales et des voyages circulaires. Les heures sont parfois longues sous les ombrages des villes d'eaux, plus longues encore sous les toits brûlants des wagons qui nous y amènent. C'est alors que nous sommes tous des *lecteurs candides*, et que si *Peau d'âne* nous est conté, nous y prenons un plaisir extrême. Un homme d'esprit qui a lu ces deux « épisodes » m'assure qu'ils sont aussi intéressants, quoique plus modernes, que *Peau d'âne* !

Romans de mœurs. — 16. — *Au service de la France*, peinture sincère et optimiste de nos mœurs militaires, rappelle un roman de même inspiration (*Le Lieutenant de Trémazan*), dont il a été rendu compte ici en avril dernier; le récit a un caractère un peu plus technique, les détails de la vie de régiment y tiennent plus de place, mais les conclusions sont identiques : malgré ses *ministres*, malgré ses casseroles, malgré la politique et toutes les bassesses et vilenies dont la politique est l'inspiratrice, l'Armée française dans son ensemble est digne de la confiance que le pays met en elle. — « Mets-toi bien cela entre les deux sourcils ! » dit un capitaine à un jeune sous-lieutenant; et, après quelques résistances, le jeune homme partage la conviction de son vieux camarade.

17. — *L'Officine* a pour sous-titre : *Mœurs pharmaceutiques*. La langue n'y est pas très sûre; l'information l'y est-elle davantage? On y voit un pharmacien qui, pour s'assurer des acheteurs de sa spécialité contre l'avarie, fabrique lui-même des avariés. Bigre ! Espérons que les vendeurs de pilules, pastilles et purgatifs vantés par la réclame sont plus inoffensifs. Souhaitons en outre que la santé et la bourse des bons gogos soient mieux défendues que par l'auteur de cette *Officine*, dont les intentions sont pures, incontestablement, mais dont la littérature est frelatée. L'idylle obligatoire, qui fleurit parmi tous ces bocaux, entre un élève pharmacien, d'une part, et la fille majeure et hystérique du patron, d'autre part, a comme un vague parfum de laboratoire. Seules quelques pages sur un voyage en Suisse (on ne s'attendait guère à voir le Righi en cette affaire !) sont presque intéressantes : on dirait du Bædeker. Vous voyez que je ne demande qu'à être juste et à rendre hommage à tous les mérites.

18. — Dépaysons-nous avec *Soleil d'Islam*, ou du moins passons en Algérie, et visitons les populations musulmanes avec M. Bruzon pour guide. Il paraît bien informé, il connaît les Arabes, leur langue, leur dévotion formaliste, leur impudeur morale; il s'est fait Arabe. Son livre semble être une traduction. Il nous conte l'histoire d'Ahmed, le Madhi, de ses deux femmes, de sa maîtresse française, de sa mission religieuse, de ses succès et de sa défaite, dans le vocabulaire du pays même, avec des longueurs et des détails d'un naturalisme à la fois ingénu et savant qui sentent l'Orient. — Hum ! il ne sent pas toujours le musc ni la rose, l'Orient !

19. — Et puisque nous sommes hors de France, restons-y avec *Barnavaux et quelques femmes*. C'est un fragment des Mémoires d'un colonial qui *en a vu et en a fait de roides*. Il a vu *Marie faite en fer*, une professionnelle du vice qui devient une espèce de sœur de charité; il a vu *l'Ile aux Lépreux*, où les femmes, abandonnées par leurs amis, ont à leur disposition d'atroces vengeances, etc., etc., etc.

Ce Barnavaux est un faubourien de Paris, un peu artificiel comme tous les gavroches du théâtre et des livres, mais qui a sur ses confrères connus l'avantage d'avoir été au Tonkin et au Dahomey; il n'est pas entièrement *fait de chic*, et on peut l'écouter avec intérêt lorsque lui-même, ou du moins son truchement, M. P. Mille, ne s'écoute pas trop.

20. — *France d'exil* manque de clarté. C'est une histoire des voyages et des amours d'un « Français perdu sur des ruines françaises » qui va de France en Amérique et d'Amérique je ne sais où, emportant partout le souvenir de Cécile, une jeune fille, qu'il aime, dont il est aimé, qui le fait aimer une autre jeune fille qui feint d'aimer un autre jeune homme, qui se sépare de lui en lui disant des choses sublimes et qui s'évanouit après l'avoir quitté et de l'avoir quitté. Je ne garantis nullement l'exactitude de cette analyse, mais je vous mets au défi d'en faire une qui soit plus exacte et plus claire. C'est un roman lyrique, avec de brusques sautes de sens, et, çà et là, quelques détails géographiques et techniques qui ont plus de précision et quelque valeur.

21. — *Enracinés* est une œuvre d'ardente bonne volonté; mais l'effort trop grand a fait perdre le sentiment de la mesure. La passion des personnages pour la terre, leur terre, leur propriété, les absorbe au point qu'ils sont plus des terriens que des hommes. « Ils manquent d'humanité » sinon de vérité, comme en manquaient les personnages de *la Terre*, par feu (oh! combien feu!) Zola. A cette remarque près, l'histoire des Reyvenaud, propriétaires du domaine des Glandes, de leur prospérité initiale, des dissentiments entre les premiers héritiers, « des abominations du partage, des haines grandissantes », des manœuvres de Jean pour évincer ses frères et beaux-frères, tout cela est étudié avec soin et rendu avec une certaine force. La punition de l'accapareur, sa folie furieuse, relève plus du mélodrame que de l'observation. Quant au dénouement, la réconciliation des frères ennemis, les traditions lointaines « renouées, le vieil aspect renaissant, beau d'énergie nouvelle, l'union se reformant, indissoluble et plus intime, entre cette race et cette terre qu'un même spasme de force et de vie allait faire vibrer désormais », j'ai peur que ce ne soit du Berquin échauffé.

22. — *Fils de la terre* est une autre berquinade d'une couleur plus continûment aimable, d'une écriture plus poétique, mais moins sûre. La scène se passe dans le Béarn, dans un coin privilégié, où il semble qu'on ne lise pas les petits journaux à un sou, et où donc se sont conservées les traditions et les mœurs d'autrefois. C'est à la peinture de ces mœurs, simples et fortes, que sont consacrées les plus souriantes pages de cette œuvre; le reste raconte les chastes

amours d'une terrienne « une paysanne », avec Pierre le domestique, amours combattues d'abord par la fierté du paysan, propriétaire du sol, favorisées finalement par l'attachement même à ce sol, que seul le vaillant et pudique Pierre est en état de *faire valoir*.

23 et 24. — Voici — encore ! — la Lorraine et son peintre avec *Jean des Brebis* et *Enfances lorraines*, le premier contenant six « histoires » du genre triste (il a pour sous-titre : *le Livre de la misère*); le second, des souvenirs du genre sentimental. — On y retrouve le grand amour de l'auteur pour la petite patrie, et cet art appliqué, consciencieux, un peu angoissé et angoissant, auquel on peut accorder toute sorte de mérites et même de récompenses académiques, mais auquel on a peine à accorder son attention. Je ne sais de quelle dame Diderot disait : « J'avais infiniment d'estime pour son caractère et d'éloignement pour sa compagnie. » M. G. Moselly me fait penser, à tort sans doute, à cette dame inconnue. Peut-être que le jour où il nous parlera d'autre chose que de sa Lorraine, il sera plus intéressant.

25 et 26. — Bornons-nous à signaler la publication des t. XVII et XVIII des *Œuvres complètes* du comte Jean Tolstoï, traduction de M. J. -W. Bienstock, et formant eux-mêmes la IIIe et la IVe parties d'*Anna Karénine*, — un des chefs-d'œuvre les plus connus de l'illustre auteur russe. La traduction a été confrontée avec le manuscrit original. Un substantiel appendice contient de très intéressants détails sur l'œuvre elle-même et sur l'auteur. C'est un résumé de « l'histoire de la critique » comme on en voudrait un pour les principales œuvres de la littérature étrangère.

27. — « ... L'amertume affreuse de la vie que fait aux hommes l'empire de la femme, en dehors de la sévérité des vieilles mœurs lentement élaborées par le génie national sous l'égide de la religion traditionnelle, — » c'est proprement ce que veut démontrer *la Folie-Mauroy*; traduisez en clair : l'influence malfaisante d'une femme mal élevée — et sans doute aussi mal née. — Vous voilà avertis que vous êtes en présence d'une œuvre antiféministe. Et donc il y avait une fois un mari à qui sa femme fit la vie amère : lui, était employé de commerce dans une petite ville de Lorraine ; elle, était la fille de deux fermiers et la pupille d'un médecin libre-penseur et libre-faiseur. Elle était belle, il fut bête. Il se laissa dominer et domestiquer par elle. Elle était dévote sans être chrétienne; il essaya de devenir dévot ; mais le sec formalisme des pratiques auxquelles elle l'associait le dégoûta; en outre, la sévérité des règles théologiques en matière de ... loyauté conjugale l'intimida, et l'inintelligence de son curé le découragea. Il redevint indifférent en religion. — Que ne le devint-il dans son ménage? Et pourquoi se laissa-t-il

persuader par sa femme de quitter son emploi pour se charger d'une entreprise de camionnage? C'est ce qui acheva de le perdre. — Pour se consoler de ses tristesses conjugales, il prit l'habitude de boire; et comme le camionnage « ça altère », il but comme un charretier; il prit même bientôt les manières et les mœurs d'un charretier. Et cependant, sa femme prenait de plus en plus les airs et les manières d'une dame, devenait de plus en plus dédaigneuse pour son mari et lui versait dans l'âme « l'amertume » que vous savez. Elle lui en versa tant, qu'il n'y tint plus, et que pour échapper à la vie qu'on lui « faisait », il se tua, mais après avoir pris soin d'écrire une lettre à son fils aîné, où il lui racontait toutes ses amertumes et disait en terminant : « Que mon exemple te serve ! » — Qu'il serve à qui que ce soit, cet exemple, j'en doute ! Il prouve trop, et il prouve mal, quoique, logiquement, ou même parce que logiquement. De cette donnée première : une femme despote et un mari *bêta*, la logique peut tirer toute sorte de conséquences extrêmes; « sur le rail rigide de la logique » on peut aller loin, loin de la vie et de la réalité surtout. — C'est là que semble être allé l'auteur de cette *Folie-Mauroy*, bien que, à certains détails, il semble aussi que son « œuvre » ne soit pas uniquement une vue de l'esprit; le charretier et sa tartuffette de femme ont peut-être existé, et c'est peut-être une « histoire vraie » que nous raconte M. Duguet ! Faut-il lui rappeler cependant que la vérité historique, pas plus que la vérité logique, n'est la vérité artistique? Il le sait bien, et il n'a pas besoin qu'on lui cite les réalités vivantes, très vivantes, qui, transférées de la rue dans le livre, sont mortes pendant le transfert du transfert même. Ce n'est pas à dire pourtant que son œuvre soit dénuée de mérite : la longueur et même les sévérités de cette analyse prouvent déjà le contraire. Par son caractère comme par son talent, M. R. Duguet est de ceux à qui on doit la vérité ; ils peuvent en profiter . C'est pourquoi j'ajouterai encore une critique, ou du moins je lui soumettrai un doute. Il a des épigrammes assez dures contre certains prédicateurs qui traversent les villages pieds nus et la « corde au cou » ; contre certaines institutrices congréganistes « qui se font appeler « Madame » par leurs élèves » ; contre certains curés qui ne comprennent pas comme lui le ministère paroissial; croit-il ces plaisanteries bien opportunes ? Il a une page, assez vive , qu'on dirait extraite d'un *Manuel des confesseurs*, sur les intimités conjugales ; la croit-il à sa place dans un roman ? Elle n'y est pas plus que les extraits des *Manuels des accoucheurs* ou autres spécialistes, — et même *spécificistes*; — qu'y placent certains de ses confrères et pour des fins souvent analogues aux siennes. Voilà bien des réserves ! Il y en a tant que je n'ose plus en faire d'autres sur le style et sur la langue, qu'il

faudrait pourtant surveiller de plus près. Au demeurant cette œuvre est le résultat d'un effort sérieux, sinon heureux ; elle révèle un esprit non médiocre avec qui la critique aura peut-être à compter bientôt , « dans sous peu » , comme dit un compatriote de l'auteur.

28. — *A la Dérive* est encore une œuvre de logique où les conséquences sortent des prémisses très correctement, *in forma*; il n'y a rien à reprendre, mais on n'est pas pris soi-même, on n'est pas ému. Vous souvenez-vous de ces *Déracinés* que M. Barrès condamnait à périr sur l'échafaud parce qu'ils avaient quitté leur pays natal et reçu une éducation kantienne? La condamnation était appuyée sur des considérants en forme, eux aussi, mais qui donnaient la sensation d'un abus de logique. De même, dans l'histoire de cette famille Basvoger emportée *à la dérive* vers les pires misères par la fatalité logique, c'est-à-dire par les conséquences inéluctables d'une majeure et d'une mineure irréprochables. Elle est la victime d'une première faute, faute pardonnable certes, si le syllogisme savait pardonner! Les parents ont fait un mariage romanesque : Il était patron, Elle était ouvrière. Or, un mariage romanesque indique l'impuissance de la raison dans le gouvernement de soi-même. Qui est impuissant à se gouverner soi-même, ne saura pas gouverner les autres; donc, les parents romanesques ne sauront pas : 1° gouverner leurs enfants; 2° gouverner leur usine. Et en effet, leurs enfants tournent mal : l'un devient assassin, l'autre député — du Bloc, naturellement; une jeune fille, Suzanne, la joie de leurs yeux, fait, elle aussi, un mariage romanesque dont elle est punie sans retard : son mari l'abandonne, la vole et vole le public; c'est un financier sans autre capital que celui des gogos. Et d'une! D'autre part, les ouvriers de l'usine se mettent en grève; le patron ne sait pas les mâter; il est ruiné. Et de deux! Alors surgit un sauveur, un premier fiancé de Suzanne, dédaigné pour cause d'insuffisance poétique et qui reparaît quand Suzanne, grâciée par la logique, est devenue veuve. Il épouse et relève ce qui reste de la fortune et de la famille Basvoger. A la bonne heure! Voilà qui n'est plus logique et qui soulage du *Sorite* implacable de tout à l'heure. Et comme (il me tarde de vous le dire!) cette suite de déductions cruelles, terminée par une conclusion clémente, est écrite d'une plume très souple et très sûre; comme ce logicien est presque un écrivain, et comme (ceci passe tout) « elle sent son honnête homme », on ferme le livre en demandant pardon à l'auteur de lui avoir si sottement résisté.

29. — Vous n'aurez aucune peine à résister à celui de *Dupecus*; l'œuvre exhale un air d'insincérité littéraire parfaitement répugnant. Je ne discute pas la sincérité des sentiments qui l'ont inspirée ;

mais pourquoi, quand on est convaincu, prendre ces airs malins, ce ton plaisantin et patelin, avec des clignements d'yeux vers le lecteur pour l'avertir, de l'ironie? Encore une fois, c'est insupportable depuis la première ligne : « En ce temps-là, Mme V.Dupecus s'aperçut qu'il gisait en elle une promesse de maternité » jusqu'à la dernière : « Ah ! il pratiquerait la religion lui, il serait soumis aux prêtres afin d'avoir la mort d'un juste et de monter d'un bond dans la paix éternelle. » C'est dommage que le livre, comme vous voyez, soit anticlérical; s'il était clérical, je me sentirais plus à l'aise pour dire à quel point la composition et la rédaction en sont artificielles et fausses. Bornons-nous à dire qu'il est la biographie (la première partie seulement, une seconde suivra) de M. Sylvain Dupecus, depuis le sixième ou septième mois avant sa naissance, jusqu'à la mort de son père. Ce père était concierge et cordonnier de son état; il était en outre athée et libre-penseur, mais il n'en tirait aucun profit, du moins pour le moment. La mère était une dévote, une hystérique mystique. Lui, il fut un dégénéré qu'achevèrent d'abrutir les pratiques religieuses, la première communion, l'école chrétienne, les exemples d'immoralité que lui donnèrent les Frères ignorantins. Son père avait juré pourtant d'en faire un libre-penseur comme lui; mais ce cordonnier était un peu nigaud, quoique athée, et d'âme un peu intéressée, quoique libre-penseur. Les Frères lui ayant fait une petite commande de souliers, il laissa sa femme leur confier son fils; il assista même à la première communion en redingote et « en tube » etc., etc. Il y en a 293 pages de ce ton et on nous menace d'un autre tome aussi lourd et aussi lourdaud. Je crois me souvenir que l'auteur de ce triste pamphlet avait publié récemment l'histoire d'un petit pâtre devenu prêtre, évêque et cardinal, où il y avait de l'anticléricalisme sans doute, mais quelque talent aussi, et que je l'avais dit, en exprimant le vœu de voir le talent grandir et cet anticléricalisme baisser. C'est le contraire qui a eu lieu.

30. — Je me reproche presque le plaisir que j'ai pris à lire : *Les Jours s'allongent*, où l'auteur nous raconte ses souvenirs d'enfance, d'école de Quartier latin, etc., etc. Ces Mémoires d'un enfant sont d'un maître écrivain, mais d'un penseur contestable. On y retrouve trop souvent l'esprit dévoyé de celui qui s'est fait le promoteur du « divorce à volonté ». Quelques pages aussi sur l'initiation sexuelle manquent de pudeur.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Manuel économique à l'usage des Facultés de droit*, par ADOLPHE LANDRY. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 889 p., 12 fr. 50. — 2. *L'Individualisme écono-*

mique et social, ses origines, son évolution, ses formes contemporaines, par Albert Schatz. Paris, Colin, 1907, in-18 de 590 p., 5 fr. — 3. *Cours d'économie politique professé à l'École nationale des ponts et chaussées*, par C. Colson. Livre VI. *Les Travaux publics et les transports*. Paris, Gauthier-Villars ; Alcan, 1907, gr. in-8 de 527 p., 6 fr. — 4. *Traité de politique commerciale*, par L. Fontana-Russo ; trad. par Félix Poli. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 707 p., 14 fr.— 5. *Régime de la propriété. Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique*, par L. Garriguet. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 325 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Principes de l'évolution sociale*, par Dicran Aslanian. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 288 p., 5 fr. — 7. *Paris qui souffre. La Misère à Paris. Les Agents de l'assistance à domicile*, par Henri Bonnet. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 291 p., 5 fr. — 8. *L'Assurance contre le chômage*, par Paul Dupont. Paris, Giard et Brière, 1908, in-12 de 264 p., 3 fr. — 9. *La Liberté individuelle de travail et les Menaces du législateur*, par Eugène d'Eichtal. Paris, Alcan, 1908, in-18 de 204 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Retraites ouvrières en Belgique*, par Alphonse André. Paris, Giard et Brière, 1907, in-8 de vi-373 p., 6 fr.— 11. *Les Traités ouvriers, accords internationaux de prévoyance et de travail*, par Albert Métin. Paris, Colin, 1908, in-16 de xvi-372 p., 3 fr. 50. — 12. *Apprenticeship in American trade-unions*, by James M. Motley. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1907, gr. in-8 de 122 p.— 13. *Library of Congress. List of books with references to Periodicals relating to trusts*, publié sous la direction de Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1907, gr. in-8 cartonné de viii-93 p.

1. — En ouvrant le *Manuel d'économique* de M. Adolphe Landry et en y voyant ce sous-titre « à l'usage des Facultés de droit », je m'attendais à trouver un ouvrage pour les étudiants. Je me trompais. Ce ne sont guère que les initiés ou les professionnels qui peuvent apprendre avec M. Landry. Ils en apprécieront, soit les références bibliographiques, surtout tirées des auteurs allemands, soit des vues ingénieuses dans le genre psychologique de l'école autrichienne. Quant aux étudiants, ils ne sauraient préparer un examen avec M. Landry. Les menus faits, les chiffres, les tableaux statistiques, sont trop nombreux, au milieu d'analyses philosophiques incomplètes. La philosophie de M. Landry — et il en met presque partout — est aussi trop superficielle : c'est plutôt de la description psychologique, minutieusement fouillée, il est vrai, mais dépourvue de bases et de principes. Il en résulte parfois de véritables vices de méthode. En voici un exemple : Savez-vous quelle est « la notion spécifique de l'économique » (M. Landry dit « économique » et non pas « économie politique »? Eh bien, c'est l' « échangeabilité » (p. 5). Or, l'échange, dirai-je maintenant, implique une idée préalable de tien et de mien, d'où M. Leroy-Beaulieu avait conclu très justement que l'instinct d'échange, qui est, avec le langage, un des traits distinctifs de l'humanité, présuppose le concept nécessaire de propriété. Eh bien! non, réplique M. Landry, car il relègue dans un appendice, en hors-d'œuvre par conséquent, la question de la propriété (p. 761 et s.). Je vais plus loin : si « l'échangeabilité » est la « notion spécifique de l'économique », M. Landry devrait en conclure qu'une société communiste n'aurait point d'économique; cependant oserait-il bien l'affirmer?

Je m'étonne de voir également reléguée en appendice la question du commerce international (p. 815 et s.) qui a si justement une grande importance dans l'enseignement. Voilà bien des critiques. L'ordre ne gagne rien à ces transpositions. Quant aux définition, elles sont absentes ou obscures. L'étudiant qui voudrait, par exemple, savoir par M. Landry ce que c'est que le capital ou la production, apprendrait tant de choses sur l'un et l'autre qu'il n'en retiendrait pas clairement la moitié d'une seule. Adam Smith, sur le capital, ou Jean-Baptiste Say, sur la production, étaient autrement didactifs. De même la confusion des services et des travaux, que M. Landry ne distingue pas comme deux genres d'actes (p. 83 et s.), ou bien la théorie des richesses immatérielles, auxquelles il fait absorber la classe des créances ou droits quelconques, tout cela ne résiste guère à l'épreuve un peu sévère d'un logicien ou d'un jurisconsulte. — Le langage n'aide pas non plus à la clarté. Si M. Landry répudie à bon droit « ophélimité » (p. 90), pourquoi forge-t-il « anticipal, prospectif » (p. 91) et je ne sais combien d'autres? —En passant maintenant de la forme au fond, nous ne pourrons pas ne pas regretter les tendances socialistes de l'auteur. Le régime actuel lui semble devoir être condamné; il s'achemine à sa ruine, et, « plutôt que de consacrer à le défendre des efforts qui seraient stériles », mieux vaut « contribuer à ce que l'avènement du socialisme ait lieu dans les conditions les plus heureuses possibles » (p. 813). Vous savez donc maintenant pourquoi la propriété est traitée tout simplement en hors-d'œuvre. En morale, M. Landry est un matérialiste utilitaire. Il lui « semble que le besoin du vêtement n'est devenu impérieux que parce que de longues suites de générations s'étaient habillées pour se parer (p. 69) », et l'onanisme systématique ne trouble point sa conscience (p. 127). La France se dépeuple : eh bien quoi? qu'est-ce que cela vous fait? C'est le résultat fatal du progrès, de la « capillarité sociale », et le socialisme seul y pourrait remédier : encore « c'est une question de savoir si dans un régime socialiste les gens voudraient imposer à la collectivité et par conséquent s'imposer à eux-mêmes les charges nécessaires à un accroissement de la population » (p. 760). Il est regrettable, à notre avis, que M. Landry ait dépensé tant de travail pour une œuvre aussi stérile, sans autre réel avantage que celui de fournir ou d'indiquer des matériaux aux penseurs suffisamment armés de bon sens et de logique. Ce n'est donc pas, malgré le titre, un livre « à l'usage des Facultés », et nous souhaitons à tous les points de vue qu'il ne le devienne pas.

2. — Aussi je mets infiniment plus haut *l'Individualisme économique et social* de M. Albert Schatz, quoique le titre soit beaucoup plus modeste et le volume moins épais. Sans que ce titre-là le dise,

c'est toute une histoire des doctrines économiques, éclairée de rapprochements philosophiques d'une profonde portée. Les jugements méritent presque tous d'être accueillis avec faveur, et l'on ne saurait dédaigner ni la masse des documents cités, ni l'originalité des aperçus. M. Schatz est très nouveau, par exemple sur John Hales et Mandeville, très instructif sur Laffémas et sur je ne sais combien d'autres. La philosophie lui est un domaine aussi familier que l'économie politique; il se meut à son aise à travers *la Liberté*, de Stuart Mill, comme à travers *l'Unique et sa propriété*, de Max Stirner. Personnellement il est individualiste et je l'en félicite doublement, de l'être d'abord et d'oser ensuite le dire, car il faut actuellement pour cela un réel courage. « Pour faciliter l'ordre économique naturel, dit-il, nous n'avons qu'un moyen : c'est d'agir sur l'individu... Pour améliorer la société, il faut améliorer chacun des individus qui la composent » (p. 7). Cependant je ne croirais pas, malgré M. Schatz, que cette tendance d'esprit n'ait apparu « en doctrine économique » qu'au XVIIIe siècle (ib.), à moins qu'il ne faille entendre par là que l'économie politique est née seulement au XVIIIe siècle, car la doctrine sociale de l'Évangile et l'ascétisme de tous les siècles chrétiens ont été toujours très strictement individualistes. Je félicite encore M. Schatz d'avoir vengé les individualistes du reproche d'ignorer la famille pour ne voir que l'individu. En disant que « la véritable unité sociale est la famille » ou, avec de Bonald, que « le gouvernement ne doit considérer l'homme que dans la famille », M. Schatz proclame avec raison que « cette idée est essentiellement dans la logique de l'individualisme et qu'aucun individualiste ne l'a contestée » (p. 379). Au résumé, c'est un livre excellent, qui cite, qui résume beaucoup et qui fait penser. Signalons sous ce dernier aspect le chapitre consacré à « l'Individualisme sociologique » (p. 429 et s.). J'ai lu aussi avec beaucoup d'intérêt celui qui est intitulé : « Libéralisme et Christianisme ». Le christianisme, M. Schatz affecte sans doute d'en parler en étranger, mais il le fait au moins sans aucune hostilité. Il dit bien que « l'Église prétend »... qu'elle « se donne comme un agent d'éducation sociale... » : et il n'exprime pas ce qu'il pense de ces prétentions-là; cependant il veut bien reconnaître que « l'individualisme économique, système complet sans le christianisme, se conçoit comme d'une application particulièrement aisée dans un société chrétienne, c'est-à-dire réellement et intimement pénétrée de l'esprit et de la morale du Christ » (p. 375). Il fait trois parts : « l'idée chrétienne d'autorité, telle que l'expriment Le Play et ses disciples; l'idée chrétienne de justice, telle que la définissent les encycliques pontificales et les catholiques sociaux; l'idée chrétienne d'amour, telle que la mettent en œuvre les représentants de la *démo-*

cratie chrétienne et du solidarisme évangélique; trois idées que le christianisme incorpore au libéralisme économique sans porter atteinte aux principes les plus orthodoxes de ce dernier » (p. 374). Ailleurs, il est vrai, mais je ne comprends pas bien ce que cela signifie, M. Schatz déclare que « le mouvement chrétien social a touché, au cours de son histoire, le communisme avec Cabet, le collectivisme avec Pecqueur, le socialisme modéré avec Saint-Simon, le socialisme mystique avec P. Leroux, et tous les socialismes d'État avec des représentants, cardinaux, prélats, pasteurs ou laïques » (p. 373). Heureusement, ces confusions et ces ambiguités sont très rares dans ce volume.

3. — Voici, cette fois, une œuvre des plus solides qui s'achève. M. Colson clôt magistralement son *Cours d'économie politique* par un quatrième et dernier volume qui renferme son livre VI, *les Travaux publics et les transports*. Ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. Colson est ici, plus que partout ailleurs, sur son terrain. Aussi toutes les questions de construction et d'exploitation des voies publiques, tous les problèmes de péage ou de coût de traction, d'initiative ou seulement de contrôle et de concours de l'État, sont traitées avec autant de clarté dans l'exposition que de richesse et de sûreté dans la documentation. L'esprit de sage libéralisme qui anime toutes les conclusions n'est pas moins remarquable. Enfin les jugements qui terminent l'ouvrage caractérisent à merveille la situation économique contemporaine, avec les modifications qui résultent des progrès de la science, de l'évolution des idées et de la forme plus collective, plus sociale en un mot, de tout ce qui procure la satisfaction des besoins. M. Colson fait bon marché des illusions démocratiques. Il n'hésite pas à regarder comme « peu concevable en lui-même et démenti par l'expérience, l'espoir de voir sortir, du choix d'une masse nécessairement médiocre et peu éclairée, des représentants doués de vertus et de lumières exceptionnelles »; bien plus, selon lui », le recrutement des mandataires aura chance de s'abaisser », à mesure que « l'intervention du pouvoir dans les intérêts matériels des citoyens sera plus considérable » (p. 516). Les doctrines interventionnistes sont donc pleines de menaces, non seulement au point de vue fiscal, mais au point de vue aussi de la bonne qualité des produits et des services, comme enfin au point de vue du maintien de l'activité individuelle (p. 517-518). Ces pages de M. Colson mériteraient de rester parmi les plus justes et les plus complètes qui aient été écrites sur ce sujet, s'il y avait mis au moins quelques lignes sur les causes morales et religieuses de ce progrès de l'envie démocratique et des appétits socialistes.

4. — Passons maintenant à des travaux d'une compréhension

moins étendue. Parmi les meilleurs, je cite le *Traité de politique commerciale* de M. Fontana-Russo, traduit par M. Félix Poli sur l'édition italienne remaniée. L'ouvrage est divisé en trois livres. Le premier est consacré à la valeur internationale et aux changes; le second, à la politique commerciale proprement dite, ce qui signifie le régime à appliquer au commerce extérieur (libre-échange ou protection); le troisième, enfin, parle des douanes, des traités de commerce, etc. Nous ferons particulièrement l'éloge du premier livre. Nulle part nous n'avons trouvé plus clairement exposée la théorie de Ricardo sur les coûts comparatifs et la valeur internationale. Le rôle de la monnaie dans le commerce international est aussi fort bien décrit, avec la distinction très juste et très féconde du change proprement dit et de l'agio (p. 114-116), ce dernier mot servant à désigner seulement les écarts d'appréciation ou de dépréciation de la monnaie des divers pays. Tout ce chapitre « les Changes étrangers et l'Agio » demande à être étudié et médité avec soin. Il y a cependant quelques réserves à faire sur le chapitre intitulé : « Les Deux Systèmes de politique commerciale », non que M. Fontana-Russo ne soit pas très circonspect et très prudent dans les conseils qu'il donne pour une introduction progressive du libre-échange, mais parce qu'il laisse de côté le principal argument contre le libre-échange, à savoir l'éventualité d'un déplacement du capital et du travail. Il est vrai que M. Fontana-Russo, qui est Italien et qui assiste à la rapide croissance de la population italienne, ne se préoccupe pas de la dépopulation (p. 273 et s.) et ne doute aucunement que l'activité nationale puisse passer d'une industrie à une autre sans être invitée à émigrer. Mais là-dessus nous pouvons avoir d'autres inquiétudes que lui. Finissons par quelques remarques de détail. Il évalue nos impôts français à 11 0/0 du revenu national (p. 161), c'est trop peu; il croit que les patentes sont un impôt sur les valeurs mobilières (*ib.*) et il oublie la taxe de 4 0/0 qui les frappe dans leur revenu. Ailleurs, son opinion trop arrêtée sur certains effets du protectionnisme — « on ne peut nier que le système protecteur conduise à une mauvaise répartition » — (p. 153), l'induit à mal juger Adam Smith, qui, à l'en croire, n'aurait combattu la politique mercantiliste que « parce qu'elle favorisait les classes riches au détriment des classes pauvres » (p. 155). Ce phénomène de mauvaise répartition était accidentellement réel en Angleterre avec le protectionnisme agraire des *cornlaws*, mais il n'est pas inhérent au système; et M. Fontana-Russo, qui connait Hamilton et List, aurait pu trouver dans Raymond aussi une autre conception du protectionnisme. Il n'est pas juste non plus de dire qu'Adam Smith ait « préconisé un taux progressif des impositions fiscales », car les dégrèvements à la base,

dont Adam Smith était partisan, sont tout différents de la progressivité, et il faisait précisément de la proportionnalité une des quatre maximes fondamentales de l'impôt. Mais toutes ces critiques n'ont guère d'importance.

5. — Il y a aussi beaucoup de choses, et de bonnes choses, dans l'ouvrage de M. Garriguet : *Régime de la propriété*, et en sous-titre : *Traité de sociologie catholique*. Évidemment la sociologie n'est pas que la question de la propriété; évidemment aussi ce n'est pas très neuf, et les ouvrages que M. Garriguet a pu mettre à contribution sont innombrables : au moins a-t-il le mérite de bien connaître les thèses socialistes contre la propriété et celui de les réfuter très heureusement. Je porterai ailleurs ma critique. M. Garriguet n'a pas assez dépouillé les préjugés des catholiques-sociaux contre l'économie politique libérale; il parle un peu des doctrines de Manchester sans les connaître, tellement il a envie de pouvoir les reprocher « aux juristes, aux économistes libéraux et même à quelques rares théologiens » (p. 246); enfin, et ceci est plus grave, le défaut de connaissances juridiques empêche trop souvent chez lui la propriété des expressions, dût-il en résulter les plus fâcheuses équivoques. Par exemple, il confond la possession juridique et la détention, pour en arriver à affirmer que « la propriété et la possession sont de fait très souvent séparées » (p. 8). Et cela l'entraîne, bien à tort, soit à confondre la propriété et la richesse, comme ont fait d'ailleurs les scolastiques, soit à opposer la propriété foncière au capital (p. 22, etc.), soit enfin à ne pas distinguer les droits réels des droits personnels et à prétendre que des obligations (droits personnels) diminuent la propriété (droits réels) comme s'il était possible de retrancher l'une de l'autre deux quantités qui ne soient pas du même ordre. Sans doute M. Garriguet a la loyauté de reconnaître que le *jus abutendi* des jurisconsultes n'implique dans leur langue aucune idée d'abus (p. 245); sans doute encore, il réfute bien la thèse de la propriété fonction sociale (p. 252); mais il a tort de croire que ce soit à la propriété qu'incombent des devoirs de justice à l'égard des malheureux, ainsi que des devoirs de charité, d'équité naturelle et de simple convenance sociale (p. 273), et de déclarer que tous ces devoirs-là « limitent » la propriété (p. 267). Non : ce n'est pas la propriété qu'ils limitent ou qu'ils conditionnent, mais bien l'usage de la richesse, ce qui est tout différent. En effet, si, de deux individus qui ont chacun pour un million d'immeubles, l'un a 500.000 francs de dettes et que l'autre n'en ait point, la propriété de l'un n'est pas plus limitée que celle de l'autre, quoique sa richesse soit de moitié moindre. Et pourquoi M. Garriguet ne mentionne-t-il nulle part les dettes juridiques ou obligations proprement dites, alors qu'il mentionne bien les obligations morales envers les pauvres? Est-ce que les premières

seraient moins rigoureuses que les secondes? Est-ce qu'elles limiteraient moins la propriété? Pourrait-on ou devrait-on être charitable envers les malheureux avant d'être simplement honnête et probe avec ses créanciers? M. Garriguet, assurément, ne le pense pas : seulement il a passé, sans nous prévenir, de la question de la propriété, selon les économistes et les jurisconsultes, à la question de l'usage des biens — biens nets, dois-je dire — selon les moralistes et les théologiens. Il a donc méconnu cette grande règle, que le critérium et le véritable caractère de l'esprit philosophique, c'est l'esprit de discernement et d'analyse.

6. — *Les Principes de l'évolution sociale*, de M. Dicran Aslanian, sont d'une lecture assez pénible. La phrase est courte : mais ce sont trop souvent des sentences juxtaposées plutôt que liées entre elles; au moins la jonction est-elle peu marquée, car il manque dans le style cet art de la transition qui est un des traits distinctifs des bons écrivains. Le caractère très abstrait des matières à traiter aurait précisément exigé plus de clarté et d'habileté dans l'exposition. Quant au sujet, le voici. Les sociétés évoluent : faut-il tenir pour les « théories mécanistes » de l'optimisme ou bien pour celles du pessimisme? Est-ce une évolution « rectiligne » ou « circulaire » ou « spiraloïde » (p. 2-4)? Qu'est-ce même que le progrès? Quelle y est la part de l'instinct et celle de l'intelligence? Que peut la liberté, si tant est qu'elle existe? Que doit-on à « l'imitativité et à l'inventivité »? Voilà à peu près ce que M. Dicran Aslanian étudie, et il le fait dans un esprit purement positiviste et matérialiste, en dehors de toute conception de spiritualisme et de morale naturelle. Parfois l'on trouve quelques pages intéressantes, notamment sur le progrès d'après Herbert Spencer par « le passage de l'incohérent au cohérent, de l'uniforme au multiforme » (p. 29 et s.). Mais ces chapitres sont trop rares. Ainsi la « loi démographique » (2e partie, ch. II, n.) ou question de la population est traitée d'une façon décousue et superficielle, en dépit des innombrables travaux qui, depuis Malthus, ont été accumulés sur cet angoissant problème de la dépopulation ou de la surpopulation. Les questions économiques ne sont pas même effleurées : mais je crois que M. Dicran Aslanian serait communiste. Pour lui, « le principe fondamental de la propriété privée repose sur une triple hypothèse..... qui est fausse » (p. 105); et « le commerce, l'art et la division du travail ne sont pas des liens sociaux », car il n'y a que « les fonctions sexuelles » qui soient « un lien social » (p. 107). Je conseille à M. Aslanian de quitter les hauteurs de l'abstraction et d'étudier de plus près l'histoire et le monde économique contemporain, voire même n'importe quoi autre que la littérature positiviste dans laquelle il s'est plongé exclusivement.

7. — Nous arrivons ainsi aux travaux que je puis appeler descriptifs.

Je commence un peu au hasard par le *Paris qui souffre* de M. Henri Bonnet. *Paris qui souffre* (en sous-titre : *La Misère à Paris. Les Agents de l'assistance à domicile*) est une description élégante et facile du fonctionnement de l'assistance à domicile pour les pauvres de Paris. Il paraît que « ces chapitres furent d'abord professés au Collège libre des sciences sociales » (p. 1); et cette origine explique suffisamment l'absence de tout appareil scientifique comme de toute statistique et de tout détail de droit administratif proprement dit. C'est donc un livre de lecture courante et rien de plus. Il comprend deux parties : 1° le *Lieu* ou la carte des pauvres; 2° les *Personnes* ou les agents de l'assistance à domicile. La première partie est une analyse des quartiers : tel arrondissement a des pauvres dans telle rue et n'en a pas dans telle autre; et j'ose dire que cette nomenclature serait du genre ennuyeux, sans la limpidité et la variété de la rédaction. La seconde partie, sur le personnel, est plus intéressante, surtout beaucoup plus instructive. M. Bonnet nous initie très bien à ce vaste fonctionnement bureaucratique qu'il n'est pas loin de considérer comme le type de la perfection. L'altruisme et l'esprit de solidarité en ont graissé tous les rouages. Il est vrai que les « dames visiteuses » sont salariées, comme aussi les « dames surveillantes », et qu'elles ont même une retraite liquidée d'office à soixante ans et, sur demande, dès cinquante ans. Mais autrefois « les Sœurs attachées aux bureaux de bienfaisance ne s'acquittaient pas très régulièrement de cette partie de leur service », parce qu'elles « se considéraient comme dépendant avant tout du curé de leur paroisse » (p. 214). Il est vrai encore que les « quêteurs » prélèvent 10 0/0 du montant de leurs quêtes; mais ce qui prouve que c'est à peine assez, c'est qu'ils ne persévèrent pas longtemps dans ce métier (p. 220). Au résumé, je conclus donc que ces quêtes ne rapportent pas beaucoup. J'aurais bien voulu avoir des chiffres, mais M. Bonnet me prend pour un gêneur indiscret et ne m'en donne point. Il se borne à déplorer que « l'Assistance publique souffre de la concurrence de très nombreuses œuvres privées qui plaisent davantage bien que parfois elles n'offrent pas de garanties équivalentes » (p. 223). Cependant, M. Bonnet, en fait d'abus qui se produisent à l'Assistance publique, constate que « la moitié des accouchements effectués à Paris sont à sa charge; cet état de choses, dit-il, n'existe dans nulle autre ville de France, d'Europe et peut-être du monde : il est difficilement justifiable » (p. 192-193). — Je ne m'associe que d'assez loin aux éloges que M. Charles Benoist, le député bien connu de Paris, a faits de ce volume dans une Préface de quelques pages.

8. — M. Paul Dupont étudie *l'Assurance contre le chômage*. Il distingue très bien le chômage saisonnier du chômage accidentel; il recherche le nombre ordinaire des chômeurs (y a-t-il des moyens de le

connaître bien exactement, lui demanderai-je, et quelle foi méritent toutes ces statistiques?); enfin il examine les diverses solutions proposées, non sans avouer que l'assurance contre le chômage se heurte à des difficultés que ne connaissait pas l'assurance contre la maladie et la vieillesse. Pourquoi? Parce qu'il y a dans le chômage un élément à demi-volontaire qui tient aux qualités morales et techniques de l'individu. Dans une forme claire, succincte, sans surcharge de statistiques ni de détails, il passe en revue les tentatives faites à l'étranger et il ne dissimule pas l'échec de l'assurance obligatoire contre le chômage dans le canton de Saint-Gall. Cependant je voudrais plus de divisions, car « l'assurance contre le chômage » et les « caisses subventionnées » (1re partie, ch. III et n.) forment deux immenses chapitres, ensemble de 160 pages, où l'absence de subdivisions rend toute recherche par trop difficile. L'auteur conclut pour l'assurance facultative professionnelle, parce que les conditions et les chances de chômage varient de métier à métier; seulement, selon lui, toute assurance de l'ouvrier devrait entraîner une contribution obligatoire du patron et une subvention de l'État. On voit que M. Dupont, sans aller aussi loin que MM. Millerand et Raoul Jay, n'est pas éloigné de se prononcer pour un régime d'embrigadement forcé de l'industrie, dans lequel le socialisme trouverait fort bien son compte (p. 236). Que deviendraient alors les finances publiques? M. Dupont passe outre à l'objection; car il a déclaré et répété que « dans un problème aussi grave il ne faut pas se perdre dans le labyrinthe des discussions philosophiques ou doctrinales » (p. 233). Pardon! c'est justement la gravité du problème qui rend la circonspection plus nécessaire. Et en bonne justice, ce me semble, le patron devrait être d'autant moins lié que l'ouvrier est plus mobile, moins attaché à l'industriel et à l'industrie et qu'il se croit personnellement plus indépendant. Sous le régime de l'esclavage, le maître qui avait la jouissance intégrale du travail ne pouvait pas ne pas avoir toutes les charges d'entretien et d'usure de son esclave; mais il semble que la liberté ouvrière moderne devrait entraîner avec soi le devoir de l'épargne et du calcul des moyennes comme elle en implique le pouvoir. Cela valait bien, en tout cas, la peine d'une discussion.

9. — M. d'Eichtal réunit en un petit volume intitulé : *La Liberté individuelle du travail et les Menaces du législateur*, quatre études d'inégale longueur consacrées aux projets de la loi sur : 1° l'abrogation des articles 414 et 415 du code pénal; 2° la grève et l'arbitrage obligatoires; 3° les conventions collectives de travail; 4° la journée de travail socialiste. On connaît M. d'Eichtal pour un partisan ardent et convaincu de la liberté économique, et ce n'est certes pas nous qui l'en blâmerons. Ici on est heureux de trouver réunis, sous une forme

très claire et très simple, un exposé de la législation actuelle avec les précédents, puis les textes complets des nouveaux projets, enfin leur critique détaillée, et ceci, non pas au nom de principes que chacun se permet d'admettre ou de rejeter comme bon lui semble, mais bien au point de vue des inconvénients et des dangers pratiques que ces réformes entraîneraient. Rien de plus solide, par exemple, que la discussion du fameux projet Millerand sur l'arbitrage et la grève obligatoire. Comment la loi fonctionnerait-elle? Quelle solution faudrait-il donner à telle et telle question qu'elle a précisément oublié de prévoir, comme si les hypothèses de ce genre ne pouvaient pas et ne devaient pas nécessairement se présenter? Je m'associe à toutes les conclusions et à toutes les appréciations de M. d'Eichtal, et je souhaite de voir cet intéressant volume aussi répandu qu'il le mérite. Je ferai une seule observation : M. d'Eichtal professe pour les immortels principes de 1789 une admiration que je ne ressens pas et que je me garde bien de lui envier; mais cela n'empêche pas le moins du monde que je sois pleinement d'accord avec lui sur la lutte à soutenir contre le socialisme et sur la nécessité de le poursuivre sous son masque de réformisme.

10. — En France, nous discutons et de longtemps nous n'aurons pas fini de discuter une organisation des retraites ouvrières; mais il y a déjà huit ans que les Belges ont résolu chez eux la question. Ils l'ont fait, il est vrai, d'une manière libérale et avec le souci de la prospérité industrielle du pays : c'est leur loi du 10 mai 1900. M. Alphonse André, auteur d'une excellent travail sur *les Retraites ouvrières en Belgique*, ramène à trois les partis qui peuvent être pris ou les types d'organisation des retraites ouvrières : 1° le paiement des retraites par les contribuables seuls, sous forme d'impôts : c'est la loi française du 14 juillet 1905 sur l'assistance obligatoire des vieillards, infirmes et incurables; 2° les versements obligatoires des ouvriers et des patrons, avec subvention de l'État : c'est la loi allemande du 22 juin 1889 et les projets français actuellement en discussion; 3° enfin, les versements facultatifs des ouvriers seuls, avec subvention de l'État : c'est la loi belge du 10 mars 1900. Donc, ce qui caractérise la loi belge, c'est la nature volontaire des versements de l'ouvrier et l'absence de toute contrainte exercée sur le patron. Ce dernier, en effet, après une longue discussion, a été mis complètement hors de cause. La commission a craint une répercussion des charges patronales sur le prix de revient du produit, ce qui aurait entraîné forcément d'une part un renchérissement du produit aux dépens du consommateur national et, par conséquent, de l'ouvrier lui-même; d'autre part, une aggravation des difficultés de la concurrence sur le marché extérieur et international (p. 41 et s.). Ensuite, les sociétés de secours-mutuels (en Belgique, on dit plutôt les sociétés mutualistes) tiennent

une place considérable dans le système belge, à tel point que, pratiquement, il ne pourrait guère fonctionner sans elles. Or, en France, le projet déjà voté par la Chambre peut être considéré comme la condamnation de ces sociétés et le signal de leur inévitable déclin. On voit donc combien le système belge, en étant plus libéral, est aussi plus favorable au développement des qualités morales personnelles de l'individu : épargne, prévoyance, initiative, esprit d'ordre, en un mot ce *self-help* que le socialisme menace d'étouffer en France sous l'action de plus en plus absorbante et unique de l'État. On étudiera avec beaucoup de profit le volume de M. André.

11. — M. Albert Métin réunit, sous ce titre : *Les Traités ouvriers, accords internationaux de prévoyance et de travail*, les textes officiels des divers accords internationaux passés au sujet des lois ouvrières. Il remonte, pour cela, à la convention franco-belge de 1882 sur les caisses d'épargne, mais la conférence de Berlin, en 1890, ouvrit de bien autres espérances. Il est vrai qu'elles ne les a pas tenues; car on ne trouve plus ensuite que les deux congrès internationaux de Zurich et de Bruxelles en 1897 et le congrès de Paris en 1900, jusqu'à ce que les deux conférences internationales de Berne en 1905 et 1906 serrent enfin de plus près la question d'une législation internationale du travail. Dans l'ordre des faits accomplis, l'événement le plus grave est certainement la convention franco-italienne du 15 avril 1904. D'autres États sont entrés dans la même voie : ainsi la Belgique avec le Luxembourg, et ces deux derniers avec l'Allemagne et la France au cours de 1906. M. Métin nous donne là-dessus un rapide historique des négociations, puis les textes des traités, des décrets et des arrêtés ministriels qui en facilitent l'application. Mais là se borne son travail, car il ne cherche guère à exprimer une opinion. En tout cas, s'il en avait une, ce serait évidemment celle de son chef hiérarchique au ministère du travail et de la prévoyance sociale qui est M. Viviani. Je ne m'étonne donc aucunement de rencontrer une illusion qui repose sur l'un des sophismes les plus spéciaux et le plus communément répandus. Comment faut-il s'y prendre, demande-t-on, pour uniformiser entre nations les conditions de la concurrence industrielle? C'est bien simple, répond-on : il faut uniformiser les durées et les prix de la journée ouvrière, uniformiser aussi les garanties ou assurances contre les accidents, la maladie et la vieillesse. M. Métin suppose, lui aussi, que ce raisonnement est d'une justesse indiscutable. Aussi avoue-t-il « qu'un pays à législation sociale avancée met les industriels en état d'infériorité dans la lutte universelle ». Toutefois, pour les défendre contre cette concurrence de l'étranger, ce n'est pas dans les tarifs prohibitifs qu'il veut trouver un remède. Non, dit-il, mieux vaut « l'équilibre de protection ouvrière assurée par traités », ce qui aura pour double avantage

« de ne point prendre, dans un pays de progrès social, de mesures commerciales hostiles à l'étranger et d'entraîner dans la voie où l'on s'engage les pays étrangers contractants » (p. 216). On voit donc ici l'idéal politique de M. Métin : le libre-échange et une législation du travail qui soit tout ensemble internationale et uniforme. Et bientôt tout cela, disons-nous, repose sur une erreur. Lorsque les conditions naturelles des pays sont inégales, les pays les plus forts sont capables, sans se compromettre le moins du monde, d'améliorer les conditions d'existence de la classe ouvrière, par exemple, de hausser les salaires et de réduire le temps de travail; mais les pays arriérés, mal pourvus de richesses naturelles ou moins bien outillés, soit en capital, soit en intelligences techniques, en un mot, ceux qui ne pouvaient lutter qu'avec un excédent du travail sous l'une quelconque de ses formes, seraient condamnés à une ruine fatale si on les soumettait au régime de l'uniformité. Dans un collège aussi, par exemple, ne faut-il pas une différence du travail pour qu'un élève moins bien doué dispute le premier rang à un autre qui l'est davantage? Il n'en est pas autrement en économie politique : et l'on ne s'imagine pas que les régions pauvres de la France, comme les Cévennes et les Hautes ou les Basses-Alpes, eussent pu garder une culture quelconque si on avait prétendu y imposer les conditions de la vie rurale telles qu'elles sont pour les cultivateurs de la Brie, de la Beauce et des Flandres.

12. — La crise de l'apprentissage en France donne un intérêt d'actualité à tout ce qui concerne le contrat d'apprentissage. Aussi avons-nous lu avec beaucoup de plaisir : *Apprenticeship in American trade-unions*, par M. James Motley. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, historique, et la seconde, descriptive. L'auteur étudie l'ancien régime d'apprentissage par contrat entre le patron et les représentants de l'enfant, puis l'immixtion des associations ouvrières avec les conditions qu'elles introduisaient et surtout avec la réglementation limitative du nombre des apprentis. Étaient-ce des associations locales qui intervenaient alors et qui imposaient leurs conditions, ou bien, au contraire, étaient-ce des fédérations nationales? Les deux procédés étaient usités et le sont encore, mais la tendance est à la centralisation et à l'uniformité. Le trait distinctif des régimes nouveaux est la limitation du nombre des apprentis (p. 89), pour que la concurrence des apprentis ou la trop grande multiplication du personnel industriel ne fasse pas baisser les salaires de la profession; on constate en outre, le sentiment de l'intérêt très défendable que l'on a à vouloir que les apprentis soient bien formés et qu'ils maintiennent plus tard le beau renom de la profession par une bonne confection des produits. Là se retrouvent, par conséquent, — y compris le privilège des fils d'ouvriers à être pris par préférence et parfois en surnombre —

certains traits caractéristiques de la corporation du moyen âge. Ces tendances des *Trade-Unions* américaines peuvent être rapprochées aussi de la législation autrichienne, cherchant dans une bonne formation de l'apprenti de la petite industrie un moyen de défendre les petits ateliers contre la concurrence des grandes usines.

13. — Je n'ai qu'un mot à dire de la *List of books with references to periodicals relating to trusts.* C'est une nomenclature bibliographique de ce qui a paru sur les trusts, nomenclature dressée et publiée par les soins du gouvernement des États-Unis. On sait combien cette question est grave pour la République américaine et l'on connaît toute la sollicitude que le président Roosevelt y apporte. La France ne figure dans ce vaste répertoire de douze cents volumes ou articles de revues que par l'ouvrage bien connu de M. Paul de Rousiers et quatre ou cinq articles, soit du *Correspondant*, soit du *Journal des économistes.*

J. Rambaud.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *Les Colonies portugaises. Études documentaires; produits d'exportation*, par A. de Almada Negreiros. Paris, Challamel, s. d., in-16 de 369 p., avec cartes et grav., 5 fr. — 2. *British Committees, Commissions and Councils of Trade and Plantations (1622-1675)*, by Charles M. Andrews. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1908, in-8 de vii-151 p. — 3. *Les Compagnies du corail. Étude historique sur le commerce de Marseille au xvie siècle et les Origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie*, par Paul Masson. Paris, Fontemoing; Marseille, Barlatier, 1908, in-8 de 254 p., avec grav. — 4. *Lettres sur l'Algérie (1907-1908)*, par le général Donop. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 310 p., 3 fr. 50.— 5. *L'Afrique occidentale française; action politique, action économique, action sociale*, par Georges Deherme. Paris, Bloud, 1908, in-8 de 528 p., 6 fr. — 6. *Le Protectorat français sur la Côte des Esclaves. La Campagne du « Sané » (1889-1890), d'après des documents inédits*, par le P. A. de Salinis. Paris, Perrin, 1908, in-8 de vii-575 p., 5 fr. — 7. *Dupleix et la Défense de Pondichéry (1748), d'après des documents inédits et les archives de la famille de Dupleix*, par le marquis de Nazelle. Paris, Champion, 1908, in-8 de xxi-449 p., avec portraits et plans, 8 fr. — 8. *Les Relations de la France et du Siam (1680-1907)*, par le capitaine Seauve. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 122 p., avec 3 cartes et 27 grav., 3 fr. — 9. *La Rivalité anglo-russe au xixe siècle en Asie (Golfe Persique, frontière de l'Inde)*, par le Dr Rouire. Paris, Colin, 1908, in-18 de viii-298 p., avec carte, 3 fr. 50. — 10. *Étude sur l'émigration italienne*, par René Le Conte. Paris, Michalon, 1908, in-8 de 401 p., avec carte. — 11. *L'Expansion allemande hors d'Europe (États-Unis, Brésil, Chantoung, Afrique du sud)*, par E. Tonnelat. Paris, Colin, 1908, in-18 de xi-279 p., 3 fr. 50.

1. — Depuis plusieurs années, M. A. de Almada Negreiros a publié différentes monographies très intéressantes sur les colonies portugaises; grâce à lui, ceux qui ne lisent pas le portugais, et qui désirent néanmoins se renseigner sur l'île de San Thomé, l'Angola et le Mozambique ou Moçambique, peuvent maintenant le faire facilement. Ils agiront sagement en recourant, pour compléter leurs lectures antérieures, au volume que le même auteur a intitulé : *Les Colonies portugaises. Études documentaires; produits d'exportation.* M. de Almada

Negreiros y a accumulé, en effet, sur les ressources naturelles des colonies portugaises d'Afrique, sur l'état actuel de l'agriculture et du commerce dans ces pays, sur leurs végétaux, des renseignements très précis que complète une nomenclature développée de leurs principaux produits. Rien de plus utile pour le négociant; le géographe et l'historien trouveront également profit à consulter le même ouvrage; sur les découvertes des anciens voyageurs portugais, — ces découvertes qui firent naguère, de la part de M. Gabriel Marcel, l'objet d'une excellente étude que n'a pas citée M. de Almada Negreiros, — sur l'œuvre de colonisation agricole menée à bonne fin par ses compatriotes, sur la question de l'esclavage, etc., ils y glaneront des renseignements très précieux. N'oublions pas, dans une revue telle que le *Polybiblion*, certaines nomenclatures bibliographiques qui ne sont pas, à mon gré, assez complètes ni assez précises. Ainsi se trouve constitué un ouvrage très sérieux, d'un optimisme peut-être un peu trop systématique, mais où abondent les renseignements précis, et qu'on sent basé sur une abondante documentation; aussi souhaitons-nous vivement que M. de Almada Negreiros poursuive avec persévérance l'œuvre qu'il a commencée; il servira ainsi tout à la fois la cause de sa patrie et celle de la science.

2. — C'est surtout du présent que nous entretient M. A. de Almada Negreiros; c'est au contraire du passé que parle M. Charles M. Andrews dans son travail intitulé : *British Committees, Commissions and Councils of Trade and Plantations*. Il y fait connaître l'histoire des différents conseils, comités, commissions ou bureaux créés en Angleterre de 1622 à 1675 pour la surveillance et l'organisation du commerce et de la mise en valeur des pays exotiques, ceux-ci n'étant pas surtout destinés à constituer des marchés pour les exportations britanniques ni des territoires où loge l'excédent de la population britannique (car la Grande Bretagne n'avait pas alors de surplus de population et ne fabriquait guère d'articles d'exportation), mais devant plutôt fournir des marchandises que ne faisait pas l'Angleterre et ces produits tropicaux que, seul, portait le sol des Indes orientales et occidentales. Comment et par le moyen de quels organes, le contrôle du commerce et des plantations s'exerça, d'abord sous les règnes de Jacques et de Charles Ier, puis à l'époque de la Révolution, puis sous la restauration des Stuarts, voilà ce que le professeur Charles M. Andrews a exposé très clairement dans son travail, qui aurait pu être intitulé : « Étude sur l'une des origines du Board of Trade ». Il y a également indiqué les vues des principaux négociants de Londres sur le commerce maritime et la colonisation à la fin de l'Interrègne, et a particulièrement insisté sur les conseils de commerce et d'agriculture exotiques des années 1670 et 1672, dont trois des quatre appendices, publiés à

la fin de la dissertation de M. Andrews, font connaître les instructions et énumèrent les sujets de délibérations. C'est donc là, au total, un mémoire très important à la fois pour l'histoire des colonies anglaises et pour l'histoire de la question coloniale en Angleterre au XVIIe siècle.

3.—Nous connaissons depuis longtemps déjà M. Paul Masson, et nous avons plaisir à saluer en lui un des érudits qui, au cours des dernières années, ont le plus heureusement travaillé à faire progresser l'histoire de l'ancienne colonisation française. Aux ouvrages qu'il a précédemment consacrés à cette curieuse et intéressante histoire, ce laborieux chercheur vient d'ajouter un demi-volume plein de renseignements absolument nouveaux, et rédigé d'après les registres de comptes des anciennes compagnies du corail conservés aux archives départementales de l'Isère. En rapprochant ces documents, ignorés totalement jusqu'ici, des textes sur lesquels il avait naguère étayé son *Histoire du commerce français dans les États barbaresques*, et des papiers puisés aux archives de l'Amirauté ou dans quelques études notariales, M. Masson est arrivé à reconstituer de manière beaucoup plus complète et plus précise qu'on ne l'avait pu faire jusqu'ici l'histoire des différentes compagnies qui, au XVIe siècle, furent fondées à Marseille pour la pêche et l'exploitation du corail sur le littoral algéro-tunisien. L'entreprise était difficile; M. Masson en est sorti avec son habileté et son bonheur habituels, ne se bornant pas à exposer les origines et les vicissitudes de la Compagnie algérienne du corail entre 1533 et 1602 et à résumer succinctement (ch. VII) l'histoire des compagnies du corail de Tunisie, mais montrant en outre quels étaient l'organisation et l'outillage des compagnies marseillaises du XVIe siècle, énumérant les établissements fondés alors en Algérie, étudiant comment se faisait et en quoi consistait alors la pêche du corail, etc. Ainsi se trouve constitué un intéressant ouvrage, qui n'est pas seulement une *Étude historique sur le commerce de Marseille au XVIe siècle et les Origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie*, — c'est-à-dire un complément au gros volume de M. Masson sur *Marseille et la Colonisation française*, — mais qui présente encore au point de vue de l'histoire économique la plus grande valeur (Cf. en particulier les chap. V et VI, sur la pêche du corail et le commerce des épices, et sur le commerce de l'Algérie et les industries françaises; v. encore le chap. VIII : « Prix et salaires», et le chap. IX sur la crise monétaire au temps de la Ligue). Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point; du moins pouvons-nous dire que ce nouvel ouvrage de M. Masson, sobrement illustré de manière documentaire, est, à tous égards, un travail considérable, vraiment neuf, indispensable aux futurs historiens de l'intervention française dans l'Afrique du nord.

4. — Quel contraste entre l'Algérie du XVIe siècle, telle que nous la

révèlent les publications de M. Paul Masson, et l'Algérie d'aujourd'hui ! A ceux qui ne la connaissent pas encore, comme à ceux qui l'ont connue naguère, il convient de signaler comme particulièrement intéressant et émouvant, comme présentant un tableau remarquablement exact et fidèle de la situation actuelle du pays, les belles *Lettres sur l'Algérie* du général Donop. Écrites par quelqu'un qui connaît l'Algérie et qui l'aime, qui y a vécu une grande partie de sa vie et y a fait une bonne partie de sa carrière, qui en a connu les anciens chefs militaires et leur a entendu raconter les débuts de la conquête, ces lettres constituent un précieux document historique en même temps qu'un remarquable exposé, raisonné et comparé, de l'état actuel de l'Algérie; elles sont, à tous les points de vue, éminemment instructives. Non seulement, en effet, elles rectifient des erreurs historiques et fournissent sur différents épisodes de la conquête et de la soumission définitive de l'Algérie des indications précieuses dont on aura le devoir de tenir compte dans l'avenir; non seulement sur les questions militaires, elles contiennent des renseignements précis, et auxquels le passé du général Donop donne une autorité particulière (V. en particulier les pages de l'appendice qui traitent de l'introduction des indigènes algériens dans l'armée française); sur les questions civiles aussi, ces *Lettres sur l'Algérie* fournissent des données qui, émanant d'un vieil Algérien, ont un grand prix. Que le général Donop a raison quand il met à jour les dangers de la naturalisation automatique, quand il demande de réserver aux glorieux ouvriers de la grande œuvre française en Algérie l'honneur de donner leur nom aux villages en formation ou aux grandes rues des villes du pays, quand il insiste sur le péril résultant de l'application de la loi de séparation à la France méditerranéenne ! Avec quelle émotion il rend aux Pères Blancs, aux Sœurs Blanches, la justice qu'on leur refuse communément aujourd'hui. Œuvre de réparation envers les calomniés et les persécutés, œuvre de réparation pour les oubliés, œuvre de justice, de patriotisme et de vérité, œuvre d'émotion profonde et d'intérêt intense; voilà ce qu'est le livre (rédigé toutefois de façon trop rapide) du soldat chrétien et loyal qui s'appelle le général Donop.

5. — M. Georges Deherme a toujours été un indépendant, ayant horreur des opinions toutes faites, et ne prenant à son compte l'opinion commune qu'après l'avoir contrôlée et vérifiée de son mieux. C'est ce dont témoigne son passé, ce dont témoigne aussi ce livre sur *l'Afrique occidentale française*, écrit par lui après un voyage dans les pays soudanais et publié à la librairie Bloud. Non content de s'y déclarer un adepte convaincu de la colonisation, dans laquelle il voit « la propagation de la civilisation la plus haute qu'on ait conçue et réalisée », non content de considérer la colonisation comme « la meilleure preuve

que notre race reste vigoureuse et que la France est encore une grande nation », M. Deherme y fait une étude approfondie de notre intervention dans les différentes parties du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, examinant successivement l'action politique, l'action économique et l'action sociale de la France dans cette région du continent noir. Il le fait sans souci des opinions de droite ni de celles de gauche, disant crûment leurs vérités à ceux qui se laissent prendre au prestige des mots et qui font leurs de vieux clichés, et il détruit impitoyablement leurs idoles. Écoutez-le, pour vous en faire une idée, caractériser l'éducation assimilatrice qu'on pourrait donner aux indigènes du Soudan : « en somme, déclare-t-il (p. 21), nous n'avons que notre anarchie morale et intellectuelle et notre agitation révolutionnaire à leur inculquer. Ainsi, au Soudan, il y a les Pères Blancs et il y a les instituteurs francs-maçons : une foi qui s'en va peut-être, une autre qui choit dans la démence sénile, l'imbécillité tyrannique de l'impuissance avant d'avoir été. Il n'y a rien là qui puisse relever notre prestige et fortifier notre autorité ». Ce passage montre bien avec quelle liberté d'esprit M. Deherme apprécie les faits et les idées; il serait facile d'en relever beaucoup d'autres où il fait preuve de la même indépendance. Nous avons eu grand plaisir, quant à nous, à le voir protester contre l'opinion qui représente notre Afrique occidentale comme « la prise de hasard de quelques soldats désireux de lauriers à bon marché, de croix et de galons faciles, ou d'aventuriers à la recherche d'émotions violentes » (p. 45), ou expliquer comment, pour les noirs du Soudan, « la captivité est une assurance contre les risques de la maladie et des accidents, contre leur imprévoyance native et une retraite pour l'invalidité et la vieillesse » (p. 424). Est-ce à dire que je vais faire miennes toutes les idées de M. Deherme? Non, sans doute; je crois, par exemple, que, même en pays musulman, un missionnaire religieux a sa place marquée et fera un très grand bien, parfois (sinon toujours) supérieur à celui du missionnaire laïque dont M. Deherme préconise l'envoi dans l'Afrique occidentale française, et plus d'un fait pourrait me donner raison. Mais ce ne sont là que des divergences peu importantes, et seraient-elles même plus graves, elles ne m'empêcheraient pas de saluer dans *l'Afrique occidentale française* un livre excellent, plein d'idées étayées sur des faits, un livre à lire et à relire, parce qu'il fait penser.

6. — Longtemps avant que M. de Lanessan niât l'œuvre patriotique des missionnaires, le P. A. de Salinis avait commencé de montrer quels utiles collaborateurs ils avaient, au contraire, été pour nos marins et nos soldats. A son ouvrage sur la *Conquête de la Nouvelle-Calédonie*, plein d'informations précises et de documents originaux, voici qu'il

donne maintenant un pendant; c'est, en effet, l'histoire des efforts combinés des missionnaires, des marins, et des soldats pour maintenir et étendre *le Protectorat français sur la Côte des Esclaves*, en 1889-1890, que raconte ce volume bourré de documents inédits sur la campagne du *Sané*. Le P. de Salinis y a mis tout son talent et tout son cœur; et c'est avec une véritable émotion qu'il a raconté toutes les vicissitudes de cette dure campagne, ainsi que les angoisses et les souffrances des ôtages emmenés à Abomey, réservant à juste titre, sa sévérité pour les hésitations, les atermoiements, les compromissions des politiciens de la métropole. C'est en eux, et en eux seuls, — mais non pas en eux tous, — qu'il voit les grands coupables, à cause de leurs préoccupations exclusivement personnelles, de leur désir de signer la paix à des conditions peu honorables, de leur peu de souci pour la dignité de la France; si M. Étienne trouve à peu près grâce à ses yeux, que d'autres lui paraissent inexcusables! Par contre, le commandant Fournier, le colonel Terrillon, l'administrateur colonial Ballot, le P. Dorgère voilà ses héros, héros par le courage, par la foi, par le désintéressement, par la loyauté. Leurs lettres, citées dans le volume du P. A. de Salinis, leurs récits résumés dans le même ouvrage, s'intercalent fort bien dans le texte même de l'historien, et contribuent avec lui à former l'excellent livre, plein d'intérêt et de mérite, qu'est *le Protectorat français sur la Côte des Esclaves*.

7. — Nous connaissons fort mal l'histoire coloniale contemporaine; pouvons-nous du moins nous flatter de mieux connaître l'histoire de notre passé colonial? Je ne le crois pas pour ma part, et je trouve au début d'un récent ouvrage exprimée l'opinion que, sur certains points de cette histoire, tels que l'origine et les détails de la rivalité de Dupleix et de La Bourdonnais, la lumière ne sera jamais complètement faite. L'auteur de cet avis (que je partage), le marquis de Nazelle, un des arrière-petits-neveux de Dupleix, vient de fournir la preuve que, sur d'autres points du moins, il n'est pas impossible de faire progresser l'histoire; à l'aide de vieux papiers de famille (qu'il a classés) et d'autres documents, il a entrepris de raconter dans ses détails un des épisodes les plus glorieux de la biographie de son illustre aïeul : la résistance victorieuse qu'il opposa dans Pondichéry aux attaques de l'amiral Boscawen, en 1748. Pour permettre au lecteur de se rendre exactement compte des difficultés de la situation, des obstacles surmontés et des mérites de Dupleix, le marquis de Nazelle a enchâssé l'histoire même du siège de Pondichéry dans celle de l'Inde depuis la fin d'octobre 1746 (c'est le moment où La Bourdonnais gagne le large pour ne plus jamais revenir au Coromandel) jusqu'au jour où une frégate française vint apporter à Dupleix la nouvelle de la cessation des hostilités sur terre et sur mer (19 janvier 1749). Une précieuse

série de pièces justificatives, extraites en majeure partie des archives mêmes de M. de Nazelle, quelques portraits, plusieurs cartes et plans, des fac-similés de lettres de Dupleix, accompagnent le récit de l'auteur, dont il est de stricte justice de louer la clarté parfaite, la documentation et la remarquable impartialité. Aussi le volume intitulé : *Dupleix et la Défense de Pondichéry* constitue-t-il une importante contribution à l'histoire de l'Inde française au milieu du XVIIIe siècle, et fait-il bien augurer des études que nous promet pour l'avenir le marquis de Nazelle. Puisse-t-il seulement ne pas nous faire trop longtemps attendre les publications ultérieures qu'il annonce; elles jetteraient peut-être un jour nouveau sur cette lutte d'influence entre les Compagnies anglaise et française qui, à partir de 1749, se substitua dans l'Inde à la lutte à main armée dont le premier travail de l'auteur a raconté un remarquable épisode.

8. — La défense de Pondichéry par Dupleix est un épisode glorieux, d'une admirable histoire encore trop peu connue; aussi y avait-il intérêt à en faire une étude minutieuse; que d'autres questions les historiens soucieux de notre passé colonial auraient le devoir d'approfondir ! Le capitaine Seauve, dans son excellent aperçu d'ensemble sur *les Relations de la France et du Siam* entre 1680 et 1907 nous en fournit une preuve nouvelle et nous démontre clairement qu'il n'est pire politique que celle de la somnolence et des atermoiements, et « qu'on ne résout pas une question en la laissant pour compte aux gouvernements qui suivent ». Peut-être trouvera-t-on une telle démonstration inutile; mais l'histoire ne recommence-t-elle pas sans cesse? et ne peut-on pas dégager de ses leçons de profitables enseignements? M. Seauve l'a pensé; c'est pourquoi il a porté son attention sur les fluctuations de la politique française dans cette vallée du Ménam que, naguère, il avait parcourue avec la mission Pavie, dont il était membre. En s'aidant des textes originaux publiés et des études de seconde main entreprises sur le sujet, il a pu faire un travail excellent très précis et très complet, dans lequel il a su mettre en pleine lumière le manque de clairvoyance, le défaut de continuité et l'absence de vues d'ensemble de notre politique coloniale, les différences considérables existant entre les méthodes employées successivement depuis le XVIIe siècle. Abondamment illustré, accompagné de croquis excellents, ce travail constitue le meilleur « précis » que nous possédions actuellement sur l'ensemble des relations, si curieuses et si variées, de la France et du Siam au cours des deux siècles et demi depuis lesquels les deux pays se trouvent en rapport.

9. — Seule, durant trop longtemps, l'Afrique a retenu notre attention et a véritablement captivé la faveur du grand public; ce qui se passait en Asie n'intéressait qu'un petit nombre d'esprits curieux, et

ne paraissait aux autres aucunement digne d'être étudié. Les foudroyantes victoires des Japonais ont brusquement, et brutalement aussi, secoué notre indifférence; nous commençons à comprendre que, plus encore peut-être que les brillantes expéditions africaines, les révolutions de l'Extrême-Orient doivent nous préoccuper. Mais il faut, pour en comprendre toute la portée, les replacer dans l'ensemble de l'histoire asiatique et connaître aussi l'histoire de l'intervention européenne sur les rivages du Pacifique ; et c'est là précisément ce que des recueils de documents comme l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* de M. Henri Cordier, des ouvrages d'ensemble tels que celui de M. René Pinon sur *la Lutte pour le Pacifique* nous permettent de faire et nous enseignent. Le volume récemment publié par le docteur Rouire sur *la Rivalité anglo-russe au* XIXe *siècle en Asie* est encore un livre que l'on consultera avec fruit; on y trouvera, sur les ambitions des Anglais et des Russes en Perse, en Afghanistan et au Thibet, sur le traité du 30 août 1907, règlant la situation respective de l'Angleterre et de la Russie dans ces différentes parties de l'Asie centrale, enfin sur l'action des Anglais en Arabie, un exposé exact et généralement précis. Sans doute, dans cet ouvrage comme dans celui qu'a fait paraître antérieurement l'auteur sur *la Pénétration européenne en Afrique*, on peut relever des répétitions (Cf. les p. 61 et 91), de regrettables fautes d'impression (1898 pour 1798, p. 20; Joubert pour Jaubert, p. 61, etc.), parfois même une information un peu superficielle; mais ce sont là des critiques portant uniquement sur la partie historique du livre, nullement sur la partie contemporaine. Celle-là (et c'est la partie importante) est vraiment bonne, et on s'y reportera utilement.

10. — Questions relatives à l'émigration et questions relatives à la colonisation sont trop étroitement mêlées pour qu'il soit possible de songer à les séparer les unes des autres. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité dernièrement à rendre compte, dans un article d'ensemble sur l'histoire coloniale et la colonisation, de l'ouvrage consacré par M. René Gonnard à *l'Émigration européenne au* XIXe *siècle* (Cf. *Polybiblion*, février 1907, t. CIX, p. 137-138) et telle aussi la raison pour laquelle il convient de signaler ici le récent volume de M. René Le Conte comme tout à fait digne d'attention. Cette *Étude sur l'émigration italienne* est, en effet, très soigneusement établie, avec conscience et critique, sur un plan très rationnel; après avoir jeté, en manière d'introduction, un coup d'œil sur l'importance de l'émigration italienne comparée à celle des autres peuples européens, M. Le Conte étudie successivement l'attitude de l'État italien à l'égard de l'émigration, les causes de l'émigration italienne et ses différents centres; puis consacre près d'un tiers de son livre à passer en revue les

différentes colonies fondées dans les pays étrangers par les Italiens émigrés (p. 225-345), et conclut par l'indication des conséquences de l'émigration italienne et par des considérations sur l'avenir de cette émigration, que M. Le Conte estime appelée à se développer encore au plus grand bénéfice des races blanches, les Italiens travaillant de leur mieux à renforcer l'élément blanc dans les pays où les races jaunes commencent d'en battre en brèche l'hégémonie, et ne constituant pas d'ordinaire un danger politique. Une foule de tableaux très soigneusement dressés, une carte montrant le rôle joué par les différentes parties de l'Italie dans l'émigration italienne entre 1876 et 1905, une bibliographie à laquelle nous adresserons le reproche de ne pas être dressée de manière assez scientifique, complètent cette *Étude sur l'émigration italienne*, où M. Le Conte a montré de grandes qualités de finesse, où il a su critiquer très justement les documents officiels italiens, où il a accumulé et systématiquement groupé une foule de renseignements qu'il a dû chercher de bien des côtés. Pour toutes ces raisons, son livre mérite d'être loué chaleureusement.

11. — Bien avant les Italiens, les Allemands ont quitté leur pays pour aller s'établir sans esprit de retour dans des contrées lointaines; M. E. Tonnelat, ancien boursier de voyage de l'Université de Paris, nous le rappelle au début de la première des études qu'il a rédigées après avoir visité différents établissements d'émigrants allemands aux États-Unis et au Brésil. Mais ce n'est pas tant sur le côté historique qu'il se plaît à insister que sur le côté politique et économique; « l'émigration, écrit-il très justement au début de son *Expansion allemande hors d'Europe* (p. VII), sert, dans une certaine mesure, les intérêts matériels de l'Allemagne, mais elle a surtout l'avantage de répandre dans l'univers son influence intellectuelle, morale, civilisatrice... Je me suis appliqué à démêler ce qu'ils (les émigrants allemands) ont apporté de nouveau à leur pays d'origine, ce qu'ils en ont reçu, et comment ils remplissent cette fonction de *Deustcher Hüter*, de défenseur de l'idéal allemand, que leur enseigne l'empereur d'Allemagne. » Le programme était considérable, et son exécution ne laissait pas d'être assez difficile; M. Tonnelat a eu cependant le mérite de le bien remplir, et de fournir sur l'état actuel de certaines colonies allemandes spontanées du Nouveau-Monde de très précieuses indications. Il a également fourni d'utiles informations, après enquête sur place, sur ce que les Allemands ont fait au Chantoung, sur l'état d'esprit (si dangereux pour l'avenir de l'occupation) créé dans ce pays par l'attitude maladroite du Kaiser qui « personnifie pour les Chinois la pire brutalité européenne » (p. 192), enfin sur la politique indigène allemande dans l'Afrique australe, politique toute pratique, inspirée par l'intérêt bien entendu de la mère-patrie, nullement par l'amour

des indigènes. Ainsi se trouve constitué un volume intéressant, dans lequel nous avons plaisir à voir une bonne contribution à l'étude de la colonisation allemande impériale ou spontanée.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Éléments d'apologétique. I. *Apologie élémentaire. Dieu et la Religion.* par J.-L. DE LA PAQUERIE. Paris, Eloud, 1908, in-12 de x-573 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur prend soin de nous dire qu'il n'a pas précisément fait son livre, mais que ce livre s'est plutôt fait tout seul (Préface, p. VI). Et ce livre qui s'est fait tout seul, est-ce un livre au demeurant? L'auteur n'ose pas l'affirmer (p. x). Ce sont plutôt des notes. Tant que l'auteur les a collationnées pour lui, il en a fait une « montagne » informe; mais quand, sur l'avis de quelques amis, il a voulu les publier, il les a « peignées et mises en bon français ». Dans ces notes il y a tout en matière d'apologétique « car il n'y a rien sur quoi je n'aie prétendu avoir le cœur net ». Ajoutons que l'auteur ne sachant pas s'il a fait un livre ne sait pas à qui il l'offre (p. x). Voilà une Préface qui promet. — Mais il ne faut pas s'arrêter à la Préface. Entrons dans ce dédale de questions soulevées et discutées, et reconnaissons volontiers que, soulevées avec loyauté, elles sont discutées avec science, originalité et autorité. Qu'il s'agisse de démontrer l'existence de Dieu, la nécessité d'un culte, l'excellence du catholicisme, l'auteur prouve par des arguments nets et concluants qu'il a cherché la vérité; qu'il ne s'est reposé qu'après l'avoir trouvée; et qu'il est à la fois heureux de partager ce trésor avec ses amis et fier de le défendre contre ses adversaires.

Ce livre n'est pas de ces ouvrages que l'on aime à parcourir d'un bout à l'autre; mais il aura un autre sort, et ce sort est très enviable, il sera consulté. Ceux qui ont reçu la mission d'enseigner la vérité catholique y trouveront facilement des arguments saisissants, péremptoires et leur prédication n'en sera que plus intéressante et plus efficace.

A. C.

Nouveaux Mélanges oratoires de Mgr D'HULST. T. VI. Paris, Poussielgue, 1907, in-8 de VII-564 p. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume des *Mélanges oratoires* du regretté Mgr d'Hulst est dû, comme le précédent, aux soins pieux de M. l'abbé Odelin, qui en a recueilli les matériaux dans les papiers inédits de Mgr d'Hulst et en a écrit la Préface. Ce volume est divisé en deux parties. I. *Sermons et allocutions pour les Œuvres*; II. *Sermons et allocutions de circonstances.* La première partie comprend principalement des

sermons de charité, au profit de diverses œuvres, à qui l'éloquence apostolique de Mgr d'Hulst fut toujours un si précieux appoint, en ouvrant pour elles les cœurs et la bourse de ses riches auditeurs. Les pauvres des conférences de Saint-Vincent de Paul, l'Enfance abandonnée, l'Œuvre de l'adoption, l'Œuvre de la propagation de la foi, l'Œuvre de Saint-François de Sales, l'Œuvre des pauvres malades, l'Œuvre des Salles d'asile, le Comité catholique, l'Institut catholique, l'Hôpital Saint-Joseph, les Orphelins, les Églises pauvres, les Écoles chrétiennes, les Écoles d'Orient, les Petites Sœurs des pauvres de l'Assomption, d'autres œuvres, également excellentes mais moins connues, telles sont les principales œuvres dont Mgr d'Hulst plaide la cause devant le public chrétien. Et il ne se borne pas à faire appel à la charité en proclamant les bienfaits de ses œuvres; ses sermons de charité ont une portée beaucoup plus haute; un enseignement profond s'en dégage, qui fait de ces sermons comme un admirable traité de la charité chrétienne sous toutes ses formes. Ce n'est pas seulement, et il avait cent fois raison, à la bourse de ses auditeurs qu'il visait, mais à leur cœur, à leur esprit et à leur âme, qu'il voulait réchauffer, éclairer, pénétrer jusqu'au fond de ces enseignements, où se formule admirablement toute la pratique et toute la théorie de la vie chrétienne.

La seconde partie rentre mieux dans le cadre ordinaire des sermons, quoique certains discours eussent peut-être dû trouver plus naturellement leur place dans la première partie, tels les discours prononcés pour la Société d'éducation ou l'Institut catholique de Paris; mais les autres sont bien véritablement des sermons, où sont exposées et chantées toutes les grandes dévotions qui font partie intégrante de la vie chrétienne, le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, les saints, surtout les saints de Paris et tout spécialement la chère et douce sainte Geneviève, saint Joseph, saint Bernard, saint François d'Assise, et par dessus tout, la sainte Eucharistie, qui est le centre et le sommet le plus élevé de la dévotion chrétienne.

Tous ces sermons sont, ai-je besoin de le dire, pleins de doctrine, et écrits de cette langue impeccable, qui est la marque caractéristique de l'illustre recteur de l'Institut catholique de Paris. Peu de ces sermons, aussi bien que des sermons de charité de la première partie, sont achevés et amenés à leur point de perfection. Pour beaucoup d'entre eux, nous n'avons qu'un sommaire et des notes rapides. Faut-il le regretter? Oui, peut-être au point de vue de l'agrément littéraire, mais non pas au point de vue de l'intérêt et de l'utilité pratique du livre, qui concentre ainsi, sous une forme plus serrée, un plus grand nombre d'idées mères d'où la réflexion fera sortir un plus grand nombre d'enseignements précieux. On assiste ainsi à l'éclosion de la pensée chez Mgr d'Hulst et l'on est initié à

sa méthode de travail, qui, du premier coup, fait jaillir d'un sujet profondément médité, tous les trésors qu'il renferme. La parole, la plume pourront donner leur forme artistique à ces trésors, mais leur valeur de fond est déjà là tout entière dans ces esquisses, dans ces sommaires, où se précise, en ses grandes lignes, le chef-d'œuvre que l'art de l'orateur ou de l'écrivain en fera sortir. Il faut remercier M. l'abbé Odelin de nous ouvrir ainsi largement l'héritage de Mgr d'Hulst et de nous faire part de toutes les richesses qu'il y a trouvées. Les discours d'apparat, les œuvres achevées nous faisaient moins pénétrer dans l'intimité de cette grande âme. A nous asseoir pour ainsi dire à sa table de travail, à lire ses notes, ses esquisses, ses sommaires, ses ébauches à côté de discours plus achevés, nous nous sentons plus près de lui, plus rapprochés de son âme et de son cœur, et, forcés de suivre après lui, pour mieux en approfondir les richesses, les filons qu'il nous a ouverts ou les horizons qu'il nous découvre, nous tirerons meilleur profit, en nous les incorporant, en les faisant nôtres par le travail, de ses exemples et de ses leçons. Que nos lecteurs mettent donc dans leur bibliothèque ce volume nouveau à côté des précédents *Mélanges oratoires* de Mgr d'Hulst; leur ensemble constitue l'un des plus beaux monuments d'apologétique et d'enseignement chrétien de notre temps. M. l'abbé Odelin a déjà ajouté deux nouveaux volumes à ce monument; il nous en donnera d'autres encore : j'ai le devoir, en finissant, de lui en exprimer notre vive reconnaissance.

ÉDOUARD PONTAL.

SCIENCES ET ARTS

Compendio di etica e breve storia di essa, da ANTONIO ROSMINI. Roma, Desclée e Lefebvre, 1907, gr. in-8 de XV-297 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage de l'éminent philosophe italien n'a pas été publié sous son nom, de son vivant. Un de ses amis avait entrepris la rédaction d'un manuel de morale pour les lycées et le lui avait soumis. Rosmini ayant indiqué quelques corrections, son ami le pria d'en rédiger un tel qu'il le concevait. Ce fut l'occasion du présent traité qui fut publié sous un autre nom, Rosmini n'étant pas dans les conditions exigées pour que ses ouvrages fussent alors admis dans les collèges. Tout récemment on a jugé à propos de le réimprimer sous le nom du véritable auteur.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage n'est qu'un simple manuel à l'usage de la jeunesse; il ne faut donc pas s'attendre à y trouver les questions très approfondies. Il en est toutefois où l'auteur a mis son empreinte personnelle, par exemple la théorie de la propriété, celles du probabilisme, de l'origine de la société, etc.

On voit quelle puissante influence ce penseur a exercée en Italie, puisqu'un demi-siècle après sa mort, il se trouve encore des amis et des disciples pour publier ses ouvrages posthumes. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas toujours fait avec la prudence désirable : dans une circonstance que l'on peut se rappeler, ils ont plutôt compromis sa gloire en l'exposant à une condamnation qu'il avait toujours évitée pendant sa vie. D. V.

De la Préparation à la vie chrétienne dans les collèges religieux. Les Éducateurs, par l'abbé F. VALLÉE. Paris, Beauchesne, 1907, in-8 de IV-135 p. — Prix : 2 fr.

En dépit des menaces qu'une politique sectaire fait planer sur les collèges religieux, l'auteur, et il a raison, pense que nous avons quand même le devoir de travailler à les rendre meilleurs tant qu'il leur sera permis de vivre, et que, s'ils meurent, la bonne semence jetée sur leurs tombes germera dans l'avenir. C'est pourquoi, prenant son sujet par le commencement, il étudie, dans ce premier ouvrage, les moyens de préparer à l'enseignement chrétien les bons éducateurs qui lui sont nécessaires pour assurer l'efficacité et la fécondité de son action. Ces moyens sont la recherche attentive des vocations pédagogiques, substituée aux choix de hasard qui, trop souvent, encombrent de médiocrités sans compétence les chaires de nos collèges chrétiens; puis, pour ces maîtres pourvus de véritables aptitudes pédagogiques, l'épreuve de leur vocation; enfin, quand ces vocations ont été éprouvées par l'expérience, la culture des vocations pédagogiques, c'est-à-dire la préparation méthodique des maîtres chrétiens. Cette culture exige d'abord de la part des maîtres une vie véritablement sacerdotale, s'accommodant mal de cette sorte *de laïcisation du prêtre*, qui, uniquement appliqué à sa besogne professionnelle et à ses études, en arrive à oublier les meilleurs et les plus importants de ses devoirs d'éducateur chrétien. En appendice, l'auteur donne d'abord des notes bibliographiques intéressant la science moderne de l'enfant, puis des documents relatifs aux conférences pédagogiques instituées dans les diocèses d'Albi, Mende, Bourges et Angers, et exprime le désir que ces bons exemples soient imités dans les autres diocèses de France.

En somme, la thèse de M. l'abbé Vallée est juste dans son ensemble, bien qu'elle ne s'appuie pas toujours, à mon avis, sur des autorités très sûres, et qu'elle exagère peut-être un peu la part de la sévérité.

Je crois que, dans beaucoup de collèges chrétiens, — et cela était encore bien plus vrai avant la dispersion des congrégations religieuses, — les maîtres sont nombreux qui sont à la fois de bons prêtres et de bons éducateurs. Mais il est certain qu'on peut mieux

faire, et que l'on y sera aidé en méditant les critiques, les conseils et les indications de M. l'abbé Vallée. Son livre, que domine, et je l'en loue tout particulièrement, une préoccupation surnaturelle, mérite d'être lu et s'impose à l'attention de tous ceux qui ont charge de chercher ce qu'on peut faire de mieux pour l'avenir chrétien de la jeunesse. P. TALON.

Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes, par J.-H. FABRE. 10e série. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 355 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

Comme les précédents, ce volume est rempli d'intérêt. Plus on étudie les mœurs des insectes, plus on reconnaît combien la nature est admirable dans les plus petites choses. C'est ce qu'en disait déjà, de son temps, le grand naturaliste Linné, et M. Fabre le met en lumière dans ces pages. Successivement sont exposés sous nos yeux les instincts des copridés, des entophages, des carabes et des mouches les plus communes. Ce sont des plus actifs parmi les nettoyeurs qui ont mission de purger notre monde des débris de toutes sortes qui s'y accumulent. Le récit s'en ressent ; il s'occupe forcément de tableaux souvent fort vulgaires. L'auteur anime son sujet, se met en jeu, montre ses recherches et ses expériences, et la description de tous les détails curieux qu'il rapporte, bien présentée, arrive facilement à passionner ceux qui, comme lui, se livreront à ces recherches et à ces études.

Mais tel qu'il est, ce volume ne répondra pas cependant à ce que plusieurs pourraient rechercher au premier abord. Ce n'est pas un livre de jeunesse, mais de personnes déjà plus âgées, tout en étant vraiment un livre de vulgarisation. Bien des côtés mis en lumière sont d'un réalisme sur lequel il n'est pas utile que de jeunes intelligences s'appesantissent et s'attardent. Tout cela porte naturellement au matérialisme qui ressort trop dans certaines pages. G. DE S.

Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier, de l'amateur, par PIERRE BERTRAND. Paris, Larousse, s. d., petit in-8 de 140 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 20.

Les Jardins ouvriers, fleurs, fruits, légumes, cultures ornementales. Les Habitations à bon marché, par ARMAND-LÉON GRAVIER et H. LATIERRE. Paris, L. Laveur, 1907, in-12 de VII-479 p., avec de nombreuses grav. — Prix : 5 fr.

Arboriculture fruitière en images, par J. VERCIER. Paris, Larousse, s. d., in-8 de 254 p., avec 101 planches. — Prix : 3 fr.

— Les auteurs des deux premiers de ces ouvrages, comme d'ailleurs tout ce qui tient à l'enseignement officiel, évitent de dire que c'est une idée religieuse autant que sociale qui a provoqué la création de l'œuvre des jardins ouvriers. Ils prennent le fait accompli en

ventant le but d'apaisement social qui en découle et en rapportant à l'administration seule les efforts accomplis. Cette réserve faite, on ne saurait méconnaître la parfaite exécution de ces deux manuels. Le premier, peut-être un peu moins développé, est cependant à ce point clair et pratique qu'il rendra d'immenses services à ceux qui suivront avec soin les renseignements donnés par l'auteur. Successivement il s'occupe de l'organisation, de la proportion du terrain consacré à former le jardin en création qu'il estime trois, six ou même dix ares. C'est à ce type qu'il se refère. Cet espace est consacré surtout au potager, et une toute petite partie cependant au jardin d'agrément. Le lecteur trouvera dans ces pages excessivement nettes tout ce qui lui est nécessaire et utile pour mener à bien le développement de son entreprise.

— Le second ouvrage, de MM. Gravier et Latière : *Les Jardins ouvriers. Les Habitations à bon marché*, a plus d'étendue. Les deux sujets sont développés ensemble : choix de l'emplacement, mode de construction, hygiène de l'habitation, mais surtout organisation du jardin potager, d'agrément, fruitier. Il y a jusqu'à dix modèles d'application qui composent la première partie. La seconde et la troisième sont consacrées à l'arboriculture fruitière, qui comprend tout ce qui regarde la formation et la conduite du verger, taille, greffage, soins à donner aux diverses essences, leurs avantages et le parti qu'on en peut tirer. Le potager forme la quatrième partie alors que ce que les auteurs appellent le « jardin fleuri » occupe la cinquième. Pour être plus complet encore, l'ouvrage se termine par un chapitre sur la basse-cour, et un autre sur les insectes et maladies ennemis des jardins. Au demeurant, c'est un traité assez complet de jardinage.

— *L'Arboriculture fruitière en images* est une publication fort bien entendue et vraiment originale. Le livre se compose de 101 planches et en face 101 pages d'applications courtes et claires. L'instruction se fait par la vue, qui évite ainsi à l'intelligence de longs efforts; on saisit tout de suite l'enseignement. C'est vraiment un A. B. C. qu'on pourrait dire indispensable à l'étude de tout ouvrage d'arboriculture. Il explique les notions de plantation, de culture, de taille, de conduite et de suite des arbres à fruits. La table méthodique, index, dictionnaire qui termine le volume est bien faite et rendra de réels services. Dans un tirage ultérieur qui ne saurait évidemment tarder, il y aura quelques additions à y faire et à rectifier certaines indications qui sont erronées; mais ce sont des vétilles en présence de l'intérêt de l'ouvrage.

G. DE SENNEVLLIE.

Initiation astronomique, par CAMILLE FLAMMARION. Paris, Hachette, 1908, in-12 de VIII-220 p., orné de 89 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, comme sans doute tous ceux de la « Collection des initiations scientifiques » dont il fait partie, est destiné à l'enfance. Il expose, en un langage clair et d'un style suffisamment relevé, toutes les notions que peut saisir un enfant de dix à douze ans, à partir de l'existence de la lumière et de la chaleur ayant pour foyer le Soleil, jusqu'aux lois de Kepler et à l'astronomie stellaire. Des figures dans le texte, ingénieusement dispersées, rendent la clarté parfaite.

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir eu généralement assez le respect de ses lecteurs pour n'avoir pas entremêlé ses aperçus scientifiques des théories pseudo-philosophiques et antichrétiennes qui déparent tant les autres ouvrages de ce fécond écrivain. Encore certaines de ces tendances percent-elles (c'est plus fort que lui), quand il pose en faits, par assertions tranchées, ce qui n'est que conjectures et hypothèses. Ainsi affirme-t-il que la Lune a été, à l'origine, projetée dans l'espace par la terre, quand celle-ci était encore à l'état fluide : hypothèse plus ou moins plausible, mais pure hypothèse. Ainsi encore fait-il allusion aux innombrables mondes *habités* dont fourmilleraient les espaces : simple conjecture. Enfin, l'imagination seule de l'auteur fait les frais du paragraphe final, intitulé : « L'Espace sans bornes » ; il ne suppose pas, il affirme comme chose évidente, le nombre infini, mathématiquement infini, de soleils entourés de planètes et de satellites, dans un espace infini : « Ni haut ni bas, ni ciel *ni enfer*, » toujours des soleils et des mondes habités. Ce qui implique contradiction ; le nombre infini est essentiellement indéterminé ; tout nombre déterminé est fini, si effrayant soit-il pour notre imagination bornée.

Cette assertion : « Ni ciel ni enfer », qui est la négation d'un des dogmes fondamentaux de l'Église catholique, suffit pour faire interdire l'usage de ce livre à l'enfance. C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, par A. MEILLET. 2e édition corrigée et augmentée. Paris, Hachette, 1908, in-8 de XXVI-466 p. — Prix : 10 fr.

J'ai présenté (juin 1903, t. XCVIII, p. 61-62) aux lecteurs du *Polybiblion* la première édition de cet excellent travail. Depuis cette époque, l'auteur, devenu professeur au Collège de France, n'a cessé de le revoir, de le retoucher, et c'est le résultat de ses nouvelles études, ou plus exactement de ses nouvelles recherches, qu'il livre aujourd'hui au public. Bien que l'ouvrage — et il n'en pouvait être autrement — ai gardé sa physionomie générale, « aucune page ne reproduit exactement

une page de la première édition ». La science n'est faite que pour les ignorants; les autres estiment qu'elle se fait tous les jours et qu'elle reste toujours à faire. M. Meillet a donc jugé bon de reviser son premier travail, si sérieux pourtant, et qui ne compte qu'un lustre; il a cru qu'il y avait matière à revision, et il y a apporté en réalité, comme il le dit, « beaucoup de corrections de détail ». Depuis la première édition, du reste, il a paru un assez grand nombre d'ouvrages estimables sur la grammaire comparée; l'auteur naturellement en a fait son profit.

Il s'agit donc ici d'une nouvelle édition surtout corrigée, car elle n'a guère été augmentée que d'un chapitre sur le développement des dialectes indo-européens.

Les concordances et les différences qui existent entre elles « obligent à poser trois familles de langues : l'indo-européen, le sémitique, le bantou ». C'est surtout des concordances que tient compte la grammaire comparée.

Le basque, dont l'auteur ne parle pas et n'avait pas à parler, reste dans son « splendide isolement », sur les deux rives de la Bidassoa, au pied des Pyrénées, parlé par une foule de gens qui savent parfaitement le français ou l'espagnol, que l'on peut étudier à loisir, par conséquent, et même connaître à fond, grâce à ces nombreux interprètes autorisés. Cette langue toujours vivante, bien que son origine soit préhistorique, est là comme une énigme qui defie tous les linguistes, même M. Vinson qui la parle couramment, bien que ce ne soit pas sa langue maternelle. Si M. Meillet ne s'en est pas occupé, c'est qu'il n'aime pas les aventures et que tous ceux qui se sont risqués à vouloir ramener cet idiome réfractaire à l'un des groupes linguistiques ont lamentablement échoué.

Voici comment l'auteur définit la parenté de deux langues : « Deux langues sont dites parentes quand elles résultent l'une et l'autre de deux évolutions différentes d'une même langue parlée antérieurement. »

La prononciation des enfants, dans le même pays, mais à différentes époques, influe considérablement sur l'évolution des langages, car en grandissant ils gardent plus ou moins intacte cette façon de prononcer, contractée dès le bas âge, et il arrive que, par le fait, la langue courante se trouve phonétiquement modifiée. L'auteur en cite des exemples curieux et probants.

La fameuse règle du moindre effort trouve ici son application. L'organe buccal étant le même chez tous les hommes, on comprend assez comment, pour des langues apparentées, les modifications phonétiques — il ne peut guère être question que d'elles — se poursuivent régulièrement, méthodiquement, au moins dans une large mesure.

M. Meillet étudie le mécanisme du langage avec une précision, une

clarté que l'on rencontre bien rarement; aussi son livre, quoiqué très dense et débordant, pour ainsi dire, d'informations, est d'une lecture relativement facile. Si ardues que soient les matières qu'il traite, il a su les rendre attrayantes par la manière dont il les traite.

Surtout ce que l'on ne saurait trop louer, c'est sa conscience de savant; il donne pour certains les résultats qu'il croit certains et pour problématiques ceux qu'il estime tels. Il sait douter, ce qu'ignorent les demi-savants, qui eux ne doutent jamais. A. ROUSSEL.

Pages choisies des grands écrivains. MARIVAUX, avec une Introduction par FRANCISQUE VIAL. Paris, Colin, 1908, in-18 de XL-382 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les éditions des œuvres complètes de Marivaux ne sont ni nombreuses ni accessibles; celles qui contiennent au moins tout le théâtre ne sont pas communes : c'est par quelques éditions de la *Vie de Marianne* ou quelques sélections de ses pièces que Marivaux est connu d'ordinaire; et peut-être ne l'est-il pas autant que le mériterait ce charmant esprit. Dans ces *Pages choisies* publiées par M. Vial, nous avons, à vrai dire, moins et plus. Aucune pièce entière, mais, en un seul volume, les scènes les plus jolies et les plus brillantes d'une quinzaine de comédies, plus qu'il n'en faut pour donner l'envie de lire, ou de relire, les pièces entières; quelques pages de *Marianne* ou du *Paysan parvenu*, œuvres assez longuettes et qui supportent bien d'être dégustées par morceaux; et, ce qui est plus rare, des fragments empruntés à l'œuvre de Marivaux publiciste : *le Spectateur français*, *l'Indigent philosophe*, *le Cabinet des philosophes*. Dans cette partie se rencontrent des développements intéressants : des portraits moraux (le parvenu, la coquette, le fat, l'important, etc.), qui sont d'une sorte de La Bruyère un peu capricieux et bavard; des anecdotes morales (le Marchand), parfois avec un peu de sentimentalité déclamatoire, à la Greuze; des tableaux de mœurs; des dissertations littéraires, où l'on voit Marivaux défendre en connaissance de cause le style précieux, ou revendiquer pour les modernes au moins la possibilité d'égaler les anciens.

M. Vial a mis en tête de ces pages choisies une étude d'ensemble qui est fort distinguée. Peut-être est-il trop sévère pour tout ce que les personnages de Marivaux conservent, jusque dans leurs amours, de fine et lucide raison, lorsqu'il parle de leur « sécheresse d'imagination, de leur tour d'esprit positif et raisonneur ». Pour être intelligentes et spirituelles, les héroïnes de Marivaux n'ont pas moins de charme, moins de délicate pudeur, ni moins de tendresse. Chez Marivaux, comme chez Racine, l'amour voit clair en lui-même; est-il pour cela moins sincère ou moins fort que cette forme d'amour

plus imaginative et plus trouble qui prévaudra, en littérature, dans la seconde partie du XVIIIe siècle? L. COQUELIN.

Quelques poètes, par LOUIS ARNOULD. Paris, Oudin, 1907, in-12 de XI-462 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

M. L. Arnould est partisan de la « méthode biographique en critique littéraire ». Il s'en explique dans l'article qui ouvre ce volume. Toute vie est intéressante quand elle est bien contée ; à plus forte raison la vie des hommes qui ont senti ou pensé avec plus de délicatesse, de profondeur ou d'art que le commun des mortels. En outre, c'est, selon lui, une méthode incomplète et dangereuse de considérer les œuvres littéraires, abstraction faite de la vie des auteurs. Sainte-Beuve a toujours heureusement entremêlé la biographie et la critique. M. Arnould conseille de suivre la même voie. Il l'a naguère suivie lui-même dans sa substantielle, intéressante, amoureuse étude sur Racan. M. Arnould, dans sa théorie de la biographie littéraire, n'oublie pas de faire sa place à l'hérédité. Il est sage de ne pas omettre cet élément important; mais à l'heure qu'il est, où l'on est saturé jusqu'à la nausée d'études médico-littéraires, il serait presque aussi utile de se mettre en garde contre des considérations qui souvent dépassent la prudence scientifique sans atteindre l'intérêt littéraire.

Par bonheur, en ce qui le concerne, M. Arnould observe, dans la pratique de ce genre de spéculations, la sobriété que conseille le bon goût : et c'est bien à un pur lettré que nous avons affaire. Quant aux influences astrales, pour lesquelles M. Arnould a quelque complaisance, il convient que nous nous récusions.

Dans le présent volume, nous avons donc, après la théorie du genre, de bons travaux biographico-littéraires sur Malherbe, Racan, André Chénier et Sully-Prudhomme. Ajoutons-y quelques pages sur un apothicaire-poète assez peu connu, Paul Coutant (1562-1629), qui décrivit en termes parfois ingénieux son cabinet d'histoire naturelle; et le récit d'une soirée chez V. Hugo, place des Vosges, en 1846, d'après un article du temps, publié par Eugène Wœstyn dans le *Journal du Dimanche*. Nous signalerons particulièrement, dans l'article *Malherbe*, des anecdotes inédites tirées du manuscrit de Conrart, et, dans l'article *Racan*, l'examen des sources des fameuses *Stances sur la retraite*. Dans une étude d'ensemble sur *André Chénier*, où M. Arnould tire un bon parti des fragments en prose d'A. Chénier publiés dans ces dernières années, l'auteur caractérise finement le tour d'imagination de cet imitateur original des anciens. Il faut avouer que le voisinage de cette muse vive et fraîche est bien dangereux pour la muse didactique de Sully Prudhomme dont M. Ar-

nould, sans doute en forçant quelque peu, par bienveillance, son propre goût, veut faire un continuateur d'André Chénier. Il va jusqu'à nous dire que « le jeune martyr eût été grandement consolé de laisser inachevés ses poèmes philosophiques, s'il avait pu apercevoir à l'horizon, dans le couchant du dix-neuvième siècle, le radieux poème de la *Justice*... ». Eût-il été si consolé? Et malgré l'estime que mérite la noblesse morale de l'auteur de *Justice*, sommes-nous, poétiquement parlant, consolés? LOUIS COQUELIN.

HISTOIRE

Histoire générale de l'Église, depuis la création jusqu'au XIIIe siècle, par l'abbé J.-E. DARRAS, terminée par Mgr JUSTIN FÈVRE. T. 43e et 44e. *Pontificat de Léon XIII*. Paris, Savaète, 1907, in-8 de 703 et 752 p., avec portrait. — Prix : 12 fr.

Si l'on retranchait de cet ouvrage tout ce qui est digression, déclamation, bavardage, ces quatorze cents pages se réduiraient à bien peu de chose. Ce qu'on y trouve le moins, c'est ce que promet le titre : une histoire. Il n'y a ni exposé méthodique des faits, ni références précises. Pour nous en tenir à ce qui concerne la France, nous défions quiconque ne les connaîtrait pas d'avance de se faire une idée exacte des dispositions des diverses lois qui depuis trente ans ont si gravement atteint l'Église française. Rien non plus ou à peu près rien sur l'histoire du parti catholique et sur des tentatives comme le ralliement. Rien sur des faits aussi considérables que le développement de l'influence de *la Croix* ; aussi curieux, et parfois aussi gros de conséquences, que l'affaire Taxil ou l'affaire Dreyfus. Rien sur les œuvres catholiques. Quant au chapitre sur la science catholique, il se réduit à quelques biographies d'évêques, de prêtres ou de laïques, dont l'esprit de parti le plus étroit, quand ce n'est pas le pur hasard, a dicté le choix. Croirait-on qu'on n'y trouve pas le nom de Mgr Duchesne (ailleurs gratifié d'une insulte), et qu'on y trouve Fustel de Coulanges, grand savant à coup sûr, mais qu'on est étonné de rencontrer là. Quant à l'histoire des idées, pas un mot. Mgr Fèvre ne croit pas utile de rien apprendre à ses lecteurs sur les origines de ce mouvement philosophique, historique, exégétique, si mêlé de bien et de mal, mais si intéressant. Dans tout l'ouvrage, il n'y a d'un peu précis que quelques anecdotes, parfois personnelles, dont nous ne nous chargeons pas d'apprécier l'authenticité. Elles sont contées avec une certaine verve triviale qui ne laisse pas de dérider parfois le lecteur ; mais avec un irrespect absolu pour les plus hauts dignitaires ecclésiastiques, quand ils n'ont pas l'heur de plaire à Mgr Fèvre. Quel scandale, si un écrivain d'une autre école ou d'un autre parti se permettait de parler ainsi des évêques qui lui déplaisent! Qu'on dise la vérité, même pénible, rien de mieux; mais

il y a la manière. — Au total, livre qui n'est intéressant que par l'état d'esprit qu'il révèle et par les réflexions attristantes qu'il provoque. Au cours de sa longue carrière, Mgr Fèvre a donné les preuves d'un zèle ardent et d'une puissance de travail peu commune, attestée par une liste imposante d'ouvrages : tout cela rendu inutile par deux défauts, qui étaient ceux de son temps et de son école : esprit de parti et manque d'une formation scientifique première. E. JORDAN.

La Religion des peuples non civilisés, par A. BROS. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de XXIII-363 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume est le premier d'une collection : la *Bibliothèque d'histoire des religions*. — Récemment, MM. Aulard, Laisant, etc., réclamaient, au nom des « démolitions nécessaires », l'organisation d'un enseignement d'histoire des religions dans les Facultés, les collèges et les écoles primaires. Leur appel a été entendu de l'État athée, qui précisément inscrit, en tête de son programme, ces démolitions nécessaires, parmi lesquelles, cela va sans dire, le catholicisme est au premier rang; on peut dire même que le catholicisme une fois démoli, le programme pourra être considéré comme rempli. Mais il a la vie dure !

C'est pour opposer, sinon programme à programme, du moins enseignement à enseignement, que M. Bros et ses collaborateurs ont entrepris leur tâche. « Chaque chapitre comprend deux parties, dit M. Bros, les faits, l'explication des faits ». Et il ajoute : « Dans cette seconde partie, l'auteur s'est inspiré des meilleurs travaux de psychologie expérimentale de MM. Ribot, Janet, Bergson; il a utilisé aussi, non sans les discuter, certaines études de MM. Dartheim, Hubert et Mauss, de l'école sociologique française; pour ma part, conclut-il, c'est une discipline d'esprit que je prise plus, étant donné le but de notre collection, que la connaissance de la langue des Algonquins, du sanscrit ou du pâli ».

Je me permets de croire que l'une n'empêche pas l'autre, et que s'il fallait être exclusif, la connaissance du sanscrit et du pâli, sans parler de l'algonquin que M. Bros leur associe plaisamment, sert mieux l'étude des religions, au moins celles de l'Extrême-Orient, de beaucoup les plus importantes, que tous les travaux psychologiques, d'ailleurs fort méritants, de MM. Ribot, Pierre Janet et Bergson.

Mgr Leroy, dans la Lettre-préface que lui a demandée l'auteur, s'exprime ainsi : « La philosophie aime qu'on l'interroge sur tout, et sur tout elle donne des réponses aux fidèles qui les lui demandent avec confiance. C'est pour cela qu'elle est faite. Si j'osais, moi qui sors du monde sauvage, je dirais qu'il en est un peu de ces recettes comme de celles de ces spécialistes fameux qui, par moment, lancent

des produits capables de guérir tous les maux. Le produit philosophique qui, actuellement, paraît en faveur, c'est la psychologie. » On ne saurait parler plus spirituellement ni plus judicieusement.

M. Bros écrit : « L'histoire comparée des civilisés montre, semble-t-il, avec évidence qu'ils sont passés par une mentalité religieuse assez voisine de celle que l'on observe chez les sauvages actuels. »

C'est possible, mais la question est de savoir si cette mentalité fut celle des peuples primitifs ou, pour préciser davantage, de l'homme primitif. — « Incontestablement, » affirment les partisans des démolitions nécessaires, pour qui la religion n'a cessé d'évoluer, de progresser, de s'épurer depuis l'origine.

Ce n'est pas aussi certain que cela. En effet, si l'histoire a quelque droit d'éclairer la préhistoire, nous rencontrons chez tous les peuples, aussi loin que l'on peut remonter dans leurs annales, la croyance à un état premier de l'homme qui serait toujours allé en déclinant, loin de s'améliorer : de là les quatre âges symbolisés par l'or, l'argent, l'airain, le fer.

Si donc l'histoire des religions doit être avant tout une *histoire*, ce que je crois, on ne saurait négliger cette tradition constante, universelle chez les nations civilisées, en vertu de laquelle l'homme et la nature connurent tout d'abord un état de perfection que ni l'un ni l'autre n'ont retrouvé depuis. Notez que, pour l'homme, il s'agit surtout d'une perfection morale et religieuse. Il résulte de là que cette histoire des religions, racontée d'après les faits consignés dans les annales des peuples, est surtout celle de leurs déformations plutôt que de leurs progrès. L'hypothèse la plus scientifique, dès lors, est pleinement conforme aux données de la foi; et je ne vois pas pourquoi l'on y renoncerait, sous prétexte que l'on fait œuvre de savant et non de chrétien, puisque, dans l'espèce, c'est faire l'un que de faire l'autre.

L'ouvrage de M. Bros est plein de renseignements curieux, puisés généralement aux bonnes sources; toutefois, lorsque chez lui l'historien, comme il sied dans une histoire, prendra le pas sur le psychologue, il accordera moins d'importance aux élucubrations des Fontenelle et des Benjamin Constant que personne ne prend plus guère au sérieux aujourd'hui. En revanche, il fera leur part un peu plus large aux vrais savants, tels que M. de Quatrefages, dont je ne rencontre pas même le nom.

Tel qu'il est, ce premier volume d'une collection destinée à rendre de grands services, est instructif; les précédentes observations prouvent l'intérêt que, en ce qui me concerne, je prends à cette publication, à qui je souhaite tout le succès qu'elle mérite.

A. Roussel.

Les Lois fondamentales de la monarchie française, d'après les théoriciens de l'ancien régime, par ANDRÉ LEMAIRE. Paris, Fontemoing, 1907, gr. in-8 de IV-336 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est, selon nous, l'un des plus neufs et des plus remarquables qui aient paru dans ces derniers temps et montre chez son auteur de belles et rares qualités à la fois d'érudit et de penseur. « L'objet de cette étude, nous dit M. Lemaire, est de rechercher comment, aux différents âges de la monarchie française, les jurisconsultes, les publicistes ont compris sa constitution, ses *lois fondamentales*. C'est donc une histoire de théories et d'idées que nous essaierons de faire : celle des institutions elles-mêmes reste en dehors de notre cadre. L'une, pourtant, touche trop à l'autre pour qu'on puisse les séparer complètement; l'histoire des institutions sera constamment présente à notre esprit. D'ailleurs, le point de vue particulier auquel nous nous plaçons n'en offre pas moins d'intérêt. Si les faits, les réalités politiques, — évènements, institutions, — forment en quelque sorte l'*endroit* dans le tissu de l'histoire, les idées et les théories en sont comme l'*envers*. Les deux dessins ne concordent pas toujours exactement : mais ils se complètent parfois l'un et l'autre, et souvent le second explique le premier.» Cette conception juste et forte a été réalisée en cinq chapitres : I. Les Premiers Théoriciens du IXe au XVIe siècle. II. Les Lois fondamentales d'après les théoriciens du XVIe siècle. III. Les Lois fondamentales au XVIIe siècle. IV. Les Lois fondamentales au XVIIIe siècle. V. Les Traits principaux de l'ancienne constitution française. — L'information de l'auteur est abondante et solide, son exposition vigoureuse et claire. Comme étude historique, elle ne mérite guère que des éloges. Mais l'auteur, avec raison, n'a pas dissimulé, entre les théories dont il faisait l'histoire, où allaient ses préférences. Il les a marquées, dans son dernier chapitre, en termes fermes et précis, et elles n'ont même pas été sans une certaine influence sur quelques points de son exposé. M. Lemaire se prononce résolument pour la théorie *traditionaliste*, en opposition non seulement à la théorie *démocratique*, mais à la théorie *scolastique*, et il réunit l'une à l'autre ces deux dernières thèses, qu'il qualifie ensemble de « principe faux », par un lien direct et absolu de filiation. Nous ne pouvons, quant à nous, souscrire à cette conclusion en ce qui concerne la théorie *scolastique*, et nous aurions de sérieuses objections à opposer au *traditionalisme* absolu. La vérité, selon notre avis, se trouve dans la conciliation de la théorie rationnelle (scolastique) avec la théorie traditionnelle, dont l'opposition, exagérée par M. Lemaire, ne nous semble aucunement irréductible. Nous disons *traditionnelle* et non *traditionaliste*. Ce dernier mot en effet nous paraît impliquer l'excès

et l'abus de la tradition, comme le mot *rationaliste* implique l'excès et l'abus de la raison. Une sage notion de l'un et de l'autre principe aboutit à un accord, non à une antinomie. M. S.

Les Préjugés ennemis de l'histoire de France, par L. Dimier. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., 2 vol. in-18 de 282 et 303 p. — Prix : 7 fr.

Le groupe qui a pris le nom d'*Action française* montre, en cette heure d'engourdissement presque général, une vigoureuse activité intellectuelle. Sans entrer dans toutes ses vues, et même, pour notre part, en refusant de souscrire à telle ou telle de ses thèses, nous lui rendons bien volontiers ce témoignage. L'une des formes de cette activité, c'est la création d'un enseignement supérieur sous le titre d'*Institut d'action française*. L'un des cours dont il se compose, la « chaire Rivarol », a été confiée à un homme fort distingué, M. L. Dimier. Les deux volumes intitulés : *Les Préjugés de l'histoire de France* nous représentent ses leçons de l'an dernier (1907). Ils comprennent seize chapitres précédés d'une Introduction : *L'Histoire de France et la Révolution*, et où sont traités les sujets suivants : I. Le Celtisme. — La Conquête romaine. II. Le Germanisme. — La Conquête franque. III. Le Germanisme. — Les Carlovingiens. IV. Sous la Monarchie capétienne. — Le Préjugé démocratique et le mépris de la fonction royale. V. Sur la Monarchie capétienne. — Le Préjugé économique et le mépris de l'œuvre militaire. VI. Sur la Monarchie capétienne. — Le Préjugé féodal et le mépris de l'ordre administratif. VII. La Diffamation du servage. VIII. La Querelle de la Renaissance. — Les Origines : Le Seizième siècle. IX. La Querelle de la Renaissance. — Les Suites : le dix-septième siècle et le dix-huitième siècle. — X. La Revendication des sectes. — Les Albigeois. XI. La Revendication des Sectes. — Les Protestants. XII. La Revendication des Sectes. — Les Jansénistes. XIII. La Critique des anciens impôts. XIV. Le Mensonge de la misère publique. XV. La Lettre de cachet : Les Libertés anglaises. XVI. Le Procès de l'absolutisme. — L'ouvrage s'achève par quelques *Appendices* et par la reproduction d'un « Discours sur Fustel de Coulanges, » prononcé par M. Dimier, le 18 mars 1905. — Les dispositions apportées dans la « chaire Rivarol » par son titulaire sont-elles sans reproche? Tel n'est pas l'avis d'un critique appartenant au même groupe ou à un groupe tout voisin. « M. Dimier, écrit ce contradicteur, procède hâtivement, d'une manière facile et dégagée. Il a gardé de ses longues années de professorat, ce défaut qui consiste à affirmer sans prouver, convaincu que l'on est de son autorité sur un auditoire d'élèves. Il touche aux problèmes les plus ardus de notre histoire, sans avoir l'air

de se douter de l'immense labeur que réclament de tels problèmes, pour peu que l'on tienne à les résoudre autrement que par la fantaisie de l'imagination ou par les duperies du raisonnement pur... L'ouvrage de M. Dimier... est gâté par un parti-pris... Il y manque la netteté, la précision, le calme, la sérénité de l'histoire. » (*Revue catholique et royaliste*, 20 avril 1908, p. 405, 406). — Ce jugement est sévère et non exempt lui-même de quelque parti-pris. Les motifs donnés à l'appui sont contestables, ou plutôt le professeur et son critique pourraient bien avoir tort tous deux dans leurs excès respectifs. Quoi qu'en pensent l'un et l'autre, la vérité historique n'est liée ni aux systèmes de Fustel de Coulanges ni aux exagérations de Coquille. Cette réserve faite, nous devons dire que la lecture un peu fatigante, mais fort attachante, du livre de M. Dimier, nous a laissé l'impression que les reproches du censeur, dans leurs termes généraux, n'étaient pas immérités. Le parti-pris, cela est évident, y existe et s'y déploie outre mesure. Sans doute la fondation même de la « chaire Rivarol », comme, dans un sens contraire, celle de la chaire d'apologétique révolutionnaire occupée à la Sorbonne par M. Aulard, *conditionne*, comme on dit, l'enseignement du professeur d'une façon peu favorable à l'impartialité historique. Cependant les dispositions propres du maître peuvent aggraver ou adoucir ce danger. Nous regrettons d'avoir à constater que le goût manifeste de M. Dimier pour l'outrance et le paradoxe le portent à son plus haut point. Cela est d'autant plus fâcheux que ce défaut gâte en lui de très belles qualités de polémiste et même d'historien. Son livre présente un singulier mélange de justesse d'esprit et de violence sophistique. Parfois il est presque excellent, parfois il est presque détestable. Avec un ton de régent sûr de lui, l'auteur est plutôt un enfant terrible. Nous nous garderons bien de recommander son ouvrage, comme nous avons fait pour les *Lettres sur l'histoire de France*, de M. l'abbé de Pascal, aux jeunes gens d'une culture seulement commencée. Il leur fausserait le jugement. Mais les personnes déjà bien informées et d'un bon discernement y trouveront plaisir et instruction, car, après tout, le parti-pris de M. Dimier, au contraire de celui de M. Aulard, regarde du côté du vrai en principe, bien qu'il juge souvent à faux dans les détails et l'application. Un mot particulier nous sera permis à propos de l'apologie passionnée de M. Dimier en faveur de la Renaissance. Il prend à partie sur ce sujet, avec quelque légèreté, « l'École des chartes » en général, puis spécialement « les plus catholiques de cette école », et enfin parmi ceux-ci : « M. Sepet, M. Lecoy de la Marche, M. Léon Gautier. » (t. I, p. 227). De ces trois *chartistes*, comme on dit, il en est un au moins dont nous pensons connaître mieux que M. Dimier les sentiments et les vues littéraires.

Or, ils ne sont pas du tout ceux que lui attribue ici le maître de la « chaire Rivarol ». C'est ce dont se rendraient aisément compte les personnes qui auraient le loisir de jeter les yeux sur un volume intitulé : *Les Maîtres de la poésie française* (Tours, Alfred Mame et fils, 1898, in-8). Cela est sans importance, mais ce qui en a davantage, c'est la tendance, très apparente en maint endroit, du jeune professeur à disserter avec aplomb sur ce qu'il ignore ou ce qu'il sait mal, et à chercher avant tout l'effet et le bruit. Il a un trop réel, un trop beau talent de fond et de forme, et peut rendre, à plusieurs égards, de trop grands services à la cause de la vérité, pour qu'on ne lui souhaite pas de se corriger de ses défauts et de ses outrances et de ne les pas transporter de sa jeunesse dans son âge mûr, où il doit toucher. La recherche du vrai, de la réalité exacte des choses, vaut mieux que celle de l'effet et du bruit. La renommée qui en vient est moins hâtive sans doute, mais plus solide. M. S.

A Lourdes. Les Apparitions de 1858. *Histoire. Ascétisme. Psychologie*, par l'abbe ARCHELET. Paris, Lethielleux, 1908, in-12 de XVIII-392 p., avec une grav. et quelques vignettes. — Prix : 3 fr. 50.

L'Ame de Lourdes. *Réponse aux « Foules de Lourdes », de J.-K. Huysmans. Trois Épisodes de l'action surnaturelle de Lourdes*, par l'abbé L.-J. BRETONNEAU. Tours, Cattier, 1908, in-12 carré de 232 p., avec 16 gr. hors texte. — Prix : 2 fr. 50.

Très nombreux sont les auteurs qui se sont efforcés de mettre sous les yeux de leurs lecteurs les enseignements offerts par les apparitions de Lourdes. Le champ ouvert aux méditations de ceux qui étudient ces apparitions est fort vaste et prête aux interprétations les plus diverses, suivant la perspicacité et la tournure d'esprit de chacun d'eux. M. l'abbé Archelet vient nous dire à son tour ce que nous apprennent les événements surnaturels qui ont eu lieu à la grotte de Massabielle du 11 février au 16 juillet 1858. Son livre se compose de deux parties intimement liées l'une à l'autre, du récit des apparitions et des réflexions que celles-ci lui suggèrent. Le récit, il l'emprunte textuellement au volume que nous a laissé J.-B. Estrade, le meilleur historien, incontestablement, qu'ait eu Lourdes. Quant au commentaire dont il l'accompagne, il le tire entièrement de son propre fonds. Ayant longtemps médité sur la conduite de Bernadette, les paroles que lui adressa la Vierge Marie et les mille détails rapportés par M. Estrade, cet excellent témoin oculaire, il nous révèle tout ce qu'il y a découvert de conseils, d'exhortations ou blâmes adressés aux fidèles. Passant en revue les misères morales qui sont de tous les temps et surtout celles qui sont spéciales à notre époque, il trouve pour chacune d'elles un remède dans les enseignements de Lourdes. Cette analyse du cœur humain prouve que la psychologie et la mys-

tique ont peu de secrets pour M. l'abbé Archelet. Aussi son ouvrage, tout en contribuant à accroître la piété envers la Sainte Vierge, aura-t-il pour résultat, nous n'en doutons pas, d'éclairer certaines consciences et d'y éveiller de salutaires remords. La seule critique que nous nous permettions d'adresser à l'auteur, c'est qu'il n'ait pas toujours su maintenir son style à la hauteur du sujet traité par lui. Les expressions comme celle-ci : « Rien ne casse plus facilement la tête des gens du monde que les questions religieuses » gagneraient à être remplacées par de plus nobles équivalents.

— Les lecteurs du livre de Huysmans : *Les Foules de Lourdes*, se sont partagés en deux camps. Les uns l'ont beaucoup admiré, les autres l'ont énergiquement blâmé. M. l'abbé Bretonneau se place au premier rang parmi ces derniers et renforce, exagère même leurs critiques. Je dis exagère, car, s'il n'est guère possible de louer sans réserve l'ouvrage de ce déconcertant écrivain, il est injuste, d'un autre côté, de le considérer comme « un odieux attentat contre Notre-Dame de Lourdes. »

Quelle que soit la foi qui entraîne d'innombrables pèlerins vers ce grand sanctuaire pyrénéen, ceux-ci n'y emportent pas moins leurs défauts et même certains ridicules qui y deviennent plus apparents qu'ailleurs en raison même du contraste qui s'établit entre eux et les manifestations d'une vive piété. Quant aux monuments religieux élevés près de la grotte de Massabielle, il faut bien reconnaître que leur construction et leur décoration ont été confiés, comme celles de la plupart des églises de notre temps, à des industriels qui ne rappellent souvent que de très loin les architectes et les artistes des siècles passés. Par conséquent, si Huysmans a été choqué par certains actes des pèlerins de Lourdes et par telle ou telle particularité des basiliques construites près du Gave, a-t-on le droit de le lui reprocher? Prendre le contrepied de toutes ses critiques, lui interdire, par exemple, de signaler plaisamment quelque bizarrerie du costume des pèlerins bretons, trouver qu'il a tort quand il manifeste le contraire de l'enthousiasme pour l'imagerie religieuse du quartier Saint-Sulpice, n'est-ce pas décréter l'admiration obligatoire dans le domaine du goût? Que Huysmans eût été mieux inspiré en ne donnant pas à la plupart de ses critiques un ton aussi acerbe, une forme aussi réaliste, et qu'il eût peut-être mieux fait de ne pas écrire un livre que, étant donné sa nature, il ne pouvait pas écrire autrement, c'est ce qu'on a parfaitement le droit de prétendre. Mais ce qui nous paraît injuste, c'est qu'on se croie en mesure d'affirmer que toutes ses critiques, sans exception, sont fausses. En tous les cas, il ne faut pas perdre de vue que si Huysmans a décrit complaisamment les imperfections de l'œuvre des hommes à Lourdes, il n'a point attaqué les manifes-

tations divines dont ce lieu a été le théâtre, mais les a chantées, au contraire, en de touchants accents. M. l'abbé Bretonneau lui-même n'a pas pu s'empêcher de consacrer tout un chapitre à citer les pages magnifiques où notre écrivain a affirmé sa foi ainsi que son admiration pour les bienfaits de la Vierge de Lourdes, Marie Immaculée.

LÉON CLUGNET.

Une Vieille Église de Paris. Saint-Médard, par CH. MANNEVILLE. Paris, Champion, 1906, in-8 de 304 p., avec 5 plans et 25 illustrations documentaires. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce livre, qui a paru d'abord dans le *Bulletin de Société de la Montagne Sainte-Geneviève*, M. Manneville donne d'abord une description de l'église de Saint-Médard, l'histoire de la fondation de l'une des chapelles de cette église, un aperçu des personnages notables qui y sont enterrés. Dans le chapitre IV, il expose les difficultés de quelques-uns des curés au moment des querelles du jansénisme; aux chapitres V et VI, les événements contemporains de la Révolution et le rétablissement du culte en 1802, et aussitôt après les dévastations commises en 1871. Le chapitre VII est consacré au « tumulte du 27 décembre 1561 » et à l'envahissement de l'église par les protestants; le dernier chapitre nous renseigne sur les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard.

Quelques inadvertances ont échappé à l'auteur : à la page 97, il donne les noms des membres du clergé avec leurs qualités, et cinq figurent comme « prêtres apprentis ». Dans l'*Histoire du serment*, d'où M. Manneville a tiré ce renseignement, il y a après le nom de ces ecclésiastiques : *prêtre appr.*, ce qui signifie non pas *apprenti*, mais *approuvé*, c'est-à-dire pourvu par l'archevêché des pouvoirs pour prêcher, confesser et administrer les sacrements.

Après tout, ce n'est là qu'une bévue excusable, mais le défaut plus grave du livre est de ne pas contenir ce qu'annonce son titre. Il ne se compose que d'études estimables mais fragmentaires qui seront utiles à celui qui entreprendra d'écrire l'histoire de Saint-Médard; la monographie de cette paroisse est encore à faire, et on était en droit d'attendre mieux d'un auteur érudit et versé tout spécialement dans les études de topographie parisienne. P. PISANI.

Le Clergé et le culte catholique en Bretagne, pendant la Révolution. District de Dol. Documents inédits, recueillis, mis en ordre et publiés par P. DELARUE. Quatrième partie. *Canton de Trans*. Rennes, Plihon et Hommay, 1903, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

Le *Polybiblion*, dans les livraisons de juillet 1903 (t. XCVIII, p. 61-62), janvier 1906 (t. CVI, p. 68-69), et juin 1907 (t. CIX, p. 521-522), a rendu

compte des trois premières parties de cet important travail. Celle-ci ne le cède pas à ses devancières en intérêt. Ce sont des documents de ce genre qui permettent d'approcher de près une époque, et de la connaître à fond. Ici, c'est surtout l'histoire des deux clergés (insermenté et constitutionnel), qui se trouve racontée, presque jour par jour, dans les archives municipales des communes qui composaient alors le canton de Trans, savoir : Cendres, Trans, Pleine-Fougères, Sougeal, Vieuviel, La Boussac. Si ces pièces intéressent spécialement ces localités, leur importance en dépasse de beaucoup les limites, car ce qui se passa là, c'est un peu ce qui se passa partout ailleurs.

Une tendance contre laquelle il est bon de se garer, quel que soit le parti auquel on appartienne, — et malheur à ceux qui n'appartiennent à aucun, — c'est de mettre tous les torts d'un côté, tous les droits de l'autre. A cette époque de transition, il fut souvent malaisé de rester dans de justes limites : les partisans de l'ancien régime étaient naturellement portés à en voiler les lacunes, et ceux du nouveau, à exagérer les prétendus bienfaits de celui-ci. Toutefois, en ce qui concerne le clergé, et c'est de lui qu'il est question ici, lorsque Rome se fut prononcée sur le serment, le devoir devint nettement tracé, et l'on s'étonne que certains esprits, d'ailleurs honnêtes et éclairés, ne l'aient pas vu. Ce fut, si je ne me trompe, le cas, entre autres, de Le Coz, l'évêque assermenté d'Ille-et-Vilaine, dont le nom paraît plusieurs fois dans ces pages. Du reste, il est un mot qui revient comme un refrain, car il en a la fréquence et la monotonie, quand il s'agit d'un jureur : « Il abdiqua ses fonctions ecclésiastiques et se maria ». C'est comme une phrase stéréotypée.

Nous ne pouvons qu'applaudir M. Delarue pour la façon intelligente et instructive dont il emploie ses loisirs, et souhaiter qu'il poursuive cette série d'utiles publications. A. Roussel.

Histoire de la Corse, écrite pour la première fois d'après les sources originales, par Colonna de Cesari Rocca. Paris, Bonvalot-Jouve, s. d., [1908], in-16 de viii-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de la Corse, de la Corse médiévale particulièrement, est assez mal débrouillée : les sources en ont été mal étudiées et insuffisamment critiquées, la chronologie en est assez peu certaine, pour que des ouvrages même qui peuvent passer pour sérieux n'échappent pas à de graves anachronismes. Et cependant le rôle de cette île, devenue française depuis plus d'un siècle, ne manque pas d'une certaine importance; la possession en a été l'objet de disputes ardentes, de combats sanglants, où les républiques de Pise et de Gênes notamment ont usé leurs forces. Dès le xvie siècle, le gouvernement français eut des velléités d'unir la Corse à la France; Du Bellay faisait

valoir que, grâce à la possession de l'île, « le passage de Rome, de Naples, de Sienne et de toutes ces mers vous (au gouvernement français) serait sûr, et à tous autres, sinon à vous, dangereux »; il faisait valoir aussi que les Corses « sont si naturellement français qu'un chef qui serait sage les conduirait par un filet à la bouche ». L'expédition entreprise alors par l'ordre d'Henri II n'eut pas de suites; mais certains liens subsistèrent entre la Corse et la France.

C'est donc un véritable service que nous rend M. Colonna de Cesari Rocca « en précisant l'histoire telle qu'elle résulte de ses bases scientifiques ». Les recherches qu'il a faites depuis de longues années dans les archives de France, d'Italie et d'Espagne lui ont permis en effet de rectifier sur plus d'un point, de compléter, d'éclairer l'histoire de son pays. Déjà, dans des dissertations spéciales, dont quelques-unes ont été signalées ici même, il a fait connaître les résultats de ses travaux. Et s'il n'a pas la prétention, il le déclare lui-même, de nous donner ici un ouvrage définitif, il peut du moins se rendre le témoignage d'avoir écrit un livre utile et d'une lecture intéressante.

Quelques négligences, quelques lapsus seront facilement corrigés dans une nouvelle édition que nous souhaitons prochaine : p. 47, au lieu d'Eugène IV, lire Eugène III; Eugène IV est du xve siècle non du xiie; les lignes 8-13 de la p. 65 se trouvent textuellement reproduites p. 67, l. 24 et suiv.; p. 120, l. 17, au lieu de *avant les événements* il faut lire *après*; p. 176, n. 1, la création de l'office de Saint-Georges à Gênes n'est pas de 1470, mais de 1407; p. 304, dernière ligne, il faut dire Pembroke et non Pembrock. On voit qu'une partie au moins de ces fautes peut être imputée à l'imprimeur. Une négligence, qui est nécessairement le fait de l'auteur, est d'employer pour les prénoms italiens tantôt la forme italienne, tantôt la forme française, parfois même la forme latine.

Ce ne sont là que de petites taches qui n'ôtent pas grand'chose à la valeur du livre. E.-G. L.

La Décadence du « Sillon », *histoire documentaire*, par l'abbé Emmanuel Barbier. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-12 de 283 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. l'abbé E. Barbier semble avoir pour le « Sillon » une antipathie particulière; voici le quatrième volume consacré à dénoncer les erreurs de ce groupement. Il a dû être satisfait en écrivant celui-ci, car, depuis quelque temps, le « Sillon » passe par une crise grave dont il est encore difficile de prévoir le terme.

Fondé par un jeune homme éloquent dont la parole avait moins de charme mais plus d'ardeur peut-être que celle du comte de Mun, le « Sillon » avait été constitué par une jeunesse enthousiaste, profondé-

ment catholique, dans le but de rapprocher le peuple de la religion par l'exercice d'une influence fraternelle, en lui montrant que l'application pure et simple des doctrines de l'Évangile était la meilleure solution de la question sociale. Le clergé, les hommes d'œuvres applaudirent à ce programme. On créa des instituts populaires pour répandre les saines doctrines et on organisa des sections dans toute la France.

Bientôt vinrent les difficultés. Dans les partis avancés on contesta la bonne foi des sillonnistes. M. Marc Sangnier crut devoir donner des gages, et il les donna en s'unissant à des mesures socialistes pour des démarches inacceptables à des hommes de conservation sociale. Il fut conduit à prendre vis-à-vis de ceux-ci, vis-à-vis surtout des royalistes, une attitude agressive. De là les premières défiances, l'éloignement de bien des sympathies. Cet éloignement grandit encore quand on vit le « Sillon » affecter de se rapprocher de groupements non catholiques ou même libres-penseurs et accepter des théories risquées sur le patronat et la propriété.

C'est à ce point de son évolution que M. l'abbé E. Barbier le saisit. Il montre par beaucoup de documents, trop peut-être, le clergé et Rome même retirant peu à peu leur protection et arrivant presque à des condamnations ; M. Marc Sangnier s'aigrissant, au lieu de céder à l'orage, une partie de ses adhérents l'abandonnant, et finalement le « Sillon » se transformant en parti politique pour échapper à l'autorité des évêques.

M. Barbier, peut-être un peu partial contre les tendances républicaines du « Sillon », croit que les difficultés éprouvées par ce groupement résident précisément dans le mélange de ces deux caractères, action politique et action religieuse. En cela nous pensons qu'il a parfaitement raison ; un parti politique est exposé souvent à des compromissions et à des alliances peu convenables pour un groupe expressément catholique. D. V.

Le Développement du Parlement pendant le dix-neuvième siècle, par G. Lowes Dickinson ; trad. et Préface de Maurice Deslandres. Paris, Giard et Brière, 1906, in-12 de LXXVI-222 p. — Prix : 5 fr.

Les productions anglaises sont d'ordinaire un peu confuses pour nos esprits clairs et méthodiques. Nous n'en devons que plus de gratitude à ceux qui prennent la peine de les mettre à notre portée. M. Deslandres a droit à toute cette gratitude, car il a écrit pour la traduction qu'il nous présente une Préface dont l'intérêt documentaire et la valeur philosophique ne le cèdent en rien à la valeur de l'ouvrage lui-même de M. Dickinson. M. Dickinson nous donne dans ce volume une marque singulière de la difficulté qu'éprouvent les

Anglais à adapter le mot exact à leur pensée : le titre qu'il a donné à son livre tend à faire croire qu'il est consacré à une étude sur le développement du rôle du Parlement dans l'État. Eh bien, pas du tout ! Il s'agit (et M. Dickinson prend soin de nous le dire lui-même dans sa Préface) de retracer la marche de la « démocratisation » du Parlement. C'est donc surtout une étude sur l'évolution qui s'est produite dans la composition et les idées du Parlement sous l'influence des grandes réformes électorales de 1832, 1867 et 1884, alors que, dans tout le cours du XIXe siècle, le rôle du Parlement dans l'État paraît être resté sensiblement le même. S'il a subi une modification de fait qui nous semble être une légère diminution, c'est pour une cause dont, à notre grande surprise, M. Dickinson ne dit pas un mot : l'importance chaque jour grandissante du rôle de la Couronne. Cette influence s'est accrue de tout le prestige personnel conquis par les souverains éminents qui s'appellent Victoria et Édouard VII et qui, avec un tact admirable, sans modifier les coutumes fondamentales de leur État, ont joué le rôle le plus actif dans l'incomparable développement de la puissance et du prestige de l'Angleterre. L'éminent auteur excusera ces deux légères critiques, l'une de forme et l'autre de fond, et nous permettra maintenant de dire plus brièvement que son ouvrage présente le plus grand intérêt, qu'il permet de suivre avec un fil conducteur très sûr l'histoire intérieure de l'Angleterre pendant le XIXe siècle et surtout qu'en maints endroits on y trouve des réflexions et des déductions dont tout homme politique doit faire son profit. C'est une analyse calme et froide du chaos d'idées, d'aspirations, de passions bonnes et mauvaises qu'on désigne habituellement sous le mot vague de « démocratie ». M. Dickinson n'est pas un admirateur de la démocratie, mais il n'appartient pas à l'école simpliste des idéologues qui nient ce qu'ils n'aiment pas. Avec l'admirable esprit politique de sa race, il fait la part de ce qu'il ne peut empêcher et s'efforce d'indiquer les remèdes propres à atténuer le mal inévitable qu'il faut subir. C'est ainsi qu'il est amené à terminer son travail par une étude approfondie de la valeur et du rôle de la Chambre des Lords dans laquelle il voit le correctif nécessaire des erreurs de la volonté nationale. EUGÈNE GODEFROY.

Le Procès de Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone-Montpellier de 1527 à 1567, étude historique, par L. GUIRAUD. Paris, A. Picard fils, 1907, in-8 de XII-272 p. — Prix : 17 fr.

Guillaume Pellicier est un des personnages les plus connus du XVIe siècle. Évêque de Montpellier dès 1527, par résignation de son oncle, il profita de la faveur dont il jouissait près de François Ier pour transférer de l'antique basilique de Maguelone à Montpellier le siège épis-

copal. Puis, il assista à Marseille, à côté du Roi, au mariage du duc d'Orléans, avec la nièce du Pape, Catherine de Médicis ; de là, il se rendit à Rome en compagnie du cardinal du Bellay et fut un des plus brillants représentants de l'humanisme, fréquentant les bibliothèques, découvrant et achetant des manuscrits, et pourvu à son retour de l'importante ambassade de Venise. Son rôle comme diplomate a été étudié dans un livre spécial par M. Zeller. Toute sa correspondance politique a été publiée en 1889 par M. Tausserat-Radel. Mais la fin de sa vie était moins connue, surtout un étrange épisode de son existence, qui faillit lui coûter plus que la vie : sa réputation d'honnête homme et d'évêque.

C'est ce grave incident que Mlle Guiraud, connue déjà par nombre d'érudites publications, a entrepris de raconter à l'aide de documents inédits, patiemment recueillis, et principalement de toute la procédure faite à cette occasion au parlement de Paris, en 1556 et 1557. Tout en se constituant l'éloquente « avocate » de son illustre compatriote, l'auteur n'a d'autre souci que d'établir la vérité : chose difficile en tout temps, quand les influences politiques ont la prétention de diriger la justice.

Il semble bien que Pellicier fut victime d'une abominable intrigue qui eut pour point de départ le désir du comte de Villars, lieutenant-général du Roi en Languedoc, de posséder l'abbaye de Lérins « pour la nécessité et commodité qu'il en avait. » L'évêque ayant refusé de la lui céder, il fallait la prendre. Villars en trouva le moyen. Bâtard de la Maison de Savoie, il avait une sœur mariée au connétable de Montmorency. Or Montmorency, en disgrâce durant la fin du règne de François 1er, était redevenu en pleine faveur sous le nouveau roi Henri II, grâce, disait-on, à l'influence de Diane de Poitiers. Un chanoine de Maguelone, Jean de Lauzelergues, fut l'instrument des accusations, dont il devait profiter en obtenant l'évêché ; un habile procédurier, Fortia, auditeur des comptes du Roi, lui prêta son concours. Bref, ce fut un crime de lèse-majesté qu'on imagina, et avant même que la cause ne fût instruite, Villars, profitant de son pouvoir discrétionnaire, enleva brutalement l'évêque, le mit en prison, confisqua ses biens, laissa piller sa bibliothèque, accumula contre lui toutes les iniquités. Comment Pellicier, soutenu d'ailleurs par ses diocésains et par le nonce du pape Paul IV, Sébastiano Gualtieri, put-il résister à son puissant adversaire et finir, au bout de cinq ans, par obtenir gain de cause devant le parlement de Paris ? C'est ce qu'il serait trop long de raconter, d'autant qu'il faut toute l'habileté et les connaissances juridiques de Mlle Guiraud pour diriger le lecteur dans ce dédale.

Guillaume Pellicier n'avait à se reprocher qu'une faute, — grave à coup sûr pour un évêque, mais dont on ne fit pas état au procès, —

c'était une conduite morale peu régulière, avec une femme qu'il avait ramenée d'Italie et qu'il entretenait ouvertement, ainsi que quatre ou cinq enfants. Si la persécution qu'il subit peut être regardée comme une expiation, elle lui profita ; car, rentré dans son diocèse, il y demeura encore dix ans, donnant l'exemple d'une vie religieuse et charitable et d'une mort digne d'un chrétien.

L'œuvre de Mlle Guiraud, sans parler de son appareil d'érudition, est très brillamment présentée et fait le plus grand honneur à ces travaux d'histoire provinciale trop dédaignés et très dignes d'attirer l'attention. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Vie et caractère de Madame de Maintenon, par E. PILASTRE, Paris, Alcan, 1907, in-8 de 183 p., avec portraits, vues et autographe. — Prix : 5 fr.

Était-il nécessaire de publier une étude nouvelle sur le caractère de Mme de Maintenon, s'adressant « aux gens du monde, amateurs des choses historiques, plutôt qu'aux érudits » ; car elle ne contient que « fort peu de pièces inédites et de révélations ? » L'auteur ajoute qu'il a voulu donner « un simple et fidèle miroir de la vérité, — ni un panégyrique, ni un réquisitoire, pas même un plaidoyer ou une thèse. » Comme son livre ne se compose presque que de citations, particulièrement de Saint-Simon, il a évidemment atteint son but, le dépassant même par l'heureux choix et la parfaite exécution des gravures nombreuses qui accompagnent le texte. Mais, avec l'histoire de Mme de Maintenon, est-il possible de procéder d'une façon aussi simpliste ? M. Pilastre dit, au début de son ouvrage, que l'existence de Françoise d'Aubigné ressemble quelque peu à un conte oriental ; qu'elle a voulu que sa personnalité constituât une énigme... » Pourquoi alors poser tant de questions, sans essayer d'en résoudre aucune ? Son mariage avec Scarron s'explique. Mais, depuis son veuvage jusqu'à son entrée à la Cour, quelle fut sa conduite ? A-t-elle eu des amants ? En a-t-elle eu surtout autant que l'auteur lui en donne sur des témoignages bien suspects ? Il semble bien qu'elle ait épousé légitimement Louis XIV ; encore faudrait-il accumuler sur ce point des preuves dont quelques-unes, nouvellement découvertes, méritaient d'être signalées. Enfin, son attitude vis-à-vis de ses anciens coreligionnaires protestants, à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes, aurait demandé plus qu'une ou deux citations. Autrement, après avoir lu ce petit volume, on n'est pas plus avancé qu'après une conversation mondaine agréable, mais superficielle, et qui n'apprendrait rien. Au reste, c'est probablement ce que l'auteur a voulu faire. B. P.

Un Martyr de la Révolution à Vannes. Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, par L. Bréthaudeau. Paris et Lille, Desclée, 1908, in-16 de xvi-208 p., avec un plan et 7 grav. hors texte. — Prix : 3 fr.

Pierre-René Rogue était né à Vannes en 1758 ; son père était d'Angers et sa mère de Bourges : mais s'il n'était pas Breton de race, il fit honneur à sa terre natale. Ordonné prêtre en 1781, il entra, cinq ans après, dans la congrégation des lazaristes et revint occuper en 1787 une chaire de théologie dans le séminaire où il avait été élevé. En même temps, il remplissait les fonctions de vicaire dans une paroisse unie au séminaire.

En 1791, quand se posa la question de la constitution civile, il n'hésita pas un moment ; son supérieur, circonvenu, avait eu la faiblesse de signer une promesse de serment ; M. Rogue fit si bien sentir à son confrère la gravité de sa faute que le jour même il allait retirer sa signature.

M. Rogue ne prêta aucun serment ; il était donc sujet à la déportation : il préféra se cacher à Vannes et, pendant toute la durée de la Terreur, il exerça son ministère dans des maisons amies. Il savait que, réfractaire à la loi, il encourait la peine de mort ; il continua cependant son service pendant plus de trois ans, bénéficiant d'une tolérance précaire. Un jour, cependant, il fut arrêté par un traître et déféré aux tribunaux : les juges, obligés d'appliquer la loi, lui offrirent un moyen de fuir : il n'en voulut pas et fut guillotiné le 3 mars 1796, en pardonnant à celui qui l'avait livré.

Cette vie d'apostolat couronnée par le martyre est racontée dans un volume rendu plus attrayant par d'excellentes gravures. L'auteur a encadré cette biographie dans une histoire abrégée, mais exacte, de la persécution religieuse dans le Morbihan.

Je me permettrai une seule remarque : sur la question des serments qui ont été demandés en 1792, 1793 et 1795 aux prêtres qui n'avaient pas prêté le serment schismatique de 1791. Les avis furent partagés sur la légitimité de ces serments, et, le Pape n'ayant pas prononcé, chacun resta libre de se former la conscience. On sait qu'à Paris, M. Émery autorisa le serment dit de Liberté-Égalité, et que la grande majorité des prêtres parisiens se crurent en droit de le prêter. M. Rogue s'était inspiré de principes différents en le refusant, mais il n'en résulte pas que ceux qui n'ont pas agi comme lui aient eu tort. Pie VI, qui avait condamné le serment de 1791, n'a pas désapprouvé les autres : ne soyons pas plus sévères que lui. P. Pisani.

Gerbet, par Henri Brémond. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 371 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

Avec toute la pénétrante et un peu subtile méthode d'un esprit

très philosophique, avec tout le charme aussi d'un homme qui sait à merveille ce qu'il veut dire et le dit bien, M. Henri Brémond nous fait mieux connaître, nous révèle peut-être l'abbé Gerbet. Il en parle avec la fervente admiration que mérite une des plus pures gloires du clergé de France au XIXe siècle : « Écrivain que l'on peut louer presque à l'égal des plus grands, prêtre et directeur admirable, philosophe chrétien d'une rare puissance et d'une élévation plus rare encore. » Il le tient « pour le plus grand de nos écrivains religieux depuis Lamennais ».

Un court et substantiel Avant-propos rappelle les grandes lignes de la vie de Gerbet et la bibliographie de ses travaux. Deux parties distinctes composent le livre; la première porte sur cette vie et ces œuvres; la seconde sur la doctrine; une table chronologique des « principaux événements qui intéressent cette histoire » clôt le volume.

En retraçant les phases successives de cette très noble existence, M. Brémond entremêle son récit de courts fragments qui mettent éloquemment les choses au point; et, successivement, passent sous nos yeux le séjour à la Chesnaie, les « batailles mennaisiennes », le séjour à Juilly, la collaboration à *l'Université catholique*, la part intime au *Récit d'une sœur*, la vie à Rome, à l'évêché d'Amiens, à celui de Perpignan. — Quant il aborde la « doctrine », l'auteur se borne à des citations; on rencontre là des pages admirables et profondes qui touchent le cœur et éclairent l'esprit; il faut, parmi ces fragments choisis, signaler les passages sur les temps modernes (p. 205); Bonald et de Maistre (217); le symbolisme chrétien (p. 272); un morceau de toute beauté sur la Vierge Marie (p. 295) et le rôle de la femme dans le christianisme; d'autres extraits de l'*Esquisse de Rome chrétienne*; un très curieux résumé des erreurs doctrinales signalées dans « l'Instruction pastorale » du 23 juillet 1860, véritable document prophétique qui s'éleva comme une barrière préventive contre les conséquences néfastes des erreurs de l'esprit humain au XIXe siècle; on sait que cette Instruction de Mgr Gerbet fut en partie l'origine du *Syllabus* de 1864, rédigé sur l'ordre de Pie IX.

Le talent de M. Henri Brémond n'aura jamais été plus utilement inspiré qu'en composant ce petit livre : pour l'hommage qu'il rend à Gerbet, pour l'agrément littéraire qu'il apporte à ses lecteurs, pour les armes excellentes qu'il place entre les mains des catholiques soucieux de défendre l'Église comme elle le veut, comme elle le mérite, dans la bonne foi, l'intelligence et la lumière.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Charles Chesnelong, son histoire et celle de son temps, (**1820-1899**), par M. de Marcey. Lyon et Paris, Vitte, 1908, 3 vol. in-8. T. I, xii-404 p.; t. II et III, ensemble, 681 p. — Prix : 10 fr. 50.

La belle et sympathique figure de M. Chesnelong méritait une biographie complète et l'hommage posthume qui lui est rendu. Beaucoup de nos contemporains ont encore dans l'oreille cette chaude éloquence appuyée sur des convictions fortes et une activité inlassable. De 1865 à 1899, pendant près de trente-quatre ans, il fut sur la brèche, c'est-à-dire à la tribune, et il conserva toujours intacte cette renommée de loyauté et de courage qu'il avait conquise dès la première heure. Ses débuts datent donc du Corps législatif sous l'Empire, député à la fois indépendant et agréable au gouvernement sans avoir été candidat officiel. La grande période de son action s'affirme à l'Assemblée nationale de Versailles ; elle se continue, sur un terrain moins mouvementé, au Sénat, à partir de 1877. L'épisode particulièrement remarquable de cette action parlementaire et de ce rôle politique est marqué en 1873, lors des belles espérances de restauration monarchique, quand M. Chesnelong fut auprès de M. le comte de Chambord, à Salzbourg, l'envoyé des droites. L'auteur, qui a longuement raconté la vie de M. Chesnelong, ses actes, ses discours, ses rapports, ne consacre pas moins de trois grands chapitres (tome II, p. 181-333) à cet événement palpitant dont on suit le récit comme un drame patriotique poignant. Il le fait, — naturellement, — en mettant en pleine lumière le caractère de son héros et en accentuant ses mérites dans une démarche si délicate ; il croit les placer plus en relief encore sans doute en diminuant d'autant la sympathie respectueuse qui doit s'attacher à la personne du Roi ; ce qui aboutit en somme, assez inconsidérément, à mettre en antagonisme la conduite de M. Chesnelong et celle du prince ; ce dernier étant rangé dans la catégorie des illuminés, fils de Charles X ayant suivi des « suggestions ataviques » (?) — C'est une thèse ; elle demeure controversable.

Si des longueurs alourdissent incontestablement le récit, l'intérêt ne languit jamais, même à travers les multiples parenthèses ; en revanche, l'histoire est trop raccourcie de la participation si empressée, si féconde de M. Chesnelong aux « œuvres » ; sans doute, débordé par la vie parlementaire, il prit une part assez restreinte au grand mouvement « social « qui caractérise l'activité catholique de 1871 à 1885, mais son passage dans les congrès a marqué, au milieu des applaudissements de toute la France, et l'oublier serait de l'ingratitude. L'exemple de sa vie domestique et familiale est également un modèle à méditer.

On demeure un peu embarrassé sur le compte de l'auteur de cette « histoire », très documenté et parlant certainement *de visu* avec sin-

périté et compétence ; dans sa Préface il avoue « une absence de méthode, un défaut d'ensemble et de mesure qui voisinent l'incohérence » ; c'est trop d'humilité ; mais cette longue étude pèche en effet par le côté littéraire ; le défaut des proportions est manifeste, les digressions abondent, l'on demeure surpris, c'est-à-dire choqué, de ces rapprochements « bibliques » qui comparent sans relâche ce bon M. Chesnelong à Abraham, à Néhémias, à Jonas, à Job (?), à Respha (??) ; il est vrai, mais cela ne semble pas plus vraisemblable qu'à un moment Pouyer-Quertier comparé à Andromaque. Adversaire très déclaré des « Chevau-légers », M. de Marcey traite avec un souverain mépris ces amis du comte de Chambord, selon la coutume des « modérés » qui parlent toujours des « ultras » en des termes d'une amertume fort intransigeante. Au reste, ce qui me choque ici pourra au contraire plaire beaucoup à d'autres. Quoi qu'il en soit, l'accord sera unanime pour louer l'auteur de son entreprise, de sa connaissance du sujet, de son zèle, de sa facilité de plume ; unanime aussi à regretter la faute de goût qui a revêtu ces trois volumes (paginés en deux) d'une couverture de couleur si désagréable aux yeux. G. G.

Tableaux flamands, par Henry Cochin. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de xviii-303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a dans ce livre quatre morceaux différents et de valeur inégale. Le premier est une épître *Au lecteur*, dans laquelle l'auteur explique, entre autres choses, la genèse de son livre. Cette épître, écrite du style alerte et élégant que l'on connaît à M. H. Cochin, est un morceau de choix. Viennent ensuite des considérations sur *l'Ame flamande* et sur *l'Art et la nature en Italie et en Flandre*. Ces considérations, plutôt vagues, ont été exposées d'abord dans deux conférences faites par M. H. Cochin, à Bruges, en 1902, et à Tournai, en 1904. Je crois volontiers qu'elles ont été entendues avec plaisir par les auditeurs de M. Cochin ; elles seraient restées inédites, que je n'en voudrais pas autrement, toutefois, à l'auteur. Une étude historique, à laquelle M. Cochin a imposé ce titre : *Une Ténébreuse Affaire en Flandre en 1648*, complète les *Tableaux flamands*. C'est l'histoire très documentée de la vie publique, du jugement et de l'exécution du premier bourgmestre français qu'ait eu la petite ville de Bourbourg après son annexion à la France, sous Louis XIV. Cette histoire, par elle-même assez peu intéressante, M. H. Cochin a eu l'art de la rendre presque captivante. C'est que, dans les deux cents pages de ce mémoire, encore qu'il soit très documenté et qu'il comporte des « Pièces justificatives », l'érudition n'a rien d'inquiétant. Nous avons ici de l'histoire basée, comme il convient, sur des documents, mais de l'histoire dont les bases, habi-

ément dissimulées, ne laissent apercevoir qu'une construction aux lignes élégantes et harmonieuses. ARMAND D'HERBOMEZ.

Library of Congress. Calendar of the Correspondence of George Washington, Commander in chief of the Continental Army with the Continental Congress, prepared from the original Manuscripts in the Library of Congress by JOHN C. FITZPATRICK. Washington, Government printing Office, 1906, in-8 cartonné de 741 p., avec fac-similés.

Après les papiers de Franklin, les manuscrits de Paul Jones et ceux de Washington lui-même, voici que la Bibliothèque du Congrès s'attaque à la correspondance de l'illustre George Washington et entreprend d'en exécuter le dépouillement. Grâce au transfert des papiers de Washington, naguère conservés au Department of State, à la section des manuscrits de la grande bibliothèque de la capitale fédérale, cette tâche considérable devenait réalisable; elle a été entreprise avec beaucoup de persévérance et de zèle par M. John C. Fitzpatrick. En utilisant les papiers de Washington, base primordiale du dépouillement, ceux du Congrès continental et ceux de Robert Morris, surintendant des finances, cet érudit est parvenu à établir un inventaire complet de la correspondance du héros américain avec le Congrès continental, depuis le 16 juin 1775, date où Washington accepta le commandement de l'armée, jusqu'au jour où, le 23 décembre 1783, il résigna sa commission et se retira de la vie publique; il y a ajouté quelques rares documents postérieurs, et en particulier une pièce du 14 avril 1789 annonçant à Washington son élection à la présidence, et, implicitement par conséquent, sa rentrée dans la vie publique. — Ce travail considérable, œuvre de longue et patiente érudition, sera, en dépit de la brièveté avec laquelle est rédigée chacune des notices de l'inventaire (c'est à dessein que nous n'employons pas le mot « analyse ») accueilli avec faveur par les historiens, auxquels il rendra les plus grands services; il a amené M. Fitzpatrick à dresser la liste des aides-de-camp, des secrétaires de Washington durant la période et à donner des fac-similés de leur écriture. Un excellent et copieux index termine ce bel inventaire, dont nous ne voulons pas ici souligner l'indéniable intérêt historique — ce serait faire injure aux lecteurs du *Polybiblion* — mais dont nous tenons du moins à signaler la valeur technique et l'importance.

HENRI FROIDEVAUX.

Monete romane (*Manuale elementare*), da FRANCESCO GNECCHI, 3e ed. revue et corrigée, avec un appendice : *Vade mecum del raccoglitore in viaggio*. Milano, Hoepli, 1907, petit in-16 cartonné de XVI-416 p.— Prix : 5 fr. 50.

La troisième édition de l'excellent *Manuel élémentaire de numis-*

matique romaine de M. Gnecchi n'est pas seulement une réimpression : le nombre des pages a plus que doublé depuis la première édition et celui des figures depuis la deuxième. Aux précieuses qualités qui le distinguaient déjà, il ajoute donc celle d'être beaucoup plus complet. On y trouve tout l'essentiel : notion générale sur la valeur et la matière des monnaies romaines, nomenclature et explication des termes techniques des règles, des abréviations dans les principales langues, tables abondantes, histoire et description des monnaies. On y trouve l'essentiel, et encore, non pas du superflu, mais quelques chapitres de luxe, si je puis dire : conseils pratiques sur la formation et le classement d'une collection d'amateur, et même, empreints d'une bonne grâce piquante, sur la façon de se comporter avec les marchands et les collectionneurs; indication des principales collections publiques et privées, etc. Une bibliographie comportant quatre-vingts numéros répond à toutes les exigences d'un débutant. Enfin, pour rendre tout à fait pratique l'usage de son manuel, l'auteur a réimprimé à part sur une plaquette et placé dans une pochette le tableau des monnaies romaines avec leur prix marchand. Rien de plus commode que ce *vade mecum* en moins de dix petites pages.

André Baudrillart.

Ex-libris héraldiques anonymes, par Léon Quantin. 1re série. Paris, Émile Paul et fils et Guillemin, 1907, gr. in-8 de xi-291 p., avec figures. — Prix : 25 fr.

La plupart des ex-libris anciens sont armoriés. Ordinairement, aux armoiries qui les décorent, sont joints les noms et titres de leurs possesseurs; mais, parfois, il ne s'y lit aucune légende, ou bien on y voit seulement une devise, ou encore le nom d'une terre. En ce cas, c'est le blason qui permet de reconnaître à qui appartenait l'ex-libris anonyme.

M. Léon Quantin a voulu éviter à ses confrères, les collectionneurs, les recherches souvent ardues qu'il convient de faire dans les dictionnaires héraldiques pour identifier des armoiries. Il s'est aidé des études régionales de MM. de Mahuet, des Robert, Gauthier, de Lurion, Mercier, Perrier, Fray-Fournier et Linning ; il a rassemblé les renseignements épars dans les numéros de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* et dans les *Archives de la société des collectionneurs d'ex-libris*; enfin, il s'est livré lui-même à des investigations directes. De cette façon, il est arrivé à déterminer les noms d'un millier de familles dont les écus sont gravés sur des ex-libris anonymes.

Il s'est arrêté à ce point. Il n'est pas allé jusqu'à rechercher auxquels des membres de ces familles les ex-libris avaient appartenu. Sans doute, ne pouvant nommer les individus dans tous les cas, il

a mieux aimé ne le faire jamais que paraître avoir insuffisamment rempli un programme trop ambitieux.

Ce procédé a plusieurs inconvénients. Il prive le public d'une partie des découvertes de l'auteur et de ses devanciers. Il semble attribuer les éléments personnels des armoiries — timbres de dignité, quartiers d'alliance, chefs de religion, — à l'ensemble de la famille (Voir, par exemple, les articles Bona, Brulart, Digot, Nivelles). Je sais bien que les gens avertis ne s'y tromperont pas.

Les tables qui terminent l'ouvrage, surtout celle des pièces et meubles héraldiques, très clairement ordonnées, rendront service aux chercheurs.

M. Quantin a illustré son livre de figures bien choisies, qui reproduisent d'intéressantes vignettes des XVIIe et XVIIIe siècles. Il y a là de charmantes petites estampes de Sébastien Le Clerc, de Boucher, de Noël Le Mire, etc. MAX PRINET.

BULLETIN

Contributions à la mentalité religieuse contemporaine, par VICTOR RONDET. Première série. *Les Initiations.* Première partie. *La Religion.* Paris, Falque, 1907, 2 vol. in-8 carré de V-169 et 175 p. — Prix : 5 fr.

Ces deux volumes sont le commencement d'une suite de publications que l'auteur se propose de donner sur les vérités religieuses. M. l'abbé Rondet fait remarquer très justement que notre croyance est trop routinière, qu'on n'étudie pas assez la religion et que cette ignorance nous laisse exposés aux attaques du doute. Il se propose de répandre la connaissance et l'amour de la religion, moins, comme il le dit lui-même, par des traités didactiques que par une parole vive et entraînante.

Ces deux premiers volumes sont consacrés à montrer que la religion ne peut être le produit d'une évolution de l'âme humaine. Les divers systèmes proposés pour l'origine du sentiment religieux sont tour à tour réfutés. Il reste que la religion est d'origine céleste et a Dieu seul pour auteur.

L'ouvrage est revêtu de l'approbation de trois évêques et précédé d'une lettre élogieuse du cardinal Merry del Val. Et, ce qui ne gâte rien, l'impression est fort belle et fait honneur aux presses de M. Fr. Ducloz, imprimeur à Moutier, en Savoie. D. V.

Culture de la tomate en pleine terre, par ALFRED GUY. Paris, Amat, 1906, in-12 de 55 p., avec fig. — Prix : 1 fr.

Cette brochure s'adresse principalement aux cultivateurs des régions méridionales, de la Provence surtout où l'arrosage des terres est facilité par de nombreuses canalisations. Ceux qui pourront avoir ces facilités trouveront ici tout ce qu'il est utile de connaître pour le choix des espèces, les façons culturales nécessaires à la bonne production, comme aussi des renseignements indispensables pour les ventes, les débouchés et les envois à faire sur les divers marchés. G. DE S.

Les Ennemis de la vigne et du verger. Parasitologie animale et végétale, et maladies accidentelles. Les Meilleurs Traitements à appliquer, par G. GIMEL. Paris, Amat, 1907, in-8 de VIII-138 p., avec 47 fig. — Prix : 2 fr. 50.

Cet excellent résumé est un précieux vade-mecum pour quiconque s'occupe de vigne ou d'arbres fruitiers. La partie la plus développée est consacrée à la vigne. Successivement l'auteur passe en revue les accidents produits par les intempéries d'abord, puis par les cryptogames ou les insectes divers qui s'abattent sur ce précieux végétal et en détruisent la fécondité. C'est le même mode de procéder dans la seconde partie consacrée aux poiriers et pommiers. Le fléau végétal ou animal est décrit assez minutieusement pour que l'observateur puisse aisément le reconnaître, et l'auteur indique aussitôt les remèdes à employer pour les combattre. Le tout est accompagné de conseils dont tous les amateurs tireront grande utilité. Le seul regret qu'on puisse exprimer c'est qu'il n'y ait rien de spécial aux autres espèces de nos vergers et qu'on ne puisse pour elle se guider que par analogie. G. DE S.

Évêques de France, *biographies et portraits de tous les cardinaux, archevêques et évêques de France et des colonies,* par l'abbé P. POEY. Paris, Lethielleux, 1908, in-12 de 188 p., avec 92 portraits. — Prix : 1 fr. 25.

M. l'abbé Poey nous annonce qu'il prépare un ouvrage considérable qui sera publié sous ce titre : *L'Épiscopat français depuis ses origines jusqu'à nos jours,* et le présent volume n'en est qu'un extrait. Ce n'en est pas la partie la moins délicate à traiter, car les vivants ne sont pas encore entrés dans l'histoire et des évêques vivants ne peuvent être jugés par de simples prêtres ; puisque toute critique serait déplacée, les éloges qu'on peut leur donner dans un semblable livre perdent toute valeur et M. Poey l'a si bien compris qu'il se montre très sobre de compliments et use le moins possible du mode laudatif. Tout au plus dit-il que tel évêque est l'auteur d'écrits très remarqués et que tel autre s'est consacré avec activité à l'organisation de son vaste diocèse ; sous cette forme, les éloges sont anodins, attendu qu'ils s'appliquent à tous, et ne peuvent se refuser à aucun.

Ce que nous avons à retenir dans cette utile compilation, ce sont les dates et les portraits. Les dates m'ont paru exactes ; les portraits ne sont pas tous flattés, mais il en est peu qui soient hideux. Il eût été à souhaiter que les évêques anciens, les doyens de l'épiscopat, fussent présentés sous des traits moins jeunes : Mgr de Cabrières et Mgr Turinaz ont beaucoup changé depuis qu'ont été faites les images qui illustrent le volume, et il faut être leur contemporain pour les reconnaître sous les apparences presque juvéniles qu'on leur trouve aux pages 41 et 53. Pour Mgr Cantel, on a été mieux inspiré en le représentant à deux âges de sa vie, avec et sans sa barbe ; c'était une excellente pensée, qu'il n'y avait qu'à généraliser. P.

La Crise de la foi catholique, par le Dr MARCEL RIFAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de II-69 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est la réponse de M. Rifaux au vénérable Mgr Latty, qui avait critiqué assez sévèrement l'*Enquête sur les conditions du retour au catholicisme,* la traitant de « question téméraire et mal posée ». Tout en déclarant comprendre l'opportunité du silence, M. Rifaux a cru nécessaire de se défendre contre les blâmes de l'évêque de Châlons-sur-Marne et il le fait

avec une vivacité qui parfois fait tort au respect. Dans cette lettre et dans les appendices qui la suivent, il réclame pour les laïques le droit de contrôler l'enseignement religieux qu'ils ont reçu et de chercher à concilier leurs croyances avec la philosophie en vogue.

Nous admettons très bien que les laïques étudient à fond leur religion, mais nous n'admettons pas qu'ils la contrôlent : ceci n'est pas de leur compétence. Ils n'ont pas autorité pour juger l'enseignement de l'Église.

Quant à concilier la philosophie avec leur croyance, nous renversons à dessein les termes, il faudrait du moins attendre que cette philosophie fût sortie des incohérences, des incertitudes, des contradictions dans lesquelles elle se débat sans méthode fixe, et sur lesquelles le talent de ses coryphées ne saurait faire illusion pour des yeux exercés. D. V.

Conférences sur la thèse de la séparation de l'Église et de l'État, par l'abbé JULES CLARAZ. Paris, Poussielgue, 1907, in-12 de IV-173 p. — Prix : 2 fr.

Beaucoup de personnes se font illusion sur la portée de la séparation de l'Église et de l'État. Elles n'y voient qu'une sorte de divorce administratif, laissant à chaque pouvoir ses droits et son indépendance. Les faits ont déjà montré que le gouvernement actuel l'entend tout autrement. Il s'agit, non pas seulement de laisser l'Église s'administrer elle-même, mais de lui rendre la vie impossible. M. l'abbé Claraz va plus loin et avec raison ; il voit dans cette séparation l'apostasie officielle de la France et l'athéisme de l'État. Il montre par des raisons très fortes l'impossibilité de faire subsister longtemps un État athée.

Ces conférences ont été prononcées devant les membres de l'Association franciscaine. Il est malheureusement trop certain que cette protestation et tant d'autres ne changeront rien à l'état de choses actuel. L'orateur fait pressentir néanmoins le seul et véritable remède. L'apostasie officielle n'a été possible que parce que la grande masse des Français a cessé pratiquement de vivre en catholiques. Ramener le peuple au respect et à l'amour de l'Église, tel doit être notre principal but. Il y faudra du temps et du dévouement. Mais Dieu a fait les nations guérissables. D. V.

Le Catholicisme français au XIXe siècle, par GEORGES WEILL (Extrait de la *Revue de synthèse historique*). Paris, 1907, in-8 de 40 p.

Le catholicisme français au XIXe siècle est un sujet qui paraît, à première vue, bien vaste pour être traité utilement en quarante pages, et ce titre met d'abord le lecteur en défiance. Quelle synthèse étriquée, quels aperçus sommaires, quels jugements précipités cela annonçait-il ? J'ai lu et j'ai été émerveillé. Le titre seul était inexact, et l'auteur aurait eu avantage à lui donner une autre forme, par exemple : *Catalogue raisonné des ouvrages publiés de 1871 à 1907 sur le catholicisme français pendant la période concordataire;* c'eût été moins bref, mais plus clair.

Après deux pages d'Introduction, M. Weill examine d'abord les sources manuscrites, et c'est la moins bonne partie, car elle a besoin d'être complétée. Puis sont énumérés les ouvrages imprimés : instruments bibliographiques, ouvrages généraux, périodiques, biographies, histoires de périodes restreintes, mouvement intellectuel, missions et schismes.

M. Weill place dans chaque catégorie tout ce qui a paru, et, loin d'imiter

ceux qui ignorent systématiquement ce qui n'est pas l'œuvre de leurs amis, il fait preuve d'un vrai parti pris d'impartialité et d'une information impeccable. Sa revue de la presse catholique, depuis l'abbé de Boulogne jusqu'à la *Revue d'apologétique* ne laisserait rien à désirer si l'auteur ne s'avisait de dire que Picot, rédacteur de l'*Ami de la Religion*, était prêtre. Picot avait passé par le séminaire, et à vingt ans il avait achevé sa théologie, mais la Révolution l'empêcha de recevoir les ordres sacrés, et, rentré dans les rangs des laïques, il y resta jusqu'à sa mort, en 1841.

L'auteur fait quelques réserves, à l'article « Biographies », sur les défauts qui se rencontrent trop souvent dans ce genre de publications : composition défectueuse, critique insuffisante, style poncif ou fadement édulcoré, intention mal dissimulée de laisser dans l'ombre tout ce qui ne contribue pas à la glorification du « biographié ». Ces critiques sont d'ailleurs exprimées avec une indulgence que je me permettrais dans plus d'un cas de trouver excessive.

Il n'est pas impossible qu'on trouve des trous dans une énumération qui ne comprend pas moins de quatre cents titres : j'en ai constaté plusieurs ; mais le plan adopté par M. Weill semble justifier l'omission : c'est alors à son plan que je m'en prendrai. Pour ne prendre qu'un exemple, je demanderai comment il se fait que Mgr d'Hulst ne soit nommé nulle part, ni comme historien, malgré ses Vies de M. Bretennières et de Mlle Théodelinde Dubouché, ni comme philosophe, malgré ses douze volumes de conférences et de mélanges littéraires et oratoires, ni comme directeur, avec son volume de lettres, alors que celles de Mgr Gay sont mentionnées, ni comme éducateur, et Mgr Batiffol, aussi bien que Mgr Péchenard, n'auraient pu trouver mauvais qu'un tel nom figurât à côté du leur. Si c'est le plan qui exclut Mgr d'Hulst d'un firmament où luisent des étoiles de douzième grandeur, c'est le plan qui est défectueux, car, il n'est pas possible de faire un tableau de la pensée catholique au XIXe siècle sans y placer celui qui contribua autant et plus que personne à la défendre.

Je conserverai la plaquette de M. Weill, je la compléterai et la tiendrai à jour : je la garderai sur ma table, car c'est un instrument de travail d'une rare valeur. P. PISANI.

La Franc-maçonnerie anglaise, par M. C.-L. DE CASAMAJOR. Paris, Desclée, de Brouwer, s. d. (1908), in-12 carré de 80 p. avec grav. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure est destinée à la propagande. Elle est bien imprimée, ornée de plusieurs gravures et d'une lecture facile, quoique son auteur, par ses préoccupations aussi bien que par son nom, se révèle comme un Espagnol. Largement répandue, elle peut faire du bien. On ne saurait trop appeler l'attention de l'opinion sur les menées des fils de la Veuve contre l'Église et contre la patrie française. On y lira un grand nombre de faits montrant que la franc-maçonnerie est aujourd'hui maîtresse du parlement et de l'administration et fait sentir partout son influence désorganisatrice. Mais l'auteur eût mieux fait, croyons-nous, de ne pas mêler à cette requête très fondée contre une secte dangereuse, une question politique en représentant cette secte comme un instrument de l'Angleterre, d'autant plus que les preuves qu'il en donne sont assez faibles, les faits qu'il attribue aux intrigues anglaises pouvant très bien s'expliquer autrement. D. V.

L'Évolution du protestantisme français au XIXe siècle, par C. Coignet. Paris, Alcan, 1908, in-16 de 172 p. — Prix : 2 fr. 50.

Mme Coignet résume dans ce volume l'histoire du protestantisme français sous le régime concordataire. A la période difficile du premier Empire, succède, vers 1818, le réveil provoqué par des influences wesleyennes; puis, avec Edm. de Pressensé, Ad. Monod et Coquerel, se dessine le mouvement de libéralisme dogmatique et hiérarchique qui a si profondément désuni nos frères séparés et s'est fait particulièrement sentir quand un régime nouveau a succédé à celui des articles organiques.

La tendance de l'auteur est nettement traditionnelle : appréciant l'action exercée par Reuss, dans la *Revue de Strasbourg*, elle caractérise l'œuvre de l'école critique dans des termes que ne désavouerait pas le plus orthodoxe de nos théologiens. Les matières connexes avec l'enseignement catholique sont traitées sans autre parti pris que celui de la vérité : ayant à exposer la doctrine catholique touchant la grâce, Mme Coignet n'a pas cru pouvoir mieux faire que de soumettre sa rédaction à un catholique et le prêtre qui lui répond écrit : « (les lecteurs) se rappelleront notre doctrine de l'*Ame de l'Église*, à laquelle l'auteur fait allusion, et c'est dans cette grande idée, d'où part de son côté Mme Coignet, qu'ils se rencontreront avec elle ». C'est un sentiment que je n'ai qu'à exprimer à mon tour en rendant hommage à la sincérité chrétienne qui a inspiré ce livre. P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Marie-Louis-Antoine-Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Nîmes, le 15 août 1823, est mort à Viroflay (Seine-et-Oise), le 10 juin 1908. Élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, il professa la rhétorique à Angoulême et à Nîmes, puis à Paris. Il choisit les sujets suivants pour ses thèses de doctorat, qui ont été ses premiers livres : *Le Poète Attius, étude sur la tragédie latine pendant la République* (1857). — *Quomodo graecos poetas Plautus transtulerit* (1857). — Il passa rapidement de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur, dans lequel s'est écoulée la plus grande partie de sa carrière, comme professeur au Collège de France et comme maître de conférences à l'École normale. Il se voua dès lors tout entier aux études latines, où l'appelait une vocation particulière. Elle le poussait aussi à ne pas se borner au cercle de ses auditeurs, mais à s'adresser par sa plume au grand public, la *Revue des Deux Mondes* lui en donna le moyen. Le succès, le renom que lui valurent ses articles, s'attachèrent ensuite à ses livres, qui en procédaient en grande partie. Ses ouvrages sur l'histoire, sur les institutions, sur les mœurs romaines se succédèrent dans l'ordre suivant, avec une belle régularité de labeur, jusqu'à une vieillesse avancée : *Étude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron* (1861) ; — *Cicéron et ses amis. Étude sur la société romaine du temps de César* (1865) ; — *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (1874) ; — *L'Opposition sous les Césars* (1875) ; — *Promenades archéologiques. Rome et Pompéi* (1880) ; — *Nouvelles Promenades archéologiques* (1886) ; — *La Fin du paganisme. Études sur les dernières luttes religieuses en Occident au IVe siècle* (1891) ; — *L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie* (1895) ; — *Tacite* (1903) ; — *La Conjuration de Catilina* (1905). — Le goût de M. Gaston Boissier pour les vives et solides qualités de la vraie langue française lui a inspiré

deux épisodes, deux digressions heureuses : *Madame de Sévigné* (1887) ; — *Saint-Simon* (1892), dans la collection Hachette. Dès l'année 1876, il avait pris place, comme on disait autrefois, parmi les Quarante, et il serait à souhaiter que les célèbres fauteuils fussent toujours aussi justement remplis. Il fut élu secrétaire perpétuel en 1895. Ses qualités d'érudit, de *spécialiste* dans les études latines, qui s'étaient manifestées en de doctes mémoires, publiés dans le *Journal des Savants*, la *Revue archéologique*, la *Revue de philologie*, le *Journal de l'instruction publique*, le firent appeler tout d'une voix, en 1886, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses fonctions diverses lui ont donné l'occasion ou imposé l'obligation de nombreux discours où se retrouve la correcte et lumineuse agilité de sa plume. Archéologue et philologue de solide valeur, humaniste de premier mérite, Gaston Boissier fut surtout au siècle dernier l'un des maîtres de l'art de raconter, d'exposer, d'écrire, l'un des modèles en ce genre à proposer et à suivre, l'un des tenants fidèles du bon goût et du bon style, l'un des vivants obstacles à la barbarie qui nous submerge en cela, hélas ! comme en tout. Il a conquis et conservera un rang d'honneur au dessous, mais assez près de nos grands écrivains. Plusieurs de ses ouvrages, *Cicéron et ses amis* par exemple, semblent bien être de ceux qui durent, et en tout cas sont de nature à lui survivre encore longtemps.

M. S.

— L'illustre romancier et auteur dramatique Ludovic HALÉVY est mort à Paris le 8 mai, à l'âge de 74 ans. Né à Paris le 1er juillet 1834, il était fils du littérateur Léon Halévy et neveu du célèbre compositeur Fromental Halévy. Après avoir terminé ses études au lycée Louis le Grand, il entra dans l'administration et fut successivement rédacteur au secrétariat du ministère d'État, chef de bureau au ministère de l'Algérie et secrétaire-rédacteur au Corps législatif. Mais après la mort de son protecteur, le duc de Morny, dont il avait été l'un des collaborateurs littéraires, il donna sa démission pour se consacrer entièrement au théâtre, où il avait produit déjà plusieurs œuvres sous le pseudonyme de Jules Servières, telles que le prologue d'ouverture : *Entrez, messieurs, mesdames* et deux opérettes : *Une pleine eau* et *Madame Papillon*. Une fois libre de ses attaches administratives, il continua à exploiter, sous son vrai nom et avec un succès qui alla en grandissant sans cesse, le genre de la bouffonnerie littéraire qui fut grandement à la mode sous le second Empire. Il eut divers collaborateurs, mais le principal fut Henri Meilhac dont le nom est resté associé au sien, au point qu'il est très difficile de faire le départ entre les mérites dramatiques de l'un et de l'autre. Les pièces qu'ils ont écrites ensemble et qu'animait, pour la plupart, la musique bouffe de J. Offenbach, sont très nombreuses. Les plus connues sont : *La Belle Hélène* (1865), *Orphée aux enfers* et *Barbe Bleue* (1866), *la Grande Duchesse de Gérolstein* (1867), *la Vie parisienne* et *la Périchole* (1868), *le Château à Toto* et *la Diva* (1869), *la Boulangère a des écus* (1875). Avec le concours des compositeurs G. Bizet, G. Salvayre et Ch. Lecocq, ils ont donné: *L'Amour vengé* (1864), *Carmen* (1875), *le Fandango* (1877), *le Petit Duc* (1878), etc. Quant aux autres œuvres dramatiques que M. Ludovic Halévy a signées avec Henri Meilhac et où la musique est absente, elles sont plus nombreuses encore et appartiennent aux genres les plus divers. Comme les précédentes elles n'ont guère contribué à élever le niveau moral de la génération qui les applaudissait à outrance. Tout Paris a vu jouer : *Les Moulins à vent* (1862), *le Train de minuit* (1863), *le Brésilien* (1863), *Froufrou* (1869), *le Roi Gandaule* (1873), *la Mi-Carême* (1874), *le Passage de Vénus* (1875), *le Mari de la débutante* (1879), *la Roussotte* (1881), etc. En dehors de cette énorme pro-

duction théâtrale, M. Ludovic Halévy a publié toute une série de romans, nouvelles et études satiriques dont le classement bibliographique est peu commode à établir, à cause des divers groupements et des titres nouveaux adoptés pour les réimpressions. Voici la liste des principaux : *Un Scandale* (Paris, 1860, in-18) ; — *L'Invasion, souvenirs et récits* (Paris, 1872, in-12) ; — *Madame et Monsieur Cardinal*, avec plusieurs sous-titres (Paris, 1873, in-12) ; — *Les Petites Cardinal*, (Paris, 1880, in-18) ; — *L'Abbé Constantin* (Paris, 1882, in-18), ouvrage qui a eu plus de 150 éditions, a été traduit en plusieurs langues étrangères et dont le sujet fut porté plus tard au théâtre ; — *La Famille Cardinal* (Paris, 1883, in-16) ; — *Criquette* (Paris, 1883, in-16) ; *Les Trois Coups de foudre* (Paris, 1886, in-18) ; — *Notes et souvenirs* (1889, 2 vol. in-8) ; *Récits de guerre* (Paris, 1891, in-4) ; — *Karikari* (Paris, 1892, in-18). M. Ludovic Halévy était membre de l'Académie française depuis le 4 décembre 1884.

— Nous avons appris avec regret la mort de M. l'abbé Blanchet, prêtre charentais, fondateur de l'école Saint-Paul, qui s'est éteint à Angoulême le 7 juin. Très érudit et bon écrivain, il a publié des ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons les suivants : *La Fin de l'abbaye de Notre-Dame de la Couronne* (Angoulême, 1885, in-8) ; — *Choix de noëls anciens, publiés de nouveau avec des corrections* (Angoulême, 1879, in-18) ; — *Notice historique sur l'ancien Carmel* (Angoulême, 1888, in-8) ; — *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de la Couronne, en Angoumois, avec une notice sur les prieurés qui en dépendaient* (Angoulême, 1888-1889, 2 vol. in-8) ; — *Notice sur les écoles secondaires ecclésiastiques du diocèse d'Angoulême du* XIX*e siècle, récits, anecdotes, portraits, etc.* (Angoulême, 1891, in-16) ; — *Biographie anecdotique de M. le chanoine Descordes, doyen du chapitre de la cathédrale d'Angoulême* (Angoulême, 1896, in-16) ; — *Le Clergé charentais pendant la Révolution* (Angoulême, 1898, in-18).

— L'Angleterre a perdu un de ses archéologues les plus distingués, Sir John Evans, mort le 31 mai, à 85 ans. Né à Market Bosworth en 1823, il fit de bonnes études classiques, puis, abandonnant le projet qu'il avait formé de devenir un professeur universitaire, il entra dans le commerce et acquit une fortune considérable, grâce à laquelle il put constituer cette collection d'antiquités nationales qui devint célèbre et lui ouvrit les portes d'un grand nombre de sociétés savantes anglaises. C'est ainsi qu'il devint successivement membre, puis président de la Société de numismatique, dont il édita désormais le *Journal*, de la Société des Antiquaires, de la Société de zoologie, de la Société d'anthropologie, de la Société des arts, de l' « Egyptian Exploration Fund » et de l'Institut de Chimie industrielle. Il devint en outre l'un des administrateurs du British Museum, fut nommé membre correspondant de l'Institut de France et annobli en 1892. Sir John Evans n'était pas seulement un grand collectionneur, il se livrait avec ardeur à l'étude de l'archéologie et a publié dans les Bulletins de la plupart des sociétés auxquelles il appartenait de nombreux mémoires d'une réelle valeur. Parmi les volumes qu'il laissa en outre, nous citerons les trois suivants qui sont devenus classiques et qui ont été traduits en français : *The Ancient Stone Implements of Great Britain* (Londres, 1872, in-8) ; — *The Coins of the Ancient Britons* (Londres, 1872, in-8) ; — *The Ancient Bronze Implements of Great Britain* (Londres, 1881, in-8).

— Le Dr. Albrecht Dieterich, professeur de philologie classique à l'Université allemande de Heidelberg, est mort dans cette ville le 6 mai, à 42 ans. Sa disparition cause un grand vide dans le monde scientifique. Tous les

travailleurs qui s'occupent de l'histoire comparée des religions connaissent le périodique dont il était le directeur : *Archiv für Religionswissenschaft*. Tous ont lu ses importants ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Papyrus magica musei Lugdunensis Batavi quam C. Leemans edidit in Papyrorum graecorum tomo II. Denuo edidit, commentario critico instruxit, prolegomena scripsit A. D.* (Leipzig, 1888, in-8) ; — *Abraxas. Studien zur Religionsgeschichte der späteren Altertums* (Leipzig, 1891, in-8) ; — *De Hymnis Orphicis capitula quinque. Habilitations-Schrift* (Marburg, 1891, in-8) ; — *Nekyia- Beitraege zur Erklaerung neuentdekten Petrusapokalypse* (Leipzig, 1893, in-8) ; — *Die Grabschrift der Aberkios, erklaert* (Leipzig, 1896,in-8) ; — *Pulcinella. Pompejanische Wandbilder und roemische Satyrspiele* (Leipzig, 1897, in-8) ; — *Eine Mithrasliturgie, erlaeutert* (Leipzig, 1903, in-8) ; — *Mutter Erde. Ein Versuch über Volksreligion* (Leipzig, 1905, in-8) ; — *Sommertag* (Leipzig, 1905, in-8).

— Les journaux d'Amérique nous ont appris que M. Louis FRÉCHETTE, le poète franco-canadien bien connu, est mort à Ottawa, au commencement de mai, à l'âge de 69 ans. Né en 1839, il se fit recevoir avocat et plaida pendant quelques années, puis il entra dans l'administration et devint clerc du « Legislative Council » de Québec. Il a écrit de nombreuses poésies dans la plupart desquelles il manifeste son grand amour de la France et dont quelques-unes ont été couronnées par l'Académie française. Nous citerons, parmi les volumes qui les contiennent : *Mes Loisirs* (1863) ; — *La Voix d'un exilé* (1869) ; — *Pêle-mêle* (1877) ; — *Les Oiseaux de neige* (1880) ; — *La Légende d'un peuple* (1887). M. Louis Fréchette a dirigé en outre divers journaux, tels que *le Journal de Québec*, *le Journal de Levis* et *la Patrie* d'Ottawa.

— On annonce encore la mort de : Mme la duchesse DE BRISSAC, seconde fille de la duchesse d'Uzès, laquelle s'était fait connaître dans le monde des lettres par la publication de deux volumes : *Pages sombres* et *Dans l'ornière*, morte le 1er juin, à 33 ans ; — et de MM. : Robert DE CANTELOU, secrétaire de la rédaction du *Télégramme*, ancien rédacteur en chef du *Journal du Havre*, journaliste et poète de talent, mort à Toulouse au commencement de juin, à 40 ans ; — Jules CHRISTOPHE, auteur de quelques volumes, entre autres d'un *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, écrit avec le concours d'Anatole Cerfbeer et accompagné d'une Introduction par Paul Bourget (Paris, 1887), mort à Paris au commencement de mai, à 68 ans ; — DUNOYER, ancien professeur à l'École des sciences politiques, mort à Avignon, à la fin de mai, à l'âge de 80 ans ; — Philippe FRANÇOIS, docteur ès-sciences naturelles, chef des travaux pratiques à l'École des hautes-études, directeur-adjoint des laboratoires d'évolutions des êtres organisés à la Sorbonne, chargé d'importantes missions scientifiques en Océanie, mort à Paris, au milieu de mars, à 48 ans ; — le vicomte Louis DE GARCIN DE LARNAGE, qui a publié, sous le pseudonyme de G. Narjal, plusieurs volumes de romans et de nouvelles, mort à la fin de mai ; — Paul GRÉHAN, collaborateur au *Nouvelliste de Lyon*, mort à Paris, au milieu de juin, à 32 ans ; — Julien GUADET, professeur à l'École des beaux-arts, à qui l'on doit un *Cours d'architecture* traduit dans toutes les langues, mort à Paris, au milieu de mai, à l'âge de 73 ans ; — le comte DE MIRAMON-FARGUES, qui a publié divers ouvrages, entre autres *l'Héritage de Beauveau-Tigny, 1750-1830, aventures historiques* (Paris 1907), in-16, mort à Paris, le 9 mai, à l'âge de 42 ans ; — Francis MARATURCH, rédacteur en chef du journal *le Roussillon*, auteur de divers ouvrages de prose et de poésie, mort en mai ; — Louis SARAZ, compositeur bien connu sous le nom de Ludo-Ratz, mort à Paris, le 24 juin, à 54 ans ; — l'abbé THIBAULT, compositeur très connu dans les pension-

nats, auteur de *la Crainte et l'Amour*, *Petites Pages* et *Triboulet*, etc., mort au commencement de juin, à 69 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Dr. Georg ADLER, professeur d'économie politique à Berlin, mort en cette ville, le 11 juin, à 45 ans. — Dr. Eugen ALBRECHT, directeur de l'Institut pathologique de Senckenberg, mort le 18 juin, à Francfort-sur-le-Mein, à 36 ans, dont nous citerons : *Vorfragen der Biologie* (Wiesbaden, 1899, in-8) ; — Adolf D'ARRONGE, auteur dramatique allemand, mort à Berlin, le 25 mai, à 70 ans ; — Henry BREWSTER, écrivain anglais, qui a composé quelques-uns de ses ouvrages en français, tels que *l'Ame païenne*, mort au milieu de juin ; — Dr. Franz BÜCHELER, professeur de philologie classique à l'Université allemande de Bonn, mort en cette ville, le 3 mai, à 71 ans, lequel s'était acquis une grande notoriété, tant par les succès de son enseignement que par la valeur de ses ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Umbrica* (Bonn, 1883, in-8) ; *Anthologia latina* (Leipzig, 1894-1897, in-8), avec Alex. Riese ; *Rheinisches Museum für Philologie*, périodique rédigé avec Herm. Usener, à Francfort-sur-le-Mein ; — Jules CAPRÉ, gouverneur du château de Chillon (Suisse), journaliste et homme de lettres, lequel s'est fait connaître surtout par ses prédictions météorologiques qu'il publiait dans l'*Almanach du Jura-Simplon*, mort au milieu de juin, à 61 ans ; — Léopold CORRET, professeur émérite de chimie industrielle, à l'Université de Liège, mort en cette ville à l'âge de 84 ans, dans le courant de juin ; — Dr. Rudolf CREDNER, professeur de géographie à l'Université allemande de Greifswald, mort en cette ville, le 6 juin, à 57 ans ; — Mme Auguste VON DEN DECKEN, femme de lettres allemande, morte à la fin d'avril à Hanovre, laquelle laisse divers romans publiés sous le pseudonyme de A. von der Elbe, notamment : *Brausejahre. Bilder aus Weimars Blütezeit* (Stuttgart, 1896, in-8) ; *Ein frisches Reis* (Bremerhaven, 1904, in-8) ; *Harriets Ehe* (Bremerhaven, 1906, in-8) ; — le Rev. Joseph Woodfall EBSWORTH, ancien pasteur de Molash en Angleterre, mort le 7 juin, à Ashford, à un âge avancé, lequel avait publié de 1868 à 1902 de nombreux volumes sur la poésie, tels que : *Karl's legacy*, *Westminster Drolleries of 1671 and 1672*, *Bagford Ballads*, *Bagford Poems*, *Final Ballads*, etc. ; — V.-M. FAUSBÖLL, orientaliste danois, qui avait consacré sa vie à l'étude de la langue pâli et de la littérature bouddhiste, et dont l'important ouvrage sur le *Yataka* avait paru en 1855, mort le 3 juin à Copenhague, à 87 ans ; — Luca FUMAGALLI, pianiste et compositeur de grand mérite, mort au milieu de juin ; — Adolf FURSTNER, éditeur allemand, mort le 9 juin à Bad Nauheim, à 76 ans ; — Eduard GLASER, arabisant et explorateur allemand de grande valeur, mort dans le courant de mai, à 53 ans, lequel s'était fait connaître par ses voyages dans l'Arabie méridionale, d'où il avait rapporté une ample collection d'inscriptions et de manuscrits, ainsi que par la publication d'importants ouvrages, notamment : *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens von den aeltesten Zeiten bis zum Propheten Mukammed nebst einem Anhang zur Beleuchtung der Geschichte Abessyniens im 3 und 4 Jahrhundert nach Christus* (Berlin, 1890, in-8), dont le 1er volume est seul paru ; *Woher kommt das Wort « Kirche » ? Neuerdings untersucht. Nebst einem kirchengeschichtlichen Beitrag von Casp. Julius* (Munich, 1901, in-8) ; *Mittheilungen ueber einige aus meiner Sammlung stammende sabäische Inschriften nebst einer Erklärung in Sachen D. H. Müllerschen Ausgabe der Geographia Al Hamdâni's* (Prague, 1876, in-8) ; — Emil GOETT, auteur dramatique allemand, mort au commencement de mai, à Fribourg-en-Brisgau, lequel laisse entre autres pièces : *Verbotene Früchte. Lustspiel in 3 Aufzügen nach einen Zwischenspiel des Cervantes* (Stuttgart, 1894, in-8) ;

Edelwild. Eine dramatische Gedicht in 5 Akten (Fribourg, 1901, in-8); — Dr. Karl HENTZE, professeur au gymnase de Goettingue, mort en cette ville au milieu de mai, lequel s'est fait connaître principalement par ses travaux sur Homère, notamment : *Die Parataxis bei Homer* (Goettingen, 1888-1891, 3 vol. in-4) ; *Anleitung zur Vorbereitung auf Homer's Odyssee* (Leipzig, 1891, in-8) ; — M. HUART, ancien professeur du collège d'Audenarde, mort à Moerzeke (Belgique), à l'âge de 66 ans, au milieu de mai ; — Dr HUTTON, membre de l'Église libre unie d'Écosse, auteur de nombreux ouvrages de théologie, écrits sous l'influence des doctrines de Christophernorth, mort à Édimbourg, le 20 mai, à 84 ans ; — Raimund VON LEON, auteur dramatique allemand, mort le 25 avril, à Obermais, près de Meran, à 43 ans, auquel on doit *Deutsche Bauern. Volkstück in 4 Akten* (Meran, 1902; in-8 ; *Savonarola, Trauerspiel in 5 Aufzügen* (Linz, 1902, in-8) ; — Dr. Franz VON LEYDIG, ancien professeur de médecine aux Universités allemandes de Tubingue et de Bonn, directeur de la section anatomique du Muséum zoologique de cette dernière ville, mort récemment à Rothenburg, à 87 ans, lequel laisse des ouvrages estimés, tels que : *Zur Kenntniss der Zirbel und der Parietalorgane. Fortgesetzte Studien* (Francfort-sur-le-Mein, 1896. in-4) ; *Horae zoologicae. Zur vaterlaendischen Naturkunde. Ergaenzende sachliche und geschichtliche Bemerkungen* (Iéna, 1902, in-8) ; — le baron G. DE LOCELLA, consul italien à Dresde et écrivain connu, mort à Milan, au milieu de juin, à 60 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages, entre autres : *Neue italienische Grammatik für Kaufleute und Gewerbtreibende* (Leipzig, 1897, in-8) ; *Taschenbuch der Handelskorrespondenz in deutscher und italienischer Sprache* (Leipzig, 1902, in-8) ; — Friedrich MANN, éditeur allemand, mort le 3 juin, à Langensalza, à 74 ans ; — Albert MOREL DE WESTGAVER, compositeur gantois, qui s'était acquis de la renommée non seulement en Belgique, mais aussi en Europe, par ses compositions musicales remarquables par leur orchestration, mort à Gand, le 1er juin, à l'âge de 51 ans ; — Karl MÜLLER-HARTUNG, musicologue allemand, qui laisse entre autres ouvrages : *Neues vaterlaendisches Liederbuch für Volksschulen und höhere Lehranstalten* (Weimar, 1892-94, 4 fasc.), mort le 12 juin, à Charlottenburg, à 74 ans ; — Dr. Georg MÜNZER, écrivain allemand, qui laisse des romans et des ouvrages sur la musique, par exemple : *Zur Einfuhrung in Richard Wagners « Ring der Niebelungen »* (Berlin, 1900, in-8), mort dernièrement à Berlin, à 42 ans ; — le Dr Victor DE NEFFE, membre de l'Académie de Belgique, professeur émérite de l'Université de Gand, à qui cette Université est redevable d'un musée d'instruments de chirurgie antique sans égal au monde, mort à Gand, le 10 juin, dans sa 74 année ; — Dr Ladislav OCHENKOVSKI, professeur d'économie politique à Lemberg, mort dernièrement en cette ville, à 67 ans ; — Charles RITTER, homme de lettres et ancien professeur suisse, traducteur de quelques fragments de Strauss et du livre de Zeller : *Christian Baur et l'École de Tubingue*, et auteur d'une notice sur *Juste Olivier*, mort à Genève, le 17 juin ; — Eduard SACK, pédagogue et journaliste allemand fort connu, mort à Francfort, à la fin de mai, à 77 ans, lequel dirigeait, en 1871 la *Frankfurter Zeitung*, ce qui lui attira de graves démêlés avec le gouvernement, et qui laisse entre autres ouvrages : *Unsere Schulen im Dienste gegen die Freiheit* (Brunswick, 1874, in-8) ; *Gegen die Prügel-Paedagogen* Brunswick, 1874, in-8) ; — John SALKELD, libraire anglais connu, mort le 3 juin, à Clapham-Road, à 81 ans ; — Oswald SEELIGER, professeur de zoologie à l'Université allemande de Rostock, mort à la fin de mai, à 51 ans, lequel laisse des ouvrages fort estimés, entre autres : *Tunicata* (*Mantelsthiere*)

(Leipzig, 1894-1905, 67 livr. in-8) ; *Tierleben der Tiefsee* (Leipzig, 1901, in-8); — Dr Karl SINGER, directeur de la Commission d'hygiène de la ville de Munich, mort dernièrement en cette ville, auquel on doit, entre autres ouvrages : *Die Abminderung der Sterblichkeitsziffer Münchens. Eine Beitrag zur Frage der Einwirkung hygienischen und socialpolitischen Maasnahmen auf die Gesundkeit der Staedte* (Munich, 1895, in-8) ; — Edgar DE SPIEGL, président de l'union des journalistes « Concordia », ancien rédacteur en chef de l'*Extrablatt*, mort à Vienne, à la fin de juin ; — Adolf THIEM, ingénieur allemand dont les publications sur les constructions hydrauliques faisaient autorité, mort à Leipzig, le 2 mai, à 73 ans ; — Alphonse VAN HOUCKE, ingénieur et architecte, écrivain flamand de mérite, dont les ouvrages techniques ont été plusieurs fois couronnés par l'Académie flamande, mort à Laeken, au milieu de juin, à l'âge de 51 ans ; — Dr. Emil VOGEL, ancien conservateur de la bibliothèque musicale Peters de Leipzig, mort le 18 juin, à Nicolassee, près de Berlin, à 50 ans ; — Donald WEDEKIND, écrivain allemand, mort à Vienne, le 6 juin, à 33 ans, lequel laisse un certain nombre de nouvelles, notamment : *Das interessante Buch mit der Anfangsgeschichte Bebé Rose* ; *Ersaehlungen und Skizzen* (Zurich, 1901, in-16), ainsi qu'un grand roman : *Ultra Montes*, destiné à prouver les avantages du catholicisme et dont le succès fut considérable.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 6 juin, M. Pottier lit un rapport de M. Bigot, sur les fouilles pratiquées, grâce aux subventions de l'Académie, dans le *Circus maximus*. — M. Daumet dit l'intérêt que présentent ces fouilles. — M. le duc de Loubat annonce qu'il met à la disposition de l'entreprise une somme de cinq mille francs. — Le 12, M. Babelon rappelle la carrière de M. Gaston Boissier, ses vertus privées, et présente au nom de l'Académie ses compliments de condoléances à M. Léopold Delisle, beau-frère de l'illustre défunt. — Le 19, M. Gauckler présente au nom de M. le marquis Cappelli, la photographie d'un bas-relief représentant Antinoüs en vigneron découvert dons les terres Pontines. — M. Ruelle lit un mémoire sur Aristide Quintilien. — Le 26, M. G. Perrot lit une lettre de M. Frantz Cumont, qui remercie du prix Lefebvre Deaumier reçu par lui à l'achèvement du « Catalogue des astrologues grecs ». — M. Héron de Villefosse donne l'explication d'une inscription trouvée à Narbonne, et relative à une donation faite par la famille *Fadia* aux augustales de cette ville. — M. Ph. Berger donne le sens d'une inscription punique trouvée par le capitaine Cassagne. — M. Moret explique le sens d'un scarabée gravé par ordre du roi Néchao II.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 juin, M. Dareste lit une notice sur M. Bogisić, originaire de Raguse, correspondant de l'Académie dans la section de législation. — M. le comte d'Haussonville lit la première partie d'un travail sur Octave Gréard. — Le 19 juin, M. le comte d'Haussonville lit la fin de sa notice sur Octave Gréard. Le 20, M. de Lanzac de Laborie donne lecture d'un mémoire sur la réorganisation, sous Napoléon Ier, du service des hôpitaux.

PRIX. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 19 juin, a décerné les prix suivants :

Prix Fould (5 000 fr.) partagé entre M. Georges Foucart : ouvrage manuscrit sur l'art et la religion en Égypte (*Histoire de la sculpture égyptienne*), et M. Henri Saladin : *Manuel d'art musulman*.

Premier prix Gobert (9 000 fr.) à M. Chalandon : *Histoire de la domination*

normande dans l'Italie méridionale; — et second prix Gobert (1 000 fr.), à M. Samaran : *La Maison d'Armagnac au quinzième siècle.*

Prix Saintour, ainsi réparti : 1 000 fr. à M. Max Bruchet : *Le Château de Ripaille.* 500 fr. à chacun de MM. Eugène Déprez : *Étude de diplomatique anglaise ;* l'abbé Villetard : *Office de Pierre de Corbeil, improprement appelé Office des fous ;* le P. J. Thibault : *Origine byzantine de la notation neumatique ;* Amédée Gastoué : *Les Origines du chant romain.*

Prix Lagrange (1 000 fr.) attribué à la Société des anciens textes français.

Le concours des Antiquités nationales donne les résultats suivants : 1re médaille. M. le commandant Espérandieu : *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine.* (Tome I.). — 2e médaille. M. Jacques Laurent : *Cartulaire de l'abbaye de Molesme.* — 3e médaille. M. Frédéric Soehnée : *Catalogue des actes d'Henri Ier, roi de France.* — 4e médaille. Mlle Louise Pillion : *Les Portraits latéraux de la cathédrale de Rouen.* — 1re mention. M. le marquis de Ripert-Monclar : *Cartulaire de la commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple.* — 2e mention. MM. Soyer, Trouillard et de Croy : *Cartulaire de la ville de Blois.* — 3e mention. M. Jean Guiraud : *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille.* — 4e mention. M. l'abbé Mollat : *Études et documents sur l'histoire de Bretagne.* — 5e mention. Mlle Bondois : *La Translation des saints Marcellin et Pierre.* — 6e mention. M. Pierre Champion : *Chronique Martiniane ; le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans.* — 7e mention. M. l'abbé Albe : *Les Miracles de Notre-Dame de Rocamadour au douzième siècle.*

Congrès. — Le trente-deuxième congrès des jurisconsultes catholiques se réunira à Reims les 28 et 29 octobre prochain, sous la présidence de S. E. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, et de M. le sénateur G. de Lamarzelle. A ce propos, M. de Lamarzelle, en sa qualité de président des jurisconsultes catholiques, et M. Joseph Lucien-Brun, secrétaire du congrès, viennent de lancer une circulaire de laquelle nous extrayons les passages suivants, qui expliquent l'opportunité de ce congrès. « *Le Mariage et la Famille dans le droit contemporain,* tel sera le sujet de ses délibérations. Il n'y en a pas, croyons-nous, qui soit plus important ni plus actuel. Depuis un siècle, la Révolution, cette irréconciliable ennemie de l'Église et de la France, s'est acharnée, par ses doctrines et par ses lois, à détruire la famille. Elle a tenté de la frapper dans son principe d'autorité, dans son organisation, dans sa durée. Le mariage, que le christianisme avait élevé à la dignité de sacrement et dont l'indissolubilité est la condition d'existence de la famille, devait être particulièrement visé par les démolisseurs, qui se sont abattus sur la France depuis 1789. Depuis plus d'un siècle, sur ce point comme sur tant d'autres, les tenants des doctrines révolutionnaires se sont efforcés d'effacer de la législation française tout ce qui était conforme à la législation chrétienne. Aujourd'hui l'œuvre est presque entièrement accomplie, et les projets, formés dans les hautes sphères du pouvoir, auront bientôt détruit dans nos lois les derniers restes de cette grande institution du passé. Nous n'ignorons pas que l'Église maintiendra toujours l'indissolubilité du mariage, et que les chrétiens fidèles ne cesseront jamais de la respecter. Mais nous avons dit bien souvent que la mission des jurisconsultes catholiques était d'affirmer « la nécessité de l'accord de la législation de l'État avec la législation de l'Église ». Aussi est-ce pour travailler à épargner à notre pays le péril et la honte d'une législation digne du paganisme, que nous nous réunirons cette année à Reims, dans la ville où la France, par son baptême, est devenue la Fille aînée de l'Église. Les jurisconsultes catholiques, et en particulier le fondateur de leurs congrès,

s'étaient occupés déjà de la législation du mariage. D'autre part, les travaux de Frédéric Le Play ont contribué à ramener à la vérité des esprits que l'oubli des lois du christianisme avait laissé s'égarer. Mais il importe aujourd'hui, en face du péril toujours plus menaçant, que les principes soient affirmés de nouveau et que les intérêts primordiaux de la famille française soient hautement défendus. » — Donc, dans ce 32e congrès, les matières suivantes seront traitées : I. Historique : La Famille dans l'antiquité païenne. La Morale chrétienne. Le Rôle de l'Église. La Famille et ses lois pendant les quatorze premiers siècles de notre histoire. — II. Le Mariage. — III. L'Autorité maritale. — IV. L'Autorité paternelle. — V. Patrimoine familial. — VI. La Dépopulation. — VII. Les Lois concernant le mariage et la famille à l'étranger. — Nécessairement, ces indications sont ici très abrégées ; mais en envoyant son adhésion (5 fr.) au secrétariat du congrès, 2, avenue de l'Archevêché, à Lyon, on pourra réclamer le programme détaillé et toutes les indications pratiques destinées à faciliter la participation aux travaux du congrès.

Le Cartulaire des comtes de Bourgogne. — Le tome VIII des *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, se compose entièrement du *Cartulaire des comtes de Bourgogne* (Besançon, imp. Jacquin, 1908, in-8 de xx-509 p., avec un fac-similé de la plus ancienne charte française connue en Franche-Comté, datée de 1227. — Prix : 6 francs). Nous emprunterons à l'*Introduction* placée en tête de cette importante réunion de documents, certains passages de nature à donner à nos lecteurs une idée suffisante de ce cartulaire. « La publication du *Cartulaire des comtes de Bourgogne*, disent les auteurs de cette Introduction, commencée en 1882, suspendue depuis plusieurs années, semblait abandonnée, lorsqu'en 1895 la mort enleva l'érudit qui l'avait entreprise... L'Académie [de Besançon] pensa qu'elle se devait à elle-même de terminer le *Cartulaire des comtes de Bourgogne*, dont M. J. Gauthier avait donné à l'impression 144 chartes, sur 470 que comprend le recueil... Les 470 chartes du *Cartulaire* renferment les éléments de l'histoire de ces souverains et de celle du pays pendant le xiiie siècle. Elles font surtout connaître leurs acquisitions domaniales incessamment continuées, elles montrent le soin avec lequel ils cherchaient à créer l'unité dans leurs terres et à consolider leur autorité souveraine. Là où ils ne pouvaient acquérir le domaine utile, ils recherchaient la puissance que conféraient les droits féodaux, hommages, reprises de fief, recepts dans les châteaux, etc. » — Sans nous arrêter à l'exposé historique et analytique qui va de la page vi à la page xiv, succinct mais précis, nous dirons, avec les auteurs de l'Introduction, qu' « en dehors des services que le *Cartulaire des comtes de Bourgogne* est destiné à rendre à l'histoire de la Franche-Comté et des régions voisines, il y a lieu d'appeler l'attention sur l'intérêt qu'il présente au point de vue philologique, spécialement pour étudier les anciennes formes des noms de lieux de la province comtoise. » — Il existe trois exemplaires anciens du cartulaire qui nous occupe, deux à Besançon et un à Dijon. « Ils ne présentent entre eux aucune variation importante et sont la reproduction des mêmes textes par des copistes différents. » (Suit la description de ces trois exemplaires). La Commission chargée de la publication a classé les chartes du Cartulaire dans l'ordre chronologique et les a réparties en dix divisions, savoir : I. Règne de Frédéric Barberousse et de Béatrix (1156-1185). — II. Règne d'Othon Ier (1185-1201). — III. Règne d'Othon II (1205-1234). — IV. Règne d'Othon III (1234-1248). — V. Règne d'Hugues de Chalon et d'Alix

(1248-1266). — VI. Règne d'Alix, veuve d'Hugues de Chalon (1266-1267). — VII. Règne de Philippe de Savoie et d'Alix (1267-1279). — VIII. Règne d'Othon IV (1279-1303). — IX. Règne de Philippe V le Long [roi de France] et de Jeanne (1307-1322). — X. Supplément (1135-1280). — Quant aux principes adoptés pour l'établissement des textes, ils sont exposés comme suit : « Chaque charte porte un numéro d'ordre utilisé pour les renvois des tables ; elle est précédée de sa date ramenée à notre manière actuelle de compter les années, et d'une courte analyse en français. On indique ensuite le folio du manuscrit B 1 où se trouve cette charte, puis l'original et les *vidimus* qui existent aux archives du Doubs avec leurs cotes ; enfin, s'il y a lieu, les ouvrages dans lesquels cette charte a été publiée ; 90 chartes environ sont dans ce dernier cas. Les nombreux *vidimus* de 1306 proviennent des copies que Philippe le Bel fit faire à Paris, sur les originaux, après la mort d'Othon IV. Le texte de la charte a été établi, chaque fois que cela a été possible, d'après les originaux, et, à leur défaut, d'après les *vidimus* ; on n'a eu recours au manuscrit B 1 que lorsque les uns et les autres manquaient. Le cartulaire contient 97 chartes latines et 373 chartes françaises ; sur ces 470 chartes, 298 sont reproduites d'après les originaux, 32 d'après les *vidimus* et 140 d'après le *Cartulaire*. Dans les notes placées au bas des pages, on a fait les identifications des noms de lieux aussi exactement et aussi succinctement que possible. Quand les originaux ou les *vidimus* étaient encore munis de leurs sceaux, on l'a indiqué à la fin de la charte. Un supplément contient les chartes qui n'ont pu être placées dans leur ordre chronologique. Dans les Additions et les corrections, on s'est efforcé de rectifier les principales erreurs provoquées par les singulières péripéties à travers lesquelles s'est poursuivie l'impression de ce *Cartulaire*. Une concordance entre les chartes du *Cartulaire* classées chronologiquement et les folios du manuscrit B 2 [Archives du Doubs] et du Cartulaire Bouhier [Bibliothèque de Dijon] permet de retrouver rapidement chaque charte dans ces deux recueils. Enfin deux tables facilitent les recherches. Une table analytique indique les principales matières traitées dans les chartes et signale les sceaux dont sont encore munis les chartes originales et les *vidimus* des archives du Doubs. Une table générale des noms de lieux et de personnes, qui donne à la suite de chaque nom de lieu les anciennes formes latines et françaises fournies par les textes, groupe, dans un ordre alphabétique, l'ensemble des indications nécessaires pour utiliser commodément cette suite importante de documents. — La publication du *Cartulaire des comtes de Bourgogne* commencée — ainsi qu'il a déjà été dit plus haut — en 1882, par M. Jules Gauthier, a été poursuivie par lui jusqu'à la charte CXLV (p. 129) ; après sa mort, survenue en 1905, l'achèvement du travail a été confiée, par l'Académie de Besançon, au comte Joseph de Sainte-Agathe et à M. Roger de Lurion. » — Ainsi, il a fallu un quart de siècle pour mettre au jour ce volume. C'est un peu long. Mais il convient de remarquer que M. Jules Gauthier avait beaucoup négligé cette publication dont il connaissait cependant mieux que personne la grande utilité. En effet, c'est à peine si, en vingt-deux années, il était parvenu à livrer à l'impression moins du tiers de l'ensemble, alors que ses successeurs, au bout de deux ans et quelques mois, ont non seulement achevé le recueil, mais en outre ont établi la « concordance » et dressé de précieuses tables permettant de se retrouver aisément dans ces textes, sans compter la rédaction de l'*Introduction*. Les amis de l'histoire provinciale et même de l'histoire générale devront donc une véritable reconnaissance à MM. de

Sainte-Agathe et de Lurion pour la science et la conscience avec lesquelles ils se sont acquittés d'une tâche qui, dans les conditions qui leur étaient faites, offrait des difficultés de plus d'une sorte.

Une Promenade a travers Paris au temps des Romantiques. — Au mois de juin dernier s'est ouverte gratuitement au public, en l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, 29, rue de Sévigné, siège de la Bibliothèque de la Ville de Paris, une Exposition iconographique aussi curieuse qu'intéressante, qui durera jusqu'au 1er octobre prochain, laquelle a pour but de montrer par le plan et par l'image ce qu'était Paris entre les années 1830 et 1846, c'est-à-dire à l'époque que l'on peut appeler « le temps des Romantiques. » A l'occasion de cette exposition, une notice en décrivant l'organisation a été publiée sous le titre : *Une Promenade à travers Paris au temps des Romantiques* (Paris, imp. Paul Dupont, format allongé de 24 centimètres sur 11, 33 p.). La notice en question mérite d'être conservée ; elle a pour auteurs MM. Marcel Poëte, conservateur de la Bibliothèque, Edmond Beaurepaire, bibliothécaire, et Étienne Clouzot et Gabriel Henriot, attachés. Les plans, gravures, lithographies, photographies réunies à l'hôtel Saint-Fargeau dans un ordre raisonné « fournissent maintes données iconographiques sur le Paris des Romantiques. Ils auraient été cependant insuffisants pour organiser la présente exposition, sans le très obligeant concours de deux amis de la Bibliothèque, MM. Georges Decaux et Georges Hartmann, qui ont eu l'amabilité de faire bénéficier cette exposition des richesses de leurs précieuses collections... Grâce à eux, bon nombre de gravures qu'il n'eût pas été possible de montrer en raison de leur groupement en volumes à la Bibliothèque ou à cause de la dimension du livre dans lequel elles figurent, se trouvent présentées au public ; d'autres pièces, voisinant avec les précédentes dans les vitrines, manquaient aux collections du Service. — Telle qu'elle s'offre aux visiteurs, cette exposition, la seconde de celles dont le Service a pris l'initiative, peut fournir un aperçu du cadre parisien dans lequel s'est développé le mouvement dénommé Romantisme. Le mouvement lui-même n'est qu'accessoirement représenté dans les vitrines ; le véritable sujet de l'Exposition est la reconstitution de Paris à cette époque. Il s'ensuit que c'est la pièce documentaire qui domine ici. De plus, cette reconstitution a été demandée, dans certains cas, à des documents qui, pour être postérieurs, n'en révèlent pas moins la physionomie du Paris romantique. Enfin le système de la leçon de choses a été maintenu par un classement méthodique aussi rigoureux que possible et des indications précises annexées à chaque pièce ». — La brochure que nous signalons n'est pas un simple guide présenté par des érudits ; elle s'offre aussi comme une œuvre historique et littéraire dont la lecture plaira tout particulièrement aux balzaciens, car les rédacteurs ont maintes fois évoqué le souvenir de certains personnages de marque de *la Comédie humaine*. C'est, en quelques pages suggestives, tout un monde évanoui qui réapparaît. Le simple énoncé des divisions de ce travail fera comprendre, mieux que ce que l'on peut dire à côté, l'idée qui a présidé à cette manifestation. Nous noterons d'abord les *Plans et panoramas de Paris*, qui forment une division spéciale. Puis nous mentionnerons les vingt-quatre titres des autres divisions qui décrivent certains quartiers de la capitale et donnent un aperçu de mœurs, bien modifiées aujourd'hui : I. Notre-Dame de Paris et la Cité. — II. Saint-Germain-l'Auxerrois, le Louvre et les Tuileries. — III. Le Palais-Royal et la Bourse. — IV. Les Halles. — V. L'Arsenal et le Marais. — VI. La Seine et ses bords. — VII Saint-Germain-des-Prés. — VIII. Pays latin : quartiers de l'Ecole-de-Méde-

cine et du Luxembourg. — IX. Pays latin : Montagne Sainte-Geneviève. — X. Lettres et Arts. — X^bis. Faits divers. — XI. La Mode. — XII. Le Monde. — XIII. Les Boulevards. — XIV. Le Théâtre. — XV. Les Amusements de Paris. — XVI. Les Petits Métiers de la rue. — XVII. Aspect de Paris. — XVIII. La Garde nationale. L'Hôtel des Haricots. La Prison de Clichy. — XIX. Les Moyens de transport. — XX. Les Barrières. — XXI. Les Trois Glorieuses. — XXII. Les Champs-Élysées et la Concorde. — XXIII. Les Environs de Paris.

Paris. — Le deuxième déjeuner trimestriel des rédacteurs et collaborateurs du *Polybiblion* a eu lieu le dimanche 21 juin, au Restaurant des Sociétés savantes.

— L'année 1909 ramènera, entre autres centenaires, celui de la publication par Lamarck de sa *Philosophie soologique*, l'un de ses ouvrages les plus célèbres et l'un de ceux qui ont exercé sur les doctrines des sciences naturelles la plus considérable influence. La Société zoologique de France, dont le siège est 28, rue Serpente, a voulu commémorer ce centenaire par la publication d'un ouvrage consacré à l'illustre naturaliste. C'est M. Marcel Landrieu qui s'est chargé d'écrire sur *Lamarck, sa vie, son œuvre* cet ouvrage, auquel de nombreux documents inédits donneront un intérêt particulier. Son livre, qui formera un volume gr. in-8 de 550 pages, et qui sera orné d'un portrait en héliogravure de Lamarck, est en souscription au prix de 10 fr.

— Le mot « idéalisme » présente plusieurs significations : il y a l'idéalisme des artistes, celui des subjectivistes, celui des saints. Dans *l'Idéalisme n'est-il pas chrétien ?* par M. L. M. Angelo Billia (Extrait de la *Revue de philosophie*. Montligeon (Orne), imp.-librairie de Montligeon et Paris, 30, rue Jacob, 1907, in-8 de 29 p.), il s'agit d'intellectualisme et M. Billia l'oppose à la philosophie de l'action, de la volonté, de la vie, en un mot au pragmatisme. Si la religion de Jésus est une doctrine, elle doit affirmer des vérités ; or les vérités sont des jugements ; les jugements assemblent et comparent des idées. Il est donc impossible de nier que le christianisme soit une *connaissance*. Les dogmes sont un de ses éléments essentiels et, de fait, l'Évangile renferme des propositions nettes et précises qui nous mettent en rapport direct avec le vrai. Aussi bien, sans les idées que seraient les volitions ? Des décisions sans finalité, des tendances amorphes, des actes non seulement inutiles, mais impossibles. Le volontarisme serait un amoralisme puisque la volonté libre suppose l'intelligence, le devoir postule la conscience, le bien est identique à l'être qui ne peut être terme et objet d'action avant d'être connu par l'être raisonnable. Cette thèse juste est défendue par des arguments très personnels, dans une causerie clairvoyante et animée, avec une verve très savoureuse.

— L'auteur du *Formulaire universel où il est établi, sur les bases d'une nouvelle classification des sciences, des principes pouvant servir à la solution des plus graves problèmes modernes, etc., etc.*, M. Alexandre Valery, prétend développer son vaste programme en 8 pages, in-12, y compris un Épilogue de douze lignes et déduction faite des titres, faux-titres, pages blanches, et couverture, le tout édité à Paris par J. Roussel (1907). — L'esprit de cet opuscule est une sorte de monisme panthéistique ayant la prétention de se substituer aux religions, produit de l'enfance des sociétés, de manière à donner satisfaction au besoin d'idéal qui tourmente l'humanité. Ces dernières lignes suffiront à renseigner les lecteurs du *Polybiblion* sur la valeur morale de ce *Formulaire*.

— La librairie Gauthier-Villars nous donne un premier livre de mathématiques en « esperanto » : *La Kontinuo*, par M. Edward V. Huntington, traduit de l'anglais par M. Raoul Bricard (in-16 de x-125 p. — Prix : 2 fr. 75). Pour quiconque a quelque notion sur la théorie des nombres, il est facile de dire comment on les a répartis en classes d'après une propriété commune à chaque nombre de la classe, et faire, à l'estime, une analyse de ce livre. Nous nous contentons de le signaler.

— *Les « Poètes-misère »*, tel est le titre d'un très curieux petit volume que vient de publier M. Alphonse Séché (Paris, Louis-Michaud, s. d. [1908], in-12 de 159 p., avec 9 portraits. — Prix : 1 fr.). Dans une Préface, qui occupe les 48 premières pages du livre, M. Séché esquisse la biographie de treize de ces victimes littéraires. C'est d'abord au dix-huitième siècle, Malfilâtre et Gilbert. Puis au dix-neuvième, Imbert Galloix, Auguste Le Bras, Victor Escousse, Élisa Mercœur, Émile Roulland, Hégésippe Moreau, Aloysius Bertrand, Louis Berthaud, J. P. Veyrat, Albert Glatigny et Emmanuel Signoret, ce dernier mort à l'aube du siècle présent, en 1900. Triste existence que celle de ces pauvres gens venus dans la grande ville pour en faire la conquête et qui n'y ont trouvé que les pires déboires ! Les pages 51 à 158 renferment un choix de poésies qui rappellent la manière de chacun des poètes ayant trouvé place dans cette galerie, on pourrait dire dans ce martyrologe.

— Nos lecteurs savent qu'il est en France peu de personnes qui se passionnent davantage pour l'histoire des jeux que M. Henri-René d'Allemagne, ce collectionneur émérite dont les beaux ouvrages sur la matière ont été signalés ici même à diverses reprises. Aussi ne seront-ils pas étonnés de sa participation active à l'Exposition universelle de Saint-Louis, en 1904, section des jouets ; il fut l'un des membres du comité qui obtint de quelques fabricants français qu'ils fissent figurer leurs produits à cette exposition, et lui-même n'hésita pas à y mettre sous les yeux des visiteurs quelques pièces de sa collection. Il nous donne aujourd'hui un curieux volume sur *les Jouets à la World's fair en 1904 à Saint-Louis (U. S.) et l'Histoire de la corporation des fabricants de jouets en France* (Paris, l'auteur, 30, rue des Mathurins, 1908, in-4 de x-83 p., figures et planches hors texte, dont plusieurs en couleurs). On y trouvera, avec des renseignements sur les travaux du comité d'admission et du comité d'installation, sur les difficultés à obtenir l'adhésion des fabricants français, sur les raisons matérielles qui rendent cette participation moins aisée à nos fabricants qu'à ceux d'Allemagne par exemple, sur les produits exposés par les différents pays, y compris le Japon, la Chine et l'Inde, des considérations sur la supériorité à bien des égards des jouets français, mais sur la concurrence terrible que leur font les jouets allemands. M. d'Allemagne, montre bien qu'en dépit des efforts de ces dernières années, auxquels a puissamment contribué M. Lépine par l'organisation des concours de jouets, nous avons encore beaucoup à faire pour reconquérir « à l'étranger, la place que nous occupions autrefois et qui est légitimement due à l'esprit et au bon goût français. » Ce n'est pas seulement d'ailleurs par un intérêt d'actualité que se recommande le livre de M. d'Allemagne. Le titre même, que nous avons transcrit ci-dessus, montre que l'érudit qu'il est n'a pas négligé le côté historique ; et il nous donne sur les corporations qui s'occupaient dans l'ancienne France de la fabrication du jouet, sur leurs statuts, sur leur organisation, sur leur histoire une étude qu'on lira avec intérêt et profit.

— La mort de M. Ulysse Robert avait interrompu, en 1903, la publication

de l'*Annuaire des bibliothèques et des archives.* M. A. Vidier, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, reprend cette publication et nous fait espérer qu'elle se poursuivra régulièrement tous les deux ans. L'*Annuaire* pour 1908 (Paris, Ernest Leroux, 1908) forme un vol. in-18 de VIII-353 p. Modifiant le plan jadis adopté par M. U. Robert, M. Vidier a classé bibliothèques et archives dans une seule série par ordre alphabétique de noms de lieux, les noms commençant par l'article étant classés au mot suivant : le Mans, à Mans ; la Rochelle à Rochelle, etc. Dans chaque localité, les archives et bibliothèques, quand il y en a plusieurs, sont classées par ordre alphabétique. Pour chaque dépôt, M. Vidier s'est efforcé d'indiquer les conditions d'accès, le personnel, le budget (en distinguant parfois, mais non toujours, celui du personnel et celui du matériel), l'importance du dépôt, les catalogues ou répertoires usuels. Il ne s'est pas borné, comme son prédécesseur, à mentionner les dépôts officiels et publics, mais aussi, dans la mesure où il a pu les connaître, les dépôts spéciaux (bibliothèques d'Universités, de sociétés savantes, etc.) dont l'accès, sans être absolument public, n'est du moins pas irrémédiablement fermé à la masse des travailleurs. De même, dans la partie bibliographique de son livre, il n'a pas hésité à mentionner les inventaires d'archives en cours d'impression, dont les feuilles tirées peuvent être consultées dans le dépôt qu'elles concernent et dont la mise sous presse est un indice que le fonds auquel ils se rapportent est classé et consultable. On voit l'utilité de l'*Annuaire* ressuscité par M. Vidier et l'on ne peut que souhaiter qu'il le continue régulièrement en le complétant. Nous ajouterons que, pour la Bibliothèque nationale et les Archives nationales, il existe des tirages à part de l'*Annuaire*, que l'on peut se procurer facilement et qui constitueront pour les travailleurs un guide commode dans ces établissements.

— Le *Bulletin de la Bibliothèque et des travaux historiques de la Ville de Paris*, publié sous la direction de M. Marcel Poëte, en est à son troisième fascicule (Paris, Imp. nationale, 1908, in-8 de XLXX+82 colonnes). Il renferme les travaux ci-après : *L'Office d'informations bibliographiques et de recherches historiques sur Paris. Service public de renseignements* (p. V-XIV) ; — *Les Travaux d'Edme Verniquet et, en particulier, le Plan de Paris dit « Plan des Artistes, »* par M. H. Monin (p. XV-XXXIII) ; — *La Production étrangère sur Paris à la Bibliothèque (1905-1907)*, par M. Étienne Clouzot (p. XXXIII-LVI) ; — *Les Papiers de Ledru-Rollin à la Bibliothèque*, par M. Gabriel Henriot (p. LVI-LXX) ; — enfin, la *Table analytique du « Tableau de Paris », de Mercier*, dressé par M. Alain de Brouard (80 colonnes). Parmi les différentes éditions du *Tableau de Paris*, si précieux pour l'histoire de la capitale et l'étude des mœurs du temps, M. de Brouard a choisi l'édition d'Amsterdam (1783-1789, 12 vol. in-8), considérée par M. P. Lacombe comme la meilleure et la plus complète.

— Un court *Avertissement* de M. Marcel Poëte nous présente le premier volume d'une collection consacrée au *Catalogue méthodique de la Bibliothèque de la Ville de Paris* (Paris, Imprimerie nationale, 1908, in-8 de VI-694 colonnes+2 p. d'addenda et d'errata). Nous avons là les *Impressions du XVIe siècle relatives à l'histoire de Paris et de la France*, par M. Étienne Clouzot, avec observation que « M. François Bruel a travaillé aux commencements de ce catalogue et MM. Gabriel Henriot et Alain de Brouard à une partie de la Table. » M. Marcel Poëte expose comme suit le plan qui a été adopté : « La notice de chaque pièce comprend non seulement les éléments énonciatifs et descriptifs qui sont l'essence du catalogue, mais aussi le signalement purement bibliographique de cette pièce, joint, s'il y a lieu, au relevé de

l'intérêt documentaire qu'elle offre au point de vue de l'histoire de Paris. C'est donc, en plus d'un simple catalogue, et par rapport aux ressources de la Bibliothèque, une monographie à la fois bibliographique et historique... Le Catalogue proprement dit est divisé en deux parties : la première se rapporte à un « Recueil des choses remarquables advenues en France » durant la seconde moitié du XVIe siècle, dénommé *Recueil Valençay*, parce qu'il fit partie des collections de ce château ; la seconde concerne le *Fonds général* de la Bibliothèque... Le *Recueil Valençay* compte 63 tomes et 1 volume manuscrit de tables, reliés en parchemin souple avec filet doré autour des plats et dorures au dos. Sur le dos également, se trouve le titre manuscrit du tome reproduit dans le Catalogue... Les volumes de ce recueil, conservés sous les nos 550,001 à 550,063, se succèdent dans l'ordre de leur tomaison. Quant au *Fonds général*, il se présente suivant les règnes auxquels se rapportent les ouvrages décrits. La *Table* qui suit n'est pas un simple index ; elle a été conçue comme une sorte de contre-partie alphabétique complète (noms propres, mots typiques, etc.). » Ajoutons que cet excellent instrument de travail est illustré de huit curieuses planches.

— M. José de Bérys nous donne une sorte de traité ironique de l'arriviste intitulé : *Le Professeur de bluff* (Paris, Sansot, 1908, petit in-12 de 73 p. — Prix : 1 fr.). Il suppose un certain Vincent Gardannes, lequel, généralement dénué des scrupules ordinaires, expose de façon un peu cynique parfois, mais non sans esprit et bonne humeur, les moyens les plus sûrs, d'après lui, de faire son chemin dans la littérature ou dans les arts. Ce Gardannes, en « Pégase déferré » fait d'ailleurs faillite : abdiquant tout rêve de célébrité, il finit dans la peau d'un receveur-buraliste exerçant au pays de Tartarin. *Sic transit gloria mundi !*

— La direction du journal l'*Univers*, ayant projeté de donner six pages au lieu de quatre à ses abonnés, adresse aux catholiques un pressant appel pour terminer la souscription des 5 000 actions de 100 fr. nécessaires pour la réalisation de l'entreprise. Une circulaire très détaillée, signée de M. François Veuillot, nous promet que le journal ainsi agrandi « s'efforcera de présenter tout ensemble un fonds d'études assez solide pour suffire aux esprits les plus laborieux, d'un attrait littéraire assez brillant pour satisfaire les intelligences les plus cultivées, une documentation assez vivante et assez pratique pour outiller les apôtres populaires les plus entreprenants. » — Les souscriptions doivent être envoyées à M. l'Administrateur de *l'Univers*, 17, rue Cassette, à Paris (VIe arr.).

AGENAIS. — Vient de paraître le tome XV de la deuxième série du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen* (Agen, maison d'édition et imprimerie moderne, 1908, in-8 de 555 p.). Ce fort volume ne renferme que deux études. La première a pour auteur M. l'abbé A. Durengues ; elle retrace l'existence assez mouvementée de *M. Boileau de l'Archevêché*, orateur et écrivain (p. 1 à 334). « Celui dont nous nous proposons ici d'écrire la vie, dit M. Durengues, est surtout connu dans l'histoire sous le nom de M. Boileau de l'Archevêché. C'est, en effet, pendant qu'il fut le commensal et le conseiller intime de M. de Noailles, cardinal et archevêque de Paris, de 1696 à 1704, qu'il atteignit sa plus grande célébrité. Avant, il avait été précepteur de deux des fils du duc de Luynes, et alors on l'appelait, pour le distinguer de ses homonymes, M. Boileau de l'hôtel de Luynes... Plus tard, dans les derniers temps et après sa retraite de l'archevêché de Paris, il devint, pour le public, M. Boileau, chanoine de Saint-Honoré. » A coup sûr, il eût été plus simple de l'appeler par son nom véritable : Jacques

(Jean). Il avait pour père un sieur Jacques, surnommé Beaulaigne, et était né à Agen en 1649. Lorsqu'il vint à Paris, il jugea sans doute utile de « franciser » Beaulaigne en Boileau. Quoi qu'il en soit, la biographie de ce personnage, mort à Paris le 10 mars 1735, dans sa 86e année, a été amplement écrite par M. Durengues qui l'a appuyée de pièces justificatives (p. 239 à 329), sans compter les additions et corrections (p. 330-334). Un portrait n'eût pas été inutile et une table des noms de lieux et de personnes eût complété avantageusement ce travail consciencieux. — La deuxième étude que nous trouvons ici est intitulée : *Le Livre d'or de la vigne dans l'Agenais et le Lot-et-Garonne depuis 1709 jusqu'en 1907* (p. 333-549). L'auteur, M. O. Granat, a ainsi divisé son travail : Avant-propos. — Chapitre Ier. La Culture de la vigne vers 1715. Les Intendants de Bordeaux et les vignerons. L'Enquête de 1760. Le Travail de la vigne au XVIIIe siècle. Les Cépages. — Chapitre II. Les Vendanges : le ban des vendanges. Les Crus : les vins verts, les vins doux, les vins muets. La Fraude. Les Mesures du vin : barriques et tonneaux. Les Récoltes au XVIIIe siècle. Le Prix du vin. — Chapitre III. Le Commerce des vins au XVIIIe siècle : les moyens de transport. La Vente du vin dans chaque juridiction. Les Congés. Les Visites des caves. Le Commerce avec Bordeaux, la Bretagne et la Flandre. Le Grand Procès du « Haut Pays » avec les Bordelais. Le Commerce avec la Hollande : les droits divers. Les Eaux-de-vie. — Chapitre IV. Le Vignoble lot-et-garonnais jusqu'à la crise de l'oïdium. La Révolution et l'agriculture. L'Extension du vignoble. La Liberté commerciale. Les Guerres et leur répercussion sur l'état économique. Le Sucre de raisin. Les Piquettes. Les Eaux-de-vie. — Chapitre V. La Crise de l'oïdium et les progrès de la vigne en Lot-et-Garonne sous le second Empire. — Chapitre VI. La Destruction du vignoble lot-et-garonnais [par le phylloxéra et sa reconstitution. — Chapitre VII. Les Maladies de la vigne et les remèdes. — Chapitre VIII. La Surproduction, la mévente, les remèdes. — Conclusion. — Annexe. — Étude historique et économique très intéressante.

ANJOU. — Sous le titre : *École de médecine et de pharmacie d'Angers. Centenaire 1807-1907* (Angers, Germain et Grassin, in-4 de 300 p. — Prix : 15 fr.), le directeur et les professeurs de l'école publient un volume qui fait grand honneur aux presses angevines ; ils y ont joint 36 plans et dessins dans le texte, et 46 planches, portraits et vues, hors texte. Les portraits sont ceux des professeurs. en commençant par celui de Michel Chevreul qu'on eût appelé aujourd'hui « un gynécologue » — et dont la longévite (il mourut à 91 ans) rapprochée de celle de son fils, l'illustre chimiste, mort à 103 ans, en 1889, n'est pas sans intérêt pour les études de biologie. — L'histoire de l'école d'Angers comprend quatre périodes. En 1807, des cours pratiques de médecine et de pharmacie sont institués dans l'hospice civil et militaire ; en 1820, ces cours d'instruction médicale sont transformés en École secondaire de médecine (universitaire) ; en 1841, cette école prend le titre d'École préparatoire, et en 1890 d'École préparatoire réorganisée de médecine et de pharmacie. Les professeurs ont avec raison pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de retracer les principaux événements de son existence, ses origines et ses transformations, et de faire revivre la physionomie des maîtres disparus : chaque professeur a présenté, pour cela, l'historique de la chaire qu'il occupe. On a eu l'heureuse idée d'y joindre la liste de tous les professeurs et de tous les étudiants depuis 1807.

— Un érudit, connu par de nombreux travaux dans les sciences naturelles, M. Gabriel Rogeron, vient de faire imprimer une étude d'un tout autre genre ; ce sont des recherches généalogiques sur ses ancêtres paternels et

leurs alliances, depuis le xve siècle, sous le titre *Famille Rogeron* (Angers, Siraudeau, in-8 de 256 p.). On y trouve des notes intéressant la topographie et la bourgeoisie ou la noblesse angevines, entre autres les deux Boré, l'orientaliste et le supérieur des lazaristes, l'archéologue V. Godard-Faultrier, créateur du Musée d'antiquités d'Angers, etc. L'auteur y a joint de jolis dessins des fiefs et seigneuries possédés par les Rogeron et leurs alliés. Malgré quelques légères erreurs difficiles à éviter dans les travaux du genre, c'est là une sorte de « livre de raison » poursuivi pendant plus de quatre cents ans, et que toutes les familles devraient essayer de constituer.

Bourgogne. — Parmi les titres et papiers de la famille Catin de Richemont, récemment acquis par la Bibliothèque de Dijon, M. C. Oursel, conservateur de cet établissement, a distingué deux petits carnets de notes, qu'il publie, avec une excellente Introduction et des notes très érudites, sous le titre suivant : *Deux Livres de raison bourguignons. Le Livre de Dominique de Cuny, chronique dijonnaise du temps de la Ligue, et le Livre de la famille Robert, notes sur le village de Couchey* (Dijon, J. Nourry, 1908, in-8 de 141 p.). Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*). Le premier de ces documents, intitulé : *Mémoire de ce que nous avons despendu et faict depuis le jour de nos nopces*, commence en décembre 1592 et se termine en septembre 1594. Tout d'abord, Dominique de Cuny (ou Cugny) note au jour le jour les faits divers concernant sa famille : « les circonstances de la noce, les cadeaux reçus, les voyages, les vendanges, l'entrée dans sa maison de Saint-Étienne, les travaux qu'il y entreprend, et les menues dépenses du ménage, avec les honoraires de son métier d'avocat. Puis, brusquement, le caractère du livre change, et il se transforme en une véritable chronique dijonnaise. La tentative d'exécution et l'évasion mouvementée du capitaine La Gauche frappent notre homme, et il en rédige sur son livre une courte relation, à la fin d'octobre 1593. Peu à peu les notes domestiques deviennent plus rares, jusqu'à disparaître complètement, remplacées par un bref memento des événements qui se déroulent sous les yeux de ce bourgeois. » Ce Cuny était « un ligueur fanatique » : tout ce qu'il écrit contre les adversaires de la Ligue le prouve surabondamment. En ce qui concerne la chronique dijonnaise que renferme son livre de raison, « nous pouvons conclure, dit M. Oursel, que si elle ne fait pas connaître un grand nombre de faits nouveaux, elle nous apporte, malgré son petit volume, par l'esprit qui l'anime, une très utile contribution à l'histoire de l'opinion publique à Dijon au temps de la Ligue. — Quant au livre de la famille Robert, il offre « un caractère et un intérêt tout différent... » Il comprend deux parties bien distinctes : la première «... est une sorte de memento des principaux événements survenus en France et en Bourgogne, de 1625 à 1630... » ; la seconde «... est une copie exécutée par Claude Robert, arpenteur juré à la Table de marbre du Palais à Dijon, des *Articles de convenance* écrits par son grand-père Jean Robert le jeune et par son père François Robert, auxquels il a ajouté, à dater de 1646, quelques articles supplémentaires. L'ensemble de cette seconde partie s'étend de 1573 à 1668. On y trouve non seulement la mention assez sommaire des naissances et des décès dans la famille, mais encore l'indication des phénomènes ou accidents météorologiques et leur répercussion sur le prix du vin et des grains ; les auteurs notent en outre les faits importants qui se déroulent sous leurs yeux. Beaucoup de ces notes concernent uniquement le village de Couchey, dans la banlieue de Dijon... Des misères qui accablent leur village au milieu des guerres, ils tracent une esquisse sobre peut-être,

mais d'un relief puissant... Telle page sur les guerres de religion, sur la guerre de Trente ans et l'invasion de Gallas apporte un commentaire vivant aux documents divers qui nous renseignent par ailleurs sur ces temps de tristesse et de désolation. » Ce dernier livre de raison intéressera presque autant la Franche-Comté que la Bourgogne à cause des quelques détails fournis sur le siège de Dole de 1636 et la démolition des fortifications de cette ville en 1668. M. Oursel a complété sa très intéressante publication par une table des noms de personnes et de lieux et même des choses et des faits les plus saillants enregistrés dans les deux livrets ou rappelés dans l'Introduction.

Franche-Comté. — M. Alfred Vaissier a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (année 1907) un travail qui porte le titre de : *Bulletin archéologique 1907* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 20 p.), où il nous entretient successivement des fouilles exécutées à l'ancienne abbaye Saint-Paul de Besançon, dans la Grande Rue de cette ville, des travaux faits au square archéologique Castan (avec une notice de 12 pages où sont décrits les inscriptions et fragments sculptés, des XVIe et XVIIe siècles, groupés en une sorte de monument à l'entrée de ce square). Pour finir, l'auteur nous offre de très intéressantes considérations sur le théâtre romain de Vesontio.

— Le même érudit passe à un tout autre ordre de choses avec sa plaquette intitulée : *Les Paniers, poème comique en patois de Besançon et sa traduction en patois jurassien* [suisse]. (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 12 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1907). D'après un travail publié par M. le professeur Arthur Rossat, de Bâle, M. Vaissier examine le singulier poème en patois bisontin et anonyme, imprimé à Besançon « vraisemblablement en 1735 » (car cet imprimé n'est pas daté), et mis en vente « chez Jean-Claude Bogillot, Imprimeur-Libraire, grande rue, proche le Pont, à l'Image Saint Augustin. » Puis il le compare avec une imitation, assez grossière de ton, en patois du Jura suisse, faite par un certain Ferdinand Raspieler, curé de Courroux. L'œuvre originale, composée en patois de Besançon, a pour titre : *L'Arrivée d'une dame en l'autre monde, habillée en panier*. De qui est cette satire contre la mode du XVIIIe siècle ? Du conseiller Bizot ? On l'a cru ; mais cela n'est pas bien prouvé, quoique assez vraisemblable. En tout cas elle est fort curieuse, et selon Nodier, elle reste « la plus rare des productions franc-comtoises. » Mais l'exemplaire dont M. le professeur Rossat a pris copie à Besançon n'est pas unique, comme semble le croire M. Vaissier : nous en connaissons un deuxième qui fait partie d'une riche bibliothèque comtoise de Paris.

— On sait que Bassal et Bernard (de Saintes) avaient été chargés d'une mission dans le département du Doubs, par décret de la Convention du 17 août 1793. Dans *l'Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du Territoire de Belfort pour 1908* (Besançon, impr. Jacquin, in-8) on trouvera (p. 425-429) trois arrêtés de ces représentants, datés de Dole, 31 août 1793, et de Besançon, 18 et 24 septembre suivants, lesquels ont trait aux subsistances.

— Des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, M. Léonce Pingaud a extrait son travail sur *la Franche-Comté en 1805, d'après des documents inédits* (Besançon, imp. Dodivers, 1908, in-8 de 31 p.). Les documents inédits dont il s'agit « fourniront aux historiens de notre pays, dit M. Pingaud, quelques curieux renseignements sur l'état de la Franche-Comté au commencement du premier Empire. Ils ont pour auteur le général d'Aboville, alors titulaire de la sénatorerie dont le chef-lieu était Besançon, et Jean de Bry, préfet du Doubs. » D'Aboville avait d'abord écrit un rapport sur le département

du Doubs, dont la trace est perdue. Mais les Archives nationales possèdent un autre rapport de ce sénateur sur le département de la Haute-Saône, dressé à Vesoul le 26 messidor an XIII (15 juillet 1805), que l'on trouve ici reproduit *in extenso*. Cette enquête sommaire a eu pour but de renseigner le gouvernement impérial sur l'état moral, social et économique du département. Quant à la deuxième pièce exhumée par M. Pingaud, elle consiste en « une série de notes très complètes rédigées à la même époque par le préfet Jean de Bry sur son département [le Doubs]. Elles remplacent pour nous, et avantageusement sans doute, le travail perdu de d'Aboville... On y voit, en particulier, que de Bry, non content de parcourir en tous sens sa circonscription, fit, à titre officieux, une excursion rapide dans le pays de Montbéliard, alors dépendant du Haut-Rhin ; il y étudia sur place l'industrie naissante de cette région, en fit valoir les progrès et en pressentit l'avenir.»

— M. Ernest de Ganay vient de publier, sous le titre : *La Cendre des heures* (Paris, Floury, petit in-8 de 127 p. — Prix : 3 fr. 50) un recueil de poésies dont les sujets, pour familiers qu'ils soient à tous les débutants, n'en sont pas moins traités avec une originalité particulière. La manière indique un tempérament poétique. Quant à la note qui résonne ici, c'est surtout la note amoureuse ; mais elle est délicate, fine, passionnée aussi ; trop peut-être. Parmi les jolies fleurs dont cette gerbe se compose, nous pouvons mentionner, en courant : *Csardas*, *Récolte*, *la Tendresse*. N'oublions pas *Ta Robe rose*, pièce absolument charmante, et *Impressions à Chaville*. Ce délicieux coin des environs de Paris a bien inspiré le poète ; citons les sept premiers vers :

Chaville. Un soir d'été, tendre ainsi qu'une femme,
Un de ces soirs de Juin où s'abandonne l'âme
A la douceur, suprême et seule, d'exister...
Où d'impossible amour le cœur aime à songer,
Où les sens nonchalants s'en vont au gré des choses
Et se laissent bercer par la senteur des roses,
Le coloris du soir, les rumeurs du couchant.

D'autre part, M. de Ganay n'a pas su résister au désir de sacrifier à l'idole décadente, avec *les Trains* et *Symphonie à la lune* ; mais il possède sur ses émules dans le genre une double supériorité : d'abord ses vers sont parfaitement compréhensibles; ensuite ils sont assez jolis, malgré leur facture bizarre, pour lui éviter une condamnation sans appel. Notre avis est qu'avec un peu de travail M. de Ganay peut prendre rang parmi les bons poètes. Nous lui conseillerons de s'essayer à décrire les sites pittoresque de sa province de Franche-Comté, de rimer certaines légendes du cru et aussi des faits saillants d'histoire locale. Poète du clocher, M. E. de Ganay a tout ce qu'il faut pour conquérir ce titre et le faire brillamment valoir.

LIMOUSIN. — Le patriotisme a sa première expression, la plus touchante à notre avis, dans l'amour du coin de pays où l'on vit, où l'on a ses attaches de famille, ses souvenirs, ses traditions. Sans cet amour particulier de la petite patrie, le dévouement à la grande nous paraît, pour le moins, de qualité douteuse. Et donc, quand, dans l'une de nos vieilles provinces, nous trouvons un organe bibliographique tel que *le Bibliophile limousin*, tout de suite nous voyons là l'expression sincère, vive, éloquente même d'un patriotisme de bon aloi qui consiste à garder la mémoire, pour ceux qui viendront plus tard, des œuvres de toute envergure des écrivains

limousins. Pour mettre sur pied, chaque trimestre, une livraison du *Bibliophile limousin*, il faut avoir l'œil ouvert sur tout ce qui se publie de livres et d'articles de revues et de journaux dans les départements limousins, dans la région avoisinante et à Paris, soit pour les mentionner de façon sommaire, mais exacte, soit pour reproduire certains articles, soit enfin pour rédiger des comptes rendus. C'est la besogne assez ardue que se sont imposée M. Paul Ducourtieux et ses collaborateurs ; et il suffit de parcourir, entre autres, les quatre livraisons de l'année 1907 (Limoges, imp. Ducourtieux et Goux, in-8 de 128 p.) pour comprendre l'intérêt que présente le recueil. Mais les sujets de bibliographie pure n'occupent pas entièrement chaque livraison ; on trouve là aussi des études sur des sujets variés, tous nettement régionaux. Ainsi, en 1907, nous avons à noter : *Contribution à l'histoire des périodiques limousins* (suite), par M. Paul Ducourtieux (p. 1-10) ; — *Répertoire du fonds Alluaud*, par M. Alfred Leroux (p. 33-39) ; — *Notes complémentaires sur Rabelais et les Limousins*, par M. Alphonse Précigou (p. 65-72). — *Catalogue analytique des manuscrits d'une bibliothèque limousine* (1re partie). *Auteurs limousins. Ouvrages relatifs au Limousin*, travail fort intéressant signé des simples initiales : G. C.-S., assez transparentes pour nous les faire attribuer à M. Clément-Simon.

NIVERNAIS. — Voici le troisième fascicule du tome XII de la 3e série (XXIIe volume de la collection) de l'érudit *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1908, in-8 paginé 389-540, avec 3 pl.). Dans ce fascicule ont trouvé place les travaux ci-après : *Châteauneuf-Val-de-Bargis*, par M. l'abbé L. Charrault (p. 389-476, avec 1 pl.). Bonne monographie, qui a le tort cependant de ne pas posséder de tables ni de matières ni des noms de lieux et de personnes ; — *Le Testament d'Henri de Saxe*, chanoine de Nevers, « natif du pays d'Allemagne », en date à Nevers du 8 mars 1481, publié, avec une Introduction, par M. E. Duminy (p. 477-494) ; — *La Pierre tombale d'Henri de Saxe*, dans la cathédrale de Nevers, par M. G. Gauthier (p. 495-498) ; — *Une Paroisse nivernaise pendant la Révolution* (*Chaulgnes*), *1789-1803*, par M. l'abbé J. Charrier (p. 499-537) ; — *Une très Ancienne Maison à La Charité* (dans le quartier bas de la ville, rue des Hôtelleries, n° 9), par M. René de Lespinasse (p. 538-540, avec 2 planches).

NORMANDIE. — Notre collaborateur le baron J. Angot des Rotours vient de raconter, dans une brochure très documentée, la carrière administrative du « citoyen », puis « chevalier », puis « baron » Lamagdeleine, premier préfet nommé dans l'Orne par le gouvernement consulaire en application de la Constitution de l'an VIII. Cet opuscule, intitulé : *Le Premier Préfet de l'Orne, J.-V.-M. Lamagdelaine, 1800-1815* (Alençon, imp. alençonnaise, 1908, in-8 de 19 p.), dépasse de beaucoup la portée d'une simple notice biographique. La figure évoquée résume à elle seule toute une époque, capitale dans l'histoire de la France. Lamagdelaine réunissait les tendances opposées des deux personnels parmi lesquels Bonaparte choisit ses représentants, espérant en faire les modèles des fonctionnaires dociles au gouvernement, toujours prêts à obéir avec zèle. C'est ainsi que l'on peut résumer la vie de ce méridional intelligent et instruit, que M. des Rotours a sauvé de l'oubli.

— Sous ce titre : *Mémoires de l'ouvrier François Leblanc, adjoint au maire de Monville en 1848. Projet d'Adolphe Peynaud, manufacturier, sur la crise industrielle de 1848 à Rouen* (Paris, Cornély, 1908, gr. in-8 de 72 p. — Prix : 2 fr.), M. A.-M. Gossez a mis au jour deux pièces d'une importance inégale, mais dont aucune ne méritait les honneurs de l'impression. Dans

la première « l'ouvrier Leblanc » commence par déclarer, avec un certain cynisme, « qu'il ne tentera même pas d'être impartial. » Et de fait, les récits, très tendancieux, qu'il a rédigés dans un style de peintre en bâtiments, ont pour but de jeter le discrédit sur une condamnation portée par la cour d'assises du Calvados contre deux révolutionnaires de Monville, Chatel et Planquette, en punition de la part qu'ils avaient prise à l'insurrection des 27 et 28 août 1848 à Rouen. A vrai dire l'apologie des deux condamnés et de leur avocat Me Scheppers, n'est rien moins que concluante, et l'ensemble du document ne renferme pas la moindre notion qui puisse intéresser la solution des problèmes politiques ou sociaux. Quant à l'élucubration émanée de la plume de M. Ad. Peynaud, elle ne contient aucune idée praticable, mais une série de termes obscurs : « bases fictives du crédit, ... concurrence illimitée, ... concurrence déloyale... » Tout cela n'ajoutera pas grand'chose aux progrès de la science. Disons cependant que les quelques pages dues à la plume de M. Gossez, qui encadrent ces médiocres productions, font contraste, par la clarté et la correction, avec l'obscurité prétentieuse des textes publiés.

— La brochure de M. Émile Bonnet : *L'Église abbatiale de Saint-Guilhem le Désert* (Caen, Delesques, 1908, in-8 de 59 p., avec 14 plans et grav.), est une monographie du monument, monographie très complète, rédigée par un excellent observateur, bien renseigné. Il serait à désirer que les mêmes méthodes d'examen fussent appliquées avec la même conscience à tous les monuments ayant une histoire. L'église de Saint-Guilhem méritait d'autant plus cette étude, qu'elle a été construite à une époque de transition, et probablement avec des matériaux « remployés », par des ouvriers qui avaient connaissance des procédés de construction des Byzantins. L'influence orientale qui se fait sentir est intéressante à constater. Assurément, quand on écrira le livre définitif sur la genèse des styles d'architecture chrétiens, la brochure de M. Bonnet sera citée.

Allemagne. — Dans ses précédentes éditions, la *Chrestomathie* de Bartsch a déjà rendu de grands services aux étudiants qui abordent les anciens textes français ; les fragments dont elle se compose sont en effet judicieusement choisis, le texte suffisamment critique et la lecture est facilitée par un glossaire et une grammaire qui y sont joints. Le nouvel éditeur a pris la peine de faire une recension de tous les morceaux publiés, d'après les éditions les plus récentes ou d'après les meilleurs manuscrits; il a remanié la table, la rendant plus claire et l'élargissant ; de telle sorte que le volume, s'il y gagne en épaisseur, devient plus maniable et plus commode à consulter. Aussi nous ne doutons pas que les étudiants en philologie romane, toujours plus nombreux, lui feront le meilleur accueil (*Chrestomathie de l'ancien français* (VIIIe-XVe *siècles*), *accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire* par Karl Bartsch. 9e édition entièrement revue et corrigée par Leo Wiese, Leipzig, Vogel, 1908, in-8 de x-537 p.).

Belgique. — Avec empressement, nous signalons et nous recommandons à tous les amis du livre en général et principalement aux travailleurs le *Rapport sur l'Institut international de bibliographie et l'Organisation systématique de la documentation* (Bruxelles, 1, rue du Musée, 1908, in-8 de 35 p., avec 3 grav.). Ce rapport comporte les divisions suivantes : I. Les Documents et la Documentation. — II. L'Institut international de bibliographie et la Coopération des groupes associés en vue d'organiser internationalement la documentation. — Historique de l'Institut. — IV. Répertoires, collections, services et publications de l'Institut.

Italie. — *Maria Carolina d'Austria e la politica inglese in Sicilia* (Acireale, Ferroire, 1907, in-8 de 31 p.) est le titre d'une conférence donnée le 29 juin 1907, par M. Francesco Guardione, à la docte *Académie degli Zelanti* d'Acireale (Sicile) : il ne faut pas s'étonner que le style en soit, çà et là, plus fleuri et les références moins nombreuses que ne l'exigeait la sévérité de l'histoire. Au demeurant, tableau sommaire, mais exact et précis, du règne des Bourbons en Sicile et de la politique de Marie-Caroline (du 23 janvier 1806 jusqu'au 14 juin 1813, date de son départ pour Vienne, *via* Constantinople-Odessa-Lemberg) à l'égard de l'Angleterre, dont elle ne voulait être d'abord que l'alliée et dont elle devint par force la protégée. L'évolution de la politique anglaise et le système gouvernemental de Lord Bentinck sont caractérisés avec netteté. Quelque longueur dans le récit du voyage et surtout dans le détail des fêtes du Ramadan (p. 22-23), offertes en spectacle à la Reine voyageuse. A noter l'impartialité de l'auteur envers Marie-Caroline; il ne s'associe pas à ses panégyristes, mais rend justice à son énergie virile. A noter aussi, son effort d'équité dans le récit difficile de cette malheureuse époque, où indépendance et liberté sont représentées chacune à Naples et en Sicile par une domination étrangère. La dynastie des Bourbons représente à la fois l'indépendance et l'absolutisme, mais semble au profit de celui-ci trahir celle-là et la sacrifier à l'Angleterre. Murat symbolise la liberté, mais viciée à l'origine par l'essence étrangère de son pouvoir, par l'asservissement du royaume au joug napoléonien. M. Guardione a su rester impartialement, impersonnellement neutre entre les deux principes; quelques mots marquent peut-être sa sympathie pour « ce généreux soldat » (p. 13-14). — En appendice, importante lettre politique de la Reine à Bentinck et cinq lettres d'elle (avec signatures et post scripta autographes) au bandit calabrais Nicola Gualtieri Piedigrano, un des anciens chefs de bandes du cardinal Ruffo. Il est piquant de voir comment l'altière Marie-Caroline savait ménager et flatter ce peu recommandable auxiliaire. — Le court résumé de M. Guardione rendra de réels services aux historiens.

Macédoine. — La question macédonienne, toujours ouverte, nous vaut et nous vaudra d'innombrables publications. Les diverses nationalités qui cohabitent en Macédoine défendent leurs droits et leurs intérêts avec une ardeur et une persévérance inlassables. Serbes, Bulgares, Grecs, Albanais, Roumains du Pinde (dits Koutzovalaques) et Turcs s'attaquent et se défendent par les moyens les plus variés qui vont de la rédaction de savants ouvrages d'histoire et d'ethnographie jusqu'au brigandage sanglant. M. Neoclès Kasasis, professeur à l'Université d'Athènes, publie une brochure : *La Macédoine et les Roumains, exposé historique* (Paris, Stock, 1907, petit in-8 de 87 p. — Prix : 1 fr. 50), spécialement dirigée contre les Roumains dont il combat les prétentions et stigmatise les procédés. Les écrivains roumains n'ont pas attendu cette publication pour retourner aux Grecs des arguments analogues. Lue sans parti pris, cette étude peut rendre service, car elle expose clairement les griefs de deux des parties en cause.

Russie. — Aux études d'histoire diplomatiques de M. Frédéric Clément-Simon que nous avons déjà signalées vient s'en ajouter une nouvelle : *Un Ambassadeur extraordinaire russe à Constantinople à l'époque de Catherine II et de Sélim III, le général Kutusof* (Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*. Paris, impr. Plon-Nourrit, 1907, in-8, 19 p.). Il s'agit de l'ambassade solennelle qui suivit la paix d'Iassy, en 1792, ambassade d'un éclat extraordinaire, mais qui n'eut guère de résultats politiques. Aussi est-ce surtout le côté extérieur,

les fêtes et cérémonies que M. Clément-Simon nous fait connaître dans un récit piquant et plein de détails curieux.

SUISSE. — Les *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* continuent à publier d'intéressants travaux sur la géologie des Alpes fribourgeoises ; c'est ce dont fournit la preuve le récent travail du Dr Arthur Felix Engelke sur la tectonique des environs de Bulle, travail de pur détail, mais établi avec le plus grand soin et accompagné d'excellentes photographies et de croquis très instructifs. La seule lacune que nous y avons constatée, est l'absence d'un croquis d'ensemble de la région étudiée par le Dr Engelke ; sans doute, la belle carte topographique suisse n'existe pas pour ne pas être utilisée ; nous pensons toutefois qu'une esquisse sur laquelle M. Engelke eût reporté ses observations n'aurait pas été inutile (*Untersuchung über die Tektonik der Ebene von Bulle*. Fribourg, impr. Fragnière, 1907, in-8 de 52 p., avec planches et croquis. — Prix : 2 fr. 50).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Loi dans l'Ancienne Alliance*, par L. Gautier (in-16 carré, Lausanne, Bridel). — *Theologia biblica sive scientia historiae et religionis utriusque Testamenti catholica*, scripsit P. M. Hetzenauer. T. I. *Vetus Testamentum* (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *La Composition du livre d'Habacuc*, par F. Nicolardot (gr. in-8, Fischbacher). — *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, par le P. A. Jaussen (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Les Procédés de rédaction des trois premiers évangélistes*, par F. Nicolardot (gr. in-8, Fischbacher). — *Le Problème de la justification dans saint Paul, étude de théologie biblique*, par E. Tobac (in-8, Louvain, Van Linthout). — *Le Catéchisme et sa pédagogie, ou Nouvelle Méthode pratique d'enseignement sûre et rapide de la doctrine catholique*, par l'abbé L. Reignat (petit in-12 oblong, Haton). — *De Gratia Christi in I-II partem Summae theologicae S. Thomae Aquinatis a q. CIX ad. q. CXIV*, auctore R. Tabarelli (in-8, Romae, Bretschneider). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église*, édition complète publiée par les soins de religieuses de la Visitation du 1er. monastère d'Annecy. T. XV. *Lettres*. Volume V (gr. in-8, Lyon et Paris, Vitte) — *Méditations sur l'Eucharistie*, de Bossuet, éd. nouvelle par l'abbé M. Caron (in-32, Haton). — *Le Décret sur la communion quotidienne et son application aux fidèles*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-16, Beauchesne). — *Le Besoin et le devoir religieux*, par M. Sérol (in-16, Beauchesne). — *Psychologie de l'incroyant*, par X. Moisant (in-16, Beauchesne). — *Ce que sera le prêtre au* XXe *siècle*, par Mgr H. Bolo (in-18, Haton). — *Pour le peuple, conférences dialoguées*, par J. et P. Gaboreau (in-16, Beauchesne). — *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, par Rudolf Steiner ; trad. de l'allemand par E. Schuré (in-16, Perrin). — *Le Droit pénal romain*, par T. Mommsen ; trad. de l'allemand par J. Duquesne. T. II et III (2 vol. gr. in-8, Fontemoing). — *Aperçu de l'état actuel des législations civiles de l'Europe, de l'Amérique, etc..., avec indication des sources bibliographiques*, par A. Amiaud. 2e éd. mise au courant... par G. Amiaud (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Précis théorique et pratique de procédure civile*, par E. Glasson, avec le concours, au point de vue pratique, de P. Colmet-Daage. 2e éd. mise au courant de la législation et de la jurisprudence par A. Tissier. T. I (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *De l'Empêchement, en droit ottoman, de recevoir par succession pour cause de divergence de nationalité* (*Ihtilafi dar*), par K. Zohrab, (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Manuel de philosophie, rédigé conformément au dernier programme de la classe de philosophie-lettres*, par G. Sortais, (gr. in-8, Lehielleux). — *Cours de philosophie positive*, par A. Comte. T. III (petit in-8, Schleicher). — *Philosophie de la religion*, par H. Höffding ;

trad. d'après l'édition anglaise par J. Schlegel (in-8, Alcan). — *Les Sciences philosophiques*, par A. Rey (in-8, Cornély). — *L'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant*, par E. Van Biéma (in-8, Alcan). — *La Synthèse mentale*, par G. Dwelshauvers (in-8, Alcan). — *Pensées d'harmonie, 1904-1907*, par M. de Meck (in-16, Plon-Nourrit). — *Martin Knutzen. La Critique de l'harmonie préétablie*, par E. Van Biéma (in-8, Alcan). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon (in-8, Alcan). — *L'Éducation dans la famille. Les Péchés des parents* (in-16, Alcan). — *L'Éducation intellectuelle, morale et physique*, par H. Spencer ; trad. de l'anglais par M. Guymiot (in-8, Schleicher). — *Le Problème de la misère et les Phénomènes économiques naturels*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *La Mutualité scolaire*, par M. Berteloot (gr. in-8, Alcan). — *Gayetes d'Esculape*, par les Drs Witkowski et Cabanès (in-8, Maloine). — *Thérapeutique hydro-minérale des maladies vénériennes*, par le Dr H. Pelon (in-18, F.- R. de Rudeval. — *Traité de physique*, par O. D. Chwolson : trad. sur les éditions russe et allemande par E. Davaux, édition suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. et F. Cosserat. T. I, 4e fasc. (gr. in-8, Hermann). — *Principes de l'industrie laitière. Le Lait, la crème, le beurre, les fromages*, par L. Lindet (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Manuscrits de Évariste Galois*, publiés par J. Tannery (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Œuvres de Charles Hermite*, publiées par E. Picard. T. II (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les théories générales de l'analyse*, par R. Baire. T. II. *Variables complexes. Applications géométriques*, (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Éducation patriotique du soldat*, par le Cte M. Roland (in-16, Perrin). — *Les Maîtres de l'art. Ghirlandaio*, par H. Hauvette, petit in-8, Plon-Nourrit). — *La Grammaire latine selon les grammairiens latins du* IVe *et du* Ve *siècle*, par C. Lambert (in-8, Champion). — *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, par P. Sébillot (in-18 cartonné, Doin). — *Au milieu du chemin de notre vie. Poèmes légendaires, symboliques et religieux*, par Dom Bruno Destrée (in-16, Bloud). — *L'Essor*, par la baronne A. de Brimont (in-16 Plon-Nourrit). — *Comme au temps joli des marquises, poésies*, par H. Allorge (petit in-8, Plon-Nourrit. — *Théâtre* de Léon Duvauchel, (in-18, Lemerre). — *Mon Mari*, par J. Pravieux (in-16, Plon-Nourrit). — *Chez les heureux du monde*, par E. Wharton ; trad. par C. du Bos (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Inutile Volonté*, par L. Gauthey (in-16, Plon-Nourrit). — *Camille Frison, ouvrière de la couture*, par A. Vernières (in-16, Plon-Nourrit). — *La Folle Aventure*, par A. Lichtenberger (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire d'une demoiselle de modes*, par P. Lautrey (in-18, Calmann-Lévy). — *Colette*, par A. Theuriet (in-18, Lemerre). — *La Glorita, fille et marquise*, par R. Maizeroy (in-18, Lemerre). — *Le Petit Jardin de dame Morel, ou l'Idole favorite*, par L. Demonts (in-18, Lemerre). — *L'Ève*, par E. Joliclerc (in-18, Lemerre). — *La Tabatière du cardinal*, par H. Harland ; trad. de l'anglais par D. Meunier (in-16, Hachette). — *L'Armée qui souffre*, par F. Médine (in-16, Fontemoing). — *Contre le flot*, par P. Le Rohu (in-12, Lethielleux). — *Les Trois Apôtres*, par G. Beaume (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Miguette de Cante-Cigale*, par E. Delbousquet (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Callista, esquisse du* IIIe *siècle*, par Newman ; trad. de l'anglais par M.-A. Pérate (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Exilée*, par M. Delly in-12, H. Gautier). — *Les Ensoleillés*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Les Femmes d'esprit en France, histoire littéraire et sociale*, par le comte J. du Plessis (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *A travers l'Autriche-Hongrie, cités et sites*, par G. Servières (in-18, Le Soudier). — *Voyage au Thibet par la Mongolie. De Pékin aux Indes*, par le Cte de Lesdain (in-16, Plon-Nourrit). — *Études sur l'histoire financière d'Athènes au* Ve *siècle. Le Trésor d'Athènes de 480*

à 404, par E. Cavaignac (in-8, Fontemoing). — *Histoire ancienne de l'Église*, par L. Duchesne (2 vol. in-8, Fontemoing). — *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par A. Hamon (in-16, Beauchesne). — *Les Terreurs de l'An Mille*, par F. Duval (in-12, Bloud). — *La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV*, par le comte d'Haussonville. T. IV (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Tribunal révolutionnaire (1793-1795)*, par G. Lenotre (petit in-8, Perrin). — *La Vente des biens nationaux pendant la Révolution, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher*, par M. Marion (gr. in-8, Champion). — *Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps*, par le marquis de Bouillé (Louis-Joseph-Amour), publiés pour la Société d'histoire contemporaine par P.-L. de Kermaingant. T. II. *Mai 1792-mars 1806* (in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance du comte de la Forest, 1808-1815*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par Geoffroy de Grandmaison. T. II. *Janvier-septembre 1809* (in-8, A. Picard et fils). — *Itinéraire général de Napoléon Ier*, par A. Schuermans (gr. in-8, A. Picard et fils). — *L'Archichancelier Cambacérès, (1753-1824)*, par P. Vialles (petit in-8, Perrin). — *Souvenirs de la duchesse de Dino*, publiés par sa petite-fille la comtesse J. de Castellane (in-8, Calmann-Lévy). — *Souvenirs de l'Assemblée nationale, 1871-1875*, par P. Bosq (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire du clergé de France pendant la révolution de 1848*, par H. Cabane (in-16, Bloud). — *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr Boissarie. Nouvelle édit. contenant les guérisons les plus récentes (in-8, Téqui). — *Les Ordonnances des ducs de Bourgogne sur l'administration de la justice du duché, avec une Introduction sur les origines du parlement de Bourgogne*, par E. Champeaux (gr. in-8, Picard fils). — *L'Assistance et l'État en France à la veille de la Révolution (1764-1790)*, par C. Bloch (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Honneur militaire, Italie 1859, Cochinchine 1862, France 1870*, par .*. (in-16, Plon-Nourrit). — *Dupleix et la défense de Pondichéry (1748)*, par le marquis de Nazelle (gr. in-8, Champion). — *La France au dehors*, par J. Delafosse (in-16, Plon-Nourrit). — *Par la loi vers la liberté*, par C. Wagner (in-12, Fischbacher). — *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, par Florent-Matter (in-16, Plon-Nourrit). — *Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du XIIe au XVe siècle*, par E. Richemond (2 vol. gr. in-8, Fontainebleau, imp. Maurice Bourges). — *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand, Mme d'Agoult*, par L. Séché (in-18, Mercure de France). — *La Villa d'Hadrien, près de Tivoli*, par P. Gusmann (in-12, cartonnage toile, Hachette).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois*.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in 8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion*, *Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL.

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ETRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain.

A. Degert : Un Ouvrier de la réforme au XIe siècle. Amat d'Oloron.

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV.

E. Welvert : La Légende de Lakanal. Lakanal au comité d'instruction publique de la Convention.

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802.

Cte de Sérignan : La Vie aux armées sous la Révolution et le premier Empire.

P. Allard : Un nouveau Livre sur sainte Agnès.

A. Durand : Un Prêtre proscrit pendant la Révolution. Le P. Chrysostome de Barjac.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus.

Goldsilber (E.-A.) : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **P. Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme. V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes. VIII. Géographie. Monographies locales.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIII^e DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE
BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1908

I. — OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ, par M. F. Chapot (p. 97-109).

II. — POÉSIE-THÉATRE, par M. G. d'Azambuja (p. 109-128).

III. — HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES, par M. le comte de Sérignan (p. 128-151).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — L. Labauche : Leçons de théologie dogmatique (p. 152). — L. Roure : En face du fait religieux (p. 153).

Jurisprudence. — A. Boudinhon : Le Mariage et les fiançailles. Nouvelle législation canonique; commentaire du décret « Ne temere » (p. 154). — J.-B. Ferreres : Los Esponsales y el matrimonio segun la novisima disciplina. Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ne temere » (p. 155).

Sciences et arts. — Dr Toulouse : Comment former un esprit (p. 156). — Mgr A. López-Peláez : Les Ravages du livre; trad. de l'espagnol par A. G. (p. 156). — E. Montier : L'Age enclos dans un collège libre (p. 158). — J. Charles : Vers l'idéal. Éveils d'âme (p. 159).

Littérature. — M. Grammont : Petit Traité de versification française (p. 160). — P. Brun : Pupazzi et statuettes, études sur le xviie siècle (p. 160). — P. Bastier : Friedrich Hebbel, dramatiste et critique; l'homme et l'œuvre (p. 161). — A. Reggio : L'Italie intellectuelle et littéraire au début du xxe siècle (p. 163).

Histoire. — L. Cristiani : Luther et le Luthéranisme (p. 164). — Hilarin de Lucerne : Histoire des études dans l'ordre de saint François, depuis sa fondation jusque vers la moitié du xiiie siècle; trad. de l'allemand par le P. Eusèbe de Bar-le-Duc (p. 165). — Mortier : Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs. T. III. 1324-1400 (p. 166). — A. Lanne : Louis XVII et le Secret de la Révolution (p. 167). — L. Dantin : François de Gain-Montagnac, évêque de Tarbes, et son diocèse pendant la Révolution (p. 168). — P. Féret : La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Époque moderne. T. V. xviie siècle. Revue littéraire (suite), (p. 179). — L. Passy : Le Livre des métiers de Gisors au xvie siècle (p. 179). — J. Bardoux : Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises politiques, protectionnisme et radicalisme (p. 171). — R. Poupardin : Les Institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale (ixe-xie siècles) (p. 173). — C. de Rochemonteix : Le Père Antoine Lavalette à la Martinique, d'après beaucoup de documents inédits (p. 173).

V. — BULLETIN. — L. Desers : La Crise religieuse, au point de vue intellectuel (p. 174). — P. Combes : El libro de la Esposa; trad. espagnole de M. de Echarri (p. 175). — Id. : El libro del Ama de Casa; trad. de la même (p. 175). — B. Jouvin : Pour être heureuse (p. 175). — E. Curot : Zootechnie spéciale. Fécondation et stérilité dans les espèces domestiques (p. 176). — G. Decorme : Lecturas recomendables (p. 176). — F. L. del Pozo : Vida de San Juan de Dios (p. 177).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : R. P. Dom Chamard, MM. Pfleiderer, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Prix. — Nouvelles : Paris. — France. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Suisse. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

Prédications et Catéchisme. — 1. *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne*, par l'abbé J. Sabouret. Belley, Chaduc, 1907, 2 vol. in-12 de viii-370 et 383 p., 7 fr. — 2. *L'Église connue, l'Église vengée. Conférences aux hommes, données en 1906-1907*, par l'abbé Th. Delmont. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de vi-244 p., 2 fr. 50. — 3. *La Foi. Conférences pour les hommes, faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot*, par P. Girodon. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 215 p., 2 fr. — 4. *La Doctrine de l'amour. Carême de 1908. Instructions aux hommes du monde*, par l'abbé de Gibergues. Paris, Poussielgue, 1908, in-12 de x-312 p., 3 fr. — 5. *Carême de Montréal*, par l'abbé Pierre Vignot. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de 341 p., 3 fr. 50 — 6. *Avent de Saint-Sulpice*, par l'abbé Pierre Vignot. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-12 de 331 p., 3 fr. 50. — 7. *Instruction et éducation au catéchisme*, par l'abbé Léon Désers. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de vi-111 p., 1 fr. 50.

Eucharistie Sacerdoce. — 8. *La Sainte Eucharistie*, par Mgr J. C. Hedley ; trad. de l'anglais par A. Roudière. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de xvi-313 p., 3 fr. 50. — 9. *Documents de ministère pastoral. Manuel à l'usage du clergé et des grands séminaires*, par l'abbé Prosper Baudot. Paris, Oudin, 1907, 2 vol. in-12 de viii-555 et 638 p., 4 fr. 25. — 10. *Le Livre de l'action*, par R. Snell. Paris, Téqui, 1908, in-12 de x-127 p., 1 fr.

La Vierge Marie. — 11. *La Vierge Marie, Mystères de sa prédestination et de sa vie*, par le T. R. P. Bourgeois. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de viii-352 p., 2 fr. 50. — 12. *Études sur la Sainte Vierge. De la Conception immaculée à l'Annonciation angélique*, par J.-C. Broussolle. Paris, Téqui, 1908, in-8 de viii-434 p., avec 100 grav., 3 fr. 50. — 13. *Connaissance et amour de Marie, ou Trente-deux instructions sur la Sainte Vierge*, par l'abbé S. Febvre. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de xiii-370 p., 1 fr. 20. — 14. *Miryam. Réflexions pour le mois de mai*, par Victor Rondet. Paris, Téqui, 1908, in-8 carré de 240 p., 4 fr.

Spiritualité. — 15. *Lettres à un homme du monde sur l'Épître de saint Paul aux Romains*, par Mgr G. Laperrine d'Hautpoul. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 241 p., 2 fr. 50. — 16. *Doctrine spirituelle de Bossuet, extraite de ses œuvres*, 4e édit. Paris, Téqui, 1908, in-12 de xxiv-224 p., 2 fr. — 17. *Les Voies de l'oraison mentale*, par Dom Vital Lehodey. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, petit in-8 de xii-422 p., 2 fr. 50. — 18. *Aux Hommes et aux jeunes gens. La Chasteté*, par l'abbé de Gibergues. Paris, Poussielgue, 1908, in-12 de xi-129 p., 1 fr. 50. — 19. *Aux Jeunes Filles et aux jeunes femmes. Chemin de lumière*, par l'abbé Jean Vaudon. 1re série. *La Vie surnaturelle*. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xx-224 p., 2 fr. — 20. *La Vie en deuil*, par Mgr Henry Bolo. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 345 p., 3 fr. 50. — 21. *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait*, par l'abbé Ant. Saubin. T. I. Paris, Poussielgue, s. d., petit in-18 de xii-203 p., 0 fr. 80. — 22. *De la Présence de Dieu qui renferme tous les principes de la vie intérieure*, par le P. de Gonnelieu. 3e édit. Paris. Téqui, 1908, in-32 de viii-256 p., 1 fr. — 23. *Béatitudes et vertus morales. Petites Méditations*, par le R. P. Édouard. Paris, Desclée, de Brouwer, 1907, in-8 de 73 p., 1 fr.

Piété. — Dévotions. — 24. *Les Évangéliques. Vie de Jésus-Christ méditée*, par l'abbé Prosper Baudot. Paris, Desclée, de Brouwer, s. d., in-12 de 826 p., 3 fr. — 25. *Hommages à Jésus-Christ*, par Dom A. Baker. Paris, Oudin, s. d., petit in-18 de 95 p., avec une grav., 1 fr. — 26. *Nouveau Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, par l'abbé E. Jumel. Paris, Haton, 1908, petit in-12 de vii-244 p., 1 fr. 25. — 27. *Litanies et Mois du Sacré-Cœur*, par L. Laplace. Paris et Lyon, Vitte, 1908, in-18

de XII-204 p., avec une grav., 1 fr. 50. — 28. *Manuel de prières extraites de la sainte Écriture à l'usage des fidèles*, par l'abbé Eugène Rosquin. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, s. d., petit in-18 de XXIII-375 p., broché, 2 fr. 50 ; relié, tr. dorées, 4 fr. — 29. *Saint Michel, l'archange vainqueur*, par l'abbé Legouez. Angers, Viau, s. d., in-12 de 155 p.

Prédications et Catéchisme.— 1 à 7.— Les livres d'enseignement doctrinal ne font certes pas défaut; ils ne sont pas tous pratiques et surtout à la portée des simples fidèles. C'est pour ceux-ci que M. l'abbé Sabouret a écrit et publié son œuvre : *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne* : il a l'expérience de l'enseignement populaire ou de la prédication paroissiale et son ouvrage porte en lui tous les caractères d'un véritable apostolat. Les instructions que l'on écoute avec le plus d'attention et d'intérêt sont celles que l'on comprend. Ce sont surtout celles-là que nous offre *le Prédicateur de la doctrine chrétienne* : instructions courtes, claires, substantielles, de telle sorte que toute la doctrine passe, dans le cours de deux années, complètement exposée. Il ne convient pas que cette exposition prenne plus de temps: à développer trop longuement un sujet, on cesse d'intéresser son auditoire qui cesse d'être attentif et le cours de la doctrine durant six, dix ans, ne permettant pas par conséquent de rappeler souvent les mêmes vérités, il s'ensuit que l'auditoire oublie ce qu'on lui a enseigné et croupit dans l'ignorance. *Le Prédicateur*, de M. l'abbé Sabouret, comprend mieux sa mission et la remplit avec plus de fruit. Car, comme le dit l'éditeur, dans la Préface « ce n'est pas une simple et froide exposition de la doctrine, c'est une « prédication ». A l'exposition se joint l'exhortation, une exhortation souvent entraînante qui est de nature à toucher les cœurs. » — Le deuxième tome se clôt par un appendice qui contient les instructions supplémentaires sur l'année chrétienne, sur la foi, pour la première communion, sur la prière, l'examen de conscience, la passion, la dévotion au Sacré-Cœur, au rosaire, etc., etc., soixante-dix instructions dont le clergé paroissial tirera un grand profit.

Plus spécialement traitées dans les ouvrages qui suivent, les vérités dogmatiques ou morales offrent, par leur développement plus d'intérêt, la plupart surtout revêtues de la forme oratoire qui charme et captive davantage.

— Voici, de M. Th. Delmont, *l'Église connue*, *l'Église vengée*, sujet de treize conférences données aux hommes en 1906-1907. Entre autres mérites, ces conférences ont celui surtout d'être opportunes; elles répondent, en effet, à quelques-unes des propositions condamnées par le décret du Saint-Office, daté du 4 juillet 1907, et proscrites de nouveau par l'encyclique du 8 septembre de la même année « sur les doctrines des modernistes ». Évidemment, l'orateur, qui a devancé toutes ces condamnations, n'a pas eu à tâche de tout dire sur la vie de

l'Église et ses rapports avec l'État. Mais il dit l'essentiel pour répondre, comme il convient, aux lois de la séparation et aux partisans schismatiques des associations cultuelles condamnées par Pie X, pour réfuter toutes les accusations ressassées contre l'Église. Donnons le titre de ces conférences : Le corps et l'âme de l'Église; l'unité et la sainteté de l'Église, sa catholicité et son apostolicité; son autorité et sa vie; sa divinité; la constitution de l'Église et sa hiérarchie; l'Église et les âmes; l'Église et le progrès; l'Église et l'inquisition, et Jeanne d'Arc, et la Saint-Barthélemy. Il y a là tout ce qu'il faut pour éclairer et pour fortifier, pour faire connaître et pour venger l'Église.

— C'est *la Foi* que M. l'abbé Girodon a prêchée aux hommes dans ses conférences de 1907 en l'église paroissiale de Saint-Pierre de Chaillot. Au témoignage de M. le curé, qui mérite toute créance, « elles ont été appréciées des hommes qui les ont entendues »; il en loue la doctrine, « la dialectique servie par une psychologie pénétrante» et ne doute pas que, publiées en volume, elles ne continuent à faire au loin le bien qu'elles ont opéré dans sa paroisse. Nous ne pouvons que nous joindre à ces vœux et souscrire à ce jugement. Le conférencier traite d'abord de la foi subjective et objective; ensuite, il expose les raisons et les preuves ordinaires de la foi; il résout les problèmes religieux; il développe nos devoirs négatifs et positifs par rapport à la foi; il termine par la foi vivante et le bonheur de croire. Ce sont neuf conférences très substantielles, dont l'exposé et le développement ont dû et doivent efficacement servir à donner à l'auditoire ou aux lecteurs une notion précise et exacte de la foi. C'est une question théologique assez ardue par elle-même et très peu séduisante pour la majorité des esprits, même cultivés : M. l'abbé Girodon, qui avait su bien concevoir son sujet, a pu l'énoncer clairement et les mots, le style, ne lui ont certes point manqué pour le bien dire.

— *La Doctrine de l'amour* a fait le sujet des instructions prêchées aux hommes du monde par M. l'abbé de Gibergues à Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin, pendant le dernier carême de 1908. L'évêque de Valence, Mgr Chesnelong est heureux de présenter ce livre aux catholiques lettrés et de leur en dire tout le bien qu'il en pense. Il a connu l'auteur très jeune et juge que ce qu'il a mis dans son livre sur la doctrine de l'amour, il l'avait, pour ainsi dire vécu. « De cet amour, lui écrit-il, de sa nature, de son excellence, de ses motifs et de ses effets, vous pouvez en parler avec efficacité, car c'est lui qui a saisi votre âme dès votre âge le plus tendre et qui a toujours rempli, inspiré et guidé votre vie. » Remarquons surtout de préférence le chapitre où M. l'abbé de Gibergues considère l'Eucharistie comme motif souverain d'amour. C'est là où Jésus nous donne vraiment le plus éclatant témoignage de son amour qui, après l'avoir poussé à

l'immolation, l'a conduit à se donner une seconde vie pour ne plus se séparer de nous. Aussi s'écrie-t-il : « Quel homme a été sérieusement aimé par beaucoup, aimé longtemps, aimé passionnément et jusqu'aux sacrifices les plus héroïques? Un seul! vous n'en trouverez pas un autre dans l'histoire, et cet homme c'est Jésus! » C'est la réponse à cette question : *sic nos amantem quis non redamaret*?

— Voici maintenant M. l'abbé Vignot qui nous arrive avec son *Carême de Montréal*, et ce carême a l'extrême avantage d'avoir été tout entier composé pour les Montréalais. C'est un mérite réel, car il est rare que les discours *omnibus*, comme les panégyriques *passe-partout* produisent grand bien et intéressent beaucoup. « Les auditeurs de M. l'abbé Vignot lui ont rendu ce témoignage par un de leurs journalistes qui écrivait : « Le discours, chez l'abbé Vignot, reflète tout le long la vie ambiante. Toutes les comparaisons se tirent des plus immédiates circonstances de temps et de lieu. » Ce n'est pas à dire que ces discours imprimés ne puissent convenir aux lecteurs français et les intéresser. N'y a t-il pas encore un lien très étroit entre l'ancienne France qu'est la nôtre et la nouvelle France qu'est le Canada, entre la mère-Patrie et la fille toujours fidèle ? D'autre part ce sont les mêmes vérités ici et là; elles forment le même fonds de doctrine et nous sommes bien loin de blâmer la présomption de l'auteur qui a compté avoir en France pour ses *Sermons de voyage* de nombreux et sympathiques lecteurs. M. l'abbé Vignot a traité de la tentation et de la transfiguration, de la neutralité religieuse, de la multiplication des pains, du conflit religieux; il nous offre une Passion; une allocution pour la fête de saint Joseph, le commentaire de l'Évangile sur les disciples d'Emmaüs. Un appendice renferme deux discours de circonstance sur la mission de la langue française au Canada et sur le travail.

— L'année précédente, à la fin de 1905, M. l'abbé Vignot avait prêché l'Avent à Saint-Sulpice; il se faisait la voix, pour lui faire traverser les flots et aller retentir au loin. La préparation annonce bien ce que devait être la réalisation ou l'exécution même. L'*Avent de Saint-Sulpice* met bien en relief les qualités sérieuses d'un bon orateur de la chaire; les sujets traités témoignent d'un travail soutenu, d'un discernement judicieux, d'une très grande logique, d'un style aussi soigné que facile, aussi animé que clair et précis. Sermons sur la Toussaint, la prière, l'Immaculée-Conception, l'effort personnel, le prix des jours, tout autant d'études dogmatiques ou morales qui intéressent et qui instruisent. Les panégyriques de Saint-Charles Borromée et de Saint-Sulpice charment et édifient. Les discours sur la Dédicace des églises, la Noël et l'Épiphanie achèvent l'œuvre catéchistique ou liturgique si bien conduite et si heureusement

accomplie. Les lecteurs qui auront connu et goûté l'Avent de Saint-Sulpice seront tout acquis au *Carême* de Montréal. M. l'abbé Vignot n'a donc pas à s'inquiéter pour le succès de son second livre, assuré par le succès du premier.

— Nous ajoutons à cette première série le livre de M. l'abbé Léon Désers : *Instruction et éducation au catéchisme*, parce qu'il s'y rattache comme la théorie se rattache à la pratique. L'auteur veut — et nous lui en savons gré — faire profiter ses confrères de sa longue et riche expérience : il leur indique comment se fait la formation chrétienne des enfants dans les catéchismes; il leur donne des leçons de pédagogie catéchistique. C'est un maître sûr, dont les leçons seront très utiles « à de jeunes prêtres pleins de bonne volonté, qui tiennent encore pour quelque chose l'expérience des anciens dans le ministère ».

EUCHARISTIE-SACERDOCE. — 8 à 10. — *La Sainte Eucharistie*, par Mgr J.-C. Hedley est un traité complet sur ce sacrement. Il est considéré au double point de vue de la doctrine et de la pratique. Les cinq premiers chapitres traitent de l'institution de la sainte Eucharistie, de la présence réelle de Notre-Seigneur dans ce sacrement, du mystère de la transsubstantiation. Les autres huit chapitres sont consacrés à l'usage de la sainte Eucharistie, et l'auteur s'y occupe des effets de ce sacrement, de la communion fréquente, du sacrifice eucharistique, de la liturgie de la messe, des fruits et des effets du saint Sacrifice, du culte du Saint Sacrement. Nous remercions M. Roudière d'avoir fait passer ce traité en notre langue. Nous ne saurions trop nous appliquer à faire connaître et aimer ce sacrement de l'amour. De nos jours surtout, la sainte Eucharistie est d'une nécessité spéciale; dans la situation anormale où se trouve aujourd'hui l'Église, où pouvons-nous trouver visible le symbole du royaume de Dieu, si ce n'est dans l'autel eucharistique ? Comme le dit si bien l'auteur dans sa Préface : « La sainte Eucharistie, en tant que grande institution rituelle, doit devenir de plus en plus l'armature extérieure et visible du royaume de Dieu sur la terre. Aux prêtres de tenir la tête dans ce mouvement qui porte les fidèles vers l'Eucharistie, et c'est pour eux qu'a été écrit le livre de Mgr Nedley ».

— Les prêtres gagneront beaucoup à consulter et à lire les *Documents de ministère pastoral* que leur offre M. l'abbé Prosper Baudot. C'est un *Manuel à l'usage du clergé et des grands séminaires*. Nous avons déjà annoncé cet ouvrage qui ne date pas d'aujourd'hui; c'est une nouvelle édition que nous sommes heureux d'annoncer, bien largement augmentée et mise en harmonie avec les nécessités actuelles du ministère pastoral. La devise de M. l'abbé Baudot doit être celle de tout prêtre. Malgré les obstacles, malgré les fatigues, malgré l'inutilité apparente de nos labeurs « en avant, au large ! » C'est la

parole de Notre-Seigneur à saint Pierre : *Duc in altum.* Saint Pierre obéit et l'on sait comment fut récompensée son obéissance. Mais avant tout sa sanctification personnelle : réglement de vie, méditation, la messe, l'office, l'étude de l'Écriture sainte, gouvernement de la maison, les repas, les retraites. Puis vient l'action pastorale dans la paroisse et dans le diocèse; l'enseignement par le catéchisme et la prédication; l'administration des sacrements, le chant, la bonne tenue de l'église, les diverses pratiques du zèle : confrérie, œuvres, apostolat des hommes, le soin des malades, les secours aux pauvres, la vigilance sur l'école, la fréquence des missions ou au moins des retraites paroissiales. Un supplément de près de 300 pages complète avantageusement la formation ou l'initiation d'un jeune curé pour tout ce qui, à cette heure, est entrepris çà et là en vue du salut des âmes: conférences de tout genre, associations sacerdotales, congrès, œuvres postscolaires, patronages, cercles d'études, etc. Rien n'est omis ni négligé de ce qui est à l'ordre du jour pour faire produire au ministère pastoral tous les fruits que l'Église et la société sont en droit de lui demander et d'en attendre.

— *Le Livre de l'action* sera l'auxiliaire du précédent; l'auteur, M. R. Snell, fait connaitre ou révèle à ses lecteurs ce que l'on peut espérer de l'influence du christianisme. « L'action de l'Évangile, dit-il, est aujourd'hui concentrée dans la sphère des âmes... cette sphère est trop restreinte. Catholiques, élevons le christianisme comme un ostensoir. Faisons-le rayonner dans l'ordre des sciences, des lois, des mœurs... Voilà bien l'idée directrice qui doit coordonner nos groupes et en faire des organismes très agissants. » Cet opuscule est à lire; il est court : raison de plus pour qu'il ne rebute personne; il est clair, il est animé : d'où le charme et l'utilité pour le lecteur.

La Vierge Marie. — 11 à 14. — On a raison de dire qu'on ne parlera jamais assez de la Vierge Marie — *De Maria nunquam satis.* — Il y a tant à dire, et à redire même sans se répéter ! *La Vierge Marie*, du T.-R.-P. Bourgeois, nous arrive comme un écho d'outre-tombe : le vénéré et regretté Père provincial a consacré les dernières années de sa vie à méditer les mystères de la prédestination et de la vie de l'auguste Mère de Dieu; il a fixé ces pieuses réflexions dans un beau volume, et voici que, quittant ce monde, il nous le lègue comme un sincère témoignage de sa piété filiale pour Marie et comme la continuation d'un apostolat si goûté et si fécond. Ces pages, écrites, dit-il, « au soir de sa vie » et qu'il dépose aux pieds de la Très Sainte Mère de Dieu, ont pour objet de nous rappeler comment Dieu s'est incliné vers Marie dans les mystères de sa prédestination, puis comment Marie s'est élevée vers Dieu dans les mystères de sa vie. C'est un beau tableau d'ensemble que sa main, pieuse et exercée, a su tracer de la

si douce et si suave physionomie morale de notre Mère et qu'il a voulu offrir aux âmes chrétiennes fidèles au culte de Marie. La première partie — sur la prédestination — renferme onze chapitres qui traitent de la prédestination de Marie, de sa maternité, de son immaculée-conception, de sa sainteté et de son assomption. Dans la seconde partie viennent se grouper, dans l'ordre chronologique, tous les mystères de la vie de Marie et de Jésus jusqu'à la Pentecôte.

— Dans ses *Études sur la Sainte Vierge*, M. l'abbé Broussolle limite son travail aux premières années de la Vierge, *de la Conception immaculée à l'Annonciation angélique*; il ne s'arrêtera certainement pas à ce travail qui appelle nécessairement une suite et un complément. En attendant la bonne fortune de cette prochaine *étude*, délectons-nous à parcourir les pages si intéressantes et si pieuses, si doctrinales et si artistiques du travail que nous annonçons : c'est un vrai régal pour tout lecteur, surtout pour les érudits qui se trouvent en présence de l'art, de la légende et de la liturgie, triple source où M. l'abbé Broussolle a puisé. Le plan de l'auteur est bien simple : chacun des quatre mystères qu'il nous explique est étudié à ce triple point de vue : d'abord d'après l'Évangile, ensuite d'après la légende, enfin d'après l'iconographie. Ces quatre mystères sont : l'Immaculée-Conception, la Nativité, la Présentation, l'Annonciation. Et le développement remplit 430 pages bien compactes, enrichies fréquemment de belles gravures — au nombre de cent — bien réussies, venant en aide à l'explication qu'elles mettent encore en relief. M. l'abbé Broussolle appelle ces études des « Essais de théologie artistique ». Cette dénomination est nouvelle, et si elle peut être acceptée par l'usage et approuvée par l'Église « la théologie artistique » devra son admission dans le vocabulaire de la langue théologique aux essais si heureux de M. l'abbé Broussolle. L'Introduction, à laquelle l'auteur consacre plus de 40 pages, n'est pas une œuvre oiseuse; elle explique l'objet du livre et sa méthode; elle initie le lecteur à ce qu'on désigne sous le nom d'Évangéliaire des fêtes de la Vierge; elle traite des fêtes de la Vierge en général; elle donne quelques notions sur l'iconographie mariale; elle termine par les Synoptiques de la Vie de la Vierge.

— M. l'abbé Febvre coopère à développer la dévotion à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, par son livre : *Connaissance et amour de Marie*, dont les considérations doctrinales et mystiques sont distribuées entre trente-deux chapitres correspondant aux trente-deux jours — compris celui de l'ouverture du mois de Marie. Ces considérations ont pour objet surtout les mystères de la vie et de la mort de la Mère de Dieu, mais aussi les principales pratiques de la dévotion envers Marie : le scapulaire, le chapelet, La Salette et Lourdes, enfin la sainte Eucharistie, dans ses rapports avec elle. Sous forme d'appen-

dice, le livre se clôt par de nombreuses formules de prières en l'honneur de Marie, par quelques formulaires de bénédictions et par des notions officielles sur la communion quotidienne et la ligue sacerdotale eucharistique.

— C'est encore un Mois de Marie que présente à notre piété M. l'abbé Victor Rondet, sous la forme solennelle d'un magnifique in-8 carré, chef-d'œuvre de typographie intitulé : *Miryam, réflexions pour le mois de mai*. Mgr l'évêque d'Évreux ne trouve pas que ce soit trop d'un livre de plus sur la Sainte Vierge : « Toutes les voix, lui dit-il, doivent-elles donc redire les mêmes cantiques et moduler la même harmonie sur un sujet qu'on ne se lassera jamais de chanter et d'aimer? Or, votre chant est nouveau. » Les trente-deux considérations de ce beau mois de Marie forment le commentaire complet des invocations contenues dans les litanies de la Sainte Vierge, commentaire adapté aux circonstances actuelles de notre époque, mais surtout aux besoins spirituels de chacun de nous. Dans un « Avant-propos » très opportun, l'auteur lui-même expose les motifs pour lesquels nous devons, à cette heure, honorer et aimer Marie plus que jamais; c'est : 1° parce que la génération contemporaine, lasse, énervée, a besoin d'une vision de tendresse miséricordieuse et apaisante; 2° parce que, en face des merveilles de la civilisation et des conditions de notre vie matérialiste, il faut dresser les prodiges du surnaturel. La table des matières est précédée d'un index bibliographique indiquant les nombreuses sources auxquels l'auteur a puisé les faits qu'il cite et les considérations que ces faits lui ont inspirées.

Spiritualité. — 15 à 23. — C'est une grande et belle œuvre de spiritualité que la lettre ou *Épître de saint Paul aux Romains*. Sous la forme de *Lettres à un homme du monde*, Mgr Laperrine d'Hautpoul nous en donne un nouveau commentaire. Ces lettres sont au nombre de vingt et une. La première sert d'introduction et la deuxième fait ressortir la personnalité de l'Apôtre; puis vient la troisième avec le résumé de son enseignement et la quatrième suit relatant le tableau que nous trace saint Paul de la corruption des gentils. La cinquième comprend les vingt-neuf versets du chapitre second où est dépeint le triste état moral des Hébreux en dépit de la loi mosaïque. Mais ni la fidélité de Dieu ni sa justice n'ont à souffrir de cette conduite des Juifs; la justification est à la portée de tous; tel est l'objet des sixième et septième lettres. L'érudit commentateur poursuit pas à pas son œuvre, continuant à montrer les bienfaits de la justification et de la grâce auxquels l'Apôtre souhaite que les Juifs prennent part. Puis saint Paul expose le tableau des mœurs religieuses, civiles et morales du chrétien; il recommande l'assistance aux faibles dans la foi; il termine au chapitre XV en protestant de son paternel intérêt et au

chapitre XVI par les salutations, qui sont des marques de sa reconnaissance pour ses amis et les signes d'authenticité pour sa Lettre. Nous avons résumé à grands traits l'exposé de la doctrine de saint Paul sur la grâce et la justification : la lecture attentive du commentaire de Mgr de Laperrine d'Hautpoul achèvera d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs.

— Ce que l'on comprend sous le titre de *Doctrine spirituelle de Bossuet* est un recueil de courts extraits de ses traités et ouvrages sur divers sujets de morale et de spiritualité, tels que les suivants : De Dieu et du culte qui lui est dû; de Jésus-Christ et de ses mystères; sur la vie chrétienne; de la charité fraternelle; sur la prière, la communion fréquente, l'état de sécheresse, discours sur l'acte d'abandon à Dieu et sur le parfait abandon, etc. Nous n'avons pas à juger les œuvres de l'Aigle de Meaux, elles s'imposent par leur propre autorité. Il nous suffira de dire que le choix de ces extraits a été fait avec un sage discernement et que l'ouvrage a dû agréer au public sérieux, auquel il s'adresse, puisqu'il en est à sa quatrième édition.

— *Les Voies de l'oraison mentale*, par Dom Vital Lehodey, se présentent à nous avec l'approbation élogieuse de plusieurs évêques. C'est d'abord Mgr l'évêque de Coutances qui se dit heureux de lui donner son approbation et fait des vœux pour que « ce travail soit apprécié comme il le mérite et se répande promptement ». C'est ensuite Mgr l'évêque d'Alinda, qui estime ce travail « excellent » — C'est un *Manuel*, dites-vous, ajoute Mgr Le Roy, oui, et il a les qualités du Manuel : il est pratique et évite à dessein les controverses ainsi que les spéculations ; son exposition est très claire... enfin sa doctrine est parfaitement sûre ». Un tel jugement si autorisé nous dispense d'insister sur la valeur de l'œuvre; nous nous bornerons à en faire connaître sommairement la trame. Le livre se divise en trois parties, traitant, la première, de l'oraison en général; la deuxième, des oraisons communes; la troisième, des oraisons mystiques. Il y est dit la nature de l'oraison vocale et de l'oraison mentale; en insistant sur celle-ci, l'auteur en précise le but et en fait connaître les avantages et la nécessité; il révèle les éléments de succès et les causes d'insuccès; il parle des consolations et des aridités dans l'oraison. Envisageant la pratique, il expose la méthode d'oraison, sa préparation, le corps de l'oraison, la conclusion; il traite de l'oraison affective et de l'oraison de simplicité. Arrivé aux oraisons mystiques, il en décrit les conditions et les diverses phases; purifications passives des sens et de l'esprit, contemplation passive, quiétude, union extatique, union transformante; enfin il nous initie aux joies et aux souffrances des oraisons mystiques et nous instruit des dangers et des illusions qui les accompagnent. Que manque-t-il pour être complet?

— M. l'abbé de Gibergues nous revient avec l'opuscule qu'il dédie *Aux Hommes et aux jeunes gens* sur *la Chasteté*; et il nous fait entendre un cri d'alarme. C'est l'heure, en effet, où le vice lève plus haut que jamais la tête et prétend tout dominer : il a à son service des complices habiles et puissants et si rien n'arrête le fléau destructeur et envahissant, il n'y aura bientôt plus ni moralité, ni santé, et ce sera la fin de la France. M. l'abbé de Gibergues a le courage sacerdotal de dénoncer ce grave péril, c'est l'objet de ses premières pages; il fait plus et mieux, il indique les remèdes : il donne aux jeunes gens et aux hommes de bonne volonté les moyens pratiques de conserver ou de recouvrer cette admirable vertu, leur plus précieux trésor, qui s'appelle la chasteté.

— M. l'abbé Vaudon vise plus haut; s'adressant *Aux Jeunes Filles et aux jeunes femmes*, il leur montre le *Chemin de lumière* qui est *la Vie surnaturelle* et veut aboutir à les y faire entrer et marcher. « Si vous saviez le don de Dieu, » leur répète-t-il après Notre-Seigneur. Et il n'épargne aucune exhortation pour les amener à connaître ce don ainsi qu'à le goûter. L'auteur est à la fois, comme le dit si bien Mgr l'évêque de la Rochelle, théologien et poète : théologien pour la sûreté du fonds doctrinal, poète pour le charme de la forme littéraire. Dix chapitres se partagent les deux cents pages du livre et traitent de l'origine, des sens et de l'emploi de la vie, de la vie chrétienne, du progrès de la vie, du pain et de la réparation de la vie, de l'ordre et du mariage, sources de la vie, de la fin de la vie et de la vie éternelle.

— Mais rien ne doit nous faire oublier les tristesses et les épreuves de la vie réelle, vie personnelle et vie familiale. Mgr Bolo nous les rappelle opportunément dans son nouvel ouvrage : *La Vie en deuil.* On connaît la manière de l'auteur, et ses succès auprès de ses nombreux lecteurs si variés par la condition, l'âge, le sexe, le goût, prouvent bien que cette manière leur plaît. Mgr Bolo continue donc à suivre cette méthode qui a favorisé son apostolat et à se servir du même style qui charme si fort. Le livre que nous annonçons s'adresse plus spécialement aux veuves. Après quelques considérations générales sur la vie en deuil, et sur l'épreuve suprême, il parle du voile des veuves, et de leur mission, il rappelle ensuite l'exemple des saintes veuves : Hélène, Paule, Monique, Marcelle, Mélanie la jeune, Hedwige, Élisabeth de Portugal, Clotilde, etc., etc., qui doivent servir de modèles à toutes les veuves chrétiennes.

— M. l'abbé Ant. Saubin nous invite à méditer avec lui cette parole de nos Livres saints : « *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait* ». Il nous instruit de la nature de la vie parfaite, du rôle de la volonté dans cette vie, de ses degrés, de la mortification, du détachement des biens de la terre, de la pauvreté : doctrine et pra-

tique; du détachement du plaisir corporel, de la pratique de la pénitence, de l'humilité et des marques de cette vertu, de la pratique de l'obéissance, de l'usage du sacrement de pénitence dans la pratique de la perfection chrétienne. Voilà bien tout ce qu'il faut faire : c'est bien précis, bien facile à comprendre ! Mais hélas ! il y a loin de la théorie à la pratique ! Heureusement celui qui a dit : « Soyez parfait » est celui-là même qui nous a promis sa grâce pour arriver à la perfection et avec la grâce de Dieu tout devient possible et même facile. Ce premier traité sera suivi d'un deuxième où l'auteur traitera de la vie illuminative et unitive.

— Sous un autre nom, cette double vie est la vie intérieure dont il est dit que les principes sont renfermés dans la pratique du souvenir *De la Présence de Dieu.* Dans son opuscule, qui porte ce titre, le P. de Gonnelieu consacre six livres à nous faire connaître ce pieux exercice et à nous en recommander la pratique. Il nous en dit la nature, l'avantage, les motifs, les effets, les obstacles, les moyens; tout, bien clairement exposé et développé, de manière à nous déterminer au moins à un essai, dont nous n'aurons certainement pas lieu de nous repentir. Le P. de Gonnelieu est connu de toutes les âmes pieuses; sa doctrine leur est sympathique; il suffit de leur annoncer cette troisième édition pour leur inspirer le désir de relire ses conseils et surtout la ferme résolution de les suivre.

— *Les Béatitudes et vertus morales*, par le R. P. Édouard, s'adressent plus spécialement aux tertiaires de saint François quoique toutes les âmes pieuses puissent tirer profit de ces petites méditations. On s'évertue, dans le monde, à rechercher le bonheur et on ne le trouve pas. Voici que Notre-Seigneur nous montre où il se cache : dans la pratique de la pauvreté, de la miséricorde, de la pureté du cœur, de l'humilité, de la douceur, de la souffrance, de la paix, de la mortification. Que faire pour obtenir le bonheur? Suivre la voie que nous montre Celui qui est la lumière et la vérité; il nous le dit : *Hoc fac et vives.* Faites ainsi et je vous promets la vraie vie, le vrai bonheur.

Piété. — Dévotions. — 24 à 29.— La source de la vraie piété est en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est lui-même, c'est sa vie que nous présente, d'après les Évangiles, M. l'abbé Prosper Baudot. C'est la vie tout entière du Sauveur; il la raconte dans l'ordre chronologique des faits, et c'est, en effet, à notre avis, la meilleure méthode. On aime à suivre pas à pas le Messie, sans anticiper sur un événement ou sur un discours, car tout doit avoir sa place bien marquée dans le cadre d'une vie. Les actes et les paroles ne se comprennent tout à fait et n'ont toute leur valeur qu'à la condition de nous apparaître au jour, au lieu et dans les circonstances où ils se montrèrent pour la première fois. Mais le travail de M. l'abbé Baudot : *Les Évangéliques.*

Vie de Jésus-Christ méditée, a encore ce mérite d'accompagner le texte sacré de réflexions pieuses et de développements intéressants : c'est la vie de Notre-Seigneur, racontée, méditée et commentée. Des divisions principales et des subdivisions, avec des titres et des sous-titres, facilitent la lecture en permettant de la suspendre, s'il y a lieu, d'une manière opportune. Plusieurs index terminent le volume et donnent au lecteur la facilité de consulter tel ou tel passage des saints Évangiles qu'il a en vue : index de l'année liturgique pour les évangiles des dimanches et fêtes; index pour diverses circonstances de l'année, index de retraites du mois, de huit jours, de cinq jours.

— Les *Hommages à Jésus-Christ*, par Dom Baker, semblent devoir être le complément du livre précédent : c'est l'expression des sentiments de l'âme à la vue de Notre-Seigneur soit dans sa crèche, soit au Temple, soit au Jourdain, soit dans les diverses phases de la Passion et dans les mystères qui suivent sa mort. L'âme déborde d'affection, de gratitude, de compassion, de regret, de douleur et de joie; elle s'épanche aux pieds de Jésus, qui daigne agréer ses hommages. L'opuscule s'ouvre par une très belle gravure de la face de l'Homme-Dieu.

— Avec le *Nouveau Mois du Sacré Cœur de Jésus*, par M. l'abbé Jumel, nous concentrons toute notre attention sur le Cœur de Jésus et nous nous faisons une joie de l'honorer plus spécialement. L'auteur n'omet rien de ce qui touche même de loin à cette dévotion : son objet, son esprit, ses effets, ses pratiques; les promesses du Sacré Cœur, l'amour du cœur de Jésus pour les hommes, les pécheurs, les enfants; pour la souffrance, la prière, l'obéissance, la pauvreté, etc. Chaque considération doctrinale est accompagnée d'un exemple bien adapté qui la rend plus saisissante et permet de la mieux graver dans l'esprit. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se mettre à l'école de M. l'abbé Jumel dont les leçons leur serviront à mieux connaître et à aimer davantage le Cœur sacré de Jésus.

— Une autre école aussi utile est celle de M. l'abbé Laplace avec son livre : *Litanies et Mois du Sacré Cœur*. Sous une division différente, c'est la même doctrine, le même enseignement, les mêmes exhortations, mais chacune avec sa méthode, avec sa trempe d'esprit et sa piété personnelle. Il serait bien étonnant que, avec cette diversité de sentiments et d'aptitudes, il n'y eût pas ici ou là quelques considérations plus originales, plus saisissantes. Et il y a donc beaucoup à gagner, souvent à changer de livres et d'auteurs, sauf ensuite à reprendre les premiers où nous trouverons parfois des pensées qui, d'abord, nous étaient passées inaperçues.

— Le *Manuel de prières extraites de la sainte Écriture, à l'usage des fidèles*, par M. l'abbé Rosquin, est un trésor où notre piété pourra

aller puiser avec d'autant plus de confiance et de sûreté que toutes ces prières sont tirées de la sainte Écriture : les premières sont les prières du matin et du soir; puis, divisées en autant de chapitres qu'il y a de demandes dans l'Oraison dominicale, viennent des oraisons appropriées à chaque demande, pour tous nos souhaits et nos besoins, pour toutes nos intentions et les diverses circonstances. La réalisation du plan de ce livre fait honneur à M. l'abbé Rosquin qui a réussi à faire une œuvre destinée à satisfaire la piété la plus exigeante et la mieux formée. Quelle source plus abondante et plus pure pour la vraie piété que l'Écriture sainte qui est la parole même de Dieu ! Nous souhaitons vivement que ce *Manuel* soit bientôt aux mains de nombreux fidèles.

— Terminons par le livre de M. l'abbé Legueu : *Saint Michel, l'archange vainqueur*. « Saint Michel, dit avec raison, M. l'abbé Legueu, est un nom d'espérance; il est l'ange de la force, de la lutte, du triomphe. » Saint Michel est surtout le protecteur de la France et c'est pourquoi nous voudrions que beaucoup de Français eussent pour lui la dévotion que veut nous inspirer le livre dont nous parlons. L'auteur nous parle de son nom, de sa grandeur, de son rôle autrefois et aujourd'hui, de ses apparitions, de l'iconographie de saint Michel, de son patronage, de ses fêtes; il termine par la série des prières et des dévotions en l'honneur du grand archange. Certes nous avons plus besoin que jamais d'invoquer saint Michel pour qu'il vienne nous arracher à la tyrannie de Satan et de ses suppôts. Qu'il se montre et qu'il triomphe ! F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *Anthologie des poètes français du* XIXe *siècle (1800-1866)*, par GEORGES PELLISSIER. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 564 p., 3 fr. 50. — 2. THÉOPHILE (*Collection des plus belles pages*). Paris, Mercure de France, 1907, petit in-12 de 270 p., 3 fr. — 3. SAINT-AMANT (*Collection des plus belles pages*). Paris, Mercure de France, 1907, petit in-12 de xx-298 p., 3 fr. — 4. *Les Bucoliques*, par ANDRÉ CHÉNIER, publiées d'après le manuscrit original par JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA. Paris, Maison du Livre, 1907, in-8 de XXXII-278 p., 3 fr. 50. — 5. *Œuvres complètes d'*ANDRÉ CHÉNIER, publiées d'après les manuscrits par PAUL DIMOFF (*Bucoliques*). Paris, Delagrave, s. d., in-12 de XXXIV-322 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Collier de griffes*, par CHARLES CROS. Paris, Stock, 1908, in-18 de XIX-220 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Charme. Lazare (poésies posthumes)*, par PAUL MARROT. Paris, Fontemoing, petit in-8 de XVI-260 p., avec portrait, 3 fr. 50 — 8. *Fleurs d'églantier (Jubilé de Lourdes (1858-1908)*, poésies de divers auteurs. Tournai, Casterman, 1908, in-16 carré de 58 p., 1 fr. — 9. *Quelques vers*, par HENRY THÉDENAT. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-32 de 57 p., 1 fr. — 10. *Petits Poèmes*, par LOUIS SAILHAN. Paris, Sansot, 1908, in-12 de 108 p., 3 fr. — 11. *Le Désir errant*, par GASTON D'URVILLE. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 138 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Golfe bleu*, par PROSPER DOR. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 202 p., 3 fr. 50. — 13. *La Vie triomphante*, par MARIE DE SORMIOU. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 176 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Choses qui furent*, par JANE MERCIER-VALENTON. Roubaix, Édition du Beffroi, 1907, in-12 de 125 p. — 15. *Crépuscules et Nocturnes*, par PAUL DE NAY. Paris, Plon-

Nourrit, 1908, in-16 de 253 p., 3 fr. 50. — 16. *Job*, traduction en vers du poème biblique, par Édouard Schiffmacher. Paris, Lemerre, 1907, in-18 de III-88 p., 3 fr. — 17. *Le Cri du néant*, par Michel Vasson. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 121 p., 3 fr. — 18. *Les Voix du tombeau*, par Julien Larroche. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de VIII-166 p., 3 fr. — 19. *Les Fileuses*, par Paul Payen de la Garanderie. Paris, Lemerre, 1907, in-18 de 181 p., 3 fr. — 20. *Frissons d'Algérie*, par Maxime Rasteil. Paris, Dujarric, 1908, in-18 de 168 p., 3 fr. 50. — 21. *Ames d'artistes*, par Jean Balde. Paris, Sansot, 1908, in-12 de 193 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Ombre de l'homme*, par Charles Dornier. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-12 de 199 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Sèves originaires, suivies de Nocturnes*, par Roger Frène. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 208 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Franges du rêve*, par Jules Leroux. Roubaix, Édition du Beffroy, 1908, in-18 de 86 p., 2 fr. 50. — 25. *Poèmes et interludes*, par Robert Maze. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 201 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Ressouvenirs*, par Henri Fauvel. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 118 p., 3 fr. — 27. *Sur un thème éternel*, par Jacques de Vilade. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 218 p., 3 fr. — 28. *Ombres et reflets*, par Adolphe Liéby. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 106 p., 3 fr. — 29. *Légendes d'Alsace*, par Georges Spetz. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 229 p., 3 fr. 50. — 30. *Feuilles au vent*, par J.-F.-Louis Merlet. Antibes, Émile Roux, 1907, in-16 de 109 p., avec portrait, 2 fr. — 31. *Œuvre. I. Dire du mieux. III. Le Vœu de vivre.* (T. II), par René Ghil. Paris, Messein, 1907, in-12 de 202 p., 3 fr. 50.

Théâtre. — 1. *Théâtre* de Jules Lemaitre. T. III. *L'Aînée. La Massière. La Princesse de Clèves.* Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 597 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Nuées*, comédie contemporaine en trois actes et en prose, imitée d'Aristophane, par Maurice Pujo. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., petit in-8 de XLI-201 p., 3 fr. 50. — 3. *La Passion*, drame en quatre actes et en vers, par E. Pinçon. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de III-95 p., 3 fr. — 4. *Pierrot confesseur*, un acte en vers, par Louis Maique. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, s. d., in-12 de 36 p. — 5. *Le Volcan*, comédie en un acte, par Paul Croiset. Paris, Librairie théâtrale, 1908, in-12 de 26 p.

Poésie. — 1. — *L'Anthologie des poètes français du* XIXe *siècle* (1800-1866), publiée par M. Georges Pellissier, contient, on le devine, beaucoup de choses intéressantes. Soixante-seize poètes y ont trouvé place, et, sur le nombre, plusieurs nous étaient inconnus. Mais, c'est une aimable attention que de tirer de l'oubli quelques bluettes d'un Boulay-Paty ou d'un Guttinguer. Quelques poètes, comme Reboul, n'ont pu être cités, faute d'autorisation de l'éditeur. Nous avons cherché vainement des extraits d'Hippolyte Violeau et de Marie Jenna. Les morceaux choisis par M. Pellissier ne sont pas toujours les plus saillants, notamment pour Hugo et Delavigne. Pour Soumet, le recueil ne donne que deux courts extraits : c'est peu. Brizeux est mieux partagé, mais nous avons cherché vainement le splendide morceau sur la mer *(La mer ! j'aime la mer bondissante et houleuse...)* et la description des funérailles d'une jeune fille, qui l'emportent en beauté sur plusieurs des pages citées. Mais nous savons qu'un recueil de ce genre est chose peu facile, et qu'on ne peut contenter tout le monde. Ajoutons toutefois que l'odieuse chanson de Béranger contre les jésuites *(Hommes noirs, d'où sortez-vous ?)* aurait pu être sans inconvénient laissée dans l'ombre. Du reste, au point de vue moral, trop de choix sont risqués, et le volume, quoique portant la signature de la classique librairie Delagrave, n'est pas une « Anthologie » à

mettre entre les mains des enfants. — Chaque poète est l'objet d'une très courte notice et l'éditeur publie le fac-similé d'un de ses autographes.

2. — On réédite un choix des œuvres de *Théophile*, ce poète raillé par Boileau, réhabilité par certains romantiques, et qui constitue, en définitive, une remarquable étoile de troisième grandeur dans le firmament littéraire du XIXe siècle. Il a de la verve et de la préciosité, quelques rares échappées sur la nature qui manquent aux grands classiques, mais aussi beaucoup d'amphigouri mythologique. La fameuse tragédie de *Pyrame et Thisbé* renferme des vers qui ont quelque parenté avec les vers médiocres de Corneille. Ailleurs, Théophile a plutôt l'air d'un « renaissant » qui se souvient surtout de Ronsard. A côté de Malherbe, l'homme de la raison, il représente l'indiscipline et la fantaisie, fantaisie parfois heureuse, mais souvent malheureuse. Le grand public ne connaît de lui que le célèbre cri de Thisbé :

Ha ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement ! il en rougit, le traître !

Théophile est mieux inspiré dans son début de l'ode sur *la Solitude* :

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

Théophile paraît avoir été un « libertin » et des vers obscènes, bien que désavoués par lui, chargent sa mémoire. Le volume contient, outre des extraits de ses œuvres, des appréciations , des anecdotes et une notice, un peu trop louangeuses, de M. Rémy de Gourmont.

3. — Le choix des œuvres de *Saint-Amand*, présenté par le même commentateur, nous apporte une impression analogue. Moins dur que Théophile, plus souple, plus apte à traiter des sujets variés et à prendre les tons les plus extrêmes, Saint-Amand est, comme son confrère en poésie, un transfuge passé du camp huguenot au camp libertin. On le connaît surtout comme l'auteur du *Moïse sauvé*, où quelques descriptions, avec des notations de détails exacts, méritent d'être lues, mais sa verve apparaît surtout dans les poésies bachiques ou grossières, bien que cette grossièreté fatigue assez vite, comme celle de Scarron. Saint-Amand aime à mettre en scène des buveurs. Il a une pièce célèbre sur *le Melon*. Il fait ainsi parler le paresseux :

Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté.

On lui a fait un mérite d'avoir aimé la mer et dépeint des paysages, mais c'est toujours dans le goût du siècle. Peu sentimental, Saint-Amant dans sa *Rome ridicule*, s'adresse ainsi au Colisée :

Piètre et barbare Colisée,
Exécrable reste des Goths,
Nid de lézards et d'escargots,
Digne d'une amère risée,
Pourquoi ne vous rase-t-on pas?... etc.

Voilà qui eût estomaqué la bonne Mme de Staël et donné une attaque d'apoplexie à sa Corinne.

Rappelons, en revanche, quelques vers du *Passage de la Mer Rouge :*

L'abîme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles;
De liquides rubis il se fait deux murailles
Dont l'espace nouveau se remplit à l'instant
Par le peuple qui suit le pilier éclatant.
D'un et d'autre côté, ravi d'aise, il se mire;
De ce fond découvert le sentier il admire...
Là passent à pied sec les bœufs et les moutons,
Où naguère flottaient les dauphins et les thons.

Saint-Amand fut un vrai poète, mais il n'est guère digne d'une réhabilitation enthousiaste, et ses « Morceaux choisis » pourraient être plus courts.

4. — Les *Bucoliques* d'André Chénier, publiées d'après le manuscrit original par José-Maria de Hérédia, sont une œuvre de reconstitution érudite, que l'académicien-poète n'a pu mener à bonne fin. Sa Préface montre du moins à quel point l'auteur des *Trophées* admirait Chénier, dont, à certains égards, il est un peu le disciple. On peut porter sur ce genre de publication le même jugement que sur la suivante qui constitue l'exagération du type.

5.— M. Paul Dimoff, agrégé, normalien, érudit renforcé, a entrepris, lui aussi, une édition des *Œuvres complètes* d'André Chénier, et nous avons sous les yeux son premier volume, consacrée aux *Bucoliques*. Après sa Préface, où il fait l'histoire des manuscrits et des éditions du poète, nous avons parcouru le texte lui-même. Et nous voilà bien embarrassé pour formuler une opinion. D'un côté, M. Paul Dimoff est évidemment un bourreau de travail, qui a épluché les manuscrits de Chénier avec une minutie effrayante. D'autre part, est-il bien nécessaire d'être si méticuleux, de ramasser tous les fragments, y compris les plus informes, de recueillir pieusement des mots épars qui ne veulent rien dire, de noter tous les mots biffés ou surchargés et toutes les variantes? Hélas! bien des choses ont vieilli dans Chénier. Nous venons de tomber par hasard sur ce vers :

Le muet de Samos qu'admira Métaponte.

M. Dimoff, qui met en notes une foule de choses, oublie d'en faire une ici pour nous expliquer qu'il s'agit de Pythagore. Mais il nous dira que ce n'était pas son métier, puisqu'il a simplement voulu déballer, en les classant, les papiers de son poète. Pourtant, bien des vers de ce genre, avec leurs périphrases surannées ou leurs allusions mythologiques, sont désormais peu compris ou peu goûtés. Ce qu'il faut aux lettrés, d'André Chénier, c'est un petit recueil de pièces choisies, quelque chose qui tienne en trente ou quarante pages.

6. — M. Charles Cros a laissé des poésies posthumes qui ont été recueillies — trop pieusement — par son fils, et publiées sous ce

titre : *Le Collier de griffes*. Ce sont des pièces généralement courtes et dont beaucoup sont insignifiantes. D'autres, au contraire, amusantes par intervalles, révèlent une originalité exaspérée. On sait que Cros fut l'ami de Verlaine. Certaines de ses pages reflètent la fureur du bohême contre les bourgeois et les « gens bien assis ».

Donc, gens bien assis,
Exempts de soucis,
Méfiez-vous du poète,
Qui peut, ayant faim,
Vous mettre, à la fin,
Quelques balles dans la tête.

D'ordinaire, M. Charles Cros est plus fumiste que tragique. Il est même fumiste avec lourdeur, notamment dans les morceaux de prose fantaisiste que l'on a réimprimées vers la fin du volume. Il a une ballade rancunière contre « les personnes qui ont raison ». En définitive, c'est un peu l'allure des enfants perdus du romantisme au temps du Cénacle. Le sens moral paraît être étranger au poète. Chose bizarre : il admire Gambetta, qu'il enterre en ces termes :

Le grand lion est mort. Il reste les renards,
Les fouines, les chiens, les rats et les lézards.

L'on nous dit, en deux préfaces, que Cros fut un génie et un « grand homme ». Il est à craindre que la postérité ne ratifie pas ce jugement.

7. — Un autre défunt pour qui l'on revendique la gloire, c'est M. Paul Marrot. Sous ce double titre : *Le Charme. Lazare*, on a réuni plusieurs de ses poésies. Une Préface de M. Edmond Frank nous apprend que M. Henri de Bornier, jugeant l'auteur, avait dit de lui : « C'est quelqu'un ». Pourtant M. Marrot n'était pas dans les idées de Bornier. Élevé par des religieux, il était devenu anticlérical et avait collaboré à *la Lanterne*. Il termine ainsi une pièce :

De Dieu, plus ! L'homme a mis des bandes aux étoiles
Avec ces mots : « Fermé pour cause de décès.

Dans la pièce intitulée : *Lazare*, le frère de Marthe et de Marie sort du tombeau dans un état d'âme terrifié et terrifiant, n'a plus goût à rien et dit au Christ : « Pourquoi m'as-tu ressuscité? » M. Marrot est évolutionniste, il chante l'huître s'élançant « à la conquête des vertèbres », ce qui est profond. Quand il ne fait pas de la philosophie, l'auteur est alerte, doué de fantaisie, et quelquefois amusant. Il fait rimer *spleen* avec *Requiescant in (pace* étant réservé pour le vers suivant). On entrevoit des bluettes gracieuses, avec des vers dans ce genre :

Les petites violettes
Balancent leurs cassolettes
Comme des escarpolettes.

Parfois des vers bien venus éclatent soudain :

... Car, plus on donne, et plus on aime à qui l'on donne...
L'amour fut le berceau des choses inutiles.

M. Marrot aime les animaux et en parle souvent. Il dédie une pièce à une chèvre qui fut sa nourrice et la termine ainsi :

Ma chèvre, soit bénie entre toutes les femmes.

Nous en avons assez dit pour montrer qu'il y a eu dans M. Marrot étoffe d'un poète. Mais il eut le malheur de croire, nous dit la Préface, « que le journalisme est le vestibule de la littérature, alors qu'il en est l'étouffoir ».

8. — Touchante idée que celle qui a fait rassembler, sous le titre de : *Fleurs d'églantier*, un certain nombre de poésies sur Lourdes, due à la plume fervente de plusieurs auteurs, dont quelques-uns, comme le P. Delaporte et Mgr de la Bouillerie, sont d'une grande notoriété. La plaquette est luxueuse, ornée de vignettes artistiques, et plusieurs cantiques sont accompagnés de la notation musicale. Il y a dans ces pages de la poésie, et surtout de l'élan, quelque chose de candide et de pur qui pénètre plus que ne le feraient des strophes plus savantes. Empruntons seulement quelques vers à une miraculée, Cécile de Franssu, qui remercie la Vierge de sa guérison :

Je suis guérie, ô Vierge, ô Mère !
Je puis, en ce monde éphémère,
Connaître encore d'heureux jours !
— Mais je sais bien que nos années,
Comme un gave des Pyrénées
Même à tes pieds s'enfuient toujours.

Aussi mon cœur te les redonne;
Car toute une vie, ô Madone,
N'est qu'un frêle et pauvre trésor;
Et bien avant d'être guérie,
Je t'avais offert, ô Marie,
Ce qu'aujourd'hui je t'offre encor.

Il convenait que, dans le Jubilé des apparitions, la poésie fût de la fête. Le joli petit volume que nous venons de fermer, avec recueillement, montre que, dans le concert d'hommages qui vient de s'élever autour de la grotte, la voix des poètes a su se faire entendre honorablement.

9. — M. Henry Thédenat n'est pas seulement le savant archéologue que l'on connait. Il est poète à ses heures, et il livre au publie un petit recueil. Oh ! tout petit, mais plein de choses charmantes. Ces *Quelques vers* se présentent avec un éloge mérité de François Coppée, et reflètent une âme fine, délicate, ouverte aux plus douces comme aux plus nobles émotions. L'âme des paysages y est profondément sentie, témoin ce passage de *Brouillards d'hiver* :

Le ciel était en deuil, la brume, au bord des branches,
Faisait comme des pleurs trembler des gouttes blanches;
De la terre aucun son ne montait vers les cieux;
Aucun zéphir errant dans l'air silencieux
N'éveillait la chanson des arbres sans feuillées,
Une blanche vapeur dormait sur la vallée
Et baignait des coteaux aux contours incertains.
— Tel un lac qui se perd en de vagues lointains —

Et dans ce flot muet, comme un haut promontoire
S'avançait l'éperon d'une colline noire.

M. Thédenat tourne aimablement la « pièce de circonstance » et la rend intéressante au public comme à l'ami qui en fut le premier destinataire. Il sait être parfois symbolique sans tomber dans le symbolisme. En un mot, cette plaquette sans prétention vaut des recueils plus compacts, et rend sympathique cette figure de savant que des travaux plus sévères avaient fait connaître sous un autre jour.

10.— Un lettré délicat transparaît dans les *Petits Poèmes* de M. Louis Sailhan. Leur inspiration est mélancolique, mais avec une certaine modération qui favorise le jeu des nuances. L'auteur aime Maurice et Eugénie de Guérin, savoure la mélancolie de Virgile, évoque après bien d'autres les souvenirs grandioses et attristants de Versailles. Il célèbre la « beauté de la mort », et, d'une façon générale, chante dans ses vers :

La poignante beauté des choses passagères.

Ces vers, sauf quelques accès de préciosité (des angelus *bleus*, des aurores *nues*, etc.) sont d'une facture plutôt estimable. Signalons une pièce charmante intitulée : *Vieille Fille*, et qui est bien près d'être un chef-d'œuvre. Mais il y a de grandes inégalités, et quelques crises de sensualité, vers la fin, détonnent sur la gravité de l'ensemble.

Le quatrain suivant fait un joli tableau :

Au fond du ciel, tournant sans remuer les ailes,
Plongeant aux puits divins de l'immuable azur,
Dans le cristal du soir plus sonore et plus pur,
Avec des cris aigus glissent les hirondelles.

Il est dommage que la virtuosité du littérateur gâte parfois, en voulant la renforcer, l'inspiration du poète.

11. — M. Gaston d'Urville est un artiste et un passionné, qui traduit dans *le Désir errant* ses rêves exotiques, en vers à la fois maniérés et puissants, d'une harmonie souvent pleine et suave, et dont quelques-uns atteignent à la magnificence. L'auteur paraît aimer spécialement les rivages levantins et leur décor devenu classique à force d'avoir été exploité par les romantiques. Il fait dire à un « vagabond » :

J'aime le violent, le simple et le brutal,
Les bijoux de clinquant, la cotonnade rouge,
Les odeurs de l'étal où le poisson vif bouge,
L'eau des ports clapotants, aux reflets de métal.

L'auteur n'est pas chrétien et son imagination n'est pas toujours décente. Toutefois, il a parfois des aspirations vers un idéal mystique et même ascétique. Il a de beaux vers sur la vie du chartreux :

S'éveiller le matin dans la claire cellule,
Songeant que chaque jour nous rapproche du soir,
Livrer, dans le silence où l'ennemi pullule,
Le combat solitaire et rude du devoir;
Cueillir, comme des fleurs, les perles du rosaire,
Dans l'infini chercher le seul bien nécessaire;
Ne rien avoir appris et pourtant tout savoir.

Au point de vue de la forme, M. d'Urville sacrifie trop, quoique moins gravement que bien d'autres, à la systématique impropriété des termes qui est une des habitudes des décadents, et ce défaut jure avec l'ensemble de ses qualités, qui comportent de la netteté et de la précision.

12. — M. Prosper Dor a deux amours : les sapins et la mer. Ayant chanté les uns dans un recueil, il veut chanter l'autre dans un nouveau volume : *Le Golfe bleu*, et il s'acquitte non sans mérite de cette tâche périlleuse, vu le nombre de ceux qui ont tenté de l'accomplir. Il nous semble que, depuis *Sous les sapins*, le poète est en progrès. Non point qu'il ait atteint la perfection; il en reste loin encore; mais il a des qualités de mesure et de pittoresque qui s'allient agréablement et se sont développées. Certains détails, qui attestent l'observation consciencieuse, ne déparent pas, malgré leur léger réalisme, la sincérité générale de l'inspiration.

M. Dor nous dit ce qu'il voit au bord de la mer :

On y voyait aussi des crabes lents et sages,
Philosophes des mers, mais non inoffensifs;
Car ils n'opposent pas à nos humains outrages
Le dédain des contemplatifs.

Voici maintenant les vagues :

Elles ont des teintes verdâtres,
Une écume grise au sommet,
Poussent des cris acariâtres
Comme si on les assommait.

L'auteur, on le voit, cultive l'hiatus. Il le cultive même trop. Il dit que le mouvement

Préside à ce *qui est et à* ce qui n'est plus.

C'est systématique, mais nous persistons à croire que c'est un mauvais système. Ailleurs, des rimes féminines différentes se suivent. Dans une pièce, le même mot rime constamment avec lui-même. Tout cela est voulu, mais fâcheux. Cela n'empêche pas le recueil de contenir de jolies choses. Au prix de quelques sacrifices, M. Prosper Dor, qui s'est amélioré, deviendrait un poète meilleur encore.

13.— Mme Marie de Sormiou aime la nature en général et la Provence en particulier, mais c'est un amour exalté, païen, presque physique. *La Vie triomphante* est une série d'hymnes à la matière transfigurée par un ardent mirage. Il est question de Zeus, de Pan, d'Éros, de Psyché, de Myrto, des Bakkantes (avec deux k). L'auteur chante la joie.

Joie, immensité bleue, où tout l'être s'achève.

Elle s'écrie dans un éclatant lyrisme :

Je marche sur du ciel, oubliant d'être humaine.

Et elle oublie surtout que son antiquité est une antiquité de con-

vention, que les « esclaves blondes » n'y passaient pas leur temps à s'extasier sur l'effet des colonnes blanches dans le ciel bleu. Sa poésie n'en a pas moins une touche large et un brûlant coloris. Elle compare la vie à un cyclone :

Cyclone d'or lançant les astres vers les dieux.

Elle aime « le murmure heureux du pin lyrique ». Son âme « vit sur les thyms ». Bref, elle aspire à se fondre avec la nature, et de là une certaine dose de panthéisme qui se mêle à son paganisme. La Provençale se laisse alors pénétrer à son insu par la nébulosité germanique. Sur la mort elle a des idées changeantes. Tantôt elle n'aperçoit que le néant :

... la gloire ivre, forte, païenne
De vivre pour vous seuls, horizons de beauté,
Dédaigneuse du vide où gît l'éternité.

Tantôt elle suppose une rencontre des âmes amoureuses dans le soleil divin. En résumé, *la Vie triomphante* révèle du talent, mais souvent gâté. Quelques esquisses de Provence sont encore ce qu'il y a de mieux dans ce volume :

Crau blonde ! cercle d'or sur qui pose le ciel !
Camargue ! disque roux de broussaille et de sel.

Et ailleurs :

La cigale éperdue est la voix du ciel bleu.

Mme Marie de Sormiou est une harmonieuse cigale à qui nous souhaitons d'être moins « éperdue ».

14. — Le « vague à l'âme » n'est pas mort. Seulement, il adopte des formules raffinées et tourmentées. C'est le cas de Mme Jane Mercier-Valenton, qui chante *les Choses qui furent* avec une préciosité triste. L'auteur cultive la rêverie, mais la rêverie impressionniste. Elle regarde

Vers l'atmosphère blanche où vont les cloches bleues.

et elle suit « les insectes bleus en leurs vols ingénus ». Elle a une façon d'être pénétrante qui touche parfois au comique :

La vie est par hasard, ce soir, imperceptible
Et l'on pourrait entendre une plante mourir.

Il y a des titres trop cherchés, et les épigraphes de chaque pièce révèlent des admirations décadentes. Malgré tout, le vers n'est pas trop mal manié. On voudrait seulement qu'il signifiât des choses plus claires. — Plusieurs pièces donnent la note chrétienne, et l'auteur, en définitive, est sympathique. Qu'elle nous pardonne donc nos critiques; c'est dans son intérêt que nous les faisons.

15. — Il y a beaucoup de vers bien faits, quoique peu saillants, dans *Crépuscules et Nocturnes*, et pourtant l'effet d'ensemble, chez M. Paul de Nay, est généralement nébuleux. De son application, de ses descriptions minutieuses, de ses évocations émues, ne ressort

rien qui frappe et s'impose. Un voile à demi transparent semble recouvrir tout le volume, mais cette obscurité est celle d'un poète qui ne fait pas exprès d'être obscur. Beaucoup de pièces sont trop longues, et l'harmonie de certains passages dissimule mal l'insuffisance ou la dilution de la pensée. Il y a néanmoins des vers estimables. Ce qui domine, comme sujets d'inspiration, c'est la mythologie philosophique, ainsi que le paysage interprété. Voici un *Lever du jour en automne* :

A peine un reflet vague à l'orient plus rose,
Une lueur, un rien, l'annonce d'autre chose,
Que dans l'ombre on devine et qui, lente, sans bruit,
Grandissante, noyant les pâleurs de la nuit,
Monte, baise à tâtons les cimes sous leurs voiles,
Se lève et fait d'un souffle envoler les étoiles.

Voilà de jolis vers, et qui révèlent un artiste, mais trop souvent, dans *Crépuscules et Nocturnes*, ce sont les levers du jour qui font défaut à des moments où le lecteur aurait grand besoin de lumière.

16. — Traduire le livre de *Job* est une œuvre plutôt ardue, et propre à effrayer les plus braves. M. E. Schiffmacher est un brave qui ne s'effraye point. Encouragé par une aimable Préface de M. François Coppée, il s'évertue à faire rentrer, dans le moule de puissants alexandrins, le texte biblique. Et il réussit à nous donner quelque chose d'estimable, de mâle et de fort. M. Schiffmacher a eu le mérite de *tout* traduire, et d'affronter toutes les obscurités, toutes les redites de l'écrivain sacré, ce qu'il fait parfois avec un vrai bonheur d'expressions, et sans sacrifier le naturel du langage :

L'homme né de la femme est de peu de durée,
Sa chair souffre et son âme étrange est torturée
Par des désirs sans nom qu'il retrouve toujours.
Il naît comme une fleur qu'un passant aux pieds lourds
Écrase, sans souci de sa forme charmante;
Il s'enfuit comme une ombre, il change et se tourmente...
...Mais lorsque l'homme est mort, sans regard et sans voix,
Quelle eau rendrait au sang le ferment qu'il charrie?
Comme un lac dans lequel l'onde un jour s'est tarie,
Comme un fleuve où les eaux ont cessé de couler,
Ainsi l'homme endormi que le pied peut fouler,
Reste en son lourd sommeil, jusqu'à ce que la terre
Et les cieux soient entrés dans l'éternel mystère.

Il y a, dans le *Job* de M. Schiffmacher, à la fois de la facilité et de la grandeur. Peut-être regrettera-t-on que la facilité soit parfois acquise grâce à l'abus des enjambements. Mais ce n'est qu'une nuance, et l'ensemble est fort méritoire.

17. — *Le Cri du néant*, proféré par l'entremise de M. Michel Vasson, interprète dudit néant, a, comme l'on peut s'y attendre, un accent farouche et blasphématoire. Il insulte « les dieux », qui d'ailleurs n'existent pas, et parle de la Nature comme Vigny, mais avec plus d'outrance. Il dit également son fait au soleil, qui l'agace :

Tu tomberas un jour dans la nuit éternelle,
O Soleil, vieux vautour qui s'obstine à planer.

En revanche, il a quelque tendresse pour Caïn, et trousse des sonnets émus sur le corbeau, le loup, les vipères et autres bêtes sympathiques. Le sonnet des vipères se termine ainsi :

Nos lâches cœurs aussi sont gonflés de poisons,
Pour consommer la basse horreur des trahisons,
Notre haine prudente a des approches sûres.

Notre cœur est une eau terrible qui s'endort...
Mieux que vous, mieux que vous, vipères aux yeux d'or,
Nous savons le secret des mortelles blessures.

L'auteur, on le voit, se fait une gentille idée de l'humanité. Il se dit à lui-même :

Et puisque tout est mort, et puisque tout est vide,
Mure-toi dans l'ennui farouche de ton cœur.

Heureusement, pour M. Michel Vasson, qu'il y a de l'enfantillage dans cette truculence. Pour la forme, on ne saurait dénier à l'auteur une certaine harmonie vibrante et tragique.

18. — Avec *les Voix du tombeau*, nous entendons plaider la cause du spiritualisme, et même du spiritisme. M. Julien Larroche est, paraît-il, un jeune Gascon, très ardent, qui serait très fâché si on lui disait qu'il n'a pas la foi, car il croit l'avoir. Il tape résolument sur les matérialistes et nous parle constamment de l'autre vie :

La tombe est un passage et la vie est au bout...
Cœurs sans foi, revenez aux croyances sublimes....
Du charmier des tombeaux naît un rosier mystique...
La mort est le printemps de l'au-delà divin.

Les vers de ce genre abondent. M. Larroche aime tant la divinité qu'il aime beaucoup de dieux. Il a un faible pour Isis, et adresse une « Prière à Brahma ». En deux vers, il groupe plusieurs de ses admirations :

Pythagore, Platon, Jésus, Victor Hugo,
Shakespeare, Gluck, Pascal, Dante, Gœthe, Arago.

Essayerons-nous de lui faire comprendre que Jésus mérite mieux qu'une telle compagnie? Non. Nous aimons mieux citer le sonnet suivant, intitulé : *L'Automobile symbolique*, où il y a une idée ingénieuse :

Haletante, elle attend, la trépidante bête,
Que l'homme l'abandonne à sa course d'éclair;
L'automobile gronde en sa gorge de fer;
Elle hurle et mugit comme un vent de tempête.

Elle crie, elle part comme un trait, tenant tête
A tous les ouragans qui rugissent dans l'air,
Franchissant la distance avec un train d'enfer;
Paris pour l'abriter met ses palais en fête.

Ainsi l'âme attachée à la chair, sa prison,
Regardant au lointain l'idéal horizon,
Palpite en espérant la mort libératrice,

Elle aspire à l'essor des anges et des dieux;
Puis elle prend, coursier de l'éternelle lice,
Son vol glorifié vers les sphères des cieux.

Il y a dans les vers de M. Larroche une certaine force, et une cer-

taine ardeur ingénue, mais aussi de l'emphase et de la monotonie.

19. — On ne peut nier chez M. Paul Payen de la Garanderie une âme véritablement poétique, et pourtant *les Fileuses* sont bien loin de réaliser l'idéal, assez nébuleux d'ailleurs, qu'il porte en lui. Presque partout le naturel fait défaut, quoique la langue soit à peu près pure et la versification fort correcte. Les sujets qui inspirent l'auteur sont des rêveries et des méditations le plus souvent mornes et mystérieuses, où éclatent pourtant çà et là quelques traits de bonne observation rurale. (Beaucoup de pièces ont été faites en Vendée). On aime à lui voir décrire la fuite d'un cerf

> Vers les étangs moirés que la brume prolonge,
> Larges comme un poème et profonds comme un songe.

Dans une description d'intérieur, nous notons ce vers :

> Et les meubles ont l'air d'écouter une histoire.

Quand le poète force la note, il tombe vite dans l'alambiqué ou même dans le comique :

> L'ombre est le cimetière où reposent les yeux.

Voici enfin un vœu significatif :

> Je voudrais me résoudre en brouillards sur les champs.

L'auteur des *Fileuses* n'a peut-être — nous le craignons — que trop réussi.

20. — L'Algérie commence à avoir ses poètes, et M. Maxime Rasteil en est vraiment un par le souffle, la sincérité, le lyrisme, ainsi que par une certaine habileté dans le maniement de la rime, souvent neuve et ingénieuse dans ses vers. Ses *Frissons d'Algérie* sont une série de tableaux, généralement enthousiastes, qui évoquent les sites et les mœurs de notre colonie. L'auteur chante

> Médéah, qui remplit l'amphore de ses vins,
> Et Blidah qui s'endort dans le parfum des roses.

Il célèbre, en gourmet patriote,

> Le couscous, mets vermeil inventé par les dieux.

Le recueil brille, on le devine, par la couleur locale, mais, en définitive, M. Rasteil n'en abuse pas, et s'en sert ordinairement avec goût. Il brille surtout par l'entrain et une spontanéité sympathique. Il se fait dire par une sorte de muse :

> Je guiderai tes pas vers les rochers étranges
> Que la brume au matin entoure de ses langes,
> Et sur lesquels, planant ainsi que sur des tours,
> Vivent les aigles noirs et les sombres vautours;
> Puis nous tressaillerons ensemble à l'heure mauve,
> Où montera dans l'air le cri de quelque fauve,
> Tandis que, près de nous, le lac, comme un miroir,
> Reflétera le ciel dans le calme du soir.

S'ensuit-il que les vers de M. Rasteil, comme le dit M. Treille dans sa Préface, seront un jour classiques dans les écoles? Il y a peut-être

quelque exagération à se lancer dans ce genre de prophétie. L'auteur des *Frissons d'Algérie* est parfois superficiel et parfois « quelconque »; mais les belles strophes et les passages brillants ne sont pas rares dans son volume, qui mérite certainement d'être remarqué.

21. — M. Jean Balde a des idées, mais elles sont en général difficiles à suivre. Ses *Ames d'artistes* nous font faire des promenades psychologiques assez compliquées en des régions noyées de ténèbres subtiles. Toutefois, des vers heureux, des envolées puissantes font reprendre, par-ci par-là, le fil perdu. La brièveté de certaines pièces est déconcertante et ne paraît pas compensée par une suffisante profondeur. L'auteur essaye de traduire son âme d'artiste à lui et aussi de décrire l'âme d'autres artistes. Il a un langage parfois tourmenté, parle de « soirs bleus » et de « palmiers bleus ». Il chante

Ces larmes des soirs bleus qui font naître les fleurs.

La pièce qui nous a le plus frappé est intitulée : *La Stèle*. Elle met en scène un sculpteur et commence ainsi :

Quand Celle qu'il aimait mourut dans un sourire,
Blanche parmi les fleurs sur son lit nuptial,
Il resta sans un mot, stupéfait, bestial,
Et regarda pleurer les longs cierges de cire.

Le sculpteur, dans sa désolation, se met à sculpter le tombeau de celle qu'il aimait. Peu à peu, le monument se dégage et il s'y intéresse de plus en plus. Enfin, il termine le mausolée :

Et, quand tout fut fini, quand il le vit si beau,
Dans tout son sang frémit une sublime ivresse,
Et son être éclata d'orgueil et d'allégresse.
Il avait oublié que c'était un tombeau.

Cette pièce, graduée savamment et d'une facture forte, est un morceau des plus réussis.

22. — L'homme, par la civilisation, étend son ombre sur la nature. C'est donc *l'Ombre de l'homme* que chante M. Charles Dornier, en des vers pleins de force, et même de violence, où le réalisme va parfois jusqu'à l'horreur :

Chante l'effort des bras et des outils vainqueurs,
L'utile floraison des blés drus et des orges,
Et surtout la moisson qui mûrit dans les cœurs,
Sous le feu des sillons et la flamme des forges.

M. Dornier nous promène à l'usine, aux halles, à l'hôpital, dans les égouts, dans les gares. Il nous décrit même un déraillement. Il voit déjà l'homme

Cingler d'un essor sûr
De planète en planète et d'étoile en étoile.

Cet « essor sûr » nous révèle que M. Dornier ne craint pas le choc des mots. Il l'aime au contraire, et ses strophes, dans les grands moments, vont jusqu'au tintamarre; mais il y a des envolées puissantes, et des hyperboles grandioses. Pour être à la mode, l'auteur

ne perd pas l'occasion de nous parler d'arbres *bleus*, et du fond *bleu* des vallées et des flancs *bleus* du coteau. Dans une pièce effrayante commençant par ces vers :

> Les requins ardoisés dardant leurs yeux vitreux,
> S'appellent sous les flots d'un souffle humide et rauque.
> Leur gueule à l'arc tendu se fend, et derrière eux,
> La mer s'incurve et bombe en un sillage glauque.

le poète s'attache à nous traduire longuement, en un langage systématiquement macabre, les impressions des requins et des vautours lors des batailles russo-japonaises. Nous avons essayé de la lire à haute voix à une personne de sens fort rassis, qui nous a interrompu par des cris d'horreur au bout de quelques strophes, en se plaignant de cauchemars. Si c'est ce genre d'effet que M. Charles Dornier a voulu produire, il peut se vanter d'avoir réussi.

23. — *Les Sèves originaires, suivies de Nocturnes* nous montrent en M. Roger Frène un poète inégal et à plusieurs faces, doué de facilité et parfois d'harmonie, philosophe à ses heures et trivial quelquefois jusqu'à la grossièreté, sensuel avec fougue ou symboliste avec subtilité (cette dernière note est pourtant la plus rare). Il effleure par-ci par-là les méthodes décadentes :

> Mais les truites évoluantes
> Dans l'azur des pénombres peintes,
> Arabesquent tes eaux dormantes
> Du jeu mordoré de leurs teintes.

Puis il revient à un style plus naturel, quoique recherché :

> Les eaux coulaient sans fin dans la nuit de cristal.

Il voit de belles choses au-dessus de sa tête :

> Des éperviers sont arrêtés,
> Lustres des hauteurs infinies.

La couleur bleue a ses préférences :

> Vois, partout les bois sont bleus.

Et ce sont aussi des arbres bleus, des ruisseaux bleus, des silences bleus. Il nous fait assister à un dialogue où parlent le Torrent, le Printemps, les poissons, les arbres, une grotte, un poète, un rossignol, sans compter le « Chœur des choses ». Mais sa philosophie n'admet pas l'immortalité de l'âme : « l'âme, cette gale » dit-il aimablement. Il préfère

> La chaleur de la boustifaille et du vin pur.

Poète métaphysicien, quelle chute !

24. — Le court recueil de M. Jules Leroux : *Les Franges du rêve*, se divise en deux parties assez différentes : des poésies délicates et subtiles, avec un peu de mièvrerie, qui donnent la sensation de quelque chose de léger et de frêle, puis une sorte de tragédie antique minuscule, où Œdipe apparaît comme un « précurseur ». Le poète y est moins heureux, car il vise à la force et à la grandeur, qualités qui ne sont

pas dans son genre. On y trouve cependant ce beau vers, qui pourrait être la devise de tant de gens :

Mon âme est un Olympe où je suis le seul dieu.

Seulement, on ne voit pas comment ce caractère peut rendre Œdipe sympathique. Dans la première partie, on trouve des strophes curieuses et fines, recherchées comme celle-ci :

Et c'est pourquoi le vent sanglote dans le soir,
Car il ne peut mourir, lui qui ne veut plus être;
A peine effare-t-il les fleurs de ma fenêtre
Qui ne comprennent pas son muet désespoir.

L'impossible retour des élans d'autrefois
Faisait pleurer le vent épars dans la nuit close.
Il s'endormit enfin sur l'orgueil d'une rose
En rêvant d'océans, de monts et de grands bois.

La rime, chez M. Jules Leroux, est tantôt respectée, tantôt maltraitée. *Nymphes* y rime avec *plaine*. Parfois le poète a recours au vers amorphe. Mais aux bonnes pages, il garde une certaine élégance et un certain charme dans sa préciosité.

25. — Les *Poèmes et interludes* de M. Robert Maze sont ainsi appelés, sans doute, parce que l'auteur a jugé habile de disposer ses pièces par petits paquets, désignés alternativement sous le nom de *Poèmes* et sous celui d'*Interludes*, sans qu'on puisse bien saisir une différence essentielle entre les deux catégories. Les *Interludes* ont peut-être pour but de reposer le lecteur par des décors plus pittoresques. Le pittoresque est en effet recherché par M. Maze, qui le pousse au besoin jusqu'au burlesque. Malgré cela, le poète, on le voit, a souvent l'intention d'être sérieux. Il vise à l'effet, et pratique le sonnet à quinze vers, avec vers détaché à la fin. Goûtez ce début d'interlude :

Tiède, grésillante et chrysoprasée,
Crépite au soleil la pluie embrasée.

M. Maze dit à la femme qu'il aime :

Ma sieste favorite est au bord de tes yeux,
Plus énormes tout près que deux grands lacs d'eau claire.

Souhaitons au poète de ne pas se noyer. Il y a du talent dans la pièce intitulée : *Mon Chat* :

Un frisson, de ses yeux, fait pâlir les agates;
Puis, la queue encerclant le coussin de ses pattes,
D'un doux geste câlin dont il s'enferme en soi,
Ramassé dans son poil et vibrant au vent froid,
Il écoute la mer énorme et ronronnante
Qu'il sent de son espèce et dont l'odeur le hante :
La mer aux flots griffus, la mer aux flots spasmeux,
Dont le vert est égal à celui de ses yeux.

M. Robert Maze joint à l'amour de son chat celui de l'humanité, et lui prédit des destinées heureuses :

Le bonheur s'étendra sur les fils de la terre,
Et tous auront du pain, et tous auront du feu;
L'Humanité n'aura qu'un cœur pour elle entière,
La Beauté sera sainte et l'Amour sera dieu.

L'Amour n'est que trop dieu. Souhaitons à la beauté d'être un peu plus sainte.

26. — *Les Ressouvenirs* de M. Henri Fauvel se composent de morceaux antiques, d'impressions de voyage et de rêveries diverses. L'auteur a vu l'Orient et l'Amérique du sud, mais, à notre avis, sans en tirer un parti notable. Si l'on considère le ton, c'est plutôt tendu; si l'on remarque la versification, c'est plutôt lâche. Quelques idées nobles soutiennent l'ensemble, mais la noblesse elle-même dégénère souvent en une sorte de naïveté grandiloquente. Les vers à caractère sont rares. Citons celui-ci pour ce qu'il a de péremptoire et de sec :

Du nord au sud la France est devenue apache.

M. Fauvel nous présente un bon nombre de sonnets, mais dont la chute est « quelconque », grave défaut pour les amateurs. Voici les tercets de l'un d'entre eux, où il compare l'amour à l'électricité :

Ils sont bien plus pernicieux,
Ces éclairs-là, que ceux des cieux.
— Un bon petit paratonnerre,
Inventé par quelque Franklin,
Et qu'on porterait d'ordinaire,
Pourrait sauver le genre humain.

Du reste, cette pointe d'humour est chose tout à fait exceptionnelle chez M. Fauvel.

27. — Le titre choisi par M. Jacques de Vilade : *Sur un thème éternel*, évoque naturellement l'idée de quelque chose de vieux jeu. L'auteur, en effet, chante l'amour, ou plutôt le libertinage, et il le chante dans un style léché, qui rappelle les petits poètes du XVIIIe siècle. M. de Vilade a soin d'ailleurs de se définir lui-même :

Émule de Parny louant Éléonore.

On devine tout ce qui s'ensuit, et la décence n'est pas parmi les muses du poète, bien qu'il ait des retours vagues — retours de dilettante — vers un amour idéalement pur, et qu'il laisse échapper le vers suivant :

Car il n'est d'amour vrai que l'amour seul de Dieu.

Le ton général serait plutôt donné par cet autre vers :

Buvons, chantons gaiement, la vertu n'est qu'un leurre.

ou encore par cet autre :

Éros est tout-puissant et son règne immortel.

La rime est riche, le style élégant, mais vieillot. Il y est question de Philis, et des « filets de Cypris ».

En résumé, M. de Vilade n'est pas sans talent. Il a de l'élégance, mélangée il est vrai de préciosité, de l'élan, avec une certaine rhétorique mignarde; mais c'est un attardé et un attardé dans de fâcheuses compagnies.

28. — M. Adolphe Liéby décrit avec une précision émue les *Ombres*

et reflets de ses paysages. Il excelle à peindre les effets de brouillards, les aspects du ciel, les coins de campagne poétiques, où il évoque parfois un discret et psychologique amour :

La haute colline en sa nuit d'opale
Attire à la fois mon âme et mes yeux
Vers son sommet bleu, voilé d'argent pâle,
Que vient affleurer, lande sidérale,
La sérénité profonde des cieux.

Le poète est moins heureux quand il veut décrire les ombres et les reflets des âmes ouvrières, et émettre en vers des arguments pour et contre le socialisme. L'abstraction envahit alors ses strophes. Et le lecteur est beaucoup moins ému, d'autant plus que ces pièces-là sont beaucoup plus longues. Il y a là une erreur poétique. Notons chez M. Liéby un emploi original, et pas trop malheureux parfois, du vers de neuf pieds.

29.— Les *Légendes d'Alsace*, de M. Georges Spetz, ont deux qualités plutôt rares par le temps qui court : la simplicité et la clarté. On les lit rapidement et avec plaisir. Toutefois la simplicité est un peu trop nue, trop prosaïque, et la clarté ne s'agrémente pas de ces qualités brillantes qui la rendent, en poésie, plus précieuse encore. Aussi les vers n'ont-ils d'autre valeur que celle d'être logiquement enchaînés à d'autres,et il est difficile d'en extraire quoi que ce soit pour de courtes citations. L'auteur divise son recueil en légendes religieuses, historiques et fantastiques. Ce recueil témoigne d'une connaissance approfondie des traditions alsaciennes, mais si, chez M. Spetz, le conteur érudit est digne d'éloges, le poète aurait intérêt à se perfectionner dans son métier.

30. — Ce n'est pas sans raison que M. Louis Merlet intitule ses courts poèmes : *Feuilles au vent*, car ce sont choses légères, et même inconsistantes. Le volume est luxueux, mais il contient peu de vers, et les vers à leur tour contiennent peu de sens, bien qu'ils rendent quelquefois le son d'une assez douce musique. On devine vaguement que M. Louis Merlet est désenchanté de bien des choses, et de l'amour en particulier, mais son désenchantement n'a rien de tragique. De là, cette légèreté et cette douceur dont nous parlons, et qui, par moments, ne sont pas sans charme :

Le vent léger a fait chanter les arbres noirs;
Les roses du couchant sont mortes, une à une,
Et voici que grandit l'extase de la lune,
Et que nos cœurs sont purs comme des ostensoirs.

Mais, en bien des passages, la mélancolie de M. Louis Merlet ressemble trop à tout ce qu'on voit partout dans ce genre.

31. — Sous ce titre textuel, mais obscur : *Œuvre. I. Dire du mieux. III. Le Vœu de vivre* (tome II), M. René Ghil, en décadent systématique, aligne des suites de mots incompréhensibles, à travers

lesquels on croit apercevoir, de temps en temps, quelques vagues lueurs d'intentions obscènes. Nous ne ferons pas à de tels vers l'honneur de nous indigner contre eux, car la colère des « philistins » fait toute la joie de cette catégorie de poètes. Nous nous contenterons de plaindre les lecteurs qui se condamnent à déchiffrer des pages criblées de vocables comme « mult-erratique, long-tolli, heurte-tonne » ou d'adverbes comme « innumérément, algidement, atramentairement », ou d'expressions comme « horizons phanérogames, erreur amniluque, ruptoire éparre (?), désistement de l'alentour », etc. Les vaches s'appellent « bovines » et les moutons « lanigères ». Voici deux vers comme types :

Y ululant d'ululement ouï, ouï,
Houleusement dans l'heure, ouï.

Inutile d'insister, n'est-ce pas?

Théatre. — 1. — Le troisième volume du théâtre de M. Jules Lemaître contient trois pièces : *L'Aînée*, *la Massière*, *la Princesse de Clèves*, toutes trois en prose. Nous avons rendu compte de ces œuvres assez récemment, et il n'y a donc pas lieu de redire quelles jolies qualités d'écrivain (d'écrivain plus que d'auteur dramatique) les lecteurs trouveront dans ces pièces, ni quelles réserves il convient d'apporter, par endroits, à la morale un peu trop... souriante de l'aimable critique. Mais on est sûr, tout au moins, de passer avec lui d'agréables quarts d'heure.

2. — L'école de l'« Action française » cherche à s'affirmer par tous les moyens, y compris le théâtre. C'est pourquoi M. Maurice Pujo a fait représenter, au Théâtre Marigny, une comédie aristophanesque : *Les Nuées*, qui constitue une tentative véritablement très curieuse et digne du plus haut intérêt. Nous ne dirons pas que c'est un chef-d'œuvre; mais d'abord c'est très amusant à lire, ensuite c'est un « genre » nouveau, dont l'auteur donne la théorie dans une remarquable Préface. L'école de l' « Action française » a pris à cœur de réagir, non seulement en politique, mais en littérature. Elle veut que le comique, dans la comédie, résulte des caractères et non des trucs, dont abuse le théâtre contemporain.

M. Larivé, fabricant de « cuirs démocratiques » en carton, veut pousser son neveu dans la politique pour obtenir des commandes de l'État et être décoré. Pour cela, le neveu se met à l'école des « intellectuels » assembleur de nuages, comme le Phidippide d'Aristophane. Le deuxième acte, plein de verve, met en scène tous ces « bonzes » de la libre-pensée et du dreyfusisme actuels. Le jeune homme est élu, mais son éducation, trop complète, tourne mal pour son oncle, dont l'usine est sur le point d'être incendiée par les ouvriers, qu'ont excités les prédications du nouveau politicien.

La pièce de M. Maurice Pujo est bouffonne, mais d'une bouffonnerie voulue par le genre, et par conséquent très admissible. Quelques traits, çà et là, paraissent toutefois un peu forts. Le troisième acte est moins intéressant que le second. L'espace nous manque pour faire des citations sérieuses. Voici toutefois un bout de dialogue :

LARIVÉ. — Il n'y a pas de Dieu !
HÉLÈNE. — Oh ! Papa !
LARIVÉ, *s'animant*. — Non !... il n'y a pas de Dieu, entends-tu, sacré nom de D... ! Il n'y a pas de paradis...
Mme LARIVÉ. — Alphonse !
LARIVÉ. — Non !... Pas de paradis !... et pas d'enfer non plus..., de par tous les diables !

On voit le ton, qui est assez soutenu du commencement à la fin. Il est à prévoir que nous verrons d'autres comédies de cette espèce, et ce sera intéressant.

3. — *La Passion*, qui a tenté bien des poètes dramatiques, est toujours un sujet fort délicat. M. E. Pinçon le traite avec une noble simplicité, et s'attache à traduire en vers, avec une fidélité remarquable, les paroles prononcées par le Christ depuis le Jardin des Oliviers jusqu'à la Croix. La marche du drame est rapide, et les scènes sont bien enchaînées. L'auteur a ajouté au drame, comme personnages épisodiques, le sénateur Gamaliel et Séphora, la fille de Jaïre. Cette dernière, en un touchant passage, vient demander à Pilate la grâce de Jésus. Le crucifiement a lieu sur la scène, ce qui occasionnerait, ce nous semble, des difficultés de plus d'une espèce, si l'on voulait représenter la pièce. Pour les vers, à part quelques césures trop libres, nous ne voyons rien à leur reprocher, sinon peut-être l'absence de qualités transcendantes et de « morceaux » propres à être mis en relief.

4. — *Pierrot confesseur*, de M. Louis Maigue, en un acte et en vers, est une petite bluette psychologique. On y voit comment Pierrette, courtisée par un quidam et troublée par cet amour, confesse à Pierrot, son mari, qu'elle croit aimer seulement d'amitié, le trouble en question; comment Pierrot se trouble, lui aussi, mais de jalousie; comment cette jalousie réveille dans le cœur de Pierrette l'amour pour Pierrot ou plutôt comment Pierrette s'aperçoit, au fond, qu'elle n'a jamais aimé que Pierrot. Il y a un peu d'invraisemblance, un peu de marivaudage, mais c'est gentil. La morale, légèrement outrée dans l'expression vers la fin, est que l'amitié est le meilleur rempart de l'amour :

Vois-tu, la douce paix des amours assurées,
C'est le foyer, ce sont les pénates sacrées
Où le cœur se blottit plus volontiers qu'ailleurs...
Etre amants, c'est parfait; être amis, c'est meilleur.

Pénates est du masculin, mais ne gâtons pas ce morceau édifiant par de petites chicanes.

5. — Dans *le Volcan*, brève comédie en un acte, M. Paul Croiset

montre comment on peut apaiser une grève en graissant la patte au principal meneur et en lui « passant la brosse », si l'on nous passe cette deuxième métaphore. Court, simple et humain.

G. D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Épisodes de la guerre de Trente ans. Bernard de Saxe-Weimar (1604-1639) et la Réunion de l'Alsace à la France*, par le vicomte DE NOAILLES. Paris, Perrin, 1908, in-8 de IV-502 p., avec un portrait, 3 cartes et 3 plans, 7 fr. 50. — 2. *La Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire.* T. IV. *Torgau. Pacte de famille*, par RICHARD WADDINGTON. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de VIII-637 p., 7 fr. 50. — 3. *Les Officiers sous l'ancien régime. Nobles et roturiers*, par LOUIS TUETEY. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de VI-408 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Volontaires nationaux (1791-1793). Étude de la formation et l'organisation des bataillons, d'après les archives communales et départementales*, par EUGÈNE DEPREZ. Paris, Chapelot, 1908, in-8 de 524 p., 10 fr. — 5. *La Cavalerie pendant la Révolution. La Fin de la Convention (du 19 juin 1794 au 27 octobre 1795)*, par le lieutenant-colonel ÉDOUARD DESBRIÈRE et le capitaine MAURICE SAUTAI. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908, gr. in-8 de 246 p., avec 20 cartes et croquis, 6 fr. — 6. *La Trahison de Pichegru et les Intrigues royalistes dans l'Est avant Fructidor*, par G. CAUDRILLIER. Paris, Alcan, 1908, gr. in-8 de LXII-402 p., avec une planche, 7 fr. 50. — 7. *La Bataille d'Austerlitz. Documents inédits sur la campagne de 1805*, par ALOÏS SLOVAK ; trad. par L. LEROY. Paris, Daragon, s. d., in-16 de 268 p., avec un plan, 3 fr. 50. — 8. *Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813)*, par le général DÉSIRÉ CHLAPOWSKI, publiés par son fils et trad. par JAN V. CHALMINSKI et le commandant A. MALIBRAN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de XII-359 p., avec un portrait, 3 fr. 50. — 9. *L'Espagne et Napoléon, 1804-1809*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de XIII-520 p., avec une grav., 7 fr. 50. — 10. *Mémoires* du colonel DELAGRAVE. *Campagne du Portugal (1810-1811)*, avec Avertissement et notes par ÉDOUARD GACHOT. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 256 p., avec 8 aquarelles et 4 portraits, 7 fr. 50. — 11. *Mémoires du général* BENNIGSEN, publiés par le capitaine CAZALAS. T. III. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 470 p., 12 fr. 50. — 12. *Les Généraux morts pour la patrie (armées de terre et de mer) Notices biographiques* par NOËL CHARAVAY. 2e série. *1805-1815*. Paris, Charavay, 1908, gr. in-8 de 237 p., avec planches et fac-similés, 10 fr. — 13. *Récits d'Afrique. Yusuf*, par le général DERRÉCAGAIX. Paris, Chapelot, 1907, in-8 de 270 p., 2 fr. 50. — 14. *Souvenirs du Mexique*, par le colonel LUSSAN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de II-282 p., 3 fr. 50. — 15. *Documentos para la historia de México. La Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine*, publicados por GENARO GARCIA. Textes espagnol et français. 2e et 3e parties. México, Viuda Ch. Bouret, 1908, 2 vol. petit in-8 de 280 et 285 p. — 16. *Études sur l'état moral de l'armée française et de l'armée allemande en 1870*, par le capitaine A. LAMBERT (de l'armée belge). Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 2 fr. 50. — 17. *Histoire militaire. Guerres de 1871 à 1905. (Campagne russo-turque, 1877-1878. Guerre sino-japonaise, 1894-1895. Guerre russo-japonaise, 1904-1905. Guerres de Chine, Tonkin, Madagascar, etc.)*, par le général CANONGE. Paris, Fanchon, s. d., in-4 de 556 p., 20 fr. — 18. *Spicheren (6 août 1870)*, par le lieutenant-colonel MAISTRE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908, gr. in-8 de XVI-412 p., avec cartes et photogr., 12 fr. — 19. *Les Régiments de la division Margueritte et les Charges à Sedan*, par le général ROZAT DE MANDRES. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908, gr. in-8 de XVI-288 p., avec cartes, portraits et photograv., 7 fr. 50. — 20. *Les Chasseurs des Vosges et le Pont de Fontenay*, par le lieutenant-colonel DE SAINT-ÉTIENNE. Toul, Semaire, 1906, in-8 de 216 p. (plus titre, sommaire et Avant-propos de 16 p. non paginés), 3 fr. — 21. *Mémoires et correspondance* de LOUIS ROSSEL *(1844-1871)*. Paris, Stock, 1908, in-18 de XLVI-519 p., 3 fr. 50. — 22. *Hors des chemins battus. Vie et aventures d'un soldat de for-*

tune, par le lieutenant-colonel Péroz. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 441 p., 3 fr. 50. — 23. *Précis de quelques campagnes contemporaines. La Guerre russo-japonaise*, par le colonel Bujac. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 496 p. 7 fr. 50. — 24. *Comptes rendus publiés par le « Rouskii-Invalid » de conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie d'état-major Nicolas*. Fasc. 5, 6 et 7. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 3 vol. in-8 de 238, 206 et 210 p., 14 fr.— 25. *A propos de lectures récentes*, par le lieutenant-colonel Mangin. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 60 p., 1 fr. — 26. *La Guerre au Maroc*, par le commandant Mordacq. 2e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 204 p., 3 fr. 50. — 27. *La Guerre d'Afrique. Guide annexe des règlements sur le service en campagne et des manœuvres*, par le lieutenant-colonel Frisch. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-32 de 183 p., 2 fr. — 28. *Un Moraliste militaire du* xve *siècle François de la Noue (1531-1591)*, par le lieutenant Tabourbeau. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 56 p., 1 fr. 50. — 29. *Ce que l'armée peut être pour la nation*, par le lieutenant d'état-major (belge) A. Fastrez. Bruxelles et Leipzig, Misch et Thron, 1907, in-16 de xiv-294 p. — 30. *La Pierre de touche. Essai sur l'autorité dans l'armée*, par le capitaine Georges Coudere de Fonlongue. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 199 p., 3 fr. — 31. *L'Armée évolue. Discipline. Antimilitarisme. Antipatriotisme*, par le général Pédoya. Paris, Chapelot, 1908, in-16 de 99 p., 2 fr. — 32. *L'Éducation du soldat. Quelques moyens pratiques*, par le capitaine Victor Dubuy. Paris, Chapelot, 1907, in-12 de 91 p., 2 fr. — 33. *L'Officier français. Sa Situation sociale dans la nation et dans l'armée. Ce qu'il réclame*, par Jean d'Épée. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-12 de 158 p., 2 fr. — 34. *Le Service militaire d'un an et la Défense des frontières par la nation*, par le commandant Ch. Henrionnet. Paris, Chapelot, 1908, in-8 de 54 p. — 35. *Manuel à l'usage des sociétés de préparation militaire (Infanterie)*, par le lieutenant-colonel Hatton. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-12 de 270 p., 2 fr. 50. — 36. *Traité élémentaire de topographie*, par le lieutenant Escalle. Auxerre, Lanier, 1907, in-132 de 80 p., 1 fr. — 37. *L'Armée d'Afrique avec le service de deux ans*, par le général Luzeux. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 60 p., 1 fr. 50. — 38. *La Première Bataille. Le Service de deux ans. Du Caractère chez les chefs. Discipline. Armée nationale. Cavalerie, etc. Questions militaires d'actualité*, par le général H. Bonnal. Paris, Chapelot, 1908, in-12 de 290 p., 3 fr. 50. — 39. *Causeries d'un fantassin*. 2e série. *L'Instruction*, par le lieutenant-colonel Guionnic. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 256 p., 4 fr. — 40. *Instruction de la patrouille*, par le lieutenant Elissèche. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 76 p., 1 fr. 50. — 41. *Combinaison des efforts de l'infanterie et de l'artillerie dans le combat*, par le commandant Niessel. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 68 p., 1 fr. 25. — 42. *Deux Journées de manœuvres. Infanterie et cyclistes en liaison avec la division de cavalerie*, par le commandant P. Nudant. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, gr. in-8 de 33 p., avec 2 cartes, 1 fr. 50. — 43. *Infanterie. Le Chef de groupe au combat d'après les règlements*, par le commandant Gaucher. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-18 de 96 p., 1 fr. — 44. *Jeux olympiques et Méthodes d'éducation physique. Rapport général* par le capitaine Senat. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 70 p., 1 fr. 50. — 45. *Un Régiment de l'armée territoriale*, par le capitaine H. Bossu. Paris, Chapelot, 1908, in-8 de 94 p., 3 fr. — 46. *Le Moral algérien dans le Bled oranais*, par le lieutenant O. de la Bourdonnaye. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 carré de 104 p., 2 fr. 50. — 47. *Les Mitrailleuses à l'étranger et en France*, par le lieutenant Boullé. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 60 p., 1 fr. 25. — 48. *Étude sur la guerre de siège et la manœuvre de forteresse de Langres, en 1906*, par le lieutenant-colonel Klein. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1907, gr. in-8 de 87 p., avec une carte, 3 fr. — 49. *Tendances actuelles de la cavalerie allemande*, par le commandant Niessel. 2e éd. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 148 p., 2 fr. 50. — 50. *Choses d'Allemagne. Tendances allemandes relatives à la préparation et à la conduite de la bataille, etc., etc.*, par le capitaine Culmann. Paris, Charles Lavauzelle, s. d., in-8, 208 p., 4 fr. — 51. *Le Règlement allemand sur le service en campagne (du 22 mars 1908)*; trad. par le capitaine Jung. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 332 p., 2 fr. 50. — 52. *Pour les officiers. Notions sur la prophylaxie des maladies épidémiques dans l'armée*

métropolitaine et coloniale, par le médecin principal Troussaint. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 240 p., 4 fr.

1. — Nous disions naguère que la faveur des érudits, des historiens, du public, s'était depuis quelque temps portée vers l'époque du premier Empire avec une ardeur très injustement exclusive. Il faut noter, cependant, une certaine tendance à sortir des limites trop étroites où ce goût immodéré de la période impériale eût fatalement enserré les études historiques de notre époque, et nous signalons avec plaisir, à propos de cette réaction, le volume que le vicomte de Noailles vient de consacrer à l'une des plus curieuses figures de *la Guerre de Trente ans*, au duc *Bernard de Saxe-Weimar*, et à la question de la *Réunion de l'Alsace à la France*. L'importance de la période française de la guerre de Trente ans dans l'histoire de notre pays n'est pas à démontrer : on sait que cette période fonda définitivement l'établissement de la prépondérance de la France en Europe et que, sans elle, le glorieux règne de Louis XIV n'eût pas vraisemblablement atteint l'apogée de puissance auquel le porta le grand Roi. Ce fut l'habileté de Richelieu d'utiliser les talents de l'étranger lui-même, pour nous assurer la victoire dans cette crise difficile, et Bernard de Saxe-Weimar, un des grands capitaines de ce temps, fut un de ces ouvriers du rusé cardinal. Bernard était né en 1604, et, suivant la mode du temps, avait fait la guerre un peu partout avant de se mettre au service de la France. C'est par le Danemark qu'il débute ; il entre ensuite au service du roi de Suède, qui apprécie bientôt, en maître, les grands talents du jeune colonel, et c'est celui-ci qui, à la mort de Gustave-Adolphe à Lutzen, prend le commandement de l'armée suédoise désemparée. Après une série de succès qu'il nous est impossible d'énumérer même très sommairement ici, Bernard est, à trente et un ans nommé généralissime des troupes alliées. De 1635 à 1639, il combat à nos côtés et pour notre compte aussi bien que pour celui de la Ligue, les troupes de l'Empire, et il le fait avec un éclat qui confirme définitivement sa réputation militaire. Les grandes journées de Rheinfeld et de Wittenweier, le siège de Brisach augmentent encore cette réputation, et il passait pour le premier général de l'Europe, quand il mourut à Neubourg, le 18 juillet 1639, d'une maladie sur la nature de laquelle on n'est pas fixé. Il avait 35 ans. « Ce vaillant soldat, écrit son nouveau biographe, emportait dans la tombe l'estime de tous ceux qui l'entouraient. Il était sage, prudent, patient, bon, généreux, ami fidèle, bienfaisant et d'une chasteté proverbiale. Affable avec tous, franc, fidèle à la parole donnée, ennemi de la flatterie, il aimait les gens droits et simples ». — Le livre intéressant de M. de Noailles fait revivre avec bonheur cette grande figure un peu oubliée ; mais, comme nous le disions au début, l'ouvrage a une toute autre portée

que celle d'une biographie. C'est le tableau fidèle, mis en lumière avec des couleurs très vives et très nouvelles d'une époque extrêmement intéressante pour l'Europe et spécialement pour la France : à ce point de vue, le récent travail de l'éminent écrivain doit être particulièrement recommandé à quiconque s'occupe de l'histoire de notre pays au XVIIe siècle.

2. — M. Richard Waddington continue les laborieuses recherches qu'il a entreprises sur *la Guerre de Sept ans* et le tome IV de son ouvrage, qu'il nous donne aujourd'hui, est consacré aux événements militaires de 1760 et du commencement de 1761. L'écrivain nous fait assister à la glorieuse agonie de la domination française au Canada et nous décrit les tentatives infructueuses de Choiseul pour rétablir la paix en Europe, aussi bien que les longues négociations qui précédèrent la conclusion du Pacte de famille, mais ce sommaire écourté ne donne qu'une faible idée de tous les événements importants dont la relation constitue le fond de ce gros volume. On y voit aux prises les généraux les plus en vue de leur époque, à commencer par Frédéric II, ayant pour lieutenants ou pour adversaires les Lascy, les Daun, Laudon, ce fameux prince Henri de Prusse (que certains militaires prétendaient supérieur à son frère), le maréchal de Broglie, Saint-Germain, Castries, etc., etc. On lira dans le travail de M. Waddington de très curieuses pages sur les agissements qui, à Versailles, tendaient à entraver souvent l'action de nos généraux, et les intrigues qui, au lieu de simplifier la tâche des commandants d'armées, déjà bien ardue, aboutissaient à la rendre impossible. D'autres détails — comme ceux qui concernent le lieutenant-général Dumesnil — demeurent extrêmement curieux au point de vue de l'histoire particulière de l'armée au XVIIIe siècle et des principes qui y étaient en cours pour l'attribution du commandement. M. Waddington a eu l'heureuse idée d'emprunter aux Archives de notre Dépôt de la guerre de très curieuses cartes et plans de bataille de l'époque, grâce auxquels on peut suivre avec fruit et clarté le détail des opérations et qui ont encore le mérite de présenter un caractère artistique très appréciable. Le nouveau volume a donc toute la valeur de ses aînés : il était d'ailleurs impatiemment attendu des érudits.

3. — Ce M. Dumesnil, lieutenant-général dont nous parle M. Waddington et auquel nous faisions allusion tout à l'heure appartenait-il à la noblesse? Il semble que non. M. Tuetey qui vient de publier un livre sur *les Officiers sous l'ancien régime* ne nous souffle mot de lui, et il semble que le cas de ce personnage peu recommandable, eût fourni une page intéressante au nouvel historien de nos officiers sous la monarchie. — Le sujet qu'a abordé M. Tuetey n'est pas nouveau; ou, pour parler plus exactement, M. Tuetey est loin d'être le premier

qui en ait fait le but de ses recherches. Pour ne parler que des plus récents travaux sur la matière, il est permis de citer ceux de M. Mansion et les deux volumes fortement documentés de Babeau : *La Vie militaire sous l'ancien régime.* Il est vrai que la thèse spéciale de M. Tuetey tend à rechercher surtout dans quelles proportions les classes qui n'appartenaient point à la noblesse pouvaient être admises aux divers grades de la hiérarchie militaire et il faut, en somme, conclure de ses allégations que la porte était très largement ouverte à la bourgeoisie, même aux sujets appartenant aux rangs les plus modestes de la société. Non seulement les grades d'officier subalterne et supérieur étaient accessibles à toutes les classes, mais celui même d'officier-général, était fréquemment accordé à des postulants de très humble origine. Tous les gens qui se sont occupés de l'histoire de l'armée sous l'ancien régime sont parfaitement au courant de cette situation; cependant, il faut bien dire qu'elle est assez peu connue, et que, pour la majorité des Français, Catinat et Chevert sont les deux seuls roturiers qui aient été officiers sous l'ancienne monarchie. Le livre de M. Tuetey a assurément bien des lacunes et certains chapitres eussent gagné à être plus développés; mais, tel qu'il est, il demeure encore un livre estimable, un livre qu'il sera bon de vulgariser.

4. — Avec *les Volontaires nationaux* de M. Eugène Déprez, nous ne quittons pas encore le XVIIIe siècle mais nous arrivons à la Révolution et à une des questions de la Révolution qui a été le plus controversée. A la fin du second Empire, au moment où il était de mode d'attaquer le principe des armées permanentes, la légende des volontaires de la Révolution battait son plein; aussi, le bruit fut-il grand, quand le livre de Camille Rousset vint démontrer que la plupart de ces volontaires avaient été arrachés de force à leur foyer et qu'une fois arrivés à leur corps, il s'y étaient montrés les pires soldats du monde. Comme le dit très exactement M. Déprez, on a généralement exagéré d'un côté les défauts, de l'autre les qualités des volontaires, et là, comme ailleurs, la vérité se trouve dans un juste milieu. Il faut se rappeler également, que les volontaires de 1792 furent très différents de ceux de 1792 et 1793, que parmi les uns et les autres il y eut de bons sujets; toutefois, il paraît certain, complètement avéré que le bon était infiniment inférieur au mauvais et que, sans les anciens régiments de l'armée royale, les désastres du début de la Révolution se fussent convertis en irrémédiable défaite. M. Déprez n'a du reste pas la prétention d'écrire une histoire des volontaires. Son but, plus modeste, a été de réunir des documents devant permettre d'écrire cette histoire, et le recueil de pièces inédites ou déjà publiées qu'il nous donne in-extenso ou en analyse, sera fort utile pour l'histoire définitive des premières levées de la Révolution. A ce point de vue, cette publication mérite d'attirer très spécialement l'attention.

5. — Nous avons eu l'occasion déjà de signaler les travaux du lieutenant-colonel Desbrière et du capitaine Sautai, sur *la Cavalerie pendant la Révolution*. Le fascicule 3 de cette publication étudie la période qui va du 19 juin 1794 au 27 octobre 1795, dont il synthétise les différentes parties sous un titre général : *La Fin de la Convention*. Bien qu'il y ait, chez les écrivains, une tendance générale à trouver bonnes les mesures édictées par la Convention, ils sont obligés d'avouer qu'en fait d'organisation de la cavalerie, cette assemblée n'avait obtenu qu' « un succès éphémère ». A vrai dire, elle n'avait rien fait de judicieux, et avait seulement abouti à augmenter un désordre qui paraissait à son comble sous la Terreur. Quoi qu'il en soit de ces appréciations, il n'en faut pas moins dire que le nouveau volume de MM. Desbrière et Sautai est intéressant, instructif, rempli de documents inédits. Signalons spécialement deux annexes empruntées par les auteurs aux Archives nationales, qui donnent sur la composition en officiers du régiment de cavalerie pendant la Révolution des renseignements fort curieux.

6. — Le général Pichegru a-t-il trahi la République et la France? C'est pour répondre à cette question que M. Caudrillier a écrit son livre : *La Trahison de Pichegru*, et cette question, il la résout par l'affirmative. L'ouvrage a une valeur historique incontestable. M. Caudrillier la fait précéder d'une bibliographie à la lecture de laquelle on voit sans peine qu'il s'est livré à de sérieuses, à de laborieuses recherches. En dehors des travaux imprimés, il a eu en main nombre de sources inédites, notamment les papiers de Rousselin de Saint-Albin, le collectionneur émérite que ses fonctions auprès de Carnot et de Bernadotte mettaient à même de connaître une infinité de choses cachées au public. On sait que Saint-Albin profita de cette situation pour mettre la main sur quantité de documents secrets qu'on n'eût peut-être jamais connus sans lui. On sait de même que ces papiers sont aujourd'hui la propriété de M. Georges Duruy (par son mariage avec Mlle Jubinal) qui en a usé lui-même pour éditer les Mémoires de Barras et qui les met, avec une amabilité que les érudits ne trouvent jamais lassée, à la disposition des historiens. M. Caudrillier a dû reconnaître que Saint-Albin ne croit pas à la culpabilité de Pichegru, mais il a rencontré d'autres témoins qui affirment cette culpabilité; et bien que ces preuves soient loin d'être concluantes, il les a préférées aux autres. *La Trahison de Pichegru* n'est pas écrite, ne nous a pas paru écrite avec toute l'impartialité désirable, et la conviction de l'auteur, qui semble avoir été préalable à l'élaboration de son travail, a dû porter atteinte à la sérénité d'esprit qu'il eût été souhaitable de voir chez l'écrivain, au moment où il assumait la tâche d'aborder et d'approfondir un sujet aussi délicat. D'ailleurs, tout en accusant

Pichegru, M. Caudrillier trouve à sa soi-disant trahison, des excuses qui valent une réhabilitation. « Il faut lui savoir gré, dit-il, d'avoir vu clair dans le jeu des émigrés, d'avoir compris que ces ennemis de la République n'apportaient point à la France ce qu'il souhaitait de lui donner : la tranquillité et la paix... Il faut lui savoir gré de n'avoir point cédé aux instances de Condé, de n'avoir point voulu lui ouvrir les portes de Huningue et de Strasbourg... Il conseille le pardon, l'octroi de libertés, de garantie nécessaires. Il veut convertir la France à la monarchie, faire la conquête de l'opinion. Il finit par devenir le chef d'une opposition légale qui nous eût conduits peut-être, sans les orages de l'Empire, à la monarchie tempérée.» Cet éloge d'un homme qui, à la fois général et représentant du peuple, avait bien le droit d'avoir une opinion et d'user de sa situation prépondérante dans l'État, pour la faire triompher, est trop juste pour que nous ne le signalions pas. Il montre qu'en dépit de ses tendances générales, le livre de M. Caudrillier est à lire comme une contribution importante à l'histoire de nos luttes intestines et de nos armées sous la Révolution. La mémoire d'un homme dont le succès eût abouti à préserver notre pays des calamités de l'Empire, ne peut être qu'honorée en France : n'est-il pas infiniment regrettable qu'il n'ait pas réussi?

7. — Non seulement Pichegru ne devait point réussir, mais, englobé par la police impériale dans une autre conspiration, non moins chimérique que la sienne, il devait périr misérablement, étranglé dans sa prison par un assassin à gages, au moment où sa comparution devant ses juges allait lui permettre de faire éclater la vérité. Cette triste affaire constituait avec l'exil du vainqueur de Hohenlinden, avec la disgrâce de Lecourbe, avec la mort du duc d'Enghien, les préliminaires de l'Empire, époque à laquelle nous arrivons avec le livre de M. Slovak sur *la Bataille d'Austerlitz.* — M. Slovak, qui est curé à Brünn, avait entrepris, il y a quelques années déjà, de faire élever, par les soins des gouvernements autrichien, russe et français, un monument aux soldats tués à Austerlitz. Après de longues démarches, son projet a abouti et une chapelle commémorative se dresse, depuis 1905, sur le champ de bataille où sombra définitivement la prépondérance autrichienne en Allemagne. L'idée du bon curé de Brünn fait comprendre qu'il ait voué à Austerlitz et à tout ce qui touche à cette grande journée un culte paternel; il a eu en particulier l'idée de recueillir tous les souvenirs locaux qui s'y rattachent et, en utilisant les archives paroissiales des communes environnantes, il a écrit le livre sans prétention, mais fort curieux et d'un attrait réel dont M. Leroy nous donne la traduction. On ne pourra plus parler d'Austerlitz sans consulter le travail de M. Slovak.

8. — D'un autre genre que le précédent volume sont les *Mémoires*

sur les Guerres de Napoléon (*1806 1813*) du général polonais Désiré Chlapowski dont MM. Chalminski et Malibran nous donnent aujourd'hui la traduction d'après le travail original qui a paru en polonais, à Posen, en 1899. Ce travail original comprend deux parties, l'une consacrée aux campagnes napoléoniennes (c'est celle que vient d'éditer la maison Plon-Nourrit), la seconde relative à l'insurrection de Pologne en 1830-1831, que les traducteurs ont négligée, comme ne présentant pour nous qu'un intérêt secondaire. Chlapowski avait débuté comme cadet dans le régiment prussien des dragons de Briesewitz, le 24 juin 1802, et il entra, après Iéna, dans la garde d'honneur formée par la Pologne, pour servir auprès de Napoléon. Il fut nommé lieutenant quelques mois après, devint officier d'ordonnance de l'Empereur en 1808, fit auprès du souverain toutes les campagnes de 1808 à 1813 et quitta l'armée par démission, le 19 juin de cette dernière année, à la suite d'une confidence vraisemblablement du baron Fain qui lui démontrait à la fois le double jeu joué par Napoléon à l'égard des Polonais et la certitude que l'Empereur avait offert à Alexandre le duché de Varsovie et le titre de roi de Pologne. Ce petit volume est rempli d'anecdotes curieuses et inédites, de réflexions militaires judicieuses, d'observations qui font honneur à la perspicacité et au jugement de l'écrivain. Très bonne contribution à l'histoire des guerres du premier Empire.

9. — Chlapowski avait fait la campagne d'Espagne en 1808; il nous parle du 2 mai, et, suivant un bruit que Napoléon avait accrédité dans l'armée française, il nous représente l'insurrection fameuse du *Dos de Mayo* comme issue d'une préméditation espagnole. Tous les écrivains modernes qui ont écrit sur ce sujet, ont fait justice de cette allégation erronée, et M. Geoffroy de Grandmaison, dans son nouveau volume: *L'Espagne et Napoléon* (*1804-1809*), nous démontre une fois de plus, et avec des nouveaux arguments, que cette journée célèbre n'est imputable ni aux Espagnols, ni aux Français, qu'elle fut provoquée par l'énervement des esprits, par la tension de la situation, et qu'elle n'aurait eu vraisemblablement qu'une médiocre importance, si les exécutions militaires ordonnées par Murat après la crise n'avaient aggravé maladroitement la juste irritation des Madrilènes d'abord, de tous les Espagnols quelques jours plus tard. M. de Grandmaison ne s'est pas borné à nous donner l'histoire du *Dos de Mayo*, et son livre, comme l'indique le titre, comprend le récit des relations de l'Espagne avec la France, du début de l'Empire au commencement de 1809, c'est-à-dire les intrigues de l'Empereur avec Godoy, le traité de Fontainebleau, le guet-à-pens de Bayonne, le récit du *Dos de Mayo*, l'affaire de Baylen, enfin la campagne dirigée par Napoléon en personne en Espagne, d'octobre 1808 à janvier 1809. M. de Grandmaison

était tout spécialement préparé au travail qu'il présente aujourd'hui au public, par ses deux précédents volumes : *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1879–1804)* et par *la Correspondance du comte de Laforest, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)*, qui sont comme le début et la continuation de *l'Espagne et Napoléon*. Cette période de 1804 à 1809 est sans doute la plus intéressante de cette guerre de l'Indépendance dont les Espagnols célèbrent cette année le centenaire avec l'enthousiame exubérant des races méridionales. M. Geoffroy en a présenté un tableau d'ensemble d'une clarté, d'une couleur que peu d'historiens avaient atteintes avant lui. Nous sommes en vérité embarrassés pour signaler un chapitre qui prime l'autre; cependant nous pouvons dire que tout ce qui a trait au complot de l'Escurial, à la dictature de Murat, aux événements de Bayonne, à la journée du Deux Mai et à celle de Baylen, présente un intérêt poignant et est en même temps exposé avec une lucidité qui laisse dans l'esprit du lecteur un souvenir durable.

10. — Les *Mémoires du colonel Delagrave* ne nous dévoilent qu'une très courte période de la vie militaire de l'auteur, puisque la partie publiée aujourd'hui par son petit-neveu se borne au récit de la *Campagne du Portugal (1810–1811)*. Cette campagne a, il est vrai, une importance particulière dans l'histoire de la guerre péninsulaire du premier Empire et, bien que l'écrivain ne nous donne pas assez de ces détails particuliers qu'on aime à rencontrer dans les Mémoires, elle sera lue avec intérêt.

11. — Nous avons rendu compte, naguère, des deux premiers volumes des *Mémoires du général Bennigsen*, l'adversaire de Napoléon pendant la campagne de 1806, celui, qui, à Eylau, sut arrêter le grand capitaine. Le tome III de cet ouvrage vient de paraître et il n'a pas moins d'importance que les deux premiers. Les événements consignés par l'écrivain dans ce dernier volume sont ceux de 1812 et nous n'insisterons pas sur l'intérêt que présente une relation de la campagne de Russie, écrite non seulement par une Russe, mais par un Russe en situation, mieux qu'aucun de ses compatriotes, de connaître la vérité. Peut-être, les difficultés qui avaient surgi à l'état-major général russe au début de la campagne, peut-être les démêlés de Bennigsen avec Koutouzoff ont-ils amené le premier à voiler quelquefois la réalité. Ces entorses à la vérité n'apparaissent cependant que comme insignifiantes et elles n'infirment que très légèrement la valeur générale de l'ouvrage. La seconde moitié de ce gros volume est composée d'annexes dont l'intérêt n'est pas inférieur à celui des Mémoires proprement dits. Citons en particulier le rapport du chevalier Michel sur les batailles de Troutino et de Winkovo, la relation de la campagne de Perse (1796-97), enfin l'annexe 54, d'une valeur historique tout à fait prééminente, sur la mort de l'empereur Paul Ier.

12. — Nous terminerons la bibliographie des ouvrages se rapportant au premier Empire par le volume de M. Noël Charavay : *Les Généraux morts pour la patrie* (*1805-1815*). Cette série de biographies dressées d'après les archives administratives de la guerre, constituent un bon memento qui sera précieux aux historiens étudiant les guerres napoléoniennes. Elles nous ont paru, cependant, en dépit de leur source officielle, contenir quelques erreurs. Lecourbe, par exemple, n'a jamais été blessé à Anjoutin; tout au moins ce n'est pas de sa blessure qu'il est mort. Bousson de Mairet, son meilleur, on pourrait dire son unique biographe, dit positivement que Lecourbe mourut de maladie. L'illustre soldat ne devrait dòne pas figurer dans le livre de M. Noël Charavay. Quoi qu'il en soit, ce volume illustré de jolies estampes, et du fac-simile de la signature de tous les généraux cités, se recommande à la fois par son mérite historique, sa valeur artistique, le luxe typographique avec lequel il a été exécuté; son tirage limité à 362 exemplaires, dont 12 sur papier du Japon, en fait une publication que se disputeront les collectionneurs.

13. — Le général *Yusuf*, dont M. le général Derrécagaix nous donne la biographie, était né précisément il y a cent ans, à l'île d'Elbe, où son père obtint plus tard (1814) un emploi à la petite cour exilée de Napoléon. Peu d'hommes ont obtenu, en leur temps, une réputation semblable à celle dont jouit jadis ce personnage mi-français mi-exotique et cependant, combien de gens en France, à part ce qui vit encore de ses contemporains, connaissent le nom de Yusûf ! Il avait tout ce qu'il faut pour exciter la curiosité, attirer la sympathie. Un mystère planait sur sa naissance, sur son enfance, sur les débuts de sa carrière. Enlevé à sept ou huit ans par un pirate tunisien, il avait été élevé dans le harem du bey Mahmoud qui l'avait destiné au corps de ses Mamelouks. Arrivé à l'âge d'homme, Yusuf eut une protection plus efficace, celle de la princesse Kaboura, petite-fille de Mahmoud, et quand le bey Hussein succéda à Mahmoud, Yusuf était déjà un personnage important de la cour du nouveau souverain. C'était l'époque où nos relations diplomatiques avec la cour d'Alger se tendaient de plus en plus. Le jeune officier de Mamelouks, qui avait eu l'occasion de se lier avec les fils de Mathieu de Lesseps, Jules et Ferdinand, qui se rappelait, d'ailleurs, son origine et le sang français qui coulait dans ses veines, profita de l'occasion que lui offrait l'expédition d'Alger pour entrer au service de sa véritable patrie. Il s'y fit accueillir par les grands services qu'il rendit à notre pays en diverses circonstances, notamment lors de la prise de Bône, à Constantine, à la prise de la Smala d'Abd-el-Kader, au Maroc, à Isly et en quantité de circonstances où son extraordinaire bravoure et, à la fois, son coup d'œil militaire, le firent remarquer comme un chef, surtout un entraineur

d'hommes tout à fait hors de pair. Le général Yusuf, malgré tant de titres à la reconnaissance de notre pays, dut cependant longtemps attendre qu'on voulût bien l'admettre dans notre état-major général à un autre titre que celui d'étranger; ce fut Saint-Arnaud qui répara cette injustice. Yusuf fut classé enfin, en 1851, parmi les généraux français. Il servit encore pendant quinze ans, avec des fortunes diverses, assailli de déboires, jalousé par des chefs qui ne lui pardonnaient pas ses succès de tout genre, continuant néanmoins avec une énergie dont l'âge avait tempéré sans doute le premier feu, à rendre à l'armée d'Afrique les plus signalés services. Toutefois, dans cette lutte avec son entourage d'ennemis puissants, Yusuf devait succomber. On l'enleva effectivement à cette Algérie, qui était son vrai champ de bataille depuis près d'un demi-siècle et l'on s'en débarrassa en l'envoyant en France. Il ne devait voir notre pays que pour y mourir : il expira à Cannes, le 16 mars 1866, à l'âge de cinquante-huit ans. M. Derrécagaix, qui a servi près du général Yusuf en qualité d'aide de camp pendant de longues années, qui l'avait apprécié et qui a conservé pour son ancien chef un sentiment d'affection qui honore l'un et l'autre, a écrit ce livre avec des souvenirs personnels très précis et très intéressants. Ce volume, en rectifiant certaines erreurs historiques sur la guerre d'Algérie, se présente au public avec le double mérite d'une valeur littéraire et d'un document historique appréciable. Le général y a déployé les mérites d'écrivain que nous signalions naguère dans les deux volumes consacrés à Berthier : nous n'avons pas de meilleur éloge à en faire.

14. — C'est encore hors de France que nous emmène le colonel Lussan avec ses *Souvenirs du Mexique*. L'auteur, capitaine du génie au moment de l'expédition si malencontreusement entreprise en 1862, nous donne, sur les quatre années qu'il a passées sur le sol mexicain des notes qui, sans être d'un intérêt palpitant, se lisent sans fatigue. Les opérations militaires ne tiennent pour ainsi dire aucune place dans ces trois cents pages : on comprend en effet que le service du génie avait peu de choses à faire, militairement parlant, dans cette guerre de guérillas. Mais le capitaine Lussan aimait à jeter sur son carnet sinon les moindres détails de sa vie journalière, tout au moins ceux qui devaient frapper un étranger à esprit observateur et perspicace; et ce sont ces notes, sur la vie mexicaine, les mœurs, les coutumes, la faune, la constitution géologique du sol, etc., qu'il livre aujourd'hui à l'impression. Publication sans prétention, qui aura des lecteurs, et qui le mérite.

15. — C'est du Mexique encore que nous parlent et même que nous viennent les deux nouveaux volumes de M. Genaro Garcia sur l'intervention française au Mexique, d'après les archives du maréchal

Bazaine *(la Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine)*. Nous avons signalé (*Polybiblion*, t. p. CXII, 128) l'apparition du tome Ier de cette publication; les tomes II et III, qui viennent de paraître, sont plus intéressants encore que leur aîné, en ce que nous y assistons aux débuts du général Bazaine nommé commandant en chef de l'expédition, après le départ du maréchal Forey. Les documents insérés dans ces deux nouveaux volumes vont du 17 juillet 1863 au 25 février 1864 : ils touchent aux objets les plus divers : opérations militaires, négociations politiques ou diplomatiques, négociations avec le clergé, affaires commerciales, industrielles, etc., etc. Et en plus d'une circonstance, ces documents tendent à rectifier des erreurs qui, depuis trop d'années, passent pour des vérités. Dans le tome III de *la Intervencion*, M. Genaro Garcia signale certaines de ces erreurs, notamment l'une attribuée à M. Paul Gaulot « l'historien de l'intervention, qui jouit de la plus grande autorité et qui n'a pas craint de déclarer que son livre est écrit non sur de simples copies mais sur les originaux de presque toutes les archives publiques et privées de la guerre du Mexique ». Or, M. Garcia démontre que certains documents imprimés par M. Gaulot comme authentiques sont apocryphes et que des faits cités par lui comme réels sont « absolutamente falsos » (III, p. 4). Cette rectification n'est pas la seule que puisse suggérer la lecture des deux nouveaux volumes des archives du maréchal Bazaine : l'importance de cette publication s'affirme donc de plus en plus.

16. — Une des plus désastreuses conséquences de cette fâcheuse guerre du Mexique fut de désorganiser notre armée à l'intérieur dans la métropole, et de nous mettre au point de vue militaire, dans la plus mauvaise posture, quand éclatèrent les événements de 1866, surtout ceux de 1870. Cette conséquence de l'expédition mexicaine, M. A. Lambert, capitaine dans l'armée belge, ne l'a pas envisagée dans son *Étude sur l'état moral de l'armée française et de l'armée allemande en 1870*, mais son travail n'en a pas moins une valeur qu'il convient de signaler. M. le capitaine Lambert pose en principe et prend comme thèse cet axiome que Jean Izoulet a formulé dans *les Quatre Problèmes sociaux*, à savoir que « l'évolution sociale s'accomplit par l'action des mœurs sur les institutions et la réaction des institutions sur les mœurs »; seulement, il l'adapte à son idée particulière et il cherche à prouver que « l'évolution de l'esprit militaire et de la puissance morale des armées s'accomplit par l'action des mœurs sur les institutions et la réaction des institutions sur les mœurs ». Comparant les deux armées, allemande et française, M. Lambert montre que l'éducation allemande a su répondre avant 1870, à tous les besoins du moment, au lieu que dans l'armée française

on vivait uniquement de souvenirs, on se reposait du présent sur le passé, c'est-à-dire que l'on demeurait stationnaire ou, pour mieux dire, que l'on était rétrograde. Cette étude, très fortement pensée, scientifique à beaucoup d'égards, sera lue avec profit par nos hommes d'État et nos militaires.

17. — M. le général Canonge continue la série de ses études d'*Histoire militaire*, et le tome III de son travail, consacré aux guerres combattues de 1871 à 1905, aux expéditions lointaines ou d'outre-mer, à la guerre en montagne, sera lu avec le même intérêt que les précédents. Ce nouveau volume nous présente d'abord une excellente relation de la guerre russo-turque de 1877-1878. Cette campagne est, comme celle de 1870, une des guerres modernes où ont été commises le plus de fautes, mais l'insuffisance de l'état-major russe, son imprévoyance, la faiblesse de la plupart de ses généraux, la passivité et l'incurie de presque tous les généraux turcs n'empêchent que l'on ne trouve dans cette lutte d'une année une foule d'enseignements bons à dire et à retenir. On rencontre, d'ailleurs, au cours des opérations, quelques épisodes comme le passage du Danube et celui des Balkans, qui gardent, au point de vue militaire, une incontestable valeur. Quant au siège de Plewna, il abonde en enseignements variés puisqu'il n'a guère été qu'une bataille continue, imposant l'emploi simultané de la pioche et du fusil. La guerre sino-japonaise de 1894-95 présente un autre genre d'intérêt; les opérations militaires n'y demeurent pas sans enseignements, mais elle est surtout utile à étudier parce qu'elle constitue les débuts militaires d'un peuple dont la campagne récente de Mandchourie devait faire éclater au grand jour les remarquables qualités, la puissante organisation militaire et maritime. La guerre russo-japonaise est d'ailleurs immédiatement suivie, dans le livre du général Canonge, par la relation de cette campagne de Mandchourie, où le Japon affirma d'une façon si brillante, contre la Russie cette fois, les qualités dont nous venons de parler. Bien qu'on soit loin de posséder sur la guerre russo-japonaise de 1894-1905, des documents définitifs, bien qu'on publie chaque jour des renseignements qui infirment ceux publiés hier, le général Canonge a recueilli, avec discernement, dans les relations partielles imprimées depuis trois ans, tout ce qui lui a paru établi sur des preuves certaines, et, grâce à son tact, à son expérience déjà longue d'historien, il nous offre un tableau qui parait authentique, de la dernière campagne en Extrême-Orient. L'ouvrage était malheureusement publié avant le procès Stœssel, qui eût pu fournir à l'écrivain d'utiles éclaircissements. La quatrième partie du nouveau volume de M. Canonge se réfère à la campagne française de Chine, de 1860, campagne bien oubliée aujourd'hui et oubliée à tort, car « si l'on établit un parallèle

entre elle et toutes les autres expéditions lointaines que la France a entreprises depuis 1861, elle demeure comme un modèle pour la préparation et l'exécution. La préparation a été en effet aussi prévoyante et aussi complète qu'elle pouvait l'être, et c'est en se plaçant à ce point de vue que Thiers qualifia l'expédition de chef-d'œuvre ». La campagne du Mexique, celle-là même dont nous parlions tout à l'heure à propos des volumes du colonel Lussan et de M. Genaro Garcia, vient, par ordre de date, à la suite de l'expédition de Chine; puis, se présentent (toujours dans le livre du général Canonge), l'expédition des Anglais en Abyssinie, en 1868, celle des Anglais encore contre les Ashantis, en 1873-74, l'expédition française du Tonkin, celle du Dahomey, de Madagascar, la guerre sud-africaine des Anglais contre les Boers; enfin, dans une dernière partie, l'écrivain étudie la guerre en montagne avec des exemples empruntés aux guerres du XVIIe au XIXe siècle (Rohan dans la Valteline, Berwick dans les Alpes, Lecourbe en Suisse, etc., etc.). Toutes ces matières multiples sont traitées à la fois avec science et avec intérêt, et M. le général Canonge s'affirme, une fois de plus, écrivain militaire du plus grand mérite. Nous attendons avec impatience la relation des guerres de la Révolution et du premier Empire qu'il reste au général à publier pour compléter son bel ouvrage.

18, 19, 20. — La guerre de 1870-71, bien qu'éloignée déjà de nous de près de quarante ans, est encore un champ fertile en enseignements : on a publié sur elle déjà près de dix mille volumes et cependant chaque jour en voit éclore de nouveaux. C'est ainsi que nous avons eu à en signaler trois récemment parus et tous trois d'un intérêt très réel : *Spicheren* (*6 août 1870*), du lieutenant-colonel Maistre; *les Régiments de la division Margueritte et les Charges à Sedan*, du général Rozat de Mandres; enfin une relation de la fameuse expédition de Fontenoy: *Les Chasseurs des Vosges et le Pont de Fontenoy*, par le lieutenant-colonel de Saint-Étienne. — Dans *Spicheren*, M. Maistre nous montre les causes militaires de nos revers « rassemblées comme à plaisir ». Nous voyons en effet, dans cette journée, d'un côté, un concept de la guerre, juste dans son ensemble, opposé au concept le plus erroné; et, pour achever de détruire l'équilibre : d'un côté, la volonté passionnée de vaincre, se traduisant par une tension extrême des forces en vue du but; de l'autre, la passivité, l'inertie, la paralysie des ressorts moraux qui aboutissent à une série de défaillances individuelles inconscientes, se synthétisant en une suprême faiblesse : un chef se déclairant vaincu sans l'être, abandonnant bénévolement le champ de bataille à un adversaire presque battu, lui livrant du même coup, à la fois les avantages matériels et les conséquences morales de la victoire. M. Maistre s'est appliqué à démontrer cette vérité, qui n'ira pas sans

paraître nouvelle à bien des gens, et il a réussi à la mettre en pleine lumière, grâce à des recherches extrêmement laborieuses. Bien que *Spicheren* soit une étude très spéciale de tactique, l'ouvrage se lit facilement, grâce à la méthode adoptée pour l'exposition des faits, grâce aux cartes très claires et aux vues panoramiques, d'une frappante exactitude, habilement dessinées par le lieutenant-colonel Bonnefoy. Nous avons vu avec plaisir M. le colonel Maistre relever, à propos de la journée du 6 août, les nombreuses erreurs de l'historique du grand état-major allemand et mettre en évidence la partialité de cette œuvre tendancieuse, pleine d'acrimonie sous son apparente sérénité. Quelques Allemands de bonne foi avaient été les premiers à signaler cette partialité et ces erreurs : il est bon que nous ne négligions aucune occasion de la faire toucher du doigt. Les charges de cavalerie exécutées à Sedan le 1er septembre 1870 ont donné lieu à bien des controverses, et celle qui s'éleva naguère entre le général de Gallifet et le général de Bauffremont est, on le peut dire, toujours pendante. Sur ce chapitre, le volume posthume de M. le général Rozat de Mandres : *Les Régiments de la division Margueritte et les Charges à Sedan* n'apporteront guère une lumière nouvelle à la question en litige. Mais l'auteur ne s'est point soucié d'élucider ce procès bien peu intéressant en somme; il a voulu surtout rendre hommage à la mémoire de ceux qui avaient héroïquement combattu, sans se préoccuper de ceux qui commandaient la charge. Son travail, écrit à l'aide de souvenirs personnels tant de l'auteur lui-même que des officiers de Sedan ayant survécu à l'hécatombe du 1er septembre, fourmille de détails pleins de couleur, de vie, souvent de poignante émotion. Ce beau et bon livre devrait être entre toutes les mains : nos jeunes gens de la période actuelle y verront que les cavaliers de 1870 peuvent être pris pour modèle; ils ont, en un jour néfaste, rétabli l'honneur compromis par la défaite; leur gloire pourra être atteinte, elle ne sera vraisemblablement jamais surpassée. — Le troisième volume sur la guerre franco-allemande dont nous ayons à parler est un petit volume de M. le colonel de Saint-Étienne sur *les Chasseurs des Vosges et le Pont de Fontenoy*. On sait que le pont de Fontenoy réunit les deux rives de la Moselle, à quelques lieues à l'est de Toul et qu'il constitue un des ouvrages d'art les plus importants du chemin de fer Paris-Strasbourg, la voie ferrée la plus courte qui reliât, en 1870, la base d'opération allemande à Paris. Il devait nécessairement venir à l'esprit des gens tant soit peu perspicaces que la destruction du pont de Fontenoy, c'est-à-dire l'interruption de la principale ligne ferrée permettant à nos ennemis de diriger vers le théâtre de la guerre leurs approvisionnements, causerait un préjudice de la plus haute gravité à notre adversaire et pourrait même avoir sur l'issue des opérations,

peut-être sur l'issue de la lutte, une influence considérable. Si beaucoup de personnes se faisaient nécessairement cette réflexion, il n'y en avait qu'un petit nombre qui, en pays ennemi, c'est-à-dire en pays occupé par l'ennemi, étaient capables de tenter une entreprise aussi hérissée de difficultés. Il s'en trouva cependant, et, grâce à la collaboration militaire d'un groupe de partisans qui, sous le nom de Chasseurs des Vosges, avait été créé, dans les environs de Langres, une expédition fut combinée. Il existe diverses relations de la surprise du pont de Fontenoy, celles de MM. Adamistre, Rambaux, Briel, curé-doyen de Saint-Gengoult de Toul, celle du grand état-major prussien, etc.; mais le nouveau récit de M. le colonel de Saint-Étienne les résume toutes heureusement et complète leurs données par de nouveaux éclaircissements dont certains présentent un puissant intérêt. De curieux croquis, une bonne carte viennent en aide au récit et en rendent la lecture plus aisée. Bonne contribution à l'histoire de la guerre de 1870.

21. — Les *Mémoires et correspondance de Louis Rossel* (*1844-1871*), que publie la maison Stock, font aimer ce malheureux officier qui périt victime d'événements dans lesquels il n'avait eu, en somme, qu'une minime part de responsabilité. Né en 1844, élève de la Flèche d'abord, de l'École polytechnique ensuite, Rossel entra dans le génie et venait, pour ainsi dire, de sortir de l'École d'application, quand éclata la guerre de 1870. Il fut employé à l'armée du Rhin, y devina, avant bien d'autres, l'incapacité et la duplicité de Bazaine et eût tenté quelque chose pour sauver l'armée si sa situation trop modeste dans la hiérarchie ne l'eût obligé à tout souffrir sans mot dire. Il échappa aux Prussiens, vint se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale, fut nommé, à vingt-sept ans, colonel à titre auxiliaire et était dans cette situation quand finit la guerre. Rossel, l'esprit rempli d'utopies, sans doute, mais d'utopies généreuses, inconsolable de voir se terminer par la défaite une campagne qu'il croyait pouvoir continuer, commit la grande, l'irréparable faute de sa vie. Il se mit en lutte contre le gouvernement légal de son pays, contre ses frères d'armes de la veille et apporta son concours à une insurrection qui, au lendemain de nos désastres, en face de l'étranger, était assurément criminelle. Arrêté par le gouvernement de Versailles, Rossel fut condamné à mort et fusillé. Sans doute, au point de vue militaire, la condamnation était inévitable; mais M. Thiers eût été à la fois habile et humain en se montrant pitoyable à ce soldat un moment égaré que bien des motifs recommandaient à sa clémence. On lira avec grand intérêt ces *Mémoires* de Rossel, spécialement la partie concernant la campagne du Rhin et celle racontant la part prise par l'auteur à l'insurrection de 1871 : ils constituent un document historique d'une valeur indéniable.

22. — *Hors des chemins battus*, de M. le lieutenant-colonel Péroz, est une autobiographie dans laquelle l'écrivain nous met au courant de la vie aventureuse menée par lui au Tonkin, de 1896 à 1899. Vie aventureuse, c'est-à-dire semée d'imprévu, d'inattendu, de surprises, où les jours heureux succèdent sans transition aux journées fâcheuses ou maussades, la disette à l'abondance, la misère à la splendeur. Il nous faudrait plusieurs pages au lieu des quelques lignes dont nous disposons ici, pour donner une idée même sommaire de ce livre dans lequel l'intérêt du fond est soutenu par l'attrait très captivant de la forme. *Hors des chemins battus* est, d'ailleurs, autre chose qu'un recueil intéressant d'anecdotes; l'observation très fine des mœurs, des usages de nos nouveaux sujets annamites, donne à l'œuvre une valeur historique et morale qui ajoute à son mérite littéraire.

23, 24 et 25. — Nous ne quittons pas l'Extrême-Orient avec le volume du colonel Bujac sur *la Guerre russo-japonaise*; avec les *Conférences* faites sur le même sujet à l'Académie d'état-major Nicolas et publiées par le *Rouskii-Invalid*; enfin avec la brochure du lieutenant-colonel Mangin : *A propos de lectures récentes*. — Le récit du colonel Bujac nous donne, en cinq cents pages, le tableau sans doute le plus complet qui ait été fait jusqu'ici de la guerre russo-japonaise; son travail consciencieux, clair, précis, est un résumé suffisamment détaillé de l'ensemble des opérations; on le lira avec le plus grand profit. — Les *Conférences* publiées par le *Rouskii-Invalid*, dont nous avons sous les yeux les fascicules 5, 6 et 7, nous décrivent avec plus de détails, les batailles d'octobre sur le Chah-Ho, le raid sur Inkéou en janvier 1905, l'offensive de la IIe armée de Mandchourie à la même date, enfin, les opérations effectuées, à la même époque encore, par le détachement monté du général Mitchenko. L'intérêt de ces conférences, faites à l'Académie d'état-major Nicolas par des officiers de l'état-major russe ayant pris part aux opérations, n'a pas besoin d'être souligné. Nous remarquerons de plus, que les Russes savent y reconnaître leurs erreurs avec une vérité et une modestie qui les honorent. Quant au petit volume du colonel Mangin : *A propos de lectures récentes*, c'est un résumé sommaire de quatre publications parues récemment sur la guerre russo-japonaise : *Le Monde et la Guerre russo-japonaise* de M. André Chéradame, *l'Origine et les Résultats de la guerre russo-japonaise* de M. René Pinon, *la Révolte de l'Asie*, de M. André Bérard, *la Défense de l'Indo-Chine*, article paru sous l'anonymat dans la *Revue des Deux Mondes*. Réflexions intéressantes et justes.

26 et 27. — Quant à *la Guerre au Maroc*, de M. le commandant Mordacq, dont la deuxième édition vient de paraître, c'est un récit non pas de la campagne soutenue actuellement au Maghreb par la

France, mais un précis de la guerre de 1844 (Isly) et une relation de la campagne espagnole en 1859-1860. Ces pages, encore qu'on ne puisse leur attribuer l'épithète d'actuelles, sont cependant utiles à lire par la coïncidence même qui attire en ce moment l'attention de l'Europe sur les affaires marocaines. Il y a là des enseignements très vivants, bien qu'ils datent d'un demi-siècle; nos officiers, ceux du corps expéditionnaire surtout, les liront avec profit. — Il en sera de même du petit *Guide annexe sur la guerre d'Afrique*, publié par le lieutenant-colonel R.-J. Frisch, sous-chef d'état-major du général d'Amade. L'auteur, ancien officier des affaires arabes, était en situation d'écrire son manuel avec compétence et expérience. Ce petit livre est un guide indispensable que tous les gradés de l'armée d'Afrique, comme toute personne s'intéressant aux affaires du Sud-Oranais ou du Maroc, liront avec utilité.

28.— Nous entrons, avec la brochure de M. le lieutenant Jean Taboureau : *Un Moraliste militaire du* XVIe *siècle. François de la Noue* (*1531-1591*), dans un ordre d'idées différent de celui qui a inspiré les ouvrages que nous venons d'analyser. La Noue est un des représentants les plus caractérisés de la réaction morale contre l'esprit de la Renaissance, mais il est aussi un vaillant soldat doublé d'un philosophe; c'est un précurseur qui a pressenti l'organisation de l'armée moderne; qui, le premier, a demandé la création des écoles militaires. Si le livre de M. Taboureau donne à quelques-uns, comme il l'espère et comme nous l'espérons avec lui, l'idée de lire ou de relire les *Discours politiques et militaires* de la Noue, l'écrivain n'aura pas perdu son temps.

29. — *Ce que l'armée peut être pour la nation*, de M. le lieutenant A. Fastrez, de l'armée belge, pourrait être, par plus d'un côté, rapproché du livre de M. le capitaine Lambert, son compatriote, dont nous parlons un peu plus haut. A une époque comme la nôtre, où la tendance vers la paix, vers le pacifisme, se manifeste chaque jour davantage, on est porté à considérer l'armée comme un groupement parasite qui absorbe sans rendre, qui consomme et ne produit pas. On est donc amené à restreindre au minimum le fonctionnement de cet organisme qui vit au détriment des autres. Il y a pourtant une limite au-dessous de laquelle ce minimum ne saurait descendre sans compromettre l'existence même des nations : c'est là un point sur lequel tout le monde est d'accord; là où commencent les divergences c'est quand il faut déterminer ce minimum. Les écrivains ou les moralistes qui fixent ce minimum de service à un an ou à six mois, parce qu'avec un entraînement bien entendu, le soldat peut apprendre son métier en ce court espace de temps, oublient que l'éducation du soldat ne se borne pas au seul entraînement physiologique, qu'il doit pos-

séder encore un entraînement professionnel et un autre psychologique, peut-être le plus important de tous. C'est à la solution de la question controversée que tend M. le lieutenant Fastrez dans un travail éminemment consciencieux et intéressant. Nous en recommandons la lecture comme celui d'un travail digne d'être répandu.

30. — Il en est de même de *la Pierre de touche. Essai sur l'autorité dans l'armée*, de M. le capitaine Georges Couderc de Fonlongue. Nous avons signalé dernièrement une excellente étude de M. de Fonlongue sur *l'Officier et ses ennemis*; le nouveau travail du brillant officier, qui s'affirme aujourd'hui encore comme un écrivain d'une valeur très particulière, sera lu avec le même intérêt. L'autorité, d'essence divine, écrit M. de Fonlongue, est nécessaire dans toute société. Elle nous apparaît comme un arbitrage surnaturel dont les philosophes de tous les temps ont admis l'existence et proclamé l'obligation, arbitrage qu'impose à l'homme l'obéissance en respectant sa liberté. Dans l'armée plus qu'ailleurs, l'autorité est nécessaire; mais, là encore, elle est tempérée par une application juste des lois qui ménage la dignité du soldat. Sur ces données générales, M. de Fonlongue a écrit un livre réconfortant dans lequel abondent les idées généreuses et les pensées élevées. Il sera lu avec le plus grand profit dans l'armée et ailleurs, surtout par notre jeunesse qui y puisera les principes de foi et de hiérarchie si nécessaires à notre génération actuelle.

31. — Dans le même ordre d'idées que le précédent, mais d'une facture inégale et basée sur des principes différents, l'étude de M. le général Pédoya : *L'Armée évolue*, nous parle de *la Discipline*, de *l'Antimilitarisme*, de *l'Antipatriotisme*. L'écrivain, pose en principe que l'armée, comme toutes choses en ce monde, doit progresser pour vivre, et que le recrutement, l'organisation des services d'une armée de plus d'un million d'hommes, de deux millions peut-être, n'ont rien de commun avec le recrutement, l'organisation ou les services des armées à faible effectif. Mais il est certaines règles militaires morales qui, comme celles de la tactique, sont immanentes, auxquelles il n'est pas permis de toucher si l'on ne veut que l'édifice militaire ne s'écroule tout entier. De celles-là, la première est la nécessité de la discipline, de la subordination aux chefs. M. Pédoya admet que la discipline soit *raisonnée*, ce qui nous paraît présenter bien des dangers, mais la discussion de sa thèse nous entraînerait trop loin et nous laissons à nos lecteurs le soin de lui opposer leurs arguments. Le général termine en montrant les dangers de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme : sur ce chapitre nous sommes entièrement d'accord avec lui.

32. — Pour combattre ces deux plaies qui tendent à gangrener chaque jour davantage notre pays, il n'y a qu'un remède : donner

à notre jeune génération une éducation solide et éclairée qui la mette en garde contre le sophisme dangereux des sans-patrie. On sait que « l'éducation morale » est aujourd'hui tout à fait de mode dans l'armée, et le capitaine Victor Duruy, l'un de ses promoteurs, nous avoue même que, sous ce rapport, « l'impression nait que l'on risque de tomber dans l'excès ». En dépit de cette confidence, M. Duruy vient de consacrer à *l'Éducation du soldat* un nouveau petit volume dans lequel on rencontrera une série de conseils, peut-être pas absolument nouveaux mais néanmoins toujours bons à donner et à entendre.

33. — Dans son opuscule : *L'Officier français. Sa Situation sociale dans la nation et dans l'armée. Ce qu'il réclame*, M. Jean d'Épée, un pseudonyme sans doute, nous dit que l'aristocratie et la bourgeoisie ne fournissent plus guère de recrues à notre cadre d'officiers et que les candidats à l'épaulette sont de plus en plus des jeunes gens du peuple entrant dans l'armée pour « y trouver de quoi vivre ». — M. Jean d'Épée pose ensuite en principe que « seul celui qui a été véritablement soldat doit pouvoir un jour commander à une troupe »; etc., etc. Ce sont là des idées peut-être un peu osées. Mais il en est d'autres beaucoup plus acceptables dans cette brochure, telle la proposition à la retraite proportionnelle, celle de la solde indépendante des grades. On lira ce livre de M. Jean d'Épée avec intérêt, bien que des allégations méritent souvent d'être accueillies avec réserve.

34. — Il en sera de même de l'étude de M. le commandant Henrionnet: *Le Service militaire d'un an et la Défense des frontières par la nation*, où l'écrivain propose de remplacer partiellement l'armée actuelle par des milices locales. La France serait partagée en deux zones, celle des départements intérieurs, celle des départements frontières, et dans ces derniers la défense du sol serait confiée aux habitants des villages, obéissant à des « chefs militaires de commune », commandés eux-mêmes par des « chefs militaires de canton », etc. Dans la zone des départements intérieurs se trouverait une deuxième armée de soldats faisant seulement un an... Nous craignons beaucoup que ce projet de M. Henrionnet ne rencontre une certaine opposition dans les milieux compétents.

35 et 36. — Il est certain que la tendance à diminuer encore le temps de service militaire actuel s'affirme chaque jour davantage dans beaucoup d'esprits et que le gouvernement a souscrit lui-même à ce courant d'idées en prévoyant une préparation des recrues au service militaire avant l'entrée au régiment et en accordant certaines faveurs aux jeunes gens qui, en se présentant à leur corps, témoigneraient de certaines connaissances techniques... C'est pour faciliter l'acquisition préalable de ces connaissances que le colonel Hatton a écrit son *Manuel à l'usage des sociétés de préparation militaire*

(Infanterie) et ce petit livre rendra de bons services à ceux de nos conscrits qui voudront passer caporaux ou brigadiers au bout de quatre mois de service. Dans le même ordre d'idées nous recommandons non seulement à nos jeunes gens, mais même aux instituteurs pour les écoles communales ou normales et aux sous-officiers, dans les corps de troupes, le *Traité élémentaire de topographie*, rédigé par le lieutenant Escalle, du 4e d'infanterie. La topographie irrégulière, la seule dont ait à se servir un officier ou un sous-officier à la guerre, ne présente aucune des difficultés de l'autre, «la régulière», celle dont l'application nécessite l'usage d'instruments plus ou moins compliqués. Cependant plusieurs manuels, soi-disant élémentaires, sont arrivés à rendre inintelligible, tout au moins presque rebutante, une science facile, dont l'utilité pratique est perçue à chaque instant par beaucoup de gens autres que les militaires. M. Escalle a su éviter ce défaut et son petit traité clair, précis, est d'une compréhension aisée pour quiconque sait ses quatre règles, même—ajouterons-nous—pour ceux qui les ignoreraient. Bon travail, à répandre comme une publication d'utilité très réelle.

37. — Dans *l'Armée d'Afrique et le Service de deux ans*, le général Luzeux étudie l'application de la nouvelle loi du 21 mars 1905 en Algérie. Bien que le parlement aime à se passer de l'avis des militaires dans les questions concernant l'armée, — ce qui explique les extraordinaires lacunes de la loi sur le service de deux ans, par exemple,— nous conseillons à nos députés de lire la brochure du général Luzeux. Ils y trouveront d'excellents avis et ils pourront profiter d'une expérience dont les leçons leur sont gracieusement offertes. — Mais nos députés lisent-ils?

38. — Nous dirions volontiers de l'étude du général Bonnal : *Questions militaires d'actualité. La Première Bataille, le service de deux ans*, etc., etc., que sa lecture s'impose aux hommes qui désirent être éclairés sur quantité de questions à propos desquelles nos hommes d'État ont chaque jour à se prononcer et sur lesquelles ils se prononcent généralement en absolue ignorance de cause. Toutes ces études nouvelles du général Bonnal n'ont entre elles de lien que celui d'être imprimées dans le même volume; elles n'en sont pas moins intéressantes et bien pensées, comme tous les travaux du judicieux écrivain.

39 et 40. — Le travail de M. le lieutenant-colonel Guionnic : *Causeries d'un fantassin. L'Instruction*, et celui de M. le lieutenant Elissèche : *Instruction de la patrouille*, sont des études de tactique élémentaire, écrites l'une et l'autre avec compétence et netteté. Dans la première, M. Guionnic envisage successivement : l'éducation de l'homme pris individuellement et la méthode à suivre pour donner cette éducation; il passe ensuite au groupe et nous parle enfin de l'ins-

truction de la compagnie. Dans la troisième partie, l'écrivain étudie trois questions spéciales : thèmes de manœuvres, fin de combat et de manœuvres aux tirs réels, l'instruction des officiers. — M. Elissèche, plus modeste que son chef, envisage seulement l'*Instruction de la patrouille* et, dans cette sphère beaucoup plus importante qu'élevée, il nous dit d'excellentes choses. Comme le remarque très judicieusement l'écrivain, la méthode de dressage à employer pour le service des patrouilles n'est indiquée d'une façon précise nulle part, et les jeunes officiers qui ont, la plupart du temps, à diriger ce service, manquent d'expérience pour édicter des règles à cet égard. M. Elissèche en scrutant les divers règlements, en composant, en analysant, a abouti à nous donner quelques principes qui font honneur à son jugement et à son esprit d'observation. De nombreux croquis rendent facile la lecture du texte. Brochure que tous nos jeunes officiers devraient lire et toutes nos bibliothèques militaires posséder.

41. — Dans la *Combinaison des efforts de l'infanterie et de l'artillerie dans le combat*, M. le commandant Niessel insiste sur la nécessité pour les deux armes envisagées, d'unir leurs efforts dans la lutte, de les unir moralement et matériellement, les progrès de l'armement rendant plus indispensable que jamais cette union des deux armes. L'auteur donne à ce sujet quelques conseils utiles, pratiques, et les corrobore d'exemples récents tirés de la campagne russo-japonaise, en Mandchourie.

42. — M. Niessel vient de nous parler de la combinaison de l'artillerie avec l'infanterie; dans une autre brochure, écrite dans un même esprit, intitulée : *Deux Journées de manœuvres. Infanterie et cyclistes en liaison avec la division de cavalerie*, M. le capitaine Nudant étudie, lui, la liaison qu'il sera utile d'établir entre les divisions de cavalerie, l'infanterie et les cyclistes. L'écrivain demande la création sans aucun retard, sans écouter les réfractaires à toute nouveauté, d'un bataillon cycliste *au moins*, pour chacune de nos divisions de cavalerie. Cette proposition, formulée par un cavalier fera, sans doute pousser des cris dans nombre de nos régiments des troupes à cheval: nous croyons cependant qu'elle est raisonnable et même rationnelle. Espérons qu'elle sera entendue.

43. — *Infanterie. Le Chef de groupe au combat d'après les règlements*, de M. le commandant Gaucher, est un petit livre écrit surtout pour nos sous-officiers qui y rencontreront d'excellents conseils et la quintescence de nos règlements analysés, condensés, réduits au strict nécessaire. Cependant nos officiers eux-mêmes consulteront avec fruit ce manuel, qui pourra souvent leur servir de memento.

44. — D'un autre genre d'idées que les précédents volumes, nous apparaît le livre de M. le capitaine Senat, ancien instructeur à Join-

ville, sur les *Jeux olympiques et les Méthodes d'éducation physique.* L'écrivain étudie avec la compétence d'un spécialiste les diverses méthodes employées en France et à l'étranger pour les exercices de corps et conclut que, sous ce rapport, nous n'avons rien à envier aux nations les plus avancées au point de vue de la gymnastique.

45. — *Un Régiment de l'armée territoriale*, de M. le capitaine Bossu, est l'historique du 62e territorial d'infanterie, que l'auteur a su rendre particulièrement intéressant, grâce à l'adjonction d'une série d'épisodes, d'anecdotes, de réflexions militaires parfois fort judicieuses. De très jolies phototypies ajoutent au mérite de cette publication.

46. — Nous avons eu à rendre compte d'un livre de M. le lieutenant O. de la Bourdonnaye sur l'Algérie : l'auteur revient aujourd'hui à son sujet, et son nouveau volume : *Le Moral algérien dans le Bled oranais* est, comme son aîné, une étude méritante. M. de la Bourdonnaye nous donne ici le fruit de ses réflexions sur la vie sociale du colon algérien français ou arabe, sur l'existence menée par l'officier, sur le soldat d'Afrique, sur les idées qu'on attribue à certains colons algériens de demander la séparation de la métropole, tout au moins une autonomie politique à peu près complète. Au cours de son travail, M. de la Bourdonnaye nous dit quelques mots sur le sujet traité avec plus de détail et de compétence par le général Luzeux : le service de deux ans en Algérie, et l'on voit que les deux écrivains sont entièrement d'accord. Ce petit livre est écrit avec verve et humour; nous n'avons pas à lui souhaiter bonne chance, il aura certainement, sans cela, la faveur qu'il mérite.

47. — La brochure de M. le lieutenant Boullé : *Les Mitrailleuses à l'étranger et en France*, nous donne sur cet engin qui tend, de nos jours à revenir en faveur, des détails intéressants et peu connus. Après des généralités sur les modèles en usage aujourd'hui, l'écrivain nous décrit les mitrailleuses adoptées en France, en Allemagne, Russie, Autriche, Suisse, Angleterre et Japon. Il examine ensuite les propriétés tactiques de cette bouche à feu, et son emploi sur les champs de bataille de l'avenir.

48. — La place de Langres a été en 1906 le siège d'une manœuvre de forteresse qui n'a eu qu'un médiocre intérêt, des questions budgétaires ayant obligé à la tronquer d'une façon regrettable. Elle a cependant présenté quelques enseignements, et ce sont ces rares leçons que M. le lieutenant-colonel Klein a cherché à mettre en lumière dans sa brochure : *Étude sur la guerre de siège et la manœuvre de forteresse de Langres en 1906.* Recommandée aux spécialistes.

49, 50 et 51. — Les *Tendances actuelles de la cavalerie allemande*, de M. le commandant Niessel, *Choses d'Allemagne*, du capitaine Culmann; le *Règlement allemand, service en campagne du 22 mars 1908*,

traduit par le capitaine Jung, sont trois volumes destinés à nous faire connaître nos voisins, à nous initier à leurs méthodes de combat, aux mérites de leur personnalité. Nous avons déjà étudié, ici même, les *Tendances de la cavalerie allemande*, de M. Niessel; il nous suffira de signaler aujourd'hui la deuxième édition de ce travail que l'écrivain a pu modifier et compléter en utilisant le nouveau *Service en campagne* dont nous venons de citer le titre.— Dans *Choses d'Allemagne*, M. Culmann étudie la conception actuelle de la bataille dans l'esprit du successeur du général de Moltke; il nous décrit l'armement adopté par nos ennemis, les modifications organiques introduites dans l'armée, le développement de la fortification en Alsace-Lorraine, etc. En un mot, l'écrivain nous tient au courant des principaux changements survenus en ces dernières années dans la situation et l'état militaire de nos voisins : il fait œuvre utile en nous initiant à ces transformations. — Quant au *Règlement sur le service en campagne*, c'est un document officiel qu'il nous suffira de signaler.

52. — Nous terminerons ce compte rendu par quelques lignes consacrées au volume écrit par M. le médecin-principal Troussaint, médecin en chef de l'École de guerre : *Pour les officiers. Notions sur le prophylaxie des maladies épidémiques dans l'armée métropolitaine et coloniale.* Il y eut peut-être un temps où l'on pouvait reprocher à nos officiers de ne pas s'occuper suffisamment de l'hygiène de leurs hommes, mais cette époque est bien éloignée et l'on pourrait de nos jours leur faire presque un grief du contraire. En effet, les journaux sont quotidiennement remplis des prescriptions maternelles édictées par M. Chéron pour nos militaires, et nos chefs de corps s'ingénient à rendre chaque jour la vie plus facile et plus agréable à nos soldats. M. le médecin principal Troussaint a voulu contribuer, en ce qui le concernait, à améliorer encore cette situation et le livre qu'il vient d'écrire sur la *Prophylaxie des maladies épidémiques dans l'armée* rendra à nos officiers, pour qui il a été rédigé, de très réels services. Il est certain que nos officiers sont mal préparés par leurs travaux antérieurs à l'étude des questions de cette nature; M. Troussaint a donc fait œuvre utile et humanitaire en écrivant son ouvrage. Ajoutons que le savant praticien s'est abstenu judicieusement de faire parade de science; surtout de se servir de termes en *us*. On le lit sans fatigue et son livre est intelligible à tout homme d'une culture moyenne; ce sont des mérites qui contriburont à le répandre comme il faut désirer qu'il soit répandu. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Leçons de théologie dogmatique, par L. LABAUCHE. *Dogmatique spéciale. L'Homme.* Paris, Bloud, 1908, in-8 de XII-422 p. — Prix : 5 fr.

Il y a, depuis quelques années, des efforts méritoires pour vulgariser la théologie et pour l'exposer en français. On connaît les cours de M. Didiot et de Dom Souben. Il y a aussi sur les matières qui font, pour une bonne part, l'objet du présent volume, les belles études de l'abbé Bellamy et de l'abbé de Broglie sur *la Vie surnaturelle*, du P. Terrien, sur *la Grâce et la Gloire*, et, s'il m'est permis d'en faire ici mention, mon livre intitulé : *Nature et Surnaturel.*

Le volume de M. L. Labauche s'annonce comme le premier d'un cours qui en comprendrait quatre autres. Il traite de l'homme, et le considère tour à tour dans l'état de justice originelle, dans l'état de péché originel, dans l'état de grâce, dans l'état de gloire ou dans l'état de damnation. C'est l'homme, on le voit, qui est directement visé; mais cette visée n'est pas soutenue à travers le livre, et, en fait, nous avons là des traités sur l'élévation primitive et le péché originel, la grâce, les fins dernières. On sait que saint Thomas lui-même passe ainsi constamment de la visée directe, *in recto*, comme disent les théologiens, à la visée de biais, *in obliquo*. Le passage peut se faire « élégamment ».

L'auteur dédie son ouvrage aux apologistes, laïques ou ecclésiastiques, qui, se plaçant résolument « au même point de vue exégétique, patristique et philosophique que l'adversaire (?), s'appliquent à lui montrer le côté arbitraire de ses hypothèses et toute la force démonstrative des arguments sur lesquels s'appuie le dogme catholique ». Il veut « leur fournir une doctrine puisée aux meilleures sources, disposée selon un ordre historique et pourtant aussi didactique que possible, qui permette de suivre rapidement la pensée développée ». D'après ce but, voici la méthode suivie. « L'étude de chaque dogme commence par un exposé complet de ce dogme, considéré à son point d'arrivée, c'est-à-dire au moment où les conciles lui ont donné sa dernière détermination... La doctrine nettement déterminée », on s'applique « à en chercher l'origine dans la sainte Écriture, le développement dans la tradition des Pères, l'essai de systématisation dans les écoles ». Beau programme, certes, et c'est déjà un mérite de se le proposer. En fait, on trouvera ici beaucoup d'indications précieuses. J'ai peur cependant qu'il ne s'en dégage pas toujours des idées nettes ni exactes. L'exposé du dogme, que l'auteur recommande « tout spécialement à l'attention du lecteur », ne paraîtra pas peut-être à tous aussi « complet » ni aussi « solide » qu'ils l'eussent désiré. Les théologiens s'inquiéteront de voir rapporter,

d'une façon si générale, l'origine des dogmes à la sainte Écriture et leur développement à la tradition, comme si la tradition n'était pas une des sources de la foi; ils auront peine à comprendre comment on peut, d'une façon générale, exposer un dogme « dans sa dernière détermination », d'après les seules définitions des conciles; ils s'étonneront de voir ranger parmi les « opinions théologiques » des explications, sur le péché originel par exemple, qu'ils regardent comme une simple traduction du dogme en langage technique; ils se récrieront contre une façon trop leste de présenter telle controverse entre théologiens, comme si la controverse même n'était pas un moyen excellent d'étudier et d'approfondir une grande question. Çà et là l'exposé historique est trop sommaire ou trop partiel pour donner cette impression de continuité que voudrait l'auteur : c'est plutôt la divergence qui apparaît. Çà et là aussi le mouvement de la pensée est indécis : on dirait deux tendances opposées, qui ne sont pas arrivées à s'harmoniser en une résultante unique, ce qui donne au lecteur un peu de gêne et d'incertitude. Une fois ou l'autre enfin, ou bien l'expression a trahi la pensée, ou bien l'auteur n'a pas su se dégager assez de l'influence de ses sources. Ainsi quand on nous dit que « presque toutes les idées protestantes qui furent soutenues, au XVIe siècle, par Luther et par Calvin, avaient déjà été enseignées et vécues, au XIVe et au XVe siècles, dans les monastères de Hollande, du centre et du sud-est de l'Allemagne, du nord de la Suisse, par des mystiques célèbres, comme maître Eckart, Gabriel Biel ». La note renvoie à Preger, à Schmidt, à Delacroix. Dirait-on cela en tenant compte de Denifle? De même peut-on dire, sans autre explication, que les Cappadociens, en fait d'eschatologie, soutiennent « les doctrines d'Origène, moins la théorie de la préexistence des âmes »? (p. 371). On pourrait relever mainte autre inexactitude ou ambiguité d'expression, quelques-unes assez graves.

Il était difficile que tout fût parfait dans un livre si plein de faits et d'aperçus. Tel qu'il est, il peut rendre de grands services; mais il faut savoir « la manière de s'en servir ». J.-V. BAINVEL.

En face du fait religieux, par LUCIEN ROURE. Paris, Perrin, 1908, in-16 de VII-245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre même de ce livre, bien fait pour préparer ou confirmer la foi dans les âmes d'aujourd'hui, indique quelle méthode expérimentale et positive a suivie l'auteur, avec une abondance d'informations et une conscience qui ne l'empêchent pas d'écrire d'un style aisé, ferme et souvent brillant en sa sobriété. Il déblaie ainsi les voies qui mènent à la vérité de nombre d'objections nuageuses et de pré-

jugés rétrécissants. L'un des auteurs non-croyants dont il invoque le plus souvent le témoignage est M. William James, le célèbre professeur de l'Université Harvard, dont M. Frank Abauzit vient de traduire les *Varieties of Religious Experience* sous ce titre : *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive.* Mais, en toute question, il est fort au courant des meilleurs et plus récents travaux. Il montre que le problème religieux se pose toujours, que le sentiment religieux surgit toujours de l'âme humaine, se prêtant d'ailleurs à des manifestations diverses, même dans l'unité catholique. En étudiant, avec précision et avec le respect de ce qui peut révéler l'action de Dieu, les états mystiques, leurs contre-façons, les diverses et successives explications que l'irréligion en a données, l'auteur dissipe bien des malentendus, et provoque des réflexions qui portent loin. Il fait constater enfin — et n'est-ce pas la plus opportune des apologétiques ? — combien la religion est vivifiante, et que pour l'homme vivre intégralement, vivre hautement et vivre religieusement, c'est tout un. A propos de quelques pages seulement, dont certains lecteurs pourraient abuser, je crois devoir exprimer quelques réserves. En nous mettant justement en garde contre l'engouement pour les étrangers en matière de philosophie et de spiritualité, on nous parle de Newman (p. 106-107) avec un agacement manifeste provoqué par ceux qui ne jurent que par lui et sans indiquer suffisamment quel enrichissement peut trouver notre vie religieuse dans le commerce avec cette âme de tout premier ordre. Je ne saurais, en terminant, mieux résumer l'esprit et la méthode de cet excellent ouvrage qu'en lui empruntant les lignes suivantes (p. 203) : « Ce n'est pas à nous à imposer des limites aux choses. Nous devons accepter tous les degrés d'êtres que les faits nous révèlent ou vers lesquels les faits constatés nous ouvrent de mystérieuses perspectives ». BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

JURISPRUDENCE

Le Mariage et les fiançailles. Nouvelle Législation canonique ; commentaire du décret « Ne temere », par l'abbé A. BOUDINHON. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 106 p. — Prix : 2 fr.

Los Esponsales y el matrimonio segun la novísima disciplina. Comentario Canónico-moral sobre el decreto « Ne temere », por el R. P. JUAN B. FERRERES. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, petit in-8 de 239 p. — Prix : 2 fr.

Le décret *Ne temere* a donné naissance à toute une floraison de commentaires, en France, en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, etc. M. Boudinhon a très utilement exposé, un des premiers, chez nous, les modifications importantes introduites par N. S. Père Pie X dans la législation matrimoniale, en suivant l'ordre même du document pontifical. Pour la partie historique, qu'il a particu-

lièrement soignée, on sent qu'il à beaucoup fréquenté l'œuvre magistrale de M. Esmein, à laquelle il faut toujours se reporter en ces matières, alors même qu'on n'adopte pas toutes les vues qui s'y trouvent énoncées. La nouvelle forme des fiançailles, les différences des textes du décret *Tametsi* et du décret *Ne temere*, au point de vue de la validité, les dispositions nouvelles plus détaillées relatives à la licéité, les modifications apportées au mode de délégation, les mesures pratiques pour les témoins des registres des mariages, sont traitées avec une grande clarté. Deux légères critiques seulement. Le concile de Trente, au passage indiqué, p. 23, n'a-t-il pas employé l'expression « praesente parocho » au lieu de « coram parocho »? Les canonistes font justement une distinction quant à la valeur de ces deux formules. Et, p. 76, 10e ligne, l'auteur n'a-t-il pas voulu dire « par le curé *du futur* »? — Cet excellent commentaire, mis, dès avant l'entrée en vigueur de la loi, à la portée des prêtres de paroisse, leur a permis d'appliquer sans inquiétude et sans trop de tâtonnements les nouvelles règles sur le mariage. Ses services sont donc déjà très réels et il continuera à compléter d'une façon très avantageuse les anciens traités *de Matrimonio.*

— Traitant du même sujet, le livre du canoniste espagnol Ferreres (dont nous avons signalé à nos lecteurs les écrits sur la mort apparente et sur le décret *ut debita* relatif aux intentions de messes), présente un exposé solidement documenté auprès des meilleurs auteurs et par les plus récentes décisions romaines.

L'auteur, comme il convient, adapte son commentaire à la condition des peuples de langue espagnole. En particulier, pour ce qui a trait à la première partie du décret, après avoir rappelé le droit commun, il insiste sur la discipline particulière en vigueur en Espagne depuis un siècle. L'Amérique latine ayant adopté les usages de l'ancienne mère patrie, les fiançailles privées se trouvaient abolies dans tous ces pays, tant au for externe qu'au for interne. Ce dernier point fait l'objet d'une démonstration en règle appuyée sur les meilleures autorités, prouvée par des arguments intrinsèques et même par un décret récent de la S. Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires. Le P. Ferreres établit ensuite que la discipline nouvelle est applicable à l'Espagne, à l'Amérique latine et aux Philippines, et il met en valeur ses perfectionnements avec ses avantages.

La partie du traité relative au mariage détermine avec une rare précision ce qui subsiste du chapitre *Tametsi* et ce qui a été modifié. D'intéressantes remarques sont consacrées aux paroisses « personnelles des curés de rite mozarabique, des curés « castrenses » ou de ceux des paroisses grecques de l'Italie méridionale, ou slaves et polonaises des États-Unis, dont le P. Ferreres examine le pouvoir relativement

à leurs propres sujets et à ceux des curés latins dans le territoire desquels ils exercent leurs fonctions. — Le livre se termine par diverses applications pratiques et par les importantes déclarations de la S. C. du concile sur le décret *Ne temere*, trop tard parvenus à l'auteur pour qu'il ait pu en mettre à profit l'enseignement au cours de ses chapitres. Trois appendices viennent ensuite : l'un donnant le texte de la constitution *Provida*, l'autre celui du décret royal d'Alphonse XIII rangeant parmi les lois espagnoles le décret *Ne temere*, un troisième enfin, renfermant une courte dissertation pour démontrer que le document pontifical est effectivement applicable à l'Espagne

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Comment former un esprit, par le Dr Toulouse. Paris, Hachette, 1908, in-16 de x-258 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les conseils du docteur ne sont pas mauvais. Ils sont d'un esprit qui sait observer et réfléchir. Le Dr Toulouse maintient que la première instruction doit avoir pour but de former l'esprit plutôt que de le meubler, mais ensuite, il faut étudier les faits, observer, juger, s'habituer à se décider promptement et à agir avec vigueur. Il faut s'appliquer à être soi, et à ne nuire ni à la vie physique, ni à la vie mentale d'aucun de nos semblables.

Quant à la morale qui se dégage de ces pages, elle nous satisfait moins. C'est la morale dite indépendante, variable suivant les temps et les lieux. La religion, considérée comme un luxe, n'y joue aucun rôle.

Nous devons en outre engager le lecteur qui a des enfants à ne pas laisser traîner le livre sur sa table. Certaines questions délicates y sont traitées avec beaucoup de convenance, il faut le reconnaître, mais enfin elles sont traitées assez clairement pour éveiller de jeunes curiosités. Or, nous ne sommes pas ici de l'avis du docteur : nous croyons que s'il y a quelques inconvénients à ce que les jeunes gens ignorent les mystères de la vie, il y en a de bien plus grands à ce qu'ils les connaissent avant le temps d'y participer. Dr V.

Les Ravages du livre, par Mgr Antolin López Peláez ; trad. de l'espagnol par A. G. Avignon, Aubanel, 1908, in-12 de xii-283 p. — Prix : 3 fr.

Sujet important et de haut intérêt, traité avec une grande abondance d'information et une grande sûreté de doctrine. Les cinq premiers chapitres contiennent l'exposé et le développement doctrinal du sujet : ils nous montrent la malfaisance des mauvais livres, et

par quels procédés perfides leurs auteurs blessent et corrompent les âmes, développent en elles les germes du mal originel, et les inclinent à l'impiété, aux vices et aux crimes. Puis l'auteur consacre les chapitres suivants aux diverses catégories de livres, aux bibles protestantes, aux bibles en langue vulgaire, aux romans en général, à quelques classes de romans, au romantisme, au roman naturaliste, qui est étudié à fond, dans ses doctrines, dans sa morale, dans sa prétendue valeur scientifique et littéraire, à quelques romans, en particulier, qui ont été frappés par les censures spéciales de l'Église, à la poésie, enfin aux classiques païens, où l'auteur reprend, mais avec plus de mesure, les théories de Mgr Gaume, pour aboutir à des prohibitions mitigées, qui sont d'ailleurs celles du bon sens chrétien. Ce volume, dont les conclusions, dans leur ensemble, nous paraissent très fortement motivées et très justes, ce qui ne veut pas dire que quelques points particuliers ne puissent pas être sujets à contestation, témoigne d'une étude et d'une connaissance très approfondie du sujet. Les chapitres sur le naturalisme en particulier nous montrent un écrivain très au courant de la littérature française contemporaine et des fâcheuses influences exercées à l'étranger par les mauvais exemples qu'elle a donnés. Ce livre est donc à la fois très bien fait et très bon, et il faut remercier la librairie Aubanel de nous avoir procuré le plaisir de le lire en français. Il méritait vraiment l'honneur d'être traduit en notre langue. J'ai noté diverses observations. L'auteur recommande sans restriction *les Martyrs* et *Quo Vadis*? Quelques réserves n'auraient pas été déplacées ici, car ces deux romans ne sont pas exempts de peintures un peu chaudes, qui offrent des dangers pour des lecteurs inexpérimentés. D'autre part, l'auteur cite parmi les naturalistes Ernest Daudet; c'est évidemment Alphonse Daudet qu'il a voulu dire. Enfin, parmi les romans qu'il recommande, j'avoue que je n'ai pas compris qu'il ne mentionnât point les romans et nouvelles de Louis Veuillot, qui sont les chefs-d'œuvre du genre. Sur ce sujet des livres qu'on peut lire, qui sortait d'ailleurs un peu du cadre de l'ouvrage, l'auteur se borne à des indications insuffisantes, qu'il eût été, je crois, utile de compléter. Ces légères réserves ne m'empêchent pas de penser beaucoup de bien de ce très bon volume, que je recommande volontiers à la plus sérieuse attention des lecteurs chrétiens.

ÉDOUARD PONTAL.

L'Age enclos dans un collège libre, par EDWARD MONTIER. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de XXVIII-289 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vers l'idéal. Éveils d'âme, par JOSEPH CHARLES. Lyon et Paris, Vitte, in-18 de VIII-272 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si j'ai rapproché ces deux livres, c'est que, très différents de

valeur et de forme, ils se ressemblent en ce point qu'ils nous sont présentés l'un et l'autre comme des œuvres de collégiens, écrivant leurs Mémoires de collège. C'est d'ailleurs, ou à peu près, leur unique point de contact; le premier, qui a une réelle valeur littéraire, n'est qu'un simple récit, entremêlé de ces rêveries et impressions, où se complaisent les jeunes âmes de dix-sept ans, devant qui s'ouvre un long avenir ; le second a des prétentions plus hautes; à tous les points de vue, je préfère, et de beaucoup, le premier.

— Le livre de M. Edward Montier, qui n'est plus tout à fait un inconnu dans le monde des lettres, nous est présenté par un homme très distingué qui fut son professeur et qui est resté son ami, et qui, s'il parle peut-être avec un peu de complaisance, de la future « glorieuse existence » de son ancien élève, n'exagère en rien le charme et l'intérêt de cette première œuvre, et fait revivre en des pages éloquentes et pénétrantes, tout en évoquant les souvenirs du vieux collège d'Yvetot, « l'âme d'un collège chrétien ». Il nous affirme que l'ouvrage de M. Montier est bien « un journal d'écolier » mais ayant subi, et peut-être faut-il le regretter, « les retouches de l'homme ». Il faut donc le prendre comme tel pour le bien juger.

S'il ne se prive pas du plaisir de rappeler ses souvenirs plus anciens, qui remontent jusqu'au 3 avril 1883, époque à laquelle il fit ses débuts au collège d'Yvetot, comme élève de septième, l'auteur ne commence son journal qu'au mois d'octobre 1886, date de son entrée en troisième, et ne raconte ainsi que l'histoire de ses quatre dernières années de collège. Le récit de la première année est naturellement le plus long; c'est sur cette année que l'auteur a porté son principal effort d'historien, parce qu'il convenait, au début, de nous faire bien connaître les êtres et les choses au milieu desquels il nous introduisait, et que, d'une année à l'autre, au collège, les mêmes phases se reproduisent, qui ne veulent pas être racontées deux fois.

Dès la première année, nous connaissons bien le personnel du collège, dessiné en des tableaux fins et précis, avec des détails bien observés et pris sur le vif, où la malice souriante ne manque pas, mais où n'apparaît nulle part la méchanceté. Et puis ce sont les fêtes du collège, les recréations, les promenades, les mille incidents qui égaient le plus souvent, qui troublent quelquefois, la monotonie de l'existence collégienne, les bouderies contre les maîtres, les petites résistances qui prennent parfois des airs de petites révolutions, promptement réduites quand le cœur et les sentiments chrétiens interviennent pour amener les réconciliations nécessaires. Tout cela est joliment et finement conté. Naturellement l'auteur interrompt assez souvent son récit pour s'abandonner au charme de ses rêveries de chrétien et de poète. Ces intermèdes, qui témoignent d'une grande

pureté et d'une grande élévation d'âme, ne sont pas les pages qui me plaisent le plus. Les émotions ou les mollesses mussetiennes et lamartiniennes y sont peut-être exaltées plus qu'il ne convient à cet âge, et il y a quelque excès dans cette admiration de la beauté païenne. L'auteur, qui me paraît bien équilibré, n'en subit aucun dommage, mais je ne me porterais gas garant de l'innocuité de ces rêveries pour l'âme de quelques jeunes lecteurs, moins avertis ou moins bien défendus contre leurs séductions. Pour tout dire, l'éducation intellectuelle de cet excellent collège n'était-elle pas un peu trop exclusivement païenne? Je suis tenté de le craindre. Sous le benéfice de cette réserve, qui n'est peut-être pas motivée en fait, je dois rendre témoignage au collège d'Yvetot que, vu à travers le livre de M. Montier, c'était, et c'est encore, je le souhaite, un collège fort bien conduit et que le livre, dans lequel l'un de ses plus brillants élèves évoque son souvenir, est un livre tout à fait charmant, où se marque seulement un peu d'ingénuité et même de fatuité écolière, nullement déplaisantes d'ailleurs, car elles sont comme la signature de la jeunesse.

— Le volume de M. Joseph Charles, ou de MM. Joseph et Charles, car il semble qu'ils se soient mis à deux pour l'écrire, au témoignage du très spirituel préfacier, me plaît moins et accuse de plus hautes ambitions. Sans doute, ce livre rend témoignage de la bonne tenue chrétienne du petit séminaire de B..., le séminaire, paraît-il, le plus arriéré de France, mais il vise surtout à réformer les méthodes vieillottes et surannées qu'on y pratique, pour y substituer les méthodes du *Sillon*. C'est la réforme par en bas, telle qu'elle se formule dans les romans de Fogazzaro et autres œuvres modernistes, venues d'Amérique et d'ailleurs, dont l'influence ne survivra pas, espérons-le, aux justes condamnations qui les ont frappées de haut. Donc, le jeune rhétoricien, qui se dénomme René dans ce roman épistolaire, veut réformer son séminaire. Et il n'imagine rien de mieux, pour y arriver, que de fonder un cercle d'études, comme si le meilleur cercle d'études, au collège, n'était pas la classe tout simplement, avec, à côté, les groupements pieux, où se forment et se fortifient les tempéraments chrétiens. Du cercle d'études, il sort une petite révolution, heureusement réprimée; mais le pauvre René y perd la foi, sans que je puisse deviner les raisons de ce désastre subit. Le mal est bientôt réparé d'ailleurs, puisqu'il suffit à René d'assister à un congrès du *Sillon* pour retrouver du coup ses croyances perdues. René sort du collège, animé des meilleures résolutions. Tout cela est d'une psychologie tellement enfantine, que, malgré moi, je ne puis prendre ce livre au sérieux. Il s'inspire d'ailleurs d'intentions généreuses, auxquelles je veux rendre hommage, puisqu'il ne me paraît pas possible de faire à l'auteur, ou aux auteurs, d'autres compliments.

ÉDOUARD PONTAL.

LITTÉRATURE

Petit Traité de versification française, par MAURICE GRAMMONT. Paris, Colin, 1908, in-18 de 142 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur de ce petit volume a voulu exposer les règles de la versification française, non pas, une fois de plus, comme une suite de procédés mécaniques, mais avec le soin d'expliquer leur origine et leurs transformations d'après les derniers résultats de la grammaire historique et de la phonétique. Un principe excellent domine son livre : c'est de toujours considérer le vers tel qu'il est parlé, debité, et non pas tel qu'il est écrit. C'est faute d'avoir tenu compte de cette vérité qu'il subsiste dans notre code poétique un certain nombre de règles qui ne correspondent plus à l'état actuel de la prononciation française. Dans la première partie : *La Structure naturelle du vers*, M. Grammont traite du compte des syllabes, de la césure, de la coupe et de l'enjambement, de l'élision et de l'hiatus, de la rime, et des différents types de vers, en suivant toujours l'ordre historique et en comparant aux règles anciennes les règles nouvelles. La seconde partie: *L'Art dans la versification*, étudie d'une manière intéressante les rapports du rythme, avec le mouvement du style poétique. Selon M. Grammont, le vers français, qui était purement syllabique à l'origine, est devenu aussi, tout en demeurant syllabique, un vers sensiblement rythmique, « ce qui l'a rendu susceptible de toutes sortes de moyens d'expression ». L'auteur montre par l'étude de l'alexandrin classique, qui a quatre mesures, du vers dit *romantique*, qui en a trois, des poèmes en vers libres, des strophes et des poèmes à forme fixe les différents résultats que l'on peut obtenir par le changement du rythme. Enfin, en se fondant sur la classification phonétique des voyelles et des consonnes, il analyse avec précision les effets les plus délicats de sonorité et d'harmonie. Ce petit livre, qui s'adresse d'ailleurs à des esprits quelque peu familiarisés avec la grammaire historique, est plein d'appréciations justes et fines des propriétés et des mérites du vers français. L. COQUELIN.

Pupazzi et statuettes, études sur le XVIIe siècle, par PIERRE BRUN. Paris, Cornély, 1908, petit in-18 de 403 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. P. Brun s'est fait comme une spécialité de mettre en un nouveau lustre maint homme de lettres ou de théâtre du début du XVIIe siècle, qu'un dédain selon lui injuste a relégué dans l'ombre du second plan. Cette fois son ardeur s'est portée sur les farceurs de la *Commedia dell' arte*. Il fait défiler devant nous les principales troupes italiennes avec leurs chefs et les principaux acteurs; carac-

térise les grands emplois de la farce : le Matamore, le Pédant, l'Arlequin, le Polichinelle; nous trace un amusant tableau des parades du Pont-Neuf ou nous présente dans leur répertoire les illustres farceurs de l'Hôtel de Bourgogne : les Bruscambille, les Gros Guillaume, les Gaultier Garguille, les Guillot Gorju et les Turlupin. Chez Molière lui-même, M. Brun aime à retrouver un farceur de génie : farceur par les rôles qu'il remplit, farceur aux yeux de la plupart de ses contemporains, farceur dans ses œuvres, où il s'inspire de la *Commedia dell' arte* et des ballets à l'italienne. M. Brun cite des passages de scénarios dont Molière s'est plus ou moins inspiré : et d'ailleurs M. Brun, qui fait si bien voir en quoi Molière continue la lignée des farceurs, n'est pas sans discerner par quoi il en diffère essentiellement; mais cela n'est point son sujet.

La seconde partie de son livre est formée de deux études d'ensemble sur Chapelain et sur Saint-Évremond, que séparent quelques pages d'apologie pour le poète Pierre Motin. C'est là que se déploie dans toute sa verve, le généreux esprit d'apologie de M. Pierre Brun pour la défense de ses chers oubliés. Le malheureux Boileau est fort malmené par lui. Par contre, Motin a, selon son goût, des traits qui font penser à Musset, à France et à Rodenbach, et l'auteur de *la Pucelle* nous est présenté comme un précurseur des symbolistes. C'est qu'en effet, dit M. Brun, Chapelain a donné à ses personnages une valeur symbolique : l'un représente l'Intelligence, l'autre la Volonté, l'autre l'Appétit irascible, un quatrième l'Appétit concupiscible. M. Pierre Brun veut assurément nous séduire. En l'espèce, Chapelain fait de l'allégorie (il emploie lui-même le mot), et du genre le plus vieux. Qu'y a-t-il de commun entre cette allégorie et les transpositions, les correspondances de nos modernes symbolistes ? Chapelain nous paraît bien plutôt en cela un continuateur de Guillaume de Lorris qu'un précurseur de Stéphane Mallarmé. En revanche, les mérites de Chapelain comme critique, l'intérêt de ses lettres sont justement mis en valeur par M. Brun. Son étude sur Saint-Évremond, sa correspondance, sa vie, ses hésitations sur le chemin du scepticisme, sont l'objet de développements intéressants. L. Coquelin.

Friedrich Hebbel, dramatiste et critique; l'homme et l'œuvre, par Paul Bastier, Paris, Larose, 1907, in-12 de CCVI-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Bastier profite de son séjour en Allemagne pour nous donner des études sur les écrivains qui l'ont le plus intéressé. Récemment il publiait à la librairie Perrin une étude sur la mère de Gœthe d'après sa correspondance et faisait revivre à nos yeux le caractère original, l'esprit vif et primesautier de *Frau Aja*. Aujourd'hui, il s'attaque

au représentant le plus considérable du drame réaliste en Allemagne vers le milieu du XIXe siècle, à Frédéric Hebbel. Pour nous montrer l'homme qu'est Hebbel, M. Bastier a consulté Hebbel lui-même, qui s'est peint au naturel dans ses *Tagebücher* et dans sa correspondance, et il est arrivé à cette conclusion que, comme écrivain, Hebbel est, de tous les grands auteurs de l'Allemagne, celui qui se rapproche le moins des Français, et comme homme, l'être le plus singulier, le plus original et souvent le plus antipathique que l'on puisse rencontrer. Cet Allemand de la vieille Marche teutonne — il était né en effet dans le pays des Dithmarses, sur la frontière du Holstein — est un triste, un solitaire, un autodidacte, qui a passé de la misère plébéienne à la gloire, du besoin à l'aisance, sans rien changer à son humeur morose, et demeura même pour ses amis un objet d'effroi. Un de ses disciples les plus fervents, son biographe Émile Kuh, le compare à un oiseau de proie dévorant le cerveau de ses victimes. C'est l'impression qu'il a dû laisser à Élise Lousing, sa maîtresse de Hambourg, qu'il abandonna avec deux enfants, pour épouser l'actrice viennoise Christine Enghaus. Assurément ce n'est pas le plus beau côté de sa vie, et on aurait quelque droit de reprocher à M. Paul Bastier de chercher à l'excuser.

L'auteur analyse avec clarté l'œuvre de Hebbel, et éclaire sa vie par ses ouvrages. Il passe en revue ses nouvelles, ses contes, ses tragédies qui furent d'abord réalistes ou naturalistes, pour aboutir au symbolisme, c'est-à-dire aux ténèbres. Il ne se contente pas d'analyser la plupart de ses tragédies : *Judith*, *Geneviève*, *Hérode et Marianne*, *l'Anneau de Gygès*, *Agnès Bernauer*, *Marie-Madeleine*, *Julia*, et la trilogie des *Niebelungen*; il donne une traduction élégante ou plutôt une adaptation de *Marie-Madeleine* à la scène française : c'est la seconde partie de cette étude sur Hebbel, et non la moins intéressante, ni la moins probante. Il est certain que Hebbel n'a pas, sur le drame, les idées de tout le monde : « Un vrai drame, dit-il, peut se comparer à un grand bâtiment qui a presque autant d'allées sous le sol qu'à la surface; l'homme ordinaire ne connaît que celles-ci, l'architecte connaît encore celles-là ». Il est probable que ces promenades dans les galeries souterraines présentent de l'intérêt pour un architecte, mais le public, pour lequel en définitive le drame est construit, s'y perdrait dans les ténèbres. M. Bastier a peut-être l'admiration trop facile, et le dramaturge Hebbel ne mérite pas les pages élogieuses qu'il lui consacre. Hebbel est un penseur sur la scène. « Or, comme le fait remarquer un critique pénétrant, M. Bossert, les pensées de Hebbel ont le défaut d'être à la fois obscures et banales; lorsqu'on a réussi à les découvrir sous les complications de l'intrigue, on se trouve le plus souvent en présence de lieux communs. Il se faisait du

théâtre une idée particulière, comme on peut le voir dans sa préface de *Marie-Madeleine*; il n'y voyait que de la philosophie dialoguée. Il n'avait ni assez de souplesse d'esprit pour se plier aux règles traditionnelles, ni assez de génie pour se passer des règles et pour créer une forme dramatique qui lui fût propre.

Dans une troisième partie, M. Bastier traduit les aphorismes et réflexions de Hebbel sur le drame, sur le génie et l'esthétique, sur la religion et la morale. Toute la clarté de la langue française ne suffit pas toujours à rendre intelligibles ces maximes qui ont l'obscurité des symboles; lisez, pour vous en convaincre, la maxime que M. Bastier cite de lui comme épigraphe en tête de son volume : « La vie de l'homme, intellectuelle et physique, est basée sur l'antagonisme d'une saine assimilation et désassimilation ». — Qu'en termes obscurs ces choses-là sont dites! L. MENSCH.

L'Italie intellectuelle et littéraire au début du XXe siècle, par ALBERT REGGIO. *Étude critique précédée d'une Introduction sur le rôle de la critique psychologique.* Paris, Perrin, 1907, in-8 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons dit ici-même (*Polybiblion* de janvier 1907, t. CIX, p. 57-58) tout le bien que nous pensions du volume de M. Maurice Muret, intitulé *la Littérature italienne d'aujourd'hui*. C'est tout à fait le même sujet qui est traité dans l'ouvrage paru depuis, de M. Reggio; mais il l'est d'une manière sensiblement différente. Tandis que M. Muret, dont la méthode était purement analytique, procédait par « monographies » successives, M. Reggio, esprit essentiellement synthétique, procède par tableaux d'ensemble et par aperçus généraux.

Les littérateurs italiens contemporains sont, dans son livre, répartis en quatre grands groupes principaux, qui forment l'objet d'autant de chapitres : *Poètes*, *Prosateurs* (ou plus exactement romanciers, auteurs de nouvelles et de récits de voyages), *Auteurs dramatiques* et *Critiques et théoriciens* (critiques littéraires, critiques d'art, publicistes, philosophes, historiens). Il semble que M. Reggio ait pris à tâche de n'omettre aucun nom un peu marquant; aussi, malgré tous ses efforts pour ne pas verser dans la sécheresse et la monotonie, n'a-t-il pu éviter certaines énumérations (par exemple, pages 165-166 et 214), où se coudoient pêle-mêle et un peu confusément des personnalités de valeur bien inégale. Par contre, on pourra trouver que plusieurs écrivains d'une notoriété universelle sont ici un peu sacrifiés : Mme Mathilde Serao, entre autres, sur son œuvre pas plus de cinq lignes; encore ces cinq lignes sont-elles de M. Paul Bourget. Seuls, M. d'Annunzio et Carducci, et peut-être encore M. Croce, sont étudiés avec quelque ampleur, et nous avons plaisir à signaler les quelques

pages fortement pensées, où la « sensibilité » de M. d'Annunzio est comparée et opposée à celle de Nietzsche.

M. Reggio, nous l'avons dit, a un goût marqué pour les vues d'ensemble; elles tiennent une grande place dans son livre; c'est par des considérations d'ordre très général, souvent abstraites, et qui auraient gagné à être exposées dans une langue plus claire et plus simple, que débute et que se termine cette « étude critique », où ne manquent pas, d'ailleurs, les aperçus judicieux, dont l'idée directrice nous semble être celle-ci : c'est qu'un régionalisme excessif entrave dans une large mesure le développement actuel de la pensée italienne.

Cette tendance à l'abstraction se manifeste encore plus nettement dans la longue étude sur « le Rôle de la critique psychologique », par laquelle s'ouvre le volume et qui aurait pu être supprimée avec d'autant moins d'inconvénient, qu'elle ne se rattache que par un fil extrêmement tenu au sujet même du livre. L. Auvray.

HISTOIRE

Luther et le Luthéranisme, par L. Cristiani. Paris, Bloud, 1908, in-8 du xxvi-387 p. 2e éd. — Prix : 3 fr. 50

M. Cristiani a eu, en écrivant ce livre, « un but nettement apologétique », mais il se défend à bon droit d'avoir excusé ou pallié les abus qu'on pourrait reprocher au catholicisme. Et de fait, vous ne trouverez dans aucun de ses intéressants chapitres, si solidement construits et si littérairement composés, rien qu'on puisse taxer de tendancieux. C'est vraiment un historien qui parle, informé par des documents de premier ordre et sagement mesuré dans ses appréciations. On serait même parfois presque tenté de s'impatienter de ce modérantisme voulu, de l'indulgence prolongée avec laquelle l'auteur veut retarder l'expression d'un blâme que tout autorise déjà à formuler. Il craint, on le sent, de s'exposer aux reproches qu'on a adressés au grand ouvrage du P. Denifle dont il vulgarise les principales conclusions, et il tient à ne rien affirmer que le lecteur n'ait déjà déduit lui-même de la façon la plus évidente des faits qu'il présente, ou des documents réunis pour son instruction.

L'étude des signes précurseurs de la réforme par laquelle s'ouvre le livre est un exposé consciencieux des désordres causés par l'influence néfaste de l'humanisme païen et par la corruption de trop nombreux hauts dignitaires du clergé. L'auteur fait ensuite justice de la légende luthérienne relative à la « conversion » de Luther, et de son « invention » de la miséricorde divine. Il relève ses variations et ses contradictions sur le mérite des bonnes œuvres, donne les preuves de la grossièreté choquante de son langage et arrive à l'examen si important de sa sincérité. Mensonges dans les négociations suprêmes avec

le Pape; mensonges pour détruire les vœux monastiques; falsification d'un texte de saint Paul; emploi systématique du mensonge dans l'apostasie du grand maître de l'ordre teutonique, dans l'affaire de bigamie de Philippe de Hesse; mensonges calculés et systématiques aggravés par l'absence de confiance en son propre enseignement : voilà ce qui démontre le manque de conscience du réformateur. M. Cristiani consacre les chapitres suivants à la place faite par Luther au démon dans ses discours, à son enseignement bestial sur la virginité et le mariage, à ses incertitudes sur les rôles respectifs de l'Église et de l'État, enfin à ses prétentions comme thaumaturge. L'examen de l'état religieux, intellectuel et moral du réformateur ne serait pas complet s'il ne s'y joignait celui des conséquences immédiates de sa doctrine. Or, les faits sont indéniables : la prédication de Luther produisit un débordement affreux d'immoralité et de violences. L'apostat en fit personnellement l'aveu et il mourut désespéré. Les contemporains, les luthériens eux-mêmes, amenés par la force des choses à une réaction morale nécessaire, ont reconnu les vraies responsabilités.

On voit combien ce livre de bonne foi, faisant appel à la saine réflexion et au témoignage des textes les plus évidents, est capable de produire de bien. Il ressort, grâce à lui, plus clairement que « le Luther de la légende diffère infiniment du Luther de l'histoire ». Espérons donc que la vérité se fera jour de plus en plus et dissipera les préjugés qui séparent encore les protestants de la véritable Église.

G. Péries.

Histoire des études dans l'ordre de saint François, depuis sa fondation jusque vers la moitié du XIIIe siècle, par le R. P Hilarin de Lucerne; trad. de l'allemand par le R. P. Eusèbe de Bar-le-Duc. Paris, A. Picard et fils, 1908, in-8 de VIII-574 p. — Prix : 10 fr.

Ce très important travail se divise en trois parties. Au sujet de la première : *Au commencement : les dix premières années de l'ordre et la science*, on pourrait présenter peut-être quelques objections aux vues de l'auteur, qui d'ailleurs manquent un peu de netteté, et semblent un peu hésitantes. Il a raison de rejeter les exagérations qui feraient de saint François un adversaire fanatique de toute culture intellectuelle. Mais il reste que saint François, s'il ne proscrivait pas absolument la science, s'il en reconnaissait pour quelques-uns, et jusqu'à un certain point, la nécessité, d'abord était porté à se contenter en cette matière de bien peu de chose; ensuite ne se rendait guère compte que le travail intellectuel suppose certaines conditions, un minimum de stabilité, de sécurité, de ressources matérielles ne fût-ce qu'en livres; enfin partageait le préjugé qui interdit aux religieux toute autre étude que la pure théologie, et ne comprenait

pas la nécessité de donner à celle-ci pour base une large et solide culture générale.

Les franciscains seraient restés tout à fait fidèles à l'esprit de leur fondateur et à son genre de vie, qu'ils n'auraient jamais eu droit à ce titre « d'ordre qui étudie », qu'on leur donnait au XIIIe siècle, concurremment avec les dominicains, dont ils avaient fini par se rapprocher sur ce point, mais desquels ils différaient beaucoup à l'origine. Et il y a — on ne le voit pas assez dans le livre du P. Hilarin de Lucerne — un abîme entre les conceptions de saint François et l'état de choses qui avait fini par prévaloir dans l'ordre, au milieu du XIIIe siècle, au temps de saint Bonaventure, et que décrivent les deux dernières parties de l'ouvrage.

La seconde partie : *Les Développements : depuis l'organisation définitive de l'ordre jusqu'après l'établissement des études dans toutes les provinces*; et la troisième : *Le Couronnement : du plan intérieur et de la forme de l'enseignement des mineurs au XIIIe siècle*, sont une contribution de premier mérite à l'histoire de l'ordre franciscain et à l'histoire des études et de l'enseignement en général. Après avoir rappelé les causes très graves et très légitimes qui développèrent dans l'ordre une vocation un peu différente de sa vocation primitive, le P. Hilarin raconte successivement l'histoire, pendant le premier quart de siècle de leur fondation, des trois grands établissements de Bologne, Paris et Oxford, également prospères, avec des caractères un peu différents, et d'où la science a rayonné respectivement de proche en proche sur les provinces d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. C'est l'occasion d'intéressantes notes sur les principaux théologiens et professeurs de l'ordre; plus d'une remarque, plus d'une rectification concernent notamment l'histoire de l'Université de Paris. Viennent enfin quelques chapitres instructifs sur les diverses catégories d'écoles, le recrutement et la situation des maîtres et des élèves et les programmes. E. J.

Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs, par le R. P. MORTIER. T. III. *1324-1400*. Paris, A. Picard et fils, 1907, gr. in-8 de VIII-696 p. — Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume du P. Mortier présente les mêmes caractères que ceux dont nous avons rendu compte ici même. Un plan un peu flottant (les digressions dans l'histoire générale ne sont pas rares, et le livre est beaucoup plus qu'une histoire des maîtres généraux, sans être tout à fait une histoire de l'ordre). Quelques défaillances ou mieux quelques hésitations de critique, là où des traditions dominicaines sont en jeu (le P. Mortier, après avoir parfaitement déduit les raisons qui doivent faire rejeter comme légendaire la fameuse

intervention par laquelle saint Gervais aurait averti les frères, sur le point de se réunir en un chapitre à Cologne, des projets tramés contre eux par Louis de Bavière, essaie de se rattraper en note). Quelques complaisances de jugement quand les intérêts ou l'honneur de l'ordre sont engagés. Le P. Mortier sait, à l'occasion, en reconnaître les défaillances, mais il ne peut se résigner à lui donner tort dans ses relations ou ses démêlés avec l'extérieur (si tout autre que le général des dominicains avait résisté au Pape, comme à tort ou à raison Hugues de Vaucemain crut devoir résister à Benoît XII, que le P. Mortier ne dirait-il pas de son indocilité? De même l'histoire des reliques de saint Thomas d'Aquin est des moins édifiantes, et les ruses par lesquelles le général Élie de Toulouse parvint à les recouvrer devraient être plus sévèrement blâmées). D'ailleurs une foule de détails intéressants sur l'histoire intérieure de l'ordre. Nous citerons : le rôle des dominicains dans le débat sur la vision béatifique, au temps de Jean XXII; et leur conflit avec l'Université de Paris, au sujet de l'Immaculée Conception; la décadence de la discipline avant et surtout après la peste noire, et l'établissement d'une véritable vie privée (on partage les *prédications* en *termes* affermés aux religieux les plus offrants qui les exploitent; on permet aux religieux de se bâtir des logements particuliers à leur usage, qui, après leur mort, reviennent au couvent, et sont vendus par celui-ci à d'autres frères) et d'une extrême inégalité entre les maîtres et bacheliers en théologie et les prédicateurs généraux d'une part, et le reste des religieux; mais aussi à partir du généralat de Raymond de Capoue, « le second fondateur de l'ordre », la création de couvents d'observance et le commencement de la réforme de l'ordre. E. Jordan.

Louis XVII et le Secret de la Révolution, par Ad. Lanne. 2e éd. Paris, Dujarric, s. d., in-18 de 588 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre réédite, une fois de plus, la fable ridicule des prétentions naundorffistes. On connaît l'histoire. Un horloger de Spandau, soupçonné du crime d'incendie et condamné comme faux monnayeur par la justice prussienne, s'avisa, vers 1820, de soutenir, après deux douzaines d'autres, qu'il était le fils de Louis XVI et de se dire le duc de Normandie. L'homme était à coup sûr un malfaiteur de droit commun et probablement un fou; car un peu plus tard, en Suisse, il se fit le promoteur d'une religion nouvelle.

Que le Dauphin ne soit pas mort au Temple dans les conditions que relatent les documents officiels, c'est fort possible. Qu'il ait survécu à sa captivité, c'est ce que rien ne prouve. Mais si quelqu'un croit acceptable de l'identifier avec Naundorff, je lui conseillerai de lire ses *Mémoires*. Je ne crains pas de dénaturer leur substance en résu-

mant ainsi l'autobiographie du pseudo-Louis XVII de 1795 à 1810 : des gens qu'il ne connaît pas l'ont tenu emprisonné dans des pays dont il ignore les noms pendant un nombre d'années qu'il ne saurait spécifier. Bien naïf serait le brave homme qui prendrait au sérieux un tel récit. Je présume que M. Lanne a vu dans l'apologie de cette imposture un simple prétexte à déverser l'outrage sur les princes et princesses des deux branches de la maison de Bourbon.

H. Rubat du Mérac.

François de Cain-Montagnac, évêque de Tarbes, et son diocèse pendant la Révolution, par l'abbé L. Dantin. Paris, Letouzey et Ané, 1908, gr. in-8 de xv-558 p., avec planches. — Prix : 5 fr.

Voici un ouvrage d'une valeur peu commune; je le rangerai sans hésiter parmi les meilleurs qui aient été consacrés à l'histoire religieuse de nos provinces pendant la période révolutionnaire.

Le titre nous annonce une simple biographie d'évêque, et d'un évêque qui ne fut pas le premier venu; par ses vertus et ses talents, il fait bonne figure dans un corps qui comptait peu d'hommes médiocres. Son tempérament primesautier le porta cependant à quelques actes qui frisent l'inconséquence : la loi qui l'obligeait au serment n'était pas encore ratifiée par le Roi qu'il passait en Espagne; mais quand les électeurs sont convoqués pour lui donner un successeur, il reparaît à Tarbes et n'en sort plus que contraint et forcé, la veille du jour où on installera l'intrus Molinier. De même, en 1801, il donne généreusement sa démission, puis va se mettre à la remorque des prélats qui résistent, et signe avec eux les remontrances, plus respectueuses que catholiques, des tenants de la « Petite Église ». Entre ces deux dates, il sillonne les routes de l'exil : d'abord, il est à l'abbaye de Montserrat, et, pendant quelques mois, poussé autant par un affreux dénuement que par sa piété austère, il partage avec un ermite une cellule perdue dans les montagnes. En 1794, les Français entrent en Espagne : il fuit en Italie et l'évêque d'Imola, le cardinal Chiaramonti, le recueille pendant deux ans au couvent franciscain de Lugo. Mais en 1796, voici encore les Français : l'évêque traverse l'Adriatique, et repoussé par les Vénitiens d'Istrie et les Autrichiens de Trieste, il se rabat sur le royaume de Naples, et l'abbaye de la Cava lui donne asile en 1797 et 1798. L'arrivée prochaine de Championnet le force à partir ; ses frères sont à Mittau auprès de Louis XVIII; il veut les rejoindre, s'embarque à Palerme et arrive à Lisbonne, où l'hospitalité d'une noble famille le retient dix ans. Ce n'est qu'en 1808, à l'arrivée de Junot, qu'il gagne Londres où se termine son pèlerinage terrestre. M. Dantin dit qu'il mourut en juin 1812, sans indiquer la date exacte; ce renseignement eût été d'autant plus utile que le P. Jean, ordinai-

rement exact, marque : *mort à Lisbonne en 1806.* Or, M. Dantin cite une lettre écrite par le prélat de Lisbonne le 8 septembre 1808, et une autre lettre, sans date, où le prélat parle de sa visite au comte d'Artois et qui prouve qu'il était en Angleterre.

On comprend qu'au milieu de ses pérégrinations, Mgr de Montagnac ait dû souvent perdre contact avec ses prêtres; il resta parfois six mois sans nouvelles, et, malgré le désir qu'il en avait, il ne put s'occuper avec suite du gouvernement de son diocèse.

Heureusement pour les fidèles de Tarbes, l'abbé de Casteran, archiprêtre de la cathédrale et vicaire général, était réfugié à Saragosse, d'où il suivait avec attention ce qui se passait de l'autre côté de la frontière; plus heureusement encore pour les historiens, il avait une jeune sœur qui correspondait activement avec lui et dont les lettres ont été conservées. Henriette de Casteran était une sainte fille et une fille de tête; c'est d'elle que l'évêque disait : « si elle s'était appelée simplement Henri, je lui aurais conféré les saints ordres et j'en aurais fait mon vicaire général ». Protégée par son sexe, moins exposée que d'autres parce qu'une partie de sa famille avait donné à fond dans la Révolution, servie par un esprit délié, un sens droit et une foi robuste, elle renseignait son frère et transmettait ses instructions. Grâce à elle, nous avons un récit presque ininterrompu de la vie diocésaine; grâce à elle, M. Dantin a pu faire un livre vivant et aussi solidement documenté qu'il est judicieusement composé.

En 1791, le clergé de Tarbes avait adhéré à la constitution civile dans une proportion de 90 0/0, chiffre rarement atteint, même dans les pays où la foi était peu active; mais à partir de 1795, le mouvement des rétractations se dessine; par les soins de M. de Casteran et de deux vicaires généraux restés en France, le pays est divisé en « missions »; des règlements pleins de prudence sont donnés aux prêtres intrépides qui se sont dévoués à cette œuvre périlleuse, et malgré le crédit que conservait l'Église assermentée dans les Hautes-Pyrénées, le terrain où elle domine encore lui est disputé avec vaillance. Il y eut des martyrs, des confesseurs de la foi (le chanoine Ricaux a publié l'émouvant journal rédigé par un des prêtres condamnés à la réclusion); il y eut des heures d'angoisse et des tiraillements douloureux, surtout à l'occasion des serments que l'intransigeant évêque condamnait tous sans exception, pendant que son ami l'archevêque d'Auch conseillait l'indulgence. M. Dantin a dit tout cela ; parfois il montre quelque timidité à faire certaines constatations, mais il n'est pas cependant de ceux à qui la vérité fait peur.

L'évêque nommé après le Concordat trouva ses diocésains prêts à rentrer dans le droit chemin, et les manœuvres du pauvre Molinier ne servirent qu'à souligner le retour des populations à l'obédience de

leur pasteur légitime. Quant à l'abbé de Casteran, la méfiance des autorités pour ceux qui avaient montré le plus de zèle, et les rancunes méritées des constitutionnels le laissèrent en dehors de la hiérarchie officielle; aumônier d'une communauté de religieuses, il contracta le typhus en soignant les prisonniers de guerre et il mourut au champ d'honneur le 14 mai 1812.

Il serait désirable que chacun de nos diocèses eût un abbé Dantin pour historiographe. P. Pisani.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. *Époque moderne.* T. V. XVIIe *siècle. Revue littéraire* (suite). Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de XIII-403 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le chanoine Féret nous présente, dans le tome V de son histoire de la Faculté de théologie de Paris, au milieu de docteurs moins connus, des figures de Navarristes singulièrement captivantes. C'est Jean de Launoy, dont l'érudition moderne a si souvent revendiqué, discuté ou déformé l'autorité; c'est Bossuet surtout, que notre auteur étudie avec amour, avant le préceptorat, pendant la période où il était attaché à la personne du Dauphin, et enfin comme évêque de Meaux. A côté de ces premiers rôles, d'autres prélats, d'autres théologiens ou savants de moindre importance. Il prend ensuite les membres des anciens ordres religieux, parmi lesquels nous relevons Nicolas Coeffeteau, Noël Alexandre, puis ceux des ordres nouveaux où nous rencontrons Charles de Coudren, François de Bourgoing, etc. M. Féret fait de ces personnages une peinture littéraire sobre et il en donne une appréciation ordinairement précise et modérée. Ses critiques sont appuyées sur des textes, ses éloges sont justifiés. Dans ces pages d'un style volontairement estompé, donnant l'impression d'une fresque un peu éteinte, on croit voir revivre, avec une majesté de rêve, de nobles ancêtres qui seraient peut-être singulièrement dépaysés dans l'Université d'aujourd'hui. F. d'H.

Le Livre des métiers de Gisors au XVIe siècle, par Louis Passy. Pontoise, Société historique du Vexin, 1907, in-4 de VII-262 p.

M. Louis Passy vient de publier pour la Société historique du Vexin un recueil de pièces contenant les ordonnances des métiers de la ville de Gisors. Ce n'est point une sorte de code en vigueur à une époque donnée, comme le fameux « Livre » du prévôt de Paris, Étienne Boileau; mais c'est la suite des décisions des officiers du Roi, recueillies par Adrian Thiercelin, bailli de Gisors, au fur et à mesure qu'elles étaient rendues suivant les réclamations des gens du métier. Comme Amiens, Provins, Pontoise et Meulan, Gisors était « ville

de loi », c'est-à-dire qu'elle avait sa coutume au point de vue économique et administratif et que c'était une cité libre qui se mouvait dans le cadre et par les ressorts de l'administration royale.

Un jour, en 1538, le lieutenant général du bailli de Gisors eut l'idée de convoquer les « gardes, jurés de maîtres » de tous les métiers pour leur faire apporter et produire au greffe toutes les copies des ordonnances relatives à leur corps respectif de métiers qui leur avaient été antérieurement délivrées, pour qu'elles fussent insérées et incorporées « de mot à mot » sur un registre en parchemin. C'est ce registre qu'on a retrouvé et que nous donne M. Louis Passy. La collection d'ordonnances qu'il renferme va de 1449 à 1600; elle se compose d'une quarantaine de pièces, auxquelles on a joint, dans un *Appendice*, des enquêtes de la même époque, tirées des archives de l'Eure. Le tout est accompagné d'un glossaire et d'une table des noms de personnes et de lieux. Il n'y a point de notes, ni d'introduction. L'auteur se réserve d'écrire quelque jour l'histoire économique de Gisors, en prenant pour base de cette étude sur l'administration et la vie intime d'une localité qui n'avait pas de commune, les documents concernant les différentes corporations qui, pendant de longues années, assurèrent leur prospérité par l'exercice de vieux privilèges et les bénéfices du monopole. Ce sera une importante contribution à l'histoire de nos institutions, et nul n'est plus qualifié pour les mener à bonne fin que M. Louis Passy.

G. Baguenault de Puchesse.

Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises politiques, protectionnisme et radicalisme, par Jacques Bardoux. Paris, Alcan, 1907, in-8 de XII-292 p. — Prix : 5 fr.

Deux mouvements, l'un économique (le réveil du protectionnisme en Angleterre), l'autre politique (le progrès des idées radicales dans le même pays) font le sujet de ce volume, qui complète, ou au moins continue heureusement, l'ouvrage du même auteur sur les crises belliqueuses dans l'Angleterre contemporaine. Ces deux mouvements, l'auteur les étudie, non en historien, mais en « philosophe », voulant seulement, nous dit-il, « analyser deux courants d'opinion, en classer les facteurs principaux, en préciser les caractères psychologiques ». Si le « philosophe » échappe d'ailleurs autant que le croit l'auteur à toutes les chances d'erreur que court l'historien de choses contemporaines, c'est ce qui laisse quelque place au doute. A tout le moins peut-il donner, et nous donne-t-il ici, en effet, un faisceau d'observations diligemment et habilement recueillies, bien ordonnées, bien exposées.

Le principe du libre échange a été fort attaqué en ces derniers temps en Angleterre et y demeure objet de controverse. C'est la con-

currence allemande (et aussi la concurrence américaine, à laquelle il eût peut-être convenu de faire ici une place) qui a fait mettre en question la doctrine économique traditionnelle. Une série d'intéressantes statistiques nous font voir, de 1895 à 1898, la stagnation relative de l'industrie et du commerce britanniques, le progrès sans cesse croissant de la fabrication et des ventes allemandes. Le salut est dans un changement de système, s'écrient les manufacturiers et les agriculteurs, et ils ont l'appui des impérialistes qui réclament, pour des motifs politiques, une union douanière entre la métropole et les colonies. Une partie de la nation adopte ces vues nouvelles, tandis que la masse, défiante des théories, inquiète d'un enchérissement de la vie, demeure fidèle au système qui lui a valu si longtemps la prospérité et compte, pour atténuer la crise, sur des réformes d'ordre intérieur. Le débat demeure néanmoins ouvert, et, en tout cas, l'inquiétude causée par le développement de l'Allemagne détourne graduellement de cette nation les sympathies anglaises pour les reporter vers une autre, beaucoup moins menaçante pour ses intérêts, et même qui ne l'est pas du tout, la nôtre.

C'est en partie comme champion du libre échange que le parti libéral remporta aux élections de 1906 une éclatante victoire, mais à cette raison économique de son succès se joignirent des raisons politiques, sociales et même religieuses très bien démêlées dans le livre de M. Bardoux. La principale raison politique, c'est, il faut le dire, une évolution de doctrine qui équivaut à une transformation; c'est le remplacement de l'ancien programme libéral par un programme radical qui attire les voix ouvrières et même une alliance définie et avouée avec les divers partis ouvriers. En 1906, c'est une coalition des forces démocratiques qui triomphe, et à ce triomphe coopère un mouvement religieux non conformiste et puritain sur lequel on eût aimé à voir M. Bardoux s'étendre un peu davantage. Des souvenirs de manifestations, des croquis d'élections, des silhouettes d'hommes politiques composent un tableau très vivant de cette grande bataille. L'auteur n'y a que le joli défaut d'une bienveillance çà et là un peu excessive à juger les actes ou les hommes : en Angleterre aussi, comme il eût pu le montrer s'il l'eût voulu, il y a des politiciens d'esprit étroit et de conscience large, des partis qui s'inspirent à l'occasion de leurs intérêts plus que de leurs principes. Le récit de la victoire libérale forme le dernier chapitre de ce très intéressant et très instructif ouvrage. On sait les dissidences qui se sont fait jour depuis dans la majorité maîtresse du pouvoir et la réaction qui a commencé à se marquer contre elle dans les élections comtales et municipales, ainsi que dans quelques récentes élections politiques partielles.

A. Barbeau.

Les Institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale (IXe-XIe siècles), par René Poupardin. *Étude suivie d'un Catalogue des actes des princes de Bénévent et de Capoue.* Paris, Champion, 1907, in-8 de VII-184 p. — Prix : 6 fr.

Un des problèmes les plus intéressants de l'histoire des institutions politiques et sociales du moyen âge italien est celui de la survivance du droit lombard, tant public que privé. M. Poupardin aborde ici une des faces de ce problème, en recherchant dans quelle mesure les principautés lombardes ont conservé les institutions administratives et politiques du royaume lombard après sa destruction par les Francs. Il étudie les prérogatives du prince, l'administration du palatium, les attributions des *gastaldi* et des *judices*, et ces examens minutieux le mènent à croire à la persistance des institutions lombardes en présence des innovations franques et germaniques, mais aussi à leur évolution. Il montre que de sensibles différences séparent les comtes et gastaldi du IXe siècle de ceux du XIe. Il indique avec finesse, comme l'a justement remarqué M. J. Guiraud, que cette évolution est plutôt un dépérissement qu'une transformation féodale : « Ce ne sont pas des vassaux se soumettant plus ou moins aux obligations qu'entraîne pour eux l'hommage qu'ils ont prêté, ce sont des fonctionnaires qui n'obéissent plus ». Cette situation se prolonge jusqu'à l'arrivée des Normands. A cette étude, qui paraît concluante, sur une question fort peu connue auparavant, l'auteur a joint un excellent catalogue d'actes du prince de Bénévent et de Capoue (de 774 à 982), des princes de Bénévent (982-1057) et de Capoue (982-1054). Un choix de pièces est publié in-extenso. M. Poupardin dont les beaux travaux sur l'histoire de Provence et du royaume de Bourgogne sont bien connus et appréciés, a donné dans cette monographie restreinte une nouvelle preuve de sa précision minutieuse et de la qualité rigoureusement scientifique de sa méthode. L.-G. P.

Le Père Antoine Lavalette à la Martinique, *d'après beaucoup de documents inédits*, par le P. Camille de Rochemonteix. Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de VIII-290 p., avec cartes. — Prix : 6 fr.

Le P. de Rochemonteix vient de mettre au point l'histoire du trop fameux Père Lavalette et de la Mission de la Martinique. Entré en 1725 dans la Compagnie, le Père Lavalette fut envoyé en 1742 à la Martinique où les jésuites avaient une mission importante. Actif, intelligent, entreprenant, le Père ne tarda pas à se signaler. Il avait trouvé la mission grevée de dettes, les immeubles en mauvais état, les maisons à loger inoccupées. Nommé procureur en 1747, il s'occupa de remettre tout en ordre et de préparer un meilleur avenir. Il acheta des terrains, construisit des maisons de rapport, fit des plantations, et cela non

seulement à la Martinique, mais aussi dans l'île voisine de la Dominique. Mais tout cela entraîna des dépenses considérables, força à des emprunts, à des opérations hasardeuses. Dénoncé au ministre de la marine comme se livrant à un commerce défendu, le Père Lavalette fut rappelé en France, malgré les témoignages favorables de l'intendant et du gouverneur. Lavé de l'accusation qui pesait sur lui, il obtint de retourner à son poste. Mais cet échec de ses ennemis l'encouragea à continuer et même à développer ses entreprises et il en vint à faire précisément, à l'insu de ses chefs, ce commerce interdit dont on l'avait accusé. Pendant son absence, son œuvre avait périclité; pour la relever, il fit de nouveaux emprunts; d'autre part la guerre qui se préparait et existait même, de fait, sans être déclarée, entre la France et l'Angleterre, vint entraver ses opérations; les denrées qu'il exportait furent saisies par des corsaires; et, pour comble de malheur, ses principaux correspondants en Europe, les frères Lioney, firent faillite. Les créanciers prirent peur, voulurent être remboursés, s'adressèrent à la Compagnie. Les supérieurs, arguant que leurs statuts prohibaient toute solidarité entre les diverses maisons, refusèrent de payer, renvoyant les créanciers à la Martinique. Il eût été évidemment plus sage de faire un sacrifice et d'étouffer l'affaire, comme le voulaient quelques Pères bien avisés. Les créanciers mécontents poursuivirent la Société devant les juges consulaires et la Société fut condamnée. Au lieu d'en appeler au Grand Conseil, comme ils en avaient le droit, les jésuites, mal inspirés encore, se pourvurent devant le Parlement, dont ils ne pouvaient cependant ignorer l'hostilité. On sait le reste. Le Parlement profita de cet appel, pour juger non pas seulement les opérations financières ou commerciales, mais les principes et les statuts de la Compagnie et provoquer son interdiction en France.

Le Père Lavalette, chassé de la Société, se retira en Hollande et vint mourir obscurément à Toulouse en 1767. Comme l'écrivait un ancien jésuite, Cerutti, le secrétaire de Mirabeau, « en voulant augmenter les revenus de sa maison, il avait ruiné la Mission de la Martinique et les maisons des jésuites en France ».

M. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

La Crise religieuse, au point de vue intellectuel, par le chanoine LÉON DESERS. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 95 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ce petit livre, issu d'une conférence prononcée dans la grande salle de l'école paroissiale de Saint-Vincent de Paul, le 7 février 1908, est un résumé très clair, très précis, très vif, très exact, quoique sommaire, des

principaux principes de l'apologétique, au point de vue intellectuel. L'auteur n'entre pas dans le détail des petites objections que, sous le masque de la science, plusieurs même de ceux qui voudraient croire, opposent à la foi. Il fait mieux : il montre d'abord, d'une façon générale, comment c'est à tort et par suite d'une demi-instruction ou d'une grande ignorance, que l'on déclare incompatibles la science et la foi. La vraie science et la vraie foi s'accordent pratiquement chez plus d'un savant, et théoriquement elles ne peuvent se contredire. Puis, entrant dans la discussion, toujours rapide, mais toujours profonde et nette, des grandes questions qui ont pour objet l'existence de Dieu, l'âme, le miracle, les lois de la nature, la Bible, il donne, à propos de chacune, les éléments de solution. Enfin, il conclut, en réfutant trois affirmations superficielles quoique tranchantes de Renan, qui n'en imposent que trop aux esprits légers, et en promettant aux âmes angoissées de ce temps, la lumière, toute la lumière, pourvu qu'elles veuillent donner à la vérité l'attention sérieuse, soutenue, recueillie de leur âme tout entière.

A ces âmes-là, aux autres âmes qui les entourent, ce petit livre sera certainement très utile : il les mettra d'emblée sur le chemin de la croyance.

A. Clerval.

El libro de la Esposa, por P. Combes ; traducción española de Maria de Echarri. Barcelona, Juan Gili, 1908, in-8 de 229 p. — Prix : 2 fr.

El libro del Ama de Casa, por P. Combes ; traducción de Maria de Echarri. Barcelona, Juan Gili, 1908, in-8 de 220 p. — Prix : 2 fr.

La maison éditoriale J. Gili, de Barcelone, s'est fait une spécialité de publier d'élégantes traductions espagnoles des principales œuvres catholiques parues à l'étranger, surtout en France. Voici deux volumes bien connus de P. Combes, qui inaugurent une nouvelle « Bibliothèque de la femme chrétienne ». Ils viennent bien à propos pour faire le contrepoids à l'influence qu'exerce le féminisme exagéré et exalté, qui finirait par faire oublier à la femme son rôle essentiel et sacré dans la famille et au foyer domestique. Nous les signalons avec plaisir et nous leur souhaitons de tout cœur d'être lus et d'être mis en pratique.

G. Bernard.

Pour être heureuse, par B. Jouvin. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 183 p. — Prix : 2 fr.

Pour être heureuse, de l'avis de M. ou de Mme Jouvin, la femme doit se donner de bonnes habitudes physiques, morales, sentimentales et intellectuelles. *Bonnes habitudes physiques* : avoir de la tenue, voir lever l'aurore, être non seulement propre, mais coquette, soigner ses mains « car on a les mains de son âme et de son cœur »; être polie, savoir sourire plutôt que de rire, savoir écouter, manger, parler; se coucher de bonne heure et bien dormir et ne pas penser à la mort le soir, de peur de « rêves pénibles et déprimants »; comme sports, pratiquer surtout la marche, enfin fuir les régimes et les soins excessifs. *Habitudes morales* : ordre et discipline, patience, pratique, non des lointains, mais des prochains devoirs; ne pas rester vieille fille; veiller sur ses nerfs; mettre de la logique dans sa vie; ne pas craindre le ridicule; éviter en tout l'outrance et l'excès; ne pas médire du prochain, même avec esprit; se faire une vie régulière, bien équilibrée, se contenter de son lot et de sa place, avoir du courage et de la volonté. *Habitudes sentimentales et intellectuelles* : éviter les fausses confidences, les pleurs inutiles, vivre simplement la vie, en évitant d'en faire une comédie ou un drame, pratiquer

quand il le faut l' « amputation sentimentale », se garder du flirt, veiller sur ses amitiés, traiter gravement le difficile problème de l'amour, savoir être jeune, apprendre la vieillesse, travailler, plaire, savoir aimer, se garder de la « blague », de la jalousie, bien pratiquer ses devoirs de fille et de mère, « clarifier sa pensée », enfin avoir un idéal, que cet idéal soit un objet, un homme ou un Dieu *(sic)*.

Voilà, résumé, le livre de B. Jouvin. Livre assez superficiel et incomplet. On y trouve, certes, beaucoup de bons conseils et de fines observations, mais qui n'atteignent pas la vie profonde; il n'y est même pas question des épreuves et de la souffrance, qui tiennent, hélas! une si grande place dans toute vie. Ce peut être le programme d'une vie de femme du monde moyennement honnête et agréable, qui n'aspire pas à monter au-dessus de ce modeste niveau d'une vie unie, tranquille et banale. Une femme chrétienne a de plus hautes ambitions, et elle devra pratiquer d'autres conseils « pour être heureuse ». L'auteur me paraît injuste pour les vieilles filles. Qui sait, tout compte fait, si ce n'est pas de leur côté qu'on trouverait le plus de vertus, le plus de bienfaits, le plus de bonheur, et si elles n'ont pas, volontairement ou non, choisi le meilleur parti « pour être heureuses »?

ÉDOUARD PONTAL.

Zootechnie spéciale. Fécondation et stérilité dans les espèces domestiques, par ED. CUROT. Paris, Amat, 1908, in-12 de VII-283 p. — Prix : 3 fr.

Ces problèmes tout spéciaux de zootechnie préoccupent les éleveurs de profession. Souvent ils sont arrêtés dans leurs entreprises par des causes qu'ils connaissent mal, en n'étudiant pas suffisamment et, par suite, éprouvent d'importants dommages dont le montant peut atteindre un chiffre élevé. Le sujet est donc bien spécial, mais il a son intérêt et son importance. Les questions les plus graves d'élevage, d'amélioration comme de développement de nos meilleures races de bestiaux sont en jeu. L'étude présentée dans ce volume émane d'un médecin vétérinaire praticien compétent que la Société nationale d'agriculture a déjà récompensé pour ses travaux.

G. DE S.

Lecturas recomendables, por el P. GERARDO DECORME. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de XVI-246 p. — Prix : 3 fr.

L'idée et le plan de ce livre ont-ils été suggérés à son auteur par l'excellent ouvrage de M. l'abbé L. Bethléem : *Romans à lire et Romans à proscrire*? Cela n'enlèverait rien à sa valeur ni à son opportunité. Nous sommes affligés d'une véritable plaie, j'allais dire d'une épidémie, causée par la pléthore des écrits de toutes sortes que répandent les innombrables imprimeries dans le monde entier. Que faut-il choisir? que faut-il recommander? C'est à cette double question que s'est efforcé de répondre le P. Decorme, qui s'est placé au point de vue moral, littéraire et instructif, pour faire la classification, l'analyse succincte et la bibliographie des principales œuvres d'ascétique, d'histoire, d'éducation et d'agrément qu'on peut mettre sans danger entre les mains des jeunes gens. Dix chapitres, correspondant à autant de sections différentes de publications, contiennent la quintessence de tout ce qui a paru, en Espagne principalement, et qui peut servir de lecture utile à la jeunesse. La liste ne prétend pas être complète; comment d'ailleurs ne pas se limiter? Au reste, nous ne doutons pas que le P. Decorme ajoute, dans une prochaine édition, un certain nombre d'ouvrages qu'on lui signalera

et dont la place est toute marquée dans son précieux catalogue. Je signalerai, en passant, les deux dernières parties, où l'auteur donne d'excellents renseignements aux éducateurs, professeurs et directeurs d'œuvres sociales, sur les moyens pratiques à prendre dans l'exercice de leurs fonctions, voire même sur les maisons où ils trouveront des fournitures pour les jeux et récréations des enfants des patronages. Ce dernier point ne cadre guère avec le titre du livre; toutefois il a son utilité dans un guide de ce genre.

G. Bernard.

Vida de San Juan de Dios, por Fr. Luciano del Pozo. Barcelona, Luis Gili, 1908, petit in-8 de XII-274 p., illustré. — Prix : 1 fr.

Suivant le mot de M. Cousin, « les plus grands artistes sont les saints ». Et, parmi tous les saints, ceux qu'on admire le plus de nos jours, sont ceux qui ont été les plus miséricordieux. Ces deux maximes ont inspiré à M. Ramon Albó, député provincial de Barcelone, un admirable prologue à la monographie de saint Jean de Dieu que nous présentons ici aux lecteurs du *Polybiblion*. Cette Vie, tirée en grande partie de l'ouvrage bien connu de M. Moguin, est divisée en trois parties : 1° Vie privée; 2° Vie publique; 3° Mort, triomphe et gloire du saint fondateur: Les nombreuses et magnifiques illustrations de ce volume, son prix vraiment modique, en font un ouvrage de propagande qui mérite d'être connu et dont le succès est assuré.

G. Bernard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — C'est avec le plus vif regret que nous avons appris la mort du R. P. Dom Chamard, le bénédictin bien connu des érudits et des historiens. Né à Cholet (Maine-et-Loire), en 1828, le vénérable religieux s'est éteint, le 10 juillet, à l'âge de 80 ans, à Chevetogne, dans la province belge de Namur, où la congrégation de Saint-Martin-de-Ligugé s'était retirée après la loi d'expulsion. Doué d'un tempérament d'apologiste, Dom Chamard a passé sa longue existence à défendre l'Eglise et a publié de nombreux travaux historiques dont plusieurs ont obtenu un réel succès dans le monde savant. Voici la liste de ceux qui nous sont connus : *Les Vies des saints personnages de l'Anjou* (Angers, 1862-1863, 3 vol. in-12); — *Saint Martin et son monastère de Ligugé* (Poitiers, 1873, in-12); — *Les Églises du monde romain, notamment celles des Gaules, pendant les trois premiers siècles* (Paris, 1877, in-8); — *Correspondance inédite concernant la Vendée militaire* (Angers, 1880, in-8); — *Les Origines chrétiennes de la Gaule* (Ligugé, 1881, in-8); — *Les Reliques de saint Benoît* (Ligugé, 1882, in-8); — *Les Papes au* VI*e siècle* (Ligugé, 1885, in-8); — *La Révolution, le Concordat et la liberté religieuse* (Paris, 1890, in-12); — *Histoire ecclésiastique du Poitou* (Poitiers, 1890, in-8); — *Annales ecclésiastiques, pour faire suite à l'Histoire universelle de l'Église catholique, par Rohrbacher, continuée sous forme d'Annales de 1846 à 1889* (Paris, 1893-1898, 3 vol. in-8), avec Dom J. Chantrel; — *Le Château et les seigneurs de la Tremblaye, près Doué-la-Fontaine* (Angers, 1893, in-8); — *Les Origines et les responsabilités de l'insurrection vendéenne* (Paris, 1899, in-8). Dom Chamard collaborait en outre à un certain nombre de revues et de journaux, notamment à la *Revue d'Anjou*, à la *Revue des questions historiques*, à l'*Univers*.

— Le Dr. Otto Pfleiderer, célèbre théologien allemand, qui vient de

mourir le 19 juillet, à Gross-Lichterfelde, près de Berlin, à 69 ans, était né en 1839 à Stetten, près de Kannstadt. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à l'Université de Tubingue, de 1857 à 1861, il y revint en 1864 comme professeur, après avoir été successivement ministre dans plusieurs paroisses. En 1870, il devint surintendant à Iéna, professeur de théologie pratique à l'Université de cette ville et membre du conseil grand-ducal de l'Église. En 1875, il fut appelé à l'Université de Berlin. M. Pfleiderer, qui appartenait à la nouvelle école critique, dans le domaine de la théologie, a publié de nombreux ouvrages, dont certains ont eu un grand retentissement en Allemagne et ont eu plusieurs éditions. Nous citerons les suivantes : *Die Religion, ihr Wesen und ihre Geschichte* (Leipzig, 1859, 2 vol. in-8); — *Morale et Religion* (Harlem, 1871, in-8); — *Paulinismus* (1873, et nouvelle édition en 1890, in-8); — *Schelling* (Berlin, 1875, in-8); — *Religion's Philosophie* (Berlin, 1878); — *Luther als Begründer protestantischen Gesittung* (Berlin, 1883, in-8); — *Grundriss des christlichen Glaubens und Sittenlehre* (Berlin, 1888, in-8); — *Lectures on the influence of the Apostle Paul on the development of Christianity* (Oxford, 1888, in-8); — *Die Aufgabe der wissenschaftlichen Theologie für die Kirche der Gegenwart* (Berlin, 1891, in-8); — *Die Entwicklung der protestantischen Theologie in Deutschland seit Kant und in Grossbritanien seit 1825* (Freiburg-im-Breisgau, 1891, in-8); — *Die Ritschl'sche Theologie Kritisch beleuchtet* (Brunswick, 1891, in-8); — *Geschichte der Religions-philosophie von Spinoza bis auf die Gegenwart* (Berlin, 1893, in-8); — *Theologie und Geschichtswissenschaft* (Berlin, 1894, in-8; — *Die apologetische Aufgabe der Missionspredigt* (Berlin, 1897, in-8); — *Revolution und Reformation* (Berlin, 1897, in-8); — *Katholizismus und Protestantismus im Lichte der Kulturgeschischte beurteilt* (Leipzig, 1900, in-8); — *Das Urchristentum, seine Schriften und Lehren in geschichtlichen Zusammenhang beschrieben* (Berlin, 1902, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Lévi Alvarès, ancien professeur, mort à la fin de juillet; — Philippe Auquier, conservateur du musée des beaux-arts de Marseille, chargé autrefois de la chronique artistique du *Temps*, mort à Marseille, au milieu de juillet, à 45 ans, auteur de diverses études remarquables sur le sculpteur provençal Puget; — Eugène Burcker, ancien professeur de pharmacie au Val de-Grâce, mort à la fin de juillet, à Suresnes (Seine), à 60 ans, lequel laisse des études de chimie pure et des ouvrages scientifiques estimés sur les sophistications des denrées alimentaires, les analyses des vivres des troupes, etc., par exemple : *Synthèse d'acides, d'acétones, d'aldéhydes et de glycols dans la série aromatique* (Paris, 1882, in-4); — Gaston Cougny, directeur de l'École des arts appliqués à l'industrie de Bourges, ancien professeur de l'histoire de l'art dans les écoles de la ville de Paris, ancien secrétaire de Louis Blanc, ancien collaborateur au *Rappel*, au *Cri du Peuple* et au *Radical*, mort à Bourges, au commencement de juillet; — A. Daguillon, professeur adjoint à la Faculté des sciences de Paris et spécialement délégué à la chaire de botanique des cours et des examens de physique, chimie et sciences naturelles, mort à Paris, au milieu de juillet, à 47 ans, lequel laisse, outre une thèse remarquable, des travaux de botanique pure, des ouvrages de vulgarisation, divers classiques, notamment : *Cours complet d'histoire naturelle* (Paris, 1896, in-16); — *Leçons élémentaires de botanique faites pendant les années 1894-1895* (Paris, 1896, in-18); — réimprimé une douzaine de fois; — *notions de botanique* (Paris, 11e édit. en 1905); — *Notions de zoologie* (Paris, 13e édition en 1902); — Giroux, professeur agrégé de l'Université, mort en juillet; — Grenier, correspondant du *Temps* à Pont-à-Mousson, mort en cette ville

au milieu de juin, à 59 ans, lequel a publié, entre autres, des petits volumes bien connus, intitulés : *Nos Sénateurs* et *Nos Députés*, donnant la biographie des membres du Parlement; — le Dr HERVOUET, médecin en chef des hôpitaux de Nantes, professeur à l'École de médecine, mort à Nantes, le 17 juillet; — A. DE LA BOURALIÈRE, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest, qui, par ses travaux historiques et bibliographiques sur le Poitou, avait obtenu, à deux reprises, le prix Brunet, mort à Poitiers, au milieu de juin; — J.-A. LAFONT, ancien collaborateur du journal *le Temps*, mort au commencement de juin; — Louis MULLEM, journaliste, écrivain et compositeur parisien, mort à Paris, au milieu de juillet, lequel collaborait au *Globe*, à *la Démocratie*, à *la Justice*, à *l'Aurore* et a publié des nouvelles : *Chez Madame Antonin* (Paris, 1877, in-12); — *Contes d'Amérique* (Paris, 1890, in-12); une pièce jouée au Théâtre Libre : *Une Nouvelle École*, comédie-drame en un acte (Paris, 1890, in-12), et deux compositions musicales : *Marche chinoise* et *Retraite péruvienne*; — Charles TABARAND, conservateur du palais de Compiègne, qui fut pendant de longues années collaborateur du *Petit Parisien*, mort à Compiègne, au commencement de juillet, à 55 ans; — Charles TARANNE, ancien libraire, bibliothécaire de l'Institut archéologique de Paris, mort en cette ville à la fin de juillet; — Mme Jane DE LA VAUDÈRE, femme de lettres connue, morte à la fin de juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Hermann D'ARTIS VON BEQUIGNOLLES, écrivain allemand, mort dernièrement à Méran, à 51 ans, auquel on doit : *Wiesbaden und Umgebung* (Zurich, 1889, in-8); *Hermann von Dornrosen. Gedichte* (Wiesbaden, 1891, in-12); — Sir John BANKS, médecin irlandais, professeur de physique à l'Université de Dublin, premier président de l'Académie royale de médecine de cette ville, auteur de quelques volumes tels que : *Clinical Reports of Medical Cases* et *Loss of Language in Cerebral Diseases*, mort à Dublin, le 17 juillet; — Charles BIGG, chanoine de l'Église d'Angleterre, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Oxford, mort en cette ville, à la fin de juillet, lequel a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *The Christian Platonists of Alexandria* (Oxford, 1886, in-8) ; *Neoplatonism* (Oxford, 1895, in-8), et *Wayside Sketches in Ecclesiastical History*; — BIKÉLAS, homme de lettres athénien, bien connu pour ses travaux estimés, notamment pour ses traductions des Œuvres de Shakespeare en grec moderne, mort à Athènes, au milieu de juillet; — Lord BLYTHSWOOD, savant chimiste et physicien anglais, mort en juillet, à Kenfrewshire, à l'âge de 74 ans; — le Dr Estevam Victor BOURROUL, secrétaire de la rédaction du grand journal catholique *Sao Paulo*, mort à Saint-Paul (Brésil), le 29 mars dernier, dans sa 28e année; — Dr CHEETHAM, archidiacre de l'Église d'Angleterre, historien fort estimé de ses coreligionnaires, mort le 19 juillet, à 81 ans, lequel laisse : *A History of the Christian Church during the First Six Centuries* (1894, in-8) ; *The Mysteries, Pagan and Christian* (1897), *Mediaeval Church History : a Sketch* (1899), et divers articles insérés dans le *Dictionary of Christian Antiquities* de Smith ;— Federico CHUECA, célèbre compositeur populaire espagnol, dont les marches militaires sont très connues et à qui l'on doit l'*Hymne du centenaire de la guerre de l'Indépendance*, sa dernière œuvre, jouée à Madrid et à Saragosse, au cours des fêtes récentes, mort à Madrid, à la fin de juin; — Dr Louis CRULS, astronome belge de grande valeur, successeur de Liais à la direction de l'Observatoire établi à Rio de Janeiro par l'empereur Pedro II, mort à Paris, le 21 juillet, à 61 ans, lequel avait donné aux *Annales* et aux *Bulletins* de l'Observatoire de Rio, ainsi qu'aux *Comptes*

rendus de l'Académie des sciences de Paris de nombreux et importants mémoires sur les observations astronomiques et météorologiques; — Ernest-Alphonse DAUBRESSE, lieutenant-colonel d'artillerie en retraite, directeur de la *Revue de l'armée belge*, mort à Liège, à la fin de juillet, à l'âge de 68 ans; — DESSART, membre titulaire de l'Académie royale belge de médecine, professeur de jurisprudence et de police sanitaire à l'École de médecine vétérinaire de l'État, mort à la fin de juin; — Charles J. DUNPHIE, écrivain et journaliste anglais, attaché pendant plus d'un demi-siècle à la rédaction du journal *The Morning Post* et qui laisse des vers latins estimés ainsi que d'intéressantes nouvelles, notamment : *Sweet Sleep*, *The Chameleon*, *Many-Coloured Essays*, mort, au milieu de juillet, à 88 ans; — Louis DYER, ancien professeur de l'Université d'Oxford, membre des comités de l' « Hellenic Society » et de l' « Egypt Exploration Fund », auteur de diverses monographies insérées dans *The Journal of Hellenic Studies*, mort le 20 juillet, à Oxford, à 78 ans; — Dr Winand FELL, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à Munster de Westphalie, mort en cette ville, le 6 juillet, à 71 ans; — Dr Adolph FRANTZ, professeur de droit ecclésiastique à Kiel, mort dernièrement en cette ville, à 56 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Lehrbuch des Kirchenrechts* (Goettingen, 1892, in-8), plusieurs fois réimprimés; — *Das Projekt eines Reichs-Concordats, und die Wien-Konferenzen von 1804* (Kiel, 1892, in-8); *Die Literatur des Kirchenrechts* (Leipzig, 1896, in-8); — Dr Benedikt FRIEDLAENDER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur les sciences naturelles et l'économie politique, tels que : *Der freiheitlige Sozialismus im Gegensatz zum Staatsknechtsthum der Marxisten, mit besondern Berücksichtung der Werke und Schicksale Eugen Duhrings* (Berlin, 1892, in-8), mort dernièrement à Schoeneberg, près de Berlin, à 42 ans; — Martin GISI, bibliothécaire du canton de Soleure (Suisse), mort le 20 juin, à 62 ans; — Dr Wilhelm GRUBE, orientaliste allemand, professeur de langue chinoise à l'Université de Berlin, mort à Halensee, près de cette ville, le 3 juillet, à 53 ans, auquel on doit entre autres ouvrages : *Giljakisches Wörterbuch nebst grammatischen Bemerkungen* (Leipzig, 1893, in-8), *Geschichte der Chinesischen Litteratur* (Leipzig, 1902, in-8); — Dr Ernst Rich. HAGEN, médecin allemand, professeur de thérapeutique des maladies du larynx et des oreilles, auteur de : *Anleitung zur Klinischen Untersuchung und Diagnose. Leitfaden fur angeh. Kliniker* (Leipzig, 1887, in-8), ouvrage qui a eu de nombreuses éditions, mort le 17 juillet, à Leipzig, à 85 ans; — John Chandler HARRIS, écrivain américain, mort dernièrement à Atlanta (Géorgie), à 60 ans; — Miss Mary Elizabeth HAWKER, femme de lettres anglaise, morte le 16 juin, à Broxwood, qui a publié, sous le nom de Lanoe Falconer, diverses nouvelles, telles que : *Mademoiselle Ixe*, *The Hôtel d'Angleterre Cecilia de Noel*, etc. ; — Walter George HEADLAM, professeur de langue et de littérature grecque à l'Université de Cambridge, mort dernièrement en cette ville, à 42 ans; — Mme Cashel HOEY, femme de lettres anglaise, auteur de plusieurs traductions de l'italien et du français, ainsi que d'un certain nombre de nouvelles, telles que : *A House of Cards*, *Griffith's Double*, *A Stern Chase*, et l'une des plus anciennes collaboratrices du journal *The World*, morte à 78 ans, au milieu de juillet; — Henri JOLY, professeur de géométrie à l'Université suisse de Lausanne, mort à Weissenburg, à la fin de juillet, à 48 ans; — Dr Hermann KARSTEN, ancien professeur de botanique allemand, mort à Berlin-Grunewald, le 13 juillet, à 92 ans; — Dr Gustav KIETZ, sculpteur allemand, mort dernièrement, lequel avait connu Wagner et laisse sur lui un volume intitulé : *Richard Wagner in den*

Jahren 1842 bis 1847 und 1873 bis 1875;— Dr. Friedrich Theodor KOEPPEN, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire naturelle, mort à Saint-Pétersbourg, le 6 juin, à 74 ans; — Emil KOLLER, professeur d'anglais et de français à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort dernièrement en cette ville, à 56 ans; — Jonas LIE, célèbre poète et romancier norvégien, mort à Christiania, le 5 juillet, à 75 ans, dont les ouvrages : *Le Visionnaire; Le Pilote et sa femme*; *La Fille du commandeur; Le Trois-Mâts l'Avenir*, etc., jouissent d'une grande popularité; — Dr Oskar LIEBREICH, directeur depuis 1872 de l'Institut pharmacologique de Berlin, mort en cette ville, le 2 juillet, à 70 ans, lequel publiait un périodique universellement lu, les *Therapeutische Monatshefte*; — MENKEN, imprimeur et libraire anglais connu, mort à Londres, à la fin de juillet; — Arthur MERGHELYNCK, archéologue distingué, ancien architecte de la ville d'Ypres, à qui l'on doit de nombreux travaux relatifs à l'histoire, à la généalogie et aux beaux-arts, mort à Ypres, en juillet, à l'âge de 55 ans; — Dr Alexandre MEYER, publiciste allemand, mort le 27 juin, à Fridenau, à 76 ans; — Sir Thomas MOFFETT, directeur du « Queen's College » et de la « Royal Institution » de Galway, en Irlande, auteur de diverses études littéraires et d'une traduction anglaise des œuvres philosophiques de Bacon, mort au commencement de juillet; — OSTHAUS, l'éditeur du *Localanzeiger* de Berlin, mort en cette ville, à la fin de juillet; — OTTO, professeur de théologie protestante à Berlin, mort en cette ville, en juillet; — Mme Benyon PUDDICOMBE, femme de lettres anglaise, morte au milieu de juillet, laquelle écrivait sous le pseudonyme d'Allen Raine et s'est acquis un grand renom par des romans qui font connaître les mœurs et les coutumes du Pays de Galles, tels que : *By Berwen Banks, Garthowen, Hearts of Wales, A Welsh Singer*; — le sculpteur Johannès SCHILLING, dont le principal ouvrage est le monument colossal du Niederwald, élevé sur les rives du Rhin pour célébrer les victoires allemandes de 1870, et qui a publié, entre autres, un volume de *Considérations artistiques* (1906), mort à la fin de juin, à l'âge de 80 ans; — James Lidderdale SCOTT, astronome anglais de réputation, mort dernièrement sur le navire qui le ramenait de Changhaï, où pendant de longues années il avait fait des recherches sur les étoiles doubles de l'hémisphère sud; — Phili SIDNEY, écrivain anglais, mort dernièrement à 36 ans, lequel avait publié de nombreux ouvrages historiques, notamment : *Jane The Quene* (1900), *Who Killed Amy Robsart?* (1901), *Modern Rome in Modern England* (1906);— Dr Julius STIEFEL, professeur de littérature allemande à l'École polytechnique fédérale et professeur ordinaire à l'Université de Zurich, mort en cette ville, le 22 juin, à 61 ans; — Karl THAN, professeur de chimie à l'Université de Budapest, mort en cette ville, le 6 juillet, à 74 ans; — Paul TREDE, poète du Schleswig-Holstein, mort dernièrement à Brême, à 79 ans, dont nous citerons : *Ein plattdutsch Stückschen merrn ut de Marsch un merrn ut't Leben* (Garding, 1896, in-12); — Franz TRELLER, écrivain allemand, mort à Cassel, le 29 juin, à 63 ans, lequel laisse divers ouvrages, entre autres : *Marielies. Erzachlung* (Cassel, 1891, in-12), *Vergessene Helden. Eine Erzaehlung aus dem nordamerikanischen Unabhaengischkeitskriege* (Cassel, 1892, in-8); — Pioter Issaïevitch VEINBERG, écrivain et conférencier russe, auteur de traductions d'œuvres de George Sand, de Victor Hugo, de Bœrne, de Heine, etc., mort à Saint-Pétersbourg au milieu de juillet, à 78 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 juillet, M. J. Reinach annonce que la date de la naissance de V. Pisanello vient d'être fixée à l'année 1397 par suite de la découverte faite par M. Biadego. Cet artiste est donc postérieur à l'auteur des *Belles Heures*

du duc de Berry. — M. de Morgan présente un rapport sur les fouilles exécutées par lui à Suse, en Perse, et dont le produit est destiné au Musée du Louvre. — M. Pichon lit un travail sur l'époque à laquelle écrivit Quinte-Curce (IVe siècle). — M. H. Martin fait une communication à l'Académie au sujet du buste en marbre noir de Béatrix de Bourbon, reine de Bohême, et sur l'inscription qui lui était annexée, que l'on croyait perdue, et qui vient d'être retrouvée. — Le 10, M. Longnon lit un travail de M. de Lasteyrie sur l'église de Saint-Philibert de Grandlieu, qui remonte à l'époque carolingienne. — M. Sénart parle de découvertes faites par M. Pelliot, missionnaire dans l'Asie centrale, de documents archéologiques relatifs à l'histoire de la Chine orientale et du bouddhisme. — M. Ch. Joret parle des travaux de Villoison. — Notre collaborateur M. Carra de Vaux donne lecture d'un travail sur Jean d'Antioche, historien chrétien, continuateur d'Eutychius. — M. D. Chaineux poursuit la lecture de son mémoire : *Hypothèses pour la reconstitution du costume, de la parure et de l'armement des Grecs primitifs.* — M. Ruelle termine la lecture de son travail sur Aristide Quintilien, musicographe contemporain de Plutarque, et affranchi de Fabius Quintilien. — Le 17, M. G. Perrot lit un mémoire de M. Merlin sur les recherches faites de bateaux sombrés devant la côte tunisienne. — M. Capart lit un travail sur le périple des Égyptiens autour de l'Afrique. — M. Gustafson parle de la découverte d'une sépulture de Viking. — M. S. Reinach ajoute quelques explications sur cette sépulture.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 juillet, M. Combes de Lestrade lit un mémoire traitant de la loi sur l'industrie en Autriche. — Le 11, M. Stourm analyse les *Portraits de financiers*, offerts par M. A. Liesse.— Le 18, M. Louis Léger lit un travail sur les sermons prononcés en Pologne par Jean Skarga, à la Diète. Le 25, M. Lefébure lit un mémoire sur l'Alsace et la diplomatie française au XVIIe siècle.

Prix. — Le 2 juillet, l'Académie française a décerné les prix suivants :
Prix Née. — A M. Charles Le Goffic, 3.500 fr.
Prix Vitet. — A M. Georges Goyau, 2.500 fr.
Prix Kastner-Boursault. — A M. Maurice Maindron, 2.000 fr.
Prix Maillé-La Tour Landry. — A M. Georges d'Esparbès, 1.200 fr.
Prix Lambert. — A M. Paul Gaulot, 1.600 fr.
Prix Marmier. — A M. Léon Barracand, 850 fr.

Concours Montyon (19.500 fr.). — Quatre prix de 1.000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Neuf ans à Madagascar*, par le général Galliéni; — *Explorations au Maroc*, par M. Louis Gentil; — *L'Alerte*, par M. Pierre Baudin; — *Christian Garnier (1872-1898)*, par M. Denis.

Trente et un prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Gréard, un moraliste éducateur*, par Mlle P. Bourgain; — *La Marquise de Lage de Volude (1764-1842)*, par Mme de Reinach-Foussemagne;— *Une Française au Maroc*, par Mlle Mathilde Zeyss; — *L'Invasion*, par M. Louis Bertrand; — *Une Amoureuse*, par M. Bouyer-Karr; — *Frère et sœur*, par M. Victor Lesté; — *L'Évolution du théâtre contemporain*, par MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut; — *Le Pardon du grand-père*, par Mlle J. Borius; — *Le Désir de vivre*, par M. Paul Acker;— *Un Soldat. Le Lieutenant Burtin (1874-1905)*, par le commandant de Fonclare; — *La Grande Ile de Madagascar*, par M. Marius-Ary Leblond; — *Souvenirs et impressions de 1870-1871*, par M. Gustave Fautras; — *Souvenirs d'hier : Rome-Gascogne*, par M. Fernand Laudet; — *Le Lieutenant de Trémazan, un officier de l'Est*, par M. Pierre d'Aulnoye; — *Sur quelques idéalistes*, par M. Gaillard de Champris; — *Les*

Vies nécessaires, par M. Georges Maze-Sencier; — *Souvenirs d'un engagé volontaire (Belfort, 1870-1871)*, par M. Marcel Poilay; — *De Port-Arthur à Tsou-Chima*, par M. Marc des Courtis; — *Ames de soldats*, par le commandant Le Tersee (Jacques d'Evrecy); — *Sous le ciel gris*, par M. Simon Davaugour; — *Londres et la vie à Londres*, par M. F. de Bernhardt; — *Maître Josias*, par Mme Marie Diemer; — *Vie de William Hazlitt, l'essayiste*, par M. Jules Douady; — *Heures d'Ombrie*, par M. Gabriel Faure; — *Études sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les modernes*, par M. G. Milhaud; — *Les Sentiers de l'amour*, par M. Albert-Émile Sorel; — *Pour nos soldats*, par le capitaine Romain; — *Fantasias*, par M. Max de Nansouty; — *Quarante Bêtes*, par M. Pierre Louit; — *Les Procès de M. de Montyon, dans le canton de Vaud*, par M. Aloys de Molin; — *Voyage en Espagne*, par M. Guerlin.

Prix Juteau Duvigneaux (2.000 fr.) — Un prix de 1.000 fr. à l'ouvrage de M. le chanoine L. Lenfant : *Le Cœur et ses richesses*. — Deux prix de 500 fr. pour : *L'Abbé Camille Rambaud, de Lyon*, par M. Joseph Buche; — *Saint-Martin* (316-397), par M. Adolphe Regnier.

Prix Sobrier-Arnould (2.000 fr.). — Un prix de 1.000 fr. à M. Albert Cim, pour son ouvrage intitulé : *Le Livre*. — Deux prix de 500 fr., pour : *Robinsons sous-marins*, par le capitaine Danrit; — *Le Théâtre au collège, du moyen âge à nos jours*, par M. L.-V. Gofflot.

Prix Furtado (1.000 fr.). — Deux prix de 500 fr. A M. de Maricourt : *Mme de Sousa et sa famille;* — à M. Raoul Bonnet : *Isographie de l'Académie française*.

Prix Fabien (2.700 fr.). — Deux prix de 600 fr. pour : *La Vie à la campagne*, par M. Cunisset-Carnot; — *La Chine novatrice et guerrière*, par le capitaine d'Ollone. — Trois prix de 500 fr. pour : *Le Pérou contemporain*, par M. Garcia Calderon; — *Le Pérou économique*, par M. Paul Walle; — *Histoire de la commune de Tronquay*, par M. L. Legras.

Prix Charles Blanc (1.800 fr.). — Un prix de 800 fr. à M. Jules Combarieu : *La Musique, ses lois, son évolution*. — Deux prix de 500 fr. pour : *Un Romantique sous Louis-Philippe, Hector Berlioz (1831-1842)*, par M. Adolphe Boschot; — *Raphael*, par M. Louis Gillet.

Paris. — En publiant un choix des *Pensées et conseils de Dom Mabillon*, à l'occasion de son deuxième centenaire (Paris, Oudin, 1908, in-32 de XII-141 p.), M. A-J. Corbierre a pensé faire œuvre d'édification en même temps qu'il a rendu hommage à la mémoire du savant bénédictin. Mais on pourra douter de l'utilité de cette publication, les extraits étant donnés les uns à la suite des autres, d'après l'ordre où ils ont été cueillis dans les différents ouvrages de Mabillon, et la brochure étant dépourvue d'index. Il était indispensable d'y introduire un ordre logique et de rapprocher les pensées et les conseils qui convergent vers un même objet.

— Orgueilleux et « bluffeur », tel fut Victor Hugo. En nous exprimant ainsi, nous ne paraîtrons certainement pas exagéré, même aux hugophiles non aveuglés de façon systématique. Napoléon, a-t-on dit, voulait que sa noblesse ne datât que de lui-même; mais, à l'opposé, Hugo, petit-fils d'un simple menuisier de Nancy, s'est efforcé, véridique comme un dentiste, d'établir (on sait avec quelle désinvolture) qu'il sortait d'une souche illustre. Consultez l'ouvrage attribué assez bénévolement à sa femme : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, et vous serez fixés. Nul n'ignore, en effet, que le maître a largement collaboré à cette autobiographie, si même il ne l'a pas entièrement fabriquée. D'autre part, allez à Guernesey : on vous montrera avec respect et conviction le « fauteuil des ancêtres »,

agrémenté d'une chaîne allant d'un bras à l'autre comme pour empêcher le visiteur profane de s'y asseoir. Toutes ces prétentions du poète sont d'un burlesque achevé. Si l'on s'arrête à la famille maternelle de Hugo, l'ouvrage précité nous apprend que l'aïeul Trebuchet était « armateur ». Armateur, ce brave aïeul! A peu près aussi pauvre que le patriarche Job à l'époque de ses épreuves, il ne fut jamais autre chose que capitaine de navire marchand pour le compte d'armateurs nantais, sillonnant les mers pour faire vivre sa nombreuse famille et succombant à la peine, le 1er septembre 1783, à l'Ile de France. Sa fille Sophie, qui devait être la mère du grand homme, née en 1772, était donc encore une enfant à cette date de 1783. Alors pourquoi, dans *Victor Hugo raconté*, nous affirme-t-on que « l'armateur hésitait fort à donner sa fille à un militaire (le futur général Hugo) obligé de courir le monde et de laisser sa femme seule ou de la traîner sur toutes les routes »? Orgueil et «bluff »! D'abord ce cas avait été celui du père Trebuchet, et combien aggravé par les risques maritimes? Puis, il ne pouvait plus hésiter à faire quoi que ce soit : il était mort depuis quatorze ans quand, en 1797, Sophie épousa celui qui la rendit aussi peu heureuse que devait l'être Adèle Foucher avec son fils. — Et ces mensonges conscients, du moins à notre avis, comment nous sont-ils dévoilés, preuves indiscutables à l'appui, résultant de lettres et de papiers de famille! Par une brochure que vient de publier M. Pierre Dubois : *La Famille maternelle de Victor Hugo, d'après des documents inédits* (Paris, Colin, 1908, in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1908). L'auteur expose les faits avec une netteté parfaite, mais aussi avec une modération que l'on peut trouver excessive; il pousse même la charité jusqu'à présenter des circonstances atténuantes en disant — ce qui nous laisse parfaitement sceptique — que de 1797 (date du mariage de Sophie Trebuchet) à 1863 (époque à laquelle parut le *Victor Hugo raconté*) « les souvenirs s'étaient plus ou moins effacés » dans la mémoire de V. Hugo. Malgré cette belle indulgence, nous estimons que la suggestive brochure de M. P. Dubois devra être consultée par tous ceux qui écriront désormais sur le poète; et présentement il est amusant et édifiant aussi de prendre le « panthéonisé » une fois de plus en flagrant délit de mensonge.

—Mais si l'homme, en Victor Hugo, est, à de nombreux égards, peu estimable, du moins le poète est-il grand, très grand, et nul n'y contredit, malgré de justes réserves. Ce n'est pas toutefois une raison suffisante pour le célébrer, comme vient de le faire M. Florian-Parmentier, de façon épileptique. A l'occasion du récent anniversaire de la mort du poète, M. Florian-Parmentier a déclamé, le 24 mai dernier, devant le tombeau du Panthéon, en présence de la Société Victor Hugo (il existe une société sous ce vocable), des vers imprimés depuis en une brochurette intitulée : *A Victor Hugo. L'Éternité dans l'Homme* (Paris, Gastein-Serge, in-16 de 8 p.). L'auteur identifie d'abord son idole avec Moïse :

> Hugo, tu fus Moïse, et, sur le Sinaï,
> Dieu, si puissant qu'il fût, te traitait en ami...

Certes, voilà qui est déjà bien joli; mais cela n'est qu'un début. Le maître, selon M. Florian-Parmentier, fut aussi Hercule, Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, Molière, Gœthe, Voltaire, toute la lyre, quoi! Et, par dessus tous ces grands noms, qui l'eût cru?... le Christ. Hugo, le Christ! Après cela il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, comme l'on dit. Les uns crieront justement au blasphème; les autres, haussant les épaules, se demanderont si la poésie devenant aiguë n'endommage pas certaines cervelles. Et cependant les vers de M. Florian-Parmentier ne sont pas sans mérite.

— La collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, qui compte déjà près de quarante volumes, qui, presque tous, ont été signalés ici, vient de s'augmenter de la biographie de *la comtesse Mathieu de Noailles*, par M. René Gillouin (Paris, Sansot, 1908, in-12 de 72 p., avec portrait et autographe.— Prix : 1 fr.). Comme les précédentes, cette biographie, qui nous fait connaître l'écrivain et son œuvre, se termine par une série d' « opinions » empruntées à divers critiques, une bibliographie et une liste d'articles à consulter (revues et journaux).

— MM. Robert de Lasteyrie et Alexandre Vidier ont terminé le fascicule Ier du tome II de la nouvelle série de la *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiées par les Sociétés savantes de la France* pendant les années 1904 et 1905 (Paris, Impr. nationale; Leroux, 1907, gr. in-4 de 217 p.). Ce précieux inventaire embrasse toutes les sociétés savantes de France rangées par départements et les sociétés, écoles et instituts français existant dans nos colonies et dans les pays étrangers, c'est-à-dire en Algérie, en Tunisie et en Indo-Chine de même qu'en Egypte, en Grèce, en Italie, sans oublier les *Archives marocaines*, publication de la Mission scientifique du Maroc. Nous n'avons plus aucun *desideratum* à exprimer à propos de cette *Bibliographie*, qui est parfaite et — nous l'avons dit maintes fois — mérite la reconnaissance des érudits

— Une intéressante collection, déjà importante, est celle que l'on peut former avec l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* dont nous enregistrons le vingt et unième volume (Paris, 15, rue Lacépède, Ve arr., 1908, petit in-8 de 419 p., avec un portrait). Dans ce volume ont trouvé place les travaux suivants : *Les Anoblissements à l'infini, tant en ligne masculine que féminine*, par M. G. du Boscq de Beaumont (p. 63-73); — *La Famille de Bernardin Kadot, marquis de Sébeville, envoyé extraordinaire du roi Louis XIV à Vienne*, par notre collaborateur M. Gaëtan Guillot (p. 74-92); — *La Famille de Heghes et le Roman de Mademoiselle du Hamelet*, par M. Roger Rodière (p. 93-134); — *L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem et le Bref pontifical du 3 mai 1907*, par M. le comte Couret (p.135-146); — *Une Sainte Veuve parisienne au* XVIe, *Marie du Drac et sa famille*, par M. l'abbé J. de Launay, étude suivie de la publication du *Livre de raison de la famille du Drac* (*1502-1588*) (p. 147-199); — *De l'Usurpation des noms nobles et de sa répression pénale*, par M. le vicomte Th. de la Loge d'Ausson (p. 200-206); — *Le Bourbonnais épiscopal*, par M. Francis Pérot (p. 207-296); — *Train de maison d'une grande dame bretonne au* XVe *siècle et Notes historiques sur les Tréziguidy*, par M. le baron Gaëtan de Vismes (p. 297-311); — *Bourgeois de Paris, maçons au moyen âge*, par M. l'abbé J. de Launay (p. 311-343). A mentionner aussi des poésies dues à MM. Oscar de Poli, le comte de Colleville, le duc de Rarécourt-Pimodan, Achille Millien, Théodore Courtaux et Léon-Luce Chapon. N'oublions pas une notice biographique du *Comte Oscar de Poli*, signée des initiales M. G. B. (p. 354-359, avec portrait) et, pour terminer, signalons la *Bibliographie des publications des sociétaires en 1907-1908* (p. 392-418).

Bourgogne. — L'église de Cuiseaux, dans le diocèse d'Autun, possède une vénérable image de la Sainte Vierge, qui a traversé la tourmente révolutionnaire dans des conditions particulièrement difficiles. Cette histoire a été écrite par M. l'abbé Brenot, curé de Cuiseaux : *Notre-Dame du Noyer, son culte, ses bienfaits* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1908, in-16 de 133 p.); mais l'auteur a été enlevé inopinément au moment où il préparait les fêtes qui allaient glorifier le sanctuaire dont il avait la garde. La main pieuse d'un ami a recueilli cette œuvre et l'a publiée telle qu'elle

avait été composée, sans rien y ajouter, sans y retoucher, pour la laisser entièrement conforme à la pensée de celui qui l'avait écrite.

— MM. Gaëtan Guillot et Antonin Amic ont tiré des papiers d'une famille bourguignonne ceux qui intéressent *le Dernier Abbé de La Ferté-sur-Grosne, Antonin-Louis Desvignes de la Cerve* (*1730-1793*) (Ligugé, imp. Aubin, 1908, in-8 de 58 p.). Les correspondances qu'ils ont exhumées et copieusement citées ont pour but de le soustraire aux accusations portées contre certains moines du XVIIIe siècle, représentés comme livrés quotidiennement aux plaisirs de la chasse. Il résulte des documents imprimés ici que ce personnage ecclésiastique, s'il entra au cloître avec une vocation incertaine, se montra du moins « administrateur actif et soigneux, veillant à la vente des vins de l'abbaye, au recouvrement des dîmes et à l'entretien des bâtiments..., pieux et bienfaisant » (p. 26) et surtout bon bibliothécaire selon l'esprit de la règle bénédictine. Même après 1789, il eut souci des intérêts de la communauté dispersée, sans oublier ceux de sa famille. Il mourut en prison à Paris, le 10 fructidor an II, c'est-à-dire le 27 août 1794, et non 1793, comme on lit par erreur sur le titre.

Dauphiné.— Le n° 3, daté novembre 1907, faisant partie du tome XIVe du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. Allier, in-8 paginé 89-205) est, en presque totalité, occupé par une *Monographie du mandement d'Avallon et Bayard et de la commune de Saint-Maximin, canton de Goncelin (Isère)*, par M. E. Chassande, instituteur à Saint-Maximin (p. 89-196, avec carte, gravures et fig.). Cet intéressant travail, consacré à un coin du pittoresque Dauphiné, fait en particulier revivre la figure de Bayard, le « chevalier sans peur et sans reproche ». Il y a là matière à tirage à part. Si l'auteur s'y décide, nous l'engageons, dès à présent, à donner, outre une table de chapitres ou divisions de chapitres, une autre table des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'il est d'usage pour toute monographie sérieuse. Telle qu'elle, bien que la consultation en soit assez laborieuse à cause de l'absence de toute table, elle nous a paru fort attachante.— Dans la même livraison, il convient aussi de signaler les petits travaux suivants, qui ont leur intérêt : *Présentation d'une écorce utilisée dans les Alpes en guise de luminaire*, par M. H. Muller (p. 197-199); — *Description d'une hache-marteau trouvée à Saint-André-en-Royans* (*Isère*), par le même (p. 200-203, avec 2 fig.); — *Présentation d'une bonde (panier à grain) du Haut-Dauphiné*, par M. L. Jacquot (p. 203-205, avec une fig.).

Franche-Comté. — Avec l'année 1906 s'est terminée la septième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, dont nous recevons le tome cinquième et dernier (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, in-8 de 305 p.). Ce volume renferme les travaux suivants : *Notes historiques sur le château de Grimont* (*1638-1643*) (suite), par M. Émile Longin (p. 1-126). Le tirage à part de ces « Notes » a été mentionné ici en mai 1906 (*Polybiblion*, t. CVI, p. 473); — *Un Document inédit sur Boyvin* (1640), publié par le même érudit, avec quelques lignes préliminaires en manière d'introduction, une courte conclusion et des notes abondantes (p. 129-159). Ce document n'est autre que « le mémoire dans lequel le président du Parlement de Dole expose ses services à la Cour de Bruxelles, en vue d'obtenir un eaugmentation de gages; ... on y voit les diverses missions dont il fut chargé par le gouvernement des Pays-Bas »; — *Documents sur la Révolution française. Les Cahiers généraux des trois ordres du bailliage principal de Dole et des bailliages secondaires d'Ornans et Quingey en 1789*, publiés par M. l'abbé E. Fromond (p. 163-241). Ces cahiers ont déjà été publiés en 1868 dans *les Archives parlementaires* (1re série, t. III, p. 152-168); mais leur impression

fautive a décidé M. l'abbé Fromond à en donner une copie exacte. Excellente idée dont les historiens régionaux ou généraux de la période révolutionnaire ne pourront que savoir beaucoup de gré au nouvel éditeur; — *Quelques Remarques géologiques et géographiques sur la Bresse*, par M. l'abbé Bourgat (p. 243-251); — *Poésies*, par M. P. Guichard (p. 253-274). Ces poésies ont pour titre : 1° *Le Songe de Corneille*, pièce en un acte en vers, en l'honneur du grand Corneille à l'occasion du 300e anniversaire de sa naissance (la scène se passe à Rouen en 1667); 2° *Navida, rêve d'opium*; 3° *Soir d'Orient*; — *Quelques Expressions du français local du Haut-Jura*, par M. H. Carrez.

— La même société nous envoie, en même temps que le volume dont il vient d'être question, le premier tome de la huitième série de ses *Mémoires*, paru en 1907 (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, in-8 de 215 p., avec 4 planches ou cartes), lequel s'ouvre par la relation trop courte, mais profondément patriotique, d'un épisode de *l'Invasion dans le Jura. Combat des Planches-en-Montagne (29 janvier 1871)*, par M. H. Carrez, directeur d'école à Lons-le-Saunier (p. 3-17, avec carte); — *Les Vestiges de constructions préhistoriques de la forêt communale de La Boissière (Jura)*, par M. H. Hugon, instituteur à Savigna (p. 21-33, avec 2 pl.); — *Poèmes*, par M. Louis Lautrey (p. 37-52). M. Lautrey s'est inspiré de la Bible pour composer les neuf charmantes poésies que l'on trouve ici;— *Quelques Remarques orogéniques sur le Jura*, par M. l'abbé Bourgeat (p. 57-70, avec une carte); — *Le Prieuré de Saint-Lupicin* (suite), par M. G. Charnage (p. 73-198), ouvrage que l'Académie de Besançon a couronné.

— Il y a trente ans, Castan avait signalé au monde savant, avec beaucoup de précision et quelques erreurs, le fragment du *Diurnale seu Liber precum* de l'empereur Maximilien, que possède la Bibliothèque de Besançon. Divers érudits s'occupèrent ensuite de ce volume, orné dans les marges de dessins originaux à la plume dus à des artistes allemands de l'école de Dürer. Puis, en ces derniers temps, M. Giehlov a fait paraître à Munich une reproduction complète de ce document par la photolithographie. Complète, parce que cette publication a reconstitué le *Diurnale* au moyen de la réunion des deux parties qui existent tant à Munich qu'à Besançon. Alors M. Georges Gazier, conservateur actuel de la Bibliothèque de Besançon, reprenant l'étude de Castan, a fait l'historique du *Livre de prières de l'empereur Maximilien à la Bibliothèque de Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, 1908-in-8 de 28 p., avec 3 planches. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*.) « Castan, dit M. Gazier, avait considéré notre fragment comme un premier essai des collaborateurs d'Albert Dürer en vue de l'exécution du chef-d'œuvre que seul le maître devait signer, comme une clef du trésor de Munich. Mais les savants allemands tels que MM. Bayersdorfer et Reber, de Munich, qui, instruits par sa communication, vinrent à Besançon, constatèrent bientôt que la partie de l'ouvrage qui s'y trouvait était en réalité la suite de celle de Munich. Ils prouvèrent que les soixante-deux feuillets de Munich et les cinquante-sept feuillets de Besançon faisaient partie du même exemplaire, qui avait été disloqué à une époque inconnue. En rapprochant ces pages les unes des autres, ils virent qu'il ne restait plus que quelques pages à retrouver pour avoir le Livre d'heures illustré dans son intégrité première. » Revenant à l'édition publiée par M. Giehlov, M. G. Gazier fait observer que cet érudit « n'a pas seulement reproduit intégralement les fragments de Munich et de Besançon : il a encore remplacé dans son édition les pages disparues par des feuilles empruntées aux exemplaires non illustrés conservés aux bibliothèques

de Vienne, du British Museum et à la Vaticane ». Un exemplaire de ce splendide ouvrage a été offert par M. Giehlov à la Bibliothèque de Besançon. La brochure que nous mentionnons ici se termine par un appendice où sont décrites les illustrations du fragment du *Livre de prières* conservé à Besançon.

Languedoc. — Nous recevons la 1re livraison du tome VII de la 3e série (volume XXXVII de la collection) du *Bulletin de la Société archéologique scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. générale Barthe, Soueix, Bourdou et Rul, 1907, in-8 de 183 p.), où nous remarquons les travaux ci-après : *Familles nobles et bourgeoises de la ville de Saint-Pons de Thomières* (xve-xviiie *siècles*, par M. J. Sahuc (p. 5-58), étude complétée par un *Armorial de la ville de Saint-Pons, armes et cachets* (p. 59-68); — *Une Chronique numismatique* dans laquelle le Dr L. Tarrieux décrit une collection de monnaies anciennes (monnaies consulaires, monnaies romaines impériales et monnaies françaises royales et du moyen âge) donnée à la Société archéologique de Béziers par Mme de Lescure (p. 74-108); — divers documents publiés (p. 161-171), par M. A. Soucaille, savoir : *Réception du connétable de Montmorency* (à Béziers, le 15 juin 1594); *Entrée de la duchesse de Montmorency* (mai 1617); *Lettre de M. Corneau, député de Narbonne aux États, aux consuls de Narbonne* (26 mai 1617); *Lettre* du même député aux mêmes consuls (31 mai 1617); *Arrest du conseil du Roy portant cassation de deux délibérations prises sur le combat de la galère qui se fit le jour et feste de Lassantion dernière* xxvi *may 1661* ; *Ordonnance de Monseigneur le prince de Conti sur la suppression du combat de la galère* (10 mai 1662). Et, pour terminer, mentionnons un spirituel apologue en vers de M. le Dr Sicard, intitulé : *Le Crapaud philosophe* (p. 69-73).

Angleterre. — Signalons deux nouveaux volumes de l'*International Catalogue of scientific literature*. Fourth and fifth annual issues. *M. Botany* (London, Harisson; Paris, Gauthier-Villars, 1906-1908, 2 vol. in-8 de viii-951 et viii-1210 p.). Cette partie de la très importante publication internationale dont il a été déjà souvent question ici est consacrée à la *Botanique*. Catalogue bien documenté, composé avec tout le soin désirable et qui sera désormais indispensable à ceux qui veulent se tenir au courant de cette branche de la science. Le seul reproche que nous pourrions faire à ces deux remarquables volumes, c'est de n'être pas à la portée de la bourse de tous les travailleurs; en effet le prix de chaque volume ne s'élève pas à moins de 37 shillings et 6 pence, c'est-à-dire près de 47 fr.

Belgique. — D'un ouvrage en préparation sur *la Littérature française au* xixe *siècle*, M. l'abbé Paul Halflants, professeur à Bruxelles, publie à part une petite brochure de vulgarisation sur *Louis Veuillot* (Bruxelles, Dewit, 1908, in-16 de 32 p.). Il donne des passages caractéristiques de l'œuvre des grands écrivains en les encadrant d'explications bibliographiques. Les choix sont excellents et ce travail fort à recommander, car il donne une impression générale heureuse sur ce vaillant catholique qui fut le premier journaliste de son siècle, un prosateur admirable, un caractère inébranlable, avant tout soucieux de la vérité et de l'orthodoxie, un fils soumis de l'Église et un serviteur toujours utile à la Papauté. Tout ce qui peut le faire mieux connaître des jeunes intelligences qui trouveront en lui un maître parfait pour le fond comme pour la forme, doit être signalé et encouragé.

Espagne. — Nous recevons de Barcelone deux conférences en catalan prononcées par D. Frederich Clascar, l'une, au cercle de Saint-Luc pour

démontrer que la solution des questions sociales et religieuses est indépendante de la question politique : *De la Majoria social de Barcelona ab relacio a la majoria política* (Barcelona, Luis Gili, 1908, in-16 de 31 p.); l'autre, à l'Association sacerdotale pour l'apostolat populaire, sur l'éducation religieuse dans les écoles : *La Educació relligiosa en les escoles* (Barcelona, Luis Gili, 1908, in-16 de 30 p.). Nous les signalons volontiers à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces questions.

— M. Ferrán de Sagarra a publié dans le *Boletin de la real Academia de buenas letras de Barcelona* (1908, nº 29), et a fait tirer à part deux notices sphragistiques très soignées : *Sigilografia dels comtes d'Urgell* et *Los Segells del rey en Jaume I* (Barcelona, imp. de la Casa provincial de Caritat, in-8 de 20 et 15 p., avec planches). La première est particulièrement intéressante en raison de l'antiquité et de la rareté des monuments qu'elle décrit. L'auteur n'a pas mis moins de vingt ans à réunir et à étudier dix-huit sceaux des comtes d'Urgel; le plus ancien date de la fin du XIIe siècle; le plus récent est appendu à une charte de 1409. — Dans la seconde de ces brochures, M. de Sagarra fait connaître onze sceaux du roi d'Aragon Jacques Ier (1213-1276), qui a reçu le surnom de Conquistador pour avoir enlevé aux Maures Majorque et Valence. Leur étude amène l'auteur à contester à ce prince l'attribution d'un heaume célèbre conservé à l'Armeria real de Madrid.

SUISSE. — La Société fribourgeoise des sciences naturelles a fait paraître dernièrement les fascicules 2 et 7 du volume II de ses *Mémoires* (Fribourg, Fragnière, in-8), lesquels sont d'utiles contributions à la flore fribourgeoise; ce sont : II. *Les Muscinées observées dans le canton de Fribourg.* 1º *Les Mousses*, par M. J. Æbischer, professeur à l'école de Hauterive-Posieux, catalogue de 15 pages avec une préface de 2 p. en date du 21 décembre 1906. — Prix : 0 fr. 80. — VIII. *Excursion botanique dans la chaîne des Morteys (Préalpes fribourgeoises)* par M. F. Jaquet, instituteur (26 août 1907, in-8 — Prix : 0 fr. 60).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Enchiridion symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, auctore H. Denzinger. Editio decima, emendata et aucta, quam paravit C. Bannwart, S. J. (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *La Vida espiritual, suma de teología ascética y mística según el espíritu de santo Tomás de Aquino*, por el P. Fr. A.-M. Meynard, versión española por P. Fr. R. Castaño. 1er vol. (Barcelona, Juan Gili, in-8). — *La Practica del pulpito, estudios homileticos*, por A. Meyenberg; trad. de la quinta edición alemana, por el P. R. R. Amado (in-8, Madrid, « Razón y Fe »). — *Vers le catholicisme, programme de conférences apologétiques*, par H. Ligeard (in-16, Paris et Lyon, Vitte). — *Méditations sur les évangiles du dimanche à la portée des simples fidèles, pour tous les jours de l'année*, par le chanoine F. Fournier (in-12, Haton). — *Triduum eucharistique et instructions sur la communion quotidienne, d'après les décrets de Sa Sainteté Pie X*, par le P. J. Lintelo S. J. (in-8, Tournai, Casterman). — *Marie reine de France par droit d'héritage, par droit de conquête, par droit d'élection*, par l'abbé Fuzier (petit in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Manual del cristiano devoto de Maria*, por el P. Luis Carrión Gonzalez (Barcelona, Juan Gili, in-32). — *La Philosophie du droit*, par E. Piuard (in-8, Vitte, Lyon et Paris). — *Le Décret « Ne temere » sur les fiançailles et le mariage*, par le cardinal Gennari (in-8, Oudin). — *Le Droit social. Le Droit individuel et la Transformation de l'État*, par L. Duguit (in-16, Alcan). — *L'Optimisme de Schopenhauer, étude sur Schopenhauer* par S. Rzewuski (in-16, Alcan). — *L'Esthétique expérimentale contemporaine*, par C.

Lalo (in-8, Alcan). — *Les Métamorphoses de la matière*, par H. Coupin (petit in-8, Colin). — *Les Idées mortes*, par A. Bayet (petit in-8, Cornély). — *Les Devoirs du jeune homme*, par B. Emonet (in-12, Bauchesne). — *Aphorismes*, par Fagus (petit in-12, Sansot). — *Un Nouveau Régime des mœurs*, par L. Fiaux (in-18, Alcan). — *Évolutionnisme et platonisme. Mélanges d'histoire de la philosophie et d'histoire des sciences*, par R. Berthelot (in-8, Alcan). — *La Science de la civilisation. Prolégomènes et bases pour la philosophie de l'histoire et la sociologie*, par E. de Majewski (in-8, Alcan). — *L'Évolution du mariage*, par P. Abram (in-16, Sanson). — *Sociologie et fouriérisme*, par F. Jollivet Castelot (in-18, Daragon). — *Quelques écrits*, par A. Schwitzguébel (in-18, Stock). — *L'Homme selon la science*, par L. Büchner (in-8, Schleicher). — *La Faculté de médecine de Paris et la Justice des juifs*, par F. Boé (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Les Méthodes de la raison précédées d'un Exposé complet du travail cérébral*, par P. Froument (in-8, Vigot). — *Puériculture et hygiène infantile*. Conférences faites pour l'enseignement des jeunes filles, par MM. Bué, Déléarde, Gaudier, Lanbling, Ouï et V. Dubrou (in-16, Alcan). — *L'Hygiène par les cures thermales*, par le Dr H. Mauban (in-18 carré, Delagrave). — *Pathologie végétale. Maladies parasitaires. Champignons. Bactéries*, par Ducomet (in-12, Amat). — *La Sorcellerie devant les temps modernes*, par Florian-Parmentier (petit in-8, Gastein-Serge). — *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann ; trad. d'après la 3e édition allemande et augmentée de nombreuses additions par Dr L. Gautier. T. I. 2e fasc. (in-8, Hermann). — *Les Rayons cathodiques*, par P. Villard (in-8 cartonné, Gauthier-Villars). — *Lectures de mécanique. La Mécanique enseignée par les auteurs originaux*, par E. Jouguet. Première partie. *La Naissance de la mécanique* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Construction en béton armé, guide théorique et pratique*, par C. Kersten ; trad. de l'allemand par P. Poinsignon. 2e Partie. *Application à la construction en élévation et en sous-sol* (in-8, Gauthier-Villars). — *Production hygiénique du lait*, par D. Sidersky (in-12, Amat). — *Tout ce qu'il faut savoir en mathématiques et physique, chimie, minéralogie, cristallographie, botanique, zoologie, sciences médicales, hygiène*, par F. Damé. T. II (in-8, Delagrave). — *Arithmétique graphique. Les Espaces arithmétiques, leurs transformations*, par G. Arnoux (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons élémentaires sur le calcul des probabilités*, par R. de Montessus (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Notre Globe, sa constitution, son histoire*, par E. Brucker (in-18, Delagrave). — *Les Beaux-Arts et la Nation*, par C.-M. Couyba (in-16, Hachette). — *La Vierge de Miséricorde, étude d'un thème iconographique*, par P. Perdrizet (in-8, Fontemoing). — *Carmina scripturarum scilicet antiphonas et responsoria ex sacro scripturae fonte in libros liturgicos Sanctae Ecclesiae romanae*, derivata collegit et editit C. Marbach (gr. in-8, Argentorati, Le Roux). — *Œuvres en prose* de Richard Wagner ; trad. en français par J.-G. Prod'homme et F. Holl. T. II des *Gesammelte Schriften* (in-12, Delagrave). — *Dictionnaire étymologique du latin et du grec dans ses rapports avec le latin, d'après la méthode évolutionniste (Linguistique indo-européenne appliquée)*, par P. Regnaud (gr. in-8, Lyon, Rey ; Paris, Leroux). — *Les Muses françaises. Anthologie des femmes-poètes (1200 à 1891). Morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et bibliographiques*, par L. Séché. T. I (in-12, Louis-Michaud). — *Les Fardeaux chéris*, par I. R-G. (in-18, Lemerre). — *Le Chemin solitaire, poèmes* par B. Sahuqué (in-12, Sansot). — *Pauca Paucis*, par R. Darsiles (in-8, Fougerolles, imp. Reuchet-Ougier). — *Poèmes*, par Archag Tchobanian, trad. française (in-12, Mercure de France). — *Le Théâtre contemporain*, par J. Barbey d'Aurevilly. T. II (in-18, Stock). — *Un Divorce*,

pièce en trois actes, par P. Bourget et A. Cury (in-16, Plon-Nourrit). — *Cinq pièces en un acte*, par M. Bouchor (in-16, Cornély). — *L'Enfance de Jésus, scènes évangéliques* en un prologue, cinq actes et treize tableaux, par l'abbé J. Oger (petit in-8, Haton). — *Notre-Dame de Lourdes*, grande pièce religieuse en 4 actes et 12 tableaux, par l'abbé L. Backes (in-12, Haton). — *Le Maître de la terre*, par R. H. Benson ; trad. de l'anglais par T. de Vyzewa (in-16, Perrin). — *L'Été de Guillemette*, par H. Ardel (in-16, Plon-Nourrit). *Au Temps de la jeunesse*, par R. de Traz (in-16, Plon-Nourrit). — *Les « Pagès », roman de la terre*, par É. Bouloc (in-16, Plon-Nourrit). — *La Jolie Princesse*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Autres troupiers*, par R. Kipling ; trad. de l'anglais par A. Savine (in-18, Stock). — *Une Ame de femme*, par M. Reepmaker (in-16, Stock). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï XIX. *Les Confessions, 1879-1891. Récits populaires*; trad. de J.-W. Bienstock (in-18, Stock). — *Au bord de l'idylle*, par P. Dor (in-18, Sansot). — *La Blessure*, par A. Grafflgne (in-12, Sansot). — *Henri d'Ofterdingen*, par Novalis ; trad. et annoté par G. Polti et P. Morisse (in-18, Mercure de France). — *L'Épreuve de Julie Faurelle*, par L. Riballier (in-18, Dujarric). — *Sang d'azur, mœurs contemporaines*, par P. Sales (in-18, Bauche). — *Épée brisée*, par J. de Montalac (in-12, Tolra et Simonet). — *Aventures merveilleuses de Serge Myrandhal sur la planète Mars*, par H. Gayar (in-12, Laumonier). — *Quid me persequeris ? Tableaux de l'existence au 1er siècle (Pompéi, Judée, Batavie)*, par C. Barbier (in-12, Comine, Denys). — *Hortense Allart de Méritens. Lettres inédites à Sainte-Beuve, 1841-1848, avec une Introduction et des notes*, par L. Séché (in-18, Mercure de France). — *Gaultier Garguille, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, farceur chansonnier normand, sa vie, ses œuvres*, par Sansrefus (in-12, Caen, Jouan). — *Soirées du Stendhal Club, documents inédits*, par C. Stryienski et P. Arbelet (2 vol. in-12, Mercure de France). — *L'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, avec Préface par O. Uzanne (in-12, Mercure de France). — *Conférence sur Émile Verhaeren*, par A. de Bersaucourt (in-12, Jouve). — *Étude sur la vallée lorraine de la Meuse*, par Vidal de la Blache (in-8, Colin). — *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire, comprenant les noms de lieux anciens et modernes*, rédigé par A. Chassaing, complété et publié par A. Jacotin (in-4, Leroux). — *Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets*, par A. Meillon (gr. in-8, Cauterets, Cazaux). — *San Juan Bautista, historia de su nacimiento y vida, sus reliquias y su culto*, por José-Maria Riqué y Estivill (Barcelona, Juan Gili, in-8). — *Mémoires du cardinal de Richelieu*, publiés d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'histoire de France, sous les auspices de l'Académie française. T. I. (*1600-1615*) (in-8, Laurens). — *Rapports et notices sur l'édition des Mémoires du cardinal de Richelieu*, préparée pour la Société de l'histoire de France sous la direction de J. Lair et le baron de Courcel. Fasc. IV. (Ier fasc. du t. II) (in-8, Laurens). — *Mémoriaux du Conseil de 1661*, publiés pour la Société de l'histoire de France par Jean de Boislisle. *Introduction* (in-8, Laurens). — *Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. XVIII, *7 novembre 1794 20 décembre 1794 (17 brumaire an III-30 frimaire an III)*. — *Correspondance générale de Carnot*, publiée avec des notes historiques et biographiques, par É. Charavay. T. IV. *Novembre 1793-mars 1795* (gr. in-8, Leroux). — *Études révolutionnaires*, par J. Guillaume. 1re série (in-18, Stock). — *Fraternité révolutionnaire, études et récits*, par P. Bliard (in-8, Émile-Paul). — *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, par É. Ollivier. T. XIII. *Guet-apens Hohenzollern, le Concile œcumé-*

nique, le Plébiscite (in-18, Garnier). — *Souvenirs du second Empire. Les Étapes douloureuses (l'Empereur, de Metz à Sedan)*, par le baron A. Verly (in-8, Daragon). — *Une Paroisse de Sologne au* XVII*e siècle (1675-1710)*, par E. Huet (in-8, Orléans, Herluison). — *Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France*, par Copin-Albancelli (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Michel Goudchaux (1797-1862), son œuvre et sa vie politique*, par R. Lazard (gr. in-8, Alcan). — *Portraits de financiers (Ouvrard, Mollien, Gaudin, baron Louis, Corvetto, Laffite, de Villèle)*, par A. Liesse (in-16, Alcan). — *Souvenirs d'un sexagénaire*, par A. V. Arnault, avec une Préface et des notes, par A. Dietrich. T. II (in-18, Garnier). — *Simples Souvenirs (1859-1907)*, par le comte de Pimodan (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Europe et l'Empire ottoman. Les Aspects actuels de la question d'Orient*, par R. Pinon (petit in-8, Perrin). — *Croquis d'Orient. Patras et l'Achaïe*, par le B*on* E. de Borchgrave (in-8, Bruxelles, Van Oest). — *Republica dos Estados Unidos do Brazil. Recenseamento do Rio de Janeiro (districto federal) realisado em 20 de setembro de 1906* (gr. in-8 cartonné, Rio de Janeiro, Officina de estatistica). — *The Elisabethan Parish in its ecclesiastical and financial Aspects*, by M. Sedley Lingh Ware (in-8, Johns Hopkins Press). — *La Intervencion francesa en México, segun el archivo del mariscal Bazaine.* Cuarta parte (*Documentos inéditos ó muy raros para la historia de México*, publicados por G. Garcia. T. XVIII) (petit in-8, México, Viuda Bouret). — *International Catalogue of scientific Literature. Fourth and fifth annual issues. R. Bacteriology* (2 vol. in-8, London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature. Fourth and fifth annual issues. C. Physics* (2 *vol. in-8*, London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature. Sixt annual issue. J. Geography* (in-8, London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature. Fourth and Fifth annual issue. J. Geography mathematical and physical* (2 vol. in-8, London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villars). — *Library of Congress. Dramatic music. Catalogue of Full Scores*, by O. G. T. Sonneck (in-8 cartonné, Washington, Government printing Office).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani, Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admi par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain.

A. Degert : Un Ouvrier de la réforme au XIe siècle. Amat d'Oloron.

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV.

E. Welvert : La Légende de Lakanal. Lakanal au comité d'instruction publique de la Convention.

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802.

Cte de Sérignan : La Vie aux armées sous la Révolution et le premier Empire.

P. Allard : Un nouveau Livre sur sainte Agnès.

A. Durand : Un Prêtre proscrit pendant la Révolution. Le P. Chrysostome de Barjac.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus.

Goldsilber (E.-A.) : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **P. Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme. V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes. VIII. Géographie. Monographies locales.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIIIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

JOSÉ RUIZ y Ca (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1908

I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE, par M. E. Mangenot (p. 193-209).

II. — SCIENCES BIOLOGIQUES, par M. le Dr J.-L. de Sainte-Marie (p. 209-218).

III. — OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE, par M. M. S. (p. 219-228).

IV. — GÉOGRAPHIE — VOYAGES, par M. Henri Froidevaux (p. 228-239).

V. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — G. Maurel : Compendiosa Summa theologica sancti Thomae Aquinatis (p. 239). — Maumus : La Défense de la foi (p. 239).

Sciences et Arts. — P. Dieffloth : Zootechnie. Races chevalines (p. 240). — A. Russel Wallace : La Place de l'homme dans l'univers, étude sur les résultats des recherches scientifiques sur l'unité et la pluralité des mondes ; trad. de l'anglais par Mme Barbey-Boissier (p. 241). — Ch. André et P. Puiseux : Études nouvelles sur l'astronomie. — P. Puiseux : La Terre et la Lune, forme extérieure et structure interne (p. 242).

Littérature. — P. Sébillot : Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins (p. 243). — H. Chapoutot : Villiers de l'Isle-Adam. L'Écrivain et le philosophe (p. 244).

Histoire. — C. Jullian : Histoire de la Gaule (p. 246). — A. Eitel : Der Kirchenstaat unter Klemens V (p. 248). — H. A. Krose : Katholische missionsstatistik (p. 249). — A. Durand : Un Capucin. Le Père Chrysostome de Barjac (1757-1819) (p. 251). — Id : Un Martyr oublié. L'Abbé Louis Gardès, prieur de Ceyrac (p. 252). — M. Navarre : Louis XI en pèlerinage, étude historique (p. 252). — Mis de Lordat et Charpentier : Un Page de Louis XV. Lettres de Marie-Joseph de Lordat à son oncle, Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi (1740-1747) (p. 254). — Bon de Batz : Études sur la contre-Révolution. La Vie et les conspirations de Jean, baron de Batz, 1754-1793 (p. 256). — A. Vialay : La Vente des biens nationaux pendant la Révolution française, étude législative, économique et sociale (p. 257). — G. Lecarpentier : La Vente des biens ecclésiastiques pendant la Révolution française (p. 258). — G. Vanel : Huit d'années d'émigration. Souvenirs de l'abbé Martinant de Préneuf, curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu (1792-1801) (p. 259). — A. Debidour : L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1906) T. I. (p. 260). — G. Sortais : La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement (p. 262). — E. Lemarchant : Le Château royal de Vincennes, de son origine à nos jours (p. 262). — E. Richemont : Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours, du XIIe au XVe siècle (p. 264). — J. C. Hildt : Early Diplomatic Negotiations of the United States with Russia (p. 265). — G. García : Correspondencia secreta de los principales intervencionistas mexicanos. T. XIII (p. 266). — Ctesse H. de Reinach-Foussemagne : La Marquise de Lage de Volude (1764-1842) (p. 267). — M. P. Bourgain : Gréard. Un Moraliste éducateur, publié par L. Bourgeois (p. 268).

VI. — BULLETIN : J. B. Ferreres : Las Cofradias y Congregaciones ecclesiásticas según la disciplina vigente (p. 269). — A. Carnot, Ed. Mameille et E. Chancrin : Encyclopédie des connaissances agricoles (p. 270). — E. de Arbiaga : La Pasteleria (p. 272). — F. Duval : Les Terreurs de l'An Mille (p. 273).

VII. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Lénient, Liégeois, Giard, Becquerel, Mascart, Mme de Franclieu, M. Schrader, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Canada. — États-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *La Civilisation pharaonique*, par Albert Gayet. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de viii-333 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Avenir du christianisme. Première Partie. Le Passé chrétien, vie et pensée.* I. *Époque orientale. Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive*, par Albert Dufourcq. 3e édit. Paris, Bloud, 1908, in-16 de xxvi-330 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Église et la Critique biblique* (*Ancien Testament*), par le R. P. Joseph Brucker. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-8 de vii-294 p., 4 fr. — 4. *Theologia biblica sive scientia historiae et religionis utriusque Testamenti catholica*, scripsit in usum scholarum P. Michael Hetzenauer. T. I : *Vetus Testamentum*. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1908, in-8 de xxxi-654 p., avec 100 grav. et 3 cartes, 15 fr. — 5. *Les Contresens bibliques des prédicateurs*, par J.-V. Bainvel. 2e édit., revue et augmentée. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-168 p., 2 fr. — 6. *La Clé de David pour ouvrir le sens des Écritures*, par l'abbé J. Crozat. Grenoble, imp. Vallier, 1908, in-18 de 83 p. — 7. *Le Sens littéral du texte biblique et les Sciences profanes*, par l'abbé J. Chauvel. Paris, Savaete, 1907, in-8 de 124 p., 2 fr. — 8. *La Loi dans l'Ancienne Alliance*, par Lucien Gautier. Lausanne, Bridel, 1908, in-16 de 130 p., 1 fr. 50. — 9. *Études bibliques. Les Douze Petits Prophètes*, traduits et commentés par A. Van Hoonacker. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, gr. in-8 de xxiii-759 p., 20 fr. — 10. *La Composition du livre d'Habacuc*, par Firmin Nicolardot. Paris, Fischbacher, 1908, gr. in-8 de 99 p., 4 fr. — 11. *Les Procédés de rédaction des trois premiers évangélistes*, par le même. Paris, Fischbacher, 1908, gr. in-8 de xv-331 p., 10 fr. — 12. *San Juan. Estudio critico-exégético sobre el cuarto Evangelio*, por el P. L. Murillo. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-8 de 568 p., 10 fr. — 13. *Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Actes des apôtres*, par E. Mangenot. Paris, Bloud, 1908, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 14. *Le Problème de la justification dans saint Paul. Étude de théologie biblique*, par Édouard Tobac. Lovanii, Van Linthout, 1908, in-8 de xxiii-278 p., 5 fr. — 15. *Éclaircissement de l'Apocalypse*, par Joseph Bonnet. Fribourg (Suisse), imp. et librairie Saint-Paul, 1908, in-8 de iv-48 p., 1 fr. — 16. *Études bibliques. Coutumes des Arabes au pays de Moab*, par le P. Antonin Jaussen. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-8 de ix-448 p., avec 11 planches, 15 fr.

1. — A côté des études développées ou des simples aperçus d'ensemble sur l'Égypte ancienne, il y a place pour un exposé moins vaste et pourtant plus détaillé de *la Civilisation pharaonique*. Un spécialiste, M. Albert Gayet, nous a donné cette esquisse depuis l'épopée fabuleuse jusqu'à l'époque gréco-romaine en passant par l'empire memphite, l'époque féodale, la monarchie thébaine et l'époque saïte. Tout l'effort de l'auteur a tendu uniquement à présenter les idées maîtresses de cette civilisation, si peu ou si mal connue encore du grand public, en n'accordant aux faits qu'une place secondaire et accessoire. Pour chacune des cinq grandes étapes de la civilisation égyptienne, il a résumé les données, puisées directement aux sources égyptologiques, sur les principaux événements de l'histoire, mais surtout sur les idées religieuses, la constitution politique et sociale, l'art et les grands monuments, la

littérature et les sciences. Nous sommes donc ainsi initiés par un maître de l'égyptologie contemporaine aux choses si intéressantes de ce grand empire des Pharaons, qui apparaît à nos yeux sous un jour vraiment nouveau. M. Gayet s'est préoccupé de bien rendre les systèmes religieux, le mysticisme intense et profond de l'âme égyptienne, en montrant comment les idées anciennes ont été conservées et adaptées aux doctrines nouvelles pour garder l'unité d'inspiration malgré les oppositions apparentes. Il a dressé, dans un appendice, le tableau chronologique des dynasties égyptiennes. Il fait commencer l'époque historique avec l'empire memphite à l'an 5000 avant notre ère. C'est sous la XIXe dynastie, sous la monarchie thébaine, qu'il place l'exode des Hébreux. Il note peu les synchronismes avec l'histoire sainte, qui sont d'ailleurs rares. Israël est perdu parmi les peuplades de l'Asie Mineure, et son sort dépend de celui des grands empires qui l'environnent. M. Gayet décrit l'Égypte, sa religion, sa philosophie, sa littérature, son art, son industrie, et, sur chacun de ces sujets, il donne des renseignements précis, citant les principaux textes et initiant les profanes à ce monde antique, si différent du nôtre. Son livre est un guide sûr au milieu des phases si étendues de la civilisation égyptienne.

2. — Dans une troisième édition, M. Albert Dufourcq élargit tellement le cadre de son précédent ouvrage sur *l'Avenir du christianisme* que la matière du volume in-8 sera répartie en quatre volumes in-12. Le livre Ier du *Passé chrétien* comprend *l'Époque orientale*; il est consacré à l'*Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive.* En trois chapitres, l'auteur esquisse le tableau des religions égyptiennes, sémitiques, aryennes; puis, en trois autres chapitres, il retrace à grands traits la religion juive au temps des patriarches et de Moïse, à l'époque des prophètes, enfin au temps de l'Église d'Israël, réalisée par Néhémie en partie suivant le programme d'Ézéchiel. Une courte conclusion compare les deux développements religieux du paganisme ancien et du judaïsme et définit leurs rapports par le mot : divergence, nonobstant certains rapprochements d'idées. M. Dufourcq a entendu faire une œuvre rigoureusement objective et critique. N'étant spécialiste en aucun des sujets si variés qu'il traite, il a étudié les faits dans les travaux spéciaux. Sa documentation, sans être toujours de première main, est variée et généralement au point. Il a construit sa vaste synthèse d'après les idées qui lui ont paru ressortir des faits ainsi étudiés. Nous ne lui tiendrons pas trop grande rigueur pour les inexactitudes de détails qui se sont glissées en différents endroits dans ses références et ses appréciations. Nous préférons caractériser à grands traits son essai. Pour les religions païennes, il n'a pas su discerner, dans ses nombreuses lectures, les points acquis des hypothèses plus ou moins fondées de tel ou tel spécialiste, et il a pris souvent les unes

pour les autres, presque au petit bonheur ou d'après ses préférences personnelles. Il en résulte que son esquisse n'est pas sûre pour tous les points. Ainsi sa synthèse de la religion égyptienne ne coïncide pas partout avec celle de M. Gayet. Pour l'histoire religieuse d'Israël, depuis les patriarches jusqu'au IIIe siècle avant Jésus-Christ, M. Dufourcq a certainement groupé des vues très disparates. Par suite, ce qu'il dit par exemple des idées religieuses d'Abraham et de ses descendants avant Moïse ne sera admis tel par personne. Il n'attribue à Moïse que le seul code de l'alliance (opinion isolée du P. Lagrange). Si le Deutéronome, retrouvé sous Josias, est « un très vieil exemplaire de la Loi » (p. 257), le code sacerdotal est postérieur à Ézéchiel (p. 282). M. Dufourcq semble donc se rallier à la théorie documentaire, qui explique la composition progressive et tardive de l'Hexateuque. Dans les questions littéraires, il admet généralement les opinions des critiques avancés: celle des deux Isaïe, celle qui date les Proverbes, la plupart des Psaumes et Job, de l'époque postérieure à la restauration. C'est sur ces bases qu'il appuie son exposé du progrès des idées religieuses en Israël. Cet exposé est par suite partiellement hypothétique; il est, en outre, indécis en raison de l'indécision de l'auteur au sujet de plusieurs points importants. Si M. Dufourcq conclut à la transcendance de la religion d'Israël, il semble présenter son développement comme naturel et il ne fait pas suffisamment ressortir l'action divine, même chez les prophètes. Il ne dit pas un mot de la prophétie, et ses vues sur le prophétisme ressemblent étonnamment à celles de M. Loisy. Bref, son ouvrage ne nous paraît pas digne d'être recommandé sans réserve. C'est une ébauche hâtive, à arêtes indécises, et fondée sur des opinions contestables.

3. — Dans son récent ouvrage : *L'Église et la Critique biblique*, le P. Brucker donne une suite et un complément à ses *Questions actuelles d'Écriture sainte*, publiées en 1895. Il y traite encore de questions actuelles, de celles qui ont le plus occupé les biblistes et attiré l'attention du grand public en ces derniers temps, sur l'Ancien Testament et spécialement le Pentateuque. L'ouvrage comprend deux parties, dont la première expose des principes et la seconde en fait des applications. Les principes concernent les droits de la critique biblique et de la méthode historique, les problèmes de l'inspiration biblique et les questions d'authenticité. Quoique la Bible soit le bien propre de l'Église, qui, seule, a de droit divin l'autorité irréfragable pour résoudre les questions bibliques, l'Église reconnaît cependant le droit de la critique à étudier, d'après sa méthode et ses procédés propres, les Livres saints. Mais si l'usage de la critique biblique est légitime en soi, la pratique actuelle a ses lacunes et ses témérités que l'auteur ne cache pas. Il dit à peu près la même chose, proportions gardées, de ce qu'on a appelé la « méthode historique » en exégèse. Au sujet de l'inspiration, il étudie

la méthode à suivre pour prouver son existence et en déterminer la nature, et il examine les rapports de l'inspiration avec la révélation, la perfection seulement relative des livres bibliques, le genre littéraire, les opinions du temps en matière scientifique et en histoire, et l'emploi des documents. Sur chacun de ces points, le P. Brucker apporte des précisions et des restrictions importantes. Au sujet de l'authenticité, il expose ce qui fait un auteur biblique, et il montre que la question des auteurs des livres inspirés n'est pas, de soi, indifférente et libre au point de vue théologique. Il reconnaît cependant que l'attribution de l'Ecclésiaste à Salomon peut n'être qu'un procédé littéraire de l'auteur. Il traite enfin de l'intégrité des livres bibliques. — Les applications de la seconde partie concernent l'authenticité mosaïque du Pentateuque, la vérité des récits de la Genèse et l'évolution des doctrines bibliques. Le P. Brucker examine l'authenticité mosaïque du Pentateuque au regard de l'Écriture sainte et de la tradition ecclésiastique; il y oppose ce que disent les critiques au sujet de la distinction et de la date des documents. Il examine ensuite ce qui est acceptable de la théorie documentaire. Tout en maintenant à Moïse, comme auteur, le Pentateuque dans sa substance, il admet d'abord l'emploi de rédacteurs sous les ordres de Moïse et l'utilisation de documents antérieurs. Il lui paraît ensuite parfaitement loisible de supposer que Moïse a produit séparément plusieurs écrits, ayant chacun son objet et son unité propres, dans le genre de ceux que les critiques croient reconnaître, sans qu'il ait fait lui-même leur combinaison définitive. Ces écrits auraient pu longtemps exister séparément, et leur fusion être retardée jusqu'à l'époque d'Esdras. Dans leur existence isolée ils auraient subi des modifications assez considérables de fond, et leur langue aurait été rajeunie, peut-être, à plusieurs reprises. Mais ils n'ont pas nécessairemnt subi au même degré le remaniement et le rajeunissement; ils l'ont été plus ou moins selon leur nature et la différence des fins pour lesquelles on les utilisait. Nous ne pensons pas que cette conjecture (voir p. 22) satisfera les critiques, grafiens ou simplement progressistes, car la distinction ébauchée des documents ne coïncide pas, sauf pour le Deutéronome, avec celle qu'ils préconisent. Quoi qu'il en soit, le P. Brucker discute ensuite les objections des critiques, les indices de date récente et le système évolutionniste de Graf et de Wellhausen. On le voit, il ne tourne pas la décision récente de la Commission biblique, comme d'autres essaient de le faire; il la complète par une hypothèse légitime, celle de l'existence indépendante de trois ou quatre documents strictement mosaïques. En tout cela, il se sépare autant des exégètes progressistes, et en particulier du P. Lagrange, que des critiques rationalistes. Ce sont les progressistes qu'il prend directement à partie, quand il examine la vérité des récits de la Genèse.

Sous bénéfice de l'interprétation légitime des textes, il réclame avec la tradition, l'exactitude des faits tels qu'ils sont rapportés. Il n'y voit pas une matière indifférente qui serait du ressort exclusif de la critique historique; ce sont des faits-dogmes, qui sont à la base du christianisme comme de l'ancienne religion d'Israël, donc des faits réels et pas de simples légendes. Il résout enfin les objections des critiques à ce sujet. Un dernier chapitre est consacré à l'évolution des doctrines bibliques au regard de l'Église, qui a toujours admis la révélation progressive de l'Ancien Testament, et au regard des critiques modernes, qui parlent de développement naturel. L'auteur repousse cet évolutionnisme, qui part de faux supposés et qui n'est pas justifié par les faits. Des appendices reproduisent plusieurs documents conciliaires et pontificaux, et des textes montrant que les Pères étaient préoccupés des problèmes de la « haute critique ». Deux index alphabétiques des matières et des auteurs cités terminent cet intéressant volume, qui touche à des questions actuelles de critique biblique et les résout avec un égal souci de l'orthodoxie et des nécessités d'un progrès légitime.

4. — Pie X ayant recommandé l'étude de la théologie biblique dans les séminaires, le P. Hetzenauer s'est empressé de composer un manuel scolaire. Le tome Ier de sa *Theologia biblica* concerne l'Ancien Testament. Après un court prologue sur la théologie biblique en général l'auteur entre aussitôt en matière. Appliquant ses principes, il divise son sujet en deux parties, dont l'une est consacrée à l'histoire et l'autre à la religion de l'Ancien Testament. La première, divisée en deux sections et sept périodes, n'est, au fond, qu'une histoire sainte, assez élémentaire, toute farcie de notes exégétiques et critiques. L'analyse détaillée des Livres saints est donnée à la date qui leur est attribuée. Il va sans dire que le P. Hetzenauer adopte les dates fixées par les critiques les plus conservateurs. Il repousse trop facilement d'autres dates, adoptées par des exégètes aussi orthodoxes que lui. Dans la seconde partie, oubliant que la révélation de l'ancienne Alliance a été progressive, au lieu de suivre l'ordre des temps et d'étudier les principales époques de la religion, il considère les vérités révélées, les vérités théoriques d'abord, les vérités pratiques ensuite. La première section est de beaucoup la plus développée, et elle traite successivement de la nature de Dieu et de ses œuvres. Sauf l'étude des noms divins, cette théologie est faite d'après les cadres, et souvent même d'après les principes de la théologie scolastique. Il est cependant évident que, si le fond est commun, la manière dont les vérités identiques sont énoncées est fort différente, et que Dieu ne s'est pas révélé aux Israélites en conformité avec la mentalité d'un théologien moderne. Si la théologie de l'Ancien Testament, ainsi comprise, peut être utile aux professeurs de dogme en leur fournissant les données révélées qui rentrent dans

leurs divers traités, elle court le risque, en ne tenant pas assez compte des formes sous lesquelles la révélation s'est produite, de n'en pas donner une idée juste. En tout cas, elle ne fait pas connaître les progrès réels de la révélation antique. Le P. Hetzenauer range bien les textes qu'il explique à peu près dans l'ordre chronologique, et encore pas toujours. Quoiqu'il admette que David n'est pas l'auteur de tout le psautier, il cite constamment tous les Psaumes, quelle que soit leur date, comme s'ils étaient contemporains de ce roi. Il est antimoderniste et antilibéral décidé. Sa préface contre les modernistes est belliqueuse. Elle détone en tête d'un ouvrage sérieux qu'elle dépare. Dans sa polémique, l'auteur fait trop souvent appel à deux considérations étrangères au débat : l'hégélianisme des critiques évolutionnistes et la notion de l'inspiration scripturaire. Si l'hégélianisme fournit de mauvais principes à ces critiques, il ne suffit pas de le rappeler pour résoudre leurs objections de détail. De même, la notion catholique de l'inspiration intégrale laisse discutables bien des points, où l'on a tort de la faire intervenir presque exclusivement. La question porte souvent sur l'interprétation des textes inspirés; il s'agit de déterminer le sens que l'écrivain sacré voulait exprimer. La nature de l'inspiration n'est pas en cause, et les exégètes catholiques peuvent différer d'avis. Le P. Hetzenauer regarde trop souvent son opinion comme la seule orthodoxe; il n'a pas cependant le monopole de l'orthodoxie. Il se targue de n'être pas un ultraconservateur, mais les concessions qu'il fait à la science sont relativement rares, et il n'y aurait que des arriérés à ne pas les faire. Pour le récit de la création, il admet le périodisme idéaliste; il restreint le déluge à la terre habitée; il abandonne le *Desideratus gentium* d'Aggée, etc. Par contre, il admet encore qu'Esdras a constitué la Grande Synagogue; il croit que les Samaritains avaient le livre de Josué écourté, etc. S'il est au courant de la littérature allemande sur la Bible, il ignore les livres français. Du P. Lagrange, il ne connaît que *la Méthode historique*; *les Juges* lui sont inconnus. A la page 583, il cite, en italien, d'après la traduction de Minocchi, un article du P. Lagrange; il ne lit donc pas la *Revue biblique*. Les illustrations ne sont pas toutes ni bien choisies ni très réussies. Les trois cartes proviennent de l'Atlas de Riess-Ruckert. Nonobstant ces défauts, l'ouvrage mérite d'être signalé.

5. — Les prédicateurs se servent de la Bible aussi bien que les théologiens; malheureusement, faute d'avoir recouru au contexte, ils le font souvent à contresens. Pour les avertir charitablement et corriger leurs erreurs, M. Bainvel a recueilli une longue liste des *Contresens bibliques des prédicateurs*. C'est la seconde édition, revue et augmentée, de son « bouquet d'orties », que nous annonçons aujourd'hui. Dans un chapitre Ier, intitulé : *Généralités*, l'auteur expose judicieusement les règles de l'emploi de la sainte Écriture dans la chaire, les particularités

de langue et d'expression de la Vulgate, et deux causes psychologiques d'erreur dans les citations de la Bible. C'est le remède préventif. Si les prédicateurs étaient pénétrés de la doctrine contenue dans ce chapitre, ils ne courraient plus le risque de citer la Bible à contresens. Les deux autres chapitres groupent, livre par livre, suivant l'ordre du canon, un certain nombre d'exemples de passages mal compris de l'Ancien et du Nouveau Testament, au total près de deux cents. La liste en est un peu grossie dans la nouvelle édition. Signalons deux légers défauts de ce bon petit livre. Des exemples, notés dans le chapitre Ier au cours de l'exposition de principes, reviennent à leur place dans le recueil des contresens, et l'excellente table des textes fait ressortir cette double, et parfois triple indication. Dans l'interprétation de quelques-uns, il règne un peu d'indécision. L'auteur, qui est théologien, n'a pas su faire son choix dans les explications de divers commentateurs. Un exégète de profession y aurait mis plus d'assurance, mais peut-être plus d'intransigeance. Que les prédicateurs lisent et s'instruisent !

6. — *La Clé de David* se présente sous d'assez fâcheux auspices. Refusée par deux revues, non approuvée par le censeur officiel chargé de l'examiner, elle paraît sans *imprimatur*. L'auteur, M. Crozat, se plaint amèrement de la conspiration du silence, tramée contre son idée qui fera une révolution dans l'enseignement de l'exégèse. Comme je ne suis pas du nombre des conjurés, j'exposerai sincèrement cette idée révolutionnaire. La voici. L'objet unique et exclusif de la révélation divine étant de faire connaître aux hommes la Pensée de Dieu ou le Verbe créateur et rédempteur (remarquez les majuscules), il n'y a dans la Bible d'inspiré et de divin que ce qui est ordonné à cet objet. Dieu n'est pour rien dans l'enseignement des idées qui n'ont trait qu'aux choses de la vie temporelle. Donc la pensée humaine, dont la Bible est remplie, ne peut être tenue pour la vérité révélée par Dieu, au moins dans son sens direct et terrestre. Toutefois elle l'est dans son sens surnaturel, c'est-à-dire en tant qu'elle a été suscitée ou acceptée surnaturellement par Dieu pour exprimer symboliquement le Verbe créateur et rédempteur. Les notions naturelles de la Bible sont donc des symboles de la vérité éternelle. Si on veut découvrir le Christ sous ces symboles, il faut comprendre la langue dont Dieu s'est servi pour exprimer sa Pensée divine. Comme cette Pensée est infinie, elle est inconcevable et inexprimable en toute langue humaine. Pour la communiquer aux hommes, Dieu a eu recours à une langue intermédiaire, dont les éléments sont les notions naturelles, exprimées dans la Bible. Ces pensées humaines sont à la fois des images et des expressions figurées de la pensée divine et des formes dont les hommes ont naturellement le sens et l'intelligence. C'est dans cette langue figurée et symbolique que Dieu a révélé sa Pensée personnelle. C'est par l'inspiration que, sous

l'impulsion divine, les concepts humains élaborés par l'esprit des écrivains sacrés, sont devenus les symboles de la Pensée divine; mais ils ne sont inspirés que sous cette raison de symboles et dans leur sens surnaturel. La Pensée de Dieu n'est donc pas l'idée inspirée, mais la vérité que cette idée symbolise. La clé pour ouvrir le sens des Écritures consiste donc dans la distinction de ces deux ordres de vérité. Par son emploi, l'exégète ne s'arrêtera pas au sens littéral des textes sacrés, il recherchera la vérité révélée, symbolisée par ce sens littéral. Il peut donc y avoir des erreurs, scientifiques ou autres, dans la lettre de l'Écriture. Leur existence ne fait pas tort à la vérité révélée. Si les notions humaines de la Bible sont fausses dans leur sens naturel, elles sont absolument et infailliblement vraies en tant qu'elles ont été conçues sous l'inspiration divine en vue de rendre l'idée de la vie éternelle. Si M. Crozat, dont je ne crois pas avoir trahi la pensée, échappe aux récentes condamnations de l'autorité pontificale concernant la restriction de l'inspiration aux vérités de la foi, puisque tout dans l'Écriture, même les erreurs, est symbole de la vérité révélée, il semble atteint par la censure de la onzième proposition du décret *Lamentabili*, puisque l'inspiration, qui s'étend à l'Écriture entière, prémunit *ab omni errore* toutes et chacune de ses parties. Quoi qu'il en soit du désaccord du nouveau système avec l'enseignement de l'Église sur l'inerrance biblique, la nouvelle herméneutique repose sur la fausse notion de l'objet exclusif de la révélation, à savoir la Pensée infinie ou le Verbe de Dieu. M. Crozat a confondu la Pensée subsistante de Dieu avec sa pensée produite ou proférée au dehors. Celle-ci a pour objet direct les vérités de foi et pour objet indirect les notions naturelles, jointes à l'énoncé direct de la révélation divine dans l'Écriture. Cela étant, il n'est pas nécessaire de recourir à une langue intermédiaire, au symbolisme de ces notions; les idées humaines, exprimées par les mots de l'Écriture, énoncent la pensée divine (sans majuscule), et le sens littéral de la Bible reste le sens voulu par Dieu. *La Clé de David* est donc d'un emploi inutile, et le serrurier qui l'a forgée ne révolutionnera l'exégèse ni dans le présent ni dans l'avenir.

7. — Dans une brochure intitulée : *Le Sens littéral du texte biblique et les Sciences profanes*, M. Chauvel a la prétention de résoudre d'une façon nouvelle deux questions : la pluralité des mondes habités et les six jours de la création. Au sujet de la première, il part de l'habitabilité de la planète Mars pour conclure de son climat, différent de celui de la Terre, que ses habitants sont dans des conditions bien meilleures que nous. Les Martiens ont persévéré dans l'état d'innocence originelle et ils ont été instruits du mystère de l'Incarnation par Hénoch et Élie. Il est inutile d'insister sur les considérations *a priori* destinées à justifier par la Bible, la liturgie et la théologie

ces vues vraiment nouvelles; il suffit de constater que leur unique base est dans l'existence, admise par Flammarion, de canaux reliant entre eux des océans, et manifestée dans la planète par la large bande de végétation qui existe sur leurs deux bords. On sait que, si même ils existent, ces prétendus canaux ne seraient que des fissures résultant de la contraction de la surface de la planète par refroidissement. Pour la seconde question, l'auteur croit avoir découvert au verset 5 du chapitre II de la Genèse la preuve directe et positive que les jours de la création ont été des jours-époques, car ce jour auquel Dieu créa les graines et les semences qui produisirent les plantes ne peut être de vingt-quatre heures. Mais cette interprétation repose exclusivement sur la paraphrase du P. de Carrières, qui fait dépendre l'énoncé de ce verset de la formule adverbiale : *in die quo*: Or, cette dépendance n'existe pas plus dans la Vulgate que dans le texte hébreu. C'est pourquoi les exégètes ont laissé à M. Chauvel le soin de découvrir, dans le texte pris au sens littéral, cette preuve inexistante. La trouvaille n'est donc pas heureuse. En troisième lieu, il s'agit de Job, de son livre et surtout de l'appendice des Septante. Les critiques modernes, même M. Vigouroux, qui, en cela, emploie la méthode d'immanence et la critique interne, tiennent cet appendice pour non authentique, et par suite ils déclarent que le livre ne contient rien sur la personne de son auteur. Mais ils se trompent : les Pères admettent l'authenticité de ce passage, et les vrais exégètes, ceux qui s'appuient sur la tradition, sont donc bien renseignés sur Job. Qu'on se défie des exégètes critiques ! Et il était temps que Pie X condamnât leurs « principales erreurs ». M. Chauvel en a découvert une nouvelle à ajouter au décret *Lamentabili*, et le Pape n'a plus qu'à condamner un des deux secrétaires de la Commission biblique. La brochure n'a pas d'*imprimatur*. Son auteur est-il exempt des règles disciplinaires de l'Église? Un zèle éclairé, comme le sien, est peut-être une cause naturelle de dispense des lois ecclésiastiques.

8. — Le petit livre de M. Gautier : *La loi dans l'Ancienne Alliance*, reproduit le fond de quatre prédications faites à Genève en 1907, réparti en cinq chapitres. Les trois premiers concernent la notion générale de la loi israélite : les diverses significations du mot, en particulier son sens historique et religieux et son sens littéraire, les différents éléments, juridique, rituel, religieux et moral de la *thora*, enfin la diversité de son origine et de son mode de formation. Ici, M. Gautier distingue cinq législations successives : le livre de l'Alliance, le Deutéronome, les lois de sainteté, la *thora* d'Ézéchiel et la loi d'Esdras (code sacerdotal), et il examine leurs rapports et leur développement. Il les caractérise bien d'après le système évolutionniste, qui prédomine dans le monde protestant. Les deux autres chapitres sont consacrés à l'étude du Décalogue dans son caractère primitif. L'auteur précise le sens qu'avaient les

principaux préceptes pour les contemporains de leur promulgation. Cette simple esquisse d'un sujet fort intéressant est faite avec compétence; on la lira avec profit.

9. — Il y a du mérite à entreprendre un commentaire critique des *Douze Petits Prophètes*, tant le texte est obscur et difficile à expliquer, tant les essais d'interprétation et de correction se sont multipliés ! Cette entreprise méritoire, M. Van Hoonacker vient de la mener à bon terme, et nous l'en félicitons. On n'analyse pas un volume compact de plus de 750 pages. Après une notice préliminaire sur le livre des Douze, viennent la littérature générale du sujet et la table chronologique des événements à partir du schisme des dix tribus. Pour chaque prophète, une Introduction particulière traite de la personne de l'auteur, du contenu, de la doctrine du livre et discute la date de publication. Sur ce dernier point, le professeur de Louvain tient un juste milieu, à égale distance des systèmes extrêmes, et pour la plupart des petits prophètes, il adopte et justifie les dates communément reçues. Il place Joël, Abdias et Jonas après la captivité. Il se prononce nettement pour le caractère didactique, et non historique, du livre de Jonas. Il admet l'unité de Zacharie. La version est sans prétentions littéraires; elle vise à rendre le plus exactement possible le texte hébreu, et elle représente constamment les conclusions du commentaire. Celui-ci, bourré de notes, envahit assez souvent la page entière. M. Van Hoonacker discute les corrections du texte proposées par ses devanciers, en apporte parfois de nouvelles qu'il justifie par de bonnes raisons. Il rattache à l'histoire contemporaine les moindres allusions à des faits, explique les leçons difficiles pour en préciser la signification et ne laisse rien dans l'ombre. Il se montre très indépendant des critiques rationalistes, dont il réfute les idées : il a pris soin, en particulier, de noter tous les passages prophétiques qui sont en relation avec le Pentateuque et qui prouvent sa préexistence. Il est justement sceptique à l'égard des divers systèmes de la strophique hébraïque, même pour Amos, qui est pourtant le champ d'expérience le plus favorable à ses recherches. Il ne les ignore pas cependant, en donne même des spécimens et s'y rallie, lorsqu'il les croit fondés. D'autre part, il est assez hardi, quelque peu aventureux même, dans ses corrections et ses interprétations personnelles. Toutes ne paraissent pas également réussies, et il n'a pas la prétention de rallier tous les suffrages. La discussion des explications nouvelles favorisera les progrès de l'exégèse. Pourquoi compliquer encore la lecture de pages, surchargées d'hébreu, par l'emploi de formes hétéroclites des noms propres, habituelles seulement dans un public fort restreint? Quel avantage y a-t-il à écrire : Habaquq? Le style est lourd et rempli de tournures belges. Bref, ce commentaire des Petits Prophètes nous paraît supérieur aux précédents volumes de la même collection. Aussi

savant qu'eux pour le moins, il est plus indépendant des critiques rationalistes et surtout a plus le souci de suivre la tradition catholique. Il fera autorité dans tous les camps, et il devra être consulté par tous ceux qui désormais s'occuperont des Petits Prophètes.

10. — La monographie de M. Nicolardot : *La Composition du livre d'Habacuc*, est faite dans un tout autre esprit. Tandis que M. Van Hoonacker, après avoir discuté les vues divergentes de Happel, Duhm, Peiser, Rothstein, Marti, Budde, Wellhausen et Nowack, conclut que les deux premiers chapitres de la prophétie conviennent à l'époque de la sanglante défaite des Égyptiens à Karchémis, vers 605, par les Chaldéens, et ne voit pas de raison de nier la communauté d'origine du cantique, III, 2-16 (seuls, les versets 17-19 lui paraissent provenir d'une main étrangère), M. Nicolardot prétend démontrer le caractère composite du recueil, et il échelonne sur plusieurs siècles (VIIe-IIIe) les morceaux hétérogènes qui en font partie. La traduction des deux critiques est en général identique pour le sens, sauf dans les passages importants où ils adoptent des leçons différentes; mais l'interprétation d'ensemble est fort divergente. M. Nicolardot a marqué dans sa version la diversité des sources par des caractères d'imprimerie différents. Il discute d'abord le point de vue unitaire, c'est-à-dire les diverses hypothèses qui maintiennent l'unité du livre. Celle à laquelle s'est rallié M. Van Hoonacker est examinée en une demi-page, et l'unique raison qu'on lui oppose provient du préjugé purement rationaliste. Abordant ensuite le point de vue analytique ou l'étude des sources, M. Nicolardot considère séparément le ch. III, les malédictions du ch. II, la première partie du livre I, 2-II, 4, et discute les diverses hypothèses émises au sujet de chacun d'eux. Ses conclusions sont que la prophétie sur la venue des Chaldéens, I, 5-10, 14-17, est du VIIe siècle; que la prédiction de leur ruine, II, 5-17, se place vers le milieu du VIe, que le psaume (?), I, 2-4, 18; II, 4, ne peut être situé que vaguement entre le Ve et le IIIe siècle; que le cantique a été composé au IVe siècle peut-être, à l'époque de la persécution d'Artaxerxès III Ochus, qu'il semble avoir fait partie au IIIe siècle d'un psautier du « Maître de chœur », et qu'il est devenu peu après le morceau final du livre d'Habacuc. Quant au point de vue synthétique, la rédaction du recueil actuel s'est faite progressivement. Les deux prophéties ont d'abord été simplement juxtaposées. Le nom de l'auteur, qui vraisemblablement appartenait à la seconde, a passé en tête de la première. Puis, un rédacteur les a reliées par des fragments empruntés à un psaume pour leur faire exprimer la double idée providentielle de la grandeur et de la décadence des Chaldéens. M. Nicolardot connaît, comme s'il en avait été témoin, les moindres détails de cette rédaction et indique les points de suture et la manière dont ils ont été recousus; absolument rien n'échappe à sa curieuse

investigation. Un autre psaume, théophanie eschatologique, résume à souhait l'action de la Providence faisant concourir à ses fins les agents humains. Le livret d'Habacuc obtient donc ainsi une assez grandiose unité de composition, mais ce n'est qu'une unité factice et surajoutée qui n'a point fait disparaître la trace de l'hétérogénéité des morceaux. Le travail de rédaction peut se dater de la seconde moitié du IIIe siècle environ. Le jeune docteur (car l'ouvrage est une thèse de doctorat ès lettres, soutenue en Sorbonne au mois de juin dernier) ne se dissimule pas que ses solutions sont nécessairement conjecturales et imparfaites. Laissons-lui la confiance qu'il a suivi la véritable route et que les solutions complexes, auxquelles il s'est rallié, ont plus de chance de succès que les solutions simples et les théories unitaires.

11.— L'autre thèse du même docteur a pour objet et pour titre : *Les Procédés de rédaction des trois premiers évangélistes.* La critique a le droit d'étudier par ses méthodes propres la manière dont les écrivains sacrés ont, sous l'inspiration divine, rédigé leurs écrits, s'ils ont consulté des sources et lesquelles, et comment ils les ont utilisées. Mais la détermination et la distinction des sources, quand celles-ci ne sont pas nommées, sont difficiles et délicates à faire, et il y faut procéder avec beaucoup de circonspection et de tact pour ne pas dépasser les justes limites de la vérité ou seulement de la vraisemblance. Or, pour les trois premiers Évangiles, la dépendance de Matthieu et de Luc relativement à Marc, le plus ancien, dans les récits communs, et l'emploi d'une autre source, recueil de sentences, discours ou *Logia* de Jésus, pour d'autres récits et spécialement pour les paroles du Sauveur, sont de plus en plus considérés comme des hypothèses probables, capables de fournir des bases solides à des recherches ultérieures. C'est cette théorie des deux sources, présentée, nous le reconnaissons, avec modération (puisque le proto-Marc est rejeté et l'indépendance réciproque de Matthieu et de Luc reconnue), que M. Nicolardot prend pour point de départ de son étude sur les procédés de rédaction des trois premiers évangélistes. Voulant aller du plus facile au moins facile, il examine d'abord les procédés rédactionnels de Matthieu et de Luc, qui, par la connaissance des sources utilisées, sont plus discernables que ceux de Marc. Dans ce premier travail, il a présenté par séries, groupé sous des sigles donnés (par exemple pour Matthieu, typologie, traitement apologétique des faits, rapports formels des détails entre eux, cadres), les procédés de ces évangélistes, parce qu'un grand nombre se laissent facilement isoler. A vrai dire, il a classé les prétendus résultats, obtenus par ses prédécesseurs en ce genre d'investigations, en faisant toutefois librement son choix et en exposant, avec une modération relative, les conclusions proposées. Pour saint Marc, dont les sources, sauf les *Logia*, sont moins connues, il a été nécessaire d'employer une autre méthode, con-

sistant à relever les traces de rédaction au fur et à mesure qu'elles paraissent, en suivant l'ordre même du récit. Au lieu d'un classement nous avons donc ici une étude d'ensemble des procédés rédactionnels du plus ancien évangéliste. Le travail est plus délicat et plus chanceux encore. Il aboutit à conclure que Marc a consulté, en outre des *Logia*, une ou plusieurs sources écrites (qu'on ne détermine pas) et qu'il n'a pas été réduit, comme le prétendait Papias, sur la foi d'un presbytre, à ses propres souvenirs de la prédication orale de Pierre. Cette étude de l'évolution des données, consignées dans les Synoptiques, laisse intacte celle de la formation et des transformations de la tradition antérieure. La première, au jugement de l'auteur, sans être exhaustive, est sûre dans l'ensemble, nonobstant le caractère purement conjectural de maintes observations de détail. Nous ne partageons pas cette belle assurance. Outre que la théorie des deux sources, qui sert de point de départ, n'est pas démontrée, la méthode employée repose sur des considérations *a priori*, sur des principes rationalistes, qui rendent faux beaucoup des soi-disant résultats obtenus. M. Nicolardot reconnaît pour ses maîtres actuels Adolphe Jürlicher, Henri Holtzmann, Alfred Loisy, dont il a suivi les opinions, parce qu'elles lui paraissaient fondées. Il a donc l'esprit et les tendances de l'école à laquelle il se rattache et qui diffère étrangement de ses premiers maîtres.

12. — Il nous vient d'Espagne un commentaire du quatrième Évangile : *San Juan. Estudio critico-exégético sobre el cuarto Evangelio.* Il est formé presque en entier des leçons et conférences que le P. Murillo a faites, au cours de 1906-1907, au séminaire conciliaire de Madrid. Dans une assez longue Introduction, l'auteur revendique, contre les prétentions des critiques modernes, l'authenticité johannique, l'intégrité et la valeur historique du quatrième Évangile. Il compare la tradition de cet Évangile avec celle des Synoptiques, justifie les miracles qu'elle rapporte et la chronologie qu'elle suit et enfin expose l'occasion, le but et l'époque de la composition de cet écrit. Au sujet de l'attitude du Saint-Siège relativement au problème johannique, il cite la décision de la Commission biblique, diverses propositions censurées par le décret *Lamentabili*, l'encyclique *Pascendi* et le *motu proprio* du 18 novembre dernier. Ces documents, sans être infaillibles, exigent des catholiques la soumission intérieure, et l'auteur se félicite d'en avoir suivi l'esprit dans ses leçons. Le commentaire est plutôt théologique que philologique et critique; il tend principalement à faire ressortir la doctrine du quatrième Évangile. Cependant, le P. Murillo s'est proposé aussi de prouver le caractère historique des récits. Aussi discute-t-il les arguments opposés de Holtzmann, de B. Weiss et de Loisy. Il ne s'arrête pas longuement aux interprétations symboliques de ce dernier, et il se borne à les rejeter, en les déclarant non fondées. Il discute encore plusieurs

explications proposées par M. Belser et le P. Calmes, qu'il ne croit pas recevables. Il est vraiment au courant des problèmes actuels sur le quatrième Évangile, et son travail fait bien augurer du réveil des études exégétiques en Espagne.

13.— Dans une brochure de la collection *Science et Religion*, j'ai traité ce sujet important : *Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Actes des apôtres.* Je me borne à indiquer le plan suivi. Sur Jésus Messie, j'ai exposé la constance et l'unanimité des apôtres à prêcher Jésus Messie aux Juifs et aux païens (c. I), les preuves que les apôtres donnaient de la messianité de Jésus: les miracles opérés par Jésus lui-même et par eux en son nom, la crucifixion et la résurrection du Sauveur (c. II), la nature de la messianité de Jésus prêchée par les apôtres (c. III). Ici, j'ai déterminé quel était le problème à résoudre avant d'en proposer la solution. Sur Jésus, Fils de Dieu, j'ai étudié d'abord les textes explicites des Actes en faveur de la filiation divine du Sauveur, puis l'enseignement implicite du livre entier. M. Ermoni, reprenant le sujet à sa façon dans la *Rivista storico-critica delle scienze teologiche* (mai 1908, p. 369-383), a prétendu que la christologie des Actes ne comportait que la messianité du Sauveur, et d'aucune manière, pas même implicitement, sa filiation divine. Des deux conceptions christologiques que supposent les arguments invoqués par les apôtres en faveur de la messianité de Jésus, M. Ermoni a adopté celle qui m'avait paru insuffisante. Avec les critiques rationalistes, il a conclu que les apôtres ont présenté Jésus seulement comme messager de Dieu et sauveur du peuple juif, comme un homme supérieur, revêtu de la puissance surnaturelle. J'ai montré, au contraire, et je maintiens ma démonstration, que le Christ ressuscité et élevé en gloire auprès du Père est manifesté par là-même Seigneur glorieux et immortel, ce que confirment les qualités et les pouvoirs divins qu'on lui attribue, et les relations de ses disciples avec lui. Il n'en résulte, pas plus que dans l'Épitre aux Romains, I, 4, que Jésus ressuscité aurait commencé à être Fils de Dieu au jour de sa résurrection.

14. — M. Tobac nous donne une *Étude de théologie biblique* de tout premier ordre dans sa thèse de doctorat : *Le Problème de la justification dans saint Paul.* Ce problème tient une place très considérable dans la pensée de l'apôtre et sa solution importe à l'intelligence de l'ensemble de son système théologique. Les protestants du XVIe siècle en ont proposé une différente de celle du catholicisme, et ceux d'aujourd'hui ne sont pas demeurés tous fidèles au sentiment de leurs protagonistes. Bien au courant des nombreuses études, parues sur le sujet, le nouveau docteur a tenté un travail d'ensemble. Conscient des nécessités de la critique historique, il n'a pas

fait une analyse métaphysique du dogme de la justification, mais n'étudiant que la doctrine de saint Paul, il s'est efforcé de la comprendre et de la traduire fidèlement. Aussi a-t-il présenté cette doctrine dans sa réalité et sa simplicité un peu rude, sans vouloir la moderniser. Il a utilisé les treize Épitres de saint Paul (donc pas celle aux Hébreux), parce que les objections contre quelques-unes ne sont pas péremptoires. Des notes, nombreuses et développées, indiquent la divergence des explications de la pensée de Paul chez les critiques contemporains. Quant à la méthode suivie, l'auteur a étudié séparément les divers éléments de la justification, en faisant ressortir toutefois leur convergence vers le même centre. C'est ainsi qu'il examine d'abord la doctrine paulinienne du péché, puis celle de la justification. Sur le péché, il expose successivement sa notion, ses auxiliaires, ses conséquences et l'impuissance de l'homme naturel à vaincre sa domination. Au sujet de la justification, il considère la justice de Dieu, l'œuvre du Christ, les effets salvifiques de cette œuvre, et les moyens de s'approprier les effets de la rédemption. Comme saint Paul développe son système en l'opposant à celui des Juifs et des judaïsants, M. Tobac a traité, dans un chapitre préliminaire, de la justification chez les Juifs et les judéo-chrétiens. La doctrine de l'apôtre est si complexe, elle se présente à nous dans des formules si étrangères à nos conceptions et dans des écrits d'occasion, où elle n'a pas été exposée complètement et méthodiquement, que nul ne peut se flatter de l'avoir saisie parfaitement et d'en avoir groupé les divers éléments d'une façon cohérente. Aussi pourra-t-on, sur plusieurs points, différer d'opinion et contester quelques parties de l'exposé de M. Tobac. Il faudra du moins en tenir compte, car il représente un effort sérieux pour préciser la pensée de l'apôtre et en montrer l'unité organique. C'est une excellente contribution à la théologie de saint Paul.

15. — Dans son *Éclaircissement de l'Apocalypse*, M. Bonnet a la prétention de rétablir pour la première fois cette prophétie dans sa suite, « c'est-à-dire dans l'ordre naturel des matières, fort différent de l'ordre prophétique où saint Jean les a rangés ». Pour des raisons profondes et sublimes, le prophète aurait parfois entremêlé les unes aux autres des choses diverses. Son œuvre y gagnait en variété et en beauté. Les commentateurs ne l'ont pas compris jusqu'ici. M. Bonnet l'ayant remarqué le premier reconstitue l'enchaînement naturel des pensées. Il groupe le texte, dans la traduction de Bossuet, autour de sept titres, qui forment les sept parties de son opuscule : Messages célestes aux anges des Églises, le Sanctuaire de la divinité, Préludes symboliques, les Puissances du mal, le Mal châtié, le Triomphe du Christ et de ses élus, les Promesses de la béatitude. Loin

de reconstituer l'ordre naturel des matières, l'auteur l'a rompu et disjoint. Pour le montrer, il suffit de remarquer que les versets 7, 17, 26-29 du ch. II et 5, 6, 12, 13, 20, 22 du ch. III, qui forment les conclusions naturelles des lettres aux sept Églises de l'Asie-Mineure, sont disloqués de leur contexte nécessaire et renvoyés à la septième partie. Le reste est à l'avenant. M. Bonnet a tout simplement dressé une concordance réelle de l'Apocalypse, mais en bouleversant l'ordre de la composition. Il a ajouté à quelques versets des remarques, presque toutes nouvelles, qu'il croit capables de fournir au lecteur attentif la clef des principales énigmes de ce livre obscur. On en jugera par quelques spécimens. Les sept cornes de l'Agneau divin sont peut-être les sept sacrements. Les deux témoins ne sont pas Élie et Hénoch, mais les apôtres saint Pierre et saint Paul. Pour lui, les symboles de l'Apocalypse représentent simultanément plusieurs choses, les unes éloignées, les autres prochaines, les unes plus resserrées, les autres plus vastes. Ce principe justifie toutes les explications nouvelles que l'on voudra découvrir. En appendice, M. Bonnet a relevé dans le commentaire du P. Calmes vingt-deux propositions, dont plusieurs, prétend-il, sont formellement hérétiques.

16. — Les *Coutumes des Arabes au pays de Moab* ont été recueillies par le P. Jaussen au cours de différents séjours parmi les Bédouins. Pour mieux connaître leurs mœurs, le dominicain de Jérusalem est allé vivre au milieu d'eux. Ayant gagné leur confiance, il a pu recevoir leurs confidences et connaître à fond leurs usages. L'ouvrage qu'il vient de publier est donc le résultat de ses observations personnelles; il ne renferme que des données puisées directement chez les Arabes. Il les a groupées autour de ces titres : la Vie de famille (la femme, mariage et répudiation, aliment, habitation, hospitalité, mort et funérailles); la Tribu (son organisation, le cheikh); les Rapports des tribus (alliances et guerre); les Droits, la vie économique, la religion. Ce groupement sépare parfois des choses connexes et entraîne des répétitions; mais dans une matière si vaste et si compliquée, ce défaut était presque inévitable. La description des usages est agrémentée d'anecdotes vivantes, de faits réels ou au moins de récits ayant cours parmi les Arabes. Deux appendices dressent la liste des tribus de Moab et du Negeb, et deux racontent l'exode des Azeizat à Madaba et l'histoire d'Ibrahim at-Toual, l'un de ces bédouins chrétiens. Le volume est illustré d'une carte et de vingt photographies. L'œuvre du P. Jaussen est fort méritoire, étant le fruit d'observations directes, patientes et consciencieuses. Elle est aussi fort intéressante, en elle-même d'abord, et encore par les rapprochements qu'elle permet d'établir avec les usages bibliques. L'auteur a laissé le plus souvent aux lecteurs le soin de faire les comparaisons, et il s'est borné à signaler les plus saillantes.

Une Préface du P. Lagrange indique les rapports de l'ouvrage avec les études bibliques, loue à juste titre la sincérité de l'auteur et explique celle des Arabes, interlocuteurs de P. Jaussen. La comparaison avec le vieil Hérodote, loin de recommander le livre, serait plutôt de nature à faire tenir son contenu en suspicion. Mais le P. Jaussen n'a pas la crédulité du Père de l'histoire.

E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 5e série. Paris, Librairie mondiale, s. d., petit in-8 carré de 388 p., avec 18 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 2. *Gayetez d'Esculape*, par les Drs WILKOWSKI et CABANÈS. Paris, Maloine, 1909, in-8 de 487 p., avec 58 grav. hors texte et dans le texte, 5 fr. — 3. *Les Heures libres. Curiosités historiques des temps passés*, recueillies « ad usum medici », par PIERRE PIC. Paris, Steinheil, 1908, in-18 de 388 p., avec 80 reproductions de portraits anciens, 8 fr. — 4. *Le Dr Gruby, notes et souvenirs*, par L. LE LEU. Paris, Stock, 1908, in-16 de XI-279 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 5. *La Herencia, hipótesis acerca del sueño optimismo cientifico*, por el P. ZACARIAS MARTINEZ-NUÑEZ. Madrid, Saenz de Jubera, 1907, petit in-8 de XXIV-332 p., 5 fr. — 6. *La Finalidad en la ciencia*, por el P. ZACARIAS MARTINEZ-NUÑEZ. Madrid, Saenz de Jubera, 1907, petit in-8 de XI-418 p., 5 fr. — 7. *L'Évolution de la vie*, par H. CHARLTON BASTIAN, trad. par H. DE VARIGNY et Mlle G. de VARIGNY. Paris, Alcan, 1908, in-8 cartonné de VII-272 p., avec 12 fig. et 12 planches, 6 fr. — 8. *La Fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociales*, par le Dr SICARD DE PLAUZOLES. Paris, Giard et Brière, 1908, in 8 de 395 p., 6 fr. — 9. *Psychologie des neurasthéniques*, par le Dr PAUL HARTENBERG. Paris, Alcan, 1908, in-16 de 248 p., 3 fr. 50. — 10. *Thérapeutique hydro-minérale des maladies vénériennes*, par le Dr H. PELON. Paris, F.-R. de Rudeval, 1908, in-18 de 404 p., 5 fr. — 11. *L'Hygiène par les cures thermales*, par le Dr H. MAUBAN. Paris, Delagrave, s. d., in-18 carré de IV-223 p., 1 fr. 50. — 12. *Hygiène du cardiaque*, par le Dr CH. FIESSINGER. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de XI-215 p., 1 fr. 50. — 13. *Hygiène de la peau et du cuir chevelu*, par le Dr E. BODIN. Paris, Delagrave, s. d., in-18 cartonné de 194 p., 2 fr. 50. — 14. *Puériculture et hygiène infantile*, conférences faites pour l'enseignement des jeunes filles, par MM. BUÉ, DÉLÉARDE, GAUDIER, LAMBLING, OUÏ et V. DUBRON. Paris, Alcan, 1908, in-16 de III-182 p., 2 fr. — 15. *Un Danger social. La Purgation*, par le Dr BURLUREAUX. 2e éd. Paris, Perrin, 1908, in-18 de X-157 p., 2 fr. — 16. *La Santé par la respiration. Cours complet de gymnastique respiratoire*, par le Dr VICTOR ARNULPHY. 2e éd. Paris, Beaudelot, 1908, in-16 de IV-83 p., 2 fr. — 17. *Botanique médicale au presbytère*, par Un Curé de campagne. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 285 p., 4 fr. — 18. *International Catalogue of Scientific Literature*. L. *General Biology*. Fasc. 4 et 5. London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1906-1907, 2 vol. in-8 de VIII-148 et VIII-141 p., 26 fr. 50. — 19. *International Catalogue of Scientific Literature*. R. *Bacteriology*. Fasc. 4 et 5. London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1906-1907, 2 vol. in-8 de VIII-500 et VII-837 p., 50 fr. — 20. *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr BOISSARIE. Nouvelle édition contenant les guérisons les plus récentes et illustrée de 50 similigravures. Paris, Téqui, 1908, in-8 de LXIII-380 p., 3 fr. 50. — 21. *La Faculté de médecine de Paris et la Justice des Juifs*, par le Dr F. BOÉ. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-8 de 189 p., 2 fr.

1. — Le Dr Cabanès, continuant le cours de ses recherches, nous donne aujourd'hui la cinquième série des *Indiscrétions de l'histoire*. Ce volume ne le cède aux précédents ni en intérêt ni en érudition. Un premier et assez long chapitre est consacré à ces procédures, tout au

moins singulières, assez fréquentes au moyen âge, que l'on retrouve jusques et y compris la Révolution, et dont on peut voir une réminiscence, même dans un jugement de 1845. Le Dr Cabanès cite nombre de faits où les animaux ont, sinon comparu en justice, du moins été condamnés avec toute la solennité et les formes de l'appareil judiciaire d'antan. Comment cet usage singulier a-t-il pu persister aussi longtemps? L'auteur conclut avec Ménabrea qui, l'un des premiers parmi les contemporains, a fait une étude spéciale de la question, que les procédures faites contre les animaux, quelque bizarres et étranges qu'elles puissent paraître à première vue, étaient surtout symboliques; elles n'avaient vraisemblablement d'autre but que de raviver l'idée de la justice universelle chez des peuples grossiers qu'il fallait impressionner par des enseignements caractéristiques et fortement découpés. Puis viennent deux chapitres curieux au point de vue historique, sur les enquêtes matrimoniales au seizième siècle, et la façon dont se mariaient les rois deux siècles plus tard. Ils ne manquent pas de détails fort piquants. Le Dr Cabanès aborde ensuite l'étude de différents problèmes médico-historiques : Charles-Quint devant la pathologie morbide; la Folie de Don Carlos; le Mystère de la naissance et de la mort de Cyrano; la Prise de tabac de Santeuil; Un Régicide ignoré; la Revanche de Diafoirus. Ces questions sont étudiées avec d'amples détails et de nombreuses références sont citées. On peut être surpris, à propos de la mort de Santeuil, de ne point mentionner tout au moins la relation qu'on en trouve dans le *Menagiana*. Peut-être aussi la conclusion de ce chapitre, en ce qui concerne la cause de la mort, paraîtra-t-elle bien indécise à beaucoup de médecins. Le Dr Cabanès me permettra aussi de lui signaler une petite erreur qu'il a commise par inadvertance à la note de la page 178 : texte italien, au lieu de texte espagnol. L'ouvrage se termine par quelques variétés révolutionnaires : Mirabeau fut-il empoisonné? A-t-il existé des tanneries de peau humaine? Condorcet est-il mort de faim? Le Coup de pistolet du gendarme Merda. En somme, cette série des *Indiscrétions de l'histoire* est des plus intéressantes, en dépit d'une documentation peut-être insuffisante sur quelques rares points.

2.— En réunissant sous le titre de *Gayetez d'Esculape* une étude des plus copieuses sur l'instrument de Molière (révérence parler), accompagnée en outre de force gravures, et des chapitres anecdotiques sur les médecins et les malades, les Dr Wilkowsky et Cabanès ont voulu, sans doute, procurer quelques moments de douce gaieté à ceux de leurs confrères que la contemplation continuelle des misères humaines porterait à la misanthropie ou à la tristesse. L'histoire du clystère notamment est curieuse et forme un tout bien coordonné. Le reste est une suite plus ou moins décousue d'anecdotes, fort amusantes pour la plupart.

Nous avons été surpris de ne point trouver le pendant du trait relatif à la tombe d'un apothicaire de Nuremberg, nous voulons dire les deux vers composés au dix-huitième siècle, comme épitaphe à la mémoire d'un apothicaire célèbre de l'époque :

Ci gist qui pour un quart d'escu
S'agenouillait devant un...

Le choix de certaines citations n'est pas des plus judicieux, et le dossier (si je puis m'exprimer ainsi) de plusieurs médecins ou professeurs célèbres est par trop incomplet : c'est ainsi que l'on a passé sous silence les meilleurs traits de Gui Patin, et les examens les plus divertissants de Baillon. Mais les auteurs pourront combler ces lacunes pour leur prochaine édition.

3. — Comme le recueil précédent, *les Heures libres, curiosités historiques des temps passés* ont été réunies par un éditeur parisien qui se dissimule sous le pseudonyme de Pierre Pic, *ad usum medicorum*. Les anecdotes médicales y fourmillent, mais l'ensemble de l'ouvrage a plutôt un caractère historique et assez libertin. L'éditeur s'en excuse en disant qu'il a fait sa compilation *ad usum medici* et que, s'il lui est arrivé de donner d'aussi amples détails sur les mœurs intimes de l'avant-dernier siècle, c'est que les pratiques dépravées d'alors intéressent le médecin au titre pathologique. Il a estimé surtout qu'on ne peut se faire une juste idée d'une époque, si, par pudibonderie, on passe sous silence les faits scabreux qui en dénoncent la plus ou moins grande immoralité. L'auteur a cherché à conserver dans les extraits qu'il donne par suites tirées de recueils ou d'auteurs différents, un ordre vaguement chronologique. Le présent volume, qui correspond à peu près à la première moitié du dix-huitième siècle, sera bientôt suivi d'une série qui comprendra la fin du règne de Louis XV, après la mort de la Pompadour, et la période pré-révolutionnaire. Il intéressera à coup sûr le monde médical, mais il ne saurait être mis, en raison même de son caractère, entre toutes les mains. Disons, pour être complet, que les recueils suivants ont été plus spécialemnt mis à contribution par l'auteur : le *Ménagiana*, la *Correspondance de la duchesse d'Orléans*, le *Journal* de Mathieu Marais, les *Souvenirs* de Jean Bouhier, les *Saillies d'esprit* de Gayot de Pitaval (peut-être eût-il mieux valu dépouiller la *Bibliothèque des gens de Cour* du même compilateur), les *Fastes de Louis XV*, les *Mémoires secrets* de Duclos, ceux du marquis d'Argenson, le *Journal* de Barbier et le *Recueil* de Maurepas.

4.—Valait-il la peine de consacrer plus qu'une simple notice biographique à la mémoire d'un médecin, juif hongrois, qui eut, il y a près d'un demi-siècle, son heure de célébrité, à cause de ses manières excentriques, et que nombre d'esprits sensés s'accordaient à considérer surtout comme un charlatan : *Le Docteur Gruby, Notes et souvenirs*?

Ce dernier eut surtout une clientèle de nerveux et de surmenés, et ses bizarres prescriptions n'avaient d'autre but que de frapper l'imagination des malades et de les distraire, au point de leur faire oublier la maladie imaginaire qui les obsédait. Il obtint des succès éclatants et durables, et l'on ne saurait nier que sa méthode, toute excentrique qu'elle était, ne fût excellente pour le monde très spécial de névropathes qui s'adressait à lui. Quant à son bagage scientifique, composé surtout d'articles de revue et de communications à l'Académie des sciences, qu'il rédigea dans les quinze premières années de sa carrière médicale, il est bien maigre, nullement original, et ne suffira point pour faire passer son nom à la postérité.

5 et 6. — Le P. Martinez-Nuñez n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*. Ici même paraisait, il y a quelque dix ans, un compte rendu de ses premières études de philosophie biologique. Il nous en donne aujourd'hui la suite : *La Herencia, hypótesis acerca del sueño optimismo científico*, ouvrage qui paraît sous les auspices et avec une Préface du professeur bien connu, le Dr Cajal. L'auteur passe en revue la plupart des écrivains qui se sont occupés de la question de l'hérédité, réfutant, avec une logique des plus serrées, les opinions de Haekel, de Weismann et autres, en même temps que les doctrines transformistes de Darwin. Il rappelle les divers modes de reproduction des êtres vivants, s'étend sur les mystères de la fécondation et les théories relatives à celle-ci, étudiant la composition et la structure cellulaires, pour en arriver à cette conclusion que, malgré tous leurs travaux, les biologistes n'ont pu parvenir à rendre compte des phénomènes de fécondation où tout reste inexplicable. Dans un style simple et clair, il fait la critique des différentes théories sur l'hérédité des caractères physiques normaux et des qualités physiologiques, celle des caractères pathologiques, l'hérédité psychique et celle des caractères acquis. L'auteur fait ressortir les contradictions des matérialistes systématiques à propos de l'hérédité, question dans laquelle, dit-il, il y a quelque chose de plus que des mouvements et des réactions et des formules chimiques, ajoutant que l'investigateur qui cherche à la résoudre en s'appuyant exclusivement sur la science des atomes court le risque de se tromper quatre-vingt-dix fois sur cent. Il insiste sur la nécessité d'étudier cette question à la lumière de la philosophie, déplorant le mépris affecté par les expérimentateurs d'aujourd'hui à l'égard de la métaphysique, sans le secours de laquelle leurs tentatives sont incapables de trouver la solution satisfaisante des grands problèmes biologiques. Il proclame le problème de l'hérédité enveloppé du plus profond mystère et ce, pour longtemps, pour toujours même, il est probable. Le savant augustin donne la théorie scholastique du composé humain et il ne se range pas à l'opinion de saint Thomas d'Aquin, dont l'hypothèse des

trois *formes* ou *âmes* lui semble peu conforme à la simplicité avec laquelle Dieu agit dans la nature, et aux observations de la pathologie expérimentale interprétées philosophiquemnt. Il termine par quelques lignes sur la spiritualité de l'âme démontrée par des raisons philosophiques, et par des considérations sur le déterminisme et le matérialisme au sujet de la liberté qui est le trésor le plus précieux de l'âme, et sur la possibilité de modifier l'hérédité des associations cellulaires par l'éducation, par l'influence de l'entourage, des bonnes lectures et surtout par la grâce de Dieu qui donne toujours la force de triompher de tout : la grâce méconnue des investigateurs actuels de l'univers sensible mais qui est la plus puissante des énergies et bien évidente dans le monde de l'esprit. A la suite de cette étude, viennent deux lettres pleines d'humour à propos de l'optimisme scientifique ; ces lettres ayant déjà été traduites en français, nous nous contentons simplement de les mentionner. — Dans *la Finalidad en la ciencia*, du même auteur, celui-ci s'attache à démontrer qu'il n'y a rien dans la création qui ne soit fait dans un but déterminé. Il établit la distinction entre le monde organique et l'inorganique, combat, chemin faisant, le mécanicisme et nombre d'autres théories absolument impuissantes à donner une explication satisfaisante des phénomènes physiques. Tous les articles de foi des matérialistes sont des affirmations sans preuves, des mots vides de sens. L'auteur, sans y insister autrement, fait ressortir le contraste entre le pédantisme de certains prétendus savants d'aujourd'hui, si affirmatifs au nom de la science, et la modestie de ceux d'autrefois. Il termine en disant que les considérations générales philosophiques ne suffisent plus maintenant pour combattre les adversaires de la foi : d'où la nécesité pour l'apologiste catholique de se tenir soigneusement au courant des progrès de la science, afin de n'être pas pris au dépourvu par les adeptes du matérialisme qui emploient des armes nouvelles, tout au moins en apparence.

7. — C'est dans un esprit diamétralement opposé aux deux ouvrages précédents qu'est rédigée *l'Évolution de la vie*, du Dr Charlton Bastian. Il est resté un fervent adepte de l'hétérogénèse. Nous mentionnerons à peine ses critiques à propos de ce que l'on est convenu d'appeler les variations de la doctrine microbienne. D'ailleurs, le traducteur lui-même a surtout insisté sur la tentative de reprise, par l'auteur, de la question de la génération spontanée, ou plutôt de l'archébiose, de la genèse de matière vivante hors de matière non vivante. Pour ceux qui n'admettent pas l'idée d'un Dieu créateur, il semble de toute nécessité que la vie ait dû apparaître spontanément sur le globe, c'est-à-dire en vertu de l'évolution naturelle et des lois qui régisssent la matière inorganique : sous l'influence de ces causes, telles combinaisons

chimiques nouvelles se sont produites, présentant les caractères spéciaux de ce que nous appelons la vie. L'auteur convient que cette manière de voir ne simplifie guère le problème : car il reste à expliquer comment les êtres rudimentaires produits par ces (prétendues) combinaisons chimiques, ont eu tendance à évoluer, à devenir des formes plus complexes, comment l'homme procède de l'amibe, comment un organisme aussi élémentaire est l'ancêtre initial d'êtres pourvus d'une conscience aussi développée et d'une intelligence aussi riche. Quoique Pasteur ait eu raison de ses adversaires, dans son célèbre mémoire de 1862, nombre de ceux-ci n'ont pas été convaincus, et ils ont continué à étudier le problème non résolu de la genèse de la vie. Même, pour notre auteur, Pasteur n'avait pas raison, dans le fond. Pour appuyer son assertion, il entreprend de démontrer que, dans les liquides qui ont subi des températures reconnues communément aptes à tuer les germes préexistants, s'il y en avait, on trouve des êtres vivants. Ces êtres, dit-il, ne peuvent venir des germes, spores ou œufs, d'êtres préexistants : donc, ils se sont produits *de novo*, par archébiose. Mais on est en droit de se demander s'il n'y a pas de causes d'erreur dans les expériences soi-disant si concluantes de M. Bastian : ont-elles été faites dans les conditions requises? La chaleur a-t-elle été maintenue à la fois assez forte et pendant un temps suffisamment long pour tuer les germes quels qu'ils soient? Toute cause de contamination nouvelle, après la la stérilisation, a-t-elle été soigneusement évitée? En un mot, il faut s'assurer de la réalité des faits sur lesquels M. Bastian édifie sa doctrine. L'ancien adversaire de Pasteur est revenu à la charge après un silence de vingt ans; s'il est convaincu de l'existence de l'archébiose, ses théories ne seront certainement pas admises sans discussion; il est même probable qu'en fin de compte elles ne feront pas plus d'adeptes que précédemment.

8. — L'auteur de *la Fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociales* est de ceux qui admettent comme juste le mouvement de révolution libératrice qui se produit « contre la morale sexuelle orthodoxe et traditionnelle, contre les mœurs d'hypocrisie et les souffrances qui résultent (pour la femme) de préjugés séculaires et du milieu social. Il convient pourtant que, pour rencontrer la vérité, il ne suffit pas de prendre simplement le contrepied de cette morale : « Pousser la liberté sexuelle jusqu'à l'absolue licence, réduire l'amour au seul plaisir individuel, ne donner à l'acte sexuel d'autre but que la volupté, considérer l'enfant comme un accident, comme un risque qu'il faut écarter au même titre que la maladie, c'est là, il faut le dire hautement, un grave symptôme de la dissolution de l'instinct sexuel et de la régression où aboutit l'individualisme... Si nous rejetons, dit-il plus loin, la morale orthodoxe et rationnelle, il est de toute nécessité de

lui substituer une éthique rationnelle, appuyée sur les données de la science. Ne donner à l'homme d'autre règle que la satisfaction de ses caprices érotiques, c'est ramener l'humanité par delà les temps préhistoriques, et la faire descendre bien au-dessous de l'animalité. » Ces deux citations suffiront à montrer dans quel esprit l'ouvrage a été conçu; on y trouve d'excellentes choses, notamment au sujet de certains préjugés sociaux que l'auteur combat de son mieux. Mais, à notre avis, le plus simple serait de s'en tenir, en matière de fonction sexuelle, aux règles de la morale chrétienne qui ont prévu tous les cas, et dont l'observation, sans s'arrêter autrement aux préjugés sociaux, concourt au plus grand bien de la société.

9.— Les travaux sur la neurasthénie se sont multipliés en ces dernières années. Pourtant, dans son travail : *Psychologie des neurasthéniques*, le Dr Paul Hartenberg a su faire œuvre originale et neuve. Laissant de côté, à dessein, toute description clinique de la névrose, déjà faite d'une façon aussi satisfaisante que possible par maints auteurs, il s'est appliqué tout spécialement à l'analyse de l'état mental des malades et à l'étude de leurs troubles cérébraux, stigmates affectifs (fatigue, tristesse, émotivité), asthénie psychique, troubles volontaires (insuffisance d'impulsion, d'élaboration et de décision, d'exécution), complications psychiques (phobies, folie du doute, manies mentales, aboulie, etc.). Après nombre de pages pleines de considérations inédites, de citations littéraires, de confessions personnelles, l'auteur fixe les divers types psychiques de neurasthéniques, et croit être arrivé à « présenter une description assez exacte et assez nette de la mentalité de ces malades pour que ces derniers puissent s'y reconnaître comme dans un miroir ». Comme conclusions finales, il estime que la neurasthénie est bien la maladie de la dépression nerveuse et point cependant une maladie psychique en elle-même.

10 et 11. — L'usage des eaux minérales dans les maladies vénériennes est connu et préconisé depuis des siècles, et il en est question dans nombre d'ouvrages. Pourtant, aucun travail d'ensemble de quelque importance n'avait été tenté jusqu'à présent; l'étude du Dr Pelon intitulée : *Thérapeutique hydro-minérale des maladies vénériennes* était, d'ailleurs, d'autant plus ardue pour le passé que, non seulement la confusion existait entre les maladies vénériennes, mais encore que la plupart des auteurs antérieurs au deuxième quart du siècle dernier, faisaient entrer dans le cadre de ces maladies une foule d'affections totalement étrangères. Le Dr Pelon a cru faire œuvre utile en mettant au point la question toujours d'actualité, et très importante, des cures hydro-minérales dans les maladies vénériennes. On peut reprocher à l'auteur l'emploi d'une orthographe irrationnelle dans certains mots pourtant courants (*hydrargirique*,

au lieu de hydrargyrique, p. 275) et de néologismes, tout au moins inutiles (*remontement*! de l'état général). — Dans l'*Hygiène par les cures thermales*, le Dr Mauban met en lumière l'extrême abondance des ressources hydro-minérales de notre pays, tout en laissant aux stations étrangères leur place méritée. Il l'a fait avec toute la méthode et la concision nécessaires, sans toutefois négliger aucune des faces intéressantes de la question : principes actifs des eaux, modes d'application, conditions climatériques, radio-activité, moyens adjuvants, classification, indications particulières de leur emploi, stations en particulier. Il y a lieu de signaler dans cette énumération quelques lacunes regrettables, notamment les sources salines de Besançon, qui peuvent rivaliser avec celles de Salins du Jura.

12, 13 et 14. — L'*Hygiène du cardiaque*, du Dr Fiessinger, appartient, comme le précédent et le suivant, à la « Collection d'hygiène pratique et familiale ». Il s'adresse bien plus au public qu'aux médecins, et s'inspire surtout de l'enseignement du Dr Huchard. L'auteur insiste plus particulièrement sur la nécessité de porter un diagnostic juste et de ne pas s'arrêter aux analogies de surface. « L'hygiène du cardiaque, ajoute-t-il, ne manque pas à ses promesses; elle n'édicte pas de règles d'efficacité incertaine. Elle soulage toujours et guérit souvent. Il est difficile de demander davantage ». La conclusion du livre est que bien rares sont les maladies cardiaques qui ne permettent pas d'espérer une amélioration immédiate et une survie très longue. — C'est également pour faire comprendre au public non médical « la raison, le pourquoi des pratiques que l'on recommande, afin de permettre, dans chaque cas particulier, leur application intelligente et partant efficace », que le Dr Bodin a composé son *Hygiène de la peau et du cuir chevelu*. Ce n'est point un simple recueil des soins hygiéniques préconisés par les différents auteurs, ni un formulaire sans explications. L'auteur commence par des notions sommaires sur l'anatomie et la physiologie de la peau, et sur l'étiologie des maladies cutanées; puis il étudie quels sont les soins à prendre pour entretenir la peau dans son état normal, pour en prévenir les maladies de quelque nature qu'elles soient. Une série de recettes relatives à différentes affections termine le volume. — Sous le titre : *Puériculture et hygiène infantile* ont été réunies différentes conférences faites à Lille pour l'enseignement complémentaire des jeunes filles : les Principes généraux de l'alimentation, par le Dr Lambling; l'Hygiène de la première enfance : 1° allaitement maternel, 2° allaitement artificiel, par le Dr Oui, le Sevrage; l'Hygiène générale du nouveau-né, par le Dr Bué ; les Maladies évitables de l'enfance, par le prof. Déléarde; l'Éducation physique de l'enfance, par le Dr Gaudier; l'École préparatoire des mères, par V. Dubron. Tels sont les sujets étudiés dans ce petit livre, et qui,

à ce qu'il semble, devraient être destinés à des jeunes femmes plutôt qu'à des jeunes filles.

15. — Il est peu probable que le Dr Burlureaux arrive à combattre efficacement, par son nouveau livre, ce qu'il appelle : *Un Danger social. La Purgation*. Cette pratique a résisté à toutes les railleries dont elle a été l'objet depuis Molière, et même la plupart des médecins sont convaincus de son efficacité, tant, du moins, qu'on n'en fait pas abus. Le Dr Burlureaux exagère, peut-être à dessein, les dangers qu'elle présente, mais il n'en paraît pas moins convaincu : car, dit-il, « pour ma part, je n'ai pu me résigner plus longtemeps à assister au spectacle de la continuation d'une erreur aussi fâcheuse, sans pousser un cri d'alarme : et c'est vraiment avec la conscience de remplir un devoir que j'ai essayé de dénoncer le danger social (?) des évacuations provoquées. »

16. — Pour le Dr Arnulphy, une bonne respiration est la base de tous les exercices de force et d'endurance. Aussi, convaincu de cette vérité, s'est-il décidé à donner son *Cours complet de gymnastique respiratoire. La Santé par la respiration*. D'ailleurs, dit-il, il faut apprendre à respirer, puisque la civilisation nous a fait oublier ce que la nature nous avait appris. La respiration est étudiée par l'auteur, d'abord au point de vue exotérique, puis au point de vue esotérique, car il est quelque peu occultiste, pour ne pas dire beaucoup. La brochure se termine par l'indication des maladies, et elles sont nombreuses, que l'on peut, d'après lui, arriver à combattre par la gymnastique opératoire préconisée.

17. — L'ouvrage intitulé : *Botanique médicale au presbytère*, par un curé de campagne, est un traité sous forme de dictionnaire, de médecine par les simples, à l'usage du public. Assurément il y a de bonnes choses dans ce livre, mais il est à craindre qu'il ne fasse, comme tous les traités populaires de médecine, plus de mal que de bien à ceux auxquels il prétend venir en aide.

18 et 19. — Nous avons rendu compte naguère des premiers volumes de l'*International catalogue of scientific Literature*. Les fascicules IV et V concernant la biologie générale (*General Biology*) et deux autres, portant les mêmes numéros d'ordre, relatifs à la bactériologie (*Bacteriology*) viennent de paraître. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de cette publication, unique dans son genre, appelée à rendre les plus grands services aux savants, malgré les quelques rares et d'ailleurs inévitables lacunes qu'elle renferme. Nous rappellerons en quelques mots le système qui a été adopté par les auteurs. Chaque volume comprend trois parties : *a*) titres et index en quatre langues; *b*) catalogue des auteurs cités; *c*) liste des sujets. Cette dernière est divisée en sections dont chacune est signalée par

un nombre de quatre chiffres compris entre 000 et 9999, (numéro d'ordre), et les nombres se suivent par ordre de grandeur. Pour trouver les publications traitant d'un sujet quelconque, le lecteur peut consulter l'index des titres. Les chiffres donnés dans cet index sont les numéros d'ordre, et peuvent servir tout d'abord à trouver la page même où les sujets sont rapportés. Dans la liste des auteurs, les chiffres placés après chaque nom entre crochets sont les numéros d'ordre. Pour expliquer les abréviations qui servent à désigner les publications périodiques, on a réuni à la fin de chaque volume la liste de ces dernières, en regard des signes d'abréviation. Chaque volume comprend la littérature d'une année exclusivement, avec cependant les numéros omis de la précédente.

20. — La nouvelle édition de *l'Œuvre de Lourdes* a été publiée à l'occasion des fêtes du cinquantenaire des apparitions de la Sainte Vierge à Bernadette. Le Dr Boissarie y résume les principales guérisons obtenues ces dernières années. Une partie importante du volume est consacrée à l'histoire des apparitions et à celle de Bernadette; on y trouve encore une description détaillée du Bureau des constatations avec les épisodes, les incidents des séances, les études sur la suggestion, les polémiques soulevées, même celle toute récente qui a trait à la fermeture de Lourdes, si vivement réclamée par quelques mécréants au nom de l'hygiène. Les guérisons mentionnées ont été soumises au jugement de professeurs de médecine, quelles que fussent leurs opinions religieuses : si plusieurs ne se sont pas inclinés, tous demeurent d'accord pour attester la sincérité des efforts faits par l'auteur pour arriver à la connaissance de la vérité.

21. — L'intention qui a guidé le Dr Boé dans la publication de son opuscule : *La Faculté de médecine de Paris et la Justice des juifs*, est, à n'en pas douter, des meilleures; mais on reprochera, à bon droit, à l'auteur, de voir les juifs partout, même où ils ne sont pas. Quoi qu'il en soit, demander la suppression de la Faculté de médecine de Paris, à cause de quelques injustices qui ont pu être commises dans des concours, paraîtra bien excessif. Je doute même que les oculistes présents et à venir, auxquels l'opuscule s'adresse tout spécialement, puissent approuver la conclusion du Dr Boé, quelque vrais que soient ou paraissent les faits sur lesquels il s'appuie. Et puis, les écarts et les violences de langage constitueront toujours un mauvais moyen de défense d'une cause, fût-elle des meilleures. Cela ne saurait signifier que la brochure du Dr Boé ne mérite pas d'être lue; elle est de nature à intéresser tous les médecins, quelle que puisse être leur façon d'envisager la question traitée.

Dr J.-L. de Sainte-Marie.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1 et 2. *Histoire générale du théâtre en France.* II. *La Comédie. Moyen-âge et Renaissance.* III. *La Comédie. Dix-septième siècle*, par Eugène Lintilhac. Paris, Flammarion, s. d., 2 vol. in-16 de 427 et 450 p., 7 fr. — 3. *Molière*, par Eugène Rigal. Paris, Hachette, 1908, 2 vol. in-16 de vii-309 et 335 p., 7 fr. — 4. *Molière. Les Théâtres, le public et les comédiens de son temps*, par Karl Mantzius; trad. du danois par Maurice Pellisson. Paris, Colin, s. d., in-8 de xvi-315 p., avec 40 grav., 5 fr. — 5. *Jean Racine*, par Jules Lemaître. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-16 de 328 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Théâtre édifiant. Cervantes. Tirso de Molina, Calderon*, par Marcel Dieulafoy. Paris, Bloud, 1907, in-16 de 353 p., 3 fr. 50. — 7. *The Four Daughters of God. A Study of the Versions of this Allegory, with especial reference to those in Latin, French and English*, by Hope Traver. Philadelphia, John C. Winston, 1907, in-8 de 173 et 1 pl. — 8. *Méphistophélès et le Problème du mal dans le drame de Faust*, par A. Dragon. Paris, Sansot, 1907, petit in-12 de 93 p., 1 fr. — 9. *Philosophie et drame. Essai d'une explication des drames wagnériens*, par Gustave Robert. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de ii-263 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Évolution du théâtre contemporain*, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. Paris, Mercure de France, 1908, in-16 de xv-303 p., 3 fr. 50. — 11. *La Science au théâtre. Étude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne*, par A. de Vaulabelle et Ch. Hémardinquer. Paris, Henry Paulin, 1903, in-8 de 291 p., avec de nombreuses gravures, 5 fr.

1 et 2. — M. Eugène Lintilhac poursuit avec ardeur, intelligence et persévérance le grand dessein de nous donner une *Histoire générale du théâtre en France.* Au premier volume qui avait pour sujet *le Théâtre sérieux au moyen âge*, et dont nous avons rendu compte, ont succédé avec une régularité louable et que rendent plus méritoire encore le labeur et les difficultés inhérentes à une matière surabondante et très complexe, le second et le troisième : *La Comédie. Moyen âge et Renaissance.* — *La Comédie. Dix-septième siècle.* Dans la Préface du second volume, l'auteur explique la modification apportée par lui à son premier plan. Il ne mènera plus de front l'examen des divers genres dramatiques en chaque siècle, mais publiera de suite l'histoire entière de la comédie. Quand celle-ci sera terminée, il reprendra l'histoire du théâtre sérieux et suivra le courant tragique « depuis ses sources très mêlées à la Renaissance et durant le premier tiers du xviie siècle, à travers sa belle unité pendant le reste de ce siècle et parmi ses ramifications capricieuses au xviiie, jusqu'à son confluent final avec la comédie dans les variétés vivaces du drame moderne ».

— La première période de l'histoire de la comédie, contenue dans le second volume, comprend l'évolution des genres comiques du moyen âge, avec celle de la comédie régulière jusqu'à la *Mélite* de Corneille (1629). Après une Introduction, dans laquelle l'auteur examine *le Problème des origines*, il débrouille sa matière en neuf chapitres intitulés : I. La Scène et les auteurs comiques au moyen âge. II. La Comédie médiévale du xiiie au xve siècle. III. La Comédie médiévale au xve et au xvie siècle. Les « Moralités » comiques. IV. La Comédie médiévale au xve et au xvie siècle. Les Sermons joyeux et

les Monologues dramatiques. V. La Comédie médiévale au xve et au xvie siècle. Les Sotties et les Farces. VI. La Comédie médiévale au xve et au xvie siècle. Les petits Chefs-d'œuvre de la Farce. VII. La Comédie régulière. Origines et représentations. VIII. La Comédie régulière, de Jodelle à Larivey. IX. La Comédie régulière de Larivey à Corneille. — La somme d'instruction et d'information préalables requise pour traiter ensemble ces divers sujets est effrayante. Aussi l'exposé de M. Lintilhac n'est-il pas sans défauts. Mais les qualités l'emportent et il en est de remarquables. Parmi les pages dont le mérite et l'intérêt nous ont frappé, nous citerons la rapide, mais ingénieuse caractéristique des pièces latines de Ravisius Textor (p. 204), l'analyse et l'appréciation de la farce de la *Cornette* (p. 229), celles de *Pathelin* (p. 260) et des comédies d'*Eugène* (p. 300) et des *Contens* (p. 378); les notions extraites des Préfaces de certains auteurs dramatiques de la Renaissance (p. 276 et suiv.); l'examen du théâtre de Larivey et de sa part d'originalité (p. 248, 268). Considéré dans son tout, ce volume est une œuvre utile et intéressante. — Il en est de même du suivant, qui contient l'histoire de la comédie au xviie siècle. Il est précédé d'une Introduction : *Les Théâtres de Paris au* xviie *siècle* et comprend sept chapitres : I. De Corneille à Scarron. II. De Scarron à Molière. III. La Comédie d'intrigue, la Comédie-ballet et la Comédie mythologique dans Molière. IV. La Farce, la Comédie de mœurs et la Comédie de caractère dans Molière, jusqu'à *Tartuffe*. V. La Farce, la Comédie de mœurs et la Comédie de caractère dans Molière, de *Tartuffe* au *Malade imaginaire*. VI. Les Contemporains de Molière. VII. Les Successeurs immédiats de Molière jusqu'à Dancourt. — Outre sa valeur d'ensemble, un peu déparée çà et là par quelque hâte et quelques *lapsus*, nous avons relevé, au cours de notre lecture, très instructive, d'excellentes parties : les pages relatives aux *ballets* (p. 170), le rapprochement de *la Princesse d'Élide* avec le théâtre de Marivaux p. (182), les observations sur la persistance de l'ancienne farce française (p. 291) et les origines de la comédie de mœurs (*passim*), l'analyse et l'appréciation du *Chevalier à la mode* (p.403), enfin le très utile résumé du volume (p. 427). Dans ce volume comme dans le précédent, M. Lintilhac, grâce à une enquête diligente et fervente, a remis en lumière bien des ouvrages et des faits trop oubliés. L'abondance de ses citations, presque toujours bien choisies, jette sur son exposé de vives et précises lumières. On doit le louer de la réserve relative qu'il a gardée et de sa préoccupation de « la mesure dans laquelle l'étroitesse moderne des bienséances se concilie avec les nécessités d'une histoire du théâtre *gaulois* » (II, p. 5). Un éloge particulier est dû ici à son zèle bibliographique, qui se manifeste non seulement dans les constantes indications de ses notes courantes, mais en des

appendices spéciaux et notamment dans celui qui a pour titre : « Conseils pour documenter les questions de théâtre » (III, p. 441). — Nous faisons de sérieux et sincères souhaits pour que M. Lintilhac puisse mener son grand ouvrage à son terme, et c'est dans un esprit de véritable sympathie littéraire que nous reproduisons son « Avis au lecteur pour la suite de cet ouvrage », placé en tête du troisième volume : « Le présent volume conduit l'histoire des genres comiques jusqu'à la naissance de la grande comédie de mœurs, vers la fin du XVIIe siècle. — Le suivant poursuivra cette histoire jusqu'au seuil du XIXe siècle. — En deux autres volumes, nous exposerons l'évolution parallèle des genres sérieux, depuis le XVIe siècle jusqu'à la même date (*la Tragédie, la Tragi-Comédie et la Pastorale, des origines au milieu du* XVIIe *siècle* ; — *la Tragédie et le Drame du milieu du* XVIIe *siècle à la fin du* XVIIIe). — Nous aurons ainsi suivi les deux grands courants, le comique et le tragique, depuis leurs sources jusqu'à leur vaste confluent qui est essentiellement le théâtre du XIXe siècle, dont l'étude occupera trois volumes. — L'ouvrage se terminera par un tableau du théâtre contemporain et un résumé de l'évolution de tous les genres dramatiques, depuis les origines jusqu'à la date même où paraîtra le dernier volume. — Celui-ci contiendra un index alphabétique des pièces et des auteurs cités au cours de tout l'ouvrage ».

3. — Les deux volumes consacrés à *Molière* par M. Eugène Rigal lui font le plus grand honneur. Ils accroîtront encore la renommée justement acquise à l'auteur des études sur *Alexandre Hardy* et sur *le Théâtre français avant la période classique.* Ce livre est issu d'un cours professé à l'Université de Montpellier et dont, certes, les auditeurs ne furent pas à plaindre, comme les lecteurs de l'ouvrage ne le seront pas. « Marquer, dit l'auteur, le plus nettement possible la courbe décrite par le génie de Molière; indiquer le caractère et le mérite propre de chaque pièce et les rapports essentiels des pièces entre elles; tourner en divers sens les plus importantes; varier les points de vue d'où elles peuvent être examinées; profiter des occasions les plus propices pour traiter rapidement les questions générales qui intéressent l'art de Molière et l'art classique tout entier; me rappeler, plus qu'on ne le fait parfois, que des comédies sont des œuvres de théâtre dont il est important de voir comment elles sont construites et comment l'auteur y a concilié ce qu'il lui plaisait d'y mettre d'observation précise, de satire hardie, d'idées ou de *thèses* fécondes avec ce qu'il devait au simple amusement de ses spectateurs; le plus souvent m'installer au cœur des œuvres et m'efforcer d'en bien voir la nature et l'organisation, — ce n'est peut-être pas là ce que j'ai fait, mais c'est à coup sûr ce que je me suis proposé de faire ».

M. Rigal nous parait avoir très bien rempli son objet. Il nous a donné une excellente *exégèse* de l'œuvre de Molière, examinée à fond avec une critique saine, judicieuse, très bien informée, visant à la justesse plus qu'à l'effet, mais abondant en observations exactes et fines. Un peu trop indulgent, comme il est assez naturel, pour les côtés fâcheux du génie et de l'œuvre de notre grand comique, il n'est pas cependant tombé dans la ridicule idolâtrie de certains *moliéristes*, et a su maintenir courageusement contre elle et contre son objet les droits de la raison et de la morale. En un temps où fleurissent, où sévissent dans la littérature et dans la critique la passion du paradoxe et la fureur du nouveau à tout prix, nous sommes heureux de signaler et de saluer dans M. Rigal et dans son livre un talent agréable et original sans doute, mais sincère, solide et sain.

4. — C'est à un point de vue assez différent que s'est placé M. Karl Mantzius en étudiant le même grand poète dans son ouvrage : *Molière, les Théâtres, le public et les comédiens de son temps.* La seconde partie du titre indique le caractère spécial du livre, qui dans l'original (car c'est ici une traduction, et M. Mantzius est un écrivain danois) s'appelle : *L'Époque de Molière* (*Molieretiden*), et se rattache à trois ouvrages précédents, non encore traduits, du même auteur : *L'Art théâtral dans l'antiquité*, — *L'Art théâtral à l'époque du moyen âge et de la Renaissance*, — *la Situation du théâtre anglais au temps de Shakespeare.* M. Mantzius est à la fois un comédien et un lettré. Il aime donc à étudier et à présenter, dans ses études sur l'histoire du théâtre, à la fois le côté poétique et le côté technique et professionnel, mais en donnant une attention particulière à celui-ci et en le mettant à profit pour éclairer celui-là. C'est ce qu'il a voulu faire dans le livre dont nous parlons. Le traducteur, M. Maurice Pellisson, s'en explique ainsi dans une Préface fort bien écrite, beaucoup mieux, pour le dire en passant, que la traduction elle-même, qui, à cet égard, laisse pas mal à désirer : « L'objet principal de l'auteur, nous dit-il, est d'exposer le développement du théâtre français au XVIIe siècle. S'il fut tenté, comme il l'avoue, d'écrire une vie de Molière, il a su résister à la tentation; et si, dans ce livre, Molière est au premier plan, c'est qu'il ne pouvait pas n'y pas être. Mais, d'ailleurs, on ne perd jamais de vue le milieu dans lequel il a vécu; on ne l'envisage que comme *primus inter pares*; on ne l'isole pas des comédiens qui furent ses camarades ou ses concurrents. Il nous est représenté surtout comme l'artisan des progrès en tous sens que fit alors la scène française; et ce que l'on nous montre en lui, c'est moins ses dons éminents d'observateur, de moraliste, de poète, que ses qualités supérieures d'« homme de théâtre ». Ainsi M. Mantzius ne s'écarte pas du dessein qu'il suivit dans ses ouvrages antérieurs... Avec beaucoup de diligence,

il a recueilli et rapproché une quantité de traits épars et, en les groupant patiemment, il s'est attaché à faire voir ce que fut Molière comme directeur de troupe, metteur en scène, *orateur*, acteur comique, acteur tragique, créateur d'un système nouveau de déclamation. Il y avait là, sans doute, un travail délicat, difficile, et qui, à certains égards, ne pouvait donner de pleins résultats. Mais M. Mantzius a réussi dans son entreprise presque autant qu'il se pouvait, et, grâce à lui, la physionomie de Molière « homme de théâtre » nous apparaît sinon complète, du moins distincte. C'est une nouveauté qui a bien son prix.» — Elle l'a sans doute, et c'est bien cet aspect du livre qui lui donne sa valeur. Sans être dénuée de tout mérite, la partie biographique et littéraire laisse beaucoup plus à désirer. Il y a en particulier fort à reprendre dans les appréciations de M. Mantzius en ce qui concerne les rapports de la vie et des œuvres de Molière avec la religion et la morale. Il partage en cela les préjugés trop répandus dans sa profession, où l'on considère le théâtre comme une institution sacrée, devant laquelle toute autre, si évidentes qu'en puissent être la supériorité morale et la nécessité sociale, est tenue de s'effacer, et qui n'a aucun compte à rendre à l'ordre public. C'est là une prétention à laquelle ne souscrira jamais aucun homme de sens. Ce parti pris peu raisonnable a été pour l'auteur danois l'occasion de divers faux pas, notamment dans l'exposé et l'appréciation du conflit, plus ou moins bien constaté, de son idole avec la célèbre Congrégation du Saint-Sacrement, affublée par ses adversaires du nom de « Cabale des dévots ». Sur cette association M. Mantzius s'en est aveuglément rapporté au livre, comme on dit, *tendancieux*, de M. Raoul Allier. Il est fâcheux qu'il n'ait pas eu connaissance des remarques, objections et réfutations du regretté P. Henri Chérot et de notre très distingué collaborateur M. Yves de la Brière. Quand il se permet de qualifier de « gredins » des hommes au nombre desquels figurait un Lamoignon, et dont, si leur zèle a pu parfois être un peu étroit, un peu excessif, du moins la vie habituelle, privée ou publique, et les œuvres quotidiennes, étaient assurément d'un meilleur exemple et d'une utilité plus certaine pour la société d'alors, que les faits et gestes, trop bien constatés, de la tribu des Béjart. M. Mantzius parle le langage de feuilles telles que chez nous *l'Action* ou *la Lanterne*, et non celui du bon sens. Mais, redisons-le, l'intérêt et le mérite de son ouvrage sont ailleurs. Ils résident dans le tableau net et vivant qu'il laisse dans l'esprit des formes et circonstances extérieures du théâtre et des caractères de l'art dramatique au XVIIe siècle avec application de ces traits historiques au génie et à l'œuvre de Molière. L'impression en est accrue par une illustration bien choisie et bien exécutée, qui jette sur le texte une agréable et

utile lumière. Parmi les quarante figures dont elle se compose nous relevons les suivantes : Acteurs de l'hôtel de Bourgogne, la Foire Saint-Germain vers 1670, une Scène de comédie, Louis XIII et Richelieu au *Petit-Bourbon*, la Scène du théâtre Richelieu, la Baraque de Chr. Contugi sur le Pont-Neuf, Turlupin, Scaramouche, Troupe de comédiens dans un château, Costume « à la Romaine », Costumes « à la Turque », Affiche du théâtre du Marais, Molière en *orateur*, Représentation théâtrale vers 1670, Dispositions des places sur la scène en 1726, Plan d'un théâtre français en 1752, les Comédiens italiens, d'après Watteau, Molière dans l'*Impromptu de Versailles*, Représentation de *la Princesse d'Élide*, Scène de *Georges Dandin*, Une représentation à Versailles : *le Malade imaginaire*, Une Page du registre de La Grange (mort de Molière).

5. — Le *Jean Racine* de M. Jules Lemaître, reproduction de dix conférences qui furent, comme on dit, très courues, est, fond et forme, un livre délicieux. Cela bien entendu et bien acquis, nous nous permettrons d'y relever quelques défauts. Selon une erreur habituelle à nos *universitaires*, mais que M. Lemaître était plus que d'autres à même d'éviter, le jansénisme y est présenté comme la plus pure fleur du christianisme, tandis que cette hérésie, malgré le rigorisme extravagant de sa morale, en fut une pernicieuse corruption. Traiter le livre d'*Esther* de « conte voluptueux et sanglant » (p. 279), c'est s'attribuer mal à propos une autorité d'exégète libre-penseur assez peu fondée. Nous parler des « forces élémentaires », des « instincts primitifs » de l'humanité, reparaissant « sous la plus fine culture intellectuelle et même morale » (p. 413-414), c'est se laisser aller au darwinisme de M. Homais. Maudire « la grosse Sévigné » et « son odieuse fille » en de pareils termes, c'est un rude faux-pas chez un écrivain de tant de goût (p. 221). Le jugement porté sur Mme de Maintenon (p. 289 et suiv.) est injuste et d'une critique mal informée. Enfin une faute plus grave ne saurait être ici passée sous silence, et a déjà fait l'objet de justes et courageuses observations de la part de M. Édouard Trogan (*Correspondant*, 25 avril 1908, p. 401, 402). L'auteur, dont la parole et la plume ont tant d'attraits légitimes et de premier ordre, aurait pu et dû se défendre, surtout en un sujet et devant un auditoire qui ne les appelaient pas, de certaines allusions et citations... mettons *glissantes*. Or, il paraît s'y complaire. Un de nos amis nous disait à ce propos : Le *Racine* de M. Jules Lemaître est un livre à la fois solide et ravissant, mais je ne le mettrais ou ne le laisserais pas volontiers aux mains d'une jeune fille, pas avant l'âge du moins où elle aura fait don à sainte Catherine d'une sérieuse coiffure. »

6. — Quoiqu'il ait « bien changé sur la route », le théâtre moderne, — nous croyons avoir contribué à le prouver, — est primitivement issu

de la religion et même de la liturgie catholique. C'est en Espagne que, malgré la Renaissance, il a le plus longtemps conservé quelques-uns des caractères les plus saillants de son origine et des divers genres que le drame chrétien avait développés au moyen âge. M. Marcel Dieulafoy a bien fait ressortir, non pourtant sans quelques inexactitudes, cette filiation ainsi que les traits distinctifs du théâtre espagnol en son « siècle d'or », dans une étude servant d'Introduction au recueil intitulé : *Le Théâtre édifiant* et compris dans la collection : *La Pensée chrétienne*. Trois pièces, du genre des *Comédies de saints* ou des *Comédies divines*, ont été traduites par M. Dieulafoy et composent cet intéressant et utile volume : *Le Truand béatifié*, de Cervantès, *le Damné pour manque de confiance*, de Tirso de Molina et *la Dévotion à la Croix*, de Calderon. Les vaillants initiateurs qui s'efforcent aujourd'hui de faire revivre, notamment dans les collèges, dans les écoles et les patronages, le drame religieux et populaire, pourront trouver dans les travaux de cette sorte de bons modèles et de fructueuses inspirations.

7. — Le « Débat des quatre vertus », Miséricorde, Vérité, Justice, et Paix, est une allégorie qui a occupé une très grande place dans les *mystères* et *moralités* dramatiques, et plus généralement dans la littérature du moyen âge. Miss Hope Traver, après de longues et patientes recherches, en a fait le sujet d'une très remarquable dissertation de critique et d'histoire littéraire, qu'elle a présentée comme thèse pour le doctorat en philosophie à la Faculté de Bryn Mawr College, aux États-Unis : *Les Quatre Filles de Dieu. Étude sur les versions diverses de cette allégorie, et particulièrement sur celles en langue latine, française ou anglaise*. Ce travail, d'une haute et forte érudition, comprend neuf chapitres : I. Hugues de Saint-Victor et saint Bernard. II. Le *Château d'amour* et le groupe qu'il représente. III. Les *Meditationes Vitae Christi* (de saint Bonaventure) et leur influence. IV. Le *Processus Belial*. V. Deguilleville et son influence sur les œuvres dramatiques de Mercadé et Greban. VI. Les Mystères français postérieurs à Greban. VII. Les Moralités françaises et l'influence de Grosseteste sur elles. VIII. L'Allégorie des quatre vertus dans le drame anglais. IX. Versions anglaises diverses. Miss Hope Traver a joint à son travail une ample liste des livres et articles qui l'ont aidée à le composer.

8. — Le lien naturel, sinon essentiel, de la poésie dramatique avec les conceptions et les formes religieuses et les théories philosophiques chez les divers peuples où cette poésie s'est manifestée, se retrouve à divers degrés dans le théâtre même des derniers siècles, héritier plus qu'il ne le croit des *mystères* et *moralités* du moyen âge. Qu'il en soit ainsi, c'est ce qui résulte de l'idée seule d'études telles que

celle de M. A. Dragon : *Méphistophélès et le Problème du mal dans le drame de Faust.* L'auteur y montre un réel talent et un sentiment religieux, voire chrétien, voire catholique, que l'on souhaiterait toutefois plus imbu d'exacte théologie. On voudrait que ce disciple de M. Maurice Barrès (p. 69) le fût davantage de saint Thomas d'Aquin et de ses justes interprètes. Il rabattrait alors quelque peu de son excessive admiration pour Gœthe et pour les extravagances du *second Faust*, pour celles aussi de *la Fin de Satan*, de Victor Hugo (p. 85); il s'abstiendrait d'exprimer des vœux en opposition, comme il le reconnaît, avec l'orthodoxie et d'y engager mal à propos le grand nom de sainte Thérèse (p. 87).

9. — C'est un travail analogue à celui de M. Dragon que nous donne M. Gustave Robert dans son volume intitulé : *Philosophie et drame. Essai d'une explication des drames wagnériens.* Voici son objet, tel qu'il nous l'indique dans un Avant-propos, qu'il a cru devoir parer du titre quelque peu prétentieux de *Liminaire.* « Que les drames de Wagner soient d'une compréhension parfois difficile, les nombreux et divergents commentaires qui en ont été faits le prouvent aisément. Mais faut-il admettre que quelques-uns, sinon tous, demeurent « émigmatiques » et que cette « ambiguité constitue précisément un de leurs charmes? » Ne se pourrait-il pas, au contraire, qu'une étude précise des œuvres elles-mêmes (éclairée par les autres écrits du maître) nous révélât en chacune une idée maîtresse à laquelle tout le poème se subordonne harmonieusement? Les quelques pages de cet essai n'ont pas d'autre but que de répondre à cette question. » En d'autres termes, M. Robert s'est attaché à découvrir la philosophie propre de Wagner et l'application qu'il en a faite dans ses œuvres dramatiques et musicales. Il a déployé dans cette recherche, selon nous d'une utilité fort secondaire, beaucoup de zèle et de perspicacité et son travail ne se lit pas sans agrément ni sans fruit. Mais, pour nous du moins, la seule conclusion qu'on en doive tirer c'est que, eu égard au caractère naturellement vague de ce grand art, il est possible d'écrire de la musique de génie sur des conceptions absurdes, des théories contradictoires et des divagations délirantes.

10. — La philosophie morale et sociale a beaucoup à voir dans le volume où MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut ont réuni sous ce titre : *L'Evolution du théâtre contemporain*, dix études sur les sujets suivants : I. L'Adultère dans le théâtre contemporain. II. La Question du divorce après le divorce. III. La Politique dans le théâtre contemporain. IV. Le Fait divers au théâtre. V. La Foule au théâtre. VI. L'Homme à femmes au théâtre. VII. Les Grandes Amoureuses théâtrales. VIII. Le Personnage sympathique. IX. De quelques poncifs. X. Les Femmes auteurs dramatiques. — MM. Séché et Bertaut ont

montré dans ces études beaucoup de sens psychologique, littéraire et théâtral, un don remarquable d'observation du présent et de perspective graduée sur l'avenir, et un style expressif et chaud, mais gâté par l'incorrection et l'inhabileté de leur langage, trop souvent vulgaire ou *primaire*. Il leur faudrait fréquenter assidûment Mme de Sévigné et Mme de la Fayette afin d'apprendre le français chez elles. On doit regretter aussi, et encore davantage, l'écart de leurs conceptions et de leurs jugements d'avec la vraie doctrine morale, tout en reconnaissant qu'ils sont loin d'approuver tout ce qu'ils exposent. M. Émile Faguet leur a fait don, en guise de préface, d'un très joli morceau, spirituel et sensé « sur le théâtre contemporain, » où nous remarquons cette assertion, hélas! trop justifiée par mille tristes signes et en particulier par nombre des caractères dudit théâtre : « Tous en France nous nous sentons en dissolution. » (p. XIV). — Puissent, avec l'aide de Dieu, les honnêtes gens s'unir et agir pour nous relever en tout!

11. — A défaut de progrès moral et même de progrès intellectuel, le théâtre contemporain bénéficie des progrès matériels considérables dus au développement des sciences mécaniques, physiques et chimiques. On en peut juger par le curieux ouvrage de MM. A. de Vaulabelle et Ch. Hémardinquer : *La Science au théâtre, étude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne*, dont le texte est accompagné de nombreuses figures. « Les applications de la science au théâtre, nous disent les auteurs, sont aujourd'hui si nombreuses, la reproduction scénique des phénomènes naturels si parfaite, les trucs de tous genres si habilement exécutés, qu'il nous a paru intéressant de décrire les procédés, les appareils et les machines dont la représentation provoque toujours les applaudissements des spectateurs... Après avoir fait un court historique de la décoration théâtrale, dit quelques mots de la construction de la scène, de la disposition et de l'emploi des machines qui servent à la manœuvre des décors, nous passerons successivement en revue les plus remarquables applications de la science au théâtre, depuis l'époque où l'on a fait appel à ses services jusqu'à nos jours. » L'ouvrage comprend dix chapitres : I. Histoire sommaire de la décoration théâtrale (insuffisamment informée pour l'antiquité et le moyen âge). II. Scène et Machinerie. III. L'Éclairage. IV. Applications spéciales et diverses de l'électricité. V. L'Astronomie et la Météréologie au théâtre. VI. Les Applications de l'optique. VII. L'Acoustique dans la salle et sur la scène. VIII. La Pyrotechnie théâtrale. IX. Trucs et applications diverses de la mécanique et de la physique. X. Le Feu au théâtre. — Donnons quelques exemples des explications qu'on y trouve. « L'oiseau, qui dans *Siegfried*, traverse la scène en voletant, est de l'invention de

M. de Céris, ingénieur-électricien de l'Opéra. Cet oiseau est en papier et le mouvement de ses ailes simplement produit par la distorsion d'un caoutchouc; quant à sa marche, elle est guidée par un fil invisible qui va de la cour au jardin (c'est-à-dire d'un côté de la scène à l'autre) et dont l'une des extrémités est enroulée sur un tambour placé dans la coulisse. L'autre est mue à une vitesse constante par un petit moteur électrique, caché de l'autre côté » (p. 96).—« Au Châtelet, M. H. Génis, régisseur général de la scène, a imaginé, pour simuler un train en marche , un petit appareil en bois, formé de deux plateaux circulaires et horizontaux, dont l'un, mobile, est muni de galets en fer qui roulent sur la surface métallique du second qui est fixe. — Pour imiter le passage d'un train sur une plaque tournante, on place sur le plateau inférieur un petit bâton qui produit un ressaut donnant exactement l'impression voulue. » (p. 119-120). — « Le décor de la chevauchée de la *Walkyrie*, opéra de Wagner, est d'un effet saisissant. La scène représente un site sauvage; à l'horizon, on voit courir des nuages projetés sur la toile du fond, à l'aide de l'appareil de M. Oscar Behrend... Derrière cette toile, qui est en tulle et peinte en bleue, est disposé un immense praticable tenant toute la largeur de la scène et sur lequel on fait glisser les chevaux en bois que montent les Walkyries. Avant la chevauchée, l'obscurité la plus profonde règne derrière la gaze qui figure le ciel; mais, à ce moment, de puissants projecteurs lancent sur les Walkyries, et parallèlement à la toile de fond, des faisceaux lumineux qui rendent ces décors visibles aux spectateurs, sans cependant empêcher l'effet des nuages de se produire. Les belliqueuses filles de Wotan semblent ainsi suspendues dans l'espace et leur course folle termine on ne peut mieux ce magnifique tableau ». (p. 233-234). — Ces belles et ingénieuses inventions ne seront vraiment utiles à la poésie et à l'art dramatiques qu'à la condition de leur demeurer subordonnées. Si elles leur commandent et les déterminent, elles seront une cause de décadence de plus. Il en est du composé théâtral comme du composé humain. Le corps et ses organes sont pour l'âme et non pas l'âme pour le corps.

M. S.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie.* Ouvrage commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 76. *États-Unis d'Amérique* en 4 feuilles (feuille *Sud-Est*). Paris, Hachette, s. d. (1908), in-folio, 2 fr. — 2. *International Catalogue of Scientific Literature.* Fourth annual issue. J. *Geography, Mathematical and Physical.* London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de viii-415 p., 21 fr. — 3. *International Catalogue of Scientific Literature.* Fifth annual issue. J. *Geography, Mathematical and Physical.* London, Harrison ; Paris, Gauthier-Villard, 1906, in-8 de viii-315 p., 21 fr. — 4. *International Catalogue of Scientific Literature.* Sixth annual issue. J. *Geography, Mathematical and Physical.*

London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1907, in-8 de VIII-361 p., 21 fr. — 5. *Histoire de la Terre*, par CH. SAUERWEIN. Paris, Schleicher, s. d., petit in-8 de 145 p. et 79 fig., 1 fr. 50. — 6. *Le Pays berrichon*, par HUGUES LAPAIRE. Paris, Bloud, 1908, in-16 de 119 p., avec grav., 1 fr. — 7. *A travers l'Autriche-Hongrie. Cités et sites*, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, Le Soudier, 1908, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Bassin supérieur du rio Vero (Haut-Aragon, Espagne)*, par LUCIEN BRIET. Château-Thierry, imp. moderne, 1908, in-8 de 91 p., avec carte et grav. — 9. *Voyage en Portugal*, par G. DE BEAUREGARD et L. DE FOUCHIER. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 248 p., avec carte et 45 grav., 4 fr. — 10. *Une Française au Maroc*, par MATHILDE ZEYS. Paris, Hachette, 1908, in-16 de VIII-296 p., avec carte et 50 grav., 4 fr. — 11. *Missions au Sahara*, par E.-F. GAUTIER et R. CHUDEAU. T. I. *Sahara algérien*, par E.-F. GAUTIER. Paris, Colin, 1908, gr. in-8 de X-371 p., avec 2 cartes, 65 fig. et 96 phototypies, 15 fr. — 12. *Les Huit Paradis. Perse, Asie Mineure, Constantinople*, par la princesse G.-V. BIBESCO. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 335 p., 3 fr. 50. — 13. *Voyage au Thibet par la Mongolie (de Pékin aux Indes)*, par le comte DE LESDAIN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de II-346 p., avec carte, 27 grav. et 2 portraits, 4 fr. — 14. *L'Industrie américaine*, par ACHILLE VIALLATE. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 492 p., 10 fr. — 15. *Aux États-Unis, les Champs, les affaires, les idées*, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, Colin, 1908, in-18 de 255 p., 3 fr. 50. — 16. *List of Works relating to deep Waterways from the great Lakes to the Atlantic Ocean*, with some other related Works books, articles in Periodicals, United States documents, compiled under the direction of APPLETON PRENTISS CLARK GRIFFIN. Washington, Government printing Office, 1908, in-8 de 59 p. — 17. *En Amérique du Sud. Notes et impressions*, par EUGÈNE GALLOIS. Paris, Librairie africaine et coloniale, s. d., (1908), petit in-8 de 300 p., avec grav. — 18. *Le Pérou économique*, par PAUL WALLE. Paris, Guilmoto, s. d. (1908), in-8 de XVI-388 p., avec carte et grav., 9 fr.

1. — La dernière feuille publiée de l'*Atlas universel de géographie* commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader, la 76e, se rapporte, comme quelques-unes des feuilles précédemment parues, aux États-Unis. Elle représente, à l'échelle du 1: 5.000.000e, la partie sud-orientale de la grande république américaine, depuis Saint-Louis et le cap Hatteras au nord jusqu'au golfe du Mexique et même à la mer des Antilles au sud, car Cuba et Haïti, les deux principales des « grandes Antilles », figurent également sur cette feuille à l'échelle adoptée, c'est-à-dire à une échelle plus considérable que celle de la carte déjà parue des Antilles (n° 80). Aussi n'eût-il pas été sans intérêt de signaler, à côté des documents d'ensemble ou de détail utilisés pour la partie sud-orientale des États-Unis (les cartes d'ensemble des différents services officiels, la carte générale de Gannett et King, les feuilles publiées du *Geological Survey)*, les sources auxquelles a recouru M. V. Huot pour dessiner Cuba et Haïti. Cette légère critique une fois formulée, hâtons-nous de signaler la vigueur qu'affecte, sur cette feuille, la partie méridionale de la chaîne des Appalaches; pour avoir une idée d'ensemble de ce système si curieux, rien ne nous paraît valoir l'étude des feuilles 74 et 76 de l'*Atlas universel de géographie*.

2, 3 et 4. — Il n'a jamais été utile d'insister auprès des lecteurs du *Polybiblion* sur l'importance et l'utilité de la bibliographie; à quoi bon prêcher des convaincus? Mieux vaut leur signaler, toutes les fois que

faire se peut, les répertoires bibliographiques qui paraissent ; c'est précisément le motif pour lequel il en est parfois question à cette place, et pour lequel il va en être encore question aujourd'hui. Voici, en effet, que nous sont parvenus trois nouveaux fascicules de l'*International Catalogue of Scientific Literature* consacré à la géographie mathématique et physique. Naguère, à propos des premiers fascicules de cette publication, nous en avons indiqué le plan, signalé la division en quatre parties, dont deux seulement (catalogue par noms d'auteurs, et catalogue par ordre de matières) varient chaque année, — la première étant simplement la liste de la classification adoptée et la dernière le titre des périodiques cités en abrégé ; nous en avons aussi montré l'utilité et l'intérêt ; il est donc inutile d'y revenir, sinon pour dire que le travailleur ne trouvera pas seulement, dans les trois fascicules récemment distribués de *Geography*, l'indication des publications relatives aux années 1904, 1905 et 1906, mais aussi diverses références ayant trait aux années antérieures. Ainsi se trouvent peu à peu comblées les lacunes d'une publication dont il y aurait mauvaise grâce à nier les mérites et qui progresse de plus en plus ; les géographes trouveront le plus grand profit à la consulter.

5. — L'histoire de la Terre est trop étroitement liée à la géographie pour que, au début d'une revue d'ouvrages géographiques, nous ne disions pas quelques mots des livres s'y rapportant. Tel est le cas pour le petit volume de M. Ch. Sauerwein intitulé *Histoire de la Terre*, dans lequel, en quelques pages, l'auteur a voulu résumer et vulgariser les théories et les idées actuellement répandues sur les origines et les transformations de notre planète. Son exposé est systématique, clair et précis, généralement au courant des derniers travaux (à la p. 94, toutefois, je constate que M. Sauerwein ne semble pas connaître les résultats des plus récentes études sur l'âge des terrains où a été découvert le *pithecanthropus erectus* de Dubois); mais les épreuves ont été parfois imparfaitement corrigées, les renvois aux figures qui illustrent le texte sont très fautifs, enfin l'ouvrage a été écrit avec une préoccupation matérialiste, — M. Sauerwein écrit « scientifique » — très caractérisée. Que de preuves il serait facile d'en relever ! Bornons-nous à signaler, avec les pages de conclusion où on lit que tous les arguments à tirer de l'histoire de la Terre sont favorables à une conception du monde excluant l'idée de création » (p. 121), les critiques adressées par M. Sauerwein au *Traité de géologie* du regretté A. de Lapparent, dont l'Introduction contiendrait des « concessions faites sans droits par l'auteur à des opinions philosophiques » (p. 127), et à l'*Histoire de la Terre* de M. L. de Launay. « Nous devons tendre, déclare sentencieusement l'auteur, vers un état de stabilité fonctionnelle » (ibid.). Est-ce le jour où l'homme y sera parvenu

qu'il pourra, « maître de la nature, conquérant de ses forces,... s'échapper des étroites prisons de notre atmosphère pour aller chercher dans des astres plus jeunes la chaleur que lui refuse la terre trop vieille pour le nourrir et pour le réchauffer » (p. 44)? Peut-être, dira M. Sauerwein ; il ne parviendra pas, malgré tous ses efforts, à supprimer les notions d'un commencement et d'une fin, à écarter l'idée d'un Créateur suprême, si reculée que soit son intervention.

6. — C'est dès maintenant une collection intéressante que celle dont la librairie Bloud, sous le nom de « Bibliothèque régionaliste », a commencé la publication; peu nombreux, mais précieux déjà, sont les volumes qui la composent actuellement; telle cette petite monographie d'Aix-en-Provence, de M. J. Charles-Roux, dont nous avons eu naguère grand plaisir à dire du bien, telle encore cette excellente esquisse du pays berrichon que vient de faire paraître M. Hugues Lapaire. Ce n'est pas un guide d'excursions à travers le Berry que ce joli volume, illustré de dessins de Jean Baffier et d'autres artistes de talent; c'est plutôt une manière d'introduction à des promenades en Berry. Qu'est-ce, en effet, que M. Lapaire s'est efforcé d'y mettre en lumière? Les caractères géographiques? Pas le moins du monde. — Les aspects pittoresques, les beautés archéologiques? Oui, sans doute; mais plus encore « l'âme spéciale au Berry, les traditions et les mœurs bien à lui »! Voilà pourquoi l'auteur du *Pays berrichon*, après avoir consacré ses premiers chapitres à une description pittoresque de son pays natal, insiste sur les pèlerinages de Sainte-Solange et de Notre-Dame de Vaudouan (chap. IV), décrit complaisamment les fêtes berrichonnes (ch. V), fournit sur les superstitions survivant dans le pays des détails précis et parfois inédits qui sont une précieuse contribution au folk-lore (ch. VII) et consacre ses derniers chapitres au caractère berrichon et au Berry artiste. Tout naturellement, au cours des différentes parties de son livre, M. Lapaire évoque le souvenir de la « bonne dame de Nohant »; en Berrichon reconnaissant, il a fait plus, il a consacré quelques pages du *Pays berrichon* à celle qui l'a aimé, s'est plu à y vivre et l'a si bien décrit (cf. le chap. VI : *Glanes sur George Sand*). Malavisé serait, nous semble-t-il, celui qui irait lui chercher noise à ce propos; nous préférons, quant à nous, remercier M. Lapaire du vif plaisir que nous a procuré la lecture d'un volume écrit d'abondance, où le cœur parle, sans faire tort aux observations fines ni aux renseignements scientifiques.

7. — Il y a énormément à prendre dans le volume que M. Georges Servières publie sur l'Autriche-Hongrie, non seulement parce que le pays est extrêmement pittoresque et divers, — « le plus beau de l'Europe, et le plus varié, s'il n'y avait la France », déclare en débutant l'auteur; — mais aussi parce que le voyageur a vu avec soin, a lu avec

soin aussi, et a su s'affranchir de ces abominables opinions toutes faites que trop souvent les touristes reproduisent avec une candeur touchante et exaspérante à la fois. De là, dans : *A travers l'Autriche-Hongrie*, (tel est le titre de l'ouvrage de M. Servières), une indépendance complète, des appréciations personnelles qui charment le lecteur et qui ajoutent au plaisir procuré par les explications d'un guide très informé,... tout au moins des choses d'Autriche-Hongrie, car je ne suis pas bien sûr que M. Servières connaisse le Creux-du-Souci, sinon de façon très vague (v. la p. 131), tandis qu'il décrit fort exactement la grotte de glace de Dobsina. — Non content de dépeindre les villes qu'il visite et les sites qu'il a admirés, il évoque, en faisant œuvre de critique, les principaux souvenirs historiques des lieux où il passe; il raconte, par exemple, à propos de sa visite à Kœniggraetz, la bataille de Sadowa qui marqua, dit-il avec raison, une transformation dans les destinées de l'Europe et de la France; quand, à Brünn, il pénètre dans la citadelle du Spielberg, sa pensée se reporte à Silvio Pellico, et il ramène à de justes proportions (p. 106-110) en s'aidant de *Mes Prisons* même, les traitements barbares que subirent le poète piémontais et ses compagnons d'infortune. Que d'autres exemples de la curiosité, de la science et de l'exactitude de M. Georges Servières il me serait possible de donner ! Laissez-moi seulement ajouter qu'après avoir évoqué mes propres souvenirs de voyage en Autriche, j'ai résolu, si jamais j'ai la joie de retourner dans cette si intéressante contrée, d'emporter avec moi *A travers l'Autriche-Hongrie*.

8. — Après la pointe dans l'Europe centrale que nous convie à faire M. Georges Servières, les amateurs de beautés sauvages feront bien de prendre pour guide, s'ils veulent faire de belles excursions dans des coins à peine connus, M. Lucien Briet. Dans cette petite troupe de « pyrénéisants » dont MM. Fr. Schrader, Émile Belloc, le comte de Saint-Saud et plusieurs autres sont les protagonistes, M. Lucien Briet semble se faire, grâce à ses explorations répétées dans les Pyrénées aragonaises, une place à part; telle est du moins l'impression que nous produisit naguère la lecture de plusieurs notices de cet auteur, et telle est encore celle qui se dégage de sa récente et excellente étude sur *le Bassin supérieur du rio Vero*, un torrent du Haut-Aragon qui, par l'intermédiaire du Cinca dans lequel il conflue à droite, va grossir le grand affluent gauche de l'Èbre qu'est la Sègre. Non content d'avoir soigneusement exploré les lits à sec, les grottes, les sources et les cañons du bassin supérieur du rio Vero, M. Briet a pris plaisir à consulter les archives locales, les études d'histoire régionale, à étudier les monuments du pays, à interroger les habitants de la région; ainsi a-t-il pu composer un travail plein de renseignements de toute nature (cf. en particulier, à la p. 18, les indications relatives aux résultats désastreux du défrichement à ou-

trance des sierras du Haut-Aragon), de rectifications aux récits de ses rares prédécesseurs, et d'indications nouvelles généralement précises mais parfois peut-être un peu aventurées (cf. la note de la p. 77, sur le mot latin corrompu duquel viendrait le nom de *Calcinar*). M. Briet craint sans doute moins de se compromettre comme étymologiste que comme catholique, puisqu'il déclare s'être rendu un dimanche à la grand'messe à Lecina, « mû surtout par l'intention d'être agréable au curé » (p. 47). Sachons-lui du moins gré de cette courtoisie, et reconnaissons par ailleurs que son étude sur *le Bassin supérieur du rio Vero*, avec la carte dressée par le colonel Prudent, avec les belles photographies de M. Briet lui-même, est une monographie très documentée et très intéressante tout à la fois.

9.— MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier ne prétendent pas, avec raison, avoir découvert que le Portugal n'est pas le pays inhospitalier, aux hôtels malpropres, aux repas immangeables, qu'on dépeint trop souvent aux touristes lorsqu'ils annoncent l'intention de se rendre à l'extrémité occidentale de la péninsule ibérique. La terre de Bragance est, disent-ils, un pays calomnié dont les Espagnols font tout ce qu'ils peuvent pour détourner les voyageurs, et c'est trop souvent un pays méconnu des Portugais eux-mêmes; c'est un des coins du monde les plus gracieux et les plus exquis, où la nature est toujours en fête, que l'on est ravi d'avoir vu et qu'on brûle ensuite de revoir. Ceux qui, doutant de l'exactitude de cette appréciation, désireront en avoir des preuves, les trouveront dans le *Voyage en Portugal* de nos deux auteurs; nulle part, même dans l'Algarve, difficile d'accès, ils n'ont rencontré de voleurs, ni de vermine, ni une nourriture monotone et exécrable; sans doute, ils ont eu parfois avec les chemins de fer et avec la douane, quelques ennuis; mais ce ne furent jamais que des incidents dont, au moins après coup, on ne fait plus que s'égayer. Et que de compensations à ces difficultés légères ! Que de beaux paysages, que de promenades pittoresques, de cités joliment placées, de monuments dignes d'une attention soutenue, à cause de leur incomparable situation, de leur mérite architectural, de leurs souvenirs historiques, de leurs trésors artistiques, il est possible de voir et d'admirer en Portugal ! On en trouvera l'énumération, et mieux encore, une description vivante, colorée, lestement troussée dans le petit volume de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier; c'est un agréable récit de voyage, mais c'est en même temps, pour ceux qui songeront à en imiter les auteurs, un véritable « guide », ou à tout le moins un précieux complément aux « guides » que cet alerte *Voyage en Portugal*, très bien informé et très joliment illustré.

10. — C'est un ouvrage tout différent de ceux que nous avons lus usqu'ici sur le Maroc que celui de Mme Mathilde Zeys : *Une Fran-*

çaise au Maroc; il nous fait connaître un aspect à peu près inédit de ce pays, le Maroc féminin, si j'ose m'exprimer ainsi, comme le livre de M. Eugène Aubin nous fait connaître le Maroc politique et diplomatique, comme le *Crépuscule d'Islam* de M. André Chevrillon nous dépeint le Maroc pittoresque, la vie nomade, les campagnes et les villes capitales de la contrée. Son sexe a permis à Mme Zeys de pénétrer dans les milieux où les hommes n'ont point accès, de voir les femmes de stricts musulmans, de pressentir un peu de leur vie (cf. le chap. V : *Les Femmes marocaines*)... Mais ce ne sont point les musulmanes seules qui ont excité la curiosité de Mme Zeys; les juives du Maroc l'intéressent aussi, et c'est avec une curieuse sympathie qu'elle a pénétré dans leur intérieur, s'est enquise de leur existence, a tenté de s'en rendre compte. Rien de plus intéressant que le chapitre intitulé : *Une Princesse marocaine*, où Mme Zeys a raconté l'intéressante histoire de Miss Emily Keene, la jeune Anglaise qui devint, en 1873, la femme du chérif d'Ouezzan, qui sut, par son intelligence et par son tact, en dépit de ses croyances, acquérir sur son mari une influence des plus heureuses, qui fut une fidèle épouse, une habile conseillère, une mère dévouée, et qui est aujourd'hui une excellente grand'mère. — On trouvera tout cela, et bien d'autres choses encore, dans le livre de Mme Zeys; ce n'est pas, quoi qu'en dise M. Hanotaux dans une jolie Préface, un « guide au Maroc », mais bien plutôt un aperçu sur la société marocaine, et un aperçu qui « instruit, éclaire, prépare les voies ». Comme tel, il a droit au meilleur accueil, et, pas plus que l'Académie française, le public ne le refusera à *Une Française au Maroc*.

11. — M. E.-F. Gautier n'est pas un voyageur comme un autre; il se borne, après avoir fait de belles explorations dans des pays auxquels, en notre qualité de Français, nous nous intéressons particulièrement, à en raconter les principaux épisodes dans des conférences à l'usage du grand public, mais il se garde bien d'en parler dans ses ouvrages. Ceux-là sont d'ordre exclusivement scientifique, aussi bien le volume qui vient de paraître sur le Sahara algérien, que le remarquable essai de géographie physique sur Madagascar présenté par M. Gautier comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres; « le présent volume, déclare en effet l'auteur dans sa Préface (p. VIII), n'est pas le moins du monde un compte rendu de voyage, c'est une exposition synthétique des résultats obtenus ». Voilà donc le lecteur prévenu; il sait que, s'il s'intéresse uniquement aux bagatelles du chemin, l'ouvrage de M. Gautier n'est nullement son affaire. Et toutefois, comme il aurait tort de ne pas l'ouvrir ! Rien, en effet, de plus intéressant et de plus instructif que ce volume dans lequel l'auteur a résumé systématiquement les résultats de ses recherches dans le Sahara gréseux et calcaire du nord, celui où, entre 1902 et 1905, il a passé

dix-huit à vingt mois; rien de plus attrayant que l'examen des belles photographies groupées (au nombre d'une centaine environ) dans les cinquante-deux planches phototypiques qui accompagnent le texte du premier volume des *Missions au Sahara*. Non moins que les trois cartes résumant les observations du voyageur (et celles de son compagnon M. Chudeau sur le Tidikelt et le Mouidir-Ahnet) et beaucoup plus que la carte — d'ailleurs indispensable — indiquant ses itinéraires en 1905 (cf. l'appendice I, p. 339 et suiv.), ces gravures constituent la justification des idées énoncées par M. Gautier dans les différents chapitres de son livre, soit sur l'onomastique saharienne, soit sur les oueds quaternaires et historiques et les dunes du Sahara algérien, soit encore sur les monuments et les gravures rupestres et sur les armes et outils néolithiques, soit enfin dans les monographies consacrées à la Zousfana, à la région de la Saoura, au Gourara et au Touat, au Tidikelt et au Mouidir-Ahnet; elles aident à dégager les faits nouveaux, d'un indéniable intérêt général, que M. Gautier signale dans son livre avec prudence et force tout à la fois, et qui concernent le rôle des dunes dans le dessèchement mécanique du Sahara, les changements hydrographiques considérables survenus dans le pays à une époque récente, les grandes modifications probables apportées dans la distribution de l'humanité saharienne depuis l'époque romaine. Tels sont, en effet, les points sur lesquels insiste surtout M. Gautier dans les premiers chapitres de son *Sahara algérien*, dans ce que nous en appellerions volontiers la partie générale; sans doute des études postérieures viendront, pour des détails, confirmer ou infirmer les théories qui y sont énoncées, mais nous serions bien surpris qu'elles ne corroborassent pas le plus souvent les idées de M. Gautier, dans lequel nous avons plaisir à saluer à la fois un très agréable écrivain, un excellent observateur, sachant parfaitement voir, et un vigoureux synthétiste

12. — Au cours de ses voyages dans l'Asie antérieure, en Asie Mineure et en Perse, la princesse G.-V. Bibesco a visité sept villes musulmanes, qui, toutes, avec leurs jardins traversés de courants d'eau, lui ont paru séduisantes; ce sont ces villes, et, avec elles, Constantinople, dont nous entretient le volume intitulé : *Les Huit Paradis*. Recht, Téhéran, Khoum la sainte, Kachan, Ispahan, Lenkorân, Trébizonde, enfin Constantinople, voilà les cités, toutes remarquables à des titres divers, décrites avec beaucoup de charme et d'originalité dans son livre; quelques-unes sont très humbles, en particulier cette bourgade de Lenkorân, dont les petites roses pâles sont si recherchées, si rares et si frêles; d'autres sont jolies comme la vieille cité de Trébizonde, come le port persan de Recht; d'autres enfin sont « incomparables », Constantinople, Téhéran, la « cité-jardin », et plus encore peut-être Ispahan, « la reposante, l'ombreuse, la jamais-vue, l'inta-

rissable, la consolante ». C'est elle surtout que la princesse Bibesco s'est attachée à décrire, avec ses beautés, ses harmonies, ses parfums; « ici, dit-elle excellemment, tout concourt harmonieusement au triomphe de la beauté. Les moindres masures de glaise contribuent à la splendeur voisine d'une mosquée, parce qu'elles sont d'une teinte unie et simples dans leurs lignes » (p. 108). Mais, non contente de vanter la forme extérieure, la princesse Bibesco a voulu pénétrer jusqu'à l'âme des villes, en analyser la poésie, en faire saisir le charme intime; sa connaissance des littératures orientales, son âme à demi-orientale (elle-même l'a remarqué) l'ont bien servie dans cette entreprise délicate et lui ont permis de faire de ses *Huit Paradis* un livre personnel qui séduit, qui charme, et que l'on rouvre après l'avoir fermé. Peut-on, quand on a, comme le dit Saadi, « demeuré quelque temps avec la rose », ne pas aspirer à y demeurer de nouveau?

13.— Dans la seconde moitié de l'année 1904, le comte de Lesdain, accompagné de sa femme, a franchi les solitudes de l'Asie centrale du N.-E. au S.-O., depuis Pékin jusqu'aux Indes en passant par la Mongolie. Le voyage n'a pas toujours été commode, et parfois les deux explorateurs (nous pouvons bien leur donner ce nom, car ils ont visité certains points où, sauf quelques missionnaires, aucun Européen ne les avait précédés) se sont trouvés dans une situation, sinon critique, à tout le moins un peu difficile. Ils en sont sortis à leur honneur, grâce à un entrain, à un sang-froid, à une énergie qui ne se démentirent pas, en passant par les plateaux thibétains du gouvernement de Lhassa, et en visitant, par 7.000 mètres d'altitude, le glacier où le gigantesque Yang-tsé-Kiang prend sa source; ils ont ainsi accompli une superbe expédition, dont le comte de Lesdain, dans un petit volume intitulé : *Voyage au Thibet par la Mongolie*, a raconté les principaux épisodes; nous admirons, en lisant ce livre, le courage et l'endurance d'une jeune femme de vingt ans, mais nous regrettons que le comte de Lesdain ne nous donne pas, même succinctement résumés, les résultats des observations scientifiques dont — maigre satisfaction ! — les géographes sont réduits à savoir que le voyageur s'est occupé en cours de route.

14. — A une époque où les faits économiques tiennent une si grande place dans l'étude de la géographie, il est tout naturel de rattacher à des ouvrages de géographie le récent travail de M. Achille Viallate sur *l'Industrie américaine*; on y trouvera en effet, sur la géographie humaine des États-Unis, sur leur évolution économique, qui a commencé au lendemain même du jour où ils furent officiellement reconnus comme puissance indépendante, et qui a fait en un siècle d'un pays exclusivement agricole un pays industrialisé, les renseignements les plus précis et les plus sûrs. Mais là ne se borne pas M. Viallate; dans les études économiques et sociales qui succèdent à l'étude histo-

rique que nous venons de signaler, il insiste sur l'utilisation des rivières et des grands lacs comme voies de communication, sur la création des canaux et des voies ferrées (2e partie, ch. VII), et montre (3e partie, ch. II et III) quels marchés visent les Américains, quels projets ils ont conçus pour faciliter l'expansion industrielle. Autant que le politique et l'économiste, le géographe trouvera donc son compte dans ce livre considérable, très clair, plein de faits rigoureusement contrôlés, accompagné d'une abondante et très utile bibliographie, couronné par une conclusion aussi sage que sobre. Nous n'avons trouvé, en lisant ce bel ouvrage, qu'une seule critique,— et bien légère,— à lui adresser : à notre avis, à la page 5, M. Viallate aurait trouvé profit à citer l'étude de M. Henri Cordier sur *les Américains à Canton*, publiée dans le *Journal de la Société des américanistes de Paris.*

15. — Pour être de moindre envergure que celles de M. Viallate, les études du vicomte G. d'Avenel sur les États-Unis n'en présentent pas moins un très vif intérêt; elles ont trait aux champs, aux affaires et aux idées, et mettent en plein relief des faits que le public français ne connaît d'ordinaire, que d'une manière très incomplète, parce qu'ils n'ont pas encore eu d'historiens. La hausse si considérable de la terre (en moyenne de 33 p. 100 depuis cinq ans, pour l'ensemble des États-Unis), l'invention de la culture à sec, l'emploi du cactus comme fourrage, l'emploi dans la cuisine du « beurre magique » ou « beurre régénéré », voilà quelques-uns des faits sur lesquels le vicomte d'Avenel insiste dans ses chapitres relatifs aux champs; et combien d'autres il serait facile de citer dans les autres parties de son volume intitulé : *Aux États-Unis* ! Ne sont-ce pas des pages d'un palpitant intérêt que celles où il est question de la transformation des chemins de fer, des trusts, de la culture intellectuelle, de la liberté religieuse? Que de contrastes entre ce qui se passe là-bas, et ce qui se passe ici, et que d'enseignements ! Sans doute, tout n'est pas également nouveau dans le livre du vicomte d'Avenel, encore qu'il se soit (suivant ses propres expressions) « borné à fixer les évolutions des idées ou des œuvres assez actuelles pour n'avoir pas encore eu d'annalistes »; ce qui a trait au rôle agricole du gouvernement américain, aux census, est déjà connu, même du grand public. Il n'en est pas moins vrai que le nouveau volume du vicomte d'Avenel, émanant d'un historien rompu aux études économiques et sociales, d'un observateur perspicace, d'un voyageur qui a déjà vu les États-Unis et peut comparer le présent au passé, est un document et non pas un document rébarbatif, mais un document aussi attrayant qu'instructif.

16. — Au développement de l'agriculture aussi bien que de l'industrie et du commerce de leur pays, les habitants des États-Unis ne cessent de faire collaborer les cours d'eau plus ou moins

importants qui arrosent leur sol; M. Viallate, dans sa remarquable *Industrie américaine*, l'a parfaitement montré, à l'un des trois points de vue du moins. A qui aurait le désir de reprendre cette étude et de l'approfondir, signalons comme devant être le point de départ de ces recherches, une bibliographie de choix récemment publiée par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès sous la direction de M. Appleton Prentiss Clark Griffin ; la *List of Works relating to deep Waterways* contient en effet, sinon toute la littérature — je n'y ai pas trouvé signalé l'intéressant travail de M. G. W. Ward : *Development of the Chesapeake and Ohto canal* (Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1899, in-8); ni la bonne étude de M. E. J. Benton intitulée : *The Wabash Trade Route in the development of the old Northevest* (Baltimore, ibid., 1903, — in-8, du moins la littérature essentielle de ce très intéressant sujet.

17. — Quel infatigable voyageur que M. Eugène Gallois ! A peine revenu d'une longue expédition dans une direction, le voici qui repart dans une autre, accumulant toujours des croquis, des photographies, des notes, et les utilisant dans quelques moments de loisir, — au cours d'une longue traversée, par exemple, — pour en faire un nouveau volume d'impressions de voyage. Nous lui étions déjà redevables de nombreux livres avant qu'il rédigât le récit de cette excursion autour de l'Amérique du Sud dont nous venons de prendre connaisance, et au cours de laquelle il a visité les ports de l'Équateur, du Pérou, du Chili, de l'Uruguay et d'une partie du Brésil, poussant parfois quelques pointes dans l'intérieur, et traversant même le continent américain dans sa largeur pour passer de la côte chilienne à Buenos-Aires. Pendant cette intéressante, mais parfois très fatigante expédition, M. Gallois a pu faire des constatations dignes d'être notées, sur l'essor économique des républiques hispano-américaines, sur la part prise par nos compatriotes à ce développement, sur le rôle admirable de nos religieux et de nos religieuses dans le pays baigné par le Pacifique, etc.; il a visité Valparaiso peu de temps après le tremblement de terre qui l'a récemment ruinée..... *En Amérique du Sud* contient un résumé de tout cela, et quelques fort jolies photographies prises par l'auteur au cours de son beau voyage.

18. — Un des pays dont M. Eugène Gallois a seulement entrevu le littoral, et visité la capitale, le Pérou, est pour la seconde fois, depuis un an à peine, le sujet d'une importante publication. Naguère M. Calderon y Garcia en montrait le développement économique et social à l'époque absolument contemporaine; aujourd'hui, M. Paul Walle, qui a séjourné pendant longtemps au Pérou, et qui ne connaît cependant pas que cette république du Sud-Amérique, en étudie la situation économique. Il le fait de manière vraiment systématique et ration-

nele, commençant par jeter un coup d'œil d'ensemble sur le pays, par montrer comment on y accède, par en décrire la capitale et ses environs, les populations et les principales villes, puis s'occupant de l'outillage économique du Pérou, et énumérant les ressources de chacune des trois grandes régions entre lesquelles se divise la contrée : la Costa, la Sierra et la Montaña. Des chapitres sur les mines du Pérou, sur son développement industriel et commercial, sur le rôle joué par le commerce étranger complètent l'ouvrage éminemment pratique qu'est *le Pérou économique*. — N'allez pas croire, toutefois, que ce livre soit de lecture difficile; sans doute M. Walle n'entend pas sacrifier aux grâces, mais il se laisse parfois aller à vanter sobrement les charmes et les beautés du Pérou, à regretter que nos compatriotes y jouent un rôle si peu important, à souhaiter que leur avenir y soit brillant. C'est, au total, un ouvrage écrit par un homme d'action, de sens pratique, qui aime le Pérou, mais qui aime aussi, et plus profondément encore, son propre pays.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Compendiosa Summa theologica sancti Thomae Aquinatis, auctore G. MAUREL. Paris, Savaète, s. d., 2 vol. in-16 de 361 et 411 p.

Cet ouvrage se présente de façon assez déconcertante. Pas d'*imprimatur*, pas de date; en tête, une lettre de Mgr Bourret, du 26 septembre 1889 : de telle sorte qu'on se demande si c'est bien ici un ouvrage nouveau. Les explications de M. Maurel feraient supposer que l'approbation de Mgr Bourret regardait un premier essai, que l'auteur a trouvé trop obscur à cause de sa brièveté, et qu'il a repris le travail *ab ovo*, comme il dit, de façon à nous donner le présent ouvrage. C'est un résumé court et fidèle de la *Somme théologique*, question par question, article par article, et, autant que possible, dans les termes mêmes de l'Angélique Docteur. Le premier volume répond à la 1ª, le second à la 1ª 2ªᵉ (plus le *de fide*, qui appartient à la 2ª 2ªᵉ). « Il me serait très agréable, dit l'auteur, et je me regarderais comme bien payé de ma peine, si j'avais aidé à mieux connaître la *Somme* même de saint Thomas. » On ne peut que s'associer à ce modeste souhait.

J.-V. BAINVEL.

La Défense de la foi, par le P. MAUMUS. Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16 de VIII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le P. Maumus adresse son livre « à ceux qui ont l'ardent désir de fortifier, par une étude sérieuse, leur foi qui chancelle peut-être sous

les coups répétés auxquels elle est si souvent en butte aujourd'hui». Il s'est efforcé « de mettre en relief et d'exposer avec clarté les thèses qui gravitent autour de ce point central, la foi», supposant démontrées les vérités qu'il a traitées dans son livre de *la Préparation à la foi*. « Profondément attaché, nous dit l'auteur, à la doctrine traditionnelle, en dehors de laquelle il n'y a pas de vérité catholique, j'ai évité avec soin les opinions nouvelles, parce que, dans le domaine de la foi, toute nouveauté est synonyme d'erreur. Je me fais gloire de suivre les sentiers battus et de marcher à la suite de mes deux maîtres vénérés : saint Thomas d'Aquin et Bossuet. » Le P. Maumus eût pu ajouter Lacordaire, qu'il cite souvent à côté de Bossuet. Ces citations de textes bien connus, mais toujours jeunes, seront pour plus d'un le principal attrait du livre. J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

Zootechnie. Races chevalines, par P. Diffloth. Paris, Baillière, 1908, in-12 de viii-467 p., avec 157 fig. et 24 planches. — Prix : 5 fr.

Ce livre est à la fois une réimpression et un ouvrage nouveau. Il formait, dans la première édition, la seconde partie d'un volume sur l'ensemble de la zootechnie, spéciale aux équidés, au cheval, à l'âne et au mulet. Tout ceci a été refondu, remanié, augmenté et se présente aujourd'hui en un traité uniquement consacré aux races chevalines, traité absolument complet et qu'illustrent un grand nombre de figures explicatives et de planches hors texte.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, l'auteur s'occupe de tout ce qui concerne l'extérieur de la bête, ses diverses parties d'abord, les intéresse et les spécifie : encolure, tronc, membres et aplombs, ensuite les robes, la taille, les allures, puis il aborde ce qui constitue naturellement le principal de l'ouvrage, lui donne son caractère scientifique et son intérêt tout à la fois, c'est-à-dire la description détaillée des diverses races que nous connaissons et utilisons. Huit races pures se partagent l'ancien continent; c'est là que sont les types véritables des races équines domestiquées. L'auteur les étudie successivement, définissant leur caractère propre, leurs aptitudes, et examinant les variétés diverses, qui, sous l'influence du climat, des soins, etc., en sont dérivées tout en reproduisant les conditions du type primitif. A côté, des populations chevalines se sont formées par la force des choses et sous l'empire des circonstances. Elles n'ont guère moins d'importance, mais il importe d'avoir des jalons pour s'y reconnaître, et ces produits dérivés comportent des qualités et des défauts qui les différencient. Les efforts des éleveurs, leurs idées, leurs systèmes et parfois leur engouement plus ou moins réfléchi à certaines périodes

ont eu leur grande part d'influence. Les chapitres consacrés à ces demi-sang sont pleins d'observations, de faits instructifs; la méthode de l'auteur, qui sait les grouper, donne un intérêt plus grand à son exposé. On parcourt avec lui les principales contrées d'élevage: le lecteur se rend compte des besoins que l'on cherche à satisfaire, des ressources que l'on y rencontre pour y arriver et des résultats auxquels on parvient. Un chapitre est consacré à la tenue des haras en France, puis à l'étranger. L'ouvrage se termine par deux chapitres assez courts sur les races asines et sur les mulets, les services qu'elles rendent dans leur rusticité et qui sont l'objet de quelques élevages spéciaux.

G. DE SENNEVILLE.

La Place de l'homme dans l'univers, *études sur les résultats des recherches scientifiques sur l'unité et la pluralité des mondes*, par ALFRED RUSSEL WALLACE; trad. de l'anglais par Mme BARBEY-BOISSIER. Paris, Schleicher, s. d., in-8 de XXVI-306 p., avec planches. — Prix: 10 fr.

Études nouvelles sur l'astronomie, par CH. ANDRÉ et P. PUISEUX. **La Terre et la Lune, forme extérieure et structure interne**, par P. PUISEUX. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de 176 p., avec 28 fig. et 26 pl. — Prix: 9 fr.

Écrit dans un esprit éminemment spiritualiste et chrétien, précédé d'une Préface signée d'un Genevois, M. Thomas Tommassime, que ne désavouerait aucun écrivain catholique, l'ouvrage de Russel-Wallace, l'émule, mais très théiste, de feu Charles Darwin, ne tend à rien moins qu'à détruire la théorie, si chère à un grand nombre, de la pluralité des mondes habités.

Après tout le tapage qu'ont fait, durant le dernier siècle, les partisans, tant hétérodoxes qu'orthodoxes, de cette théorie, les uns pour s'en faire une machine de guerre plus ridicule que redoutable contre le dogme catholique, les autres en montrant aisément l'inanité d'une pareille attaque, la théorie étant supposée vérifiée et démontrée, il n'est pas sans originalité de voir un savant de renom la combattre de point en point et arriver à cette conclusion que, de tous les astres qui remplissent l'immensité des cieux, la Terre est le seul qui soit habitable et habité

La démonstration paraît bien assez plausible pour les planètes de notre système solaire et de leurs satellites; car, en examinant les diverses conditions de leurs distances au soleil, de leurs modes de rotation, du degré d'inclinaison sur leurs orbites, etc., aucune ne remplit, au moins actuellement, ces conditions au degré voulu pour que la vie physiologique puisse y subsister dans sa plénitude. A toute rigueur la planète Mars pourrait entretenir une vie toute rudimentaire, mais qui ne dépasserait pas les organismes les plus inférieurs.

Quant à prétendre que nulle part ailleurs, dans l'immensité des cieux,

il ne puisse se trouver autour de quelqu'un de ces soleils qui les constellent par myriades et millions, aucune planète remplissant les conditions d'habitabilité semblables ou analogues à celles de notre planète terrestre, cela, malgré les très savantes et très plausibles considérations invoquées par l'auteur, paraît sujet à discussion. De même en ce qui concerne le passé très reculé comme le très lointain avenir de notre système planétaire. Que savons-nous de cette nuit du passé? Bien peu de chose; de l'insondable avenir? Moins encore.

Sans doute nos astronomes font incessamment des découvertes dans les immensités sidérales : les progrès incessants dans la fabrication des instruments d'optique, dans les applications de la photographie et les observations spectroscopiques ont déjà conduit à des résultats qui permettent les plus vastes espoirs. Cependant qui pourra jamais établir l'absolue certitude qu'il n'existe nulle part ailleurs que chez nous, un soleil entretenant la vie sur une planète de sa dépendance, analogue à la nôtre? Qui pourra jamais affirmer avec assurance que, soit dans l'extrême passé, soit dans l'avenir non moins profond de notre système, il ne s'est jamais trouvé ou ne se rencontrera jamais quelque planète, quelque satellite ayant possédé jadis ou devant posséder un jour les conditions propres à la vie?

Ce qu'il est permis d'affirmer avec certitude sur ces problématiques questions, c'est que nous ne savons rien et en sommes réduits aux pures conjectures. C'est là une énigme dont le Créateur paraît bien s'être à tout jamais réservé le secret.

La conclusion de M. Wallace est que l'univers sidéral qui nous entoure, et qu'il estime limité et sphérique avec le soleil voisin du centre, a été créé uniquement et exclusivement pour l'homme, n'a d'autre but et d'autre destination que l'homme, roi de la création. La pensée est belle et ne manque pas de grandeur, et notre auteur prouve péremptoirement qu'elle se peut soutenir ; mais, comme la pensée contraire, ce n'est et ne sera jamais qu'une hypothèse.

— Du premier titre du volume de M. P. Puiseux, comme de son contexte, il résulte qu'il est le début d'une série où l'on se propose d'étudier successivement la structure et la constitution de chacun des astres dont se compose notre système planétaire. Sur un sujet plus restreint, le plan est beaucoup plus vaste que celui de M. Russel Wallace, mais ne laisse pas, bien que sous une forme et dans un but très différents, de présenter quelque analogie avec lui.

Voulant procéder du plus connu au moins connu, l'auteur de *la Terre et la Lune* emploie la première moitié de son ouvrage à tracer à grands traits l'historique des travaux dont l'étude du globe terrestre a été l'objet depuis la haute antiquité jusqu'à nous, tant aux points de vue

géodésique, géographique, orogénique, astronomique, qu'à celui, relativement très récent, de la géologie. Comme M. A.-R. Wallace, M. Puiseux attribue la formation de la Lune à un fragment détaché du globe terrestre alors que, à l'état de fluide igné, il n'était encore enveloppé que d'une écorce friable et très mince : l'action de marées extrêmement puissantes sous l'influence de l'attraction solaire, aurait produit ce résultat. L'auteur voit, dans notre sphéroïde actuel, une sorte de tétraèdre déformé et contourné ayant eu trois de ses sommets à l'ouest de la baie d'Hudson, en Suède, et dans la Sibérie orientale, au nord-ouest de la mer d'Ockhotsk, et le quatrième au sud du cercle polaire antarctique.

La seconde partie du volume, appuyée de vingt-trois cartes photographiques de différentes parties de l'hémisphère lunaire, décrit minutieusement le sol accidenté et le relief de la surface sélénique, discute pied à pied les théories explicatives qui ont été proposées, et indique, avec preuves à l'appui, celle qui semble devoir prévaloir; celle-ci décrit tout le travail effectué pendant la longue durée des temps géologiques — ou plutôt sélénologiques — jusqu'aux temps actuels.

Le volume se termine par un chapitre, qui n'est pas le moins remarquable, sur l'application possible à l'étude de l' « évolution des planètes », de la comparaison des modes différents de formation de l'écorce lunaire et de l'écorce terrestre, par suite des différences dans leurs dimensions respectives, dans les durées de leurs refroidissements et autres différences essentielles.

En outre des cartes photographiques, vingt-sept figures dans le texte éclairent les discussions; et deux grandes planches, repliées à la fin du volume, donnent, la première : un planisphère montrant la répartition des mers et des continents en supposant le niveau des océans abaissé de plus de 2.000 mètres, avec indications de la torsion des arêtes du tétraèdre terrestre, la seconde, la carte hygrométrique du globe.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins, par PAUL SÉBILLOT. Paris, Doin, 1908, in-8 de XXVI-378 p. — Prix : 5 fr.

D'après le titre de ce livre on s'attendrait, ce me semble, à une étude d'ordre historique dans laquelle l'auteur suivrait certaines croyances ou certaines pratiques depuis l'antiquité païenne jusqu'à nos jours en passant par le moyen âge. Il n'en est rien, et le terme de « paganisme » doit être pris ici comme une métaphore, et comme une sorte de définition rétrospective. Au surplus voici comment

cet ouvrage est apprécié et recommandé dans le « prière-d'insérer » que l'éditeur nous a adressé avec le volume : « Ainsi que son titre l'indique, ce livre est consacré à l'étude des survivances païennes dans l'Europe celto-latine, c'est-à-dire dans un des groupes les plus anciennement civilisés (*sic*) et chez lesquels le christianisme est établi depuis plus de quinze siècles. Il [c'est-à-dire le christianisme] n'a pas réussi, pendant ce long règne, à modifier à fond la mentalité de la masse rurale ou peu cultivée, et l'on retrouve encore parmi elle presque toutes les pratiques superstitieuses anathématisées par les premiers apôtres (*sic*) et les conciles... » Il ne s'agit donc ici, malgré un titre un peu prétentieux, que de ce qu'on appelle habituellement traditions, superstitions, usages... Nous ne contestons pas l'explication que M. Sébillot développe dans son Introduction, mais il nous semble étrange et nouveau d'y rencontrer (p. XXVI) le terme de « paganismes », au pluriel, pour dire superstitions; c'est le cas de dire (pour répéter un mot déjà dit) que ce pluriel nous paraît « singulier ».

La première partie traite de la vie humaine, la seconde des constructions et des travaux et la troisième des forces de la nature. Ce sont, comme on voit, les sujets traités par M. Sébillot dans ses quatre gros volumes : *Le Folk-Lore de France*, dont nous avons quatre fois parlé, à cela près que l'auteur y ajoute des similaires des pays voisins, similaires qu'il a recueillis au cours de ses lectures. Quant à l'antiquité classique, nous ne l'avons (sauf erreur de notre part) vu citer que cinq fois. A l'occasion du *Folk-Lore de France*, nous avons remarqué que M. Sébillot y avait incorporé ses publications précédentes, volumes ou mémoires ou articles : il paraît vouloir prendre un ordre inverse et faire de petits volumes avec les deux mille pages de ses quatre volumes grand in-8. Au surplus, pour le public qui n'a pas le gros et coûteux répertoire de M. Sébillot, ou qui recule devant le prix d'achat, le présent volume, malgré son titre éclatant, fournira un commode résumé, bien classé, sobrement présenté et accompagné d'un bon index pour faciliter les recherches aux curieux. C'est, en quelque sorte, l'anthologie du *Folk-Lore de France* de M. Paul Sébillot faite par l'auteur-lui-même et avec un titre qui lui donne un faux air de nouveauté et d'originalité.

H. GAIDOZ.

Villiers de l'Isle-Adam. L'Écrivain et le philosophe, par HENRI CHAPOUTOT. Paris, M. Delesalle, 1908, in-12 carré de XVII-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Chapoutot, qui sans doute est jeune, qui a du moins la jeunesse de la candeur, de la foi aux livres et de la foi en soi, n'ayant probablement pas encore éprouvé beaucoup de déceptions de librairie,

a fait très consciencieusement, sur plan méthodique et d'après de copieuses fiches, tout un livre sur Villiers de l'Isle-Adam. N'était le menu caractère typographique, on le prendrait, à voir l'intitulé des chapitres, pour une thèse de doctorat : *Le Monde tel qu'il est, d'après Villiers de l'Isle-Adam*; — *Le Monde idéal...; Villiers de l'Isle-Adam philosophe*; — *Villiers de l'Isle-Adam littérateur et écrivain*; — *Villiers de l'Isle-Adam chrétien et catholique*; — *L'Occultisme et la magie dans Villiers de l'Isle-Adam*... On ne ferait pas davantage pour Pascal ou pour Racine.

Le mal est que Villiers de l'Isle-Adam est beaucoup moins familier aux honnêtes gens que Pascal ou Racine. Et je suis très convaincu, comme M. Chapoutot, qu'il a, ainsi que tant d'autres, été la victime de la conspiration d'étouffement qui met aujourd'hui l'éteignoir sur les talents catholiques, et qu'il n'a pas la notoriété que son âpre et fier talent mérite. Mais le meilleur moyen de nous le faire connaître était de nous le raconter. Or, M. Chapoutot s'est interdit la biographie et l'anecdote; c'est dommage, d'abord parce que son livre en eût été plus amusant. Il ne nous raconte pas non plus les œuvres, dont il disserte : alors, je crains que les quelques amateurs qui les goûtent, se passent très bien de son étude, et que les autres, qui les ignorent ou les ont peu présentes à l'esprit, ne s'exposent pas volontiers à demeurer bouche bée devant ses nombreuses et très précises références. *Elen*, *Morgane*, *la Révolte*, *Isis*, *M. Pied*, *Sylvabelle*, *Marielle*, *la Machine à gloire*, etc., etc., je vois bien que M. Henri Chapoutot connaît à fond son auteur, et de ses personnages il parle comme tout bachelier le peut faire de Chimène ou d'Andromaque. Au reste, comme il discute moins qu'il ne classe ces bonshommes et les idées qu'ils expriment, comme il paraît impartial, admirant son héros et ne partageant point sa foi religieuse et son dégoût de la bassesse contemporaine, comme il écrit sérieusement, d'un style soigné, mais d'ailleurs sans sourire et sans trait, on peut, s'il ne faut que lui faire ce plaisir, rendre justice à la bonne tenue de son petit livre et encourager un début qui n'est pas sans talent... Pour le public et pour l'auteur lui-même, s'il récidive, on est obligé de dire que, tel quel, ce livre ne se suffit pas à lui-même, qu'il ne fallait pas, surtout pour un auteur encore si mal connu, isoler l'œuvre de la vie, mais au contraire éclairer l'une par l'autre, et que, quant à faire de la critique sans biographie et sans histoire, un article de vingt ou trente pages eût mieux valu, qui eût mis en relief la hautaine et un peu bizarre figure de ce « décadent du christianisme », eût concentré la lumière sur quelques-unes de ses créations les plus caractéristiques, et condensé sa « philosophie » en quelques formules lapidaires.

Mais les dévots de l'auteur de *Tribulat Bonhomet et de l'Ève future*

sauront gré à M. Chapoutot de son acte de piété, et ils en réchaufferont la leur... GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Histoire de la Gaule, par CAMILLE JULLIAN. Paris, Hachette, 1908, 2 vol. in-8 de 530 et 558 p. — Prix : 20 fr.

L'Institut, en accordant une de ses plus hautes récompenses aux deux volumes parus de l'*Histoire de la Gaule*, par M. Jullian, n'a fait que ratifier le jugement du public savant ou lettré. Il a indiqué aussi avec quelle sécurité il attendait la suite de cet important travail. Le beau livre du même auteur sur *Vercingétorix*, qui avait obtenu le succès le plus vif et le plus mérité, annonçait assez ce que pourrait être le vaste ouvrage dont il n'était pour ainsi dire qu'un épisode. L'attente n'a pas été déçue.

De ces deux volumes (il y en aura en tout six), le premier a pour titre : *Les Invasions gauloises et la Colonisation grecque*. En réalité, le titre annonce moins que ne comporte le volume. Un large préambule précède en effet le récit des invasions celtiques. En premier lieu, l'auteur trace un tableau complet de la géographie de la Gaule, et, j'ai hâte de le dire, il est impossible de mettre plus de vie dans un exposé de ce genre. Sous l'œil pénétrant de M. Jullian, c'est tout un organisme qui se révèle à son intelligence et que, généreusement, il découvre à la nôtre. C'est merveille d'accompagner sa course sur le sol de notre pays, de l'en voir mettre à nu l'ossature, explorer curieusement les voies de communication naturelles, cols, rivières et vallées, distinguer avec un regard d'artiste non seulement entre les grandes régions, mais entre l'infinie variété des *pays*, énumérer, évaluer, comparer en économiste leurs ressources, leurs productions, et finalement expliquer la majestueuse, la royale harmonie de l'ensemble. La géographie tient une place considérable dans l'ouvrage de M. Jullian. A diverses reprises il y revient, considérée tantôt sous le rapport de la configuration physique de la Gaule, tantôt de sa situation dans le monde ancien, ici de ses routes et de ses villes, ailleurs des populations qui l'habitent, de leurs groupements, de leurs aptitudes, et de leurs contrastes. Ainsi l'auteur a fait de l'étude géographique une des bases solides, la plus solide au fond, peut-être, parce que permanente, d'une grande partie de son travail historique. C'est pourquoi nous y insistons. Et nous insistons aussi sur le charme dont il a su imprégner les considérations et les analyses. « Plus l'on connaît, plus l'on aime, » écrivait Léonard de Vinci. Tout cela, M. Jullian le connaît admirablement, et plus il le connaît, plus il l'aime. Même, il a ses préférences, du moins on les devine. C'est Marseille, c'est la Limagne, la riche, l'attrayante Limagne, cette baie de moissons dans un cadre

farouche, voyez quelle tendresse ! Chaque fois que sa plume en trace le nom, c'est, il semble, une caresse.

Les Celtes ne furent pas les premiers occupants de la terre gauloise. Les Ligures les ont précédés. Toute la Gaule fut aux mains de cette population dont la langue, bien plutôt que la race, fait l'unité, unité qui, d'ailleurs, dépasse les limites de la Gaule. Il y a une époque ligure, et l'auteur s'efforce d'en reconstituer le tempérament physique et moral, les croyances, les mœurs, la civilisation. Tentative délicate, qu'éclairent peu de faits, peu de textes, peu de monuments. Il y a beaucoup d'imagination dans ce tableau, d'intuition, si vous préférez; même de large poésie, par exemple dans l'exposé de cette religion naturiste, qui n'est pas morte parmi nous. La part d'hypothèse est grande dans cette restitution, M. Jullian nous en avertit, il en convient tout le premier. Mais que la part de vérité y soit grande aussi, l'intelligence, la perspicacité, l'érudition de l'auteur nous donnent lieu d'en être convaincus. Malheureusement les moyens de contrôle feront toujours à peu près défaut.

Enfin, avec toute l'ampleur désirable, l'auteur s'étend sur le rôle civilisateur de la Grèce vis-à-vis de la Gaule, sur l'importance de Marseille et de ses colonies.

Puis il en vient à la migration des Celtes, à leurs conquêtes en Europe, à l'analyse de leur tempérament véritable, assez différent en somme de celui que leur attribuait une légende apeurée.

Tout le second volume nous montre ce qu'était la vie gauloise avant la conquête romaine. Le simple résumé de cette étude si variée, si complexe et si complète exigerait seul plus d'espace que celui dont nous pouvons disposer. Le volume se termine sur cet empire arverne dont les destinées trop courtes ne laissèrent pas aux germes « d'entente féconde et d'union progressive » qu'il renfermait le temps de se développer. De toutes parts dans la Gaule, sourdait, grâce aux dons naturels du peuple qui l'habitait et à l'heureuse influence du Midi, une civilisation « vivante, originale et créatrice ». « L'empire arverne, écrit encore M. Jullian, inaugurait les destinées naturelles de la terre et de la nation gauloise ». Par malheur, il fut de courte durée, et l'invasion romaine vint arrêter net le grand spectacle qui se préparait. Pourquoi et de quelle façon, le prochain volume nous l'apprendra.

Œuvre d'historien, d'érudit, riche en aperçus personnels, ingénieux, variés, écrite d'une langue souple et colorée, la nouvelle *Histoire de la Gaule* est tout cela, et cela suffirait pour en justifier le succès. Mais il y a autre chose. Ah ! c'est à propos de ce gros ouvrage que l'on pourra, que l'on peut déjà répéter le *Mens agitat molem* ! Impartialité, clairvoyance, amour du vrai, oui certes, mais impassibilité, non pas ! Un souffle anime ce livre, et ce souffle, c'est l'enthou-

siasme, enthousiasme fait d'un profond amour, d'une parfaite connaissance, d'une admirable intelligence de cette terre des ancêtres qui est aussi la nôtre. Enthousiasme aussi de l'auteur pour son sujet, de l'artiste pour sa création. En vérité, je vous le dis, en l'historien Jullian il y a un poète. Et que dans cette remarque on ne voie pas même l'ombre d'une critique. La poésie de Michelet unie à la documentation et à la pureté de Fustel, ne serait-ce pas l'idéal de l'historien moderne? Je ne sais si je me fais illusion, il me semble qu'avec son *Vercingétorix*, M. Jullian fut bien près de l'atteindre. Avec une forme moins condensée, comme il convient à un sujet plus vaste, qui exige l'abondance des développements, nous retrouvons ici les mêmes qualités et nous ne craignons pas d'être contredit en affirmant dès à présent que l'*Histoire de la Gaule* demeurera comme un noble et solide monument élevé en l'honneur de nos origines.

André Baudrillart

Der Kirchenstaat unter Klemens V, von Anton Eitel (forme le 1er fascicule des *Abhandlungen zur Mittleren und Neueren Geschichte*), Berlin und Leipzig, Rothschild, 1907, in-8 de 218 p. — Prix : 5 fr. 95.

Dans l'histoire monotone et confuse de l'État pontifical au moyen âge, le règne de Clément V, le premier pape avignonnais, se distingue par quelques particularités intéressantes. Malgré quelques velléités ou projets que M. Eitel semble prendre plus au sérieux qu'on le fait communément, il ne passa jamais les Alpes; il vit les choses italiennes de moins près que ses prédécesseurs. De santé fort délicate, complètement écarté des affaires par la maladie durant une assez longue période, il a dû parfois lâcher les rênes et laisser ses agents pratiquer une politique assez indépendante. Étranger à l'Italie, il ne portait aucune passion personnelle dans la fidélité aux traditions politiques de la curie; il lui était plus facile de s'en affranchir; on le voit, par moments et par endroits, soutenir les Gibelins contre les Guelfes. La cause de l'aristocratie romaine en général lui importait beaucoup moins qu'aux papes du XIIIe siècle, qui en étaient issus; il favorisa par intermittences, à Rome, le régime populaire (lequel d'ailleurs produisit aussitôt ses conséquences accoutumées, en réveillant les ambitions municipales. Rome entreprend, sans tenir compte des droits du Saint-Siège, de s'assujettir les localités voisines). Dominé par Philippe le Bel, il prit parti pour les Colonna contre les Gaëtani, pour les victimes contre les créatures de Boniface VIII; détruisant la plus chère création politique de son prédécesseur.

Mais l'épisode le plus remarquable de son règne est sans doute la guerre où il se trouva engagé avec Venise au sujet de Ferrare, guerre qui aboutit à la défaite de Venise, à la main mise du Pape

sur Ferrare, et à l'éviction momentanée de la maison d'Este, si longtemps protégée du Saint-Siège. — Dans sa très solide monographie M. Eitel a suivi l'ordre géographique, passant en revue, l'une après l'autre, les différentes régions de l'État pontifical. A côté d'incontestables avantages, ce plan offre un inconvénient : il ne permet pas de mettre en relief autant qu'il l'eût fallu, peut-être, les très graves variations de Clément V vis-à-vis de la maison d'Anjou. Désireux d'abord de s'en affranchir, le Pape tolère en Toscane, de la part du légat le cardinal Napoléon Orsini, une politique presque gibeline; il montre quelque faveur à Henri VII; mais il devait finir par se livrer à Robert d'Anjou plus complètement que Clément IV et Martin IV s'étaient jamais livrés à Charles d'Anjou.

Les jugements, parfois un peu contradictoires, que M. Eitel porte sur Clément V semblent se ressentir de la défaveur dont les papes d'Avignon sont l'objet, particulièrement en Allemagne. On ne peut lui reprocher ni d'avoir inventé le népotisme, ni d'avoir provoqué ou laisser s'établir l'anarchie; l'un et l'autre étaient endémiques dans l'État pontifical. La seule nouveauté fâcheuse, c'est que les fonctionnaires chargés de gouverner cet État furent désormais des étrangers, mal vus comme tels, et qui introduisirent en outre la pratique de l'absentéisme et du gouvernement par vicaires. E. Jordan.

Katholische missionsstatistik, von P. H. A. Krose, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1906, in-8 de VIII-129 p. — Prix : 3 fr.

Les études de statistique religieuse présentent un intérêt qui n'échappe à personne, et il n'est pas surprenant qu'elles aient sollicité l'attention de quelques savants. Il y avait certainement quelques progrès à faire : nous assistions récemment à une polémique entre deux écrivains catholiques dont chacun invoquait à l'appui de ses dires des chiffres que l'autre déclarait inexacts, et il est difficile de dire lequel avait raison. La congrégation de la Propagande avait publié, en 1901, un gros volume qui n'était pas exempt d'erreurs et qui contenait des données visiblement conjecturales. C'est ce qu'un savant protestant, le professeur Werner, a relevé dans une revue allemande, en s'élevant contre les procédés « oratoires et tendancieux » des statistiques romaines.

Le P. Krose n'a pas cru devoir laisser tomber cette accusation sans y faire une réponse, et il l'a présentée avec autant de courtoisie que de clarté. Si le volume de la Propagande de 1901 contient quelques erreurs ou lacunes, une nouvelle édition a paru en 1907, beaucoup plus satisfaisante, et que le Dr Werner a ignorée. Il s'est également mépris sur certains détails de l'organisation générale des missions catholiques; c'est une erreur de croire que toutes, sans exception,

dépendent de la Propagande; créée il y a bientôt trois siècles, cette congrégation s'est organisée d'après l'état où elle trouvait le monde catholique; l'Amérique du sud et les Philippines relevaient alors des couronnes d'Espagne et de Portugal et étaient rangées parmi les pays catholiques, pendant que l'Amérique du nord était réputée terre infidèle; de là des anomalies, qui étaient des anachronismes, et auxquelles une récente décision de Pie X vient de mettre fin en restreignant l'action de la Propagande aux pays où l'Église n'a pas encore son cadre officiel de métropoles et de diocèses. Il s'en suivait que des pays en majorité non catholiques, comme l'Algérie, n'étaient pas regardés comme pays de mission, et que les États-Unis de l'Amérique du nord se trouvaient sous le même régime que la Nouvelle-Guinée.

Le P. Krose rappelle le critique à l'indulgence en lui faisant voir que les statistiques protestantes ne sont pas toujours mieux faites que les nôtres, que les contradictions, les invraisemblances et les fautes de calcul s'y trouvent comme dans les nôtres, et que, de plus, les éléments d'information des protestants sont encore plus instables que ceux dont nous usons. Ainsi, pendant que les catholiques regardent comme chrétiens « ceux qui sont baptisés », certaines missions protestantes ajoutent à leur actif les catéchumènes, et d'autres, au contraire, ne tiennent compte que des « communiants » : d'où impossibilité de comparer des chiffres établis d'après des méthodes différentes. De même, quand il s'agit du personnel actif des missions, comment classer certains collaborateurs, professeurs et institutrices, médecins et médecines, infirmiers et « nurses », dont les uns sont de véritables ouvriers travaillant dans un esprit d'apostolat, et d'autres qui ne sont que des employés à gages, étrangers par leurs fonctions à la propagande religieuse? Comment aussi faire le départ entre les protestants d'origine européenne, comme il s'en trouve beaucoup au sud de l'Afrique et les protestants indigènes qui suivent les mêmes cultes et fréquentent les mêmes temples? Non, les éléments statistiques des protestants sont encore plus difficiles à interpréter que les nôtres, et on est mal venu à nous jeter la pierre quand on est exposé à tomber dans des erreurs plus graves que celles que nous sommes dans le cas de commettre.

Ces erreurs, le P. Krose a fait tout son possible pour les éviter dans la partie constructive de son ouvrage : à force de recherches patientes, il a pu combler pas mal de lacunes là où le récent annuaire de la Propagande était incomplet; en une vingtaine de tableaux d'une grande limpidité, il nous donne un état à peu près irréprochable des connaissances que doivent avoir ceux qui s'intéressent aux missions. Quatre tableaux donnent un aperçu impartial de l'état des missions protestantes.

Je conclus en exprimant le vœu que cet excellent travail soit

traduit en français; il rendra de grands services à tous ceux qui veulent parler de nos missions autrement que par à peu près.

P. Pisani.

Un Capucin. Le Père Chrysostome de Barjac (1757-1819), par le chanoine A. Durand. Nîmes, chez l'auteur, Institut S. Félix, in-8 de 285 p.

Un Martyr oublié. L'Abbé Louis Gardès, prieur de Ceyrac, par le même. Nîmes, Imprimerie générale, 1908, in-8 de 44 p.

Ce capucin du couvent d'Avignon n'avait pas consenti à entrer en 1791 dans le clergé constitutionnel : il fut au contraire, un de ces prêtres intrépides qui se dévouèrent, aux plus mauvais jours de la Révolution, pour continuer leur ministère auprès des montagnards des Cévennes. Avec l'aide de quelques chrétiens demeurés inébranlables pendant la tourmente, il réussit à se soustraire pendant six ans et on devine au prix de quels périls, aux recherches des jacobins. Toujours poursuivi, toujours à la veille d'être pris, il échappait toujours, se cachant dans des greniers, des cavernes, des puits, ou passant comme une anguille entre les mains des gendarmes, pour reparaître quand ils étaient partis le chercher ailleurs. Tout cela eut cependant une fin, et, en janvier, le Père Chrysostome, arrêté, au moment où il allait dire la messe devant trois cents personnes, fut conduit, la corde au cou, à Nîmes, et condamné à la déportation. Il faut lire les lettres où il conte son voyage de Nîmes à l'île d'Oléron, et la bonne humeur avec laquelle il énumère les tribulations qu'il traverse. Au bout de dix-huit mois, on ne pensait pas à le mettre en liberté; le 24 juillet 1800, il s'évada, et reprit le cours de ses travaux apostoliques.

Nommé, au Concordat, vicaire desservant du Chambon, canton de Genolhac, il fut le modèle des curés. De plus, il se voua à une œuvre plus nécessaire alors que jamais, celle du recrutement du clergé. Il reçut dans son petit presbytère quelques jeunes gens auxquels il se mit à apprendre le latin. La Lozère, l'Ardèche et le Gard lui envoyaient tant de sujets qu'il dut louer plusieurs maisons pour installer ses disciples, dont le nombre finit par atteindre quarante. La solide formation spirituelle qu'il leur donnait leur imprimait un caractère de piété et d'application qui les fit désigner sous le surnom de « chrysostomistes » dans les séminaires où ils allaient compléter leurs études : il les conduisait durement, pauvrement : la dépense journalière pour chaque élève, y compris le loyer des locaux supplémentaires, variait entre quatre et cinq sous : on y mangeait plus de pain et de châtaignes que de viande. Et c'est à cette pauvre maison qu'en 1810 l'Université impériale commença à créer mille difficultés. L'Académie de Nîmes réclamait au directeur une redevance décennale de quatre cents francs

et un droit annuel de cent francs, et pour chaque élève une taxe universitaire représentant le vingtième de la pension qu'il était censé payer. Le Père bataillait, se défendait pied à pied, comme le prouvent ses nombreuses lettres au recteur et les réponses comminatoires qu'il en reçoit. C'est une des parties les plus piquantes du récit; elle montre à quel prix le monopole universitaire vendait quelques bribes de liberté.

A la Restauration, la maison fut reconnue comme petit séminaire; quelques secours furent accordés au Père, qui put aussi recevoir des élèves payants, dont l'un, l'abbé Reboul, est devenu chanoine de Paris. Mais le vénérable fondateur ne jouit pas longtemps de ce régime réparateur : il mourut en 1819, en laissant une mémoire bénie; et des guérisons extraordinaires obtenues sur son tombeau permettent d'espérer qu'un jour l'Église consentira à l'introduction de sa cause de béatification.

Telle est la vie que M. le chanoine Durand raconte, en utilisant les documents les plus authentiques puisés aux sources officielles, et aussi aux papiers de famille qu'il a été autorisé à compulser. Cet excellent livre est à la fois une importante contribution à l'histoire de la persécution révolutionnaire et un ouvrage de haute édification qui ne sera médité sans profit par aucune catégorie de lecteurs.

— L'abbé Gardès, prieur-curé d'une petite paroisse du diocèse d'Alais, avait commencé par prêter serment, mais il ne tarda pas à le rétracter, et bientôt commença pour lui une existence de proscrit : traqué par les jacobins, il réussit à se cacher pendant quelques mois, mais il finit par être arrêté, jugé, condamné et exécuté à Privas, le 18 thermidor an II, avec quatre autres prêtres et trois religieuses accusées à la fois d'avoir refusé le serment et d'avoir recelé des prêtres.

Ce récit, établi au moyen de documents authentiques, est plein d'intérêt et montre avec quelle fureur sévit la persécution dans la région des Cévennes. Un prêtre insermenté conduit à Saint-Hippolyte du Fort, fut pendu par les mains et on lui coupait de temps en temps un doigt ou quelque autre partie du corps : ce n'est que le soir qu'il succomba à ce supplice qu'on croirait inventé par des cannibales.

P. Pisani.

Louis XI en pèlerinage, *étude historique*, par Marcel Navarre. Paris, Bloud, 1908, in-8 de 252 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage traite, en dix chapitres, des pèlerinages de Louis XI de 1437 à 1483, c'est-à-dire depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Ils sont racontés dans l'ordre chronologique et émaillés de citations empruntées aux documents officiels contemporains. Quelques-uns

de ces documents et spécialement des lettres patentes du Roi, en faveur de divers sanctuaires, forment un appendice de sept chapitres (p. 191-245).

L'auteur a pour but de montrer, par le nombre des pèlerinages du Roi, par les marques de dévotion qui les accompagnent, par les donations pieuses dont ils sont l'occasion, que Louis XI n'était pas un hypocrite, comme on a voulu si souvent le dire, mais que sa piété fut au fond, sincère. Je crois qu'il a raison, surtout si l'on veut bien tenir compte de la mentalité du temps et spécialement de celle qui était propre à ce fameux roi. A cette époque, qui annonçait celle de la Renaissance et de Machiavel, on alliait fort bien une certaine piété avec des mœurs plus ou moins probes; parce que, d'une part, l'on était peu éclairé en matière religieuse et que, d'autre part, on estimait les qualités de force et de ruse auxquelles le succès est trop souvent attaché. Louis XI, en particulier, s'était fait de son métier de roi une conception telle qu'il se croyait permis presque tout ce qui pouvait aider à l'unité et à la grandeur de son royaume. Plus ami, par tempérament et souvent par nécessité, de la ruse et de la diplomatie que de l'éclat et de la bravoure, il ne craignait pas de faire servir, non seulement les hommes, mais encore Dieu, la Vierge, les saints, à la réalisation de ses projets. Et c'est pourquoi, il avait aussi confiance en ses actes religieux qu'en son escorte militaire et en ses négociations. Nous ne penserions pas à voir en cette façon d'agir des traces d'hypocrisie si, plusieurs fois, il ne s'était rendu coupable de parjures ou de dissimulation dans l'intérêt du bien public. La vérité est que, par une inconséquence irréfléchie, il employait simultanément avec bonne foi des moyens surnaturels et des moyens très humains qui, pour notre piété plus susceptible, s'excluent et semblent incompatibles; mais il faut prendre les hommes comme ils sont, et nous souscrivons à la conclusion de M. Marcel Navarre, qui excuse Louis XI de tartuferie (p. 49).

Nous observerons cependant qu'elle ne sort pas avec rigueur de tous les faits de pèlerinage qu'il nous a relatés : ils ne constituent qu'une probabilité extérieure, une vraisemblance. Ces pèlerinages qui se suivent avec une certaine sécheresse auraient besoin d'être comparés avec tant d'autres actes qui les démentent, pour mettre plus en évidence la psychologie spéciale du prince : autrement leur énumération ressemble trop à ces plaidoyers, où l'on ne montre que le beau côté de la médaille.

Quelques-uns de ces voyages pieux ne sont pas nettement attestés, mais simplement conjecturés (p. 53); d'autres enfin, très connus, sont omis. On sait, par exemple, que Louis XI affectionnait beaucoup Notre-Dame de Chartres, et qu'il se rendait souvent à ses

pieds, amené, non seulement par sa politique, mais encore par sa dévotion spéciale. On l'y trouve le 15 août 1463, à Pâques 1464, le 6 juillet 1465, deux fois en 1466, deux fois en 1467, le 19 janvier 1471, le 28 décembre 1473, le 15 août 1474, le 23 janvier 1477, en mars 1478, à la Pentecôte et en juillet 1481. En 1478, il donne à l'église de Chartres 500 livres tournois de rente, et en 1480, une autre rente de 31 livres : il y fonde un obit et une messe quotidienne pour le repos de son âme. Il y prolongeait ses séjours et voulait même y acheter une demeure. Le sanctuaire de Chartres devait donc trouver place à côté des trente-six lieux de pèlerinage visités par ce roi, et indiqués à la table.

Il eût été bon que la table relatât absolument tous les sanctuaires dont il est parlé dans le corps de l'ouvrage, sous forme d'itinéraire, et en donnant avec leurs noms les dates où ils furent visités. Il eût été prudent aussi de ne pas alléguer certains dictionnaires ou certaines feuilles qui n'ont pas d'autorité (notes,p.78, etc.) et même de rapporter les traditions légendaires qui ornent le berceau de quelques sanctuaires avec une réserve respectueuse (notes, p. 158, etc.). La valeur historique du livre y aurait gagné. De même une liste des principales sources eût permis d'apprécier promptement et sûrement le caractère et la solidité de la documentation : ces sources ne sont pas toutes de sérieuse importance.

A. Clerval.

Un Page de Louis XV. Lettres de Marie-Joseph de Lordat à son oncle, Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi (1740-1747), recueillies et publiées par le marquis de Lordat et le chanoine Charpentier. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de vii-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Lordat étaient une race militaire : des sept fils de Paul-Jacques de Lordat, lui-même ancien officier de marine, un était mort jeune, cinq étaient d'épée, un seul était d'église. Le second, Joseph-Marie, auteur des lettres aujourd'hui publiées, était entré dès 1740, à l'âge de quinze ans, comme page à la Petite Écurie, et l'oncle auquel étaient adressées ces lettres, le comte de Lordat, forcé par ses blessures de quitter le service actif, s'était retiré avec le grade de brigadier dans ses terres, où il vivait en gentilhomme campagnard, et, en qualité de chef de la famille, avait groupé autour de lui tous les siens, à l'avenir desquels il s'intéressait comme s'ils étaient ses propres enfants. C'est donc à lui que le jeune page envoyait une correspondance à laquelle le vieil officier tenait beaucoup; car, si elle tardait un peu, il ne manquait pas de se plaindre. Cela lui rappelait son vieux temps, les entreprises guerrières qu'il avait aimées, les personnages qu'il avait connus; cela le mettait au courant des nouvelles de la Cour, et des nouvelles de la guerre, et cela était précieux à une époque

où la presse n'existait pas. Joseph-Marie, ayant, comme page, ses entrées à la Cour, apprenait beaucoup de choses et les transmettait fidèlement à sa famille ; on a par lui, presque jour par jour, des nouvelles du Roi, de la famille royale, des changements de ministres, des promotions dans l'armée et dans les ordres,etc. Malheureusement, une grande partie de cette correspondance a été perdue; mais on l'a, assez complète, de 1744 à la fin de 1747, et c'est une époque très importante, celle des grandes campagnes du maréchal de Saxe, auxquelles le jeune de Lordat a pris part, comme page d'abord, puis comme cornette de chevau-légers d'Anjou. Tous les mouvements, toutes les impressions de l'armée y sont indiqués avec une grande précision et nous y trouvons, entre autres, des récits très curieux et d'autant plus curieux qu'ils sont moins apprêtés, des batailles de Fontenay et de Lawfeld; la lettre qui racontait la bataille de Raucour a malheureusement été perdue. On y trouve aussi de très intéressants détails sur la vie des officiers à cette époque, leurs dépenses, la constitution fort coûteuse de leur maison militaire, les sacrifices considérables que doivent faire l'oncle et le père du jeune homme lorsqu'il passe des pages aux chevau-légers. La carrière de M. de Lordat fut courte mais brillante; quand il mourut à trente-neuf ans, en 1765, il était inspecteur de la gendarmerie.

Il avait, comme correspondant ou plutôt comme mentor, à Paris et à Versailles, un prêtre du diocèse de Carcassonne, l'abbé Dolomiers, protégé de sa famille et qui était devenu grand vicaire du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon. L'abbé Dolomiers entretenait avec le comte de Lordat une correspondance aussi suivie que celle du jeune page; il y donnait aussi des nouvelles de la Cour, surtout les nominations d'évêques et les attributions d'abbayes et y rendait compte des faits et gestes de son pupille, le «digne vicomte», comme il l'appelait. Il le tenait en haute estime et il semble bien que cette estime était partagée, à juste titre, par les grands personnages de la Cour. Il avait un peu plus de peine avec un frère plus jeune, le « petit abbé », qui faisait ses études ecclésiastiques à Saint-Sulpice; mais il ne perdit jamais confiance et s'en applaudit. Ces lettres de l'abbé Dolomiers, sans prétention comme celles de Joseph-Marie, les confirment et les complètent, et l'on a bien fait de les réunir.

Déjà, dans un article du *Correspondant* du 10 octobre 1881, l'intérêt de ces correspondances avait été signalé. M. le marquis de Lordat et M. le chanoine Charpentier les tirent aujourd'hui des archives de famille où elles étaient conservées et les publient intégralement; c'est un service qu'ils rendent aux amis de l'histoire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Études sur la contre-Révolution. La Vie et les conspirations de Jean, baron de Batz. 1754-1793, par le baron DE BATZ. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1906), in-8 de XII-488 p. — Prix : 7 fr. 50.

A mesure que s'éclaircira cette figure un peu légendaire du baron de Batz, une lumière heureuse viendra faciliter la compréhension des épisodes de la Révolution. S'il demeure encore incertain qu'il ait toujours et partout joué un rôle décisif, il reste avéré qu'il a mis la main dans beaucoup de choses et jamais sans manquer d'y laisser son empreinte personnelle, bien que parfois s'ingéniant à y passer inaperçu. La large et longue étude entreprise sur son ancêtre par l'auteur du présent livre s'appuie sur les documents de famille, les archives du château de Mirepoix, les cartons des Archives nationales. Elle dépassera certainement l'importance du précédent travail de M. Lenotre, et, sans en présenter peut-être l'agrément pittoresque, elle offre une valeur très supérieure comme déductions historiques et aperçus philosophiques des dessous de la politique au XVIIIe siècle. On rencontrera des idées très justes sur le sens intime de la Révolution, les aspects religieux de ce grand mouvement social, ses causes profondes; des jugements d'autant plus remarquables qu'on craint généralement de les formuler avec cette franchise, sur le protestantisme et comment les huguenots français du temps de Louis XVI ont été les inspirateurs secrets, mais puissants, de toute la crise antimonarchique, nécessaire au bouleversement antireligieux qu'ils poursuivaient. L'action de la franc-maçonnerie ajoute naturellement à cet effort, et c'est là un point de vue qu'on ne doit jamais méconnaître pour se dépêtrer dans l'écheveau de cette époque troublée. Je signale dès maintenant, à ce propos, des pages curieuses (403-408) sur la fameuse campagne de 1792, la bataille de Valmy et la retraite de Brunswick. Ce sont ces rapprochements (voir la Préface) qui donnent une valeur particulière au livre de M. de Batz. Je lui reprocherai seulement des longueurs, des répétitions, la tendance, trop naturelle mais excessive, à faire de son héros le pivot de l'histoire de France, dans une paraphrase nouvelle de la fable du « Lion et du Moucheron ».

Ces lacunes, ou, si l'on préfère, cette surabondance, n'empêchent point que cette étude soit susceptible de bien renseigner le lecteur et surtout de le faire beaucoup réfléchir et heureusement penser.

L'auteur prend les origines de la famille du « baron », dans le Béarn, au milieu du pittoresque pays de la Chalosse; il souligne les deux ancêtres fameux : le compagnon d'Henri IV et d'Artagnan. Le lien qui rattache indubitablement le « conspirateur » à ces personnages ne semble peut-être pas très solide, rien qu'à suivre les efforts un peu violents et les procédés un peu brusqués de Jean de Batz pour rattacher sa branche à leur tronc. Son étrange fortune et la

façon dont ce gentilhomme se mêle aux tripotages d'affaires, aux manieurs d'argent reste aussi un peu louche ; le succès du moins est indéniable, et le voilà, en 1789, député, par acclamation, de la noblesse d'Albret aux États généraux. Ici encore, rôle un peu mystérieux. Ce « constituant » s'anime beaucoup dans les comités de l'Assemblée; il apparaît, en diverses rencontres, comme le « Caissier du Roi », il s'avise toujours du solide et recueille adroitement le nerf de la guerre; ainsi il s'emploie avec adresse à Londres, à Coblentz, il revient à Verdun et ses relations « d'affaires » avec les banquiers genevois, les agioteurs de Paris, les « patriotes » à vendre lui créent un rôle qu'on explique mal, mais qu'on ne peut contester. Le moment le plus tragique de son action, c'est au 21 janvier, quand il prépare un coup de main pour arracher Louis XVI à l'échafaud; le complot avorte et il ne pouvait guère réussir; il reste à l'honneur de celui qui tenta la généreuse entreprise.

Sur cet épisode — le moins ignoré — se termine ce volume; d'autres viendront compléter les renseignements qui paraissent bien devoir transformer et grandir la figure du baron de Batz, si l'on ne s'efforce pas de lui accorder des proportions démesurées. Déjà il retient l'attention et mérite une place à part dans l'histoire des personnages de la « contre-révolution ». L'auteur a vu avec sagesse et dit avec talent des choses justes, capitales, décisives. G. DE G.

La Vente des biens nationaux pendant la Révolution française, *étude législative, économique et sociale*, par AMÉDÉE VIALAY. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de XI-349 p., avec 2 pl.— Prix : 5 fr.

La Vente des biens ecclésiastiques pendant la Révolution française, par G. LECARPENTIER, Paris, Alcan, 1908, in-12 de VII-187 p. — Prix : 3 fr.

L'Académie des sciences morales avait, l'année dernière, mis au concours pour le prix Rossi une étude sur la vente des biens nationaux pendant la Révolution. Parmi les ouvrages distingués à ce concours, en voici deux, de valeur inégale, mais l'un et l'autre recommandables par les lumières qu'ils répandent sur une matière complexe, encore à peine explorée et, à l'heure présente, très digne d'attention.

M. Vialay, dont les travaux ont déjà été appréciés par l'Académie, est l'auteur du premier. Il a le mérite d'envisager par tous ses côtés le sujet, esquissant certaines parties, en examinant d'autres avec détail et compétence. Son étude est l'œuvre d'un homme à qui les diverses questions touchant la translation légale ou extra-légale de la propriété ont été ou sont devenues familières et qui les a éclairées, à cent ans en arrière, par les leçons de l'histoire. Dans ses premiers

chapitres, il a indiqué les origines de la crise économique amenée par la crise politique, défini et classé les biens jetés par la Révolution dans la circulation, puis, d'après les documents des archives nationales et des archives de la Côte-d'Or, il est entré dans le vif de son sujet. Il a tracé (ch. V à VIII un tableau bien étudié des ventes immobilières ou mobilières opérées soit en Bourgogne, soit dans la capitale. On remarquera, dans son substantiel exposé, ce qui concerne la célèbre abbaye de Citeaux, le crû non moins célèbre du Clos Vougeot, les aliénations des manuscrits, livres et objets d'art, ailleurs de précieux renseignements sur le sort de la propriété ecclésiastique à Paris.

Un dernier chapitre est consacré aux conséquences économiques et sociales de ce grand bouleversement, c'est-à-dire à l'influence des ventes nationales sur l'accroissement de la petite culture, sur l'amélioration de la condition des basses classes, sur la prépondérance politique du tiers-état. La conclusion de M. Vialay se résume dans l'expression d'un regret. Faute d'avoir écouté les conseils prévoyants de Montesquieu, la Révolution, au lieu de restaurer le crédit public, a vécu, comme l'a écrit le rapporteur même du concours académique (M. Stourm), dans la misère et a abouti à deux colossales faillites.

— Le mémoire beaucoup plus restreint de M. Lecarpentier n'a en vue que les biens dits de première origine (ecclésiastiques) et, parmi ceux-ci, les domaines ruraux. Des trois parties de son œuvre, celle que l'auteur paraît avoir traitée avec prédilection cherche à élucider une question assez importante, la condition sociale des acheteurs. Il conjecture que ceux-ci furent surtout des bourgeois, gens avisés qui avaient acheté à long terme et spéculé d'avance sur la baisse continue des assignats. Inférieurs d'un tiers par le nombre aux paysans, ils n'en accaparèrent pas moins les six dixièmes des terres. Toutefois les calculs de M. Lecarpentier ne sont fondés que sur l'étude de 18 districts sur 548, c'est-à-dire sur une induction prématurée. Ils ressemblent un peu à ces « sondages » à l'aide desquels on a voulu récemment persuader au bon peuple les avantages de l'impôt sur le revenu. D'une façon générale, dans les études élaborées jusqu'ici sur les biens nationaux, malgré beaucoup de chiffres fournis et d'exemples cités, nous nous trouvons en face d'analyses forcément incomplètes. Pendant longtemps encore, aucune synthèse raisonnée ne sera possible, par conséquent aucune conclusion de nature à s'imposer définitivement à l'histoire. L. P.

Huit années d'émigration. Souvenirs de l'abbé MARTINANT DE PRÉNEUF, **curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu, (1792-1801)**, publiés, avec une introduction et des notes, par G. VANEL. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de 310 p., avec 8 grav. — Prix : 5 fr.

L'abbé Martinant de Préneuf était, en 1791, curé de Vaugirard, et, séduit par les idées du jour, il commença par prêter le serment constitutionnel, mais, au bout de peu de mois, il le rétracta. Devenu suspect, il dut quitter sa paroisse, se cacher à Paris, et s'il évita la mort en septembre 1792, il n'échappa pas à une incarcération. Un brave ouvrier parvint, au péril de sa vie, à la conduire jusqu'en Belgique, et alors commence l'odyssée dont les *Souvenirs* contiennent l'intéressant récit. M. de Préneuf, après l'invasion de la Belgique, dut passer en Souabe, puis en Bavière et arriva jusqu'aux confins de la Bohême. Il eut à subir toutes les épreuves de l'exil : il connut le dénuement, le mauvais vouloir de ses hôtes et les méfiances des cours allemandes; mais il rencontra aussi des âmes compatissantes qui cherchèrent à rendre moins amères pour lui les épreuves douloureuses qu'il traversait. C'était d'ailleurs une âme vraiment sacerdotale; son esprit de foi et son caractère indulgent font qu'il se souvient plus aisément du bien que du mal, et, à le lire, on serait porté à penser qu'il fut moins malheureux que d'autres; en tout cas, jamais il ne récrimine contre ceux qui lui firent mauvais accueil. Rentré à Paris en 1801, il fut rétabli dans son ancienne paroisse, qu'il eut à restaurer : puis, en 1809, il fut promu à la cure de Sceaux et en 1821 à celle de Saint-Leu, dans Paris; il y mourut en 1827, en laissant une mémoire justement vénérée.

On ne peut que savoir gré à M. Vanel d'avoir entrepris cette très curieuse publication, qu'il a fait précéder d'une excellente Introduction et enrichie de notes sobres, mais substantielles. Cependant, au risque de passer pour un curieux, j'avoue que j'aurais aimé à savoir l'histoire du manuscrit; comment s'est-il conservé? A quel heureux concours de circonstances en devons-nous la publication? Je me garderai bien de prétendre que ces Mémoires sont fabriqués de toutes pièces, mais, s'ils l'avaient été, ils ne se présenteraient pas avec moins de caractère d'authenticité ; ou plutôt, je me trompe, le falsificateur aurait eu soin de leur créer un état civil moins sommaire.

A propos de cette publication, je ferai une remarque qui m'a paru curieuse : l'auteur des *Souvenirs* s'appelait *Martinant* : sa famille existe encore et c'est ainsi qu'elle écrit son nom : les signatures relevées dans ses différentes paroisses ne laissent aucun doute; sa demande en radiation de la liste des émigrés (Arch. nat. F. 5645) est au même nom : et cependant M. l'abbé Grente, après bien d'autres,

le nomme *Martineau* : sur l'acte de notoriété annexé à sa demande de radiation, on l'appelle *Martinau*, le dossier des Archives est intitulé : *Martineau*; dans les annuaires du clergé, il est dénommé *Martinaud* de 1808 à 1813, *Martinant* en 1814 et de nouveau *Martinaud* à partir de 1823. L'Ordo de 1828, dans sa nécrologie, le nomme *Martinaud*, et *l'Ami de la religion* en annonçant sa mort (t. LVI, p. 166), parle de M. *Martinaut*. Ceci tendrait à prouver avec quel détachement on traitait avec les noms propres au commencement du siècle dernier, et cette constatation enlève beaucoup de poids à une foule d'arguments tirés des noms inscrits dans les actes les plus authentiques. Il semble d'ailleurs qu'il est des lois de phonétique usuelle qu'on applique sans en avoir la moindre conscience : la désinence *antius* est bien moins commune que la désinence *ellus*, et le populaire, qui ignore absolument la phonétique, obéit à des lois, qui ont présidé et semblent présider encore à l'élaboration des mots. Malgré les protestations de M. Martinant, on n'a cessé de lui donner un nom qui n'était pas le sien, mais qui répondait mieux aux exigences instinctives de l'oreille de ses paroissiens. P. Pisani.

L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1906), par A. Debidour. T. I. *1870-1889*. Paris, Alcan, 1906, in-8 de xi-468 p. — Prix : 7 fr.

Nous commencerons par reconnaître une incontestable qualité du livre de M. A. Debidour; il est bien renseigné et il a beaucoup lu, y compris les documents catholiques; c'est un mérite autrefois rare dans les publications émanées de son parti, et que l'on commence à y rencontrer. Il n'y a d'ailleurs pris que ce qui pouvait être avantageux à sa cause, et sa coutume n'est pas, dans les questions controversées, d'exposer objectivement les arguments qui, du côté catholique, ont pu être opposés à ses thèses. Cela donne à son livre toutes les allures d'un pamphlet; d'un pamphlet d'ailleurs où ne manquent pas les vérités. Personnellement, nous estimons fondés un certain nombre des reproches qu'il adresse aux catholiques : incursions du clergé dans la politique, adhésion maladroite à des doctrines d'ancien régime (cf. p. 145), violences de polémique; dévotions puériles, superstitieuses ou mercantiles; antisémitisme; et nous regrettons l'attitude qu'ils ont eue en très grande majorité dans l'affaire Dreyfus (il trouve moyen d'y faire allusion déjà, bien que son livre s'arrête en 1889 !). Mais il faut ajouter qu'il leur serait bien difficile de contenter un censeur d'un tel parti pris. Il leur en veut beaucoup de n'être pas républicains; mais s'ils se rallient, ils n'en sont que plus dangereux (p. 223). C'est qu'ils ne peuvent être honnêtes et de bonne foi. Ce postulat haineux est une des idées fondamentales de l'ouvrage (cf. les

épithètes « de nature », toujours injurieuses et parfois grossières, qui accompagnent tous les noms de personnages catholiques). Il y en a une autre : c'est que ni le mal ni l'erreur n'ont de droits. D'un bout à l'autre, nous ne dirons pas qu'il raisonne (car le raisonnement philosophique est la chose dont il est le plus incapable) mais il s'exprime comme un de ces « cléricaux » partisans du *Syllabus* qu'il abomine. Il est incapable de s'élever à cette idée si simple que personne apparemment n'ayant l'habitude de refuser la liberté à ses propres idées, le libéralisme consiste précisément à tolérer les idées que l'on juge fausses et dangereuses, et à ne pas compter pour les combattre sur d'autres armes que la raison. Il en vient à être incapable de comprendre, et à expliquer par des motifs mesquins, la conduite d'hommes comme Jules Simon, qui ont eu le très grand honneur de toujours accorder à leurs adversaires le bénéfice des principes dont ils se réclamaient pour eux-mêmes. Il trahit naïvement sa conviction toute contraire, que quiconque ne pense pas comme lui doit être hors la loi. Il cite comme une preuve du « sens politique » et de l' « opportunisme » de Gambetta de n'avoir pas toléré que le préfet des Bouches-du-Rhône expulsât les jésuites du territoire français. Il s'indigne que les pèlerinages pussent sillonner « impunément » la France. Mais voudrait-il nous dire quelle loi permet de *punir* les gens qui prennent le train, ou d'expulser sans jugement des citoyens français? Naturellement, il tombe dans les contradictions les plus étranges. Tout est permis aux uns, tout est scandaleux chez les autres. Lui qui tranche, sans paraître se douter qu'elle est complexe, la question de la licéité des congrégations non autorisées, avant 1901, pourrait-il indiquer en vertu de quelle loi existait la maçonnerie (sur le rôle de laquelle il a d'ailleurs, p. 90, 150, 342, des aveux parfaitement inutiles, à coup sûr, pour renseigner le public, mais qui contrastent avec ce qu'on essayait de nous faire croire il y a quelques années encore). Il se plaint, p. 89, des disgrâces subies par un grand nombre de professeurs ou d'instituteurs, en 1871 et 1872; mais à bien des reprises il approuve « l'épuration du personnel administratif, réclamé avec raison par toute la France républicaine » (p. 157), et même l'épuration de la magistrature (il en est là !). Mais nous devons nous borner; il faudrait un volume pour relever tous les traits de ce genre.

Nous ajouterons une remarque seulement, parce qu'elle est d'un ordre général et s'appliquerait à peu près à tous les livres du même genre et du même parti. La période de la troisième République a été marquée en France par une vive guerre à l'influence religieuse et un recul de cette idée. Elle a été marquée aussi par un affaissement indéniable de la moralité privée : il suffit de rappeler les progrès de l'alcoolisme, de la pornographie, du malthusianisme, de la crimi-

nalité et surtout de la criminalité juvénile. Y a-t-il entre ces deux faits simple coïncidence ou relation de cause à effet? Tout ouvrage qui traite du sujet choisi par M. Debidour sans aborder cette question esquive de plus ou moins bonne foi un point capital.

Un dernier mot : il est toujours bon de vérifier les textes, même après le Conseil d'État. L'observation de cette règle de prudence aurait épargné à M. Debidour l'inconvénient de qualifier de « magistral » un avis où le Conseil d'État n'a pas craint de falsifier en le citant le texte du Concordat. E. JORDAN.

La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement, par G. SORTAIS. 2e édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 222 p. — Prix : 2 fr. 50.

Excellent petit volume où l'auteur montre le libéralisme officiel abandonnant toutes ses doctrines passées et revenant, maintenant qu'il se croit le maître, aux idées si vivement reprochées au Syllabus. On enseigne aujourd'hui que la liberté a ses limites, qu'on ne peut laisser impunément professer des doctrines mauvaises et antisociales, et ces qualifications sont appliquées naturellement par les maîtres du jour aux doctrines qui leur déplaisent et spécialement aux dogmes de l'Église catholique. M. Sortais établit très clairement le démenti que le prétendu libéralisme se donne à lui-même et venge la religion de tant d'accusations qu'on lance contre elle, sans se donner la peine de vérifier les imputations qu'on lui adresse.

C'est surtout à propos de la liberté de l'enseignement que le faux libéralisme se donne carrière. On est arrivé à former dans l'Université un parti du monopole, on arrivera à imposer à l'Université une doctrine d'État. Les universitaires les plus modérés ne sont pas sans redouter cette occurrence. C'est aux parents d'abord à diriger l'éducation de leurs enfants. C'est à l'Église à veiller à ce qu'ils soient élevés dans la connaissance et la pratique des vérités éternelles. L'État n'a le droit d'intervenir que pour obliger les parents négligents à remplir leurs devoirs et pour suppléer l'initiative privée, quand elle fait défaut.

Il serait à souhaiter que tous les hommes de bonne foi lisent le volume de M. Sortais. D. V.

Le Château royal de Vincennes, de son origine à nos jours, par ERNEST LEMARCHAND. Paris, Daragon, 1907, in-8 de 326 p., avec 4 planches. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire du château de Vincennes, très ancienne résidence royale, est intimement liée à celle de la France. Plusieurs événements importants y eurent leur contre-coup et si, sans parler des origines

gallo-romaines qui remontent peut-être au temps de César, nous partons seulement du siècle de saint Louis pour en venir jusqu'à nos jours, le sujet sera assez vaste pour donner matière plus que suffisante à l'historien. Est-il nécessaire, pour montrer l'intérêt de cette étude, de donner le sommaire des dix-neuf chapitres qui constituent le livre de M. Lemarchand? Cela nous mènerait peut-être un peu loin : il faut se contenter de signaler quelques points importants, et parmi ceux-ci, en ce qui concerne la première période de l'histoire du château, il convient d'attirer l'attention sur les pages intéressantes — trop écourtées, à mon gré — que l'auteur a consacrées à la construction des deux Saintes Chapelles successivement construites à Vincennes, la première par saint Louis et la seconde par Charles V.

Le cardinal Mazarin séjourna, à différentes reprises, à Vincennes et affectionna cette résidence. Il avait fait terminer les nouveaux bâtiments, en avait ordonné la décoration intérieure, et, par ses soins, le parc avait été transformé et aménagé afin de pouvoir, de temps à autre, y recevoir dignement Louis XIV. Plus tard, le Roi-Soleil habita fréquemment le château et si, dans la seconde moitié de sa vie, il le délaissa souvent pour Versailles, du moins ce séjour reprit-il un peu de son ancienne splendeur sous Louis XV. Survient la Révolution; les événements changent de face : le nom du malheureux duc d'Enghien, puis celui du général Daumesnil sont pour l'annaliste l'occasion d'écrire quelques pages dramatiques et que l'on souhaiterait, semble-t-il, plus vibrantes. Nous touchons enfin à la période contemporaine : elle est sobrement traitée, et l'auteur, avec beaucoup de justesse, a compris que trop de détails sur ce point l'auraient conduit à la banalité. Tel est le bref aperçu du contenu de ce volume : il sera à peu près complet quand j'aurai dit que M. Lemarchand a consacré trois chapitres à « Vincennes, prison d'État ». Les hôtes du Donjon furent, en effet, nombreux, depuis Marigny jusqu'à Fouquet, Latude et Mirabeau; les pages qui leur sont consacrées ne sont pas les moins intéressantes de l'histoire de Vincennes.

Le travail de M. Lemarchand n'est certes pas une œuvre de haute érudition; l'auteur ne m'en voudra pas de ce que je constate le fait, car, s'il a eu la patience de colliger des renseignements épars, de compulser avec soin les ouvrages qui pouvaient les lui fournir, je ne pense pas qu'il ait eu la prétention d'apporter des documents inédits ou des aperçus nouveaux sur le sujet qu'il a entrepris de traiter. Quoi qu'il en soit, ce nouveau volume de la *Bibliothèque historique du vieux Paris* sera certainement fort apprécié des lecteurs curieux de connaître — ne serait-ce que sommairement — la monographie d'un monument où s'est déroulée une partie de notre histoire nationale.

P. Lbe.

Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours, du XIIe au XVe siècle, par E. Richemond. Fontainebleau, imp. M. Bourges, 2 vol. gr. in-8 de 347-cxxviii et 275-cxxiv p., avec planches et tableaux généalogiques hors texte.

La ville de Nemours est devenue, en 1404, le chef-lieu d'un duché-pairie qui a appartenu, du xve au xviie siècle, à d'illustres personnages issus des maisons d'Évreux, d'Armagnac, de Foix, de Médicis, de Savoie, d'Orléans. La célébrité des ducs de Nemours a éclipsé la mémoire de leurs prédécesseurs, les sires de Nemours des xiie et xiiie siècles. L'histoire de ces derniers, peu connue jusqu'ici, vient d'être mise en lumière, comme elle le méritait, par M. Richemond. Nous savons maintenant quel rôle ils ont joué à la Cour des rois, à l'armée et dans le clergé, fournissant, en moins d'un siècle, quatre évêques et deux maréchaux de France, et donnant une suite ininterrompue de chambellans aux rois Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis. Leur origine ne se perd pas, comme celle de la plupart des races féodales, « dans la nuit des temps ». Ils descendent d'un parvenu du xiie siècle. Gautier de Villebéon, le premier auteur connu de leur race, était de petite naissance ; « *fuit nobilior gestis quam genere* », dit de lui le chroniqueur Aubry de Trois-Fontaines. S'étant introduit à la Cour par de modestes charges, il s'éleva jusqu'à l'emploi de chambellan du Roi qu'il tint pendant un demi-siècle. Il mourut en 1205, laissant, de son mariage avec la fille du seigneur de Nemours, six fils, dont trois évêques. L'aîné de ses enfants, Philippe, était mort en 1191, au siège de Saint-Jean-d'Acre ; c'est de lui que sont issus les sires de Nemours qui ont tenu une place importante dans les conseils des rois et qui se sont distingués dans les croisades du xiiie siècle. Ruinés par les frais de ces expéditions lointaines, ils furent réduits à aliéner leur terre patrimoniale. Le chanoine Jean de Nemours, héritier de son frère Gautier III, vendit la seigneurie de Nemours à Philippe le Hardi, en 1274, et Philippe de Nemours, seigneur de Guercheville, renonça également au profit de la Couronne aux droits qu'il avait sur cette terre. Ses descendants, tombés dans la médiocrité, n'ont laissé que des traces insignifiantes en des chartes que M. Richemond a recueillies avec une piété méritoire, et qui permettent de constater leur existence jusqu'au xve siècle.

Trois des fils puînés du premier chambellan Gautier ont donné naissance à des branches : Ours a été l'auteur des seigneurs de Méréville et de Brécy; Gautier le jeune, des sires de Villebéon; Jean, des seigneurs de Nanteau- sur-Lunain. L'auteur a suivi la destinée de ces trois lignes qui ont tenu un rang féodal important et qui ont fait de belles alliances. Il a joint à l'histoire des divers rameaux de la maison de Nemours, des notices, parfois très étendues, sur les

familles qui se sont alliées avec eux : les Milly, les Clément (qui ont fourni tant de maréchaux de France que le surnom héréditaire de Le Maréchal leur est demeuré, comme est demeuré aux Nemours celui de Le Chambellan), les Vierzon, les Melun, les Bommiers, les Crespin, les Hangest, les Montmirail, les Bouteiller de Chantilly et de Senlis, les Sully-Beaujeu, les Nanteuil-Châtillon, les Beaumont du Gâtinais (qu'il distingue des seigneurs de Beaumont-sur-Oise), les Lévis, etc.

A dresser toutes ces généalogies, à établir la biographie des Nemours et de leurs alliés, M. Richemond a mis une patience et une ingéniosité remarquables. Il ne s'est pas contenté d'abouter des analyses de chartes; il a donné de la vie à son récit en corrigeant la sécheresse des documents par d'adroites hypothèses. Peut-être, aurait-il pu, dans ses notes, avertir plus clairement le lecteur du point où il quittait la lettre des textes pour suivre ses propres conjectures.

L'illustration de son ouvrage a été choisie avec goût et exécutée avec soin. Elle consiste en reproductions de sceaux et de pierres tombales; plusieurs de ces monuments offrent un intérêt archéologique général.

Chacun des deux volumes est muni d'une table onomastique abondante. Il est fâcheux que l'auteur ait cru devoir y classer les mentions des personnages, suivant l'ordre alphabétique de leurs noms de baptême, au lieu de les répartir selon leurs noms de famille (ou surnoms héréditaires). MAX PRINET.

Early Diplomatic Negotiations of the United States with Russia, by JOHN C. HILDT. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1906, in-8 de 195 p.

Retracer l'histoire des origines et des progrès des premières relations diplomatiques du gouvernement américain des États-Unis avec le gouvernement russe, les vicissitudes que subirent les négociations engagées entre les deux pays entre 1780 et 1824, c'est-à-dire jusqu'au moment où fut enfin signé un traité de commerce entre la Russie et les États-Unis, tel est le but que, dans l'ouvrage dont on vient de reproduire le titre, s'est proposé M. John C. Hildt. A l'aide de sources imprimées et manuscrites, ce laborieux chercheur est arrivé à remplir complètement le programme qu'il s'était tracé, et a ensuite ajouté au mérite d'une information précise et abondante celui d'une exposition de parfaite clarté et de style très agréable; aussi est-ce vraiment plaisir de lire l'étude attrayante et parfois piquante de M. John C. Hildt, dans laquelle l'historien de la diplomatie européenne trouvera énormément de détails à utiliser. On y verra, par exemple, le tzar Alexandre Ier faisant ses efforts pour amener

les États-Unis à donner leur adhésion à la Sainte-Alliance; on y notera aussi, sur l'exploitation des richesses animales des parages américains du détroit de Behring par la compagnie russo-américaine dans le premier quart du XIXe siècle, des indications intéressantes et précises, etc. Ainsi se trouve constituée, en définitive, une excellente monographie dont nous attendons la suite avec impatience, puisque M. John C. Hildt déclare, au début de son ouvrage, ne le considérer que comme une Introduction à l'histoire des relations des États-Unis et de la Russie. H. F.

Correspondencia secreta de los principales intervencionistas mexicanos. Tercera y última parte (*Documentos inéditos ó muy raros para la historia de México*, publicados por GENARO GARCÍA, t. XIII). México, Viuda Ch. Bouret, 1907, in-8 de 320 p.

Le troisième et dernier fascicule de la correspondance secrète des principaux interventionnistes mexicains présente à différents points de vue une réelle utilité. Aux Mexicains, il contribue à faire mieux connaître leur histoire nationale, en mettant à leur portée des documents, pour la plupart, inédits jusqu'ici sur le projet de concordat mexicain, sur les lois de réformes et sur le séjour de l'armée française au Mexique; aux Français il fournit de nouveaux éléments d'information sur la manière dont se firent apprécier leurs généraux au Mexique, sur l'empereur Maximilien, etc. A côté d'un document aussi important et aussi sévère pour les interventionnistes mexicains que la lettre (incomplète) du P. Miranda, du 12 mai 1865 (nº 15) si justement signalée par M. Genaro García dans sa Préface même, que de traits et de brèves indications ayant leur prix on pourra relever dans ce volume, ici, sur le malheureux Maximilien (nº 30, p. 82-83), là, sur le mariage de Bazaine (nº 34, p. 95), ailleurs sur le rétablissement de la république en France après la chute de Napoléon III, prévu dès 1865 (nº 35, p. 102), etc.! Sans doute M. Genaro Garcia n'a pas suffisamment annoté les intéressants documents qu'il publiait; sans doute parfois a-t-il mal transcrit les noms des auteurs ou les titres des ouvrages français auxquels il renvoyait (Papiers et correspondence de la famille impérial *(sic)*, note *d* de la p. 294; Vieil-Castel..., Rotham, note *f* de la même page; Discours parlamentairés *(sic)* de Thiers, note *b* de la p. 301, etc.). Il n'en est pas moins acquis que ce recueil documentaire, — dont un index alphabétique par noms d'auteurs et de sujets (p. 313-316) facilite le maniement, — rendra de réels services aux historiens du Mexique au XIXe siècle, comme à ceux de Napoléon III. H. F.

La Marquise de Lage de Volude (1764-1842), d'après des documents inédits, par la comtesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE. Paris, Perrin, 1908, in-8 de XVII-448 p., avec 14 grav. et 2 fac-similes d'autographes. — Prix : 7 fr. 50.

« Une vieille femme qui sait infiniment de choses intéressantes et les conte avec une émotion infinie »; voilà bien, comme le dit M. Costa de Beauregard dans sa Préface, qui ne dit rien de trop, voilà le portrait de cette charmante marquise de Lage dont la vie est un roman plein d'intérêt, d'agrément et de variété. Tour à tour nous suivons la jeunesse de cette Stéphanie d'Amblimont, née en 1764, « Blimonette », comme la nommait son amie d'Esparbès, élevée avec elle au couvent de Panthemont à Paris et jetant là les bases d'une affection que la mort seule pourra interrompre; puis à Versailles, après son mariage avec M. de Lage de Volude, vaillant officier de marine, quand elle devient dame de la princesse de Lamballe; cette existence brillante à la Cour; l'émigration dès le 17 juillet 1789, en Allemagne, la vie à Coblentz, ensuite en Espagne et l'intimité avec la comtesse de Montijo (p. 111); le retour en France et la Terreur à Bordeaux; le séjour à Hambourg; enfin en Angleterre, où elle va recevoir le dernier soupir de son amie de Polastron (chapitre XII); pendant l'Empire, la solitude alarmée au fond de la Saintonge; la joie du retour des Bourbons; les Cent Jours en Espagne; le dévouement discret à Charles X; l'exil volontaire après la révolution de 1830; les visites fidèles au Roi à Prague et enfin, presque octogénaire, la mort à Bade.

Dans ce cadre, au milieu de paysages si variés, il faudrait souligner vingt choses à retenir; notons au passage : une peinture fort exacte de l'Espagne à la fin du XVIIIe siècle, la faiblesse du comte d'Artois pour Mme de Polastron, qui garde la responsabilité d'avoir empêché le prince de courir au danger où son devoir l'appelait auprès des Vendéens combattant pour sa cause (p. 130); le courage du marquis de Rivière (p. 130); un joli crayon de la prudence matoise du diplomate Reinhardt (p. 147); la défaillance de Bonaparte au 18 Brumaire (p. 172); les secours donnés aux prisonniers espagnols par les femmes françaises (p. 271); Pie VII traversant la France en sortant de Fontainebleau (p. 301); la soirée du Palais-Royal où Mme de Lage assistait, à la veille de l'insurrection de Juillet (p. 344).

Sans souligner çà et là quelques fautes d'impression, j'indiquerai deux erreurs : Mme Louise de France, alors déjà au Carmel de Saint-Denis, ne signa pas le contrat de Mme de Lage (p. 167), l'auteur la confond avec sa sœur Mme Sophie; il faut dire (p. 95) le quai des Chartrons, à Bordeaux, non le quai « des Charbons ».

Mme la comtesse de Reinach a écrit son livre, son beau livre, avec

une émotion qu'elle fait partager à tous ses lecteurs et une tendre fidélité au souvenir de l'aimable femme dont elle évoque la vie. Ces pages resteront comme un témoignage plein de grâce et d'agrément sur une époque d'abord charmante, puis tragique, toujours faite pour nous captiver. A travers les épreuves d'une longue existence, il y a chez Mme de Lage une délicatesse des sentiments, une persévérance de bonne humeur, une générosité d'intransigeance, une abnégation de dévouement auxquelles personne ne peut refuser son hommage. De telles figures sont dignes de soulever les enthousiasmes, et si les causes à qui elles ont voué leur foi devaient périr, elles les auraient jusqu'à la fin entouré d'une auréole brillante.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Gréard. Un Moraliste éducateur, par M.-P. BOURGAIN, publié avec une Préface par LÉON BOURGEOIS. Paris, Hachette, 1907, in-16 de VIII-386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que M. Léon Bourgeois ait donné son patronage à ce panégyrique de M. Gréard, cela n'a pas lieu de nous étonner, car M. Gréard a rendu d'éminents services à la République laïcisatrice dont nous connaissons les méfaits. Naturellement les tenants de l'enseignement libre et chrétien ne peuvent partager les mêmes sentiments ni garder pour la mémoire de M. Gréard la même reconnaissance. Nous ne méconnaissons certes pas les mérites un peu gris et ternes de M. Gréard : c'était un lettré, un écrivain de talent, un spiritualiste convaincu, et même, semble-t-il, à peu près un chrétien. Mais avec ces qualités, il avait malheureusement une âme de fonctionnaire et cela explique que, sans y mettre la moindre malice (il en était tout à fait incapable), il ait collaboré, avec une docilité regrettable, à cette œuvre lentement, habilement et hypocritement menée, sans qu'il s'en doutât peut-être, de la laïcisation et de la déchristianisation de l'enseignement, qui devait aboutir à la prescription de l'enseignement chrétien et au triomphe de l'école antichrétienne d'aujourd'hui. Pour descendre des hauteurs d'autrefois aux bas fonds d'à présent, il fallait une transition insensible, une pente très douce, qui endormît les inquiétudes du pays en lui épargnant les secousses d'une chute trop brusque : l'honnête Gréard a, inconsciemment, je veux bien le croire, ménagé cette transition et tracé cette pente sur laquelle une fois engagés, nous sommes assez vite descendus jusqu'à l'abîme. Pourquoi cette complaisance pour de mauvais desseins, qu'il n'avait pas sans doute tout à fait devinés? Son biographe nous en donne la raison : « Sa correction administrative, le sentiment des convenances lui interdisaient de parler de religion à une date où la neutralité était imposée par la loi ». Il faut avouer que l'excuse est médiocre.

Que dire du livre même, œuvre, dit M. Bourgeois, d'une des élèves les plus fidèles et les plus dévouées de Gréard? Il est élégamment et sobrement écrit, mais assez mal composé, pour n'avoir pas su se tenir à un ordre déterminé. Il n'est ni chronologique ni méthodique, mais tour à tour l'un et l'autre, ce qui produit parfois un peu d'obscurité dans le récit. Il est pourtant agréable à lire. Tour à tour il nous fait connaître la jeunesse de Gréard, le directeur de l'enseignement primaire, le recteur, enfin l'homme et l'écrivain, et, dans ces divers portraits des âges successifs de Gréard, l'homme apparaît distingué et sympathique, et en somme meilleur que l'œuvre à laquelle il a collaboré. Le souci de la correction administrative nous semble l'avoir un peu diminué, et il est fâcheux qu'en plus d'une circonstance elle l'ait réduit à un rôle si effacé, dont il n'est pas sans avoir lui-même éprouvé, et même exprimé, mais un peu trop bas, ses regrets. Inutile d'ajouter que, sur bien des points, nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur. Je n'en noterai qu'un seul. L'auteur attribue uniquement à M. Gréard le mérite d'avoir substitué l'enseignement simultané à l'enseignement mutuel, qui avait si longtemps fleuri dans les écoles officielles. Il aurait pu ajouter, s'il avait voulu être juste, que les frères des écoles chrétiennes avaient précédé M. Gréard dans cette voie, et que c'est à leurs efforts et à leurs exemples que revient le principal honneur de ce progrès. Mais hélas! l'enseignement chrétien n'est plus à la mode, et, comme son héros, l'auteur doit se dire qu' « on ne remonte pas le courant ». On trouve, dans la vie de Gréard, trop de ces mots et trop de ces résignations, qui ne donnent pas figure de « héros » à ce grand admirateur de Plutarque.

ÉDOUARD PONTAL.

BULLETIN

Las Cofradias y Congregaciones eclesiásticas según la disciplina vigente, por el R. P. JUAN B. FERRERES. Barcelona, Gustavo Gili, 1907, in-16 de VIII-215 p. — Prix : 2 fr.

Ce traité embrasse tout ce qu'il importe de savoir à propos des confréries, congrégations de la Sainte Vierge ou tiers-ordres. Le savant auteur, dont le nom fait autorité en matière de droit canonique dans tous les pays de langue espagnole, expose d'abord ce qui a trait à l'institution des confréries par l'ordinaire ou par les ordres religieux, décrit les fonctions du directeur, les formalités relatives à l'admission et à l'expulsion des confrères, parle des biens temporels, des fraternités et des relations avec les curés. Les étudiants des cours de droit canonique, les ecclésiastiques chargés à un titre quelconque de la direction des confrères, les pasteurs placés à la tête de paroisses où fonctionnent des sodalités et les membres de ces pieuses sociétés trouveront dans ces pages toutes les informations utiles. L'auteur, en effet, s'est efforcé d'être véritablement pratique, et il a eu recours, pour faire préciser les points douteux, à l'obligeance d'un évêque qui l'honore de

son amitié, afin d'obtenir de la S. C. des Indulgences (15 nov. 1905) et de la S. P. des Rites (10 nov. 1905), la solution de difficultés que les auteurs n'avaient pas jusque-là résolues. G. P.

Encyclopédie des connaissances agricoles, publiée sous le patronage de A. CARNOT et ED. MAMELLE et la direction de E. CHANCRIN. Vol. in-16 cartonnés. Paris, Hachette.

1. *Chimie agricole appliquée à l'agriculture*, par E. CHANCRIN. 1908, XV-260 p., orné de 163 fig., 2 fr. 50. — 2. *Chimie agricole*, par le même. 1907, XII-230 p., avec 45 fig., 2 fr. 50. — 3. *Les Prairies*, par M. MALPEAUX. 1908, XII-148 p., avec 85 fig., 1 fr. 50. — 4. *Les Plantes sarclées*, par le même. 1908, XII-175 p., avec 92 fig., 2 fr. — 5. *Les Plantes textiles*, par L. BONNÉTAT. 1908, X-44 p., avec 25 fig., 0 fr. 50. — 6. *Viticulture moderne*, par E. CHANCRIN. 1908, XII-332 p., avec 208 fig., 3 francs. — 7. *Forêts, pâturages et prés-bois*, par A. FRON. 1907, XII-170 p., avec 47 fig., 1 fr. 50. — 8. *Le Tabac*, par F. DE CONFEVRON. 1908, X-36 p., avec 15 fig., 0 fr. 75. — 9. *Le Houblon*, par G. MOREAU. 1908, X-28 p., avec 16 fig., 0 fr. 75. — 10. *La Bière*, par le même, 1907, X-32 p., avec 10 fig., 0 fr. 50. — 11. *Les Eaux de vie et alcools, guide pratique du bouilleur de cru et du distillateur*, par G. PAGÈS. 1907, XII-170 p., avec 70 fig., 1 fr. 50. — 12. *Les Essences et les parfums. Essence de térébenthine*, par ANTONIN ROLET et EDMOND RABATÉ. 1907. XII-104 p., avec 104 fig., 1 fr. 25. — 13. *Les Conserves alimentaires*, par L. LAVOINE. 1908. XII-150 p., avec 98 fig., 1 fr. 80.

Comme les grandes librairies spéciales, la maison Hachette a voulu offrir à sa clientèle une bibliothèque agricole. Il y a de tels besoins à satisfaire, dans cet ordre d'idées, tant de sujets divers à étudier, que la nouvelle *Encyclopédie des connaissances agricoles* sera la bienvenue. Malgré le nombre des concurrents, elle sera utile. Mais qu'offre-t-elle de particulier? Dès les premiers volumes parus, elle se différencie de ses devancières. En général, elle est moins didactique, s'occupe de sujets plus limités et s'adresse souvent à des lecteurs spéciaux, voulant, dit son principal promoteur, « fournir aux cultivateurs et industriels qui ont une instruction moyenne et même élémentaire les connaissances nécessaires à la pratique raisonnée de leur métier. Agriculture et industrie se donnent la main par bien des côtés. Les ouvrages qui doivent la composer se classeront en cinq groupes : Notions générales sur les sciences appliquées à l'agriculture, Agriculture proprement dite, Animaux divers, Génie rural et Économie agricole.

1 et 2. — L'Encyclopédie présente déjà, dans le premier groupe, deux ouvrages écrits l'un et l'autre par M. Chancrin. Le premier comprend les notions de la *Chimie générale* qui trouveront leur application en agriculture; le second, *Chimie agricole*, développe les notions précédentes en ce qu'elles lui sont plus particulièrement utiles et lui procurent la fertilité. Les substances que contiennent les plantes, celles nécessaires à leur développement, comment elles leur sont utiles et sont assimilées par elles, puis les propriétés de l'atmosphère, du sol, des engrais, etc,... telles sont les questions étudiées dans ces livres, et méthodiquement présentées.

3 et 4. — Dans la section de l'agriculture proprement dite, un important volume consacré à l'agriculture générale n'a pas paru encore, mais ne saurait tarder. Plusieurs, s'appliquant à des parties spéciales, sont déjà mis à la disposition des lecteurs. Ce sont d'abord deux traités dus à la plume de M. Malpeaux, qui dirige depuis longtemps l'École d'agriculture du Pas-de-Calais. Sous le ttire : *Les Prairies*, l'auteur s'occupe de toutes les plantes fourragères destinées à l'alimentation du bétail, qu'elles viennent sponta-

nément ou soient produites par une intelligente culture. Puis viennent *les Plantes sarclées* dont le rôle est si important dans la rotation des assolements et sont utilisées à la fois pour les besoins de l'homme et des animaux, comme pour les applications industrielles.

5 et 6. — Certaines plantes sont exclusivement réservées à cet usage. Parmi les plantes textiles, le lin, le chanvre, quelque peu la ramie regardent surtout la production française, alors que les autres intéressent plutôt les colonies. Les diverses opérations tant de culture que de préparation des fibres sont décrites avec soin. Si parmi les cultures spéciales, celle des *Plantes textiles* n'a qu'une importance relative, celle de la vigne occupe en France la plus grande superficie, comme elle emploie le plus grand nombre de bras. Aussi le traité qui la concerne et qui a été rédigé par M. Chancrin, le directeur de l'École de viticulture de Beaune, a-t-il reçu d'importants développements. Une partie fort intéressante est celle, où, au courant de son sujet, l'auteur donne les cartes des différentes régions viticoles de notre pays. A la suite, l'auteur expose les multiples procédés de conduite des vignes, de leur multiplication, des soins à y donner. L'ouvrage se termine par trois chapitres consacrés aux ennemis et aux maladies de la vigne.

7. — A côté de cette étude, se place un traité d'une utilité incontestable. concernant le domaine forestier, intitulé : *Forêts, pâturages et prés-bois*, Il existait bien déjà des ouvrages spéciaux de connaissances vastes et approfondies, mais on avait peine à trouver une sorte de manuel pratique s'adressant plus spécialement « aux propriétaires de bois, friches, landes, régisseurs et gardes ». L'auteur, M. Fron, après avoir exposé les règles de la sylviculture, qui doivent toujours guider le propriétaire, traite des soins à donner aux reboisements, de leur utilité et du profit qu'on en doit tirer.

8, 9 et 10. — La culture du *Tabac* occupe une place importante dans une trentaine de départements, mais elle s'y trouve soumise à un régime spécial à l'égard de l'administration et par ailleurs comporte des travaux qui exigent des soins particuliers. L'intéressante notice de M. de Confevron renseigne et instruit sur ces divers points. — Dans d'autres parties du territoire, quelques départements s'adonnent à la culture du houblon pour lequel nous sommes trop tributaires de l'Allemagne, et qui est la base d'une bonne fabrication de la bière. Dans deux petits opuscules qui se complètent, *le Houblon* et *la Bière*, M. Moreau expose les conditions d'une bonne et avantageuse culture, puis il décrit les procédés les meilleurs et les plus pratiques tant pour faire une bière industrielle et de commerce, qu'une bière de famille à la ferme.

11. — Les industries agricoles ont d'ailleurs donné lieu à divers traités. Nous examinerons très prochainement celui que M. V. Houdet a publié sur *la Laiterie, la beurrerie et la fromagerie*. Aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs *le Guide pratique du bouilleur de cru et du distillateur*, où M. G. Pagès, maître de conférences à l'École nationale d'agriculture de Montpellier, a exposé les méthodes par lesquelles on fabrique les *Eaux-de-vie et les alcools* d'industrie. Tout d'abord ce qui concerne la distillation du vin et résidus de vendanges, lies, marcs, comme aussi de fruits fermentés, puis ensuite la distillation des grains, betteraves, pommes de terre, etc. Description des instruments, appareils, procédés employés, tout est indiqué avec soin ; mais, il faut le répéter, il s'agit ici d'industrie et non plus de travaux agricoles. Le volume se termine par des tables à consulter pour la mise au point des diverses opérations effectives, et enfin par la loi qui régit la question des bouilleurs de cru.

12. — La production de certaines plantes aromatiques devient surtout

fructueuse par l'extraction des *Essences et parfums* qu'on en peut tirer. C'est ce qui se produit en Provence, surtout pour les fleurs d'orangers, la lavande, les roses, etc., dont on extrait de fines essences. Des sociétés se sont formées pour mettre en valeur les récoltes forcément insuffisantes de nombreux particuliers, mais qui peuvent donner de meilleurs profits par la réunion qui en est faite. Aussi, après avoir étudié tout ce qui concerne cette branche de la production et de l'industrie provençales, lit-on avec grand intérêt les statuts de la société coopérative de production des propriétaires d'orangers des Alpes-Maritimes. Le dernier chapitre de cet opuscule est consacré à la distillation d'un produit à grand rendement que fournissent diverses essences de pins et qui a fait la fortune du département des Landes, principal producteur en France des gemmes d'où l'on extrait la térébenthine, et de ses dérivés.

13. — Dans le dernier volume dont nous parlons aujourd'hui : *Les Conserves alimentaires*, M. Lavoine, professeur à l'École d'agriculture de l'Allier, s'adresse tout particulièrement à la maîtresse de maison, non moins qu'aux cultivateurs qui peuvent et doivent se grouper pour devenir industriels et commerçants. Son petit livre présente les principes très simples de la conservation de tous les aliments, soit à l'état frais, soit à l'état de conserves proprement dites ; et il passe en revue les diverses productions ménagères de la campagne, œufs, lait, viande, légumes, fruits, etc. De ce fait il mérite d'être vulgarisé avec profit.

Nous n'avons pu mentionner à propos de chacun de ces volumes, les figures nombreuses et fort bien faites, qui en rehaussent la valeur et l'intérêt, car chacun d'eux aurait mérité des éloges analogues, et forcément entraîné des redites. Il convient, en effet, d'insister sur la quantité et le fini des illustrations. Chaque traité, si petit soit-il, en présente un nombre considérable; toutes bien appropriées au sujet, dessinées et gravées avec un soin remarquable.

En résumé, cette nouvelle collection prendra une place très importante dans les publications agricoles les mieux réussies et les plus utiles. Par les volumes dont il nous a été donné de rendre compte on peut préjuger de l'importance de ceux qui suivront prochainement. G. DE SENNEVILLE.

La Pasteleria, por EMILIANO DE ARRIAGA. Bilbao. imp. Martin y Amilibia, 1908, petit in-8 de 283 p., illustré. — Prix : 4 fr.

Don Emiliano de Arriaga, qui signe sous le pseudonyme humoristique de « Un Chimbo », est connu des lecteurs du *Polybiblion*, auxquels nous avons déjà présenté ses ouvrages précédents : *Vuelos cortos*, *Lexicon del Bilbaino neto*, *Chiplis-chaplas*. Le volume nouveau qu'il vient de publier est conçu dans le même esprit, écrit avec la même verve et les mêmes qualités de style que ses devanciers. *La Pasteleria* est une sorte de roman historique ou plutôt un spirituel pamphlet dont le but est de ridiculiser l'européisation — qu'on nous permette l'expression — des mœurs, du langage, de la vie du pays basque-espagnol, en particulier de Bilbao, sous l'influence du progrès (?) actuel. Le commerce tue la poésie, corrompt les esprits, fait disparaître tout ce qu'il y a de pittoresque et d'original dans les traditions séculaires de la province, et nous déplorons avec M. E. de Arriaga ces innovations fâcheuses, cette unification prosaïque, cette bigarrure ridicule. Jusqu'ici pourtant les pays basques gardaient assez fidèlement leur physionomie caractéristique : cela tenait surtout à l'idiome tout à fait particulier (et très curieux) qui formait comme une barrière autour de l'Euskari.

Mais « ceci a tué cela », et les restes si intéressants de ce qui a constitué le peuple basque ne formeront bientôt plus qu'un musée, abordable et compréhensible seulement pour les érudits. Applaudissons du moins aux efforts sincères de ceux qui, comme M. Emiliano de Arriaga, luttent pour enrayer ce désastre.

G. BERNARD.

Les Terreurs de l'An Mille, par FRÉDÉRIC DUVAL. Paris, Bloud, 1908, in-12 de 94 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les ouvrages consacrés à l'An Mille sont nombreux, et cette question, qui a déjà passionné beaucoup d'érudits et d'historiens pourra sans doute, dans l'avenir, piquer encore la curiosité de quelques chercheurs. Cependant on peut, sans exagération, dire qu'après le travail de M. Duval, il sera difficile de présenter des arguments sérieux nouveaux en faveur de la croyance à la fin du monde au début du XIe siècle. Dans son opuscule, il a fort bien résumé l'état de la question, et avec beaucoup de netteté. Avec un grand luxe d'érudition, il a soigneusement recueilli tous les témoignages contemporains afin de prouver qu'au début du XIe siècle la croyance à la fin du monde n'était pas plus répandue qu'à notre époque, par exemple, où certains esprits se demandent si cette catastrophe ne doit pas survenir dans un temps plus ou moins rapproché. Il expose ensuite comment la légende s'est formée et à quelle époque elle fit son apparition. Il termine en démontrant que toutes les accusations portées contre l'Église à propos des terreurs de l'An Mille sont sans fondement et qu'elle ne put nullement exploiter ces craintes à son profit puisqu'elles n'existèrent point.

JULES VIARD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles-Félix LÉNIENT, le très distingué professeur qui vient de mourir au commencement d'août, à Nangis-en-Brie, à 82 ans, était né à Provins (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1826. Ayant commencé ses études au collège de sa ville natale, il vint les terminer à Paris, au lycée Henri IV. Après avoir obtenu plusieurs prix d'honneur aux concours généraux, il fut reçu le premier à l'École normale supérieure, puis à la licence ès lettres et enfin à l'agrégation des classes supérieures. Envoyé au lycée de Montpellier comme professeur de seconde, il fut bientôt rappelé à Paris en qualité de professeur suppléant de troisième au lycée Napoléon. En 1854, il était nommé professeur adjoint de rhétorique au même lycée et, l'année suivante, ayant été reçu docteur ès lettres, il devint professeur titulaire. Dix ans plus tard, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure et enfin, en 1873, on lui confiait la chaire de poésie française à la Faculté des lettres de Paris. Élu député en février 1882, dans l'arrondissement de Provins, M. Lénient s'est occupé de politique active jusqu'aux élections de 1885 où il échoua. Il ne se représenta plus devant les électeurs et revint à son enseignement et à ses travaux. M. Lénient a publié des ouvrages qui font autorité et dont plusieurs ont eu plusieurs éditions; voici la liste des plus connus : *De Ciceroniano bello apud recentiores commentariolum* (Paris, 1855, in-8) ; — *Étude sur Bayle* (Paris, 1855, in-8); — *La Satire en France au moyen âge* (Paris, 1859, in-8); — *La Satire en France ou la littérature militante au* XVIe *siècle* (Paris, 1866, in-8); — *Conférence sur les œuvres poétiques de M. Pierre Lebrun. Soirées littéraires et scientifiques de la Sorbonne* (Paris, 1866, in-8); — *La Comédie*

en France au XVIIIe *siècle* (Paris, 1888, 2 vol. in-12); — *La Poésie patriotique en France au moyen âge* (Paris, 1891, in-12); — *La Poésie patriotique en France du* XVIe *au* XIXe *siècle* (Paris, 1894, 2 vol. in-12); — *La Comédie en France au* XIXe *siècle* (Paris, 1898, in-12).

— M. Jules LIÉGEOIS, professeur honoraire à la Faculté de droit de Nancy, a succombé au milieu d'août, à Bains-les-Bains (Vosges), des suites d'un accident, à l'âge de 75 ans. Né à Damvillers (Meuse), le 30 novembre 1833, M. Liégeois vint à Nancy en 1853, et fut nommé chef de cabinet du préfet de la Meurthe. Il se rendit ensuite à Strasbourg où il suivit les cours de la Faculté de droit et fut reçu docteur en 1863. Le 19 octobre 1865 il fut envoyé en qualité de professeur de droit administratif à la Faculté de droit de Nancy, qu'il ne quitta plus. M. Liégeois a publié divers ouvrages de statistique et d'économie politique, mais ce sont ceux qu'il a consacrés à l'étude de l'hypnotisme dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel qui ont attiré sur lui l'attention du monde savant. Le premier mémoire qu'il fit imprimer en 1884 sur ce sujet fut vivement discuté dans plusieurs séances de l'Académie des sciences morales et politiques. Depuis lors il n'a cessé de défendre la théorie de l'école de Nancy sur la suggestion et le somnambulisme contre celle de la Salpêtrière. Voici les titres des principaux volumes dont il est l'auteur : *De la Liberté de l'intérêt* (Nancy, 1858, in-8); — *Essai sur l'histoire et la législation de l'usure* (Paris, 1863, in-8); — *Des Rapports de l'économie politique avec le droit public et administratif* (Paris, 1865, in-8); — *De l'Organisation départementale, ou Commentaire de la loi du 10 août 1871 sur l'organisation et les attributions des conseils généraux et des commissions départementales* (Paris, 1874, in-8); — *Projet de création d'une caisse de prévoyance des fonctionnaires civils* (Paris, 1881, grand in-8); — *La Question monétaire, ses origines, son état actuel* (Paris, 1881, gr. in-8); — *Le Tarif des douanes et le prix du blé* (Paris, 1881, gr. in-8); — *De la Suggestion hypnotique dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel* (Paris, 1884, in-8); — *De la Suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale* (Paris, 1888, in-8). M. Jules Liégeois a donné en outre une édition annotée et augmentée des *Répétitions écrites sur le droit administratif* de Chantelous (Paris, 1874, in-8). Enfin il a donné de nombreux mémoires aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, à la *Revue pratique du droit français* et à la *Revue générale d'administration*.

— La disparition de M. Giard, l'éminent naturaliste mort à Paris, le 7 août, à 62 ans, cause un grand vide dans le monde scientifique. Né le 8 août 1846, M. Alfred GIARD fut reçu à l'École normale supérieure en 1867 et, à sa sortie en 1870, il fut envoyé à Lille comme suppléant de M. Dareste dans la chaire d'histoire naturelle. Ayant obtenu en 1877 le diplôme de docteur ès sciences avec une thèse intitulée : *Recherches sur les ascidies composées* (Lille, in-8), il fut bientôt après chargé du cours des sciences naturelles à la Faculté des sciences et à celle de médecine de Lille. Le 17 décembre 1882, élu député de Valenciennes, il échoua aux élections suivantes et retourna à l'enseignement. Le 4 octobre 1887, il était nommé maître de conférences à l'École normale supérieure. Un peu plus tard, une chaire de zoologie, affectée spécialement à l'étude de l'évolution des êtres organisés, ayant été fondée par la ville de Paris à la Faculté des sciences, il fut désigné pour l'occuper. M. Giard, qui s'était spécialement adonné à de patientes recherches sur les animaux inférieurs, a publié de nombreux mémoires dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, tels que : *Sur une nouvelle fonction des glandes génitales de l'oursin* (1877); — *Sur les modifications*

que subit l'œuf des méduses phanérocarpes avant la fécondation (1877); — *Sur les premiers phénomènes du développement de l'oursin* (1877); — *Sur les ésopodes parasites du genre Euloniscus* (1878), etc. Ses travaux parus en volumes sont les suivants : *Contribution à l'étude des bopyriens* (Paris, 1887, in-4) ; — *L'Isaria densa Fries, champignon parasite du hanneton commun (Melolontha vulgaris)* (Paris, 1893, in-8); — *Exposé des titres et travaux de M. A. Giard, 1863 1896* (Paris, 1896, in-4). M. Giard a publié avec une préface et des notes la traduction française des *Éléments d'anatomie comparée des animaux invertébrés* de Huxley et il dirigeait en outre l'importante publication : *La Station zoologique de Wimereux. Recherches de bionomie et de morphologie générale et comparée*, dont une dizaine de volumes ont paru (Paris, in-8), ainsi que le *Bulletin scientifique du Nord*, dans lequel il a inséré diverses études comme : *Classification du règne animal* (1878); *Mémoire sur les Entomophtorées* (1879), etc.

— C'est encore une personnalité scientifique de premier ordre qui vient de disparaître en la personne de M. Becquerel, mort au Croisic (Loire-Inférieure), le 25 août, à 56 ans. Fils de Edmond Becquerel, un autre savant très distingué, M. Antoine-Henri Becquerel est né à Paris, le 15 décembre 1852. Élève de l'École polytechnique en 1872 et de celle des ponts et chaussées en 1874, il en sortit ingénieur en 1877. Reçu docteur ès sciences en 1888, il fut nommé répétiteur à l'École polytechnique, puis aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle et remplaça son père dans sa chaire de physique appliquée au Conservatoire des arts et métiers. Le 27 mai 1889 il était élu membre de l'Académie des sciences (section des sciences physiques) et le 29 juin dernier il venait d'être nommé secrétaire perpétuel de cette académie en remplacement de M. de Lapparent. Outre sa thèse : *Recherches sur l'absorption de la lumière* (Paris, 1888, in-8), M. Henri Becquerel n'a publié à part qu'un seul volume : *Electro-Chimie* (Paris, 1887, in-8). Ses nombreux et magnifiques travaux dans le domaine des sciences physiques et spécialement de la radio-activité, lesquels lui avaient fait décerner un des prix Nobel en 1903, ont été insérés dans diverses revues scientifiques telles que les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, le *Journal de physique* et les *Annales de chimie et de physique*.

— L'Institut de France, si cruellement frappé depuis quelque temps, vient encore de faire une grande perte en la personne de M. Mascart, mort à Poissy, le 27 août, à 73 ans. Éleuthère-Élie-Nicolas Mascart est né à Quarouble (Nord), le 20 février 1835. Il fut en 1858 un brillant élève de l'École normale supérieure; en 1861 il était reçu agrégé, puis docteur ès sciences en 1864. Il resta d'abord attaché à l'École normale comme conservateur des collections scientifiques, et, quelques temps après, il devint professeur de physique au collège Chaptal, puis suppléant de M. Regnault au Collège de France. En 1872 il succéda à ce dernier dans la chaire de physique générale et expérimentale et, en 1878, il fut nommé directeur du Bureau central météorologique. La réforme et le développement de ce grand service scientifique, l'organisation de l'observatoire de la tour Eiffel et la publication de cartes météorologiques ne tardèrent pas à populariser son nom. Le 15 décembre 1884, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Jamin. De son côté le gouvernement, qui ne cessait de faire appel à son concours, lui confiait la vice-présidence du Comité consultatif des arts et manufactures et la présidence de la Commission des inventions au ministère de la guerre. M. Mascart, qui s'était adonné spécialement à l'étude de l'électricité, a publié : *Éléments de mécanique*

rédigés conformément aux programmes des lycées (Paris, 1866, in-8); — *Traité d'électricité statique* (Paris, 1876, 2 vol. in-8); — *Leçons sur l'électricité et le magnétisme* (Paris, 1882-1897, 3 vol. in-8), avec M. J. Joubert, ouvrage qui a été traduit en allemand par le Dr Léopold Lévy; — *Traité d'optique* (Paris, 1889-1891, 3 vol. in-8); — *Discours prononcé à la séance générale du congrès des sociétés savantes à Nancy le 15 avril 1901* (Paris, 1901, in-8). Il dirigeait la publication des *Annales du Bureau central météorologique de France* et donnait de savants mémoires aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et à diverses autres revues scientifiques.

— Nous avons appris avec regret la mort de Mme Aimée-Marie DE FRANCLIEU, décédée le 23 août, à la Tronche, près de Grenoble, à 71 ans. Cette femme de lettres, membre de l'Académie delphinale, avait amassé patiemment, pendant près d'un demi-siècle, une grande masse de documents historiques, dans lesquels ont largement puisé divers érudits, Taine entre autres. Elle a publié elle-même sur l'histoire religieuse du Dauphiné un certain nombre de volumes estimés, tels que : *Vie de la mère Élisabeth Giraud, fondatrice des sœurs du Saint-Rosaire* (Paris, 1877, in-12); — *Pie VI dans les prisons du Dauphiné* (Paris, 1878, in-12); — *Vie de M. Claude Dhière, directeur du grand séminaire de Grenoble, d'après les témoignages de M. Bossard et de quelques autres contemporains* (Grenoble, 1882, in-12); — *La Persécution en Dauphiné de 1790 à 1802. Deux martyrs en 1794, M. Revenazet, M. Guillabert* (Lyon, 1886, in-12); — *Jeanne Baile et les Clarisses de Grenoble, 1468-1887* (Lyon, 1887, in-12); — *Les Martyrs de l'Eglise de Grenoble décapités à Privas en 1794 : M. d'Allemand et M. Bac* (Lyon, 1891, in-12).

— Un des plus remarquables assyriologues de l'Allemagne, le Dr Eberhard SCHRADER, est mort à Berlin, le 4 juillet, à 73 ans. Après avoir professé successivement dans les Universités de Zurich, de Giessen et de Iéna, il avait été choisi, en 1875, pour occuper la chaire des langues sémitiques à l'Université de Berlin. Après s'être livré pendant quelques années à des recherches sur l'histoire biblique, il aborda l'étude des inscriptions cunéiformes, et, à partir de 1872, il commença à publier une série d'ouvrages qui devaient lui assurer une réputation universelle et dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues étrangères. Nous citerons de cet auteur : *De linguae aethiopicae cum cognatis linguis comparatae indole universa* (Goettingen, 1860, in-8); — *Studien zur Kritik und Erklaerung der biblischen Urgeschichte Genesis cap.* 1-11 (Zurich, 1863, in-8); — *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften. Kritische Untersuchung der Grundlagen i hrer Entzifferung. Nebst dem babylonischen Texte der trilinguer Inschriften in Transcription mit Uebersetzung und Glossar* (Leipzig, 1872, in-8); — *Die Keilinschriften und das Alte Testament. Nebst chronologischen Beilagen, einem Glossar und Registern* (Giessen, 1872, in-8); — *Die Hoellenfahrt der Istar. Ein altbabylonisches Epos. Nebst Proben assyrischen Lyrik. Text, Uebersetzung, Commentar und Glossar* (Giessen, 1874, in-8); — *Die Namen der Meere in den assyrischen Inschriften* (Berlin, 1878, in-4); — *Zur kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II, des Assarhaddon und des Assurbanipal* (Berlin, 1880, in-4); — *Assyrisches Syllabar, für den Gebrauch in seinen Vorlesungen zusammengestellt* (Berlin, 1880, in-4); — *Die Sargonsstele des Berliner Museums* (Berlin, 1882, in-4); — *Keilinschriften und das Alte Testament* (Giessen, 1883, in-8); — *Zur Frage nach dem Ursprunge der altbabylonischen Kultur* (Berlin, 1884, in-4); — *Die keilinschriften am Eingange der Quellgrotte des Sebeneh-su* (Berlin, 1885, in-8).

— On annonce encore la mort de MM : ALLUARD, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, un de nos plus distingués météorologistes, inventeur de l'hygromètre qui porte son nom, fondateur de l'observatoire du Puy-de-Dome, mort au milieu d'août, à 93 ans; — — Emmanuel ARÈNE, ancien secrétaire d'Edmond About, député, puis sénateur, auteur et journaliste très en vue, mort le 16 août, au Fayet (Savoie), à 52 ans, lequel avait collaboré au *XIX*e *Siècle*, au *Paris, à la République française*, au *Matin*, au *Figaro*, où il était chargé de la critique dramatique, et a publié une nouvelle : *Le Dernier Bandit* (Paris, 1887, in-12) et une pièce de théâtre : *L'Adversaire*, avec Alfred Capus; — Dominique CLOS, docteur en médecine et en sciences naturelles, professeur honoraire de la Faculté des sciences de Toulouse, mort à la fin d'août; — le marquis DE COURCY, ancien chargé d'affaires de France en Chine, mort au milieu d'août à Sully-la-Chapelle (Loiret), lequel laisse quelques ouvrages historiques de valeur, notamment : *L'Empire du Milieu*; *description géographique, précis historique, institutions sociales, religieuses, politiques, notions sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce* (Paris, 1866, in-8); *L'Espagne après la paix d'Utrecht* (1713-1715). *La Princesse des Ursins et le marquis de Brancas. Un grand inquisiteur d'Espagne à la Cour de France. Les Débuts d'une nouvelle reine* (Paris, 1891, in-8); — François DESCOTTES, avocat, une des personnalités les plus saillantes du barreau et de la politique en Savoie, président de l'Académie de Savoie, collaborateur de l'*Univers*, mort à la fin d'août, à Chambéry; — Ernest DUVAL, professeur de musique et compositeur, titulaire du grand orgue de Saint-Jacques de Reims depuis plus d'un demi-siècle, mort à Reims, au milieu d'août;— Hector FRANCE, ancien capitaine de cavalerie, journaliste et romancier, mort au milieu d'août, à Rueil (Seine), à 68 ans, lequel s'étant retiré en Angleterre après la Commune à laquelle il avait pris part une active, avait collaboré à divers journaux de Londres, et professé à l'Académie militaire de Woolwich, et depuis son retour en France avait publié un certain nombre de volumes, notamment : *L'Amour au pays bleu* (Paris, 1880, in-12); *La Pudique Albion* (Paris, 1883, in-12); *Les Va-nu-pieds de Londres* (Paris, 1885, in-12); — Mme Armand FRESNEAU, veuve de l'ancien sénateur du Morbihan, fille de la comtesse de Ségur, l'auteur célèbre de la *Bibliothèque rose*, auteur elle-même d'ouvrages pour les enfants, entre autres de : *Une Année du petit Joseph* (Paris, 1884, in-12); *Comme les grands* (Paris, 1886, in-12); *Deux Abandonnées* (Paris, 1891, in-12), morte à la fin d'août; — — Henri HARDUIN, un des journalistes parisiens les plus en vue, qui avait fondé autrefois à Rome un journal de langue française, *l'Italie*, puis avait collaboré au *Figaro* et au *Petit Journal*, et publiait chaque jour dans le *Matin*, depuis une dizaine d'années, de courts articles dont la collection reflète assez exactement les idées de la classe moyenne des Français au début de ce siècle, mort au milieu d'août, à Martigny-les-Vosges, à 64 ans; — JOUBIN, ancien proviseur des lycées de Laval, Angers, Nîmes et Lille, puis censeur du lycée Louis-le-Grand, proviseur du lycée Saint-Louis, et enfin inspecteur de l'Académie de Paris, mort au milieu d'août, à Binic, à 77 ans; — le commandant KOSZUTSKI, vice-président du syndicat de la presse militaire, lequel était chargé au *Temps* des informations militaires, mort à Paris, au commencement d'août; — Louis LEGENDRE, journaliste, écrivain et poète, mort au milieu d'août, à Villers, à 57 ans, lequel avait donné deux volumes de vers : *Ce que disent les fleurs* et *le Son d'une âme*, ainsi que plusieurs comédies, telles que : *Célimène* (Paris, 1885, in-12) et

Cynthia (Paris, 1885, in-12) et publiait dans *le Figaro* de délicats articles sous le titre de *Brindilles*; — le général HARDY DE PÉRINI, une des figures les plus connues de la société parisienne et écrivain distingué, mort dernièrement à Paris, lequel laisse plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont paru sous le nom de Jean de Villeurs, notamment : *Conférences régimentaires sur la fortification* (Paris, 1874, in-8), plusieurs fois réimprimé; *Tactique française. La Division* (Paris, 1891, in-8); *Batailles françaises* (Paris, 1895-1897, 3 vol. in-8); — Joseph RUSSET, ancien professeur du lycée de Dijon, mort au commencement d'août, à Ouges (Côte-d'Or), à 86 ans; — Robert VALLIER, ancien secrétaire de Renan, chargé de la critique dramatique à la *République française*, mort à Loctudy (Finistère), au milieu d'août; — Louis VARNEY, compositeur bien connu, un des maîtres de l'opérette française, mort à Paris, le 21 août, à 64 ans, lequel avait donné depuis 1876 : *Il Signor Pulcinella*, les *Mousquetaires au couvent*, *Coquelicot*, *Fanfan-la-Tulipe*, *le Papa de Francine*, etc.;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Antonio Giulio BARRILI, publiciste et romancier italien, mort près de Savone, le 15 août, à 72 ans; — Léo BERG, écrivain appartenant à l'école réaliste allemande, mort le 13 juillet, à Berlin, à 47 ans, lequel laisse entre autres travaux : *Zwischen zwei Jahrhunderten* (Francfort-sur-le-Mein, 1896, in-8); *Der Uebermensch in der modernen Literatur* (Munich, 1897, in-8); — Giuseppe CHIARINI, écrivain italien, auteur d'ouvrages de critique littéraire, traducteur des œuvres de Heyne, de Byron, de Swinburne, mort à Rome, le 4 août, à 75 ans; — Dr. Ernst EHERMAYER, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Munich, mort dernièrement à Hintersee, près de Berchtesgaden, à 79 ans; — Dr. Rudolf EHLERS, théologien allemand, l'un des éditeurs de la *Zeitschrift für praktische Theologie*, auteur de *Altes Gesetz und neue Zeit* (Hambourg, 1877, in-8), *Bilder aus dem Leben des Apostel Paulus* (Francfort, 1886, in-8), mort dernièrement à Francfort, à 75 ans; — Georg ELLENDT, directeur du gymnase de Kœnigsberg (Prusse), mort en cette ville, le 26 juillet, à 68 ans ; — Cæsar Litton FALKINER, membre de l'Académie irlandaise, mort accidentellement dans les montagnes de la Suisse, lequel s'était acquis une réputation méritée par ses excellents ouvrages sur des sujets relatifs à l'Irlande, notamment : *Studies in Irish History and Biography*; *Illustrations of Irish History*, et qui avait publié *The Ormonde Papers* pour l' «Historical Mss Commission» et *Thomas Moore* pour les «Golden Treasury Series»; — Nery DEL GADO, géologue portugais connu, mort au commencement d'août; — Dr. Albert GOMBERT, écrivain allemand, mort le 18 août, à Breslau (Silésie), à 69 ans, dont on peut citer : *Beitraege zur Altersbestimmung neuhochdeutscher Wortformen* (Gross-Strehlitz, 1897, in-4) ; — Sigudr-Laurentius JONASSON, écrivain et bibliographe irlandais, mort le 27 juillet; — William-Edward LAVINO, journaliste anglais, correspondant à Paris du *Times* de Londres, où il avait succédé au célèbre M. de Blowitz, mort dernièrement à 62 ans, lequel avait travaillé avec tenacité à faire accepter l'idée d'une entente franco-anglaise; — Mlle Mary Susanna LEE, femme de lettres anglaise, morte le 31 juillet, à Bishop's Stortford, dont les nombreuses nouvelles souvent réimprimées : *Lucy's Campaign* (1868), *Rosamund Fane* (1870), *Joachim's Spectacles* (1876), etc., ont charmé la jeunesse pendant près d'un demi-siècle; — Fritz LOESCHER, écrivain allemand, auteur de divers manuels, particulièrement sur l'art de la photographie, mort à Lubben, le 5 août, à 35 ans; — Dr. Ernst LOEW, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la biologie, tels que : *Einführung in die*

Blütenbiologie auf historische Grundlage (Berlin, 1895, in-8), mort le 12 août à Berlin; — Théodore LORAND, professeur de mathématiques supérieures au collège Notre-Dame de la Paix, à Namur, mort à Auvelais (Belgique), à la fin d'août; — JOS. MAES, qui a publié divers ouvrages sur les arts, l'architecture et la photographie, mort à Anvers, le 4 août; — Dr. Rudolf MEDEM, chargé d'un cours de droit criminel, mort à Greifswald, le 19 août, à 77 ans; — Mme William MOULTON, née Louise Chandler, femme de lettres américaine fort connue aux États-Unis et en Angleterre, morte au commencement d'août, à Boston, à 73 ans, laquelle collaborait à la *Tribune* de New York et au *Herald* de Boston, et laisse un certain nombre de romans et nouvelles, notamment : *Juno Clifford*, *My Third Book*, *Bedtime Stories*, ainsi que plusieurs volumes de vers, tels que : *Swallow Flights* et *In Childhood's Country*; — Frédéric NORGATE, libraire anglais, un des collaborateurs de *Notes and Queries*, mort le 9 août, à Stepherd's Bush, à 90 ans; — Dr. Friedrich PAULSEN, professeur de philosophie à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 15 août, à 62 ans, lequel appartenait à l'École de Fechner et a publié d'importants ouvrages, entre autres : *Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitaeten von Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1896, in-8); *Einleitung in der Philosophie* (Berlin, 1896, in-8); — Mme Ada Beynon PUDDICOMBE, femme de lettres anglaise du pays de Galles, qui a publié divers romans sous le pseudonyme d'Allen Raine, morte le 21 juin à Bronmor (comté de Cardigan), à 58 ans; — Dr. John ROBSON, missionnaire et écrivain protestant anglais, auteur de *Hinduism, its Relation to Christianity*; *The Holy Spirit, the Paraclete*; *The Prophet Jeremiah*; *The Bible Class Primer*, mort à Lochranza (Arran), au milieu d'août; — Dr. Max ROSENMUND, professeur de géodésie au Polytechnicum de Zurich, mort en cette ville, le 19 août, à 51 ans; — Dr. Georg SCHAEFER, ancien professeur d'histoire de l'art à l'École technique supérieure de Darmstadt, mort en cette ville, le 15 août, à 86 ans; — Dr. Christian SCHNELLER, le doyen des écrivains tyroliens, mort dernièrement à Cornocalda, près de Roveredo, à 77 ans; — Dr. Fritz SCHULTZE, professeur de philosophie et de physiologie à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 22 août, à 62 ans, auquel on doit : *Der Dresdner Rechtsschutzverein für Frauen und meine öffentliche Vorträge uber de Seelenleben des Weibes* (Dresde, 1896-in-8); *Ueber geschichtliche Sittlichkeit* (Leipzig, 1898, in-8); — Dr. Hermann SETTEGAST, professeur d'agriculture allemand, mort dernièrement à Berlin, à 90 ans, lequel laisse divers ouvrages non seulement sur l'agriculture, tels que : *Die Lehre von der Landwirtshaft. Methodischer Lehrgang zur f chwissenschaftlichen Ausbildung praktischen Landwirte* (Leipzig, 1897-1898, in-8), mais encore sur la franc-maçonnerie, notamment : *Die deutschen Freimaurerei, Gegenwart und Zukunft. Gesammelte freimaurer. Schriften, Vortraege und Ausprachen für Freimaurer und Nicht-Freimaurer* (Berlin, 1877, in-8); — Heinrich VON SIEBOLD, écrivain allemand qui a publié divers ouvrages sur le Japon, mort à Méran, le 11 août, à 56 ans; — Ainsworth Rand SPOFFORD, libraire-éditeur et écrivain américain, directeur du *Cincinnati Dayly Commercial*, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : *Library of Choice Literatur*, *Library of Historic Characters and Famous Events, a Book for all Readers*, mort dernièrement, à 83 ans; — Dr. Ferdinand STRUCK, rédacteur en chef de la *Stralsundische Zeitung*, mort à Stralsund, le 28 juillet, à 76 ans; — Dr. Charles TAYLOR, mathématicien, hébraïsant et théologien anglais des plus distingués, mort le 12 août, à Nuremberg,

à 68 ans, lequel a publié : *Elementary Geometry of Conics* (1872), qui a eu 8 éditions; *Sayings of the Jewish Fathers* (1877 ; nouvelle édition en 1897); *The Gospel in the Law, a critical Examination of the Citations from the Old Testament in the New* (1869); *The Shepherd of Hermas* (1903); — Alfred Webb, écrivain irlandais, auteur d'un *Compendium of Irish Biography* et de diverses autres publications relatives à l'Irlande, mort dernièrement à Dublin.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 juillet, M. Dieulafoy signale la découverte faite par le général de Beylié, au cours de sa mission, d'une décoration en plaque de faïence qui paraît être le prototype de celle de l'Alhambra. — M. A. Thomas lit une note sur l'origine sarrazine du nom de Passe Bourdin, donné à un groupe de roches près de Poitiers et dont parle Rabelais. — M. Mispoulet donne son opinion sur l'époque à laquelle Maximien Hercule fut associé à l'Empire. — M. Schwab commente des inscriptions hébraïques dont l'estampage a été envoyé par l'École d'Athènes. — Le 7 août, M. Châtelain parle d'un fragment manuscrit du poème de Lancelot du Lac employé comme couverture par un relieur du xviie siècle. — M. A. Thomas signale un document des Archives nationales concernant Jehan de Montreuil, prévôt de Lille, l'un des premiers humanistes français. M. Louis Léger parle, pour la seconde fois, de Georges d'Esclavonie, pénitencier de la cathédrale de Tours au xive siècle. — Le 14 août, M. A. Thomas indique l'origine du mot *vernis*, qui provient, selon lui, par l'intermédiaire de l'italien, du nom d'une ville de la Cyrénaïque, d'où venait la sandaraque, matière première des vernis anciens. — M. l'abbé de Genouillac étudie la culture des plantes de la vallée de l'Euphrate au ve siècle avant J.-C. — M. Babelon dit quelques mots sur la vie et les œuvres de M. Ch. de Robillard de Beaurepaire, doyen des correspondants de l'Institut, décédé récemment à Rouen. — Le 21 août, M. J. Reinach donne l'explication d'un bas-relief du ve siècle, découvert dans l'île de Thasos, représentant un banquet funéraire. — Il annonce aussi la découverte, dans l'île de Crète, d'un disque en argile portant, imprimés au moyen de poinçons, des signes hiéroglyphiques. — M. Héron de Villefosse lit une note de M. Ringelmann sur le fonctionnement des lampes employées par les Carthaginois. — M. Sénart lit une lettre de M. Pelliot sur la décoration d'une pagode bouddhique. — M. Delaporte commente les sujets tracés sur des cylindres orientaux.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1^r août, M. Chuquet lit un travail sur les Souvenirs du lieutenant d'Hauteroche, l'un de ceux qui portèrent Napoléon sur leurs bras aux Tuileries en 1815. — Le 22 août, M. le président annonce la mort de M. Liégeois, correspondant de l'Académie, et rappelle les principaux traits qui ont marqué son existence, et ses travaux sur l'hypnotisme. — M. Chuquet lit la première partie d'un mémoire sur un Parisien, Lermine, receveur de la ferme de la Haute-Alsace pendant la dernière campagne de Turenne.

Paris. — La *Revue universelle des arts*, dans son existence de onze années (1855-1866), a rassemblé une masse considérable de travaux importants, de documents utiles auxquels on est souvent obligé d'avoir recours. C'est pour faciliter la tâche des chercheurs, c'est pour leur rendre aisée l'utilisation de cet ample recueil de matériaux, que la Société française de bibliographie a résolu de dresser une *Table générale de la Revue universelle des arts* (Chartres, impr. Edmond Garnier, 1908, in-8 de x-115 p.). Trois érudits se sont partagé le travail et ont ainsi permis d'aboutir rapidement : MM. Gaston Brière,

Henri Stein et Maurice Tourneux. De l'Avertissement signé par ce dernier, nous citerons quelques lignes qui préciseront ce qu'ont voulu faire les auteurs de la table : « Renonçant à un répertoire onomastique... nous avons groupé sous le nom de tous les collaborateurs et de tous les écrivains anciens mis à contribution par les directeurs de la *Revue*, les titres des travaux ou des extraits qu'ils avaient fournis et nous n'avons recouru aux énumérations détaillées que dans un petit nombre de cas : par exemple, M. Henri Stein a pris la peine de mettre sur fiches tous les noms d'artistes cités par Bellier de La Chavignerie dans *l'Exposition de la jeunesse* ou *le Salon de la correspondance*... La nécrologie n'a pas été traitée avec moins de scrupule. Une seule partie de la revue n'a pu, à notre grand regret, figurer dans cette *table* : ce sont les bibliographies semestrielles... Nous avons imprimé en caractères gras les noms de tous les rédacteurs ou collaborateurs, en petites capitales ceux des artistes ou des écrivains cités, en italique les titres de livres et ceux des articles, en bas de casse les noms des villes et monuments. »

— Le Dr J.-K. Williams publie une brochure qui a pour titre : *L'Art d'être heureux. Gaîté, santé, réussite* (Paris, Daragon, 1908, petit in-16 carré de 63 p. — Prix : 0 fr. 90). Cet art difficile est exposé en cinq chapitres : I. Qu'est-ce que l'homme? — II. Les Forces humaines. — III. Exercices des forces humaines. — IV. Comment on doit vivre. — V. Comment on doit se conduire. Étrange philosophie que celle de M. Williams ! Il y a là cependant un certain nombre de bons conseils pratiques, mais terre-à-terre. Quant aux principes religieux, l'auteur ne s'en préoccupe en aucune façon.

— Mentionnons, à titre de curiosité où le folk-lore se mêle à l'histoire, la brochure de M. Édouard.-L. de Kerdaniel intitulée : *Les Animaux en justice. Procédures en excommunications* (Paris, Daragon, 1908, in-8 de 44 p. — Prix : 1 fr. 50).

— M. L. Salembier a tiré à part de la *Revue pratique d'apologétique* le travail intéressant, solide et loyal qu'il y a publié sur *le Grand Schisme d'Occident au point de vue apologétique* (Paris, Beauchesne, 1907, in-8 de 24 p.). — L'auteur, après avoir rappelé l'historique de cette lamentable époque, étudie le schisme au point de vue canonique et théologique. Il montre qu'il a été, en réalité, un schisme sans schismatiques : « Déplorable malentendu, imbroglio historique. » Il a divisé les pasteurs, mais n'a pas ravi à l'Église les brebis du troupeau; il n'a eu aucune conséquence au point de vue de l'intégrité de la foi. La validité des ordinations, et la transmission légitime de la juridiction ne peuvent pas non plus être attaquées. L'Église est donc sortie indemne de cette épreuve. Mais il serait puéril de soutenir qu'elle n'en est pas sortie humiliée; car si le schisme d'Occident ne fut pas un vrai schisme, il fut un vrai fléau. Du moins la vitalité de l'Église au milieu de pareille tempête est une preuve de sa divinité.

— Mgr l'évêque de Beauvais devait faire le 31 janvier dernier, à la réunion des étudiants, 114, rue de Vaugirard, une conférence qui n'a pu être donnée, à cause de la mort du très vénéré cardinal Richard, qui mettait en deuil Paris et la France. Cette conférence a été publiée (*la Critique historique et l'Encyclique « Pascendi. »* Paris, Beauchesne, 1908, in-12 carré de 31 p. — Prix : 0 fr. 50), et c'eût été grand dommage si les enseignements qu'elle renferme eussent été perdus : aussi bien Mgr Douais n'a-t-il fait qu'exposer les méthodes de travail auxquels il a toujours eu recours dans sa brillante carrière scientifique. La critique, dit-il, n'est pas une science, mais un art, une méthode de travail, et c'est en transformant la critique en

une puissance indépendante, en faisant une fin de ce qui est un moyen, qu'on a trop souvent faussé les résultats. Dans sa célèbre encyclique *Pascendi*, Pie X a montré les dangers de cette interversion, et Mgr Douais a développé ces enseignements, en faisant voir quelle attitude il convient que la science indépendante prenne en face des empiètements de la critique. Il a ensuite exposé les services qu'on pouvait attendre de la critique, mais de la critique tout court, celle qui ne se dit ni agnostique, ni immanente, ni évolutionniste.

— La librairie Sansot nous donne deux nouvelles biographies qui ont trouvé place dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*. Elles s'appliquent, la première, à M. *Édouard Schuré* (1908, in-16 de 35 p.).L'auteur, M. Louis de Romeuf, esquisse d'abord la vie de son personnage, puis il analyse son œuvre de façon assez sommaire. — M. Georges Casella, sous le titre : *J.-H. Rosny* (1907, in-16 de 63 p.) nous parle des deux frères Rosny (de leur vrai nom Boex), qui signent ensemble : J.-H. Rosny, « comme d'un seul romancier ». Leur physionomie une fois dépeinte, M. Casella examine les théories qui les caractérisent ainsi que les divers genres de romans (scientifique, préhistorique, psychologique, social) qu'ils ont abordés. Ces deux brochures, comme les précédentes de la même collection, sont illustrées de portraits et d'autographes et suivies d'un petit recueil d'opinions et d'une bibliographie (Prix : 1 fr. chaque brochure).

— *Le Livre de Jean de Stavelot sur saint Benoît*, que M. L. Delisle décrit et étudie (Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4 de 35 p. — Prix : 2 fr.) fait partie des riches collections réunies à Chantilly par le duc d'Aumale : c'est l'exemplaire original, composé et enluminé par l'auteur dans son monastère de Saint-Jacques à Liège (1437). Il a emprunté ses récits de miracles et des traits intéressant le culte de saint Benoît à saint Grégoire et aux sources qu'il a eues sous la main. On trouve dans le manuscrit la règle bénédictine avec une traduction française, des pièces liturgiques et un procès-verbal de visite. L'auteur a représenté la vie de saint Benoît par des scènes empruntées à l'Ancien Testament; les enluminures et le choix des textes sont de lui : c'est la partie la plus originale de son œuvre. La roue entrevue par Ézéchiel dans une vision prophétique lui a fourni le titre et le sujet d'un traité sur la vie religieuse, qu'il a eu soin de représenter sous des emblèmes ingénieux.

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau a extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques et la Science catholique* son travail sur *la Séparation de l'Église et de l'État* dans un grand diocèse (celui d'Angers) (1800-1802) (Arras et Paris, Sueur-Charruey, 1907, in-8 de 28 p.). Dans une première partie, l'auteur expose à grands traits l'état de la législation concernant l'Église pendant les dernières années de la Révolution; nous regrettons qu'il n'indique la date des lois que selon l'ère grégorienne, car cela oblige à un travail assez minutieux pour retrouver la date de l'ère révolutionnaire, par laquelle on les désigne ordinairement. Dans la seconde partie, l'auteur indique les atténuations qu'on fut dans la nécessité d'introduire dans ces lois pour les faire accepter dans l'Ouest: la pacification était à ce prix. Enfin, en utilisant principalement la correspondance de agents du pouvoir central, M. Uzureau montre que ces atténuations mêmes étaient insuffisantes et que l'autorité devait fermer les yeux en laissant au clergé catholique une liberté à peu près complète. Les mauvaises dispositions de Fouché furent neutralisées par le sens pratique du préfet Montault, qui obtint par ce moyen la pacification du département dont ce préfet disait : « C'est celui de

la République qui demande le plus de circonspection de la part des autorités en matière de culte ». En 1802, il y avait près de 700 prêtres en communion avec le Pape et les constitutionnels n'étaient plus qu'une trentaine.

Champagne. — Le travail de M. l'abbé Auguste Pétel : *Le Temple protestant de Landreville, contribution à l'histoire du protestantisme dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine* (Troyes, imp. de Paul Nouel, 1907, in-8 de 127 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*) fournit d'excellents renseignements sur le protestantisme en Champagne pendant la plus grande partie du XVIIe siècle. L'auteur fait d'abord connaître à Landreville l'existence d'un temple que l'on ne soupçonnait pas; puis, grâce à ses investigations dans divers dépôts d'archives, il en retrace l'histoire, et, à l'aide des registres de baptêmes, de mariages et de sépultures de l'Église protestante du bailliage de Bar-sur-Seine, Église dont le temple était à Landreville, il dresse un état des familles qui, dans cette région, adhérèrent à la Réforme.

Dauphiné. — L'on a bien fait d'ajouter au recueil des *Œuvres historiques de M. le Dr Ulysse Chevalier* un troisième volume, contenant un ouvrage posthume, qu'il avait intitulé : *Mes Souvenirs* (Romans, impr. générale Henri Deval, 1908, in-8 de XIV-328 p.). Bien que le Dr Chevalier, lorsqu'il se résolut à écrire ce livre en 1890, ait eu seulement en vue d'occuper des loisirs que son grand âge ne lui permettait plus de consacrer à des recherches dans les bibliothèques et les archives et de charmer sa famille, aux réunions dominicales, par la lecture de ces feuillets de sa vie, bien que les enfants du Dr Chevalier, en publiant ce livre posthume, n'aient pas l'intention de le faire sortir d'un cercle restreint d'amis, les lecteurs qui pourront se le procurer y prendront assurément plaisir. Ce n'est point son existence entière que nous raconte ici l'ancien médecin-major de 1re classe. Écrivant pour ceux qui l'entouraient et qui étaient les témoins ordinaires de sa vie, il n'a voulu que leur faire le récit de son enfance, de sa jeunesse et du temps qu'attaché au service de l'armée il passa loin du lieu qui l'avait vu naître et dans lequel il vint prendre une retraite honorable, embellie par l'estime de ses concitoyens et féconde en travaux historiques. Les hasards de la vie militaire qui, de 1823 à 1853, ont conduit le Dr Chevalier sur les points les plus divers de la France et l'ont mis en contact avec des personnages variés, lui ont permis de recueillir sur les lieux et sur les personnes mille traits amusants et curieux. Quelques lettres, la plupart adressées à son père, ont été ajoutées aux *Souvenirs* qu'elles complètent et précisent. Un *Curriculum vitae*, une bibliographie des œuvres de l'auteur des *Souvenirs*, précèdent ce volume, auquel nous ne reprocherons que les fautes d'impression qui le déparent quelque peu : p. 83, pour la prise de Strasbourg, il faut lire 1681 au lieu de 1661; p. 86, Kehl est transformé en Kell; p. 138, Hirson en Stirson; p. 187, Choppin d'Arnouville en Amonville; p. 199, Bouchitté en Bouchillé; la guerre de Crimée est placée en 1835 au lieu de 1855 (p. 175), etc.

Franche-Comté. — Notre distingué collaborateur M. l'abbé A. Clerval a publié dans la livraison de mars-avril 1908 de la *Revue de l'Institut catholique de Paris* (p. 116-133) une curieuse étude intitulée : *Les Cinq premières Années de la Révolution dans la commune de Vyt-les-Belvoir* (*Doubs*), *1790-1795*, dont les éléments ont été empruntés au registre des délibérations du conseil général de cette localité, ouvert le 4 février 1790 et clos le 5 novembre 1795. « Nous en extrayons, dit l'auteur, de préférence les traits relatifs à la vie politique et religieuse du pays. On verra sous quelles formes

se manifesta peu à peu l'esprit révolutionnaire, pendant cette période dans une petite commune jusqu'alors bien tranquille et éloignée, par la distance et par sa situation montagneuse, de Paris et de tout grand centre. On appréciera spécialement le rôle du curé ». A cette époque, Vyt-les-Belvoir avait pour curé, depuis 1872, un certain Pierre-Joseph Royer, qui, non seulement prêta avec empressement le serment civique devant la municipalité, mais s'appliqua de son mieux à susciter les pires discordes parmi ses paroissiens et alla même jusqu'à l'apostasie. Quand Robespierre tomba, ce peu évangélique pasteur, dénoncé par ses anciens partisans, fut cité devant le district de Baume-les-Dames pour rendre compte de sa conduite. M. Clerval n'a pu savoir ce qui en advint, et c'est dommage; mais il conclut judicieusement, en ce qui concerne les tristes personnages de l'espèce, que « la conscience publique, un jour ou l'autre, les désavouera, les rejettera, tandis qu'elle saluera avec vénération ceux qui, méprisant les honneurs, les intimidations, les fatigues, auront continué, parmi les peuples fidèles, même au risque de leur vie, le ministère pastoral, en union avec la sainte Église catholique et romaine. »

— M. H. Boullier consacre une très intéressante brochure aux *Tailleurs de pierres fines jurassiens* (Lyon, Imprimeries réunies, 1908, gr. in-8 de 149 p.). L'auteur débute par un aperçu topographique de la région dont il va s'occuper. Puis il divise son travail en deux parties, de chacune cinq chapitres. Dans la première, M. Boullier fait l'historique de l'industrie lapidaire dans le Haut Jura, il recherche les causes qui expliquent la localisation de cette industrie et insiste sur les détails techniques du métier. Il nous parle ensuite des lapidaires ordinaires, lesquels, étant à la fois petits propriétaires ou fermiers, travaillent chez eux, principalement pendant la longue saison d'hiver, et des diamantaires qui, auf de peu nombreuses exceptions, sont occupés à l'usine. La deuxième partie expose les rapports entre patrons et ouvriers, fait connaître l'importance des tarifs et des salaires, s'arrête sur les conflits et revendications ouvrières, assez peu graves, du reste, et fournit des renseignements fort curieux sur le genre de vie des tailleurs de pierres fines dans l'arrondissement de Saint-Claude, à Septmoncel surtout. Après avoir constaté que l'existence de ces montagnards artistes est digne d'envie, M. Boullier, en sa conclusion, ne se montre pas plus rassuré qu'il convient sur l'avenir : « Il est à craindre, observe-t-il, qu'en prenant une extension plus grande, l'industrie de la taille ne suffise plus à procurer aux habitants de ces plateaux déshérités un gain aussi sûr et une vie aussi certaine ». Enfin, en appendice, l'auteur examine brièvement l'état de l'industrie lapidaire dans les autres régions de la France et à l'étranger. En somme, nous avons là une étude historique, économique et sociale de réelle valeur. Ajoutons que, de temps à autre, une note pittoresque apparaît, qui n'est pas pour déplaire, sans compter un ensemble de choses très attachantes, relatives aux mœurs locales bien particulières de cette partie du Haut Jura.

Languedoc. — Nous avons sous les yeux les trois derniers fascicules parus du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* composés de travaux qui méritent d'être signalés aux érudits. Le premier de ces trois fascicules (année 1907, 2e semestre, tome IX. Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé LXIX-LXXXIII-341-498, avec 2 pl. et 1 fig.) renferme les sept études suivantes : *Une Nouvelle Monnaie gallo-grecque de Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 341-362, avec fig.); — *Note sur un portrait du musée de Narbonne* (portrait de Bartholomo Manganoni, colonel au service de la République

de Venise, en 1696, par Fra Vittore Ghislandi da Galgario), par M. Louis Berthomieu (p. 363-374, avec 2 planches) ; — *Monnaies féodales narbonnaises du musée de Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 375-438); — *Essai sur les cours d'eau du départ ment de l'Aude*, par M. A. Sabarthés (p. 439-465); — *Une Découverte d'objets antiques au grau du Grazel*, par M. Julien Yché (p. 466-470); — *Sur la Signification historique de Montlaurés, avec aperçu sur les origines de Narbonne*, par M. H. Rouzaud (p. 471-481); — *Les Monnaies des Élisyques*, par M. G. Amardel (p. 482-490). — Les deux autres fascicules de cet excellent *Bulletin* sont relatifs au premier et au deuxième semestres de l'année 1908 (Tome X. Narbonne, imp. Caillard, in-8 de LVIII-327 p.). On trouve là : *Les Monnaies féodales de Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 1-22); — *Les Abbayes de Saint-Laurent dans le Narbonnais*, par M. A. Sabarthés (p. 23-36); — *Amauri II, vicomte de Narbonne (1260-1328). Sa jeunesse et ses expéditions, son gouvernement, son administration*, par M. Jean Régné (p. 37-130); — *Les Monnaies des Élisyques et les autres monnayages narbonnais*, par M. G. Amardel (p. 131-188); — *Amauri II, vicomte de Narbonne* (1260-1328). 2e partie. *Le Gouvernement d'Amauri II*, par M. Jean Régné (p. 189-279); — *Notes sur les Ibères du Bas-Languedoc*, par M. F.-P. Thiers (p. 280-293); — *Notes sur Jacques Gamelin* (suite), par M. Julien Yché (p. 294-304); — *La Signification du Crocodile de Nîmes*, par M. G. Amardel (p. 305-327).

Pays basque. — Voici un petit livre sur le pays basque de France que liront avec plaisir et intérêt les amis de la poésie, de la tradition et des saines mœurs du temps passé. C'est *Autour d'un foyer basque, récits et idées*, par le R. P. Pierre Lhande, S. J. (Paris, Nouvelle Librairie nationale s. d. (1908) in-18 de 150 p. — Prix: 2 fr.). — L'auteur est basque et basquisant, c'est-à-dire qu'il parle avec autant de connaissance que d'amour de cet honnête et vaillant petit peuple auquel sa langue a jusqu'ici servi d'*isolant*; il est en même temps disciple de M. Le Play et partisan résolu de la vie de famille, de la « maison-souche », base de la société basque depuis des siècles et peu à peu détruite par les lois révolutionnaires sur le partage forcé des héritages. Ces lois peuvent quelquefois être tournées ou amendées par certaines dispositions : l'auteur demande pourtant pour le père de famille une plus grande liberté de tester. Une autre cause de ruine morale pour le pays basque est le développement de l'industrie, l'établissement des usines et la vie populacière qui en résulte au lieu de la belle vie patriarcale du paysan. La question de sociologie e t la pensée principale de ce livre, mais il est écrit de nature à intéresser de nombreuses classes de lecteurs, d'autant plus qu'il se termine par un pittoresque chapitre sur « la tradition rustique ». — Remarquons en passant qu'il eût été bon d'expliquer au lecteur non-juriste pourquoi le testament des pages 39-41 a été annulé et d'expliquer le terme provincial de *méture* (p. 102 et 103), sans doute une espèce de pain. Ce volume est la réunion d'articles parus au cours des dernières années dans les *Études* des PP. de la Compagnie de Jésus, sauf un seul : *Émigration basque* (n° du 5 août 1907), mais qui fera le point de départ d'un autre volume. N'oublions pas de dire que le P. Lhande a mis en tête du présent volume une utile bibliographie sur le pays basque.

Belgique. — Trop souvent il est arrivé aux archéologues de ne se préoccuper, en fouillant des cavernes préhistoriques, que des trouvailles effectuées par eux, et nullement des grottes mêmes qui contenaient ces précieuses reliques du passé. C'était (M. E.-A. Martel l'a montré depuis longtemps) une faute que les spéléologues travaillent aujourd'hui à réparer

en étudiant, à leur point de vue spécial, les cavernes habitées par nos ancêtres; mais leur tâche n'est pas encore achevée: M. Ed. Rahir en fournit la preuve dans un récent mémoire. Il donne une description minutieuse des cinq grottes, qui entre Namur et Huy, s'ouvrent dans ce massif montagneux de Goye, où le regretté Ed. Dupont fit naguère de remarquables découvertes et constata la présence de l'homme quaternaire; il y fournit une description détaillée du régime hydrologique, d'une nature spéciale, de l'abîme que contient la grotte n° IV. — A la suite de ce mémoire, M. Rahir a très soigneusement étudié les phénomènes dont est le siège le vallon de l'Isbelle, affluent de l'Ourthe, décrivant la grotte calcaire encore peu connue dite de *Porte-Aïve* et surtout le ruisseau souter ain de l'Isbelle, avec ses résurgences permanente (fontaine de Thot) et temporaire; la t mpérature parfois très basse des eaux de ce ruisseau est une particularité tout à fait remarquable (*Étude spéléologique des environs de Goyet et de Hotton, Belgique.* Paris, au siège de la Société de spéléologie, mars 1908, in-8 de 22 p., avec fig. — *Spelunca*, t. VII, n° 51).

Espagne. — Sainte Thérèse de Jésus n'est jamais trop étudiée, mais ses œuvres ne sont pas à la portée de tout le monde. Le P. Jaime Pons, S. J., vient de publier un choix de pensées tirées des divers écrits de la grande réformatrice du Carmel (*Pensamientos escogidos de santa Teresa de Jesús.* Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-32 de 96 p.), qu'il a distribuées d'après l'ordre des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Nous signalons volontiers cette brochure aux âmes pieuses.

— De Madrid nous vient un drame biblique en prose intitulé : *El Antecristo* (Madrid, tip. Velasco 1908, in-8 de 100 p., — Prix : 1 fr.). Ce drame, publié avec la permission de l'ordinaire, est une vigoureuse attaque contre le libéralisme et une sorte de mise en action du célèbre opuscule de Sardá : *El liberalismo es pecado.* Il est formé d'un prologue et de cinq actes, avec des notes historiques et philosophiques à la fin de la brochure. La scène se passe tantôt dans l'enfer, tantôt à Rome et tantôt à Jérusalem.

— Un prêtre catalan, M. Lluis Viladot, publie un traité de prosodie (*Esticologia catalana.* Barcelona, Baguña, 1908, in-16 de 83 p. — Prix : 1 fr.). Nous recommandons la lecture de ce charmant manuel à ceux qui s'intéressent à l'étude de la langue calalane.

Italie. — Avec un admirable zèle et une érudition qui ne se dément pas, M. le baron Antonio Manno poursuit la publication de sa *Bibliografia storica degli Stati della monarchia di Savoia*, qui forme la 3e partie de la *Biblioteca storica italiana* publiée par les soins de la R. Deputazione di storia patria. Le tome VIII (Torino, fratelli Bocca, 1907, gr. in-8 de 350 p.) comprend la suite des bibliographies locales de *Genoud* à *Kyrie.* Suivant sa coutume, le savant auteur a dressé la liste de toutes les localités des États savoyards, qu'elles aient ou non fourni matière à une monographie. Dès que la bibliographie embrasse un nombre suffisant d'articles, ceux-ci sont répartis sous des rubriques spéciales : Histoire religieuse, — Histoire civile, — Histoire militaire, — Histoire naturelle, etc., qui, à leur tour, peuvent être subdivisées. Genève, à elle seule, remplit plus de quarante pages avec plus de 700 articles; encore l'auteur n'a-t-il relevé que les ouvrages qui touchent à l'histoire générale de la grande cité suisse ou à ses rapports avec la Savoie. Nous noterons aussi, comme plus propres à intéresser le lecteur français, les notices relatives à Gex, à la Haute-Savoie, à Hautecombe, à Saint-Jean de Maurienne (classé à Jean). Après Genève, c'est Ivrée, avec une trentaine de pages, qui tient la plus grande place dans ce précieux volume. Les tra-

vailleurs, auxquels les travaux de M. le baron Manno sont si utiles, souhaiteront tous que le Seigneur, entre les mains de qui le grand érudit s'est abandonné pour la continuation de son œuvre, lui donne les forces nécessaires pour la mener à son terme.

CANADA. — A l'occasion des fêtes récentes du tricentenaire de Québec, M. Jean du Saguenay a publié, avec le patronage de l'Association « La Canadienne » quatre brochures luxueuses, du prix de 1 fr. chacune, qui donnent un aperçu de l'histoire de la Nouvelle-France depuis les origines de la colonisation française jusqu'à la conquête par les Anglais. Il n'était pas question alors d' « entente cordiale ». La première de ces brochures : *Le Fondateur de la Nouvelle-France, Champlain*, est consacrée entièrement à la biographie de l'illustre Saintongeais, aux progrès de la colonisation et aux premières luttes contre la jalouse Angleterre (Paris, Bloud; Québec, « l'Action sociale », 1908, in-8 de 36 p., avec reproductions d'anciens dessins et de cartes dus à Champlain lui même). — La deuxième et la troisième plaquettes sont relatives à *Montcalm* et à *Lévis* (Paris, Bloud; Québec, « l'Action sociale, 2 br. in-8 de 29 et de 31 p., avec grav., portraits et cartes). C'est toute l'histoire de l'épopée canadienne composée de victoires et de revers qui se terminent par le triomphe de l'Angleterre. — Enfin, avec le quatrième opuscule : *La Vieille Capitale. Québec historique, 1608 1908* (Paris, Bloud; Québec, « l'Action sociale », in-8 de 33 p., illustrée de reproductions de gravures anciennes et modernes), nous avons l'histoire particulière et la description à diverses époques de la ville de Québec, qui est restée au Canada le « pur asile de l'âme et de l'esprit français ».

ÉTATS-UNIS. — Rien n'est de nature à rendre plus de services à ceux qui désirent étudier l'histoire de la politique intérieure des États-Unis, que la bibliographie choisie relative aux partis politiques de ce pays dressée sous la direction de M. Appleton Prentiss Clark Griffin par le service bibliographique de la Bibliothèque du Congrès; sur le Know-Nothing party, sur Tammany Hall, sur les grands partis qui se disputent actuellement le pouvoir, comme sur les groupements devenus exclusivement historiques à l'heure actuelle, on saura, après avoir dépouillé la *List of Works relating to Political Parties in the United States*, quels ouvrages consulter pour être exactement renseigné (Washington, Government printing Office, 1907, in-8 de 29 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan publiée pour la première fois en 1864, après la publication de la « Vie de Jésus »*, par A. Gratry. Nouvelle édition (in-12, Téqui). — *Essai sur la Théologie d'Irénée. Étude d'histoire des dogmes*, par P. Beuzart (gr. in-8, Leroux). — *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne*, par l'abbé J. Sabouret. T. III (in-16, Belley, Chaduc). — *La Royauté de Jésus-Christ. Œuvre posthume. Huitième Retraite de Notre-Dame de Paris*, par R. P. Félix (in-12, Téqui). — *Les Péchés capitaux: Quinze discours pour prônes, sermons, conférences d'hommes*, par P.-G. Laborie (in-12, Téqui). — *Instructions sur les fêtes de l'année*, par l'abbé Morisot (2 vol. in-12, Téqui). — *Les Fêtes sociales, ou les Fêtes chrétiennes au point de vue social*, par l'abbé L. de Casamajor (in-8, Paris et Lille, Desclée, de Brouwer). — *Las Religiosas, según la disciplina vigente, comentarios canónico-morales*, por el R. P. J. B. Ferreres (in-16, Madrid, « Razón y Fe »). — *Cours de chimie inorganique*, par F. Swarts (gr. in-8, Hermann). — *Folklore bourbonnais*, par F. Pérot (in-18, Leroux). — *Autour d'un foyer basque, récits et idées*, par P. Lhande (in-18, Nouvelle Librairie nationale).— *Le Cantique des Cantiques*,

poesies, 1898-1908, par G. d'Aveline (in-12, Vic et Amat). — *Le Château des merveilles*, par H. de Noussanne (in-18, Hetzel). — *Les Iles Fortunées*, par G. Beauvais (in-12, Société générale d'éditions). — *L'Œuvre d'Édith*, par la baronne S. de Boüard (in-18, H. Gautier). — *A Study of the topography and municipal history of Præneste*, by R. Van Deman Magoffin (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press). — *La Sainte Vierge au Liban*, par J. Goudard (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Vie de saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon*, par le P. L. Michel (gr. in-8, Paris et Tournai, Casterman). — *Notice historique sur les principaux personnages du tableau généalogique et sur les principales terres de l'ancienne famille Costentin de Tourville*, par E. Sarot (2 vol. in-8, Coutances, Daireaux). — *La Révolution à Saint-Menoux*, par E. Delaigue (in-4, Moulins, Crépin-Leblond). — *Études sur les mœurs religieuses de l'Extrême-Orient*, par A. C. Lyall, 1re et 2e parties du tome II (2 vol. in-8, Fontemoing). — *Figures de pères et mères chrétiens*, par l'abbé H. Bels. 1re série (in-12, Téqui). — *Les Stations lacustres d'Europe aux âges de la pierre et du bronze*, par R. Munro ; édition française par le Dr P. Rodet (gr. in-8, Schleicher).

VISSNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani, Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société. 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ETRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain.

A. Degert : Un Ouvrier de la réforme au XIe siècle. Amat d'Oloron.

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV.

E. Welvert : La Légende de Lakanal. Lakanal au comité d'instruction publique de la Convention.

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802.

Cte de Sérignan : La Vie aux armées sous la Révolution et le premier Empire.

P. Allard : Un nouveau Livre sur sainte Agnès.

A. Durand : Un Prêtre proscrit pendant la Révolution. Le P. Chrysostome de Barjac.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus.

Goldsilber (E.-A.) : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **P. Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme. V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes. VIII. Géographie. Monographies locales.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIIIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burn et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (Oscar Schepens & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE
BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1908

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud (p. 289-297).

II. — HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE, par M. Louis Robert (p. 297-301).

III. — OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS, par M. M. S. (p. 301-312).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — E. Hugon : Réponses théologiques à quelques questions d'actualité (p. 312). — E. Neubert : Marie dans l'Église anténicéenne (p. 312). — J. H. Newmann : Du Culte de la Sainte Vierge dans l'Église catholique (p. 315). — A. Harnack : L'Essence du christianisme (p. 315). — J. Gibbons : El Embajador de Cristo : trad. par V. M. de Gibert (p. 316). — La Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome, trad. française du P. E. André ; revue, annotée et publiée avec le texte grec en regard par le R. P. Placide de Meester (p. 316). — C. Besse : La Crise des cérémonies religieuses et de la musique sacrée (p. 317).

Sciences et Arts. — L. Robin : La Théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote (p. 319). — Id. : La Théorie platonicienne de l'amour (p. 319). — P. Fournier et V. Duret : Traité pratique d'élevage et d'entraînement du cheval de course (p. 320). — J. Frisch : Utilisation à la ferme des déchets et résidus industriels (p. 320). — R. Lezé : Utilisation des débris d'animaux et déchets de boucherie (p. 320). — A. Gaveau : A l'école du vrai, du beau, du divin. Esquisses et croquis (p. 321).

Littérature. — A. Van Bever : La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin (p. 322). — P. Villey : Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne. T. I et II (p. 323). — Id. : Les Livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne (p. 325). — Longhaye : Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales. T. V (p. 326). — H. Gaillard de Champris : Sur quelques idéalistes. Essais de critique et de morale (p. 327). — W. H. Hadow : Shakespeare's Sonnets and A Lover's Complaint (p. 328). — M. Dugard : Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre (p. 328). — J. Luchaire : Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, de 1815 à 1830 (p. 330).

Histoire. — Luchaire : Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge (p. 331). — M. Prou : Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108) (p. 332). — L. Halphen et F. Lot : Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (954-987) (p. 332). — F. V. Toussaint : Anecdotes anciennes de la Cour de France sous le règne de Louis XV ; publ. par P. Fould (p. 333). — Mlle L.-J.-A. de Bouillé : Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812 ; publ. par P.-L. de Kermaingant. T. II. Mai 1792-mars 1806 (p. 334). — R. Pittard des Portes : Les Emigrés à cocarde noire en Angleterre, dans les provinces belges, en Hollande et à Quiberon (p. 336). — J. Guillaume : Etudes révolutionnaires (p. 337). — H. Cabane : Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848 (p. 338). — E. Magne : Femmes galantes du XVIIe siècle. Mme de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse (p. 339). — H. Chardon : L'Administration de la France. Les Fonctionnaires de gouvernement, le ministère de la justice (p. 341). — Florent-Matter : L'Alsace-Lorraine de nos jours (p. 342). — Copin Albancelli : Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France (p. 343). — A López Peláez : La Cruzada de la buena prensa (p. 344). — E. Driault : La Question d'Extrême-Orient (p. 345). — Prévost : Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution. Le Schisme, etc. (p. 346). — Mgr Ecalle : Le Schisme constitutionnel à Troyes (p. 346). — J. Guiraud : Bibliothèque historique du Languedoc. Cartulaire de Notre-Dame de Prouille (p. 347). — A. Piquemal : Etudes sur la ville et paroisse de Courbevoie. Pierre Hébert, premier curé de Courbevoie, guillotiné à Paris, sous la Terreur, et ses successeurs (p. 348). — F. Portal : La République marseillaise du XIIIe siècle (1120-1263) (p. 349). — A. Dussol : Les Grandes Compagnies de navigation et les Chantiers de constructions maritimes en Allemagne (p. 349). — J. Tresal : Les Origines du schisme anglican (p. 350) — J. Bardoux : La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite (p. 352). — T. Petigrew Young : Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse, plus spécialement de 1560 à 1872 (p. 357). — C. Bouglé : Essai sur le régime des castes (p. 358). — Vte de Reiset : Les Reines de l'émigration. Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi (p. 360). — H. Furgeot : Le Marquis de Saint-Huruge, « généralissime des Sans-culottes » (1738-1801) (p. 361). — J. Aynard : La Vie d'un poète. Coleridge (p. 362).

V. — BULLETIN. — P. Renaudin : L'Assomption de la Sainte Vierge. Exposé et histoire (p. 363). — E. Augier : Du tac au tac. Réponses aux objections modernes contre la Religion (p. 364). — A. Parmentier : Les Métiers et leur histoire (p. 364). — C.-L. de Casamajor : Devoir actuel des catholiques. L'Action directe et la résistance active pour le retour aux traditions nationales de la France et le maintien et la défense de la religion et de la liberté (p. 365). — Cte A. de Mun : La Conquête du peuple (p. 365). — G. Valois : La Révolution sociale ou le Roi (p. 365).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Chabaneau, de Robillard de Beaurepaire, Lantoine, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Le Jubilé de V. Jagić. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Italie. — Brésil. — Etats-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Études d'art et de psychologie*, par R. Gaston Charles. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 2. *La Glorita, fille et marquise*, par René Maizeroy. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 261 p., 3 fr. 50. — 3. *La Joie d'être artério-scléreux*, par Valinx Deterroac. Paris, Messein, 1908, in-12 de 319 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 4. *Le Baiser au clair de lune*, par Guy Chantepleure. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Inutile Volonté*, par Lucie Gauthey. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 254 p., 3 fr. 50. — 6. *Une Ame de femme*, par M. Reepmaker. Paris, Stock, 1908, in-16 de 364 p., 3 fr. 50. — 7. *Mon Mari*, par Jules Pravieux. Paris, Stock, 1908, in-16 de 308 p., 3 fr. 50. — 8. *Mon Amour*, par René Boylesve. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Démon de la vie*, par Edmond Jaloux. Paris, Stock, 1908, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Ombre de Guillemette*, par R. Choppin d'Arnouville. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 295 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 11. *Les Lys et les Aigles. Le Roi sans trône*, par Maurice Montégut. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de IV-376 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Lys et les Aigles. Les Cadets de l'Impératrice*, par Maurice Montégut. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 13. *Sang d'azur*, par Pierre Salès. Paris, Bauche, 1908, in-18 de 389 p., 3 fr. 50. — 14. *Colette*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 266 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 15. *Autres Troupiers*, par Rudyard Kipling; trad. de l'anglais par Albert Savine. Paris, Stock, 1908, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Armée qui souffre*, par Fernand Médine. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de VIII-348 p., 3 fr. 50. — 17. *Nietzschéenne*, par Daniel Lesueur. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 338 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — *La Danseuse nue* est une prêtresse de l'Art; elle a voué sa vie et sa personne à la diffusion de « la Religion de la Beauté », une religion qui doit régénérer le monde et y remettre en honneur les vertus oubliées, notamment la continence. Et la preuve, c'est que pour avoir seulement approché cette apostolique dame, M. Valentin Audifax (un homme sans scrupules cependant, ainsi que son nom l'indique) devint un petit saint Antoine, parmi les tentations les plus violentes et malgré deux « occasions exceptionnelles », une actrice et une femme du monde! N'admirez pas trop toutefois la retenue de cet Audifax; il n'avait pas seulement vu la prêtresse, il l'avait entendue! Or les dissertations esthetico-religieuses dont elle faisait précéder ou suivre les cérémonies de son culte étaient d'une rare efficacité pour calmer, refréner, lénifier, rafraîchir et refroidir les passions. Oh! la soporifique prêcheuse! — Les quelques lecteurs qui, sur l'appât du titre, ouvriront le volume, ne tarderont pas à s'en apercevoir; dès les premières pages, ils bâilleront.

2. — *La Glorita* est une dame espagnole qui fit mourir de jalousie son mari, le fit ensuite « crêmer », et se sert maintenant des cendres obtenues par cette opération, comme d'une poudre à sécher l'encre;

elle en répand une pincée sur les nombreuses lettres qu'elle écrit à ses amants. Quant à la dame dont on nous conte les aventures dans le même volume et qui se fait appeler *Little Dolly*, elle donne des rendez-vous dans toutes les églises de Paris, en attendant d'en accepter dans des auberges. Les personnages de ces deux nouvelles, comme d'ailleurs ceux des autres œuvres du même auteur, semblent n'avoir pour occupation que le « stupre ». Le mot est de M. Maizeroy lui-même; il le prononce en essayant une grimace d'indignation... qu'il ne réussit pas, ayant perdu le droit et peut-être le pouvoir de s'indigner de la chose, puisque il en exploite la représentation depuis bientôt trente ans. C'est sa spécialité. Devant une pareille spécialité et un pareil spécialiste et d'un pareil âge — un âge qui inspire le respect — j'essaie de dissimuler une grimace de dégoût. Si je n'y réussis pas, vous me le pardonnerez.

3. — *La Joie d'être arterio-scléreux* est l'histoire d'un crétin, fils de crétins, élève d'un professeur crétin, client d'un médecin crétin, mari d'une femme crétine. Et, conformément au vœu d'un grand critique, qui invitait les écrivains à « tremper leur plume dans l'encrier » de leurs personnages, cette histoire est écrite d'une encre... idoine au sujet. Impossible de trouver dans la librairie contemporaine, une collection d'âneries et coq-à-l'âne comparable à celle-là. Il paraît que c'est de l'« ironie » ! C'est surtout une erreur.

Romans psychologiques. — 4. *Le Baiser au clair de lune* que Pierre donna à une dame peu sévère et que surprit une ingénue, le soir même de sa sortie du couvent, éveilla l'amour dans le cœur de la dite couventine, l'amour de l'amour d'abord, l'amour de Pierre ensuite. J'ai oublié le nom de l'héroïne et je ne cherche pas à m'en souvenir, l'œuvre entière me paraissant digne d'oubli. Les précédentes, du même auteur, avaient donné des espérances; l'invention en était aimable et le style léger, quoique précieux.

5. — *L'Inutile Volonté* n'est pas une étude de la volonté; c'est une anecdote, un peu longue, l'aventure d'une jeune fille qui avait eu l'ambition d'être un écrivain, qui crut un moment l'être devenue, puisque son premier roman avait trouvé un éditeur et des réclames, et qui, brusquement, renonça à la littérature parce qu'un nommé Arnaud, une espèce de grand homme, qui écrivait aussi des romans, et qui avait protégé ses débuts, lui trouva autant de beauté que de talent et lui manqua de respect. Cette irrévérence coûta d'ailleurs très cher aux lettres françaises: elle les priva des œuvres de la géniale jeune fille et de celles du non moins génial Arnaud; elle se maria, et lui mourut de chagrin. Qu'ainsi finissent toutes les romancières honnêtes et tous les romanciers malhonnêtes ! Et je n'ai pas besoin de vous apprendre que le roman n'est pas malhonnête, quoique pauvre.

6. — Cette *Ame de femme* était tellement possédée par l'amour de l'art, qu'elle put perdre l'amour de son mari et celui de sa fille sans rien perdre de son talent. Au contraire, à mesure que son foyer devenait plus triste, son atelier de peintre se remplissait de chefs-d'œuvre. Il se changeait même en une sorte de temple où elle prêchait l'abnégation, l'amour du travail, le dévouement à l'idéal à des élèves dociles (à une exception près) et à des confrères tentés par l'industrialisme. C'est ainsi qu'elle transforma l'âme et le talent d'un romancier pornographe et le transmua en poète idéaliste. Pendant ce temps, le talent de son mari divorcé et époux d'une « créature magnifique » et sans cœur subissait une transformation inverse ou plutôt une déchéance progressive qui devint vite l'impuissance et la stérilité absolues. Car lui aussi était peintre. Et à mesure que sa première femme s'élevait par le sacrifice et le travail, lui était diminué et finalement annulé par l'égoïsme. De sorte que l'histoire de ce ménage d'artistes est très morale ou du moins pourrait l'être; elle démontrerait la nécessité de « l'alliance de l'art et de la morale » si la morale en était plus sûre et l'art moins simpliste. Les âmes de tous ces personnages y ont des « démarches » que ne peut pas expliquer la seule logique; c'est la main de l'auteur qui les fait mouvoir et on voit par quelles ficelles, un peu grosses.

7. — *Mon Mari* est le meilleur, le plus beau, le plus aimable, le plus généreux, le plus sensé des maris, nous dit une femme à la fin du journal intime où elle nous raconte son mariage et les premières années de ménage. Et pourquoi est-il le meilleur des maris? Parce qu'il est le mari! Et conséquemment tout mari, par le seul fait qu'il est le mari, est lui aussi le meilleur des maris ou, du moins doit être jugé ainsi par sa femme. La leçon est des plus morales, comme vous voyez. Elle est accompagnée d'une autre qui l'est peut-être autant, quoiqu'elle paraisse plus discutable. « Un mari aura d'autant plus de chances d'être un bon mari, Mademoiselle, qu'il aura été choisi par votre père, fût-il notaire, et non par votre imagination ou votre cœur, fussent-ils formés à l'école des meilleurs romanciers! » Et la preuve, vous la trouverez dans l'histoire de Mlle Germaine, qui, sur l'ordre de son père, ancien notaire, épousa M. Désiré Langlois, dont elle ne savait rien, sinon qu'il était riche. Au cours de son voyage de noces, elle apprit qu'il avait un estomac exigeant. Quand elle s'écriait : « Oh! le beau paysage! » il répliquait : « J'ai faim! » Mais elle apprit bientôt qu'il avait aussi un bon caractère. S'étant rendue coupable d'une espièglerie un peu vive à l'égard d'un voisin de table d'hôte, à Vichy, (elle avait accepté un rendez-vous et s'y était présentée en costume de femme de chambre, pour mystifier le galantin), elle fut dénoncée à son mari. Que croyez-vous qu'il arriva? Le mari haussa les épaules et offrit un

cadeau à sa femme. — Ce qui démontre, avec la dernière évidence, que les maris épousés par raison sont meilleurs que les maris épousés par amour ! — La démonstration est *boiteuse* et le paraît. L'auteur n'a du reste pris aucun soin de cacher cette infirmité, persuadé sans doute, comme vous et moi, que toute démonstration par le roman est condamnée à être boiteuse ; celle-ci l'est seulement avec un peu trop d'insolence.— Quant à la leçon qui était à démontrer, elle vaut surtout par l'opportunité. On a tant dit aux jeunes gens à marier d'avoir confiance en soi et en l'amour, on a tellement exalté les droits et la compétence de l'amour et de la jeunesse en matière de mariage, qu'il peut être utile de leur rappeler que l'Amour (surtout l'amour avec un grand A), est aveugle, que la jeunesse est facile à piper, et d'autre part que les papas peuvent y voir clair, même quand ils portent lunettes. Sans doute l'autorité paternelle a eu ses abus et ses excès, autrefois, il y a longtemps, ... et il a fallu réagir contre elle, et c'est même l'Église catholique qui a d'abord mené la réaction ; mais depuis que c'est la littérature et le roman, ladite réaction a eu ses excès elle aussi. C'est un romancier qui vous le dit aujourd'hui, Mesdemoiselles, sur le ton paradoxal et plaisantin qu'il affectionne un peu trop ; vous ne risquez pas grand'chose à l'écouter.

8. — *Mon Amour* est encore un journal, un journal de jeune homme, ou du moins d'homme resté jeune et pour qui l'amour est le bonheur et le bien suprême. Comment cet amour naquit, comment il grandit, comment il vainquit, comment il languit et comment il dépérit, tel est le thème du journal susdit. Vous pouvez le tenir pour lu, vous en connaissez bon nombre de pareils. Vous savez déjà que l'objet de cet amour a un mari, mais qu'elle est trop belle et trop malheureuse pour n'avoir pas un amant. Vous voyez d'ici ses cheveux « blonds, si lourds, où chaque courbe luit comme un anneau d'or », son front... sa tempe... son nez « trop pur » et sans doute aussi « la courbe des sourcils qui abrite, au coin de l'œil, la petite grotte aux douleurs où le cerne bleu prend sa source... » (p. 181). Vous n'apprendrez rien de nouveau si je vous dis que l'amoureux a la certitude de s'être préparé à cet amour, dès l'enfance, et d'y avoir trouvé la raison d'être de sa vie. « C'est pour ces moments-ci que je suis né et que j'ai vécu..., que j'ai orné ma mémoire, que la poésie a embelli ma pensée et que la musique de Beethoven m'a *stupéfié*... ! » (p. 194). Stupéfié est sévère, mais juste.

9. — Pourquoi *le Démon de la vie* n'a-t-il pas été placé sous la rubrique n° 1 ? Parce que le talent de l'auteur est moins *anormal* que le sujet ? Peut-être, mais je ne l'affirme pas. Sachez seulement que l'héroïne a été préparée à la vie par un frère qui l'aime mal, qui l'aime trop (et qui semble du reste avoir en même temps d'autres amours

d'espèce suspecte), et que cette préparation a pour conséquence un amant et bientôt le suicide. Cette conséquence est-elle logique? Ne l'est-elle pas? S'explique-t-elle par l'application des « principes » qu'a reçus la malheureuse? Ou par une révolte contre son éducateur? On n'a pas le courage de le rechercher, tant les dits principes sont bizarres, obscurs et prétentieux... Il est vrai qu'étant cela, ils sont par le fait même malfaisants. Inutile donc de les « approfondir plus avant ».

10. — Elles étaient deux sœurs, Guillemette et Manuelle; Jean aimait Guillemette; il la perdit la veille de la date fixée pour le mariage; sur la demande même de la mourante, il dut épouser Manuelle! Mais *l'Ombre de Guillemette* s'interposa entre les deux époux et empêcha longtemps l'union complète de leurs âmes ; pour l'opérer, il ne fallut rien moins que... devinez quoi ? Cherchez bien, vous ne trouverez pas! Il fallut un bon et tout à fait complet adultère de Manuelle. Sans doute que l'ombre de Guillemette, effarouchée, s'était enfuie! A vrai dire, Jean commença par en faire autant. Mais bientôt il réfléchit; n'était-il pour rien dans la faute de sa femme? Si elle fut jalouse, lui, avait-il été assez aimant? Qui réfléchit, fléchit. De son côté, Manuelle trouva que le fruit défendu n'était pas aussi bon que le fruit permis, même quand on le partage avec une ombre! De ces réflexions et des repentirs réciproques qu'elles provoquèrent, résulta une réconciliation, qui sera solide, espérons-le, malgré le titre du chapitre où on nous la raconte : *Dona é mobile*! — Si cette analyse ne suffit pas à vous donner une haute idée de ce livre, laissez-moi ajouter que le nom de l'auteur doit le recommander à votre attention. Ce nom est de ceux qui autorisent toutes les espérances pour l'avenir.

Romans-feuilletons. — 11 et 12. — *Le Roi sans trône* et *les Cadets de l'Impératrice* ont un titre commun : *Les Lys et les Aigles*, lequel nous indique : 1° que ce sont deux « épisodes » d'un même drame; 2° que les héros appartiennent ou touchent de près à la famille des Bourbons et à celle des Napoléons. Il n'en faut pas davantage pour exciter votre curiosité et vous faire soutenir la lecture de deux fois 360 pages, d'ailleurs écrites presque en français. Il est donc inutile que je vous en parle longuement. Sachez seulement qu'il y est question du dauphin Louis XVII, l'enfant du Temple, qui n'est pas mort au Temple, contrairement à ce qu'ont fait croire Louis XVIII et les légitimistes. Il échappa bel et bien à ses bourreaux, ainsi que le savaient et Fouché, et Napoléon, et l'impératrice Joséphine et surtout la princesse Pauline Borghèse qui fut sa maîtresse! Là! En voulez-vous des preuves? En voilà! Et sous quel nom vécut-il? Ici, le mystère recommence et l'ombre s'épaissit. Il s'appela peut-

être M. de Grandlys et fut officier dans un régiment étranger à la solde de Napoléon. Tour à tour héros et victime des aventures les plus terrifiantes ou les plus attendrissantes (plus de sept cents pages) ! il disparut de « la scène du monde », sans nous laisser le moyen de savoir s'il fut le fils de Louis XVI, ou M. de Grandlys, ou un vulgaire fumiste. Et l'auteur gémit sur ce « mystère », sur cette « irritante énigme, point d'interrogation à travers l'histoire » !

13. — *Sang d'azur* vient s'ajouter à la collection, déjà si copieuse, des belles histoires que raconte si bien M. Pierre Sales. Un officier, au cours d'une promenade dans un parc, a reçu un coup de feu. Qui a tiré? Pourquoi? Qu'est devenue la balle? Questions angoissantes que se posent les camarades, la famille du blessé, sa sœur, la délicieuse Christiane, et miss Edith Merrymann, la belle Américaine venue en France pour s'acheter un titre. Et vous partagerez vous-mêmes leurs angoisses dès que vous aurez jeté un coup d'œil sur le volume, et rien que pour en avoir vu les « ravissantes illustrations », comme dit le prospectus.

14. — *Colette* appartient à « la dernière manière » de feu André Theuriet, (qui en eut une première si aimable et parfois si intéressante). Ce n'est qu'une anecdote amplifiée. Un trésor (perles, topazes, rubis) a été enfoui quelque part; le jeune Clément le cherche, ne le trouve pas, mais il trouve Colette, le plus précieux des trésors, la plus belle des perles.

Romans de mœurs. — 15. — Les mœurs peintes dans *Autres Troupiers* sont probablement un peu fantaisistes. Les lecteurs des *Trois troupiers* y retrouveront leurs vieilles connaissances, Leuroyd, Nulveney, Octteris, toujours doués de ce même « humour britannique », qui n'est pas toujours appréciable de ce « côté-ci de l'eau ». Ce volume, traduit par M. Albert Savine, est complété par *Judson-by-Joce*, un des récits « impécialistes » les plus caractéristiques de Rudyard Kipling.

16. — Et, dans *l'Armée qui souffre*, les lecteurs de *l'Éternelle Attente* retrouveront les mêmes personnages, les d'Arvaux, Chardelay, Schmidtt, Paume, etc., etc., officiers de tout grade, représentants de l'état d'esprit de notre état-major. Il n'est pas gai, cet état d'esprit, s'il n'est pas désespéré, et il peut se résumer dans ce mot d'un capitaine, qui n'est pas un personnage de ce livre ni un personnage de roman, hélas ! : « Pour peu que *cela* dure, on n'aura plus un officier subalterne dans dix ans ! » *Cela*, vous savez que c'est... la politique, celle qui préside au recrutement et à l'avancement des officiers, celle qui énerve la discipline, celle qui s'introduit dans la vie privée de nos soldats, y gêne leur liberté d'hommes et de pères, y provoque des chagrins humiliants, quand ce n'est pas de honteuses défaillances,

celle qui donne des primes à la bassesse d'âme. M. Médine dénonce cette politique et ces désastres, préparatoires du « désastre irréparable », avec un courage qui l'honore. En nous mettant en garde contre les périls d'un optimisme chauvin, il a conscience de rendre service à son pays et même aux maîtres actuels, si indignes, de ce pays si confiant et si généreux.

17. — J'ai parlé ailleurs de *Nietzschéenne* comme d'une œuvre charmante et absurde. Là-dessus quelqu'un m'a fait observer que l'absurdité en est probablement voulue, qu'elle est un procédé de démonstration, que l'auteur a fait dire et commettre toutes les sottises par une nietzschéenne pour montrer l'insuffisance du nietzschéisme, comme jadis feu Octave Feuillet avait fait commettre toute sorte d'actions déshonorantes par son Monsieur de Camor pour prouver l'insuffisance de la seule religion de l'honneur. « Cela peut se plaider ! » comme on dit au Palais. Je regretterais seulement, si Mme Daniel Lesueur a voulu vraiment faire œuvre d'apologiste, qu'elle n'ait pas plus nettement fait connaître ses intentions; on peut s'y tromper. Je regretterais en outre que, pour réfuter la morale nietzschéenne, elle lui ait donné un représentant si discutable; le procédé manquerait d'élégance et peut-être de loyauté. Quoiqu'il en soit de ses intentions, voici son œuvre. Elle s'annonçait comme une des meilleures et des plus fortes de l'année; le sujet en était d'abord d'un aimable réalisme, et d'un intérêt très prenant, quoique dépourvu des complications, familières à l'auteur de tant de feuilletons mélodramatiques; le style était ferme, plein, pittoresque, finement ouvragé et cependant très simple; pas la moindre trace du jargon prétentieux à la mode dans les Mercures de Paris ou de Toulouse; les mots les plus usuels, presque les plus usés de la langue, mais qui reprenaient ici leur première valeur et tout leur relief, — de la monnaie courante, refrappée à neuf et toute étincelante. C'était un délice ! Mais voici que, vers la page 172, arrivent les phrases suivantes : « Ils s'enivraient du torrent cosmique déchaîné dans leur être... cette fièvre qui bouleverserait leur frêle édifice psychologique... la mise au jeu du dynanisme intérieur... c'est tout l'univers qui se précipite, coursier d'apocalypse, à travers nos fibres, dans le fracas de sa course éternelle ». Patatras ! Le délice s'était enfui, et il ne revint pas, l'auteur continuant à parler ainsi, pour son propre compte et non celui de ses personnages, et ses personnages devenant eux-mêmes, de simplement étranges qu'ils étaient d'abord, tout à fait mélodramatiques, « feuilletonnesques » et grotesques. Vous allez voir. Robert Clezieux, le jeune directeur d'une grande fabrique, est sur le point d'être ruiné par son contremaître Sorbelin, un traître et un voleur; il est sauvé par l'intervention de Mlle Jocelyne Monestier, qui démasque le traître, et meurt victime

de son dévouement ; au cours d'une grève fomentée par le Sorbelin, elle reçoit un coup de fusil, destiné à Robert. Quelles raisons avait Jocelyne d'intervenir et quelles de pousser le dévouement jusqu'à l'immolation volontaire? 1° Elle avait aimé Sorbelin, et elle avait été trahie par lui dans des conditions... que je puis omettre, l'auteur n'étant pas parvenue à les rendre acceptables, et la feuilletonniste d'antan n'étant pas encore une psychologue très sûre. 2° Elle aimait Robert, quoiqu'elle eût juré de ne plus aimer personne, quoiqu'elle eût lutté de toutes ses forces contre l'invasion de ce nouvel amour, quoique, ses forces épuisées, elle eût appelé à son aide « le grand secours » comme on dit au théâtre (vous allez savoir lequel); et la mort lui était apparue comme le moyen de prouver cet amour et, en même temps d'y échapper, de se donner à Robert tout en restant fidèle à ses principes ! Car des principes, elle en avait, et des plus solides, et c'est d'eux que devait venir le grand secours; et c'étaient les principes du nietzschéisme, lequel n'est pas, comme vous pourrez le croire sur la foi de ce qu'on vous en a dit jusqu'ici, la négation de tous les principes connus de la morale traditionnelle, mais l'affirmation d'une morale supérieure, une doctrine d'amour et d'altruisme, une école « d'énergie et d'ascétisme ! » Ceux qui soutiennent le contraire, sont des « gorilles ». Jocelyne l'affirme pour avoir éprouvé dans le passé la vertu bienfaisante de ces principes : « Au fond du plus noir puits de l'abime, j'ai aperçu les étoiles du ciel; un secours m'est venu ! » C'est pourquoi elle compte sur le même secours dans le présent, d'autant plus que celui-là s'ajoutera à un autre, non moins puissant, et qui vient, non plus des principes nietzschéens, mais de ... (attention, vous allez recevoir un coup !) d'une montagne suisse, du mont Cervin. Je cite : « Le voici, mon véritable allié, celui qui me redresse quand je chancelle ! un sphinx s'érigeait drapé de granit, le front planant sur le tumultueux des montagnes. » C'était le fascinant Cervin ! « Lui? » s'écria Robert..., c'est lui dont vous invoquez l'aide? » Robert ricane (il y a de quoi), il se moque du mont Cervin, comme il s'est moqué de Nietzsche, il provoque le géant de pierre, et il croit l'avoir vaincu, puisqu'il sent Jocelyne fléchir et « chanceler ». Il pousse un cri de joie. Mais soudain Jocelyne se redresse, et Robert s'écarte, penaud. « L'ombre du mont Cervin vient de les atteindre » et de les séparer, tel un gendarme sans pitié. Oh! cette montagne suisse, Suisse et agent des mœurs!—Oh! l'immoralisme nietzschéen, source de moralité et d'ascétisme ! Il est évident que tout cela est absurde. Qui est responsable de ces absurdités? Nietzsche ? Joceline ? l'historien de Joceline ? Laissant la question sans réponse pour ne désobliger personne, pas même l'auteur, — qui est un écrivain de tant de talent, quand elle n'expose pas —

ou ne réfute pas — des théories morales. Mais rappelons que des absurdités pareilles, notamment sur la montagne éducatrice et le paysage moralisateur se trouvent chez des philosophes professionnels, — dont vous pouvez connaître les noms, pour peu que vous lisiez les chroniques de mon confrère Maisonneuve. Et ils ne sont pas tous des « gorilles » ! Quelques-uns sont des « agrégés » ! comme disait le regretté Brunetière. CH. ARNAUD.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Séverin, apôtre du Norique* (*453-482*), par ANDRÉ BAUDRILLART (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 211 p., 2 fr. — 2. *Vie de saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon*, par le P. L. MICHEL. S. J. Rédigée d'après des documents entièrement nouveaux. Paris et Tournai, Casterman, s. d. (1908), in-8 de x-592 p., illustrée de 12 photograv. hors texte et de nombreuses grav. dans le texte, 6 fr. — 3. *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les manuscrits originaux*, par AUGUSTE HAMON. 3e mille. Édition complète sans l'appareil et les notes scientifiques. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de XII-520 p, 4 fr. — 4. *Saint Benoît Labre* (*1748-1783*), par J. MANTENAY (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de II-204 p., 2 fr. — 5. *L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental*, par l'abbé MONTEUUIS. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer. s. d. (1908), in-8 de XX-428 p., avec 50 grav. et portraits, 4 fr. — 6. *Saints d'autrefois*, par le cardinal NEWMAN ; trad. de l'anglais par Mme L. B. Paris, Bloud, 1908, in-16 de XXXI-371 p., 4 fr.

1. — La Vie de *Saint Séverin* et son rôle historique dans une partie importante de l'Europe orientale tiennent une place considérable dans l'histoire de notre civilisation. Amédée Thierry les a racontés avec son beau talent d'écrivain, mais avec un luxe un peu excessif d'hypothèses, de légendes, de poésie. M. Baudrillart a tenu à mettre les choses au point, sans que son souci de l'exactitude ait fait aucun tort à l'intérêt de son récit. C'est une attirante vie que celle de ce moine aux origines obscures, surveillant incessamment et la corruption raffinée des Romains et la brutalité astucieuse des Barbares, s'attachant à régénérer l'une et l'autre et à faire sortir du conflit la victoire du christianisme, toujours voyageant, toujours fondant des monastères, prenant en main la direction économique de sa province et unissant constamment la vie intérieure au soin des pauvres et à la défense de la justice. — Pour composer son volume, l'auteur s'est surtout servi du seul document contemporain conservé, de tout premier ordre : la biographie du saint terminée à Naples en 511 et écrite par le prêtre Eugippius, moine, disciple de saint Séverin. M. Baudrillart, en avisé critique, discerne les vrais miracles de faits qui, à l'époque d'Eugippius, passaient à tort pour merveilleux, à telle enseigne que, « si l'on prenait Eugippius au pied de la lettre, la vie de saint Séverin offrirait plus de miracles que n'en firent le Christ et les apôtres; elle ne serait même, à vrai dire, que miracles continuels » (p. 9). Toutefois sa méthode n'est pas absolument exclusive de la légende, parce que le mer-

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er JUILLET 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain.

A. Degert : Un Ouvrier de la réforme au XIe siècle. Amat d'Oloron.

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV.

E. Welvert : La Légende de Lakanal. Lakanal au comité d'instruction publique de la Convention.

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802.

Cte de Sérignan : La Vie aux armées sous la Révolution et le premier Empire.

P. Allard : Un nouveau Livre sur sainte Agnès.

A. Durand : Un Prêtre proscrit pendant la Révolution. Le P. Chrysostome de Barjac.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus.

Goldsilber (E.-A.) : Courrier allemand.

L.-G. Pélissier : Courrier italien.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **F. Cabrol** : Anglais. — **P. Allard** : Italiens.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Histoire générale ; II. Antiquité. Origines chrétiennes ; III. Moyen âge ; IV. Renaissance. Réforme. V. Dix-septième et dix-huitième siècles ; VI. Révolution ; VII. Temps modernes. VIII. Géographie. Monographies locales.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIII^e DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESOLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1908

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud (p. 289-297).

II. — HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE, par M. Louis Robert (p. 297-301).

III. — OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS, par M. M. S. (p. 301-312).

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — E. Hugon : Réponses théologiques à quelques questions d'actualité (p. 312). — E. Neubert : Marie dans l'Église anténicéenne (p. 312). — J. H. Newmann : Du Culte de la Sainte Vierge dans l'Église catholique (p. 315). — A. Harnack : L'Essence du christianisme (p. 315). — J. Gibbons : El Embajador de Cristo : trad. par V. M. de Gibert (p. 316). — La Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome, trad. française du P. E. André ; revue, annotée et publiée avec le texte grec en regard par le R. P. Placide de Meester (p. 316). — C. Besse : La Crise des cérémonies religieuses et de la musique sacrée (p. 317).

Sciences et Arts. — L. Robin : La Théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote (p. 319). — Id. : La Théorie platonicienne de l'amour (p. 319). — P. Fournier et V. Duret : Traité pratique d'élevage et d'entraînement du cheval de course (p. 320). — J. Frisch : Utilisation à la ferme des déchets et résidus industriels (p. 320). — R. Lezé : Utilisation des débris d'animaux et déchets de boucherie (p. 320). — A. Gaveau : A l'école du vrai, du beau, du divin. Esquisses et croquis (p. 321).

Littérature. — A. Van Bever : La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin (p. 322). — P. Villey : Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne. T. I et II (p. 323). — Id. : Les Livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne (p. 325). — Longhaye : Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales. T. V (p. 326). — H. Gaillard de Champris : Sur quelques idéalistes. Essais de critique et de morale (p. 327). — W. H. Hadow : Shakespeare's Sonnets and A Lover's Complaint (p. 328). — M. Dugard : Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre (p. 328). — J. Luchaire : Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, de 1815 à 1830 (p. 330).

Histoire. — Luchaire : Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge (p. 331). — M. Prou : Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108) (p. 332). — L. Halphen et F. Lot : Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (954-987) (p. 332). — F. V. Toussaint : Anecdotes anciennes de la Cour de France sous le règne de Louis XV ; publ. par P. Fould (p. 333). — Mlle L.-J.-A. de Bouillé : Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812 ; publ. par P.-L. de Kermaingant. T. II. Mai 1792-mars 1806 (p. 334). — R. Pittard des Portes : Les Emigrés à cocarde noire en Angleterre, dans les provinces belges, en Hollande et à Quiberon (p. 336). — J. Guillaume : Études révolutionnaires (p. 337). — H. Cabane : Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848 (p. 338). — E. Magne : Femmes galantes du XVIIe siècle. Mme de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse (p. 339). — H. Chardon : L'Administration de la France. Les Fonctionnaires de gouvernement, le ministère de la justice (p. 341). — Florent-Matter : L'Alsace-Lorraine de nos jours (p. 342). — Copin Albancelli : Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France (p. 343). — A. López Peláez : La Cruzada de la buena prensa (p. 344). — E. Driault : La Question d'Extrême-Orient (p. 345). — Prévost : Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution. Le Schisme, etc. (p. 346). — Mgr Ecalle : Le Schisme constitutionnel à Troyes (p. 346). — J. Guiraud : Bibliothèque historique du Languedoc. Cartulaire de Notre-Dame de Prouille (p. 347). — A. Piquemal : Etudes sur la ville et paroisse de Courbevoie. Pierre Hébert, premier curé de Courbevoie, guillotiné à Paris, sous la Terreur, et ses successeurs (p. 348). — F. Portal : La République marseillaise du XIIIe siècle (1120-1263) (p. 349). — A. Dussol : Les Grandes Compagnies de navigation et les Chantiers de constructions maritimes en Allemagne (p. 349). — J. Tresal : Les Origines du schisme anglican (p. 350) — J. Bardoux : La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite (p. 352). — T. Pettigrew Young : Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse, plus spécialement de 1560 à 1872 (p. 357). — C. Bouglé : Essai sur le régime des castes (p. 358). — Vte de Reiset : Les Reines de l'émigration. Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi (p. 360). — H. Furgeot : Le Marquis de Saint-Huruge, « généralissime des Sans-culottes » (1738-1801) (p. 361). — J. Aynard : La Vie d'un poète. Coleridge (p. 362).

V. — BULLETIN. — P. Renaudin : L'Assomption de la Sainte Vierge. Exposé et histoire (p. 363). — E. Augier : Du tac au tac. Réponses aux objections modernes contre la Religion (p. 364). — A. Parmentier : Les Métiers et leur histoire (p. 364). — C.-L. de Casamajor : Devoir actuel des catholiques. L'Action directe et la résistance active pour le retour aux traditions nationales de la France et le maintien et la défense de la religion et de la liberté (p. 365). — Cte A. de Mun : La Conquête du peuple (p. 365). — G. Valois : La Révolution sociale ou le Roi (p. 365).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Chabaneau, de Robillard de Beaurepaire, Lantoine, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Le Jubilé de V. Jagić. — Nouvelles : Paris. — France. — Belgique. — Italie. — Brésil. — Etats-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Études d'art et de psychologie*, par R. Gaston Charles. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 2. *La Glorita, fille et marquise*, par René Maizeroy. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 261 p., 3 fr. 50. — 3. *La Joie d'être artério-scléreux*, par Valinx Deterroac. Paris, Messein, 1908, in-12 de 319 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 4. *Le Baiser au clair de lune*, par Guy Chantepleure. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Inutile Volonté*, par Lucie Gauthey. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 254 p., 3 fr. 50. — 6. *Une Ame de femme*, par M. Reepmaker. Paris, Stock, 1908, in-16 de 364 p., 3 fr. 50. — 7. *Mon Mari*, par Jules Praviaux. Paris, Stock, 1908, in-16 de 308 p., 3 fr. 50. — 8. *Mon Amour*, par René Boylesve. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Démon de la vie*, par Edmond Jaloux. Paris, Stock, 1908, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Ombre de Guillemette*, par R. Choppin d'Arnouville. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 295 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 11. *Les Lys et les Aigles. Le Roi sans trône*, par Maurice Montégut. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de IV-376 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Lys et les Aigles. Les Cadets de l'Impératrice*, par Maurice Montégut. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 13. *Sang d'azur*, par Pierre Salès. Paris, Bauche, 1908, in-18 de 389 p., 3 fr. 50. — 14. *Colette*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 266 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 15. *Autres Troupiers*, par Rudyard Kipling; trad. de l'anglais par Albert Savine. Paris, Stock, 1908, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Armée qui souffre*, par Fernand Médine. Paris, Fontemoing, s. d., in-16 de VIII-348 p., 3 fr. 50. — 17. *Nietzschéenne*, par Daniel Lesueur. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 338 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — *La Danseuse nue* est une prêtresse de l'Art; elle a voué sa vie et sa personne à la diffusion de « la Religion de la Beauté », une religion qui doit régénérer le monde et y remettre en honneur les vertus oubliées, notamment la continence. Et la preuve, c'est que pour avoir seulement approché cette apostolique dame, M. Valentin Audifax (un homme sans scrupules cependant, ainsi que son nom l'indique) devint un petit saint Antoine, parmi les tentations les plus violentes et malgré deux « occasions exceptionnelles », une actrice et une femme du monde! N'admirez pas trop toutefois la retenue de cet Audifax; il n'avait pas seulement vu la prêtresse, il l'avait entendue! Or les dissertations esthetico-religieuses dont elle faisait précéder ou suivre les cérémonies de son culte étaient d'une rare efficacité pour calmer, refréner, lénifier, rafraîchir et refroidir les passions. Oh! la soporifique prêcheuse! — Les quelques lecteurs qui, sur l'appât du titre, ouvriront le volume, ne tarderont pas à s'en apercevoir; dès les premières pages, ils bâilleront.

2. — *La Glorita* est une dame espagnole qui fit mourir de jalousie son mari, le fit ensuite « crêmer », et se sert maintenant des cendres obtenues par cette opération, comme d'une poudre à sécher l'encre;

elle en répand une pincée sur les nombreuses lettres qu'elle écrit à ses amants. Quant à la dame dont on nous conte les aventures dans le même volume et qui se fait appeler *Little Dolly*, elle donne des rendez-vous dans toutes les églises de Paris, en attendant d'en accepter dans des auberges. Les personnages de ces deux nouvelles, comme d'ailleurs ceux des autres œuvres du même auteur, semblent n'avoir pour occupation que le « stupre ». Le mot est de M. Maizeroy lui-même; il le prononce en essayant une grimace d'indignation... qu'il ne réussit pas, ayant perdu le droit et peut-être le pouvoir de s'indigner de la chose, puisque il en exploite la représentation depuis bientôt trente ans. C'est sa spécialité. Devant une pareille spécialité et un pareil spécialiste et d'un pareil âge — un âge qui inspire le respect — j'essaie de dissimuler une grimace de dégoût. Si je n'y réussis pas, vous me le pardonnerez.

3. — *La Joie d'être arterio-scléreux* est l'histoire d'un crétin, fils de crétins, élève d'un professeur crétin, client d'un médecin crétin, mari d'une femme crétine. Et, conformément au vœu d'un grand critique, qui invitait les écrivains à « tremper leur plume dans l'encrier » de leurs personnages, cette histoire est écrite d'une encre... idoine au sujet. Impossible de trouver dans la librairie contemporaine, une collection d'âneries et coq-à-l'âne comparable à celle-là. Il paraît que c'est de l'« ironie » ! C'est surtout une erreur.

Romans psychologiques. — 4. *Le Baiser au clair de lune* que Pierre donna à une dame peu sévère et que surprit une ingénue, le soir même de sa sortie du couvent, éveilla l'amour dans le cœur de la dite couventine, l'amour de l'amour d'abord, l'amour de Pierre ensuite. J'ai oublié le nom de l'héroïne et je ne cherche pas à m'en souvenir, l'œuvre entière me paraissant digne d'oubli. Les précédentes, du même auteur, avaient donné des espérances; l'invention en était aimable et le style léger, quoique précieux.

5. — *L'Inutile Volonté* n'est pas une étude de la volonté; c'est une anecdote, un peu longue, l'aventure d'une jeune fille qui avait eu l'ambition d'être un écrivain, qui crut un moment l'être devenue, puisque son premier roman avait trouvé un éditeur et des réclames, et qui, brusquement, renonça à la littérature parce qu'un nommé Arnaud, une espèce de grand homme, qui écrivait aussi des romans, et qui avait protégé ses débuts, lui trouva autant de beauté que de talent et lui manqua de respect. Cette irrévérence coûta d'ailleurs très cher aux lettres françaises: elle les priva des œuvres de la géniale jeune fille et de celles du non moins génial Arnaud; elle se maria, et lui mourut de chagrin. Qu'ainsi finissent toutes les romancières honnêtes et tous les romanciers malhonnêtes ! Et je n'ai pas besoin de vous apprendre que le roman n'est pas malhonnête, quoique pauvre.

6. — Cette *Ame de femme* était tellement possédée par l'amour de l'art, qu'elle put perdre l'amour de son mari et celui de sa fille sans rien perdre de son talent. Au contraire, à mesure que son foyer devenait plus triste, son atelier de peintre se remplissait de chefs-d'œuvre. Il se changeait même en une sorte de temple où elle prêchait l'abnégation, l'amour du travail, le dévouement à l'idéal à des élèves dociles (à une exception près) et à des confrères tentés par l'industrialisme. C'est ainsi qu'elle transforma l'âme et le talent d'un romancier pornographe et le transmua en poète idéaliste. Pendant ce temps, le talent de son mari divorcé et époux d'une « créature magnifique » et sans cœur subissait une transformation inverse ou plutôt une déchéance progressive qui devint vite l'impuissance et la stérilité absolues. Car lui aussi était peintre. Et à mesure que sa première femme s'élevait par le sacrifice et le travail, lui était diminué et finalement annulé par l'égoïsme. De sorte que l'histoire de ce ménage d'artistes est très morale ou du moins pourrait l'être; elle démontrerait la nécessité de « l'alliance de l'art et de la morale » si la morale en était plus sûre et l'art moins simpliste. Les âmes de tous ces personnages y ont des « demarches » que ne peut pas expliquer la seule logique; c'est la main de l auteur qui les fait mouvoir et on voit par quelles ficelles, un peu grosses.

7. — *Mon Mari* est le meilleur, le plus beau, le plus aimable, le plus généreux, le plus sensé des maris, nous dit une femme à la fin du journal intime où elle nous raconte son mariage et les premières années de ménage. Et pourquoi est-il le meilleur des maris? Parce qu'il est le mari! Et conséquemment tout mari, par le seul fait qu'il est le mari, est lui aussi le meilleur des maris ou, du moins doit être jugé ainsi par sa femme. La leçon est des plus morales, comme vous voyez. Elle est accompagnée d'une autre qui l'est peut-être autant, quoiqu'elle paraisse plus discutable. « Un mari aura d'autant plus de chances d'être un bon mari, Mademoiselle, qu'il aura été choisi par votre père, fût-il notaire, et non par votre imagination ou votre cœur, fussent-ils formés à l'école des meilleurs romanciers! » Et la preuve, vous la trouverez dans l'histoire de Mlle Germaine, qui, sur l'ordre de son père, ancien notaire, épousa M. Désiré Langlois, dont elle ne savait rien, sinon qu'il était riche. Au cours de son voyage de noces, elle apprit qu'il avait un estomac exigeant. Quand elle s'écriait : « Oh! le beau paysage! » il répliquait: « J'ai faim! » Mais elle apprit bientôt qu'il avait aussi un bon caractère. S'étant rendue coupable d'une espièglerie un peu vive à l'égard d'un voisin de table d'hôte, à Vichy, (elle avait accepté un rendez-vous et s'y était présentée en costume de femme de chambre, pour mystifier le galantin), elle fut dénoncée à son mari. Que croyez-vous qu'il arriva? Le mari haussa les épaules et offrit un

cadeau à sa femme. — Ce qui démontre, avec la dernière évidence, que les maris épousés par raison sont meilleurs que les maris épousés par amour! — La démonstration est *boiteuse* et le paraît. L'auteur n'a du reste pris aucun soin de cacher cette infirmité, persuadé sans doute, comme vous et moi, que toute démonstration par le roman est condamnée à être boiteuse; celle-ci l'est seulement avec un peu trop d'insolence.— Quant à la leçon qui était à démontrer, elle vaut surtout par l'opportunité. On a tant dit aux jeunes gens à marier d'avoir confiance en soi et en l'amour, on a tellement exalté les droits et la compétence de l'amour et de la jeunesse en matière de mariage, qu'il peut être utile de leur rappeler que l'Amour (surtout l'amour avec un grand A), est aveugle, que la jeunesse est facile à piper, et d'autre part que les papas peuvent y voir clair, même quand ils portent lunettes. Sans doute l'autorité paternelle a eu ses abus et ses excès, autrefois, il y a longtemps, ... et il a fallu réagir contre elle, et c'est même l'Église catholique qui a d'abord mené la réaction; mais depuis que c'est la littérature et le roman, ladite réaction a eu ses excès elle aussi. C'est un romancier qui vous le dit aujourd'hui, Mesdemoiselles, sur le ton paradoxal et plaisantin qu'il affectionne un peu trop; vous ne risquez pas grand'chose à l'écouter.

8. — *Mon Amour* est encore un journal, un journal de jeune homme, ou du moins d'homme resté jeune et pour qui l'amour est le bonheur et le bien suprême. Comment cet amour naquit, comment il grandit, comment il vainquit, comment il languit et comment il dépérit, tel est le thème du journal susdit. Vous pouvez le tenir pour lu, vous en connaissez bon nombre de pareils. Vous savez déjà que l'objet de cet amour a un mari, mais qu'elle est trop belle et trop malheureuse pour n'avoir pas un amant. Vous voyez d'ici ses cheveux « blonds, si lourds, où chaque courbe luit comme un anneau d'or », son front... sa tempe... son nez « trop pur » et sans doute aussi « la courbe des sourcils qui abrite, au coin de l'œil, la petite grotte aux douleurs où le cerne bleu prend sa source... » (p. 181). Vous n'apprendrez rien de nouveau si je vous dis que l'amoureux a la certitude de s'être préparé à cet amour, dès l'enfance, et d'y avoir trouvé la raison d'être de sa vie. « C'est pour ces moments-ci que je suis né et que j'ai vécu..., que j'ai orné ma mémoire, que la poésie a embelli ma pensée et que la musique de Beethoven m'a *stupéfié*... ! » (p. 194). Stupéfié est sévère, mais juste.

9. — Pourquoi *le Démon de la vie* n'a-t-il pas été placé sous la rubrique n° 1? Parce que le talent de l'auteur est moins *anormal* que le sujet? Peut-être, mais je ne l'affirme pas. Sachez seulement que l'héroïne a été préparée à la vie par un frère qui l'aime mal, qui l'aime trop (et qui semble du reste avoir en même temps d'autres amours

d'espèce suspecte), et que cette préparation a pour conséquence un amant et bientôt le suicide. Cette conséquence est-elle logique? Ne l'est-elle pas? S'explique-t-elle par l'application des « principes » qu'a reçus la malheureuse? Ou par une révolte contre son éducateur? On n'a pas le courage de le rechercher, tant les dits principes sont bizarres, obscurs et prétentieux... Il est vrai qu'étant cela, ils sont par le fait même malfaisants. Inutile donc de les « approfondir plus avant ».

10. — Elles étaient deux sœurs, Guillemette et Manuelle; Jean aimait Guillemette; il la perdit la veille de la date fixée pour le mariage; sur la demande même de la mourante, il dut épouser Manuelle! Mais *l'Ombre de Guillemette* s'interposa entre les deux époux et empêcha longtemps l'union complète de leurs âmes ; pour l'opérer, il ne fallut rien moins que... devinez quoi ? Cherchez bien, vous ne trouverez pas! Il fallut un bon et tout à fait complet adultère de Manuelle. Sans doute que l'ombre de Guillemette, effarouchée, s'était enfuie! A vrai dire, Jean commença par en faire autant. Mais bientôt il réfléchit; n'était-il pour rien dans la faute de sa femme? Si elle fut jalouse, lui, avait-il été assez aimant? Qui réfléchit, fléchit. De son côté, Manuelle trouva que le fruit défendu n'était pas aussi bon que le fruit permis, même quand on le partage avec une ombre! De ces réflexions et des repentirs réciproques qu'elles provoquèrent, résulta une réconciliation, qui sera solide, espérons-le, malgré le titre du chapitre où on nous la raconte: *Dona é mobile*! — Si cette analyse ne suffit pas à vous donner une haute idée de ce livre, laissez-moi ajouter que le nom de l'auteur doit le recommander à votre attention. Ce nom est de ceux qui autorisent toutes les espérances pour l'avenir.

Romans-feuilletons. — 11 et 12. — *Le Roi sans trône* et *les Cadets de l'Impératrice* ont un titre commun: *Les Lys et les Aigles*, lequel nous indique : 1° que ce sont deux « épisodes » d'un même drame; 2° que les héros appartiennent ou touchent de près à la famille des Bourbons et à celle des Napoléons. Il n'en faut pas davantage pour exciter votre curiosité et vous faire soutenir la lecture de deux fois 360 pages, d'ailleurs écrites presque en français. Il est donc inutile que je vous en parle longuement. Sachez seulement qu'il y est question du dauphin Louis XVII, l'enfant du Temple, qui n'est pas mort au Temple, contrairement à ce qu'ont fait croire Louis XVIII et les légitimistes. Il échappa bel et bien à ses bourreaux, ainsi que le savaient et Fouché, et Napoléon, et l'impératrice Joséphine et surtout la princesse Pauline Borghèse qui fut sa maîtresse! Là! En voulez-vous des preuves? En voilà! Et sous quel nom vécut-il? Ici, le mystère recommence et l'ombre s'épaissit. Il s'appela peut-

être M. de Grandlys et fut officier dans un régiment étranger à la solde de Napoléon. Tour à tour héros et victime des aventures les plus terrifiantes ou les plus attendrissantes (plus de sept cents pages) ! il disparut de « la scène du monde », sans nous laisser le moyen de savoir s'il fut le fils de Louis XVI, ou M. de Grandlys, ou un vulgaire fumiste. Et l'auteur gémit sur ce « mystère », sur cette « irritante énigme, point d'interrogation à travers l'histoire » !

13. — *Sang d'azur* vient s'ajouter à la collection, déjà si copieuse, des belles histoires que raconte si bien M. Pierre Sales. Un officier, au cours d'une promenade dans un parc, a reçu un coup de feu. Qui a tiré? Pourquoi? Qu'est devenue la balle? Questions angoissantes que se posent les camarades, la famille du blessé, sa sœur, la délicieuse Christiane, et miss Edith Merrymann, la belle Américaine venue en France pour s'acheter un titre. Et vous partagerez vous-mêmes leurs angoisses dès que vous aurez jeté un coup d'œil sur le volume, et rien que pour en avoir vu les « ravissantes illustrations », comme dit le prospectus.

14. — *Colette* appartient à « la dernière manière » de feu André Theuriet, (qui en eut une première si aimable et parfois si intéressante). Ce n'est qu'une anecdote amplifiée. Un trésor (perles, topazes, rubis) a été enfoui quelque part; le jeune Clément le cherche, ne le trouve pas, mais il trouve Colette, le plus précieux des trésors, la plus belle des perles.

Romans de mœurs. — 15. — Les mœurs peintes dans *Autres Troupiers* sont probablement un peu fantaisistes. Les lecteurs des *Trois troupiers* y retrouveront leurs vieilles connaissances, Leuroyd, Nulveney, Octteris, toujours doués de ce même « humour britannique », qui n'est pas toujours appréciable de ce « côté-ci de l'eau ». Ce volume, traduit par M. Albert Savine, est complété par *Judson-by-Joce*, un des récits « impécialistes » les plus caractéristiques de Rudyard Kipling.

16. — Et, dans *l'Armée qui souffre*, les lecteurs de *l'Éternelle Attente* retrouveront les mêmes personnages, les d'Arvaux, Chardelay, Schmidtt, Paume, etc., etc., officiers de tout grade, représentants de l'état d'esprit de notre état-major. Il n'est pas gai, cet état d'esprit, s'il n'est pas désespéré, et il peut se résumer dans ce mot d'un capitaine, qui n'est pas un personnage de ce livre ni un personnage de roman, hélas ! : « Pour peu que *cela* dure, on n'aura plus un officier subalterne dans dix ans ! » *Cela*, vous savez que c'est... la politique, celle qui préside au recrutement et à l'avancement des officiers, celle qui énerve la discipline, celle qui s'introduit dans la vie privée de nos soldats, y gêne leur liberté d'hommes et de pères, y provoque des chagrins humiliants, quand ce n'est pas de honteuses défaillances,

celle qui donne des primes à la bassesse d'âme. M. Médine dénonce cette politique et ces désastres, préparatoires du « désastre irréparable », avec un courage qui l'honore. En nous mettant en garde contre les périls d'un optimisme chauvin, il a conscience de rendre service à son pays et même aux maîtres actuels, si indignes, de ce pays si confiant et si généreux.

17. — J'ai parlé ailleurs de *Nietzschéenne* comme d'une œuvre charmante et absurde. Là-dessus quelqu'un m'a fait observer que l'absurdité en est probablement voulue, qu'elle est un procédé de démonstration, que l'auteur a fait dire et commettre toutes les sottises par une nietzschéenne pour montrer l'insuffisance du nietzschéisme, comme jadis feu Octave Feuillet avait fait commettre toute sorte d'actions déshonorantes par son Monsieur de Camor pour prouver l'insuffisance de la seule religion de l'honneur. « Cela peut se plaider ! » comme on dit au Palais. Je regretterais seulement, si Mme Daniel Lesueur a voulu vraiment faire œuvre d'apologiste, qu'elle n'ait pas plus nettement fait connaître ses intentions; on peut s'y tromper. Je regretterais en outre que, pour réfuter la morale nietzschéenne, elle lui ait donné un représentant si discutable; le procédé manquerait d'élégance et peut-être de loyauté. Quoiqu'il en soit de ses intentions, voici son œuvre. Elle s'annonçait comme une des meilleures et des plus fortes de l'année; le sujet en était d'abord d'un aimable réalisme, et d'un intérêt très prenant, quoique dépourvu des complications, familières à l'auteur de tant de feuilletons mélodramatiques; le style était ferme, plein, pittoresque, finement ouvragé et cependant très simple; pas la moindre trace du jargon prétentieux à la mode dans les Mercures de Paris ou de Toulouse; les mots les plus usuels, presque les plus usés de la langue, mais qui reprenaient ici leur première valeur et tout leur relief, — de la monnaie courante, refrappée à neuf et toute étincelante. C'était un délice ! Mais voici que, vers la page 172, arrivent les phrases suivantes : « Ils s'enivraient du torrent cosmique déchaîné dans leur être... cette fièvre qui bouleverserait leur frêle édifice psychologique... la mise au jeu du dynanisme intérieur... c'est tout l'univers qui se précipite, coursier d'apocalypse, à travers nos fibres, dans le fracas de sa course éternelle ». Patatras ! Le délice s'était enfui, et il ne revint pas, l'auteur continuant à parler ainsi, pour son propre compte et non celui de ses personnages, et ses personnages devenant eux-mêmes, de simplement étranges qu'ils étaient d'abord, tout à fait mélodramatiques, « feuilletonnesques » et grotesques. Vous allez voir. Robert Clezieux, le jeune directeur d'une grande fabrique, est sur le point d'être ruiné par son contremaître Sorbelin, un traître et un voleur; il est sauvé par l'intervention de Mlle Jocelyne Monestier, qui démasque le traître, et meurt victime

de son dévouement ; au cours d'une grève fomentée par le Sorbelin, elle reçoit un coup de fusil, destiné à Robert. Quelles raisons avait Jocelyne d'intervenir et quelles de pousser le dévouement jusqu'à l'immolation volontaire? 1° Elle avait aimé Sorbelin, et elle avait été trahie par lui dans des conditions... que je puis omettre, l'auteur n'étant pas parvenue à les rendre acceptables, et la feuilletonniste d'antan n'étant pas encore une psychologue très sûre. 2° Elle aimait Robert, quoiqu'elle eût juré de ne plus aimer personne, quoiqu'elle eût lutté de toutes ses forces contre l'invasion de ce nouvel amour, quoique, ses forces épuisées, elle eût appelé à son aide « le grand secours » comme on dit au théâtre (vous allez savoir lequel); et la mort lui était apparue comme le moyen de prouver cet amour et en même temps d'y échapper, de se donner à Robert tout en restant fidèle à ses principes ! Car des principes, elle en avait, et des plus solides, et c'est d'eux que devait venir le grand secours; et c'étaient les principes du nietzschéisme, lequel n'est pas, comme vous pourrez le croire sur la foi de ce qu'on vous en a dit jusqu'ici, la négation de tous les principes connus de la morale traditionnelle, mais l'affirmation d'une morale supérieure, une doctrine d'amour et d'altruisme, une école « d'énergie et d'ascétisme ! » Ceux qui soutiennent le contraire, sont des « gorilles ». Jocelyne l'affirme pour avoir éprouvé dans le passé la vertu bienfaisante de ces principes : « Au fond du plus noir puits de l'abîme, j'ai aperçu les étoiles du ciel; un secours m'est venu ! » C'est pourquoi elle compte sur le même secours dans le présent, d'autant plus que celui-là s'ajoutera à un autre, non moins puissant, et qui vient, non plus des principes nietzschéens, mais de ... (attention, vous allez recevoir un coup !) d'une montagne suisse, du mont Cervin. Je cite : « Le voici, mon véritable allié, celui qui me redresse quand je chancelle ! un sphinx s'érigeait drapé de granit, le front planant sur le tumultueux des montagnes. » C'était le fascinant Cervin ! « Lui? » s'écria Robert..., c'est lui dont vous invoquez l'aide? » Robert ricane (il y a de quoi), il se moque du mont Cervin, comme il s'est moqué de Nietzsche, il provoque le géant de pierre, et il croit l'avoir vaincu, puisqu'il sent Jocelyne fléchir et « chanceler ». Il pousse un cri de joie. Mais soudain Jocelyne se redresse, et Robert s'écarte, penaud. « L'ombre du mont Cervin vient de les atteindre » et de les séparer, tel un gendarme sans pitié. Oh! cette montagne suisse, Suisse et agent des mœurs!—Oh! l'immoralisme nietzschéen, source de moralité et d'ascétisme ! Il est évident que tout cela est absurde. Qui est responsable de ces absurdités? Nietzsche ? Joceline ? l'historien de Joceline ? Laissant la question sans réponse pour ne désobliger personne, pas même l'auteur, — qui est un écrivain de tant de talent, quand elle n'expose pas —

ou ne réfute pas — des théories morales. Mais rappelons que des absurdités pareilles, notamment sur la montagne éducatrice et le paysage moralisateur se trouvent chez des philosophes professionnels, — dont vous pouvez connaître les noms, pour peu que vous lisiez les chroniques de mon confrère Maisonneuve. Et ils ne sont pas tous des « gorilles » ! Quelques-uns sont des « agrégés » ! comme disait le regretté Brunetière. CH. ARNAUD.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Séverin, apôtre du Norique (453-482)*, par ANDRÉ BAUDRILLART (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 211 p., 2 fr. — 2. *Vie de saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon*, par le P. L. MICHEL. S. J. Rédigée d'après des documents entièrement nouveaux. Paris et Tournai, Casterman, s. d. (1908), in-8 de x-592 p., illustrée de 12 photograv. hors texte et de nombreuses grav. dans le texte, 6 fr. — 3. *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les manuscrits originaux*, par AUGUSTE HAMON. 3e mille. Édition complète sans l'appareil et les notes scientifiques. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de XII-520 p, 4 fr. — 4. *Saint Benoît Labre (1748-1783)*, par J. MANTENAY (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de II-204 p., 2 fr. — 5. *L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental*, par l'abbé MONTEUUIS. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer. s. d. (1908), in-8 de XX-428 p., avec 50 grav. et portraits, 4 fr. — 6. *Saints d'autrefois*, par le cardinal NEWMAN ; trad. de l'anglais par Mme L. B. Paris, Bloud, 1908, in-16 de XXXI-371 p., 4 fr.

1. — La Vie de *Saint Séverin* et son rôle historique dans une partie importante de l'Europe orientale tiennent une place considérable dans l'histoire de notre civilisation. Amédée Thierry les a racontés avec son beau talent d'écrivain, mais avec un luxe un peu excessif d'hypothèses, de légendes, de poésie. M. Baudrillart a tenu à mettre les choses au point, sans que son souci de l'exactitude ait fait aucun tort à l'intérêt de son récit. C'est une attirante vie que celle de ce moine aux origines obscures, surveillant incessamment et la corruption raffinée des Romains et la brutalité astucieuse des Barbares, s'attachant à régénérer l'une et l'autre et à faire sortir du conflit la victoire du christianisme, toujours voyageant, toujours fondant des monastères, prenant en main la direction économique de sa province et unissant constamment la vie intérieure au soin des pauvres et à la défense de la justice. — Pour composer son volume, l'auteur s'est surtout servi du seul document contemporain conservé, de tout premier ordre : la biographie du saint terminée à Naples en 511 et écrite par le prêtre Eugippius, moine, disciple de saint Séverin. M. Baudrillart, en avisé critique, discerne les vrais miracles de faits qui, à l'époque d'Eugippius, passaient à tort pour merveilleux, à telle enseigne que, « si l'on prenait Eugippius au pied de la lettre, la vie de saint Séverin offrirait plus de miracles que n'en firent le Christ et les apôtres; elle ne serait même, à vrai dire, que miracles continuels » (p. 9). Toutefois sa méthode n'est pas absolument exclusive de la légende, parce que le mer-

veilleux se mêle quelquefois si intimement à la trame du récit qu'il n'est pas possible de l'en extraire, sans mettre en pièces tout le tissu. Alors, comme aucun de ces miracles n'engage la foi, lorsque les faits s'expliquent naturellement, il se contente de les dépouiller de leur gangue légendaire, ou, dans le cas contraire, de les rapporter tels qu'ils nous sont livrés, s'appliquant à ne pas déflorer, par une critique souvent inutile, le charme archaïque de ces lointains récits. Il a donc fait œuvre de science et de sincérité.

2. — Intrépidité héroïque et constance inébranlable à entreprendre et à mener à bonnes fins des œuvres en apparence irréalisables dans des contrées barbares; union intime et incessante avec Dieu au milieu des durs travaux d'un apostolat sans trêve ni repos, tels sont les deux caractères principaux, communs à *Saint François-Xavier* et au grand convertisseur du Norique et que l'auteur s'est attaché, avec plein succès, à mettre en lumière dans ce beau volume. A cet effet, il a puisé abondamment dans les lettres du saint, dans les règlements et avis qu'il donna quotidiennement à ses subordonnés. A l'aide des lettres de ses contemporains et des dépositions des témoins relatées aux deux procès de canonisation, il a pu connaitre sûrement les dispositions d'âme et les faveurs célestes que la profonde modestie de l'apôtre des Indes s'étudiait à cacher jalousement. Les recherches et les publications récentes de haute valeur du P. Delplace, du P. Cros, du P. Lecina, du P. Antonio Vaz ont été mises par le P. Michel grandement à contribution. Son ouvrage remplace avantageusement les deux seules biographies de saint François-Xavier que l'on possédât jusqu'à ce jour : l'une tout à fait incomplète et l'autre romanesque et fantaisiste, et fournira un très intéressant sujet de lecture aux prêtres, aux communautés religieuses et particulièrement aux missionnaires ou à ceux qui s'occupent activement des œuvres d'apostolat lointain. Tous s'enflammeront du zèle qui dévora l'apôtre des Indes et du Japon et comprendront mieux le motif qui détermina Benoît XIV à établir saint François-Xavier patron et protecteur spécial des missions comprises entre le cap de Bonne-Espérance et la Chine avec le Japon exclusivement. Nous nous plaisons à signaler aux érudits les remarquables appendices de la fin du livre et dont voici les titres : « Chronologie de la vie de saint François-Xavier; Sources et Bibliographie; Date de la mort de l'apôtre des Indes; Bulle de canonisation de saint François-Xavier publiée par Urbain VIII », ainsi que les douze gravures documentaires hors texte.

3. — Ce volume est la réédition de l'ouvrage paru en 1907 dans le format in-8 sur la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, l'apôtre du Sacré-Cœur. Sauf quelques modifications de détail, celui-ci reproduit dans son intégrité le texte primitif. L'auteur y a supprimé

seulement l'étude des sources, les notes qui étaient de pures références ou une simple discussion historique, tout en étant en règle avec les exigences de la critique. Cette biographie est l'une des meilleures vies de saints qui aient été écrites en ces dernières années. Aussi la première édition in-8 a-t-elle été rapidement épuisée. Toutes les deux, entre autres qualités, en réunissent deux qu'il semble difficile de porter ensemble au même degré : la méthode strictement historique et le caractère d'édification. Mais, lorsqu'il s'agit des saints, la réalité et l'idéal ne se contredisent point. Le présent livre en est une preuve : rien ne saurait être plus édifiant que le récit tout objectif qu'il déroule à nos yeux captivés. Les ornements que la littérature et la poésie voudraient y ajouter ne serviraient qu'à obscurcir la beauté simple et rayonnante du tableau. « M. Hamon, dit la *Revue bénédictine*, a mis à la base de sa biographie une étude attentive de tous les documents connus; il en a trouvé de fort importants restés cachés aux historiens;.. il a pu ainsi rectifier mille points de détail, présenter plusieurs événements sous un jour plus vrai et ajouter une contribution notable à l'histoire des origines de la dévotion au Sacré-Cœur. De cette analyse rigoureusement scientifique est sorti un portrait de la Bienheureuse plein de relief et de vie ».

4. — *Saint Benoît Labre* fut l'apôtre de la pauvreté. M. Mantenay nous en décrit avec attrait la vie voyageuse, certains diraient vagabonde, les lieux où passagèrement il s'arrêta, ainsi que les incidents nombreux, souvent pittoresques, de ses divers séjours. Pour que les mondains entendent bien cette existence déconcertante, il faut savoir qu'elle est celle d'un homme instruit. De goûts délicats, recherchant la pauvreté, l'abjection, parce que cette abjection et cette pauvreté — folie pour les faux sages — était de toutes les pénitences celle qui paraissait la plus cruelle à cette hostie héroïque pour les péchés de de notre monde sensuel. Il eut ardemment souhaité la solitude des trappes et des chartreuses. Ses désirs ne furent pas satisfaits et il mena, par les chemins, la repoussante vie d'un mendiant, presque d'un pestiféré. La malpropreté lui inspirait une répugnance profonde; il vécut sous de sordides haillons, dans la vermine. Si pauvre qu'il fût, il partageait les aumônes qu'on lui jetait avec ses frères les misérables. Dieu le fit naître en ce siècle de Voltaire pour en briser l'orgueil, confondre la mollesse et flétrir le luxe.

5. — La *Vie du P. Nempon*, aujourd'hui à sa quatrième édition, fut composée quelque temps après la mort du héros. L'ouvrage revêtait, à son début, une particulière actualité : c'était au lendemain de notre conquête du Tonkin. Il intéresse et ceux qui se livrent à l'étude de notre France coloniale et ceux qu'attire la psychologie des saints. De sa lecture se dégage cette conclusion surtout vraie au

Tonkin : à savoir que notre nouvelle possession ne sera sérieusement assurée que si nous sommes chrétiens dans notre politique aux colonies. Quant à l'âme du missionnaire, nous nous plaisons à rappeler que le livre fut couronné par l'Académie française. M. Camille Doucet, chargé du rapport, disait alors à l'auteur : « Nous avons été surtout frappés par l'analyse que vous avez faite de l'âme du prêtre et du missionnnaire. Vous l'avez fait naître, grandir, agir, souffrir et mourir sous nos yeux; c'est vraiment la psychologie du missionnaire... » Cette existence de vingt-huit ans fut une incomparable carrière de grâce, d'héroïque dévouement, de fructueux sacrifice. « La vie du P. Nempon, des Missions étrangères, dit le rapport théologique, n'est pas une froide analyse psychologique, encore moins une relation sans mouvement et sans couleur qui languit et pâlit auprès d'une touchante et édifiante réalité. M. l'abbé Monteuuis, en vrai biographe, fait vivre son héros sous nos regards. Le P. Nempon parle, écrit, agit dans une lumière toujours chaude. Il nous intéresse sans interruption, le principe intérieur déterminant l'acte; l'acte reflétant l'âme, le tout dans une continuité harmonieuse. Voilà l'œuvre appréciée non seulement en France, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, où elle a été dernièrement traduite. Pour rendre cette édition plus séduisante, elle a été illustrée avec des portraits et des paysages qui feront mieux connaître les hommes et les choses des divers pays où vécut et mourut le missionnaire, à la fleur des ans.

6. — Ce volume publie quelques chapitres caractéristiques, choisis dans « l'Église des Pères », et parmi les fragments du grand ouvrage resté inachevé que Newman voulait consacrer aux *Saints d'autrefois.* Voici sa méthode d'hagiographe que certains auteurs pourraient méditer pour leur plus grande utilité. Newman historien n'entend qu'édifier, mais il veut que cette édification repose exclusivement sur la rigoureuse histoire. Il veut que les objets de sa dévotion aient une consistance solide sur lesquels on puisse avoir des informations concrètes et précises. Et voilà pourquoi ses préférences vont presque uniquement aux saints des premiers siècles. Selon lui, avec ceux-ci, on sait à quoi s'en tenir. La Providence les a sauvés, dit-il, des biographes. En effet, ajoute-t-il, « les biographies des saints modernes, ce qu'on appelle communément une Vie de saint ne retrace pas le portrait d'un individu, mais l'image vague et mythique du saint en soi », cadres uniformes qu'on pourrait promener d'une vie de saint à l'autre, à peine modifiés. « Ce que je veux savoir, assure-t-il, c'est l'*intérieur* du saint, sa vie réelle, le secret de sa vie d'homme ». Pour connaître les gens, d'après l'éminent cardinal, il faut les entendre parler. Or, la plupart des saints *modernes* sont de grands silencieux et c'est pourquoi il ouvre les in-folios des saints Pères pour les entendre parler,

pour lire leur correspondance, ce qui est une façon de converser avec eux, et les saints Pères furent d'inlassables épistoliers, même leurs controverses sont une confidence, une sorte de correspondance. Cette rigoureuse et vivante méthode, il l'applique, avec fidélité, dans ce volume, à saint Basile, saint Grégoire, saint Antoine, saint Augustin, saint Jean Chrysostome et saint Benoit. Le dernier chapitre est une exposition exacte et attrayante de la nature et de l'étendue des écoles bénédictines (p. 306-369). Donc, beaucoup de choses à recueillir pour son instruction et son édification personnelle. C'est la fleur de l'antiquité chrétienne; ce sont des vies documentaires vécues; c'est une biographie psychologique autant qu'apologétique.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. *L'Espagne et Napoléon, 1804-1809*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de XIII-520 p., avec une héliogravure, 7 fr. 50. — 2. *Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier. L'Empereur et la Pologne*, par ADAM SKALKOWSKI. Paris, Agence polonaise de presse, 1908, in-12 de 52 p. — 3. *Bonapartism. Six lectures delivered in the University of London*, by H. A. L. FISHER. Oxford, Clarendon Press; London, Henry Frowde, 1908, in-8 de 123 p. — 4. *Le Souper de Beaucaire*, par NAPOLÉON BONAPARTE, avec une notice et un appendice par JOSÉ DE BÉRYS. Paris, Sansot, 1908, petit in-12 de 78 p., 1 fr. — 5. *Mémoires du baron* FAIN, *premier secrétaire du cabinet de l'Empereur*, publiés par ses arrière-petits-fils, avec une Introduction et des notes par P. FAIN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de XVI-372 p., avec un portrait, 7 fr. 50. — 6. *Itinéraire général de Napoléon Ier*, par ALBERT SCHUERMANS. Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, in-8 de IX-390 p., 15 fr. — 7. *La Société française pendant le Consulat*, par GILBERT STENGER. 6e série. *L'Armée. Le Clergé. La Magistrature. L'Instruction publique.* Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de IV-438 p., avec un portrait, 5 fr. — 8. *Paris sous Napoléon. La Religion*, par L. DE LANZAC DE LABORIE. Paris, Plon-Nourrit, 1907, petit in-8 de IV-394 p., 5 fr. — 9. *Les Préfets du Consulat et de l'Empire*, par JACQUES RÉGNIER. 2e édition. Paris, *Nouvelle Revue*, 1907, in-12 de VIII-258-VI p., 3 fr. 50. — 10. *La Police secrète sous le premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par* FOUCHÉ *à l'Empereur 1804-1805*, publiés par ERNEST D'HAUTERIVE, d'après les documents originaux inédits déposés aux Archives nationales. Paris, Perrin, 1908, gr. in-8 de XVI-595 p., 12 fr. — 11. *L'Instruction publique sous le premier Empire*, par GEORGES MAURIN. Nîmes, Impr. de la *Revue du Midi*, 1907, in-8 de 75 p. (Extrait de la *Revue du Midi*). — 12. *L'Archichancelier Cambacérès (1753-1824)*, d'après des documents inédits, par PIERRE VIALLES. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de 442 p., avec 12 grav., 5 fr. — 13. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de* JOACHIM MURAT, *1765-1815*, publiés par S. A. le prince MURAT, avec une introduction et des notes par PAUL LE BRETHON. *Lettres de jeunesse. Campagnes d'Italie et d'Égypte. Corps et armée d'observation du Midi.* Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de XXXIX-511 p., avec portrait et fac-similés, 7 fr. 50.

1. — La tentative de main mise sur l'Espagne et l'échec de cette entreprise tiennent une place capitale dans la carrière de Napoléon. L'histoire de cet épisode décisif de sa vie et de sa politique offrait la matière d'un beau livre. Notre très distingué collaborateur et ami, M. Geoffroy de Grandmaison, vient de nous le donner en traitant le sujet dans sa partie essentielle : les origines et les débuts de cette con-

quête avortée. M. le comte de Sérignan, dans sa revue des ouvrages d'histoire militaire, si appréciée de nos lecteurs, a signalé déjà le mérite et l'intérêt de l'exposé de M. de Grandmaison. Mais il nous paraît naturel d'y revenir. L'objet que s'est proposé l'auteur et le plan qu'il a suivi dans ce volume auquel il a donné pour titre : *L'Espagne et Napoléon, 1804-1809*, nous sont ainsi expliqués par lui-même : « J'avais écrit l'histoire de *l'Ambassade française* à Madrid de 1789 à 1804. L'accueil du public, l'indulgence des historiens, les encouragements de l'Académie, et aussi la logique du sujet, m'ont engagé à poursuivre cette étude des rapports de la France et de l'Espagne au temps de Napoléon... Le plan général de cette étude peut se ramener à ces divisions : la chute des Bourbons, l'avènement des Bonapartes. Ce double épisode forme mes deux parties. Dans la première, les titres seuls des chapitres : 1° Trafalgar; 2° Le Prince de la Paix; 3° Le Traité de Fontainebleau; 4° Le Procès de l'Escurial; 5° Murat, lieutenant de l'Empereur ; 6° Les Princes à Bayonne, exposent comment le roi d'Espagne va perdre par degrés : sa marine, son armée, son influence, l'honneur, la couronne et la liberté. La seconde partie, en six autres chapitres, suit la marche des événements qui se succèdent: 1° Le Deux Mai; 2° La Junte de Bayonne; 3° Le Réveil d'un peuple; 4° Le Roi « intrus ». Elle dit enfin comment Napoléon, venu en Espagne, rencontre successivement un triple obstacle : la résistance espagnole; le secours anglais; la diversion autrichienne. Ce canevas exprime toute ma pensée et donne le résumé de mon récit. » — La lecture de ce récit même et la plus rapide revue des sources indiquées, des notes et renvois au bas des pages, enfin des appendices à la fin du volume, montrent, dès le premier coup d'œil, l'ampleur et la solidité des recherches de l'auteur, le caractère judicieux et perspicace de sa critique, par conséquent la valeur proprement historique de son livre. Son talent de narrateur et de juge n'est pas moindre. Les tableaux saisissants et vrais, les portraits larges, fins, animés, les réflexions et observations justes et pénétrantes abondent dans cet ouvrage. M. de Grandmaison a, de plus, le rare mérite de s'émouvoir, de se passionner pour son sujet et ses personnages, sans perdre le sang-froid et l'*objectivité* de l'historien. Il sait ce qu'il dit et il le sent. Nous lui savons gré aussi, dans une certaine mesure, de ses préoccupations littéraires, qui sont évidentes et même plutôt excessives. Il aime, il cherche, il trouve l'expression énergique et colorée. Mais il ne s'en tient pas là. Son imagination vive et forte se plait aux images voyantes, luxuriantes, aux métaphores éclatantes et prolongées. Il ne craint pas, çà et là, de rapprocher, presque jusqu'à les confondre, le style de l'histoire de celui de la poésie. Nous ne pouvons nous empêcher d'énoncer à cet égard quelque scrupule, quelque dissidence. Nos idées sur la

langue et sur le style, sur le style historique notamment, peuvent paraître une peu arriérées. Mais nous les croyons justes et peut-être en train de rajeunir. En tout cas, nous y tenons. Notre très distingué collaborateur et ami nous permettra donc de les conserver, même à l'encontre des siennes.

2. — Sans égaler la *question espagnole*, la *question polonaise* n'a pas laissé d'avoir son importance dans la politique extérieure de Napoléon. L'opuscule intitulé : *Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier. L'Empereur et la Pologne*, nous apporte sur ce sujet quelques textes inédits, quelques précisions nouvelles. Nous avons particulièrement remarqué les documents V et X : *Allocution de l'Empereur à la députation de la Galicie, le 3 août 1809* (Archives d'État de Dresde).— *Allocution de Napoléon aux officiers polonais, du 28 octobre 1813* (Archives de la famille princière de Sulkowski et Manuscrits de la Bibliothèque de l'Université à Cracovie). On y peut recueillir des traits saisissants de caractère et l'on y sent l'impression présente de la parole à la fois spontanée et précautionnée, ardente et prudente, violente et rusée de Napoléon. M. Adam Skalkowski a joint à ce petit recueil une préface fort judicieuse.

3. — C'est toute l'œuvre de Napoléon Ier, extérieure et intérieure, et, bien plus, celle aussi de Napoléon III et le lien de filiation qui l'unit à la première, qu'a embrassés M. H. A. L. Fisher dans les six leçons données par lui à University College, sur l'invitation de l'Université de Londres, et qu'il a publiées sous ce titre : *Le Bonapartisme*. Voici le sujet particulier de chacune de ces leçons : I. Le Legs de la Révolution. II. Le Système d'État de Napoléon. III. Napoléon et l'Europe. IV. La Croissance d'une légende. V. L'Avènement du second Empire. VI. La Chute. Le caractère d'œuvre de vulgarisation, qui est celui de l'exposé de M. Fisher, ne permet pas d'exiger de lui des notions neuves et originales. L'auteur paraît bien au courant des travaux récents et montre, dans son exposé et ses appréciations, un esprit généralement large et sage. Il faut noter toutefois que cet esprit est celui d'un protestant, et ne pas en attendre une vue exacte et un jugement juste quand le Saint-Siège est en cause. L'auteur est également fort peu équitable pour la Restauration, quoiqu'il ait bien mis en lumière l'inévitable nécessité du retour des Bourbons en 1814, nécessité qui, à elle seule, suffisait à conférer à la monarchie traditionnelle une nouvelle et seconde légitimité. Ses renseignements sur les hommes et les choses de France laissent aussi quelquefois à désirer. C'est ainsi qu'il confond l'action de Lamennais sous la Restauration avec celle, si différente, qu'il a exercée sous Louis-Philippe. C'est tomber dans un bien gros anachronisme que de placer la condamnation par Rome du célèbre écrivain avant la Révolution de 1830, et com-

mettre une étrange erreur que de se représenter la chute de la branche aînée comme applaudie du haut « d'un millier de chaires » catholiques (p. 77).

4. — En réimprimant à son tour le plaidoyer de Napoléon Bonaparte, alors simple capitaine d'artillerie, en faveur de la Montagne contre l'insurrection girondine : *Le Souper de Beaucaire*, M. José de Bérys fait plaisir aux bibliophiles et rend service aux historiens. Il donne aux uns et aux autres de bonnes indications de bibliographie critique dans la *Notice* qui précède le texte et l'*Appendice* qui le suit.

5. — On ne saurait trop remercier les arrière-petits-fils de l'un des personnages qui ont vu de plus près Napoléon, d'un homme qui a vécu dans son intimité matérielle et surtout intellectuelle, de nous avoir donné les *Mémoires du baron Fain, premier secrétaire du cabinet de l'Empereur*. Écrits dans la langue un peu trop pompeuse de la fin du XVIIIe siècle et non exempts çà et là de quelque prétention, voire de quelque niaiserie *philosophique*, ces souvenirs sont riches de renseignements précieux. On en jugera par les titres des divisions et subdivisions de l'ouvrage. Première partie. *Napoléon dans son appartement intérieur. La Matinée de l'Empereur dans son appartement intérieur.* Chapitre I. La Chambre à coucher. II. L'Appartement du cabinet. III. Premier Coup d'œil sur les papiers. IV. Les Secrétaires du cabinet. V. Premier Travail de la matinée. VI. Le Lever. VII. Le Déjeuner. VIII. Suite du travail de la matinée dans le cabinet intérieur. Les Livrets. IX. Fin de la matinée du cabinet. — Deuxième partie. *Napoléon dans son cabinet extérieur et dans ses conseils.* Chapitre I. Travail avec le prince de Neuchâtel. II. Travail avec l'intendant général et les principaux officiers de la Maison. III. Conseil des ministres. IV. Conseil d'administration. V. Conseil d'État. VI. Secrétaire d'État. VII. M. Maret. VIII. M. Daru. IX. Fin de la matinée. — Troisième partie. *Napoléon dans les heures consacrées à la Cour et à l'intimité, dans les grands voyages et dans ses campagnes de guerre.* Chapitre I. Le Dîner. II. Le Salon et la soirée. III. La Semaine, le dimanche, la promenade, la chasse, les palais de plaisance. IV. et V. Voyages dans l'intérieur de l'Empire. VI. Voyages de guerre. VII. Travaux du cabinet dans les voyages et à l'armée. — Quatrième partie. *Napoléon dans sa personne, son caractère et dans ses opinions individuelles.* Chapitre I. Avantages des mémoires originaux. II. Napoléon à quarante ans. III. Caractère de Napoléon. IV. Ses grandes qualités, ses passions, ses faiblesses. V. Ses opinions. VI. Conclusion. — Parmi les *Annexes* figure un travail qui fait grand honneur aux aptitudes érudites, à l'esprit d'ordre et d'exactitude du baron Fain. C'est la pièce intitulée : « Livret itinéraire et chronologique du cabinet,

contenant l'indication du lieu où Napoléon a couché chaque jour, pour servir à la vérification des dates de l'Empire depuis 1806 jusqu'en 1815 ». — Bien que le contenu des chapitres ne remplisse pas toujours autant qu'on le voudrait les promesses des titres, les *Mémoires* dont il s'agit font pénétrer très avant dans le caractère et l'esprit de Napoléon. Mais ce qu'il ne faut pas demander au baron Fain, c'est un jugement impartial et un exposé complet. Lui-même s'en explique ainsi très loyalement dans sa Préface : « Qu'on ne me demande pas d'être impartial !... Un secrétaire ne fait rien par lui-même; ce qu'il sait, il ne le doit qu'à la confiance. Dans l'intimité où l'on a bien voulu l'admettre, qu'a-t-il pu voir d'un œil ennemi? Qu'a-t-il pu entendre d'une oreille ennemie? Et pourrait-il ensuite venir raconter dans une langue impassible ce qu'on l'a laissé voir et entendre? Il me semble que quiconque respecte les convenances d'une telle position doit se taire plutôt que de dire le mal; et qu'enfin pour se décider à rompre le silence du métier, il faut n'avoir que du bien à dire ou ne vouloir dire que du bien ».

6. — Ce que le baron Fain avait fait dans son « livret itinéraire » pour une période et une partie du règne de l'Empereur, M. Albert Schuermans l'a mené a bien, d'une façon beaucoup plus ample et plus détaillée, pour toute la vie du héros dans son très remarquable et utile ouvrage : *Itinéraire général de Napoléon Ier*. « Tous les auteurs, nous dit-il, qui s'occupent d'études napoléoniennes ont déploré l'absence d'un « Itinéraire » de Napoléon Ier analogue à celui dressé par les biographes de personnages historiques plus anciens. Il est difficile, en effet, dans l'état actuel des choses, de savoir quel lieu et quelle date attribuer à tel fait de la carrière de Bonaparte et de Napoléon. C'est cette lacune que je tente de combler avec le « calendar » que je présente aujourd'hui aux travailleurs qui étudient la vie et le règne du grand empereur. Pour ne rien laisser, autant que possible, à l'indécis et au vague, j'ai accompagné les mentions qui forment le principal objet de ces annales, de notes indiquant les sources imprimées ou inédites où je les ai puisées. Par ce procédé, j'aurai contribué, pour ma faible part, à la bibliographie napoléonienne, si imparfaite encore, malgré les excellents travaux auxquels elle a donné lieu ». Ce ne sont pas seulement la chronologie et la bibliographie qui profiteront du beau travail de M. Schuermans, fruit de recherches d'une admirable étendue, mais, l'histoire proprement dite, la critique des faits, des sources et des textes, car, sur tel et tel point, l'auteur n'hésite pas, et il a raison, à nous donner son avis motivé. Pour la rédaction, on aura une idée de la manière exacte et large de M. Schuermans en lisant l'article suivant, cité et loué par M. Henry Houssaye dans la Préface qu'il a mise en tête de l'ouvrage : « 22 mai 1809. Le combat recommence

le matin à quatre heures. A sept heures, l'Empereur est en avant de la Luilerie d'Essling. Le centre de l'armée de l'archiduc Charles, enfoncé par Lannes, l'Empereur apprend à huit heures la rupture des ponts qui le relient à l'île Lobau. Il commande la retraite. Il entretient le combat sur la ligne Aspern-Essling, et, placé au centre, il dirige, dès deux heures, la contre-attaque contre l'archiduc. Vers sept heures il tient conseil sur la rive droite de l'île Lobau. A neuf heures, la bataille est finie et perdue. Pour aller coucher à Ebersdorf, il traverse, à onze heures, le Danube sur une barque, après avoir ordonné à Masséna de se replier dans l'île Lobau. Lannes avait été mortellement blessé à six heures. »

7. — M. Gilbert Stenger a terminé par une sixième et dernière série la vaste compilation, riche de faits, de citations et d'anecdotes, faible de composition, de jugement et de style, a laquelle il a donné pour titre : *La Société française pendant le Consulat.* Cette série comprend *l'Armée*, *le Clergé*, *la Magistrature*, *l'Instruction publique.* L'auteur la présente en ces termes : « J'ai montré Bonaparte reconstituant l'armée désorganisée par l'insouciance du Directoire, sous des généraux incapables; Bonaparte créant une garde consulaire, avec intention, pour lui servir d'appui dans l'ascension du pouvoir suprême, que déjà il désirait; puis, ses camps d'instruction, avant l'invasion préméditée de l'Angleterre, qu'il fit tourner en invasion de l'Allemagne. J'ai fait suivre ce chapitre sur l'armée par le portrait des généraux qui furent ses favoris. Pour eux, j'ai dépassé la limite du Consulat, sans quoi leurs portraits n'auraient offert qu'une ébauche improvisée. — L'étude sur le clergé est surtout l'histoire de l'établissement du Concordat, signé en 1802, et le portrait des grands prélats et des ecclésiastiques éminents de cette époque. Et rien n'est plus attachant que d'observer, dans ces négociations entre Paris et Rome, d'un côté, les manières tranchantes, presque brutales du général Bonaparte, et de l'autre l'attitude bienveillante, onctueuse et douce du moine Chiaramonte, qui était Pie VII. — La magistrature, sous le Consulat, est intéressante à étudier, à cause des grandes questions d'ordre social qui alors furent discutées, et des hommes illustres qui y apportèrent la lumière de leur science juridique et de leur raison : jurisconsultes, orateurs diserts, éloquents, énergiques, tels que Target, Tronchet, Merlin de Douai, Portalis, Bigot de Préameneu, et même Henrion de Pansey, et encore Locré, qui rédigea les procès-verbaux des discussions suivies au Conseil d'État. — L'instruction publique, pendant le Consulat, fut soumise à une suite de tâtonnements et de mesures provisoires, qui aboutirent enfin, en 1806 (il faudrait, ce semble, dire 1808), à la création de l' « Université ». Du milieu de ce chaos, on voit émerger deux figures très opposées l'une

à l'autre : celle de Fourcroy, savant convaincu et honnête homme, qui dut céder au politicien insinuant et ambitieux que fut Fontanes, lequel obtint, par son obséquiosité et ses courbettes, la place de grand maître de l'Université, que méritait Fourcroy. — J'ai terminé ce volume par une conclusion, un jugement sur Bonaparte, premier Consul, jugement que m'ont inspiré les dix ans de lectures et d'observations d'où est sorti cet ouvrage. »

8. — Chaque nouveau volume dont s'accroît le grand ouvrage de M. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, confirme le mérite de l'auteur et l'estime qu'en font les bons juges. Celui-ci a pour sujet *La Religion* et est partagé en sept chapitres : I. L'Épiscopat du cardinal de Belloy et la nouvelle organisation concordataire, 1802-1808. (1. J.-B. de Belloy; son caractère, son attitude et ses mandements. 2. Influences réputées prééminentes : Bernier, Pancemont, Émery, Juigné. 3. Les Vicaires généraux et le Chapitre de Notre-Dame. 4. Organisation paroissiale; les curés et desservants. 5. Personnel ecclésiastique subalterne. 6. Recrutement du clergé; le séminaire. 7. Édifices paroissiaux. 8. Administration temporelle des paroisses.) — II. Attitude des autorités civiles. (1. Hostilité persistante de certains fonctionnaires. 2. Mesures de protection et d'encouragement. 3. Mesures tendant à faire de la religion un instrument politique. 4. Mesures de réglementation et de discipline. 5. Congrégations religieuses et missions.) — III. Dispositions religieuses de la population parisienne (1. Les Convictions et les pratiques religieuses. 2. La Prédication; les conférences Frayssinous. 3. Débuts de la Congrégation. 4. Préventions antireligieuses. 5. Séjour de Pie VII à Paris.) — IV. Vacance du siége archiépiscopal. — Nomination du cardinal Fesch, 1808-1810. (1. Mort du cardinal de Belloy; les vicaires capitulaires. 2. Nomination du cardinal Fesch; son caractère; pourquoi il ne prend pas possession. 3. La Restauration du palais archiépiscopal. 4. L'Administration des vicaires capitulaires. 5. L'Opposition religieuse et les premières mesures de rigueur. 6. Le Séminaire; disgrâce de l'abbé Émery.) — V. La Nomination du cardinal Maury et l'Affaire d'Astros, 1810-1811. (1. Nomination de Maury : son passé et sa réputation. 2. Maury prend possession; premières difficultés. 3. Arrestation de l'abbé d'Astros. 4. L'Adresse du chapitre de Notre-Dame. 5. Les Suites de l'affaire d'Astros : détentions et exils.) — VI. L'Administration du cardinal Maury, 1811-1814. (1. Maury en possession de l'autorité archiépiscopale. 2. Nominations faites par Maury. 3. Le Séminaire. 4. La Vie religieuse et les prédications. 5. Baptême du roi de Rome. 6. Concile de 1811. 7. L'Attitude des autorités civiles; mesures de rigueur. 8. Mise en état du palais archiépiscopal.) — VII. Protestants, juifs et francs-maçons. — Les qualités maîtresses de M. de Laborie sont

toujours l'étendue et la solidité de l'information et un souci scrupuleux de la vérité historique, de l'exacte réalité des choses. Il atteint par là, et aussi par son rare talent de composition, à un effet même littéraire, bien qu'il s'en défende. La sobre élégance de son style est de bon goût et de bon exemple.

9. — L'étude de M. Jacques Régnier : *Les Préfets du Consulat et de l'Empire*, montre de véritables aptitudes historiques et contient des renseignements et des portraits intéressants. « Les préfets, nous dit l'auteur, ont été les auxiliaires les plus actifs de l'organisation consulaire et les instruments indispensables de la politique impériale. Ils ont soutenu le pouvoir naissant de Bonaparte et favorisé l'idée du Consulat et de l'Empire. On retrouve leur action dans tous les dessous de l'histoire intérieure du gouvernement impérial et jusque dans les intrigues qui entourèrent sa chute. Il se trouva parmi eux beaucoup d'hommes qui avaient joué sous la Révolution ou qui devaient jouer après 1815 un rôle politique intéressant. Évoquer un moment ces figures secondaires sur lesquelles s'étend depuis longtemps l'oubli et constater leur évolution curieuse sous des régimes divers, c'est faire revivre un aspect un peu effacé de l'histoire administrative et politique du passé. Tel est le but qu'à défaut d'autre mérite cette étude s'est efforcée de poursuivre ». Nous avons remarqué le curieux et piquant tableau, fort bien présenté, des variations et ralliements successifs en sens contraires des préfets de 1814 et de 1815 (p. 169 et suiv., 191 et suiv.). — L'esprit de l'auteur est en général judicieux et modéré. Il laisse pourtant percer çà et là quelques préjugés tenant aux idées courantes. Tels, à propos du « retour des Bourbons », les fameux « fourgons de l'étranger » (p. 225). Son livre est dédié à M. Paul Deschanel.

10. — La police fut un des ressorts dominants du gouvernement impérial, qui en usa et en abusa sans mesure. C'est dire l'intérêt de la publication de M. Ernest d'Hauterive : *La Police secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, 1804-1805*, d'après les documents originaux déposés aux Archives nationales. On trouvera d'instructifs détails sur ces bulletins dans la Préface mise en tête de ce volume par M. Louis Madelin et dans l'Avant-propos de M. d'Hauterive. La publication complète n'était pas possible. La seule année comprise dans ce volume en eût exigé dix. « Nous avons dû, dit l'éditeur, nous borner à copier intégralement les articles intéressant l'*histoire générale* et spécialement l'histoire de la chouannerie et des innombrables complots qui n'ont pour ainsi dire pas cessé de menacer la vie de l'Empereur. Nous y avons joint les articles sur certains personnages importants et les récits curieux à reproduire par suite de leur côté pittoresque. On retrouvera aussi, toujours citées inté-

gralement, en notes, les observations particulières écrites par Fouché en marge de certains articles... A la suite de chaque *Bulletin*, sous le titre de *Événements divers*, nous avons résumé, aussi brièvement que possible, les articles de moindre importance... Dans tous les cas, d'une façon absolue, nous avons cité sans aucune exception *tous* les noms propres d'individus figurant dans le *Bulletin*... Certains *Bulletins* sont accompagnés de pièces spéciales, souvent fort intéressantes, mais ne faisant pas partie du *Bulletin* proprement dit. Nous les signalons sous le titre : *Pièces annexées au Bulletin*, en citant les principaux noms propres qu'elles contiennent ». L'usage de ce recueil est facilité par une double table : 1° Table analytique; 2° Table des noms de personnes. La *Table analytique* est une suite de groupements avec des subdivisions dans ces groupements. Le titre du groupement indique la matière générale traitée. Ceux des subdivisions, classés par ordre alphabétique, permettent de retrouver les matières particulières qui se rattachent à cette matière générale... Dans la *Table des noms de personnes*, le nom de famille, accompagné autant que possible des prénoms, est suivi d'un mot caractérisant la situation de l'individu ou indiquant à quel propos il est question de lui... Comme notre but est de venir en aide aux travailleurs, quand il nous a été possible de retrouver des sources *manuscrites* sur certains individus, nous les avons indiquées dans cette table sous la rubrique *Sources*. Il s'agit principalement des dossiers individuels, réunis par ordre de Fouché et classés, aux Archives nationales, dans la série F[7] ». — Nous ne savons si M. d'Hauterive a bien mesuré l'étendue et les difficultés de la tâche qu'il a entreprise, mais nous ne pouvons que louer hautement la vaillance consciencieuse de son labeur.

11. — Nous estimons plus que maint gros volume le simple et substantiel opuscule de M. Georges Maurin : *L'Instruction publique sous le premier Empire*, composé principalement d'après les documents conservés aux Archives départementales du département du Gard. Le titre en est sans doute un peu trop large, car le sujet traité ne consiste guère, en fait, que dans l'histoire des origines du lycée et de l'Académie universitaire de Nîmes. Mais, de ce point de vue, l'auteur a bien réellement jeté une vive lumière sur l'enseignement à l'époque napoléonienne et sur les premiers temps de l'Université impériale. Son travail se lit avec beaucoup de fruit et d'agrément. Le compte rendu, emprunté à un chroniqueur contemporain, de la séance solennelle d'installation de l'Académie de Nîmes est tout à fait caractéristique de l'époque et de sa différence d'avec la nôtre (p. 28) : « L'installation de l'Académie de Nîmes s'est faite, le 7 juin 1810, dans l'église du lycée, à neuf heures du matin. Les élèves du lycée de Nîmes étaient sous les armes. Ils ont été chercher M. le Recteur à sa maison. Tous les

membres de l'Académie et les professeurs s'y étaient rendus ; ils avaient mis pour la première fois leurs robes. On chanta le *Veni Creator* qui fut suivi de la messe du Saint-Esprit. Tout le temps de la messe, la musique joua, et à l'Élévation M. Guérin fit exécuter un *Sanctus*. La messe finie, on chanta le *Te Deum* en plain-chant, excepté le premier et le dernier couplet, qui furent chantés en musique de la composition du Sr Guérin. Après, M. le Recteur prononça un discours. — Le discours latin sur le mariage de Leurs Majestés fut prononcée par M. Vincens, professeur, à trois heures de l'après-midi, dans l'église du lycée. M. le Préfet et autres fonctionnaires publics y ont assisté ».

12. — L'ouvrage de M. Pierre Vialles sur *l'Archichancelier Cambacérès* mérite un bon accueil de la part du public et des amis de l'histoire. L'auteur a bien fait de ne pas sacrifier son dessein à l'impossibilité où il se trouvait de faire usage des *Mémoires* de l'archichancelier, non encore livrés à la publicité. Les documents à sa disposition lui ont permis de nous donner une étude suffisamment neuve et fort instructive. Les pages consacrées au père de Cambacérès éclairent d'un bon jour divers caractères de la magistrature et de l'administration municipale des derniers temps de l'ancien régime. Le rôle de Cambacérès à la Convention et son influence prépondérante à dater du 9 thermidor sont mis en juste lumière. Le caractère de sa collaboration à l'œuvre du Consulat, puis de son personnage à la fois décoratif et consultatif au-dessous, mais à côté de Napoléon, sous l'Empire, est indiqué en traits justes. Sauf çà et là quelques idées contestables et un peu trop d'indulgence pour son héros, le jugement de l'auteur nous a paru sage et impartial. Son exposé est agréable par la simplicité claire de la pensée et de l'expression.

13. — C'est la libérale effusion d'un magnifique trésor et un service de premier ordre rendu à l'histoire que la publication entreprise par S. A. le prince Murat et confiée par lui aux soins diligents de M. Paul Le Brethon : *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815*. Le tome I : *Lettres de jeunesse. — Campagnes d'Italie et d'Egypte. Corps et armée d'observation du Midi*, s'étend du 22 février 1746 au 30 juin 1801 et comprend 609 pièces. Les sources de cette publication, c'est-à-dire l'histoire et la composition des archives du prince, sont exposées par M. Le Brethon dans une *Introduction* d'un très grand intérêt. « Les vingt-sept registres de correspondance du roi de Naples, nous dit-il, représentent la copie d'environ dix mille lettres. C'est la vie militaire et politique de Murat tout entière, depuis le jour où, devenu le beau-frère de Bonaparte, il fut nommé, le 3 août 1800, au commandement d'un camp de grenadiers, jusqu'au 31 décembre 1814... Nos recherches dans les dépôts d'archives nous ont fait retrouver un certain nombre de lettres qui

ne figurent pas dans ces registres. D'autre part, il existe dans différents dossiers des archives du prince Murat beaucoup de brouillons de lettres écrits de la main même du roi de Naples, qui n'ont pas été transcrits sur les registres. Nous publierons ces lettres originales et ces brouillons qui présentent souvent un grand intérêt, surtout pour l'année 1815, en indiquant soit leurs sources, soit leurs particularités... Nous possédons la série complète des lettres que la reine Caroline écrivit régulièrement à son mari, pendant les voyages qu'ils firent tour à tour à Paris de 1810 à 1812. Ces lettres étaient ordinairement portées par l'estafette, mais, de plus, chaque fois qu'une occasion sûre se présentait, la Reine en profitait pour faire parvenir au Roi de véritables rapports contenant parfois douze à seize pages d'écriture serrée, et, dans cette correspondance, qu'elle savait soustraire aux regards indiscrets, elle dévoilait ses plus intimes pensées. Ces lettres confidentielles ont, au point de vue historique, une valeur inestimable; elles mettent en relief la figure de cette femme intelligente, ambitieuse, singulièrement souple et habile, qui n'eut qu'un but, une fois montée sur le trône : s'y maintenir à tout prix et conserver un royaume à ses enfants ». — Parmi les papiers dont il s'agit figurent un grand nombre de lettres de Napoléon. « Celles-ci forment maintenant une des séries les plus considérables des archives du prince Murat; elles vont du 24 décembre 1796 au 17 février 1815, car à ce moment même, l'Empereur, retiré à l'île d'Elbe, avait renoué avec Murat des relations qu'il a niées plus tard. Un certain nombre de ces lettres sont inédites, notamment celles du 26 décembre 1796 au 20 avril 1798. D'autres présentent avec celles qui ont été publiées dans la *Correspondance de Napoléon* de notables différences dans le texte. Souvent aussi l'Empereur, en signant la lettre écrite par le secrétaire de service, ajoutait un *post-scriptum*, une formule de politesse ou d'amitié qui atténuait ce que la lettre pouvait avoir de trop cassant. Nous publierons donc, en plus des lettres inédites de Napoléon à Murat, toutes celles qui présentent, soit un *post-scriptum* inédit, soit des variantes dans le texte. — A côté de ces trois grandes séries de documents, six cents dossiers classés et inventoriés renferment aujourd'hui les lettres adressées au roi Joachim et à la reine Caroline. Tous les noms des personnages qui ont joué un rôle politique ou militaire dans l'empire français ou dans le royaume de Naples figurent dans le répertoire alphabétique. Qu'il nous suffise de signaler en passant les lettres des membres de la famille impériale, Madame mère, Joséphine, Pauline, Joseph, Jérôme et Louis Bonaparte, Fesch, qui serviront à établir exactement les relations de Murat et de Caroline avec chacun d'eux; les lettres des ministres Berthier, Talleyrand, Clarke, Fouché, etc., souvent inspirées et quelquefois dictées par l'Empereur,

enfin celles de tous les maréchaux et généraux de l'Empire ». — La publication entreprise par S. A. le prince Murat est, certes, un grand et heureux événement et marque vraiment une date dans l'historiographie de l'époque napoléonienne. M. S.

THÉOLOGIE

Réponses théologiques à quelques questions d'actualité, par le R. P. Édouard Hugon. Paris, Téqui, s. d. (1908), in-12 de vi-284 p. — Prix : 2 fr.

C'est ici un recueil d'études publiées dans la *Revue thomiste*. L'auteur les a retouchées et complétées. Sujets traités : La Notion de hiérarchie dans l'Église de Jésus-Christ, l'Analyse de l'acte de foi, Foi et Révélation, les Concepts dogmatiques, l'État des âmes séparées. Ces titres seuls montrent combien sont importantes et combien actuelles les questions ici discutées. « Nous n'avions pas, dit l'auteur, à entreprendre l'examen détaillé de chacune de ces erreurs (celle des modernistes) — c'est déjà fait; — nous avons pensé qu'il serait plus utile de leur opposer simplement les conclusions de la vraie théologie. Notre but n'est pas d'épuiser le débat, et de dire le dernier mot; nous nous efforçons, au contraire, de simplifier les questions; mais nous avons visé à donner des notions exactes, précises, en un mot, des réponses théologiques ». Ce qu'il a voulu faire, l'auteur l'a fait avec sa clarté ordinaire et son style fluide. Les réponses ne s'imposent peut-être pas toujours; mais toujours nous avons du moins un enseignement thomiste qui est plein « d'actualité ». J.-V. Bainvel.

Marie dans l'Église anténicéenne, par E. Neubert. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de xv-283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Du Culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique, par le cardinal J. H. Newman. Traduction revue et corrigée par un bénédictin de l'abbaye de Farnborough. Paris, Téqui, 1908, in-12 de x-251 p. — Prix : 2 fr.

— Le livre de M. Neubert est, je pense, une thèse de théologie présentée à l'Université de Fribourg en Suisse. C'est un « exposé historique du développement de la marialogie » avant le concile de Nicée. On sait que les protestants ont, en cette matière, donné libre cours à leurs préjugés. Sans parler d'Albert Réville, que M. Neubert ne mentionne pas, Benrath a essayé de montrer que, dans les quatre premiers siècles, Marie n'était qu'une femme ordinaire, d'ailleurs rarement mentionnée; à la suite des luttes ariennes, Jésus, qui jusque-là n'avait été qu'un intermédiaire entre Dieu et les hommes, fut déclaré égal au Père, et Marie prit désormais sa place; devenue bientôt un objet d'adoration, elle en vint finalement à supplanter le Fils et jusqu'au Père

céleste. L'opinion de Rösch est un peu différente. Il voit dans le culte de Marie une manifestation du syncrétisme qui se serait opéré entre le catholicisme et les religions antiques. Marie aurait remplacé les déesses païennes, Astarté, Vénus, Déméter, etc. C'est ce qui expliquerait, entre autres faits, l'enthousiasme avec lequel le peuple d'Éphèse accueillit la décision qui confirmait à Marie le titre de Mère de Dieu : ses ovations s'adressaient, en définitive, à son ancienne déesse Artémis. D'après Lucius, la réalité serait plus complexe. Marie n'est pas l'héritière directe des anciennes déesses; son culte remonte bien au paganisme, mais par l'intermédiaire des autres saints, qui sont, eux, les successeurs immédiats des héros mythologiques. D'abord, elle serait restée dans une obscurité à peu près complète; puis, quand on eut commencé d'honorer les martyrs et les ascètes, quand la virginité fut regardée comme une sainteté supérieure, on se souvint que Marie aussi était vierge, et que donc elle aussi devait être honorée. Vers le même temps, Jésus ayant été proclamé Dieu au même titre que le Père, sa mère devint Mère de Dieu, et ne tarda pas à s'élever infiniment au-dessus des martyrs et des ascètes, qui jusque-là l'avaient complètement éclipsée.

L'auteur ne s'attarde pas à réfuter directement ces hypothèses fantaisistes. La réfutation sort assez nettement des faits et des textes.

Il divise son travail en deux parties : Marie dans le dogme et Marie dans la piété. Dans la première partie, il étudie la maternité humaine de Marie, la conception virginale, la maternité divine, les origines de l'article du symbole : *Natus ex Maria Virgine*. La seconde partie traite de la perpétuelle virginité de Marie, de sa sainteté, de sa coopération à la rédemption, du culte de vénération et d'invocation dont elle a été l'objet. Sur tous ces points, qui forment autant de chapitres, l'auteur dit les circonstances au milieu desquelles s'est développé le dogme, il donne les textes principaux, il les explique, quand c'est nécessaire : tout cela avec une science de bon aloi, avec un sens droit et ferme, avec çà et là des remarques ingénieuses et des réponses topiques aux objections des adversaires, comme quand il fait observer qu'on ne peut pas plus conclure du silence de tel auteur sur Marie que du silence de Tatien ou d'Athénagore sur Jésus (p. 156); comme quand il montre dans les convenances et les harmonies du dogme non pas des arguments en faveur d'une vérité *à établir*, mais des traces de la vie religieuse que contient le dogme *établi par ailleurs* (p. 196); comme quand il voit dans tel texte biblique non pas, comme le croit Harnack, *la source* de telle doctrine catholique, mais une preuve *après coup*, pour rattacher à la Bible une doctrine déjà admise (p. 176).

La conclusion ramasse et groupe les résultats acquis. « En somme, dit l'auteur (p. 275), la plupart des éléments actuels de la mariologie

sont déjà assez nettement développés à la veille du concile de Nicée : la maternité humaine et la conception virginale ont passé comme articles de foi dans le symbole; la maternité divine est reconnue, il ne reste plus qu'à en sanctionner officiellement le mot; la tradition relative à la conservation de la virginité est universellement acceptée, au moins comme une croyance pieuse; si la parfaite sainteté de Marie va torturer longtemps encore certains théologiens, elle est admise depuis les commencements par la piété des fidèles; la coopération de Marie à l'œuvre de la rédemption ne sera guère proclamée plus haut que l'a fait saint Irénée; par contre, la vénération et l'invocation sont destinées à prendre encore d'indéfinis accroissements. Les principes sont posés, et déjà on a commencé à s'engager dans la voie des conclusions; mais on n'est encore qu'à l'entrée de cette voie, qui est sans terme ». Quant aux facteurs de ce développement, le simple exposé des faits montre que ce ne sont pas ceux qu'assignent les historiens protestants. D'influence de la mentalité polythéiste, aucune trace dans la période anténicéenne. La virginité religieuse est regardée comme supérieure au mariage, c'est vrai : et c'est une raison de convenance donnée en faveur de la triple virginité de Marie, mais ce n'est pas la raison principale que l'on a de l'affirmer. La sainteté de Marie est mise en rapport avec sa virginité, c'est encore vrai, mais sans qu'on ramène toute sa sainteté à la virginité. « Le vrai facteur du développement marialogique primitif... est dans les rapports qui unissent Marie à Jésus... Sa qualité de Mère du Sauveur, qui avait servi à maintenir la saine doctrine sur le Christ, était aussi pour elle-même le principe de sa glorification... Toute l'histoire de la marialogie se présente comme l'histoire de la défense et de l'extension de la christologie : la Mère garantissait le Fils, et la gloire du Fils commençait à rejaillir sur la Mère ».

Quelques critiques pour finir. Je ne veux pas chicaner l'auteur de ce qu'il dit *marialogie* et non *mariologie*. Les deux mots sont vilains, mais le second a pour lui toutes les analogies; il est vrai que le premier est reçu en Allemagne, et même dans quelques livres français. Le titre promet plus que ne donne l'ouvrage. Car si nous avons ici un bon recueil des textes et des documents anténicéens qui concernent Marie, il s'en faut que ces textes et ces documents nous disent, à eux seuls, tout ce qu'était Marie pour l'Église anténicéenne. Et cependant, ils nous disent déjà beaucoup : on est étonné de voir quelle place Marie occupe dans tant d'écrits, où nous aurions à peine attendu quelque rapide mention de la Mère de Jésus. La formule de division, Marie dans le dogme, et Marie dans la piété, ne dit pas non plus ce que l'auteur veut faire entendre. Lui-même dit fort bien que la perpétuelle virginité de Marie, sa sainteté, sa coopération à l'œuvre rédemp-

trice sont des dogmes tout comme la maternité humaine ou la conception virginale. Ce qu'il veut marquer par cette distinction, c'est qu'il y a des cas où c'est pour défendre un dogme christologique qu'on a été amené à dire quelque chose de Marie, qu'elle est vraiment Mère de Jésus, qu'elle est Mère de Dieu, etc.; et il y a des cas où la pieuse attention des fidèles s'est arrêtée plus directement sur Marie elle-même, sur sa perpétuelle virginité, sur sa sainteté, etc. Il y a là un peu d'obscurité et de confusion dues à ce que le sujet n'a pas été vu tout d'abord dans toute son ampleur et d'un regard assez compréhensif. Mais le mal est petit, quand on songe à tout ce que le livre contient de bon, d'excellent.

—Il est intéressant de relire, après le livre de Neubert, la célèbre lettre de Newman à Pusey sur le culte de la Sainte Vierge dans l'Église catholique. Justement, voici qu'il en paraît une nouvelle édition en français, sous les auspices et avec une Préface de Dom Cabrol, abbé de Farnborough. Déjà il en existait une traduction par Georges du Pré de Saint-Maur (Douniol, 1866, in-18, 175 pages), publiée l'année même après son apparition en anglais. Mais cette traduction était épuisée. Un moine de Farnborough, Dom H. Cottineau, l'a revue avec soin; il a revisé et identifié les notes, et les a complétées par des rapprochements et des renvois aux autres ouvrages du cardinal. Cette lettre n'est qu'une œuvre de circonstance; mais l'œuvre est de Newman. Il y a mis, avec son érudition patristique et son sens génial des Pères, beaucoup de son âme. « Ces pages, dit l'éminent préfacier, sur la dévotion catholique, sur la distinction entre la foi et la dévotion, sur la condition de la réunion des Églises, sur l'esprit catholique, sur l'interprétation de la Bible, sur le développement du dogme, seront encore lues avec profit par nos contemporains ». Çà et là, l'auteur peut paraître trop timide, trop sévère même pour certaines effusions de la piété catholique envers la Sainte Vierge. Mais il parle à des protestants, et il veut leur montrer les limites exactes dans lesquelles se renferme l'enseignement catholique obligatoire, et en deçà desquelles on ne peut pas reculer. Il ne nie pas qu'il soit permis à une dévotion plus ardente de les dépasser sans danger. Dans l'ensemble, on admirera cette exposition éloquente de la dévotion à Marie, cette connaissance des Pères, ce mouvement, cette chaleur d'argumentation, ce ton d'émotion et de conviction qui gagne la sympathie du lecteur.

J.-V. Bainvel.

L'Essence du christianisme. Seize Conférences prononcées à l'Université de Berlin devant les étudiants de toutes les Facultés en 1899-1900, par Adolphe Harnack; traduction entièrement nouvelle. Paris, Fischbacher, 1907, in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait dans quelles circonstances ont été données ces conférences

et comment elles ont déjà fait le tour du monde. Une traduction en avait été publiée en français, presque aussitôt leur apparition, mais plus défectueuse que ce n'est permis, et tout le monde s'en plaignait. Celle-ci est à la fois plus française et plus exacte.

Au lieu de faire se succéder les seize conférences, sans autre division, le traducteur, pour se conformer, dit-il, aux habitudes du lecteur français, « a cru devoir introduire une division plus organique en introduction, première partie, deuxième partie, chapitres, avec titres spéciaux; « la division en seize conférences s'est trouvée par là quelque peu reléguée au second plan ». Ce n'est qu'une modification typographique. Mais nul doute que, contre le vœu exprès de l'auteur, cet exposé en conserve moins bien son caractère de cours universitaire. Le lecteur en a d'autant moins l'impression que donne le livre allemand.

J.-V. BAINVEL.

El Embajador de Cristo, por S. E. el cardenal JAIME GIBBONS; versión directa del inglés por VICENTE M. DE GIBERT. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de LXXVIII-387 p. — Prix : 3 fr.

Le beau livre de S. E. le cardinal Gibbons sur le ministère du prêtre catholique considéré comme « ambassadeur de Jésus-Christ », est trop connu en France pour que nous ayons à en faire ici l'analyse ou la critique. Nous n'avons qu'à signaler l'élégante traduction espagnole que nous en offre aujourd'hui M. Vicente de Gibert et la très louable pensée qu'a eue l'éditeur barcelonais Luis Gili d'inaugurer par ce premier volume, une série de publications apologétiques, sous le titre de « Religion et Civilisation ». Un long et éloquent prologue du R. P. Ruperto Maria de Manresa, capucin, expose la situation dans laquelle se trouve l'Espagne, par rapport aux autres nations de l'Europe, au point de vue de la défense, par la presse, des principes de la foi et de la lutte contre la désorganisation sociale. L'éminent religieux conclut à la nécessité de répandre à profusion les ouvrages de solide doctrine, qui seront des armes mises dans les mains de ceux qui sont attaqués et qui, trop souvent, ne sont pas suffisamment préparés à la riposte dans la bataille, pris qu'ils sont à l'improviste sur des terrains qu'ils croyaient leurs. Nous applaudissons, pour notre part, à cette apostolique pensée et nous souhaitons bien vivement qu'elle soit comprise de nos frères espagnols, pour l'honneur de leur catholique nation et pour le bien des âmes.

G. BERNARD.

La Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome; trad. française du P. E. ANDRÉ, revue, annotée et publiée avec le texte grec en regard par le R. P. PLACIDE DE MESTRE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1907, in-18 de XV-269 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette année 1908 a été particulièrement glorieuse pour la divine

liturgie de saint Jean Chrysostome : Sa Béatitude le patriarche grec Melchite a officié pontificalement à Rome en présence de Sa Sainteté, et, au Congrès eucharistique de Londres, M. le recteur de Saint-Julien le Pauvre, église des Grecs-unis à Paris, a célébré aussi, dans le même rit, en présence des congressistes.

C'est le texte grec et sa traduction française que nous présente le R. P. Placide de Meester, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Une courte Préface nous avertit que le livre est « sans prétentions scientifiques »; « il a été publié pour faire connaître, admirer et aimer les splendeurs qui entourent le sacrifice eucharistique dans l'Église grecque ».

Ce but, chacun reconnaîtra que le texte et sa traduction le réalisent pleinement, et on ne peut, à ce titre, que leur souhaiter un grand nombre de lecteurs.

On jugera également que si l'auteur du livre est, lui aussi, sans prétentions, il est loin d'être médiocre en science : la description d'une église grecque et de son mobilier que donne son Introduction, et les soixante-quatorze notes scientifiques qu'il y a ajoutées, ainsi que « les particularités de la liturgie pontificale » fournissent un clair témoignage de la parfaite compétence de l'auteur.

On regretterait presque de voir les notes renvoyées à la fin du livre. Ce ne peut-être que par respect pour le texte liturgique. C'est en vertu du même respect que divisions et titres ont été réservés pour la table des matières. Au reste un petit index des termes techniques permet de rapprocher, en un instant, les détails du texte et les notes qui s'y rapportent. L'ouvrage est remarquablement imprimé à la typographie Vaticane.

A. Vigourel.

La Crise des cérémonies religieuses et de la musique sacrée, par l'abbé Clément Besse. Paris, Lethielleux, 1907, in-12 de VIII-133 p. — Prix : 2 fr.

Le titre de cet ouvrage laisse entendre qu'il s'agit d'un contre-coup de la loi de séparation.

Elle eut un retentissement considérable sur la solennité du culte, aussi bien dans l'exercice régulier de la vie liturgique paroissiale que dans les cérémonies éventuelles des mariages et des funérailles. On se tromperait pourtant en supposant qu'une année écoulée depuis la publication de cette brochure enlève quelque chose à son actualité. L'expérience est venue confirmer plusieurs des jugements auxquels on aurait pu attribuer quelque exagération ou trop de vivacité d'allure. Il reste beaucoup à prendre et de très suggestives considérations à faire sur l'importance générale de la solennité du culte catholique; sur les conséquences regrettables, même au point de vue économique, de

restrictions qui se réclamaient de l'économie; sur la saine appréciation des inégalités de traitement trop souvent reprochées à l'Église, selon qu'il est question de riches ou de pauvres.

La musique religieuse attire spécialement l'attention de l'auteur dans la seconde partie. Pas un seul des points de vue de la question n'a été négligée.

La troisième partie, d'ordre pratique, propose les moyens qu'on pourrait employer pour l'honneur de l'Église et du culte qu'elle rend à Dieu, pour le plus grand avantage des âmes.

Style alerte, remarques fines et saisissantes, images brillantes, le tout animé d'un souffle artistique et d'un zèle vraiment sacerdotal : c'est un livre où prêtres et laïques trouveront lecture agréable et profit certain. A. VIGOUREL.

SCIENCES ET ARTS

La Théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote, *étude historique et critique*, par LÉON ROBIN. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XVII-702 p. — Prix : 12 fr. 50.

La Théorie platonicienne de l'amour, par le même. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 229 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Robin est un jeune agrégé reçu tout récemment docteur en Sorbonne après une brillante soutenance, et que ses deux thèses vont sans doute classer du premier coup parmi les historiens les mieux informés de la philosophie grecque.

Le sujet traité dans la première a été cent fois abordé, jamais avec cette précision et cette ampleur : on peut dire en toute vérité que cette fois il est épuisé. Quel labeur immense a coûté la préparation d'abord, puis la disposition et la rédaction de l'ouvrage, et même la seule correction des épreuves! De plus quelle tâche ingrate! L'auteur lui-même dénonce « l'amoncellement des subtilités équivoques ou sophistiques » à travers lesquelles il a dû se frayer sa route. Si réellement telle était la matière habituelle des leçons de Platon vieillissant, on comprend (ce que rapporte la tradition) que les rangs de ses auditeurs se soient maintes fois brusquement éclaircis.

Il semble qu'Aristote tout au moins soit un rapporteur expressément qualifié pour nous restituer dans son intégrité le véritable platonisme. Esprit méthodique et profond, il a fréquenté l'Académie d'Athènes durant bien des années, et selon toute vraisemblance il devait non seulement connaître, mais posséder dans sa bibliothèque les dialogues célèbres composés par son maître. Or, chose étrange, de ces dialogues et de la doctrine bien connue qu'ils renferment, il ne parle pour ainsi dire qu'en passant, insistant au contraire sur une autre forme du platonisme où les nombres et les grandeurs se substituent aux idées.

La majeure partie du livre de M. Robin est en effet consacrée à recueillir et à discuter les innombrables textes relatifs à ce pythagorisme renouvelé, qui nous est présenté d'ailleurs bien moins comme une rupture avec le platonisme primitif que comme son évolution naturelle. Voilà ce qu'il m'est difficile d'admettre, de même que l'orientation néoplatonicienne imprimée ici aux notions fondamentales du système. Il y a plaisir en revanche à voir l'auteur, sur presque tous les points, prendre la défense de Platon contre ce qu'il y a de peu bienveillant ou de mal fondé dans les critiques d'Aristote.

Faut-il ajouter que lorsqu'au sortir de la lecture de ce volume on se remet à feuilleter le *Phédon* ou le *Théétète*, on éprouve quelque chose de la satisfaction du voyageur qui se repose de l'aridité du désert dans une fraîche et délicieuse oasis. Et de cet ennui M. Robin, je le répète, n'est nullement responsable : rendons-lui cette justice qu'il n'a rien négligé pour jeter un peu de lumière au milieu d'un tel labyrinthe d'obscurités.

— La seconde thèse est destinée à fixer la place qu'occupe en fait la théorie de l'amour dans la philosophie de Platon. Ici, nous reprenons pied sur un terrain à la fois plus intéressant et plus solide.

Un premier chapitre (p. 3-52) expose cette théorie d'après les trois dialogues principaux où elle apparaît, à savoir le *Lysis*, le *Banquet* et le *Phèdre*, analysés avec une sage méthode. Le second (p. 53-120), qui eût été, ce semble, mieux placé en tête du volume, étudie avec un luxe d'érudition inouï la succession chronologique probable de ces trois compositions. Il plaît à M. Robin de considérer la pensée du *Banquet* comme la continuation de celle du *Lysis*, et la pensée du *Phèdre* comme l'approfondissement de celle du *Banquet*. A l'entendre, le *Phèdre* serait postérieur non seulement à la *République*, mais au *Timée* (p. 113). « Je ne me dissimule pas, écrit-il dans un autre passage, ce qu'il y a de révolutionnaire dans une telle conclusion ». Le mot n'a en effet rien d'excessif. — Enfin le troisième chapitre, de beaucoup le plus étendu et le plus important (p. 121-225), contient une interprétation très personnelle de l'amour platonicien, principe à la fois de moralité et de connaissance et condition de la réminiscence; et l'ouvrage se termine par ces lignes, qui trouveront infailliblement des contradicteurs : « En résumé, c'est une expression du caractère dynamiste et synthétique de la doctrine de Platon, non moins qu'une manifestation de ses tendances intellectualistes et mathématiques ». Le fameux σὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ du grand philosophe athénien ne va pas jusque là.

C. Huit.

Traité pratique d'élevage et d'entraînement du cheval de course, par PAUL FOURNIER [Ormonde] et V. DURET. Paris, Lucien Laveur, 1908, gr. in-8 de XI-480 p., avec 54 illustrations. — Prix : 25 fr.

Dans un précédent ouvrage publié par la même maison d'édition, M. Paul Fournier a étudié l'hygiène, les croisements, l'alimentation du *Pur Sang*, et nous avons signalé les théories nouvelles qui s'en dégagent.

Le même écrivain spécialiste, en collaboration avec le directeur du célèbre haras de Jardy, donne le complément nécessaire de ses précédents travaux en faisant connaître, avec de minutieux détails, les méthodes d'élevage et d'entraînement du cheval d'hippodrome.

L'élevage du pur sang n'est guère pratiqué qu'en vue des champs de courses; il faut donc que tous les efforts de l'éleveur convergent vers le but de produire des animaux vigoureux et d'une extraordinaire résistance.

La première partie de l'ouvrage contient une série de chapitres ayant trait à l'installation d'un haras, aux herbages et prairies, à la conservation du fourrage, à l'alimentation minérale, à l'albuminoïde phosphoré; des notions précises sont données sur la monte, la fécondation, les moyens de combattre la stérilité des juments, les précautions à prendre au moment de la mise-bas.

L'art de faire courir, le fonctionnement de l'établissement d'entraînement, le dressage du yearling, les procédés anglais et américains pour arriver au poteau sont traités dans la deuxième partie.

Un dernier chapitre est consacré au code des courses; il sera utilement consulté par toutes les personnes ayant à remplir un rôle, au pesage, à l'arrivée, dans la tribune des commissaires, et initiera les profanes au vocabulaire spécial des courses. Après l'avoir lu, on connaîtra les exactes définitions des forfaits, handicaps, qualifications, prix à réclamer, etc.

L'ouvrage de MM. Fournier et Duret, très soigneusement édité, est orné de cinquante-quatre illustrations. ROGER LAMBELIN.

Utilisation à la ferme des déchets et résidus industriels, par J. FRISCH. Paris, L. Laveur, s. d., in-12 de VII-240 p. avec fig. (Collection *L'Agriculture au XXe siècle*). — Prix : 2 fr.

Utilisation des débris d'animaux et déchets de boucherie, par R. LEZÉ. Paris, Amat, 1907, in-12 de 289 p., avec 40 grav. — Prix : 3 fr

Ces deux ouvrages ont en somme un but commun: étudier ce qu'on peut, en agriculture, tirer encore des déchets ou résidus de tous les animaux ou matières ayant été d'abord employés pour des usages plus importants. Ne rien laisser perdre, dit le cultivateur industrieux, comme la ménagère dira que, dans son intérieur, il ne faut rien rejeter sans motif bien établi.

Le livre de M. Lezé s'occupe des déchets des animaux, celui de M. Fritsch des déchets et des résidus industriels. Si celui-ci a plus particulièrement leur utilisation à la ferme et dans la culture même, celui-là montre de plus ce qu'on en peut tirer également dans d'autres industries, et bien qu'en s'occupant chacun des déchets, d'origine plutôt différente, sur certains points cependant ils se rencontrent et se coudoient. Le livre de M. Fritsch est divisé en chapitres distincts dont les premiers, sinon les principaux, sont consacrés aux résidus de la distillation des betteraves, des maïs et pommes de terre, des drèches sortis de la fabrication de la bière. La vinification, la cidrerie, la sucrerie surtout et la féculerie laissent beaucoup de déchets après leur principale opération. Que l'on parcoure les autres industries, on utilise tout; la tannée, ce qui provient de la fabrication des gaz, les déchets divers enfin trouvent leur utilisation dans mille occasions que l'auteur indique et qu'il approfondit. Il n'en est pas autrement dans ce qui reste des animaux lorsqu'on les a employés pour le service de l'homme. Qu'on utilise leur force, qu'ils servent à la traction et plus souvent encore à la nourriture de l'homme, on n'en a pas fini avec toutes leurs utilités : ils rendront, même après leur abattage, bien des services. On ne se doute pas souvent de tout ce qu'on a encore à en tirer. Leurs dépouilles peuvent être employées : la laine des uns, la fourrure des autres, la peau, les poils, les os, les graisses, tout sert, est utilisé et devient même l'origine et la raison d'être de nouvelles industries appelées à devenir à leur tour prospères et florissantes.

En somme, ces deux ouvrages sont remplis d'intérêt. Ils témoignent à la fois de l'esprit pratique de l'homme qui trouve l'emploi de bien des produits auxquels, à première vue, beaucoup n'attacheraient ni attention ni valeur.

G. DE SENNEVILLE.

A l'école du vrai, du beau, du divin. *Esquisses et croquis*, par l'abbé ABEL GAVEAU. Paris, Perrin, 1908, in-16 de VI-252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier titre exprime le sens général du livre, le second en indique la forme. Ce n'est pas, en effet, un ouvrage suivi, mais une série d'esquisses et de croquis, faits à l'aide de notes de voyages et d'extraits des études littéraires et artistiques de l'auteur. M. l'abbé Gaveau nous conduit tour à tour en Angleterre, pour nous faire pénétrer dans l'intimité de la résidence de campagne; à Milan, pour nous faire admirer et comprendre la magnifique cathédrale dédiée à *Marie naissante*; à Paris et dans sa banlieue, pour nous expliquer l'organisation et nous dire les bienfaits de l'admirable établissement de Saint-Nicolas, internat idéal d'enfants d'ouvriers, école d'agriculture, et surtout et

mieux encore pépinière de bons chrétiens; en Espagne, où il nous fait assister aux fêtes de Noël à Madrid, à la Fête-Dieu à Séville; dans divers musées d'Europe, où il nous explique le sens moral et les beautés artistiques de quelques tableaux qui ont particulièrement retenu son attention : *l'Averse improvisée* de Blume, *les Vierges* de Murillo, *le Convoi en Finlande* d'Edelfeldt, *le Nouveau petit Maître* de Girardet, *les Funérailles d'une jeune fille* de Gendron, *les Jugements derniers* de Michel Ange et de Pierre Cornelius. Un autre chapitre est consacré à *la Cathédrale de Chartres*, la cathédrale par excellence de la Sainte Vierge, un autre à *la Sainte Vierge d'après Dante*, un autre aux *Chèvres de la Fontaine*, enfin un dernier à *Nos chers morts*. Et c'est à peu près tout ce qu'on trouve dans ce joli livre, fait de fragments, mais tous animés d'une belle inspiration chrétienne, et nous aidant à mieux comprendre et goûter les leçons du vrai, du beau et du divin. C'est le livre d'un artiste et c'est le livre d'un prêtre, où la jeunesse chrétienne trouvera, au témoignage de l'évêque de Périgueux, « une saine et délicieuse récréation de l'esprit, un repos du cœur, un aliment savoureux à sa foi ». Je ne saurais lui faire un meilleur compliment.

ÉDOUARD PONTAL.

LITTÉRATURE

La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'ESTIENNE JODELLE, sieur DU LYMODIN, publiées sur les éditions originales et augmentées de pièces rares ou inédites, avec une notice de Guillaume Colletet et des notes par AD. VAN BEVER. Paris, Sansot, 1907, in-8 de 270 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Pour heureuse et louable que soit l'intention de M. Van Bever de publier par fragments l'œuvre des poètes de la Pléiade, la réalisation n'en offre pas moins, pour ce qui regarde Jodelle, quelques sujets d'étonnement. Certes, M. Van Bever ne cherche pas à nous faire prendre le change sur la valeur de son poète, il ne nous dissimule pas que des contemporains indulgents comme Pasquier concluaient « qu'ils ne sauraient se persuader que la mémoire du nom de Jodelle ne se perde en l'air, comme celle de ses poésies qui semblaient être dès ce temps-là déjà mortes, » qu'un érudit complaisant comme son biographe Colletet disait : » « Je me suis quelquefois contraint à le lire, et j'ai tâché de trouver quelque chose d'agréable en ses écrits, pour ne le point tant mespriser, comme je fais, » qu'un compagnon d'armes enfin comme Ronsard a dit souvent « qu'il eût désiré, pour la mémoire de Jodelle, que ses œuvres eussent été données au feu, au lieu d'être mises sur la presse. » M. Van Bever ne se fait donc pas lui-même d'illusion sur l'intérêt de pure curiosité documentaire que peut susciter l'œuvre de Jodelle. Cependant certains considérants

des choix qu'il y fait ont de quoi surprendre. « Les pièces tragiques, dit-il, ces ouvrages caducs, au style ampoulé et solennel, ne nous ont pas paru offrir un si vif intérêt que nous les reproduisions. » — « La Comédie d'Eugène, par contre, ne saurait inspirer un tel jugement; c'est une des œuvres les plus spirituelles de notre Théâtre comique ». Alors pourquoi ne pas la reproduire?

Il ne rentrait pas dans les intentions de M. Van Bever de nous donner de sa main une biographie de Jodelle. Il a préféré emprunter celle de Colletet, et l'accompagner de notes, intéressantes et substantielles souvent, mais qui, parfois aussi, ne font qu'ajouter au vague dans lequel nous apparaît la figure du poète. Colletet, par exemple, sur la foi de Ronsard le fait naître à Paris, d'une famille parisienne; M. Van Bever répond en note : « Il est fort douteux que Jodelle soit d'origine parisienne : des historiens locaux le font naître, au contraire, en 1532, au Lymodin, dans la Brie. » Mais M. Van Bever ne nous fait part d'aucune référence, non plus que d'aucune des raisons de ces historiens locaux. Si bien que nous sommes plus incertains sur ce point qu'avant de le lire.

Le texte même des poésies donné par M. Van Bever appelle peu de réflexions; faisons-lui cependant remarquer que certaines fautes d'impression déparent fort quelques pièces du recueil, et ne craignons pas d'affirmer, à l'encontre de Pierre de l'Estoile, que les trois « sonnets affichés en plusieurs endroits de Paris, le jeudi 28 août 1572, IVe journée après le massacre de la Saint-Barthélemy », comptent certainement parmi les meilleures productions du poète.

HENRI LONGNON.

Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne, par PIERRE VILLEY. T. I. *Les Sources et la chronologie des « Essais »*. T. II *L'Évolution des « Essais »*. Paris, Hachette, 1908, 2 vol. in-8 de x-422 et 376 p. — Prix : 20 fr.

Les Livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne, *contribution à l'étude des sources des « Essais », suivie d'un Appendice sur les traductions françaises d'histoires anciennes utilisées par Montaigne*, par le même. Paris, Hachette, 1908, in-8 de 261 p. — Prix : 6 fr.

Ces gros volumes — thèses de doctorat — marquent une date dans l'histoire de la critique de Montaigne. Venu après tant d'autres pour étudier la méthode du moraliste, M. Pierre Villey aborde les idées de Montaigne non pas comme un système une fois fixé, mais en suivant leur développement dans le temps et leur vivante évolution. Il ne s'est pas borné à distinguer les trois éditions de 1580, 1588 et 1595. Il a entrepris un travail singulièrement plus minutieux. Pour obtenir avec le plus de précision possible la chronologie des *Essais*, il a commencé par établir celle des *Sources* de Montaigne;

en d'autres termes, il énumère les livres où Montaigne a fait des emprunts, relève ces emprunts dans les *Essais*, et en détermine la date. Une fois en possesion de ces renseignements, et en y ajoutant les indications qu'on peut tirer d'allusions à des faits connus de l'histoire, M. Villey a établi la chronologie des *Essais*, chapitre par chapitre, en les répartissant en trois périodes principales : 1° avant 1580; 2° de 1580 à 1588; 3° de 1588 à 1592. Ce premier volume (les *Sources*) formé pour la plus grande partie par la *Table des lectures* et par la *Table chronologique des « Essais »*, constitue le plus précieux répertoire et le fondement le plus solide pour l'étude de Montaigne.

Il est heureusement complété par le travail critique (thèse complémentaire) où M. Pierre Villey a relevé les emprunts faits par Montaigne aux livres d'histoire moderne et aux traductions françaises des historiens grecs (qu'il ne lisait pas dans le texte, comme les latins). On y voit que la curiosité de Montaigne se portait non seulement vers les chroniques françaises, italiennes ou espagnoles, mais encore vers les descriptions des mœurs du Nouveau Monde et de l'Extrême-Orient. Montaigne du reste consultait les historiens dans les dispositions du moraliste, plus soucieux de vérité psychologique que de vérité historique.

Le second volume de la thèse principale (*l'Évolution*) est l'étude même, à la lumière de la chronologie précédemment établie, du développement de l'œuvre de Montaigne. Voici, à peu près, comment l'auteur le conçoit. Lorsque Montaigne commence à écrire les *Essais* (vers 1572-1574), il ne fait rien de particulièrement original : il se range simplement parmi ces nombreux vulgarisateurs d'idées morales empruntées à l'antiquité, ces compilateurs de sentences, d'apophtegmes et d'exemples, qui pullulent à cette époque. Ses premiers essais sont impersonnels. Il compile, lui aussi, les adages empruntés aux anciens. Un certain « stoïcisme éclectique » domine chez lui; mais selon M. Villey, c'est une conviction toute littéraire, encore qu'elle contribue à donner à l'œuvre « une certaine tonalité morale ». Bientôt, peu à peu, transparaît la personnalité de Montaigne. Elle se manifeste par une considération toute personnelle des questions morales du point de vue de l'expérience individuelle; par l'épanouissement croissant du moi dans l'œuvre, enfin par le goût du libre examen. La crise intellectuelle qui a produit l'*Apologie de Raimond Sebond* conduit Montaigne à découvrir la relativité de toute connaissance humaine et spécialement celle des idées morales. Dans les *Essais*, très personnels, ceux-là, qu'il compose entre 1579 et 1588, et qui représentent l'effort de sa maturité, il est en pleine possession de sa méthode et de sa morale. Cette méthode est, selon M. Villey, comme une première épreuve de la méthode baconienne. Lorsqu'il a reconnu le caractère

essentiellement relatif des notions morales, Montaigne se cantonne dans le domaine des faits; et, dans ces limites, il fait effort pour réorganiser la pratique humaine, en dehors de toute autorité et de toute révélation religieuses, tout en demeurant, toujours en vertu du même attachement au fait infiniment respectueux de la tradition, conservateur en religion et en politique. Son amour du fait le conduit à préférer à toute morale idéaliste, particulièrement au stoïcisme, une morale réaliste qui consiste, non pas à vaincre la nature, mais à la bien connaître et à utiliser ses mouvements en les dirigeant, à bien comprendre la vie, de manière à jouir de ses biens et des plaisirs de l'honnête homme.

Dans les dernières années (1588-1592), Montaigne conserve les mêmes maximes. Les modifications qu'il introduit dans les *Essais* ne changent pas le fond de la doctrine. Dans ses additions, très nombreuses, se marque autant que jamais l'influence de ses lectures, au point que Montaigne semble revenir à sa manière érudite et livresque du début. Mais c'est surtout à la forme des *Essais* que cet artiste de style donne désormais ses soins.

La doctrine morale qui se dégage de cet exposé successif et historique des idées de Montaigne ne diffère pas beaucoup, dans l'ensemble, de celle qui résulterait de l'exposé philosophique et logique des mêmes idées. La conformité des résultats prouve que chacune des deux méthodes a ses bons côtés. Celle de M. Villey a le mérite de présenter les *Essais* dans une étroite liaison avec la vie du moraliste. D'origine plus récente, elle n'avait encore jamais été appliquée avec ce détail et cette précision. Avec beaucoup de finesse, M. Villey nous fait suivre, par exemple, les variations de la pensée de Montaigne au sujet du stoïcisme, ou de la préparation à la mort. Peut-être suppose-t-il Montaigne plus conscient de son empirisme qu'il ne l'était en réalité lorsqu'il rapproche sa méthode de celle de Bacon ? On ne voit pas non plus volontiers apparier Montaigne avec Rousseau, sous prétexte qu'ils ont tous deux conseillé de prendre la nature pour guide. Ce mot de nature recèle tant d'obscurité ! Il semble que Montaigne le précise singulièrement par son recours à la coutume et à la tradition : et dans un sens d'où s'éloigne fort Jean-Jacques. Quoi qu'il en soit, et s'il est permis de différer de M. Villey sur tel détail d'appréciation ou telle conclusion, on ne peut que rendre hommage à la souplesse intelligente de sa méthode, au consciencieux labeur de recherches qu'elle suppose, méritoire en tout cas, mais singulièrement chez un auteur qui, privé du secours de la vue, a eu besoin, pour le mener à bien, d'une volonté de travail peu commune. LOUIS COQUELIN.

Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales, par le R. P. LONGHAYE. T. V. Paris, Retaux, 1908, in-18 de XII-318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec ce volume, le dernier, si je ne me trompe, du bel ouvrage du P. Longhaye sur la littérature du XIXe siècle, s'achève la partie la plus originale et la plus neuve de cet ouvrage, celle consacrée aux *Écrivains catholiques après 1830*. Dans le précédent volume, l'éminent auteur avait tiré hors de pages, pour leur consacrer de longues études, les trois plus grands écrivains ou orateurs catholiques de cette période: Montalembert, Louis Veuillot et Lacordaire. Il achève aujourd'hui la tâche si brillamment commencée en nous parlant tour à tour de quelques grands évêques, de deux orateurs politiques marquants, des historiens catholiques, enfin d'un poète. Les grands évêques sont Mgr Parisis, Mgr Gerbet, Mgr Plantier, Mgr Freppel évêque (il sera question plus tard de l'orateur politique), le cardinal Perraud, et, comme mis à part, et traités avec l'ampleur que demandaient leur influence et leur mérite, Mgr Dupanloup et Mgr Pie, près duquel l'auteur a fait une place à son illustre auxiliaire Mgr Gay. Le Père Gratry a aussi son chapitre spécial, et par l'influence qu'il a exercée, on peut dire que ce grand excitateur d'âmes l'a mérité. Les deux orateurs politiques sont Mgr Freppel et M. le comte de Mun, fort dissemblables, mais tous deux de haute taille. Autour d'Ozanam, se groupent les historiens catholiques, qui occupent une place si honorable parmi les historiens du siècle dernier. Et le poète enfin, mis à part des autres, parce qu'en dépit de quelques erreurs des débuts, il fut vraiment un poète catholique : c'est Victor de Laprade. Sur son nom le livre s'achève, et je ne suis pas sûr vraiment qu'il méritât cet honneur.

En donnant une si large place, dans son histoire littéraire du XIXe siècle, aux écrivains purement catholiques, le R. P. Longhaye a comblé une grave lacune des histoires officielles, dont les auteurs, par étroitesse d'esprit, par manque de goût et aussi sans doute par ignorance, ont affecté d'oublier quelques-uns des plus grands écrivains français du siècle dernier. Puissent-ils profiter de la leçon que le P. Longhaye leur donne avec autant de courtoisie que de talent et de compétence ! Leçon de stricte équité, dont les lettres françaises, à défaut des pédants, qui peut-être ne sauront ni ne voudront la comprendre, tireront un sérieux profit.

L'histoire littéraire ainsi comprise, n'a pas seulement l'avantage d'être plus complète et plus compréhensive que l'histoire officielle, elle monte à la hauteur de la grande histoire, car elle devient l'histoire générale des idées. De fait, cette histoire littéraire de la France catholique est comme la synthèse de l'histoire religieuse de la France, et projette sur le XIXe siècle de décisives clartés, nécessaires à qui veut

le pénétrer et le bien comprendre. La question religieuse est au fond de tous les événements contemporains, et comment y voir clair, si l'on affecte d'ignorer ceux qui en ont le mieux parlé, avec le plus de compétence, le plus d'éclat et le plus d'autorité? On devine, par ces indications, les réels services que l'on peut attendre d'un livre comme celui du R. P. Longhaye, où est condensée la substance de toutes les grandes œuvres chrétiennes de notre temps. On y trouve une série de portraits, tous remarquables, quelques-uns vraiment achevés. C'est une œuvre où le P. Longhaye a mis le meilleur de son talent, de sa foi et de son cœur. ÉDOUARD PONTAL.

Sur quelques idéalistes. *Essais de critique et de morale*, par HENRY GAILLARD DE CHAMPRIS. Paris, Bloud, 1908, in-16 de 285 p.— Prix : 3 fr. 50.

A la maladresse du titre, à l'inégalité du bouquet, où, entre une bonne étude de 80 pages sur Alfred de Vigny et un suffisant article de 30 sur Sully Prudhomme, se glisse le compte rendu d'un éphémère livre de polémique signé J. Sageret, aux opinions encore trop souvent impersonnelles, quoique d'ailleurs parfaitement sincères, à l'admiration éperdue pour quelques contemporains illustres ou notoires, tels Brunetière et M. Henry Bordeaux, on sent le livre de début, toujours un peu pressé d'éclore. Si encore il passait au travers de ces pages un souffle de jeunesse ardente à la bataille littéraire, et, puisque M. Gaillard est moraliste chrétien, une généreuse impatience de fustiger tant de malfaiteurs de la plume ou de venger tant de bons ouvriers méconnus ! Si l'on sentait un tempérament d'écrivain original et qui a le diable au corps !... Mais on a plutôt l'impression d'un esprit sage, sérieux, déjà doctoral. Alors peut-être était-il meilleur, pour avoir plus d'autorité, d'attendre un peu, de laisser tomber l'éphémère, d'ordonner le reste, d'en faire, en y mettant de l'unité, un livre utile.

Car, je le répète, la plupart de ces morceaux ne sont pas sans valeur et peuvent servir. M. Gaillard a une méthode de critique que je crois la seule juste. « Chez tout écrivain, dit-il, j'ai recherché le moraliste, préférant à des discussions formelles des analyses de sentiments, des exposés de doctrines et des études d'âmes ». Or, « comme aucun moraliste ne peut, qu'il le veuille ou non, se désintéresser du problème divin », sans faire de la critique confessionnelle, et sans négliger les questions de forme, il s'est donc sagement appliqué à scruter, avec intelligence et méthode, le fond des consciences. De là, l'étude pleine de sympathie du pessimisme religieux de Vigny et de Sully Prudhomme, un chapitre excellent sur le dilettantisme de M. Jules Lemaître qui fut à base de bonté, voire d'esprit chrétien; de là, les pages, moins docu-

mentées et moins solides, mais intéressantes encore, sur la *Philosophie religieuse de J.-J. Rousseau*, sur l'apostolat *M*nde. *Brunetière, orateur national et chrétien*... S'il n'y a pas là tout à fait de quoi constituer un maître livre, il y a de quoi fonder le crédit d'un bon critique.

GABRIEL AUDIAT.

Shakespeare's Sonnets and A Lover's Complaint, with an Introduction by W. H. HADOW. Oxford, Clarendon Press, 1907, in-16 carré cartonné, de XXIII-103 p. — Prix : 6 fr. 25.

On connaît la *Tudor and Stuart Library*, cette charmante collection où, avec une scrupuleuse fidélité, en caractères antiques et sur beau papier,sont réimprimés les livres rares du XVIe et du XVIIe siècle anglais, ou bien publiés des manuscrits inédits du même temps. Voici, dans cette collection, les sonnets de Shakespeare reproduits avec la *Complainte de l'Amante*, d'après le fac-similé donné par M. Lee de l'édition princeps de 1609; texte, orthographe, ponctuation n'ont été modifiés qu'aux rares endroits où l'original était évidemment fautif et la correction à faire certaine, toutes ces modifications étant d'ailleurs soigneusement notées. Dans l'Introduction, M. Hadow donne une bonne analyse des sonnets et indique sommairement les controverses auxquelles ont donné lieu ces célèbres et énigmatiques poèmes. Tenant le milieu entre ceux qui en acceptent et ceux qui en nient le caractère autobiographique, il propose d'y voir un dramatique et très libre développement d'une donnée réelle. « Que les événements se soient passés comme ils sont ici exposés n'est pas chose croyable. Nul homme, pas même Shakespeare, n'a jamais montré l'infatigable patience par où la scène s'ouvre; nul homme, et Shakespeare moins que tout autre, n'a jamais sombré dans la dégradation par où elle se ferme. » Déclarations bien absolues, semble-t-il; l'étrangeté des sonnets, l'ignorance complète où nous sommes des circonstances où ils furent composés, le peu qu'après tout nous savons de Shakespeare lui-même, tout interdit d'être trop catégorique et d'exclure, comme d'affirmer, aucune explication. Sur le sens des sonnets, sinon sur leur mérite littéraire, on disputera longtemps encore, mais qui voudra les relire et les étudier à loisir se servira avec plaisir de cette réimpression, aussi élégante qu'elle est sûre. A. BARBEAU.

Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre, par M. DUGARD. Paris, Colin, 1907, gr. in-8 de 418 p. avec 3 phototypies. — Prix : 7 fr. 50.

Aucun philosophe, aucun prédicateur religieux n'a, en Amérique, agi sur les esprits et sur les âmes de façon aussi profonde qu'Emerson. Carlyle, en 1841, n'exagérait guère en lui écrivant qu'il ouvrait dans son pays une nouvelle ère et son souffle flotte encore plus ou moins

impondérable et subtil dans toute l'atmosphère spirituelle du Nouveau Monde. Rien de plus déconcertant, cependant, au premier abord et même après étude, que cet étrange et incomplet génie; rien de plus insaisissable que cette pensée ondoyante et comme fluide, de moins cohérent que ces séries d'aphorismes éloquents, vagues et fragmentaires toujours, contradictoires quelquefois. A cette révélation nébuleuse et confuse, les interprètes n'ont pas manqué; malheureusement leurs explications, comme les jugements des critiques, sont étrangement discordantes; plusieurs, et ceux-là parmi les plus chauds disciples d'Emerson, ont même regardé comme une profanation l'idée de réduire en propositions logiques ce qui est pour eux oracle vivant et prophétie. Plus hardi que ceux-ci, attribuant le désaccord de ceux-là à une étude insuffisamment approfondie, l'auteur (ou *l'authoress* ?) du présent ouvrage s'est placé en face de l'œuvre entière d'Emerson, en a diligemment confronté toutes les parties en les éclairant les unes par les autres, a dégagé enfin de ce chaos apparent les traits fondamentaux, sans cesse interrompus et voilés, mais qui reparaissent et sont repris obstinément partout. Voilà dessinée enfin, on peut le dire, la courbe entière dont on n'apercevait jusqu'ici que des arcs inachevés. La personne d'Emerson ne pouvant se séparer de son œuvre, un premier chapitre, en deux sections qu'il eût peut-être convenu de fondre, narre brièvement la vie et définit le caractère du « sage de Concord ». Puis vient un excellent exposé des idées générales d'Emerson, de sa méthode (la connaissance intuitive opposée à la tradition et à la connaissance rationnelle), de ses opinions sur le principe de l'univers, les origines, la liberté, l'immortalité. Une doctrine nouvelle de la vie morale découle de cet ensemble de croyances, sorte de théisme ou de panthéisme mystique (car on y peut voir l'un ou l'autre, et peut-être l'un et l'autre), où se marient plus ou moins harmonieusement les enseignements de Platon et ceux de Proclus, la philosophie allemande et le bouddhisme, la théologie hindoue et l'Évangile, l'agnosticisme et la foi. Comment cette nouvelle morale doit transformer la vie individuelle, la vie domestique, la société, la religion, c'est ce qui importe le plus dans le « message » d'Emerson, qui est prédication bien plutôt que métaphysique; c'est aussi ce que l'auteur déduit des écrits divers du maître et place dans un ordre méthodique. Vient ensuite, dans un court chapitre, la critique du système, critique très sympathique malgré certaines réserves. Du point de vue chrétien, qui n'est pas celui de l'auteur, on jugerait moins favorablement une doctrine qui ruine consciemment la religion révélée pour y substituer un idéalisme vague; du point de vue purement philosophique, on serait moins indulgent à cette faiblesse relative des facultés de raisonnement

qu'Emerson lui-même reconnaissait chez lui. Mais, si l'on reste peut-être plus froid envers Emerson que son interprète, si l'on ne suit pas celui-ci dans toutes les opinions religieuses ou philosophiques qu'il exprime ou laisse entrevoir, il convient de le louer grandement d'avoir mené à bien une tâche singulièrement délicate et difficile. Nul ouvrage avant celui-ci n'avait donné une idée à beaucoup près aussi nette, exacte et complète d'un caractère et d'une pensée qui ont l'un et l'autre compté parmi les forces spirituelles de la jeune Amérique.

A. Barbeau.

Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, de 1815 à 1830, par Julien Luchaire. Paris, Hachette, 1906, in-8 de xvii-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage se compose de deux parties bien distinctes.

Les cinq premiers chapitres sont une étude assez documentée, mais qui aurait pu, semble-t-il, être poussée encore plus à fond, de l'évolution de l'esprit public en Toscane, à l'époque de la Restauration. Après avoir indiqué quelles étaient « les conditions de la vie intellectuelle » à Florence, à la suite du rétablissement de l'ancien régime, et très heureusement déterminé quelles sont « les grandes influences » qui agissent alors sur l'opinion, M. Luchaire consacre tout un chapitre, et non l'un des moins neufs de son livre, à « l'importation » et à « la production intellectuelles ». Qu'écrit-on en Toscane, entre 1815 et 1830? et qu'y lit-on? Les registres de la censure ont fourni la réponse à la première de ces questions, et les catalogues des libraires du temps, la réponse à la seconde. Puis, et nous arrivons au cœur même du sujet, M. Luchaire nous introduit, en quelque sorte, dans la société littéraire de Florence; à Florence se rencontrent, vers cette époque, Giordani, Leopardi, Niccolini, Colletta, Gino Capponi, qui pour nous représenteront, les uns le « nationalisme », les autres le « libéralisme »; avec M. Luchaire, nous saisissons, dans les drames de Niccolini, les allusions ou tout au moins les tendances politiques, nous suivons Colletta dans l'élaboration de sa frémissante histoire de Naples, nous assistons à la création et aux transformations successives de la célèbre revue l'*Antologia*.

Jusqu'ici, nous n'avons pas quitté la Toscane; les trois derniers chapitres ne nous donneront plus que rarement l'occasion d'y revenir. Il semble que, dans cette seconde partie, le livre ait un peu changé de caractère; de l'étude d'un milieu un peu particulier, nous passons à l'analyse de deux grands courants d'idées : « moralisme » et « pessimisme »; il ne s'agit plus de Florence seulement, mais de toute l'Italie en général. Cette réserve faite sur le plan, qui peut-être semblera à quelques-uns un peu restreint, mais que d'autres, dont nous sommes,

trouveront plutôt trop vaste, il y aurait beaucoup à louer dans ce livre, qui témoigne de remarquables qualités de finesse et de pénétration; et si les derniers chapitres nous paraissent nuire, dans une certaine mesure, à l'unité et à l'harmonie du livre, du moins y trouvera-t-on sur l'évolution catholique de Manzoni et sur le pessimisme de Léopardi, des pages excellentes.

En résumé, l'auteur a su montrer comment, malgré la diversité et l'incertitude des doctrines, la poésie lyrique, avec Leopardi et avec Manzoni, le drame, avec Niccolini, l'histoire, avec Colletta, le roman, avec Manzoni encore et Guerrazzi, l'autobiographie, avec Silvio Pellico, se trouvaient concourir à un même but : la formation d'un esprit nouveau, d'où devait sortir l'Italie moderne. Et par là, son livre ne contribuera pas peu à faire mieux connaître les origines intellectuelles, religieuses et philosophiques du Risorgimento. L. Auvray.

HISTOIRE

Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire (24e fascicule de la Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris). Paris, Alcan, 1908, gr. in-8 de 142 p. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume de Mélanges contient deux travaux. Le premier est une édition critique des chapitres I à XXXVIII de la chronique de Pierre de Vaux-Cernai, établie par les élèves de M. Luchaire, sous sa direction. Il est inutile d'insister sur l'extrême intérêt que présente ce texte pour l'histoire de l'albigéisme; on ne le lisait jusqu'à présent que dans des éditions défectueuses; il faut se féliciter de voir paraître une édition nouvelle dans des conditions qui offrent toute garantie d'exactitude scrupuleuse.— La deuxième partie est un essai de M. Fazy sur Amat, évêque d'Oloron (1094?-1089), puis archevêque de Bordeaux (1089-1101). Ce personnage (à distinguer d'Aimé de Mont-Cassin, auteur de l'*Histoire des Normands* avec lequel on l'a quelquefois confondu) a rempli, dans diverses parties de la France et en Espagne, sous les pontificats de Grégoire VII et d'Urbain II, toute une série d'importantes légations. Il est un exemple de ces agents pontificaux dont le rôle fut alors si considérable, et qui assurèrent, dans la mesure du possible, le triomphe des idées grégoriennes. Si les traits de son caractère échappent à l'histoire, M. Fazy a du moins constitué sa biographie exacte sur la base de *régestes* très soigneusement dressés.

É. J

Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108), publié sous la direction de M. d'Arbois de Jubainville, par M. Prou. Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4 de CCL-567 p. avec 8 planches. — Prix : 30 fr.

Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (954-987), publiés sous la même direction par Louis Halphen et Ferdinand Lot. Paris, C. Klincksiek, 1908, in-4 de LV-229 p. avec 2 planches. — Prix : 15 fr.

Ces deux volumes sont les premiers d'une nouvelle série in-4 publiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sous le titre : *Chartes et Diplômes*, titre regrettable, mais admissible en somme, car il serait difficile de renoncer à présent à ce vieux mot de *diplôme* dont ne se sont jamais servis les Carolingiens.

— Le livre de M. Prou est bien ce que l'on attendait du savant professeur de l'École des chartes, qui a rendu tant de services déjà à la science par ses nombreuses publications paléographiques et diplomatiques. Il y a, dans ces huit cents pages, une somme d'érudition inouïe. Il faut mettre ce volume dans les mains de tous nos jeunes érudits. Ils y prendront une excellente leçon d'ordre, de méthode, de travail consciencieusement et intelligemment poursuivi. Chaque texte est précédé d'une analyse. Puis vient l'indication des sources : l'original d'abord, qui est seul utilisé quand il existe, les sources manuscrites utiles, les sources manuscrites inutiles, qu'il était bon en effet de signaler pour montrer qu'on les a connues, puis les sources imprimées utiles et inutiles, toutes confondues dans un même paragraphe, ce qui est peut-être une erreur, et enfin les mentions. Signalons en particulier la table alphabétique des matières due en partie à la collaboration de M. Longnon. Cette table est un chef-d'œuvre que devront désormais consulter tous les médiévistes, et qui ne peut être comparée comme valeur et comme utilité qu'à la table du *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* de l'éminent M. L. Delisle. A la suite de la table, M. Prou nous donne des fac-similés des monogrammes de Philippe Ier. Hélas ! que ne donne-t-il plutôt des fac-similés de tous ses originaux ? L'avenir est si noir, si incertain, les archives provinciales sont si insuffisamment gardées que tous les amis des vieux souvenirs locaux regretteront certainement cette lacune.

— Les éloges adressés à M. Prou doivent l'être également à son excellent disciple M. Halphen. Les diplômes de Lothaire et de Louis V sont beaucoup moins nombreux que ceux de Philippe Ier ; mais a critique en était extrêmement difficile et M. Halphen a su en venir à bout avec une extrême habileté et la plus grande prudence.

R. G.

Anecdotes anciennes de la Cour de France sous le règne de Louis XV, par FRANÇOIS-VINCENT TOUSSAINT. Texte original publié, pour la première fois, avec une notice sur Toussaint et des annotations par PAUL FOULD. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de CXXXI-350 p. — Prix : 7 fr. 50.

Qui connaît aujourd'hui François-Vincent Toussaint? Qui connaît son ouvrage sur *les Mœurs*? Et cependant François-Vincent Toussaint a été un instant un homme célèbre et son ouvrage sur *les Mœurs* a eu un énorme succès. « Un seul exemplaire, écrivait Barbier, passe dans cinquante mains; chacune de demander: Avez-vous lu *les Mœurs*? C'est un des épisodes de la guerre entreprise au XVIIIe siècle par les philosophes contre la religion: quoique Toussaint allât moins loin que Diderot et Helvétius, puisqu'il se proclamait déiste, il attaquait les principes essentiels du christianisme. « Il n'est personne, disait l'avocat du Roi, M. d'Ormesson, qui ne soit révolté de l'irréligion qui y règne — dans ce livre — et même du style satirique par lequel on a cherché à intéresser les lecteurs ». L'ouvrage fut condamné à être lacéré et brûlé comme contraire aux bonnes mœurs. Toussaint collabora aussi à l'Encyclopédie, publia des traductions de romans anglais, puis il se retira à Berlin, où Frédéric II l'attira et lui donna place dans son Académie des sciences; il y mourut en 1772. S'il faut en croire Thiébault, il y serait mort chrétiennement.

Il avait publié aussi en 1745 des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*. L'ouvrage était anonyme et on l'attribua à divers auteurs, à Mme de Vieuxmaisons, à La Beaumelle, au chevalier de Rességuer, à Antoine Puquet, qui fut arrêté et mis à la Bastille, à Voltaire même, à d'autres encore. En réalité, il était de Toussaint, et M. Paul Fould en a découvert le manuscrit à la Bibliothèque nationale sous le titre d'*Anecdotes curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV*, par Toussaint, auteur des *Mœurs*. Il n'y a donc pas à s'y tromper et le manuscrit a un autre avantage fort important : il donne les noms vrais des personnages jusque-là dissimulés sous des pseudonymes persans plus ou moins transparents. C'est une série de portraits, pas toujours bienveillants, un peu chargés, mais piquants, avec des considérations sur l'histoire et la politique du gouvernement de Louis XV, depuis son avènement et la Régence, jusqu'au milieu de la guerre de la Succession d'Autriche, la maladie du Roi à Metz et la mort de la duchesse de Châteauroux. L'histoire aura certainement à y puiser.

M. Paul Fould, qui a découvert et qui publie ce manuscrit en a d'abord donné une édition de grand luxe, il en offre aujourd'hui une édition plus abordable qu'il a fait précéder d'une très complète et très curieuse notice sur l'auteur; nous l'en remercions.

M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812, par le marquis Louis-Joseph-Amour de Bouillé; publiés pour la Société d'histoire contemporaine par P.-L. de Kermaingant. T. II. *Mai 1792-mars 1796.* Paris, A. Picard et fils, 1908, in-8 de 598 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Nous disions, à propos du tome Ier de ces Mémoires (*Polybiblion* de septembre 1907, t. CX, p. 247-248), qu'ils étaient « des plus intéressants et des plus importants qui aient été livrés au public sur l'époque de la Révolution et les années précédentes »; le tome II présente le même intérêt, principalement pour ce qui regarde la campagne de 1792 et l'expédition du comte d'Artois en vue de la côte vendéenne.

Les premiers épisodes de la campagne de 1792 ne furent que de « petites affaires », mais « où les Autrichiens, quoique avec des forces tout au plus égales, eurent toujours l'avantage;... il est permis de croire que si les Souverains eussent fait agir dès lors leurs armées avec vigueur et promptitude, surtout avec accord et bonne foi, ils eussent obtenu des résultats non moins grands, non moins décisifs et plus utiles que ceux... qu'ont produits les campagnes de 1814 et de 1815. » (II, p. 7). Mais c'étaient bien l'accord et la bonne foi qui manquaient le plus alors. Non seulement les Cours demeuraient séparées d'intérêts entre elles, mais chacune souffrait de divisions intestines. Tandis que le roi de Prusse, d'accord avec le marquis de Bouillé, voulait « brusquer l'invasion », dans le sincère « dessein de délivrer Louis XVI et de le rétablir dans toute son autorité », le duc de Brunswick, circonspect « jusqu'à la timidité », préférait « une guerre systématique et lente » : il craignait « de compromettre une réputation dont sans doute il reconnaissait intérieurement le peu de solidité, et qu'il n'a fait que perdre plus sûrement par le soin qu'il semblait prendre de la conserver ». Aussi bien « les révolutionnaires avaient formé le projet de le placer à la tête des affaires de France... Des ouvertures et même des propositions avaient été faites à ce prince dans cet objet, et, quoiqu'elles n'eussent pas été positivement accueillies par lui, ou qu'on ne leur eût pas donné toute la suite nécessaire, on peut croire qu'elles avaient fait sur son esprit une impression qui, jointe à d'autres causes qui vinrent s'y mêler, influa sur ses dispositions et sur sa conduite dans son rôle de généralissime des armées agissant contre la France... » Il existait, en outre, « dans l'armée prussienne, un parti considérable pour la France et contre cette guerre. Les chefs de ce parti étaient le prince Henri et le vieux général Möllendorf, qui, ainsi sur tous les anciens compagnons de Frédéric, déjà vieux, cassés et ne désirant que le repos, frémissaient de colère de voir les drapeaux prussiens réunis à ceux de l'Autriche ». (II, p. 4-5; 9-10). Brunswick, au nom de l'Empereur et du roi de Prusse, n'en

signa pas moins le fameux manifeste du 25 juillet, « que l'on put regarder dès lors comme l'arrêt de mort de Louis XVI » (II, p. 51). D'autre part, les émigrés ne se lassaient pas de nourrir les pires illusions : d'aucuns avaient fait retenir leurs loges à l'Opéra pour le prochain hiver (II, p. 7). L'infatuation du maréchal de Broglie, tout respectable qu'il fût par ses services passés, n'avait d'égale que la forfanterie du comte d'Artois allant jusqu'à dire au marquis de Bouillé : « Nous n'avons pas besoin de l'armée prussienne ! » (II, p. 18).

Il eût été facile de pénétrer en Alsace, « si l'on eût voulu sérieusement l'entreprendre », d'autant que la Vendée commençait à se soulever; mais la mauvaise volonté des Autrichiens immobilisait l'armée de Condé sur la rive droite du Rhin. Les alliés répugnaient, du reste, à mettre les émigrés peu disciplinés en contact avec leurs troupes réglées, quoique les compagnies de cavaliers-gentilshommes, « où chacun avait mis son amour-propre et son dernier écu à son cheval », formassent « un corps brillant qui eût pu être d'un grand poids dans une armée de vingt mille hommes de ces troupes ». Le prince de Condé n'osa passer outre : lui et les siens firent honneur par leur courage militaire à la maison royale et à la noblesse française, mais il ressemblait aussi à son ancêtre, le héros, dans la dernière partie de sa vie, par le caractère du « courtisan », qui lui faisait appréhender, non seulement d'exciter trop l'impuissante jalousie des frères du Roi, mais encore « de déplaire à la Reine, dont il savait n'être point aimé, et qui lui aurait su mauvais gré, disait-il, de la trop grande influence qu'il aurait prise de la sorte dans les affaires ». Cependant, lorsqu'on manifesta l'intention de dissoudre son armée, de même que celle des princes, ses cousins, « sa réponsse noble et ferme... et la contenance de son corps, qui faisait pressentir une courageuse résistance, imposèrent aux Autrichiens... Ce corps forma désormais une division de l'armée autrichienne... et il y soutint avec une noble constance l'éclat et la réputation de la valeur française ». (II, p. 10-12; 16; 67; 76 et suiv.; 82-85).

La place nous manque pour parler, entre tant d'autres choses, de la navrante attitude du comte d'Artois à l'île d'Yeu, si rudement, mais si justement flétrie par Charette (chap. XXXVII). A la fin de ce second volume, on voit l'auteur passer au service de Bonaparte. Son déisme, fort semblable à celui de son père, s'affirme, tristement accompagné d'hostilité contre le clergé (II, p. 421-424; 430-431). M. de Bouillé s'abaisse à parler de « la calotte » (II, p. 107), comme les pleutres de nos jours. Il se plaint avec raison de l'ingratitude des princes envers son père, envers lui-même et envers bien d'autres, mais il convient aussi de l'héritage qu'il avait fait d'une assez « mauvaise tête » (II, p. 383). Mme de Boigne (*Mémoires*, I, p. 138) le

représente « arrivant ivre dans un salon » à Londres : il avoue n'avoir pas été étranger à ce vice (II, p. 253).

Deux erreurs relevées en passant : (II, p. 70), « le baron d'Iffetal... »; l'éditeur met en note : « *Lisez de Dieffenthaler* ». Il s'agit sans doute ici d'un membre de la famille Alt, de Fribourg en Suisse, baron de *Tieffenthal* (du Val profond en français, de *Prévondavaux* en langue romande). — (p. 572, table onomastique), au lieu de « Lans-le-Bourg (Mont-*Blanc*) », lire : Mont-*Cenis*. HYRVOIX DE LANDOSLE.

Les Émigrés à cocarde noire en Angleterre, dans les provinces belges, en Hollande et à Quiberon, par RENÉ BITTARD DES PORTES. Paris, Émile-Paul, 1908, in-8 de VI-638 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ces mots, *l'Exil et la guerre*, dont l'auteur fait précéder le titre de son ouvrage, indiquent son intention d'écrire en une série de chapitres séparés l'histoire militaire de l'émigration. Il a déjà refait, après Muret, celle de l'armée de Condé; il nous présente, dans la première partie de son nouveau volume, les émigrés à cocarde noire, c'est-à-dire ceux qui combattirent au service anglais ou hollandais, de 1792 à 1795.

Ce sujet n'est pas aussi heureux que le précédent. Les condéens ont conservé, grâce au nom de leur chef, sous les cocardes qu'ils ont successivement portées, une existence à part, presque autonome; mais les émigrés qui se groupèrent en légions, parfois même en compagnies, pour combattre sous le duc d'York et le prince d'Orange, n'ont guère été que des volontaires « capitulés » dont l'histoire se fond, sans traits bien saillants, dans celle des campagnes de 1793-1794. M. Bittard des Portes a eu beau s'imposer pour règle de ne raconter que les opérations auxquelles les émigrés ont pris part, à chaque instant il doit, pour être clair, toucher aux faits généraux; de là le caractère un peu hybride de sa narration. Ce qu'on relève avec le plus de plaisir dans son étude, ce sont les détails curieux et variés sur la vie et les misères des émigrés en général, empruntés à des relations déjà connues (Neuilly, Corbehem, Tercier, etc.). A ces documents M. Bittard des Portes a joint ceux qu'il a recueillis et dépouillés dans les archives militaires de France, d'Angleterre et des Pays-Bas. Il a ainsi fait valoir le rôle, déplorable à certains égards, honorable à certains autres, que les fidèles serviteurs des Bourbons ont joué dans les armées étrangères au début de la Révolution.

La seconde partie de l'ouvrage est relative à Quiberon. L'auteur a tiré des innombrables volumes déjà consacrés à cet épisode un récit où tous les points longtemps controversés sont de nouveau discutés et élucidés, dans un sens que l'histoire impartiale ne saurait plus contester. Il faut regretter qu'à la dernière page il tourne court, et,

sur la campagne de l'île d'Yeu, nous fournisse seulement une mention de trois lignes; car ici le sujet devenait neuf, transformé en une étude psychologique sur le comte d'Artois. Pourquoi ce prince n'a-t-il pas rejoint Charette? Pour quelle part l'influence anglaise a-t-elle été dans son inertie et pour quelle part cette volonté personnelle qui l'a tenu obstinément à l'écart de toutes les entreprises périlleuses de son parti? C'est là un problème qu'on devra bien un jour aborder et résoudre.

En somme, le livre de M. Bittard des Portes, préparé et rédigé avec soin, plaira à tous ceux qui aiment à suivre, sur ses divers théâtres et dans ses péripéties infiniment variées, l'histoire de la société française à l'étranger pendant la période révolutionnaire. L. P.

Études révolutionnaires, par JAMES GUILLAUME. 1re série. Paris, Stock, 1900, in-18 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les études que M. J. Guillaume réunit en volume sont l'œuvre d'un érudit consciencieux jusqu'à la minutie, et que sa connaissance approfondie de la chronologie révolutionnaire rend, pour certaines questions, d'un rigorisme quelque peu tracassier. Je ne sais pas si le souci d'une méticuleuse exactitude ne l'amène pas à des conclusions un peu subtiles, et si la méthode critique, dont il est le défenseur, quand il s'agit des autres, ne se trouve pas gênée quand il se trouve en face d'individus ou d'institutions qui ne lui sont pas sympathiques : en ce qui concerne l'Église catholique, en particulier, il se permet quelques plaisanteries que tout le monde ne trouvera pas d'un goût très recherché.

Les deux chapitres sur l'École de Mars sont forts instructifs; les pages consacrées à Michelet et à Quinet, historiens de la Révolution, à Lakanal, prétendu organisateur de l'instruction publique, aux déboires de Fragonard au moment de la Terreur, aux relations peu amicales de Robespierre avec M.-J. Chénier sont fort intéressantes et utiles à consulter : elles sont conçues avec un visible souci de l'impartialité. La discussion sur l'hymne à l'Être suprême, chanté le 20 prairial an II, se poursuit au cours de cinq chapitres, et ce n'est qu'à la fin qu'elle se perd dans des hypothèses sans grande portée; mais au début on y trouve beaucoup de nouveau. Le morceau capital est, selon moi, le chapitre III consacré à la fête organisée à Notre-Dame le 20 brumaire an II, et qu'on a improprement appelée la Fête de la Raison; grâce à des investigations patientes et heureuses, M. Guillaume reconstitue l'origine, le programme et la portée de cette cérémonie; il rectifie toutce qui a été écrit avant lui, et il semble difficile de rien ajouter à sa démonstration aussi logique que documentaire.

J'aime moins les plaidoyers où il essaie de laver la Révolution de certains reproches que je crois encore mérités : la destruction des tombeaux de Saint-Denis, qu'elle ait été ordonnée en août ou en octobre, n'en est pas moins un acte de sauvagerie; les sentences du tribunal révolutionnnaire ne seront jamais considérées comme des actes inspirés par le souci de la justice, et, quant au calendrier scientifico-révolutionnaire inventé par de pédantesques utopistes, si M. Guillaume en prend la défense, c'est qu'il le regarde comme une machine anticléricale : dans le chapitre intitulé : *Les Sextiles de l'ère républicaine*, nous trouvons que les savants en contestaient déjà certaines bases scientifiques, et que le principe de l'intercalation d'un jour complémentaire, les années où l'équinoxe d'automne ne tombait pas le cinquième jour des sans-culottides, présentait quelques difficultés d'application; il devint évident qu'il fallait en revenir à la formule empirique du calendrier grégorien, sauf à aviser quand, au bout de trente-six siècles, l'année se trouverait trop courte d'un jour. Ce qui est amusant, c'est la conviction avec laquelle M. Guillaume foudroie les mauvais plaisants qui pensaient qu'en attendant on pouvait s'en tenir à l'ancien comput, et en général l'auteur ne paraît pas goûter les ironies, même inoffensives, qu'il trouve dans les ouvrages soumis à sa critique.

Le volume se termine par quatre lettres relatives à la création d'une « Société d'études robespierristes »; je ne les signalerais pas si ce n'avait été le début d'un conflit retentissant qui ne paraît pas en train de s'apaiser. Dans une de ses lettres, M. Guillaume expose sa manière de voir sur les hommes de la Révolution; je cite ce passage qui explique certaines parties de son livre : « Du reste, ceux à qui va ma sympathie sans réserve, dans la Révolution, ce ne sont pas les chefs de file, qui tous, par quelque côté, prêtent à la critique : ce sont les obscurs sans-culottes, c'est la grande masse populaire dont les aspirations furent, en 1793, ce que sont encore celles de ce prolétariat parisien, massacré en 1871, et qui lutte aujourd'hui, avec la même vaillance, pour l'égalité. »

P. Pisani.

Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848, par Henri Cabane. Paris, Bloud, 1908, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr.

Dans une assez longue Introduction, M. Cabane expose des idées très justes sur les relations de l'Église et de l'État pendant le règne de Louis-Philippe : il montre comment une entente presque cordiale succéda assez vite aux violences et aux tracasseries qui avaient suivi l'avènement de la branche cadette. Louis-Philippe était trop avisé et trop pacifique pour partir en guerre contre le clergé; les évêques étaient trop sages pour faire de l'opposition de parti pris à un régime qui,

par certains côtés, valait mieux que celui de la Restauration; de part et d'autre on s'entendit, sans enthousiasme.

La révolution qui éclata en février 1848 fut généralement bien accueillie par les catholiques ; la République s'annonçait tolérante et libérale; les hommes qui la dirigeaient étaient à peu près tous respectueux pour la religion; et plusieurs étaient sincèrement chrétiens. Quoi donc d'étonnant que les évêques et les prêtres aient accepté avec une visible satisfaction le régime nouveau? M. Cabane parait attacher une importance exagérée à des manifestations déclamatoires et attendries qui furent l'œuvre de quelques orateurs et de quelques naïfs; mais c'est faire injure aux hommes de 1848 que de les mettre sur le même pied que les constituants de 1790; ils n'en avaient pas la bêtise suffisante et prétentieuse; s'il se trouva quelques prêtres pour parodier ces grands ancêtres, ils forment une exception.

M. Cabane nous parle des élections de 1848, qui envoyèrent trois évêques et douze prêtres à l'Assemblée nationale; puis il analyse le rôle que ces élus ont joué au Palais-Bourbon, et il ne semble pas que ce rôle ait été bien remarquable; le plus en vue était Lacordaire, mais il n'était pas fait pour la politique et son genre d'éloquence n'avait rien de parlementaire; les discours qu'il prononça firent plus de bruit que de bien; du reste il ne tarda pas à démissionner, et il eut raison.

Le dernier chapitre est intitulé: « Le Clergé et la Constitution »; il ne nous apprend pas grand'chose, et, en général, l'auteur me paraît être passé à côté des questions d'ordre supérieur qui font de l'année 1848 une date critique dans l'évolution de la discipline ecclésiastique en France. Il aurait pu nous parler du prodigieux développement que prirent, sous un régime de liberté, les œuvres catholiques et les congrégations religieuses : il n'en dit rien. Nous avons en revanche la formule rituelle élaborée par Mgr Graveran, évêque de Quimper, pour la bénédiction des arbres de la liberté; c'est une pièce curieuse.

La liste des ecclésiastiques candidats en 1848 est défectueuse : « M. Receveur, prêtre (Doubs) » était chanoine de Paris et professeur à la Sorbonne; l'évêque de Tulle s'appelait Berteaud et non Bertrand, comme M. Cabane le dit à deux reprises.

En somme, ce volume pourrait être plus largement conçu et moins pauvrement documenté; mais il ne contient, que je sache, aucune erreur grave et il est composé dans un excellent esprit.

P. Pisani.

Femmes galantes du XVIIe siècle. Mme de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse, par Émile Magne. Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de 331 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

M. Magne continue ses études sur les femmes de second ordre du

XVIIe siècle. Il glane après M. Cousin; mais il y met plus de réalisme: il s'attache aux mœurs, sans négliger les lettres. Et il poursuit sa thèse : à savoir que les beaux esprits du temps poussaient la légèreté jusqu'à la débauche. Après Mme de Villedieu (V. *Polybiblion* d'octobre 1907, t. CX, p. 357), voici Mme de la Suze, dont la vie, moins mouvementée, n'en est pas plus édifiante.

Henriette de Coligny, fille du maréchal de Châtillon est, d'après la gravure de Daniel Dumoustier, une grosse femme, aux traits un peu épais, à la lèvre sensuelle. Élevée par une mère dévote dans toute la rigidité du protestantisme, elle semble s'être toujours peu préoccupée de religion. Elle commence par épouser un grand seigneur écossais, Thomas Hamilton, que ses parents avaient confié, pour achever son éducation, à Gaspard de Coligny, et que la jeune fille de la maison séduisit sous les beaux ombrages de Châtillon-sur-Loing. Dame d'honneur de la Cour d'Oxford, elle arrive en pleine révolution d'Angleterre; devenue promptement veuve, elle revient en France, où elle trouve plus d'un adorateur. Comment épousa-t-elle, sans amour et presque avec dégoût, un certain comte de la Suze, qui l'emmena dans ses terres du Maine? Peut-être parce qu'il était riche! Bientôt elle s'installe à Paris, où elle tombe dans la société précieuse; elle se mêle à toutes les intrigues d'amour, malgré une surveillance assez sévère de son mari; et, pour achever de lui échapper, elle abjure solennellement le protestantisme. Dès lors, dans son hôtel du Marais, elle entretient librement la compagnie la plus polie et la plus immorale. M. Magne n'en cache aucun des défauts et il ne choisit même pas ses termes, faisant de la prose avec moins d'élégance que ses héros ne composaient des vers. Ses recherches sont pourtant consciencieuses; la bibliographie qu'il donne, en appendice, des poésies de Mme de la Suze et des éditions diverses des *Recueils de pièces galantes* La Suze-Pellisson est une merveille d'exactitude. Ses notes sont non moins curieuses. Nous y retrouverons les noms de tous les personnages qui fréquentaient la comtesse de la Suze : Mlle de Scudéry, Mme Scarron, Mme Deshoulières, Boisrobert, Mignard, Pinchesne, le neveu de Voiture, le chanoine Costar, du Mans, célèbre par ses chapons ou ses « Poulettes de Parnasse ». Tout cela est amusant; mais pourquoi l'auteur tient-il à s'appesantir sur le divorce scandaleux de Mme de la Suze, et pourquoi gâte-t-il par des plaisanteries de mauvais goût la mort chrétienne de son héroïne? Il faudrait retrancher quelques pages et quelques expressions pour que le livre pût être mis entre des mains honnêtes. Et ce sont malheureusement ces morceaux auxquels M. Magne semble tenir le plus.

G. Baguenault de Puchesse.

L'Administration de la France. Les Fonctionnaires de gouvernement, le ministère de la justice, par HENRI CHARDON. Paris, Perrin, 1908, in-19 de XIV-435 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est le premier d'une série dans lesquels l'auteur se propose d'étudier l'organisation administrative de la France. Il se divise, comme l'indique le sous-titre, en deux parties, dont l'une est consacrée à l'analyse des lois constitutionnelles de 1875, et l'autre à la description de notre mécanisme judiciaire. La fonction politique n'apparaît pas à M. Chardon comme distincte de la fonction administrative. Par cette idée, d'ailleurs tout à fait contestable, s'expliquent et le titre et le plan de son livre.

Serviteur du régime actuel, en la fort honorable qualité de maître des requêtes au Conseil d'État, il le juge avec une grande indulgence. Il lui attribue toutes sortes de mérites fort peu justifiés, que, pour ma part, du moins, je lui dénie. Ainsi le suffrage universel est célébré par lui comme un remarquable instrument de sélection : ce serait vrai si les qualités qui font le bon candidat étaient les mêmes qui font le bon député. N'est-ce pas par ailleurs pousser loin la hardiesse que de proposer à notre admiration une politique étrangère qu'illustrent, en une seule période de dix années, les trois épisodes de Kiel, de Fashoda et d'Algésiras !

M. Chardon est excellent dans les questions qu'il traite à la lumière de son expérience professionnelle. Je l'approuve de tout point quand il dénonce l'insécurité des campagnes, le rôle illégal et néfaste des coulissiers, et tout le monde lira avec intérêt sa dissertation sur la justice administrative. J'ai moins goûté ses appréciations critiques de la justice civile et criminelle. Son exposé, quoique empreint, comme d'ailleurs tout l'ouvrage, d'un vigoureux esprit de synthèse, pousse le tableau un peu au noir. Pas plus que lui, je ne désire la pérennité des « conclusions grossoyées ». Pourtant j'hésite à les rendre responsables de la longueur des procès. Elle s'explique bien plutôt par l'encombrement du rôle et demeure le fait des grands tribunaux. Le délai moyen d'un an qui s'écoule à Paris entre la demande et le jugement se réduit à trois ou quatre mois près des tribunaux de sous-préfecture. Le remède serait dans la suppression des sièges inoccupés, qui permettrait d'augmenter le personnel des tribunaux surchargés d'affaires. On ne s'y décide pas pour des motifs électoraux, comme l'a déclaré sans ambages, en 1904, M. Vallée, alors garde des sceaux.

Je reproche aussi à M. Chardon, qui pourtant fait preuve, à divers égards, d'une incontestable indépendance, de préconiser une série de réformes dont l'effet le plus clair serait d'enlever aux citoyens à peu près toutes les garanties qui présentement les protègent contre l'intrusion abusive du gouvernement dans l'œuvre de la justice.

Il demande la suppression du jury, des conseils de guerre, des tribunaux de commerce, de l'inamovibilité, à l'abri de laquelle, dit-il, quelques juges de troisième classe peuvent brandir impunément un cierge aux processions, des avocats, dont les attributions seraient transportées aux avoués. Je regrette spécialement de constater ici, une fois de plus, une tendance qu'on observe chez maint publiciste, à exalter la juridiction correctionnelle aux dépens du conseil de guerre et de la cour d'assises. Leur excuse est sans doute qu'ils ne l'ont pas vue fonctionner. S'ils savaient que, devant elle, l'accusé est condamné avant d'avoir été entendu, que le président se pose dès l'abord en ennemi personnel de ceux dont il devrait être le juge, que l'usage constant y est d'exciter les témoins à charge, d'intimider les témoins à décharge, d'accueillir sans contrôle les dépositions trop souvent menteuses des policiers, ils cesseraient de décerner des louanges à cette triste institution, et ils n'hésiteraient pas à préférer, pour le cas où un hasard les mettrait aux prises avec la justice criminelle, avoir affaire à un conseil de guerre ou à une cour d'assises près desquels ils auraient chance de trouver moins de passion et plus d'impartialité. Ces juridictions, du moins, ne jugent pas par ordre; elles s'inquiètent peu des convenances du ministère : elles l'ont bien prouvé. Quel homme renseigné oserait en dire autant des tribunaux correctionnels ?

Si je ne signalais en terminant une singulière marotte de M. Chardon, je ne donnerais pas une esquisse complète de son ouvrage. Il n'admet pas qu'on parle de l'État, des biens de l'État, des administrations d'État. Partout où trouverait naturellement sa place ce mot, qu'il déclare incompréhensible, il écrit « la nation ». Je doute qu'aucune théorie se trouve éclaircie par la substitution à un terme traditionnel de la langue française, d'un vocable emprunté à la phraséologie révolutionnaire. Il en résulte bien plutôt une impression bizarre et une gêne pour le lecteur dérouté dans ses habitudes de langage.

H. Rubat du Mérac.

L'Alsace-Lorraine de nos jours, par Florent-Matter. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de xiii-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Consciencieuse étude de la question d'Alsace-Lorraine, basée sur une documentation excellente.

La première partie du livre, qui lui sert d'Introduction en réalité, est un pèlerinage patriotique sur les champs de bataille de l'Année terrible. Dans les trois premiers chapitres de la seconde partie, l'auteur étudie la politique des Alsaciens-Lorrains de 1871 à 1907. Il montre que la politique intérieure et extérieure de la France n'a pas cessé d'avoir sa répercussion dans les pays annexés et il démontre dans le quatrième chapitre que si nos dissentions religieuses et l'anti-

militarisme découragent profondément les Alsaciens-Lorrains, ils n'en restent pas moins fidèles à l'idéal français. Le cinquième chapitre tend à montrer aux Alsaciens que leur devoir actuel est de rester dans leur pays et d'y maintenir énergiquement leurs tendances particularistes; enfin le sixième chapitre prouve que la question d'Alsace-Lorraine n'existe pas pour les Allemands; que cette conquête a été le ciment qui a soudé entre elles les diverses parties de l'Empire et que toute tentative de solution pacifique de la question est illusoire. Notre connaissance particulière des choses d'Alsace-Lorraine nous permet de recommander vivement ce livre à ceux qui, en France, veulent se rendre un compte exact et impartial de la situation des malheureuses provinces. GASSER.

Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France, par COPIN ALBANCELLI. 4e édition. Paris et Lyon, Vitte, 1908, in-16 de 427 p. — 3 fr. 50.

M. Copin Albancelli connaît bien la franc-maçonnerie pour en avoir fait partie pendant six ans. Il a expliqué ailleurs pourquoi il est entré dans cette société secrète et pourquoi il en est sorti. Ce nouvel ouvrage est consacré à faire connaître l'organisation intime de la franc-maçonnerie. De ce qu'il a vu lui-même et des études auxquelles il s'est livré depuis, M. Copin Albancelli a pu conclure que la franc-maçonnerie n'est pas une seule société secrète, mais une suite de sociétés secrètes superposées, sociétés dirigées par un groupe qui se cache même aux francs-maçons ordinaires et dont le but est la destruction de la religion et des nations catholiques, en particulier de la France. Ce livre révèle donc à tous une situation extrêmement dangereuse et mérite d'attirer l'attention de quiconque aime son pays. Nous recommandons en particulier au lecteur la deuxième partie, où est exposée l'organisation publique et l'organisation cachée de cette société redoutable. Nous savons tous qu'elle comprend des apprentis, des compagnons et des maîtres, qui se réunissent dans les lieux appelés loges pour s'occuper de bienfaisance et de philosophie, souvent aussi en France, quoi qu'ils s'en défendent, de politique de lutte religieuse. Ce que le public ne sait pas, c'est que ces loges etne sont que l'antichambre de la franc-maçonnerie, qu'on n'y sait rien du véritable but de l'institution; les maîtres savent qu'il y a des francs-maçons de plus haut grade qui viennent quelquefois travailler avec eux, mais ils ignorent que ces hauts gradés ont leurs réunions à eux qui sont secrètes pour les grades inférieurs, et ainsi de suite. La manière dont est dirigé tout cet ensemble implique qu'il y a, plus haut encore, un groupe inconnu aux autres sociétés, composé de gens triés sur le volet dans toutes les maçonneries internationales

et qui les pousse à un but que lui seul connaît. C'est précisément cette main-mise d'un pouvoir occulte sur les intérêts de la nation française qui a déterminé M. Copin Albancelli à se retirer de la franc-maçonnerie.

Son livre n'est point une publication populaire. L'auteur y procède par des déductions, quelquefois forcées, mais justes en général, que les masses seraient incapables de suivre. Mais tout homme instruit pourra y reconnaître une explication très plausible des agitations auxquelles la France est en proie depuis plus d'un siècle. Connaître le danger, c'est déjà un moyen de se prémunir. A ce point de vue, l'essai de M. Copin Albancelli est un livre utile et une bonne œuvre.

D. V.

La Cruzada de la Buena prensa, por D. Antolin López Peláez. Barcelona, Gustavo Gili, 1907, petit in-8 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mouvement admirable qui s'est déployé en France depuis les dernières années du XIXe siècle en faveur de la bonne presse, reconnue comme arme nécessaire de défense contre l'envahissement de l'erreur et comme une forme nouvelle d'apostolat, s'est étendu au-delà des Pyrénées et y a suscité bien des dévouements. L'époque n'est plus, où les chrétiens faisaient usage de l'épée pour chasser les ennemis de la patrie. C'est une forme nouvelle de guerre que les circonstances ont imposée aux catholiques : le livre, le journal, la revue infiltrent partout le poison, et c'est pourquoi l'œuvre de la bonne presse peut être appelée une véritable croisade des temps modernes. D'autre part, la prédication dans les églises n'atteint plus qu'une partie des fidèles, et il faut aller à tous , instruire et fortifier ceux qui ne viennent que rarement entendre la bonne parole de l'Évangile. Un éminent religieux disait que si saint Paul vivait de nos jours, il se ferait journaliste. Toutes ces vérités sont éloquemment exposées par Mgr López Peláez, évêque de Jaca, dans le livre que nous signalons ici aux lecteurs du *Polybiblion*, et cette parole d'évêque trouvera un écho dans tous les cœurs des catholiques espagnols. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que Mgr López Peláez traite ce sujet capital : en 1905, il publiait un livre sur les *Ravages de la mauvaise presse*, qui vient d'être traduit en français; en 1906, il faisait paraître un second ouvrage sur *l'Importance de la presse*; et, tout récemment, il indiquait à son clergé, dans une petite brochure, quelle devait être l'*Action du prêtre relativement à la presse*. Ici, il étudie, en dix-sept chapitres, le rôle que chacun dans la société doit accepter pour soutenir et propager le bon journal, et les moyens à prendre pour arriver à ce double but. Nul doute que Sa Grandeur soit entendue et que son beau et bon livre soit couronné d'un plein succès.

G. Bernard.

La Question d'Extrême-Orient, par ÉDOUARD DRIAULT. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr.

M. Édouard Driault, ainsi qu'il l'explique dans une brève Introduction, n'a voulu, dans ce nouveau volume, que poser les termes actuels de la question d'Extrême-Orient, ce problème angoissant qui consiste à étudier comment se fera la combinaison des deux civilisations, blanche et jaune, à peu près également remarquables.

Ce but, qui oblige à énoncer des faits et interdit les longs développements, tout d'imagination, aboutissant à des événements hypothétiques, est singulièrement ingrat. L'auteur a donc eu un réel mérite à atteindre, aussi parfaitement qu'il l'a fait, le résultat qu'il s'était proposé. Il a exposé, avec une grande netteté, et en remontant jusqu'aux origines, l'histoire de la Chine et du Japon, en insistant tout spécialement sur les rapports de ces puissances avec les Occidentaux et sur les guerres qui ont mis en présence les armées de l'Europe et celles de l'Extrême-Orient. Cette étude générale de l'histoire de l'Extrême-Orient, si résumée soit-elle, présente le plus vif intérêt; elle éclaire malheureusement d'un jour peu flatteur pour notre civilisation et notre diplomatie le rôle en Asie des puissances européennes, notamment de la France et de l'Angleterre. Elle montre que, mainte fois, le beau rôle, ce que trop d'auteurs ont dissimulé, le désintéressement et la loyauté, n'étaient pas du côté de la civilisation blanche et, en particulier, que là, comme d'ailleurs dans le monde entier et à toute époque de son histoire, les mobiles de la diplomatie anglaise n'étaient pas, trop souvent, inspirés par l'amour de la justice, de la vérité et de la franchise. Enfin, l'auteur, dans le sujet qu'il traitait, ne pouvait manquer d'avoir, à plusieurs reprises, à mentionner et à apprécier le rôle des missions catholiques qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de la pénétration européenne en Asie. Il l'a fait, en général, avec un effort visible et méritoire d'impartialité, mais parfois aussi, avec une rigueur et une sévérité qui ne sont plus tout à fait de la justice absolue. Quoi qu'il en soit, et malgré de légères inexactitudes, telles que celle qui fait rentrer le «Tsésarevitch» à Port-Arthur le 10 août 1904 (p. 353) alors qu'en réalité ce bâtiment s'est refugié à Kiao-tchéou, l'ouvrage de M. Driault, que termine une substantielle conclusion à laquelle nous souscrivons en tous points, est une œuvre utile, aussi savante que parfaitement rédigée et qui devra servir de base à toute étude sur la question si actuelle et si complexe de l'Extrême-Orient. J. C. T.

Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution. Le Schisme, etc., par l'abbé Prévost. T. I. Troyes, imp. Frémont, 1908, in-8 de LVI-687 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Schisme constitutionnel à Troyes, par Mgr Écalle. Troyes, imp. Frémont, 1907, in-8 de 526 p. — Prix : 6 fr.

Le volume de M. l'abbé Prévost est le premier d'un ouvrage qui en aura trois. Je ne saurais trop louer la consciencieuse documentation qui suppose de longues années d'un labeur infatigable : les collections départementales, municipales et diocésaines, les publications locales et les ouvrages généraux ont été utilisés avec une persévérance peu commune et de nombreuses notes indiquent les sources auxquelles ont été faits des emprunts.

Je ferai cependant à M. Prévost un reproche grave, c'est que son livre n'est pas composé. Il est un de ces érudits qui, lorsqu'ils ont découvert un document, veulent à tout prix lui faire un sort et encombrent leurs publications de pièces d'une importance contestable : parmi celles qui sont citées tout au long, il y en a la moitié qui ne méritaient qu'une mention : les passages les plus curieux pouvaient être mis en note et les listes ayant une certaine étendue auraient trouvé place dans les appendices; elles auraient été avantageusement remplacées par des résumés qui auraient donné quelques vues générales sur cette période historique, notamment en ce qui concerne la question des serments, sur laquelle M. Prévost a tout dit excepté ce qu'on aurait aimé à savoir : la proportion des jureurs et des insermentés. Je sais qu'il faut un certain courage pour dire la vérité dans quelques cas, mais on s'honore en le faisant, et, en essayant de l'esquiver, on laisse à d'autres, moins bien intentionnés, le soin de le faire.

Malgré tout, ainsi allégé, le livre aurait pu se lire avec plus d'agrément; et tel qu'il est, avec ses interminables citations, il rebute parfois la bonne volonté du lecteur.

— L'ouvrage de Mgr Écalle, vicaire général de Troyes, paru un an auparavant, est écrit suivant une autre méthode : c'est une biographie étendue des deux évêques constitutionnels de l'Aube, avec un court préambule consacré à l'évêque légitime, Mgr de Barral. De ce récit, coupé de réflexions, l'appareil scientifique a été systématiquement écarté : dans tout le volume on ne trouve pas une seule note. Il semble cependant qu'il n'eût pas été inutile d'en mettre quelques-unes, ne serait-ce que pour indiquer à quelle source sont pris les documents utilisés : l'auteur nous dit, il est vrai, à la page 14 de sa Préface : « M. Prévost, avec une bonne grâce qui n'est pas ordinaire aux auteurs, a mis à ma disposition [son] grand travail, me permettant d'y prendre les compléments dont j'aurais besoin pour le mien. Je lui exprime ici ma très cordiale reconnaissance ».

Ceci est fort bien, mais il me semble que Mgr Écalle a usé un peu largement de la permission si libéralement donnée. J'ai comparé les pages 51 à 63 de son ouvrage et les pages 406 à 454 de celui de M. Prévost et j'y ai trouvé des similitudes frappantes : même ordre dans la disposition des matières, mêmes remarques, mêmes épithètes caractéristiques... la langue est plus coulante, les détails parasites sont éliminés, mais le fond est identique. Le procédé de composition serait discutable, pour ne rien dire de plus, s'il ne semblait résulter des lignes citées plus haut que tout s'est fait d'un commun accord entre les deux auteurs. Ce qui est véritablement original dans le travail de Mgr Écalle ce sont les éloquents commentaires sur la marche de la Révolution; ils reposeront l'esprit de ceux qui apprécient l'histoire écrite au point de vue subjectif. P. Pisani.

Bibliothèque historique du Languedoc, publiée par J. Guiraud. Première partie **Cartulaire de Notre-Dame de Prouille**. Paris, A. Picard et fils, 1907, 2 vol. in-4 de CCCXXXVII-286 et 355. — Prix : 50 fr.

La *Bibliothèque historique du Languedoc*, entreprise par M. Guiraud, avec une magnifique ardeur, sur un plan grandiose et dans les plus belles conditions matérielles, s'ouvre dignement par les deux volumes du *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*, le célèbre monastère fondé par saint Dominique et qui a tenu une si grande place dans l'histoire de l'ordre des prêcheurs à ses débuts. C'est d'un cartulaire factice qu'il s'agit. Se servant de notes mises à sa disposition par le P. Balme, mais étendant beaucoup les recherches de son prédécesseur, M. Guiraud a réuni dans les archives départementales de l'Aude et de la Haute-Garonne, dans la collection Doat, au Vatican, un grand nombre de pièces (548 en tout) qu'il a distribuées en plusieurs rubriques : chartes de fondation, bulles pontificales, priviléges seigneuriaux et royaux, actes concernant les relations du monastère avec l'ordre, actes de profession ou de donation, pièces concernant les diverses propriétés et domaines. Soigneusement édités, beaucoup de ces documents sont d'un très grand intérêt. Mais ce qui fait peut-être le principal mérite de ces deux beaux volumes, c'est la vaste enquête sur l'albigéisme languedocien qui leur sert d'Introduction. Le monastère de Prouille ayant eu pour première destination de servir d'asile aux Albigeoises converties par saint Dominique, on voit par quel lien l'Introduction tient à l'ouvrage. Bien que le sujet ait déjà été souvent traité, M. Guiraud a trouvé moyen d'en renouveler divers aspects; et nous croyons qu'on chercherait vainement ailleurs un exposé aussi ample, aussi précis et aussi impartial de l'albigéisme au plutôt de ses formes spécialement langue-

dociennes. Nous nous demandons seulement si M. Guiraud n'exagère pas un peu le caractère antisocial de l'albigéisme, du moins en pratique, et sans méconnaître que certaines doctrines pouvaient théoriquement conduire à l'anarchie. La société était-elle beaucoup plus troublée dans le Midi que dans le reste de la France; et même l'Église avait-elle beaucoup plus à y souffrir? L'albigéisme ne nous paraît pas, en fait, avoir déchaîné les troubles politiques et sociaux que provoquèrent d'autres hérésies à la fin du moyen âge et à l'aurore des temps modernes, par exemple le lollardisme ou l'anabaptisme; et nous ne croyons pas qu'il faille chercher là l'explication ou la justification des rigueurs de l'Inquisition. — Parmi les chapitres les plus intéressants de l'Introduction figurent ceux qui essaient de déterminer la diffusion de l'hérésie dans les diverses couches de la société et qui en étudient l'organisation et la hiérarchie. Page CXXIX, ne faudrait-il pas rejeter nettement l'opinion de ceux qui attribuent une origine française à l'*Ecclesia de Concorreso*, signalée en Italie par l'inquisiteur Raynier Sacchoni? Cette secte tire son nom de la localité de Concorrezzo près Milan. E. JORDAN.

Études sur la ville et paroisse de Courbevoie. Pierre Hébert, premier curé de Courbevoie, guillotiné à Paris, sous la Terreur, et ses successeurs, par l'abbé A. PIQUEMAL. Paris, Champion, 1908, gr. in-8 de VII-385 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 5 fr.

Ce beau volume se compose de trois parties : la seconde, qui est la principale, est consacrée à Pierre Hébert, premier curé de Courbevoie, guillotiné, comme prêtre insermenté, en 1794. Des recherches persévérantes ont permis à M. l'abbé Piquemal de donner sur ce glorieux confesseur de la foi un travail sérieux et d'une réelle valeur scientifique.

La première partie raconte l'histoire de Courbevoie pendant les onze siècles qui ont précédé la Révolution; nous pouvons y passer en revue les seigneurs du lieu, la fondation et le développement des établissements religieux antérieurs à l'érection de Courbevoie en paroisse distincte de celle de Colombes (1778), et la construction de l'église actuelle. L'indigence de certaines sources, la surabondance de quelques autres font que les divers chapitres de cette première partie n'ont ni beaucoup de proportion, ni beaucoup d'unité; mas on y trouvera plusieurs passages neufs et intéressants.

La dernière partie est consacrée à l'histoire moderne de Courbevoie et tout particulièrement aux successeurs du vénéré martyr. Rien n'est délicat comme d'écrire la biographie de gens qui ne sont pas morts depuis longtemps, et surtout de ceux qui vivent encore : M. Piquemal s'est tiré de cette tâche difficile avec bonheur; en lisant plu-

sieurs de ces notices, on sent qu'il a été inspiré par les élans de son cœur, et je ne puis lui en faire reproche.

Un très grand nombre d'illustrations, plans, portraits et reproductions d'anciennes estampes ajoute encore au mérite de cette excellente contribution à l'histoire de la banlieue de Paris. P. PISANI.

La République marseillaise du XIIIe siècle (1120-1263), par FÉLIX PORTAL. Marseille, Ruat, 1907, in-8 de VIII-463 p.

C'est un épisode bien curieux et bien intéressant de l'histoire de Marseille que M. F. Portal retrace dans ce volume. Au début du XIIIe siècle, l'agglomération marseillaise comprenait trois villes : la ville basse, dite aussi ville vicomtale ou municipale, près du Port-Vieux; la ville supérieure, ou ville de l'Évêque, ou ville des tours, ainsi dénommée parce qu'elle était soumise à l'autorité de l'évêque dont le palais était muni de nombreuses tours; enfin, la ville de la Prévôté et de l'Œuvre ou du Chapitre de la Major, sise entre Saint-Jean et la Trinité, dans la partie ouest. Elle était sous la domination du prévôt et de l'ouvrier. L'autre côté du port (côté sud) était occupé par l'abbaye de Saint-Victor et ses dépendances. De ces trois villes, la ville de l'Évêque et la ville de la Prévôté ne parvinrent pas, malgré quelques tentatives, à s'émanciper; seule, la ville inférieure, déjà commune au XIIe siècle, parvint à racheter les privilèges des vicomtes et à s'ériger en république indépendante. Mais, à peine eut-elle conquis sa liberté que des conflits surgirent avec l'abbaye de Saint-Victor, les vicomtes, l'évêque, l'Empereur, puis avec les comtes de Provence qui, en 1263, après un dernier complot, mirent fin à l'existence de cette république. Dans ce volume, M. Portal a fait connaître avec beaucoup de détails tout ce qui concerne cette période de la vie municipale de Marseille. Grâce à ses recherches dans les archives de la ville et du département, il a pu donner une suite de chapitres très nouveaux et bien remplis de faits sur l'établissement de la république, sur les institutions communales, sur l'expansion politique de la cité faisant connaître tous les traités conclus avec les villes voisines, et enfin sur la lutte pour l'indépendance. Vingt-quatre pièces justificatives et une table des noms de personnes et de lieux terminent ce volume que devront consulter les érudits qui s'occupent de l'histoire de la Provence. JULES VIARD.

Les Grandes Compagnies de navigation et les Chantiers de constructions maritimes en Allemagne, par AIMÉ DUSSOL. Première Partie. *Les Grandes Compagnies de navigation*. Paris, Pedone, 1908, gr. in-8 de VIII-229 p. avec 8 grav., 9 cartes et 2 tableaux. — Prix : 12 fr. 50.

On trouverait difficilement une étude plus intéressante, plus pas-

sionnante et plus profitable, mais aussi, plus triste, plus lamentable même pour notre patriotisme que celle qui consiste à aller chercher chez nos voisins la cause de leur supériorité industrielle, politique, ou sociale. Et nulle part peut-être la suprématie industrielle allemande ne s'est-elle mieux affirmée que dans sa marine marchande. Celle-ci, depuis 1870, a pris un développement vraiment extraordinaire, témoignage magnifique de l'esprit d'entreprise et d'audace de ceux qui, après avoir été nos ennemis, sont devenus nos rivaux et nos concurrents, trop souvent heureux, sur tous les points du globe. C'est l'étude du développement de cette marine marchande qu'a entreprise M. Aimé Dussol en donnant l'exposé de l'état actuel des grandes compagnies allemandes de navigation, dans un ouvrage bourré de chiffres, de statistiques et de documents, que complètent quelques gravures — assez peu artistiques d'ailleurs — et de nombreuses cartes. Un chapitre est consacré à chacune des grandes compagnies de navigation, dont la situation financière est exposée dans un chapitre spécial. Enfin, des annexes fournissent de précieux renseignements sur les ports de Hambourg et de Brême et sur l'expansion du commerce allemand en Orient et dans le Golfe Persique. Tout l'ouvrage, très intéressant, sera consulté avec fruit; on regrettera seulement d'y trouver de longues et inutiles descriptions du luxe des paquebots modernes qui paraissent traduits de livrets-réclames publiés par les compagnies. Nous nous étonnerons, de plus, de ne pas voir citer dans les « Sources » le magistral ouvrage sur Hambourg, du P. Charles.

Dans sa Préface, M. Noël, le distingué professeur à l'École des hautes études, rappelle qu'un homme averti en vaut deux, et il est certain qu'après avoir lu l'ouvrage si remarquable et si complet de M. Dussol, nous sommes parfaitement avertis, mais, saurons-nous profiter de cet avertissement, en tirer un enseignement et le mettre en pratique? Hélas! trop de faits autour de nous, même dans les compagnies maritimes qu'administre M. Noël, nous permettent d'en douter. Il ne nous faut pas moins être reconnaissants à M. Dussol d'avoir tenté de nous ouvrir les yeux, sans vouloir se souvenir que n'est pire aveugle qui ne veut voir. J. C. T.

Les Origines du schisme anglican, par J. Trésal. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1905, in-12 de XXIII-460 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sauf un court préambule sur les premiers mouvements réformistes et antiromains, avant et depuis Wyclyff, l'exposé de M. Trésal commence en 1509, à l'avènement de Henri VIII, ou plus exactement en 1528, au moment où fut mise en train l'affaire du divorce avec

Catherine d'Aragon. Il se termine en 1571, au moment où, par l'excommunication solennelle d'Élisabeth, et le vote de lois atroces contre les Anglais demeurés fidèles à Rome, la rupture entre le Saint-Siège et l'Angleterre est décidément consommée; et où, d'autre part, avec le *Book of common prayer* et les XXXIX articles, l'Église nouvelle a reçu « tous ses organes essentiels : un formulaire doctrinal, des prescriptions liturgiques et disciplinaires, un chef suprême dans la personne du Souverain de l'État. Le rapprochement de ces deux dates en dit long sur « la formation si lente et si laborieuse de l'Église anglicane ».

Ce long espace de temps a été nécessaire non pour vaincre la résistance des catholiques, non pour imposer la foi nouvelle, mais pour la fixer. Et la cause de cette lenteur est dans les hésitations et les revirements du pouvoir. D'un bout à l'autre ce qui frappe, c'est l'omnipotence de la Couronne, la servilité et l'apathie des masses ou leur inintelligence des grands changements que leur dissimulait, il est vrai, le maintien transactionnel de certaines formes extérieures. Schismatique, mais par ailleurs à peu près orthodoxe avec Henri VIII, l'Angleterre s'ouvre largement sous Édouard VII à l'influence d'abord luthérienne, puis calviniste; Marie rétablit le catholicisme; sous Élisabeth, la doctrine et la discipline de l'Église d'Angleterre, en se précisant, affirment leur originalité et deviennent moins dépendantes des doctrines continentales. Il est difficile de conserver des illusions sur la valeur de l'Établissement quand on voit tout ce qu'il y eut de tristement humain dans ses origines (et nous ne parlons même pas du monstrueux : de la débauche, de l'impudence et de la tyrannie de Henri VIII). Toute cette histoire est racontée par M. Trésal avec beaucoup de précision, de modération dans les jugements (on peut trouver même qu'il va bien loin et nous avons peine à souscrire à l'éloge qu'il fait du versatile Gardiner). Le parti pris par lui d'indiquer les sources essentielles dans une bibliographie générale, ou dans une bibliographie particulière à chaque chapitre, et de simplifier au contraire les références de détail, est tout à fait conforme au caractère de la collection où a paru son livre. La nécessité de se renfermer dans d'étroites limites l'a malheureusement obligé à se borner à l'exposé des faits. Il n'a pu toujours insister assez sur leurs causes et leur explication. Il en résulte parfois un peu d'incertitude et d'obscurité; pour n'en citer qu'un exemple, on ne voit guère comment du More paradoxal, à demi sceptique et très peu ecclésiastique de l'*Utopie*, est sorti l'admirable martyr de 1535. L'histoire des idées et des controverses a été un peu sacrifiée. Ces légers et peut-être inévitables défauts n'empêchent pas le livre de M. Trésal d'être un excellent point de départ et un instrument d'orientation pour quiconque abordera l'histoire de l'anglicanisme. J.

La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite; traduction française avec une Introduction et des notes par JACQUES BARDOUX. Paris, Hachette, 1907, 3 vol. in-8 de xxv-781, 718 et 813 p., avec 30 portraits. — Prix : 45 fr.

L'éloge de cette publication, qui fait autant d'honneur à ceux qui l'ont conçue qu'à ceux qui l'ont exécutée, a déjà été fait un peu partout et le regret de n'en présenter que trop tradivement le compte rendu aux lecteurs du *Polybiblion* est compensé dans une certaine mesure par le plaisir d'enregistrer l'unanimité de cet éloge et d'en louer la justesse. — La multitude des idées, des faits et des personnages qui remplissent ces trois volumes rend extrêmement difficile d'en faire un bref compte rendu. Avant de l'essayer et pour mieux faire comprendre cette difficulté, je dirai que la lecture ou mieux l'étude de cette correspondance s'imposera désormais à toute personne qui écrira l'histoire fragmentaire ou générale de la période qui s'étend depuis l'avènement de la reine Victoria (1837) jusqu'à la mort du prince Albert (1861), date à laquelle S. M. le roi Edouard VII a voulu qu'on arrêtât (provisoirement il faut l'espérer) la publication de la correspondance de son auguste mère. Ceci est d'évidence pour tout ce qui concerne l'Angleterre, mais il n'est pas une question diplomatique d'une portée un peu générale qui ne s'y trouve éclairée; pas un événement grave qui n'y soit commenté , pas un personnage important qui n'y soit apprécié. Après les Anglais, ce sont certainement les Français qui y trouveront le plus d'intérêt. Si nous savions lire l'histoire et y découvrir le secret de notre décadence, combien de leçons les partis et les hommes devraient trouver dans la correspondance de cette Souveraine qui n'avait pas de génie, qui n'eut à son service ni un Mazarin, ni un Richelieu, ni un Colbert, mais qui, avec une admirable persévérance et une assiduité d'homme d'affaires, n'a pas cessé de faire son devoir, de se tenir en communion avec son peuple, de le guider, de le protéger et qui l'a porté au plus haut degré de puissance, de gloire et de prospérité ! C'est qu'en effet, la correspondance de la reine Victoria présente plus d'intérêt encore pour le philosophe politique que pour l'historien; les leçons de l'histoire s'en dégagent mieux encore que la narration et l'enchainement des faits. Le rôle du Souverain moderne y apparait avec une merveilleuse grandeur : dépositaire de la tradition nationale dans toute son ampleur, gardien de la Couronne intangible qui assure la permanence de la nation et des prérogatives essentielles de la Royauté, mais respectueux des coutumes, des usages, des libertés, des préjugés même de la nation, vivant de sa vie, pensant et sentant avec elle, quitte à corriger petit à petit, également avec elle, les erreurs et les préjugés qu'il partage avec ses sujets, faisant comprendre à tous, par les actes publics de

chaque jour, que la Royauté n'a la forme d'un droit que pour mieux assurer l'efficacité bienfaisante de l'institution monarchique et que, dans la vie du Souverain plus que dans celle de tout autre citoyen, la notion du devoir commande tous les actes sans qu'il lui soit possible de s'y dérober et de s'en décharger sur personne. Dans cet ordre d'idées on lira des lettres admirables de la reine Victoria écrites soit lors de son avènement, soit au moment de son mariage, soit après la mort du prince Albert.

Les hommes politiques ne trouveront pas moins de leçons que les Souverains eux-mêmes dans ce recueil de documents. Rivaux, adversaires, quelquefois ennemis, les correspondants illustres de la reine Victoria se rencontrent tous dans ce loyalisme quasi religieux qui fait la force de l'Angleterre, et il semble que le permanent spectacle de cette femme, attachée sans aucune défaillance aux devoirs d'une tâche qui n'est pas de son sexe, épure leurs rivalités, leurs ambitions et leurs passions, au point de les faire concourir avec un merveilleux ensemble au bien et à la grandeur du pays. Il est, hélas ! presque sans intérêt d'ajouter que les erreurs et les absurdités qui forment aujourd'hui le fonds commun de la mentalité de notre pauvre pays dans tous les partis et dans toutes les classes de la société trouveraient une réfutation salutaire dans la connaissance de cette correspondance où l'on sent un égal mépris des chimères de droite, des utopies de gauche et de tout ce qui est malhonnête.

Les uns y apprendraient que c'est folie de nier le rôle d'un souverain même constitutionnel et parlementaire et qu'il est conforme à la nature des choses et au progrès de la civilisation de laisser à la représentation parlementaire une part de plus en plus large dans l'administration et dans le gouvernement du pays; les autres constateraient que loin d'être une menace pour la liberté et les droits de chacun, la Couronne est au contraire leur plus précieuse sauvegarde ; d'autres encore saisireraient sur le vif l'infériorité du pouvoir césarien basé sur l'élection vis-à-vis du pouvoir héréditaire fondé sur la tradition. Aucun bon Français enfin ne pourrait lire sans émotion les pages où la reine d'Angleterre compare les qualités françaises des princes de notre dynastie nationale au caractère à la fois énigmatique et sympathique du malheureux dernier représentant de notre dynastie d'aventure — « *Fas est ab hoste doceri* ». L'Allemagne ne nous a vaincus que quand déjà nous étions vaincus et supplantés par l'Angleterre. Pour qui n'a pas perdu le sens intime de la grandeur de la France, l'Angleterre reste dans l'histoire la grande rivale, et j'ose dire la seule rivale digne de nous. Ceux qu'intéresse la question de savoir comment et pourquoi elle nous a vaincus liront avec un incomparable profit la correspondance de la reine Victoria.

Ils compareront notre oubli des traditions avec le loyalisme de l'Angleterre, le libéralisme de la Royauté anglaise avec les velléités de retour à l'absolutisme de nos malheureux souverains, l'esprit politique des classes conservatrices de l'Angleterre avec le perpétuel et inepte appel au sabre de nos salons conservateurs, enfin l'esprit chrétien qui, malgré le schisme, reste la note dominante de la vie politique de l'Angleterre à l'esprit matérialiste, qui, malgré notre orthodoxie, a envahi depuis longtemps la société française. Ils compareront et ils jugeront. Mais hélas ! ce vœu est superflu parce que ces lettres ne seront pas lues par la masse et parce que, parmi les singuliers bergers qui lui ont fait accepter leur magistère, il n'y a personne qui soit capable de faire ressortir l'intérêt de la publication que nous analysons et les conclusions qui s'en dégagent.

Le titre donné à l'ouvrage a dû provoquer quelque discussion. On pourrait croire, au premier abord, qu'il s'agit d'une biographie, d'une histoire de la reine Victoria dont l'auteur désignerait la correspondance de la Reine comme son principal document. Il n'en est rien; et ces trois volumes sont bien un simple recueil de lettres. Mais ce n'est pas un recueil des lettres de la Reine telles qu'on l'aurait publié s'il s'était agi de présenter au public un ouvrage d'ordre littéraire. Je n'oserais même dire que les lettres de la Reine sont en majorité parmi les documents publiés: les lettres des ministres et d'autres personnages, des notes et rapports impersonnels, dont beaucoup ont pour auteur le prince Albert, sont en très grand nombre. Le principal et le plus constant correspondant de la Reine est son oncle le roi des Belges, Léopold Ier, qui ne cessa de l'entourer d'une affection paternelle et fut pour elle un des conseillers les plus écoutés, surtout au début de son règne et avant son mariage. Le tout est classé par ordre chronologique et divisé en chapitres. Chacun de ces chapitres est précédé d'un court exposé historique qui sert de clef et de lien aux documents publiés. Le choix des lettres et des documents est arbitraire; c'est-à-dire que les personnes chargées par le Roi de les classer et de les publier ont pris dans les archives de la Maison royale ce qui leur a paru digne d'intérêt, de telle sorte que toute longueur a été épargnée et que la lecture peut se poursuivre sans fatigue et avec un intérêt soutenu. Une Préface des éditeurs expose la méthode qui a été suivie et comment les pièces publiées ont été extraites d'archives qui *forment environ cinq cents à six cents volumes.* « S.M. la reine Victoria, du jour où elle reçut les premiers documents, procéda avec un esprit singulièrement méthodique : elle prit l'habitude, dès sa jeunesse, de conserver ses lettres personnelles; après son avènement au trône, il en fut de même pour tous les papiers officiels, qui furent reliés en volumes. Le prince consort institua un système complet de classification.

Il fit lui-même, pour de nombreux documents, des annotations et des index. Il en résulte que les archives ainsi formées constituent probablement la plus extraordinaire collection d'actes officiels qu'il y ait au monde ». « S. M. le Roi, ajoutent les éditeurs, ayant décidé qu'on n'essaierait pas de publier ces papiers in-extenso, il devint nécessaire de déterminer le principe qui nous guiderait dans notre choix. Il apparut que le seul plan satisfaisant serait de publier ces documents seuls, qui serviraient à mettre en relief l'évolution et le caractère des idées de la Reine, et à donner des exemples typiques de sa manière de traiter les questions politiques et sociales. Bref, il s'agissait de créer un livre pour les citoyens anglais et les sujets britanniques, plutôt qu'un ouvrage destiné à ceux qui étudient l'histoire politique ». Nous avons dit plus haut comment, grâce à la haute valeur du travail accompli, ce but avait été largement dépassé. L'Introduction de M. Jacques Bardoux à l'édition française traduite par ses soins, constate cet heureux résultat avec une magistrale précision et une connaissance de son sujet dont nul ne peut prétendre approcher. Ces quelques pages, dans lesquelles brille la netteté française, mettent en valeur l'ouvrage entier; elles sont, en quelque sorte, une table non des matières, mais des idées remuées dans ces trois volumes et tiennent une place éminente dans la serie des ouvages par lesquels leur auteur s'efforce de faire connaître au public français l'Angleterre contemporaine.

Le premier volume est consacré à la période qui s'étend jusqu'à l'année 1843. Les trois premiers chapitres sont, forment une véritable Introduction historique, car la correspondance même de la princesse Victoria ne commence qu'avec le quatrième. Ils sont relatifs aux ancêtres et à la généalogie de la Reine, à ses années d'enfance, à une revue de ses parents et de ses amis. Dès le début de la correspondance, commence l'échange de lettres avec le roi Léopold, dont les conseils élevés ont marqué d'une profonde empreinte l'esprit et le cœur de la jeune princesse. L'avènement et le couronnement, la touchante confiance de la jeune Reine pour Lord Melbourne, chef de son premier ministère, le mariage, la question d'Orient et la crise de 1840, les rapports avec la famille royale de France, les démêlés de la Reine avec Lord Palmerston, tels sont les points qui frapperont le plus le lecteur français dans ce premier volume.

Le second volume nous conduit de 1844 à 1853. Les rapports avec la France sont de plus en plus suivis; l'amitié grandit entre la Reine et la famille royale de France, mais bientôt survient la question des mariages espagnoles qui cause un grave refroidissement. On se rend difficilement compte aujourd'hui de la portée du différend qui s'éleva alors entre la France et l'Angleterre et des conséquences qui en résul-

tèrent. Malgré nos révolutions, toutes ne sont pas effacées. Peut-être ce sujet tentera-t-il quelque jour un historien; mais une étude d'ensemble serait prématurée aujourd'hui. En tout cas, la correspondance de la reine Victoria nous éclaire sur le point de vue anglais dans ce grave débat, d'où, en apparence, la diplomatie anglaise sortit vaincue, mais dans lequel la véritable victime fut la dynastie française, à laquelle la France ne sut aucun gré de lui avoir assuré une situation européenne digne des périodes les plus glorieuses de notre histoire nationale et qui, accusée en même temps, par la mauvaise foi des partis, de sacrifier l'honneur national à l'Angleterre, porta ainsi le poids de la plus injuste des accusations. En réalité, l'entente cordiale avec l'Angleterre fut rompue, et, dès 1848, la reine Victoria, tout en assurant une généreuse hospitalité à la famille royale française, n'accorda jamais aucune sympathie à aucun projet de restauration royale en France. Elle était trop anglaise — et nous ne saurions l'en blâmer — pour ne pas souhaiter que la France restât dans une situation précaire et secondaire, et c'est dès lors ce sentiment qui dictera toute la politique anglaise à l'égard de la France : l'Angleterre cherchera à s'en servir sans l'accabler davantage, mais sans chercher à la relever, en entretenant de bons rapports avec tous les gouvernements d'aventure qui se succèderont à Paris : empire ou république. Aussi, malgré une répugnance initiale, des rapports de plus en plus amicaux s'établissent avec Napoléon III, dont la Reine fait avec Louis-Philippe un parallèle piquant : louant le caractère allemand du premier et critiquant les qualités françaises du prince de la maison de Bourbon. Le second volume se termine par les prodromes de la guerre de Crimée.

Le troisième volume, de 1854 à 1861, est consacré à la guerre de Crimée et à l'alliance française, à la révolte ds Indes, puis aux affaires d'Italie. Le prince Frédéric de Prusse épouse la princesse royale d'Angleterre, et Guillaume Ier, son père, que la reine Victoria tenait en haute estime, monte sur le trône. Napoléon III inquiète de plus en plus l'Europe par les idées révolutionnaires dont il poursuit l'application en Italie. Le prince Albert meurt au moment où la Reine, effrayée des tendances de l'empereur des Français, et, suivant en cela les sentiments de l'époux qu'elle aimait tendrement, est reprise par son atavisme allemand. M. Jacques Bardoux a pu écrire avec raison : « De même que Napoléon III a servi les rêves de Cavour, la reine Victoria a favorisé les projets de Bismarck. L'unité allemande est — en partie — son œuvre ». Mais il faut ajouter que, pour engager la reine Victoria dans cette voie, les fautes et les erreurs capitales de Napoléon III ont été nécessaires. Le volume se termine par les lettres admirables dans lesquelles la Reine crie sa douleur de femme après la mort du prince Albert.

C'est presque malgré nous que, dans cette courte et incomplète analyse de la correspondance de la reine d'Angleterre, nous n'avons parlé pour ainsi dire que de ce qui a trait à la France. Nos lecteurs français le comprendront et nos lecteurs étrangers l'excuseront. Il ne faudrait cependant pas en conclure que les lettres publiées ne sont consacrées qu'aux rapports avec la France. Les affaires intérieures et les affaires coloniales de l'Angleterre y tiennent aussi une très grande place, et les détails de la vie de famille l'illuminent d'un véritable charme. Mais les relations extérieures d'un pays sont toujours plus spécialement le domaine du Souverain et, de 1837 à 1861, la France occupait encore une telle place dans le monde, que c'est d'elle surtout que la plus vigilante et la plus universelle des diplomaties avait à s'occuper. S'il n'en est plus ainsi aujourd'hui, la cause en est dans les fautes commises à cette époque. La lecture de la correspondance de la reine Victoria aidera tout au moins l'historien français à discerner ces fautes, si l'aveuglement politique propre à notre pays ne permet pas d'y découvrir les moyens d'en éviter ou d'en atténuer les conséquences. EUGÈNE GODEFROY.

Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse, plus spécialement de 1560 à 1872, par THOMAS PETTIGREW YOUNG. Paris, Hachette, 1907, in-8 de XI-403, avec grav. et une carte. — Prix : 8 fr.

L'histoire, très particulière et très intéressante, de l'enseignement en Écosse n'a été encore l'objet d'aucun travail d'ensemble. En ce qui touche les écoles élémentaires et secondaires, c'est-à-dire toutes celles qui préparent de plus ou moins loin aux cours des Universités, voici la lacune heureusement comblée par M. Young. Les Universités qui, en Écosse, ne sont pas uniquement établissements d'enseignement supérieur, mais qui exigeraient une étude spéciale et développée, demeurent en dehors du cadre de l'auteur.

L'enseignement commence en Écosse en l'année où saint Colomban fonde le célèbre monastère d'Iona (563). Comme partout en Europe, les monastères, les abbayes et les paroisses y distribuent l'instruction pendant tout le moyen âge. A partir du XIIe siècle se fondent aussi des écoles municipales, et, ce qui est plus remarquable, en 1496, une loi de Jacques IV, d'ailleurs plus ou moins bien appliquée, rend l'instruction obligatoire pour tous les fils de baron et propriétaires fonciers. Par la Réforme surtout, l'éducation écossaise prend des traits originaux. Le principe d'obligation, posé de si bonne heure, est repris et étendu à toute la population par Knox et ses collègues qui, en 1560, dans le *Livre de discipline*, élaborent tout un système d'enseignement national à tous les degrés, de caractère nettement démocratique et

singulièrement dictatorial. Les pouvoirs publics ayant reculé devant une réforme si complète, l'Église réformée d'Écosse, lentement, patiemment, essaye de réaliser séparément les divers articles de son programme et parvient à les faire passer en grande partie dans la législation; elle dirige en maîtresse les écoles paroissiales et contrôle sévèrement l'enseignement privé, au point même d'interdire aux fils de grands personnages d'envoyer leurs enfants hors d'Écosse s'ils ne sont accompagnés d'un précepteur approuvé par elle. Dans les villes toutefois, à partir du XVIIIe siècle, l'ingérence du clergé est combattue par les municipalités; puis diverses circonstances, et surtout le schisme de 1843, affaiblissent l'autorité des conseils presbytéraux et préparent la loi de 1862 qui détruit la juridiction scolaire de ces conseils ainsi que le *test* religieux imposé aux maîtres, puis celle de 1872 qui abolit les écoles paroissiales et rend la direction de l'instruction publique à des conseils élus (*School-boards*); en 1889, l'enseignement élémentaire devint gratuit. Sur les programmes d'instruction aux diverses époques, sur les livres et les méthodes d'enseignement, sur la vie des écoliers et des maîtres, le livre de M. Young abonde en renseignements; un chapitre spécial, qui est des plus curieux, passe en revue les systèmes pédagogiques de Bell (enseignement mutuel), de Wood, de Stow, d'Owen, dont l'école de New Lanark, comme l'établit l'auteur, a servi de modèle à nos salles d'asile; un ingénieux tableau synoptique fait comprendre le mécanisme un peu compliqué, mais efficace, de l'enseignement public contemporain en Écosse. Il n'y a plus qu'à demander à l'auteur le complément de son œuvre, l'histoire de ces Universités écossaises que tant de liens rattachèrent et unirent pendant des siècles aux vieilles Universités de France.

A. Barbeau.

Essais sur le régime des castes, par C. Bouglé. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XII-279 p. — Prix : 5 fr.

Répulsion, hiérarchie, spécialisation héréditaire : voilà ce qui constitue, en général, l'esprit de caste. « Au point de vue social et politique, a-t-on dit encore, la caste, c'est la division, l'envie, la haine, la jalousie, la défiance entre voisins ». C'est un Anglais qui parle ainsi des Hindous. L'Égypte, la Grèce, Rome ont connu cet esprit de caste, comme aussi, dans une certaine mesure, le moyen âge avec ses corporations fermées et réglementées étroitement. Toutefois, il faut bien se garder d'exagérer les rapports qui peuvent exister théoriquement entre les castes de l'Inde et, par exemple, les ghildes germaniques.

Le brahmane se plaça du premier coup au sommet de la hiérarchie sociale; il s'y maintient, ce qui ne l'empêche nullement d'exercer au besoin toutes sortes de métiers : « Pour son ventre, il faut jouer bien

des rôles », disait à l'abbé Dubois l'un de ces brahmanes nécessiteux. Bien que toujours honoré, le brahmane l'est davantage s'il n'est pas obligé de recourir à ces métiers, abandonnés généralement aux castes inférieures. Pour le paria, le mleccha, il souille tout ce qu'il touche, et souvent même tout ce qu'il regarde.

Non seulement les castes, mais les sous-castes elles-mêmes sont habituellement fermées les unes aux autres, et surveillent avec un soin jaloux la cloison étanche qu'elles ont établie entre elles.

L'explication économique que l'on a voulu donner est bien insuffisante. D'autre part, si la caste dérive de la parenté, de la famille, il faut entendre celle-ci dans un sens assez large; ce qui le prouve, ce sont les règles en vertu desquelles on doit pratiquer à la fois l'exogamie et l'endogamie. Tout en étant obligé de se marier dans sa tribu, comme les Hébreux, il y a des degrés prohibitifs de consanguinité; les frères et les sœurs, par exemple, ne sauraient s'épouser dans l'Inde, comme cela se faisait chez les anciens Égyptiens et chez les Perses.

Le bouddhisme, quoiqu'on ait pu dire, ne songea point à l'abolition pratique des castes, ni par conséquent au relèvement social du paria. Suivant une expression d'Oldenberg, celui de nos indianistes qui l'a étudié de plus près, le bouddhisme n'est pas la religion du pauvre.

On a parfois défini pittoresquement le régime des castes : une « affaire de mariages », ou encore une « affaire de repas », par allusion à l'exclusivisme qui en forme l'essence. C'est à la fois l'un et l'autre. « Affaire de races, aussi », soutiennent certains ethnographes, qui opposent les Aryas, la race conquérante, aux Dasyus ou Dravidiens, la race autochtone, les vaincus. Les deux types sont caractérisés surtout par la face, c'est-à-dire le nez, les joues, les lèvres. M. Bouglé s'est livré à ce sujet à un travail anthropométrique plus curieux peut-être que probant, quand on parle de castes, car il s'agit en réalité du type hindou et du type mongol, bien plutôt que de la race conquérante et de la race conquise.

L'auteur se livre à des considérations intéressantes sur ce régime des castes considéré au point de vue du droit, de la vie économique et de la littérature, mais je crois en avoir assez dit pour engager le lecteur, que ces questions ne laissent pas indifférent, à prendre plus ample connaissance d'un travail sérieux et plein d'informations nouvelles. Une légère critique de détail, en finissant : l'auteur paraît oublier que le Burnouf qui écrivit l'*Essai sur le Veda* n'est pas le même que le traducteur du *Bhâgavata Purâna*. Ce dernier, Eugène Burnouf, occupe parmi les savants une place à laquelle ne saurait prétendre l'autre, Émile, mort récemment en laissant une œuvre considérable par le nombre des volumes, bien plus que par leur valeur intrinsèque.

A. Roussel.

Les Reines de l'émigration. Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi, par le vicomte DE REISET. Paris, Émile-Paul 1908, petit in-8 de XXXVIII-542 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

M. le vicomte de Reiset vient de publier le second volume de sa curieuse étude sur *les Reines de l'émigration*. La première était la comtesse de Polastron, l'amie du comte d'Artois; la seconde, c'est la comtesse de Balbi, l'amie du comte de Provence; toutes deux vraiment reines de Coblentz, en effet, mais de caractère et de tempérament différents : Mme de Polastron douce, modeste, dévouée, s'effaçant le plus possible; Mme de Balbi, ardente, impérieuse, ambitieuse, n'aspirant qu'à dominer; la première vivant surtout par le cœur, la seconde par l'esprit et par la volonté : Mlle de la Vallière et Mme de Montespan, comme les désigne très justement l'auteur.

Et quel esprit et quelle volonté que ceux d'Anne de Caumont la Force ! Mariée à un noble italien, le comte de Balbi, petit-fils d'un doge de Gênes, dont une folie trop réelle ne tarda pas à la séparer, elle se fait, toute jeune, sa place à la Cour, où l'appelait d'ailleurs le haut rang de sa famille. Elle veut être dame d'atours de Madame, et elle l'est, malgré l'opposition de la duchesse de Lesparre et de la puissante famille de Noailles; et une fois nommée, elle prend un ascendant absolu sur Madame et, ce qui est plus important à ses yeux, sur Monsieur. Elle devient la confidente et le conseil du jeune prince; elle est son agent le plus actif dans certains projets ambitieux, sur lesquels nous regrettons que M. le vicomte de Reiset, qui cependant n'a épargné aucunes recherches, n'ait pas pu faire une lumière plus complète; il y a là, en particulier, un voyage en Angleterre sur lequel un fragment des Mémoires inédits de Théodore de Lameth jette un jour mystérieux. Le prince était ambitieux, et il semble que sa favorite l'ait été encore plus que lui, au début de la Révolution et en face de la déplorable inertie du Roi.

Quand le comte de Provence, qui eut le mérite de ne pas émigrer avant son frère, se décida à partir, au moment de la fuite de Varennes, Mme de Balbi partit aussi; à Coblentz, elle s'installa près de lui et tint sa Cour; les Mémoires du comte de Neuilly donnent de curieux détails sur les soirées que toute la jeune noblesse passait avec Monsieur, dans le salon d'Anne de Caumont. On causait, on riait, on jouait — car la favorite était une joueuse passionnée — on faisait des projets de restauration et on se leurrait d'espérances, hélas trop vite déçues; on racontait les nouvelles et les scandales du jour. La langue de Mme de Balbi était particulièrement redoutée, car elle était aiguisée et emportait le morceau.

Cette langue lui fit bien des ennemis; on s'en prit à elle, à son tour; on attaqua sa conduite et sa réputation. Était-ce médisance, était-ce

calomnie? Son historien la défend, énergiquement, souvent victorieusement, par exemple lorsqu'on l'accusa d'avoir fait enfermer son mari pour se débarrasser de lui, parce qu'il l'aurait prise en flagrant délit, ou lorsqu'on prétendit qu'elle était accouchée clandestinement à Rotterdam. Ce fut cependant cette deuxième inculpation qui amena la rupture avec son royal protecteur et la rupture fut si complète, qu'il ne voulut jamais la revoir. Et pourtant Mme de Balbi vécut longtemps encore, puisqu'elle ne mourut qu'en 1842; il est curieux de voir combien ces vies, si agitées, si ballottées pendant la Révolution, se sont pourtant prolongées jusqu'à une extrême vieillesse, tant il y avait de vigueur chez ces anciennes races.

Séparée de Monsieur, Mme de Balbi se réfugia en Angleterre, rentra en France au Consulat, fut exilée pendant l'Empire, traversa toute la Restauration sans revoir les princes, finit par se fixer à Versailles, vivant maigrement de quelques débris de sa fortune et d'une pension octroyée par Louis XVIII et que le gouvernement de Juillet supprima, recherchée encore de quelques personnes, non plus pour sa beauté — elle était devenue laide — mais pour son esprit et pour le piquant de ses souvenirs, ignorée en somme des générations nouvelles et simplement rappelée, après sa mort, par un article du *Journal des Débats*.

Il a fallu les patientes recherches de M. le vicomte de Reiset et le charme de ce nouveau volume pour la faire revivre.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Marquis de Saint-Huruge, « généralissime des Sans-culottes » (1738-1801), par HENRI FURGEOT. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de 441 p., avec 2 grav. — Prix : 5 fr.

« Tout individu, a dit M. P. Bourget, n'est que l'addition de ceux qui l'ont précédé ». M. Henri Furgeot applique cet axiome à son héros, et il semble bien qu'il est absolument justifié. Le bisaïeul du Mis de Saint-Huruge, Louis de la Fage, était un méridional glorieux et vantard; son aïeul Victor-Amédée était rude et avare après avoir été prodigue. Son père, Philibert-Joseph, était joueur et brutal, violent au point de vouloir tuer tous ceux qui s'opposaient à ses fantaisies, sans épargner même ses parents les plus proches. Victor-Amédée II, marquis de Saint-Huruge, réunit tous les défauts de ses ancêtres en y ajoutant ses vices personnels; il était tout préparé au triste rôle qu'il a joué dans l'histoire, et il faut avouer d'ailleurs qu'il avait les raisons sérieuses de ne pas aimer l'ancien régime. Marié par passion, après une jeunesse orageuse, à une ancienne actrice dont s'était occupée la chronique scandaleuse, il n'avait pas tardé à se brouiller avec elle, et, grâce à des protecteurs puissants et intéressés, sa femme avait réussi à le faire enfermer à Charenton et à se faire attribuer

par un arrêt du Parlement l'administration d'une fortune qui, malgré les prodigalités du marquis, était encore considérable. Relâché enfin, au bout de trois ans, Saint-Huruge passa en Angleterre. Il n'en revint qu'aux premiers jours de la Révolution, et fut aussitôt, un des orateurs les plus écoutés du Palais-Royal. Avec sa taille d'athlète sa voix de stentor, sa parole exubérante, ses gestes violents, quoiqu'au fond il fût lâche, mais dissimulant sa lâcheté sous sa vantardise, il prit sur la populace une influence considérable, et pendant la discussion de la loi du *veto*, tenta de l'entraîner à Versailles. On le trouve dans toutes les journées de la Révolution et dans tous les mouvements populaires, tantôt à Paris, comme au 17 juillet 1791, tantôt dans le nord, à Lille et en Belgique, où il s'est fait donner une mission par Dumouriez. Mais, par un de ces revirements qui sont les leçons de l'histoire et les revanches de la justice, le fougueux révolutionnaire devint victime de la Révolution; le généralissime des sans-culottes, — c'est ainsi qu'il s'intitulait lui-même — fut incarcéré comme émigré et ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre. Il avait vainement cherché à acheter sa liberté, en se faisant délateur, *mouton*, comme on disait alors. Du coup il devint réactionnaire, attaqua les jacobins comme il avait attaqué les aristocrates et contribua à faire fermer le fameux club. Après avoir mené encore quelques années une vie agitée et poursuivi tous les gouvernements de ses réclamations et de ses hâbleries, il mourut obscurément en 1801. Il était redevenu très royaliste, écrit Lamartine, qui l'avait connu dans ses vieux jours.

A côté de cette étrange figure qui n'avait jamais été étudiée avec ce scrupule et cette abondance de documents, M. Furgeot en a placé quelques autres, le baron de Taintot, l'abbé Bénard, Loustalot, Bentabole et surtout Rotondo, et leur réunion forme un bien curieux mais aussi bien répugnant tableau du bloc de ce temps-là.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Vie d'un poète. Coleridge, par JOSEPH AYNARD. Paris, Hachette, 1907, in-16 de 371 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Après les travaux de MM. Traill, Brandl, et surtout Campbell, y a-t-il encore place pour une biographie de Coleridge? Sans nul doute, si cette biographie complète sur plus d'un point ces ouvrages estimables, et surtout si elle s'attache spécialement à faire l'analyse et l'histoire de ce vaste et étrange esprit, de ce faible mais attachant caractère, à montrer comment les circonstances ont agi sur cette âme sensible et rêveuse, comment cette âme, à son tour, a, en grande partie, déterminé sa bizarre et triste destinée. C'est cette étude principalement psychologique qui fait le grand intérêt et, par beaucoup d'endroits, la nouveauté du livre de M. Aynard. Il a recueilli et ordonné avec

grand soin tout ce qu'on savait déjà de la vie de Coleridge et il y a ajouté plusieurs précieux renseignements ; mais ce à quoi il s'est surtout appliqué, c'est à démêler les mille traits confus, les mille fluctuations successives de cette pensée et de cette sensibilité puissantes mais vagues et toujours mouvantes. Travail d'autant plus difficile qu'il faut toujours faire dans les déclarations et les témoignages du grand rêveur sur lui-même la part d'une constante et invincible illusion ; travail où M. Aynard a fait preuve de la plus grande finesse et de la plus parfaite sûreté de jugement. Rendant pleine justice au poète, qui est parmi les plus grands de l'Angleterre, il ne dissimule point ce qu'il y a chez le métaphysicien d'incomplet et d'incohérent, et fait voir comment sa grandiose et brillante philosophie « ne fut jamais chez lui qu'une forme de rêve, beaucoup plus qu'une discipline de la pensée ». Parmi les parties les plus neuves de ce remarquable volume sont la recherche très prudente des effets produits par l'opium sur l'esprit de Coleridge, l'exposé de la façon dont il a connu et compris l'Allemagne, la mise en lumière de la philosophie politique qui révèle chez lui un précurseur des Carlyle et des Ruskin ». L'œuvre poétique de Coleridge est appréciée de façon brève, mais avec beaucoup de justesse et de goût ; de l'écrivain comme de l'homme, le lecteur emporte une image vivante et précise. Thomas de Quincey, qui avait intimement connu Coleridge, a, il y a bien longtemps, énuméré dans un de ses essais les difficultés réservées aux futurs biographes d'un personnage aussi complexe et doué de talents aussi divers. Ces difficultés n'ont pas effrayé M. Aynard, qui les a heureusement vaincues.

A. Barbeau.

BULLETIN

L'Assomption de la Sainte Vierge. Exposé et histoire, par Paul Renaudin. 2e éd. Paris, Bloud, 1907, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur nous présente une très intéressante étude théologique au sujet de la doctrine de l'Assomption. Nous disons à dessein *doctrine* car il ne s'agit nullement de recherches historiques sur l'authenticité des circonstances que certaines traditions attribuent à cet événement. L'auteur ne retient, au point de vue historique, que le fait lui-même, de la mort, de la résurrection de Marie et de son entrée triomphale au Ciel, en corps et en âme. Il montre que cette doctrine est officiellement traditionnelle dans l'Église, qu'elle s'appuie sur les raisons théologiques les plus sérieuses et apporte à l'appui de sa thèse les témoignages les plus intéressants et les plus concluants de la patristique, des théologiens et de la liturgie. Quand on ferme ce volume après l'avoir lu, on se sent plus affermi que jamais dans la croyance à l'assomption de Marie, et dans le désir de voir cette vérité définie comme un dogme de foi. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce travail. A. C.

Du tac au tac. *Réponses aux objections modernes contre la Religion*, par Ernest Augier. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de IV-204 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme le sous-titre l'indique, c'est le livre tant de fois fait déjà, et souvent fort bien fait, des réponses aux objections contre la religion. L'auteur a-t-il eu tort de le refaire? Nullement. D'abord il n'y aura jamais assez de ces bons livres, et plus on en publiera, mieux cela vaudra. Il ne faut pas se plaindre que le nombre des apôtres augmente : le champ est assez vaste pour qu'il y ait place pour tous. De plus, les temps et les milieux changent, et les livres qui défendent la vérité doivent donc aussi changer comme tout le reste, pour mieux s'adapter aux temps et aux milieux nouveaux. C'est pourquoi on ne saurait assez recommander des œuvres comme celle de M. l'abbé Ernest Augier, qui, pour répéter beaucoup de vieilles choses, les répète dans un langage plus moderne, qui leur donne un air de nouveauté, et où se trouvent aussi bien de choses que ses prédécesseurs et modèles dans le genre n'avaient pu prévoir. Je cite notamment les objections du protestantisme modernisé et celles des tenants de la séparation, qui ne peuvent prendre leur parti des *Non possumus* opposés par le Souverain Pontife aux projets du « Bloc ». M. l'abbé Augier y répond fort bien, « du tac au tac », et par là son petit volume me semble bien convenir aux circonstances présentes. Que toutes les réponses soient péremptoires et décisives, je n'oserais l'affirmer et l'auteur lui même n'oserait sans doute le croire, si mobile et si changeante est la tactique de nos ennemis, et si rapide, ses changements de front, qui obligent à modifier les positions et les moyens de défense. Mais dans l'ensemble, le livre est fort bien fait, alerte, vivant, prompt à la riposte et de nature à frapper et à convaincre les esprits de bonne foi. Il peut donc et doit devenir un excellent instrument de propagande, pour peu que nous sachions et nous voulions nous en servir.

Édouard Pontal.

Les Métiers et leur histoire, par A. Parmentier. Paris, Colin, 1908, in-8 de XII-143 p. — Prix : 1 fr. 50.

Je puis assurer, après expérience faite, que ce livre, texte et gravures, intéressera fort les petits personnages auxquels il est destiné et auxquels il fait un peu l'histoire anecdotique des principaux métiers, boulangers, bouchers, pâtissiers et confiseurs, épiciers, maçons et tailleurs de pierres, tisserands, drapiers, tailleurs et couturières, barbiers, chirurgiens et apothicaires, imprimeurs, libraires, changeurs, peintres. Et il y a bien des grandes personnes aussi qui trouveront curieuses plusieurs de ces esquisses ou telles étymologies que l'on y trouve — celles, par exemple, de *boulanger* venant de la forme de la boule donnée aux pains ou de *brigand* termes employé d'abord pour désigner simplement les fantassins, lesquels portaient une cuirasse légère dite brigantine.— Peut-être cette histoire paraîtra-t-elle trop simplifiée avec l'uniforme conclusion de tous les chapitres à la gloire des progrès modernes. Dans l'Introduction, à propos de la transformation du travail servile en travail libre, il eût convenu d'indiquer que l'un des facteurs principaux de cette évolution fut l'influence du christianisme. Il eût fallu avertir aussi que la loi de 1791, qui supprime les corporations, refusait aux ouvriers le droit de s'associer pour leurs prétendus intérêts communs et que si le régime corporatif d'avant 1789 donna lieu à de graves abus, la question de l'organisation professionnelle reste ouverte.

Baron J. Angot des Rotours.

Devoir actuel des catholiques. *L'Action directe et la résistance active pour le retour aux traditions nationales de la France et le maintien et la défense de la religion et de la liberté*, par C.-L. DE CASAMAJOR. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, s. d. (1908), in-12 carré de 64 p., avec grav. — Prix : 1 fr 10.

Cette brochure sent la poudre. M. l'abbé de Casamajor exhorte les catholiques à la résistance contre les lois iniques dont on les accable. Il montre, par beaucoup de citations de théologiens autorisés, que la résistance est permise contre un gouvernement qui confisque nos libertés les plus essentielles et viole tous nos droits, résistance en se refusant à obéir à la loi, résistance même par la force et à main armée, si cela devient nécessaire.

En principe, les affirmations de M. de Casamajor ne sont pas contestables. Il le dit très justement : un gouvernement qui viole les droits de ses sujets d'une manière générale, les dégage par là même de l'obéissance qui lui est due. Mais à côté de la question de principe, il y a la question de pratique.

A ce second point de vue, il n'est pas douteux que les catholiques doivent se refuser à l'application des lois qui les obligeraient à des actes contraires à leur conscience, et si on emploie la force contre eux, ils ont le droit d'y opposer la force, autant qu'ils le peuvent. Quant à s'armer contre leurs oppresseurs, il faudrait être organisé, et surtout il faudrait avoir des troupes sur lesquelles on puisse compter. Si on n'a pas les moyens d'agir, ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de ce qu'on n'est pas en état de faire ? D. V.

La Conquête du peuple, par le comte ALBERT DE MUN. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage du grand orateur est à lire par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du catholicisme. Les masses ont déserté l'Église, le clergé n'a plus qu'une position précaire et est réduit à la mendicité. Au milieu de ces ruines, il nous reste un moyen : reconquérir le peuple. Nous le pouvons; la démocratie ne doit pas nous faire peur. Les gouvernants, depuis trente ans, ont fait tout leur possible pour persuader au peuple que la religion était un obstacle à son ascension vers le bien-être. Montrons que rien n'est plus faux ; le catholicisme a toujours été très attentif à l'amélioration du sort des humbles. Il faut reprendre cette tradition; c'est par l'action sociale que nous regagnerons les masses, en leur faisant voir que tout ce qu'elles peuvent désirer de juste et de sage est dans l'Évangile. Le clergé commence à le comprendre; il faut que les laïques s'y mettent également. Les classes élevées ont la fortune qui est une force sociale; malheureusement elles s'enferment trop dans leur égoïsme; elles n'aiment pas le peuple assez franchement, assez généreusement.

Telles sont, en résumé, les grandes pensées développées par M. le comte de Mun. Puissent-elles émouvoir tant de personnes qui n'ont d'autres souci que la vie facile ! Si tous ceux qui sont favorisés de la fortune se donnaient aux œuvres qui peuvent améliorer le sort des masses, la France et l'Église de France seraient sauvées. D. V.

La Révolution sociale ou le Roi, par GEORGES VALOIS. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), in-18 de v-45 p. — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur de cette brochure se présente comme un ouvrier syndiqué. Il remarque que les derniers événements ont détaché beaucoup de syndiqués de la forme républicaine, parce qu'ils ont reconnu que cette forme de gou-

vernement les livrait sans garantie à la toute-puissance de la bourgeoisie et des juifs. Le grand nombre des ouvriers met son espoir dans la révolution sociale. M. Valois essaie de leur faire comprendre que la révolution sociale amènera l'anéantissement de la production, par suite la misère, et les livrera aux financiers juifs qui seuls pourront leur fournir le nécessaire et organiser la production. Quel moyen reste-t-il alors de faire triompher leurs justes réclamations? La Monarchie seule le pourra. Le Roi, placé en dehors et au-dessus de toutes les classes, fera respecter les droits de chacune. Il sera intéressé directement au développement de la puissance nationale, qui sera sa propre puissance, et, par suite, à la prospérité de la classe ouvrière, qui est le principal facteur de cette puissance.

Cette brochure a été publiée par l'Action française en deux éditions : l'édition du commerce, que nous avons sous les yeux et une édition de propagande, qui est vendue au prix très bas de 0 fr. 20. D. V.

CHRONIQUE.

Nécrologie. — La science française et l'Université de France ont fait une grande perte en la personne du distingué linguiste, M. Chabaneau, mort à Nontron (Dordogne), le 21 juillet, à l'âge de 77 ans. Né dans cette même ville en 1831, M. Jean-Camille Chabaneau fut d'abord attaché à la direction des postes à Angoulême, mais, imitant en cela un bon nombre de nos plus illustres philologues qui ont débuté dans des carrières n'ayant aucun rapport avec la linguistique, il se livra activement à l'étude des langues et des littératures méridionales. La notoriété que lui attirèrent ses premières publications fut telle qu'en 1879 il fut nommé professeur de langue et de littérature française du moyen âge à la Faculté des lettres de Montpellier. Le 24 décembre 1886 il fut élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1880, cette même Académie lui avait décerné le prix Lagrange pour l'ensemble de ses travaux sur la littérature provençale et française. M. Chabaneau a publié : *Histoire et théorie de la conjugaison française* (Paris, 1868, in-8); — *Poésies intimes* (Paris, 1870, in-12); — *Grammaire limousine. Phonétique. Parties du discours* (Paris, 1876, in-8); — *La Langue et la littérature provençales. Leçon d'ouverture* (Paris, 1879, in-8); — *Comput en vers provençaux, publié, traduit, et annoté* (Paris, 1881, in-8); — *Les Sorts des apôtres; texte provençal du* XIIIe *siècle, publié avec l'original latin* (Paris, 1881, in-8) — *Les Troubadours Renaud et Geoffroy de Pons* (Paris, 1881, in-8); — *Traduction des psaumes de la pénitence en vers provençaux, publiée pour la première fois d'après le manuscrit d'Avignon* (Paris, 1881, in-8); — *Fragment d'une traduction provençale du roman de Merlin* (Paris, 1883, in-8); — *Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, suivies de deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil-Gallaup* (Paris, 1886, in-8); — *Paraphrase des litanies en vers provençaux, publiée d'après le manuscrit d'Avignon, avec une introduction, des notes et un appendice* (Paris, 1886, in-8); — *Vie de saint George, poème provençal, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque nationale* (Paris 1887, in-8); — *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale; recueil de textes provençaux en prose et en vers relatifs à cette sainte* (Paris, 1887, in-8); — *Le Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses apostres, publié pour la première fois d'après le manuscrit de Montpellier* (Paris, 1887, in-8); — *Le Roman d'Arles. Texte provençal, publié en entier pour la première fois, d'après le manuscrit de Paul Arbaud, avec Introduction, notes et appendice*

(Paris, 1887, in-8); — *La Prise de Jérusalem, ou la Vengeance de Sauveur. Texte provençal, publié en entier pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1850, in-8); — *La Langue et la littérature du Limousin* (Paris ,1892, in-8). La plupart de ces ouvrages avaient paru sous formes d'articles dans la *Revue des langues romanes.*

— Nous avons appris avec un vif regret la mort d'un autre érudit des plus remarquables, M. Charles de Beaurepaire, qui s'est éteint au milieu d'août, à 87 ans. M. Charles-Marie DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE est né à Avranches (Manche), le 24 mars 1828. Il suivit les cours de l'École des chartes et obtint, le 25 novembre 1850, le diplôme d'archiviste paléographe. Un peu plus tard il fut nommé archiviste de département de la Seine-Inférieure, puis archiviste-bibliothécaire de l'Académie de Rouen. Enfin, le 8 décembre 1871, il était élu membre correspondant de l'Institut. M. Charles de Beaurepaire, mettant à profit le riche fonds de documents réunis dans les archives dont il avait la garde, a publié de nombreux et savants ouvrages dont plusieurs ont été couronnés aux concours des antiquités nationales. Voici la liste des principaux : *Notice sur maître Jean Masselin* (Caen, 1841, in-8); — *Entrée et séjour du roi Charles VII à Rouen en 1485* (Caen 1854, in-8); — *Essai sur l'asile religieux dans l'empire romain et la monarchie française* (Caen, 1854, in-8); — *Notice sur l'hospice d'Avranches* (Avranches, 1858, in-8); — *Notice sur les maisons de force de la généralité de Rouen avant 1790* (Rouen, 1859, in-8); — *De la Vicomté de l'Eau de Rouen et de ses coutumes aux* XIIIe *et* XIVe *siècles* (Évreux, 1856, in-8); — *Des Etats de Normandie sous la domination anglaise* (Évreux, 1859, in-8); — *Recherches sur les anciennes prisons de Rouen* (Rouen 1861, in-8);—*Recherches sur l'ancien Clos des Galées de Rouen* (Rouen, 1864, in-8); — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Seine-Inférieure. Archives civiles. Séries C et D.* (Paris, 1864, in-4); — *Notes et documents concernant l'état des campagnes de la Haute-Normandie dans les derniers temps du moyen âge* (Évreux, 1865, in-8); — *Inventaire du mobilier du château de Chailloué de l'année 1416, publié d'après un manuscrit du temps* (Rouen, 1866, in-8); — *Mémoire sur le lieu du supplice de Jeanne d'Arc, accompagné d'un plan de la place du Vieux-Marché de Rouen, d'après le Livre des Fontaines de 1525* (*Rouen*, 1868, in-8);— *Recherches sur les procès de condamnation de Jeanne d'Arc* (Rouen, 1867, in-8); — *Séjour d'Henri III à Rouen aux mois de juin et juillet 1588, recueil d'opuscules rares et de documents inédits, avec Introduction et notes* (Rouen 1870, in-8); — *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant 1789* (Evreux, 3 vol. in-8, 1872); — *Cahiers des états de Normandie sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV; documents relatifs à ces assemblées* (Rouen, 1876-1879, 3 vol. in-8); — *Cahiers des états de Normandie sous le règne de Henri IV; documents relatifs à ces assemblées* (Rouen, 1881-1882, 2 vol. in-8); — *Notes historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure et spécialement la ville de Rouen* (Rouen, 1883, in-8); — *Pierre Corneille et sa fille Marguerite, dominicaine à Rouen* (Rouen ,1885, in-8); — *Cahiers des états de Normandie sous le règne de Henri III; documents relatifs à ces assemblées* (Rouen, 1888-1889, 2 vol. in-8); — *Nouveau Recueil de notes historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure et plus spécialement la ville de Rouen* (Rouen, 1888, in-8). M. Charles de Beaurepaire a publié en outre les *Chroniques normandes* de Pierre Cochon et une deuxième édition des *Anecdotes normandes* de A. Floquet. Plusieurs de ses travaux ont été insérés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie.*

— M. Henri LANTOINE, professeur honoraire à la Faculté des lettres de

Paris, est mort le 22 septembre, à 63 ans. Né à Guise en 1845, il fit ses études à Paris, au lycée Charlemagne, et entra à l'Ecole normale supérieure en 1865. Reçu agrégé en 1868, il enseigna d'abord la rhétorique dans divers lycées de province. Docteur ès lettres en 1874, et nommé professeur à la Faculté des lettres de Besançon, il fut, un peu plus tard, rappelé à Paris et devint maître de conférences de latin à la Sorbonne. A la mort de M. Lorquet, il lui succéda comme secrétaire de la Faculté des lettres et occupa ce poste pendant 23 ans. M. Lantoine, qui était un excellent humaniste, a publié : *De Cicerone contra oratores atticos disputante* (Paris, 1874, in-8), thèse; — *Histoire de l'enseignement secondaire en France au* XVIIe *siècle* (Paris, 1874, in-8), thèse; — *Histoire littéraire. Leçons de littérature latine* (Paris, 1885, in-12), avec M. R. Lallier. M. Lantoine a donné, en outre, une édition classique du Ve livre du *De Rerum natura*, de Lucrèce, en collaboration avec M. E. Benoist (Paris, 1884, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Alphonse Boistel, ancien professeur à la Faculté de droit de Paris, jurisconsulte distingué, qui avait écrit une brochure d'actualité contre la législation athée et qui, adonné aux études généalogiques, était président de la Société géologique de France, mort dernièrement à Paris, à 72 ans; — le R. P. Bour, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur de philosophie au collège de la Providence à Amiens, mort dernièrement à Lille, à 55 ans; — Émile Chasles, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, auteur de divers ouvrages sur la réforme et le développement de l'étude des langues vivantes, mort en septembre, à Tracy sur-Mer (Calvados), à l'âge de 87 ans; — Alcide Darras, avocat, chargé de cours à la Faculté de droit de Paris, directeur de la *Revue de droit international privé et de droit spécial international*, mort à Paris, en septembre; — Gaston Donnet, journaliste et écrivain, mort au milieu de septembre, à 41 ans, lequel avait collaboré au *Temps*, aux *Débats*, au *Figaro*, au *Gil-Blas* et à *l'Aurore* et laisse un certain nombre de volumes dont quelques-uns ont été écrits au retour de lointaines missions à l'étranger, entres autres : *Une Mission au Sahara occidental. Du Sénégal au Tiris* (Paris, 1896, in-8); *En Sahara. A travers le pays des Maures nomades* (Paris, 1897, in-4); *Le Dauphiné* (Paris, 1898, gr. in-4); — le Dr Paul Dubuisson, médecin en chef à l'asile Sainte-Anne, ancien professeur de médecine légale à la Faculté de droit de Paris, mort aux Andelys, au milieu de septembre, à 60 ans, lequel laisse divers ouvrages et articles sur l'histoire de la Révolution française et sur diverses questions touchant à la responsabilité des criminels, ainsi qu'un volume sur *le Positivisme et la Question sociale* (Paris, 1899, in-8); — Louis Jéziérski, receveur des finances à Paris, directeur honoraire des *Journaux officiels*, mort à Paris, au milieu d'août, à 64 ans, lequel avait collaboré au *Temps*, à l'*Estafette* et au *Télégraphe* et a publié les deux ouvrages suivants : *Combats et batailles du siège de Paris, septembre 1870 à janvier 1871* (Paris, 1871, in-12); *Entrée de l'armée dans Paris. Bataille de sept jours, dimanche 21 mai à dimanche 28 mai 1871* (Paris, 1871, in-12); — Mme Marie Krysinska, femmes de lettres, qui avait épousé le peintre Bellanger et avait créé avec Salis la fameuse académie du « Chat noir », morte à Paris, en septembre; — Melouzay, professeur honoraire d'histoire au lycée Condorcet, mort à Paris, au commencement de juillet, à 67 ans; — Julien Panel, ancien rédacteur à la *République française*, ancien secrétaire général de l'Association des journalistes républicains, mort en septembre; — le chanoine Salabert, directeur de la *Croix du Tarn*, mort en juillet, à Cadalen (Tarn).

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr Friedrich Adler, ancien

professeur d'histoire de l'architecture à l'École technique supérieure de Berlin, mort à Berlin, le 15 septembre, à 80 ans, lequel laisse un ouvrage estimé. *Mittelalterliche Backsteinbauwerke des preussischen Staates* et a décrit, de concert avec le prof. Curtius, les fouilles d'Olympia auxquelles il avait pris part; — Dr. Frederick H. M. Blaydes, helléniste anglais, qui avait acquis une grande réputation par ses éditions d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane, mort le 8 septembre, à Southsea, à 90 ans; — G. Busschots, rédacteur au journal *la Presse*, d'Anvers, mort à Riennes, à l'âge de 71 ans; — Léon Collinet-Doreye, qui collaborait à la *Gazette de Liège* et au *Courrier de Bruxelles*, mort au château de Famelette, le 19 septembre, à l'âge de 66 ans; — Churton Collins, professeur de littérature anglaise à l'Université de Birmingham, mort accidentellement à Oulton Broad, le 15 septembre, à 61 ans, écrivain, journaliste et conférencier, qui laisse entre autres ouvrages : *Illustrations of Tennyson* (1891), *Ephemera critica* (1901) et *Studies in Shakespeare* (1904); — Theodor Duimchen, romancier allemand, qui a publié entre autres volumes : *Zwischen Belt und Sund. Neue Novellen* (Berlin, 1902, in-8), mort le 5 septembre, à Berlin, à 55 ans; — Dr.Theophile Eiselt, le distingué professeur de la Faculté de médecine de Prague, le premier de ce corps enseignant qui ait fait usage pour ses cours de la langue tchèque, mort dernièrement à Prague, à 77 ans; — Max Falk, journaliste hongrois, fort connu, qui, d'abord comme collaborateur de *Pesti Naplo*, puis comme rédacteur en chef du *Pester Lloyd*, a joué un rôle important parmi les libéraux de son pays et qui a publié d'intéressants souvenirs sur l'impératrice Élisabeth, mort à Budapest, au commencement de septembre; — Friedrich Fischbach, ancien directeur de l'École d'art industriel de Saint-Gall, mort dernièrement à Wiesbaden, à 69 ans, lequel laisse d'importants ouvrages sur l'art, tel que : *Stickerei-Muster* (Wiesbaden, in-16, 1888) et *Beiträge zur Geschichte der Tapeten-Industrie* (Darmstadt, 1889, in-16); — le chanoine Fleming, prédicateur ordinaire du roi Édouard VII, l'un des prédicateurs les plus réputés de l'Angleterre et dont les sermons ont obtenu un nombre considérable d'éditions, mort à Londres, le 3 septembre; — Hugo Frederking, romancier allemand, à qui l'on doit, entre autres volumes : *Der Born der Liebe! Eine hessige Sage. Dichtung in 10 Gesängen* (Bromberg, 1885, in-8) et *Stromschnellen. Roman* (Berlin, 1887, in-8), mort à Cassel, le le 4 septembre, à 62 ans; — Alexander von Freytag-Loringhofen, romancier et auteur dramatique allemand, auteur de : *Aus heiteren Stunden. Eine Sammlung poetischen Brocken* (Riga, 1902, in-8) et *Aus der Hexenzeit, Kulturgeschichtliches Spiel aus Alt-Livland* (Riga, 1902, in-8), mort dernièrement à Weimar, à 55 ans; — Thomas Frost, écrivain anglais, auteur de quelques nouvelles et d'ouvrages plus importants tels que : *The Old Showmen and the old London Fairs* et *In Kent with Charles Dickens*, mort à Littleover, près de Derby, à la fin de juillet;— le chanoine Gustave-Joseph Gillon, ancien professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Namur, mort en septembre, à Jambes (Belgique), dans sa 74e année; — le chanoine A. Hanauer, bibliothécaire et archiviste de la ville de Haguenau, qui a publié un certain nombre d'ouvrages sur l'histoire de l'Alsace, mort en septembre; — Hansky, astronome russe de grand mérite, directeur de l'Observatoire de Simeis en Crimée, ancien vice-président de la Société d'astronomie russe, secrétaire de la section russe de l'Union internationale pour l'étude du soleil, auteur d'importants travaux sur la physique solaire, mort le 11 septembre, à 39 ans; — Mme Adeline Kingscote, femme de lettres anglaise, qui a publié une trentaine de nouvelles sous le pseudonyme de Lucas Cleewe,

morte le 13 septembre, au château d'Oex; — Alexander KORKIN, professeur de mathématiques russe, mort le 1er septembre à Saint-Pétersbourg, à 71 ans; — Dr. Horaz KRASNOPOLSKI, professeur de droit civil à l'Université allemande de Prague, mort en cette ville, le 28 août, à 66 ans; — H. A. LENEHAN, astronome australien, qui venait d'être nommé astronome du gouvernement dans la Nouvelle Galle du Sud et directeur de l'Observatoire de Sidney, mort dernièrement à 65 ans:— Heinrich MATZALT, historien et pédagogue allemand, directeur de l'École d'agriculture de Weilburg, mort en cette ville, le 24 août, à 62 ans, lequel a publié : *Grundzüge der Geschichte. Ein Hilfsbuch für die historische unterricht in höhen Schulen* (Berlin, 1895, in-8); — George NICHOLSON, directeur des « Kew Gardens », auteur du *Dictionary of Gardening* (1888), mort au milieu de septembre; — Dr. Alexander POEHL, professeur de chimie à l'Institut médical de Saint-Pétersbourg, mort à Berlin, le 10 septembre, à 58 ans; — Andreas Ferdinand ROHMEDER, professeur allemand, mort le 24 août, à Kochel (Haute-Bavière), à 69 ans; — Iwan ROMANOVITCH, professeur de physiologie autrichien, mort le 24 août à Krzeczowic, près de Cracovie, à 62 ans; — Mme Mathilde Roos, femme de lettres suédoise, auteur de divers romans, morte à Stockholm, le 17 juillet, à 56 ans; — Lord ROSSE, ancien vice-président de la Société royale d'astronomie de Londres, ancien président de la Société royale d'astronomie d'Irlande, membre de la Commission d'inspection de l'observatoire royal de Greenwich, mort le 29 août, à 68 ans; — Martin-Meliton dit Pablo DE SARASATE, violoniste d'une réputation mondiale, originaire de Pampelune, mort à Biarritz, le 20 septembre, à 64 ans, lequel laisse de remarquables compositions, telles que : *Confidences*, *Souvenirs de Domont*, *le Sommeil*, *Moscovienne*, *Airs bohémiens*, *Fantaisie sur Faust*, etc.; — Jean de SCHLUMBERGER, ancien président de la Délégation d'Alsace-Lorraine, docteur honoraire de l'Université de Strasbourg, mort le 14 septembre, à Guebviller, à 89 ans, auquel on doit l'ouvrage suivant : *Caesar und Ariovist oder Versuch den Ort zu bestimmen wo Ariovist von Caesar geschlagen wurde* (Colmar, 1877, in-8); — le Rév. Dr. Walter C. SMITH, poète écossais, originaire d'Aberdeen, doyen des pasteurs de la « United Free High Church » d'Ecosse, mort le 19 septembre, à Orwell, près de Dunblane, à 84 ans, lequel a publié, à partir de 1861, sous le pseudonyme d'Orwell, plusieurs volumes de poésies, notamment : *The Bishop's Walk*, *Olrig Grange*, *Borland Hall*, *Hilda among the Broken Gods* et *Raban*; — Dr. Eduard SPIEGLER, professeur de dermatologie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 21 juillet, à 48 ans; — Fanny STOECKERT, femme de lettres allemande, auteur d'ouvrages tels que : *Tante Dorothée. Eine Erzaehlung für junge Maedchen* (Altenburg, 1895, in-8), morte à Potsdam, le 5 septembre, à 64 ans; — le prince Jean TARKHANOV, membre de l'Académie russe, mort récemment en Autriche; — Peter WEINBERG, écrivain russe, auteur de traductions russes de divers auteurs classiques allemands, mort dernièrement à Saint-Pétersbourg, à 78 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 septembre, M. Maspéro parle de deux scarabées d'Égypte et de l'erreur qu'avaient commise à leur sujet deux savants étrangers. — M. Léon Dorez entretient l'Académie de lettres inédites de François Ier relatives au colonisateur Jean de la Roque. — Le 11, M. B. Haussoullier commente une inscription grecque découverte à Suse par M. Morgan et relative à un acte d'affranchissement. — M. Héron de Villefosse explique une inscription votive trouvée récemment à Alise-Sainte-Reine, par M. le docteur Simon, et qui contient les noms d'un dieu et d'une déesse : *Nenetis* et *Bergusia*. —

M. Émile Ende lit un travail sur une tentative de croisade au XVe siècle, dont le seul résultat fut la prise de Tanger par les Portugais. — M. Clermont-Ganneau explique, au moyen de la langue arabe, une inscription nabatéenne. — Le 18, M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un travail fort intéressant sur l'importance de l'Université d'Athènes pendant le Bas-Empire. — Le 25, M. Maurice Croiset commente deux inscriptions grecques relatives à l'histoire administrative et religieuse de l'Égypte pendant l'époque ptolémaïque. — M. Bouché-Leclercq poursuit la lecture du mémoire dont il est l'auteur, et relatif à l'Université d'Athènes. Il parle des ressources que se procuraient les professeurs, soit par des prestations qu'on leur allouait en denrées, soit en gagnant des honoraires accessoires au moyen de leçons particulières qui leur furent quelquefois interdites.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 septembre, M. Esmein donne lecture d'un travail sur la Chambre des Lords en Angleterre. — M. Chuquet entretient l'Académie du chevalier de Mopinot, de ses Mémoires et de sa correspondance amoureuse avec une inconnue. — Le 19, M. Chuquet lit un mémoire concernant Mme du Montet, dont les Souvenirs contiennent un grand nombre de détails intéressant la vie des membres de la famille Bonaparte. — Le 25, M. Bérenger parle des travaux du congrès tenu à Paris pour lutter contre l'envahissement de la pornographie. — M. Chuquet lit le discours qu'il a prononcé à Hesdin, lors de l'inauguration du monument de Victor Jacquemont. — M. Luchaire donne connaissance à l'Académie du discours qu'il lira à la séance annuelle des cinq Académies.

Le Jubilé de V. Jagić. — Le 6 juillet dernier ramenait le 70e anniversaire de la naissance de Jagić. Suivant une coutume fréquente à l'étranger, et qui d'ailleurs s'est acclimatée en France, les amis et les disciples de l'éminent slaviste ont voulu fêter cet anniversaire en offrant au maître un volume de mélanges auquel ont collaboré près de cent érudits. Nous croyons rendre service à nos lecteurs, en leur donnant, par ordre alphabétique des auteurs, la liste des mémoires qui composent cette *Jagić-Festschrift, zbornik u slavu Vatroslava Jagica, Vatroslav Jagić zum 6. Juli 1908 gewidmet von seinen Freunden und Schülern* (Berlin, Weidmann, 1908, gr. in-8, VIII-725 p.). Ce sont : 1. Abicht (Rudolf), *Zur Erklärung des Skazanie izjavlenno o pismenech von Konstantin Kostenski* (p. 206) ; 2. Asboth (Oskar), *Die Reflexe von ç q in den slavischen Lehnwörtern der ungarischen Sprache* (p 235) ; 3. Balaščev (G.), *Slovienskoto pleme* Βαιουνῆται (p. 495) ; 4. Barbulescu (Ilie), *Kad sud počele da ulaze u rumunjski jezik najstarije njegove slavenske riječi* (p. 433) ; 5. Bartoli (Matt. Giulio), *Riflessi slavi di vocali labiali romane e romanze, greche e germaniche* (p. 30) ; 6. Baudouin de Courtenay (J.), *Zur Frage über die Weichheit und Harte der Sprachlaute im allgemeinen und im slavischen Sprachgebiete insbesondere* (p. 583) ; 7. Belić (A.), *O čakavskomé* (p. 449) ; 8. Benesevic (V.), *Die* « Gebote der heiligen Väter » *nach dem Euchologium sinaiticum* (p. 591) ; 9. Berneker (Erich), *Slavische Wortdeutungen* (p. 597) ; 10. Bezzenberger (A.), *Einige verkannte slavische Lehnwörter der baltischen Sprachen* (p. 279) ; 11. Bobrov (Vladimir), *Materialy k poznaniiu russkikh govorov lifliandskoï gubernii* (p. 389) ; 12. Bogdan (J.), *Ueber die Sprache der ältesten moldauischen Urkunden* (p. 369) ; 12 Bogorodickii (V.), *O vlianii na udariaemye glasnye tverdosti i miagkosti sosědnikh soglasnykh v obšerusskom iazykě* (p. 247) ; 12. Brandt (Roman), *Zolovka* (p. 348) ; 13. Brückner (A.), *Roty sadowe polskie XV. wieku* (p. 133) ; 15 Budde (Evgenii), *Sočineniia P. I. Melnikova (Andreia Pečerskago) kak leksičeskii material*

russkago literaturnago iazyka (p. 223); 17. Bulic (Fr.), *Natpis dosada neoznatoga namjestnika rimske Dalmacije Apolonija Febadija iz V v.* (p. 699); 18. Chakhmatov (A.), *Skazanie o prelojenii knig na slověnskiĭ iazyk* (p. 172); 19. Conev (B.), *Westbulgarische Dialekte in Ostbulgarien* (p. 321); 20. Daskevic (N.), *Opyt ukazaniia literaturnykh paralleleĭ k plaču Iaroslavny v « slově o polku Igorevě* (p. 415); 21. Draganić (Konstantin), *O pravopisu i jeziku Vida Došena* (p. 325); 22. Fasmer (M.), *K voprosu o zaimstvovannykh slovakh v slavianskikh iazykakh* (p. 271); 23. Franko (Ivan), *Kleine Findlinge zur altslavischen Literatur und Geschichte* (p. 644); 24. Grafenauer (Ivan), *Legenda o Salomonu v slovensky narodni pesmi* (p. 65); 25. Hauler (Edmund), *Zu der Kapiteleinteilung und einigen Stellen der Didascalia apostolorum* (p. 663); 26 Iacirmirskiĭ (A. J.), *Otgoloski slavianskoĭ poroty k obyenom pravě u rumin XV.-XVII. vv.* (p. 159); 27. Iavorskiĭ (Ia. A.), *Malorusskiĭ otrivok Izmaragda XVII v.* (p. 618); 28. Ilešič (Fran), *Slovenica* (p. 547); 29. Ilinskiĭ (G.), *Slavianskiia etimologii* (p. 291); 30. Jensen (Alfred), *Puškin in der schwedischen Literatur* (p. 71); 31. Jireček (Konst.), *Dohodak stonski koji su Dubrovčani davali srpskome manastiru sv. Arkhanđela Mihojla u Jerisalimu i provelje o njemu cara Uroša* (1358) *i zarice Mare* (1479) (p. 527); 32. Jokl (Norbert), *Etymologisches* (p. 480); 33. Kadlec (Karel), *Pergošićův překlad Verbőczyova Tripartita* (p. 209); 34. Kalužniacki (E.), *Ueber Wesen und Bedeutung der volksetymologischen Attribute christlicher Heiliger* (p. 504); 35. Karásek (Josef), *Epistolae Abgari ad Christum et Christi ad Abgarum* (p. 636); 36. Karskiĭ (E.), *Slědy bogatyrskago eposa v běloruskoĭ narodnoĭ poezii* (p. 143); 37. Kidrič (Franc), *Češko-ilirski pravopis na Štajerskem do « Novic »* (p. 656); 38. Korš (F.). *Inoiazyčnoe proiskhojdenie prk.-slav. slov inog = γρύψ, črtog i Svarog* (p. 254); 39. Kretschmer (Paul), *Das Kürzungsprinzip in Ortsnamen* (p. 553); 40. Kryński (Adam Ant.), *O wpływie języka łacińskiego na polski* (p. 363); 31. Lavrov (P. A.), *K voprosu o vremeni izobrětenija pismen i perevoda svjaščennago pisanija* (p. 35); 42. Leger (Louis), *Georges d'Esclavonie, chanoine pénitencier de la cathédrale de Tours au XIVe-XVe s.* (p. 112); 43. Leskien (A.), *Der aristotelische Abschnitt im Hexaemeron des Exarchen Johannes* (p. 97); 44. Liapunov (B.), *Iz nabliudeniĭ nad iazykom drevnerusskikh i staroslovianskikh pamiatnikov* (p. 675); 45. Lorentz (J.), *Die postlabialen und gutturalen Diphtongierungen des Pomeranischen* (p. 310); 46. Loś (Jan), *Ziemia-Ziemię, Wolá-wolą* (p. 334); 47. Ludwig (A.), *Etymologie von zd* (p. 120); 48. Matić (I.), *Neposnati Dubrovčanin o smrti Petra Zrinskoga* (p. 338); 49. Meillet (A.), *Sur les désinences des 2e et 3e personnes du duel en slave* (p. 201); 50. Melich (Johann), *Die Namen der Wochentage im Slavischen* (p. 212); 51. Mikkola (Joos. J.), *Zur slavischen Wortkunde* (p. 359); 52. Miletić (L.), *Nosovkitě k polskiia ezik i českiiat prěglas na vokala a* (p. 691); 53. Mladenov (St.), *Zapadnoblg. višel-višl vm. viděl* (p. 220); 54. Muka (Ernst), I. *Połobske teksty.* II. *Dokońałosć a nedokońałosć dolnoserbskego słowesa* (p. 715); 55. Murko (M.), *Zapadna « Epistola o nedelji » v južnoslovanski književnosti* (p. 706); 56. Musić (A.), *Ně-kto* (p. 543); 57. Načov (N.-A.), *Bělějka za blgarskata zaměna na š s u* (p. 485): 58. Nehring (W.), *Wspomnienie o wzajemnych miedzy Kroatami i Polakami stosunkach* (p. 267); 59. Niederle (L.), *Pravlast Slovanů a archeologie* (p. 670); 60. Nitsch (Kazimierz), *Końcowe oN, ol, oj w polszczyźnie literackiej i ludowej* (p. 314): 61. Novaković (Stojan), « *Svod* » *Dušanova zakonika u narodnoj pesmi* (p. 61); 62. Ostojić (Tikhomir), *O autoru i uzoru Slaveno-serbskog Magazina od 1768 god* (p. 681); 63. Pastrnek (Fr.), *Bibliografický soupis literární činnosti prof. V. Jagiće* (p. 1): 64. Pedersen (Holger), *Litauisch skuja* (p. 218); 65. Polívka (J.), *Lidové pověsti o původu*

tabaću (p. 378) ; 66. Popović (Pavle), *O pevaniu « Jećupke » u Dubronivku* (p. 262) ; 67. Porzezinski (W.), *Berichtigungen zu « Kalina Jana Parum Szulcego słownik języka połabskiego »* (p. 401) ; 68. Prijatelj (Ivan), *Emir Korytko* (p. 604); 69. Prohoska (D.), *Budimski lekcionari XVIII vijeka prema bosanskodalmatinskomu od B. Bandulavića* (p. 557) ; 70. Radonić (Jovan) *Kerceg Stipan Bukčić Kosača i porodica mu u istoriji i narodnoj tradiciji* (p. 406) ; 71. Rešetar (Milan), *Dubrovački pjesnik Nicola Marci* (p. 122) ; 72. Rozwaodwski (Jan), *Słow osoje itd* (r. 304); 73. Schulze (Wilhelm), *Vom idg. l- suffix* (p. 343) ; 74. Snopek (František), *Opusculum contra Franco* (p. 284) ; 75. Sobolevskii (A.), *Odin in zakonov cerk-slauianskago iazyka* (p. 205); 76. Solmsen (Felix), *Ueber einige slavische Wörter mit dem Wurzelelement mar-* (p. 576) ; 77. Speranskii (M.) *Slovo Ili trudoliubivago* (p. 299) ; 78. Stoilov (A. P.), *Bělějki po kompilaciiata na otdavaniia khrisovul na Ivana Kalimana I, daden na Zografskiia manastir (1192 g.)* (p. 81) ; 79. Stojanović (Ljub), *Vuk Karagić i Bečka policija* (p. 456); 80. Strekelj (K.) *Etymologisches* (p. 711) ; 81. Sutnar (Jaroslav), *Čech* (p. 612) ; 82. Teršakoveć (Mychailo), *Kopitar und Vuk* (p. 463) ; 83. Vajs (Josef), *Co značí slova « pozakonou rimskogo dvora » v nadpisech hlaholských breviářů chrvatských* (p. 230) ; 84. Verkhratskii (Ivan), *Dešćo do govoru Bukovinsko-ruskogo* (p. 423); 85. Vidic (Fr.), *V. Vodnik und die nachillyrische Periode in Krain* (p. 630) ; 86. Vondrák (Václ.), *O místě attributivního adjectiva a substantivního genitivu ve větě* (p. 151) ; 87. Zabolotskii (P.), *Iz pervykh lět novobolgarskago literaturnogo vozrojdeniia : pervyi bolgarskii kalendar- almanakh* (p. 189) ; 88. Zubatý Josef), *Slov. vně, vn* (p. 396).

Paris. — Le *Polybiblion* a rendu compte, en son temps, de la réponse de M. le Dr Rifaux à la lettre de Mgr Latty, alors évêque de Châlons. On lira avec intérêt la lettre de ce prélat, en vente à la librairie Poussielgue. Le vénérable auteur montre, dans sa brochure intitulée : *Une Question téméraire et mal posée* (Paris, Poussielgue, 1907, in-8 de 31 p.), que la crise qui, selon le Dr Rifaux, menacerait le catholicisme, ne doit pas s'expliquer par un défaut d'accord avec la science ou plus exactement avec certaines théories dites scientifiques, mais par l'affaiblissement en France de l'esprit religieux. Changeons-nous, dit avec Bossuet Mgr Latty; nous ne pouvons pas changer la vérité.

— La librairie Beauchesne vient de mettre en vente une brochure contenant *Trois lettres de Mgr l'évêque de Beauvais* sur le *Rôle social et politique du clergé* (in-16 de 50 p. — Prix : 0 fr. 80). Le savant prélat convient, dans la première, que le clergé a un rôle social à remplir ; mais pour l'y préparer il n'est pas nécessaire, dit-il, de bouleverser les programmes des séminaires. Il reconnaît, dans la troisième lettre, que les circonstances obligent les catholiques à s'organiser pour défendre leurs droits. La seconde lettre est surtout remarquable : le vénérable auteur y prouve avec une grande force qu'il n'y a point de morale efficace en dehors de la foi religieuse.

— M. Pierre Champion, qui a publié déjà de nombreux travaux relatifs au xve siècle et à Charles d'Orléans, nous parle dans une élégante plaquette, intitulée : *Charles d'Orléans, joueur d'échecs* (Paris, H. Champion, 1908, in-4 de 16 p., avec 2 planches), de la passion de ce prince pour le jeu d'échecs. Ce travail lui fournit aussi l'occasion d'étudier plusieurs autographes de son personnage et de montrer que le manuscrit latin 10286 de la Bibliothèque nationale, dont la première partie est consacrée au jeu d'échecs, renferme de nombreuses annotations de la main de Charles d'Orléans.

— Dans sa brochure : *Autour de Montaigne et de La Boétie. L'Énigme*

du Contr'Un (Paris, A. Picard et fils, 1908, in-8 de 49 p.), M.-H. de la Valette Montbrun s'est proposé de réfuter une étude sensationnelle que le Dr Armaingaud a publiée l'année dernière dans la *Revue politique et parlementaire*. Le Dr Armaingaud avait entrepris de démontrer : 1° que le *Contr'Un, ou De la Servitude volontaire* n'est pas une simple déclamation littéraire contre la tyrannie, mais bien un pamphlet politique dirigé contre le roi Henri III, attendu qu'un certain nombre de traits satiriques de ce morceau sont d'évidentes allusions aux mœurs de ce prince : 2° que l'auteur de cet opuscule, au moins sous sa forme définitive, est non pas La Boétie, mais Montaigne lui-même : Montaigne, héritier des papiers de La Boétie; Montaigne dont les déclarations au sujet du *Contr'Un* ne sont pas très nettes; Montaigne que son mépris pour les Valois a jeté dans le parti de Henri de Navarre; Montaigne enfin qui, toujours selon M. Armaingaud, était secrètement favorable aux réformés et dut leur communiquer le *Contr'Un*, dont un fragment parut d'abord avec le pamphlet huguenot le *Réveille-Matin des Français*. M. de la Valette-Montbrun, reprenant un à un les arguments du Dr Armaingaud, semble les avoir refutés assez victorieusement. Il a montré que les prétendues allusions du *Contr'Un* étaient invraisemblables : ce traité, ayant paru en 1574, l'année même de l'avènement de Henri III, ne pouvait guère viser un roi qui n'avait pas encore régné ; en outre, elles s'expliquent suffisamment comme des lieux communs adressés aux tyrans en général; à l'examiner en lui-même et dans ses sources, l'opuscule en question est un exercice oratoire inspiré de très près par l'antiquité. En ce qui concerne Montaigne, et c'est là le plus convaincant de tous les arguments, les écrits et toute sa carrière politique, dès le début, manifestent son loyalisme, son attachement à la Royauté, son respect de l'ordre établi. Il a dit clairement dans ses *Essais* qu'il n'avait aucun goût pour la Réforme. Enfin, tout ce qu'on sait de sa franchise et de son horreur du mensonge va contre l'hypothèse de la supercherie qu'on lui prête. M. de la Valette-Montbrun conclut justement : « Montaigne violent et passionné, Montaigne conspirateur et révolutionnaire, Montaigne retors, fourbe et dissimulé, nous n'avons vu nulle part ce personnage dans les *Essais* ». Son argumentation est très bonne. Mais il ne faut pas espérer d'empêcher qu'il ne se trouve de temps en temps quelqu'un pour démontrer, contrairement aux faits, aux textes, à la vraisemblance, que Montaigne, ou La Bruyère, ou autres gens d'autrefois, qui n'y pensaient guère, ont été des précurseurs de la Révolution. C'est une envie qui récidive.

— Signalons une jolie brochure, tirée à 138 exemplaires numérotés, sur papier rose, et écrite en langue polonaise par notre collaborateur M. Casimir de Woźnicki : *Stendhal i jego książka o miłości* (*Stendhal et son livre sur l'amour* (Paris, imp. Heymann, 1908, in-8 de 46 p., avec portrait à l'eau-forte). Voilà une curiosité bibliographique que bien peu de stendhaliens pourront placer dans leurs collections; ils ne pourront, en effet, la tenir que de la libéralité de l'auteur, parce qu'elle n'a pas été mise dans le commerce.

— Ceux qui ont assisté — professeurs, élèves ou parents — à la dernière distribution des prix du lycée Louis-le-Grand n'ont pas dû s'ennuyer pendant que M. G. Dupont-Ferrier, professeur d'histoire, prononçait le discours d'usage. Il avait pris comme thème de son discours l'ancien Louis-le-Grand, et, en homme qui prépare une histoire de la vieille maison et qui la connaît déjà à fond, il a multiplié les détails curieux, les anecdotes piquantes. Ce n'est pas un résumé historique de l'histoire du lycée qu'il nous donne; condensé ainsi en quelques pages, le sujet n'aurait pu être que sec et aride. Ce sont

quelques traits qui nous en font connaître, d'une manière vivante et originale, la discipline, les mœurs, les habitudes. Les anciens élèves de la vieille maison de la rue Saint-Jacques ne seront pas les seuls à prendre plaisir à la lecture de ce discours tiré à part du palmarès, sous ce titre : *Lycée Louis-le Grand. L'Ancien Louis le Grand, discours prononcé à la distribution des prix, le 30 juillet 1908* (Paris, A. Munier, 1908, in-8 de 17 p.).

— La librairie Plon édite une fois de plus (17e année) son remarquable *Annuaire général et international de la photographie* (1908, gr. in-8 de 528+228 pages; illustré par la photographie, l'héliogravure, la similigravure et la photogravure. — Prix, cartonné : 6 fr.) et ce volume ne le cède en rien à ses devanciers; il est même peut-être plus complet et plus intéressant que ceux-ci. Cet annuaire a vu le jour au commencement de l'été; aussi eût-il pu sembler bien tard de le signaler à l'attention des photographes, professionnels et amateurs, si, par son contenu, il n'était plutôt un livre d'étude qu'un ouvrage à parcourir hâtivement d'une façon distraite. On trouve là, en effet, beaucoup de choses, et si certaines pages, assurément les moins nombreuses, sont consacrées à des sujets plus ou moins futiles ou amusants, tels que la joyeuse comédie intitulée : *Les Surprises du kodak*, ou l'intéressante causerie sur *la Photographie au théâtre*, le reste du volume renferme des études dont la plupart sont d'une haute valeur scientifique. Nous ne pouvons toutes les citer, mais, sans vouloir médire des autres, qu'il nous soit permis de mentionner l'article sur *la Photographie aérienne par cerfs-volants*, sujet tout d'actualité, et cet autre, rattaché de très près au précédent, où le capitaine Saconney a traité des *Restitutions photographiques*. Ce dernier renferme des aperçus dont plusieurs sont entièrement nouveaux, des méthodes très pratiques, exposées avec netteté et clarté, dont les conséquences et les applications peuvent être très nombreuses et très importantes, principalement pour le marin, le militaire, l'aéronaute et le géographe. Une telle étude devait être signalée, comme particulièrement intéressante et originale. Ce chapitre, si remarquable soit-il, ne doit pas d'ailleurs faire négliger les suivants où sont traités, par divers auteurs, avec une rare compétence, l'optique et la chimie photographique, les applications de la photographie — parmi lesquelles la photographie des couleurs, sans compter un formulaire très complet. Une quatrième partie énumère les sociétés photographiques et donne la liste de leurs membres. Tel est, en résumé, le contenu de cet annuaire; on n'aurait toutefois qu'une faible idée de l'intérêt qu'il présente si nous ne signalions les innombrables illustrations de tous genres admirablement exécutées.

— Fidèle à son utile entreprise, N. Albert Soubies vient de nous donner le tome XXXVII (année 1907) de son *Almanach des spectacles* (Paris, Flammarion, 1908, petit in-12 de 154 p., avec une eau-forte de Lalauze et Jeannin, représentant une scène de *la Maison du Baigneur*. — Prix : 5 fr.). La *Bibliographie*, composée avec grand soin, mérite particulièrement nos éloge .

— Un commerçant, M. A. Poinier, vient de publier un *Barême agricole, commercial et industriel* qui mérite d'être signalé ici avec les plus grands éloges (Paris, Amat, s. d. [1908], in-16 cartonnage toile, de 303 p. — Prix : cartonné, 2 fr. 50; relié toile, 3 fr.). « Ce qui m'a donné l'idée de composer le présent recueil, déclare l'auteur dans sa Préface très explicite, c'est la difficulté qu'éprouvent ordinairement les agriculteurs de nos campagnes à exprimer la valeur marchande de leurs récoltes à l'hectolitre et au quintal métrique de 100 kilos... Le petit agriculteur, le petit fermier, qui ne sont pas familiarisés avec les termes et les mesures

usitées dans le commerce, éprouvent souvent des difficultés pour vendre convenablement leurs produits, et ils sont parfois victimes de leur ignorance. Ils doivent donc se rendre un compte exact de la valeur de leur marchandise s'ils ne veulent pas courir les risques d'être trompés par certains courtiers ou marchands peu scrupuleux. » Plus loin, M. Poirier fait cette judicieuse remarque : « Beaucoup de gens riches ou aisés se sont ruinés faute de savoir compter, faute de vérifier les factures et mémoires qui leur étaient présentés. Je puis donc dire que le présent Barême leur sera d'une précieuse utilité et facilitera beaucoup leur vérification. » — Le but poursuivi tout d'abord par l'auteur se trouve, en fait, singulièrement dépassé : son *Barême* convient à tous ceux qui vendent, achètent des marchandises, travaillent ou font travailler. Pas n'est besoin d'être grand prophète pour prédire à ce petit volume un gros succès, car il répond à des besoins indiscutables et pour ainsi dire universels.

Alsace. — En raison de son voisinage immédiat avec la Franche-Comté' le coin d'Alsace qui nous reste sous la dénomination officielle de Territoire de Belfort participe aujourd'hui assez étroitement à la vie générale de cette importante province. L'influence qui résulte de cet état de choses apparaît jusque dans les études historiques, scientifiques et littéraires; on s'en apercevra facilement en ouvrant le dernier volume (n° 27) du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, imp. Devillers, 1908, gr. in-8 de xxix-190 pages, avec une planche et un plan). Ce volume est composé des travaux ci-après : *Contributions à la flore de la Haute-Saône. Plantes et stations botaniques nouvelles des Vosges-Saônoises*, par M. C. Cardot (p. 1-27); — *Communications sur deux chartes de 946 et 1021 relatives au Jura et sur le prétendu Pagus Reversimontis*, par M. Xavier Brun (p. 28-30); —*Les Alamans et les Burgondes dans la Trouée de Belfort, vers la fin du* v^e *siècle*, par M. Th. Perrenot (p. 31-42); — *Un Mémoire de Kléber, architecte à Belfort*, par M. Georges Gazier (p. 43-44); — *Belfortains et Dolois en 1790*, par M. Julien Feuvrier (p. 45-52); — *Polis glaciaires dans le Jura français*, par M. le Dr Louis Rollier (p. 52-57, avec une planche); — *Belfort au* xve *siècle, d'après les comptes communaux*, par M. F.-G. Dubail-Roy (p. 58-109); — *Une Lettre du comte de Fontaine et la Nationalité du vaincu de Rocroy*, par M. A. Cardot (p. 110-117). L'auteur établit, avec assez de vraisemblance, que l'illustre général espagnol n'était ni Lorrain ni Espagnol, mais originaire de Fontaine, dans la terre de Saint-Loup, pays dit de « surcéance », c'est-à-dire contesté par les grands voisins (Lorraine, France et comté de Bourgogne, et qui fait partie de la Franche-Comté actuelle; — *Contribution à la flore du Territoire de Betfort* (6e article), par M. Bonnaymé (p. 120-125); — *Sur les filons de barytine du Muschelkalk de Vétrigne*, par Lucien Meyer (p. 126 128); — *Notes étymologiques et historiques sur quelques noms de lieux habités du Territoire de Belfort (Auxelles, Brace, Cravanches, Delle, etc.)*, par M. F. Pajot (p. 129-141) ; — *Note sur un bois de renne découvert à Bavilliers*, par M. Lucien Meyer (p. 142-144) ; — *Les Cardinaux franc-comtois* (1re série), par M. l'abbé Mourlot (p. 147-165); — *Les Ruines romaines d'Offemont, rapport avec plan sur les fouilles faites en 1839 et 1841*, avec une préface de M. F. Pajot (p. 166-188).

Bourbonnais. — Le titre détaillé d'un petit livre que nous venons de recevoir en dira le contenu comme le sujet : *Folk-Lore bourbonnais, anciens usages, sorciers et rebouteurs, meneurs de loups, vielles et musettes, jeux du temps passé, les fées, les noces, les sorts*, par M. Francis Pérot (Paris, Leroux, 1908, in-18 de 248 p. — Prix : 5 fr.). En dehors de l'intérêt local d'une publi-

cation de ce genre, il y a dans ce volume des faits intéressants au point de vue du folk-lore; mais la lecture n'en est pas agréable comme elle pourrait l'être, si l'auteur avait suivi un ordre quelconque d'exposition : « Nous avons, dit-il, adopté l'ordre alphabétique ». Mais comment M. Pérot peut-il deviner sous quel terme un folk-loriste ira se renseigner dans son répertoire ? Le lecteur qui, à l'article *Bague*, ne trouvera qu'une facétie de quelques lignes ne pourra se douter qu'il y a un article *Alliance*; il ne pourra deviner que les arbres et les plantes sont sous la rubrique *Flore*; il cherchera vainement des articles *Amulettes* ou *Talismans*... Sous cette réserve que les faits colligés par M. Pérot sont présentés au hasard et d'une façon incohérente, ils sont en général intéressants soit au point de vue du Bourbonnais, soit au point de vue plus général du folk-lore. L'auteur a eu la bonne idée de terminer son petit livre par une liste d'ouvrages consultés ou à consulter utilement.

Cambrésis. — La Société d'émulation de Cambrai en est au soixante-deuxième volume de ses *Mémoires* (Cambrai, impr. Régnier frères, 1908, in-8 de CII-322 p., avec 4 planches en noir, un fac-similé et 7 planches d'armoiries en couleurs). Nous signalerons d'abord le *Discours d'ouverture du président*, M. A. Lallemant, qui retrace les travaux des membres de la Société en 1907 et rappelle le souvenir du général comte d'Esclaibes, sociétaire défunt (p. IX-XIX, avec portrait); puis deux rapports intéressants : *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. l'abbé Boussemart (p. XXI-XXXVI) et *Rapport sur le concours de moralité*, par M. le Dr G. Dailliez (p. XXXVI-LI). — Quant aux mémoires, si le présent volume n'en compte que deux, il est on ne peut plus juste de dire que leur importance, au point de vue de l'histoire locale, est très réelle. En premier lieu, nous mentionnons : *La Communauté des chirurgiens-barbiers de Cambrai* (*1366-1795*), par M. le Dr H. Coulon (paginé X-277, avec une planche en couleurs, 3 planches en noir et un fac-similé). Cette étude considérable, qui eût gagné à être complétée par une tables des matières et une table des noms de lieux et de personnes, est appuyée de nombreuses pièces justificatives. L'auteur a été bien inspiré d'en faire un tirage à part en un volume qui se trouve à Paris, à la librairie Baillière. — Il convient aussi de noter, de façon très honorable, l'excellent travail de M. le comte de Proyart de Baillescourt sur *les Armoiries des anciens corps de métiers de Cambrai* (p. 281-319, avec 6 planches d'armoiries en couleurs). Ces planches donnent les armoiries de 33 corps de métiers, y compris celles des abbayes, béguinages, chapitres, communautés et hôpitaux de Cambrai, décrites dans le texte, avec de courtes notices historiques.

Champagne. — L'intéressant document que met au jour M. l'abbé Pétel dans son opuscule intitulé : *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. Comptes de régie de la commanderie de Payns, 1307-1309* (Troyes, impr. Nouel, 1908, in-8 de 92 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*), nous initie à la vie privée dans les campagnes au commencement du XIVe siècle. Il nous montre par le menu, comment les templiers exploitaient les nombreux domaines qu'ils possédaient, quel bétail ils nourrissaient dans ces domaines, les profits qu'ils en tiraient, les dépenses faites pour la culture des terres, l'entretien et la nourriture du personnel. Ce document enfin indique aussi comment furent administrés les biens des templiers avant d'être cédés aux hospitaliers. Ce travail de M. l'abbé Pétel, ajouté à tous ceux qu'il a déjà publiés sur les templiers dans le diocèse de Troyes, formera donc un excellent appoint à l'histoire de cet ordre militaire.

Franche-Comté. — Un Breton qui « découvre » *Une Romancière jurassienne* (*Mme de Buxy*) dont les critiques comtois, entre autres, n'ont guère

parlé, si tant est, même, qu'ils l'aient connue jusqu'à présent, voilà qui ne serait pas ordinaire, si quelques *mais* ne surgissaient aussitôt. Nous allons nous expliquer; au préalable, notons que le Breton en question est M. Charles Le Goffic qui, dans la *Revue hebdomadaire* du 22 août dernier (p. 519-529), consacre à Mme de Buxy une intéressante et pénétrante étude, dans laquelle il fait ressortir avec sagacité les qualités et aussi les lacunes légères de l'écrivain. — Depuis longtemps les œuvres de Mme de Buxy (un pseudonyme bien certainement), publiées à la librairie parisienne Henri Gautier, sont signalées aux lecteurs du *Polybiblion*. Mais si cette romancière, qui s'adresse surtout à la jeunesse, n'a point pris place encore en Franche-Comté, à côté de Charles Nodier, de Max Buchon, de Francis Wey, etc., voire de Xavier de Montépin, qui a écrit quelques romans très comtois, cela tient à ce que ses productions ne font pas suffisamment valoir la couleur locale. Sans doute ses descriptions des montagnes du Jura ne manquent pas de pittoresque ni même de vérité, mais ses personnages sont, pour la plupart, affublés de noms qui jurent avec ceux en usage dans le pays, leur manière d'être et d'agir ne se distingue guère de celle des autres Français — et c'est là une hérésie. Il semble que l'écrivain a voulu éviter d'être réellement originale en ce qui concerne sinon tout à fait le cadre de ses romans du moins les gens qu'elle y fait vivre. Et voilà pourquoi, croyons-nous, Mme de Buxy n'a pas été « régionalisée », si l'on veut bien nous passer l'expression. Ces observations n'atteignent en rien un talent auquel nous nous sommes toujours plu à rendre hommage; elles visent un état, voilà tout. Et, pour conclure, nous conseillerons à Mme de Buxy d'adopter la désignation réelle des localités, d'y camper ses personnages en les prenant avec leurs noms provinciaux, leurs qualités et leurs défauts d'origine, enfin, dans ses futurs romans, de faire ressortir de façon plus nette la saveur du terroir.

— La même *Revue hebdomadaire* a inséré dans sa livraison du 10 octobre, présent mois (p. 141-151) un portrait du *Président Grévy*, extrait du tome IV, qui va paraître, de l'*Histoire contemporaine* de M. Gabriel Hanotaux. Ce portrait s'offre comme une eau-forte vigoureuse; il frappe et retient. En si peu de mots, nul n'a aussi bien caractérisé le personnage. A noter d'abord que Grévy n'aimait ni Victor Hugo, ni Lamartine, ni Gambetta : la glace et le feu ne s'accordent guère. Voyons-le d'abord au temps de l'Empire : « Sous ce bourgeois cossu, sous cet avocat silencieux, il y a un paysan madré, qui se retrouve et en prend à son aise quant il rentre à Mont-sous-Vaudrey. Le voilà en blouse ou bien « botté, coiffé d'un large chapeau de paille et en gros sabots », courant les champs, le fusil au poing, causant récolte et prix du bétail avec les paysans; il est bon enfant, populaire, quoique toujours un peu distant ». Depuis, l'avocat a fait du chemin : politicien d'envergure, il a succédé au maréchal de Mac-Mahon (30 janvier 1879) comme Président de la République, s'infligeant ainsi, sans la moindre vergogne, le plus formel démenti. N'avait-il pas, en effet, réclamé la suppression de cet inutile rouage (c'était son avis) à l'Assemblée constituante, le 7 octobre 1848, et son remplacement par un simple président du Conseil élu par l'Assemblée elle-même, et toujours révocable? « Il était sur la brèche depuis cinquante ans, observe M. Hanotaux. Ce couronnement d'une longue carrière fut le triomphe de l'anonymat et de la réserve.. M. Jules Grévy, c'était le jacobin assis, adouci, humanisé ». Cette dernière phrase n'est-elle pas délicieuse d'ironie, — et de justesse?

— Notre collaborateur M. Max Prinet a rendu un vrai service aux érudits comtois en dressant à leur intention le *Catalogue d'une collection de*

manuscrits franc-comtois récemment entrés à la Bibliothèque nationale (Besançon, imp. Jacquin, 1908, in-8 de 4 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, année 1908). Ces manuscrits, qui ont appartenu à feu M. Félix Varin d'Ainville, sont au nombre de trente-huit. « Dix-sept de ces volumes, dit M. Prinet, composent une série homogène ; ils sont revêtus de reliures uniformes en demi-basane ; quelques notes personnelles et quelques empreintes de cachet, qui s'y rencontrent, permettent de reconnaître qu'ils constituent une collection formée, à la fin du XVIIIe siècle, par Marie-François-Xavier Oyselet de Légna, conseiller au Parlement de Franche-Comté. Les vingt et un autres volumes sont d'origines diverses ; plusieurs d'entre eux proviennent de la famille Renard, alliée aux Oyselet de Légna. » A signaler particulièrement, comme offrant le plus d'intérêt, les huit manuscrits suivants : *Sentences de l'official de Besançon (1622-1628)* ; — *Compte rendu aux gouverneurs de Besançon par François Morel, trésorier de la cité, pour l'exercice 1671-1672* ; — *Compte rendu au magistrat de Besançon, par Jacques-Antoine Varin, trésorier général de la cité, pour l'année 1690* ; — *Enquête sur les limites de la Franche-Comté et de la Lorraine, faite en 1527* ; — *Censier de la famille Nardin, de Besançon* (XVIIe siècle) ; — *Censier-rentier de la chapelle Sainte-Anne fondée au couvent de Sainte-Claire de Besançon, par Jacques, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile* (XVIIe siècle). — *Baux des terres de la maison de Granvelle situées dans la banlieue de Besançon* (XVIIe siècle) ; — *Mémoire pour servir à l'histoire du Parlement de Franche-Comté, par Claude de Courbouson* (XVIIIe siècle).

LANGUEDOC. — L'Académie de Nîmes vient de distribuer le tome XXX de la VIIe série de ses *Mémoires* (Nîmes, imp. Chastanier, 1907, in-8 de CLXXIII-419 p., avec 7 planches). Ce gros volume contient une série d'études dont l'importance est fort variable. Il débute par un discours de M. le chanoine François Durand, président, *Sur quelques détails des arènes de Nîmes* (p. V-XVIII, avec une planche). Viennent ensuite : *Compte rendu des travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1906*, par M. Félicien Allard (p. XIX-XXXVIII) ; — *Les Musées archéologiques*, par M. Mazauric (p. XXXIX-XLI) ; — *Concours et legs*, par M. Paul Clauzel (p. XLIII-LXII) ; — *L'Abbé Louis Véran (1765-1838)*, par M. l'abbé Chailan (p. LXXI-CVIII, avec une planche) ; — *Le Conventionnel J.-P. Chazal*, par M. Paul Raymond (p. CIX-CLXV) ; — *Un Avocat général à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier au XVIIIe siècle, Léon de Trimond (1617-1701)*, par M. le comte de Balincourt (p. 1-12) ; — *Un Capucin. Le Père Chrysostome de Barjac, Antoine Pelkier (1757-1819)*, par le chanoine Albert Durand (p. 13-293), étude considérable qui dépasse de beaucoup la valeur ordinaire d'une biographie bien faite. Ce travail a paru aussi en un volume dont le compte rendu est inséré dans notre précédente livraison (p. 251-252) ; — *Les Musées archéologiques de Nîmes, Recherches et acquisitions (années 1906 et 1907)*, par M. Félix Mazauric (p. 295-371). Le volume se termine par un morceau de poésie consacré par M. E. Reinaud à *Pompéi* (p. 379-389).

— La même académie nous envoie son *Bulletin* de 1907 (Nîmes, imp. Chastanier, 1908, petit in-8 de 136 p.). Entre autres choses nous remarquons là un projet de publication d'une correspondance de Louis de Matheï de Valfons, marquis de la Calmette, dont l'une des filles, Marie-Madeleine, épousa en 1770 Claude-Pierre de Rotalier. Cette correspondance serait complétée par 40 lettres se rapportant directement au marquis de la Calmette, adressées par Pierre-Emmanuel Tamizier de Bard, mort colonel-directeur d'artillerie à Besançon, en 1822, à son oncle et à sa tante de

Rotalier pendant ses campagnes sous le Consulat et l'Empire. On ne peut que souhaiter la réalisation de ce projet qui intéressera non seulement le Languedoc, mais aussi la Franche-Comté, les Rotalier étant originaires de cette dernière province où la famille compte encore de nombreux représentants. — A signaler aussi une *Note* de M. Paul Raymond *sur les artistes de l'âge du renne dans le Gard* (p. 74-79); une communication de M. Clavel sur *la Mévente des vins à Tarascon en 1377* (p. 84-85); quelques pages curieuses, lues par M. Bruneton : *Lettre d'un Français* [octobre 1788] *voyageur actuellement à Genève, à son ami, au sujet de l'Assemblée qu'on dit être prochaine des États généraux en France* (p. 105-113); enfin un travail posthume de M. le chanoine Julien intitulé : *Le Temple de la forêt d'Halatte et ex-voto* (p. 117-125).

Navarre. — L'opuscule que M. Jean de Jaurgain consacre à divers *Épisodes de la guerre civile de Navarre, d'après un compte de Pedro Periz de Jassu, bailli de Saint-Jean et receveur des deniers royaux en Basse-Navarre* (*1451-1455*) (Bayonne, imp. Lamaignère, 1908, in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue internationale des Études basques*) montre quel parti l'on peut tirer de ce genre de documents et combien de renseignements précis ils fournissent souvent. Grâce à ce compte, il put donner des détails sur les sièges de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Bayonne, en 1451, et surtout rectifier la date du siège de Saint-Palais qui eut lieu en 1454 et non en 1456 comme on l'avançait jusqu'alors d'après Guillaume Lescur.

Nivernais. — Dans son opuscule intitulé : *Les Chartes de Saint-Étienne de Nevers* (Nevers, Vallière, 1907, in-8 de 82 p. Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*), M. René de Lespinasse a fait connaître 54 pièces intéressant cet important monastère nivernais. Ces documents, qui s'échelonnent entre le 13 décembre 1097 et le 20 mars 1646, ne sont pas tirés du cartulaire qui semble avoir disparu, mais de deux recueils composés aux xviie et xviiie siècles, l'un par Dom Jean Simonnin, procureur du prieuré de Saint-Étienne, en 1674 et l'autre par Baluze, sans doute vers 1710. En tête de cette publication, M. de Lespinasse, dans une bonne Introduction, a mis en relief l'importance que ces documents peuvent avoir, tant pour l'histoire de la ville de Nevers que pour celle du Nivernais.

Normandie. — M. Émile Travers a recemment ajouté une nouvelle et intéressante *Note nécrologique* à celles qui ont déjà été publiées sur le regretté *Jules Lair* (Caen, Delesques, in-8 de 21 p. — Extrait de l'*Annuaire des cinq départements de la Normandie*, publié par l'Association normande).

Provence. — L'Académie de Vaucluse a récemment inauguré dans ses *Mémoires* une série intitulée : *Documents inédits pour servir à l'histoire du département de Vaucluse*. Le premier volume, que nous avons sous les yeux, est formé par le *Cartulaire de la commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple* (*1136-1214*), publié et annoté par M. le marquis de Ripert-Monclar (Avignon, Séguin; Paris, Champion, in-8 de cxiv-307 p.). La valeur de cette publication est attestée par la distinction dont elle a été l'objet de la part de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, cette année, au concours des antiquités nationales, lui a accordé la première mention honorable. Nous lui consacrerons un compte rendu spécial. Le second volume de la série doit être composé par un recueil des *Chartes du pays d'Avignon*, publiées par M. Georges de Manteyer.

Belgique. — Dom Ursmer Berlière réédite une courte étude publiée par lui en 1907 dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*. Le savant bénédictin justifie cette réédition par le souci de corriger quelques

erreurs qui s'étaient glissées dans sa première publication. La nouvelle édition est intitulée : *Documents pontificaux concernant Raoul de Rivo, doyen de Notre-Dame à Tongres* (Namur, Delvaux, 1908, in-8 de 16 p.). Il serait exagéré de dire qu'elle apporte des lueurs bien vives sur ce Radolphus de Rivo (ou de Beke), de Bréda, qui, à la fin du XIVe siècle a écrit des *Gesta episcoporum Leodiensium* assez estimés, mais on y trouve en annexes quatre documents extraits par D. Berlière des registres du Vatican, au temps où il dirigeait à Rome l'Institut historique belge, et ces documents suffisent à donner quelque prix au mémoire que nous signalons.

— Sous ce titre : *A propos du grand schisme d'Occident*, M. le chanoine L. Salembier vient de publier la dernière partie d'une conférence faite par lui au séminaire historique de Louvain, celle où il a attiré l'attention de son jeune auditoire sur les recherches nouvelles à tenter dans cette partie de l'histoire ecclésiastique où il s'est acquis lui-même un juste renom. Cette docte exhortation contient nombre d'indications techniques et bibliographiques d'un grand intérêt (Louvain, 1908, in-8 de 11 p. — Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, IX, n° 3.).

Italie. — M. A.-J. de Johannis, vient de publier dans l'*Economista* un article intitulé : *Sulla crisi della scienza* (tirage à part. Firenze, tip. Galileiana 1908, in-8 de 22 p.) où il combat le professeur Loria qui, dans un discours à l'Université de Turin, a soutenu que la science traverse une crise, ayant abandonné le point de vue objectif et se renfermant dans l'analyse minutieuse des faits. M. de Johannis répond que plus la science progresse plus elle devient subjective, la personnalité des savants ayant une influence croissante, que nous ne connaissons d'ailleurs avec certitude aucune cause. Nous craignons que l'auteur, qui paraît un professeur de Florence, n'ait pas compris son collègue de Turin.

Brésil. — Les géographes trouveront beaucoup à prendre dans le tome XIII de la *Revista da Academia Cearense*. C'est en effet à des questions les intéressant au premier chef que se rapportent les deux articles relatifs à l'irrigation de la province de Ceara intitulés, l'un : « O Problema do Norte », l'autre « O Problema das Seccas no Ceara e a sua solucâo economica ». A ces études très considérables et très soignées de MM. Raymondo Pereira da Silva et Th. Pompeu, joignez une notice de M. Oswald Wiber sur l'observatoire de Quixeramobim et vous aurez la liste des articles scientifiques contenus dans ce volume, où l'érudit baron de Studart, un des directeurs de la *Revista*, a publié, d'autre part, de précieux documens inédits — dont deux sont vraiment importants, — émanant du célèbre missionnaire Antonio Vieira (*Revista da Academia Cearense*, publicada sob a direcçao dos Drs Thomaz Pompeu, Barâo de Studart e Pedro de Queiroz. Tome XIII, 1908. Cearà-Fortaleza, typ. Minerva, 1908, in-8 de 230 p.).

— Si le tome XIII de la *Revista da Academia Cearense* contient surtout des articles scientifiques, ce sont, par contre, surtout des articles historiques que renferme le premier fascicule de la *Revista trimensal do Instituto do Cearà* pour 1908. Abstraction faite, en effet, de la liste des plantes vasculaires récoltées au mois de septembre et d'octobre 1897 dans l'Etat de Cearà par M. J. Huber — utile contribution à la flore de la contrée, — nous n'y trouvons que des travaux relatifs au passé du pays : une curieuse description de la capitainerie du Rio Grande, tirée d'un manuscrit de la première partie du XVIIe siècle, une notice sur le 15e président de Cearà, le Dr Casimiro José de Moreas Sarmento (1813-1860), et la correspondance considérable échangée de 1834 à 1837 entre le président de Cearà José Martiniano

de Alencar et le ministre Manoel do Nascimento Castro e Silva. C'est l'infatigable directeur de la *Revista trimensal*, le baron de Studart, qui a publié, en même temps que la très intéressante description de la capitainerie du Rio Grande, cette volumineuse correspondance; à lui seul, il a rempli, pour le plus grand profit des lecteurs, plus des trois quarts du fascicule que nous avons sous les yeux (*Revista trimensal do Instituto do Ceará*, sob a direcção do Barão de Studart. Tome XXII, 1908, 1er et 2e trimestres. Fortaleza, typ. Minerva, 1908, in-8 de 203 p.).

ÉTATS-UNIS. — La compilation de Grace Gardner Griffin : *Writings on American history, 1906, a bibliography of books and articles on United States and Canadian history published during the year 1906, with some memoranda on other portions of America* (New York, Marmillan Co., 1908, in-4, de XVI-186 p.) est la reprise d'une tentative antérieure : déjà, en effet, en 1904, MM. E. C. Richardson et A. E. Mors nous avaient donné une compilation analogue pour les travaux parus en 1902; et l'Institution Carnegie de Washington avait pris la suite de cette publication pour l'année 1903; elle crut devoir renoncer à la poursuivre plus loin. Quelques sociétés et quelques particuliers, regrettant l'abandon d'une entreprise en somme utile, ont mis en commun des fonds qui permettront de continuer jusqu'en 1911 et de nous donner ainsi le tableau de la production historique sur les États-Unis et le Canada pour les années 1906, 1907, 1908, 1909 et 1910. L'on a suivi, pour le volume relatif à 1906, le plan adopté en 1903, au moins dans ses grandes lignes.

— Pour aborder l'étude de la manière dont sont organisées et dont fonctionnent dans les différents pays du monde les caisses d'épargne postales, la Bibliothèque du Congrès de Washington a publié une commode bibliographie de choix. C'est une liste nouvelle à ajouter à celles que, sur des sujets d'économie sociale comme sur beaucoup d'autres, a publiés la section de bibliographie de la grande bibliothèque américaine (*Library of Congress. List of books with references to periodicals relating to Postal saving Banks.* Compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, in-8 de 23 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquier. T. III et IV (2 vol. in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Histoire et les Histoires dans la Bible*, par M. Landrieux (petit in-12, Lethielleux). — *M. Loisy et la Critique des évangiles*, par F. Jubaru (petit in-12, Lethielleux). — *La Foi et l'acte de foi*, par J.-V. Bainvel (in-12, Lethielleux). — *La Notion du lieu théologique*, par le P. A. Gardeil (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne*, par l'abbé J. Sabouret. T. III (in-16, Belley, Chaduc). — *Catéchistes et catéchismes, ou Traité théorique et pratique de pédagogie catéchistique*, par le chanoine F. Finot (petit in-8, Gabalda). — *Tesoro del sacerdote*, por el P. J. Mach é el P. J. B. Ferreres (2 vol. in-8, demi-reliure basane ; Barcelona, Subirana). — *La Bondad divina*, por J. M. de Jesus Portugal (in-18, cartonné; Barcelona, Subirana). — *Áncora de salvación ó devocionario*, por el R. P. J. Mach (petit in-18, cartonné; Barcelona, Subirana). — *Méditations du soir, tirées de nos saints Livres*, par le R. P. A. Prévot (in-18, Paris et Tournai, Casterman). — *Les Fiançailles et le mariage. Discipline actuelle. Décret « Ne temere » (2 août 1907) et Récentes Décisions du Saint-Siège*, par L. Choupin (in-16, Beauchesne). — *Guide pratique des impôts*, par H. Fayollet (in-18, Giard et Brière). — *Petit Manuel pratique des vices rédhibitoires et des maladies contagieuses dans les ventes d'animaux domestiques*, par L. Malnoury (in-18, Giard et Brière). — *Le Cinématographe devant le droit*,

par E. Maugras et M. Guégan (in-18, Giard et Brière). — *L'Évaluation du revenu imposable des forêts*, par A. Arnould (in-8, Laveur). — *El Sistema cientifico Luliano. Ars magna. Exposición y crítica*, por S. Bové (in-8, Barcelona, tip. católica). — *Pascal et son temps*, par F. Strowski, 3e partie. *Les Provinciales et les Pensées* (in-16, Plon-Nourrit). — *La Philosophie de Leibniz, exposé critique* par B. Russell ; trad. de l'anglais par J. Ray et R. J. Ray (in-8, Alcan). — *Éthique, droit et politique*, par A. Schopenhauer; trad. française avec préface et notes par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *Cournot et la Renaissance du probabilisme au* XIXe *siècle*, par F. Montré (in-8, Marcel Rivière). — *La Philosophie sociale de Renouvier*, par R. Picard (in-8, Marcel Rivière). — *La Morale naturelle*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Les Forces productives de la France*, par P. Baudin, F. Leroy-Beaulieu, Millerand, Roume, etc... (in-16, Alcan). — *Les Colonies de vacances*, par L. Delpérier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Socialisme agraire, ou le Collectivisme et l'évolution agricole*, par E. Vandervelde (in-18, Giard et Brière). — *Théorie du salaire et du travail salarié*, par C. Cornélissen (in-8, Giard et Brière).— *Nos Scarabées*, par P. Maryllis (in-4, cartonné toile, L. Laveur). — *La Pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme*, par E. Havelock ; trad. par A. Van Gennep (in-8, Mercure de France). — *Le Vin. Procédés modernes de préparation, d'amélioration et de conservation*, par E. Chancrin (in-16, cartonné, Hachette). — *Constructions rurales*, par J. Danguy (in-16, Baillière). — *Précis de géométrie descriptive et de géométrie cotée*, par J. Girod. Première et deuxième parties (2 vol. in-8, Alcan). — *Traité de mathématiques générales à l'usage des chimistes, physiciens, ingénieurs et des élèves des Facultés des sciences*, par E. Fabry (gr. in-8, Hermann]. — *Récréations mathématiques et Problèmes des temps anciens et modernes*, par W. Rouse Ball ; trad. de l'anglais par J. Fitz-Patrick. 2e partie (petit in-8 carré, Hermann). — *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par H. Langlois (2 vol. in-8, Chapelot).—*Ruskin. Pages choisies*, avec une Introduction de R. de la Sizeranne (in-16, Hachette).— *De la Méthode dans les sciences*, par les professeurs H. Bouasse, P. Delbet, E. Durkheim, A. Giard, etc. (in-16, Alcan). — *La Parole humaine, études de philologie nouvelle, d'après une langue d'Amérique*, par A. Berloin (gr. in-8, Paris, Champion ; Montréal, Beauchemin). — *Poésies*, par A. Couvreur (petit in-16 carré, H. Paulin). — *Au Jardin des roses mourantes*, par Christian-Frogé (in-18, Sansot). — *Électre* de Sophocle ; trad. en vers par P. Martinon (in-8, Fontemoing). — *Les Drames d'Euripide*; trad. en vers par P. Martinon. II. *Les Deux Iphigénies. Médée* (in-8, Fontemoing). — *La Grande Déesse*, par H. Doris (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Divins Jongleurs, épisodes de l'épopée franciscaine*, par A. Bailly (in-16, Plon-Nourrit). — *La Vie secrète*, par E. Estaunié (in-16, Perrin). — *Ma Grande*, par P. Margueritte (in-16 allongé, Hachette). — *Le Sequin d'or*, par O. Osmond (in-16 allongé, Hachette). — *L'Oraison dominicale*, par G. Zapolska ; trad. du polonais par P. Cazin (in-18, Sansot). — *Les Aventures d'une bourgeoise de Paris*, par M. Thelen (in-12, Lethielleux). — *En hiver, histoires du temps présent*, par J. des Tourelles [in-12, Lethielleux). — *Villes et solitudes, croquis d'Europe et d'Afrique*, par P.-L. Rivière (in-16, Plon-Nourrit). — *Manuel d'histoire ecclésiastique* ; adaptation de la seconde édition hollandaise du R. P. P. Albers, par le R. P. R. Hedde. T. Ier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Vie de M. l'abbé Beulé, fondateur des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Nogent-le-Rotrou*, par l'abbé Sainsot (in-18, Chartres, imp. Laffray). — *Le Grand Siècle intime. De Richelieu à Mazarin (1642-1644)*, par E. Roca (in-16, Perrin). — *Les Doctrines politiques de Royer-Collard*, par R. de Nesmes-Desmarets (gr. in-8, Giard et Brière). — *L'Église de Paris et la Révo-*

lution, par le chanoine P. Pisani. T. II (*1789-1792*) (in-12, A. Picard et fils). — *Quinze ans à la rue des Postes* (*1880-95*). *Souvenirs*, par L. Joly (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Vers la Bérésina* (*1812*), par B.-R.-F. Van Vlijmen (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Catalogue des plans de Paris et des cartes de l'Ile-de-France*, par L. Vallée (gr. in-8, Champion). — *Annales de la marine nantaise* (*des origines à 1830*), publiées par le « Pays d'Arvor », par P. Legrand (gr. in-8, Nantes, Héron). — *La Flèche et ses environs. Guide historique illustré*, par P. et L. Calendini et R. Buquin (in-18 cartonné, La Flèche, Tibault). — *Historia y guia de Lourdes. Manual del peregrino*, por R. Fortunet y Busquets (in-12 cartonné, Barcelona, Subirana). — *De la Condition du prêtre dans l'église après les lois de séparation*, par F. de Vallavieille (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Vers les temps nouveaux par l'éducation intégrale et par la femme*, par F. Raillon (in-18, Giard et Brière). — *Pour le Bloc*, par J.-L. Breton (in-16, Cornély). — *Le Péril prussien*, par le Dr d'Okvietko (in-12, Lethielleux). — *Vérità. Scorribande d'uno sprejudicato a traverso l'essere e il parere della vita sociale* [da A. Lo Forte Randi] (in-18, Palermo, Reber). — *Mathieu de Montmorency et Madame de Staël*, par P. Gautier (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*, par Dom F. Cabrol (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *The Edwardian inventories for Buckinghamshire*, edited F. C. Eeles ; from transcripts by the Rev. J. E. Brown (London, Longmans, Green). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, *1760-1850*. Extraits de ses archives, publiés et annotés, avec une Introduction, par le comte A. de Nesselrode. T. V. *1813-1818* et VI. *1819-1827* (2 vol. in-8, Lahure). — *Histoire de la Turquie*, par Y. Fehmi (petit in-8, Perrin). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani, Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain (*fin*).

Paul Allard : Sidoine Appollinaire, préfet de Rome.

A. de Boislisle, de l'Institut : La Désertion du cardinal de Bouillon (premier article).

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV (*fin*).

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802 (*fin*).

MÉLANGES. — **Maurice Besnier** : L'Œuvre historique de Gaston Boissier.

E. Vacandard : Le Cartulaire de Notre-Dame de Prouille et l'Albigéisme languedocien aux XIIe et XIIIe siècles.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus (*suite*).

L. du Sommerard et **A. Vogt** ; Correspondance.

Goldsilber (**E.-A.**) : Courrier allemand (*fin*).

F. Cabrol : Courrier anglais.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Antiquité. Origines chrétiennes ; II. Moyen âge ; III. Renaissance. Réforme.

Table des matières du tome LXXXIV.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIII^e DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

JOSÉ RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1908

I. — JURISPRUDENCE, par M. Maurice Lambert (p. 385-402).

II. — PHILOSOPHIE per M. L. Maisonneuve (p. 402-418).

III. — SCIENCES PHYSIQUES. SCIENCES MATHÉMATIQUES, par M. E. Chatlan (p. 418-428).

IV. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par Mme la Comtesse R. de Courson (p. 428 437)

V. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Lux in tenebris lucet. Exposition par tableaux des principaux objets de la foi catholique (p. 438). — E.-B. Allo : Foi et Systèmes (p. 438). — R. Ruiz Amado : A los confesores, educadores y padres de familla sobre la education de la castidad (p. 439).

Sciences et arts. — E. Bodrero : Il Principio fondamentale del sistema di Empedocle (p. 441). — D. Sidersky : Production hygiénique du lait (p. 442). — V. Houdet : Laiterie, beurrerie, fromagerie (p. 442). — A. Rolet : Le Lait hygiénique, production et vente (p. 443). — L. Lindet : Principes de l'industrie laitière. Le Lait, la crème, le beurre, les fromages (p. 443). — L. Houllevigue : L'Evolution des sciences (p. 444).

Littérature. — St.-J. Lucas : The Oxford Book of French Verse (xiiith Century-xixth Century) (p. 444). — A. Paupe et P.-A. Chéramy : Correspondance de Stendhal (1800-1842) (p. 445). — C. Stryenski : Soirées du Stendhal Club. Documents inédits (p. 447). — C. Stryenski et P. Arbelet : Soirées du Stendhal Club. 2e série (p. 447). — E. W. Fischer : Etudes sur Flaubert inédit (p. 448). — Péladan : Les Idées et les formes. La Doctrine de Dante (p. 449).

Histoire. — Bon E. de Borchgrave : Croquis d'Orient. Patras et l'Achaïe (p. 451). — A. Cartellieri : Philipp II. August. König von Frankreich. Band II (p. 451). — Mémoires du cardinal de Richelieu. T. I (p. 452) — C. Normand : La Bourgeoisie française au xviie siècle. La Vie publique. Les Idées et les actions politiques, 1604-1661, étude sociale (p. 454). — J. Tiersot : Les Fêtes et les chants de la Révolution française (p. 455). — P. Legrand : Annales de la marine nantaise (des origines à 1830) (p. 456). — R. Pinon : L'Europe et l'Empire ottoman (p. 456). — A. Tardieu : La Conférence d'Algésiras. Histoire diplomatique de la crise marocaine. 15 janvier-7 avril 1906 (p. 458). — G. Cerfeau : L'Ame d'un grand chrétien. Esprit de foi de Louis Veuillot, d'après sa correspondance. L'Homme intime (p. 461).

VI. — BULLETIN. — A. de Valmala : Los Voceros del modernismo (p. 461). — R. S. Claveroi : ¿ Qué es el modernismo (p. 461). — J. B. Lemius : Catecismo sobre el modernismo según la enciclica « Pascendi Domini gregis » (p. 461). — H. Ligkard : Vers le catholicisme, programme de conférences (p. 462). — H. Savoy : Le Saint-Sépulcre. Etude historique et archéologique (p. 462). — P. Suau : La Compagnie de Jésus. Ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait (p. 463). — M. Grigaut : Pour l'Expansion française (p. 463). — L. Dehon : Le Plan de la franc-maçonnerie en Italie et en France, d'après de nombreux témoignages, où la Clef de l'histoire depuis quarante ans (p. 464). — Conde de las Navas : Lourdes. Impresiones de un incurable (p. 464).

VII. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Charaux, Aubertin, Récsey, Inglis, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Almanachs pour 1909. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Italie. — Indo-Chine. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *La Philosophie du droit*, par ERNEST PINARD. Lyon et Paris, Vitte, 1908, in-8 de 323 p., 5 fr. — 2. *Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'État*, par LÉON DUGUIT. Paris, Alcan, 1908, in-16 de 154 p., 2 fr. 50. — 3. *La Loi, essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie*, par MAXIME LEROY. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 354 p., 6 fr. — 4. *La Crisis de la constitución del derecho de propriedad en la sociedad contemporánea*, por JUAN AGUILAR JIMENEZ. Madrid, 1907, in-8 de 54 p., 1 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 5. *Les Types sociaux et le Droit*, par JOSEPH MAZZARELLA. Paris, Doin, 1908, in-12 de XII-457 p., cartonné, 5 fr. — 6. *Le Droit pénal romain*, par THÉODORE MOMMSEN ; trad. de l'allemand, par J. DUQUESNE. Tomes II et III. Paris, Fontemoing, 1907, 2 vol. gr. in-8 de 443 et 420 p., 20 fr. — 7. *Cours de doctorat sur l'histoire du droit matrimonial français*, par CHARLES LEFEBVRE. *Le Droit des gens mariés*. Paris, Larose et Tenin, 1908, in-8 de XII-596 p., 12 fr. 50. — 8. *Les Ordonnances des ducs de Bourgogne sur l'administration de la justice du duché, avec une Introduction sur les origines du Parlement de Bourgogne*, par ERNEST CHAMPEAUX. Paris, A. Picard fils, 1907, gr. in-8 de CCCXXXI-351 p., 12 fr. — 9. *Abrégé d'histoire du droit privé français, des origines au code civil*, par EDMOND LAMOUZÈLE. Paris, Giard et Brière, 1908, in-16 de 276 p., 3 fr. 50.

DROIT CIVIL ET PROCÉDURE. — 10. *Aperçu de l'état actuel des législations civiles de l'Europe, de l'Amérique, etc., avec indication des sources bibliographiques*, par ALBERT AMIAUD. 2e éd. mise au courant par GEORGES AMIAUD. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1908, in-8 de III-304 p., 7 fr. 50. — 11. *Précis théorique et pratique de procédure civile*, par E. GLASSON, avec le concours au point de vue pratique de P. COLMET-DAAGE. 2e éd., mise au courant de la législation et de la jurisprudence, par ALBERT TISSIER. Tome I. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1908, gr. in-8 de IX-997 p., 25 fr. (les 2 vol.). — 12. *De l'Empêchement, en droit ottoman, de recevoir par succession pour cause de divergence de nationalité* (*Ihtilafi dar*), par KIRCOR ZOHRAB. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1908, in-8 de 113 p., 5 fr.

OUVRAGES DIVERS. — 13. *La Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, par JEAN BAYET. Paris, Rousseau, 1908, in-8 de 497 p., 10 fr. — 14. *Associations et syndicats de fonctionnaires, étude législative*, par JULES JEANNENEY. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 15. *Code des comptables*, par LOUIS RACHOU. 2e éd. Paris, Giard et Brière, 1908, in-12 de 257 p., 3 fr. 50. — 16. *Leyes administrativas de España, conforme a los textos oficiales*, por LÉON MEDINA e MANUEL MARAÑON. Madrid, Vda. é hijos de Tello, 1907, in-12 de XVI-1318 p., 12 fr. — 17. *Le Symbolisme du droit romain*, par l'abbé M. BAYLE. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1903, in-8 de XI-332 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. — M. Ernest Pinard, qui fut ministre en France avant que l'emploi ne fût trop déprécié, est resté fidèle, jusque dans l'extrême vieillesse, aux études qui eurent toujours sa prédilection. A l'âge de quatre-vingt-six ans, dans un ouvrage intitulé : *La Philosophie du droit*, il offre aux jeunes générations le fruit de son expérience et de ses méditations sur tout l'ensemble de la science juridique. Le droit, ayant pour but de régir les actions humaines, exige la connaissance de l'homme; c'est aussi de l'étude de l'homme que M. Pinard veut tirer les principes du droit. Il considère l'homme

d'abord en lui-même, l'homme corporel et intelligent. A la définition d'Aristote, il reproche de faire passer le corps, la partie animale, avant la raison, et il exprime sa préférence pour une définition qui se rapprocherait de celle de Bonald : « L'homme est une puissance spirituelle ayant un corps pour organe. » Le genre humain se présente sous deux aspects que le droit ne peut négliger : *vir* et *uxor*, qui sont deux êtres égaux, ayant des fonctions différentes. L'homme est essentiellement fait pour la société, à tel point qu'il ne saurait subsister sans elle. Enfin, repoussant la doctrine de Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme, écartant aussi l'éclectisme de Victor Cousin, qui exagère la puissance du libre arbitre, M. Pinard admet, avec le christianisme, que l'homme est déchu, qu'il naît avec de mauvais penchants. Puis, il réfute le système de l'évolution, qui nie la liberté humaine et ne voit dans la distinction du bien et du mal qu'une opinion sans réalité. De ces prémisses, il déduit et la définition et la division du droit : « Le droit est la règle des relations extérieures des hommes vivant en société. » Les diverses relations que les hommes ont entre eux, relations de famille, relations d'intérêt, rapports politiques, rapports entre les différentes nations, doivent faire distinguer quatre branches du droit : le droit familial, le droit économique, le droit politique et le droit international. Cette division ne diffère, d'ailleurs, de la classification traditionnelle qu'en un point : le droit privé forme ici deux branches, celle du droit familial et celle du droit économique. Or, il est certain que les liens de famille sont d'une autre nature que les relations d'intérêt; si ces deux sortes de rapports juridiques sont ordinairement compris dans la même classe et régis par un même code, c'est uniquement pour les distinguer du droit public. La classification proposée est donc parfaitement rationnelle. Pour s'y conformer, M. Pinard s'occupe d'abord du droit familial; il se propose d'en établir les principes, d'en exposer l'histoire et d'en rechercher l'avenir. Tout droit suppose une sanction, et dans les principes du droit familial, l'éminent auteur distingue les règles et les sanctions. Il précise successivement les règles sur le mariage, sur la puissance paternelle, sur la tutelle, sur les successions, sur l'adoption et sur les enfants nés hors mariage. Il montre ensuite quelles sanctions rénumératrices ou pénales peuvent être attachées à ces règles. Admirant sincèrement le code civil français, qu'il appelle encore volontiers le code Napoléon, M. Pinard en approuve généralement les dispositions. Il se propose ensuite d'examiner comment les principes rationnels du droit familial ont été appliqués, dans la suite des temps, chez les principaux peuples du globe. Cette partie historique nous semble un peu superflue dans un ouvrage de philosophie du droit; la législation de chaque peuple n'y est décrite que dans ses grandes lignes, seulement pour fournir

l'occasion de la comparer avec les idées admises dans la première partie consacrée à l'étude des principes. Enfin, dans une troisième partie, intitulée *l'Avenir*, l'auteur recherche à quelles réformes le progrès du droit doit aboutir. Après avoir signalé quelques améliorations secondaires qu'il voudrait voir introduire dans le code civil, il insiste sur deux réformes, qu'il considère comme essentielles : la suppression du divorce et la liberté testamentaire. Il montre que le divorce conduit à l'union libre, qui aboutirait à la suppression de la famille. En ce qui concerne la liberté de tester, M. Pinard se rallie complètement à la théorie de Le Play: il voudrait que toute personne pût disposer librement de son patrimoine, sans autre restriction que celle de la dette alimentaire envers les descendants et les ascendants. Cette réforme, dit-il, conjurerait deux périls qui nous menacent : l'affaiblissement graduel de l'autorité paternelle et le morcellement excessif des héritages, si nuisible au progrès de l'agriculture. Après son étude du droit familial, M. Pinard doit encore traiter successivement du droit économique, du droit politique et du droit constitutionnel; ce triple sujet lui fournira la matière de deux nouveaux volumes. Si, comme nous l'espérons, Dieu lui permet d'achever son ouvrage, ce sera le testament d'un esprit éminent et le digne couronnement d'une belle carrière.

2. — Avec M. Duguit, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, nous abordons les nouvelles théories juridiques. Sous le titre : *Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'État*, M. Duguit a réuni trois conférences faites par lui à l'École des hautes études sociales. Nous parlerons d'abord de la troisième, qui est excellente. Le savant professeur y dénonce, avec une logique admirable, les erreurs des collectivistes, qui crient à la lutte des classes, alors que toutes les classes sociales se pénètrent et se confondent dans la société moderne, qui exagèrent et portent au paroxisme la suprématie de l'État, alors que l'État se désagrège et tend à se dissoudre dans le syndicalisme. M. Duguit a raison, croyons-nous, de voir dans le mouvement syndicaliste actuel l'élaboration d'un nouveau régime politique qui sera caractérisé, non plus par la tyrannie étatique, mais par de multiples groupements, « fortement intégrés, fédérés par profession, et ayant une représentation politique assurant une forte limitation au pouvoir des gouvernants ». Ce sera une sorte de décentralisation, non pas la décentralisation communale et provinciale, qui n'a plus guère de raison d'être, mais la « décentralisation corporative ». Mais si les vues de M. Duguit sur la société de l'avenir nous semblent justes, nous ne pouvons cependant accepter la nouvelle conception du droit qu'il expose dans ses deux premières conférences et qu'il a d'ailleurs développée dans son ouvrage intitulé : *L'État, le droit objectif et la*

loi positive (V. *Polybiblion* de juin 1901, t. XCI, p. 486-487). Pour M. Duguit, « ni la collectivité, ni l'individu n'ont de droits; il n'y a ni droit social, ni droit individuel ». Qu'y a-t-il donc? Il y a « le droit objectif » ou « la règle de droit », qui varie suivant les temps et les pays, qui repose sur un fait, « le fait de l'interdépendance sociale, constaté par l'observation ». En définitive, c'est l'empirisme qui devient le seul principe du droit. Or, ce principe se rapproche beaucoup de celui de la force, et M. Duguit ne le conteste pas : « Les gouvernements, dit-il, sont ceux qui monopolisent la force ». Un tel système n'est certes pas fait pour embarrasser le collectivisme.

3. — Dans son livre intitulé : *La Loi, essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie*, M. Maxime Leroy constate qu'il n'est question que de « crises » à notre époque. « M. Charles Benoist a étudié la crise de l'État; M. G. Sorel et les exégètes modernistes, la crise de la pensée catholique; M. H. Poincarré, la crise de la science expérimentale. La crise de la morale a de nombreux historiens depuis Nietzsche. « De toutes parts sont publiés des livres critiques qui signalent la disparition des anciennes certitudes, de cette synthèse philosophique qui parut décisive aux savants et aux philosophes du XVIIIe siècle. « La superstition scientifique est fort en baisse aujourd'hui », comme le remarque M. G. Sorel. La loi elle-même enfin, cette forme d'autorité qui semblait se confondre avec la raison, n'a pas échappé à l'universelle revision des concepts traditionnels. » C'est donc de la « crise » de la loi que nous entretient, à son tour, M. Maxime Leroy. Son livre, un peu touffu, abondant en citations, peut se résumer en peu de mots. La loi n'a plus le même prestige qu'autrefois; on sait trop par qui et comment elle est faite. Elle est devenu l'arme du parti au pouvoir. On s'en dégoûte, on la méprise. Le juge la tourne, l'administration la viole. Par l'extension du pouvoir réglementaire, le gouvernement empiète sur le pouvoir législatif. Par la théorie de l'abus de droit, le juge se rend omnipotent. Le développement du fonctionnarisme crée une classe privilégiée, et il y a véritablement deux lois en France : celle des fonctionnaires et celle des simples contribuables. Où faut-il chercher maintenant la garantie de la liberté des citoyens? On ne la trouverait guère que dans le contrôle de l'opinion publique. Il n'est plus vrai de dire, avec Waldeck-Rousseau, que nous sommes sous le régime de la légalité. Nous sommes sous le gouvernement de l'opinion... Ajoutons — M. Leroy n'y insiste pas assez — que l'opinion qui nous gouverne est l'opinion factice d'un suffrage universel inorganisé et ameuté par une faction. C'est cette fausse opinion qui forme la majorité des assemblées municipales, départementales et nationales. Quel recours les citoyens ont-ils encore contre les abus des majorités? Au point de vue de l'intérêt collectif, ils n'ont que le bulletin de vote.

Au point de vue des intérêts individuels, M. Leroy leur recommande, en terminant, le recours, pour excès de pouvoir ou pour violation de la loi, devant le Conseil d'État. Hélas ! si c'est là toute la garantie du « règne des lois dans la démocratie », il faut avouer que nous ne sommes guère mieux partagés que sous l'ancien régime. Alors déjà n'avait-on pas, en toute hypothèse, le recours au Conseil du Roi?

4. — Voici encore une autre « crise » qui nous est signalée par M. le chanoine Jean Aguilar Jimenez, professeur à la Faculté de droit canonique de Madrid : *La Crisis de la constitución del derecho de propriedad.* Les indices de cette crise sont indéniables : le droit de propriété est aujourd'hui très contesté; la législation de tous les peuples tend à le restreindre et ne se gêne pas quelquefois pour le violer. M. Aguilar Jimenez se demande quelles sont les causes de cette aberration. Il les trouve dans la résistance que la propriété privée oppose au développement du progrès industriel et dans la libre concurrence, qui tend à accumuler d'énormes richesses dans les mains de quelques privilégiés. Les remèdes offerts par le libéralisme absolu, par le système de l'interventionnisme modéré et par le socialisme sont insuffisants ou illusoires. Le principe du droit de propriété est certainement inviolable; mais la règlementation de ce droit peut varier et se modifier. Celle que nous ont léguée les générations passées n'est plus suffisamment en harmonie avec l'état social du XXe siècle. Un double courant se manifeste aujourd'hui : l'un dans le sens du développement de la liberté individuelle et l'autre en faveur d'une plus grande solidarité sociale. La conséquence est que la propriété individuelle ne doit pas disparaître, mais doit coexister avec la propriété collective et l'organisation de celle-ci doit résulter non de la tyrannie de l'État, mais de l'initiative laissée aux associations libres. Comme conclusion pratique, le savant professeur admet que l'État peut, pour empêcher que la propriété individuelle n'atteigne des proportions démesurées, la frapper d'un impôt raisonnablement progressif.

Histoire du droit. — 5. — M. Joseph Mazzarella, de Catane, a publié depuis dix ans, en italien et en allemand, toute une série de travaux sur le droit des peuples primitifs. Il expose aujourd'hui, dans un ouvrage français, intitulé : *Les Types sociaux et le Droit*, le résumé de ses recherches et les méthodes qu'il a adoptées dans ses études d'ethnologie juridique. M. Mazzarella a pris pour point de départ la théorie de Post, de Brême, qui, le premier, s'est proposé de rechercher le processus de formation et de développement du droit par l'étude des types fondamentaux de l'organisation sociale. Post a remarqué, à juste titre, que l'humanité est toujours ordonnée par groupes, qui diffèrent sous le rapport de l'étendue et de la cohésion. Ces groupes peuvent avoir pour fondement la communauté d'origine

ou la proximité d'habitation dans un territoire déterminé ou les rapports de protection et de dépendance entre maître et serfs, ou encore des liens contractuels entre les individus. Selon ces divers fondements, Post distingue quatre formes élémentaires d'organisation sociale, la gentilice, la territoriale, la seigneuriale et la corporative. Chaque forme comprend un ensemble plus ou moins important d'institutions juridiques. Souvent, chez un peuple, on peut observer des éléments se rattachant à plusieurs formes typiques, mais presque toujours l'une de ces formes prédomine. Chez les peuples inférieurs on rencontre, en général, seulement la forme gentilice; plus tard, l'organisation seigneuriale devient prépondérante; chez les peuples plus avancés le caractère corporatif l'emporte. Les formes supérieures de l'organisation sociale sont constituées par les États. L'existence de groupes se rattachant au type corporatif est une condition *sine qua non*, selon Post, de l'existence de l'État. Mais la proportion dans laquelle chaque type fondamental concourt à la structure d'un État est variable. En Chine, au Japon, en Corée, le gentilisme subsiste, mais revêt un caractère de corporation politique. Dans beaucoup d'États on garde encore des éléments propres au type seigneurial. Dans les nations européennes, le lien familial n'a plus aucune importance politique; le lien territorial se reconnaît encore dans l'organisation communale. A cette théorie de Post, M. Mazzarella adresse plusieurs critiques et apporte diverses corrections. Suivant lui, l'organisation territoriale ne doit pas former un type spécial; les groupes territoriaux ne sont qu'une variété du gentilisme ou doivent être rattachés au type seigneurial. M. Mazzarella rattache même encore à ce dernier type l'individualisme corporatif, parce que cette forme sociale suppose, elle aussi, une stratification hiérarchique de la société. Il n'admet donc que deux types : le gentilice et le féodal. Chez tous les peuples, même les moins avancés, les phénomènes juridiques se groupent en ordres distincts, concernant respectivement les formes d'agrégation sociale, le mariage, la parenté, la juridiction domestique, la propriété, les obligations, la succession, les institutions politiques, les institutions criminelles, les institutions procédurières. C'est par l'examen de ces phénomènes divers que peuvent être reconnues, chez un peuple, les phases de l'évolution du droit. M. Mazzarella expose longuement les méthodes d'analyse dont il se sert. Il en montre ensuite l'application, en ce qui concerne le mariage, chez quelques peuples sauvages de l'île de Sumatra, de la presqu'île de Malacca, de Bornéo et des îles Moluques. La forme matrimoniale qu'il étudie spécialement est désignée par lui sous le nom de « mariage ambilien ». C'est l'*ambil anak*, pratiqué chez les Malais, lequel est caractérisé essentiellement par la position subordonnée que le mari occupe dans la famille de sa femme et par l'attri-

bution des enfants à la famille maternelle. M. Mazzarella veut voir là une survivance de la « phase matriarcale de l'évolution », c'est-à-dire du temps où le mariage n'existait pas et où les enfants ne se rattachaient qu'à la mère. Ce temps fut-il jamais? L'existence du matriarcat est-elle un fait établi? M. Mazzarella le reconnaît lui-même, l'universalité et l'ancienneté du matriarcat n'ont pas encore été scientifiquement démontrées. Nous n'hésitons pas à penser qu'il faut en dire autant du mariage ambilien. Ce type matrimonial a existé sans doute, et il existe encore là où les circonstances lui font une raison d'être. Même de nos jours, dans nos sociétés civilisées, nous savons qu'il est des cas où un jeune homme entre dans une famille « pour être gendre ». Mais c'est là une situation exceptionnelle, et l'hypothèse de l'iniversalité du mariage ambilien se heurte à deux faits de nature : l'instinct de domination de l'homme et l'affection du père pour ses enfants. Une dernière partie de l'ouvrage de M. Mazzarella est consacrée à l'étude du prêt dans l'Inde antique; le savant auteur y retrouve, aux diverses périodes qu'il considère et qui vont du VIe siècle avant Jésus-Christ au VIIe siècle de notre ère, les signes distinctifs des types sociaux, et il essaie d'en déduire ce qu'il appelle « la loi des variations morphologiques du prêt ».

6. — Si comme historien de Rome, Théodore Mommsen eut bien des devanciers, il n'en a eu, au contraire, presque aucun pour son dernier ouvrage : *Le Droit pénal romain.* On peut même dire en toute vérité qu'il a « restitué » cette partie de la législation romaine qui, malgré son importance, avait été presque complètement négligée par les jurisconsultes. Il a dû en chercher les éléments, non seulement dans les sources ordinaires du droit, mais encore dans tous les écrivains de l'antiquité latine; les noms de Tite-Live, de Cicéron, de Tacite, reviennent presque aussi souvent dans ses notes que les renvois au Digeste ou au Code de Justinien. Aussi cet ouvrage de droit s'adresse autant aux historiens qu'aux juristes. La traduction française en est due à M. J. Duquesne, professeur à la Faculté de droit de Grenoble. Nous l'avons déjà signalée après la publication du premier volume (Voir *Polybiblion* de juin 1907, t. CIX, p. 485). Nous rappellerons seulement ici que l'ouvrage de Mommsen se divise en cinq livres, qui, dans l'édition allemande, ne forment qu'un volume. Dans l'édition française, ils sont répartis en trois tomes. Ils traitent successivement des règles générales et des limites du droit pénal, des diveses juridictions criminelles ayant existé à Rome, de la procédure pénale, des différents délits, et enfin des peines. Cet ordre, parfaitement rationnel, est propre à Mommsen et n'a été emprunté par lui à aucun jurisconsulte ancien. Il en est de même de l'ordre dans lequel il étudie, au livre IV, les divers genres de délits, classés sous onze rubriques :

1° le crime d'État; 2° l'hérésie; 3° le meurtre et les crimes qui lui sont assimilés; 4° la violence; 5° le faux et le dol; 6° les crimes sexuels; 7° les acceptations de libéralités et les exactions de la part des avocats et des magistrats; 8° le vol; 9° les atteintes à la personnalité; 10° le dommage causé aux choses d'autrui; 11° l'abus des droits. Le droit pénal se ne présente pas, dans les œuvres qui nous restent des jurisconsultes romains, comme un tout homogène. La procédure pénale, telle qu'elle rentrait dans les fonctions des questeurs, des tribuns de la plèbe, des édiles et plus tard des préteurs des *questiones*, n'a fait l'objet d'un travail scientifique qu'à une époque relativement tardive. C'est seulement vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne qu'apparaissent quelques travaux spéciaux sur les lois criminelles. « L'adultère, nous dit Mommsen, est de tous les délits celui qui a le plus occupé, non seulement les tribunaux romains, mais aussi la science romaine du droit. On cite des monographies, dont plusieurs sont étendues, écrites sur ce sujet par Papinien, Ulpien et Paul... Le crime de lèse-majesté n'occupe la première place ni chez Ulpien, ni chez Paul, et il n'obtient ce rang pour la première fois qu'avec Macer lorsque la décadence du gouvernement s'est accentuée et que, par suite, l'importance du loyalisme s'est accrue ». On sait que le crime de lèse-majesté était celui reproché aux premiers chrétiens; il entraînait la peine capitale. C'est aussi à l'occasion de ce crime que Mommsen s'occupe des persécutions contre l'Église naissante; il en traite, d'ailleurs, sans se départir de cette impartialité froide qui caractérise sa manière d'écrire. Après avoir constaté la hautaine indifférence des Romains à l'égard de toutes les religions, il explique que, seule, la religion chrétienne ait été persécutée parce que le Dieu des chrétiens excluait tous les autres. Tandis que la religion romaine n'avait rien d'obligatoire pour ses sectateurs, on exigea, sous l'empereur Décius, que tout citoyen sacrifiât aux dieux de l'ancienne croyance et qu'un certificat officiel constatât l'accomplissement de ce devoir : deux certificats de ce genre, trouvés récemment en Égypte, attestent cette pratique. La procédure suivie contre les chrétiens fut rarement la procédure ordinaire, qui exigeait un accusateur pour prendre l'initiative des poursuites; ce fut généralement la procédure d'office ou *cognitio*, qui laissait toute latitude à l'arbitraire du magistrat. Dans l'exposé des peines romaines, Mommsen traite d'abord de la peine de mort, qui, d'après la terminologie juridique, n'était pas la seule peine capitale; on désignait également ainsi la perte de la liberté et celle du droit de cité; la peine de mort elle-même avait différents degrés, suivant le mode d'exécution. Sa forme la plus ancienne était la décapitation par la hache : elle avait un caractère religieux; c'était une sorte de sacrifice. Sous l'empire, la hache fut remplacée par l'épée. Il y avait,

en outre, le crucifiement, applicable plus spécialement aux esclaves; la mise en sac et la submersion, qui était la peine du meurtre; la mort par le feu, réservée aux incendiaires; l'exposition aux bêtes dans les jeux publics ou l'affectation aux combats de gladiateurs; le jet du haut de la roche Tarpéienne. Dans les derniers temps de la République, la peine de mort, sans avoir été formellement abolie, avait presque disparu, en fait, pour les citoyens romains; elle réapparut sous Auguste et, à partir du second siècle, elle devint le mode de répression ordinaire, non seulement du crime de lèse-majesté, mais encore de tous les crimes graves. Les autres peines, que Mommsen passe en revue successivement, sont : la privation de la liberté, la peine des mines, la condamnation aux travaux publics ou aux combats de gladiateurs, la perte du droit de cité, la prison, l'exil et le bannissement, la relégation hors de l'Italie, la déportation dans une île, diverses peines corporelles (flagellation, mutilations), diverses restrictions des droits civiques, (incapacité de témoigner, infamie, privation de sépulture et flétrissure de la mémoire, exclusion des charges publiques, etc.), la confiscation du patrimoine ou d'une quote-part du patrimoine, l'amende. Tous ces divers moyens de châtiment ne furent pas en usage à toutes les époques; dans les premiers siècles de la République, d'après Mommsen, les deux peines les plus ordinaires étaient la mort et l'amende. Mais si le droit romain progressa avec le etmps, ce ne fut pas dans le sens de l'adoucissement de la pénalité.

7. — Le *Cours de doctorat sur l'histoire du droit matrimonial français* professé par M. Charles Lefebvre à la Faculté de droit de Paris, est une œuvre scientifique de premier ordre. L'Introduction en a paru en 1900 et forme un premier volume. Le second volume, non encore publié, doit contenir l'histoire du lien matrimonial. Le troisième volume, divisé en deux fascicules, dont le dernier vient de paraître, comprend l'étude du droit des gens mariés dans nos anciennes coutumes, depuis l'époque barbare jusqu'au code civil. C'est principalement l'histoire de la communauté entre époux, dont l'origine est si obscure et reste si controversée. Après la lecture de l'ouvrage de M. Lefebvre, on doit convenir que le problème est plus qu'à moitié résolu. Le savant professeur distingue dans la communauté trois caractères principaux : c'est une société qui s'étend, au moins quant à la jouissance, à tous les biens des époux; cette société a un chef, qui est le mari; la femme, associée subordonnée, jouit de divers avantages, qui se sont développés avec le temps, en compensation de son infériorité. Étudiant d'abord l'autorité maritale, M. Lefebvre ne veut en voir la source que dans les préceptes chrétiens sur la vie conjugale, et ici sa thèse peut paraître trop absolue. S'il est vrai que la puissance maritale n'existait plus dans le droit romain, après la disparition du mariage avec *manus*,

s'il est vrai aussi qu'on ne trouve aucune trace d'une telle puissance dans les lois des Germains venus en Gaule, ni dans celles des Burgondes, ni dans celles des Francs, que les Lombards seuls aient admis un *mundium* marital, l'autorité du mari est tellement dans la nature, elle s'affirme si généralement et avec une telle force, surtout chez les peuples primitifs, qu'il serait vraiment excessif de faire honneur de son institution au christianisme. Ce qui est plus véritablement chrétien, c'est l'idée de l'égalité de l'homme et de la femme, idée si bien propagée par l'Évangile que, dès le commencement du moyen âge, la capacité juridique de la femme, en dehors du mariage, n'est guère inférieure à celle de l'homme. Cette idée pourtant ne doit pas être poussée trop loin, et M. Lefebvre nous semble en exagérer un peu la portée lorsqu'il attribue à je ne sais quelles influences orientales, plutôt qu'au christianisme, la préoccupation d'écarter les femmes des offices publics. N'est-ce pas aussi saint Paul qui enseigne que la femme doit se taire dans les assemblées, qu'elle n'a pas mission d'enseigner, que le silence est ce qui convient le mieux à son sexe? Mais cette même idée d'égalité de la personne humaine, transportée dans le domaine des intérêts matériels, a été incontestablement le principe générateur de la communauté conjugale. Du jour où la femme fut regardée comme l'égale de l'homme devant Dieu, elle cessa de n'être qu'une servante; peu à peu on s'habitua à l'idée que ses droits étaient équivalents à ceux du mari, et ainsi l'on en vint à estimer sa collaboration autant que celle de son conjoint. Elle n'obtint d'abord que le tiers des acquêts; c'est la part que lui fait la loi Ripuaire, où M. Lefebvre trouve le premier texte qui reconnaît à la femme un droit de communauté. Il montre que ce droit n'a pu lui venir ni des Gaulois, ni des Romains, ni des coutumes germaniques, ni du droit canon, qui, comme législation de l'Église, ne doit pas être confondu avec la simple influence de l'esprit chrétien. Dans la loi des Saxons, rédigée à la fin du VIIIe siècle, la part de la femme dans les acquêts de la collaboration conjugale est déjà élevée à la moitié. M. Lefebvre estime que la communauté est formée, dans ses traits essentiels, dès le IXe siècle. Dès lors on peut dire, suivant l'expression énergique des coutumiers rédigés plus tard, « qu'homme et femme conjoints par mariage sont *uns et communs* en biens... » Mais le régime n'a pas atteint du premier coup le degré de perfectionnement auquel l'ont porté nos anciens jurisconsultes. Au XIIIe siècle, le mari est le maître absolu des meubles, mais d'après le *Livre de Jostice et Plet*, le consentement de la femme est nécessaire pour l'aliénation des immeubles. La femme est donc alors plus réellement associée qu'elle ne le sera plus tard, car bientôt il sera admis que le mari peut seul disposer des conquêts, et Dumoulin pourra dire : *Uxor non est proprie socia, sed speratur fore.* M. Lefebvre voit là une

sorte de déformation de la communauté; il l'attribue à l'influence du droit romain. Il montre ensuite, et avec beaucoup d'ingéniosité, comment la femme a obtenu le droit de renoncer à la communauté, celui de n'être tenue des dettes que jusqu'à concurrence de son émolument, celui de demander la séparation de biens, comment s'est constituée la théorie savante des récompenses, comment on fut amené à admettre la liberté des conventions matrimoniales. Tous ces développements ne sont pas jugés également bons par l'éminent professeur : « La maîtrise de l'homme, dit-il, a été ordonnée si excessive, le rôle de sa compagne a été juridiquement si dénaturé, qu'il est devenu comme impossible de reconnaître en notre communauté conjugale l'ensemble des traits essentiels d'une société ». Tout en admettant que le mari doit pouvoir, en principe, disposer seul de tous les biens de communauté, M. Lefebvre estime avec raison qu'on pourrait, par une extension du système des récompenses, restreindre un peu ses prérogatives excessives de « seigneur et maître ». En revanche, il critique comme une fâcheuse inspiration du droit romain le recours accordé à la femme sur les biens propres du mari pour tous les engagements qu'elle contracte avec lui. Mais les Romains avaient-ils tellement tort de se défier de l'influence maritale sur la liberté de la femme? Le même danger n'était-il pas senti au moyen âge? « Quand le mari veut vendre un héritage de sa femme ou son douaire par force, dit Beaumanoir, et pour qu'elle ne s'y veut accorder, il lui mène si mauvaise vie qu'elle ne peut durer... » Cet abus n'est-il pas de tous les temps? Sans aller jusqu'à rendre la femme incapable de s'obliger pour son mari, comme l'avait fait le droit romain, notre loi n'a-t-elle pas raison d'assurer dans tous les cas le recours de la femme contre le mari?... Après l'histoire de la communauté, M. Lefevre fait aussi l'histoire du douaire, de l'hypothèque légale de la femme et des libéralités entre époux. Rien n'est intéressant comme de suivre, sous la conduite de l'éminent professeur, les transformations successives de ces combinaisons juridiques qui furent, pendant de longs siècles, et sont restées, pour la plupart, jusqu'à nos jours, les règles constitutives de la famille française.

8. — M. Ernest Champeaux, professeur à la Faculté de droit de Dijon, a formé un recueil des *Ordonnances des ducs de Bourgogne sur l'administration de la justice du duché*, et il a fait précéder cette collection d'une *Introduction sur les origines du Parlement de Bourgogne.* Sous ce titre modeste d'Introduction, M. Champeaux nous donne une véritable histoire de la formation des parlements de Bourgogne et de Franche-Comté depuis le XIIe siècle jusqu'au moment où ils sont devenus permanents et ont eu leur siège fixé à Dijon et à Dole. L'origine de ces cours souveraines est analogue à celle du Parlement de Paris;

elles sont issues, comme celui-ci, de l'ancien conseil du prince. Après l'établissement des baillis, qui rendaient la justice au nom du duc dans leurs circonscriptions, la *Curia ducis* dut tenir des sessions spéciales pour recevoir leurs comptes et juger les appels formés contre leurs sentences. Ces sessions avaient lieu à Beaune pour le duché de Bourgogne et à Dole pour la Franche-Comté, qui fut, comme on sait, réunie au duché sous la souveraineté des ducs de la maison de Valois. En Bourgogne, le Parlement mit plus de temps qu'à Paris à acquérir une organisation stable, parce que les ducs, pour n'avoir pas à tenir trop fréquemment des assises qui leur coûtaient cher, avaient institué, au début du XIVe siècle, deux tribunaux supérieurs, intermédiaires entre ceux des baillis et la cour ducale : « la chancellerie, aux contrats » et « l'auditoire des causes d'appeaux ». M. Champeaux, à l'aide de nombreux documents des archives de la Côte-d'Or, a pénétré dans toute l'organisation, très compliquée, de ces juridictions; il en expose le fonctionnement, rappelle les noms et les « gages » des magistrats qui en font partie. Comme le duché de Bourgogne était un fief relevant de la couronne de France, la justice bourguignonne se trouvait fréquemment en concurrence et en rivalité avec les justices royales et avec le Parlement de Paris. Les baillis de Mâcon, de Sens, de Chaumont, les prévôts de Villeneuve et autres officiers du roi de France s'efforçaient, en accordant à profusion des droits de bourgeoisie aux sujets du duc, d'attirer à eux les procès et de multiplier les cas royaux; le Parlement de Paris recevait les appels portés contre les décisions des cours ducales. Le Parlement bourguignon ne devint réellement souverain qu'après la réunion de la Bourgogne à la France; Louis XI, s'étant emparé du duché, décida que les arrêts rendus à Beaune, et bientôt après à Dijon, ne pourraient plus être réformés à Paris. Des recherches faites par M. Champeaux et des documents qu'il publie, il résulte que les ducs de Bourgogne, principalement Philippe-le-Hardy et Charles-le-Téméraire, se sont fort préoccupés d'assurer une bonne administration de la justice dans leurs États et ont mérité ainsi leur réputation de « grands justiciers ». Leurs ordonnances ne s'occupent pas du droit civil, qui était fixé par les coutumes et, à défaut de coutumes, par le droit romain, mais elles sont remplies de règlements sur la procédure et sur les devoirs des magistrats et autres officiers. M. Champeaux est parvenu à en retrouver une trentaine, qu'il publie avec d'autres actes se rapportant aussi à l'administration de la justice, et cette publication est fort intéressante pour l'histoire des institutions judiciaires au moyen âge.

9. — L'*Abrégé d'histoire du droit privé français*, de M. Edmond Lamouzèle, est vraiment ce qu'il s'annonce : un abrégé. Il ne comprend que 250 petites pages. C'est là tout à la fois une qualité et un défaut :

une qualité pour les étudiants qui ont à repasser rapidement les matières de leur examen ; un défaut pour ceux qui se contenteraient de si peu pour la préparation de cet examen. L'auteur nous dit, d'ailleurs, qu'il n'a pas écrit seulement pour les étudiants; il s'est aussi proposé d'offrir à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'ancienne France un ouvrage élémentaire sur les origines de nos lois civiles. La méthode adoptée par lui est excellente : après avoir indiqué dans l'Introduction les principales périodes de l'histoire du droit, il traite successivement des diverses institutions du droit civil (mariage, puissance paternelle, tutelle, etc.), en signalant pour chacune les changements qu'elle a subis sous chaque période. Si tout est résumé très sommairement, du moins les personnes qui auront besoin de plus de détails trouveront à la suite de chaque chapitre des renvois aux ouvrages plus importants qu'elles peuvent consulter sur chaque sujet.

Droit civil et Procédure. — 10. — Qui donc aujourd'hui, parmi les avocats, les notaires, les autres hommes de loi, n'est pas fréquemment obligé de se préoccuper des législations étrangères? Un Français a contracté mariage à l'étranger, un enfant y est né, une succession s'y est ouverte : de tels faits et bien d'autres font naître une multitude de questions que la connaissance des seules lois françaises ne permet pas de résoudre. C'est pourquoi M. Albert Amiaud, connu depuis longtemps par ses importants travaux sur le notariat, a été bien inspiré de profiter de sa situation de bibliothécaire du Comité de législation étrangère au ministère de la justice pour composer son *Aperçu de l'état actuel des législations civiles de l'Europe et de l'Amérique*. On peut dire de cet ouvrage qu'il est un instrument de travail indispensable, non seulement pour les professeurs de droit et les personnes qui s'occupent de législation comparée, mais en général pour tous les hommes de loi. La première édition en était épuisée; la seconde a été revisée et complétée par l'auteur, avec l'aide de son fils, M. Georges Amiaud, juge d'instruction à Thiers. Ce n'est pas assurément dans les 300 pages de ce volume qu'on peut trouver un résumé, même succinct, de toutes les législations civiles des pays civilisés, et encore moins la solution de toutes les difficultés pratiques qui peuvent se présenter en matière de droit international. On y trouvera seulement, avec quelques notions historiques sur les sources du droit de chaque pays, l'indication des ouvrages et des collections qui contiennent l'exposé ou le texte des lois étrangères. Chaque nation y est classée par ordre alphabétique; la France elle-même y figure à son rang, moins pour elle-même que pour ses colonies, dont le droit spécial n'est quelquefois pas moins difficile à connaître que celui des autres pays. A la suite des articles relatifs aux diverses législations qui forment la première partie de l'ouvrage de M. Amiaud, une seconde

partie est consacrée aux traités et conventions internationales, conclus par la France avec les nations étrangères sur les matières du droit civil. Les principales de ces matières sont, comme on le sait, la tutelle, le mariage, les successions, l'assistance judiciaire, l'exécution des jugements, la transmission des actes judiciaires et extrajudiciaires, la jouissance des droits civils. Les conventions intervenues sur tous ces sujets ont une importance extrême dans les relations internationales. Avec l'ouvrage de M. Amiaud, on saura toujours où en trouver le texte, ainsi que les circulaires ministérielles et les autres règlements qui s'y rapportent. Nous remarquons toutefois qu'ici, comme dans la première partie, l'auteur s'est abstenu de renvoyer aux recueils de jurisprudence de Dalloz, Sirey et autres; à notre avis, c'est un tort, car ces recueils sont plus répandus que les ouvrages spéciaux, et, dans bien des cas, notamment pour le texte des traités internationaux, ils peuvent suffire.

11. — M. Glasson, le très regretté doyen de la Faculté de droit de Paris, avait le secret de rendre intéressante la procédure elle-même. Son *Précis théorique et pratique de procédure civile*, publié en 1902, nous a conservé, à défaut de l'attrait qu'avait la parole de l'éminent professeur, au moins les qualités de méthode, de clarté, d'érudition, et de haute raison qui distinguaient son enseignement. Lui-même en préparait la seconde édition, quand la mort est venue mettre un terme à sa vie si laborieuse et si féconde en œuvres. M. Albert Tissier, qui lui a succédé dans la chaire de procédure civile, n'a eu qu'à compléter le travail de revision de son ancien maître pour que l'ouvrage fût au courant de la dernière législation et de la jurisprudence la plus récente. Il en a un peu modifié la physionomie extérieure, en ajoutant des titres en lettres grasses en tête de chaque paragraphe. Ce système, généralement adopté aujourd'hui pour les livres classiques, a l'inconvénient d'interrompre un peu le fil des idées pour le lecteur, mais il offre à l'étudiant des points de repère et rend aussi les recherches plus faciles. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage, comme l'atteste M. Tissier, reste toujours l'œuvre de M. Glasson, le résultat de ses trente-cinq années d'enseignement. L'éloge n'en est plus à faire. On peut seulement ajouter que, par les développements donnés à cette seconde édition, aussi bien que par les nombreuses références aux décisions de la jurisprudence, le titre de *Précis* est devenu moins exact; c'est maintenant un véritable traité, qui n'aura pas moins d'autorité au Palais qu'à l'École.

12. — La Turquie est le seul pays d'Europe où existe encore actuellement une sorte de droit d'aubaine, qui dénie aux étrangers le droit de succéder aux nationaux; c'est la règle de l'*Ihtilafi dar*. M. Kircor Zohrab, avocat, a consacré à l'étude de cette règle un petit volume

intitulé : *De l'Empêchement en droit ottoman de recevoir par succession pour cause de divergence de nationalité.* L'auteur indique les raisons de cet empêchement, auquel d'ailleurs des dérogations sont admises en faveur des sujets des États alliés à la Turquie. Sur bien des points la jurisprudence ottomane est incertaine; elle diffère suivant que les questions se posent devant les tribunaux ordinaires ou devant le Conseil d'État ou le Conseil des ministres. Le livre de M. Zohrab est intéressant par les renseignements qu'il fournit sur la situation ju idique des étrangers dans l'empire ottoman.

Ouvrages divres. — 13. — La *Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, dont M. Jean Bayet a retracé l'histoire et expliqué l'organisation et le fonctionnement, est plus et mieux qu'une société, c'est une corporation. Depuis le temps où Beaumarchais, fatigué de réclamer vainement les comptes de ses droits d'auteur à la Comédie française, invitait quelques-uns de ses confrères à venir « prendre la soupe » avec lui pour s'entendre sur leurs intérêts communs, combien les choses ont changé ! Ce qui est surtout remarquable, c'est que, sous le régime de la libre concurrence, les auteurs dramatiques sont parvenus, par l'association, à monopoliser entièrement leur profession, à la réglementer et à soumettre à leur loi tous les directeurs de théâtre. « A l'heure actuelle, comme le constate M. Bayet, il n'est pas d'auteur qui ne soit affilié à la Société, parce que, s'il n'en faisait pas partie, il ne trouverait pas un directeur pour le jouer. Et il n'est pas un directeur qui échappe à l'action de la Société, parce que, s'il restait en dehors, il ne trouverait pas un écrivain un peu connu qui consentit à lui donner une pièce ». Les moyens mis en œuvre pour aboutir à ce résultat sont très simples : ils consistent dans l'engagement pris par les auteurs de ne donner leurs œuvres qu'aux théâtres ayant traité avec la Société, et dans l'obligation imposée aux directeurs de théâtre de ne représenter que des pièces provenant de membres de la Société, ou du moins, s'ils en acceptaient d'autres, de verser à la Société les mêmes droits que si ces pièces avaient pour auteur un sociétaire. L'engagement des auteurs est obtenu par un double avantage qui leur est offert : à tous, quels qu'ils soient, aux plus inconnus comme aux plus célèbres, la Société assure le même prélèvement proportionnel sur la recette de leurs pièces; de plus, par ses agences, elle leur procure le recouvrement de ce qui leur est dû tant à Paris qu'en province et autant que possible aussi à l'étranger. Quant aux directeurs de théâtre, la Société les oblige à la prendre pour intermédiaire par le fait qu'ils ne pourraient mettre en scène aucun ouvrage d'un auteur vivant ou mort depuis moins de cinquante ans, s'ils refusaient de traiter avec elle. Il leur resterait, il est vrai, les œuvres tombées dans le domaine public, et, en apparence, ce n'est pas peu de chose; mais

pourtant l'expérience a prouvé qu'aucun théâtre ne pourrait vivre sur le seul domaine public. Même à la Comédie française, les œuvres anciennes rapportent peu. Et la Société a si bien réussi à se rendre maîtresse du marché dramatique qu'elle est arrivée à se faire payer un droit d'auteur même sur ces œuvres qui sont à tout le monde. Tous ses traités avec les théâtres de Paris stipulent que le droit revenant aux auteurs sera perçu quelle que soit la composition du spectacle, et quand bien même ce spectacle se composerait, en tout ou en partie, d'œuvres du domaine public. De telle sorte qu'aujourd'hui encore, quand Shakespeare, Corneille, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Musset reparaissent sur l'affiche, il est touché en leur nom tant pour cent sur la recette !... Il va de soi que la Société des auteurs n'en est par arrivée là sans rencontrer de vives résistances et sans avoir à soutenir bien des luttes judiciaires, soit contre les directeurs de théâtre, soit aussi contre des sociétaires dissidents. On peut lire le résumé de tous ces débats dans l'intéressant ouvrage de M. Bayet; on y trouve aussi l'exposé de l'organisation actuelle de cette grande association, l'explication des contrats qu'elle passe avec les directeurs de théâtre, et enfin la discussion des reproches qu'on lui fait et des torts qu'on lui impute.

14. — Si l'association professionnelle est bonne, comme on vient de le voir, pour les auteurs dramatiques, pourquoi ne serait-elle pas bonne pour tout le monde? Ainsi raisonnent les fonctionnaires quand ils réclament le droit de se syndiquer, et au fond ils ont raison. L'association est un droit naturel; on finira peut-être par le reconnaître même à l'égard des catholiques. En ce qui concerne les fonctionnaires, la chose est acquise. On a commencé par leur permettre de former des sociétés de secours mutuels, mais on leur refusait le droit au syndicat. Ils se sont syndiqués tout de même, et enfin le gouvernement, capitulant, comme toujours, devant un mouvement insurrectionnel que ses amis ont été les premiers à provoquer et à favoriser, a déposé, au mois de mars 1907, un projet de loi tendant à autoriser tous les fonctionnaires civils à « s'associer librement en vue de l'étude et de la sauvegarde de leurs intérêts professionnels ». M. Jeanneney, député, est le rapporteur de la commission à laquelle ce projet de loi a été renvoyé. Sous le titre : *Associations et syndicats de fonctionnaires*, il publie son rapport, avec des pièces annexes. M. Jaurès a appelé le projet du gouvernement « un monument disparate où les dispositions les plus dangeureusement rétrogrades voisinent avec quelques facilités ». Les dispositions rétrogrades auxquelles faisait allusion M. Jaurès sont celles qui interdisent aux syndicats de fonctionnaires de s'affilier à d'autres syndicats et de se concerter en vue de la grève. Ces interdictions ont été maintenues par la commission, et le rappor-

teur n'a pas de peine à les justifier. La partie la plus intéressante du rapport de M. Jeanneney est celle où il fait l'historique des progrès du syndicalisme dans le monde des fonctionnaires; rien n'est curieux et amusant comme de voir les tergiversations, les contradictions et les concessions successives des ministres, en présence des revendications des syndicalistes.

15. — Sous le titre de *Code des comptables*, M. Louis Rachou, docteur en droit et suppléant de juge de paix, s'est proposé de réunir et de commenter, sous la forme la plus simple, les droits et les usages qui concernent les comptables dans l'exercice de leur profession. Il étudie spécialement le contrat de louage qui intervient entre le comptable et le patron. La deuxième édition de ce petit ouvrage a reçu des développements nouveaux par suite des lois récentes sur les accidents du travail, sur le repos hebdomadaire, sur les conseils de prudhommes; ces lois, en effet, sont applicables aux comptables de commerce.

16. — MM. Leon Medina et Manuel Marañon, avocats à Madrid, ont entrepris de publier, dans une collection de petit format, l'ensemble de la législation espagnole. Après quatre autres volumes contenant les lois civiles, les lois pénales, les lois de finance et les lois sur le notariat, ils viennent de faire paraître le recueil des lois administratives : *Leges administrativas de España, conforme a los textos oficiales.* Ils ont adopté, pour cette publication, un ordre méthodique. Une première partie comprend les lois organiques sur le Conseil d'État et sur l'organisation provinciale et municipale; viennent ensuite, sous quatre autres divisions, les lois sur la juridiction administrative, sur la propriété intellectuelle et industrielle, sur l'expropriation forcée et sur les contrats administratifs. Les textes légaux sont accompagnés de références à la jurisprudence du Tribunal du contentieux administratif et du Tribunal suprême (Cour de cassation). Le volume est complété par des index chronologiques et alphabétiques.

17. — *Le Symbolisme du droit romain*, malgré son titre, n'est pas un livre de droit; c'est plutôt un livre de piété ou de théologie. L'auteur convient que « l'alliance souriante (?) des mots symbolisme et droit romain est faite pour étonner et intriguer les personnes prévenues contre ces arcanes incompris », et il ajoute qu'il admettrait volontiers comme sous-titre l'une ou l'autre des appellations suivantes : « la Théologie du droit », ou « les Analogies de droit en théologie », ou bien encore « les Arguments du droit romain dans le Nouveau Testament ». Un ouvrage auquel tant de caractéristiques différentes peuvent convenir ne saurait avoir un sens bien précis, et c'est un reproche qu'on est en droit de faire à M. l'abbé Bayle; on ne sait trop où il en veut venir. Il aurait pu se borner à expliquer les passages

des Livres saints où sont employés certains termes juridiques, comme, par exemple, celui de saint Paul disant que le Christ a détruit le *chirographum* de la condamnation portée contre le genre humain. Les chapitres dans lesquels M. Bayle s'est contenté de ce rôle ne sont pas sans valeur. Mais il a voulu faire davantage; il s'est efforcé de chercher dans le droit romain des analogies avec les choses de la religion. C'est ainsi qu'il découvre dans la fonction du tuteur une similitude avec l'œuvre de l'écrivain sacré, celui-ci prêtant son *auctoritas* à Dieu même pour transmettre la vérité aux hommes. Plus loin, la sainte Eucharistie est comparée à ... l'hypothèque, dont on dit qu'elle est *tota in toto et tota in qualibet parte*... De tels rapprochements sont à tout le moins singuliers. M. l'abbé Bayle a pris pour épigraphe de son livre ces paroles de Léon XIII : « La science du droit se rattache par des liens très intimes et très logiques à celle de la théologie ». Mais de ce que la jurisprudence a des rapports avec la théologie, M. Bayle a tort de conclure qu'on peut sans inconvénient mêler et amalgamer ces deux sciences. MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — 1. *Manuel de philosophie*, par GASTON SORTAIS. Paris, Lethielleux, 1908, gr. in-8 de XXX-984 p., 9 fr. — 2. *Les Sciences philosophiques, leur état actuel*, par A. REY. Paris, Cornély, 1908, in-8 de VI-1042 p., 9 fr. — 3. *Logique*, par A. GRATRY. Nouvelle édit. Paris, Téqui, 1907, 2 vol. in-12 de CXLIV-365 et 407 p., 7 fr. 50. — 4. *Leçons de logique et de morale*, par R. HOURTICQ. Paris, H. Paulin, 1908, in-16 de 322 p., 3 fr. — 5. *Cours de philosophie positive*, par AUGUSTE COMTE. T. III. Paris, Schleicher, 1908, petit in-8 de 447 p., 2 fr. — 6. *Les Méthodes de la raison, précédées d'un Exposé complet du travail cérébral*, par P. FROUMENT. Paris, Vigot, 1908, in-8 de VIII-106 p., 2 fr. — 7. *Identité et Réalité*, par ÉMILE MEYERSON. Paris, Alcan, 1908, in-8 de VII-432 p., 7 fr. 50. — 8. *Le Mobilisme moderne*, par A. CHIDE. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 292 p., 5 fr.

PSYCHOLOGIE. — 9. *Essai de psychologie nouvelle. La Genèse de l'esprit humain*, par CAMILLE MILVAUX. Paris, Schleicher, 1908, in-8 de 165 p., 4 fr. — 10. *De l'Intelligence d'après la méthode sentimentale*, par J.-M.-PAUL RITTI. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-8 de XII-247 p., 6 fr. — 11. *La Synthèse mentale*, par GEORGES DWELSHAUVERS. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 276 p., 5 fr. — 12. *La Subconscience*, par JOSEPH JASTROW; trad. de l'anglais par E. PHILIPPI. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XII-380 p., 7 fr. 50. — 13. *Les Inclinations, leur rôle dans la psychologie des sentiments*, par G. REVAULT D'ALLONNES. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 228 p., 3 fr. 75. — 14. *Las « Metáforas » en las ciencias del espiritu*, por P. MARCELINO ARNÁIZ. Madrid, Sáenz de Jubera, 1908, in-16 de 187 p., 2 fr. — 15. *Respiration transcendante. Méthode de culture psychique*, par le Dr V. ARNULPHY et J.-G. BOURGEAT. Paris, Beaudelot, 1908, in-18 cartonné, de 252 p., 10 fr. — 16. *L'Esthétique expérimentale contemporaine*, par CHARLES LALO. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XV-208 p., 3 fr. 75.

PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE. — 17. *L'Idée de bien, essai sur le principe de l'art moral rationnel*, par ALBERT BAYET. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 235 p., 3 fr. 75. — 18. *L'Expérience et l'invention en morale*, par G. ASLAN. Paris, Alcan, 1908, in-16 de IV-175 p., 2 fr. 50. — 19. *Sociologie de l'action. La Genèse sociale de la raison et les Origines rationnelles de l'action*, par EUGÈNE DE ROBERTY. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XI-355 p., 7 fr. 50. — 20. *Misère de la philosophie*,

réponse à la « Philosophie de la misère », de M. Proudhon, par Karl Marx. Paris, Giard et Brière, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 21. *Job, fils de Job, essai sur le problème du mal*, par Étienne Giran. Paris, Fischbacher, s. d., petit in-12 de 152 p., 2 fr. — 22. *Croyance religieuse et Croyance intellectuelle*, par Ossip-Lourié. Paris, Alcan, 1908, in-12 de 177 p., 2 fr. 50. — 23. *Philosophie de la religion*, par Harald Höffding; traduit d'après l'édition anglaise par J. Schlegel. Paris, Alcan, 1908, in-8 de xi-376 p., 7 fr. 50. — 24. *Études d'histoire et de psychologie du mysticisme ; les grands mystiques chrétiens*, par Henri Delacroix, Paris, Alcan, 1908, in-8 de xix-471 p., 10 fr. — 25. *Psychologie d'une religion*, par G. Revault d'Allonnes. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 291 p., 5 fr.

Histoire et Critique philosophiques. — 26. *La Philosophie de Newton*, par Léon Bloch. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 643 p., 10 fr. — 27. *L'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant*, par Émile Van Biéma. Paris, Alcan, 1908, in-8 de v-337 p., 6 fr. — 28. *Martin Knutzen. La Critique de l'harmonie préétablie*, par Émile Van Biéma. Paris, Alcan, 1908, in-8 de ii-125 p., 3 fr. — 29. *Voltaire philosophe*, par Georges Pellissier. Paris, Colin, 1908, in-18 de iv 305 p., 3 fr. 50. — 30. *Les Consécrations positivistes de la vie humaine*, par le comte Léon de Montesquiou. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 31. *Positivisme et Anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine*, par le comte Paul Cottin. Paris, Alcan, 1908, in-12 de 79 p , 2 fr. — 32. *L'Optimisme de Schopenhauer*. par Stanislas Rzewuski. Paris, Alcan, 1908, in-16 de 179 p., 2 fr. 50. — 33. *Évolutionnisme et platonisme. Mélanges d'histoire de la philosophie et d'histoire des sciences*, par René Berthelot. Paris, Alcan, 1908, in-8 de iv-326 p., 5 fr. — 34. *Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie*, par A. Hannequin. Paris, Alcan, 1908, 2 vol. in-8 de ci-264 et ii-326 p., 15 fr. — 35. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pilon. *18e année, 1907*. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 288 p., 5 fr. — 36. *La Philosophie condamnée*, par Jean Halleux. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, s. d. (1908), in-16 carré de 53 p., 0 fr. 60.

Philosophie générale. — 1. — *Manuel de philosophie*, par M. Gaston Sortais. — Moins développé que l'excellent *Traité de philosophie* du même auteur, ce livre classique est très bien adapté à l'enseignement et à la préparation aux examens : clair, précis, substantiel, méthodique, il rendra de grands services aux élèves et aux candidats. Nous attirons spécialement l'attention sur l'utile et intéressant résumé d'histoire de la philosophie qui comprend plus de deux cents pages et complète à merveille l'exposé doctrinal.

2. — M. Rey nous donne sous ce titre : *Les Sciences philosophiques, leur état actuel*, un cours de philosophie dont on ne saurait méconnaître les qualités didactiques, la réflexion intense et parfois personnelle. Les pages consacrées à la psychologie et à la logique présentent des considérations ingénieuses et suggestives; mais la morale est beaucoup trop influencée par les idées de M. Durkheim et la critique des hypothèses métaphysiques est franchement positiviste. Pour M. Rey, l'âme et Dieu peuvent être objet de croyance, mais rentrent dans la catégorie de l'inconnaissable.

3. — C'est une heureuse idée, d'avoir réédité la *Logique* du P. Gratry. On se convaincra, en la relisant, que la doctrine de ce philosophe reposait sur de solides substructions, et que, s'il s'est quelquefois égaré dans le rêve, il ne faut pas en accuser l'insuffisance de son information ou les lacunes de sa science. Le livre II : *La Logique du pan-*

théisme demeure toujours une réfutation péremptoire de Hégel ; le livre III : *Le Syllogisme*, est une étude fouillée et complète du raisonnement. Dans sa théorie de l'induction, il démontre l'affinité du poète et du mathématicien : ils s'aident souvent et parfois se nuisent. Le cœur ardent du prêtre se révèle dans le livre V : *Les Vertus intellectuelles inspirées*. Enfin les *Sources* souvent publiées à part, esquissent un programme compréhensif et généreux de travail désintéressé et montrent cet esprit toujours actif, toujours éveillé, cette âme passionnée pour la lumière et la pénétration des vérités chrétiennes dans tous les domaines de la pensée et de l'action. La science de Gratry n'est jamais stérile parce qu'elle « se tourne toujours à aimer ».

4. — M. Hourticq a écrit ses *Leçons de logique et de morale* pour les candidats aux baccalauréats et aux écoles. Il s'attache surtout à la méthodologie scientifique, après un chapitre beaucoup trop bref et incomplet sur la déduction. — En morale il s'efforce d'être mesuré, modéré, prudent ; il se garde, non seulement des affirmations audacieuses qui alarment ou effarouchent, mais aussi des certitudes bienfaisantes qui rassurent : « la thèse de la liberté semble plus *vraisemblable* que la thèse déterministe ». Alors, la morale sera *vraisemblable*, mais non absolue ! Reconnaissons pourtant que ce philosophe n'encourage ni le divorce, ni le suicide, ni l'antipatriotisme, ni le collectivisme. C'est bien quelque chose, mais je voudrais savoir comment il justifie le devoir et donne un sens et un but à la vie sans faire dériver l'obligation de son Principe suprême, ni orienter l'existence vers son Principe unique : Dieu ?

5. — Le troisième volume du *Cours de philosophie positive* comprend les leçons d'Auguste Comte sur la chimie et la biologie. C'est en février 1838 qu'il fut publié par le fondateur du positivisme. On pourra désormais connaître et apprécier, autrement que par des citations, des panégyriques ou des réfutations, ce système où des vérités précieuses sont mêlées et perdues dans un amas d'erreurs malfaisantes. On en concluera peut-être que s'il est possible et habile d'utiliser certains des matériaux de ce vaste édifice, pour la défense de la vérité, si le respect des faits, le sens des traditions et de la hiérarchie ressortent en relief de la doctrine d'A. Comte, il serait très dangereux et assez puéril de transformer ce philosophe en apologiste de la religion et de la société.

6. — Les *Méthodes de la raison*, par M. P. Froument, confirment mon jugement. Elles sont un exposé d'éducation intellectuelle conforme aux principes du positivisme : ces méthodes sont analytiques et synthétiques. Le « cerveau » (pour parler comme M. Froument) perçoit, différencie, lie, conserve, évoque, abstrait, déduit, représente, rectifie. Ainsi s'organise et se corrige l'activité mentale. Elle s'applique

à des objets spécifiquement distincts, naturellement groupés suivant la classification positiviste : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. De cette adaptation des procédés analytiques aux objets, naissent les notions synthétiques. — Je suis tenté de m'écrier : « Et après ? » — « Après, me répondrait sans doute M. Freument, on est persuadé qu'il n'y a point de métaphysique ». Je ne vois pas que la conclusion découle des prémisses.

7. — *Identité et Réalité.* — La science a-t-elle pour but unique de prévoir afin de pourvoir ? Se rapporte-t-elle exclusivement à la pratique et à l'action ? C'était l'opinion d'A. Comte, contre laquelle s'élève justement M. Émile Meyerson. Démontrer que l'univers est intelligible, essayer de l'expliquer, préparer, sinon formuler, une conception du monde, telle a toujours été l'ambition de la science. La *loi* des phénomènes exprime la manière dont ils se produisent; leur *cause*, la raison pour laquelle ils se produisent. La pensée Scientifique est soumise à un double principe directeur; c'est à tort qu'on a prétendu les identifier, car ils demeurent distincts dans leur fonctionnement bien que leur action s'enchevêtre sans cesse. — Pour expliquer le monde, la science tend à identifier l'antécédent et le conséquent. De cette tendance dérivent les théories atomiques qui constituent un essai pour rendre la matière intelligible. Mais de ce principe de causalité découle le principe de conservation et, par l'identité des choses, que suppose la causalité, l'élimination progressive du temps. D'autre part, la matière se confond avec l'espace, ce qui est proprement son assimilation. Pourtant, ce résultat de déductions *a priori* est contredit par une vérité qui pousse à rétablir la réalité du monde extérieur, car la théorie dynamique suppose la non identité; le changement, la diversité reposent sur un fait énonçant une transformation (C'est le principe de Carnot). Les théories non mécaniques sont, elles-mêmes, des applications variées du principe de causalité. — Cet important ouvrage est une contribution intéressante à la cosmologie et à la philosophie des sciences ; il témoigne d'une immense et intelligente lecture, renferme de précieuses citations, révèle une exceptionnelle compétence. Il instruit et il fait penser. Nous sommes bien loin d'admettre toutes les affirmations qu'il émet, et nous regrettons que l'auteur n'ait point cherché dans la métaphysique la solution des problèmes qu'il a posés. Pour nous, la *légalité* est fonction de la nature des êtres, qui conditionne leurs rapports, et cette nature elle-même participe, par son activité, à la cause souveraine dont son essence est l'image et dont son existence est l'effet. Si « le monde du sens commun est créé par un procédé analogue à celui qui produit les théories scientifiques », c'est que le bon sens et la science s'appliquent aux mêmes données, travaillant sur les mêmes éléments, et dépendent, l'un et l'autre, de la même raison.

8. — L'hellénisme et le christianisme ont cru que l'un était antérieur au multiple, que l'absolu est impliqué par le relatif, que l'immuable est supérieur à tout ce qui change, que le monde est ordonné par un principe vers une fin, que les idées s'enchaînent suivant des lois découvertes et formulées par la logique. M. Chide a écrit son livre : *Le Mobilisme moderne* pour nous convaincre que nous sommes les jouets d'une illusion. — Les théologiens ont développé la formule : Dieu dans l'homme et l'homme dans Dieu; les rationalistes, divinisant l'homme, ont associé les forces avec l'homme et l'homme avec les forces. Les uns et les autres ont cru au cosmos, au logos, à la hiérarchie, à l'harmonie. Mais une réaction s'est produite, de Hégel à M. Bergson, en passant par Darwin. L'idéalisme panthéistique, dissolvant la substance et supprimant la cause réelle, a rangé les choses et les idées dans la catégorie du devenir; l'évolutionnisme a supprimé la finalité; plus d'orientation, plus de direction, plus de but assigné aux mouvements épars et divergents des êtres; M. Bergson réduit toute existence à un mouvement que ne décrit aucun concept, que ne domine aucune règle, que n'emprisonne aucune formule. Nous n'apercevons plus que l'acosmie, l'illogisme, l'anarchie, la discordance au sein des phénomènes, flammes mouvantes jaillies d'innombrables foyers. Le polythéisme a vaincu le monothéisme. « Rien ne boucle »; le mobilisme est la nouvelle et définitive conception du monde. — M. Chide met au service de son athéisme une fougue imagée et colorée. Il démontre, à merveille, que le rationalisme, lorsqu'il est fidèle à ses principes, doit aboutir au Dieu unique de la révélation et des théologiens. Aussi l'accable-t-il sous sa méprisante ironie. Nous espérons lui être agréable en déclarant que son livre est parfaitement et absolument déraisonnable.

Psychologie. — 9. — « L'homme vit de la même vie psychologique que la bête », telle est la thèse soutenue par M. Camille Milvaux dans son *Essai de psychologie nouvelle*. En effet, le sentiment religieux n'est qu'un instinct, et l'homme qui se laisse dominer par lui « n'a pas l'intelligence des principes philosophiques ou sociaux ». L'énergie du sentiment moral est plus grande chez la bête que chez l'homme; l'un et l'autre sont dominés par l'instinct de solidarité. Le sentiment littéraire se manifeste dans ses formes primitives par le souci du rythme et de la musique; or, les guenons bercent leurs petits et les rossignols chantent. L'instinct tactique — c'est, je pense, la faculté d'adaptation, la mise en œuvre de nos tendances — est évident chez les animaux doués aussi, à un rare degré, comme chacun sait, de la faculté d'imitation. Ajoutez le prestige de la forme et du ton auquel il faut rapporter la croyance au surnaturel (?) et vous n'aurez pas de peine à expliquer l'œuvre d'Homère, de Dante ou de Pascal, pourvu

que vous affirmiez que la vie psychologique n'est qu'une manifestation de la vie organique produite par le passage de l'inconscience à la conscience. — Il reste peut-être à éclaircir un point obscur? Comment et pourquoi l'inconscient devient-il conscient?

10. — *De l'Intelligence d'après la méthode sentimentale.* — Tous les êtres ont une même nature; leur spécification résulte de leurs conditions d'existence. « La cause initiale de la formation d'un être consiste dans une certaine proportion réciproque du mouvement et de l'étendue, laquelle détermine l'équilibre mutuel des éléments les plus rapprochés les uns des autres ». Pour que les êtres animés persévèrent dans l'existence, l'intelligence leur devient nécessaire. Mais elle est dominée par le sentiment qui leur fait éprouver tout ensemble, et les besoins que manifestent leurs conditions d'existence, et leurs tendances à les réaliser. Suivent des considérations ingénieuses pour justifier, à l'aide de ces principes, la classification positiviste des sciences, la signification et la place de la psychologie, la morale altruiste et le culte de l'humanité. La conclusion est la prépondérance du cœur sur l'esprit. M. Ritti a profondément médité son sujet; il expose ses idées avec une grave sincérité qui attire l'estime. On l'étonnerait, sans doute, en l'avertissant qu'il fait souvent de la métaphysique et que ses meilleures pages sont celles où il se montre infidèle à l'esprit du positivisme. Les autres oscillent du matérialisme de Comte au panthéisme de Spinoza.

11. — *La Synthèse mentale*, de M. Georges Dwelshauvers, comprend quatre chapitres : I. Activité cérébrale et activité humaine. L'auteur y combat la notion d'image cérébrale et montre, une fois de plus, en fort bons termes, l'insuffisance du mécanisme. II. L'Inconscient; son rôle, son utilité, ses degrés, la désagrégation qu'il fait subir à la personnalité. III. Les Lois de l'ordre et la vie mentale; ce sont les catégories de quantité, qualité, temps, causalité et finalité. IV. Personnalité et liberté; ce sont les caractères qui englobent et expliquent tous les autres. M. Dwelshauvers expose les théories de Leibniz, Kant, Wundt, Höffding, Pierre Janet, et il critique leurs divers systèmes en essayant d'utiliser les éléments qui peuvent lui servir à édifier et à confirmer sa théorie. Il résume ensuite, dans un remarquable appendice, les diverses méthodes psychologiques. « Ainsi l'esprit apparaît comme la source et le but de la vie mentale et l'unité de la synthèse est suspendue à l'unité spirituelle, au mouvement de l'esprit par lequel s'expliquent, dans la conscience humaine, la personnalité, l'intuition, la réflexion avec les idées, la liberté ». Pourquoi faut-il qu'il définisse l'esprit « un acte, un pur mouvement, mais mouvement non spatial, mouvement dynamique et purement intérieur »? Acte de *qui*? mouvement de *quoi* ? Si l'esprit n'est pas « une substance et

une entité, » il n'est rien. Nous n'échappons à l'inintelligent matérialisme que pour aboutir à l'inconcevable phénoménisme.

12. — Entre la conscience claire et l'inconscience absolue, par des dégradations et des atténuations progressives, se succèdent des états d'âme étudiés par M. Jastrow dans son livre : *La Subconscience*. La première partie traite de la subconscience à l'état normal. Le professeur américain y définit le rôle de la conscience, détermine les conditions de son fonctionnement, ses rapports avec le système nerveux, la volonté et l'attention, l'influence des états obscurs de conscience sur « la maturation de la pensée », les lacunes et les défaillances de la conscience qui surviennent pendant la vie psychologique ordinaire et régulière. La deuxième partie examine la subconscience dans les états anormaux : rêves, dissociations, altérations et désintégrations de la personnalité. M. Jastrow se livre à des conceptions théoriques et à des hypothèses, dans une troisième partie; « la constitution dualiste de chaque moment de la conscience personnelle » lui paraît être la raison des différences et des relations entre la direction spéciale de la connaissance dominante, d'une part, et, d'autre part, l'ensemble des influences toujours présentes qui déterminent la manière d'être ide l'organisme. La dissociation est la principale cause des états pathogiques. Exactitude, clairvoyance, sagacité : telles sont les quali és d'esprit de ce psychologue qui se refuse à admettre le moi subliminal, auquel recourent désespérément tant de philosophes contemporains. Nous croyons qu'une explication définitive est impossible si on ne la cherche dans l'union substantielle de l'âme et du corps, celui-ci étant un élément inférieur mais réel, un instrument nécessaire mais imparfait de la personne humaine.

13. — La vie sentimentale comprend les émotions, les inclinations et les passions. Dans une thèse de doctorat : *Les Inclinations, leur rôle dans la psychologie des sentiments*, M. Rivault d'Alonnes cherche à définir les inclinations, spécifiquement distinctes, d'après lui. Quelle est leur place dans la classification générale des sentiments? Quel est leur rôle dans leur mécanisme psycho-physiologique? Quels sont leurs rapports avec leur dissociation psychologique? — A cette triple question, l'auteur répond par une analyse minutieuse, des considérations plausibles, des exemples bien choisis. Peut-être, lorsque vous saurez que « l'inclination est l'énergie active des formations physio-psychologiques complexes », aurez-vous envie d'éclairer cette définition par une lumière plus vive; la lecture du livre vous y aidera. M. d'Allonnes vous convaincra peut-être que certaines inclinations n'ont rien de commun avec l'émotivité, et qu'elles ont une base sensorio-cérébrale. Je consens bien à l'admettre, mais je n'en suis pas absolument sûr.

14.— Le P. Marcelino Arnáiz, augustin espagnol, a écrit son livre : *Las « Metáforas » en las ciencias del espiritu*, pour mettre en garde les philosophes contre une tendance naturelle qui consiste à attribuer aux réalités spirituelles les propriétés des choses naturellement désignées par des mots qui n'expriment ces réalités que par des termes métaphysiques. Nous disons : le mouvement de la pensée, la chaleur d'un sentiment, les germes d'un désir... prenons garde de ne pas transporter dans l'ordre spirituel les notions que ces expressions désignent dans leur sens propre. Tous nos mots ont une origine sensible, comme toutes nos connaissances, et, c'est une confirmation de l'épistémologie scolastique; mais des images ne sont pas des idées. Il faut donc distinguer la science métaphorique de la science réelle, étudier, limiter et définir le rôle de la métaphore, en psychologie et aussi en morale et en sociologie, où la piperie des mots est si dangereuse et si générale. Plusieurs constructions philosophiques s'édifient à l'aide de ces éléments d'origines mécanique, physique ou biologique et présentent des assemblages monstrueux. Sensualisme, criticisme, idéalisme, scepticisme, autant d'erreurs qui proviennent souvent de ce qu'on accorde aux mots une valeur qui ne leur convient pas, parce qu'on raisonne sur eux, comme s'il fallait entendre au sens propre des termes empruntés au langage figuré. L'auteur de cette excellente étude est au courant des tendances, des procédés, de la terminologie contemporains et décèle à merveille ces altérations trop peu remarquées et d'autant plus dangereuses.

15. —Avez-vous envie de vivre très longtemps? C'est une aspiration assez générale, bien que non toujours justifiée. Désirez-vous développer en vous des pouvoirs merveilleux et cachés? M. le Dr Arnulphy et M. Bourgeat vous révèleront ces secrets, et bien d'autres encore, en treize leçons, dans un manuel portatif et commode, bien imprimé et bien relié : *Méthode de culture psychique*. Vous y apprendrez que la matière est une émanation de Dieu, que la terre sera détruite par le feu dans vingt-six mille deux cent cinquante ans, que chaque atome peut attirer à lui un atome de force vie, que l'existence du corps actuel est indéniable, etc. Vous acquerrez force, beauté, endurance et santé et, peut-être, l'immortalité physique « qui paraît possible » pourvu que vous suiviez les conseils du docteur, son traitement psychique. Ce sera charmant et délicieux d'obtenir la superconscience et de mériter l'apothéose ! Ne souriez pas; les auteurs sont très graves. J'ajouterai même que vous rencontrerez çà et là d'excellentes maximes morales, à moins que vous ne préfériez les chercher dans votre catéchisme, mieux motivées et plus efficaces.

16. — Qu'aurait dit Sainte-Beuve, un peu impatienté que le lys fût beau pour dix ou douze raisons aux yeux de Charles Lévêque, si

on l'avait introduit dans les arcanes de la nouvelle psychologie? M. Charles Lalo, dans *l'Esthétique expérimentale contemporaine*, nous présente, en effet, une étude de psychologie. Son livre est principalement un exposé et une critique de l'un des derniers ouvrages de Fechner. L'esthétique y est devenue une science positive, et il est excellent que, s'appuyant sur les faits, elle émigre des hautes, mais vagues régions où elle se confinait. Les conditions psychologiques et physiologiques du fait esthétique, les méthodes par lesquelles ce fait est perçu, choix, construction, observation, le genre de plaisir qu'il procure, l'influence qu'exerce pour le modifier ou le fortifier l'association des idées, furent développés par Fechner. M. Lalo lui reproche de n'avoir pas atteint ce qu'il y a de spécifique dans la beauté, c'est-à-dire, l'élément sociologique. — Pour lui, il ne craint pas d'écrire hardiment : « Le véritable seuil esthétique est un fait social », ce qui ne nous paraît évident ni démontré. Mais les observations exactes, les discussions judicieuses, la finesse et la pénétration rendent attachante la lecture de ces pages, malgré tout un peu abstraites et sévères.

Philosophie morale et religieuse. — 17. — « Une morale n'est pas, ne peut pas être vraie ou fausse », nous dit M. Albert Bayet, dans un récent essai sur le principe moral rationnel, *l'Idée de bien*. Il ne faut pas en demander la définition aux théologiens ou aux métaphysiciens; elle n'est divine ni absolue. Mais on ne peut davantage la fonder sur les théories évolutionnistes qui nous fournissent des solutions contradictoires, ni sur l'utilitarisme, l'intérêt étant, par sa nature même, vague, subjectif et changeant avec les circonstances et les situations, ni sur la nature humaine dont il est difficile de démêler les formes normales et pathologiques. Cependant il y a un *bien*; c'est un fait nécessaire pour pousser les hommes à l'action; il est « en chaque pays, à chaque instant, ce que les consciences collectives jugent implicitement ou explicitement être bon ». Mais ce jugement peut se modifier, se contredire. En tout cas il ne s'imposera jamais comme un impératif catégorique ou un principe d'obligation. — On connaît les idées de M. Bayet; ce n'est ni un hésitant ni un timide. Il ne nous déplaît pas que la négation de Dieu aboutisse à la ruine de la morale. « Toute vertu est bête, écrivait Barbey d'Aurevilly, qui ne vient pas de l'idée de Dieu ».

18. — Dans *l'Expérience et l'invention en morale*, M. Aslan soutient à peu près les mêmes idées que M. Bayet. Sans s'occuper des morales d'autrefois, toutes plus ou moins théologiques et métaphysiques, même quand elles affectaient de s'en tenir au plaisir ou à l'intérêt, il examine les systèmes contemporains : le formalisme kantien, le naturalisme, les idées forces, la sociologie morale, la science des mœurs,

la technique morale. MM. Fouillée, Cresson, Durkheim, Lévy-Bruhl, Belot nous ont familiarisés avec cette manière de traiter les problèmes de l'éthique. Il semble que M. Aslan se rallierait plutôt aux idées de M. Rauh ; la morale, ce n'est pas la science du devoir, c'est l'art de la vie. Nous n'obéissons pas à des obligations strictes, mais à des conseils de sagesse. Un art n'engendre une théorie esthétique que lorsqu'il a produit des œuvres : on agit, puis on raisonne : les actions qui réussissent deviennent des lois, mais l'initiative produit de la liberté, désorganise, modifie, crée de nouvelles manières d'agir, toujours transitoires et relatives. — Nous n'avons pas besoin d'affirmer que cette morale ne ressemble en rien à la morale chrétienne, mais nous n'aurions garde de nier la part de l'expérience ni même une certaine invention, si on entend par ce mot l'adaptation des principes aux circonstances mobiles et changeantes.

19. — M. E. de Roberty est un travailleur infatigable dont le persévérant labeur sollicite notre estime. Pourquoi faut-il qu'il s'obstine dans une voie qui ne peut conduire à la vérité, parce que, loin de s'appuyer sur l'expérience réelle, ce philosophe est un métaphysicien à rebours et malgré lui, dont les affirmations *a priori* sont plus nombreuses que les constatations exactes. — Ces réflexions viennent d'elles-mêmes à l'esprit, en lisant son dernier livre : *Sociologie de l'action.* 1re partie : Les Origines sociales de la raison. (D'autres ont déjà dit : L'âme est fille de la cité, et c'est une erreur manifeste, car la cité suppose des âmes qui pensent, veulent, aiment.) — 2e partie : Les Origines rationnelles de l'action, passe en revue l'influence de la pensée sur l'action, ses postulats philosophiques, ses parures esthétiques, etc., pour aboutir à la prédiction du triomphe, non des idées mais des mœurs collectivistes, par la rénovation de l'art. Le but ne nous paraît pas plus désirable que le moyen ne nous semble efficace.

20. — Nous avons déjà parlé, ici même, de l'opuscule de Karl Marx : *Misère de la philosophie, réponse à la «Philosophie de la misère»* de Proudhon. Nous n'avons rien à dire de cette nouvelle édition. Les idées du socialiste allemand, ses attaques fougueuses contre le capital, sa prétention gratuite de fonder sur la science, sa sociologie destructive et oppressive sont connues de tous. Mais l'influence de Marx sur le mouvement collectiviste contemporain demeure toujours indéniable et puissante.

21. — *Job, fils de Job, essai sur le problème du mal.* — Les descendants des personnages arabes qui discutaient, dans le livre sacré, sur le problème du mal, se retrouvent en Hollande, à la fin du siècle dernier. Le fils de Job est aussi éprouvé que son aïeul; le malheur, qui est de tous les temps, lui enlève sa confiance en Dieu; Eliphaz, Bildad et Sophar argumentent, avec lui ou contre lui, sur l'angois-

sante question. M. Étienne Giran leur prête ses pensées, parfois élevées, délicates, généreuses, mais souvent très hésitantes et toujours incertaines. Les raisons classiques et traditionnelles concilient le mal avec la puissance; la justice, la sagesse, la bonté de Dieu, y sont ordinairement indiquées, mais de façon trop sommaire, et, surtout altérées, énervées, faussées par des vues philosophiques incohérentes. Le protestantisme libéral, auquel l'auteur de cette plaquette semble appartenir, condamne ses adeptes, voués à l'individualisme doctrinal, à une irrémédiable et douloureuse incertitude.

22.— M. Ossip-Lourié ne dit point de mal de la croyance, essentielle à toute vie humaine, et tendance nécessaire de notre espèce. Il se propose de comparer les diverses formes qu'elle revêt dans notre esprit; tel est l'objet de son livre : *Croyance religieuse et Croyance intellectuelle.* Nous y lisons que seule la croyance au surnaturel est un signe de dépravation ou de stupidité; que le christianisme, avec ses jérémiades, a affaibli l'énergie humaine; que la raison a fait périr le dogme; que le mysticisme est immoral. Il faut donc substituer la croyance intellectuelle (?) à la croyance surnaturelle. Sans doute, la première ne suffira pas à nous fournir une règle de conduite, mais « vouloir imposer une morale c'est vouloir diminuer les énergies vitales individuelles ». Cherchons le bonheur, essayons de croire « qu'il existe des forces imperceptibles encore pour nous, dont la découverte définira le *noumène* inconnu qui soutient l'ordre entre des phénomènes ». Un jour l'homme se surpassera lui-même et « égalera l'abstraction idéale nommée depuis des siècles : Dieu ». — C'est une satisfaction de constater que l'intelligence humaine, lorsqu'elle se pervertit en s'éloignant de son principe, ne réussit, même lorsqu'elle est ouverte et éclairée, telle que celle de M. Ossip-Lourié, qu'à révéler une lamentable indigence de pensées.

23. — Nous connaîtrons bientôt tous les ouvrages de Harald Höffding; l'un des derniers parus : *Philosophie de la religion*, vient d'être traduit par M. Schlegel. Après un premier chapitre sur le Problème et la Méthode, l'auteur aborde successivement le Problème épistémologique, le Problème psychologique, le Problème moral. L'affaire de toute religion véritable est la conservation des valeurs spirituelles réelles. Mais quel est le rapport de ces valeurs avec la réalité? On ne peut dire que les représentations religieuses nous fassent connaître les choses en elles-mêmes; l'importance des idées religieuses ne peut donc consister à rendre le réel intelligible; elles n'aboutissent qu'à un symbolisme. L'expérience religieuse est l'état d'âme produit par une impulsion naturelle qui nous porte à sauvegarder et à exprimer la valeur du réel par rapport à nous; elle est dominée par un sentiment distinct des autres, mais prenant sa place parmi eux, dans la vie et

dans la conscience. Il explique la croyance et le désir, s'encadre dans les dogmes et les symboles qui figurent à leur manière l'éternelle énigme, s'incarne parfois en de hautes personnalités qui sont des centres de valeur et des centres d'expérience. C'est le point de vue psychologique. Enfin la religion indique à l'homme des fins suprêmes de sa volonté, l'oriente vers elles par la pensée, le dirige par des règles, le secourt par des moyens spéciaux; mais quoiqu'elle semble historiquement engendrer la morale, de fait et logiquement elle en dérive et ne lui est pas essentielle. Sa tâche consiste donc à introduire l'éternel dans le présent, à rendre la vie digne d'être vécue. — Méditation approfondie; gravité de l'accent; pensée pénétrante; vérités partielles: tout cela ne sert qu'à mettre en vive lumière la fausseté d'une doctrine qui prétend étudier la religion en éliminant Celui qui en est l'objet, le principe et la fin.

24. — Il faut en dire autant à M. H. Delacroix à propos de son livre : *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme; les grands mystiques chrétiens.* Il s'agit de sainte Thérèse, de Mme Guyon et de Suso. La sainte est merveilleusement pure, ardente, lumineuse, profonde; le dominicain Suso est un vrai mystique auquel on peut parfois reprocher des expressions ambiguës mais susceptibles d'un sens chrétien; Mme Guyon, malgré de remarquables qualités intellectuelles et d'appréciables dispositions morales, est une exaltée, mais illuminée. Je n'ai garde de méconnaître l'instinct historique de l'ouvrage que leur consacre le professeur de philosophie de la Faculté de Caen; je ne sais s'il souscrirait au bref jugement que je viens de porter sur eux, mais j'admettrais moins encore l'interprétation qu'il nous propose pour expliquer ces états extraordinaires : « Nous croyons que les états les plus sublimes du mysticisme n'excèdent point la puissance de la nature; le génie religieux suffit à expliquer ses grandeurs comme la maladie ses faiblesses ». Sachons gré à M. Delacroix du respect qu'il témoigne à des âmes dignes de vénération; mais y-a-t-il encore des « grandeurs » dans la vie des mystiques si le Dieu avec lequel ils se prétendent en relation n'est en eux qu'une projection de leur désir? illusions, hallucinations, folie sont les seuls mots propres lorsqu'on est résolu à rejeter toute intervention surnaturelle. Il est certainement légitime d'étudier les expressions psychologiques et les phénomènes physiologiques, effets et conditions du mysticisme, et M. Delacroix est qualifié pour cette étude; mais nous sommes persuadé qu'en excluant l'action surnaturelle de la Providence il obéit malgré lui à des préjugés rationalistes qui ne sont point conformes à l'exacte signification des faits.

25.— Guillaume Monod, mort en 1896, crut qu'il était identique avec Jésus: « Je n'ai jamais douté que je sois le Christ». On trouve des person-

nages semblables dans tous les asiles d'aliénés. M. Revault d'Allonnes prétend édifier, à propos de cette histoire banale et ridicule, une théorie de la révélation et de l'inspiration, et il l'expose dans une thèse: *Psychologie de la religion*, qui lui a valu, en Sorbonne, le grade de docteur ès lettres (!). Naturellement, l'auteur assimile à ce dégénéré, les prophètes, les fondateurs de religion. On n'arrive pas à comprendre comment l'Université de Paris a pris au sérieux cette indigeste élucubration. On prête à l'un des juges, M. Dumas, cette réflexion : « Je crois qu'à force de vivre avec M. Monod, vous avez fait du délire avec lui ».

Histoire et Critique philosophiques. — 26. — Il y a une philosophie sous-jacente à tout système scientifique; les idées philosophiques offrent aux savants des principes directeurs; les théories scientifiques exercent une influence sur les systèmes philosophiques Ces vérités résultent du livre de M. Bloch : *La Philosophie de Newton.* Elles sont éclairées et affermies par ses considérations sur l'œuvre mathématique, mécanique, physique et astronomique de l'un des fondateurs de la science moderne. Ce grand homme crut en Dieu. Est-il vrai que ses vues sur la religion naturelle étaient de nature à combattre plutôt qu'à servir la religion positive? Voltaire a pu le penser, mais le curieux chapitre consacré à Voltaire et à Newton par M. Bloch ne nous a pas convaincu. Celui qui a écrit, si justement : « Un Dieu sans providence, sans empire et sans causes finales, n'est autre chose que le destin et la nature » était un adorateur du Dieu vivant et véritable, de Celui qui a donné à l'homme la dignité de la raison et le bienfait de la foi. — La thèse de M. Bloch écrite avec netteté et précision révèle une rare compétence scientifique et forme une contribution très importante à l'histoire de la philosophie.

27. — Pour Leibniz l'espace est l'ordre des coexistences, le temps l'ordre des successions; pour Kant, espace et temps sont des formes à priori de notre sensibilité. Ainsi présentée, l'opposition entre les deux penseurs semble irréductible. M. L. Van Biéma a écrit son livre : *L'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant*, pour nous convaincre que la contradiction ne se présente pas d'une manière aussi nette. La solution kantienne conclut à un espace sensible et à priori : la solution leibnizienne en fait une donnée rationnelle acquise par déduction; les points de contact sont pourtant nombreux et le métaphysicien de *la Monadologie* ne fut pas sans influence sur la critique de *la Raison pure*; M. Van Biéma appuie cette affirmation par un grand nombre de textes soigneusement choisis et judicieusement interprétés.

28. — Me pardonnez-vous si je vous déclare ingénûment, mais sans en être très humilié, que je connaissais très vaguement le philosophe auquel M. Van Biéma consacre une de ses thèses de doctorat, sous ce titre : *Martin Knutzen. La Critique de l'harmonie préétablie.*

Cet Allemand essaya de justifier son piétisme, ses tendances empiriques et ses complaisances leibniziennes, en conciliant ces éléments divers et quelque peu divergents dans son hypothèse de l'influx physique. Il en donne une description assez personnelle et réfute par d'assez solides arguments la rêverie métaphysique de Leibniz. Disciple de Wolff et maître de Kant, Knutzen est un chaînon dans la série des philosophes modernes. Nous avons été surpris que, dans ce travail consciencieux et laborieux, le nom d'Euler ne soit même pas prononcé. L'auteur des *Lettres à une princesse d'Allemagne* passe cependant, malgré le vague de ses idées, pour un partisan de l'influx physique, non de la même manière et pour les mêmes motifs, mais au même titre que l'auteur du *Systema causarum efficientium.*

29. — M. Georges Pellissier, dans son livre : *Voltaire philosophe*, nous expose la métaphysique, la religion, la morale et la politique de l'auteur de *Candide*; il avoue qu' « il ne possédait ni la faculté métaphysique, ni l'invention scientifique, ni le sens mystique ». Mais il le loue d'avoir opposé le relatif à l'absolu en substituant, dans tous les domaines de la philosophie, le point de vue critique au point de vue dogmatique ». En vérité, Voltaire fut superficiel, impertinent, immoral et cynique : rien de moins cohérent que sa « doctrine ». Possédant à un rare degré quelques-unes des qualités françaises : clarté, souplesse, vivacité, il fut le plus spirituel des hommes et l'un des plus méprisables ; il incarne tous les défauts de son pays et tous les vices de son temps. Le livre de M. Pellissier rendra des services à ceux qui veulent connaître, en résumé, ses idées contradictoires. Ce qu'il loue, en Voltaire, est ordinairement ce que nous blâmons; mais il faut reconnaître qu'à le fréquenter, le professeur du lycée Janson de Sailly a acquis quelques-unes des qualités littéraires de l'écrivain qu'il admire.

30. — On sait que le fondateur du positivisme divisait la vie humaine en périodes auxquelles correspondaient des cérémonies du culte humanitaire appelées consécrations. C'étaient la *présentation* du nouveau serviteur, à l'humanité (enfance); l'*initiation* par l'étude systématique des connaissances dont l'ensemble compose l'éducation intellectuelle, (adolescence); l'*admission* qui invite et autorise à travailler pour la communauté (jeunesse); la *destination* au choix définitif d'une fonction, d'une carrière (âge viril); le *mariage*, par lequel se fonde la famille; la *maturité*, point culminant de la vie; la *retraite* (vieillesse); la *transformation* (mort); l'*incorporation* (culte des morts qui ont laissé un souvenir durable et respecté. M. le comte Léon de Montesquiou, dans son livre : *Les Consécrations positivistes de la vie humaine*, s'efforce de montrer le parti que l'on peut tirer de la doctrine positiviste pour pratiquer les devoirs qu'impose la vie individuelle, familiale et sociale. Il a su extraire et condenser avec talent tout ce qu'il

y a d'élevé et d'actif, de moral et de généreux dans les ouvrages d'A. Comte. Mais il n'a pas réussi à nous convaincre que les *consécrations* du positivisme soient autre chose que des parodies des cérémonies et des sacrements du christianisme.

31. — Un ancien député, le comte Paul Cottin, soutient une thèse résolument opposée à celle de M. de Montesquiou. Dans *Positivisme et Anarchie*, il emprunte à *Auguste Comte, Littré et Taine*, les « agnostiques français », des textes décisifs qui formulent leur athéisme et leur matérialisme (doctrine); réduit leur méthode à la pure observation externe, donc incomplète et inefficace; déduit les conséquences anarchiques qu'elle renferme et engendre; et enfin la critique très judicieusement. Ces quelques pages sont nettes, vives, fortes et vraies.

32. — *L'Optimisme de Schopenhauer*, par M. Stanislas Rzewuski, est destiné à montrer que le dernier mot du philosophe allemand est une parole d'espoir. Si la volonté de vivre est mauvaise, l'art par la beauté, la morale par la pitié sont des délivrances. L'explication de l'univers, qui semble fondée sur la négation absolue, laisse une porte ouverte à l'espérance et permet d'entrevoir la possibilité du bonheur. Je n'ai pas su démêler suffisamment la transformation du pessimisme en optimisme; c'est sans doute ma faute, mais aussi peut-être celle de l'enthousiasme démesuré de l'éloquence emphatique et du lyrisme nébuleux de M. Rzewuski, dont les qualités intellectuelles sont dignes d'une meilleure tâche.

33. — En quoi consiste l'évolution mécanique de Darwin et de Spencer? Quelle idée peut-on se former de la vie d'après Nietzsche, Guyau et Bergson? De Platon à Hégel, ne peut-on affirmer que les idées évoluent par la dialectique, comme les espèces dans l'existence, selon les naturalistes modernes? et, enfin, ne peut-on concilier la croyance aux vérités nécessaires avec la découverte des transformations réelles? Les diverses études réunies par M. René Berthelot sous le titre de : *Évolutionnisme et platonisme* posent ces questions et cherchent à les résoudre. Les études sur Darwin, Spencer et Hégel furent discutées, d'une manière très pénétrante, en des séances de la Société française de philosophie. M. Berthelot est érudit, réfléchi et pénétrant. Mais pourquoi la haine de la finalité? Sans doute parce qu'elle est le signe et la preuve de l'Intelligence et de la Bonté divines. Au risque d'encourir son mépris, j'oserai soutenir que je ne conçois le platonisme et l'évolutionnisme que tout imprégnés de finalisme sans lequel il n'y a pas de pensée.

34. — Arthur Hannequin était à la fois philosophe, savant, historien, écrivain. Il est mort, n'ayant pas encore cinquante ans. D'importants fragments de son œuvre inachevée ont été réunis en deux volumes : *Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie.*

Descartes, Leibniz, Hobbes, Spinoza y sont l'objet de pages attachantes; malheureusement, l'esprit d'Hannequin hésite entre le panthéisme et le criticisme. Il y dévoile des aspirations religieuses que ces systèmes ne pouvaient satisfaire. Plus juste et plus libre en ses leçons sur la philosophie des sciences, il développe des vues suggestives et profondes sur l'accord du fait et de l'idée, de l'expérience et de la raison, et aussi sur leur distinction et leur portée. Le recteur de l'Académie de Bordeaux, M. Thamin, ancien collègue du professeur de Lyon, a écrit une émouvante Préface à ces *Reliquae.* Un exposé méthodique et complet de la philosophie d'Hannequin est résumé dans une Introduction due à M. Grojean qui répète, avec complaisance, cette phrase déconcertante de Fouillée : « Le kantisme est la forme la plus haute et la plus subtile du christianisme ».

35. — *L'Année philosophique* (1907) contient une étude posthume de la participation, c'est-à-dire la présence d'une idée dans une multitude d'autres, ébauchée et critiquée, dans le *Parménide*, justifiée et formulée dans le *Sophiste* de Platon. Cette savante interprétation est un mémoire posthume de M. Brochard. M. Rodier traite des preuves de l'immortalité dans le *Phédon* et les fait dépendre, avec raison, de la nature spirituelle de l'âme et de l'idée. M. Lechalas examine avec compétence, les géométries nonmétiques et distingue la part de la sensibilité et celle de l'abstraction dans les concepts mathématiques. Les ouvrages de M. Boutroux sur les lois de la nature sont examinés avec sympathie par M. Pillon; il en est de même de la philosophie d'O. Hamelin esquissée en traits rapides par M. Dauriac. On sait que ces deux philosophes rédigent, depuis quelques années, la bibliographie philosophique où l'on peut trouver tant de renseignements utiles, tant d'idées indiquées ou exprimées en de brefs et substantiels compte rendus, mais une tendance dominante à tout ramener au phénoménisme. Le point de départ de toute vraie philosophie pour le néo-criticisme c'est la négation de la substance.

36. — Tel n'est point le sentiment de M. Halleux, professeur à l'Université de Gand, dont l'excellent opuscule : *La Philosophie condamnée*, est une claire et ferme justification de l'encyclique de Pie X contre le modernisme. « Le criticisme de Kant et l'évolutionnisme de Spencer ont fourni à l'hérésie moderne, ses principes, sa substance et jusqu'à ses formules; or, ces deux systèmes ruinent la science puisqu'ils divisent son objet, la réalité, et l'empêchent d'atteindre à la certitude. Le Pape n'a pas condamné la science; il n'a pas condamné d'une manière générale les instruments de la pensée contemporaine; il a condamné ce mouvement, précisément dans la mesure où il menaçait les droits de la raison ». On ne saurait mieux dire; car il suffit de parcourir la plupart des livres que nous venons de résumer pour se

convaincre, que la « philosophie moderne » est un jeu d'ombres, de mirages et de fantômes. L. MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES. — SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Traité de physique*, par O. D. CHWOLSON; trad. sur les éditions russe et allemande par E. DAVAUX. T. I, 4e fasc., *Acoustique*. Paris, Hermann, 1908, gr. in-8 paginé 873 à 1092 + VII p., avec 87 fig., 8 fr. — 2. *Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation de physique*, par H. BOUASSE. Paris, Delagrave, s.d. Ire partie. *Mécanique physique*, gr. in-8 de 236 p. et 78 figures, 6 fr. 50. IIe partie : *Thermodynamique. Théorie des ions*, gr. in-8 de 262 p. et 64 figures, 7 fr. IIIe partie. *Électricité et magnétisme*, gr. in-8 de 412 p. et 190 fig., 12 fr. — 3. *Les Rayons cathodiques*, par P. VILLARD. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de 107 p. et 48 fig., cartonné, 2 fr. — 4. *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, par ALBERT REY. Paris, Alcan, 1907, in-8 de V-412 p., 7 fr. 50. — 5. *Les Découvertes modernes en physique, leur théorie et leur rôle dans l'hypothèse de la constitution électrique de la matière*, par O. MANVILLE. Paris, Hermann, 1908, in-8 de II-186 p., 5 fr. — 6. *Explication mécanique des propriétés de la matière : cohésion, affinité, gravitation*, par A. DESPAUX. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 352 p., 6 fr.

MATHÉMATIQUES. — 7. *Leçons sur les théories générales de l'analyse*, par RENÉ BAIRE. T. II. *Variables complexes. Applications géométriques*. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de X-347 p., avec 52 fig., 12 fr. — 8. *Leçons élémentaires sur le calcul des probabilités*, par R. DE MONTESSUS. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de VI-191 p., avec 17 fig., 7 fr. — 9. *Œuvres de* CHARLES HERMITE, publiées sous les auspices de l'Académie des sciences, par ÉMILE PICARD. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de VI-520 p., avec portrait, 18 fr. — 10. *Manuscrits* de ÉVARISTE GALOIS, publiés par JULES TANNERY. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de 69 p., 2 fr. 75. — 11. *Lectures de mécanique. La Mécanique enseignée par les auteurs originaux*, par E. JOUGUET. Ire partie. *La Naissance de la mécanique*. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de X-210 p., avec 85 fig., 7 fr. 50. — 12. *Cours de mécanique pour la classe de mathématiques spéciales*, par E. COMBETTE et JOSEPH GIROD. Paris, Alcan, 1908, in-8 de VI-438 p., 8 fr. — 13. *Théorie et pratique des approximations numériques*, par CH. FASSBINDER. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-8 de VI-91 p., 3 fr. — 14. *Arithmétique graphique. Les Espaces arithmétiques, leurs transformations*, par GABRIEL ARNOUX. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de XII-84 p., avec 9 fig., 3 fr.

SCIENCE APPLIQUÉE. — 15. *La Construction en béton armé, guide théorique et pratique*, par C. KERSTEN; trad. de l'allemand par P. POINSIGNON. 2e partie. *Applications à la construction en élévation et en sous-sol*. Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de VII-280 p., avec 497 fig., 9 fr.

PHYSIQUE. — 1. — Le quatrième fascicule du tome I du *Traité de physique* de M. Chwolson termine ce tome (Cf. *Polybiblion*, mai 1906, t. CVI, p. 402-403, mai 1907, t. CIX, p. 401-402 et novembre 1907, t. CX, p. 416-417). Il est entièrement consacré à *l'Acoustique*. Suivant la méthode constante suivie par l'auteur, il débute par les théories générales de physique mathématique qui servent de lien à tous les phénomènes ultérieurement décrits. En dehors des notions sur le mouvement vibratoire antérieurement exposées, il est fait une étude toute spéciale de la vitesse des déplacements dans un milieu déformable. Le traducteur a ajouté quelques paragraphes sur le mouvement des milieux continus déformables pour permettre à l'étudiant de

s'orienter dans les nombreuses recherches théoriques qui se font actuellement sur ce sujet. Le problème général de l'acoustique et la solution qu'en donne M. H. Poincaré terminent la partie de physique mathématique pure. L'auteur, en s'appuyant sur ces bases solides, étudie successivement les questions classiques de l'acoustique : vitesse, réflexion, réfraction, dispersion et interférences du son. Le son étant étudié en ses propres qualités, les divers appareils le produisant sont décrits, leur fonctionnement analysé, leur théorie établie; c'est à ces sujets que sont consacrés les chapitres : Vibrations des cordes et verges; Vibrations des membranes et plaques; Tuyaux sonores. L'analyse et la combinaison des sons, l'étude de la voix et de l'ouïe, les sons employés pour la musique forment les derniers sujets traités dans ce fascicule. Nous nous bornons à l'énumération des questions examinées car il n'y a plus à faire ni l'éloge ni la critique de l'ouvrage de M. Chwolson : la méthode suivie par l'auteur est rigoureusement scientifique, il sépare très nettement les théories qui paraissent définitivement acquises de celles qui sont probables ou douteuses; les travaux les plus récents lui sont familiers et il sait d'une façon merveilleuse présenter l'état actuel de la science. Il en résulte que son étude est facile tant pour ceux qui veulent s'initier à la physique mathématique pure que pour ceux qui n'ont besoin que de connaître les phénomènes en eux-mêmes et les lois qui les régissent. A ce fascicule est joint une très intéressante Préface de M. Amagat.

2. — M. Bouasse, en entreprenant la publication d'un *Cours de physique* embrassant toutes les branches de cette science, tout en se limitant aux exigences des programmes imposés aux divers étudiants de nos Facultés, s'est demandé s'il n'était pas présomptueux à un homme seul d'accomplir pareille tâche. Notre réponse sera brève : Non. L'ouvrage de M. Bouasse est excellent. Pour formuler cette opinion, nous ne nous basons pas sur l'appréciation de nos collègues ni même sur les résultats de notre propre lecture. Ce sont les intéressés directs, les étudiants, qui nous ont fourni notre réponse. En réunissant les très nombreuses appréciations qui nous sont parvenues de leur part nous pouvons les condenser en une phrase unique : « Enfin avec le livre de Bouasse on va pouvoir faire de la physique ». C'est, pensons-nous, l'éloge qui puisse être le plus agréable à l'auteur, aussi nous le lui transmettons avec le plus grand plaisir. L'auteur s'est proposé de développer également la théorie et la partie expérimentale. Mais avant de pouvoir étudier utilement la physique il faut avoir des notions assez étendues de mathématiques, de mécanique rationnelle et appliquée. Aussi, sous le titre de *Mécanique physique*, M. Bouasse nous donne un premier volume dans lequel sont condensés tous les éléments de mécanique rationnelle et appliquée dont le physicien

aura besoin, à l'exception des attractions newtoniennes reportées au troisième volume. Il insiste très longuement sur le rôle et la signification des symboles mathématiques, sur les résultats que l'on peut espérer des transformations de calcul; nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur tant qu'il ne s'agit que des vrais physiciens, mais ne nous pouvons le suivre dans les nombreux coups d'épingle qu'il distribue aux savants s'occupant de physique mathématique pure. Ceux-ci prennent des formules pour définition de phénomènes physiques, ils en développent mathématiquement toutes les conséquences, sans se préoccuper de l'expérience et formulent des résultats théoriques. Ils laissent à d'autres le soin de vérifier si leur hypothèse a des résultats pratiques. Leur secours est souvent très utile à la science pratique. Ce volume n'est pas seulement utile aux physiciens, mais à tous ceux que la mécanique physique peut préoccuper. Il contient, en dehors des principes généraux de la mécanique, l'hydrostatique, l'hydrodynamique, la capillarité, la viscosité, la transmission d'un ébranlement dans un fluide, l'élasticité, les frottements, les cordes vibrantes, les vibrations des verges. Dans les notes finales nous ne pouvons qu'approuver la sortie à fond que fait l'auteur sur le *poids* donné à la valeur d'une expérience. — Le second volume est consacré à la *Thermodynamique* et à la *Théorie des ions*. En dehors de la thermodynamique ancienne toute une série de sciences adjointes a surgi. On ne saurait en séparer actuellement ce qui est généralement connu sous le nom de chimie physique ou de mécanique chimique. M. Bouasse a dû soigneusement se limiter, tout en allant assez loin. En cela nous lui donnons parfaitement raison. Il pense toujours aux besoins intellectuels des étudiants, il cherche à les conduire jusqu'à l'instant précis où ils auront besoin de se spécialiser. La théorie des ions, mais c'est de l'électricité, dira-t-on. Certes oui. Mais toute division scientifique étant forcément arbitraire, il faut, quand un chapitre peut admettre divers classements, choisir celui qui est scientifiquement le meilleur, sans faire attention à l'idée première qu'éveille son titre. Or les piles considérées comme machine thermique doivent être étudiées de préférence en thermodynamique et cela après que la notion d'ion a été introduite. C'est pour des raisons analogues que la théorie cinétique des gaz est placée dans ce volume avant l'étude des explosifs. — L' *Electricité* et le *Magnétisme* forment le troisième volume. C'est celui sur lequel se sont tout d'abord précipités les étudiants; non point qu'il soit supérieur aux autres, mais les besoins de l'examen priment d'abord toute idée scientifique. Toutes les notions purement mathématiques utilisables en électricité sont réunies dans un premier chapitre. La représentation vectorielle est constamment employée. Insistons spécialement sur ce point, car il en résulte une grande simplicité et une

grande clarté dans tout l'exposé de l'électricité. En 74 pages d'une assimilation très facile, on se met en l'esprit un remarquable instrument de travail. Le reste de l'ouvrage contient le développement des matières ordinairement rangées sous le nom d'électricité et de magnétisme, à l'exclusion de l'électroptique. Il est donc inutile de donner des détails sur les matières traitées; quant à la manière dont elles sont exposées, les lignes précédentes sont plus que suffisantes pour faire comprendre que nous n'avons rien de défectueux à relever. Nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que de la partie théorique. Pour ce qui regarde les expériences, M.Bouasse estime justement que, dans un cours tel que celui qu'il a composé, il ne s'agissait pas de décrire tous les appareils possibles et imaginables qu'ont inventés les divers physiciens. Il suffit de faire connaître les appareils et d'exposer les expériences les plus propres à faire comprendre les phénomènes ou à vérifier les lois. L'auteur s'est parfaitement acquitté de sa tâche. L'ouvrage entier est écrit avec un entrain tout méridional, l'auteur combat avec violence les errements regrettables d'une partie de l'enseignement classique. Ses réflexions feront des mécontents, qu'importe : il a raison.

3. — Le succès du petit volume de M. P. Villard : *Les Rayons cathodiques*, publié dans la si intéressante collection *Scientia* s'explique facilement, et nous comprenons que la première édition, parue en 1901, s'est rapidement épuisée. Les rayons cathodiques ont préoccupé beaucoup les physiciens; ils ont eu des applications pratiques par les rayons X; et les curieux de science ont aimé reproduire les phénomènes, bizarres en apparence, qu'ils présentent. Un bon guide, et tel est le cas de l'ouvrage de M. Villard, devait forcément satisfaire les différentes classes de personnes s'intéressant à la question. Nous trouvons d'abord dans ce livre les procédés qui permettent de construire des appareils parfaits, puis l'exposé de tous les phénomènes physiques que l'on peut produire, soit directement soit par l'introduction d'un champ électrique ou magnétique. Plus loin l'auteur examine les actions chimiques, après avoir fait l'étude de la vitesse des rayons cathodiques et de leur nature complexe. Le dernier chapitre s'occupe particulièrement de la nature de la matière radiante et des récentes recherches faites sur la théorie électromagnétique des phénomènes cathodiques. L'auteur a parcouru en entier le champ des connaissances acquises et a présenté leur ensemble de la façon la plus claire possible.

4. — Pour écrire son étude sur *la Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, M. A. Rey déclare que la seule méthode à suivre est une enquête auprès des physiciens contemporains. C'est évident. Mais encore faut-il qu'une longue préparation antérieure

permette de conduire ces recherches avec fruit. M. Rey, ne voulant pas faire une étude superficielle de la question, s'est mis, par ses travaux préalables, dans les conditions les plus favorables pour produire une œuvre de haute valeur, et il a parfaitement réussi. Pour M. Rey, la physique contemporaine apparaît au moment où le mécanisme traditionnel est attaqué. Qu'était cette théorie qui a dominé jusqu'au milieu du siècle dernier l'étude de la physique? Quelles sont les attaques que lui ont fait subir Rankine, Mach et Ostwald? Quelles sont les nouvelles attaques dirigées par Duhem, et quels sont ses efforts pour constituer une théorie physique nouvelle? Quels sont les physiciens, tels que Poincaré, qui, sans vouloir détruire entièrement les idées théoriques anciennes, ont cherché dans une évolution méthodique à condenser l'ensemble de nos connaissances physiques? Y a-t-il, au fond, une véritable opposition entre les deux nouvelles écoles? Tels sont les principaux problèmes que l'auteur a étudiés sans idées préconçues, sans parti pris. Les différentes formes que prend la théorie en physique proviennent de deux causes principales : d'abord le rôle que l'on attribue à l'hypothèse comparée à l'expérience pure; puis celui donné à l'hypothèse et à ses conséquences déduites mathématiquement. Ces deux questions ont été examinées par l'auteur pour les travaux particuliers des principaux savants et l'ont conduit à conclure à l'union intime de la physique expérimentale et de la physique mathématique dans toutes ses parties, même dans celles que l'analyse la plus élevée nous fait connaître. A notre époque, la philosophie et la science, séparées depuis plus d'un siècle, tendent à se rapprocher; les auteurs qui écrivent sur la philosophie de la science forment une foule dans laquelle quelques rares individualités produisent des travaux intéressants. Nous croyons qu'il y aura unanimité des lecteurs à placer M. Rey au premier rang parmi les derniers.

5. — Ce titre un peu vague : *Les Découvertes modernes en physique*, peut faire croire que l'auteur a écrit un livre de vulgarisation scientifique, ou encore, si nous nous reportons au sous-titre : *leur théorie et leur rôle dans l'hypothèse de la constitution électrique de la matière*, qu'il s'agit de considérations plus ou moins philosophiques sur l'éternel problème de la constitution de la matière. Il n'en est rien. Cet ouvrage est un travail de pure science, consacré à l'exposition des connaissances actuellement acquises sur les phénomènes électriques particuliers dont l'étude est toute récente. Les titres des chapitres : La Décharge électrique à travers les liquides; la Décharge à travers les gaz; l'Ionisation des gaz; l'Électron; les Corps radioactifs; la Radioactivité de la matière; la Théorie électronique de la matière, nous précisent déjà quelles sont les préoccupations de l'auteur. Dans chacun de ces chapitres, les expériences les plus célèbres sont décrites, les hypo-

thèses admises sont énoncées, analysées et critiquées de la façon la plus juste et la plus sincère. Pour les phénomènes dont on a pu apercevoir la loi mathématique, tous les détails des calculs et des résultats qui en découlent sont clairement exposés. Aucun point faible n'est volontairement jeté dans l'ombre, et si l'auteur convient que la théorie des électrons est une mécanique spéciale qui paraît expliquer actuellement presque tous les phénomènes électriques, il convient de laisser à l'expérimentateur le soin de veiller aux progrès futurs de l'électricité et de ne pas vouloir faire de cette théorie un résultat définitif hors duquel il n'y aurait point de vérité.

6. — Le volume : *Explication mécanique des propriétés de la matière : cohésion, affinité, gravitation*, de M. Despaux est la suite naturelle de celui qu'il a publié sous le même titre générique, mais avec le sous-titre : *Electricité et Magnétisme* (Cf. *Polybiblion*, mai 1906, t. CVI, p. 406). Toute la théorie de l'auteur est basée sur les mouvements propres des molécules élémentaires et sur les transformations que subissent ces mouvements. Nous avons dit, antérieurement, que l'hypothèse fondamentale de l'auteur sur la forme de la molécule nous paraissait très hasardeuse. Malgré ce nouveau livre, nous ne changeons pas d'opinion. L'auteur suit avec soin le développement historique des diverses théories physiques, il en saisit les points faibles et essaye de nous persuader que sa théorie suffit à tout. Il ne nous a pas persuadé. Sa théorie de la gravitation, par exemple, paraît acceptable, en ce sens que M. Despaux ne veut y voir qu'un phénomène électrique ; mais combien d'opinions sont émises sans preuves sérieuses !

Mathématiques. — 7. — Le second volume des *Leçons sur les théories générales de l'analyse* nous montre, autant que le premier (Cf. *Polybiblion*, mai 1908, t. CXII, p. 407), que M. Baire a parfaitement su mettre sous une forme didactique, simple et brève, les idées générales qui tendent à prédominer actuellement. Pour la théorie des fonctions analytiques, il ne s'est point préoccupé des diverses voies suivies par les fondateurs, il a résumé le tout dans un ensemble qui présente une forme caractéristique très personnelle. C'est suffisant pour faire connaître ces fonctions ; mais il faudra revenir à l'ancienne méthode, c'est-à-dire à la multiple exposition d'après les travaux de Cauchy, Riemann, Weierstrass pour approfondir la question. La théorie des résidus et l'étude des séries entières à plusieurs variables se relie naturellement à l'exposé précédent. Pour les équations différentielles, il nous paraît que l'auteur ait eu un but tout pratique. Après avoir démontré l'existence de l'intégrale, il s'attache particulièrement aux rares types que l'on sache intégrer. Les équations aux dérivées partielles du 1er ordre sont bien traitées au point de vue de leur intégration ; pour celles d'ordre supérieur, un bref exemple montre leur utilité.

Dans les applications géométriques nous sommes heureux de signaler l'étude qu'il a faite des surfaces, c'est la plus propre qui permette d'aborder ultérieurement avec de bons éléments le fond de cette question. Le volume se termine par une succincte étude des fonctions elliptiques; ce chapitre nous a particulièrement plu. Ces fonctions sont actuellement délaissées, et cela par suite de l'étendue trop grande de certains ouvrages classiques quoique excellents. M. René Baire permet d'en faire une fructueuse étude en peu de temps. En résumé, l'auteur a parfaitement rempli le but qu'il se proposait : moderniser l'étude de l'analyse en introduisant des notions très générales quoique en restant très simple.

8. — Interrogez au hasard cent jeunes gens ayant reçu une éducation mathématique un peu développée; demandez-leur pourquoi ils n'ont jamais jeté un coup d'œil sur le calcul des probabitités; cent fois il vous sera répondu : « Cela n'a pas d'intérêt ». Répétez l'expérience, peut-être vous tomberez sur un futur actuaire et alors vous obtiendrez une réponse différente. En général, rien n'est fait pour contribuer au développement de l'étude de cette science ; espérons que les *Leçons élémentaires du calcul des probabilités* de M. de Montessus vont changer l'état présent. Écrit d'une façon très simple et très claire, ce livre n'a d'autre but que de faire connaître les fondements mêmes de cette science et d'indiquer les différentes applications qu'elle peut avoir. Sauf sur quelques points spéciaux, il suffit pour le lire d'avoir des notions très succinctes de mathématiques supérieures. Le début de l'ouvrage échappe au mathématicien, il fait partie du domaine de la philosophie : il s'agit de la définition du hasard. Celle donnée par M. de Montessus réunira la majorité des suffrages. Après avoir étudié les principes fondamentaux du calcul des probabilités, l'auteur nous parle des chances de gains aux jeux les plus connus ; nous regrettons qu'une erreur se soit glissée dans la description du jeu du trente et quarante. Cette partie intéresse vivement les amateurs mathématiciens, et ils sont nombreux. Dans les parties suivantes les gens sérieux auront leur part; il est absolument regrettable que des physiciens et des astronomes ignorent la théorie des erreurs ou n'aient sur elle que des idées insuffisantes; pour eux, le livre de M. de Montessus contient le minimum de ce qu'ils devraient savoir. Nous ne signalerons pas les diverses utilisations passées en revue et qui ne sont qu'esquissées, l'auteur n'ayant pas eu l'intention d'épuiser le sujet mais d'écrire un ouvrage sérieux pour les débutants. Nous constatons avec plaisir que sur ce point il a parfaitement réussi.

9.— Plus on relit les *Œuvres de Charles Hermite*, plus on se rend compte que sa pensée féconde domine non seulement l'enseignement de certaines branches de la mathématique, mais encore préside à leur

développement et leur évolution actuels. Le tome II, qui vient de paraître (pour le tome I, Cf. *Polybiblion*, mai 1906, t. CVI, p. 409-410), contient les mémoires parus de 1858 à 1872. Mais si d'une façon générale l'ordre chronologique est respecté, il n'est pas de règle absolue : Si des mémoires ont intérêt à être réunis, quoique parus à des dates très éloignées, cette publication les donne l'un près de l'autre. Nous avons retrouvé avec le plus grand plaisir les belles leçons qu'Hermite professait sur les fonctions elliptiques; 114 pages de ce volume leur sont consacrées. Il y a de plus de nombreux mémoires séparés sur ces fonctions ainsi que sur le développement en séries des intégrales elliptiques. La théorie des équations a été une des préoccupations constantes de l'illustre savant; de nombreux mémoires sur ce sujet sont reproduits. Nous pouvons les classer en deux séries principales : d'abord ceux qui ont rapport à la théorie générale, c'est-à-dire l'étude des équations modulaires, puis ceux relatifs à l'équation du cinquième degré, équation qui, on le sait, est intimement liée aux fonctions elliptiques. Pour finir, avec les plus importants mémoires contenus dans ce volume, citons ceux relatifs à la théorie des formes. Tous les calculs ont été revisés soit par M. E. Picard soit par M. Henry Bourget. Souvent, en ce qui concerne les intermédiaires, les rédactions d'Hermite étaient trop concises, d'où, souvent, pour le travailleur qui étudie les mémoires de ce savant, l'obligation de perdre un temps précieux pour rétablir des calculs indispensables à connaître, mais omis. De judicieuses modifications au texte d'Hermite parent à cet inconvénient sans altérer en rien le fond de sa pensée, car elles ne portent absolument que sur la partie purement algébrique.

10. — Remis d'abord à Joseph Liouville, puis à M. de Blignières les *Manuscrits d'Evariste Galois* seront donnés à l'Académie des sciences. En attendant, ils ont été examinés par M. Jules Tannery. Celui-ci nous fait connaître, dans une étude critique de dix-neuf pages, les corrections qui, dans quelques manuscrits, ont été introduites par Liouville et les additions de mots nécessaires pour faire comprendre des notes très rapidement écrites sur des bouts de papier différents. Puis M. Tannery publie un choix des manuscrits inédits, qui est le plus propre à nous faire connaître (après les œuvres mathématiques d'Évariste Galois publiées sous les auspices de la Société mathématique de France) les profondes questions dont Galois se préoccupait. Son œuvre, mince en volume, a eu une portée considérable sur le développement actuel de la mathématique; la publication de ses papiers inédits peut faire espérer encore une moisson féconde. Les chercheurs seront reconnaissants à M. Tannery d'avoir mis ces documents à leur disposition.

11. — L'étude de l'histoire des sciences est la compagne naturelle

de l'étude de la science elle-même. Pour l'histoire de la mathématique, en particulier, il a beaucoup été fait ces dernières années. La lecture des anciens auteurs s'impose, mais, comme d'une manière générale elle est impossible, il faut se contenter d'extraits. Nous espérions que, dans ses *Lectures de mécanique*, M. E. Jouguet nous donnerait seulement un choix de morceaux typiques que le lecteur interpréterait à son gré suivant ses connaissances acquises sur la mécanique et son histoire. M. Jouguet ne s'est pas contenté de ce rôle modeste, il a parlé longuement des questions historiques; il a analysé et discuté les méthodes employées par les auteurs anciens. Il en résulte que les citations originales ne forment qu'une trop faible partie de ce volume. D'ailleurs l'auteur reconnaît lui-même implicitement qu'il n'a pas fait qu'un livre de citations, car il intitule les deux parties de ce premier volume: Études de statique; études de dynamique. Les premières sont consacrées au levier; au parallélogramme des forces, tiré du plan incliné; au principe du travail virtuel. Les secondes s'occupent des premières recherches sur le mouvement; du choc des corps; du centre d'oscillation. Comme ouvrage de critique scientifique, ce livre est bon, mais il ne remplit pas le but qu'annonce et son titre et les premières lignes de sa Préface.

12. — Le programme actuel de mécanique pour le concours d'admission à l'École polytechnique peut être considéré comme une introduction à l'étude de la mécanique rationnelle et de l'enseignement supérieur de la physique. Le *Cours de mécanique* de MM. E. Combette et J. Girod convient non seulement aux candidats à cette école, mais encore il est tout indiqué aux étudiants de nos Facultés qui préparent le certificat de mathématiques générales. Les futurs physiciens ou ingénieurs de tout ordre ont grand intérêt à étudier ce livre. Actuellement la théorie des vecteurs et la géométrie cartésienne se font une avantageuse concurrence ; les auteurs, reconnaissant les avantages des deux procédés, ont tout d'abord donné une excellente théorie des vecteurs et, dans le courant de l'ouvrage, ont toujours adopté la méthode qui était la plus simple. La cinématique est spécialement développée, et avec justice, car c'est sous cette forme que pratiquement on utilise la théorie du mouvement. Les ingénieurs praticiens, en particulier, trouveront là tout ce dont ils ont besoin. La statistique et la dynamique donnent une idée suffisante de la mécannique rationnelle dans bien des cas. Ce livre, rédigé avec la préoccupation de ne rien omettre d'important dans les définitions, de fournir des démonstrations claires, rendra de grands services.

13. — C'est uniquement pour le calcul des résultats des opérations arithmétiques que M. Fassbinder a écrit l'ouvrage intitulé : *Théorie et pratique des approximations numériques*. Ses lecteurs seront de deux

catégories : les uns, candidats à certaines écoles spéciales, reçoivent un enseignement approprié et connaissent certainement ce livre : nous ne nous occupons pas d'eux ; les autres sont tous les étudiants ou praticiens qui s'occupent de sciences conduisant à des calculs numériques. Constamment ils ont à résoudre des problèmes de cette nature : connaissant les approximations de certains nombres, trouver l'approximation du résultat d'un calcul effectué sur ces nombres ; étant donnés des nombres bien définis, trouver avec une approximation donnée le résultat d'un calcul effectué sur ces nombres. Nulle part on ne leur a appris à traiter ces problèmes ; il leur est impossible de se démêler dans les erreurs absolues et les erreurs relatives. Le petit livre de M. Fassbinder est un guide précis, très clairement écrit non seulement pour la théorie, mais aussi pour la pratique ; les erreurs dans lesquelles on tombe le plus fréquemment sont soigneusement relevées et le plus sûr moyen de les éviter est toujours indiqué.

14. — Le dernier travail de M. G. Arnoux : *Les Espaces arithmétiques, leurs transformations*, nous a fait connaître un instrument nouveau pour étudier soit les propriétés des nombres, soit les problèmes arithmétiques purs. L'espace arithmétique plan (pour ne parler que de celui-là) est formé par une suite de points isolés situés à des distances égales, c'est-à-dire, pour parler le langage analytique, des points ayant pour coordonnées tous les nombres entiers. Les droites placées sur cet espace nous révèlent des propriétés élémentaires, mais si, isolant des points par des parallèles aux axes, nous les groupons d'après une loi arithmétique déterminée (ce que fait l'auteur en définissant les espaces modulaires) nous avons un instrument de recherche plus puissant. Ces espaces peuvent subir à leur tour des transformations définies et deviennent propres à de nouvelles études. Naturellement l'étude des combinaisons et des carrés magiques est la première à profiter de ce mode de représentation qui nous paraît devoir être fertile en nouvelles découvertes.

Science appliquée. — 15. — De plus en plus *la Construction en béton armé* entre dans l'usage courant. A Paris, notamment, il n'est guère de chantier de construction dans lequel le béton armé ne soit employé. Cela tient au fait particulier que la pierre meulière est hors de prix. Les constructeurs avisés se sont aperçus que, dans tous les cas, le béton armé pouvait la remplacer avantageusement. A ceux qui n'en seraient pas encore convaincus nous conseillons fortement la lecture de l'ouvrage de M. Kersten. Dans la deuxième partie (Cf. *Polybiblion*, mai 1908, t. CXII, p. 415), il donne tous les détails nécessaires pour la construction des planchers, piliers, murs, escaliers, toits, fondations, tuyaux et égouts. Les principaux procédés utilisés sont minutieusement décrits ; de nombreux calculs types

indiquent comment on peut les utiliser pour le mieux dans chaque cas particulier. De nombreuses figures illustrent le texte et parfois le remplacent. Les inscriptions gravées sur les clichés sont en allemand; presque toujours elles sont accompagnées d'une traduction. Lorsqu'elle a été omise la netteté du dessin ne laisse jamais prise au doute. Constamment l'auteur revient sur les avantages précieux du béton armé; mais tout aussi souvent il rappelle les soins minutieux que comporte son édification. Avec les instructions que donne M. Kersten on peut construire une maison, une usine, une école; on peut de même se risquer à édifier des ponts de faible portée, des murs de soutènement; mais pour les grands travaux il ne fournit que des renseignements sommaires, indiquant surtout ce qui a déjà été fait. Il conseille, très prudemment, pour les choses de cet ordre, de s'adresser directement à des maisons spéciales ayant fait leurs preuves.

E. CHAILAN.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Contre le flot*, par PIERRE LE ROHU. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 355 pr, 3 fr. 50. — 2. *A grande vitesse*, par JEAN THIÉRY. Paris, Colin, 1908, in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Ensoleillés*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 4. *L'Exilée*, par M. DELLY. Paris, Henri Gautier, in-12 de 318 p., 3 fr. — 5. *Monette*, par MATHILDE ALANIC. Paris, Hatier, s. d., in-16 de 267 p., 3 fr. 50. — 6. *Callista, esquisse du* III*e siècle*, par NEWMAN; trad. par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 377 p., 5 fr. 50 — 7. *La Tabatière du cardinal*, par HENRI HARLAND; trad. de l'anglais par DAUPHIN MEUNIER. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 287 p. illustré d'après de Casimacker, 3 fr. 50. — 8. *Coupable?* par WILLIAM LE QUEUX; trad. de l'anglais. Paris, Hachette, s. d., in-16 allongé de 276 p., avec illustrations de Mahut, 3 fr. 50. — 9. *Le Prix du sang, conte des temps apostoliques*, par ANDRÉ DAVERNE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 303 p., 3 fr. 50. — 10. *Quid me persequeris? Tableaux de l'existence au 4e siècle (Pompéi, Judée, Batavie)*, par CHARLES BARBIER. Comines, Paul Denys, 1905, in-12 de 420 p., 3 fr. 50. — 11. *Attila*, par GUY D'AVELINE. Paris, Vic et Amat, 1907, in-12 de 281 p., avec grav. hors texte, 3 fr. 50. — 12. *A Rome*, par A. PONTHAUD. Paris, Vic et Amat, 1907, in-12 de 483 p., avec grav. coloriées, 3 fr. 50. — 13. *Épée brisée*, par JEAN DE MONTALAC. Paris, Tolra et Simonet, s. d., in-12 de 212 p., 2 fr. 50. — 14. *Aventures merveilleuses de Serge Myrandhal sur la planète Mars*, par H. GAYAR. Paris, Laumonier, s. d., in-12 de 286 p., 0 fr. 45. — 15. *L'Œuvre d'Édith*, par la baronne S. DE BOÜARD. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Les Deux Grincheux*, lever de rideau en un acte, par LÉON DUPONT. Paris, Haton, s. d., in-12 de 32 p., 1 fr. — 2. *Une Affaire d'honneur*, comédie en un acte, par LÉON DUPONT. Paris, Haton, s. d., in-12 de 64 p., 1 fr. — 3. *Notre-Dame de Lourdes*, grande pièce religieuse en 4 actes et 12 tableaux, par l'abbé L. BACKES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 94 p., 1 fr. 50. — 4. *Peintre et musicien, ou Une Nuit mouvementée*, comédie bouffe en un acte, par l'auteur d'*Aymar de Nanteuil* et de l'*Héritage de l'Anglais*. Paris, Haton, s. d., petit in-12 de 36 p., 0 fr. 60. — 5. *L'Enfance de Jésus, scènes évangéliques*, par l'abbé JOSEPH OGER. Paris, Haton, 1908, in-8 de 91 p., 1 fr. 50 — 6. *Un Crime rituel, ou les Mystères de Patluau*, drame, par l'abbé E. GOUPILLEAU. Paris, Haton, 1908, petit in-8 de 69 p., 1 fr. — 7. *Cinq pièces en un acte*, par MAURICE BOUCHOR. Paris, Cornély, 1908, in-16 de XIII-235 p., 2 fr. 50; partition avec la musique de scène et de chant pour ces cinq pièces, 1 fr. 50.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — Les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur de l'œuvre délicate de M. Pierre Le Rohu : *Contre le flot*. La donnée en est fort simple : Jean Bernave, jeune officier qui a fait largement ses preuves en matière de courage, refuse de se battre en duel avec un camarade jaloux, uniquement par conscience, parce que sa foi religieuse le lui défend. Il se trouve, par suite de cet acte, seul ou presque seul *Contre le flot*; sa fiancée, une jolie poupée, l'abandonne, les monnains stupides d'une petite ville de province le critiquent à qui mieux-mieux, ses supérieurs et ses camarades s'étonnent; une jeune veuve, Mme Vareyl, seule le comprend et l'approuve : « Se battre, dit-elle, c'est le courage ordinaire, impulsif... Ah ! il y a quelque chose de plus raffiné, il y a de plus admirables victoires... Vaincre ses entraînements, se dominer dans une lutte de conscience secrète et quelquefois terrible, éteindre ses haines, renoncer à son amour, tout cela pour une grande et noble idée qui vous remplit le cœur et le cerveau, voilà qui ne court pas les salons, ni les cercles où l'on est si chatouilleux sur l'honneur... voilà qui est élégant et grand, qui dépasse la moyenne des faibles hommes et des petites femmes ». Si compréhensive et si indépendante des vulgaires préjugés, Suzanne Vareyl est à la gare quand Jean Bernave, le héros méconnu, part pour une expédition périlleuse et lointaine, et le jeune homme « se dit avec ivresse que ce départ avait la douceur des retours ». Le volume se ferme sur cette conclusion imprécise, mais qui laisse deviner quel cœur dévoué et noble retrouvera Jean Bernave s'il revient de sa dangereuse mission. La figure de Mme Vareyl a un charme discret et attachant, sa hauteur d'âme se cache sous des dehors très simples. Michel Théron, son cousin, qui voudrait bien devenir son mari, est un noble cœur, qui plaide auprès de Suzanne la cause de Bernave, mais son coup d'œil incisif, sa parole mordante et son scepticisme apparent effarouchent les commères de la petite ville dont l'auteur nous décrit de façon piquante les papotages et le « snobisme ».

2. — Dans *A grande vitesse*, M. Jean Thiéry nous initie aux aventures tragi-comiques d'un ménage « dernier cri ». Le baron Théoulle et sa femme incarnent l'esprit moderne, pris dans son sens frivole et mondain; ils sont très jeunes, un peu fous, affamés de luxe, de « chic », de vie facile, ayant, à un degré maladif, l'horreur de la gêne et des responsabilités. S'ils ne sont pas méchants par nature, ils le deviennent bien vite à force d'égoïsme et piétinent sans pitié, dans leur féroce insouciance de tout ce qui n'est pas eux, le cœur aimant de Mme Le Chalier. Celle-ci, qui représente la tradition, et aussi le bon sens, est la mère, encore jolie et charmante, de la petite baronne Théoulle; mais elle est trop raffinée et trop « vieux jeu » pour comprendre le ménage de sa fille, qui est, ou qui se dit, moderne à outrance. De là

des heurts et des drames, où Mme Le Chalier est toujours celle qui se sacrifie et ... qui paie ! A côté d'elle, cependant, agit une affection profonde et qui date de loin : celle du colonel Pierre de Gardavon, qui voudrait, en lui donnant son nom, avoir le droit de la protéger et le lecteur le voudrait avec lui; mais pour garder un « home » à ses enfants et pour élever son petit-fils, Mme Le Chalier refuse d'unir sa vie à celle de son chevaleresque adorateur. Or, étant donnée la mentalité du ménage Théoulle, son sacrifice ne sera guère apprécié. Comme d'autres livres de M. Jean Thiéry, celui-ci est écrit pour les jeunes filles, à qui est dédiée, du reste, la jolie Collection bleue, dont elle fait partie. L'auteur écrit avec verve; il se montre observateur attentif des travers de la vie au vingtième siècle : certaines figures de femmes, celle de Gerty d'Ebart, par exemple, semblent prises sur le vif. Chez celle-ci, l'amour du luxe et du plaisir se double de quelques prétentions intellectuelles : elle lit, et prétend comprendre Nietzsche et Tolstoï, et ses théories sur la vie sont d'un égoïsme à froid, plus révoltant encore que les extravagances non raisonnées de «Lolotte» Théoulle. Ces extravagances, du reste, sont punies par la nécessité où se trouve le jeune ménage de s'expatrier; mais, à la façon dont il se prépare à coloniser, il est permis de douter qu'il revienne plus riche ou plus raisonnable de son exil.

3. — Voici l'un des plus jolis volumes dus à la plume féconde de Mme Jeanne de Coulomb. *Les Ensoleillés* sont des malades, soumis à l'action du soleil, grand guérisseur et ennemi des microbes; mais l'héroïne du récit, Mlle Dauphine de Saint-Rabier, qui se meut parmi ces malades, est aussi saine de corps que d'esprit. C'est une fille sans fortune, de bonne maison, jolie, intelligente, très pieuse, qui doit son nom de « Marie Antoinette Dauphine », à un joli caprice d'archiduchesse. De l'obscur bureau de poste, où elle vit entre ses tantes, elle est transportée dans le milieu vulgaire et mondain de son père et de sa seconde femme. Après avoir refusé les partis qu'on veut lui imposer, Dauphine est conquise par la haute valeur du grand médecin Bruno La Mure, à la fois philanthrope et homme du monde; mais elle apprend, ce qu'on lui avait caché, qu'il est divorcé d'avec sa femme et que celle-ci est vivante. Dauphine n'hésite pas; elle est héroïque, tout en restant simple, tendre et humaine, et elle rompt avec Bruno. Elle complète ce premier sacrifice par un second, en soignant la femme divorcée que la Providence met sur sa route et en la rapprochant de son mari, qui la reprend. Mais, malgré le repentir de Mme La Mure, le lecteur se demande si Bruno ne regrettera pas quelquefois la charmante Dauphine ! Au devoir strict qui lui interdisait d'épouser un divorcé, celle-ci a ajouté une fleur d'héroïsme en opérant la guérison morale et matérielle de la femme, qui est le seul obstacle entre elle

et le bonheur, et Mme de Coulomb résiste à la tentation bien naturelle de faire disparaître cet obstacle par un accident venu à propos. Elle laisse Dauphine receveuse des postes, avec la perspective de vivre et de mourir dans un coin du Périgord, absorbée dans son humble tâche, mais enveloppée de paix et « ensoleillée » par une lumière d'en haut. Autour de cette figure de premier plan vivent et agissent d'autres personnages : la comtesse de Saint-Rabier, parvenue vulgaire, Tristan, enfant terrible dont les indiscrétions amènent des résultats inattendus, parfois heureux; des millionnaires, dont l'argent est le seul mérite, et, drapées dans leur pauvreté fière, les demoiselles d'Arbouzac, tantes de Dauphine. Tout ce monde est crayonné avec entrain et vraisemblance; une note religieuse, très juste, pénètre le récit.

4. — Le thème de *l'Exilée* est un peu semblable au précédent, mais l'intérêt est moindre et les personnages paraissent moins réels. C'est encore l'histoire d'une fille noble et pauvre, passant d'un milieu modeste à une vie luxueuse. Myrto Elyanni est l'enfant d'un artiste grec et d'une Hongroise de grande race, qui a fait un mariage d'amour. Laissée seule et sans fortune, la jolie Myrto est recueillie par une de ses parentes, la comtesse Zolanyi, chez qui elle est institutrice et demoiselle de compagnie. Transportée au fond de la Hongrie, dans la résidence du prince Arpad Mileza, fils de la comtesse par un premier mariage, Myrto se trouve en présence d'un jeune homme qui, aigri par le départ de sa femme, la frivole Alexandra, est plongé dans une tristesse hautaine et révoltée, qu'il fait peser sur son entourage. Sa seule affection est son fils Karoly, frêle enfant qui s'attache à Myrto et meurt dans ses bras. La suite se devine : au contact de la jeune fille pieuse et charitable autant que jolie, le farouche Arpad s'humanise et, sa femme étant morte à point dans un incendie, il épouse sa cousine, qui sera la fée bienfaisante du pays, où elle est déjà aimée des petits et des pauvres. Le thème, un peu banal, d'un prince Charmant épousant une bergère, est traité avec un certain agrément, avec une note religieuse accentuée.

5. — *Monette* est l'histoire, un peu banale aussi, d'un mariage mal assorti où la désunion se produit, non sur des faits graves, mais sur une diversité absolue d'idées, de sentiments et de nature. Robert Luty passe à côté de son bonheur en préférant à Michelle Favrel, sa camarade d'enfance, Simone Lysard, dite « Monette », petite poupée aux cheveux d'or, qui danse, s'habille, s'amuse, fait des dettes et qui a failli laisser mourir, par étourderie, sa fillette Odette. Celle-ci finit cependant par guérir et c'est Monette elle-même qui meurt, en regrettant toutefois d'avoir, en enfant gâtée, gaspillé sa vie. Cette fois, Robert, averti par l'expérience, épouse la raisonnable et dévouée Michelle et donne à sa fille une mère, qu'elle aime déjà. — *Tante*

Babiole fait partie du même volume; la note morale y est plus accentuée et Babette Deligny, qui en est l'héroïne, prend la résolution bien courageuse de faire son bonheur « des miettes du bonheur des autres ». Ces deux récits sont parfaitement honnêtes, avec une note morale plutôt que religieuse, le style en est suffisant, l'intérêt médiocre.

6. — Trois volumes traduits de l'anglais font partie de cette série; mettons en tête *Callista*, dont l'auteur est l'illustre cardinal Newman. Avec les écrits profonds et lumineux qui l'ont élevé si haut parmi les écrivains religieux du dix-neuvième siècle, le grand penseur, comme son contemporain le cardinal Wiseman, a laissé à ses compatriotes un délicat hommage rendu aux martyrs de la primitive Église. Sa *Callista* est bien la sœur de Fabiola et d'Agnès, mais elle est Grecque et non Romaine et sa physionomie retrace les traits caractéristiques de sa patrie d'origine : l'amour du beau, le sens artistique, la passion de la lumière. L'œuvre du cardinal Newman est peut-être plus philosophique que *Fabiola*, mais il s'en dégage la même foi puissante, le même charme d'héroïsme et de grandeur morale, et le lecteur, attentif aux luttes de l'époque apostolique, y retrouvera un tableau fidèle de l'Église africaine aux temps des persécutions. C'est sur ce fond historique que se déroule la touchante histoire de Callista, la martyre grecque, immolée à Sicca, près de Carthage, en haine de la foi. Ajoutons que la traduction est digne de tous nos éloges : elle est l'œuvre d'une plume déjà familiarisée avec le style très personnel du grand apologiste anglais.

7. — *La Tabatière du cardinal*, de M. Henry Harland, l'un des romanciers les plus appréciés d'Outre-Manche, est dans une note moins grave. Un gentilhomme anglais, Pierre Marchdale, s'est installé dans un coin perdu d'Italie. La grande dame du pays est la duchesse de Santangiolo, toute jeune et très jolie. Elle est fille d'un Lord anglais, veuve d'un duc italien, et nièce d'un cardinal. Mettons qu'avec cela elle est bonne, simple, charmante, et l'on comprend que Marchdale ne tarde pas à s'éprendre de sa voisine. Le volume tout entier roule sur la cour que fait à la duchesse son discret et quelque peu original soupirant; « pauvre chevalier amoureux de la Reine », dit-il de lui-même en faisant sa déclaration à la dernière page du volume, déclaration qui, du reste, n'est pas repoussée par celle qui en est l'objet. Quelques autres personnages, peu nombreux, sont esquissés d'une plume alerte et pas banale : l'excellent cardinal Udeschini, dont la tabatière, souvent égarée, joue un certain rôle dans ce joli roman; la vieille Italienne Marietta, la « logeuse » de Pierre, qui a la bonne grâce naïve de sa race; l'exubérante et amusante Irlandaise, Mrs. O' Donovan Florence. L'auteur possède le don, très anglais et difficile

à définir, de l' « humour » : ce n'est, à proprement parler, ni l'esprit, ni la gaîté, tout en tenant de l'un et de l'autre. Malgré une traduction bien faite, cette note humoristique particulière laisse à ce roman, qui a eu en Angleterre un vif succès, une certaine saveur britannique qui n'est pas faite pour déplaire au lecteur français en ces jours d' « entente cordiale ».

8. — *Coupable?* est aussi une traduction. L'auteur, M. Le Queux, est bien connu en Angleterre par ses romans à sensation. Dans celui-ci il s'agit de savoir si Paolina Demaria est coupable ou non de deux assassinats? Les apparences sont contre elle, mais, de fait, elle n'a assassiné ni M. Fred Ingram, ni May Wentworth. Avant d'arriver à cette conviction, le lecteur est conduit à travers des épisodes compliqués et enchevêtrés qui lassent un peu son intérêt, bien qu'ils fassent honneur à l'imagination du romancier. Ajoutons que le volume est parfaitement honnête et convient aux jeunes filles aussi bien que le précédent.

9. — Après les romans traduits de l'anglais, voici les romans historiques. *Le Prix du sang* est un « conte des temps apostoliques » qui rappelle, par certains côtés, dans une note moins suave, d'autres œuvres inspirées, elles aussi, par l'Évangile et qui ont eu leur heure de popularité. Les héros du livre sont Prochore et sa jeune femme Myriam, des convertis de la première heure, qui se vouent à la vie apostolique. Un jour, Myriam découvre un fait atroce qu'elle ignorait : son père a crucifié le Maître; alors Celui-ci lui apparaît dans une vision et la voue à une vie de souffrance, grâce à laquelle elle arrachera du Purgatoire, où elle gémit, l'âme de son père, qui a péché plus par ignorance que par malice. Myriam accepte cette austère destinée et dès lors sa vie n'est plus qu'un long martyre. Stigmatisée, comme certains grands mystiques, elle souffre dans sa chair les tortures de la Passion et dans son âme d'inexprimables angoisses. Prochore, qui s'est séparé d'elle pour que l'immolation soit complète, participe, lui aussi, à l'œuvre d'expiation par de rudes pénitences; mais au moment où Myriam va exhaler, dans une suprême extase d'amour, son âme douloureuse, il est ramené auprès d'elle pour bénir son passage. Il y a dans ce volume un profond sentiment de foi et de respect des choses saintes : l'idée qui l'a inspiré est exprimée par le texte qui se trouve en tête du livre : « Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en sont agacées ». Le style de l'ouvrage est toujours soutenu, souvent poignant; mais l'impression qu'il laisse est, à notre avis, douloureuse. Les tortures physiques et morales de Myriam, les obsessions diaboliques qui la poursuivent, longuement détaillées par l'auteur, sont d'une lecture plutôt pénible. Cette impression est un peu rachetée par de charmantes descriptions de la Palestine

lesquelles font vivre en quelque sorte, pour celui qui n'a pas eu le bonheur de les voir en réalité, les aspects du « pays de Jésus ».

10. — Comme l'auteur a soin de nous l'annoncer, *Quid me persequeris?* n'est pas un récit suivi, mais une série de tableaux, où sont reproduites, d'après l'histoire, les scènes de la vie privée au premier siècle de l'ère chrétienne. Le lecteur se trouve transporté de Rome à Pompéi, de Judée en Flandre; il pénètre dans le monde païen, avec sa civilisation toute de surface, et dans les humbles milieux chrétiens, d'où sortiront les futurs conquérants des âmes. Cette absence d'un plan déterminé n'est pas sans dérouter le lecteur, d'autant plus que les divers épisodes auxquels il assiste ne sont guère reliés entre eux : ils se passent dans le même siècle, voilà tout. Reconnaissons cependant que l'auteur a étudié avec soin l'époque qu'il décrit; elle lui est évidemment devenue familière par des études suivies. Ce volume peut être mis entre toutes les mains.

11. — *Attila*, comme l'indique son titre, est aussi un roman historique. A travers les crimes et les désastres de tout genre, dont le « Fléau de Dieu » sème sa route, apparaît la figure imposante de la Patronne de Paris. L'auteur, qui a puisé aux sources historiques les plus autorisées, fait ressortir le contraste entre Geneviève, la sainte de Nanterre, et les rudes guerriers sur lesquels elle exerce son influence; cette fleur du christianisme s'épanouit dans une atmosphère de carnage, et l'influence morale qu'exerce cette pauvre femme est plus puissante et plus durable que les forces redoutables des barbares, subjugués par le prestige de sa sainteté.

12. — Dans un court Avertissement, l'auteur de *A Rome* prévient le lecteur que son livre est fait de « souvenirs personnels, de renseignements recueillis sur les lieux mêmes où se sont déroulés les événements ». Aux souvenirs rapportés de son pèlerinage à la cité sainte il a ajouté des récits historiques, pris un peu partout, mais qui ont trait soit aux illustres personnages qui ont habité Rome, soit à certains événements remarquables qui s'y sont passé. Nous trouvons, par exemple, de nombreux extraits de *Quo Vadis?* Les intentions de l'auteur sont excellentes et il a apporté à Rome une âme largement ouverte aux bienfaisantes influences de cette patrie universelle; mais il ne faut pas lui demander des observations très neuves ou très profondes. Il serait peut-être injuste aussi de lui reprocher un certain décousu dans la facture de son livre, attendu qu'il nous avertit lui-même qu'il vagabonde à droite et à gauche, au gré de ses impressions et de ses réminiscences.

13. — La trame de l'*Épée brisée* est fort simple : le lieutenant Gaston de Montonnac, comme beaucoup de ses camarades, voit briser sa carrière militaire, qu'il aimait, à la suite des infâmes dénonciations

d'un officier affilié aux Loges. Ne pouvant continuer à servir la France, Gaston part pour la guerre de Mandchourie et se bat pour la Russie. Il s'y distingue, y est blessé et subit l'amputation d'un bras ; mais sa bravoure et son malheur touchent la belle Alexandra, fille du général Moyardine. Notre lieutenant, de son côté, apprécie fort le charme de la jeune fille, non moins que sa capacité comme infirmière; leur mariage est décidé et Gaston, ne pouvant plus servir la France sur les champs de bataille, la servira dans l'arène politique. Comme on le voit, la donnée du livre est simple et assez banale, mais l'auteur s'en sert surtout pour exprimer ses idées sur une foule de sujets d'actualité. Il nous parle de la France, de son abaissement actuel, de son relèvement possible, du caractère national, etc.; ses idées sont, du reste justes et élevées, mais leur exposition allonge et alourdit nécessairement le récit. Mieux vaudrait regarder ce volume comme un exposé de théories sur les sujets du jour, plutôt que comme un roman : il l'est si peu.

14. — Les *Aventures merveilleuses de Serge Myrandhal sur la planète Mars* rappellent de loin, sous une forme encore plus fantastique, certains récits de Jules Verne. Le jeune ingénieur français Serge Myrandhal veut aborder à la planète Mars; mais un mystérieux rajah, qui est au courant de ses projets, l'attire au fond des Indes avec sa femme, une jolie et entreprenante Américaine. Sous prétexte d'aider Serge dans la mise au point de l'aérien Velox, qui doit le transporter chez les Martiens, le traître brusque le départ de l'ingénieur et retient prisonnière Arabella, qui devait accompagner son mari. Serge, lancé dans l'espace par la main criminelle de son ennemi, a de terrifiantes expériences; il finit par échouer sur la planète Mars, où nous le laissons à moitié mort. Un second volume nous dira, paraît-il, quelles y furent ses aventures. Récit extravagant, qui amusera les jeunes lecteurs, peu soucieux des apparences même de vraisemblance, apparences que Jules Verne savait garder même dans ses récits les plus extraordinaires.

15. — *L'Œuvre d'Édith* nous ramène dans un monde plus réel : Monique de Fonteclose, riche héritière d'un caractère loyal et affectueux, mais fantasque et violent, vit au milieu de parents qui, pour des motifs plus ou moins avouables, la flattent et l'exploitent. Édith O' Bryan, jeune fille sans fortune, a été choisie par la tante de Monique pour apprivoiser cette nature sauvage, rebelle jusque-là à toute influence. Pour la première fois de sa vie, la petite orpheline sent auprès d'elle une tendresse désintéressée, elle se confie à sa nouvelle amie, accepte ses conseils, tout en gardant sa nature bien personnelle, et, en fin de compte, épouse le capitaine Patrice O' Bryan frère d'Édith. Toutefois, ce mariage, qui ferait le bonheur de Monique, ne se conclut

pas sans difficulté : Patrice, brillant officier, est pauvre, et la richesse de Mlle de Fonteclose crée entre elle et lui un obstacle que sa fierté ne surmontera jamais. Mais, « à quelque chose malheur est bon » : le tuteur de l'héritière a si bien dilapidé la fortune qui lui a été confiée qu'il n'en reste plus assez pour effrayer le prétendant le plus ombrageux, et, pour une fois, le manque d'argent rapproche les cœurs. Ce roman est écrit avec facilité et agrément ; les sentiments en sont excellents et les descriptions de la Bretagne jolies et vécues.

Pièces de théâtre. — 1. — *Les Deux Grincheux*, comme l'indique son sous-titre, est un simple « lever de rideau ». Pièce gaie et honnête, qui a six rôles, tous masculins, et qui convient aux œuvres catholiques de jeunesse.

2. — Les mêmes observations peuvent s'appliquer à *Une Affaire d'honneur*, du même auteur ; mais de cette pièce, dont la forme est comique, se dégage une idée morale, à savoir : que le duel, condamné par l'Église, est aussi contraire aux lois du bon sens qu'à celles de l'Église.

3. — *Notre-Dame de Lourdes*, pièce plus importante, en quatre actes et douze tableaux, comporte plus de vingt rôles, tant masculins que féminins. Une lettre de Mgr l'archevêque de Tours nous apprend que l'auteur l'a écrite pour placer sous les yeux des fidèles, d'une façon vivante, les scènes dont Lourdes a été le théâtre à l'origine du pèlerinage aujourd'hui célèbre. C'est, en somme, l'histoire des apparitions, et les personnages qui ont pris part à ces scènes déjà lointaines y figurent avec le caractère que leur attribue l'histoire : Bernadette et ses parents, M. le curé Peyramale et autres passent sous les yeux des spectateurs. Dans cette année 1908, qui est celle du jubilé de Notre-Dame de Lourdes, l'œuvre pieuse de M. l'abbé Backes aura un succès d'actualité.

4. — *Peintre et musicien* est une comédie bouffe, œuvre du directeur diocésain des patronages de Vendée ; c'est assez dire que cette pièce, qui compte cinq rôles masculins, convient aux œuvres catholiques de jeunes gens.

5. — *L'Enfance de Jésus, scènes évangéliques*, a été écrit dans l'esprit pieux et simple des « mystères » si aimés de nos pères. Le fond de ces « scènes » est pris dans les Évangiles, mais l'auteur a aussi puisé abondamment dans les Évangiles apocryphes qui — nos lecteurs le savent du reste — ne sont pas de foi. Les légendes et les traditions qu'il y a recueillies donnent plus de pittoresque et de mouvement à son récit : ce sont des fleurs ajoutées à la trame sobre et sévère des quatre Évangiles seuls acceptés par l'Église. Les « scènes » ont un prologue, cinq actes et treize tableaux, mais le nombre des personnages varie nécessairement selon chaque tableau ; le texte est accompagné

de notes détaillées et pratiques qui facilitent la tâche des directeurs de patronages, désireux de mettre à la portée de leur public d'enfants cette œuvre conçue dans un esprit très religieux. L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'évêque d'Angers est d'ailleurs une garantie de la parfaite orthodoxie et du tact délicat avec lequel il a manié un sujet toujours difficile, en raison même de sa grandeur. Les différents tableaux peuvent être simplifiés et modifiés, selon les nécessités du milieu; la partie musicale est leur complément indispensable, elle se trouve à l'externat Saint-Maurille, à Angers. Écrites pour un auditoire de jeunes gens, les « scènes évangéliques » sont à la portée des œuvres catholiques de jeunes filles, couvents et patronages, puisque, dans ce but, l'auteur y a ajouté un « appendice pour jeune filles ».

6. — *Un Crime rituel*, est un drame, rapide et mouvementé. L'auteur, M. le curé de Palluau, s'appuie sur les traditions qui, à tort ou à raison, accusaient jadis les juifs d'immoler à leur haine sectaire des enfants chrétiens. Malgré une mise en scène un peu pénible, le crime ne s'accomplit pas, heureusement pour la sensiblité des spectateurs, mais justice est faite : les coupables, tant juifs que mauvais chrétiens, sont punis et les innocents recouvrent leur liberté, non sans être dûment récompensés. Cette pièce a huit rôles, tous masculins, et quelques personnages muets; elle est destinée aux œuvres catholiques de jeunesse.

7. — Les pièces de M. Maurice Bouchor sont destinées à un auditoire quelque peu différent : elles s'adressent, nous dit l'auteur dans sa Préface, aux théâtres des Amicales, des Universités populaires et milieux analogues, et plusieurs ont été ainsi représentées avec succès. Il y a dans ces pièces du mouvement, de l'entrain; elles sont parfaitement honnêtes dans leur morale toute laïque : quatre d'entre elles, avec certaines modifications, pourraient être mises au service des œuvres catholiques; nous n'en dirons pas autant de celle intitulée : *Monsieur Pointu, ou le Repos hebdomadaire*. Sans avoir peut-être l'intention de tourner en ridicule le ciel, l'auteur le représente sous un aspect par trop grotesque. Chez les poètes et les imagiers du moyen âge des descriptions analogues seraient de la naïveté et feraient sourire; chez un auteur du vingtième siècle, s'adressant à des âmes moins simples et à des intelligences plus frondeuses, elles frisent l'irrévérence.

COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Lux in tenebris lucet. Exposition par tableaux des principaux objets de la foi catholique. Première Partie. *Dieu, la Sainte-Trinité, la création, les anges.* Paris, Vic et Amat, 1907, in-8 de x-368 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur qui, je pense, est Suisse, n'a pas jugé à propos de se faire connaître. Il nous dit seulement qu'il a déjà écrit sur l'Apocalypse, sur Notre-Seigneur, sur la Sainte Vierge, sans même nous donner le titre précis de ses ouvrages. C'est vraiment trop de modestie. Nous avons ici comme des élévations toutes pleines de la doctrine de saint Thomas. On n'accusera pas l'auteur d'être moderniste, ni d'être trop indulgent pour les Universités catholiques. « Il peut se faire, nous dit-il, que ce nom (*de saint Thomas*), un peu tombé dans l'oubli et la déconsidération, amène quelque sourire sur les lèvres de nos savants modernes, et leur donne une mince estime de ce que nous nous préparons à leur dire sur des sujets si au-dessus de la raison humaine ». On ne se douterait pas que ceci a été écrit après Pie IX et Léon XIII, sous Pie X. Il ajoute : « La méthode de ce Docteur du moyen âge, en effet, diffère passablement de celle qui essaie aujourd'hui peu à peu de pénétrer dans certaines Universités catholiques, où, afin de les mieux combattre, dit-on, on s'appuie sur les principes admis par les grandes écoles des libres penseurs et des rationalistes allemands ». Cela est bien vague et aucune Université catholique ne se reconnaîtra dans cette critique. Trop vagues aussi et sans les distinctions qu'il faudrait, les pages contre le darwinisme (p. 232-236); trop peu éclairés, les appels aux anathèmes de Rome (p. 238). Cela fait regretter que l'auteur ne reste pas toujours avec saint Thomas. J.-V. Bainvel.

Foi et Systèmes, par E. Bernard Allo. 2e édition. Paris, Bloud, 1908, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le P. Allo a réuni dans ce volume diverses études qui avaient déjà paru ailleurs : dans *la Quinzaine*, dans la *Revue du clergé*, dans la *Revue thomiste*, dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*; toutes sont de 1904 à 1907. Il les fait précéder d'une *Introduction* destinée à les mettre au point, à esquisser les grandes lignes de la synthèse où elles pourraient trouver place, à en montrer l'unité d'inspiration et de vie. C'étaient des études très actuelles au moment où elles paraissaient : plusieurs ont été écrites à propos de livres ou d'articles retentissants. Elles sont d'allure très conciliante, tout en étant d'un philosophe et d'un théologien qui a, d'ordinaire, ses idées très arrêtées et ses principes très fermes; si conciliante que l'auteur fait bien de nous rappeler çà et là qu'elles ont précédé les condamnations de l'*Index*, et le décret *Lamentabili*, et l'encyclique *Pascendi*.

Les lecteurs qui s'intéressent à ces questions les connaissent probablement, et il suffira de leur en rappeler les titres : *La Peur de la vérité*, *Penser pour vivre*, *Extrinsécisme et historicisme*, *A la recherche d'une définition du dogme*, *Trois Conceptions philosophiques du dogme chrétien*, *Germe et ferment*, *Y a-t-il un catholicisme ésotérique?* Ce ne sont, nous dit modestement l'auteur, « que des vues sommaires, des indications générales dont je n'ai pas toujours eu le temps de prouver la justesse, et qui sont loin de fournir, même en substance, toutes les explications que l'on pourrait demander sur les sujets que je traite. » Mais il y a là des aperçus pénétrants, des remarques fines et ingénieuses, des réflexions personnelles, dont quelques-unes sont très fécondes. Ceux qui ne connaissent pas ces essais et qui sont assez au courant pour les comprendre, auront plaisir et profit à les lire; ceux qui les ont déjà lus seront heureux de les retrouver ici réunis, pour les relire, et, çà et là, pour les méditer. J.-V. BAINVEL.

A los confesores, educadores y padres de familia sobre la education de la castidad, por el P. RAMÓN RUIZ AMADO. Madrid, aux bureaux de *Razón y Fe*, 1908, in-16 de VIII-216 p. — Prix : 1 fr. 50.

La question traitée est fort délicate. Le P. Ruiz Amado dédie son ouvrage aux confesseurs, aux éducateurs, aux pères et mères de famille. Quiconque est en rapport avec les enfants sera heureux de trouver ici une étude bien au courant des difficultés comme des essais de solution, avec les réflexions les plus sages et les plus pratiques.

L'auteur est très connu en Espagne, soit par ses traductions de l'allemand : *Histoire ecclésiastique* de Funk, *Catéchisme* de Spirago, soit par des travaux personnels dont quelques-uns ont été salués comme des chefs-d'œuvre. Lui-même nous raconte comment il a été amené à écrire ce petit livre. Dans son ouvrage *l'Éducation morale*, l'auteur avait dû parler du grand combat de la chasteté. Mais, nous dit-il avec une modestie charmante, il n'avait pas étudié de près la question, et de là l'insuffisance et l'indécision du chapitre consacré à un sujet de première importance. Sur ces entrefaites, paraissait en espagnol l'opuscule de Sylvain Stall, pasteur protestant aux États-Unis : *Ce que doit savoir un enfant.* L'opuscule, en Espagne, saisissait l'opinion à l'improviste. On n'y connaissait guère, sur la question, que l'ouvrage de M. le chanoine Fonssagrives sur *l'Éducation de la pureté*, écrit dans un tout autre esprit. Le nom du traducteur, dont les sentiments catholiques étaient bien connus, la forme exquise du livre, amenèrent l'autorité ecclésiastique à lui donner l'*imprimatur*. La presse catholique se divisa dans ses appréciations... si bien que le cardinal Casañas, évêque de Barcelone, en référa à Rome. La Sacrée Congrégation de l'*Index* répondit, au nom de Sa Sainteté, qu'il ne convenait

pas, en Espagne, de suivre les règles données par Stall (non plus que celles de Mrs. Mary Wood Allen, dans un ouvrage analogue : *Ce que doit savoir la jeune fille*, et qu'il fallait retirer les deux livres des mains des fidèles, et surtout des enfants.

Le P. Ruiz Amado disait donc son mot, dans le dernier chapitre de son ouvrage, sur la question en litige; et ses solutions étaient reçues partout comme celles du bon sens et de l'expérience. Lui, cependant, n'était qu'à moitié satisfait de son travail. Il se remit donc à l'étude, et il nous présente aujourd'hui non pas une doctrine différente, mais plus de lumière et de clarté.

Impossible de donner ici, en quelques lignes, un résumé de ce petit livre, si plein et si précis. Indiquons au moins les questions. Quatre chapitres. Chapitre I. Position du problème. Le vrai problème n'est pas si, un jeune homme étant dans la crise de l'adolescence et nécessairement exposé à tout apprendre, mieux vaut qu'il soit instruit par son père ou « déniaisé » par des compagnons corrupteurs. La question est bien plus complexe : Peut-on prévenir la crise? Comment y préparer le jeune homme? Les « philosophes » du XVIIIe siècle et les pédagogues, dits philanthropistes, leurs disciples, disaient que tout le mal venait de l'ignorance. Selon eux, il suffisait d'instruire les jeunes gens pour conjurer tous les dangers. Ils oubliaient que l'homme est un être sensuel. Ils oubliaient que la pudeur est la gardienne de l'innocence et que pudeur n'est pas pruderie.

Chapitre II. En face des utopies et des sophismes, l'auteur nous montre que l'éducation de la chasteté doit prendre tout l'homme, et faire appel à tous les moyens moraux et religieux. Il indique notamment qu'il faut développer chez l'enfant la pudeur, le respect de soi et la réserve; puis, la sainte crainte de Dieu, l'amour de la pureté, la direction du sentiment, l'idéalisation de l'amour, l'idéal de virginité. A ces moyens moraux et religieux, on peut joindre des motifs intellectuels, des motifs d'hygiène, etc. Enfin, il faut faire l'éducation de la volonté. Sur tous ces points l'auteur donne des indications précises et pratiques.

Chapitre III. La Question brûlante. Ce qui précède nous indique que l'éducation de la chasteté n'est pas uniquement une question de savoir ou d'ignorer. Cette question se pose cependant. Les principes de l'auteur sont très nets. Tant que l'ignorance est possible, l'ignorance est une sauvegarde, et c'est un crime, dit-il énergiquement, d'arracher prématurément le bandeau virginal qui couvre les yeux de l'enfant. Mais vient un moment où l'ignorance n'est plus possible ou devient elle-même un danger. Dans ce cas, y a-t-il autre chose à faire pour les pères de famille et les directeurs que de se croiser les bras et de laisser faire? L'auteur croit que oui; mais dans les conditions qu'il indique

avec beaucoup de mesure et de sens chrétien, sans se flatter, nous avoue-t-il encore, d'avoir dit là-dessus le dernier mot.

Chapitre IV. La Préservation. Il faut, le plus vite possible, détourner de ces choses l'attention des jeunes gens pour leur montrer le sérieux de la vie et la nécessité de la lutte, pour les lancer dans les œuvres sociales, sans oublier que la meilleure sauvegarde de la chasteté, c'est l'intimité familiale.

Il me semble que cet ouvrage conviendrait à la France autant qu'à l'Espagne : il mériterait d'être traduit. J.-V. BAINVEL.

SCIENCES ET ARTS

Il Principio fondamentale del sistema di Empedocle, da EMILIO BODRERO. Roma, Loescher, 1905, in-8 de 175 p. — Prix : 4 fr.

Les différents termes de la philosophie d'Empédocle sont ici étudiés tour à tour : la matière et les éléments : air, terre, eau et feu; les forces, amitié et discorde, fortune et nécessité; la pensée circulant en toutes choses; et l'auteur cherche quel est le principe fondamental en lequel réside l'unité du système. Car il ne croit pas qu'Empédocle soit un éclectique; pour lui la doctrine du philosophe d'Agrigente a son harmonie propre et son unité. Il pense que cette philosophie marque le terme de la période primitive, dans laquelle chaque penseur prétendait expliquer tout le monde au moyen d'un seul élément concret, tel que l'eau ou tel que le feu. Cette façon de philosopher devenait un jeu, et tout élément se prêtait au rôle de principe du monde. Par rapport à cette philosophie primitive, Empédocle fut, non pas éclectique, mais sceptique. Lui-même, il fit reposer l'unité de sa conception du monde sur une idée abstraite, celle de la symétrie; il admit une sorte de « duplicisme », non de « dualisme », qui se trouve en toutes choses et d'où naît l'équilibre. L'amitié n'a pas été seulement pour lui ce qui unit, la discorde ce qui désunit; quelquefois, au contraire, l'amitié désunit et la discorde rapproche; il y a deux morts et deux vies C'est là une formule de ce duplicisme qu'Aristote avait en effet remarqué chez Empédocle et que M. Bodrero tente de nous expliquer.

Par cette place primordiale donnée à un principe théorique, la philosophie de l'Agrigentin prépare la philosophie subséquente, les grands systèmes de Platon et d'Aristote.

Cette étude est précédée d'une nouvelle traduction des fragments d'Empédocle, faite par l'auteur sur l'édition de Mullach.

BARON CARRA DE VAUX.

Production hygiénique du lait, par D. SIDERSKY. Paris, Amat, 1908, in-12 de XI-184 p. — Prix : 2 fr. 50.

Laiterie, beurrerie, fromagerie, par V. HOUDET. Paris, Hachette, 1908, in-16 cartonné de X-141 p., avec 96 fig. (*Encyclopédie des connaissances agricoles*). — Prix : 1 fr. 25.

Le Lait hygiénique, production et vente, par ANTONIN ROLET. Paris, Laveur, s. d., in-18 de VII-382 p., avec 112 grav. (*L'Agriculture au XXe siècle*). — Prix : 2 fr.

Principes de l'industrie laitière. Le Lait, la crème, le beurre, les fromages, par L. LINDET. Paris, Gauthier-Villars, 1907, gr. in-8 de X-347 p., avec 10 fig. — Prix : 12 fr.

Les divers ouvrages dont les titres précèdent montrent bien que les préoccupations du public à notre époque se portent vers cet aliment si précieux qu'est le lait. Écrits chacun dans des vues bien diverses cependant, ils concourent tous au même but de les satisfaire. Il suffit de regarder autour de soi, dans nos grandes villes surtout, pour se rendre compte sans peine du développement pris depuis un certain nombre d'années par des établissements fondés pour mettre le lait à la portée de tous. Plus que jamais les médecins en prescrivent l'usage pour les estomacs débilités, et il est le premier des objets de nécessité pour l'enfance.

— L'ouvrage de M. Sidersky est restreint à ce qui concerne le lait à proprement parler, et à sa production. Le choix des races laitières, leur sélection raisonnée appliquée à son milieu et des vaches mêmes entre elles retiennent l'attention quelque temps. Naturellement l'auteur cite l'exemple de la Normandie et du pays de Bray si renommés pour leurs plantureux herbages, mais on ne les trouve pas partout, et il s'appesantit surtout sur le régime de l'étable qu'il veut spacieuse, aérée, avec toutes les améliorations que les besoins modernes ont rendues nécessaires. Il étudie également les meilleures rations. Enfin l'installation de la laiterie en elle-même pour la récolte et les soins du lait est une des parties essentielles de toute entreprise de cette nature. N'oublions pas de dire que des notions vétérinaires précieuses sont insérées dans l'ouvrage et seront fort utiles.

— Le petit volume de M. Houdet est destiné surtout aux habitants des campagnes, aux lecteurs « qui ont une instruction moyenne, même élémentaire » et réclament « les connaissances nécessaires à la pratique raisonnée de leur métier ». Directeur de l'École nationale des industries laitières à Mamirolle, son auteur passe sa vie à former des élèves destinés à tirer parti du lait, notamment par la fabrication des fromages. Il continue en quelque sorte dans ce petit livre à propager son enseignement spécial. Il l'étend en réalité au loin, à ceux qu'il n'a pas dans son école, et il frappe leur vue également, à l'aide des nombreuses gravures qui appuient son exposé. La division de ce livre

est extrêmement simple et pratique. L'étude du lait en lui-même occupe les premières pages; on s'y rend compte des causes diverses qui peuvent influer sur sa composition, partant sur sa qualité. Les parties suivantes sont consacrées au traitement commercial de la denrée, puis vient le beurre; la manière rationnelle de le faire; de même pour le fromage.

— Bien qu'avec M. Rolet, un ancien professeur de la même école, ce soient les mêmes sujets dont il va parler, et presque dans le même ordre, on sent cependant que les lecteurs auxquels il s'adresse sont d'un milieu un peu différent, en tous cas moins adonnés à la pratique de chaque jour. Ils auront une tendance plus marquée pour élever leur manière de faire et élargir l'ensemble de leurs spéculations. Il entre dans l'exposé de l'ouvrage plus de préoccupations industrielles et commerciales. L'auteur donne aux considérations de l'hygiène des animaux et des étables, de la production, des développements tout particuliers. On voit qu'un des objectifs qu'il caresse est la fourniture du lait dans les grandes villes. Aussi, combien est développée toute la partie de l'ouvrage consacrée aux traitements industriels nécessités par les besoins d'un commerce régulier, considérable et parfois lointain. On lira avec grand intérêt ce qui concerne la réglementation et le contrôle des produits d'abord, de leur transport et de leur vente.

— Mais l'ouvrage de M. Lindet, professeur à l'Institut agronomique, nous transporte bien plus encore dans une sphère d'enseignement supérieur. Tout de suite, on est capté par la méthode scientifique qui en fait le caractère distinctif. On sent, dès l'abord, le savant qui a étudié sous toutes ses faces son sujet et qui veut donner à ceux qui le suivent, tout le fruit de ses recherches. Il le fait avec toute l'ampleur qu'on est habitué à rencontrer dans son enseignement à l'Institut agronomique et dans ses autres ouvrages.

Après un très court Avant-propos résumant des statistiques de production, l'auteur entre aussitôt dans son sujet. Il l'a naturellement divisé, comme l'indique son titre même, en quatre parties : lait, crème, beurre, fromages. Dans chacune il traite à fond tous les points de son sujet, ne laisse rien d'incertain, puis aborde les questions subsidiaires qui se présentent. Nous ne saurions même les énumérer ici. Qu'il suffise de dire qu'elles sont exposées avec soin et élucidées le plus clairement possible. Pour la pratique commerciale, pour la défense des intérêts de l'industrie même, que de développements à connaître et de renseignements à retenir ! Les expériences qui ont été faites partout sont rappelées. Après avoir parcouru le domaine de la mécanique appliquée à ces industriels, étudié ces instruments divers qui favorisent et simplifient les résultats, on fait avec lui d'utiles excursions sur le terrain de la chimie qui aident à la consta-

tation des falsifications qu'on rencontre. Bref, le volume offre un ensemble précieux pour qui veut étudier les questions du lait et de tous les dérivés qu'on peut obtenir. G. DE SENNEVILLE.

L'Évolution des sciences, par L. HOULLEVIGUE. Paris, Colin, 1908, in-16 de XI-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comment se sont modifiés et tendent à se modifier certains points particuliers de la science, c'est le but du livre au titre un peu trop prétentieux : *L'Évolution des sciences*. Les deux chapitres : *Les Tendances successives de la chimie*; *la Transmutation et les expériences de Ramsay* satisfont entièrement à ce qu'attend le lecteur d'après la couverture de l'ouvrage. Celui intitulé : *La Matière existe-t-elle?* fera plaisir aux philosophes, car il prouve que l'expérience seule est impuissante à nous renseigner. Ceux consacrés à *l'Intérieur de la terre, le soleil, les éclipses, la voie lactée* exposent l'état actuel de nos connaissances sur ces sujets et les principaux problèmes que l'on s'efforce de résoudre. *L'Organisation de la matière* est une étude sur l'idée de vie réduite à la plus simple expression scientifique. Dans *la Frontière des sciences*, l'auteur combat la spécialisation à outrance qui sévit partout; il serait grandement désirable que les personnes se consacrant à la science eussent des connaissances générales beaucoup plus étendues et ne se spécialisent qu'à un âge plus avancé; mais comme il faut avant tout que la science nourrisse son homme, les réformes préconisées par M. Houllevigue ne sont réalisables qu'à coup de millions. En résumé, cet ouvrage est très instructif, il intéressera les curieux de science; l'auteur émet souvent des opinions que nous ne partageons pas, mais il a la grande qualité de ne pas se considérer comme le seul détenteur de la vérité absolue. E. CHAILAN.

LITTÉRATURE

The Oxford Book of French Verse (XIIIth Century-XIXth Century), chosen by ST. JOHN LUCAS. Oxford, Clarendon Press, 1907, in-16 cartonné de XXXV-492 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet élégant petit volume, joliment imprimé, joliment relié, est une anthologie des poètes français du moyen âge à nos jours, à l'exclusion des auteurs dramatiques et aussi des poètes vivants entre lesquels se trouvait encore, au moment de la publication, Sully-Prudhomme. Il se termine à Verlaine, et si Heredia en est fâcheusement absent, c'est que l'éditeur français des *Trophées* a refusé l'autorisation d'en reproduire des extraits. Le choix, fait par un homme de goût et un connaisseur de notre littérature, comprend 317 morceaux de 77 auteurs différents; l'on y retrouvera avec plaisir les chefs-d'œuvre familiers

ainsi que des pièces moins connues et aussi dignes de l'être. Peut-être y eût-il eu toutefois avantage à écarter résolument bon nombre d'écrivains secondaires pour faire plus large part aux vrais maîtres de chœur; une pièce très crue de langage comme la *Belle Heaumière* de Villon avait-elle sa place marquée dans un recueil destiné à être feuilleté par tous? Les extraits sont encadrés entre une Introduction vivement écrite, qui esquisse, avec un peu trop de sévérité pour nos classiques du XVIIe siècle, l'histoire de notre poésie, et de courtes notes surtout biographiques et bibliographiques. En félicitant la *Clarendon Press* de la remarquable correction de ce long texte étranger, il peut être utile, en vue d'une nouvelle édition, qui sans doute est prochaine, de signaler à l'auteur les quelques fautes d'impression et *lapsus* suivants : *Scève* pour *Scève* (p. XVIII), *Pentharite* pour *Pertharite* (p. 474), *l'Henriade* pour *la Henriade* (p. 476), *île de Réunion* pour *île de la Réunion* (p. 481). *Nerval* pour *Gérard de Nerval* (p. 480) est insolite, les pseudonymes ne s'abrégeant guère, et *born at Saintonge* (p. 472) laisserait croire que la Saintonge est une ville et non une province.

A. BARBEAU.

Correspondance de Stendhal (1800-1842), publiée par AD. PAUPE et P. A. CHÉRAMY. Paris, Bosse, 1908, 3 vol. gr. in-8 de XVIII-448, VIII-560 et VIII-378 p. — Prix : 20 fr.

Soirées du Stendhal Club. *Documents inédits*, par CASIMIR STRYENSKI. Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de XX-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Soirées du Stendhal Club. 2e série. *Documents inédits*, par CASIMIR STRYENSKI et PAUL ARBELET. Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les fervents de Stendhal feront si bien que leur idole, à mesure qu'on la connaîtra mieux, deviendra de plus en plus odieuse aux honnêtes gens. Le brave Romain Colomb, autant qu'il avait pu, d'une main tenant les ciseaux, de l'autre le manteau des fils de Noé, avait châtré le paillard, masqué la fausseté et la bassesse d'âme de son ami. Mais voici qu'à fouiller dans le fatras des volumes de manuscrits de la bibliothèque de Grenoble et dans les collections particulières les doux maniaques du document inédit apportent à la justice d'utiles lumières. Tant pis ou tant mieux, si la mémoire d'Henri Beyle en souffre et si son crédit même d'écrivain en est diminué! Tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'œuvre : et il est bon qu'un tel malfaiteur de la plume, un tel Machiavel de la mystification et du plagiat, se trouve par lui-même trahi et démasqué.

M. Paupe a certes dépensé à la publication de ces trois volumes de Correspondance un soin dont maint autre écrivain eût été plus digne. C'est plus de 700 lettres qui nous sont ici données dans leur texte intégral, scrupuleusement collationné sur les documents originaux.

Ainsi sont réunies aux 272 lettres — revisées — de l'édition dressée en 1855 par Colomb et Mérimée et devenue introuvable, quelque 500 lettres éparses dans divers recueils postérieurs (les *Soirées du Slendhal Club*, de M.Stryenski, après ses *Souvenirs d'égotisme*, en apportaient encore un certain nombre), dans des journaux et périodiques, et encore — c'est la perle de l'écrin — cent vingt lettres inédites gracieusement communiquées par M. Chéramy, le président du comité qui s'est constitué pour élever un double monument, lapidaire et littéraire, à Henri Beyle. Des notes expliquent les pseudonymes, donnent la clé des noms de fantaisie dont Stendhal use et abuse, font connaître un peu sommairement ses amis et ses correspondants. J'ose à peine exprimer le regret qu'il n'y ait pas davantage d'éclaircissements historiques; mais quel commentaire il eût fallu au bas d'un tel fouillis! Du moins, il y a une table des lettres avec le sommaire des sujets traités dans chacune, et, à la fin du dernier volume, un index de 3.000 noms propres cités dans la Correspondance. Cela facilitera admirablement les recherches. Et, de fait, j'estime que la Correspondance de Stendhal forme un répertoire qu'il peut être parfois utile de consulter, où chacun qui s'intéresse à un nom de l'époque, peut, au risque d'être souvent déçu, chercher un fait, un trait, une date. Mais, sauf pour les fanatiques, elle est absolument illisible. A l'ordinaire, nul style, nulle poésie, nulle grâce, et je dirai même nul esprit. Une prolixité fastidieuse, un pédantisme d'écolier qui verse sur son papier tout ce qu'il vient de lire et prend ainsi la fâcheuse habitude de s'approprier le bien d'autrui, des rabâchages perpétuels, beaucoup de confusion et de désordre, voilà pour la forme. Pour ce qui est du fond, je demeure stupéfait qu'un homme qui a vécu de 1800 à 1840 et qui pousse à la manie le besoin de mettre du noir sur du blanc, un homme qui, de 1800 à 1815, voyagea dans toute l'Europe comme officier de dragons ou commissaire aux armées de Napoléon, fut de la campagne de Prusse en 1806, de la campagne d'Autriche en 1809, de la campagne de Russie en 1812, et qui n'a pas pu ne pas voir, étant grand dévoreur de livres, l'explosion du romantisme, ne parle en somme presque jamais des événements historiques ou littéraires qui, même aux contemporains, parurent considérables, écrit à peine quelques pages sur l'incendie de Moscou, et ne fait que *nommer* çà et là Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Sand, et les autres... Mais il était si dédaigneux et avait le goût si bizarre, ne se plaisant guère, parmi nos écrivains français, qu'à Mérimée et à Béranger! Aussi les lettres chroniques, qu'il adressa en 1823-1825 à M. Stritch de Londres pour sa *German Review*, et qui sont les seules pièces de critique littéraire un peu grosses, sont-elles chargées de bien des analyses et des admirations étranges (romans de Mme de Cubière, de Mme de

Flahaut, comédies de Picard « le plus vrai de nos poètes comiques » et de Scribe, « l'auteur dramatique de France qui a le plus de talent » !)

En revanche, compilations interminables de l'*Idéologie* et de la *Logique* de Tracy et de toutes sortes de livres, lourdes dissertations et divagations sur la musique et la peinture en Italie, sur les spectacles, les ballets, les actrices, récriminations perpétuelles, plaintes, projets, soucis d'amour, d'argent, de succès, de réclame pour les livres; mais tout cela sec, froid, sans jaillissement, sans expansion; rien pour le sentiment, l'amitié, le souvenir, le rêve; vraiment l'esprit d'un cuistre.

Que si vous êtes curieux de l'âme, les 60 lettres à sa sœur Pauline, qui sont la grande nouveauté de cette publication, complètent bien le portrait moral du cynique et faux bonhomme. Nous le savions déjà fils haineux qui n'eut qu'outrages pour son père vivant ou mort, « le jésuite », « le bâtard », comme il l'appelait, parce que, vivant, il se lassa de subvenir à son oisiveté libidineuse, et parce que, mort, il ne lui laissa pas les quinze mille livres de rente sur lesquelles il avait compté. Nous le savions obscène dans ses mœurs comme dans ses propos, menteur et rampant quand il y va de sa bourse. Mais que sa perversion morale apparaît mieux encore, lorsque, jeune encore, de 18 à 25 ans, il se fait, avec une complaisance et une persévérance qui seraient touchantes en une autre affaire, le confesseur, le directeur, c'est-à-dire le corrupteur de sa cadette ! Non seulement il lui fausse l'esprit par toutes sortes de lectures, et Rousseau, « la plus belle âme », et la « divine Madame Roland », et les *Lettres persanes* et *Gil Blas*, et l'abbé Prévost, et Condillac, et Helvétius, Hobbes, Smith, Tracy, Cabanis, Pinel...; non seulement il la flatte, se dédoublant en elle, de l'idée qu'elle est une femme supérieure, une femme de *génie*, et appelée aux plus grands succès dans le monde, et il la dresse à raisonner sur tout et à s'affranchir de tout préjugé ; mais il excite jusqu'à la révolte et au goût du suicide son mépris de la famille, son horreur de tout le monde qui l'entoure; et il la met en relations avec ses maîtresses; il la pousse au mariage, seul moyen de liberté, mais à condition qu'elle épouse sans amour un homme riche, un peu benêt, qu'elle « mènera au bout du monde »; explicitement et lourdement il lui prêche: «Sois hypocrite »; lui montre le bonheur dans l'indépendance, la domination, le plaisir; finalement, il en fait une extravagante, qui court les rues de Grenoble habillée en homme, et une malheureuse.

Les divers fragments inédits que MM. C. Stryienski et Paul Arbelet ont publiés pêle-mêle avec leurs propres articles, impressions de voyages à la Chartreuse de Parme, à Milan, au cimetière de Montmartre, et causeries sur des sujets variés, sous le nom tout de fantaisie de *Soirées du Stendhal Club*, ne sont pour relever l'homme ni l'écri-

vain. Et, soit qu'ils nous donnent, en effet, ce singulier morceau : *Consultation pour Banti*, où, avec cette manie analysante et raisonnante dont il se promettait, le nigaud, la domination sur les hommes, H. Beyle met froidement en formules le caractère d'une femme qu'il convoite, celui de son mari, le sien propre, et les chances qu'il a de « l'avoir » ; soit qu'ils nous montrent quel effronté plagiaire il fut dans la plupart de ses livres, ayant copié, en les démarquant et antidatant, ses *Lettres sur Haydn* pour faire croire qu'il était le volé et non le voleur, ayant pillé de toutes parts, mais toujours à l'étranger, pour ses *Lettres sur la peinture en Italie*, pour son livre *Rome, Naples et Florence*, ayant tout bonnement traduit ses *Nouvelles italiennes*, et, pour une bonne part, probablement, sa *Chartreuse*, de contes inédits dont il s'était procuré des copies et dont on nous en traduit ici quelques-uns, ayant tiré *le Rouge et le Noir* d'un procès jugé en 1827 par la cour d'assises de l'Isère — et le voici compte rendu en 40 pages parmi ses papiers ; soit qu'ils découvrent et établissent péremptoirement, par des textes, que la fameuse dédicace à Napoléon de sa *Peinture en Italie*, si vantée pour sa crânerie — (on était en 1817) — fut une dédicace à l'empereur Alexandre Ier, qu'il avait écrite en plat courtisan dans le moment où, furieux que son père ne le fît pas héritier plus vite (« *le jésuite*, dit-il à son ami Crozet, n'a que 70 ans ! ») il voulait décrocher quelque place en Russie, et qui lui resta pour compte ; soit qu'ils commentent sa correspondance avec Pauline, nous disent les jugements de ses « amis » sur son compte, ou percent à jour un peu le machiavélisme de ses pseudonymes, mensonges, fausses éditions, trucs de réclame, etc.., etc... ; quelque indulgente complaisance qu'il y mettent, ils sont bien forcés d'avouer son ignorance, « son manque de patriotisme et même d'humanité », « sa bassesse et sa platitude » d' « épicier » : le mot y est.

Or, toutes ces publications, qu'inspire un culte incompréhensible, sont bonnes, puisqu'elles fournissent des armes pour l'exécution à faire d'un personnage qui devient fort encombrant, et qui, homme de lettres, ne fut qu'un écrivain de quatrième ou cinquième ordre, professeur, si suffisant, si pédant et si admiré, en l'art de vivre, c'est-à-dire d'*arriver*, apparaît, en sa vie sèche, saccadée et tourmentée comme son style, un type de *rateur* et de *raté*, et, à regarder ses mœurs et son caractère, un misérable dans la peau d'un goujat.

GABRIEL AUDIAT.

Études sur Flaubert inédit, par E. W. FISCHER. Leipzig, Zeitler, 1908, in-16 de 137 p. — Prix : 3 fr.

Ce petit volume se compose de trois articles, traduits de l'allemand, sur les œuvres de jeunesse de Flaubert. Dans le premier, M. Fischer,

d'après les papiers inédits que lui a communiqués la nièce de Flaubert, Mme Franklin-Groult, a dressé la liste chronologique des premiers essais de l'auteur de *Madame Bovary* : récits historiques, chroniques normandes, drames en prose, contes sataniques, *Mémoires d'un fou*, poèmes symboliques en prose comme la *Danse des morts*, mystères, comme *Smar*, réflexions lyriques et sentimentales comme *Novembre* et *Agonies*. Tout cela donne bien l'idée d'un homme de lettres-né, qui ne pouvait et ne voulait pas autre chose que de mettre du noir sur du blanc.

Le second, le plus important, qui fut une thèse de doctorat soutenue devant l'Université de Marbourg, est une analyse forcément fastidieuse de la première rédaction de *Saint-Antoine*, bien plus touffue et chaotique que la rédaction définitive, avec une étude consciencieuse, méthodique et lourde, comme sont les thèses allemandes, de tout ce que ce premier jet révèle de lyrisme romantique, de mysticisme désolé, et de névrose hallucinatoire chez Flaubert, et, comparé avec le texte publié trente ans plus tard, fait voir l'effort d'érudition, d'impersonnalité et de description réaliste.

Le troisième, une petite dissertation sur le plan inédit de *la Spirale*, montre aussi à quelles troubles sources d'une sensibilité morbide, d'un cerveau hanté de spectres, d'une âme déséquilibrée, souffrante de l'absence d'idéal et de foi, du dégoût de la vie, s'est alimenté l'art, ou, si l'on veut, le génie du grand écrivain.

Or, cela n'apporte pas une idée vraiment neuve sur Flaubert, mais cela apporte quelques éléments neufs et précis à la connaissance que nous avions déjà de son tempérament et de sa conscience.

GABRIEL AUDIAT.

Les Idées et les formes. La Doctrine de Dante, par PÉLADAN. Paris, Sansot, 1908, petit in-18 de 110 p. — Prix : 1 fr.

S'il fallait en croire M. Péladan, voici quelle serait la doctrine fondamentale de Dante, dégagée des voiles multiples dont il s'est plu à l'envelopper.

L'Église catholique n'a pas d'adversaire plus résolu que l'auteur de la *Divine Comédie*, affilié à une secte mystérieuse, celle des « fidèles d'amour ». En lui bouillonnent, « ardentes et vengeresses, les haines de Toulouse et les haines du Temple » (p. 66); il aime l'Empereur, mais par horreur du Pape. Quand nous lisons dans le *Convivio* (I, 2), : « Temo la infamia di tanta passione aver seguita », il nous faut entendre : « Je crains l'infamie (auprès de mes coreligionnaires) d'un retour à l'Église romaine », retour auquel des copies partielles de la *Divine Comédie* avait fait croire les initiés. C'est pour ces initiés que Dante écrit. Le *De Vulgari Eloquentia*, par exemple, n'est pas, comme cer-

tains l'ont pu croire, un traité de rhétorique ou un art poétique, mais bien un « traité de cryptographie ou de stéganographie » (p. 45), dont le vrai titre serait : *De la libre pensée en langue vulgaire* (p. 55). Que signifie, dans cet ouvrage, l'évocation de la tour de Babel? Elle « s'applique à un événement du temps, extermination des Albigeois et des Templiers peut-être » (p. 57). Les commentateurs ont cru pouvoir identifier *Pietramala* avec un bourg de Toscane; les initiés et M. Péladan, mieux renseignés, vous apprendront que ce mot, qui signifie mauvaise pierre, désigne clairement Rome. Quand le gibelin parle de la pureté du langage de Bologne et de la honte de celui de Rome, soyez assurés que le langage n'est ici qu'un prétexte et une fiction; c'est de « doctrines », bonnes et mauvaises, qu'il s'agit ici, et si la Sicile est louée, comme Bologne, c'est « pour sa libre pensée, manifestée par l'empereur Frédéric et son digne fils Manfred » (p. 59).

Au reste, que se proposait Dante en écrivant son *De Vulgari Eloquentia*? Son vrai but était d'apprendre aux lettrés de sa communion « à bien lire le *Canzoniere* et à généraliser la chanson maçonnique comme moyen sûr d'exprimer les idées de la secte, sans éveiller les soupçons de l'inquisiteur » (p. 61). En effet, rien de plus antipapal que le *Canzoniere*. La troisième canzone du *Convivio* doit symboliser pour nous « les purs du néo-christianisme » comparés aux « impurs de la foi romaine » (p. 35). Dans la canzone *Doglia mi reca*, Bianca doit s'interpréter par Templière et Cortese par Gibeline. Dans la canzone *Tre Donne intorno*, « celle qui vient du Nil » (?) est la gnose; et quant à Lucie ou Luce, « elle est née de la tradition orientale; elle est blonde, pour indiquer son essence franke ou occidentale » (p. 43).

De même, dans le *Convivio*, latin veut dire orthodoxie romaine, et, par langue vulgaire, il faut comprendre la doctrine secrète professée par Dante; car, pour Dante, « le latin est la langue de l'Église, la langue ennemie » (p. 105). Enfin, le quatrième et dernier traité du *Convivio* « contient, parmi des audaces imprévues, les immortels principes de 1789 » (p. 94).

Et Béatrice? quelle sera sa signification dans la doctrine? Dante dit et redit qu'elle représente la philosophie. Gardez-vous bien de l'en croire, car cela « n'est pas vrai. Béatrice est une religion chrétienne qui a sombré tout entière dans le mouvement luthérien et dont il ne reste que des romans et des chansons, sans qu'il soit possible de reconstituer sûrement sa théologie » (p. 103); du moins, pour reconstituer cette religion, qui n'a pas d'histoire, « il faudrait reviser le procès des Albigeois et celui des Templiers » (p. 107).

Telle est la thèse. Elle n'est pas absolument neuve, comme l'on sait. Nous doutons que, même rajeunie et renforcée par M. Péladan, elle obtienne à l'avenir plus de succès que par le passé. L. Auvray.

HISTOIRE

Croquis d'Orient. Patras et l'Achaïe, par le baron ÉMILE DE BORCHGRAVE, Bruxelles, Van Oest, 1908, in-8 de XVI-430 p., avec 24 grav. hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

Le volume que M. E. de Borchgrave fait paraître est un voyage dans la péninsule dont Patras est la ville principale. Toutefois, il ne faut pas s'attendre à y trouver le récit, déjà fait cent fois, d'expéditions plus ou moins pittoresques, avec les inévitables incidents et les descriptions obligatoires; c'est tout autre chose. M. de Borchgrave voyage plus dans le temps que dans l'espace; son lecteur parcourt une région où l'histoire est écrite sur chaque pierre, et c'est une bonne fortune que d'avoir à suivre un aussi savant guide. Qu'il s'agisse des traditions héroïques de la haute antiquité, des réminiscences classiques, des commencements du christianisme; qu'à travers le moyen âge et les temps modernes, l'auteur évoque le souvenir des dominations romaine, byzantine, franque, ottomane, vénitienne ou turque, pas une fois il ne se trouvera en défaut : son érudition immense a réponse à tout et chacun de ces divers sujets lui paraît familier. Qu'il approfondisse un problème d'archéologie ou d'histoire, ou qu'il se laisse entraîner à quelque sobre digression, l'auteur sait toujours intéresser, sans lasser jamais l'attention. Écrit dans la langue d'une conversation aimable, mais sérieuse, ce livre se lit avec facilité : on a évité les explications trop érudites, que M. de Borchgrave était parfaitement capable de donner, mais dont il a jugé inutile de surcharger son récit. Vingt gravures hors texte, pour la plupart fort curieuses, rendent plus attrayant encore ce précieux ouvrage, que je recommande aux voyageurs aussi bien qu'à ceux qui préfèrent s'instruire à domicile. P. PISANI.

Philipp II. August, König von Frankreich, von Dr ALEXANDER CARTELLIERI. Band II. *Der Kreuzzug (1187-1191).* Leipzig, Dyksche Buchhandlung; Paris, Le Soudier, 1906, in-8 de XXXII-360 p., avec 4 tableaux généalogiques.

Voici longtemps que M. Cartellieri, actuellement professeur d'histoire à l'Université d'Iéna, a commencé d'étudier le règne de notre Philippe-Auguste; il y a autrefois consacré sa première dissertation, et depuis une vingtaine d'années il ne cesse d'approfondir, dans ses consciencieux travaux, l'histoire de cette période, ou tout au moins de ses alentours. C'est ce dont fournit la preuve la bibliographie placée en tête du tome II de cette histoire de Philippe-Auguste, dont les premiers fascicules, consacrés à la jeunesse de ce souverain et à ses débuts comme roi, ont paru en 1899-1900, et nous ont fourni naguère l'occasion de dire de M. Cartellieri tout le bien que nous pensions. Aujourd'hui, après avoir lu le second volume de cette œuvre consi-

dérable, nous ne pourrions que nous répéter; mieux vaut indiquer en quelques mots ce que contient ce nouveau tome, dont nous aurions voulu rendre compte plus tôt. Complètement débarrassé des démêlés du jeune roi de France avec Henri II d'Angleterre, — démêlés dont il a donné précédemment un récit minutieux et précis, — M. Cartellieri commence par consacrer plus de cent pages aux antécédents de la troisième croisade, donnant en particulier un excellent exposé de l'idée de la croisade en France depuis 1146 jusqu'au moment où la destruction du royaume de Jérusalem suscita dans toute l'Europe occidentale le mouvement d'opinion duquel résulta la nouvelle expédition. Il semble bien que Philippe-Auguste ait obéi à ce mouvement par nécessité politique bien plus que par ferveur; ses atermoiements, ses répugnances à quitter son royaume, son attitude durant la croisade même, — dont M. Cartellieri a raconté en 250 pages, avec une rigoureuse précision, tous les événements, tout au moins tant que le roi de France participa à l'entreprise, — tout cela tend à le prouver d'une manière complète et indiscutable. Sans doute, comme le tome Ier qui l'a précédé, ce nouveau volume de l'histoire de Philippe-Auguste n'est pas un livre de lecture courante; seuls, les érudits suivront sans se lasser M. Cartellieri dans un récit où l'abondance des détails fait souvent perdre de vue, tout au moins temporairement, l'ordonnance générale du récit; seuls aussi, ils trouveront profit à lire les éclaircissements (p. 265-340) qui terminent le volume. Mais M. Cartellieri ne cherche pas à capter la ferveur du grand public. A l'exemple de l'illustre Léopold Delisle, — à l'admirable *Catalogue* duquel il rend pleine justice dans les dernières lignes de sa Préface, et sous les auspices duquel il se place en quelque manière, — l'historien d'Iéna cherche surtout à faire œuvre utile pour les travailleurs de l'avenir. A cela il est pleinement parvenu; aussi ceux qui entreprendront de raconter l'histoire des Capétiens directs devront-ils désormais étudier soigneusement et utiliser d'une manière à peu près continuelle les deux volumes publiés par M. Cartellieri, les prendre pour bases de leur exposé des premières années du règne de Philippe-Auguste.

HENRI FROIDEVAUX.

Mémoires du cardinal de Richelieu, publiés d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'histoire de France sous les auspices de l'Académie française, T. Ier (*1606-1615*). Paris, Laurens, 1907, in-8 de 457 p. — Prix : 9 fr.

On connaît la grande entreprise que la *Société de l'histoire de France* va mener à bien après tant d'autres. Encouragée par une belle subvention et le patronage plus flatteur encore de l'Institut de France, elle prépare une édition nouvelle des *Mémoires du cardinal*

de Richelieu. D'importants travaux préliminaires ont déjà été publiés par fascicules, et le premier volume vient d'être distribué.

Tout d'abord, il importait de savoir ce qu'a voulu faire le cardinal en récoltant, sur son ministère, d'importants papiers, et aussi de quels collaborateurs il s'est servi pour la rédaction de ce travail. Le mot consacré de « Mémoires » est ici impropre. Richelieu a écrit, dans son fameux « Testament politique », qu'il avait désiré faire une « Histoire » du temps où il avait vécu et gouverné; et, comme cette époque avait été celle de la régence de Marie de Médicis et du règne de Louis XIII, « une histoire de la mère et du fils ». Mézeray répondait donc bien à son intention, quand il donnait ce titre à la partie du travail dont une copie était tombée entre ses mains et que, avec un peu plus de conscience, il aurait pu restituer au cardinal, au lieu de la publier sous son propre nom. On s'y est trompé assez longtemps : il a fallu les découvertes de divers manuscrits des « Mémoires » pour démontrer la part très personnelle de Richelieu dans cette « histoire ». On doit même ajouter que ce n'est point une histoire suivie et achevée qui nous est parvenue, mais des documents pour cette histoire, ou, comme nous dirions aujourd'hui, des « pièces justificatives ».

De là les difficultés d'une édition vraiment critique. Elle a été commencée sous la direction d'un écrivain qui avait une compétence spéciale de la matière, mais qui malheureusement n'a pu que donner l'impulsion première et poser les bases de l'édifice. Après la mort de M. J. Lair, cette sorte de présidence est échue à un autre membre de l'Institut, M. le baron de Courcel, dont on peut lire l'élégant « Avant-propos ». On a jugé nécessaire de faire appel à une vraie pléiade de chartistes, de diplomates et d'historiens. Quatre mémoires ont déjà paru séparément, traitant de questions accessoires, singulièrement intéressantes toutefois, puisqu'il s'agit de la filiation des manuscrits, des sources des *Mémoires*, de l'inventaire des papiers du cardinal, de l'écriture de Richelieu et de celle de son secrétaire, d'après de nombreux *fac-simile*. Les auteurs de ces travaux préparatoires sont MM. Jules Lair, Lavollée, François Bruel, Gabriel de Mun, Léon Lecestre. L'un d'eux, M. Robert Lavollée, a même très ingénieusement découvert le nom du principal secrétaire pour la rédaction des *Mémoires*, qui était l'évêque de Saint-Malo, Achille de Harlay, baron de Sancy, ancien ambassadeur du Roi à Constantinople, que le P. de Bérulle avait recommandé à Richelieu.

Le premier volume, qui va de 1606 à 1615, et qui sera bientôt suivi de deux autres, est l'œuvre de M. le comte Horric de Beaucaire, qui l'avait depuis longtemps préparé à l'aide des manuscrits des Affaires étrangères qu'il avait sous les yeux au ministère. Il y a ajouté de très complètes annotations.

On voit donc quelles ressources fournira aux historiens cette nouvelle édition des « Mémoires » du cardinal. Évidemment les grandes conclusions classiques sur le rôle de Richelieu ne seront pas modifiées. Mais on sera curieux de découvrir les mobiles secrets et les moyens d'action d'un homme politique qui était loin de disposer de toutes les ressources dont s'est quelquefois si mal servi Louis XIV. Tout son travail de préparation diplomatique apparaîtra clairement, et, comme l'a dit M. de Courcel, on pourra y surprendre ses « secrets de fabrication ». C'est là une bonne fortune dont bien des Chefs d'État auraient grand besoin de profiter !

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

La Bourgeoisie française au XVIIe siècle. La Vie publique. Les Idées et les actions politiques, 1604-1661, *étude sociale*, par CHARLES NORMAND. Paris, Alcan, 1908, in-8 de III-432 p. — Prix : 12 fr.

Bourgeoisie parlementaire (grande, moyenne et petite robe), bourgeoisie financière (officiers de finances et hommes d'affaires), bourgeoisie commerçante, M. Charles Normand, professeur au lycée Condorcet, fait revivre avec un incontestable bonheur toutes ces classes de la France d'ancien régime. Ensuite il raconte les agitations politiques de la bourgeoisie parisienne et provinciale au XVIIe siècle. L'auteur en voit les origines premières, comme aussi la grande cause d'impuissance et d'échec, dans la vénalité des charges, le droit annuel, la paulette. — Le ton du volume est alerte, gaillard, amusant; mais parfois trop vulgaire; par exemple : « Un Balzac se serait *pourléché les babines* au milieu de ces intrigues savantes ». (p. 107). L'interprétation que M. Normand donne aux faits peut, à certains égards, paraître excessive et contestable. Sur divers points, croyons-nous, il serait facile de donner au lecteur une impression toute contraire, et non moins légitime, en choisissant autrement les exemples. — L'auteur semble généraliser outre mesure l'antijésuitisme de la petite bourgeoisie d'antan (p. 227-230). Il émet un doute et jette quelque ridicule sur l'attitude patriotique de Louis XIII et des métiers parisiens, à la nouvelle de la prise de Corbie; et il le fait en rectifiant par ses propres conjectures les témoignages contemporains (p. 284, 285). M. Normand pourrait bien n'être pas dans le vrai, lorsqu'il affirme que l'ensemble de la bourgeoisie et du peuple, en Languedoc, prenait parti pour Gaston et pour Montmorency, contre le Roi (p. 295, 296). — Au contraire, fort exacte nous paraît être la peinture des tapages politiques au Palais de Justice, entre la Ligue et la Fronde (p. 276, 277); de même, la spirituelle remarque sur la liberté de la presse au XVIIe siècle : liberté bénévole, coupée quelquefois par de terribles inter-

mittences (p. 195). Enfin M. Normand nous semble énoncer une profonde vérité sociale, en écrivant : « La haine bourgeoise et populaire est clairvoyante quand elle attaque les financiers : elle le sera moins le jour où elle détruira les forces traditionnelles qui soutiennent l'État, pour laisser seul debout, et sans contrepoids, l'argent cynique et démoralisateur.» (p. 169). YVES DE LA BRIÈRE.

Les Fêtes et les chants de la Révolution française, par JULIEN TIERSOT. Paris, Hachette, 1908, in-12 de XXXVIII-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Panem et circenses, tel était le double besoin du peuple romain, auquel les empereurs s'efforçaient de satisfaire. La première République, forcée par la disette d'être avare de pain — on se rappelle les longues queues qu'il fallait faire à la porte des boulangers et des épiciers — voulut du moins prodiguer les fêtes. La monarchie, à son déclin, avait donné l'exemple par cette belle cérémonie de la fédération du 14 juillet 1790, où il y eut tant d'enthousiasme et tant d'espérances : union des cœurs qui ne se retrouva plus ni en 1791 après Varennes, ni en 1792 après le 20 juin. Mais, sous la Convention, il fallut se réjouir, n'en eût-on pas le courage, en face de l'échafaud toujours dressé. Les fêtes religieuses abolies par la proscription des prêtres et par la suppression du culte furent remplacées par des fêtes civiques. Chaumette invente la fête de la Raison, Robespierre celle de l'Être suprême qui fut son dernier triomphe et le prélude de sa chute. Puis les fêtes décadaires, les fêtes en l'honneur des victoires des armées, les fêtes des arts, des âges, des mois, les fêtes de la jeunesse, de la vieillesse, de l'agriculture, etc., etc. Les organisateurs sont les mêmes et les programmes se ressemblent. Jusqu'au 9 thermidor, c'est David qui dresse les plans; c'est Chénier qui fait les vers; les musiciens, ce sont Gossec, Méhul, Lesueur, Chérubini; nous mettons à part Rouget de l'Isle. Les hymnes s'appellent la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, le *Chant du* 14 *juillet*, le *Chant du* 10 *août*, l'*Hymne au* 9 *thermidor*, l'*Hymne à l'Humanité*; le *Serment républicain*, même le *Chant national pour l'anniversaire du* 21 *janvier*. La musique est souvent fort belle et M. Tiersot a raison de la faire valoir, mais la poésie est généralement médiocre. Le Consulat fut plus sobre de fêtes, sauf pour la victoire de Marengo et la prise d'Amiens. Mais toutes ces exhibitions républicaines ne plaisaient guère au Premier Consul. D'ailleurs, après le Concordat, les fêtes religieuses avaient été rétablies et leur éclat rejetait dans l'ombre les fêtes laïques. Le *Chant du* 21 *janvier* devint un *Te Deum* : ceci avait tué cela. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Annales de la marine nantaise (*des origines à 1850*), par PAUL LEGRAND. Ouvrage publié par le *Pays d'Arvor*. Nantes, Héron, 1908, gr. in-8 de 133 p., avec 6 grav. hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes heureux d'avoir une fois de plus à signaler aux lecteurs du *Polybiblion* un essai d'histoire locale, tel que nous souhaiterions en voir paraître de multiples dans notre beau pays de France, si rempli de souvenirs lointains et d'un intérêt si grand. Aujourd'hui, c'est le port de Nantes, qui a fourni à M. Paul Legrand, rédacteur du *Pays d'Arvor*, la matière d'un travail des plus remarquables sur les origines et le développement de la marine de guerre et de commerce, dans ce port, connu dans la plus haute antiquité et déjà très florissant sous la domination romaine. Dans une luxueuse brochure de bibliophile, éditée avec le plus grand soin et un goût parfait, sous la direction du *Pays d'Arvor*, l'auteur suit pas à pas l'histoire maritime du grand port de la basse Loire. Grâce à une étude minutieuse des archives de la ville, il fait connaître les noms des bâtiments qui sortirent de Nantes, les hauts faits des capitaines et des vaillants marins qui les montaient, ainsi d'ailleurs que les incidents de la vie quotidienne du port. Bien des points de l'histoire locale sont ainsi fixés; en même temps, des noms de bâtiments et de marins sont tirés de l'oubli où ils étaient injustement maintenus. Par là, M. Legrand a accompli œuvre bonne, d'un puissant intérêt et d'un patriotisme utile. L'histoire nationale est faite, en somme, en grande partie, du faisceau des histoires locales, et, en mettant sous les yeux des nouvelles générations, les prouesses des hommes d'autrefois, les preuves de l'énergie, de la virilité et du courage dont ils étaient coutumiers, on incite les fils à imiter les pères et, dans ce siècle de veulerie, de bien-être et de paresse, est-il besogne plus nécessaire? M. Legrand s'est acquitté parfaitement de la tâche très lourde qu'il avait assumée et le port de Nantes lui doit une monographie très complète, très intéressante, composée avec infiniment de méthode et que bien des villes plus importantes pourraient lui envier. J. C. T.

L'Europe et l'Empire ottoman, par RENÉ PINON. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de XI-603 p. — Prix : 5 fr.

Au-dessous de ce titre, M. René Pinon a inscrit ces mots : *Les Aspects actuels de la question d'Orient*. Nous vivons à une époque où l'« actuel » est à peine fixé qu'il appartient déjà au passé. Mais la révolution qui vient de substituer en Turquie le régime constitutionnel à l'absolutisme du Sultan est peut-être la plus rapide et aussi la plus radicale qu'ait enregistrée l'histoire moderne. Ses effets commencent seulement à se produire et déjà la politique intérieure et extérieure de l'empire ottoman s'est profondément modifiée. La question de Macé-

doine, que M. Pinon expose avec une admirable lucidité en quatre chapitres importants (Ch. IV. *Les Nationalités* ; ch. V. *Les Réformes*; *Répercussions et solutions*; ch. VI. *La Crise de* 1908 : *chemins de fer et réformes*) est totalement renouvelée. Il semble que nul n'en cherche plus la solution dans une entente austro-russe ou anglo-russe, ni dans le contrôle commun des grandes puissances sur les territoires ravagés par les bandes grecques serbes ou bulgares après avoir été désolés par l'incurie barbare et la cruauté des beys turcs, encore moins peut-être dans l'intervention d'une des puissances balkaniques, la Bulgarie par exemple. Les comités nationaux qui se disputent la prépondérance en Macédoine ont, pour le moment, déposé les armes et fraternisé avec les musulmans libéraux dont ils attendent, probablement avec raison, un traitement également favorable pour tous les sujets ottomans, sans distinction de religion ni de race.

La question arabe, dont le conflit anglo-turc qui éclata en 1906, au sujet de l'occupation de Tabah dans la péninsule du Sinaï, est un des plus curieux aspects, se résoudra sans doute de la même façon. Et que pèseront les nations balkaniques, Serbie, Roumanie, Bulgarie, fédérées ou non, en face d'une Turquie régénérée, homogène et puissante où le patriotisme ne sera plus l'apanage des seuls descendants d'Othman, parce que tous les sujets du Sultan seront satisfaits des institutions qui les régissent, où les aspirations nationales seront soutenues par une force militaire et navale de premier ordre, à l'abri désormais des dilapidations, des concussions et du favoritisme?

La séculaire question d'Orient (et particulièrement la question spéciale des détroits) ne se posera plus de la même manière quand à Constantinople et à Gallipoli des canons sérieux, servis par des artilleurs bien exercés, tiendront à leur gré ouvertes ou fermées les passes qui conduisent de la Méditerranée à l'Euxin.

Pour ses dix premiers chapitres, le livre de M. Pinon, tout récent qu'il soit, décrit plutôt le passé qu'il ne permet de prévoir l'avenir. La compétence de l'auteur est trop universellement connue, et trop justement estimée pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge. Son information est toujours exacte, et il possède l'art si enviable de retenir par le charme et l'élégance de son style le lecteur profane que pourraient déconcerter parfois l'aridité et la complexité du sujet. Je me permettrai seulement de regretter qu'il n'ait pas dit un mot des *Jeunes Turcs* dont il semble avoir considéré l'action comme nulle ou du moins négligeable. C'est un regret que je formule et non pas un reproche. Comment M. Pinon aurait-il été mieux informé que les chancelleries de l'Europe, pour qui la révolution turque a été une surprise absolument imprévue, comme un coup de foudre dans un ciel serein?

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'étude des intérêts

spéciaux de la France en Orient. M. Pinon envisage successivement la question scolaire et la question du protectorat. On lira avec la plus grand intérêt les pages où il critique les enquêtes à tendances plus ou moins anticléricales, qui ont été faites ces dernières années par les envoyés du gouvernement français. M. Pinon établit que la « Mission laïque » peut jouer, à côté des missions religieuses, un rôle utile, mais qu'elle ne saurait, sans détriment pour l'influence française, les supplanter ou les supprimer. On voudrait que cet exposé, dépouillé de toute passion et de toute partialité, pût être très largement répandu dans les cercles politiques où l'anticléricalisme n'a pas encore complètement oblitéré le sens national. Quant au protectorat, M. Pinon en rappelle brièvement l'histoire, signale les attaques diverses auxquelles il a été en butte, expose l'attitude si loyale du Saint-Siège à notre égard. Il montre clairement combien la rupture de nos relations avec Rome rend plus difficile l'exercice de nos prérogatives séculaires, que nous ne devons pas, malgré tout, cesser de défendre comme une des portions les plus honorables et les plus utiles de notre patrimoine national. J. LABOURT.

La Conférence d'Algésiras. Histoire diplomatique de la crise marocaine. 15 janvier-7 avril 1906, par ANDRÉ TARDIEU. Paris, Alcan, 1907, in-8 de III-554 p. — Prix : 10 fr.

Entre beaucoup de mérites, cet ouvrage, paru très peu de temps après les événements qu'il raconte, a eu celui de l'actualité. Les événements qui se déroulent au Maroc ne sont pas près de le lui faire perdre : tout est obscur dans l'affaire marocaine, et on discutera longtemps encore sur la portée de l'acte d'Algésiras et les incidents qui en ont marqué l'élaboration. Il faut un véritable courage aux diplomates et aux historiens qui n'ont pas perdu le sens de la grandeur de la France pour conduire et pour décrire ces négociations au cours desquelles apparaît, sans dissimulation possible, la profondeur de la chute de notre pays. Aussi est-ce sans doute de propos délibéré que M. André Tardieu n'a pas même esquissé l'historique des rapports de la France avec le Maroc. Il eût été cependant intéressant pour le public d'apprendre quelle place le Maroc a tenu dans la politique méditerranéenne de la France sous nos divers gouvernements. En 1829, on n'eut sans doute pas accueilli plus facilement l'idée de demander la permission à l'Europe de régler un différend avec le sultan du Maroc que celle de demander l'assentiment de l'Angleterre pour débarquer à Alger, et, quelques années plus tard, personne n'eût osé se poser en tiers entre la France et les bandes marocaines ni sur les bords de l'Isly ni à Mogador. Mais à mesure que nous nous éloignons de nos traditions nationales à l'intérieur, il est aussi juste qu'intéressant de constater combien notre timidité extérieure s'accroît manifestement, parce que notre puissance

relative en Europe diminue. Ainsi on trouve dans la Correspondance de la reine Victoria une lettre du comte de Clarendon du mois de décembre 1856 dans laquelle celui-ci expose que le gouvernement impérial français aurait désiré le concours de l'Angleterre pour s'emparer du Maroc et que ce concours eût été payé par l'abandon de l'Égypte. Napoléon III et le maréchal Vaillant, dont le ministre anglais interprétait les paroles, n'étaient que les précurseurs des présidents et des ministres de la République : de M. Grévy et de M. Waddington, de M. Loubet, de M. Fallières et M. Delcassé. Combien il est intéressant mais non inattendu de voir se rencontrer l'Empire et la République dans la même pensée d'abandon du vieux patrimoine de la France en Orient et de soumission vis-à-vis de la grande puissance rivale !

Mais M. Tardieu est un historien réaliste; il bannit tout regret et toute récrimination, prend pour point de départ notre situation intérieure et extérieure telle qu'elle est, et expose ce qui s'est passé, en commençant son récit aux accords franco-anglais. Il le fait d'ailleurs magistralement : la clarté de l'exposé, l'abondance des documents, heureusement enchassés et qui n'alourdissent jamais le récit, la vivacité du style, la finesse des aperçus et même le coloris des descriptions (nous voulons parler surtout du tableau de la vie extérieure du monde de la conférence à Algésiras) méritent d'être également loués. L'auteur, dans son Avant-propos, expose ainsi le plan qu'il a suivi dans l'histoire « de la crise la plus grave que la France ait traversée depuis 1875 » : « Dans une première partie, j'ai montré, dit-il, les thèses, les droits et les intérêts en présence; le milieu politique et local; la rencontre des délégués; leurs travaux économiques, simple escarmouche avant le combat. La seconde partie analyse les tractations secrètes des plénipotentiaires français et allemands en vue d'un accord direct; l'intervention des puissances dans ces tractations inutiles; la faillite de ces entretiens à huis-clos. La troisième partie raconte la crise de la conférence; les débats publics sur les questions capitales de la banque et de la police; le premier vote; ses effets heureux; puis le recul provoqué par la chute du ministère Rouvier. La quatrième partie retrace les efforts de M. Léon Bourgeois pour rétablir la situation compromise; l'acheminement laborieux vers l'entente, les dernières discussions sur l'inspection et la répartition des ports. L'ordre chronologique et l'ordre logique se confondent ainsi d'un bout à l'autre ». — « Quelque conclusion, ajoute l'auteur, que les lecteurs doivent tirer de cette histoire de trois mois, il n'était pas inutile que les données leur en fussent soumises et que l'opinion française fût saisie des pièces d'un procès, dont elle a retenu seulement le retentissant début et l'apaisante issue. Il n'y a pas pour les peuples de meilleure école que la vérité. Et il n'est jamais trop tôt pour les y conduire ».

On ne saurait mieux dire, et cet hommage à l'autorité de l'histoire se dégage d'une manière si pressante du récit de M. Tardieu qu'il me sera permis d'ajouter que l'auteur lui-même a été le premier touché par l'éloquent appel à la réflexion et à la raison qu'il adresse à ses concitoyens. On ne saurait en effet sans injustice adresser à ses conclusions le même reproche que celui que j'ai, peut-être témérairement, formulé sur la manière dont il a compris le début de sa narration. Le sujet l'a porté, et, plus ou moins explicitement, de graves leçons se dégagent du récit de la crise qui s'est provisoirement dénouée par la rédaction de l'acte d'Algésiras. Rien n'est plus suggestif que le chapitre consacré aux Chefs d'État et aux gouvernements en présence ! Pendant la conférence, la France change une fois de Président et deux fois de ministère. Sans doute l'unité de vues est maintenu grâce à la sagacité et au patriotisme éclairé de nos plénipotentiaires : MM. Revoil et Regnault. Mais il est impossible de ne pas ressentir combien l'autorité de la France en est affaiblie en présence des gouvernements monarchiques des autres puisssances. Enfin et surtout, dans le dernier et éloquent chapitre que M. Tardieu consacre aux « Enseignements de la crise », il est amené à dégager la « leçon militaire de la crise marocaine ». C'est celle-là surtout qu'il faut retenir. Il n'y a pas de diplomatie sans armée et il n'y a de succès diplomatiques que ceux qui peuvent être assurés par la puissance militaire. Si la France avait su réparer Sedan comme elle avait réparé Waterloo, si son gouvernement n'avait pas oublié depuis 1880 que toute politique d'expansion n'est qu'une enfantine et précaire distraction tant qu'elle n'a pas repris sa place sur le Rhin, si enfin sa dislocation intérieure n'avait pas affaibli dans de graves proportions sa puissance militaire, elle n'eût point eu besoin de sacrifier l'Égypte pour avoir l'appui de l'Angleterre au Maroc et la mauvaise querelle suscitée par l'Allemagne n'aurait même pas été imaginée à Berlin. Les troupes françaises auraient agi au Maroc au nom de la France et non comme les modestes mandataires de l'Europe, et notre chancellerie échapperait à cet atroce dilemme de ne pouvoir faire échec à l'Allemagne sans la protection de l'Angleterre et de ne pouvoir faire échec à l'Angleterre sans la protection de l'Allemagne. Ces protections-là se payent d'autant plus cher qu'elles sont alternatives et précaires, et elles ne cessent pas d'être humiliantes. En dépit de l'Allemagne, la République a capitulé à Fachoda et définitivemnt perdu l'Égypte. En dépit de l'Angleterre, la République a subi la honte de renvoyer un ministre des affaires étrangères sous la pression et la menace de l'empereur d'Allemagne. Quand sera définitivement réglée l'affaire marocaine, puissions-nous n'avoir pas payé trop cher l'alliance anglaise et n'avoir pas trop sounent capitulé devant les hautaines injonctions de Berlin !

EUGÈNE GODEFROY.

L'Ame d'un grand chrétien. *Esprit de foi de Louis Veuillot d'après sa correspondance. L'homme intime*, par G. CERCEAU. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de XV-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une excellente pensée de mieux faire connaître le grand chrétien qu'était Louis Veuillot, car, à côté de l'écrivain plein de verve, il y avait l'homme de foi rempli de vertu, M. Cerceau s'est ingénié à tirer des sept volumes actuellement publiés de ses « Lettres » des pages choisies. La lecture en est délicieuse et va droit à l'âme. Il a plu à l'auteur de grouper ses citations sous cinq ou six rubriques successives, où l'on peut entendre ainsi comment Veuillot appréciait et caractérisait les « fêtes chrétiennes », la prière de l'Église, quels conseils il donnait à des jeunes gens, à des jeunes femmes (vicomtesse de Pitray), à divers amis, de quelle façon il « causait » dans l'intimité de sa correspondance familière, avec quelle sérénité généreuse son cœur soutenait les plus terribles deuils de famille et en rendait gloire à Dieu.

Des réflexions, un peu longues et répétées, relient entre eux ces morceaux choisis. Le plaisir du lecteur sera facilité par une série de tables indiquant les noms, le genre des divers passages, analysant les différents sujets. — Livre à mettre entre toutes les mains, à confier surtout à celles des jeunes gens comme un modèle littéraire et une formation admirable aux grandes vérités catholiques exposées avec toute l'expérience de la vie par un esprit de premier ordre et une plume sans rivale. G. DE G.

BULLETIN

Los Voceros del modernismo, por ANTONIO DE VALMALA. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-16 de VIII-126 p. — Prix : 1 fr.

¿ Qué es el modernismo ? por ROMUALDO SANTALLUCIA CLAVEROL. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de VIII-354 p. — Prix : 2 fr. 50.

Catecismo sobre el modernismo según la encíclica « Pascendi Domini grégis », por J.-B. LEMIUS ; trad. por un padre oblato de Maria Immaculada. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de XI-132 p. — Prix : 0 fr. 80.

On a beaucoup parlé, et apparemment on parlera encore beaucoup, de l'hérésie du modernisme, qui séduit tant de soi-disant intellectuels de notre temps. L'Espagne, qui a lutté contre le libéralisme moderne, qu'un de ses plus illustres polémistes a proclamé *un péché*, se devait de fourbir ses armes et de paraître dans la lice, pour combattre la nouvelle forme de l'erreur contemporaine et démasquer sans pitié ceux qui, au nom de la science, veulent saper les bases de la foi catholique. C'est dans ce but que viennent d'être publiés trois ouvrages, approuvés par l'ordinaire, et que nous sommes heureux de signaler ici. De ces trois publications, la dernière est assez connue en France, pour nous dispenser de l'analyser. Le livre de M. Antonio de Valmala est dirigé contre les fauteurs espagnols du modernisme. — Celui de M. Claverol est un traité historico-doctrinal, où sont exposées et réfutées toutes les erreurs modernistes, dans leur origne, leurs principes

et leurs conséquences, et cela avec une logique irréfutable, comme aussi avec une admirable éloquence. Nous sommes heureux de recommander la lecture de ces trois volumes à ceux qui prennent intérêt aux luttes religieuses et sociales de notre époque. G. BERNARD.

Vers le catholicisme, *programme de conférences*, par H. LIGBARD. Lyon et Paris, Vitte, 1908, in-16 de 154 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet ouvrage vient se joindre aux nombreux traités d'apologétique que font éclore les circonstances actuelles si critiques pour la religion, et les aspirations pressantes de certaines âmes qui veulent croire. L'auteur remarque que la foi diminue dans les masses, mais qu'une certaine élite, au contraire, se tourne vers elle, sans y retourner encore, faute d'être suffisamment éclairée et raffermie. Il montre que certaines explications, logiques sans doute, mais inspirées surtout par le désir de vulgariser, peuvent satisfaire le bon sens populaire, mais ne satisfont pas comme elles le voudraient les âmes élevées et désireuses de chercher plus et de mieux voir. C'est à elles surtout que s'adresse le travail en question. Il se divise en trois séries de conférences : 1° Analyse des dispositions intérieures nécessaires pour aborder l'étude du catholicisme; 2° Raisons et motifs d'adhérer à la foi; 3° Preuves établissant que le catholicisme est bien le réel développement du mouvement religieux fondé par Jésus-Christ. Ces divers plans, savamment préparés et habilement condensés, sont complétés par des références bibliographiques précieuses. La tâche sera ainsi simplifiée à ceux qui voudront travailler eux-mêmes sur ces données. Les cercles d'études en particulier y trouveront un fonds très riche à exploiter. A. C.

Le Saint-Sépulcre. *Étude historique et archéologique*, par HUBERT SAVOY. Fribourg (Suisse), librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1908, in-8 de 39 p., avec 7 plans et 2 grav. dans le texte. — Prix : 0 fr. 60.

Dans cette élégante plaquette, M. le chanoine Savoy reproduit une conférence qu'il a faite à Fribourg en décembre 1907. Il étudie successivement l'authenticité de l'emplacement du Saint-Sépulcre, la topographie et le plan de l'église élevée par Constantin et de ses succédanées, en passant par l'église des croisés, pour arriver à la reconstruction de 1808. Son exposé est intéressant et clair, nécessairement un peu sommaire. L'information est celle qu'on peut attendre d'un érudit comme M. le chanoine Savoy, qui a su bien voir et s'est documenté sur place auprès des personnalités les plus compétentes. En vue d'un second tirage nous lui signalerons quelques imperfections à corriger. Au lieu de Bar-Coziba (p. 14), que M. Savoy lit dans Eusèbe, il serait plus conforme à la philologie sémitique d'écrire Bar Kokeba. Les « hordes » du roi des Perses (p. 23) étaient des armées régulières; il le fallait pour avoir raison des légions byzantines. Page 30, au lieu de Godefroy de Bouillon, il faut lire sans doute Guy de Lusignan. Page 36, lire : le comte Couret. Page 26 : « C'est à cette date reculée (800) que remonte le protectorat que la France a exercé sur les Lieux saints pendant plus de mille ans ». Il serait plus exact de ne pas faire remonter si haut notre protectorat, la France n'étant pas la seule héritière politique de Charlemagne. En revanche, il ne faut pas parler du protectorat français comme d'une institution abolie. Elle dure encore, et pour longtemps, espérons-le. J. LABOURT.

La Compagnie de Jésus. Ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait, par PIERRE SUAU. Bruxelles, Dewit, 1908, in-16 de 54 p.

Cette brochure est une conférence faite à Bruxelles, le 27 mars 1908, sous les auspices de la société « l'Émulation », par le P. Pierre Suau, de la Compagnie de Jésus. Ce n'est pas une histoire, ce n'est pas une œuvre de polémique, mais simplement un témoignage, émanant d'un témoin mieux qualifié que personne, ayant partagé sa vie entre les plus divers genres d'apostolat, pour dire *ce qu'est* la Compagnie de Jésus, *ce qu'elle veut* et *ce qu'elle fait*. *Ce qu'elle est*, une compagnie, c'est-à-dire un corps discipliné, militant et agissant, visant le bien et l'utile, toujours envisagé du point de vue catholique, plutôt que la renommée et que la gloire. *Ce qu'elle veut*, c'est, suivant la devise de son fondateur, procurer la gloire de Dieu la plus grande et le plus possible. *Ce qu'elle fait*, son histoire le raconte. Certes on y peut trouver, comme dans toute œuvre humaine, des erreurs, des insuccès, même des fautes; mais aussi que de grands résultats, que de victoires! Ici de vastes régions préservées de l'erreur, là des peuples conquis à la vérité : c'en est assez pour expliquer les haines dont elle a été victime et les persécutions qui n'ont pas désarmé, même devant la mort. Sur elle se sont concentrés tous les efforts sataniques des ennemis de l'Église et de la vérité. Et c'est là sa gloire. Et le P. Suau a raison de dire, en finissant, que si cette auréole venait à lui manquer, c'est qu'alors vraiment sa mission serait achevée. Nous pouvons nous rassurer à cet égard; nous en sommes loin. Remercions le P. Suau d'avoir rendu à la Compagnie de Jésus ce magnifique et décisif témoignage ,qui pourra dessiller les yeux de quelques adversaires de bonne foi et raffermira la foi de beaucoup d'amis en ses destinées immortelles.

ÉDOUARD PONTAL.

Pour l'Expansion française. *Conseils pratiques aux producteurs agricoles et aux commerçants, aux pères de famille, aux professeurs et aux jeunes gens*, par M. GRIGAUT. Paris, Henry Paulin, s. d., in-12 de 155 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un excellent petit livre, et que nous voudrions voir introduire dans toutes les bibliothèques populaires, comme dans les bibliothèques de toutes nos écoles. Sans doute (comme l'indique le sous-titre), M. Grigaut n'envisage qu'un seul côté de la question, le côté pratique et terre-à-terre, délaissant complètement ce point de vue moral qu'on ne devrait jamais oublier et qu'on dédaigne systématiquement aujourd'hui; mais, abstraction faite de cette réserve, tout ce qu'il dit est absolument juste, et on ne saurait trop s'en persuader. A une époque de lutte économique aussi acharnée que le XXe siècle, il y a un intérêt national, il y a même une véritable nécessité pour les jeunes Français à voyager, à résider à l'étranger, à acquérir par eux-mêmes des notions exactes sur la situation économique de nos rivaux et sur la nôtre propre, à travailler de tout leur pouvoir à nous conserver nos anciens marchés et à nous créer de nouveaux débouchés. M. Grigaut ne s'est pas borné à le rappeler dans son petit livre *Pour l'Expansion française*; il s'est efforcé d'indiquer les conditions nécessaires à la réussite des entreprises commerciales loin de la métropole, de montrer aussi que, si nous le voulons, nous pouvons être (parce que nous avons tous les instruments nécessaires) aussi bien renseignés que nos rivaux, et que nous pouvons faire mieux qu'eux. Certes, on peut relever parfois quelques expressions un peu singulières (celle-ci, par exemple, p. 15 : « une récolte de champagne) ou quelques omissions (celle de la fabrication de l'abominable champagne allemand, entre autres); mais qu'importe! Aussi bien M. Grigaut améliorera-t-il sans doute, et développera-t-il son livre dans une seconde édition que, de tout cœur, nous souhaitons très proche.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Plan de la franc-maçonnerie en Italie et en France, d'après de nombreux témoignages, ou la Clef de l'histoire depuis quarante ans, par Léon DEHON. 2e éd. Paris, Lethielleux, 1908, petit in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume est excellent; il résume très bien l'action persistante de la franc-maçonnerie en France depuis une quarantaine d'années, comment elle est devenue en fait maîtresse du pouvoir, comment toutes les lois votées successivement contre l'Église ont été préparées dans les loges, comment, à l'heure actuelle, un petit groupe d'étrangers qui se dissimulent derrière les grands Orients nationaux sont en réalité les maîtres de la France. Ce tableau est rendu plus frappant par le tableau de ce qui se passe en Italie La franc-maçonnerie y suit la même marche qu'en France ; mais elle n'a pu encore y réaliser aussi complètement ses desseins, parce qu'elle y rencontre une résistance plus décidée.

Ce livre devrait être mis aux mains de tous les électeurs. Le prix en est malheureusement relativement élevé. Une édition populaire ou la publication en articles dans tous les journaux conservateurs serait très utile.

D. V.

La Persécution depuis vingt-cinq ans, par JEAN LEFAURE. Paris, 5, rue Bayard, s. d., in-12 de XI-150 p. — Prix : 0 fr. 50.

Ce volume est tout simplement une liste des mesures prises depuis 25 ans par nos gouvernants pour laïciser les pouvoirs publics, pour chasser la religion des écoles, proscrire les manifestations religieuses dans l'armée, détruire les congrégations, affaiblir le clergé etc., etc., Enfin séparer complètement l'Église de l'État, en lui faisant la vie aussi difficile que possible. Assurément ce tableau est très instructif ; il doit convaincre tant d'âmes trop candides qui veulent se persuader que le gouvernement ne fait que se défendre contre les soi-disants empiètements du clergé. On voit que c'est plutôt le gouvernement qui empiète chaque jour davantage sur les droits de l'Église jusqu'à l'annihiler complètement, s'il est possible.

A tous les bons catholiques à comprendre la situation et à s'organiser pour y faire face.

D. V.

Lourdes. Impresiones de un incurable, por el conde DE LAS NAVAS. Madrid, Ducazcal, 1908, in-8 de 94 p. — Prix : 2 fr.

Le bibliothécaire de S. M. le roi d'Espagne nous donne de temps en temps quelque petit opuscule tiré avec luxe, véritable joyau pour la bibliographie et à la fois régal littéraire plein de saveur et de bon goût. Le livre que nous présentons ici aux lecteurs du *Polybiblion* paraît avec l'approbation de Mgr l'évêque de Madrid : étant donné le sujet qu'il traite, c'est une recommandation au point de vue de la doctrine. L'auteur s'attache à démontrer, par sa propre observation, que le roman de Zola n'est aucunement l'écho de la science ni de la bonne foi. Le comte de las Navas est allé à Lourdes ; dût-il y retourner estropié, comme malade demandant sa guérison, sa conviction religieuse ne serait pas ébranlée, s'il en revenait avec des béquilles. Il parle de la Vierge miraculeuse avec admiration, et il adresse aux incrédules du miracle des pages pleines de logique et de bon sens. Une bibliographie, nécessairement incomplète, mais précieuse quand même, termine cet excellent petit livre dont nous recommandons la lecture sans restriction.

G. BERNARD.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'Université de France et les lettres chrétiennes ont fait une grande perte en la personne de M. Charles Charaux, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Grenoble, mort au commencement d'octobre, à 80 ans. Né à Pont-à-Mousson, le 23 septembre 1828, Claude-Charles Charaux commença ses études ou collège de sa ville natale et vint les achever à Paris, au collège Sainte-Barbe, puis au lycée Louis-le-Grand. Agé de vingt ans à peine, il fut reçu à l'École normale supérieure et fit partie de la « grande promotion » que les noms des Taine, des Sarcey, des Heinrich, des About, des Perraud, etc., ont rendue si illustre. Après avoir figuré brillamment dans cette phalange de futures célébrités, il alla professer successivement à Saint-Mihiel, Metz, Saint-Étienne, la Roche-sur-Yon et Bar-le-Duc. Enfin, en 1871, Jules Simon, son ancien maître, le fit nommer professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Grenoble, et il occupa cette chaire jusqu'en 1896, année où il prit sa retraite. Professeur des plus remarquables et écrivain de premier ordre, M. Charles Charaux laisse de nombreux ouvrages qui méritent tous d'être loués, autant pour l'harmonieuse élégance du style que pour la hauteur de la pensée et la délicatesse du sentiment. Voici les titres des principaux : *De l'Art d'enseigner et en particulier de l'enseignement de la morale* (Paris, 1867, in-8); — *De la Méthode de morale, ou de l'Amour de la vertu comme éléments nécessaires de toute vraie philosophie* (Paris, 1867, in-8);— *Les Principes de la philosophie morale* (Paris, 1868, in-18);— *La Métaphysique simplifiée et agrandie, ou Méditations sur les principes de la philosophie* (Paris, 1868, in-8);—*La Philosophie et le Concile. Lettres d'un philosophe socratique à Mgr Mermillod, évêque d'Hébron* (Paris, 1869, in-8);— *La Pensée et l'Amour* (Paris, 1869, in-12);— *Philosophes et savants. Dialogues de philosophie socratique* (Paris, 1870, in-18); — *La Crise de cent ans. L'Exilé lorrain. Le Sommet de la cité chrétienne* (Grenoble, 1875, in-16); — *De l'Esprit philosophique* (Paris, 1877, in-12); — *Le Temps et l'unité de temps* (Paris, 1878, in-12); — *L'Ombre de Socrate. Petits Dialogues de philosophie socratique, précédés d'une Introduction sur le rire et le sourire* (Paris, 1878, in-12); — *De la Pensée* (Paris, 1881, in-12, réimprimé en 1883 et 1884); — *Philosophie religieuse, dialogues et récits* (Grenoble, 1884, in-12);.— *Notes et réflexions* (Paris, 1887, in-12); — *De l'Esprit philosophique et de la liberté d'esprit* (Paris, 1888, in-12); — *Pensées sur l'histoire* (Paris, 1889, in-12);— *La Cité chrétienne, dialogues et récits* (Paris, 1890, in-12); — *De la Mesure* (Grenoble, 1891, in-8); — *Les Éléments de la pensée et les Éléments de l'histoire* (Grenoble, 1892, in-8); —*De l'Esprit et de l'Esprit philosophique* (Paris, 1892, in-16);— *La Civilisation et la Pensée* (Grenoble, 1892, in-8);— *L'Histoire et la Pensée. Essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée* (Paris, 1894, in-12); — *L'Ermite d'Auteuil (De la liberté)* (Grenoble, 1891, in-16); —*L'Art et la Pensée* (Grenoble, 1897, in-12); — *Lettres et Journal de la montagne* (Grenoble, 1898, in-16); — *Notes et réflexions. Pensées et portraits* (Grenoble, 1898, in-16);— *Le Beau, l'Art et la Pensée. Lettres de la montagne* (Paris, 1899, in-16); — *Devant le palais de l'Institut ; la Vénus de Milo; le Mystère dans l'art* (Paris, 1899, in-16); — *Le Caractère national et le Génie de la France* (Paris, 1900, in-16);— *L'Imitation de Jésus-Christ; Introduction et pensées* (Grenoble, 1902, in-16); — *Les Éléments primitifs de la pensée* (Grenoble, 1902, in-16); — *L'Idée de Dieu. La Philosophie à Uriage-les-Bains* (Paris, 1903, in-16); —*Philosophie religieuse. Dialogues et récits* (Paris, 1904, in-16).

— Un autre universitaire distingué, M. Aubertin, ancien recteur d'Académie et professeur de littérature française, est mort au milieu d'octobre, à 83 ans. Né à Saint-Dizier (Haute-Marne), le 24 décembre 1825, M. Charles Aubertin entra à l'École normale supérieure dans la section des lettres. Il en sortit dans un bon rang et alla occuper plusieurs chaires de lycées, entre autres celle de rhétorique à Saint-Étienne. Reçu docteur ès lettres en 1857, il passa dans l'enseignement supérieur et fut envoyé à Dijon comme professeur de littérature française à la Faculté des lettres; mais il ne tarda pas à être rappelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. Un peu plus tard il entrait dans l'administration et alla occuper le poste de recteur d'Académie à Clermont en 1872 et à Poitiers en 1874. Il venait d'être nommé à Nancy en 1879, lorsque, préférant rentrer dans l'enseignement, il alla reprendre son ancienne chaire de littérature française à la Faculté de Dijon. M. Charles Aubertin faisait partie de l'Académie des sciences morales et politiques en qualité de membre correspondant depuis le 11 avril 1874. Il a publié un certain nombre d'ouvrages estimés. Nous citerons, entre autres : *Compositions littéraires françaises et latines sur les sujets dictés par les Facultés dans les examens du baccalauréat ès lettres, avec des conseils, des préceptes, des applications et des développements* (Paris, 1854, in-12); — *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul* (Paris, 1854, in-8), thèse; — *De Sapientiae doctoribus qui a Ciceronis morte ad Neronis principatum viguêre* (Paris, 1857, in-8); — *L'Esprit public au* XVIIIe *siècle. Études sur les Mémoires et les Correspondances politiques des contemporains*, 1715-1789 (Paris, 1872, in-8, et 2e édition in-12, en 1873), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Les Origines de la langue et de la poésie françaises, d'après les travaux les plus récents* (Paris, 1872, in-8); — *Quelques renseignements sur la musique et les musiciens à Beaune* (Beaune, 1891, in-16); — *Choix de textes de l'ancien français du* X^e *au* XVIe *siècle. Poètes et prosateurs* (Paris, 1892, in-12); — *Esquisse historique sur la ville de Beaune* (Beaune, 1892, in-8), avec C. Bigarne; — *Quelques mots d'histoire sur le drapeau de la France* (Beaune, 1893, in-16); — *Les Sépultures de l'insigne collégiale de Notre-Dame de Beaune* (Beaune, 1894, in-8); — *Extrait de l'ouvrage : Les Grands Vins de Bourgogne (la Côte-d'Or), étude et classement par ordre de mérite, nomenclature des clos et des propriétaires* (Dijon, 1894, in-8), avec M. B. Danguy, professeur à l'École de viticulture de Beaune; — *Les Chroniqueurs français du moyen âge. Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines. Nouveaux Extraits callationnés sur les éditions les plus récentes et précédés d'une Introduction sur les origines de l'histoire de France* (Paris, 1896, in-12); — *La Versification française et ses nouveaux théoriciens* (Paris, 1898, ni-12). M. Charles Aubertin a publié, en outre, des éditions classiques annotées d'*Horace*, de *Virgile*, de *Salluste*, d'*Ovide*, de *Phèdre*, de *La Fontaine*, de *Boileau*, etc.

— La Hongrie vient de perdre un de ses meilleurs archéologues, le Dr Récsey. Né le 11 juillet 1858, à Nagyszombat, Victor Récsey entra dans l'ordre des bénédictins et y devint professeur, en 1884, à Sopron. Il passa quelques années comme bibliothécaire-archiviste à Kassa et devint, en 1894, directeur de la bibliothèque du monastère de Pannonhalma et gardien des archives. Il s'occupa de travaux archéologiques et ses principales œuvres sont : *L'Ancien Nom de Sopron et les Inscriptions romaines dans le comitat de Sopron* (Sopron, 1887); — *Les Écrivains du comitat de Vas* (Kassa, 1890); — *Les Manuscrits et les incunables de la bibliothèque épiscopale de Kassa* (Budapest, 1891); — *Les Restes de l'église Saint-Laurent à Esztergom* (Esztergom, 1893); — *Quelques Souvenirs mythologiques à Esztergom* (Esztergom,

1893); — *Fouilles dans la région du lac Balaton* (Veszprém, 1895); — *Exemplaria duplicata bibliothecae centralis Archicoenobii O. S. B. de S. Monte Pannoniae* (1896); — *Brevis Historia archivi archi-abbatiae O. S. B. de Monte Pannoniae* (1896); — *Les Vestiges des communes romaines de Pannonie à Esztergom* (Budapest, 1899); — *Les Lettres de Nicolas Révai à Michel Paintner* (Budapest, 1899); — *Écriture et livre, autrefois et aujourd'hui* (Györ, 1899); — *Les Inscriptions des anciens héros magyars, dans les catacombes romaines* (1904).

— On annonçait dernièrement de Sydney la mort de M. James Inglis, qui fut successivement planteur d'indigo, négociant et journaliste. Il s'était fixé à Sydney en 1877, après avoir longtemps voyagé dans l'Hindoustan et la Nouvelle-Zélande. M. Inglis, qui écrivait ordinairement sous le pseudonyme de Maori, a publié : *Sport and Work on the Nepaul Frontier, Our Australian Cousins, Our New Zealand Cousins, Tent-Life in Tiger-Land*, ainsi qu'un volume, en partie autobiographique : *Our Ain Folks*, qui contient d'intéressants détails sur la vie en Écosse.

— On annonce encore la mort de MM. : le R. P. Jean Berthier, fondateur de l'École apostolique de Corps (1876), auteur d'un certain nombre d'ouvrages de théologie dogmatique, morale et ascétique, mort, âgé de 68 ans, à Grave (Hollande), où il dirigeait depuis 1898, une œuvre de vocations tardives préparatoires aux missions.; — Émile Chasles, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, fils de Philarete Chasles et neveu de Michel Chasles, mort à Tracy-sur-Mer, à la fin de septembre, à 87 ans, lequel avait publié divers ouvrages relatifs à l'enseignement des langues vivantes, notamment : *Cours complet d'anglais : devoirs anglais*; 1re *année* (Paris, 1886, in-12) et *la Langue anglaise enseignée par des images. Cours enfantin à l'usage des petites classes préparatoires des lycées et collèges* (Paris, 1887, in-8); — Léon-Charles Henry, directeur de *l'Avenir de Calais*, mort au milieu d'octobre; — Eugène Hepp, ancien secrétaire général du directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg, ancien sous-directeur des cultes, auteur des deux études : *Du Droit d'option des Alsaciens-Lorrains* (1872) et *l'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique*, mort à la fin d'octobre; — Lebret, professeur de philosophie au lycée de Niort, mort à Souché, près de Niort, le 4 octobre, à 53 ans; — l'abbé Le Monnier, curé de la paroisse de Saint-Ferdinand-des-Termes depuis 22 ans, qui avait publié une *Vie de saint François d'Assise*, mort à Paris, au commencement d'octobre, à 64 ans; — Georges Marty, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique et aux concerts du Conservatoire, compositeur de talent, qui laisse des œuvres musicales estimées, telles que : *Le Duc de Ferrare*, *Les Saisons* et *Daria*, drame lyrique qui fut représenté à l'Opéra, mort à Paris, le 11 octobre, à 48 ans; — Émile Maruéjouls, ancien ministre du commerce et des travaux publics, mort le 23 octobre, dans son château aveyronnais du Trioulou, lequel avait donné au *Temps* des «Variétés» sur les musées espagnols et publié un récit de voyage: *Agrigente et Girgenti, ou la Sicile ancienne et moderne*; *souvenirs et impressions d'un voyage fait en juin* 1857 (Paris, 1860, in-12); — Henri Oriol, rédacteur judiciare à *la Presse* et *la Patrie*, mort à Fontenay-sous-Bois, au milieu d'octobre; — Léon Oudinot, censeur au lycée Buffon, inspecteur d'Académie honoraire, mort à Paris, au milieu d'octobre; — Joseph Paget titulaire de la chaire de droit romain à la Faculté de droit de Toulouse et doyen honoraire de cette Faculté, mort à Toulouse, au commencement d'octobre, à 71 ans; — le comte de Palys, président de la classe d'archéologie de l'Association bretonne, qui a donné de nombreux articles à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Rennes, au commencement d'oc-

tobre, à l'âge de 72 ans; — Julien PANEL, administrateur en chef des colonies du Sénégal, ancien rédacteur à la *République française*, ancien secrétaire général de l'Association des journalistes républicains, mort à la fin de septembre; — Em. PRADIER, journaliste et romancier, connu sous le pseudonyme de Georges Pradel, mort au commencement d'octobre, à Zarzis (Tunisie), à 68 ans, lequel avait collaboré au *Nain jaune*, à la *Gazette de France* et au *Figaro*, et laisse un certain nombre de romans, tels que : *Le Compagnon de chaîne* (Paris, 1882, in-12); *La Fille du régicide* (Paris, 1885, in-12) ; *Nouvelle Couche. Le Marquisat Boulard* (Paris, 1885, in-12); — SEGUIN, secrétaire de la mairie de Rodez, qui fut pendant de longues années le correspondant du *Temps* dans l'Aveyron, mort à Rodez, au milieu d'octobre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. Julien ABEL, éditeur allemand, mort à Greifswald, le 20 septembre, à 53 ans; — Machado DE ASSIS, écrivain et poète brésilien, président de l'Académie de Rio-de-Janeiro, auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de poésies fort appréciées dans les pays de langue portugaise, notamment : *Memorias posthumas de Brar Cubas* (1881) et *Phalenas americanas*, mort dernièrement à Rio-de-Janeiro, à 69 ans; — Fernand BERGHMANS, d'origine belge, qui, s'étant fixé dans l'Amérique du Sud, était devenu inspecteur général d'éducation, puis chef du département topographique de la République argentine, mort dernièrement à Buenos Aires, à l'âge de 85 ans; — Dr C. A. BISCHOFF, professeur de chimie à l'École de chimie supérieure de Munich, mort en cette ville, le 18 octobre, à l'âge de 54 ans; — Bernard F. BUSSEY, journaliste anglais, qui fut pendant plus de quarante ans le rédacteur parlementaire de divers journaux tels que *The Standard* et *The Glasgow Herald*, mort à Londres, le 20 octobre; — Dr Cuthbert COLLINGWOOD, physiologiste, zoologiste, et botaniste anglais de réputation, auteur de nombreux mémoires publiés dans le *Transactions of the Linnaen Society* et de divers volumes, tels que : *Rambles of a Naturalist in the China Seas* et *Vision of the Creation*, mort dans le courant d'octobre; — Dr. Nicolaï GUNDOBIN, professeur de thérapeutique pour les maladies des enfants à l'École de médecine militaire de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 28 septembre, à 48 ans; — Charles HARRINGTON, professeur d'hygiène à l'Université Harvard de Cambridge, aux États-Unis, mort le 11 septembre, à Lynton, en Angleterre, à 53 ans; — Viktor Adamovitch ZUCHKEVITCH, professeur de droit romain et de droit commercial à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, au commencement d'octobre, à 41 ans ; — R. E. G. KIRK, agent du « Record-Office » de Londres, auteur de nombreux mémoires parus dans des revues archéologiques, de divers rapports pour la Commission des manuscrits et de quelques ouvrages, tels que : *Accounts of the Obedientions of Abingdon*, pour la « Camden Society, » mort à Londres au milieu d'octobre; — Frederick William LONGMAN, écrivain anglais, auteur de diverses études sur l'histoire de l'Allemagne, d'un livre sur le jeu d'échecs et d'un *German Pocket Dictionary* très estimé, mort le 20 octobre, à Londres, à 63 ans; — Mme Hedwige LUCZEWSKA, femme de lettres polonaise, auteur de poésies, morte dernièrement à Varsovie, à 68 ans; — Duncan MAC NAUGHTON, ornithologiste écossais estimé, l'un des membres les plus en vue de la « Pertshire Society of Natural Science », mort dernièrement, à 33 ans; — le Fr. MARUTHAS (dans le monde Liévin Leemans), qui a professé pendant de nombreuses années à l'Institut des Frères des écoles chrétiennes de Namur, mort à Grand-Bigard (Belgique), à un âge avancé; — Franz METSCH, ancien rédacteur en chef de l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig, mort au commencement d'octobre, à 75 ans; — Dr. James MOSER, privat-docent de

physique à l'Université de Vienne, mort dernièrement en cette ville; — — Dr. Wilhelm PABST, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Gotha, mort dernièrement en cette ville, à 53 ans; — Bomonji Byramji PATEL, écrivain parsi très connu dans l'Hindoustan, mort dernièrement à Bombay, à 59 ans, dont on doit citer surtout une *Vie de Firdusi*, une *Histoire de Perse* et une histoire de sa race, *Parsi Prakesh*, qui se trouve dans toutes les familles guèbres; — PEROJO, député espagnol, directeur du journal illustré le *Nuevo Mundo*, mort à Madrid, au milieu d'octobre; — Wilhelm REISS, explorateur et naturaliste allemand, ancien président de la Société de géographie de Berlin, mort accidentellement à Kœnitz, au commencement d'octobre, lequel, à la suite de voyages d'études accomplis en Amérique, a publié d'importants ouvrages tels que : *Das Todtenfeld von Ancon in Peru, ein Beitrag zur Kenntniss der Kultur und Industrie des Inca-Reiches* (Berlin, 1887, in-fol.) et *Reisen in Süd-Amerika*; *Lepidopteren, gesammelt auf einer Reise durch Colomba, Ecuador, Peru, Argentinien und Bolivien in den Jahren* 1868-1877 (Berlin, 1830, in-fol.); — Dr. Anton VON SCHOLZ, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et de langue hébraïque à l'Université de Wurzbourg, auteur d'ouvrages tels que : *Commentar über das Buch « Esther » mit seinen Zusaetzen und über « Susanna »* (Wurzbourg, 1892, in-8), *Zeit und Ort der Entstehung der Bücher des Alten Testamentes* (Wurzbourg, 1893, in-8), mort à la fin de septembre, à 79 ans; — Dr. Josef SCHREIBER, ancien professeur de climatologie à l'Université de Vienne, mort à Aussee, le 27 septembre, à 74 ans; — Nicolaï P. Pavlov SILVANSKIJ, professeur d'histoire à l'École polytechnique de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, au commencement d'octobre, à 39 ans; — Reginald Bosworth SMITH, érudit anglais, ancien professeur d' « Harrow School », mort dans sa résidence de Bingham's Melcombe, Dorsetshire, le 18 octobre, auquel on doit plusieurs volumes d'histoire, notamment : *Carthage and the Carthaginians* et *The Life of Lord Laurence*, ainsi qu'un volume d'histoire naturelle paru en 1906 : *Bird-Life and Bird-Lore*; — Karl WOLF, historien et géographe allemand, mort à Eisenach dernièrement, à 71 ans, lequel a publié plusieurs ouvrages tels que *Tabellen zur allgemeinen Geschichte zum Gabrauch für höhere Lehranstalten und zum Selbststudium* (Berlin, 1884, in-8), *Uebersicht zur vaterlaendischen Geschichte* (Berlin, 1884, in-8); — Dr. Adolf WÜLLNER, professeur de physique à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort en cette ville, au commencement d'octobre, à 73 ans, lequel se livrait principalement à des recherches expérimentales dont il publiait les résultats dans les *Annalen der Physik*, et qui est l'auteur de plusieurs ouvrages fort répandus, entre autres un *Lehrbuch der Physik* plusieurs fois réimprimé ; — Dr. Jacob ZUMSTEIN, professeur d'anatomie à l'Universtié allemande de Marbourg, mort en cette ville, à la fin de septembre.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 octobre, M. de Lasteyrie lit un mémoire sur l'Église de Saint-Philibert de Grandlieu, qui remonte à l'époque carolingienne. Les RR. PP. Janssen et Savignac rendent compte de la mission dont ils ont été chargés relativement à des fouilles en Arabie, fouilles extrêmement fructueuses. — Le 12, M. Maspero rend compte du résultat des travaux archéologiques en Égypte et en Nubie. — M. Merlin parle de la découverte faite en mer de statues de bronze et d'objets d'art antiques perdus en mer au large du cap Africa. — Le 16, M. Salomon Reinach montre la photographie d'une miniature extraite d'un manuscrit conservé au musée du Havre et illustré par Attavante, que ce manuscrit démontre avoir été l'élève de

Verocchio. — M. Clermont-Ganneau donne l'interprétation d'une inscription découverte récemment à Délos et qui prouve que le royaume minéen existait encore au deuxième siècle avant notre ère. — M. de Lastyrie continue la lecture de son mémoire sur l'église Saint-Philibert de Grandlieu.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 octobre M. Prosper Boutarel lit son travail sur « Une Minorité instructive », celle de Louis XIV, qui apprit auprès du cardinal Mazarin à connaître les hommes. — M. Chuquet lit un travail ayant trait aux Mémoires du général Griois.

Almanachs pour 1909. — Depuis vingt ans la Société bibliographique jette aux quatre coins du pays son *Almanach du Bon Français*, dans le but de moraliser et d'instruire, sans cesser d'être attachant. Plus que jamais il importe de faire pénétrer dans toutes les classes sociales et surtout dans le monde des travailleurs cette excellente publication qui fera souvent penser, comparer, et pourra exercer assez d'influence pour ramener dans la bonne voie des esprits égarés. Nous la recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'œuvres de toutes sortes. En distribuant l'*Almanach du Bon Français* dans ces intéressants milieux, ils peuvent accomplir beaucoup de bien à peu de frais. Voici les principaux articles qui le composent : *L'Aventure marocaine* (1 grav.).— *Comment le roi Henri rendait la justice.* — *Un Recul de deux siècles. L'Impôt sur le revenu.*— *La France se dépeuple.* — *La Vieille France militaire. Bataille de Marignan* (13-14 *septembre* 1515). — *La Perte du ballon dirigeable « Patrie »* (1 grav.). — *Appointements de députés.* — *L'Expulsion des Sœurs de l'Hôtel-Dieu* (1 grav.) — *Ce qu'une bureaucratie excessive coûte à la France.* — *Puissance des bonnes lectures.* — *Ministres... d'autrefois.* — *La Défaite annuelle.* — *Le Cardinal Richard* (1 grav.). — *Contre le mauvais journal.* — *L'Assassinat du roi de Portugal et du prince héritier* (1 grav.) — *Une Nouvelle Neutralité à l'école.* — *Le Transport « la Nive » échoué près de Casablanca.* — *La Tragédie de Vigneux et de Villeneuve-Saint-Georges* (1 grav.). — *A propos du Denier du culte.* — *Les Grèves en France en* 1906. — *Le Centenaire de Saint-Cyr* (1 grav.). — *Une Scène du tribunal révolutionnaire.* — *Le Miracle de Faverney* (24 *mai* 1608). L'*Almanach du Bon Français*, de format petit in-18, compte 72 pages. Les prix sont les suivants : l'exemplaire, 0 fr. 15 ; franco, 0 fr. 25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 francs ; franco, 13 fr. 50 ; le mille, 100 francs, port en sus (s'adresser au siége de la Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon, Paris, VII).

Parmi les almanachs qui tous les ans pululent, il n'en est pas qui puisse entrer vraiment en parallèle avec les deux almanachs édités par la librairie Hachette et qui s'appellent, l'un, tout simplement : *Almanach Hachette* ; l'autre, *Almanach du Drapeau*. Le premier, qui a aussi pour sous-titre : *Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique* (in-12 de 416-LXXXVIII p. — Prix : 1 fr. 50 broché et 2 francs cartonné) est illustré d'une quantité considérable de gravures et de cartes, en noir et même en couleurs. Quant aux articles qu'il renferme, ils sont aussi nombreux qu'instructifs et variés. Citons, entre autres : *Les Merveilles de Saturne, énigme du système solaire.* — — *La Terre mourra-t-elle de soif ?* — *Le Milieu marin, berceau de la vie.* — *Les Rêves, avant-coureurs des maladies.* — *Savoir se nourrir.* — *Les Révolutions en France.* — *Histoire de l'année (mai* 1907-*avril* 1908). — *Un An de luttes au Maroc.* — *Mandrin, l'histoire et la légende.* — *Une Maison de campagne bon marché pour chaque climat de la France.* — *Albert Durer.* — *Se tenir à table correctement.* — *L'Art de défendre sa fortune.* — *L'Avocat du*

locataire. — *Ce que tout Français doit savoir de la loi militaire*, etc. — L'*Almanach du Drapeau* (in-12 de 368-XXXII p., très amplement illustré de portrais, gravures et cartes. — Prix : 1 fr. 50 broché et 2 francs relié), que l'Académie française a couronné, est, son titre nous en avertit suffisamment, tout vibrant de patriotisme. Et ce patriotisme est prêché dans une page : *Paroles à retenir*, même par certains des puissants du jour dont les actes, qu'ils l'aient voulu ou non, ont assez tristement contribué à l'attiédir. Mais n'insistons pas, et notons quelques-uns des excellents articles que l'on trouve dans cet almanach : *Pas d'enfants, pas de soldats, pas de patrie.* — *Pas de marine, pas de commerce, pas de colonies.* — *Qu'est-ce qu'un soldat robuste?* — *Les Raids de l'Armée.* — *Le Canon de campagne allemand et le Canon de campagne français* (le nôtre serait supérieur à l'heure présente). — *La Guerre en auto.* — *La Femme et les obligations militaires.* — *Le Chien infirmier militaire* — *Sous-marins à roulettes.* — *Composition des escadres françaises.* — *Division de la France maritime.* — *Les Écoles de la marine militaire.* — *Répertoire complet des navires de la flotte.* — *La Menace des races* (le nègre, l'Asiatique le musulman). — *L'Appel sous les drapeaux des Arabes d'Algérie.* — *Les Maîtres du désert.* — *L'Exemple de la Suisse.* — *Français et Marocains.* — *Paris militaire.* — *La Chanson militaire* (avec musique notée). — *Pages de bravoure et de gaieté.* — *Les Faits militaires de l'année.*

Voici maintenant : l'*Almanach franciscain* (9e année, in-4 de 80 p., 0 fr. 50), qui se trouve à la librairie Veuve Poussielgue : lectures variées, édifiantes et fort intéressantes ; illustration abondante et tout à fait remarquable ; — L'*Almanach des Patronages* (10e année, gr. in-8 de 72 p., illustré, 0 fr. 50), revêtu de six approbations épiscopales et couronné par la Société nationale d'encouragement au bien ; — L'*Almanach de la France illustré* (33e année, in-8 de 106 p., illustré, 0 fr. 50); — L'*Almanach paroissial* (7e année, petit in-8 de 96 p., avec quelques grav., 0 fr. 40). qui se publie à Grenoble, 5, rue des Dauphins.

Toujours avec plaisir nous rappellerons à nos lecteurs l'existence des almanachs si connus qui se vendent rue de Furstenberg, 6, et à la librairie Desclée et de Brouwer, savoir : *Le Coin du feu* (in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); *Le Soldat* (in-12 de 64 p., avec grav., 0 fr. 25); — *Almanach du Laboureur et du Vigneron* (in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20) ; *Almanach de l'Atelier* in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20) ; *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 61 p., avec grav., 0 fr. 05). — Et de même nous n'aurons garde d'omettre ici les Almanachs de la Société de Saint-Augustin (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer) : *Almanach catholique de la France* (30e année, in-4 de 80 p., avec une grav. en couleurs et d'autres en noir, 0 fr. 50); — *Almanach des missions* (in-4 de 64 p., nombreuses grav. en noir et une superbe planche or et couleurs représentant l'Adoration des Mages, de Étienne Lochner, retable de la cathédrale de Cologne, 0 fr. 50); — *Almanach du Sacré-Cœur* (11e année, in-4 de 175 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., illustré, avec une planche en couleurs, souvenir du jubilé de Lourdes 1908, 0 fr. 50); — *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., illustré 0 fr. 50); — *Almanach de la Sainte-Famille* (in-8 de 78 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 94 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach pour tous* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); — *Almanach de la propagation de la foi* (21e année, in-16 de 64 p., illustré, 0 fr. 20); — *Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 20); — *Almanach de Saint-Antoine de Padoue* (in-16 de 94 p., 0 fr. 25); — *Almanach populaire* (in-32 de 64 p., illustré, 0 fr. 10).

— A la dernière heure nous arrivent trois almanachs de la maison Pierron de Nancy : 1° *Le Grand Almanach populaire illustré* (gr. in-8 de 352 p., avec de nombreuses grav., 1 fr. 50). Outre des renseignements généraux pour l'année 1909, on trouve dans cet almanach 54 notices biographiques (avec petits portraits) sur des personnages français et étrangers morts en 1908; une série de grands articles sur les faits les plus saillants de l'année qui va prendre fin et des histoires variées; enfin, beaucoup de recettes de cuisine et autres; — 2° *Le Grand Almanach de la Famille* (gr. in-8 de 84 p., illustré, avec une gravure hors texte coloriée, 0 fr. 50). Sujets variés; — 3° *Almanach Sans-Pareil* (petit in-4 de 80 p., illustré, 0 fr. 15).

— Presque au moment du bon à tirer, nous recevons les deux almanachs de la Bonne Presse : *Almanach du Pèlerin* (gr. in-8 de 126 p., illustré de nombreuses gravures en noir et en couleurs, 0 fr. 50) et *Mon Almanach* (15e année, in-12 de 96 p., illustré, 0 fr. 15). Tous deux sont aussi intéressants que parfaitement recommandables. Ils sont d'ailleurs si connus que nous n'avons pas à en dire davantage, nous bornant simplement à les signaler.

Paris. — Nous devons une mention à la brochure du P. W. Deviviers intitulée : *L'Existence de Dieu* (Paris, Casterman, s. d., in-8 de 53 p. — Prix : 0 fr. 25.) Le savant religieux auteur de la brochure en question n'a pas prétendu forger des armes nouvelles contre la négation et le doute, ces deux grands adversaires de Dieu. Il a repris les anciennes preuves : affirmation explicite ou implicite de l'existence de Dieu, spectacle du monde visible, perfection et ordre du monde, contradictions et conséquences funestes de l'athéisme, croyance de l'élite du genre humain. Il a traité son sujet avec sa profonde connaissance de la théologie traditionnelle, et des besoins actuels de l'âme humaine. C'est un « Amen » de plus au Credo. Souhaitons que cet Amen soit redit par beaucoup de lecteurs, les uns croyants et mieux éclairés par ces lignes, les autres incroyants d'abord et convertis à la suite de cette étude.

— De la *Bibliothèque des conférences*, nous signalerons les nos 24, 25, 26, 27, 28, portant les titres suivants : *L'Église, explication archéologique et liturgique*; — *L'Autel et les objets du culte, explication liturgique*; — *Les Cérémonies de la Messe, explication liturgique au catéchisme de persévérance*; *Les Cérémonies de la Messe et la Passion de Jésus-Christ, explication liturgique destinée aux catéchismes*; — *Les Cérémonies de la Messe expliquées aux enfants, avec indication des prières à réciter*, par un professeur de liturgie (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 5 brochures in-18 de 22 et de 24 p.). — Ces conférences destinées à être présentées avec des projections, facilitent la tâche de ceux qui doivent instruire, et retiennent l'attention de ceux qui doivent apprendre. Elles continuent heureusement l'œuvre de l'apostolat par conférences avec projections, si opportunément entreprises par la Maison de la Bonne-Presse. Il n'y a pas lieu d'analyser longuement le plan de ces divers entretiens. Ils sont d'ailleurs destinés à expliquer seulement les vues mises sous les yeux de l'auditoire. L'auteur, du reste, aussi compétent comme liturgiste qu'éclairé comme théologien, a su présenter son travail d'une façon claire, concise, pratique. Il intéressera et fera du bien : c'était son ambition, ce sera sa récompense.

— Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, a joué un rôle assez important dans l'histoire de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle pour que les documents qui le concernent ne nous laissent pas indifférents. M. Léopold Delisle, grâce à une charte de la Bibliothèque de Rouen, longtemps consi-

dérée comme perdue, nous fait connaître *le Sceau de Guillaume le Maréchal*, dont il usait en l'an 1198 (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXIX. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1908, in-8 de 6 p., avec 1 pl. en photot.) et qui est semblable à un sceau conservé aux Archives nationales et appendu à un acte de 1204.

— Du *Bibliographe moderne* (1907, n° 6), notre distingué collaborateur M. Max Prinet a extrait une étude sur le *Portrait d'une comtesse de Brienne miniature du commencement du* XVIe *siècle* (Besançon, imp. Jacquin, 1908, in-8 de 11 p., avec reproduction). Ce portrait, exposé avec beaucoup d'autres, à la Bibliothèque nationale, au printemps de 1907, était attribué par le catalogue à une « dame de la famille Paynel. » Or, M. Prinet fait plus que de contester cette attribution; il en démontre l'inexactitude, principalement par l'examen détaillé des deux écus figurant au bas de la miniature et des deux personnages (saint Gilles et saint Antoine) placés derrière la dame. Mais surgit aussitôt une difficulté: le portrait est-il celui de Gillette de Coëtivy, contesse de Brienne, ou celui de sa fille, Charlotte d'Estouteville, également comtesse de Brienne? L'âge étant naturellement fort différent, M. Prinet est amené à des considérations et à des observations sagaces et parfois amusantes; mais il ne conclut pas, et pour cause, — la mère et la fille lui paraissant avoir des chances à peu près égales.

— Ce qu'on appelle aujourd'hui, d'un terme courant, les sciences occultes ou l'occultisme, est l'objet de nombreuses publications prétentieuses et vides de faits, de sorte que le public est en droit de se défier de ce qui est annoncé sous un semblable titre. Mais il n'en est pas de même de la brochure de M. Florian-Parmentier : *La Sorcellerie devant les temps modernes*, (Paris, Gastein-Serge, s. d., 1908, (petit in-8 de 74 p. — Prix : 1 fr. 75). — Dans un cadre aussi étroit, ce ne peut être une étude de documentation avec références aux textes : c'est un essai d'explication. Une première partie est consacrée à « la Sorcellerie vers le XVIe siècle. » C'est un résumé historique; la seconde partie « la Sorcellerie devant les temps modernes » est une exposition de ce qui, dans les observations modernes, explique certaines particularités, étranges mais réelles, de l'ancienne sorcellerie, hullucinations, actions de plantes, pommades et philtres, érotisme, suggestion (et aussi supercheries), effet de forces encore obscures de la nature, télépathie, etc. « Les folies de la sorcellerie, dit l'auteur, n'ont-elles pas leur équivalent aujourd'hui dans les folies du spiritisme? » M. Florian-Parmentier termine en parlant de l'envoûtement d'après les expériences d'un savant estimé, M. de Rochas (?) Le lecteur pourra n'en pas croire autant que l'auteur; mais, quoique trop résumée, sa brochure est une étude sérieuse de ces questions.

— La Maison de la Bonne Presse nous envoie trois jolis volumes de l'écrivain si connu qui signe Pierre l'Ermite, savoir : *L'Emprise* (gr. in-8 sur 2 colonnes, de 180 p., illustrations de H. Rousseau); — *La Grande Amie* (gr. in-8 sur 2 colonnes, de 164 p., illustrations de Damblans); — *La Brisure* (gr. in-8 de 112 p., illustrations de H. Rousseau). Les deux premiers ont déjà fait dans d'autres éditions, l'objet de comptes rendus (Voir *Polybibtion* de janvier 1904, t. C, p. 6-7, pour *l'Emprise* et décembre de la même année, t. CI, p. 498, pour *la Grande Amie*. Ces deux ouvrages, très recommandables, peuvent être lus par tout le monde. Ce qui caractérise la présente édition, tirée sur beau papier et fort gracieusement illustrée, c'est son prix d'extraordinaire bon marché : 1 franc le volume. — Quant au troisième : *La Brisure*, il sera examiné en temps utile.

— Avec empressement nous signalons aux maîtresses de maison le joli

volume que vient de publier la librairie Delagrave sous le titre : *Recettes de cuisine pratique*, par Mme G. Schéfer, inspectrice de l'enseignement professionnel de la ville de Paris, et Mlle H. François, directrice du cours normal d'enseignement ménager de la même ville (in-18 de 351 p., avec de nombreuses figures dans le texte. — Prix : 3 francs). L'ensemble se présente sous une forme simple et claire; une table alphabétique, commode pour les recherches, et une table des matières complètent le volume. Le prospectus qui l'accompagne nous assure que « toutes les recettes ont été expérimentées avant d'être rédigées; la quantité des aliments et des condiments a été dosée exactement; par conséquent elles peuvent et même doivent être appliquées d'une manière intégrale. » Voilà qui est absolu. Il n'est possible de contredire, s'il y a lieu, qu'après vérification par les faits. Voulez-vous savoir combien il entre de recettes dans le volume? Pas moins de 1202 : avec cela on peut varier ses menus !

Anjou. — On ne saurait trop féliciter les érudits provinciaux qui entreprennent, chacun de son côté, de faire connaître aux touristes, dont le nombre sans cesse va croissant, les beautés naturelles ou artistiques et les curiosités historiques, archéologiques ou autres de leur pays natal. Ce n'est pas seulement rendre un véritable service aux voyageurs; c'est également fournir aux Français de nouveaux motifs de mieux connaître le sol de leur patrie, c'est-à-dire d'en être plus épris et plus fiers. Telle est précisément, à notre avis, la conclusion qui se dégagera, pour le lecteur aussi bien que pour le touriste, de l'examen du « Guide historique illustré » consacré par MM. P. et L. Calendini et R. Buquin à *La Flèche et ses environs* (La Flèche, Thibault, in-12 de xviii-234 p., avec cartes et grav.). Chacun sait de quelle réputation méritée jouit le val du Loir, et quels agréables coups d'œil offrent aux promeneurs les bords de cette paisible rivière, serpentant doucement dans une étroite vallée, au pied de coteaux rocheux très souvent aménagés pour abriter des récoltes, ou même parfois des hommes. Les auteurs de ce « guide » en ont fait, dans leurs sept premiers chapitres,— le 8e et dernier est consacré aux principaux personnages originaires de la contrée — une excellente description depuis Le Lude jusqu'à Durtal, prenant comme centre de leurs excursions, — qu'ils prolongent jusqu'à Sablé, dans la vallée de la Sarthe, et jusqu'à Baugé, — la ville même de La Flèche. De jolies illustrations au trait, dues à la plume du Dr Buquin, agrémentent le texte et souvent le confirment, et contribuent à rendre très coquet aux yeux le petit volume de *La Flèche et ses environs*. Vraiment la vallée du Loir a de la chance: après le guide du Bas-Vendômois signé de M. Hallopeau, voici un ouvrage qui en est la suite, et qui précise les informations contenues dans le *Guide de la vallée du Loir* de M. Thiolier. Que d'autres parties de notre pays demeurent moins étudiées ! Puissent-elles susciter bientôt autant de travaux et d'aussi bons travaux que le joli val du Loir !

Dauphiné. — L'*Annuaire des touristes du Dauphiné* est un titre vraiment trop modeste — nous allions dire trop banal — pour cette luxueuse et attachante publication, qui renferme en effet d'utiles travaux sur la région alpine. Le trente-troisième volume (1907) de la collection vient de paraître (Grenoble, imp. Allier frères, 1908, in-8 de 233 p., illustré de 11 planches). Là ont trouvé place les récits d'excursions ou études qui suivent : *Le Rateau* (*première traversée* : 17 *juillet* 1907), par M. H, Scott Tucker (p. 71-78, avec 3 pl.); — *La Combe de Vaunoire*, par M. S. Chabert (p 79-93, avec 2 pl. reproduisant 4 vues); — *Les Écrins de la Meije*, par MM. R.-E. Osborne et W. Lawson; trad. par M. Henri Ferrand (p. 95-102, avec 4 pl.); — *Barre*

Blanche et Crête de Vera Pervoz par M. L. Reynier (p. 103-105); — *Le Col de la Traversette et le Col Agnel*, par M. H. Ferrand (p. 107-128, avec 2 pl.); — *Études récentes sur les glaciers du Dauphiné* (1903-1907), communication faite le 28 juillet 1908 au IXe congrès international de géographie de Genève par M. Charles Jacob (p. 129-139);— *La Domestication du cheval... hydraulique*, par M. Ernest Chabrand (p. 141-160, avec 1 pl.). Il convient aussi de mentionner la *Chronique de la Société* (p. 7-49) et une *Chronique alpine* (p. 51-70), où l'on peut recueillir quantité de renseignements et d'indications et de signaler aux amateurs une *Biographie alpine* très détaillée.

Franche-Comté. — M. Julien Feuvrier, archiviste de la ville de Dole, a fait au 3e congrès préhistorique de France, tenu à Autun l'an dernier, une curieuse communication sur *les Murées du Grand-Mont, territoire de Dole et d'Authume (Jura)*, qu'il a fait tirer à part du volume publié à l'occasion de ce congrès (Le Mans, imp. Monnoyer, 1908, in-8 de 6 p., avec fig). L'auteur décrit d'abord ces « murées », qu'il convient de ne pas confondre avec des « murgers ». Dans l'enceinte de ces murées bordant plusieurs combes du Grand-Mont, il a trouvé divers tumulus qu'il a fouillés; trois seulement ont fourni des résultats : des ossements humains, un bracelet en lignite et une fibule en bronze avec disque, sans ressort, « appartenant évidemment à l'époque hallstattienne ». M. Feuvrier pense qu'il convient d'attribuer « les murées ceignant ces combes à une peuplade du premier âge du fer, qui aurait habité ces dépressions. »

— Au Congrès de l'Association franc-comtoise, qui s'est réuni à Belfort le 1er août 1907, le même M. Julien Feuvrier a donné lecture d'un travail intitulé : *Belfortains et Dolois en* 1790 (Belfort, imp. Devillers, 1908, in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*, mentionné ici dans notre dernière livraison). Intéressant chapitre de l'histoire des fédérations dans l'est de la France, où l'on voit figurer au premier plan Claude-François de Malet, personnage devenu célèbre depuis par ses deux conspirations contre Napoléon, dont la dernière, qui faillit réussir (1812), lui coûta la vie. C'est, en somme, le récit des rapports très cordiaux noués entre Dolois et Belfortains principalement, en ces premiers temps de la Révolution.

— Également au Congrès de l'Association franc-comtoise, M. Feuvrier a communiqué un billet, reproduit en fac-similé (tirage à part de 2 p. petit in-8) de Louis Gollut, vicomte-mayeur de Dole, écrit à l'occasion de l'envoi d'un messager à Salins, qui venait de repousser les bandes lorraines, lesquelles à l'instigation d'Henri IV, après s'être emparées du bailliage d'Amont, avaient tenté de surprendre la ville (mars 1595).

— Signalons une plaquette de M. Amédée Deprat composée de dix-sept gracieuses poésies : *Nouveaux Sonnets à nos petites-filles, Dédette et Lili* (Besançon, Dodivers, 1908, in-12 de 25 p.). Dans son treizième sonnet le poète nous dit qu'il aime Victor Hugo et qu'il en fait son dieu. Heureusement pour lui, il n'a pas l'air du tout — et nous l'en félicitons — d'imiter ce dieu dans « l'art d'être grand'père » : il adore ses petites-filles, mais pas d'une façon aveugle : c'est le bon moyen d'éviter d'en faire des Georges et des Jeanne.

Gévaudan. — M. Léopold Delisle a été assez heureux pour retrouver dans la succession de M. de Rozière un précieux manuscrit des archives de la Lozère, que ce savant avait emprunté pour en publier le texte et qu'à sa mort l'on avait considéré comme perdu. A dire vrai, le texte des *Miracles de Saint-Privat* que contenait ce volume et sur lequel l'éminent adminis-

trateur honoraire de la Bibliothèque nationale avait appelé l'attention dès 1862 dans la *Revue des Sociétés savantes* n'était pas complètement inconnu, puisqu'en 1898 un modeste curé de province, M. l'abbé Pourcher, l'avait imprimé sur ses propres presses. Mais cette édition, compacte, sans notes, sans Introduction, d'une lecture fatigante, est en outre une rareté bibliographique. Et M. Delisle montre par quelques exemples quel intérêt offre l'ouvrage pour l'histoire du XIe-XIIe siècle, et combien il serait utile de donner une édition critique de ce *Manuscrit de la cathédrale de Mende perdu et retrouvé. Les Miracles de Saint-Privat* (Extrait du *Journal des savants*, octobre 1908, Paris, Impr. nationale, 1908, in-4, paginé 505-512). — Une remarque — d'une importance secondaire d'ailleurs — que n'a point faite le savant membre de l'Institut : ce qu'il cite de la relation p. 507-508 est en vers rimés et dans un mètre assez fréquent dans les documents liturgiques médiévaux :

Multa et magna nimium
Privati miracula
Que sunt in ore omnium
Memoranda per secula.

Limousin. — Les collections de M. G. Clément-Simon au château de Bach, dans la Corrèze, contiennent bien des documents précieux ou curieux et leur possesseur y trouve ample matière à des travaux qui l'ont mis dans les premiers rangs parmi nos meilleurs érudits de province. En voici un nouvel exemple avec une *Notice de quelques manuscrits d'une bibliothèque limousine*, dont les lecteurs du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* ont eu la primeur (Tiré à part, Brive, imp. Roche, s. d., in-8 de 101 p.). Voici d'abord un volume de sermons et un recueil de traités divers provenant de Pierre de la Cipière, ou de Limoges, célèbre prédicateur du XIIIe siècle, mort en 1306. Voici ensuite le fameux manuscrit de chansons des troubadours, dit de Chasteuil-Gallaup, que l'on croyait perdu et qui a fait l'objet de discussions et de suppositions multiples chez les romanistes. Deux livres de raison d'un homme d'affaires limousin (1356-1359, 1366-1376) offrent plus d'un trait qui permet de caractériser l'état du pays pendant les guerres des Anglais, les exactions de ces derniers, la misère du peuple, les conditions économiques. Dans un recueil du XVe siècle contenant diverses œuvres en prose et en vers, M. Clément-Simon a trouvé notamment un texte de l'Hommage de Pierre de Nesson à la glorieuse Vierge Marie qui offre avec les imprimés des différences parfois notables. Le dernier manuscrit sur lequel l'auteur appelle notre attention est un petit traité du blason, rédigé un peu avant 1477 par Clément Primault pour Jacques II d'Armagnac. Souhaitons que M. Clément-Simon continue à nous faire profiter des richesses de sa bibliothèque et des trésors de son érudition.

Nivernais. — Dans notre livraison d'avril 1907 (t. CIX, p. 330-332) nous avons rendu un compte assez détaillé du recueil que M. Millien a formé des *Chants et chansons populaires* de sa province. Il n'y a pas lieu de revenir sur ce sujet, sinon pour dire que l'auteur vient de publier (chez Leroux, à Paris, 1908,) le second volume, mais non le dernier, de cette collection. Comme précédemment, ce sont généralement des chansons connues déjà par les recueils des autres provinces et M. Millien ne ménage pas ses propres variantes ; mais, comme précédemment, les chansons ont le mérite d'être accompagnées de leurs mélodies notées. Le présent volume est consacré aux chansons anecdotiques, c'est-à-dire sujets imaginaires ou romanesques, guerre et garnison, petites aventures, etc.

Normandie. — Dans la *Semaine religieuse de Rouen*, M. le chanoine Favé publie une notice sur un de ses compatroites, l'abbé Guiot. Dès ses premières années de sacerdoce, M. Guiot, encore vicaire à Candé, avait composé un supplément au Dictionnaire de Moréri, consacré aux célébrités normandes; cet ouvrage, qui n'a jamais été imprimé, est conservé à la Bibliothèque de Rouen. En 1770, le jeune érudit entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Victor, à Paris , et devint bientôt bibliothécaire de son abbaye. La Révolution le trouva prieur-curé à Corbeil; il y prêta le serment constitutionnel, mais ne tarda pas à se rétracter, car son nom ne figure pas sur la liste des prêtres constitutionnels qui abdiquèrent leurs fonctions en 1793. Successivement curé en Seine-et-Oise et vicaire à Paris, il remit au curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet le pied de saint Victor que conservaient les victorins et qui est maintenant vénéré à Saint-Nicolas. En 1806, il fut nommé curé de Bourg-la-Reine, où il mourut l'année suivante, ayant réparé de son mieux les faiblesses dont il n'avait pas su se défendre entièrement aux heures difficiles.

Alsace. — La ville de Colmar a décidé la publication de documents tirés de ses archives, dépôt qui, suivant une appréciation de 1867, compte au nombre des plus riches et des plus importants de la France. Le premier fascicule vient de paraître sous le titre : *Veröffentlichungen aus dem Stadtarchiv zu Colmar*, par M. E. Waldner, archiviste (Colmar, 1907, in-8 de 177 p.). Ce fascicule contient : 1° une histoire de ce dépôt d'archives; 2° d'importants extraits des délibérations et ordonnances du Conseil de Colmar, de 1362 à 1432; 3° une étude originale sur l'affaire des dix villes libres impériales d'Alsace après la paix de Munster.

— Une récente donation faite à la bibliothèque du grand séminaire de Strasbourg a donné l'occasion à M. J. Gass de publier sous le titre : *Alte Bücher und Papiere aus dem Clarissenkloster Alspach* (Strasbourg, Le Roux, 1907, in-12 de 68 p.) toutes sortes de renseignements intéressants sur la vie liturgique de ce monastère, ainsi qu'une notice biographique sur Déicole de Ligurtz, bénédictin de Murbach, auteur de trois des livres liturgiques décrits dans cet ouvrage.

— Signalons simplement comme un de ces ouvrages à tendance chauvine, où la vérité historique est mise à une rude épreuve, l'ouvrage de M. Tschamber, instituteur de Huningue : *Der deutsch-französische Krieg von 1674-1675* (Huningue, Weber, 1906, in-8 de 268 p.).

Italie. — Sous le titre de : *Capitoli angioini sul diritto di sigillo della cancelleria regia per la Sicilia, posteriori al* 1272, M. Giuseppe La Mantia vient de publier dans l'*Archivio storico siciliano* (32e année, fasc. III-IV), et a fait tirer à part (Palermo, scuola tip. « Boccone del Povero », 1907, gr. in-8 de 36 p.) un tarif du droit de sceau établi en la chancellerie du royaume de Sicile, pour l'usage de la Sicile insulaire, antérieurement au 1er septembre 1340, et, à ce que l'éditeur conclut de quelques particularités historiques auxquelles le texte semble faire allusion, peu après 1272. Ce document, conservé aux Archives d'État, à Palerme, méritait d'être publié non seulement en raison de l'énumération minutieuse qu'il donne de toutes sortes de lettres de chancellerie, mais surtout pour ce qu'il fait connaître de la hiérarchie administrative, des circonscriptions et des offices qui existaient en Sicile à cette époque.

Indo-Chine. — Abstraction faite des États-Unis, on peut dire que l'exploration spéléologique des continents autres que l'Europe débute à peine. Voici cependant une partie de l'Asie où ont déjà été faites certaines

recherches intéressances, et sur laquelle nous commençons d'être documentés : le Laos. Grâce à un ancien membre de la mission Pavie, M. Paul Macey, administrateur de la province du Cammon, les principales curiosités spéléologiques de cette partie du Laos sont maintenant connues, en particulier la perte de la Sê Bang-Faï, longue de plus de 4.000 mètres. Si un certain nombre d'autres pertes (celles du Nam Kadinh, du Houei Thong) demeurent encore inexplorées, il n'en faut pas moins savoir très grand gré à M. Paul Macey d'avoir exécuté des recherches fécondes dans le pays qu'il administre, puis d'en avoir publié les résultats *(Cours d'eau souterrains du Laos. Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de Spéléologie*, n° 52, juin 1908. Paris, au siège de la Société, in-8 de 27 p., avec 7 fig.). Puisse ce consciencieux explorateur poursuivre ses recherches dans les nombreuses grottes et cavernes à une seule issue du Cammon, et en reconnaître les pertes jusqu à présent inexplorées ! Puisse son exemple lui susciter des imitateurs dans d'autres parties de l'Indo-Chine !

Publications nouvelles. — *La Bible des fidèles. La Lettre et l'esprit. Le Saint Évangile de Jésus-Christ selon saint Mathieu, selon saint Marc, selon saint Luc et selon saint Jean*, commentaire par l'abbé C.-E. Bouvier (petit in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Livre d'Amos*, par J. Touzard (in-16, Bloud. — *Les Théories de M. Loisy. Exposé et critique*, par M. Lepin (in-12, Beauchesne). — *Histoire du dogme de la Rédemption*, par H.-E. Oxenham) in-16, Bloud). — *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par J. Grimal (in-18, Beauchesne). — *La Dédicace des églises*, par J. Baudot (in-16, Bloud). — *Le Pallium*, par J. Baudot (in-12, Bloud). — *Œuvres oratoires du Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus*, t. II (in-8, Beauchesne). — *Le Guide des nerveux et des scrupuleux (vade-mecum de tous ceux qui souffrent)*, par le R. P. F.-V. Raymond (in-18, Beauchesne). — *Notions sur les religions de l'Inde. Le Védisme*, par L. de la Vallée Poussin (in-12, Bloud). — *Cours de philosophie positive*, par A. Comte. T. IV (petit in-8, Schleicher). — *Insuffisance des philosophes de l'intuition*, par C. Piat (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Espèces et variétés, leur naissance par mutation*, par H. de Vries; trad. de l'anglais par L. Blaringhem (in-8 cartonné, Alcan). — *Le Cœur humain et les Lois de la psychologie positive*, par A. Baumann (in-16, Perrin). — *Psycho-physiologie de la douleur*, par I. Ioteyko et M. Stefanowska (in-8, Alcan). — *Les Idées morales de Chateaubriand*, par M. Souriau (in-12, Bloud). — *F. de la Mennais. Pensées*, 1819-1826, avec une Introd. et des notes par C. Maréchal (in-16, Bloud). — *Les Idées morales de Lamartine*, par J. des Cognets (in-12, Bloud). — *Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de Blaise Pascal*, avec documents complémentaires, Introductions et notes par L. Brunschvicg et P. Boutroux (3 vol. in-8, Hachette). — *L'Adolescence, études de psychologie et de pédagogie*, par G. Compayré (in-16, Alcan). — *Notre Œuvre d'éducatrices*, par Une religieuse des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (in-18, Beauchesne). — *La Femme de foyer, éducation ménagère des jeunes filles*, par A. Piffault (in-18, Delagrave). — *Études sociales et politiques (Cercle Joseph de Maistre)*. Première année. Février-mars 1907 (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Démocratie, patrie et humanité*, par J. Giroud (in-16, Alcan). — *L'Art de placer et gérer sa fortune*, nouvelle édition refondue, par P. Leroy-Beaulieu (in-18, Delagrave). — *Pourquoi et comment on fraude le fisc*, par C. Lescœur (in-16, Bloud). — *Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par L. André (in-16, Alcan), — *La Question sociale au* XVIIIe *siècle*, par A. Lecocq

(in-12, Bloud). — *Régime du travail*, par L. Garriguet (2 vol. in-16, Bloud). — *Le Travail sociologique. La Méthode*, par P. Méline (in-12, Bloud). — *Syndicalisme révolutionnaire et syndicalisme réformiste*, par F. Challaye (in-16, Alcan). — *Les Trusts et les syndicats de producteurs*, par J. Chastin (in-8, Alcan). — *L'Origine de la vie*, par J.-M. Pergamé (in-8, Schleicher). — *Les Synesthésies*, par H. Laures (in-16, Bloud). — *La Pathologie de l'attention*, par N. Vashide et R. Meunier (in-16, Bloud). — *Les Hallucinations télépathiques*, par N. Vaschide (in-16, Bloud). — *Les Préjugés sur la folie*, par la princesse Lubomirska (in-16, Bloud). — *Le Spiritisme dans ses rapports avec la folie*, par le Dr M. Viollet (in-16, Bloud). — *L'Audition morbide*, par le Dr A. Marie (in-16, Bloud). — *La Ferrure de course du galopeur et du trotteur au haras et à l'entraînement*, par E. Curot (gr. in-8, Laveur).— *Le Cheval de demi-sang. Races françaises*, par A. Gallier (in-18, Laveur). — *Hadyn*, par M. Brenet (petit in-8, Alcan). — *Nouvelles Études sur l'histoire de l'art*, par E. Michel (in-16, Hachette). — *Etymologisches Wörterbuch der französischen sprache*, von G. Körting (gr. in-8, Pderborn, F. Schöningh). — *La Divine Comédie*, de Dante Alighieri; trad., et commentée par A. Méliot (in-8, Garnier). — *Rêves païens*, par C. Psycha (in-8, Paris, imp. de Vaugirard). — *Les Détours du cœur*, par P. Bourget (in-16, Plon-Nourrit). — *Illusion masculine*, par J. de la Brète (in-16, Plon-Nourrit). — *Terre d'Oc*. par E. Pouvillon (in-16, Plon-Nourrit). — *La Romance de Jocondie*, par M. Alanic. 2e éd. (in-16, Plon-Nourrit). — *Monsieur Gendron va au peuple*, par R. Thiry (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ile des Pingouins*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *Au Cœur de la vie*, par P. Coulevain (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Camp-Volantes de la Riviera*, par G. Réval (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Barbier Gracchus, épisode de la Terreur lyonnaise*, par J. Drault (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Fronts têtus, contes du pays d'Arvor*, par S. Davaugour (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Clo*, par S. Bodève (in-18, Jouve). — *Le Parasite*, par A. Conan-Doyle; trad. par A. Savine et Georges-Michel (in-18, Stock). — *Le Chat Maltais*, par R. Kipling; trad. de L. Fabulet et A. Austin-Jackson (in-18, Mercure de France). — *Timandra, courtisane d'Athènes*, par le comte P. d'Abbes (in-16, Ambert). — *La Brisure*, par Pierre l'Ermite (gr. in-8, Maison de la Bonne-Presse). — *Le Moulin du Grand-Bé*, par R. Manoir (in-12, Maison de la Bonne-Presse). — *Le Patrimoine*, par M. de Vienne (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Huguenette, la fille de l'imagier*, par G. Thierry (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Troubadours. Leurs vies, leurs œuvres, leur influence*, par J. Anglade (in-18, Colin). — *Le* XVIIe *Siècle par les textes. Morceaux choisis*, par G. Pellissier (petit in-8, Delagrave). — *L'Art de dire et le Théâtre*, par L. Brémont (in-18, Delagrave). — *Le Roman sentimental avant « l'Astrée »*, par G. Reynier (in-8, Colin). — *Études sur la littérature française*, par R. Doumic, 6e série (in-16, Perrin). — *L'Évolution du roman en Allemagne au* XIXe *siècle*, par L. Pineau (in-16, Hachette). — *En Marge du « Temps »*, par H. Roujon (in-16, Hachette). — *Nos Femmes de lettres*, par P. Flat (in-16, Perrin). — *Les Contes de Canterbury*, par G. Chaucer; trad. par T. Bahans, J. Banchet, C. Bastide, P. Berger, L. Bourgogne, etc. (gr. in-8, Alcan). — *Obres catalanes*, d'en M. Mila y Fontanals (in-18, Barcelona, G. Gili). — *Nos Frères de Bohême. Le Vieil Alsacien chez les Tchèques*, par J. et F. Régamey (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Impressions et souvenirs. Terre Sainte*, par M. Daire (in-8 carré, Beauchesne). — *L'Avenir du christianisme. Le Passé chrétien. Vie et pensée*, par A. Dufourcq. II et III. *Époque syncrétiste. Histoire de la fondation*

de l'Église. La Révolution religieuse; *le Christianisme primitif* (2 vol. in-16, Bloud). — *L'Église naissante et le Catholicisme*, par P. Batiffol (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Innocent III*, *le concile de Latran et la réforme de l'Église*, par A. Luchaire (in-16, Hachette). — *Les Croisades*, par A. Fortin (in-12, Bloud). — *I Fioretti. Les Petites Fleurs de la vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ. Saint François d'Assise*; trad., Introd. et notes d'A. Goffin (in-12, Bloud). — *Le Comité de salut public*, par M. Navarre (in-12, Bloud). — *Récits des temps révolutionnaires, d'après des documents inédits*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Les Relations diplomatiques de la France et de la Turquie au* XVIIIe *siècle*, par L. Rousseau. T. Ier (1700-1716) (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Saint-Domingue* (1629-1789). *La Société et la vie créoles sous l'ancien régime*, par P. de Vaissière (in-8, Perrin). — *Une Compagnie française dans l'empire du Maroc au* XVIIe *siècle*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone). — *L'Éveil d'un monde. L'Œuvre de la France en Afrique occidentale*, par L. Hubert (in-16, Alcan). — *Documents pour l'histoire de la Révolution en Savoie. Procès-verbaux de l'Assemblée générale des Allobroges. Procès-verbaux de la Commission provisoire d'administration des Allobroges*, par F. Vermale et S.-C. Blanchoz. T. Ier (in-8, Alcan). — *Le Modernisme et les bases de la foi*, par le chanoine Beaurredon (in-8, Savaète). — *L'Église et la Pensée (esquisse d'une théorie nouvelle)*, par J. Serre (in-16, Vitte). — *Histoire de l'Inquisition en France*, par T. de Cauzons. I. *Les Origines de l'Inquisition* (in-8, Bloud). — *Les Assemblées du clergé et le Protestantisme*, par I. Bourlon (in-12, Bloud). — *Les Assemblées du clergé et le Jansénisme*, par I. Bourlon (in-8, Bloud). — *Histoire du catholicisme en Angleterre*, par G. Planque (in-12, Bloud). — *Le Haut Commandement des armées allemandes en* 1870, *(d'après des documents allemands)*, par le lieutenant-colonel Rousset (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Monuments nationaux en Allemagne*, par E. Poiré (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Repos de Saint-Marc. Histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments*, par Ruskin; trad. de l'anglais par J. Johnston (in-16, Hachette). — *Les Roumains*, par J. Caterly. T. Ier (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *Causeries franco-canadiennes. Ier entretien*, par A. Savaète (in-8, Savaète). — *Voix canadiennes. Vers l'abîme* (in-8, Savaète). — *La Intervención francesa en México, según el archivo del mariscal Bazaine*. Quinta parte, publ. por G. Garcia (petit in-8, México, Vda. Bouret). — *Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven* (1818-1819), publiés, avec une Introduction, une conclusion et des notes, par J. Hanoteau (in-8, Plon-Nourrit). — *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, 1843-1859, publiée par L. Schemann (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Les Convertis d'hier, François Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans, Paul Bourget, Ferdinand Brunetière*, par A. Crosnier (in-16, Beauchesne). — *Jean-Jacques Rousseau. De Genève à l'Hermitage* (1712-1757), par L. Ducros (gr. in-8, Fontemoing). — *Pages choisies de Taine*, avec une Introduction, des notices et des notes par V. Giraud (in-16, Hachette). — *Religions, mœurs et légendes*, par A. Van Gennep (in-18, Mercure de France). — *Bibliographie du temps de Napoléon, comprenant l'histoire des États-Unis*, par F. M. Kircheisen. T. I (in-8, Champion).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani ; Marius Sepet.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e)

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ETRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain (*fin*).

Paul Allard : Sidoine Appollinaire, préfet de Rome.

A. de Boislisle, de l'Institut : La Désertion du cardinal de Bouillon (premier article).

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV (*fin*).

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802 (*fin*).

MÉLANGES. — **Maurice Besnier** : L'Œuvre historique de Gaston Boissier.

E. Vacandard : Le Cartulaire de Notre-Dame de Prouille et l'Albigéisme languedocien aux XIIe et XIIIe siècles.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus (*suite*).

L. du Sommerard et **A. Vogt** : Correspondance.

Goldsilber (**E.-A.**) : Courrier allemand (*fin*).

F. Cabrol : Courrier anglais.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Antiquité. Origines chrétiennes ; II. Moyen âge ; III Renaissance. Réforme.

Table des matières du tome LXXXIV.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-HUITIÈME. — CXIII^e DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

BURN et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Société belge de librairie (OSCAR SCHEPENS & Cie), 16, rue Treurenberg.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE et Cie, éditeurs pontificaux piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

José RUIZ y C^a (LIBRERIA GUTENBERG). 13, plaza Santa Ana.

MONTREAL

ALPHONSE LECLAIRE, directeur de la *Revue canadienne*, 290, rue de l'Université.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PETERSBOURG, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1908

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1908

I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par M. VISENOT (p. 481-515).

II. — BEAUX-ARTS, par M. ANDRÉ PÉRATÉ (p. 515-521).

III. — COMPTES-RENDUS.

Théologie. — A. VILLARD : L'Incarnation d'après saint Thomas d'Aquin (p. 521). — P. CAGIN : L'Eucholoqie latine étudiée dans la tradition de ses formulaires et de ses formules (p. 521).

Sciences et Arts. — M. BEAUFRÉION : L'Enseignement ménager (p. 524). — L. DURAND : La Caisse rurale, la Caisse ouvrière (p. 525). — E. MOREL et H.-L.-A. BLANCHON : Notions élémentaires d'agriculture (p. 526). — DUCOMET : Pathologie végétale. Maladies parasitaires. Champignons. Bactéries (p. 526).

Littérature. — M. GRIVEAU : Histoires d'art (p. 527). — E. PILON : Muses et bourgeoises de jadis (p. 528). — H. LAVEDAN : Bon an, mal an (p. 529).

Histoire. — CH.-V. LANGLOIS : Les Papiers de Guillaume de Nogaret et de Guillaume de Plaisians au Trésor des chartes (p. 530). — A. REBELLIAU : La Compagnie secrète du Saint-Sacrement. *Lettres du groupe parisien au groupe marseillais, 1639-1662* (p. 530). — H. BREMOND : La Provence mystique au XVIIe siècle (p. 531). — A. ASSIER : Notre-Dame de Chartres (p. 532). — J. DUFOUR : Le Livre rouge du chapitre métropolitain des Sainte-Marie d'Auch (p. 533). — CH. WAGNER : Par la loi, vers la liberté (p. 534). — P. CLERGET : La Suisse au XXe siècle. *Etude économique et sociale* (p. 535). — LA VIRUVILLE : Essai de psychologie japonaise. La Race des dieux (p. 536). — L. AUBERT : Américains et Japonais (p. 536). — Ctesse J. DE CASTELLANE : Souvenirs de la Duchesse DE DINO (p. 537).

IV. — BULLETIN. — J.-B. FERRERES : Los Esponsales y el matrimonio según la novisima disciplina. *Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ne Temere »* (p. 538). — C^al GENNARI : Le Décret « Ne Temere » sur les fiançailles et le mariage (p. 538). — L. CHOUPIN : Les fiançailles et le mariage. Discipline actuelle (p. 539). — B. EMONET : Les Devoirs du jeune homme (p. 539). — A. SAVINE et F. BOURNAND : Le 9 thermidor, d'après les documents d'archives et les Mémoires (p. 539). — Mme M.-TH. EMILE OLLIVIER : Valentine de Lamartine (p. 540). — A. OPISSO : Semblanzas políticas del siglo XIX (p. 541).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Sardou, Luchaire, Mme Vincens, M. Ditte, etc... NOTA. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Nouvelles : Paris. France.

VI. — TABLE METHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VII. — TABLE ALPHABETIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VIII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. — *Les Chefs-d'œuvre des grands maîtres.* Nouvelle série. Notices de CH. MOREAU-VAUTHIER. Paris, Hachette, s. d. (1909), in-folio non paginé contenant 60 planches hors texte. Cartonné toile pleine, tr. dorées, 35 fr.— 2. *Fantin-Latour, sa vie et ses amitiés, lettres inédites et Souvenirs personnels*, par ADOLPHE JULLIEN. Paris, Laveur, 1909, in-4 de VIII-215 p., contenant 53 reproductions d'œuvres du maître tirées à part, 6 autographes, et 22 illustrations dans le texte. Broché, 25 fr. — 3. *Michel-Ange. L'Œuvre du maître. Peinture, sculpture, architecture.* Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de 178 p., illustré de 169 gr. Relié toile, fers spéciaux, 7 fr. 50; reliure amateur, 10 fr.— 4. *La Jeunesse du roi Louis-Philippe, d'après les portraits et les tableaux conservés au Musée Condé*, par F.-A. GRUYER. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 carré de 270 p., contenant 28 planches hors texte. Broché 20 fr.; relié, 30 fr. — 5. *L'Espagne et le Portugal illustrés*, par P. JOUSSET. Paris, Larousse, s. d. (1909), gr. in-4 de II-374 p., orné de 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir, 19 planches et 772 photographies. Broché, 22 fr. ; relié fers spéciaux, 28 fr. — 6. *La Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique*, par le commandant LENFANT. Paris, Hachette, 1909, grand in-8 de X-278 p., contenant 115 illustrations et une carte en couleurs. Broché, 12 fr, ; relié, 17 fr. — 7. *Plus près du Pôle*, par R.-E. PEARY. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de XVI-314 p., illustré de 28 gr. et d'une carte hors texte. Broché, 12 fr.; relié, 19 fr. — 8. *Terre Sainte, impressions et souvenirs*, par M. DAIRE. Paris, Beauchesne, 1908, in-8 de 488 p., illustré de nombreuses photogr. Broché, couverture en couleurs, 8 fr. — 9. *La Chasse au météore. Le Pilote du Danube* par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1909), 2 volumes in-12 de 364 et 347 p., illustré. Broché, 6 fr. ; et gr. in-8 de 236-235 p., avec de nombreuses illustrations de Georges Roux et planches en chromotyp. Broché, 9 fr.; cart. toile, plaque spéciale, tr. dorées, 12 fr. ; relié, 14 fr. — 10. *Jud Allan, roi des « Lads »*, par PAUL D'IVOI. Paris, Boivin, s. d. (1909), gr. in-8 de 480 p., illustré de 95 gr. dans le texte et de 8 compos. tirées en couleurs d'après les dessins de Bombled. Broché, 10 fr.; relié toile, plaque or et couleurs, tr. dorées, 12 fr.; relié demi-chagrin, 16 fr. — 11. *La Sarcelle bleue*, par RENÉ BAZIN. Tours, Mame, s. d. (1909), petit in-folio de 235 p., illustr. de G. Dutriac. Broché, 9 fr.; reliure bradel fantaisie, 12 fr. — 12. *Camarades de bord*, par WALTER CHRISTMAS; trad. par le Dr J. DE CHRISTMAS, du roman danois « *Peder Most* ». Paris, Hetzel, s. d. (1909), gr. in-8 de 272 p., avec 25 illustrations hors texte de L. Benett. Broché, 7 fr.; cart, toile, plaque spéciale, tr. dorées, 10 fr.; relié, 11 fr. — 13. *Le Trésor de la Montagne d'Azur*, par EMILIO SALGARI; trad. de J. FARGEAU. Paris, Delagrave, s. d. (1909), gr. in-8 de 301 p., illustré par R. Giffey. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 8 fr. — 14. *L'Année terrible. Les Derniers Coups de feu (l'Armée de la Loire)*, par JULES MAZÉ. Tours, Mame, s. d. (1909), petit in-folio de 320 p., orné de 55 grav. Broché, couverture en couleurs, 7 fr.; relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 9 fr. — 15. *Le Moucheron de Bonaparte* (1795-1805), par JULES CHANCEL. Paris, Delagrave, s. d. (1909), gr. in-8 de 240 p., illustr. de R. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 7 fr. 50. — 16. *Le Roman de l'ouvrière*, par CARLES DE VITIS. Tours, Mame, s. d. (1909), in-4 de 398 p., illustr. de Zier. Broché, couverture chromo, 5 fr. 75; relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. 50. — 17. *L'Enclos des cerisiers*, par GEORGES DE LYS. Tours, Mame, s. d. (1909), in-4 de 275 p., illustr. de G. Dutriac. Broché, couverture chromo, 3 fr. 50; cartonnage fantaisie, tr. dorées, 7 fr. — 18. *Fabliaux et contes du moyen âge*, avec Introduction par L. TARSOT. Paris, Laurens, s. d. (1909), in-4 de IV-118 p., illustré en noir et en couleurs par A. Robida. Broché, couverture en couleurs, 6 fr.; relié, 9 fr. — 19. *L'Histoire de France dans ses monuments. Scènes et vestiges du temps passé*, par LOUIS TARSOT et AMÉDÉE MOULINS. Paris, Laurens,

s. d. (1909), gr. in-8 de III-203 p., illustré de 72 grav. Broché, 4 fr.; relié, 5 fr. — 20. *La Grève des animaux, histoire vraie* inventée par GABRIEL GALLAND. Tours, Mame, s. d. (1909), in-4 de 141 p., illustr. de A. Vimar. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 21. *Nouvelles Histoires sur de vieux proverbes*, par G. FRAIPONT. Paris, Laurens, s. d. (1909), in-8 de 103 p., illustré de 103 grav, en noir dans le texte et de 4 planches en couleurs par l'auteur. Broché, couverture en couleurs, 2 fr. 50; relié, 3 fr. 50. — 22. *Histoire d'une famille de cerfs*, par SOLANGE PELLAT. Paris, Delagrave, s. d. (1909), gr. in-8 de 191 p. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 3 fr. 50. — 23. *La Dernière des Spartiates* (1821), par GEORGES-GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de 323 p., nombr. illustr. Broché 2 fr.; relié, 3 fr. — 24. *Quentin Durward*, par WALTER SCOTT; adaptation de M. GUÉCHOT, d'après la trad. de Defaucompret. Paris, Colin, 1909, in-18 de II-260 p., illustr. de Robida; broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 25. *Les Vacances de Riquet et de Madeleine*, par P.-J. STAHL et DE WAILLY. Paris, Hetzel, s. d. (1909), in-16 de 130 p., avec dessins de L. Frœlich. Broché, 1 fr. 60; cartonné toile, sujet en couleurs, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année* 1908. Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XV-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année* 1908. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr.— 3. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*. 88e année. Paris, 14, rue Drouot, 1908, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 4. *Saint Nicolas, journal illustré pour garçons et filles*. T. XXIX. Paris, Delagrave, 1908, in-4 de 1040-IV p., relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 15 fr. — 5. *Revue Mame, année* 1907-1908. Tours, Mame, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 236 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 6. *Mon Journal*, 1907-1908, recueil hebdomadaire illustré de grav. en couleurs et en noir pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1908, gr. in-8 de 787 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.— 7. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*. 47e année. Paris, Henri Gautier, 1907-1908, in-4 de 843 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *La Semaine de Suzette*. 3e année, 2e semestre, et 4e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (1er août 1907-30 juillet 1908), 2 vol. in-4 de 434 et 418 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 9. *Jouons à l'histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français*. Paris, Boivin, s. d., album gr. in-4, texte de G. MONTORGUEIL, illustré par JOB de 30 aquarelles reproduites en chromotypo. Relié toile, monté sur onglets, plaques couleurs, tr. dorées, 9 fr. — 10. *Les Petites Misères de la vie des animaux*, par BENJAMIN RABIER, album de 50 pl. en couleurs. Paris, Garnier, s. d. (1908), in-4 oblong. Relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 7 fr. 50. — 11. *Buster Brown, son chien Tiger et leurs aventures*, par R.-F. OUTEAULT, album in-4 de 30 grandes planches en couleurs. Paris, Hachette, s. d. (1909). Cartonné dos toile, couverture en couleurs, 5 fr. — 12. *Sam et Sap, aventures surprenantes d'un petit nègre et de son singe*; texte et dessins en couleurs de ROSE CANDIDE, album gr. in-8 de 31 p. Paris, Delagrave, s. d. (1909). Cartonné, couverture en couleurs, 3 fr. 90. — 13. *Étranges et surprenantes Aventures de Jumbo Crusoé*; texte de J. JACQUIN, dessins en couleurs et en noir de E.-H. THOMPSON. Paris, Hachette, s. d. (1909), album in-4 de 28 p. Cartonné, couverture en couleurs, 3 fr. 50. — 14. *Fables enfantines, d'après Ésope et La Fontaine*, illustrées par PERCY BILLINGHURST. Tours, Mame, s. d. (1909), album in-4 de 48 p., grav. en couleurs et en noir. Cartonné dos toile, couverture chromo, 3 fr. — 15. *Grosses Bêtes et Petits Enfants*, nombr. planches en couleurs et en plusieurs teintes, par G. LHUER, A. VIMAR et GUIDO. Tours, Mame, s. d., album in-4 de 56 p. Cartonné, couverture chromo, 3 fr. — 16. *Le Rosier du petit frère*; texte par UN PAPA (P.-J. STAHL et J. LERMONT), dessins de A. LALAUZE, album gr. in-8 de 44 p. Paris, Hetzel, s. d. Bradel, 2 fr.; cartonné, 4 fr. — 17. *Les Coloriages* de CECIL ALDIN. *Le Livre de la ferme*, album in-4, planches en couleurs et en noir. Paris, Hachette, s. d. (1909). Cartonné, 1 fr. 50. — 18. *Les Coloriages* de CECIL ALDIN. *Le Livre de la basse-cour*, album in-4, planches en couleurs et en noir. Paris, Hachette, s. d. (1909). Cartonné, 1 fr. 50. — 19. *Les*

Coloriages de CECIL ALDIN. *Chiens et Chats*, album in-4, planches en couleurs et en noir. Paris, Hachette, s. d. (1909). Cartonné, 1 fr. 50. — 20. *Les Leçons de choses du petit coloriste. Les Animaux de la ferme*, par A. VIMAR, album gr. in-8, planches en couleurs et en noir. Paris, Laurens, s. d. (1909). Cartonné, couverture en couleurs, 1 fr. 25. — 21. *Les Leçons de choses du petit coloriste. Premières Fleurs*, par GEORGE AURIOL, album gr. in-8, planches en couleurs et en noir. Paris, Laurens, s. d. (1909). Cartonné, couverture en couleurs, 1 fr. 25.

III — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1909. Brochés, couverture chromo, 3 fr. 20; relié, percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 1. *La Comtesse Rose*, par STANLEY WEYMAN; adapté de l'anglais par KEROSEN, illustr. de P. Grenier, 223 p. — 2. *Mademoiselle Cécile*, par GEORGES BEAUME, illustr. de G. Dutriac, 224 p.

IV. — Nouvelle Collection pour la jeunesse, publiée par la maison Hachette, 1909. Vol. in-8 jésus, à 3 fr.. Brochés; reliés, 6 fr. — 1. *Rita la Gitane*, par H. DE CHARLIEU, illustré de 48 grav. d'après Ed. Zier, 291 p. — 2. *Fleur des ruines*, par A. DOURLIAC, illustré de 32 grav. par G. Dutriac, 263 p. — 3. *Cambriole*, par PIERRE MAEL, illustré de 48 grav. par Ed. Zier, 287 p.

VI.— Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1909. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Fée d'aujourd'hui*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, illustré de 40 vignettes de Dutriac, 269 p. — 2. *La Cousine Gudule*, par Mlle G. DU PLANTY, illustré de 50 grav. par E. Zier, 303 p.

VI. — La Petite Bibliothèque, publiée par la maison A. Colin, 1909. Vol. petit in-8. Brochés, 1 fr. 50; reliés toile, fers spéciaux, 2 fr. 10. — 1. La *Maison de Molière et des Grands Classiques*, par FRÉDÉRIC LOLIÉE, illustré de 61 grav., 159 p. — 2. *Les Métiers et leur histoire*, par A. PARMENTIER, illustré de 130 grav., 143 p. — 3. *Les Métamorphoses de la matière*, par HENRI COUPIN, illustré de 98 grav., II-155 p

I. — 1. — On n'a pas oublié l'enthousiasme qui accueillit, ces années dernières, la publication par la librairie Hachette des *Chefs-d'œuvre des grands maîtres*. Jamais encore d'aussi parfaites reproductions des plus célèbres tableaux n'avaient été offertes aux artistes et aux amateurs. Raphaël et Léonard, Titien et Véronèse, Rembrandt, Rubens et Watteau revivaient en ces gravures d'une fidélité, d'une couleur incomparables, et nous songions aux merveilles plus surprenantes encore qui pourraient se réaliser avec les peintures des grands artistes modernes. C'est chose faite. La nouvelle série qui nous est présentée atteint certainement la perfection de la gravure en noir. Les procédés spéciaux d'héliogravure appliqués par la librairie Hachette à sa publication de haut luxe des collections royales de Buckingham et de Windsor ont donné ici, dans la reproduction des paysages tout particulièrement, des résultats extraordinaires, et l'on se demande par quelles mystérieuses combinaisons un album, ou plutôt un livre in-folio contenant soixante de ces grandes héliogravures, sans parler d'un texte imprimé avec tous les raffinements possibles, encadrements, lettres ornées et portraits en médaillon des soixante artistes, peut n'être pas réservé à la table des seuls millionnaires. Cet album ne prétend tout d'abord qu'à enchanter nos regards. Aussi bien aucun ordre, ni chronologique ni logique, n'a été suivi dans l'arrangement des planches. Elles se suivent au hasard, si l'on veut, ou plutôt dans une variété

délicieuse qui nous vaut, à chaque feuillet tourné, une nouvelle surprise. Après les *Conscrits* de Dagnan, voici le *Portrait de théâtre* de Besnard, puis le *Matin* de Dupré; à un portrait de Raeburn en succède un autre de La Gandara; Whistler, Corot, Burne-Jones, Bastien-Lepage sont voisins de Claude Monet et de Géricault. Il faut que l'on puisse ouvrir le volume et l'ouvrir encore pour s'arrêter à l'image qui évoquera un long rêve. Aussi bien M. Moreau-Vauthier, le directeur de la publication, et l'auteur des notices si précises et souvent si éloquentes qui accompagnent chaque tableau, s'est-il astreint à choisir l'œuvre maîtresse de chaque artiste, ou, si l'on préfère, son œuvre la plus célèbre. Ce sera donc la *Madame Récamier* de David, la *Source* d'Ingres, le *Radeau de la Méduse* de Géricault, la *Vague* de Courbet, l'*Enfance de Sainte-Geneviève* de Puvis de Chavannes; ce seront encore une *Chasse au faucon* de Fromentin, une *Danseuse* de Degas, des *Baisers d'enfants* de Carrière, une *Venise* de Ziem, des *Bords de l'Allier* du vieux maître Harpignies. Rien n'est plus réjouissant, et c'est la vie même de l'art du dix-neuvième siècle, que de passer de l'œuvre jadis célèbre d'un classique impénitent à la vision hardie d'un romantique ou d'un impressionniste. A la vérité, ces derniers ne sont pas légion, et nous regrettons un peu l'absence de Manet, auprès de Claude Monet et de Lisley, représentés par leurs chefs-d'œuvre; nous aurions sacrifié peut-être, pour reproduire quelque toile du réaliste qui soulève encore aujourd'hui tant de colères (oh ! nous ne réclamons point *l'Olympia*, bien que nous ayons rencontré tout là-bas certaine *Brune au miroir*, de M. Caro-Delvaille, qui nous inquiète un peu), nous aurions sacrifié des compositions de tout repos, telles que le *Bonaparte franchissant le Saint-Bernard*, de Paul Delaroche, ou la *Marseillaise*, de Pils. Mais nous aurions eu tort, et plus d'un amateur, sans doute, eût réclamé avec insistance ses morceaux favoris; et ne faut-il pas avouer d'ailleurs que des compositions pitoyables à notre goût, comme les *Illusions perdues* de Gleyre, demeurent caractéristiques d'une époque et d'une mode? Ce que l'on admirera sans réserve dans ces merveilleuses gravures, ce sont les paysages. La fraîcheur du matin émane vraiment du ciel et des eaux de Jules Dupré, tandis que les chauds rayons du soir palpitent au travers des frondaisons sombres de Théodore Rousseau, et qu'une brume de tristesse enveloppe le vaisseau-fantôme de Turner; on a peine à comprendre que les moindres nuances de la lumière et toutes les variétés d'un même ton puissent se traduire, dans la *Venise* de Ziem, avec une fidélité pareille. Une innovation que l'on goûtera fort consiste en des cadres mobiles, de ton vert olive, qui peuvent à volonté se superposer aux gravures, et en font délicieusement valoir la chaleur et le velouté.

2. — Le récit d'une existence probe et consciencieuse entre toutes,

doucement échauffée par l'intimité de la famille, et brillamment illuminée par le rayon de l'art, voilà ce que M. Adolphe Jullien a entrepris de nous offrir dans un beau et charmant livre: *Fantin-Latour, sa vie et ses amitiés, lettres inédites et souvenirs personnels.* Un éditeur artiste, M. Lucien Laveur, qui nous donnait l'an dernier l'étincelant volume de M. Dayot sur la peinture anglaise, a voulu élever au peintre excellent, dont la mort toute récente fut un deuil pour l'art français, le monument définitif et véritable, celui qui demeure et propage une mémoire glorieuse dans le lointain avenir. Nul, mieux que M. Adolphe Jullien, l'ami de la première heure, le critique musical célèbre et le biographe classique, peut-on dire, de Wagner et de Berlioz, n'était désigné pour nous parler du peintre le plus passionné de musique, du graveur dont les plus belles lithographies sont une apothéose du drame wagnérien. Son texte est une sorte de causerie familière qui suit pas à pas l'artiste dans les menus détails de sa paisible existence, nous révèle ses soucis, ses joies, ses projets, à l'aide d'une correspondance où rien n'est apprêté, ni artificiel. La typographie de ce livre, dont l'exécution matérielle a été confiée aux presses de Philippe Renouard, est vraiment superbe. Quant à l'illustration, elle donne, en 59 photogravures d'une fidélité parfaite, tout l'œuvre peint du maître — exception faite des petites études et des tableaux de fleurs — et l'essentiel de son œuvre gravé. Voici les grandes compositions, l'*Hommage à Delacroix*, l'*Atelier de Manet*, le *Coin de table*, *Autour du piano*, où il a groupé les admirables portraits de ses amis, peintres, poètes et musiciens, puis ces intérieurs de famille si graves et affectueux, d'une couleur sobre et lumineuse pourtant, et ces lithographies où revivent les meilleures traditions du *Faust* et surtout du *Hamlet* de Delacroix, mais avec un éclat encore inconnu des tons blancs et des tons noirs. Il ne faut pas oublier la série si amusante et curieuse des caricatures, reproduites dans le texte auprès de l'image des tableaux qu'elles visent; ce n'est pas un des moindres enseignements de ce livre que cette critique plaisante, à la française ou à l'anglaise, d'aussi nobles compositions. Et, pour les historiens à venir, un catalogue très complet des tableaux à l'huile et pastels envoyés par Fantin-Latour aux Salons de Paris termine très utilement ce remarquable volume.

3. — L'an dernier c'était tout Dûrer que nous offrait la nouvelle collection des Classiques de l'art; cette année, c'est tout *Michel-Ange*, peinture, sculpture, architecture, en 169 reproductions d'une admirable fidélité. Le temps est passé des doléances sur la pauvreté de notre librairie d'art; nous n'avons plus rien à envier aux pays d'outre-Manche ni d'outre-Rhin, et c'est, plus qu'à toute autre peut-être, à la librairie Hachette que nous devons ce bel élan de publications popu-

laires aussi bien que somptueuses. Celle-ci est tout à la fois l'un et l'autre, populaire par son prix minime, par le tour éloquent et précis des notices qui nous renseignent sur la vie et l'œuvre du maître incomparable, somptueuse par l'impeccable exécution des photogravures qui reproduisent morceau par morceau, détail par détail, tout ce que l'on connaît de Michel-Ange, y compris même les œuvres douteuses. Quelle joie, pour ceux qui reviennent de Florence et de Rome, de raviver leurs plus beaux souvenirs en feuilletant ce magnifique album, en y découvrant, d'une figure à l'autre, tout le génie de la Sixtine ou de la chapelle des Médicis! Qui pourrait se vanter de connaître sans en rien oublier ce poème immense de la Sixtine? Le voici tout entier. Et vous qui n'avez pas eu le bonheur de contempler de vos yeux, sous la douce lumière du ciel italien, les œuvres les plus saisissantes qu'ait imaginées le génie d'un artiste, instruisez-vous dans ce livre, méditez-en longuement chaque image; évoquez, auprès de nos productions d'art si prétentieuses et vides, le monde de désir, de passion, de lamentation, de prière, qui a surgi sous les pinceaux de Michel-Ange aux voûtes du Vatican.

4. — Notre curiosité, qui commence à épuiser le dix-septième et le dix-huitième siècle, ne s'est guère attachée jusqu'ici, dans l'immense dix-neuvième siècle, qu'à la période du premier Empire. Cependant les quelques beaux volumes publiés en ces dernières années sur la Restauration et la monarchie de Juillet ont laissé soupçonner à quel point cette époque si décriée était intéressante même pour les artistes, et il ne serait point surprenant que le public mondain se prît de goût, quelque jour, pour le règne bourgeois de Louis-Philippe. Les remaniements si heureusement entrepris et continués par les conservateurs du Musée de Versailles vont, nous dit-on, nous offrir au printemps prochain une galerie de portraits et de souvenirs de 1830 à 1848 qui sera féconde en surprises. Le nouveau livre que nous donne la librairie Hachette sur *la Jeunesse du roi Louis-Philippe, d'après les portraits et les tableaux conservés au Musée Condé*, ne peut donc être que le bienvenu. Il a été composé, nous n'avons pas besoin de dire avec quelle érudition, par le savant conservateur du Musée de Chantilly, l'ami du feu duc d'Aumale et son collègue à l'Académie des beaux-arts, M. Anatole Gruyer. Après avoir, en de magnifiques ouvrages que connaissent les bibliophiles non moins que les historiens d'art, décrit les précieuses collections de tableaux du Musée Condé, M.Gruyer a entrepris de commenter historiquement une des plus riches et des plus complètes séries de ces tableaux. Dans les dessins de Carmontelle, les peintures de Reynolds, de Duplessis, de Carle et d'Horace Vernet, du baron Gérard, de Winterhalter, dans les délicieuses miniatures de Cosway et d'Augustin, nous pouvons suivre, grâce à des pages

qui sont un fidèle miroir des moindres événements, toute la première partie de l'existence du roi Louis-Philippe, depuis sa naissance jusqu'à son mariage. Le voici duc de Valois dans son enfance, duc de Chartres dans son adolescence, duc d'Orléans, enfin, au milieu des épreuves sans nombre que lui imposèrent sa mise hors la loi et ses longues pérégrinations à travers le monde. Les images fidèlement reproduites nous font passer du berceau et de la salle d'étude du prince, sous l'égide du « gouverneur » Mme de Genlis, aux fêtes, aux rendez-vous de chasse; et voici la Révolution, les batailles de Valmy, de Jemmapes, la Terreur, l'exil, le séjour en Suisse, en Norvège, en Suède, la réconciliation avec Monsieur, le mariage à Naples, la rentrée en France, toute une phase bien peu connue, en somme, de l'histoire de notre pays. Et le souvenir du duc d'Aumale, du grand patriote toujours ami de la France, plane au-dessus de ces pages émues consacrées à la gloire de son père. Tout cela, grâce aux soins assidus des éditeurs, à un texte magnifiquement imprimé, à des photogravures infiniment délicates, compose un livre d'histoire et d'art qui a sa place assurée au rayon d'honneur des bibliothèques sérieuses.

5. — M. P. Jousset, à qui nous devons déjà, sans parler d'une géographie générale illustrée, les descriptions admirablement illustrées de l'Allemagne et de l'Italie, vient de publier un intéressant volume sur la péninsule ibérique. S'inspirant du même principe que dans ses précédents ouvrages, il s'est efforcé de donner simultanément, par la carte, par le texte et par l'image, la vision des pays qu'il décrit, et dont il entend ne pas étudier uniquement l'aspect physique, mais encore et surtout la géographie humaine. Aussi, « sur la trame des montagnes et des fleuves que constitue la description du sol », s'applique-t-il à « détacher en relief comme une fresque vive, les groupements humains avec les traits qui les signalent à notre intérêt : la description du Guadalquivir appelle celle de Cordoue, l'art arabe dont cette ville fut un foyer; Séville évoque des processions fameuses, l'élevage et les courses de tauraux, etc. » — Ce passage de l'Avant-propos de M. P. Jousset méritait d'être cité, car il indique ce qui fait le principal mérite du texte de *l'Espagne et le Portugal illustrés* : la définition exacte des rapports intimes existant entre le sol et l'homme, de cette solidarité étroite qui, par une réaction mutuelle, caractérise et explique à la fois l'habitant d'un pays et la terre d'où il tire sa subsistance. Mais ce mérite n'est pas le seul qui rende le texte de M. P. Jousset recommandable à nos yeux. On y trouve aussi une protestation fortement motivée contre de fâcheuses légendes, contre celle, par exemple, qui tend à voir dans toute la population musulmane de l'Espagne une population policée, et à confondre les Arabes avec les Maures barbares et à demi-sauvages. Ajoutons que l'illustration

est digne de celle de *l'Allemagne* et de *l'Italie*, qu'elle renferme des documents qu'on n'avait pas encore publiés, — tel le tombeau du Cid à San Pedro de Cardeña, près de Burgos, — et que même la cartographie, quoique un peu sacrifiée, comme toujours, contient un intéressant document, une jolie carte d'une partie de la Sierra Nevada d'après les données du Dr Bide et les relevés du colonel Prudent. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire de *l'Espagne et le Portugal illustrés* un très beau livre d'étrennes.

6.— Le commandant Lenfant est un des explorateurs africains dont la France est le plus justement fière. Son étude des chutes et des rapides de Boussa, son voyage de la côte de golfe de Guinée au bassin fermé du Tchad par le Niger, la Bénoué et le Toubouri en ont, depuis un certain nombre d'années déjà, fait un des pionniers dont l'œuvre géographique a été la plus fructueuse; sa récente mission dans le nœud orographique de Yadé augmentera encore la reconnaissance que lui doivent géographes et coloniaux. Personne, en effet, avant la dernière exploration du commandant Lenfant, ne soupçonnait l'existence, sur la frontière du Cameroun allemand et du Congo français, de ce massif granitique, duquel sortent les eaux qui vont rejoindre le golfe de Guinée par l'intermédiaire de la Bénoué-Niger ou à travers les territoires du Cameroun, celles qui, par la Sangha et d'autres tributaires de rive droite, grossissent le puissant Congo, celles enfin qui s'écoulent dans la plaine du Chari par les deux Logone et par l'Ouhame. Non content d'avoir ainsi ajouté à ce que nous savions de la géographie physique du continent noir, le commandant Lenfant a accru notre connaissance de son ethnographie en décrivant les nombreuses populations établies aux alentours du massif de Yadé, « plus de vingt races différentes recevant la vie de ce bloc granitique imposant et majestueux »; il a insisté sur les ressources économiques de la contrée, a montré quelle utilisation il était possible de tirer de ses productions, a indiqué l'existence de ruisseaux coupés de chutes susceptibles de fournir de la force à des moulins ou à des scieries; il a enfin signalé le fonctionnement, parmi les populations indigènes, d'une sorte de franc-maçonnerie ayant son idiome propre, l'association des Labis. Ce n'est là qu'une partie de ce qu'expose le commandant Lenfant dans son nouvel ouvrage : *La Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique*; il y raconte aussi, de la manière la plus sobre, les principaux épisodes de son voyage même, en reportant sur ses collaborateurs tout le mérite du succès, et en oubliant que, si ses compagnons ont si bien rempli leur tâche, au chef revient la responsabilité de la direction d'une mission et le soin d'assigner à chacun son rôle. Mais M. Lenfant est et a toujours été un modeste; et en cela réside précisément un des charmes de ce livre, où sont racontées avec tant de

simplicité des explorations mémorables. Avec la même simplicité, en appendice, le chef de la mission résume les principaux résultats d'un voyage dont il faut espérer qu'une publication spéciale fera connaître un peu plus tard toute l'œuvre scientifique. Une belle carte en couleur à l'échelle du 1/2.000.000e et de nombreuses illustrations complètent cette publication, qui fait un réel honneur à son auteur et à la science française.

7. — Le nom du commandant Robert E. Peary est depuis longtemps connu de tous ceux qui s'intéressent aux expéditions arctiques; tous savent avec quelle audace et quelle persévérance, depuis 1892, ce vaillant explorateur poursuit ses voyages au nord du continent américain. Combien considérables sont les résultats qu'il a obtenus ! Non content d'avoir naguère reconnu les rivages septentrionaux de la « Terre Verte » des anciens navigateurs, ce hardi marin veut arracher au Pôle nord son secret et planter au 90° de latitude septentrionale le pavillon américain; parvenu en 1902 jusque par 84° 17' au N. de la Terre de Grant, il s'est, en 1906, après avoir pénétré sur le *Roosevelt* jusqu'au Cap Union, avancé en traîneau jusqu'à 87° 06' lat., en plein Océan arctique, détenant ainsi, après Nansen, après Cagni, ce que l'on appelle « le record du pôle ». Comment le commandant Peary est parvenu à une telle latitude, grâce à quels efforts d'énergique volonté et d'inlassable ténacité, lui-même l'a raconté de manière vraiment intéressante dans le volume intitulé : *Plus près du Pôle*. Il s'excuse, dans un court Avant-propos, de n'avoir pas donné à son récit la forme achevée dont il l'eût orné s'il n'avait pas eu à préparer une nouvelle expédition; une telle excuse est inutile, car le livre se lit sans fatigue, sans effort, et même avec grand plaisir. De belles illustrations accompagnent le texte, l'agrémentent et l'éclairent même parfois ; elles permettent de mieux comprendre les difficultés qu'a dû vaincre le commandant Peary dans le passé, celles avec lesquelles il se trouve de nouveau aux prises, dans sa tentative finale pour atteindre, sous les auspices du « Club arctique Peary », le Pôle nord, et clore ainsi une épopée dont l'histoire s'étend sur trois siècle entiers.

8. — Depuis plusieurs mois, les relations de voyages en Terre Sainte vont se multipliant; les unes décrivent les différentes étapes parcourues par des voyageurs isolés, les autres celles que firent en Palestine des pèlerinages collectifs, pour les membres desquels une promenade à Jérusalem n'a été qu'une longue et fervente prière. Tel est le cas de Mme M. Daire, dont les « impressions et souvenirs » s'ajoutent à ceux qu'ont déjà publiés tant de touristes animés des mêmes sentiments; aussi ne relèvera-t-on rien de bien nouveau dans le présent ouvrage sur la *Terre Sainte*. Les points qui y sont décrits l'ont été, en effet, à différentes reprises déjà, par des voyageurs se

trouvant dans les mêmes conditions que Mme M. Daire, n'y séjournant d'ailleurs pas plus longtemps qu'elle, n'en étudiant pas davantage les alentours. Des peintures pittoresques, des réflexions pieuses, des souvenirs de la caravane dont l'auteur faisait partie, voilà donc uniquement ce que contiennent de telles relations de voyage, et voilà ce que renferme le volume de Mme M. Daire, avec de bonnes et intéressantes photographies. C'est déjà beaucoup, au surplus, et cela suffit pour nous déterminer à en recommander la lecture.

9. — Du fond de sa tombe, Jules Verne nous envoie un nouveau volume. Il se compose de deux romans : le premier, fantaisie à tendances scientifiques, le second, drame aux allures policières et judiciaires. Examinons d'abord *la Chasse au météore*. Deux Américains, citoyens de la ville de Wasthon (qui ne figure pas sur la carte de l'Union), voisins, amis, mais rivaux par leurs prétentions astronomiques, découvrent en même temps l'existence d'un bolide qui parcourt l'espace. Vite, ils en informent l'un l'observatoire de Pittsburg, l'autre l'observatoire de Cincinnatti, afin de bien établir leurs droits de préemption. La population de Whaston, la presse locale, bientôt la presse universelle s'emparent de l'événement, pendant que les deux astronomes, très excités, en arrivent à une brouille haineuse. Voilà qui n'avance pas les affaires du neveu de Mr. Dean Forsyth, ni de la fille du Dr. Hudelson, qui viennent d'être fiancés et dont le mariage doit même être prochainement célébré, car, du coup, ils sont menacés de rester célibataires s'ils veulent se garder la foi jurée. Les choses se compliquent d'un procès burlesque entre les deux astronomes qui prétendent avoir des droits exclusifs à la propriété (!) du bolide. Sachez, entre parenthèses, que ce météore, d'après les savants, est composé d'or pur et que sa masse est évaluée à près de six trillions de francs... Joli denier, n'est-ce pas? Mais alors interviennent les gouvernements des principales puissances des deux mondes qui, dans un congrès, examinent la question de savoir de quelle façon se partagera ce fabuleux gâteau. Car une chute du bloc est prévue. Or, à la même heure, un original de génie, qui habite Paris, Zéphyrin Xirdal, songe à s'emparer du précieux météore. A cet effet, il construit une machine ultra-scientifique au moyen de laquelle il attirera le bolide sur un point de la terre qu'il fixera mathématiquement. Puis, il part avec un banquier parisien, son ex-tuteur, pour les régions de l'extrême nord, au Groënland. C'est là que les trillions errants au-dessus de l'atmosphère doivent choir au jour dit. Les choses se passent rigoureusement comme Xirdal l'a prévu : le bolide tombe sur un terrain acquis au préalable par lui, du gouvernement groënlandais, en bonnes espèces et suivant acte authentique. Mais ledit gouvernement, aussi peu scrupuleux que certains autres, renie sa signature et entend s'emparer

du bloc d'or. Puis, les autres nations expédient des navires de guerre pour que la curée soit plus générale. Ce que voyant, Xirdal se fâche, et, grâce à sa machine,qui a déjà conquis le bolide, il envoie finalement le dit bolide se promener dans la mer, tout proche. Et le météore, encore en ébullition, explose dans les flots où il disparaît. Sur cette trame le conteur a brodé un roman où le comique le dispute au sentimental. Francis Gordon, neveu de l'astronome n° 1 et Jenny Hudelson, fille de l'astronome n° 2, après des péripéties cruelles, finissent par s'épouser, car, bien entendu, la réconciliation de leurs parents se produit après l'anéantissement du bolide litigieux. Malgré la longueur relative de cette analyse, nous ne disons rien d'autres types curieux, dont les deux plus « américains » forment un couple qui se marie certain jour à cheval, divorce ensuite à pied et finalement se remarie devant un juge paterne, qui lui-même sort de la banalité. — Essayons à présent d'être plus bref avec *le Pilote du Danube*. Ici, nous voyons un brave homme de Bulgare, pilote de son état et très patriote, aux prises avec les pires difficultés. Serge Ladko est parti de Roustchouk, pour négocier à l'étranger des achats d'armes, à l'époque où la Bulgarie, encore province turque, s'insurge contre le Sultan. Mais les événements se précipitent et deviennent si terribles pour son malheureux pays qu'il n'y peut rentrer sans courir le risque d'être aussitôt arrêté et mis à mort. Il se trouve alors en Allemagne. Et cependant, comme il a laissé à Roustchouck une femme adorée, il veut essayer d'aller la retrouver. Déguisé, affublé d'un nom d'emprunt qu'il a, un instant, rendu célèbre par un rare exploit de pêcheur à la ligne, il se décide à descendre, dans un bateau qu'il conduira seul, le Danube depuis sa source jusqu'à son embouchure, annonce-t-il avec fracas. Pour le public, c'est un simple exploit sportif. En ce temps-là, les bords du grand fleuve international sont infestés d'une bande d'insaisissables malfaiteurs dont les crimes ont ému les divers États riverains. Une police fluviale et terrestre est spécialement organisée pour saisir ces misérables, et c'est au moment où elle entre en action que commence pour le pauvre Ladko une série d'aventures telles que les moindres donnent, comme l'on dit, « la chair de poule ». A peine échappé aux bandits qui l'ont capturé, Ladko est arrêté par la police et emprisonné : on l'accuse d'être le chef de ces mêmes bandits. Heureusement, tout finit par s'arranger, et, après une succession de faits extraordinairement palpitants, le digne pilote châtie lui-même le vrai chef des malfaiteurs danubiens pendant que la justice s'empare de ses complices. Puis Ladko retrouve sa femme Natcha, avec laquelle, une fois les Turcs refoulés par les Russes, il peut vivre tranquille et heureux dans sa maison de Roustchouck. Si ce deuxième roman n'offre pas, comme le précédent, des scènes comiques, du moins

il narre des aventures d'un dramatique achevé. La lecture de l'un et de l'autre satisfera les goûts les plus divers. L'illustration et la reliure sont toujours, comme d'habitude, parfaits.

10. — « L'Engrenage du merveilleux » : c'est le titre de l'un des chapitres du nouveau livre de M. Paul d'Ivoi : *Jud Allan, roi des «Lads»*. Depuis combien d'années sont-ils pris dans l'engrenage, les jeunes lecteurs de l'infatigable romancier, inventeur de drames, de féeries, de « voyages excentriques », plus prodigieux les uns que les autres ! A la surface du globe, et dessus et dessous, au sein des airs comme dans la profondeur des flots, où ne les a-t-il pas menés, toujours avides de découvertes inouïes, en compagnie de braves gens et d'affreux scélérats, dont les crimes, soyez-en sûrs, ne manqueront pas d'être dévoilés, mais tout à la fin du volume, par la perspicacité merveilleuse et la volonté supérieure d'un être bon, aimable, intelligent, puissant, maître des secrets de la science, et qui ne les fait servir qu'au triomphe de la vertu et du bon droit. Raconter ce nouveau roman serait impossible : nous ne sortirions pas de l'engrenage ! Qu'il suffise de dire que ce Jud Allan, roi d'une troupe d'enfants perdus, ou plutôt sauvés par lui, sauvés de l'abandon et du déshonneur, entreprend une lutte gigantesque contre un syndicat de bandits milliardaires. En Espagne, à Paris, au Nouveau Monde, dans les cadres les plus pittoresques et les plus divers, c'est un incessant assaut de hardiesse, de courage et de ruse, où ruissellent le sang et l'or. 114 gravures en noir et en couleur, par l'excellent artiste Bombled, ajoutent à nos frissons de terreur et de joie. Et quelle mirifique reliure, où la Vengeance, sous la forme d'une locomotive implacable, s'apprête à triompher du Crime ! La librairie Boivin, héritière de l'ancienne maison Furne, mérite toutes les félicitations pour son ingénieuse prodigalité.

11. — Drame intime poignant, la *Sarcelle bleue* est cependant d'une donnée remarquablement simple. Cinq personnages principaux se partagent l'intérêt à des degrés divers, savoir : M. Maldonne, ancien militaire, conservateur du musée d'histoire naturelle d'une petite ville de province ; sa femme, née Geneviève de Kérédol ; le frère de celle-ci, Robert de Kérédol ; la fille des époux Maldonne, la gracieuse Thérèse, qui a dix-sept ans à peine lorsque commence le récit de M. René Bazin ; enfin Claude Revel, voisin et bientôt fiancé de Thérèse. Celle-ci, nature d'élite, est l'enfant gâté du trio familial, particulièrement de son oncle et parrain Robert, qui n'envisage pas sans inquiétude grande l'heure où le cœur de sa nièce parlera. Le malheureux l'aime à son insu ; aussi lorsque le prince Charmant se révèlera en la personne de Claude Revel, Robert manifestera de l'humeur dès la première visite et se rendra même coupable, à l'égard du jeune homme et de son beau-frère, d'un acte inqualifiable qui trahit son état d'âme. Claude,

pour se concilier les bonnes grâces de M. Maldonne, — dûment conseillé en cela par un ami de la maison, se livre, certaine nuit, à une chasse fort difficile : il est assez heureux pour tuer une sorte d'oiseau très rare dans le pays et qui manque aux collections, fort riches pourtant, du conservateur : la sarcelle bleue. Triomphalement, quoique modestement, il vient l'offrir au père de celle qu'il aime. Mais l'oncle Robert, qui est présent, exaspéré, lance l'oiseau contre le mur et le met en bouilie. Tableau ! Cela n'empêche rien : Claude et Thérèse ce soir-là même se font de mutuels aveux que les fiançailles suivent de près. Que fait alors l'oncle Robert? Après une explication douloureuse avec sa sœur, il s'exile, non sans se réconcilier, au moment du départ, avec son futur neveu. Et, à quelques temps de là, Claude reçoit, dans dans un colis venant d'Afrique, devinez quoi? — Une sarcelle bleue, « tuée par le comte de Kérédol, au bord du Chot-el-Beida. » Ce sont les mots de la fin. — N'avions-nous pas raison de vous dire que l'histoire était très simple? Ce roman est délicieux dans ses moindres détails. M. R. Bazin, une fois de plus, se montre ici un fin et tout charmant psychologue. Il ne nous parait pas inutile d'insister sur la partie matérielle de la présente édition : brillamment illustrée par G. Dutriac, elle est agrémentée d'une reliure avec plats en toile gris-bleu rehaussée de rubans bleu-marine moirés avec titre frappé en or. Beau cadeau d'étrennes à offrir à une jeune femme.

12. — Les *Camarades de bord*, traduction d'un livre danois, intéressera sûrement les jeunes lecteurs. Ils y verront comment le petit Frits Klenow, entraîné par ses goûts aventureux et fatigué des soins peut-être trop minutieux de sa tante Mélie, obtient de son père la permission de faire un voyage sur la goëlette « Karen », dont le propriétaire est son ami, et le pilotin Peder, son camarade. Les instincts héréditaires de l'enfant se réveillent au contact de « la mer bleue, le chemin glorieux des Danois », célébrée dans les chants nationaux; mais cet enthousiasme juvénile est mis à de rudes épreuves. Le voyage si gaiement entrepris est semé d'aventures très dramatiques; après un naufrage qui les met vraiment à deux doigts de la mort, les deux camarades, recueillis par un vaisseau qui passe, se trouvent mêlés, dans l'Amérique du sud, à une conspiration politique où, soit dit en passant, un missionnaire, plus soldat que moine, joue un un rôle peu vraisemblable. Non sans peine, les deux jeunes Danois se tirent de cette situation dangereuse, et, après de nouvelles, d'émouvantes péripéties, ils finissent par regagner le Danemark et le paisible logis familial, où, les ayant d'abord pleurés comme perdus, on les reçoit comme des héros. Sans peut-être mériter un aussi beau nom, Peder et Frits sont de braves garçons, honnêtes, courageux, endurants, et le récit de leurs aventures est une lecture à la fois saine et amusante qu'on peut recommander à leurs contemporains de France.

13. — L'auteur du *Trésor de la Montagne d'Azur* nous conduit aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie, à une époque antérieure à la colonisation européenne. Deux jeunes gens venant du Chili, après des péripéties tragiques, abordent dans l'île pour y recueillir un trésor découvert et amassé par leur père. Mais, en même temps qu'eux, surgit un rival qui, ayant surpris le secret de la fortune accumulée sur les rives du fleuve Diao, veut s'en emparer. Les adversaires se trouvent en présence, et, aidés par des tribus sauvages ennemies, entrent en lutte pour la conquête du trésor. Le jeune lecteur, ravi et intéressé au plus haut point, assiste alors aux multiples événements, plus terribles et angoissants les uns que les autres, de cette guerre sans merci. Ce sont des embuscades, des combats, des poursuites, des enlèvements et des assassinats qui, tour à tour, se déroulent sous ses yeux. Mais, heureusement tout finit bien. Le bandit meurt, entraînant dans sa mort un traître, son assassin, et enfin, le trésor — quinze millions en or — appartient à ses légitimes propriétaires qui l'emportent au Chili, après avoir fait des adieux émus à leurs fidèles alliés sauvages. Il y a dans ce récit animé de quoi faire passer des heures très brèves aux jeunes écoliers qui recevront ce beau volume; peut-être même leurs rêves d'enfants seront-ils hantés par le souvenir de ces scènes de carnage. Les illustrations, nombreuses, sont bonnes et la traduction agréable à lire. On peut seulement regretter que la traducteur ignore tout de la marine et ne sache rien de la langue canaque; pourquoi écrit-il « kanak »? — Il n'aurait pas traduit « timone » par « timon » mais bien par « gouvernail » et il aurait su que le mot « pilu-pilu », correctement écrit en italien, doit se transcrire en français par « pilou-pilou » pour rendre le nom des fêtes célèbres dans toute la Polynésie.

14. — Un officier français, M. Roland, du 46e régiment, a eu la constance méritoire de faire, pendant cinq années de suite, une enquête sur le degré d'instruction générale de ses conscrits, au moment de leur arrivée sous les drapeaux. Cette enquête, conduite avec tout le soin, surtout avec toute l'impartialité désirables, lui a démontré que 36 °/° des jeunes gens français incorporés chaque année dans l'armée ignoraient la guerre de 1870-1871 et que 42 °/° ne savaient pas ce que c'était que l'Alsace et la Lorraine. Comme le 46e n'a pas la spécialité des recrues ignorantes, comme il tire même son recrutement de départements où l'instruction primaire est plus avancée qu'ailleurs, on peut affirmer que les résultats constatés par M. Roland peuvent être étendus — sans aucun risque de se tromper — à toute l'armée française, et assurément la contatation n'est pas consolante. Un penseur a dit que les nations qui oublient sont mûres pour la décadence. Cette maxime n'a jamais été aussi vraie qu'à une époque où la lutte des peuples pour la vie a atteint le degré d'acuité qu'on voit aujour-

d'hui; elle témoigne que si une réaction salutaire ne se produit pas dans la mentalité générale de notre pays, il faut que la France se résigne à perdre le rang qu'elle a occupé jusqu'ici non seulement en Europe mais aussi dans le monde. Comment une ignorance pareille à celle constatée par M. Roland peut-elle exister dans un pays qui, comme le nôtre, a consacré des millions et des millions à l'instruction publique? Comment peut-elle exister alors que pullulent les ouvrages d'histoire, notamment ceux qui ont trait à la guerre de 1870? Récemment, le colonel Palat, dans la bibliographie de la dernière campagne franco-allemande, faisait le compte des travaux historiques ayant pour sujet les événements de l'Année terrible, et il arrivait au chiffre de plus de huit mille. Ce gros chiffre s'augmente tous les jours, et nous pouvons, parmi les derniers venus, en signaler tout spécialement un qui, par sa forme, son style, ses illustrations, est une xcellent livre de vulgarisation, un livre écrit tout spécialement pour combattre l'ignorance lamentable constatée par le lieutenant Roland à propos d'un événement qui tient une place si considérable dans notre histoire nationale. *Les Derniers Coups de feu. L'Armée de la Loire*, de M. Jules Mazé, édité par la maison Mame, est un récit où vibre un ardent patriotisme, une relation dans laquelle les faits sont présentés sous cette forme à la fois historique et anecdotique qui frappe les jeunes gens et fait pénétrer dans leur esprit la mémoire des événements et les leçons, les enseignements qu'ils comportent. Dans la pléthore de volumes illustrés qu'un père peut offrir à son fils au commencement de l'année, nul n'a plus d'attrait, aucun n'offre le mérite réel et intrinsèque de celui-ci. Devant l'insuffisance, devant la mauvaise volonté de nos instituteurs, devant le danger que présente en France la direction donnée à l'instruction publique, le devoir du père de famille grandit et s'affirme tous les jours : le choix des lectures exige une perspicacité, un soin particuliers, et, en offrant à la curiosité de nos jeunes gens des lectures comme *les Derniers Coups de feu*, nous contribuerons à lutter contre l'indifférence lamentable qui est la première phase de l'antipatriotisme. Il est urgent qu'on se convainque de cette vérité : il y va, véritablement, du salut de notre pays.

15.— *Le Moucheron de Bonaparte* est un petit Parisien, fils d'un farouche républicain tué sur les marches de l'église Saint-Roch par les soldats de Bonaparte; il commence par haïr le général, puis, peu à peu, sous l'influence de la grandeur et de la beauté de la vie militaire, il en arrive à l'aimer parce que Bonaparte personnifie pour lui l'heureux génie de la France. Comment le petit Cormas, pour l'amour de sa gentille amie Nicole, participe à la campagne d'Italie, comment ensuite, en voulant sauver Bonaparte, il est pris pour un des auteurs de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, comment enfin il en découvre les vrais

coupables, M. J. Chancel l'a raconté avec beaucoup d'entrain et d'esprit dans ce volume, très joliment illustré par R. de la Nézière, et qui fera, nous n'en doutons pas, la joie des jeunes lecteurs. Sans doute, on ne trouve pas une seule pensée religieuse dans *le Moucheron de Bonaparte*; pas une seule fois le nom de Dieu n'y est prononcé ; mais ne doit-on pas, actuellement, être à peu près satisfait en constatant dans un livre destiné à la jeunesse, une rigoureuse neutralité? C'est le cas du *Moucheron de Bonaparte*, dont l'action se passe d'ailleurs à une des époques de notre histoire où la société française se montra le moins préoccupée de religion.

16. — Dans *le Roman de l'ouvrière*, M. Charles de Vitis aborde, sous la forme d'un roman, certains côtés de la question sociale, ceux surtout qui touchent au travail des femmes. Son héroïne, Germaine d'Orchamps, restée sans parents et sans fortune, s'établit dentellière, et, sur le conseil d'un vieux prêtre, elle a le courage de s'installer au cœur de Montmartre, dans une maison d'ouvriers. Tout en gagnant sa vie, Germaine y exerçera autour d'elle un apostolat, qui, pour être discret, n'en sera pas moins efficace; elle sera entre le prêtre et cette partie de son troupeau un précieux intermédiaire; elle saura désarmer les haines et mettre de la lumière dans les âmes ténébreuses des faubouriens. Ce programme, un peu effrayant, est accepté par Germaine et, qui plus est, elle l'accomplit jusqu'au bout, avec une rare vaillance. Parmi les clientes de la petite dentellière se trouve la marquise de Sommervillers, dont le fils unique Robert a rencontré Mlle d'Orchamps chez sa mère. Il s'éprend d'elle, s'informe de son histoire, la suit discrètement dans ses allées et venues, prêt à la protéger au besoin. Robert, pour éprouver la jeune fille jusqu'au bout, lui cache un fait qu'il a découvert par hasard, à savoir qu'elle possède une petite fortune, suffisante pour la faire vivre. Du reste Germaine sort triomphalement de l'épreuve et elle apprend, en un même jour, qu'elle n'est plus pauvre, que Robert l'aime et que la marquise la désire pour fille. Par affection pour ses amis de Montmartre, elle tient cependant à se marier au milieu des ouvriers et des humbles. Elle ne les oubliera pas dans sa nouvelle vie et fondera, de concert avec son mari, une œuvre destinée à venir en aide aux femmes du peuple désireuses de gagner honnêtement leur vie. Bien qu'il touche à des sujets si graves, le livre de M. de Vitis ne manque ni de mouvement ni même de gaîté. Il n'est pas mauvais que les jeunes lecteurs apprennent, sous une forme attrayante, appropriée à leur âge, qu'il est au dehors des sphères privilégiées où s'écoule leur vie, des enfants même qui luttent et qui peinent et qu'il existe de nobles cœurs cachés sous la blouse du travailleur.

17. — *L'Enclos des cerisiers*, par M. Georges de Lys, est inspiré par

des sentiments patriotiques et religieux. Le héros du récit, Frantz Meister, est le fils d'un ménage de braves gens, qui, pour rester Français, ont quitté le petit coin d'Alsace où dorment leurs aïeux et se sont installés au Val d'Ajol, dans les Vosges. Élevé par des parents croyants et honnêtes, Frantz se montre, au régiment, un soldat modèle; il s'attire la bienveillance du capitaine de Hauteberge, un chef comme il en existe beaucoup, n'en déplaise aux antimilitaristes. Le rêve du soldat est d'épouser Gertrude, petite Alsacienne laborieuse et honnête, mais pauvre. Denis Meister, qui a pour son fils unique des ambitions plus hautes, voudrait, au contraire, lui donner pour femme Catherine Brünner, dont la jolie dot faciliterait singulièrement sa carrière; mais Frantz, fidèle au souvenir de sa Gertrude, ne veut rien entendre et n'hésite pas à contracter un rengagement pour s'assurer une situation qui lui permettra de se marier selon son cœur. Cete fidélité tenace est finalement récompensée. Autour des principaux héros du récit se meuvent d'autres personnages qui contribuent, pour leur part, à l'heureux dénouement du roman de Frantz et de Gertrude : l'abbé Ranville, un curé qui est véritablement un ministre de paix, le capitaine de Hauteberge, aussi occupé du bonheur de ses hommes que de leur bien-être et surtout Jean Brünner, qui joue dans le récit le rôle ordinairement attribué aux fées bienfaisantes, dont il a l'esprit, sinon l'enveloppe. Après le départ de sa fille unique Catherine pour le couvent, ce brave Alsacien emploie sa petite fortune à rendre heureux ceux qui l'entourent. Grâce à lui, Gertrude, pourvue d'une dot suffisante, peut épouser Frantz et, dans son désir d'être agréable à tout le monde, il épousera lui-même Brigitte, la mère aveugle de Gertrude, à qui est assuré désormais un intérieur heureux. Un souffle d'honnêteté et de patriotisme traverse ce récit : les personnages, en général, en sont sympathiques et, çà et là, de jolis coups de pinceau font revivre l'Alsace, avec ses aspects tour à tour solennels et riants, ses épaisses forêts et ses cerisiers en fleurs.

18. — Un peu pour sa filleule Marie-Jacqueline Charlot, ainsi que nous l'apprend l'*Introduction*, et beaucoup sans doute pour la librairie Laurens, qui tient là un joli livre à succès, M. L. Tarsot a recueilli dix-neuf *Fabliaux et contes du moyen âge*, translatés en clair français du XXe siècle. Dans ladite *Introduction*, M. Tarsot s'exprime trop bien pour que nous ne lui laissions pas la parole. Écoutez : « De tant de bons contes que nous a légués le passé, un petit nombre seulement est resté dans le répertoire courant. Et par exemple ceux qu'ont recueilli Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme de Beaumont...D'autres auraient mérité de rester populaires, qui ne sont plus connus que des érudits et des *liseurs* de profession. Tels l'histoire de *Grisélidis* et d'*Aucassin et Nicolette*, que tu trouveras tout à l'heure.C'est parmi ces récits injuste-

ment oubliés que je me suis efforcé de faire un choix. Tu y trouveras des légendes, des fabliaux, des aventures de chevalerie, qui sont de vrais contes de fée... Tu verras que les bonnes gens du vieux temps parlaient familièrement de Dieu, de ses saints et de ses prêtres, et tu sentiras que leur familiarité avait sa source dans la naïveté de leur foi. Tu rencontreras des bourgeois avisés, des paysans matois, des comères au verbe sonore. A côté d'eux, pêle-mêle, des chevaliers sans peur et sans reproche, des damoiselles, fleurs de vertu et de beauté, des rois débonnaires, des jongleurs, que sais-je encore?... Ne cherche, dans ces récits, du moins dans la plupart, ni morale ni leçon profonde. Ce sont de simples amusettes, sans autre prétention. » Et nous n'aurons rien à ajouter, pour notre part, à ce mirifique et non moins véridique exposé, si ce n'est que le livre, illustré de gravures en noir et d'images en couleurs par le maître A. Robida, si excellemment moyenâgeux, constitue un cadeau d'étrennes absolument charmant.

19. — MM. Louis Tarsot et Amédée Moulins ont eu une idée fort heureuse, qu'ils ont su réaliser dans la perfection et qui, grâce à la troisième collaboration d'un excellent éditeur, a donné naissance à un ouvrage des plus intéressants et des plus séduisants tant par son fond que par sa forme : *L'Histoire de France dans ses monuments. Scènes et vestiges du temps passé.* L'idée était simple : il suffisait de l'avoir. Elle consiste pour un historien, ainsi que l'a fait remarquer M. de Nolhac dans une brève et substantielle Préface, à décrire un château, une ville, un monument, et à y situer la scène capitale qui souvent, à elle seule, a suffi pour faire entrer dans l'histoire un lieu, jusque là ignoré, du terrioire national. C'est en partant de cette idée que les auteurs du nouvel ouvrage offert aujourd'hui aux lecteurs ont peint avec précision l'état, à une époque donnée, choisie entre le temps de François Ier et la Révolution, de quelques châteaux de France et de deux ou trois villes. Puis, après chacune de ces notices, une scène, dont le récit est extrait en grande partie des œuvres des contemporains, se déroule dans le décor désormais connu, familier même, grâce à de nombreuses gravures. C'est ainsi que nous sommes initiés à la vie des artistes italiens à Fontainebleau, que nous assistons à la défense de Saint-Quentin, à la conjuration d'Amboise, à la mort de Henri IV, à celle de Louis XIV, à l'exécution du duc de Montmorency, que nous suivons le grand roi au château de Vaux, les Stuarts à Saint-Germain, Pierre le Grand à Paris. Ces scènes du temps passé sont racontées dans un style attachant, qui emprunte un charme réel à de nombreuses citations; aussi ce volume plaira-t-il à tous, aux jeunes qui apprendront, aux « moins jeunes » qui prendront grand plaisir à se souvenir de ce qu'ils ont su — et trop souvent oublié.

20. — *La Grève des animaux*, joliment et spirituellement illustrée,

est une caricature amusante de la grève chez les humains. Comme dans ces manifestations trop fréquentes de nos jours, elle se termine par une débâcle et la victoire reste,en fin de compte, aux « hommes », c'est-à-dire aux patrons. Il est difficile d'analyser cette charge drôlatique remplie de mouvement et de gaité, et qui, par ses éléments comiques, fera la joie des jeunes lecteurs.

21. — M. G. Fraipont s'est proposé de faire comprendre aux plus jeunes lecteurs quelques-uns de vos vieux proverbes : « Chassez le naturel il revient au galop... Rira bien qui rira le dernier... On a souvent besoin d'un plus petit que soi... » etc. Pour y arriver, il raconte quelque petite histoire très simple, bien à leur portée, et il le fait avec entrain et gaité, d'où le titre de son ouvrage : *Nouvelles Histoires sur de vieux proverbes.* Et comme il sait combien l'attention des tout petits est difficile à retenir, il se borne à de sommaires réflexions laissant surtout parler les faits. Il a d'ailleurs semé ses récits de nombreuses illustrations humoristiques, qui frappent les jeunes imaginations. A citer notamment, parmi ces contes: *Le Petit Chasseur du Grand Café*, qui sauve la vie à un gros et ridicule personnage, lequel avait pourtant passé son temps à tourmenter le pauvre enfant.

22. — « Ce livre, dit lui-même l'auteur de l'*Histoire d'une famille de cerfs*, raconte les mésavantures d'une jolie famille de cerfs sur qui s'acharnent les chasseurs, et qui prend bien sa revanche, mais qui néanmoins doit s'exiler pour arriver à se mettre à l'abri de leurs cruautés. Il présente ces aimables habitants de la nature entre eux, ou en compagnie d'autres animaux, et dans les sites variés qu'offrent nos forêts, nos plaines et nos montagnes. » Ces quelques lignes donnent une idée très nette de l'ouvrage, où les jeunes lecteurs apprendront à connaître les mœurs des cerfs et des animaux qui vivent avec eux, d'abord dans la forêt où ils sont nés, ensuite sur les montagnes neigeuses où ils se sont retirés. Mme Solange Pellat fait aimer les bêtes qu'elle met en scène, en même temps qu'elle décrit les sites charmants ou sauvages, où se déroulent leurs aventures, tantôt gaies, tantôt tragiques. La plupart de ces animaux ont d'ailleurs des qualités, nous allions dire des vertus, que l'auteur fait ressortir en les mettant en contraste avec la cruauté de l'homme. Le vilain rôle appartient aux chasseurs, dont les cerfs,sortant un beau jour de leurs habitudes, arrivent à se venger, puisqu'ils finissent par les éviter en fuyant au loin dans la montagne où ils vivent heureux, en jouissant de la nature. Cette *Histoire d'une famille de cerfs* peut convenir à des enfants de dix à quatorze ans.

23. — *La Dernière des Spartiates* est un épisode de la guerre entreprise par les Grecs en 1821 pour conquérir leur indépendance. Un jeune Français, Jean d'Alteroche, accompagné d'une petite bande

de soldats dévoués, ses compatriotes et ses amis, met au service des combattants chrétiens sa vaillante épée et aussi son expérience militaire. Il prend une part active à la lutte féroce qui s'engage entre les Hellènes, avides de liberté, et leurs oppresseurs turcs, et, à côté du vieux chef Démétrios, descendant des rois de Sparte, il dirige les efforts de volontaires grecs, plus braves qu'expérimentés dans l'art de la guerre. L'arrière-petite-fille du chef, la belle et courageuse Myrto, et son frère Marco partagent les dangers de leurs concitoyens et assistent au triomphe final de la bonne cause. Le volume est rempli de péripéties saisissantes : l'enlèvement de Myrto, la condamnation à mort de son frère, la trahison du renégat Kapsalis, la mystérieuse figure de Janni le fou, le siège de la forteresse où sont réfugiés les derniers défenseurs de la liberté sont autant d'épisodes dramatiques qui passionnent. Il semble, à chaque instant, que les combattants grecs, peu nombreux, vont être écrasés, puis, grâce à une intervention inattendue, l'espérance revient et les défenseurs de la liberté triomphent. *La Dernière des Spartiates*, Myrto, mérite bien son nom, mais cette héroïne est, en même temps, d'une nature féminine généreuse et attachante, à laquelle les circonstances de sa vie aventureuse n'ont rien ôté de sa grâce. Jean d'Alteroche, tout le premier, subit son charme, et ce volume, rempli de descriptions de luttes, de massacres et de supplices, se ferme sur une page ensoleillée : celle où, la cause de la liberté étant gagnée, Myrto peut, sans scrupule, mettre sa main dans celle du jeune officier français, devenu son fiancé. Les jeunes lecteurs, à qui est destiné ce récit mouvementé, s'intéresseront à des aventures aussi dramatiques, vivement contées, à travers lesquelles perce un sentiment très noble : celui d'un peuple asservi qui combat pour son indépendance.

24. — Le roman de Walter Scott : *Quentin Durward* est si connu qu'il nous suffira de le signaler en rappelant quelques lignes de l'*Avertissement* : « Dans cette œuvre, Walter Scott s'est montré grand peintre du passé; il a su faire revivre Louis XI et son fougueux adversaire dans toute la complexité de leurs caractères si opposés... Puis, à l'ombre de l'histoire, son imagination a créé les charmantes figures de Quentin Durward, le brave archer écossais et de la jeune dame de Croys ». M. Guéchot, pour son adaptation à l'usage de la jeunesse, a suivi la traduction de Defaucompret, en la rajeunissant par endroits. Les illustrations de Robida sont charmantes assurément; mais ce qui, à nos yeux, donne à ce volume un mérite particulier, ce sont les gravures documentaires qu'il renferme, empruntées à l'*Album historique* de MM. E. Lavisse et A. Parmentier. Voilà un volume qui ne déparera pas la collection du *Petit Français*.

25. — *Les Vacances de Riquet et de Madeleine* se passent en Améri-

que ; elles ont, par conséquent, une saveur originale qui ne déplaira pas aux petits lecteurs français, à qui est destiné ce joli volume. Sans être précisément dramatiques, les différentes aventures des personnages du récit ne manquent pas de mouvement et d'imprévu; le style de l'auteur est clair et facile, la note morale, irréprochable.

III.— 1.— C'est toujours avec un sentiment de vive curiosité que nous ouvrons *le Tour du monde* : en quel pays nous conduira-t-il? de quels voyageurs nous fera-t-il connaître les pérégrinations? Depuis si longtemps qu'il existe, cet excellent « journal des voyages » doit avoir décrit toutes les contrées du globe, ... ou à peu près; trouvera-t-il moyen de se renouveler? L'examen du beau volume qui porte la date de 1908 prouve que la chose est possible, parce que la terre évolue, que l'homme la transforme et en modifie l'aspect; c'est là, en effet, l'un des enseignements qui se dégagent des pages très curieuses, écrites par M. Othon Guerlac sur « le Klondike dix ans après » le moment où le visita et le décrivit (en 1899, dans le *Tour du monde* même) M. Léon Boillot; et voici un autre enseignement qui se dégage de ces mêmes pages, comme de l'étude consacrée par « un ancien spahi » à la vie militaire au territoire du Tchad, comme de la description de deux capitales du Brésil, Rio de Janeiro et São Paulo, par M. François Crastré. *Le Tour du monde* est, en même temps qu'un journal géographique, un recueil documentaire de premier ordre, dans les récits et les illustrations duquel les historiens futurs trouveront énormément à prendre. Toutefois ce côté « historique » du « *Tour du monde* est loin d'être le seul sur lequel il faille insister; plus important encore est, dans cette revue, la préoccupation géographique, et c'est d'elle seule que relèvent la plupart des récits publiés dans le volume de 1908: celui du capitaine Am. Aymard sur les Touareg du nord, celui du commandant Lenfant sur la découverte des sources du centre africain, de ce château d'eau qu'est le massif montagneux de Yadé, celui du commandant de Bouillane de Lacoste sur son récent voyage autour de l'Afghanistan, enfin la description, due à Mme Gabrielle Eberhardt, de ce futur sanatorium de l'Annam qu'est le plateau du Langbiang. A côté du point de vue géographique, et même au-dessus de lui, Mlle Delphine Menant et M. Émile Deschamps ont placé le point de vue ethnographique dans leurs travaux respectifs sur les Parsis de Bombay et du Guzerate et sur la côte de Malabar; mais on reconnaîtra que le lecteur serait mal venu à s'en plaindre : l'homme n'est-il pas, en effet, plus intéressant que la terre, et n'est-ce pas à lui que le sol doit sa valeur véritable, ses transformations, son exploitation? Il est donc légitime que l'homme occupe, dans une revue géographique, une place d'honneur, et telle est la place qui lui revient dans le *Tour du monde*, avec les études dont il vient d'être question, et

celles, plutôt pittoresques, de M. Émile Labarthe sur certaines parties du fond de la Chine : le Yunnan, le pays des Lolos indépendants. A signaler encore les pages courtes, mais substantielles, dans lesquelles Mme B. Chantre a raconté ses périgrinations sur les routes de la Tunisie, ainsi que celles de M. S. Lagrange sur la vie d'un prospecteur d'or à Madagascar, enfin l'exposé, très systématiquement fait par régions, des chasses auxquelles, pendant trois années, prit part M. Guillaume Vasse au Mozambique. Cette rapide revue suffit à prouver combien nombreuses et variées sont les matières réunies dans le volume de 1908 du *Tour du monde*; encore n'avons-nous pas tout cité, et avons-nous omis, à tort, un excellent article de M. Léon Berthaut, — le seul qui représente l'Europe, — sur les pêches à vapeur en Angleterre et en Écosse... Faut-il maintenant parler de l'abondance, de la variété, de la beauté des illustrations? Il nous suffirait de dire que leur valeur documentaire est encore rehaussée par le soin avec lequel elles sont tirées, si nous ne pensions devoir ajouter que certains voyageurs se sont promenés chez des peuples n'habitant pas sous les mêmes latitudes que nous, et devoir rappeler que la pudeur change avec la latitude. — Chaque numéro du *Tour du monde* contient, on le sait, sous le titre de : « A travers le monde », un foule de petits articles, de renseignements précis, d'informations neuves; à cet égard encore, l'abondance, la variété et la sûreté des indications groupées dans ce Supplément font du volume de 1908 le digne cadet de ses frères aînés.

2. — L'année 1908 du *Journal de la jeunesse* se compose des tomes LXXI et LXXII de la collection. Ce périodique, on le voit, forme déjà toute une bibliothèque, illustrée d'ailleurs par les meilleurs artistes. Et que de choses y figurent ! Signalons d'abord les romans importants qui, en 1908, ont paru dans ce riche recueil, toujours fidèle à ses principes moraux inattaquables et même au sentiment religieux: *Enfant d'adoption*, par M. Léon d'Avezan; *La Dernière des Spartiates* 1821, récit de l'indépendance grecque, par M. G. Toudouze; *Nora*, par Mme Chéron de la Bruyère; *La Place de l'absent*, par Mme Julie Borius; *Cambriole*, par M. Pierre Maël; *La Pupille de la grenadière*, par M. H. de Charlieu; *Trenck l'Autrichien* et *Trenck le Prussien*, par M. Jules de Glouvet, nouveau récit des aventures légendaires du fameux baron dont tout le monde connaît la fin sur l'échafaud révolutionnaire, à Paris. Mais il s'en faut que le *Journal de la jeunesse* se borne au seul roman : de plus en plus il fait bonne part aux variétés instructives. C'est ainsi que nous devons une mention aux suivantes, entre une foule d'autres : *L'Araignée au travail*, par M. P. de Mériel; *Ballons dirigeables, les Bienfaits de la médecine moderne, Chemins de fer en pleine mer, la Conquête de l'air, les Loteries et leur tirage*, par M. D. Bellet; *Le Commerce des oignons à fleurs en Hollande*, par M. L. Viator;

Croisières autour du monde, par M. H. Norval; *L'Évolution de la chimie*, par M. L. de Cantilly; *Sur la frontière algéro-marocaine*, par M. L. Rousselet; *Les Gentilshommes paysans et leurs gentilhommières*, *les Souvenirs de Rome à Arles*, *les Petites Villes de la Côte-d'Azur*, par M. Ch. Géniaux; *Fez, la capitale du nord* (du Maroc), par M. H. Norval, etc., etc. Faisons encore une petite place à une légende curieuse : *La Grenouille verte*, par M. Jean Marbel; à la prestigieuse *Galerie d'aventuriers*, de M. J. de Glouvet; enfin à *la Vie merveilleuse de saint Patrick*, par M. A. Savignon, et, en nous en tenant là, nous exprimerons le regret que le manque de place nous oblige à tourner court et à laisser ainsi dans l'ombre nombre de sujets non moins intéressants que ceux mentionnés ci-dessus.

3. — En vérité, nous ne saurions dire trop de bien du *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*. Ce périodique, dont le but principal est de conseiller la femme et la jeune fille en matière de toilettes, ne néglige pas, il s'en faut, de les instruire par des études sérieuses, attachantes, pas trop longues pour ne point fatiguer l'attention, et aussi de les distraire honnêtement au moyen de bons romans, consciencieusement choisis, qu'il leur offre dans toutes ses livraison. Il y a plus; disons même : il y a mieux. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, chaque fois que nous avons eu à nous occuper de cette excellente Revue, *le Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*, alors qu'autour de lui les défaillances ou l'attiédissement sont hélas ! trop fréquents, a toujours considéré comme un devoir de réserver à la pensée religieuse la place qui lui est due dans un recueil à l'usage spécial de la femme de tout âge et de toute condition. Un coup d'œil jeté sur les articles les plus saillants et la simple mention des romans ayant formé le gros volume de 1908 suffiront pour montrer l'intérêt que peut inspirer ce périodique, si grandement recommandable par son utilité pratique, sa variété et ses tendances chrétiennes fort nettes. Donc, parmi les études historiques, littéraires et artistiques que l'on trouve ici, il convient de mentionner : *Ferdinand Brunetière*, par M. C. Lecigne; *Le Calendrier chinois*, par Mme Myriem de Chonski; *L'Influence française au Maroc*, par M. C. Nisson; *L'Éducation des jeunes filles à Saint-Denis et à Hernals*, par M. B. Mariabel; *Pascal et Mlle de Roannez*, par M. J. Calvet; *Les Enfants dans la littérature*, par Mme Berthe Vadier; *La Musique russe*, par M. Michel Augé-Laribé; *Jules Lemaître*, par M. C. Lecigne; *Une Fille de France. Madame Louise*, par M. Jacques de la Faye; *A travers quelques ateliers féminins*, par Mme O. de Carladez. Quant aux romans, en voici la liste, d'ailleurs très courte: *Cœurs simples*, par M. Antoine Alhix; *Liberté*, par Mme O. de Carladez; *Fleur de France*, par M. Claude Guibert; *Les Joies du célibat*, par MM^mes^ M. Aigueperse et Roger Dombre. Notons encore des *Causeries* sur des

choses d'actualité par Stellina, des revues musicales intéressantes par Mme Louise de Claves, etc., enfin *le Courrier de la mode* écrit par Mme Marguerite de Betz dans tous les numéros sans exception, avec une importante annexe intitulée : *Ouvrages et modes*. Est-il bien utile d'insister, en dernier lieu, sur les nombreux patrons en papier ou en étoffe, les gravures de modes en couleurs, les modèles de tapisserie, etc., que renferment toujours chaque livraison bimensuelle ? Les abonnées actuelles les apprécient justement et les abonnées futures feront de même.

4. — Certes la pensée religieuse n'est pas absente dans le *Saint Nicolas*; mais,si noblesse oblige, titre oblige également, et il conviendrait que ce très joli « journal pour garçons et filles » accentuât un peu plus la note chrétienne. L'heure des vœux de nouvelle année étant proche, c'est le souhait que nous formons pour le plus grand bien du *Saint Nicolas* et de ses lecteurs. D'autre part, la morale est parfaite et les meilleurs sentiments sont fréquemment exprimés. L'ensemble est donc recommandable. De plus, les leçons scientifiques, littéraires, historiques et artistiques abondent. Ajoutez une illustration considérable, soignée : les images en couleurs alternent avec les gravures en noir; beaucoup, parmi les premières sont surtout d'un comique qui amusera non seulement les petits, mais aussi les grands enfants. Comme romans, nous signalerons : *Le Moucheron de Bonaparte*, par M. Jules Chancel, par M. R. Maygrier (Voir l'analyse qui en est faite p. 405); *Paris-Casablanca*, « grand roman-concours », par Babylas et Ce; *Pozzette et sa ligue*, par M. A. Clayton; *Pauvre Jacquinet*, par M. Émile Pech; *La Petite Princesse noire*, par M. A. Latouche; *Jean Pacifique*, par M. Maurice Champagne; et nous passons forcément sous silence de nombreuses nouvelles et comédies, sans compter les contes et les légendes : ils sont trop ! Trop est ici une manière de dire, car les abonnés de ce recueil ne se plaindront pas plus de la quantité que de la qualité. Nous insisterons cependant sur le grand nombre d'articles instructifs en tous genres que renferme le *Saint Nicolas*, lesquels sont bien à la portée des jeunes intelligences qu'ils aideront à s'ouvrir. En somme, beau et très intéressant volume, qui se présente sous un habillement fort artistique.

5. — Au point de vue de l'universalité des sujets traités, de l'élégance, du bon marché, *la Revue Mame*, comme périodique hebdomadaire pour les deux sexes, tient certainement un rang des plus distingués parmi ses concurrentes. Et les qualités que nous nous plaisons à lui reconnaître se complètent de façon avantageuse par l'idée religieuse dont l'on rencontre fréquemment l'expression dans les pages intéressantes et instructives à la fois, qui , en fin d'année, forment l'énorme volume que nous venons de recevoir. Nous avons relevé dans

cet ensemble près de trois cents titres en matière de littérature, romans, poésies, voyages, histoire, choses d'actualité, sciences, arts, et nous en passons. Nous sommes réellement embarrassé pour en faire un choix rationnel; il le faut cependant, afin de donner à nos lecteurs une idée du volume de 1907-1908 de l'excellente *Revue Mame*. Donc, un peu au hasard, nous relèverons : des études sur l'*Afrique*, par M. C. de Vitis; plusieurs contes très intéressants, traduits de diverses langues par M. J. des Gachons; une suite de *Promenades en Angleterre*, par M. l'abbé Hermeline; quelques monographies dues à M. Léo Claretie, entre autres : *Le Château de Grillon*; *Une Montagne sculptée* (à Rothéneuf, en Bretagne); *Un Héros de roman* (Mandrin), par M. Georges Beaume; des esquisses remarquables de voyage écrites par M. Henri Guerlin, telles que : *Malines*; *Cordoue*; *Séville*; *la Vie à Séville*; *Barcelone*, etc.; *Notre-Dame de Lourdes*, important extrait du beau livre du même M. Henri Guerlin, intitulé: *Aux Pays de la prière*; *Les Origines de Versailles* et *le Petit Trianon de Marie-Antoinette*, par M. P. Pille; divers épisodes de *la Vie indigène en Extrême-Orient*, par M. Marcel Pionnier; deux romans dont il a été question plus haut : *Les Derniers Coups de feu*, par M. Jules Mazé; *La Grève des animaux*, par M. Gabriel Galland; la suite de *Péri en mer*, par M. G. Toudouze, dont le *Polybiblion* a parlé l'an dernier (décembre 1907, t. CX, p. 497-498); enfin, dans l'important *Supplément*, qui termine chaque volume annuel, nous trouvons aujourd'hui encore une série de romans illustrés avec un goût irréprochable, savoir : *La Sarcelle bleue* (fin) par M. René Bazin, œuvre analysée dans la présente livraison (p. 492); *Les Fiancés du Val d'Ajol*, par M. Georges de Lys; *Ma tante Giron*, par M. René Bazin, et la première partie du *Ballon fantôme*, par M. Jacques des Gachons.

6. — Dans *Mon Journal* de 1907-1908, qui nous arrive tout pimpant sous son cartonnage gracieux, simple et solide, l'idée de Dieu n'apparaît guère de manière très nette que dans le *Noël dijonnais*, que nous donne Mme Rose Delaunay. Çà et là cependant, quelques intentions timides. Quant à la morale elle est parfaite, et ses préceptes seront facilement compris par les jeunes lecteurs. A signaler d'abord deux romans intéressants d'une certaine importance : *Les Chercheurs de trésors*, traduit de l'anglais, d'après Mrs. Nesbitt, par Mme Jeanne Heywood, et *Sous terre*, par M. A. de Gériolles. Parmi les nouvelles historiques où vibre la note patriotique, on peut citer : *L'Araignée*, *le Chien et le Renard* et *le Châteu fatal*, par M. P. Morgand, ainsi que *les Sœurs de Duguesclin*, par M. P. Roland; de même un petit récit touchant sur l'ingéniosité de l'acte de charité accompli par un membre de la famille royale de France : *Les Lacets du duc de Berry*; un autre qui se clôt également par une manifestation de bien-

faisance : *Sous le sapin de Noël*, par M. I. d'Urgel. Nous nous garderons bien de négliger un joli tableau de coutumes alsaciennes que présente M. P. Kauffmann : *Le Mois de mai en Alsace.* Enfin, comme nous devons nous borner, notons que, dans le présent volume, les contes et les légendes sont nombreux, tous remarquablement choisis, captivants et très moraux. Citons entre autres : *La Seconde Fille de la reine Mab*, par M. J. Doucet; *Le Trésor du radjah*, par M. H. Hardy; *Hansel et Grethel*, interprétation de l'allemand; *Le Marchand de cages*, traduction de l'espagnol, et *le Coffret de fer*, par M. A. Mouraux; enfin *la Filleule des vents*, par M. R. Lightone. Toutes sortes de belles gravures en noir et en couleurs illustrent à profusion les nombreuses variétés composant ce volume, qui reste bien à la hauteur de ses devanciers.

7. — Le roman, le bon roman, celui qui peut être lu par tout le monde, occupe dans *l'Ouvrier* une place prépondérante, mais non pas exclusive. Ce périodique publie également d'assez nombreux articles scientifiques de M. H. de Parville, des *Petits Conseils* aussi utiles que pratiques, des notes intéressantes sur la botanique et sur la médecine à la maison, ainsi que des *Causeries du foyer* très attachantes, par M. Fleury de la Roche; des *Carnets de la quinzaine*, où M. Ch. Le Goffic passe en revue les faits et les événements les plus saillants du temps présent; des aperçus sur des questions à l'ordre du jour présentés par M. H. du Plessac sous le titre de *Çà et là.* Et ce n'est pas tout. Quant aux romans, il y en a douze, savoir : *Les Aventures du capitaine Jean Kerbiquet*, par M. P. Luguet; *Les Bulles de savon*, par Mme J. de Coulomb; *Croc d'argent*, par M. Ch. Le Goffic; *Les Faiseurs de bombes*, par M. G. Le Faure; *L'Ingénieur du Val-Fermé*, par M. J. Romain; *Laquelle?* par M. S. Boucherit; *Le Mauvais Flot*, par M. H. Bister; *L'Œuvre d'Edith*, par la baronne S.de Boüard; *Par le sabre, par la charrue*, par M. G. de Weede; *Les Revanches de Monique*, par M. J. d'Antuzau; *Un Serment*, par Mme M. Stéphane, enfin *le Barbier Gracchus*, par M. A. du Tremblay (lisez : Jean Drault). Ce dernier récit, récemment paru en volume, est appelé, croyons-nous, à un succès réel : c'est un épisode extrêmement dramatique de la Révolution. Il se trouve ici accompagné d'une illustration très réussie, qui lui donne un intérêt complémentaire.

8. — Depuis ses origines, nous avons toujours ménagé bon accueil à *la Semaine de Suzette.* En présentant à nos lecteurs, et en les leur recommandant tout spécialement pour leurs fillettes,les deux nouveaux volumes de ce joli recueil, nous ne ferons que nous répéter en disant qu'ils sont exactement ce qu'ont été les précédents. En fait d'historiettes illustrées en couleurs (quel régal enfantin !), le premier de ces volumes (3e année, 2e semestre) n'en contient pas moins de

soixante-dix-huit et le deuxième (4e année, 1er semestre), quatre-vingts ! Il y a là une variété extraordinaire où l'esprit et la gaîté débordent, sans négliger la « moralité » obligatoire. A côté de cela, mettez, pour les deux volumes, trente-huit romans, contes et nouvelles, assez courts d'ailleurs pour ne pas embrouiller les petites lectrices. Puis, comme d'habitude, des monologues, saynètes, vers à dire, des modes de poupée, des petits problèmes, des amusements scientifiques, des recettes de friandises, etc., etc. Toute la lyre, quoi ! L'inspiration générale est foncièrement religieuse et chrétienne et les images apparaissent en si grand nombre qu'elles submergent presque le texte, car il faut, avant tout, parler aux yeux des enfants. Ajoutez enfin que ces deux volumes se présentent sous un élégant cartonnage illustré en couleurs et vous aurez une idée suffisante de *la Semaine de Suzette*. On ne peut la feuilleter sans être tentée de l'offrir autour de soi, pour faire des heureuses.

9. — M. Montorgueil pour le texte et le dessinateur Job pour les aquarelles nous semblent être résolument sortis du genre sérieux et somptueux qui a donné à leurs albums antérieurs une si réelle supériorité. Cette fois, dans *Jouons à l'histoire*, ils ont fait place à deux enfants, le frère et la sœur, Jean et Jeanne qui, dans le salon de famille, ont dressé un théâtre à l'usage de spectateurs aussi intimes que privilégiés. Là, on voit, dans une série de tableaux exécutés avec des pantins, *la France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français*. C'est à Jean qu'incombe l'organisation générale, mais sa sœur l'aide beaucoup. Il faut lire les textes placés en regard de chaque aquarelle, au verso de la précédente, pour se rendre compte de la part de l'un et de l'autre dans ces « guignoleries » d'une espèce nouvelle, si l'on peut dire. Nos artistes (est-ce de Jean et de Jeanne que nous voulons parler, ou de MM. Montorgueil et Job? — Ce sera comme vous l'entendrez vous-mêmes) n'ont pas voulu uniquement retracer quelques-uns des épisodes les plus connus de nos annales; ils ont aussi glissé çà et là de grands tableaux représentant de petites anecdotes historiques pleines d'originalité. Notez que la série débute aux temps lointains de la Gaule barbare et qu'elle se termine à Napoléon Ier. Pourquoi cela? demanderez-vous. — Voici : au moment où notre jeune impresario cherchait de nouveaux sujets à représenter, crac ! l'obscurité enveloppe toutes choses : les ouvriers électriciens venaient de se mettre en grève. *E finita la commedia* ! Peut-être trouvera-t-onc et album moins brillant que les précédents de la collection (*Louis XI*, *Henri IV*, *le Roi Soleil*, etc.); mais aussi il coûte sensiblement moins cher : 9 fr. au lieu de 15. C'est bien quelque chose.

10. — La librairie Garnier nous envoie un album des plus comiques : *Les Petites Misères de la vie des animaux*, par M. Benjamin Ra-

bier. En des scènes risibles, défilent d'abord des quadrupèdes et des volatiles domestiques : chiens, vaches, veaux, ânes, porcs, poules, coqs, oies; puis arrivent des bêtes fauves : ours, lions, tigres, rhinocéros, hippopotames; enfin l'attention est sollicitée par des oiseaux de proie, des autruches, par des renards, même par des poissons, des grenouilles, etc. Une ligne, quelquefois deux ou trois, expliquent les cinquante images en couleurs qui forment cet album brillamment relié avec une belle plaque spéciale or et couleurs, très promettante et nullement trompeuse. Un exemple du genre : Une jeune campagnarde, assise au pied d'un arbre, semble très occupée à son tricot, pendant qu'un gars, tête nue et les mains dans ses poches, s'éloigne d'un air boudeur. Deux porcs se rencontrent. A une question sur sa santé, l'un des « habillés de soie » dit à l'autre : « Je te remercie, ça va mieux...on devait me tuer le jour de la noce et je viens d'apprendre que le mariage est rompu. » Au-dessus de l'image on lit : *La Vie prolongée.*

11. — Voyons, papas et mamans, supposons que vous avez un enfant souffrant. Cela vous chagrine beaucoup, ce qui se comprend de reste. Alors, comme le rire est le meilleur des médecins, le mieux sera de vous procurer à cet effet l'album désopilant de M. Outeault intitulé : *Buster Brown, son chien Tiger et leurs aventures.* Buster parait être un brave petit cœur, mais quel écervelé ! Il ne rêve que niches et farces et à chacune qui tourne mal, il prend de bonnes résolutions aussi vite oubliées que prises. Toujours en compagnie de son boule-dogue Tiger, très gai lui aussi, mais plus sage, notre garçonnet se livre aux sottises les plus caractérisées. La plupart sont préjudiciables au seul prochain, mais d'autres cependant transforment l'espiègle en victime, car les corrections maternelles ne tardent pas à s'ensuivre. L'aventure la plus cocasse de notre héros résulte de son idée intempestive d'aider la nouvelle cuisinière à faire un gâteau. Le chien lui-même en rit à faire le tour de la paillasse et à s'en tenir les côtes. Certainement vous ferez comme lui — au tour de paillasse près, sans doute. Les images en couleurs sont très nombreuses et parfaitement réussies.

12. — Un jeune nègre, Sam, entre au service d'une famille qui, en même temps, se trouve gratifiée du singe de ce nouveau domestique, lequel singe répond au nom de Sap. Tous deux, l'un imitant l'autre, cet autre — le nègre — ayant l'habitude de comprendre toutes choses à rebours, il résulte de cette collaboration une série de faits passablement fous qui ne laisseront pas nos bébés insensibles. Les images de l'album de Mme Rose Candide : *Sam et Sap, aventures surprenantes d'un petit nègre et de son singe* sont nombreuses et vivement « peinturlurées. » Ce n'est pas du grand art, mais c'est amusant.

13. — Voici le quatrième album d'une série où nous avons successivement rencontré : *La Guerre des animaux, les Animaux en pique-*

nique, *Messieurs les animaux en train de plaisir*. Le nouveau venu s'appelle : *Etranges et surprenantes Aventures de Jumbo Crusoé*. On devine tout de suite qu'il s'agit ici de l'histoire de Robinson, le Robinson de Daniel de Foé, très abrégé bien entendu, où les hommes sont remplacés par des bêtes : Robinson Crusoé n'est autre que l'éléphant Jumbo et son fidèle Vendredi est un jeune ourson; des loups représentent les sauvages, enfin le navire qui délivre Jumbo et son serviteur est monté par des matelots originaires du « célèbre pays des lions ». Et toute cette mirifique histoire est contée par « papa Latrompe » (lui aussi éléphant de sa nature) à ses petits Latrompe et à Bébé Hippo (un hippopotame). C'est drôle, et les images, très artistiques, sont pleines d'humour ; celles en couleurs surtout feront la joie des enfants et même de leurs parents.

14. — *Les Fables enfantines, d'après Esope et La Fontaine*, illustrées par M. Percy Billinghurst, prépareront les tout petits à mieux comprendre,un peu plus tard,les fablesversifiées des deux maîtres.L'artiste a représenté les sujets choisis par lui de façon à saisir les jeunes imaginations, puis il les a expliqués en une prose simple et claire, bien à la portée de la « clientèle » spéciale pour laquelle il s'est mis en frais. A signaler, entre autres : *Le Corbeau et le Renard, le Lion et la Souris, le Lièvre et la Tortue, le Renard et la Cigogne, le Loup et l'Agneau, le Corbeau et la Cruche.*

15. — *Grosses Bêtes et Petits Enfants* ne sont pas seuls à composer l'album qui porte ce titre : il y a aussi quelques grandes personnes et pas mal de petits animaux. Mais tous, dans leurs agissements, poussent le plus souvent à la bonne et franche gaîté. Sans compter qu'il se dégage de beaucoup des scènes placées sous les yeux quelques bonnes leçons. La maison Mame a édité ainsi un album auquel le talent de MM. Vimar et Guido assurera un succès justifié.

16.—« Un papa » à deux têtes (P.-J. Stahl et J. Lermont) nous offre un très gracieux album intitulé : *Le Rosier du petit frère*. Suzanne et Suzette, deux sœurs jumelles qui s'aiment tendrement, ont imaginé de gratifier leur petit frère, encore au berceau, d'un rosier pour sa fête de l'an prochain. Mais elles veulent le « faire pousser » elles-mêmes, elles seules. Donc, elles commencent par planter une graine dans un pot, puis elles l'arrosent copieusement d'abord avec de l'eau froide, puis avec du vin additionné de sucre, puis enfin avec de l'eau bouillante pour hâter la pousse. Mais ces diverses opérations, toutes géniales qu'elles semblent aux jardinières improvisées, ne produisent rien de bon. Alors elles recommencent. Et le résultat devient vite miraculeux. En une journée, le rosier, qui d'abord est un pommier (avec des pommes s'il vous plaît) devient dès le lendemain, un vrai rosier avec des roses. Ne cherchez pas loin le magicien, qui n'est autre que Ma-

thurin, le jardinier de papa. Cela est conté fort drôlement; et puis les images, dues à l'artiste de talent qu'est M. A. Lalauze, sont ravissantes.

17, 18 et 19. — *Les Coloriages de Cecil Aldin* comportent trois albums, très amusants comme sujets, savoir : 1° *Le Livre de la ferme*; — 2° *Le Livre de la basse-cour*; — 3° *Chiens et Chats*. Des bêtes, encore des bêtes, toujours des bêtes (avec, seulement dans le premier, quelques rares humains : des domestiques de ferme). Dix scènes, où figurent quadrupèdes et volatiles, se présentent, dans chaque album, sous une forme parfois très comique. A chaque image, une explication brève, qui provoque généralement la gaîté. Donc, les enfants commenceront par rire, puis ils songeront à utiliser leurs talents d'artistes en espérance. Chaque sujet est double : à gauche il est colorié; à droite, dessiné au trait, il reste à colorier. « Pour obtenir un bon résultat, recommande une note imprimée au bas ou au centre de chaque titre intérieur, il faut commencer par mettre les tons de couleurs et ensuite la couleur blanche, en suivant exactement le modèle. » Rien de plus, rien de moins. Et cela suffira pour nos enfants à qui ces trois albums de la maison Hachette plairont infiniment.

20 et 21.— De même que l'an dernier, à pareille époque, la librairie Laurens publie, comme la maison Hachette, des albums destinés aux enfants qui aiment à colorier intelligemment des images. M. A. Vimar a été chargé d'exécuter l'album intitulé : *Les Animaux de la ferme* et M. George Auriol a dessiné les *Premières Fleurs*. De la sorte, les goûts différents peuvent recevoir satisfaction. Et grâce à quelques indications précises, l'amusement se double de leçons de choses intéressantes et utiles qui sont comme les tout premiers éléments d'une histoire naturelle enfantine.

III.— 1.— L'histoire de *la Comtesse Rose* est adaptée de l'anglais de Stanley Weyman, dont les romans historiques, d'allure très vivante, sont fort appréciés au delà du détroit. La comtesse, jeune, jolie, non mariée, règne en souveraine sur le miniscule État de Heritzbourg, en Allemagne. Le récit s'ouvre pendant la guerre de Trente ans, qui mit le pays à feu et à sang, et, bien malgré elle, la comtesse Rose se trouve engagée dans les aventures de cette lutte épique. Le lecteur la suivra à travers les terribles chevauchées et le cliquetis des batailles, et il admirera l'imagination féconde du romancier qui sait dénouer, sans trop d'invraisemblance, les situations les plus compliquées. Le jeune souveraine de Heritzbourg est ce qu'on appellerait au vingtième siècle un « bon parti » et ses différents prétendants lui font la cour au milieu des scènes tumultueuses de la terrible guerre : la physionomie de la comtesse Rose, fait contraste avec les rudes lutteurs qui l'entourent. Parmi les prétendants qui semblent lui plaire sont

le waldgrave Rupert, son cousin, et le comte Tzerclaes de Tilly, parent du fameux rival de Wallenstein, un des héros de la guerre de Trente ans. Mais Rupert est jeune, inconséquent malgré sa vaillance, Tzerclaes est despote et cruel, et la comtesse Rose leur préfère le comte de Leuchtenstein, homme d'un âge mûr, d'un noble caractère, dévoué au service de Dieu et de la patrie. Les aventures périlleuses de la comtesse se compliquent de celles de son intendant Martin Schwartz, dévoué corps et âme à sa suzeraine,et de l'enfant du comte de Leuchtenstein, jadis enlevé à son père, et qui lui est finalement rendu par la comtesse, à laquelle il doit son salut. Les jeunes lecteurs aimeront ce récit mouvementé, où l'auteur a mis une note de couleur locale qui le rend plus pittoresque.

2. — Dans *Mademoiselle Cécile*, M. Georges Beaume aborde, sous la forme d'un récit d'imagination, un sujet qu'il a déjà traité avec succès : la lutte contre le flot grandissant de ce qu'on appelle le progrès et les anciennes traditions, ancrées dans le sol. Ici, le problème se pose sous une forme familière : Cécile est la fille du pêcheur Cuaquil, qui habite la côte entre Antibes et Cannes. Il est passionnément attaché au beau pays où il est né, et voit, avec une colère sourde, passer entre les mains de brasseurs d'affaires les terrains bordant cette mer bleue qui lui semble son domaine. Parmi ces spéculateurs étrangers au pays est un Parisien nommé Matrac,dont le rêve est de créer une plage nouvelle au milieu de cette splendide nature; dans ce but, il fait aux paysans et aux pêcheurs qu'il vise à exproprier des offres qui tentent leur pauvreté. De là des conflits d'âmes, comme les décrit volontiers M. Georges Beaume. D'une part, c'est la tradition, l'amour du passé, le souvenir des aïeux; de l'autre, des besoins nouveaux et le sens plus grand de la vie pratique. Dans les âmes primitives, ces sentiments arrivent trop vite à la violence; peut-être les pêcheurs de M. Beaume les expriment-ils dans un langage un peu trop affiné pour leur condition. La pensée de l'auteur est toujours élevée et ses descriptions sont très vécues; on sent qu'il aime cette nature qu'il décrit si bien. *Mademoiselle Cécile* met une note de tolérance dans les rapports de son père avec le « Parisien, »; rapports qui se terminent du reste, par la vente désirée par ce dernier. Avec la somme qu'il en retire, le vieux pêcheur s'établit sur un autre point de la côte : le soleil et la mer lui restent et, dans son nouveau foyer, il implantera les traditions du passé. Cécile épousera Bernard Péridier, un pêcheur du golfe, hardi et énergique, qui l'aime depuis longtemps, et dont la rude nature subira sa douce et pacifique influence.

IV.— 1.— Le héros de *Rita la Gitane* n'est autre que le romancier illustre Don Michel Cervantes Saavedra, l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Quand s'ouvre le récit, il vient de sauver des poursuites des sol-

dats de l'Inquisition la petite Rita, pauvre enfant volée par les gitanes et qui est, par sa naissance, une Espagnole de noble race. La carrière de Michel, après cette première équipée, se poursuit, aventureuse et mouvementée. Le poète est doublé d'un batailleur, et nous pensons volontiers que pendant que se déroulent ses dramatiques ou plaisantes aventures, Don Michel recueille des documents humains en vue de son futur chef-d'œuvre. Les hôteliers et les geôliers, avec lesquels il a des démêlés, les nobles hidalgos comme les rudes soldats, lui fournissent tour à tour des traits piquants qui lui serviront plus tard à créer les types qui l'ont rendu célèbre : Don Quichotte et le fidèle Sancho. Nous entrevoyons la gloire qu'un prochain avenir réserve à Michel dans la scène finale du volume, où, des mains de Philippe II, roi de toutes les Espagnes, il reçoit le rameau d'or, récompense de ses premiers succès poétiques. Quant à Rita, après avoir été enlevée aux gitanes qui la maltraitaient, elle trouve des parents adoptifs qui remplaceront ceux qu'elle a perdus. Entre Don Jean Lopez de Hoyos et sa sœur, l'excellente Dorothée, l'enfant, reconnaissante assiste au triomphe littéraire de son protecteur et ami. L'auteur, M. H. de Charlieu, possède un style alerte et facile, la note dramatique alterne dans son récit avec la note gaie. L'Inquisition espagnole y paraît un instant sous les couleurs les plus sombres, mais l'auteur n'insiste pas sur cette page d'histoire qui soulèverait des questions complexes et difficiles, lesquelles, dans un simple roman destiné à la jeunesse, ne sauraient être résolues de façon satisfaisante.

2. — *Fleur des ruines* débute d'une façon poignante : deux jeunes filles nobles, tombées entre les mains des Bleus, sont condamnées par Carrier à périr sur l'échafaud de Nantes. Au dernier moment, le proconsul leur promet la vie sauve si elles consentent à épouser deux soldats républicains. Les larmes et la terreur de la cadette, une enfant, ébranlent la fermeté de son aînée, qui, toute résignée à mourir, consent, si l'on met en liberté sa petite sœur, à donner sa main au « Bleu » Philibert Jussey. Le marché conclu, la petite Reine de Lannion est emmenée par une paysanne vendéenne qui se charge de la faire passer en Angleterre et Florise devient la femme de l'obscur soldat, tailleur de son état, qui, la guerre finie, reprend son métier. Cette singulière union ne pouvait être que douloureuse, et Florise de Lannion en souffre tant qu'elle finit par perdre la raison. Le silence s'est fait, par sa volonté, entre elle et sa sœur, qui, devenue marquise de Folembray, cherche inutilement à retrouver son aînée ou sa descendance. Pendant de longues années, ses recherches sont vaines ; à la fin du volume seulement, après de nombreuses péripéties et une étrange erreur, la marquise reconnaît, dans la *Fleur des ruines*, la descendante authentique de Mlle de Lannion, devenue Mme Jussey. L'enfant, qui a grandi au mi-

lieu des ruines de Coucy, sous la tutelle du jacobin Brutus Jussey, tient plus de sa grand'mère l'aristocrate que de son grand-père plébéien : fine, douce, bonne et jolie, elle rentre, sans effort, dans le milieu social, d'où, pour sauver la vie de sa sœur, l'héroïque Florise est volontairement sortie. Le livre est intéressant, les scènes en sont variées, racontées dans un style facile et correct. Pour qui a un peu étudié ce bouleversement tragique qui s'appelle la Révolution, il n'y a rien d'invraisemblable, sinon dans tous les détails du récit, du moins dans le drame qui lui sert de point de départ : à cette époque de l'histoire, plus qu'à tout autre, s'applique le dicton : le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

3. — Le nouveau récit du populaire écrivain Pierre Maël intitulé : *Cambriole* a pour héroïne la petite Jeanne Riveyre, dont la mère, veuve d'un ingénieur, ruinée et seule au monde, s'est réfugiée avec sa fille dans un hôtel de Paris, tenu par Mme Galoupe, jadis cuisinière chez ses parents. Pendant que sa mère cherche à gagner sa vie, Jeanne, gentille fillette, qu'une expérience précoce des vicissitudes de la vie a mûri, partage l'existence de Mme Galoupe, excellente femme, dévouée à la fille de ses anciens maîtres, mais dont le mari est un scélérat de la pire espèce. Le misérable s'est allié à des camarades qui le valent et il complote de cambrioler une villa voisine de l'hôtel, appartenant à de riches rentiers, M. Dulong et sa sœur, gens charitables et bons qui s'intéressent à Mme Riveyre et à sa fille, dont ils ont fait, par hasard, la connaissance. L'entreprise, adroitement conçue et habilement menée par les hardis mécréants, échoue cependant, grâce au dévouement de Raoul, fils de Mme Galoupe par un premier mariage. Toute cette partie du récit est remplie de mouvement et d'entrain; la petite Jeanne s'y montre fille de tête et de cœur; aussi, quand le calme est revenu, ses vieux amis invitent la veuve à venir, avec son enfant, habiter sous leur toit. Ils feront de Jeanne leur fille adoptive et donneront à sa mère, si éprouvée d'âme et de corps, un intérieur paisible où elle pourra oublier ses souffrances passées. Il n'est pas besoin d'ajouter que le lecteur trouvera dans ce volume les qualités dont M. Pierre Maël est coutumier : des sentiments excellents, un style agréable, une note religieuse discrète.

V. — 1. — *La Fée d'aujourd'hui*, dont Mme Chéron de la Bruyère nous raconte les exploits, n'est autre que l'Électricité. Ses multiples et merveilleuses manifestations font l'étonnement des jeunes de Keronnec, transportés pendant l'absence de leurs parents dans la villa de leur oncle, où tout est mû par l'électricité. Quant à leur vieille servante bretonne Annik, elle n'y voit que sortilèges et maléfices. On sait que Mme Chéron de la Bruyère possède le talent de parler aux petits enfants : son style est clair et simple et ses récits ont toujours une portée

morale, à défaut d'une note religieuse. *La Fée d'aujourd'hui*, tout en amusant les petits lecteurs de la *Bibliothèque rose*, leur donnera quelques notions familières sur cette force encore peu connue, dont les enfants du vingtième siècle verront probablement de nouveaux développements.

2. — *La Cousine Gudule* est de même un volume destiné aux lecteurs de la *Bibliothèque rose*. Ils y verront que l'égoïsme, dont Mme Gudule Reverchon offre un spécimen parfait, est un défaut qui éloigne la sympathie et détruit l'affection. Tutrice de sa petite-nièce Alice, Gudule, tout en profitant de la fortune de l'enfant, fait de celle-ci son esclave et son souffre-douleurs. Par bonheur pour Alice, son acariâtre parrente imagine, pour des raisons toutes personnelles, d'aller rendre visite à ses cousins Arnauld, et, mêlée aux études et aux jeux d'une bande d'enfants heureux et unis, la pauvrette goûte la douceur d'un vrai foyer gouverné par une tendresse ferme, prévoyante et juste. Son désespoir est grand quand il faut quitter ses amis pour se retrouver seule sous le joug de *la Cousine Gudule*; mais, autour d'elle, l'on s'est ému de sa situation et, grâce à l'intervention d'un de ses grands-oncles, Alice reste chez les Arnauld, chargés désormais de sa tutelle. Là, dans une atmosphère saine et gaie, les bonnes qualités de l'enfant se développeront. Cette histoire est vivement et simplement contée, les excentricités de Gudule y mettent une note comique, l'enseignement moral y est discret, mais juste.

VI. — 1. — Le goût du théâtre est si répandu dans la société actuelle, qu'il n'est pas étonnant d'en trouver l'effet dans la librairie et dans ses publications illustrées. La maison Colin a donc donné place dans la collection intitulée : « La Petite Bibliothèque » à un joli volume destiné à offrir un aperçu de l'histoire de notre première scène : *La Maison de Molière et des Grands Classiques*, distribué en cinq parties : I. Les Origines de la Comédie-Française, de 1658 à 1680. II. Le Théâtre de Molière. III. Les Interprètes de Corneille et de Racine. IV. La Troupe de Voltaire. V. La Comédie-Française et le Répertoire moderne. L'illustration en est fort bien conçue et laisse une agréable impression d'histoire et d'art. Le texte en a été confié à M. F. Loliée, désigné par ses travaux antérieurs. L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec érudition et avec entrain, mais d'une façon trop oratoire et pas assez narrative. On souhaiterait, pour l'instruction et pour l'agrément du lecteur, plus d'ordre dans le développement de la matière, plus de naturel et plus d'aisance dans le style.

2. — Dans notre livraison d'octobre dernier (t. CXIII, p. 164), nous avons déjà parlé du joli volume de M. A. Parmentier sur *les Métiers et leur histoire* qui « intéressera fort les petits personnages auxquels il fait un peu l'histoire anecdotique des principaux métiers, boulan-

gers, bouchers, pâtissiers, épiciers, maçons, etc. » Nous renvoyons nos lecteurs au précédent article qui contient quelques remarques sur l'Introduction où il n'est pas question, notamment, de l'influence du christianisme sur la transformation du travail servile en travail libre.

3. — Dans *les Métamorphoses de la matière*, M. Coupin montre quelles transformations le génie humain fait subir aux matériaux que, dans les trois règnes : minéral, végétal et animal, la nature a libéralement mis à sa disposition; il explique comment la terre est devenue un vaste champ d'exploitation, dont les pierres, les plantes, les animaux contribuent à satisfaire et les besoins les plus immédiats et le bien-être de l'homme civilisé, concourant à l'établissement des chemins, à l'érection de sa maison, à sa nourriture et à son habillement, à la satisfaction de ses goûts de luxe et de ses besoins intellectuels. Sans doute M. Coupin, dans ce petit volume, ne pouvait qu'effleurer cet immense sujet; il s'est bien gardé de toucher à tout, mais s'est borné à prendre dans les différents ordres de la nature quelques exemples typiques, susceptibles de frapper l'esprit de jeunes lecteurs,et à les exposer avec sa lucidité, son esprit et son entrain coutumiers. En ce faisant, il nous a donné un excellent volume, très joliment illustré, de vivantes et d'intéressantes « leçons de choses ». VISENOT.

N.-B. — Nous avons reçu, trop tard pour en parler dans le présent article, les deux ouvrages suivants, qui seront examinés dans notre prochaine livraison, savoir : *Les Microbes*, par le Dr P. G. CHARPENTIER. Paris, Vuibert et Nony, 1909, gr. in-8, de VI, 355 p., contenant de nombreuses gravures. Broché, 10 fr., relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 14 fr. — *Au Pays des Binious*, par G. SEVRETTE. Paris, Colin, 1909, in-18 de 251 p., illustr. de José Roy; relié toile, tr. dorées *(Bibliothèque du « Petit Français »)*, 3 fr.

BEAUX-ARTS

1. *Manuels d'histoire de l'art. La Peinture, des origines au* XVIe *siècle*, par LOUIS HOURTICQ. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 500 p., avec 171 grav., 10 fr. — 2. *Les Grandes Institutions de France. La Manufacture de porcelaine de Sèvres*, par GEORGES LECHEVALLIER-CHEVIGNARD. Paris, Laurens, 1908, 2 vol. in-8 de 168 et 164 p., avec 128 grav., 7 fr.— 3. *Les Richesses d'art de la Ville de Paris. L'Hôtel de Ville de Paris*, par LUCIEN LAMBEAU. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 224 p., avec 64 planches, 8 fr. — 4. *Les Villes d'art célèbres. Fontainebleau*, par LOUIS DIMIER. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 168 p., avec 109 grav., 4 fr. — 5. *Les Villes d'art célèbres. Blois, Chambord et les châteaux du Blésois*, par FERNAND BOURNON. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 144 p., avec 101 grav., 4 fr. — 6. *Les Villes d'art célèbres. Tunis et Kairouan*, par HENRI SALADIN. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 144 p., avec 110 grav., 4 fr. — 7. *Les Villes d'art célèbres. Bâle, Berne et Genève*, par ANTOINE SAINTE-MARIE-PERRIN. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 148 p., avec 115 grav., 4 fr. — 9. *Le*

Villes d'art célèbres. Cologne, par Louis Réau. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 148 p., avec 127 grav., 4 fr. — 9. *Les Villes d'art célèbres. Munich*, par Jean Chantavoine. Paris, Laurens, 1908, in-8 de 154 p., avec 134 grav., 4 fr.— 10. *Les Grands Artistes. Jean Goujon*, par Paul Vitry. Paris, Laurens, s. d. (1908), in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Pinturicchio*, par Arnold Goffin. Paris, Laurens, s. d. (1908), in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Pisanello et les Médailleurs italiens*, par Jean de Foville. Paris, Laurens, s. d. (1908), in-8 de 128 p., avec 26 grav., 2 fr. 50.

Ne pouvant disposer aujourd'hui que d'un petit nombre de pages, je prie que l'on me permette de parler uniquement d'ouvrages édités par une même librairie, et dont la plupart, en cette fin d'année, peuvent être choisis pour des étrennes modestes assurément, mais aussi agréables que sérieuses. M. Henri Laurens a fait un grand effort pour élargir le cadre de ses publications ; il a créé, à côté de séries charmantes et qui continuent à s'accroître régulièrement, de nouvelles collections d'enseignement dont nous devons attendre les meilleurs services.

1. — La première et la plus importante est une collection de *Manuels d'histoire de l'art*, que dirige l'éminent administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. Henry Marcel. Douze volumes abondamment illustrés doivent y condenser l'essentiel de ce qu'il faut connaître de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la gravure, des arts du métal et du bois,des arts textiles, des arts de la terre, enfin de la musique. Le volume par lequel la série a débuté est de M. Louis Hourticq, et traite de *la Peinture, des origines au seizième siècle*. Il nous apporte un modèle excellent, et par certains côtés nouveau, d'étude abstraite et synthétique s'attachant à l'évolution logique d'une forme d'art, qui est le dessin aidé par la couleur, indépendamment, ou peu s'en faut, de toute considération historique. Et certes, il y a là quelque chose d'un peu artificiel, mais qui s'impose à l'esprit avec force et netteté. Les chapitres sur l'école florentine, son apogée et sa décadence, témoignent d'une prédilection visible pour la minutieuse analyse des qualités du dessin; ceux que l'auteur consacre à l'école vénitienne, et par lesquels il termine son livre, présentent avec éloquence les phases successives d'un décor somptueux. La conclusion est une apologie du dilettantisme qui semblera peut-être bien détachée des principes religieux ou sociaux qui ont fait et feront toujours la raison d'être et la vie de l'art. Insister sur ce point-là nous mènerait trop loin; mais je ne quitterai point le livre de M. Hourticq sans louer ses très utiles tables chronologiques des principales œuvres de peinture depuis le premier siècle jusqu'au seizième; elles sont distribuées de façon à donner d'un coup d'œil la vision simultanée des œuvres d'art surgies à un même moment dans les divers pays d'Europe.

2. — La collection des *Grandes Institutions de France*, qui comprend déjà de bons et beaux volumes sur les Gobelins et Beauvais, sur la Monnaie, sur l'Institut et la Bibliothèque nationale, s'est enrichie d'une étude de grande valeur sur *la Manufacture de porcelaine de Sèvres*. Elle est due à M. Georges Lechevallier-Chevignard, secrétaire de la Manufacture, qui prit une part active, en ces dernières années, à la réorganisation de ses archives, confiée par M. Dujardin-Beaumetz à M. Émile Bourgeois. Ce délicat travail, mené à bien, non sans peine, a renouvelé, par les découvertes nombreuses dont il fut l'occasion, toute l'histoire de Sèvres. Voici cette histoire, aussi complète et impartiale qu'il est possible. Elle se divise tout naturellement en deux parties, dont la première résume les phases de l'organisation et de l'existence de la Manufacture, et passe en revue les artistes éminents qui en dirigèrent les travaux d'art, Boucher, Bachelier, Falconet, Boizot, en nous faisant connaître par des gravures charmantes les plus gracieux modèles conservés jusqu'à nous. La seconde partie appartient à la période moderne, avec les essais de porcelaine dure, les variétés de couvertes, l'incessant effort de renouvellement des procédés techniques. Surtout elle nous initie, avec une grande précision scientifique et un vrai bonheur d'expression, à ces procédés de fabrication et de décor dont la visite classique aux ateliers ne peut donner qu'une idée superficielle. Enfin la description du Musée céramique, de la Bibliothèque et des Archives nous fait connaître dans ses derniers détails cette institution nationale de grand luxe, mais d'un luxe dont l'art français peut être fier; et, ce qui achève de rendre le précieux livre indispensable aux collectionneurs, ce sont les tableaux complets des marques de la Manufacture, depuis 1740, et la liste générale des artistes qui y ont travaillé, avec l'indication de leurs monogrammes.

3. — Une collection plus restreinte, mais organisée avec un luxe non moindre de typographie et d'illustration, entreprend de décrire *les Richesses d'art de la Ville de Paris*. Elle est dirigée par M. Fernand Bournon, l'un de nos meilleurs historiographes parisiens; et M. Lucien Lambeau, l'érudit secrétaire de la commission du Vieux Paris, l'archiviste du Conseil municipal, vient de l'inaugurer, comme il convenait, par une étude sur *l'Hôtel de Ville de Paris*. La question de la construction première est traitée en quelques pages, d'information claire et précise, où le procès toujours pendant entre Pierre Chambiges et Dominique de Cortone est nettement tranché en faveur de l'artiste italien. Le jugement est-il définitif, et ne faudra-t-il pas en appeler quelque jour? je n'oserais l'affirmer. D'ailleurs ce n'est évidemment point là que réside le véritable intérêt du volume de M. Lambeau, mais bien plutôt dans l'histoire et la description de l'Hôtel de

Ville moderne, monument d'un beau caractère architectural, d'un décor extérieur harmonieux et satisfaisant en somme, mais où intérieurement a sévi de la façon la plus lamentable l'anarchie du goût contemporain. Toute la peinture française y a été conviée, et dans un désordre extraordinaire. Mais ce sont là critiques que l'on ne saurait demander à un écrivain qui appartient par ses fonctions mêmes à l'édifice dont il nous parle; il se contente de décrire, et s'en acquitte fort bien. Que de services des livres comme celui-là, illustrés d'un aussi grand nombre de gravures fidèles, ne sont-ils pas appelés à rendre aux historiens à venir !

4 à 9. — A la tête des autres collections déjà anciennes, celle des *Villes d'art célèbres* progresse avec rapidité; elle compte aujourd'hui 37 volumes, ce qui fait, pour les amateurs de voyages en chambre, un sérieux fond de bibliothèque. M. Louis Dimier, par ses nombreuses études sur l'art de la Renaissance en France, par le monument de critique érudite qu'il a consacré au Primatice, était tout désigné pour écrire sur *Fontainebleau*. Il nous a donné sur le château de François Ier, de Henri II et de Henri IV (car, plus encore que Versailles, Fontainebleau n'est qu'un château), un modèle de dissertation érudite, qui est en même temps le guide le plus clair et le plus sûr. Et je ne veux pas dire pour cela qu'il ait négligé l'histoire du château durant les trois derniers siècles; les travaux élégants du XVIIIe siècle ont trouvé en lui le connaisseur le plus délicat, et le vandalisme du XIXe, un juge. Il a su, en quelques pages d'un style précis et coloré, nous faire visiter la magnifique et pittoresque forêt, décor inséparable de Fontainebleau, et depuis tant d'années lieu d'élection et d'inspiration des artistes. — M. Fernand Bournon, qui n'oublie point son titre d'ancien archiviste du département d'Eure-et-Loir, nous présente *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois* dans une description agréable et infiniment variée. Les châteaux de Blois et de Chambord mériteraient à eux seuls deux volumes; et cependant rien n'a été oublié de leur histoire, et plus d'un renseignement inédit est venu se joindre, chemin faisant, à une étude critique et artistique aussi solide. Les touristes pressés seront surpris, en feuilletant ces pages très joliment illustrées, de découvrir à Blois tant de monuments inconnus; et surtout ils découvriront, au sortir de Chambord ces châteaux illustres et rarement visités, Chaumont, Cheverny, Beauregard, Ménars, Talcy au donjon farouche, et Bury, jadis glorifié par un chef-d'œuvre de Michel-Ange. — Avec le livre de M. Saladin, nous passons à *Tunis* et à *Kairouan*, et le dépaysement est complet. Interminables files de maisons blanches aux toits en terrasses sur des cours ombreuses, que domine le bouquet d'un palmier, coupoles ovoïdes et minarets à jour, colonnades antiques des mosquées, décorations byzantines et arabes où se mêlent

les jeux les plus subtils des entrelacs, tout ce charme oriental nous est expliqué par un architecte de grand savoir et de goût raffiné, qui connaît mieux que personne, en ayant lui-même codifié l'histoire (Voir *Polybiblion*, avril 1908, t. CXII, p. 320), tous les secrets de l'art musulman. Et l'on applaudira de grand cœur aux conclusions de M. Saladin, lorsqu'il s'étonne que tant de trésors d'art demeurent aujourd'hui encore inexplorés ou gaspillés, et qu'il conseille vivement de s'en inspirer aux jeunes architectes qui s'obstinent à encombrer l'Algérie et la Tunisie des produits déplorables et bâtards du « modern-style. » — M. Antoine Sainte-Marie-Perrin, qui pratique, lui aussi, et tient de famille les plus nobles traditions de l'architecture, nous ramène en des climats voisins. *Bâle, Berne et Genève*, dans son commentaire ingénieux et fidèle, d'un style aimablement coloré, nous révèlent toutes leurs richesses; Bâle, cité de l'art, avec sa cathédrale et son Musée, où le rêve de Bœcklin continue la saine vision d'Holbein; Genève, cité de l'esprit, si large, si lumineuse au bord de son lac; entre les deux, Berne, bourgeoise et paisible, respectueuse de tous ses vieux souvenirs. Et quels cadres à ces tableaux parfaits : le Rhin, le Rhône et les grandes Alpes ! Il y a tout au long de ces jolies pages un sens allègre et vivant de la beauté qui soutient les descriptions, les anime, les impose à la mémoire, tandis que l'illustration, une des mieux réussies parmi ces volumes si nombreux, séduit et fixe le regard par une variété charmante. — Descendant le Rhin, nous voici à *Cologne*, dont M. Louis Réau s'est constitué l'historien véridique. Il sait nous en faire voir les vraies splendeurs, et il a grandement raison d'insister sur les admirables églises romanes trop aisément éclipsées par l'énormité du Dôme. N'oublions pas, nous dit-il, et il faut le répéter, que le Dôme de Cologne, « en majeure partie l'œuvre du XIXe siècle, est une reconstitution d'archéologues qui n'avaient guère que la religion du cordeau : il n'y faut pas chercher l'expression spontanée d'un grand siècle de foi » — ce que nous trouvons dans les cathédrales françaises. Les chapitres consacrés à la ville romane, à la cathédrale, enfin à l'école de peinture colonaise sont aussi instructifs et suggestifs qu'il est possible pour un voyageur français. — *Munich* est une ville plus célèbre encore que Cologne et pourtant elle n'est une ville d'art que par ses merveilleux musées. Aussi bien regrettons-nous un peu que M. Jean Chantavoine, après avoir décrit comme il convenait le Munich du moyen âge et de la Renaissance — assez peu de chose en vérité — et, un peu plus longuement, le Munich du XVIIe siècle, puis, plus longuement encore, la ville moderne avec ses édifices d'aspect si archéologique, se trouve réduit, quand il en vient à l'étude des musées, à une brièveté sans doute inévitable, mais contre laquelle on proteste charmé que l'on est par le style alerte et l'érudition aisée du narrateur

10, 11, 12. — Dans l'excellente collection des *Grands Artistes*, voici d'abord un *Jean Goujon*, par M. Paul Vitry; petit livre de grande substance. On n'apprendra pas sans étonnement qu'il n'avait encore été publié aucune étude sérieuse sur l'un des sculpteurs français dont le nom est le plus connu, on pourrait presque dire le plus populaire. De l'histoire de sa vie, de celle de son œuvre, presque tout nous était mystérieux. Par une analyse délicate et patiente de ses travaux et de ceux de ses élèves et imitateurs, par une élimination méthodique de toutes les attributions de fantaisie, — que n'a-t-on pas mis au compte de Jean Goujon? — M. Vitry est parvenu à un classement logique et sur plus d'un point nouveau; surtout il a réussi à préciser la figure de ce précurseur de nos grands sculpteurs classiques. Les chapitres sur la fameuse fontaine des Innocents, sur les travaux d'Anet et la décoration du Louvre feront loi dans les histoires à venir de la sculpture française. — M. Arnold Goffin, de qui la librairie Bloud publiait, le mois dernier, une charmante et pénétrante traduction des *Fioretti*, est resté fidèle à sa chère Ombrie en étudiant le peintre de Spello, de l'appartement Borgia et de la cathédrale de Sienne, *Pinturicchio*, dont la gloire aujourd'hui semble éclipser celle même du Pérugin. Le livre de M. Goffin est d'un poète; il évoque et vivifie les dernières années du xve siècle italien; il recolore les fresques pâlies et usées par le temps. Peut-être, en deux ou trois pages, ces couleurs paraîtront-elles un peu montées de ton; ainsi dans le tableau, en vérité trop facile, du Vatican païen d'Alexandre VI, nous aimerions une touche plus sobre et discrète. Mais cette légère critique en passant ne diminue point le mérite essentiel d'un aussi agréable travail, dont l'auteur sait faire voir ce qu'il a bien su voir. — Quant au volume de M. Jean de Foville sur *Pisanello et les Médailleurs italiens*, il condense en peu de pages les études les plus attachantes. Il est, bien entendu, au courant des dernières découvertes qui, depuis cet été, ont modifié la biographie de Pisanello, le rajeunissant de près d'une vingtaine d'années; chose considérable, puisque nous comprenons maintenant que l'apparition du grand artiste s'est produite à son heure, et non plus comme un événement inexpliqué et presque miraculeux. L'analyse des peintures (à défaut des précieux dessins, pour lesquels la place manquait) introduit à l'étude des médailles du maître; puis vient un bon résumé de l'histoire de cet art si expressif et gracieux, qui ne pouvait que dégénérer assez vite, ayant atteint dès ses premières œuvres la perfection. Ce travail délicat et de bonnes proportions est illustré de la façon la plus instructive. M. de Foville veut-il me permettre une critique de détail, qui n'est rien, et qui touche pourtant à une question de principe, si je puis dire? A la page 38, il décrit avec beaucoup de charme l'avers et le revers de la merveilleuse médaille de Cécile de Gonzague (reproduite en regard

de la page 40). Au revers, dans un paysage rocheux éclairé par la lune, Pisanello nous montre une jeune fille demi-nue, pensivement assise, et la main appuyée sur la tête d'une licorne qu'elle force à s'incliner. C'est, nous dit M. de Foville, Cécile de Gonzague. Non, ce ne peut être Cécile, car le visage est autre, et surtout le costume à l'antique ne convient qu'à une allégorie. C'est la Chasteté, qui conduit sa licorne faire hommage à la princesse dont les humanistes ont exalté à l'envi la vertu. ANDRÉ PÉRATÉ.

(*A suivre.*)

THÉOLOGIE

L'Incarnation d'après saint Thomas d'Aquin, par le P. A. VILLARD. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-8 de XV-438 p. — Prix : 4 fr.

« Ce travail, nous dit le P. Villard, est une œuvre d'exposition plutôt que de controverse. Il se divise en trois parties : la première est consacrée à rappeler ce que la foi enseigne au sujet de l'Incarnation; la seconde traite de la théologie du Christ, et la troisième des rapports de convenance que ce grand événemnt soutient avec les autres œuvres de Dieu. » Comme le titre l'indique, l'auteur suit de très près saint Thomas; et il s'en va, dans son exposition sereine, la main dans la main du maître angélique, proclamant avec lui le dogme, en donnant avec lui les preuves et le défendant avec lui contre les vieilles hérésies, tirant avec lui les conclusions des principes de la foi, et disant avec lui les convenances du grand mystère — heureux, en si bonne compagnie, d'échapper presque complètement au spectacle et au bruit des batailles qui continuent de se livrer, plus acharnées que jamais, contre Dieu et contre son Christ. J.-V. BAINVEL.

L'Euchologie latine étudiée dans la tradition de ses formulaires et de ses formules, par Dom PAUL CAGIN. I. *Te Deum ou Illatio? Contribution à l'histoire de l'euchologie latine à propos des origines du Te Deum.* Abbaye de Solesmes, Quarr-Abbey, Ryde, 1908, in-8 de XXXI-595 p. — Prix : 10 fr.

Je fais amende honorable à l'auteur de ce livre, à raison non pas de ce que je vais dire, mais de ce que j'allais dire. J'allais lui chercher querelle pour son titre, et je m'aperçois, en le transcrivant,— qu'après l'avoir lu distraitement, je n'en avais retenu que ce qu'il me plaisait d'y chercher, le *Te Deum*. Je m'imaginais qu'on ne peut guère écrire sur le *Te Deum* que pour traiter la question d'auteur, ou celle du rythme, ou celle du chant, et comme tout ce qu'on peut écrire là-dessus m'intéresse, je me suis jeté sur l'ouvrage, comme un gourmand sur le premier plat.

Or, je n'ai trouvé dans tout l'ouvrage qu'à peine quelques mots

sur le chant, moins encore sur le rythme. En revanche l'auteur m'a promené, je devrais dire entraîné, de découvertes en découvertes sur les origines de la messe, dans les catacombes de la liturgie, par conséquent de surprises en surprises, puisque je ne comptais que sur le *Te Deum*. Mais quelles surprises !

Comme l'a fort bien dit un critique peu suspect de bienveillance dans l'espèce, et peut-être pour cause : « D. Cagin, dans la suite de son ouvrage, avec une finesse de vue et une profondeur de savoir vraiment admirables, est parvenu à pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'ici dans ces obscures régions, nous ouvrant ainsi une voie dans laquelle nous n'hésiterons pas à nous engager après lui. Et qui sait? Peut-être réussirons-nous à noter çà et là quelque particularité, à faire telle observation qui aurait pu lui échapper, comme il arrive parfois au disciple marchant aux côtés du maître avec des yeux moins exercés, mais aussi plus jeunes, et, à certains moments, peut-être plus perçants.»

Je continue de citer : « Ici, à part quelques réserves de détails, il n'y a qu'à profiter et à se réjouir de tout un monde de clarté nouvelles, projetées sur les questions mystérieuses et passionnantes qui se rapportent à la formation première et au développement de l'euchologie latine.»

Et enfin : « Voilà un tableau d'ensemble, esquissé tant bien que mal, et qui ne permet d'entrevoir que très incomplètement la richesse des informations, l'ampleur et la finesse des observations, la nouveauté féconde, et, en général, la rigoureuse exactitude des résultats qu'une lecture attentive permettra de moissonner dans l'ouvrage de D. Cagin.»

Je reviens au titre, du moins au titre imaginaire que je m'étais fait. C'est précisément parce que je n'en voyais pas le rapport avec le sujet de premier ordre embrassé par l'auteur, que, tout aussitôt, j'allais lui reprocher de s'être exposé si bénévolement à l'indifférence, j'entends à l'indifférence de ceux qui, moins soucieux que moi du *Te Deum*, se seraient volontiers laissé prendre à d'autres amorces, telles que le sujet des origines liturgiques, s'ils avaient vu la marchandise à l'étalage, je veux dire dans le titre.

Or, disais-je, je m'aperçois, au moment seulement de transcrire le titre, après avoir lu l'ouvrage comme un roman, jusqu'à trois fois, que l'auteur est parfaitement en règle. Son titre n'est pas menteur, il annonce bien le sujet et le détermine. C'est une série dont on nous donne le premier volume : *L'Euchologie latine étudiée dans la tradition de ses formules et de ses formulaires*, tel est le titre général, très compréhensif et qui nous annonce évidemment, à côté de travaux sur les origines et la formation des Sacramentaires, des Pontificaux, et des Rituels, travaux inabordés jusqu'à présent, d'autres études non moins neuves, et depuis longtemps attendues, sur les divers morceaux de littéra-

ture spéciale, de littérature liturgique, en un mot des *formules* qui composent ces *formulaires*. Et c'est précisément une première *Contribution à l'histoire de l'Euchologie latine à propos des origines du* Te Deum (je copie simplement le sous-titre) que nous avons sous l'étiquette interrogatoire : « *Te Deum ou Illatio*? »

Pourquoi, cependant, *Illatio*? En dehors des professionnels *(rari nantes in gurgite vasto)*, je le demande humblement à l'auteur, à qui ce terme est-il familier? Pourquoi ne pas écrire *Préface*, puisque ce n'est que cela? Tout le monde aurait compris,car tout le monde sait ce qu'est la *Préface* de la messe, et *Te Deum* ne risquerait pas d'hypnotiser exclusivement l'attention des gens distraits, pour qui l'*Illatio* ne dit rien, n'existe pas. Je le sais bien, l'auteur pourra me répondre que c'est précisément le dessin du *Te Deum*, trouvé dans l'*Illatio* mozarabe de Pâques,qui l'a mis sur la voie de ses belles découvertes. Il n'est point ingrat. Je le veux bien. Mais le public n'a pas à l'*Illatio* les mêmes obligations; je crois qu'il aurait préféré *Préface*. L'auteur n'a-t-il pas eu grand soin de maintenir constamment le *Te Deum* à la basse (à la main gauche) de sa partition, tandis qu'à la main droite, il évolue librement en mélodies plus riches les unes que les autres, autour de l'*Illatio*, des *Préfaces*, *Epiclèses*, etc.? L'*Illatio* trouvait là son compte comme tous les autres. C'était bien suffisant. Du moins le titre parlait tout de suite à tous un langage connu.

Querelle d'Allemand? Peut-être, mais querelle d'ami certainement. Il serait pitoyable qu'on passât à côté d'un livre de cette portée sans y prendre garde, trompé qu'on pourrait être, comme je l'ai moi-même été trop promptement, par l'apparente insignifiance du sujet mis en relief dans la partie la moins adéquate de son titre.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'en reléguant le *Te Deum* dans les parties de basse — je tiens à ma comparaison — D. Cagin n'ait aussi réservé quelques jolis solos à la main gauche. Je signalerai notamment le chapitre III de la IIe partie : *Les Titres du Te Deum*. Quoi qu'en ait pu dire le critique de tout à l'heure avec une vivacité singulière (qu'il faut féliciter D. Cagin de n'avoir pas relevée plus qu'il ne l'avait provoquée), la question de l'auteur y est bien vidée définitivement, et par la voie d'une exposition purement objective. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle date, et D.Cagin nous fait même connaître pour la première fois la solution que lui donnaient déjà vers le XIe siècle deux manuscrits bénédictins d'Italie : « *Hunc hymnum quis instituerit lectio doceri minime potuimus...* » Ce n'est pas un argument négatif, cela. C'est bel et bien un aveu positif qu'il n'existe pas encore de tradition d'auteur. — Ce n'est pas davantage un argument négatif que l'existence d'un titre positif—traditionnellement anonyme— donné partout au *Te Deum* dans les plus anciens manuscrits (y compris particulière-

ment les irlandais), jusqu'au moment où l'on commença d'ajouter au vieux titre traditionnel, des noms d'auteur qui devaient finir par le déposséder et le supplanter. J'engage ceux qu'intéressent les démonstrations élégantes, limpides et riches d'arguments à lire ce chapitre, pour l'amour de l'art.

Cette question se trouvant être l'une des trois qui m'ont fait ouvrir le livre, on conçoit que je la signale en particulier. Mais je tiens à le redire, c'est à peine un incident pour D. Cagin : c'est d'une portée bien autrement vaste que sont les autres questions qu'il traite et, plus d'une fois, qu'il épuise. JULES SOUBEN.

SCIENCES ET ARTS

L'Enseignement ménager, par M. BEAUFRETON. Paris, Lecoffre-Gabalda, 1908, in-12 de VII-201 p. — Prix : 2 f.

Ce livre ne contient pas les notions théoriques et pratiques qu'un élève aime à rencontrer dans ses manuels, pas plus que les directions méthodologiques que réclament nombre de maîtresses : ce double travail a fait l'objet d'un autre volume de l'auteur, qui a pour titre : *Guide de l'enseignement ménager*. Ici, M. Beaufreton « a voulu seulement,— c'est lui-même qui nous le précise dans sa Préface, — montrer ce qu'est l'enseignement ménager, en prouver l'opportunité, en indiquer les desiderata, en chercher les destinées, le situer, en un mot, dans le milieu social et noter les facteurs d'évolution qu'il apporte à notre société démocratique.» Il espère que ces pages auront « pour résultat de convaincre leurs lecteurs que la question sociale est une question familiale. »

Et voici maintenant comment procède l'auteur. Il commence par critiquer avec verve, et aussi avec beaucoup de raison, l'éducation donnée aujourd'hui aux jeunes filles en France, et qui a le grave défaut de les mal préparer à ce qui est avant tout leur rôle, je veux dire bien remplir leurs devoirs d'épouses, de maîtresses de maison et de mères de famille. Les chapitres suivants nous montrent ce qu'a été et ce qu'est maintenant l'enseignement ménager en France, soit dans les écoles officielles, soit dans les écoles libres; ce qu'est l'enseignement ménager à l'étranger, d'où nous sont venus, en cette matière, les meilleurs exemples et les plus utiles leçons. Le chapitre quatrième indique comment se résoudra, toujours d'après la même méthode, la question des domestiques; le chapitre cinquième traite de l'éducation sociale de la femme, envisagée non pas seulement au point de vue théorique, mais encore et surtout au point de vue pratique, en s'éclairant de divers essais déjà faits à l'étranger et en France. Enfin le chapitre sixième et dernier se tourne du côté du sexe fort et montre le profit.

qu'il peut tirer et qu'il tire déjà pour lui-même de l'enseignement ménager. La conclusion montre ce qui reste à faire, et un document annexe établit le devis d'établissement d'une école ménagère.

Livre bien fait, spirituellement écrit,et en même temps intéressant et instructif. L'auteur espère que l'enseignement ménager dans notre France marquera l'aube de la paix sociale : je trouve ces espérances un peu ambitieuses, et, sans nier l'intérêt pratique de ce genre d'enseignement, je n'en attends pas de si grands bienfaits. Irai-je jusqu'au bout de ma pensée ? J'avoue que je regrette le temps, qui n'est pas bien éloigné de nous, où l'enseignement ménager n'était pas nécessaire, et où se formaient très bien au foyer même de la famille, qui est de beaucoup la meilleure des écoles ménagères, d'excellentes maîtresses de maison, de très bonnes mères de famille, qui trouvaient facilement, pour les seconder dans leur tâche, ces bons serviteurs, devenus si rares aujourd'hui, quoique l'espèce n'en soit pas encore tout à fait perdue. Les temps sont bien changés, hélas ! Les écoles ménagères peuvent atténuer quelques-uns des maux dont nous souffrons, mais il ne m'apparaît pas qu'elles en atteignent les causes profondes.Ces réserves n'enlèvent rien, d'ailleurs, à l'intérêt et à la valeur pratique de l'excellent livre de M. Beaufreton. ÉDOUARD PONTAL.

La Caisse rurale, la caisse ouvrière, par LOUIS DURAND. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de 59 p. — Prix : 0 fr. 25.

Le si compétent et si dévoué président de l'Union des caisses rurales et ouvrières françaises, M. Louis Durand, a su résumer, en ces pages sobres et précises, les principes, les méthodes et les résultats en notre pays de ces caisses du système Raffeisen, dont il a été chez nous le principal initiateur. Elles reposent sur ce double principe : responsabilité solidaire et illimitée de tous les associés pour tout le passif; renonciation des administrateurs et des associés à prélever aucun bénéfice personnel sur les opérations. On conçoit que l'aide mutuelle ainsi pratiquée permette un modeste mais très utile recours au crédit à des cultivateurs et à des artisans, à des ouvriers qui n'auraient pu, isolés, offrir de garantie aux prêteurs.

Et ce qui caractérise encore ces caisses, ce qui leur attire le dévouement des hommes profondément et intelligemment religieux, c'est que, sans avoir d'ordinaire de caractère confessionnel, elles exercent une action éminemment moralisatrice par les qualités qu'elles exigent de leurs membres, qualités que leur groupement maintient et développe. Chaque caisse est autonome, et doit tendre à se former elle-même sa clientèle d'emprunteurs et de prêteurs. Elle ne doit recourir que dans une limite assez restreinte au concours financier d'une Caisse centrale. Mais elle a toujours grand avantage à demander appui

moral, renseignements et conseils à l'*Union des caisses rurales et ouvrières* et à son Bulletin mensuel. Il est triste d'avoir à relever diverses tentatives faites, en ces dernières années, par le gouvernement français pour entraver et décourager ces bienfaisantes institutions — prétention, admise par le Conseil d'État en 1897, de leur faire payer la patente d'escompteur et qui a exigé une refonte de leurs statuts pour échapper à cette charge — prétention du ministre de l'agriculture de 1901, M. Dupuy, de fermer aux caisses rurales l'accès aux prêts des caisses régionales de crédit agricole auxquelles l'État fournit gratuitement des capitaux. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Notions élémentaires d'agriculture, par EUGÈNE MOREL et H.-L.-A. BLANCHON. Paris, Laveur, 1908, in-16 de 304 p. (*L'Agriculture au XXe siècle*). — Prix : 2 fr.

« Par agriculture ou culture des champs on entend l'art de produire économiquement les plantes utiles à l'alimentation et, par suite, l'art d'élever les animaux qui peuvent utiliser les plantes qui ne sont point directement utilisées par l'homme. La base de l'agriculture résidant donc dans la plante, il est indispensable de nous rendre compte comment poussent, comment vivent les plantes. » Le but de ce petit traité est ainsi bien défini; ajoutons qu'il est méthodiquement composé. Successivement les auteurs s'occupent du sol et montrent ce que le travail de l'homme vient y apporter, par les façons qu'il y donne, les assollements qu'il pratique et les engrais ou amendements qu'il épend. De tous les chapitres, les plus importants sont ceux qui parlent des plantes elles-mêmes, des diverses espèces, puis des animaux domestiques de la ferme. Les développements donnés à la viticulture viennent ensuite; l'arboriculture fruitière et la sylviculture, les jardins ont leurs chapitres spéciaux. Enfin l'ouvrage se termine par de bonnes pages consacrées à l'économie rurale, aux collections et aux sociétés scolaires.

G. DE S.

Pathologie végétale. Maladies parasitaires. Champignons. Bactéries, par DUCOMET. Paris, Amat, 1908, in-12 de x-295 p. avec 21 grav. — Prix : 3 fr.

Chaque année le rôle des parasites végétaux s'étudie davantage, car l'on reconnaît que ces maladies désastreuses, véritables fléaux pour l'agriculture, sont dues à toute une population végétale qui naît sur d'autres végétaux, les anémie, les envahit et entraîne à la suite un dépérissement de plus en plus grand et souvent même la mort du sujet attaqué. L'apparition, puis l'évolution de ces parasites, leur propagation, les moyens d'attaquer qu'ils emploient, ceux de défense aussi qu'on leur oppose, et mille autres points encore, sont autant de sujets

pleins d'intérêt, que l'auteur expose avec clarté. C'est un monde infiniment petit, dans lequel on est transporté. Le sujet est donc tout spécial, mais plein d'actualité, et l'auteur captive votre attention, même celle des lecteurs qui n'ont pas la pensée d'en faire une étude. En tout cas, savoir comment de pareilles maladies se propagent et comment on peut les combattre est nécessaire pour ceux qui s'occupent d'agriculture, de la vigne, des fleurs et des arbres. G. DE S.

LITTÉRATURE

Histoires d'art, par MAURICE GRIVEAU. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de III-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Griveau, auquel on doit de doctes études sur les *Éléments du beau* ou *la Sphère de la beauté*, tente dans ce volume un genre nouveau: le *conte esthétique*, « récit très simple et très profond tout à la fois, ne faisant plus du paysage un cadre... mais enfermant l'intrigue en ce paysage lui-même, racontant le drame des futaies, des landes et des grèves — et le drame aussi de l'homme spectateur de ces choses. » Une idée domine ces récits comme elle les conclut, c'est que la nature est le grand livre, le livre concret, le livre complet, le livre éternel, qui sera toujours sous nos yeux quand nous serons dégoûtés de tous les autres livres *(La Fin du livre)*. C'est ainsi que nous voyons un professeur kantien, comme grisé par les voix de la nature, anéantir en un moment les échafaudages d'abstractions philosophiques qu'il a construits jusqu'alors *(L'Escapade du professeur Rosspelger)*. Un autre principe non moins cher à l'auteur, c'est celui de l'*analogie* des formes naturelles et des formes artistiques. Par exemple, dans le *Thème de l'Étoile*, il rapproche tous les objets qui ont une forme radiée: les étoiles, les fleurs et les animaux rayonnés, les cristaux de neige, la roue, la verrière des cathédrales, et s'interroge sur les mystères de cette morphologie totale. Il s'interroge, et ne se répond point. Ailleurs *(Sous la conduite de la Muse)*, il découvre dans une branche d'arbre, dans une fleur, dans un paysage, les secrets de la langue musicale. Toutes ces considérations reposent sur un sentiment très vif des harmonies naturelles, sentiment poétique au premier chef, mais qui n'est point objet de démonstration, et n'existe que pour ceux qui l'éprouvent. Le héros de la première et principale nouvelle *(Le Jardin d'épreuve)* est bien obligé de reconnaître que les hommes ne résistent que trop à l'évidence de la beauté. C'est en vain que, changeant de méthode, il espère démontrer par l'absurde la logique du beau en provoquant l'horreur du laid, par exemple en créant des végétaux fantastiques et monstrueux. Contrairement à son attente, le vulgaire admire dans cet artificiel difforme la difficulté vaincue : tant le beau a de

mystère. Si l'auteur nous conte avec agrément le drame du paysage et de l'homme, il nous laisse ignorer le dernier mot de ce drame aussi bien que la raison profonde de ces analogies qui l'enchantent. L. C.

Muses et bourgeoises de jadis, par EDMOND PILON. Paris, Mercure de France, 1908, in-16 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Six essais composent ce volume. Nous ne ferons que mentionner les deux premiers : *Mme d'Aulnoy, ou la Fée des Contes*, et *Mmes Cornuel et Pilou, ou les Deux Précieuses*, méditations plus riches de virtuosité que de révélations psychologiques, où l'auteur fait plus goûter son talent littéraire, qui est brillant, que connaître l'âme de ses héroïnes. En revanche les deux suivants : *Mme Denis, ou Maman Voltaire*, *Mme Greuze, ou la Cruche cassée*, ne sont pas moins intéressants par l'abondance des détails et la réalité de la peinture que par la verve du narrateur. Mme Denis ne fut pas une personne quelconque : cette grosse dame active, remuante, au cœur trop tendre, tint une place importante dans l'existence de son oncle Voltaire. L'illustre vieillard lui pardonna ses aventures galantes et ses dépenses excessives en faveur de sa jovialité, de l'animation qu'elle apportait à Tournay et à Ferney et aussi du zèle qu'elle mettait à interpréter ses pièces. M. Pilon précise le caractère d'une affection qui, jalouse et troublée par plus d'un orage, dura cependant jusqu'à la mort du philosophe, sans que, suivant l'auteur, il y ait eu entre eux, comme certains l'ont pensé, autre chose qu'un commerce licite entre nièce et oncle. Ensuite vint la décadence pour cette matrone inquiète, qui, au seuil de la vieillesse, s'amouracha, jusqu'à l'épouser, du sieur Du Vivier, perruquier en même temps que dragon. Et ce fut un grand scandale pour tous ceux qui avaient vu dans sa splendeur la nièce de Voltaire. Moins connue, plus singulière, plus lamentable aussi, fut la vie de Mme Greuze. La jolie fille du libraire Babuti, que le peintre épousa par amour et qui lui inspira tant de scènes sentimentales, tendres ou même vertueuses, tomba de la coquetterie dans la galanterie, et de là dans les plus ignobles désordres : et c'est un triste contraste de voir le peintre moralisateur autant que « sensible » de *l'Accordée de village* ou de *la Malédiction paternelle*, soumettant sa vie aux exigences et aux caprices d'une mégère adonnée à la débauche et au vol. Telles sont les Égéries galantes ou vicieuses dont M. Pilon nous dévoile les secrètes aventures avec le seul souci d'une résurrection pittoresque. Qu'il nous mette sous les yeux le petit lever de Voltaire, ou les vieilles rues de Paris que traverse le jeune Greuze avec sa fiancée au bras, il communique à ces tableaux une animation qui éveille et retient la curiosité. Les deux derniers articles : *Mme Cottin, ou la Femme sensible*, et *Mrs. Cook, ou les Heures d'attente*, consacrés à des héroïnes plus réservées, sont aussi d'un art plus atténué. L. C.

Bon an, mal an, par Henri Lavedan. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 419 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas, évidemment, avec des pensées d'éternité dans la tête que « l'immortel » M. Lavedan a noirci ces feuillets, causeries pour *l'Illustration*, dont le recueil s'intitulerait plus justement encore : *A la petite semaine*. Chaque semaine, en effet, il faut philosopher, en riant, sur les mœurs, sur les faits de la chronique parisienne, sur les variations des saisons, et, à la lettre, parler, faute de mieux, de la pluie et du beau temps.

De cette tâche, à la fois légère et lourde, M. Lavedan, s'acquitte avec aisance, et sans s'y laisser dévorer, je veux dire, sans trop user — c'est le danger ! — sa réserve de pensée, son phosphore et ses ressorts de travail. Il fait de l'esprit, mais sans contorsion et sans abus, il joue du paradoxe, mais avec mesure et sans offenser le bon sens ni la morale. Au contraire, ce boulevardier qui est né de bonne race et qui touche maintenant à la cinquantaine, a une philosophie à base de sagesse française et de bon goût. Aussi le Philinte souriant aux folies de son temps qu'il fut et fut obligé d'être, se dédouble de plus en plus en un Alceste qu'il appelle « son ami le Grincheux », et avec lequel il discute, sans l'écraser, sur l'orthographe nouvelle, sur l'*esperanto*, la musique hébraïque, la névrose, l'automobilisme, la folie de nos modes et de nos chapeaux, la frénésie des voyages et des villégiatures vagabondes, et la frivolité, et la fureur de réclame qui possède nos contemporains, les gens du monde comme les gens de lettres... Ces boutades ironiques sont le seul tonique de ces mousseux propos qui se répandent sur toutes choses, sur les livres nouveaux, les salons de peinture, les expositions d'oiseaux, de poupées ou de cuisine, les premières académiques, et quelquefois les premières théâtrales, les grèves « bien parisiennes », les passages de princes... Et quand c'est un homme célèbre ou notoire qui passe ou trépasse, Sully Prudhomme, Theuriet, Maurice Donnay, le cardinal Mathieu, ou le régisseur du théâtre Sarah Bernhardt, un vieux Parisien comme M. Lavedan a tout de suite le crayon taillé pour la silhouette à dessiner ou l'anecdote à conter. Tandis que le printemps ou l'automne, la chasse ou la bénédiction des animaux en Rouergue, ou la vente pour brûler des vieux matériaux de l'Abbaye aux Bois, ou la rencontre des reliques du passé dont il est friand, papiers du Temple, crâne de Charlotte Corday, etc., etc., font perler doucement sur le vernis brillant de cet esprit la poésie du sentiment, du souvenir et du rêve.

Au total, un livre superficiel, d'un charme vite évaporé, mais aimable.

Et cela fait toujours passer une heure ou deux...

Gabriel Audiat.

HISTOIRE

Les Papiers de Guillaume de Nogaret et de Guillaume de Plaisians au Trésor des chartes, par CH.-V. LANGLOIS. Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4 de 48 p. — Prix : 2 fr.

Trop souvent jadis les personnes ayant exercé des fonctions publiques conservaient par devers elles des papiers relatifs à ces fonctions. Aujourd'hui, grâce à l'usage de mettre des scellés, au moment du décès, chez les personnages qui ont participé au gouvernement de l'État, les documents ayant un caractère politique prennent le chemin des dépôts publics. Il n'en était pas de même au temps de Philippe le Bel, et M. Langlois explique parfaitement que, s'il se trouve tant de lacunes dans les archives de ce règne, cela tient à ce que les papiers des Latilly, des Flotte, des Marigny, etc., sont restés aux mains de leurs héritiers. Au contraire, si certaines des grandes affaires du règne de Philippe IV sont éclairées par d'abondants documents, c'est que les papiers de Nogaret et de Plaisians ont été versés au Trésor des chartes. M. Langlois a retrouvé à la Bibliothèque nationale un document qui met le fait hors de doute et il publie ce document, qui n'est autre qu'un inventaire sommaire contemporain des papiers trouvés après leur mort chez Plaisians et chez Nogaret. La publication de M. Langlois a été faite dans le tome XXXIX des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques.* Elle est extrêmement soignée et accompagnée d'un excellent Index qui fait apprécier toute l'utilité de la publication.

ARMAND D'HERBOMEZ.

La Compagnie secrète du Saint-Sacrement. *Lettres du groupe parisien au groupe marseillais, 1639-1662,* publiées par ALFRED REBELLIAU. Paris, Champion, 1908, in-16 de 129 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette importante réunion de catholiques zélés (gentilhommes, bourgeois et prêtres) qui, au XVIIe siècle, avait donné à ses membres la double mission de remplir leurs devoirs de religion, en rendant au Saint Sacrement un culte particulier; et en développant, en un apostolat discret, les vertus chrétiennes dans la société, cette réunion nous apparait comme l'ancêtre de nos œuvres sociales. Elle attire depuis vingt ans l'attentive curiosité des érudits.

Dom Beauchet-Filleau a publié le texte de ses statuts, et c'est là l'important; son histoire a été racontée en partie par les PP. Clair et Yves de la Brière; M. Allier en a donné une caricature assez méchante, M. Rabbe une légende grossière et inintelligente.

Le groupe parisien avait pu promouvoir des réunions analogues aux siennes dans les provinces; les réunions de ces divers groupes offrent un grand intérêt; déjà l'abbé Aulagne, dans *la Réforme catholique*

dans le diocèse de Limoges, nous a fourni des détails locaux importants et édifiants; on nous annonce, pour les villes de Marseille et de Lyon, de prochains documents. Voici qu'un érudit très impartial et fort averti, M. Alfred Rebelliau, le savant bibliothécaire de l'Institut, qui dans la *Revue des Deux Mondes* (année 1903) a fourni sur le sujet des explications très instructives, vient de nous donner des pièces nouvelles et inconnues. Il s'agit d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (Nouvelles acquisitions. Fonds français, in-folio 21091). Il se compose de deux séries : 1° une correspondance des supérieurs de la compagnie de Paris aux supérieurs de la compagnie de Marseille (58 lettres des années 1639 à 1662); — 2° 89 circulaires imprimées, de 1645 à 1658, qui sont comme les « lettres de faire part » du décès des confrères.

Ces pièces importantes, qui n'échappent pas cependant à une certaine monotonie, confirment tout à fait, pour les esprits de bonne-foi, ce qu'on savait des généreuses intentions des membres de la compagnie du Saint-Sacrement et de leurs mérites apostoliques, de leur piété, de leur zèle allant jusqu'à la limite extrême de la discrétion; elles justifient l'estime qu'on peut, qu'on doit porter à des catholiques vertueux, désireux avant tout d'honorer Dieu, de se perfectionner eux-mêmes et de secourir le prochain. — Beaucoup de noms cités au cours de ces documents offrent de l'intérêt. Une table alphabétique et un *Index* des noms de lieux permettent de les retrouver facilement.

G.

La Provence mystique au XVIIe siècle, par Henri Bremond. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de xvi-396 p. — Prix : 5 fr.

Œuvre d'artiste et de psychologue, pieux monument élevé à la gloire de la Provence par un de ses enfants qui lui font gloire aujourd'hui, ce livre doit attirer tout à la fois et les âmes pieuses et les curieux de la vie morale. Deux savants personnages du XVIIe siècle — figures Louis XIII pourrait-on dire — le Père Yvan, né à Rians, le 10 novembre 1576, mort à Paris, le 8 octobre 1663, et Madeleine Martin, née à Aix, le 3 juin 1612, morte à Avignon le 20 février 1678, sont mis en une vive lumière et en un saisissant contraste, bien qu'associés pour la fondation des religieux de Notre-Dame de Miséricorde, ordre spécialement destiné aux filles de condition, qui ne pouvaient, faute de fortune, ni se marier ni entrer au couvent. « Tout le but du présent livre, écrit l'auteur (p. 188) en des lignes qui donneront l'idée de son charme et de son esprit, est d'enchanter le lecteur du spectacle de leur union intime et profonde. En eux la Provence mystique nous découvre ses trésors d'austérité et de grâce. Sur la sèche colline aux arbres tordus par le vent, des parfums délicieux s'exhalent

d'imperceptibles calices. Une adorable lumière noie les aspérités de ce calvaire fleuri où de jeunes orantes, à qui rien d'humain n'est étranger, montent avec une allégresse radieuse. Si les rugueuses leçons du P. Yvan vous épouvantent, contentez-vous du vivant commentaire que nous en offre l'histoire de Madeleine Martin. C'est bien toujours la même tige, mais elle a donné sa fleur. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Notre-Dame de Chartres, par ALEXANDRE ASSIER. 2e édition revue et augmentée. Paris, Savaète, s. d. (1908), in-8 de 186 p.— Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage a paru d'abord, en articles détachés, dans la *Revue du monde catholique*, durant les années 1906, 1907 et 1908. L'auteur, un très estimable vieillard, d'origine chartraine, est mort avant la fin de la publication (1907). Les dernières pages et la réunion du tout en un seul volume sont donc des œuvres posthumes, qu'il n'a pu combiner et revoir lui-même. Disons tout de suite qu'on s'en aperçoit vite au grand nombre de fautes d'impression. Elles tombent malheureusement de préférence sur les noms propres et sur les dates qui sont défigurés et faussés. La liste de ces coquilles serait trop longue. Citons au hasard : p. 153, note, Boudri pour Baudry; p. 152, ligne 1, Charona pour Charma; ligne 10, Trimouille pour Trémouille; ligne 18, Thierrin pour Thierry; p. 100, note, Clervet pour Clerval; p. 99, note, sinistre de son temps, pour histoire de son temps; p. 180, Goybert pour Guibert; p. 179, Challire pour Chalfine; p. 69, note, charte de 1831 pour 1131; p. 39, Rogervus pour Rogerus; p. 21, Gozlini pour Gozlin.

Ce volume n'est qu'un essai de vulgarisation ordinaire, et non point une œuvre de science : rien de nouveau ne s'y trouve; je n'y ai remarqué que l'extrait des *Testaments enregistrés au Parlement de Paris*, cité à la note 4 de la page 69. — Les derniers renseignements apportés par M. Lefèvre-Portalis, M. Mayeux, M. Merlet et nous-même sur les maîtres de l'œuvre, sur la date du portail occidental, etc., n'ont pas été utilisés ici. M. Assier en reste aux écrivains et archéologues d'il y a vingt ans, et ne s'affranchit même pas de leurs erreurs.

Ces réserves préalablement établies, nous ajoutons volontiers qu'on ne lira pas sans intérêt cette brochure sur Notre-Dame de Chartres. Elle n'est complète à aucun point de vue, ni comme histoire ni comme description. Souvent, elle se borne à des résumés ou à des listes, par exemple, de vitraux, de chapelles, d'autels; elle intercale des poésies modernes, pieuses et bien intentionnées, parmi les différentes esquisses archéologiques. Néanmoins le ton respectueux du récit, le nombre relatif des renseignements lui assurent justement une certaine estime et quelque utilité.

Donnons-en le plan et l'analyse. Le chapitre I (5-95) est une histoire de l'église de Notre-Dame de Chartres, de l'origine à l'incendie de 1836. — Le chapitre II (95-127) renferme cinq *fragments historiques*, relatifs aux écoles de Chartres, à l'enfant de chœur de Notre-Dame, au sacre de Henri IV, au pèlerinage national de 1876. — Le chapitre III (127-155) donne : 1° une nomenclature des vitraux et de la clôture du chœur; 2° un aperçu des Madones vénérées à Chartres; 3° une description de la crypte en 1608 et en 1904. — Au IVe (155-185) sont des pièces justificatives et quelques articles détachés, par exemple sur les pèlerinages au XIIIe siècle, les chemisettes de Notre-Dame, les processions du Chapitre en 1538. On y a intercalé un *Tableau des principaux maîtres maçons de la cathédrale de Troyes et de leurs salaires*, mais les éditeurs l'ont attribué indûment à la cathédrale de Chartres. Ce morceau et le suivant, qui est une poésie sur les *Notre-Dame de France*, terminent assez mal tout l'ouvrage.

A. Clerval.

Le Livre rouge du chapitre métropolitain des Sainte-Marie d'Auch, publié, pour la Société historique de Gascogne, par l'abbé J. Duffour. T. I. Paris, Champion, 1907, gr. in-8 de LXXXIII-240 p. — Prix : 10 fr.

La Société des archives historiques de la Gascogne donne un bel exemple d'activité intellectuelle. Elle sait choisir les documents dont la publication importe le plus à la connaissance du passé de sa province. On lui doit les cartulaires noir et blanc du chapitre métropolitain d'Auch. Celui que vient de donner M. Duffour a été écrit sous l'épiscopat de Philippe de Léris, avant 1453. On y réunit des documents canoniques qui avaient trait au gouvernement du diocèse. Ce sont, en premier lieu, les constitutions provinciales rédigées et promulguées dans les conciles tenus à Auch vers 1300, en 1304, 1326 et 1330; et à Nogaro en 1290 et 1303; puis les constitutions synodales du diocèse d'Auch de 1300, 1324, 1384, 1429 et 1431; la liste des cas réservés au Pape, aux primats, au grand pénitencier et aux évêques, l'énumération des cas entraînant irrégularité, inhabileté et suspense, un recueil des dispenses que les évêques et les abbés pouvaient accorder à leurs sujets, et un choix des principaux privilèges dont jouissaient le Pape et les évêques, compilation qui est postérieure à l'année 1324; un compromis consenti entre l'archevêque et les bénéficiers du diocèse (1336), en vertu duquel le prélat renonçait à ses prétentions sur l'héritage des curés et des titulaires de bénéfices; une bulle du concile de Bâle (1435) autorisant l'archevêque à réconcilier les cimetières; un pouillé du diocèse d'Auch de l'an 1405; les coutumes d'Auch de l'année 1301. Le premier tome du Livre rouge s'arrête là. Il est inutile de faire remarquer l'importance de quelques-uns de ces documents pour les

études de droit ecclésiastique. M. l'abbé Duffour, dans son Introduction, assigne à chacun d'eux sa date. La seconde partie de son travail ne se fera pas longtemps attendre. J.-M. Besse.

Par la loi vers la liberté, par Charles Wagner. Paris, Fischbacher, s. d., (1908), in-12 de 141 p. — Prix : 2 fr.

Voici un livre vraiment remarquable. M. Wagner a très bien saisi les dangers qui menacent actuellement la société française, l'anarchie morale, le dédain de l'autorité, le relâchement des liens de famille. Dans des pages très bien pensées et souvent éloquentes, il montre la nécessité de nous conduire conformément aux lois qui régissent le monde moral aussi bien que le monde physique, d'accepter une autorité et de subir une discipline pour nous former à la vie et pour maintenir l'équilibre social. Que devient donc la liberté réclamée si vivement par nos contemporains? La liberté, répond M. Wagner, n'est pas le droit de l'arbitraire et du caprice. On est libre quand on obéit à la loi, non parce qu'elle est imposée par une contrainte extérieure, mais parce qu'on a en soi le sentiment de sa légitimité. Tant que l'homme ne considère la loi qu'au dehors, elle est une ennemie; mais quand il la considère au-dedans, qu'il est pénétré de l'amour du bien, qu'il a connu « l'immense et douloureux intérêt divin qui est penché sur les hommes, » alors la loi est libératrice, « alors fleurit en nous le respect des âmes et dans chaque homme nous saluons Dieu. »

Tout cela est excellent; nous regretterons toutefois qu'au milieu de ces pages si fortement pensées, M. Wagner, qui est pasteur protestant, croie nécessaire de donner de temps en temps un coup de boutoir à l'Église catholique. Jamais il ne la nomme, mais on la reconnaît facilement dans cette Église qu'il qualifie gracieusement d'éteignoir.

Nous regretterons encore plus qu'il soit assez difficile de démêler dans son livre s'il croit à un Dieu personnel et à une révélation. Pas un mot ne fait supposer l'existence d'une religion révélée. Ce qu'il dit du Christ peut s'entendre seulement d'une grande personnalité morale. Comme nous l'avons vu, il parle quelquefois de Dieu comme d'un chef suprême, mais il appuie surtout sur la loi du monde, comme si elle était le simple résultat de la nature des choses. On pourrait croire que le nom de Dieu, que l'on ne rencontre guère avant la fin du volume ne soit qu'une formule oratoire ou une satisfaction donnée à celles de ses ouailles qui ne sont point encore rationnalistes. D. V.

La Suisse au XXe siècle. *Étude économique et sociale*, par PIERRE CLERGET. Paris, Colin, 1908, in-12 de 268 p., avec 6 cartes et graphiques. — Prix : 3 fr. 50

Nous ne saurions mieux faire ici que de mentionner le titre des chapitres compris dans ce livre : I. *La Population.* — II. *L'Organisation politique et les Impôts.* — III. *La Monnaie, le crédit et la prévoyance.* — IV. *L'Essor agricole et industriel.* — V. *Les Conditions du travail.* — VI. *Les Voies de communication.* — VII. *Le Développement du commerce extérieur.* — VIII. *Le Rôle international de la Suisse.* L'auteur a cru devoir (p. 1) laisser de côté « l'organisation militaire, les rapports entre l'État et *les Églises* — variables avec chaque canton — les institutions scolaires... » en un mot, les sujets les plus intéressants, à notre sens.

Nous ne présenterons que ces quelques remarques, touchant l'*Introduction*. Le chapitre intitulé: *Le Milieu* (p. 3-6) montre à quelle fantaisie donnent carrière les considérations géographiques, tout ingénieuses qu'elles puissent être, quand on prétend expliquer après coup, par leur moyen, toute l'histoire d'un pays. Dans le petit chapitre qui suit (p. 7-11), où se trouve résumée l'*Histoire* de la Suisse, l'auteur, préoccupé, selon le goût des idéologues modernes, de montrer dans la Confédération helvétique l'évolution continue d'une démocratie modèle à travers les siècles, semble étrangement fermer les yeux à l'évidence des faits; car le gouvernement de la plus grande partie de ce pays fut *essentiellement* aristocratique, et, dans les petits cantons mêmes, où le gouvernement était démocratique en droit, il était le plus souvent aristocratique en réalité. Or, le mot *aristocratie* n'est pas prononcé dans ce chapitre !... Enfin l'auteur ajoute, avec un de ses confrères de l'Université de Lausanne : (p. 10) : « ... Ce n'est pas le droit divin de suzeraineté, ni la conquête, ni le hasard d'une succession féodale, ni aucune autre impulsion intérieure qui réunit les territoires : c'est l'adhésion libre des populations... » Il est particulièrement étonnant d'entendre parler ainsi un Vaudois, dont le pays a bel et bien été *conquis* par Berne, qui l'a, en outre, contraint à apostasier. Les Suisses et leurs alliés ne se sont pas privés de conquérir d'autres pays encore, ni de se donner des *sujets*, dont les paysans démocrates n'étaient pas les seigneurs les moins exigeants. La *simple* bourgeoisie, elle-même, des villes de Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure était aussi regardée comme sujette, en quelque sorte, de la bourgeoisie *secrète* ou *privilégiée*. Quant aux anciens seigneurs féodaux dont les Villes ou les Cantons démocratiques avaient soit conquis, soit acquis les domaines, les bourgeoisies privilégiées et les communautés paysannes prétendaient avoir parfaitement succédé à tous leurs droits et les exercaient tous, en effet.

M. Clerget se déclare partisan, en principe, du régime fédératif qui comporte une certaine autonomie des Cantons, conforme à la tradition suisse. Cependant il approuve les constitutions fédérales de 1848 et de 1874, qu'il croit garder « un juste milieu » (p. 19), tandis qu'elles contiennent en germe toute la centralisation révolutionnaire de l'Helvétie *une et indivisible* de 1798, dont le militarisme est aujourd'hui le plus puissant et le plus pernicieux agent avec le socialisme d'Etat, si malheureusement favorisé même par des politiciens catholiques.

Nous tenons à dire, en terminant, que ce livre, sous le rapport technique qui en est le fond, fournit d'utiles renseignements.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Essai de psychologie japonaise. La Race des dieux, par LA VIEUVILLE. Paris, Challamel, 1908, in-16 carré de 183 p. — Prix : 3 fr.

Petit volume rempli d'observations intéressantes. On a beaucoup écrit depuis quelque temps sur le Japon; mais M. La Vieuville a trouvé le moyen d'intéresser même ceux qui ont lu la majeure partie des ouvrages dernièrement parus sur ce curieux pays du Soleil levant et son peuple incompréhensible parce qu'il est autrement, non seulement par rapport à nous, mais par rapport aux autres Orientaux. La description de la race est aussi juste que bien faite. L'auteur la juge sans parti pris. Son étude sur la littérature est marquée au coin d'une saine critique; elle montre pourquoi « la manière de juger des Japonais diffère totalement de la nôtre », comme aussi sans doute sa manière de sentir et d'exprimer ses sensations. Cela explique pourquoi sa morale paraît être le contre-pied de la nôtre. Nous lisons avec plaisir que la patience est la grande vertu de ce peuple, qui ignore la colère autant que la paresse et l'avarice. Par contre, il n'est pas honnête et c'est le plus dissimulé qui soit. Nous croyons que nos amis japonais ne peuvent se fâcher de ces jugements et qu'ils liront comme nous ce petit livre avec autant de plaisir que de profit, car nous les savons intelligents et désireux d'apprendre. A.-A. FAUVEL.

Américains et Japonais, par LOUIS AUBERT. Paris, Colin, 1908, in-18 de 430 p., avec une carte. — Prix : 4 fr.

La promenade de la flotte de guerre des États-Unis dans le Pacifique, qui est en train de s'achever, a été, comme l'on sait, causée par la question japonaise dans les États de l'ouest des États-Unis. On a craint un moment une guerre entre les deux pays. Elle est écartée, au moins pour le moment, grâce à la sagesse du gouvernement nippon, qui, gêné sans aucun doute par la situation assez difficile de ses

finances, a préféré se contenter des explications américaines et, faisant contre fortune bon cœur, a invité les navires yankees à visiter ses ports. Tout est bien qui finit bien, et le monde entier a tout lieu de se féliciter de la tournure pacifique qu'ont pris les événements. Quoiqu'il en soit, le livre de M. L. Aubert arrive au bon moment pour nous mettre au courant de la question de l'émigration japonaise, non seulement aux États-Unis, mais encore au Canada, dans l'Amérique du sud, aux îles Hawaï, etc. Ce gros volume, bourré de documents et de renseignements utiles, est d'une lecture beaucoup plus attachante qu'on ne l'eût d'abord supposé. Certaines pages sont même pleines d'humour, témoin celle où il nous raconte comment les émigrants portoricains aux Hawaï se choquent d'y voir les Japonais s'y promener tout nus. Pour tous ceux que la question jaune, toujours menaçante, intéresse, ce livre sera bien venu. Il nous a paru écrit avec le souci de l'exactitude et on y trouvera quantité de documents utiles; tels que ceux, concernant la marine de commerce du Japon qui s'est développée à ce point que ce petit pays, en y joignant sa magnifique flotte de guerre, est arrivé à prendre le quatrième rang parmi les nations du globe et a forcé l'Angleterre à abandonner ses lignes de paquebots entre Bombay et le Japon. A.-A. Fauvel.

Souvenirs de la duchesse de Dino, publiés par sa petite-fille, la comtesse Jean de Castellane Préface de M. Étienne Lamy, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-8 de 363 p. avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ainsi présentés au public lettré, ces *Souvenirs* offrent toutes les garanties de l'authenticité désirable et tout le charme d'une excellente Préface écrite de ce style sobre, fin et délicat dont M. Étienne Lamy a le secret, soit dit en employant une formule banale qui, ici, garde toute sa véracité et sa précision.

La princesse Dorothée de Courlande, devenue par son mariage comtesse de Périgord, puis successivement duchesse de Dino et duchesse de Sagan, fut une des femmes les plus en vue de la société cosmopolite des salons de l'Europe dans la première moitié du XIXe siècle. Elle appartenait par ses origines et ses alliances à la Russie, à la Prusse, à la France. Nièce du prince de Bénévent, elle tint pendant trente ans la maison de cet extraordinaire Talleyrand, le roi des diplomates de son temps. Elle garda sur lui une influence profonde. Les très nombreuses lettres que l'on connaît d'elle révèlent un style remarquable et un esprit de premier ordre (déjà l'on peut s'en convaincre, notamment dans les rares spécimens publiés dans les *Souvenirs* du baron de Barante). Si elle disait tout ce qu'elle a vu et su, l'histoire contemporaine en serait singulièrement éclairée. Sa franchise nous promet-

trait peut-être cette satisfaction. Par malheur, après s'être beaucoup occupée de la rédaction, de la conservation, de la publication des fameux *Mémoires* de son oncle, elle n'a pu qu'ébaucher les siens, et ce premier, cet unique volume, commencé en 1822, et remontant à sa naissance (1793) se termine au jour de son mariage (1809). Et elle n'est morte qu'en 1862. C'est dire que ses *Souvenirs* s'arrêtent « au moment le plus intéressant ». Tels qu'ils sont, ils nous apportent des détails curieux, attachants, sur les ducs de Courlande, la Cour de Prusse, l'aristocratie polonaise, l'éducation des enfants de la haute noblesse, le séjour à Mittau de Louis XVIII, l'occupation de l'Allemagne par les Français, la vie de Berlin, enfin les circonstances extraordinaires du mariage de Dorothée et les agissements de Talleyrand à cette occasion.

Tout ceci remparé, aux Appendices, de lettres inédites; accompagné de gravures dont l'une donne le très suggestif portrait de la duchesse de Dino par Prudhon, tout ceci forme une page historique du plus vif intérêt, où l'héroïne se montre avec une rare désinvolture, une verve piquante et laisse soupçonner, par la légèreté de son éducation, l'existence tout à fait mondaine qui la caractérisa plus tard.

G. DE G.

BULLETIN

Los Esponsales y el matrimonio según la novísima disciplina. *Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ne Temere »*, por el R. P. JUAN B. FERRERES. Tercera edición. Madrid, Administración de « Razon y Fe. » 1908, in-18 de 307 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Decret « Ne Temere » sur les fiançailles et le mariage, par le cardinal GENNARI. Paris, Oudin, 1908, in-8 de IV-18 p. — Prix : 1 fr. 20.

Les Fiançailles et le mariage. Discipline actuelle, par LUCIEN CHOUPIN. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de II-163 p. — Prix : 1 fr. 60.

Nous parlions aux lecteurs du *Polybiblion* (août 1908, t. CXIII, p. 155-156) du remarquable commentaire donné par le P. Ferreres au décret « Ne temere ». Il nous faut déjà présenter la troisième édition, augmentée de 68 pages. L'auteur, avec sa conscience ordinaire, a tenu compte des déclarations de la S. Congrégation du concile, des vues des principaux commentateurs et des consultations qui lui sont venues de son pays et de l'étranger. Nous signalerons le formulaire pratique et le tableau comparatif de l'ancienne et de la nouvelle discipline, qui rendront un réel service. Ce traité est assurément l'un des plus complets.

— Plus bref, mais d'une grande précision doctrinale, et spécialement rédigé pour la commodité des prêtres de paroisse, est le commentaire du savant cardinal Gennari, publié par la maison Oudin. L'auteur y examine l'objet du décret, donne son interprétation, explique sa valeur, et termine par la comparaison obligée entre l'ancienne discipline et la nouvelle. Ce travail est élégamment traduit par un maître dont la personnalité se cache trop modestement sous de simples initiales.

— Le P. Choupin, auteur d'un ouvrage sur la valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège, justement remarqué l'année dernière, fait de nouveau œuvre d'actualité en nous donnant à son tour un commentaire du décret du 2 août 1907. Il a eu l'avantage de pouvoir comparer les écrivains déjà nombreux qui ont abordé le même sujet. La « bibliographie » où il les énumère nous en fait connaître une vingtaine. On retrouve dans son livre la clarté qui est la caractéristique de l'esprit français et la science si solide que nous avons déjà eu l'occasion de louer dans les écrits du savant professeur. G. P.

Les Devoirs du Jeune homme, par B. ÉMONET. Paris, Beauchesne, 1908, in-12 de XVIII-128 p. — Prix : 1 fr 25.

Cette brochure comprend deux parties, la première qui s'applique à la jeunesse chrétienne de tous les temps, la seconde qui s'adapte plus spécialement aux besoins et aux devoirs de la situation présente. La première partie, c'est tout simplement la lettre de saint François de Sales à un jeune homme, qu'on présume avoir été écrite à Celse Bénigne, fils aîné de sainte Chantal : elle traite des devoirs de la vie privée, et la grâce du style et le bon sens avisé des conseils portent bien la marque de l'aimable saint. La seconde partie est l'œuvre propre de l'auteur : elle traite du devoir social, en démontre la nécessité dans la société contemporaine, introduit le jeune homme sur les théâtres où peut aujourd'hui s'exercer son action sociale, et répond aux objections qui ne manquent jamais de s'élever contre la pratique des devoirs sociaux, surtout de la part de ceux qui n'ont rien à faire. Le volume de M. Émonet s'adresse aux jeunes gens, mais aussi aux familles trop souvent responsables, plus que les jeunes gens eux-mêmes, de la frivolité et de l'infécondité sociale de leurs héritiers. Aux uns et aux autres j'en recommande très-instamment la lecture. ÉDOUARD PONTAL.

Le 9 Thermidor, d'après les documents d'archives et les Mémoires, par ALBERT SAVINE et FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Michaud, s. d., in-8 de 192 p., avec des illustrations documentaires.— Prix : 1 fr. 50.

Après la grande et magistrale étude du regretté Ch. d'Héricault sur la *Révolution de Thermidor*, voici un très intéressant ouvrage sur ce mémorable événement dont les suites furent si considérables, et, comme le remarque justement la Préface, fort indépendantes de la volonté des auteurs. Ce fut en effet la fin de la Terreur, et il ne semble pas que les thermidoriens l'aient prévue ou voulue. Ceux qui renversèrent Robespierre n'étaient ni moins tyranniques ni moins sanguinaires que lui. Tallien, Fouché, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes et leurs amis n'avaient pas envoyé à l'échafaud moins de victimes que Robespierre,Saint-Just et Couthon. Le 9 thermidor n'a été en somme que la bataille de gens qui ne voulaient pas être tués contre ceux qui voulaient les tuer; ce fut une lutte pour la vie. Seulement, n'étant pas les plus forts, ils durent rechercher l'appui des modérés, des hommes de la Plaine, et ceux-là favorisèrent la réaction qui se fit tout naturellement contre le régime sanglant que semblait incarner Robespierre ; la France délivrée imposa aux vainqueurs la tolérance et la mise en liberté des prisonniers.

Ce qui frappe tout d'abord dans le récit très documenté et très vivant de MM. Savine et Bournand, c'est l'irrésolution et la faiblesse de presque tous les acteurs du drame. Les conjurés hésitent à commencer la lutte; ils n'osent pas partir en guerre et il faut un énergique billet de Thérèse Cabarrus, emprisonnée, à Tallien pour le décider à se jeter dans la mêlée. Et quand la

bataille est engagée, d'un côté comme de l'autre, on semble ne savoir que faire. La Convention, qui a réduit Robespierre au silence et l'a décrété d'accusation, se sépare sans achever son triomphe et laisse à ses adversaires le temps d'organiser la résistance. Robespierre lui-même, vaincu, s'abandonne; il ne songe qu'à fuir, comme le 10 août il n'a songé qu'à se cacher. Ce sont Fleuriot et Pavan qui seuls entreprennent de se défendre. Et du côté des thermidoriens, c'est le hasard en quelque sorte qui conduit les événements; ce sont des subalternes, comme le gendarme Méda. Ce sont les chefs des sections bien plutôt que les chefs de la Convention et leur général Barras qui mènent la campagne et remportent la victoire. Mais la France respire et le peuple applaudit.

Ce volume est le premier d'une collection destinée à raconter, à l'aide de documents authentiques tirés des archives, et à populariser les grands événements de l'histoire de France; des reproductions très bien faites d'estampes et de gravures du temps, les rendront vivants, pour ainsi dire.

L'impression est élégante; le format est commode. Nous lui souhaitons la bienvenue. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Valentine de Lamartine, par Mme M.-TH. ÉMILE OLLIVIER. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 189 p. — Prix : 3 fr.

Il faut lire ce petit livre, de tous points parfait, délicieusement écrit, et qui n'offre à la pensée rien que de noble. Valentine de Cessiat, devenue par adoption Valentine de Lamartine, fut cette nièce du poète qui, venue au monde l'année même des *Méditations*, vibra, dès sa prime jeunesse, de l'admiration la plus enthousiaste pour l'enivrant poète et l'oncle adorable qu'était Lamartine, qui se voua à lui avec une tendresse ardente et pure à laquelle la sienne répondait, n'eut de joie, comme une fiancée amoureuse, que le jour où sa mère consentit enfin à la lui donner tout à fait, devint l'ange de ce foyer à l'heure même où s'y installait pour toujours la tristesse, la confidente, exquise d'intelligence et de charme, qui l'aidait dans ses travaux de vieillard et transfusait sa propre jeunesse à son génie, l'Antigone admirable de dévouement et de « sainte idolâtrie », qui le soutint dans les âpretés de sa lutte contre la misère et le délaissement, qui le défendit contre l'amertume et le désespoir, « le seul être sur la terre, disait le poète, par qui il pût m'arriver de la joie, du bonheur, de l'affection », « enfant plus chérie que si la nature me l'avait donnée », la gardienne enfin, vigilante et pieuse, de son tombeau et de sa gloire...

Or, si M. Émile Ollivier fut l'ami très secourable et très fidèle de la vieillesse de Lamartine, Madame Émile Ollivier se fit, avec une même piété délicate et tendre, la consolatrice de celle qui, pendant vingt ans encore après la mort du grand homme, se donna tout entière à sa mémoire comme elle s'était donnée à lui, avec l'abnégation éperdue de l'amour. Et maintenant de ses souvenirs très précis, de quelques lettres très belles de Lamartine et de sa chère « fille » d'élection, elle a fait ce livre charmant, où avec le portrait de la femme très distinguée d'esprit, très généreuse de cœur, et d'âme profondément religieuse que fut Valentine, on trouve bien des détails touchants et douloureux sur la vie intime du poète en ses dernières années... Et la grande âme de Lamartine anime ces pages; et dans le style même quelque chose de sa poésie a passé. GABRIEL AUDIAT.

Semblanzas políticas del siglo XIX, por ALFREDO OPISSO. Barcelona, Juan Gili, 1908, in-8 de 344 p. — Prix : 3 fr.

Les *Figures politiques du* XIXe *siècle* feront une impression profonde en Espagne. Disons tout de suite que ce livre est conçu dans un esprit nettement catholique et en dehors de tout parti pris, bien que la plupart des pages qui forment le volume aient paru en une série d'articles dans un grand journal de Barcelone. Ce qui en fait le charme, c'est la forme, plus encore que le fond : style enjoué, étincelant d'esprit, parfois caustique, toujours noble; patriotisme sincère, se reflétant dans les récits et dans les tableaux; à-propos des citations, perspicacité de vues et finesse de pensée : telles sont les qualités de l'écrivain de talent qui fait passer devant nos yeux les principaux personnages politiques qui ont joué un rôle historique au XIXe siècle, Espartero, Narvàez, O'Donnell, Donoso Cortès, Nocedal Prim, Castelar, etc., etc. Les esquisses de M. Alfredo Opisso seront certainement admirées de ses compatriotes, même de ceux qui ne partagent pas ses croyances, ou qui professent des opinions plus avancées. G. BERNARD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Victorien SARDOU, l'illustre auteur dramatique que le monde des théâtres a acclamé pendant une quarantaine d'années, est mort à Paris, le 8 novembre, à l'âge de 77 ans. Né à Paris, le 7 septembre 1831, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit sans ardeur des cours de médecine et, pour lutter contre la misère, se mit à donner des leçons d'histoire et de philosophie et à écrire des articles pour des revues et des journaux de troisième ordre. S'essayant au théâtre, il fit représenter à l'Odéon, le 1er avril 1854, *la Taverne des étudiants*, dont la chute fut lamentable. Éloigné de la scène pour quelque temps, il ne tarda pas à s'en rapprocher lorsque le mariage qu'il contracta en 1858 l'eut mis en relation avec Mlle Déjazet. En l'année 1860, en effet, il donna au Gymnase-Dramatique *les Pattes de mouche*, qui furent accueillies avec enthousiasme, et désormais la route de la fortune et de la célébrité s'ouvrit largement devant lui. Du premier coup, l'on avait reconnu chez lui ses dons scéniques, son habileté pour l'arrangement des détails et sa dextérité dans la conduite d'une intrigue. Chacune des années qui suivirent fut marquée par un nouveau succès. C'est ainsi que parurent successivement les comédies de caractère : *Les Femmes fortes* et *Nos Intimes* (1861); *La Perle noire* et *la Papillonne* (1862); *Les Pommes du voisin* (1864); *La Famille Benoiton*, un véritable triomphe, et *les Vieux Garçons* (1865); *Nos Bons Villageois* (1866); *Séraphine* (1869); *Fernande* (1871); *Rabagas* (1872); *Daniel Rochat* et *Divorçons*, autre triomphe (1880); *Odette* (1881); *La Marquise* (1889); *Madame Sans-Gêne* (1893), etc. M. Victorien Sardou a composé également des livrets d'opéra, tels que : *Les Prés-Saint-Gervais* (1874), *Piccolino* (1876), etc., et, surtout, pour utiliser les talents de Mme Sarah Bernhardt, des drames dont le succès ne fut pas moins grand, entre autres : *Fédora* (1882) ; *Théodora* (1884), etc. Certaines des pièces de M. Sardou, telles, par exemple : *L'Oncle Sam*, comédie jouée en 1873, et *Thermidor*, drame représenté en 1891, ont été l'objet d'importantes manifestations politiques. Écrites avec une grande facilité et une verve extraordinaire, mais quelquefois aussi avec un peu trop de précipitation, les productions dramatiques de M. Victorien Sardou laissent de temps

à autre percer quelques réminiscences qui l'ont exposé au reproche d'avoir fait trop ouvertement des emprunts à d'anciennes pièces de théâtre. Aussi a-t-il dû, pour se défendre contre cette accusation, écrire un livre fort habile : *Mes Plagiats* (Paris, 1883, in-12). En dehors du théâtre, M. Victorien Sardou a publié quelques études littéraires, un roman tiré de l'une de ses premières pièces : *La Perle noire* (Paris, 1862, in-18), réimprimé en 1878, et son *Discours de réception* à l'Académie française (Paris, 1878, in-8). La docte compagnie lui avait, en effet, accordé le fauteuil d'Autran, le 7 juin 1877.

— L'Université de France a fait une grande perte en la personne de M. Luchaire, professeur à la Sorbonne, mort à Paris, le 13 novembre, à 64 ans. Né à Paris, le 24 octobre 1846, M. Achille Luchaire fut reçu à l'École normale supérieure et obtint le diplôme d'agrégé d'histoire en 1869. Après avoir professé successivement dans les lycées de Pau et de Bordeaux, il obtint le grade de docteur ès lettres en 1877 et fut nommé, la même année, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. Enfin, en 1889, après avoir été pendant quelque temps le suppléant de Fustel de Coulanges, il devint titulaire de la chaire d'histoire du moyen âge à la Sorbonne. En 1895 il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de Geoffroy. M. Achille Luchaire, l'un des principaux promoteurs de l'importante réforme qui s'est opérée dans les études historiques médiévales, laisse de nombreuses études insérées dans les recueils de diverses sociétés savantes, ainsi que des ouvrages qui ont jeté une lumineuse clarté sur des périodes historiques jusque-là fort obscures, surtout sur l'époque du grand pape Innocent III. Voici les titres de ces volumes si estimés : *Notice sur les origines de la maison d'Albret* (977-1270) (Pau, 1874, in-8); — *Remarques sur les noms de lieux du pays basque* (Paris, 1874, in-8); — *Alain le Grand, sire d'Albret. L'Administration royale et la Féodalité du Midi* (1440-1522)(Paris, 1877, in-8), thèse pour le doctorat;— *De Linguâ aquitanica apud Facultatem litterarum Parisiensem disputabat* (Paris, 1877, in-8), thèse pour le doctorat; — *Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française* (Paris, 1879, in-8); — *Philippe-Auguste* (Paris, 1881, in-12); — *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon, d'après des documents antérieurs au* XVIe *siècle, suivi d'un glossaire* (Paris 1881, in-8) ; — *Les Capétiens du* XIIe *siècle*; *Louis VI et Louis VII*; *extraits de Suger, des Chroniques de Saint-Denis, des Lettres de saint Bernard, etc.* (Paris, 1882, in-16), avec M. Berthold Zeller; — *Les Premiers Capétiens*; *extraits de Richer, de Gerbert, d'Helgaud, de Raoul Glaber, des Lettres de Fulbert de Chartres, etc.* (Paris, 1883, in-16), avec M. Berthold Zeller; — *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens* (987-1180) (Paris, 1884, 2 vol. in-8); — *Études sur les Actes de Louis VII* (Paris, 1885, gr. in-8);— *Philippe-Auguste et Louis VIII, la Royauté conquérante*; *extraits de Bigord, de Guillaume Le Breton, de Benoît de Péterborough, etc.* (Paris, 1884, in-16), avec M. Berthold Zeller;— *Philippe le Bel et ses trois fils, les rois administrateurs*; *extraits des Chroniques de Guillaume de Nangis, de Ryshanger, de Flandre, de Saint-Denis, etc.* (Paris, 1885, in-16), avec M. Berthold Zeller; — *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros* (Paris, 1886, in-8); — *Louis VI le Gros. Annales de sa vie et de son règne* (1081-1187), *avec une Introduction historique* (Paris, 1889, in-8); — *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* (Paris, 1890, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Manuel des institutions françaises* (*période des Capétiens directs*) (Paris, 1892, gr. in-8);—

Mélanges d'histoire du moyen âge (Paris, 1897, gr. in-8) ; — *Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris sous Philippe-Auguste* (Paris, 1899, in-8); — *Innocent III. La Croisade des Albigeois* (Paris, in-16, 1905); — *Innocent III. La Papauté et l'Empire* (Paris, 1906, in-16); — *Innocent III. La Question d'Orient* (Paris, 1907, in-16). Quelques jours avant sa mort M. Luchaire venait d'obtenir de l'Académie le prix Jean Reynaud pour l'ensemble de ses ouvrages sur le pape Innocent III.

— Mme Charles VINCENS, femme de lettres très connue sous le pseudonyme d'Arvède BARINE, est morte à Paris, le 15 novembre, à 68 ans. Née dans la même ville, le 17 novembre 1840, elle s'était fait remarquer de bonne heure par sa collaboration à la *Bibliothèque de Lausanne*. Douée de grandes aptitudes littéraires, et possédant une solide instruction qu'elle développa sans cesse avec persévérance et méthode, elle publia en 1872, sous le pseudonyme qu'elle a gardé depuis, la traduction de l'ouvrage anglais de Herbert Barry : *La Russie contemporaine* (Paris, in-18); puis elle donna, jusqu'à ces dernières années, tout une série de livres très sérieux, quoique dégagés de tout appareil scientifique, et surtout d'une lecture facile, parmi lesquels nous citerons : *L'Œuvre de Jésus-Ouvrier, les cercles catholiques, origines, organisation, action* (Paris, 1879, in-12); — *Essais et fantaisies* (Paris, 1888, in-12); — *Portraits de femmes : Mme Carlyle*; *Georges Eliot*; *Une Détraquée*; *Un Couvent de femmes en Italie au* XVIe *siècle*; *Psychologie d'une sainte* (Paris, 1887, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Princesses et grandes dames* (*Marie Mancini*; *la reine Christine; Une Princesse arabe*; *la duchesse du Maine*; *la Margrave de Bayreuth*) (Paris, 1890, in-12) ; — *Alfred de Musset* (Paris, 1893, in-12) ; — *Bourgeois et gens de peu* (Paris, 1894, in-16) ; — *Névrosés. Hoffmann* ; *Quincey* ; *Edgar Poë* ; *Gérard de Nerval* (Paris, 1896, in-16) ; — *Saint François d'Assise et la Légende des trois compagnons* (Paris, 1901, in-16); — *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle*, 1627-1652 (Paris, 1902, in-16); — *Bernardin de Saint-Pierre* (Paris, 1904, in-16). — *Louis XIV et la Grande Mademoiselle* (Paris, 1905, in-16). En outre Mme Arvède Barine avait donné de nombreux articles à la *Revue politique et littéraire*, dite *Revue Bleue*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Nouvelle Revue*, au *Temps* et aux *Débats*. Cette femme de lettres avait des idées très hautes. Quoique fermement protestante, elle a écrit sur saint François d'Assise et sur sainte Thérèse des pages qui, si l'on ne devait pas tenir compte de quelques erreurs de doctrine, pourraient être sorties de la plume d'un écrivain catholique.

— L'Institut, frappé de tant de deuils depuis quelque temps, vient encore de perdre un de ses membres les plus distingués, M. Ditte, le savant chimiste mort à Paris, le 7 novembre, à 65 ans. Né à Rennes, le 20 octobre 1843, M. Alfred DITTE entra à l'École normale supérieure en 1864 et y resta comme préparateur de chimie, après avoir été reçu agrégé de physique en 1868. Deux ans plus tard il obtint le diplôme de docteur ès sciences physiques avec une thèse sur *l'Acide iodique et ses principaux composés métalliques*, et, bientôt après, il fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Caen, dont il devint ensuite le doyen. Enfin, en 1888, il fut appelé à l'une des chaires de chimie de la Faculté des sciences de Paris. M. Ditte est l'auteur d'ouvrages qui font autorité dans le monde des chimistes en France et à l'étranger, parmi lesquels nous citerons : *Traité élémentaire d'analyse qualitative des matières minérales* (Paris, 1879, in-8); — *Exposé de quelques propriétés générales des corps* (Paris, 1881, gr. in-8) ; — *Premières Notions de chimie, comprenant les matières enseignées dans la*

classe de sixième (Paris, 1882, in-12); — *Traité élémentaire de chimie fondée sur les principes de la thermochimie, avec emploi des données calorimétriques* (Paris, 1884, in-12). M. Ditte a donné en outre de nombreux mémoires sur, le magnésium, le zinc, le sélénium, la tellure, etc., aux *Annales de chimie*, au *Bulletin de la Société chimique*, aux *Annales de l'École normale*, et à diverses autres revues savantes. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences en 1897, en remplacement de Schutzenberger.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Benjamin Anger, chirurgien honoraire des hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, mort en cette ville au milieu de novembre; — Mme Maria Ban, femme de lettres et peintre, morte dernièrement à Paris; — Belin, ancien recteur de l'Académie d'Aix, mort en cette ville à la fin d'octobre; — l'abbé Bret, originaire de Dijon, missionnaire au Kanto, dans le nord de la Corée, qui fut douze ans professeur au séminaire de Poulo-Pinang, puis deux ans au séminaire coréen de Ryong-San, mort dernièrement à Gensan, à 60 ans; — Gustave d'Espinay, qui avait publié de nombreuses études, très appréciées, sur l'ancien droit de l'Anjou et du Maine, mort le 6 juin dernier, à Angers, dans sa 80e année; — Charles Giroud de Gand, l'un des plus anciens collaborateurs du *Figaro*, mort à Paris, en octobre, dans sa 61e année; Léopold Lacour, professeur honoraire de mathématiques au lycée Charlemagne, mort en octobre; — Paul Lagarde, professeur de droit à l'École de physique et de chimie, mort à Paris, vers la fin d'octobre; à l'âge de 34 ans; — Armand Lainé, professeur de droit international privé à la Faculté de droit de Paris, mort en cette ville au milieu de novembre; — le cardinal Mathieu, successeur à l'Académie française du cardinal Perraud, auteur d'une *Histoire de l'ancien régime dans la province de Lorraine et de Barrois* (Paris, in-8), qui obtint en 1878, le prix Gobert et d'un ouvrage plus récent, *Histoire du Concordat* (Paris, 1906, in-8), mort à Londres, le 26 octobre, à 68 ans; — Mgr Pagis, ancien évêque de Verdun, qui avait été autrefois secrétaire de Mgr Dupanloup, puis professeur de philosophie, mort au milieu de novembre, à Chaussenac (Cantal), à 73 ans; — Paul Taffanel, un des plus remarquables interprètes de la musique française et compositeur également estimé, mort au milieu de novembre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Anthony Storer Aglen, archidiacre du diocèse anglican de Saint-Andrews, auteur de *The Odes and Carmen saeculare in English Verse* et de nombreux articles insérés dans diverses publications, telles que : *The Encyclopaedia Britannica*, *Old Testament Commentary*, d'Ellicott et *Bible Educator*, de Cassell, mort à Londres, le 19 novembre, à 72 ans ; — William Andrews, imprimeur et archéologue anglais, bibliothécaire de la « Royal Institution » de Hull, auteur de nombreux volumes sur l'histoire, le folk-lore, les usages et les superstitions du Yorkshire et de plusieurs autres comtés d'Angleterre, mort à Hull, le 2 novembre; — William Edward Ayrton, illustre physicien et électricien anglais, mort à Londres, le 8 novembre, à 61 ans, lequel fut professeur de physique et d'électricité appliquée à l'industrie successivement au Collège impérial des ingénieurs de Tokio au Japon, au « London technical Institute in Finsburg » et au « Central technical College » de South Kensington et qui a publié un ouvrage d'une importance capitale: *Practical Electricity* (Londres, 1887, in-8); — Dr. Bruno Baentsch, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université d'Iéna, mort en cette ville, le 27 octobre, à 49 ans, lequel est auteur de : *Altorientallscher und israelitischer Monotheismus. Ein Wort zur Revision der entwicklungsgeschichst-*

lichen Auffassung der israelitischen Religionsgeschichte (Tubingue, 1906, in-8); — Robert Fitzroy BELL, secrétaire de la Commission des Universités écossaises, fondateur de l'important organe *The Scots Observer*, mort le 24 octobre, à Coldingham, à 50 ans; — Dr Friedrich BEZOLD, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à Munich, mort en cette ville, le 6 octobre, à 67 ans, lequel s'est fait connaître par les réformes qu'il a introduites dans le traitement et l'instruction des sourds-muets et a publié des ouvrages qui font autorité, tels que : *Ueberschau ueber den gegenwaertigen Stand der Ohrenheilkunde, nach den Urgebnissen mit 24 jaehrischen statistischen Beobachtungen* (Wiesbaden, 1895, in-8); — Matthew BLAIR, écrivain anglais, qui laisse les ouvrages suivants : *The Paisley Shawl, The Paisley Thread Industry* et *The Glasgow Weaving College*, mort le 6 novembre, à l'âge 71 ans; — Algernon BORTHWICK, depuis 1895 baron GLENESK, l'un des membres les plus en vue du journalisme de Londres, propriétaire de l'important journal *The Morning Post*, qu'il dirigeait lui-même très habilement depuis plus d'un demi-siècle, mort à Londres, le 24 novembre, à 78 ans; — Edward CAIRD, professeur de philosophie au collège de Balliol à l'Université d'Oxford, auteur d'importants ouvrages sur Kant, notamment : *The Critical Philosophy of Immanuel Kant* et *Philosophy of Kant*, mort dernièrement, à 73 ans; — Dr Lewis CAMPBELL, professeur de grec à l'Université de St-Andrews, mort le 27 octobre, à Brissago, sur le lac Majeur, à 79 ans, lequel a donné des éditions classiques de plusieurs des traités de Platon et publié quelques volumes tels que : *Religion in Greek Literature* et *Tragic Drama in Æschylus, Sophocles and Shakespeare*; — Jean DIETT, fondateur et ancien directeur du *Koelner Tageblatt*, mort le 7 novembre, à Cologne; — C.-G. DOLMAGE, savant anglais, mort dernièrement, quelques mois après avoir publié son principal ouvrage : *The Astronomy of to-day*; — Dr. Gustav DROYSEN, professeur d'histoire à Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville le 11 novembre, à 70 ans, dont nous citerons seulement : *Das Leben des Fedmarschalls Grafen York von Wartenburg* (Leipzig, 1890, in-8) et *Geschichte Alexanders des Grossen* (Gotha, 1898, in-8) ; — Frank Field ELLINWOOD, professeur d'histoire comparée des religions, à l'Université de New York, mort dernièrement, à 82 ans ; — Andrew GRAHAM, le doyen des astronomes anglais, connu par les remarquables observations et découvertes qu'il a faites aux observatoires de Markree d'abord et ensuite de Cambridge, mort en cette dernière ville, le 5 novembre, à 94 ans;— Thomas GREENWOOD, éditeur et écrivain anglais, auteur des deux ouvrages : *Public Libraries* et *Edward Edwards, the Chief Pioneer of Municipal Public Libraries*, mort le 9 novembre, à 57 ans; — Alexandre GRIGORIEV, géographe russe, vice-président de la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 7 novembre, à 60 ans; — Dr. Hugo HERTZER, professeur de géométrie à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, le 15 novembre, à 78 ans;— Dr. Heinrich HIRZEL, ancien professeur de chimie et de pharmacie à Leipzig, mort en cette ville, le 15 novembre, à 81 ans; — Dr. John HUSBAND, missionnaire et médecin anglais, connu par le développement qu'il a fait prendre aux missions dans la région de l'Ajmer (Hindoustan) et par son ouvrage : *Directory of Indian Missions and Missionaries*, mort dans l'Inde, le 21 novembre; — Hermann KATZ, rédacteur en chef du journal *Bohemia*, mort à Prague, le 10 novembre, à 57 ans; — Adrian Alexandrovitch KRJUKOV, médecin russe, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à Moscou, le 19 octobre, à 59 ans; — J.-F.-G.

Koezle, professeur allemand, mort à Stuttgart, le 23 octobre, qui a publié entre autres ouvrages : *Die krummen und die geraden Wege. Etwas ganzes von Evangelium in Lehre und Beispiel für alte und junge Christen* (Stuttgart, 1899, in-8), mort dernièrement à Stuttgart; — Dr. Wilhelm von Landau, écrivain allemand, auteur d'ouvrages estimés sur l'Orient, par exemple *Beitraege zum Altertumskunde des Orients* (Leipzig, 1898-1906, 5 parties in-8), mort à Berlin, le 17 novembre, à 60 ans; — Archibald John Little, explorateur anglais bien connu, qui a raconté ses voyages dans les volumes suivants: *Through the Yangtse Gorges, Mount Omi and Beyond* et *The Far East*, mort au commencement de novembre, à Falmouth; — Machado de Assis, poète et littérateur brésilien très connu, président de l'Académie brésilienne, mort en septembre, à Rio de Janeiro, à la fin de septembre; — Johannes Carolus Nigh, journaliste hollandais, rédacteur en chef de l'important périodique *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, mort au commencement de novembre, à 63 ans; — Alexander Ostrogorski, professeur russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 14 octobre, à 40 ans;— Alexis Potjekhin, écrivain russe, mort le 29 octobre, à Saint-Pétersbourg, à 80 ans;— George Seton, écrivain anglais, mort le 14 novembre, à 86 ans, qui laisse de nombreux ouvrages, fort appréciés, sur l'histoire de l'Écosse, notamment: *The Law and Practice of Heraldy in Scotland*, *Memoir of Chancellor Seton*, *The House of Moncrieff*, et *Budget of Anecdotes*, plusieurs fois réimprimé; — Dr. Georg Steffens, privat-docent de philologie romane à l'Université de Bonn, mort dernièrement en cette ville, à 42 ans, auquel on doit : *Der kritische Text der Gedichte von Richart de Semilli mit den Lesarten aller bekannten Handschriften* (Halle, 1902, in-8); — Dr. John Macon Thome, astronome américain très connu, directeur de l'Observatoire de Cordoba (République Argentine), mort dernièrement 66 ans, lequel a collaboré au *Cordoba Atlas* et à l'*Uranometria Argentina*, et s'est acquis une grande réputation en dressant la carte céleste de l'hémisphère austral et en publiant ses observations dans l'*Astronomical Journal* et les *Astronomische Nachrichten*;— François Turretini, orientaliste suisse, mort à Coligny, près de Genève, le 25 octobre, à 63 ans ; — Hubert Wimbersky, professeur de statistique à l'Université autrichienne de Gratz, mort dernièrement en cette ville;— Dr. Eduard Woelfflin, ancien professeur de philologie classique à l'Université allemande de Munich, mort le 9 novembre, à Bâle, en Suisse, à 78 ans, lequel a publié : *Beitraege zur lateinischen Lexicographie* (Munich, 1900, in-8) et *Zur Komposition der Historien des Tacitus* (Munich, 1901, in-8);— Max Ferdinand Wundtke, écrivain allemand, mort à Dresde le 30 octobre, à 45 ans, lequel laisse entre autres ouvrages : *Die Schule der Zukunft. Zur Kritik und Neubildung unserer Schulorganisation* (Berlin, 1895, in-8), *Liebesweben*, *Gedichte und Maerchen* (Dresde, 1897, in-12) et *Schiksal? Novellen* (Dresde, 1897, in-8).

Nota. — C'est par erreur que, dans l'article nécrologique du mois de novembre dernier (p. 466), nous avons attribué à M. Charles Aubertin, ancien recteur d'Académie, quelques ouvrages relatifs à la Bourgogne, écrits par un auteur ayant même nom, même prénom et habitant le même département.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres.— Le 11 novembre, M. F. Cumont lit la seconde partie d'un mémoire sur le culte du soleil dans l'antiquité, culte qui florissait surtout au troisième siècle avant J.-C.— M. Dorez parle de l'inventaire dressé après la mort de l'inventeur italien de l'épigraphie, Jean Marcanova, professeur à l'Université de Bologne au xve siècle.— Le 28 novembre, M. Babelon présente l'éloge des

académiciens défunts et rend compte des travaux de la Compagnie. — M. G. Perrot prononce l'éloge funèbre de M. Gaston Boissier. — M. H. Cordier lit un mémoire sur la Chine en France au XVIIIe siècle.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — — Le 31 octobre, M. Monod lit un rapport sur les travaux du congrès historique tenu à Berlin, et émet le vœu qu'en 1913, à Londres, l'assemblée indique quels sont les désiderata de la science historique. — Le 21 novembre, M. Levasseur lit le rapport de M. Neymark sur les statistiques internationales des valeurs mobilières.

PARIS. — Dans une conférence sur *le Droit de grâce et la peine de mort*, faite à l'Association générale des étudiants et publiée avec une lettre-préface de M. Henri Robert (Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 24 p.— Prix : 1 fr.), M. Raymond Rosenmark a visiblement voulu dire quelque chose de nouveau sur la vieille question de la peine de mort. Tout en se déclarant partisan de l'abolition de cette peine, il s'en prend très vivement cependant à M. Fallières et l'accuse d'avoir maladroitement suscité, en abusant du droit de grâce, le mouvement d'opinion qui s'est si énergiquement manifesté contre l'abolition. Suivant lui, c'est par le Parlement et non par le président de la République que l'échafaud doit être abattu. Cette thèse, quoique brillamment soutenue, nous paraît un peu contradictoire : s'il est vrai que la peine de mort est injuste, inefficace, condamnée par tous les grands esprits, comme le prétend M. Rosenmark, pourquoi M. Fallières serait-il si coupable de s'être opposé à ce qu'on continuât de l'appliquer? Le seul malheur est qu'en la supprimant pour les assassins il n'a pas encore décidé ceux-ci à la supprimer pour les honnêtes gens.

— Sous ce titre : *La Comtesse d'Albany à Florence sous l'Empire* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue des études historiques* de janvier-février 1907), M. Paul Marmottan, qui s'est déjà occupé avec un certain succès de l'histoire de la Toscane à l'époque impériale, a groupé quelques renseignements et quelques documents inédits relatifs au rôle politique de cette femme célèbre, et à *ses rapports avec la grande duchesse Elisa.* Celle-ci la protégea lors de son appel à Paris par Napoléon, mais ne put la faire dispenser de ce voyage par ordre. Les relations de Louise de Stolberg avec la famille impériale et les fonctionnaires du régime furent toujours très froides, et, dans les documents où elle parle en toute liberté, elle ne cesse de récriminer contre l'Empire: la nomination de sa sœur, Mme d'Arberg, comme dame du palais, lui arrache des cris d'indignation. Il est fâcheux que M. Marmottan n'ait pas connu ces textes qui lui auraient permis de modifier ses conclusions sur ce point. Il y a cependant dans son travail quelques documents intéressants. Le « petit bonhomme » dont il est question dans la lettre de la comtesse au peintre Boguet, est le propre fils et élève du peintre, Didier ou Didino, bien connu par les lettres de son père à F.-X. Fabre, publiées par M. Pélissier dans *les Correspondants du peintre Fabre.* — Page 5, note, au lieu de Bretonne, lire Brotonne.

— La courte notice de M. Gaston Duchesne intitulée : *La Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe* (Paris, H. Daragon, 1908, in-8, de 97 p. — Prix : 3 fr.), évoque l'histoire d'un des plus célèbres monuments de la capitale. L'auteur énumère les architectes et les artistes qui y ont travaillé, nous donne le détail des œuvres de sculptures qui le décorent et nous retrace une partie des événements qui en ont motivé la construction, ainsi que les circonstances qui en ont d'abord retardé puis déterminé l'achèvement. M. G. Duchesne n'a sans doute pas eu la prétention de présenter à ses lecteurs quel-

que fait inédit, mais, telle qu'elle est, sa brochure se fait lire avec plaisir, le sujet de son étude se rattachant à une des périodes les plus glorieuses de l'histoire générale de la France.

— Le N° 95 des *Annales de géographie*, daté du 15 septembre 1908, contient la XVIIe Bibliographie géographique publiée sous la direction et par les soins attentifs de M. Louis Raveneau. On y trouvera, groupés sous 1.119 numéros différents, une foule de renseignements précieux, qui constituent un véritable résumé de la littérature géographique de l'année 1907 et permettent de se rendre exactement compte des orientations contemporaines des travailleurs. Très utiles sont incontestablement les résumés si condensés qui présentent aux lecteurs le plan général et les conclusions essentielles des ouvrages les plus importants, et font de la Bibliographie des *Annales de géographie* cette œuvre choisie et critique que n'est pas la liste de la *Bibliotheca geographica*; mais plus utile encore est sans aucun doute cette transcription rigoureusement scientifique, si uniformément établie, dont on est redevable au directeur de la publication qui revise, coordonne, met au point les articles rédigés par ses nombreux collaborateurs. Si la bibliographie pure déborde un peu trop et réduit souvent plus que l'on ne le voudrait la partie analytique, du moins est-il de stricte justice d'en proclamer hautement les qualités de méthode et de précision, ainsi que l'indéniable utilité pour les travailleurs (Annales de Géographie : *XVIIe Bibliographie géographique annuelle*, 1907. Publiée sous la direction de Louis Raveneau. Paris, Colin, 1908, in-8 de 336 p.).

— Pour présenter à nos lecteurs le *Petit Manuel de l'amateur de livres*, que vient de publier M. Albert Cim (Paris, Flammarion, s. d. (1908), petit in-18 de 254 p. — Prix : 0 fr. 75) le plus simple et assurément le mieux est de reproduire intégralement les quelques lignes de Préface où l'auteur explique le but de ce travail, d'un bon marché vraiment rare : « Ce petit manuel, dit-il, est extrait tout entier des cinq volumes de l'*Encyclopédie du Livre*, que j'ai publié en 1905-1908 chez l'éditeur Flammarion, sous le titre: *Le Livre*. La plupart des renseignements rassemblés ici sont des renseignements *pratiques*; encore ai-je dû, en maints endroits, écourter mes explications pour pouvoir les renfermer dans un espace aussi restreint. Le *papier* et le *format*, l'*impression*, la *reliure*, le rayonnage des *bibliothèques*, le *rangement* des livres et leur *classification*: tels sont les sujets qu'il trouvera traités succinctement dans ce manuel. Je prie donc les lecteurs qui auraient besoin, sur ces questions, de détails plus développés et plus précis, ou qui me reprocheraient d'avoir passé sous silence tout l'*historique* du livre, l'*imposition*, la *correction des épreuves*, les divers procédés d'*illustration*, l'achat des livres, le *nettoyage* et l'*entretien* des bibliothèques, la destruction des *insectes bibliophages*, etc., de vouloir bien se reporter à mon ouvrage *le Livre*. » A ces lignes nous n'avons à ajouter qu'une chose : c'est que, tel quel, ce petit volume sera d'une réelle utilité pour les débutants dans le grand art de la bibliophilie. Car l'important ouvrage dont il est extrait, et dont il sera ici rendu compte prochainement, restera toujours réservé aux bibliophiles de marque.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que les catalogues de la librairie Lucien Dorbon sont appréciés par les bibliophiles français et étrangers et aussi, naturellement, par le *Polybiblion*. Nous avons eu déjà, ici même, à nous prononcer sur leur utilité et la conscience avec laquelle ils sont rédigés. Mais voici un *Répertoire des livres d'occasion en vente à la librairie Lucien Dorbon* T. Ier. *A. C.* (Paris, 6, rue de Seine, in-8 de 635 p.— Prix : 5 fr.) qui laisse fort loin derrière lui les catalogues précédents de cette maison. Au fond, c'est

une bibliographie générale qui sera d'une envergure remarquable. Rien que pour le tome Ier, qui s'arrête à la fin de la lettre C, nous avons 10.517 numéros placés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs quand ils sont mentionnés sur le titre ou dévoilés par Barbier ou Quérard, les autres se trouvant au premier mot du titre, l'article étant mis à la suite, entre parenthèses. De la sorte, les recherches sont faciles. Certaines collections, cependant, échappent justement à cette règle, telles, par exemple, la *Bibliothèque grecque*, la *Bibliothèque d'histoire et d'art*, la *Bibliothèque des merveilles*, etc., où les divers ouvrages les composant ont été groupés, mais toujours dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Remarquons enfin que nombre de volumes sont accompagnés de notes descriptives ou historiques des plus intéressantes, qui donnent à ce *Répertoire* une valeur indiscutable. Nous attendons impatiemment les tomes suivants qui, au nombre de cinq, selon les prévisions actuelles, sont appelés à rendre aux travailleurs les plus réels services.

— Il n'est vraiment guère utile d'insister sur les services journaliers que l'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce* 1909 (20e année. Paris, Lethielleux, in-18 de 302 p., format de poche, cartonné toile, tr. rouges, fermeture caoutchouc, porte-crayon et crayon. — Prix : 1 fr. 50), si bien compris à tous les points de vue, est à même de rendre au public spécial auquel il s'adresse. C'est, dans toute l'acception du mot, le vade-mecum du prêtre dans le ministère. Chaque année, pour ainsi dire, des améliorations sont à signaler. Mais, pour 1909, ces améliorations sont particulièrement remarquables. La première est relative au tableau de l'épiscopat français : ce n'est plus une sèche nomenclature offerte aux lecteurs, mais une intéressante galerie de portraits (annexe de 34 pages sur beau papier fort). Tous les évêques français y figurent, en fines gravures de même dimension et d'une unité parfaite. Une autre amélioration mérite d'être signalée : elle concerne les Indulgences. La liste en a été non seulement revisée avec soin, mais augmentée dans de notables proportions.

— Vient de paraître l'*Agenda aide-mémoire agricole* de M. G. Werly (Paris, Baillière, 1909, in-18 de VIII-288 p. — Prix : broché, 2 fr.; cartonné, 3 fr). Dans un bref Avant-propos, l'auteur déclare avoir continué à rattacher les principales données scientifiques et pratiques, sur lesquelles repose l'art agricole, aux trois grandes divisions : *Le Sol, la Plante* et *le Bétail*. Viennent ensuite quelques pages consacrées à la *Législation rurale* et aux *Tarifs de chemins de fer*. On trouve, là aussi, deux nouveaux chapitres sur la *Laiterie* et les *Constructions rurales*. Les *Tableaux de comptabilité* qui terminent cet agenda seront appréciés par les cultivateurs et les agronomes, comme d'ailleurs le volume dans son intégralité. Il faut, observe d'autre part M. le Dr P. Regnard, dans sa Préface, donner à l'intéressé, « un aide-mémoire qui lui puisse apporter instantanément ce qu'il réclame et lui soit présenté sous une forme particulière, celle de l'agenda *de poche*; car c'est peut-être sur son champ même que le cultivateur aura subitement besoin de voir la quantité de grains qu'il doit faire semer, d'engrais qu'il doit faire épandre, de journées d'ouvriers qu'il doit inscrire. » Or, l'Agenda de M. Werly répond à tous les genres de besoins au point de vue agricole. VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. L'Avenir du christianisme. Première Partie. Le Passé chrétien, vie et pensée. I. Époque orientale. Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive (*Albert Dufourcq*) 194
L'Église et la Critique biblique (Ancien Testament) (le *R. P. Joseph Brucker*) 195
Theologia biblica sive scientia historiae et religionis utriusque Testamenti catholica, scripsit in usum scholarum (*P. Michael Hetzenauer*. T. I. : Vetus Testamentum 197
Les Contresens bibliques des prédicateurs (*J.-V. Bainvel*) 198
La Clé de David pour ouvrir le sens des Écritures (*l'Abbé J. Crozat*) 199
Le Sens littéral du texte biblique et les Sciences profanes (*l'Abbé J. Chauvel*) 200
La Loi dans l'Ancienne Alliance (*Lucien Gautier*) 201
Etudes bibliques. Les Douze Petits Prophètes, traduits et commentés par *A. Van Hoonacker* 202
La Composition du livre d'Habacuc (*Firmin Nicolardot*) 203
Les Procédés de rédaction des trois premiers évangélistes (*le même*) 204
San Juan. Estudio critico-exégético sobre el cuarto Evangelio (*el P. L. Murillo*) 205
Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Actes des Apôtres (*E. Mangenot*) 206
Le Problème de la justification dans saint Paul. Etude de théologie biblique (*Edouard Tobac*) 206
Éclaircissement de l'Apocalypse (*Joseph Bonnet*) 207
Études bibliques. Coutumes des Arabes au pays de Moab (*le P. Antonin Jaussen*) 208

Liturgie. La Divine liturgie de *saint Jean Chrysostome*; trad. française du P. *E. André*, revue, annotée et publiée avec le texte grec en regard par *le R. P. Placide de Meester* 316
L'Euchologie latine étudiée dans la tradition de ses formulaires et de ses formules (*Dom Paul Cagin*). I. Te Deum ou Illatio? Contribution à l'histoire de l'euchologie latine à propos des origines du Te Deum 521
La Crise des cérémonies religieuses et de la musique sacrée (*abbé Clément Besse*) 317

Théologie dogmatique. Les Évangéliques. Vie de Jésus-Christ méditée (*l'abbé Prosper Baudot*) 107
La Sainte Eucharistie (*Mgr J. C. Hedley*); trad. de l'anglais par *A. Roudière*. 101
L'Incarnation d'après saint Thomas d'Aquin (*le P. A. Villard*) .. 521
L'Assomption de la Sainte Vierge. Exposé et histoire (*Paul Renaudin*) 363
M[illegible] dans l'Église anténicéenne (*E. Neubert*) 312

Du Culte de la sainte Vierge dans l'Eglise catholique (*le cardinal J. H. Newman*). Trad. revue et corrigée par un bénédictin de l'abbaye de Farnborough 315
Lettres à un homme du monde sur l'Epître de saint Paul aux Romains (*Mgr G. Laperrine d'Hautpoul*) 104
Leçons de théologie dogmatique (*L. Labauche*). Dogmatique spéciale. L'Homme. 152
Compendiosa Summa theologica sancti Thomae Aquinatis (*G. Maurel*) 239
Réponses théologiques à quelques questions d'actualité (*le R. P. Edouard Hugon*) 312
Lux in tenebris lucet. Exposition par tableaux des principaux objets de la foi catholique. Première Partie. Dieu, la Sainte-Trinité, la création, les anges 438
Le Prédicateur de la doctrine chrétienne (*l'abbé J. Sabouret*) 98
Instruction et éducation au catéchisme (*l'abbé Léon Désers*) 101
Foi et Systèmes (*E. Bernard Allo*) 438
La Défense de la Foi (*le P. Maumus*) 239
Contribution à la mentalité religieuse contemporaine (*Victor Rondet*). Première série. Les Initiations. Première partie. La Religion. 68
Catecismo sobre el modernismo segun la enciclica « Pascendi Domini gregis » (*J.-B. Lemius*); trad. por un padre oblato de Mario Immaculada. 461
Qué es el modernismo (*Romualdo Santallucia Claverol*) 461
Los Voceros del modernismo (*Antonio de Valmala*) 461

Théologie morale. Sermons. El Embajador de Cristo (*el cardenal Jaime Gibbons*); versión directà del inglés por *Vicente M. de Gibert*. 316
Du tac au tac. Réponses aux objections modernes contre la religion, (*Ernest Augier*) 364
L'Église connue. L'Église vengée. Conférences aux hommes données en 1906-1907 (*l'abbé Th. Delmont*) 98
La Foi. Conférences pour les hommes, faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot (*P. Girodon*) 99
La Doctrine de l'amour. Carême de 1908. Instructions aux hommes du monde (*l'abbé de Gibergues*) 99
Carême de Montréal (*l'abbé Pierre Vignot*) 100
Avent de Saint-Sulpice 100
Nouveaux Mélanges oratoires de *Mgr d'Hulst*. T. VI 37
Documents de ministère pastoral. Manuel à l'usage du clergé et des grands séminaires (*l'abbé Prosper Baudot*) 101
A los confesores, educadores y padres de familia sobre la educacion de la castidad (*el P. Ramón Ruiz Amado*) 439
Doctrine spirituelle de *Bossuet*, extraite de ses œuvres 105
Le Livre de l'action (*R. Snell*) 102
En face du fait religieux (*Lucien Roure*) 153

Apologétique. Éléments d'apologétique I. Apologie élémentaire. Dieu et la Religion (*J.-L. de la Paquerie*) 37
Vers le catholicisme, programme de conférences (*H. Ligeard*) 462
La Crise religieuse au point de vue intellectuel (*le chanoine Léon Desers*) 174

Ascétisme et Piété. Hommages à Jésus-Christ (*Dom A. Baker*) 108
Nouveau Mois du Sacré-Cœur de Jésus (*l'abbé E. Jumel*) 108
Litanies et Mois du Sacré-Cœur (*L. Laplace*) 108
La Vierge Marie, Mystères de sa prédestination et de sa vie (*le T. R. P. Bourgeois*) 102
Études sur la Sainte Vierge. De la Conception immaculée à l'Annonciation angélique (*J.-C. Broussolle*) 103

Connaissance et amour de Marie, ou Trente-deux instructions sur la Sainte Vierge (*l'abbé S. Febvre*) 103
Miryam. Réflexions pour le mois de mai (*Victor Rondet*)..... 104
Les Voies de l'oraison mentale (*Dom Vital Lehodey*) 105
Aux hommes et aux jeunes gens. La Chasteté (*l'abbé de Gibergues*) 106
Aux Jeunes Filles et aux jeunes femmes. Chemin de lumière (*l'abbé Jean Vaudon*). 1re série. La Vie surnaturelle. 106
La Vie en deuil (*Mgr Henry Bolo*) 106
Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait (*l'abbé Ant. Saubin*). T. I. 106
De la Présence de Dieu qui renferme tous les principes de la vie intérieure (*le P. de Gonnelieu*) 107
Béatitudes et vertus morales. Petites Méditations (*le R. P. Edouard*) 107
Manuel de prières extraites de la sainte Écriture à l'usage des fidèles (*l'abbé Eugène Rosquin*) 108
Saint Michel, l'archange vainqueur (*abbé Legueu*)..... 109

Hétérodoxie. L'Essence du christianisme (*Adolphe Harnack*) ; trad. entièrement nouvelle..... 315

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. La Philosophie du droit (*Ernest Pinard*) 385
Le Droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat (*Léon Duguit*) 387
La Loi, essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie (*Maxime Leroy*). 388
La Crisis de la constitución del derecho de propriedad en la sociedad contemporánea (*Juan Aguilar Jimenez*) 389
Les Types sociaux et le Droit (*Joseph Mazzarella*) 389
Cours de doctorat sur l'histoire du droit matrimonial français (*Sharles Lefebvre*). Le Droit des gens mariés. 393
Les Ordonnances des ducs de Bourgogne sur l'administration de la justice du duché, avec une Introduction sur les origines du Parlement de Bourgogne (*Ernest Champeaux*)..... 395
Abrégé d'histoire du droit privé français, des origines au code civil (*Edmond Lamouzèle*) 396

Droit romain. Le Droit pénal romain (*Théodore Mommsen*); trad. de l'allemand, par *J. Duquesne*. T. II et III..... 391
Le Symbolisme du droit romain (*l'abbé M. Bayle*)..... 401

Droit canonique et ecclésiastique. Las Cofradias y Congregaciones ecclesiásticas según la disciplina vigente (*el R. P Juan B. Ferreres*) 269
Le Mariage et les Fiançailles. Nouvelle Législation canonique; commentaire du décret « Ne temere » (*l'abbé A. Boudinhon*).. 154
Los Esponsales y el matrimonio según la novisima disciplina. Comentario canonico-moral sobre el decreto « Ne temere » (*el R. P. Juan B. Ferreres*)..... 155
Le Décret « Ne Temere » sur les fiançailles et le mariage *le cardinal Gennari*)..... 538
Les Fiançailles et le mariage. Discipline actuelle (*Lucien Choupin*). 539

Droit public et administratif. Leyes administrativas de España, conforme a los textos oficiales (*Léon Medina* e *Manuel Marañon*) 401
Associations et syndicats de fonctionnaires, étude législative (*Jules Jeanneney*)..... 400

Droit civil. Aperçu de l'état actuel des législations civiles de l'Europe, de l'Amérique, etc., avec indication des sources bibliographiques (*Albert Amiaud*) 2e éd. mise au courant par *Georges Amiaud* 397
De l'Empêchement, en droit ottoman, de recevoir par succession pour cause de divergence de nationalité (Ihtilafi dar) (*Kircor Zohrab*)..... 398

Procédure. Précis théorique et pratique de procédure civile (*E. Glasson* et *P. Colmet-Daage*). 2e éd., mise au courant de la législation et de la jurisprudence, par *Albert Tissier*. T. I. 398

Mélanges. La Société des auteurs et compositeurs dramatiques (*Jean Bayet*) 399
Code des comptables (*Louis Rachou*) 401

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. Manuel de philosophie (*Gaston Sortais*) 403
Philosophie de la religion (*Harald Höffding*); trad. par *J. Schlegel*. 412
La Philosophie de Newton (*Léon Bloch*)..... 414
Misère de la philosophie, réponse à la « Philosophie de la misère » de M. Proudhon (*Karl Marx*) 411
Les Sciences philosophiques, leur état actuel (*A. Rey*)..... 403
Logique (*A. Gratry*)..... 403
Leçons de logique et de morale (*R. Hourticq*) 404
Cours de philosophie positive (*Auguste Comte*). T. III..... 404
Les Méthodes de la raison, précédées d'un Exposé complet du travail cérébral (*P. Froument*)..... 404
Identité et réalité (*Emile Meyerson*) 405
L'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant (*Emile Van Biéma*) 414
L'Optimisme de Schopenhauer (*Stanislas Rzewuski*) 416
Martin Knutzen. La Critique de l'harmonie préétablie (*Émile Van Biéma*) 414
Les Consécrations positivistes de la vie humaine (*le comte Léon de Montesquiou*) 415
Croyance religieuse et Croyance intellectuelle (*Ossip-Lourié*).... 412
Le Mobilisme moderne (*A. Chide*) 406

Psychologie. Essai de psychologie nouvelle. La Genèse de l'esprit humain (*Camille Milvaux*) 406
De l'Intelligence d'après la méthode sentimentale (*J.-M.-Paul Ritti*) 407
La Synthèse mentale (*Georges Dwelshauvers*)..... 407
La Subconscience (*Joseph Jastrow*); trad. de l'anglais par *E. Philippi* 408
Les Inclinations, leur rôle dans la psychologie des sentiments (*G. Revault d'Allones*) 408
Las « Mefaoras » en las ciencias del espiritu (*P. Marcelino Arnaiz*) 409
Respiration transcendante. Méthode de culture psychique (*le Dr V. Arnulphy* et *J.-G. Bourgeat*) 409
L'Esthétique expérimentale contemporaine (*Charles Lalo*) 409
Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme; les grands mystiques chrétiens (*Henri Delacroix*)..... 413
Psychologie d'une religion (*G. Revault d'Allonnes*) 413

Morale. L'Idée de bien, essai sur le principe de l'art moral rationnel (*Albert Bayet*) 410

L'Expérience et l'invention en morale (*G. Aslan*) 410
Compendio di etica e breve storia di essa (*Antonio Rosmini*) 39
Sociologie de l'action. La Genèse sociale de la raison et les Origines rationnelles de l'action (*Eugène de Roberty*) 411
Job, fils de Job, essai sur le problème du mal (*Étienne Giran*)..... 411
Les Ravages du livre (*Mgr Antolin López Pelaez*); trad. de l'espagnol par *A. G.* 156

Histoire de la philosophie. Mélanges. Études d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie (*A. Hannequin*) 416
Évolutionnisme et platonisme. Mélanges d'histoire de la philosophie et d'histoire des sciences (*René Berthelot*) 416
Il Principio fondamentale del sistema di Empedocle (*Emilio Bodrero*) 441
La Théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote, étude historique et critique (*Léon Robin*)..... 318
La Théorie platonicienne de l'amour (*le même*) 319
La Philosophie condamnée (*Jean Halleux*)..... 417
Voltaire philosophe (*Georges Pellissier*) 415
Positivisme et Anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine (*le comte Paul Cottin*) 416
L'Année philosophique, publiée sous la directon de *F. Pilon*. 18e année, 1907. 417

Éducation, Enseignement. Vers l'idéal. Eveils d'âme (*Joseph Charles*). 159
Comment former un esprit (*le Dr Toulouse*)..... 156
Les Devoirs du jeune homme (*B. Emonet*) 539
De la Préparation à la vie chrétienne dans les collèges religieux. Les Éducateurs (*l'abbé F. Vallée*) 40
L'Age enclos dans un collège libre (*Edward Montier*) 157
L'Enseignement ménager (*M. Beaufreton*)..... 524

Féminisme. El libro de la Esposa (*P. Combes*); trad. española de *Maria de Echarri*..... 175
El libro del Ama de Casa (*P. Combes*); trad. de *Maria de Echarri*. 175

Sciences politiques, économiques et sociales. Manuel économique à l'usage des Facultés de droit (*Adolphe Landry*) 16
L'Individualisme économique et social, ses origines, son évolution, ses formes contemporaines (*Albert Schatz*) 17
Cours d'économie politique professé à l'Ecole nationale des ponts et chaussées (*C. Colson*). Livre VI. Les Travaux publics et les transports 19
Traité de politique commerciale (*L. Fontana-Russo*); trad. par *Félix Poli*. 19
La Caisse rurale, la caisse ouvrière (*Louis Durand*) 525
Régime de la propriété. Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique (*L. Garriguet*)..... 21
Les Principes de l'évolution sociale (*Dicran Aslanian*)..... 22
Paris qui souffre. La Misère à Paris. Les Agents de l'Assistance à domicile (*Henri Bonnet*)..... 22
L'Assurance contre le chômage (*Paul Dupont*)..... 23
Le Liberté individuelle de travail et les Menaces du législateur (*Eugène d'Eichtal*) 24
Les Retraites ouvrières en Belgique (*Alphonse André*)..... 25
Les Traités ouvriers, accords internationaux de prévoyance et de travail (*Albert Métin*)..... 26
Apprenticeship in American trade-union (*James M. Motley*)..... 27

Sciences naturelles. Souvenirs entomologiques. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes (*J.-H. Fabre*). 10e série..... 41

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*). 5e série... 209
Gayetez d'Esculape (*les Drs Wilkowski* et *Cabanès*) 210
Les Heures libres. Curiosités historiques des temps passés, recueillies « ad usum medici » (*Pierre Pic*)..... 211
L'Œuvre de Lourdes (*le Dr Boissarie*) 218
La Faculté de médecine de Paris et la Justice des Juifs (*le Dr F. Boé*) 218
Le Dr Gruby, notes et souvenirs (*L. Le Leu*)..... 211
Botanique médicale au presbytère (*Un curé de campagne*) 217

Biologie. La Herencia, hipótesis acerca del sueño optimismo cientifico (*el P. Zacarias Martinez-Nuñez*) 212
La Finalidad en la ciencia (*el P. Zacarias Martinez-Nuñez*)..... 213
L'Évolution de la vie (*H. Charlton Bastian*); trad. par *H. de Varigny* et *Mlle G. de Varigny*..... 213

Hygiène. La Fonction sexuelle au point de vue de l'éthique et de l'hygiène sociales (*le Dr Sicard de Plauzoles*) 214
L'Hygiène par les cures thermales (*le Dr H. Mauban*)..... 216
Hygiène du cardiaque (*le Dr Ch. Fiessinger*) 216
Hygiène de la peau et du cuir chevelu (*le Dr E. Bodin*) 216
Puériculture et hygiène infantile, conférences faites pour l'enseignement des jeunes filles (*MM. Bué, Déléarde, Gaudier, Lambling, Ouï* et *V. Dubron*) 216
La Santé par la respiration. Cours complet de gymnastique respiratoire (*le Dr Victor Arnulphy*) 217
Pour les officiers. Notions sur la prophylaxie des maladies épidémiques dans l'armée métropolitaine et coloniale (*le médecin principal Troussaint*) 151

Pathologie et Thérapeuthique. Thérapeutique hydro-minérale des maladies vénériennes (*le Dr H. Pelon*) 215
Un Danger social. La Purgation (*le Dr Burlureaux*) 217

Sciences psychiques. Psychologie des neurasthéniques (*le Dr Paul Hartenberg*) 215

Sciences physiques et chimiques. Traité de physique (*O. D Chwolson*); trad. par *E. Davaux*. T. I, 4e fasc., Acoustique..... 418
Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation de physique (*H. Bouasse*). 1re partie. Mécanique physique. IIe partie : Thermodynamique. Théorie des ions. IIIe partie. Électricité et magnétisme..... 419
Les Rayons cathodiques (*P. Villard*)..... 421
La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains (*Albert Rey*) 421
Les Découvertes modernes en physique, leur théorie et leur rôle dans l'hypothèse de la constitution électrique de la matière (*O. Manville*) 422
Explication mécanique des propriétés de la matière : cohésion, affinité, gravitation (*A. Despaux*)..... 423
La Science au théâtre. Etude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne (*A. de Vaulabelle* et *Ch. Hémardinquer*) 227

Sciences industrielles. La Construction en béton armé, guide théorique et pratique (*C. Kersten*); trad. de l'allemand par *P. Poinsignon*. IIe partie. Applications à la construction en élévation et en sous-sol..... 427

Zootechnie. Zootechnie. Races chevalines (*P. Diffloth*)..... 240
Traité pratique d'élevage et d'entraînement du cheval de course (*Paul Fournier* [*Ormonde*] et *V. Duret*). 320

Zootechnie spéciale. Fécondation et stérilité dans les espèces domestiques (*Ed. Curot*) 176

Agriculture. Horticulture. Viticulture. Notions élémentaires d'agriculture (*Eugène Morel* et *H.-L.-A. Blanchon*) 526
Chimie agricole appliquée à l'agriculture (*E. Chancrin*) 270
Chimie agricole (*le même*) 270
Les Prairies (*M. Malpeaux*) 270
Les Plantes sarclées (*M. Malpeaux*) 270
Les Plantes textiles (*L. Bonnétat*) 271
Le Tabac (*F. de Confevron*) 271
Le Houblon (*G. Moreau*) 271
La Bière (*le même*) 271
Culture de la tomate en pleine terre (*Alfred Guy*) 68
Utilisation à la ferme des déchets et résidus industriels (*J. Frisch*). 320
Utilisation des débris d'animaux et déchets de boucherie (*R. Lezé*). 320
Principes de l'industrie laitière. Le Lait, la crème, le beurre, les fromages (*L. Lindet*) 443
Production hygiénique du lait (*D. Sidersky*) 442
Le Lait hygiénique, production et vente (*Antonin Rolet*) 443
Laiterie, beurrerie, fromagerie (*V. Houdet*) 442
Les Essences et les parfums. Essence de térébenthine (*Antonin Rolet* et *Edmond Rabaté*) 271
Les Conserves alimentaires (*L. Lavoine*) 272
Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier, de l'amateur (*Pierre Bertrand*) 41
Les Jardins ouvriers, fleurs, fruits, légumes, cultures ornementales. Les Habitations à bon marché (*Armand-Léon Gravier* et *H. Latière*) 42
Arboriculture fruitière en images (*J. Vercier*) 42
Viticulture moderne (*E. Chancrin*) 271
Pathologie végétale. Maladies parasitaires. Champignons. Bactéries (*Ducomet*) 526
Les Ennemis de la vigne et du verger. Parasitologie animale et végétale, et maladies accidentelles. Les meilleurs traitements à appliquer (*G. Gimel*) 69
Les Eaux de vie et alcoools, guide pratique du bouilleur de cru et du distillateur (*G. Pagès*) 271

Sylviculture. Forêts, pâturages et prés-bois (*A. Fron*) 271

Sciences mathématiques. Leçons sur les théories générales de l'analyse (*René Baire*). T. II. Variables complexes. Applications géométriques 423
Leçons élémentaires sur le calcul des probabilités (*R. de Montessus* 424
Œuvres de *Charles Hermite*, publiées par *Emile Picard*. T. II 424
Manuscrits de *Evariste Galois* publiés par *Jules Tannery* 425
Lectures de mécanique. La Mécanique enseignée par les auteurs originaux (*E. Jouguet*). Ire partie. La Naissance de la mécanique 425
Cours de mécanique pour la classe de mathématiques spéciales (*E. Combette* et *Joseph Girod*) 426
Théorie et pratique des approximations numériques (*Ch. Fassbinder*) 426
Arithmétique graphique. Les Espaces arithmétiques, leurs transformations (*Gabriel Arnoux*) 427

Astronomie. Études nouvelles sur l'astronomie (*Ch. André* et *P. Puiseux*). La Terre et la Lune, forme extérieure et structure interne (*P. Puiseux*) 241
Initiation astronomique (*Camille Flammarion*) 43

La Place de l'homme dans l'univers, études sur les résultats des recherches scientifiques sur l'unité et sur la pluralité des mondes (*Alfred Russel Wallace*); trad. de l'anglais par *Mme Barbey-Boissier* 241

Géologie. Histoire de la Terre (*Ch. Sauerwein*) 230

Sciences militaires. Un moraliste militaire du XVe siècle. François de la Noue (1531-1591) (*le lieutenant Taboureau*) 145

Ce que l'armée peut être pour la nation (*le lieuteuant d'état-major* (belge) *A. Fastrez*) 145

La Pierre de touche. Essai de l'autorité dans l'armée (*le capitaine Georges Couderc de Fonlongue*) 146

L'Armée évolue. Discipline. Antimilitarisme. Antipatriotisme (*le général Pédoya*) 146

L'Éducation du soldat. Quelques moyens pratiques (*le capitaine Victor Duruy*). 146

L'Officier français. Sa Situation sociale dans la nation et dans l'armée. Ce qu'il réclame (*Jean d'Epée*)..... 147

Le Service militaire d'un an et la Défense des frontières par la nation (*le commandant Ch. Henrionnet*) 147

Manuel à l'usage des sociétés de préparation militaire (Infanterie) (*le lieuteuant-colonel Hatton*) 147

Traité élémentaire de topographie (*le lieutenant Escalle*) 148

La Première Bataille. Le Service de deux ans. Du Caractère chez les chefs. Discipline. Armée nationale. Cavalerie, etc. Questions militaires d'actualité (*le général H. Bonnal*) 148

Causeries d'un fantassin. 2e série. L'Instruction (*le lieutenant-colonel Guionnic*) 148

Instruction de la patrouille (*le lieutenant Elissèche*) 149

Combinaison des efforts de l'infanterie et de l'artillerie dans le combat (le *commandant Niessel*) 149

Deux Journées de manœuvres. Infanterie et cyclistes en liaison avec la division de cavalerie (*le commandant P. Nudant*) 149

Infanterie. Le Chef de groupe au combat d'après les règlements (*le commandant Gaucher*) 149

L'Armée d'Afrique avec le service de deux ans (*le général Luzeux*). 148

La Guerre d'Afrique. Guide annexe des règlements sur le service en campagne et des manœuvres (*le lieutenant-colonel Frisch*).. 145

Le Moral algérien dans le Bled oranais (*le lieuteuant O. de la Bourdonnaye*) 150

Les Mitrailleuses à l'étranger et en France (*le lieutenant Boullé*) 150

Etude sur la guerre de siège et la manœuvre de forteresse de Langres, en 1906 (*le lieutenant-colonel Klein*) 150

Un régiment de l'armée territoriale (*le capitaine H. Bossu*)..... 150

Tendances actuelles de la cavalerie allemande (*le commandant Niessel*) 151

Choses d'Allemagne. Tendances allemandes relatives à la préparation et à la conduite de la bataille, etc., etc. (*le capitaine Culmann*)..... 151

Le Règlement allemand sur le service en campagne (du 22 mars 1908); trad. par *le capitaine Jung*. 151

Sports. Jeux olympiques et Méthodes d'éducation physique. Rapport général (*le capitaine Senat*) 149

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Manuels d'histoire de l'art. La Peinture, des origines au XVIe siècle (*Louis Hourticq*) 516

Les Chefs-d'œuvre des grands maîtres. Nouvelle série. Notices de *Ch. Moreau-Vauthier*. 483

Les Grandes Institutions de France. La Manufacture de porcelaine de Sèvres (*Georges Lechevallier-Chevignard*)..... 517

Les Richesses d'art de la ville de Paris. L'Hôtel de Ville de Paris (*Lucien Lambeau*) 517
Les Villes d'art célèbres. Fontainebleau (*Louis Dimier*)..... 518
Les Villes d'art célèbres. Blois, Chambord et les châteaux du Blésois (*Fernand Bournon*) 518
Les Villes d'art célèbres. Tunis et Kairouan (*Henri Saladin*)..... 518
Les Villes d'art célèbres. Bâle, Berne et Genève (*Antoine Sainte-Marie-Perrin*) 519
Les Villes d'art célèbres. Cologne (*Louis Réau*)..... 519
Les Villes d'art célèbres. Munich (*Jean Chantavoine*)..... 519
Michel-Ange. L'Œuvre du maître. Peinture, sculpture, architecture. 485
Les Grands Artistes. Jean Goujon (*Paul Vitry*) 520
Les Grands Artistes. Pinturicchio (*Arnold Goffin*) 520
Les Grands Artistes. Pisanello et les Médailleurs italiens (*Jean de Foville*) 520
Fantin-Latour, sa vie et ses amitiés. Lettres inédites et Souvenirs personnels (*Adolphe Jullien*). 484

Mélanges. A l'école du vrai, du beau, du divin. Esquisses et croquis (*l'abbé Abel Gaveau*) 321
L'Évolution des sciences (*L. Houllevigue*) 444
Les Métamorphoses de la matière (*Henri Coupin*) 515

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes (*A. Meillet*) 43
Petit Traité de versification française (*Maurice Grammont*) 160

Folk-lore. Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins (*Paul Sébillot*) 243

Poésie. The Oxford Book of French Verse (XIIIth Century-XIXth Century), chosen by *St. John Lucas*. 444
La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'*Estienne Jodelle, sieur du Lymodin*, publiées et augmentées de pièces rares ou inédites, avec une notice de Guillaume Colletet et des notes par *Ad. Van Bever*. 322
Anthologie des poètes français du XIXe siècle (1800-1866) (*Georges Pellissier*) 110
Théophile (Collection des plus belles pages). 111
Saint-Amant (Collection des plus belles pages). 111
Les Bucoliques (*André Chénier*), publiées par *José-Maria de Hérédia*..... 112
Œuvres complètes d'*André Chénier*, publiées par *Paul Dimoff* (Bucoliques)..... 112
Le Collier de griffes (*Charles Cros*)..... 112
Le Charme. Lazare (poésies posthumes) (*Paul Marrot*) 113
Fleurs d'églantier (Jubilé de Lourdes 1858-1908), poésies de divers auteurs. 114
Quelques vers (*Henry Thédenat*). 114
Petits Poèmes (*Louis Sailhan*)..... 115
Le Désir errant (*Gaston d'Ureille* 115
Le Golfe bleu (*Prosper Dor*). 116
La Vie triomphante (*Marie de Sormiou*) 116
Les Choses qui furent (*Jane Mercier-Valenton*) 117
Crépuscules et Nocturnes (*Paul de Nay*)..... 117
Job, trad. en vers du poème biblique (*Édouard Schiffmacher*).... 118
Le Cri du néant (*Michel Vasson*) 118
Les Voix du tombeau (*Julien Larroche*)..... 119

Les Fileuses (*Paul Payen de la Garanderie*) 120
Frissons d'Algérie (*Maxime Rastel*)..... 120
Ames d'artistes (*Jean Balde*)..... 121
L'Ombre de l'homme (*Charles Dornier*)..... 121
Les Sèves originaires, suivies de Nocturnes (*Roger Frène*)..... 122
Les Franges du rêve (*Jules Leroux*) 122
Poèmes et interludes (*Robert Maze*)..... 123
Les Ressouvenirs (*Henri Fauvel*) 124
Sur un thème éternel (*Jacques de Vilade*) 124
Ombres et reflets (*Adolphe Liéby*) 124
Légendes d'Alsace (*Georges Spetz*) 125
Feuilles au vent (*J.-F. Louis Merlet*) 125
Œuvre. I. Dire du mieux.III. Le Vœu de vivre. T. II (*René Ghil*). 125
Shakespeare's Sonnet and A Lover's Complaint, with an introduction by *W. H. Hadow*. 328

Théâtre. Théâtre (*Jules Lemaître*). T. III. L'Aînée. La Massière. La Princesse de Clèves..... 126
Les Nuées, comédie contemporaine en trois actes et en prose, imitée d'Aristophane (*Maurice Pujo*)..... 126
La Passion, drame en quatre actes et en vers (*E. Pinçon*)..... 127
Pierrot confesseur, un acte en vers (*Louis Maigue*) 127
Le Volcan, comédie en un acte (*Paul Croiset*) 127
Les Deux grincheux, lever de rideau en un acte (*Léon Dupont*).. 436
Une Affaire d'honneur, comédie en un acte (*Léon Dupont*)..... 436
Notre-Dame de Lourdes, grande pièce religieuse en 4 actes et 12 tableaux (*l'abbé L. Backes*) 436
Peintre et musicien, ou une Nuit mouvementée, comédie bouffe en un acte (l'auteur d'Aymar de Nanteuil et de l'Héritage de l'Anglais) 436
L'Enfance de Jésus, scènes évangéliques (*l'abbé Joseph Oger*).... 436
Un crime rituel, ou les Mystères de Patluau, drame (*l'abbé Goupilleau* 437
Cinq pièces en un acte (*Maurice Bouchor*) 437

Romans, contes et nouvelles. L'Arène des crucifiés (*Ludovic Garnica de la Cruz*)..... 5
Mystérieux Dessein (*Mary Floran*)..... 6
Le Cœur s'éveille (*Georges Mareschal de Bièvre*)..... 6
Amour et Dot (*Kilien d'Epinoy*) 6
Armelle et son mari (*Renée Fauer*)..... 7
Contes pour lire au crépuscule (*Avesnes*) 7
Boucles (*Félix de Chazournes*) 8
L'Amour qui pleure (*Marcelle Tinayre*) 8
La Vie et la mort de M. de Tournèves (*Charles Derennes*)..... 9
Mystères et aventures (*A. Conan Doyle*); trad. d'*Albert Savine* 9
Le Rouet d'ivoire (*Emile Moselly*)..... 9
Les Ames muettes (*Marguerite Hankes Drielsma de Krabbé*).... 9
Vers la Toison d'or (*J.-H. Rosny*) 9
Grippe-Soleil (*Louis Létang*)..... 9
Fille de Reine (le même) 9
Au service de la France (*Saint-Cénery*)..... 10
L'Officine, mœurs pharmaceutiques (*Mary Gill*) 10
Soleil d'Islam (*Paul Bruzon*)..... 10
Barnavaux et quelques femmes (*Pierre Mille*) 10
France d'exil (*Henry Bargy*) 11
Enracinés (*Alfred Baraudon*) 11
Fils de la terre (*Paul-Henri Capdeville*)..... 11
Jean des Brebis, ou le Livre de la misère (*Emile Moselly*) 12
Enfances lorraines (*Émile Moselly*)..... 12
Œuvre complètes du *comte Léon Tolstoï*; trad.de *J.-W.Bienstock*. T. XVII et XVIII. Anna Karenine. T. III et IV..... 12

La Folie-Mauroy (*René Duguet*) 12
A la Dérive (*Pierre Gourdon*)..... 14
Dupecus (*Paul Fraycourt*) 14
Souvenirs de jeunesse. Les Jours s'allongent (*Paul Margueritte*)... 15
La Danseuse nue et la dame à la Licorne. Études d'art et de pshychologie (*R. Gaston Charles*) 289
La Glorita, fille et marquise (*René Maizeroy*)..... 289
La Joie d'être artério-scléreux (*Valinx Deterroac*)..... 290
Le Baiser au clair de lune (*Guy Chantepleure*)..... 290
L'Inutile Volonté (*Lucie Gauthey*)..... 290
Une Ame de femme (*M. Reepmaker*)..... 291
Mon Mari (*Jules Pravieux*)) 291
Mon Amour (*René Boislesve*)..... 292
Le Démon de la vie (*Edmond Jaloux*)..... 292
L'Ombre de Guillemette (*R. Choppin d'Arnouville*)..... 292
Les Lys et les Aigles. Le Roi sans trône (*Maurice Montégut*) 292
Les Lys et les Aigles. Les Cadets de l'Impératrice (*Maurice Montégut*) 292
Sang d'azur (*Pierre Sales*) 293
Colette (*André Theuriet*) 293
Autres troupiers (*Rudyard Kipling*); trad. de l'anglais par *Albert Savine* 293
L'Armée qui souffre (*Fernand Médine*) 293
Nietzschéenne (*Daniel Lesueur*) 295
La Sarcelle bleue (*René Bazin*) 492
Histoires d'art (*Maurice Griveau*) 537
La Pasteleria (*Emiliano de Arriaga*) 272
Ouvrages pour la jeunesse. Contre le flot (*Pierre Le Rohu*) 429
A grande vitesse (*Jean Thiéry*) 429
Les Ensoleillés (*Jeanne de Coulomb*)..... 430
L'Exilée (*M. Delly*) 431
Monette (*Mathilde Alanic*) 431
Callista, esquisse du IIIe siècle (*Newman*); trad. par *Marie-Agnès Pératé*. 432
La Tabatière du cardinal (*Henri Harland*); trad. de l'anglais par *Dauphin Meunier*. 432
Coupable? (*William Le Queux*); trad. de l'anglais: 433
Le Prix du sang, conte des temps apostoliques (*André Daverne*).. 433
Quid me persequeris? Tableaux de l'existence au 1er siècle (Pompéi, Judée, Batavie) (*Charles Barbier*). 434
Attila (*Guy d'Aveline*) 434
A Rome (*A. Ponthaud*) 434
Épée brisée (*Jean de Montalac*) 434
Aventures merveilleuses de Serge Myrandhal sur la planète Mars (*H. Gayar*)..... 435
L'Œuvre d'Édith (*la baronne S. de Boüard*)..... 435
La Chasse au météore. Le Pilote du Danube (*Jules Verne*)..... 490
Jud Allan (Roi des « Lads ») (*Paul d'Ivoi*)..... 492
Camarades de bord (*Walter Christmas*); trad. par le *Dr J. de Christmas* 493
Le Trésor de la Montagne d'Azur (*Emilio Salgari*); trad. de *J. Fargeau* 494
Le Moucheron de Bonaparte (1795-1805) (*Jules Chancel*)..... 495
Fabliaux et contes du moyen âge, avec Introduction par *L. Tarsot*. 497
Nouvelles Histoires sur de vieux proverbes (*G. Fraipont*)..... 499
La Grève des animaux, histoire vraie (*Gabriel Galland*)..... 498
Histoire d'une famille de cerfs (*Solange Pellat*)..... 499
Le Roman de l'ouvrière (*Charles de Vitis*)..... 496

La Comtesse Rose (*Stanley Weyman*; adapté de l'anglais par *Kerosen* 510
Mademoiselle Cécile (*Georges Beaume*) 511
Rita la Gitane (*H. de Charlieu*) 511
Fleur des ruines (*A. Dourliac*) 512
Cambriole (*Pierre Maël*) 513
L'Enclos des cerisiers (*Georges de Lys*) 496
La Dernière des Spartiates (1821) (*Georges-Gustave Toudouze*) 499
La Fée d'aujourd'hui (*Mme Chéron de la Bruyère*) 513
La Cousine Gudule (*Mlle G. du Planty*) 514
Quentin Durward (*Walter Scott*); adaptation de M. Guéchot 500
Les Vacances de Riquet et de Madeleine (*P.-J. Stahl* et *de Wailly*) 500

Périodiques illustrés et Albums. Le Journal de la jeunesse 502
Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames 503
Saint Nicolas, journal illustré pour garçons et filles 504
La Revue Mame 504
Mon Journal 505
L'Ouvrier 506
La Semaine de Suzette 506
Jouons à l'Histoire. La France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français (*G. Montorgueil* et *Job*) 507
Les Petites Misères de la vie des animaux (*Benjamin Rabier*) 507
Buster Brown, son chien Tiger et leurs aventures (*R.-F. Outeault*). 508
Sam et Sap, aventures surprenantes d'un petit nègre et de son singe (*Rose Candide*) 508
Étranges et surprenantes aventures de Jumbo Crusoé (*J. Jacquin* et *E.-H. Thompson*) 507
Fables enfantines, d'après Ésope et La Fontaine (*Percy Billinghurst*) 509
Grosses Bêtes et Petits Enfants (*G. Lhuer*, *A. Vimar* et *Guido*) .. 509
Le Rosier du petit frère (Un papa : *P.-J. Stahl* et *J. Lermont*) 509
Les Coloriages de *Cecil Aldin*. Le Livre de la ferme 510
Les Coloriages de *Cecil Adin*. Le Livre de la basse-cour. 510
Les Coloriages de *Cecil Aldin*. Chiens et Chats 510
Les Leçons de choses du petit coloriste. Les Animaux de la ferme. (*A. Vimar*) 510
Les Leçons de choses du petit coloriste. Premières Fleurs (*George Auriol*) 510

Epistoliers. Correspondance de *Stenhhal* (1800-1842), publiée par *Ad. Paupe* et *Chéramy* 445

Polygraphes. Pages choisies des grands écrivains. *Marivaux*, avec une Introduction par *Francisque Vial* 45

Littérature française. Quelques poètes (*Louis Arnould*) .. 46
Histoire générale du théâtre en France. II. La Comédie. Moyen-Age et Renaissance. III. La Comédie. Dix-septième siècle (*Eugène Lintilhac*) 219
Molière (*Eugène Rigal*) 221
Molière. Les Théâtres, le public et les comédiens de son temps (*Karl Mantzius*); trad. du danois par *Maurice Pellisson* 222
Jean Racine (*Jules Lemaitre*) 224
La Maison de Molière et des grands classiques (*Frédéric Loliée*) .. 514
L'Evolution du théâtre contemporain (*Alphonse Séché* et *Jules Bertaut*) 226
Pupazzi et statuettes, études sur le XVIIe siècle (*Pierre Brun* 160
Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne (*Pierre Villey*) T. I. Les Sources et la chronologie des « Essais «. T. II. L'Evolution des Essais ». 323

Les Livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne, contribution à l'étude des sources des « Essais », suivie d'un Appendice sur les traductions françaises d'histoires anciennes utilisées par Montaigne (*le même*) 323
Muses et bourgeoises de jadis (*Edmond Pilon*) 528
Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales (*le R. P. Longhaye*). T. V. 326
Soirées du Stendhal Club, Documents inédits (*Casimir Stryenski*).. 445
Soirées du Stendhal-Club. 2e série. Documents inédits (*Casimir Stryenski* et *Paul Arbelet*) 445
Études sur Flaubert inédit (*E. W. Fischer*) 448
Villiers de l'Isle-Adam. L'Ecrivain et le philosophe (*Henri Chapouiot*) 244
Sur quelques idéalistes. Essais de critique et de morale (*Henry Gaillard de Champris*)..... 327
Bon an, mal an (*Henri Lavedan*) 529

Littératures étrangères. Méphistophélès et le Problème du mal dans le drame de Faust (*A. Dragon*)..... 225
Friedrich Hebbel, dramatiste et critique; l'homme et l'œuvre (*Paul Bastier*) 161
Philosophie et drame. Essai d'une explication des drames wagnériens (*Gustave Robert*) 226
The Four Daugthers of God. A Studdy of the Versions of this Allegory, with especial reference to those in Latin, French and English (*Hope Traver*) 225
Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre (*M. Dugard*) 328
Le Théâtre édifiant. Cervantes. Tirso de Molina, Calderon (*Marcel Dieulafoy*) 224
Les Idées et les formes. La Doctrine de Dante (*Péladan*) 449
Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, de 1815 à 1830 (*Julien Luchaire*) 330
L'Italie intellectuelle et littéraire au début du XXe siècle (*Albert Reggio*). Etude critique précédée d'une Introduction sur le rôle de la critique psychologique..... 163

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*. N° 76. États-Unis d'Amérique en 4 feuilles (*feuille* 229 Sud-Est)..... 229
Le Tour du monde, journal des voyages et des voyageurs..... 501
Le Pays berrichon (*Hugues Lapaire*) 231
A travers l'Autriche-Hongrie. Cités et Sites (*Georges Servières*).. 231
Croquis d'Orient. Patras et l'Achaïe (le baron Émile de Borchgrave)..... 451
Le Bassin supérieur du Rio Vero (Haut-Aragon, Espagne) (*Lucien Briet*)..... 232
L'Espagne et le Portugal illustrés (*P. Jousset*)..... 487
Voyage en Portugal (*G. de Beauregard* et *L. de Fouchier*)..... 233
Les Huit Paradis. Perse, Asie Mineure, Constantinople(*la princesse G.-V. Bibesco*) 235
Terre Sainte, impressions et souvenirs (*M. Daire*)..... 489
Voyage au Thibet par la Mongolie (de Pékin aux Indes) (*le comte de Lesdain*)..... 236
Une Française au Maroc (*Mathilde Zeys*)..... 233
La Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique (*le commandant Lenfant*)..... 488
L'Industrie américaine (*Achille Viallate*) 236
Aux États-Unis, les champs, les affaires, les idées (*le vicomte G. d'Avenel*) 237

Le Pérou économique *(Paul Walle)* 238
En Amérique du Sud. Notes et impressions *(Eugène Gallois)* 238
Plus près du Pôle *(R.-E. Peary)* 489

Histoire ancienne. La Civilisation pharaonique *(Albert Gayet)* 193
Histoire de la Gaule *(Camille Jullian)* 246

Histoire de l'Eglise. Histoire générale de l'Église, depuis la création jusqu'au XIIe siècle *(l'abbé J.-E. Darras)*, terminée par *Mgr Justin Fèvre*. T. 43e et 44e. Pontificat de Léon XIII 47
Der Kirchenstaat unter Klemens V *(Anton Eitel)* 248
Luther et le Luthéranisme *(L. Cristiani)*, ... 164
Les Origines du schisme anglican *(J. Trésal)* 350

Histoire des ordres religieux. Histoire des études dans l'ordre de saint François, depuis sa fondation jusque vers la moitié du XIIIe siècle *(le R. P. Hilarin de Lucerne)*; trad. de l'allemand par le *R. P. Eusèbe de Bar-le-Duc* 165
Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs *(le R. P. Mortier)*. T. III, 1324-1400 166
La Compagnie de Jésus. Ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait *(Pierre Suau)* 463

Histoire des missions. Katholische missionsstatistik *(P. H. A. Krose)* 249

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Saint Séverin, apôtre du Norique (453-482) *(André Baudrillart)* 297
Vida de San Juan de Dios *(Fr. Luciano del Pozo)* 177
Vie de saint François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon *(le P. L. Michel)* 298
Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les manuscrits originaux *(Auguste Hamon)* 298
Saint Benoît Labre (1748-1783) *(J. Mantenay)* 299
L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental *(l'abbé Monteuuis)* 299
Un Capucin. Le Père Chrysostome de Barjac (1757-1819) *(le chanoine A. Durand)* 251
Saints d'autrefois *(le cardinal Newman)*; trad. de l'anglais par *Mme L. B.* 300
Gerbet *(Henri Brémond)* 62
Evêques de France, biographies et portraits de tous les cardinaux, archevêques et évêques de France et des colonies *(l'abbé P. Poey)* 69

Histoire du moyen âge. Les Terreurs de l'An Mille *(Frédéric Duval)* 273
Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de *M. le professeur Luchaire* 331

Histoire de France. Les Préjugés ennemis de l'histoire de France *(L. Dimier)* 51
L'Histoire de France dans ses monuments. Scènes et vestiges du temps passé. *(Louis Tarsot* et *Amédée Moulins)* 498
Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (954-987), publiés sous la direction de *M. d'Arbois de Jubainville*, par *Louis Halphen* et *Ferdinand Lot* 332
Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108), publiés sous la direction de *M. d'Arbois de Jubainville*, par *M. Prou* 332
Philipp II. August, König von Frankreich *(Dr Alexander Cartellieri)*. Band II. Der Kreuzzug (1187-1191) 451
Les Papiers de Guillaume de Nogaret et de Guillaume de Plaisians au Trésor des chartes *(Ch.-V. Langlois)* 530
Louis XI en pèlerinage, étude historique *(Marcel Navarre)* 252

Mémoires du *cardinal de Richelieu*, publiés d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'histoire de France. T. Ier (1606-1651). 452
Anecdotes anciennes de la cour de France sous le règne de Louis XV *(François-Vincent Toussaint)*. Texte original publié pour la première fois avec une notice sur Toussaint et des annotations par *Paul Fould*..... 333
Un Page de Louis XV. Lettres de *Marie-Joseph de Lordat* à son oncle Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi (1740-1747), recueillis et publiés par *le marquis de Lordat* et *le chanoine Charpentier*..... 254
Louis XVII et le Secret de la Révolution *(Ad. Lanne)*..... 167
Études révolutionnaires *(James Guillaume)*. 1re série..... 337
La Vente des biens nationaux pendant la Révolution française, étude législative, économique et sociale *(Amédée Vialay)*..... 257
La Vente des biens ecclésiastiques pendant la Révolution française *(G. Lecarpentier)*..... 258
Études sur la contre-Révolution. La Vie et les conspirations de Jean, baron de Batz, 1754-1793 (*le baron de Batz*)..... 256
Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps (1769-1812) *(le marquis Louis-Joseph-Amour de Bouillé)*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *P.-L. de Kermaingant*. T. II. Mai 1792-mars 1806..... 334
La Trahison de Pichegru et les Intrigues royalistes dans l'Est avant Fructidor *(G. Caudrillier)*..... 133
Les Émigrés à cocarde noire en Angleterre, dans les provinces belges, en Hollande et à Quiberon *(René Bittard des Portes)*..... 336
Huit années d'émigration. Souvenirs de l'abbé *Martinant de Préneuf*, curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu (1792-1801), publiés avec une introduction et des notes, par *G. Vanel*..... 259
Le 9 Thermidor, d'aprés les documents d'archives et les Mémoires *(Albert Savine* et *François Bournand)*..... 539
Le Souper de Beaucaire *(Napoléon Bonaparte)*, avec une notice et un appendice par *José de Bérys*..... 304
Bonapartism. Six lectures de livered in the University of London *(H. A. L. Fisher)*..... 303
Les Préfets du Consulat et de l'Empire *(Jacques Régnier)*..... 308
Mémoires du *baron Fain*, premier secrétaire du cabinet de l'Empereur, publiés par ses arrière-petits-fils, avec une Introduction et des notes par *P. Fain*..... 304
Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier. L'Empereur et la Pologne *(Adam Skalkowski)*..... 303
La Jeunesse du roi Louis-Philippe, d'après les portraits et les tableaux conservés au Musée Condé *(F.-A. Gruyer)*..... 486
Histoire religieuse. Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution. Le Schisme, etc. *(l'abbé Prévost)*..... 346
Le Schisme constitutionnel à Troyes *(Mgr Ecalle)*..... 346
François de Gain-Montagnac, évêque de Tarbes, et son diocèse pendant la Révolution *(l'abbé L. Dantin)*..... 168
Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848 *(Henri Cabane)*..... 330
Conférence sur la thèse de la séparation de l'Église et de l'État *(l'abbé Jules Claraz)*..... 78
A Lourdes. Les Apparitions de 1858. Histoire, Ascétisme. Psychologie *(l'abbé Archelet)*..... 53
Lourdes. Impresiones de un incurable *(el conde de las Navas)*.... 464
L'Ame de Lourdes. Réponse aux « Foules de Lourdes », de J.-K. Huysmans. Trois épisodes de l'action surnaturelle de Lourdes *(l'abbé J.-L. Bretonneau)*..... 54
Histoire de l'enseignement. L'Instruction publique sous le premier Empire *(Georges Maurin)*..... 309

Histoire des institutions et des mœurs. Les Lois fondamentales de la monacrhie française, d'après les théoriciens de l'ancien régime *(André Lemaire)* 50
La Bourgeoisie française au XVIIe siècle. La Vie publique. Les Idées et les actions politiques (1604-1661), étude sociale *(Charles Normand)* 454
La Compagnie secrète du Saint-Sacrement. Lettres du groupe parisien au groupe marseillais (1539-1662), publiées par *Alfred Rébellieau* 530
Les Fêtes et le Chants de la Révolution française *(Julien Tiersot)*. 455
La Société française pendant le Consulat *(Gilbert Stenger)*. 6e série. L'Armée. Le Clergé. La Magistrature. L'Instruction publique. 306
La Police secrète sous le premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par *Fouché* à l'Empereur (1804-1805), publiés par *Ernest d'Hauterive* 388
L'Administration de la France. Les Fonctionnaires de gouvernement, le ministère de la justice *(Henri Chardon)* 341
Le Développement du Parlement pendant le dix-neuvième siècle *(G. Lowes Dickinson)*; trad. et préface de *Maurice Deslandres* 58
Les Métiers et leur histoire *(A. Parmentier)* 364, 514

Histoire diplomatique et militaire. Épisodes de la guerre de Trente ans. Bernard de Saxe-Weimar (1604-1539) et la Réunion de l'Alsace à la France *(le vicomte de Noailles)* .. 130
La Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire. T. IV. Torgau. Pacte de famille *(Richard Waddington)* 131
Les Officiers sous l'ancien régime. Nobles et roturiers *(Louis Tuetey)* 131
Les Volontaires nationaux (1791-1793). Étude de la formation et l'organisation des bataillons d'après les archives communales et départementales *(Eugène Deprez)* 132
La Cavalerie pendant la Révolution. La Fin de la Convention (du 19 juin 1794 au 27 octobre 1975), *(le lieutenant-colonel Edouard Desbrière* et *le capitaine Maurice Sautai)* 133
Itinéraire général de Napoléon Ier *(Albert Schuermans)* 305
La Bataille d'Austerlitz. Documents inédits sur la campagne de 1795 *(Aloïs Slovak)*; trad. par *L. Leroy* 134
Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1713) *(le général Désiré Chlapowski)*, publiés par sonfils et trad. par *Jan V. Chalminski* et *le commandant A. Malibran* 134
L'Espagne et Napoléon (1803-1809) *(Geoffroy de Grandmaison)* 135, 301
Mémoires du *colonel Delagrave*. Campagne de Portugal (1710-1811), avec Avertissement et notes par *Edouard Gachot* 136
Mémoires du *général Bennigsen*, publiés par *le capitaine Cazalas*. T. III. 136
Lettres et documents pour servir à l'histoire de *Joachim Murat* (1765-1715), publiés par *S. A. le prince Murat*, avec une Introduction et des notes par *Paul Le Brethon*. Lettres de jeunesse. Campagnes d'Italie et d'Egypte. Corps et armée d'observation du Midi 310
Les Généraux morts pour la patrie (armées de terre et de mer). Notices biographiques, par *Noël Charavay*, 2e série, 1805-1815. 137
Récits d'Afrique. Yusuf *(le général Derrécagaix)* 137
Souvenirs du Mexique *(le colonel Lussan)* 138
Documentos para la historia de México. La Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine, publicados por Genaro Garcia. Textes espagnols et français. 2e et 3e parties 138
Étude sur l'état moral de l'armée française et de l'armée allemande en 1870 *(le capitaine A. Lambert)* (de l'armée belge) 139

Spicheren (6 août 1870) *(le lieutenant-colonel Maistre)*..... 141
Les Régiments de la division Margueritte et les charges à Sedan *(le général Rozat de Mandres)*..... 142
Les Chasseurs des Vosges et le Pont de Fontenoy *(le lieutenant-colonel de Saint-Etienne)*..... 142
L'Année terrible. Les Derniers Coups de feu (l'armée de la Loire) *(Jules Mazé)*..... 494
Mémoires et correspondance de *Louis Rossel* (1844-1871)..... 143
Hors des chemins battus. Vie et aventures d'un soldat de fortune *(le lieutenant-colonel Péroz)*..... 144
A propos de lectures récentes *(le lieutenant-colonel Mangin)*..... 144

Histoire maritime et coloniale. Dupleix et la Défense de de Pondichéry (1748), d'après des documents inédits et les archives de la famille de Dupleix *(le marquis de Nazelle)*..... 33
Les Relations de la France et du Siam (1680-1907) *(le capitaine Seauve)*..... 34
Les Compagnies du corail. Étude historique sur le commerce de Marseille au XVIe siècle et les Origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie *(Paul Masson)*..... 30
Lettres sur l'Algérie (1907-1908) *(le général Donop)*..... 30
Missions au Sahara *(E.-F. Gautier* et *R. Chudeau)*. T. I. Sahara algérien *(E.-F. Gautier)*..... 234
L'Afrique occidentale française; action politique, action économique, action sociale *(Georges Deherme)*..... 31
Le Protectorat français sur la Côte des Esclaves. La Campagne du « Sané » (1889-1790), d'après des documents inédits *(le P. A. de Salinis)*..... 32
La Guerre au Maroc *(le commandant Mordacq)*..... 144

Histoire provinciale et locale. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres *(l'abbé P. Féret)* Epoque moderne. T. V. XVIIe siècle. Revue littéraire (suite), .. 170
Paris sous Napoléon. La Religion *(L. de Lanzac de Laborie)*..... 307
Une vieille église de Paris. Saint-Médard *(Ch. Manneville)*..... 55
Le Château royal de Vincennes, de son origine à nos jours *(Ernest Lemarchand)*..... 262
Études sur la ville et paroisse de Courbevoie. Pierre Hébert, premier curé de Courbevoie, guillotiné à Paris sous la Terreur, et ses successeurs *(l'abbé A. Piquemal)*..... 348
Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du XIIe au XVe siècle *(E. Richemond)*..... 264
Le Livre des métiers de Gisors au XVIe siècle *(Louis Passy)*..... 170
Notre-Dame de Chartres *(Alexandre Assier)*..... 532
Le Clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la Révolution District de Dol. Documents inédits *(P. Delarue)*. Quatrième partie. Canton de Trans..... 55
Annales de la marine nantaise (des origines à 1830) *(Paul Legrand)*..... 456
Bibliothèque historique du Languedoc, publiée sous *J. Guiraud*. Première partie. Cartulaire de Notre-Dame de Prouille..... 347
Le Livre rouge du Chapitre métropolitain de Sainte-Marie d'Auch, publié, pour la Société historique de Gascogne, par *l'abbé J. Dufour*. T. I..... 533
La République marseillaise du XIIIe siècle (1120-1263) *(Félix Portal)*..... 349
La Provence mystique au XVIIe siècle *(Henri Brémond)*..... 531
Histoire de la Corse, écrite pour la première fois d'après les sources originales *(Colonna de Cesari Rocca)*..... 56

Questions du jour. Devoir actuel des catholiques. L'Action directe et la résistance active pour le retour aux traditions na-

tionales de la France et le maintien et la défense de la religion et de la liberté *(C.-L. de Casamajor)*..... 365
La Crise de la foi catholique *(le Dr Marcel Rifaux)*..... 69
Le Catholicisme français au XIXe siècle *(Georges Weill)*..... 70
L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1906) *(A. Debidour)*. T. I. 1870-1889..... 260
La Persécution depuis vingt-cinq ans *(Jean Lefaure)*..... 464
Par la loi vers la liberté *(Charles Wagner)*..... 534
La Cruzada de la Buena prenza *(Antolin López Peláez*..... 344
La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement *G. Sortais)*. 262
La Décadence du « Sillon », histoire documentaire *(l'abbé Emmanuel Barbier)*..... 57
L'Évolution du protestantisme français au XIXe siècle *(C. Coignet)*. 72
Le Drame maçonnique. Le Pouvoir occulte contre la France *(Copin Albancelli)*..... 343
Le Pan de la franc-maçonnerie en Italie et en France, d'après de nombreux témoignages, ou la Clef de l'histoire depuis quarante ans *(Léon Dehon)*..... 464
La Franc-maçonnerie anglaise *(C.-L. Casamajor)*..... 71
La Révolution sociale ou le Roi *(Georges Valois)*..... 365
La Conquête du peuple *(le comte Albert de Mun)*..... 365
La Question d'Extrême-Orient *(Edouard Dridult)*..... 345
L'Europe et l'Empire ottoman *(René Pinon)*..... 456
La Conférence d'Algésiras. Histoire diplomatique de la crise marocaine. 15 janvier-7 avril 1906..... 458
L'Alsace-Lorraine de nos jours *(Florent. Matter)*..... 342
Pour l'expansion française. Conseils pratiques aux producteurs agricoles et aux commerçants, aux pères de famille, aux professeurs et aux jeunes gens *(M. Grigaut)*..... 463

Histoire étrangère. Les Grandes Compagnies de navigation et les chantiers de constructions maritimes en Allemagne *(Aimé Dussol)*. Première partie. Les Grandes Compagnies de navigation..... 349
L'Expansion allemande hors d'Europe (États-Unis. Brésil, Chantoung, Afrique du Sud *(E. Tonnelad)*..... 36
British Committees, Commissions and Councils of Trade and Plantations (1622-1675) *(Charles M. Andrews)*..... 29
Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises politiques; protectionnisme et radicalisme *(Jacques Bardoux)*..... 171
La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite; trad. française avec une Introduction et des notes par Jacques *Bardoux*.. 352
Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse, plus spécialement de 1560 à 1872 *(Thomas Pettigrew Young)*.. 357
Tableaux flamands *(Henry Cochin)*..... 55
Les Institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale (IXe-XIe siècles) *(René Poupardin)*. Étude suivie d'un catalogue des actes des princes de Bénévent et de Capoue..... 173
Étude sur l'émigration italienne *(René Le Conte)*..... 35
Les Colonies portugaises. Études documentaires; produits d'exportation *(A. de Almada Negreiros)*..... 28
La Suisse au XXe siècle. Etude économique et sociale *(Pierre (Clerget)*..... 535
La Rivalité anglo-russe au XIXe siècle en Asie (Golfe Persique, frontière de l'Inde) *(le Dr Rouire)*..... 34
Histoire militaire. Guerres de 1871 à 1905. (Campagne russo-turque, 1877-1778. Guerre sino-japonaise, 1894-1895. Guerre russo-japonaise, 1904-1905. Guerres de Chine, Tonkin, Madagascar, etc.) *(le général Canonge)*..... 140

Précis de quelques campagnes contemporaines. La Guerre russo-japonaise *(le colonel Bujac)* 144
Comptes rendus publiés pour le « Rouskii Invalid » de conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie d'état-major Nicolas. Fasc. 5, 6, et 7 144
Essai de psychologie japonaise. La Race des Dieux *(La Vieuville)*. 536
Library of Congress. Calendar of the Correspondence of George Washington, Commander in chief of the Continental Army with the Continental Congress, prepared from the original Manuscripts in the Library of Congress (*John C. Fitzpatrick)* 66
Early Diplomatic Negotiations of the United States with Russia *(John C. Hildt)* 265
Américains et Japonais *(Louis Aubert)* 536
Correspondencia secreta de los principales intervencionistas mexicanos. Tercera y última parte. (Documentos indeditos ó muy raros para la historia de México, publicados por *Genaro* Garcia) 266

Biographie française. Le Procès de Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone-Montpellier de 1527 à 1567, étude historique *(L. Guiraud)* 59
Vie et caractère de Mme de Maintenon *(E. Pilastre)* 61
Femmes galantes du XVIIe siècle. Mme de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse *(Emile Magne)* 339
Le Père Antoine Lavalette à la Martinique, d'après beaucoup de documents inédits *(le P. Camille de Rochemonteix)* 173
Le Marquis de Saint-Huruge, « généralissime des Sans-culottes » (1738-1801) *(Henri Furgeot)* 361
Les Reines de l'émigration. Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi *(le vicomte de Reiset)* 360
La Marquise de Lage de Volude (1753-1842), d'après des documents inédits *(la comtesse H. de Reinach-Foussemagne)* 267
Un Martyr de la Révolution à Vannes. Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission *(L. Bréteaudeau)* 62
Un Martyr oublié. L'Abbé Louis Gardès, prieur de Ceyrac, *(le chanoine A. Durand)* 252
L'Archichancelier Cambacérès (1753-1824) *(Pierre Vialles)* 310
Souvenirs de *la duchesse de Dino* publiés par sa petite-fille, *la comtesse Jean de Castellane.* 537
Valentine de Lamartine *(Mme M.-Th. Emile Ollivier)* 54
Charles Chesnelong, son histoire et celle de son temps (1820-1899) *(M. de Marcey)* 64
Gréard. Un moraliste éducateur *(M. P. Bourgain)* 286

Biographie étrangère. La Vie d'un poète. Coleridge *(Joseph Aynard)* 362
Semblanzas politicas del siglo XIX *(Alfredo Opisso)* 54

Archéologie. Le Saint-Sépulcre. Étude historique et archéologique *(Hubert Savoy)* 462

Numismatique Monete romane (Manuale elementare) (*Francesco Gnecchi)*, avec un appendice : Vade mecum del raccoglitore in viaggio 76

Mélanges. La Religion des peuples non civilisés *(A. Bros)* 48
Essais sur le régime des castes *(C. Bouglé)* 358

Bibliographie. Ex-libris. Library of Congress. List of books with references to Periodicals relating to trusts, publié sous la direction de *Appleton Prentiss Clark Griffin*..... 28
International Catalogue of Scientific Literatore. L. General Biology. Fasc. 4 et 5. 217
International Catalogue of Scientific Literature. R. Bacteriology. Fasc. 4 et 5..... 217
International Catalogue of Scientific Literature. Fourth annual issue. J. Geography, Mathematical and Physical..... 229
International Catalogue of Scientific Literature. Fifth annual issue. J. Geography, Mathematical and Physical..... 229
International Catalogue of Scientific Literature. Sixth annual Issue. J. Geography, Mathematical and Physical..... 229
List of Works relating to deep Waterways from the great Lakes to the Altantic Ocean, with some other related Works books, articles in Periodicals, United States documents, compiled under the direction of *Appleton Prentiss Clark Griffin* 237
Lecturas recomendales *(jl P. Gerardo Decorme)*..... 176
Ex-libris héraldiques anonymes *(Léon Qanntin)*. 1re série.... 67

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Alanic (Mathilde)..... 431
Aldin (Cecil)..... 510
Allo (E.-Bernard)..... 438
Allonnes (G. Revault d') 408, 413
Almada Negreiros (A. de). 28
Amado (el P. Ramón Ruiz).. 439
Amiaud (Albert)..... 397
André (Alphonse)..... 25
André (Ch.)..... 241
André (le P. E.)..... 316
Andrews (Charles M.)..... 29
Arbelet (Paul)..... 445
Arbois de Jubainville.... 332
Archelet (l'abbé)..... 53
Arnaiz (P. Marcelino)..... 409
Arnould (Louis)..... 46
Arnouville (R. Choppin d'). 292
Arnoux (Gabriel)..... 427
Arnulphi (le Dr Victor). 217, 409
Arriaga (Emiliano de)..... 272
Aslan (G.)..... 410
Aslanian (Dicran)..... 22
Assier (Alexandre)..... 532
Aubert (Louis)..... 536
Augier (Ernest)..... 364
Auriol (George) 510
Aveline (Guy d')..... 434
Avenel (le vicomte G. d')... 237
Avesnes..... 7
Aynard (Joseph)..... 362

Backes (abbé L.)..... 436
Bainvel (J.-V.)..... 198
Baire (René)..... 423
Baker (Dom A.)..... 108
Balde (Jean)..... 121
Baraudon (Alfred)..... 11
Barbey-Boissier (Mme)..... 241
Barbier (Charles)..... 434
Barbier (l'abbé Emmanuel). 57
Bardoux (Jacques).... 171, 352
Bargy (Henry)..... 11
Bastian (H. Charlton)..... 213
Bastier (Paul)..... 161
Batz (le baron de)..... 256
Baudot (abbé Prosper). 101, 107
Baudrillart (André)..... 297
Bayet (Albert)..... 410
Bayet (Jean)..... 399
Bayle (l'abbé M.)..... 401
Bazin (René)..... 492
Beaufreton (M.)..... 524
Beaume (Georges)..... 483
Beauregard (G. de)..... 233
Bennigsen (le général)..... 136
Bertaut (Jules)..... 226
Berthelot (René)..... 416
Bertrand (Pierre)..... 41

Bérys (José de)..... 304
Besse (l'abbé Clément)..... 317
Bibesco (la princesse G. V.).. 235
Bienstock (J. W.)..... 12
Bièvre (Georges Mareschal de)..... 6
Billinghurst (Percy)..... 509
Bittard des Portes (René). 336
Blanchon (H.-L.-A.)..... 526
Bloch (Léon)..... 414
Bodin (le Dr E.)..... 216
Bodrero (Emilio)..... 441
Boé (Dr F.)..... 218
Boissarie (le Dr)..... 218
Bolo (Mgr Henri)..... 106
Bonaparte (Napoléon)..... 304
Bonnal (le général H.)..... 148
Bonnet (Henri)..... 22
Bonnet (Joseph)..... 207
Bonnétat (L.)..... 271
Borchgrave (le baron Emile de)..... 451
Bossu (le capitaine H.)..... 150
Bossuet..... 105
Boüard (bonne S. de)..... 435
Bouasse (H.)..... 419
Bouchor (Maurice)..... 437
Boudinhon (l'abbé A.) 154
Bouglé (C.)..... 358
Bouillé (le Mis Louis-Joseph-Amour de)..... 334
Boullé (le lieutenant)..... 150
Bourgain (M. P.)..... 268
Bourgeat (J.-G.)..... 409
Bourgeois (le T. R. P.)..... 102
Bournand (François)..... 539
Bournon (Fernand)..... 518
Boylesves (René)..... 292
Brémond (Henri)..... 62.531
Bréteaudeau (L.)..... 62
Bretonneau (l'abbé L.-J.).... 54
Briet (Lucien)..... 232
Bros (A.)..... 48
Broussolle J.-C.)..... 103
Brucker (le R. P. Joseph) ... 195
Brun (Pierre)..... 160
Bruzon (Paul) 10
Bué..... 216
Bujac (le colonel)..... 144
Burlureaux (le Dr)..... 217

Cabane (Henri)..... 338
Cabanès (le Dr).....209, 210
Cagin (Dom Paul)..... 521
Candide (Rose)..... 508
Canonge (le général)..... 140
Capdeville (Paul Henri).... 11
Cartellieri (Dr Alexander). 451
Casamajor (C.-L. de).... 71, 365
Castellane (la comtesse Jean de)..... 537
Caudrillier (G.)..... 133
Cazalas (le capitaine)..... 136
Cerceau (G.)..... 461
Chalminski (Jan V.)..... 134
Champeaux (Ernest)..... 395
Champris (Henry Gaillard de)..... 327
Chancel (Jules)..... 495
Chancrin (E.)..... 270, 271
Chantavoine (Jean)..... 519
Chantepleure (Guy)..... 290
Chapoutot (Henri)..... 244
Charavay (Noël)..... 137
Chardon (Henri)..... 341
Charles (R. Gaston)..... 289
Charles (Joseph)..... 159
Charlieu (H. de)..... 512
Charpentier (le chanoine)... 254
Chauvel (l'abbé J.)..... 200
Chazournes (Félix de)..... 8
Chénier (André)..... 112
Chéramy (P.-A.)..... 445
Chéron de la Bruyère (Mme) 513
Chide (A.)..... 406
Chlapowski (le général Désiré) 134
Choppin d'Arnouville (R.). 292
Choupin (Lucien)..... 539
Christmas (Walter) 493
Christmas (le Dr J. de)..... 493
Chudeau (R.)..... 234
Chwolson (O. D.) 418
Claraz (l'abbé Jules)..... 70
Claverol (Romualdo Santallucia)..... .461
Clerget (Pierre)..... 535
Cochin (Henry)..... 65
Coignet (C.)..... 72
Colmet-Daage (P.)..... 398
Colonna de Cesari Rocca.. 56
Colson (C.)..... 19
Combes (P.)..... 175
Combette (E.)..... 426
Comte (Auguste)..... 404
Confevron (F. de)..... 271
Copin-Albancelli..... 343
Cottin (le comte Paul)..... 416
Couderc de Fonlongue (le capitaine Georges)..... 146
Coulomb (Jeanne de)..... 430
Coupin (Henri)..... 515
Cristiani (L.)..... 164
Croiset (Paul) 127
Cros (Charles)..... 112
Crozat (l'abbé J.)..... 199
Culmann (le capitaine)..... 151
Curot (Ed.)..... 176

Daire (M.)..... 489
Dantin (abbé L.)..... 168

Darras (l'abbé J.-E.)..... 47
Davaux (E.)..... 418
Daverne (André)..... 433
Debidour (A.)..... 260
Decorme (le P. Gerardo)..... 176
Deherme (Georges)..... 31
Dehon (Léon)..... 464
Delacroix (Henri)..... 413
Delagrave (colonel)..... 136
Delarue (P.)..... 55
Déléarde..... 216
Delly (M.)..... 431
Delmont (abbé Th.)..... 98
Déprez (Eugène)..... 132
Derennes (Charles)..... 9
Derrécagaix (le général).... 137
Desbrière (le lieutenant-colonel Edouard)..... 133
Désers (abbé Léon).... 101, 174
Deslandres (Maurice)..... 58
Despaux (A.)..... 423
Deterroac (Valinx)..... 290
Dickinson (G. Lowes)..... 58
Dieulafoy (Marcel)..... 224
Diffloth (P.)..... 240
Dimier (L.)..... 51, 518
Dimoff (Paul)..... 112
Dino (la duchesse de)..... 537
Donop (le général)..... 30
Dor (Prosper)..... 116
Dornier (Charles)..... 121
Dourliac (A.)..... 512
Doyle (Conan)..... 9
Dragon (A.)..... 225
Driault (Édouard)..... 345
Dubron (V.)..... 216
Ducomet..... 526
Duffour (l'abbé J.)..... 533
Dufourcq (Albert)..... 194
Dugard (M.)..... 328
Duguet (René)..... 12
Duguit (Léon)..... 387
Dupont (Léon)..... 436
Dupont (Paul)..... 23
Duquesne (J.)..... 391
Durand (le chanoine A.) 251, 252
Durand (Louis)..... 525
Duret (V.)..... 320
Duruy (le capitaine Victor).. 146
Dussol (Aimé)..... 349
Duval (Frédéric)..... 273
Dwelshauvers (Georges).... 407

Écalle (Mgr)..... 346
Echarri (Maria de)..... 175
Édouard (le R. P.)..... 107
Eichtal (Eugène d')..... 24
Eitel (Anton)..... 248
Elissèche (le lieutenant).... 149
Emonet (B.)..... 539
Épée (Jean d')..... 147
Épinoy (Kilien d')..... 6
Escalle (le lieutenant)..... 148
Eusèbe de Bar-le-Duc (le R. P.)..... 165

Fabre (J.-H.)..... 41
Fain (le baron)..... 304
Fain (P.)..... 304
Fargeau (J.)..... 494
Fassbinder (Ch.)..... 426
Fastrez (le lieutenant d'état-major belge)..... 145
Fauer (René)..... 7
Fauvel (Henri)..... 124
Febvre (abbé S.)..... 103
Féret (abbé P.)..... 170
Ferreres (le R. P. Juan B.) 155. 269 .. 539
Fiessinger (le Dr Ch.)..... 216
Fischer (E. W.)..... 448
Fisher (H. A. L.)..... 303
Fitzpatrick (John C.)..... 66
Flammarion (Camille)..... 43
Floran (Mary)..... 6
Florent-Matter..... 342
Fonlongue (le capitaine Georges Courderc de).... 146
Fontana-Russo (L.)..... 19
Fouché..... 308
Fouchier (L. de)..... 233
Fould (Paul)..... 333
Fournier (Paul)..... 320
Foville (Jean de)..... 520
Fraipont (G.)..... 499
Fraycourt (Paul)..... 14
Frène (Roger)..... 122
Frisch (J.)..... 320
Frisch (le lieutenant-colonel). 145
Fron (A.)..... 271
Froument (P.)..... 404
Furgeot (Henri)..... 361

Gachot (Edouard)..... 136
Gaillard de Champris (Henry)..... 327
Galland (Gabriel)..... 498
Gallois (Eugène)..... 238
Galois (Évariste)..... 425
Garcia (Genaro)..... 138, 266
Garnica de la Cruz (Ludovic)..... 5
Garriguet (L.)..... 21
Gaucher (le commandant)... 149
Gaudier..... 216
Gauthey (Louis)..... 290
Gautier (E.-F.)..... 234
Gautier (Lucien)..... 201
Gaveau (l'abbé Abel)..... 321
Gayar (H.)..... 435

Gayet (Albert)..... ... 193
Gennari (le cardinal)..... 538
Geoffroy de Grandmaison 135, 301.
Ghil (René)..... 125
Gibbons (le cardinal)..... 316
Gibergues (abbé de).... 99, 106
Gibert (Vicente M. de)..... 316
Gimel (G.)..... 69
Giran (Etienne)..... 411
Girod (Joseph)..... 426
Girodon (P.)..... 99
Glasson (E.)..... 398
Gnecchi (Francesco)..... 66
Goffin (Arnold)..... 520
Gonnelieu (le P. de)..... 107
Goupilleau (abbé E.)..... 437
Gourdon (Pierre)..... 14
Grammont (Maurice)..... 160
Grandmaison (Geoffroy de)..... 135, 301
Gratry (A.)..... 403
Gravier (Armand-Léon)..... 42
Griffin (Appleton Prentiss Clark)..... 28, 237
Grigaut (M.)..... 463
Griveau (Maurice)..... 537
Gruyer (F.-A.)..... 486
Guéchot (M.)..... 500
Guido..... 509
Guillaume (James)..... 337
Guionnic (le lieutenant-colonel)..... 148
Guiraud (J.)..... 347
Guiraud (L.)..... 59
Guy (Alfred)..... 68

Hadow (W. H.)..... 328
Halleux (Jéan)..... 417
Halphen (Louis)..... 332
Hamon (Auguste)..... 298
Hankes Drielsma de Krabbé (Marguerite)..... 9
Hannequin (A.)..... 416
Harland (Henri)..... 432
Harnack (Adolphe)..... 315
Hartenberg (le Dr Paul).... 215
Hatton (le lieutenant-colonel) 147
Hauterive (Ernest d')..... 308
Hautpoul (Mgr G. Laperrine d')..... 104
Hedley (Mgr J. C.)..... 101
Hémardinquer (Ch.)..... 227
Henrionnet (le commandant Ch.)..... 147
Hermite (Charles)..... 424
Hérédia (José Maria de).... 112
Hetzenauer (P. Michael).... 197
Hilarin de Lucerne (leR. P.) 165
Hildt (John C.)..... 265
Höffding (Harald)..... 412
Houdet (V.)..... 442
Houllevigue (L.)..... 444
Hourticq (Louis)..... 515
Hourticq (R.)..... 404
Hugon (le R. P. Edouard)... 312
Hulst (Mgr d')..... 37

Ivoi (Paul d')..... 492

Jacquin (J.)..... 508
Jaloux (Edmond)..... 292
Jastrow (Joseph)..... 408
Jaussen (le P. Antonin)..... 208
Jeanneney (Jules)..... 400
Jimenez (Juan Aguilar)..... 389
Job..... 507
Jodelle (Estienne) (sieur du Lymodin)..... 322
Jouguet (E.)..... 425
Jousset (P.)..... 487
Jouvin (B.)..... 175
Jubainville (d'Arbois de).. 332
Jullian (Camille)..... 246
Jullien (Adolphe)..... 484
Jumel (abbé E.)..... 108
Jung (le capitaine)..... 151

Kermaingant (P.-L. de).... 334
Kerosen 510
Kersten (C.)..... 427
Kipling (Rudyard)..... 293
Klein (le lieutenant-colonel). 150
Krabbé (Marguerite Hankes-Drielsma)..... 9
Krose (le P. H. A.)..... 249

Labauche (L.)..... 152
Laborie (L. de Lanzac de).. 308
La Bourdonnaye (le lieutenant O. de)..... 150
La Bruyère (Mme Chéron de) 513
La Cruz (Ludovic Garnica de)..... 5
La Garanderie (Paul Payen de)..... 120
Lolauze(A.)..... 509
Lalo (Charles)..... 409
Lambeau (Lucien)..... 517
Lambert (le capitaine A.).. 139
Lambling 216
Lamouzèle (Edmond)..... 396
Landry (Adolphe)..... 16
Langlois (Ch.-V.)..... 530
Lanne (Ad.)..... 167
Lanzac de Laborie (L. de). 308
Lapaire (Hugues)..... 231
La Paquerie (J.-L. de)..... 37

LAPERRINE D'HAUTPOUL (Mgr G.) 104
LAPLACE (L.) 108
LARROCHE (Julien) 119
LAS NAVAS (el conde DE) 464
LATIÈRE (H.) 42
LAVEDAN (Henri) 529
LA VIEUVILLE 536
LAVOINE (L.) 272
LE BRETHON (Paul) 310
LECARPENTIER (G.) 258
LECHEVALLIER-CHEVIGNARD Georges) 517
LE CONTE (René) 35
LEFAURE (Jean) 464
LEFEBVRE (Charles) 393
LEGRAND (Paul) 456
LEGUEU (abbé) 109
LEHODEY (Dom Vital) 105
LE LEU (L.) 211
LEMAIRE (André) 50
LEMAITRE (Jules) 126, 224
LEMARCHAND (Ernest) 262
LEMIUS (J.-B.) 461
LENFANT (le comt) 488
LE QUEUX (William) 433
LERMONT (J.) 509
LE ROHU (Pierre) 429
LEROUX (Jules) 122
LEROY (L.) 134
LEROY (Maxime) 388
LESDAIN (le comte DE) 236
LESUEUR (Daniel) 295
LÉTANG (Louis) 9
LEZÉ (R.) 320
LHUER (G.) 509
LIÉBY (Adolphe) 124
LIGEARD (H.) 462
LINDET (L.) 443
LINTILHAC (Eugène) 219
LOLIÉE (Frédéric) 514
LONGHAYE (le R. P.) 326
LOPEZ PELAEZ (Mgr Antonin) 156, 344
LORDAT (Marie-Joseph DE) ... 254
LORDAT (le marquis DE) 254
LOT (Ferdinand) 332
LUCAS (St. John) 444
LUCHAIRE (Julien) 330, 331
LUSSAN (le colonel) 138
LUZEUX (le général) 148
LYMODIN (Estienne JODELLE, sieur DU) 322
LYS (Georges DE) 496

MAEL (Pierre) 513
MAGNE (Emile) 339
MAIGUE (Louis) 127
MAISTRE (le lieutenant-colonel) 141
MAIZEROY (René) 289
MALIBRAN (le commandant A.) 134
MALPEAUX (M.) 270
MANDRES (le général ROZAT DE) 142
MANGENOT (E.) 206
MANGIN (le lieutenant-colonel) 144
MANNEVILLE (Ch.) 55
MANTENAY (J.) 299
MANTZIUS (Karl) 222
MANVILLE (O.) 422
MARAÑON (Manuel) 401
MARCEY (M. DE) 64
MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges) 6
MARGUERITTE (Paul) 15
MARIVAUX 45
MARROT (Paul) 113
MARTINANT DE PRÉNEUF 259
MARTINEZ-NUÑEZ (le P. Zacarias) 212, 213
MARX (Karl) 411
MARY-GILL 10
MASSON (Paul) 30
MAUBAN (le Dr H.) 216
MAUMUS (le P.) 239
MAUREL (G.) 239
MAURIN (Georges) 309
MAZE (Robert) 123
MAZÉ (Jules) 494
MAZZARELLA (Joseph) 389
MEDINA (Léon) 401
MÉDINE (Fernand) 293
MEESTER (le R. P. Placide DE). 316
MEILLET (A.) 43
MERCIER-VALENTON (Jane) .. 117
MERLET (J.-F. Louis) 125
MÉTIN (Albert) 26
MEUNIER (Dauphin) 432
MEYERSON (Emile) 405
MICHEL (le P. L.) 298
MILLE (Pierre) 10
MILVAUX (Camille) 406
MOMMSEN (Théodore) 391
MONTALAC (Jean DE) 434
MONTÉGUT (Maurice) 292
MONTEUUIS (l'abbé) 299
MONTESQUIOU (le comte Léon DE) 415
MONTESSUS (R. DE) 424
MONTIER (Edward) 157
MONTORGUEIL (G.) 507
MORDACQ (le commandant) .. 144
MOREAU (G.) 271
MOREAU-VAUTHIER (Ch.) 483
MOREL (Eugène) 526
MORTIER (le R. P.) 166
MOSELLY (Emile) 9, 12
MOTLEY (James M.) 27
MOULINS (Amédée) 498
MUN (comte Albert DE) 865

Murat (Jacques)..... 310
Murat (S. A. le prince)..... 310
Murillo (le P. L.)..... 205
Navarre (Marcel)..... 252

Nay (Paul de)..... 117
Nazelle (le Mis de)..... 33
Neubert (E.)..... 312
Newman (le cardinal J. H.) 300, 315, 432
Nicolardot (Firmin) ... 203,204
Niessel (le commt)..... 149, 151
Noailles (le vicomte de).... 130
Normand (Charles)..... 454
Nudant (le commt P.)..... 149

Oger (abbé Joseph)..... 436
Ollivier (Mme M.-Th. Émile). 540
Opisso (Alfredo)..... 541
Ormonde 320
Ossip-Lourié 412
Ouï..... 216
Outeault (R.-F.) 508

Ragès (G.)..... 271
Parmentier (A.) 364, 514
Passy (Louis) 170
Paupe (Ad.)..... 445
Payen de la Garanderie (Paul)..... 120
Peary (R.-E.) 489
Pédoya (le général)..... 146
Péladan 449
Pellat (Solange)..... 499
Pellissier (Georges).... 110, 415
Pellisson (Maurice) 222
Pelon (le Dr H.)..... 215
Pératé (Marie-Agnès)..... 432
Péroz (le lieutenant-colonel). 144
Philippi (E.). 408
Pic (Pierre) 211
Picard (Emile)..... 424
Pilastre (E.)..... 61
Pilon (Edmond) 528
Pilon (F.) 417
Pinard (Ernest)..... 385
Pinçon (E.)..... 127
Pinon (René) 456
Piquemal (l'abbé A.)..... 348
Planty (Mlle G. du)..... 514
Plauzoles (le Dr Sicard de) 214
Poey (l'abbé P.)..... 69
Poinsignon (P.)..... 427
Poli (Félix)..... 19
Ponthaud (A.)..... 434
Portal (Félix) 349
Portes (René Bittard des).. 336
Poupardin (René)..... 173
Pozo (Fr. Luciano del)..... 177
Pravieux (Jules)..... 291
Préneuf (Martinant de) ... 259

Prévost (l'abbé) 346
Puiseux (P.)..... 241
Pujo (Maurice)..... 126

Quantin (Léon)..... 67

Rabaté (Edmond).....271
Rabier (Benjamin)..... 507
Rachou (Louis)..... 401
Rasteil (Maxime)..... 120
Réau (Louis)..... 519
Reepmaker (M.)..... 291
Rébelliau (Alfred)..... 530
Reggio (Albert)..... 163
Régnier (Jacques)..... 308
Reinach-Foussemagne (la comtesse H. de)..... 267
Reiset (le vicomte de)..... 360
Renaudin (Paul)..... 363
Revault d'Allones (G.) 408, 413
Rey (A.) 403, 421
Richelieu (cardinal de)..... 452
Richemond (E.)..... 264
Rifaux (le Dr Marcel) 69
Rigal (Eugène)..... 221
Ritti (J.-M. Paul)..... 407
Robert (Gustave) 226
Roberty (Eugène de)..... 411
Robin (Léon)..... 318, 319
Rochemonteix (le P. Camille de) 173
Rolet (Antonin)..... 271, 443
Rondet (Victor) 68, 104
Rosmini (Antonio)..... 39
Rosny (J.-H.)..... 9
Rosquin (abbé Eugène) 108
Rossel (Louis).....143
Roudière (A.) 101
Rouire (le Dr)..... 34
Roure (Lucien) 153
Rozat de Mandres (le général) 142
Rzewuski (Stanislas)..... 416

Sabouret (abbé J.) 98
Sailhan (Louis)..... 115
Saint-Amant 111
Saint-Cénery 10
Saint-Étienne (le lieutenant-colonel de) 142
Saint-Martin (Vivien de).... 229
Sainte-Marie-Perrin (Antoine)..... 519
Saladin (Henri)..... 518
Sales (Pierre)..... 293
Salgari (Emilio)..... 494
Salinis (le P. A. de) 32
Saubin (l'abbé Ant.) 106
Sauerwein (Ch.) 230
Sautai (le capitaine Maurice). 133

SAVINE (Albert)..... 9, 293, 539
SAVOY (Hubert)..... 462
SCHATZ (Albert)..... 17
SCHIFFMACHER (Edouard).... 118
SCHLEGEL (J.)..... 412
SCHRADER (Fr.) 229
SCHUERMANS (Albert)..... 305
SCOTT (Walter)..... 500
SEAUVÉ (le capitaine)..... 34
SÉBILLOT (Paul)..... 243
SÉCHÉ (Alphonse)..... 226
SENAT (le capitaine)..... 149
SERVIÈRES (Georges)..... 231
SHAKESPEARE..... 328
SICARD DE PLAUZOLES (le Dr). 214
SIDERSKY (D.) 442
SKALKOWSKI (Adam)..... 303
SLOVAK (Aloïs)..... 134
SNELL (R.)..... 102
SORMIOU (Marie DE) 116
SORTAIS (Gaston) 262, 403
SPETZ (Georges)..... 125
STAHL (P.-J.)..... 500, 509
STENGER (Gilbert)..... 306
STRYENSKI (Casimir) 445
SUAU (Pierre)..... 463

TABOUREAU (le lieutenant) ... 145
TANNERY (Jules)..... 425
TARDIEU (André) 458
TARSOT (Louis)..... 497, 498
THÉDENAT (Henry)..... 114
THÉOPHILE 111
THEURIET (André) 293
THIÉRY (Jean)..... 429
THOMPSON (E.-H.)..... 508
TIERSOT (Julien)..... 455
TINAYRE (Marcelle)..... 8
TISSIER (Albert)..... 398
TOBAC (Edouard)..... 206
TOLSTOÏ (comte Léon) 12
TONNELAT (E.) 36
TOUDOUZE (Georges-Gustave). 499
TOULOUSE (le Dr) 156
TOUSSAINT (François-Vincent) 333
TRAVER (Hope)..... 225
TRÉSAL (J.)..... 350
TROUSSAINT (le médecin principal) 151
TUETEY (Louis) 131

URVILLE (Gaston D') 115

VALLÉE (l'abbé F.)..... 40
VALMALA (Antonio DE)..... 461
VALOIS (Georges) 365
VAN BEVER (Ad.) 322
VAN BIÉMA (Émile)..... 414
VANEL (G.)..... 259
VAN HOONACKER (A.)..... 202
VARIGNY (Mlle G. DE)..... 213
VARIGNY (H. DE)..... 213
VASSON (Michel)..... 118
VAUDON (abbé Jean)..... 106
VAULABELLE (A. DE)..... 227
VERCIER (J.)..... 42
VERNE (Jules)..... 490
VIAL (Francisque)..... 45
VIALAY (Amédée) 257
VIALLATE (Achille)..... 236
VIALLES (Pierre)..... 310
VICTORIA (la reine)..... 352
VIGNOT (abbé Pierre)..... 100
VILADE (Jacques DE)..... 124
VILLARD (le P. A.)..... 521
VILLARD (P.) 421
VILLEY (Pierre)..... 323
VIMAR (A.)..... 509, 510
VITIS (Charles DE)..... 496
VITRY (Paul)..... 520

WADDINGTON (Richard)..... 131
WAGNER (Charles)..... 534
WAILLY (DE)..... 500
WALLACE (Alfred RUSSEL).... 241
WALLE (Paul)..... 238
WEILL (Georges)..... 70
WEYMAN (Stanley)..... 510
WILKOWSKI (le Dr)..... 210

YOUNG (Thomas PETTIGREW). 357

ZEYS (Mathilde)..... 233
ZOHRAB (Kircor)..... 398

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUBERTIN (Charles), 466, 546. — BARINE (Arvède) [Mme Charle VINCENS], 543, — BEAUREPAIRE (Charles-Marie de ROBILLARD DE), 367. — BECQUEREL (Antoine-Henri), 275. — BLAUCHET (l'abbé), 74. — BOISSIER (Marie-Louis-Antoine-Gaston), 72. — CHABANEAU (Jean-Camille), 366. — CHAMARD (le R. P. Dom). 177.. — CHARAUX (Claude-Charles), 465. — DIETERICH (le Dr Albrecht), 74. — DITTE (Alfred), 543, — EVANS (John), 74. — FRANCLIEU (Mme Aimée-Marie DE), 276. — FRÉCHETTE (Louis), 75. — GIARD (Alfred), 274. — HALÉVY (Ludovic), 73. — INGLIS (James), 467. — LANTOINE (Henri), 367. — LÉNIENT (Charles-Félix), 272. — LIÉGEOIS (Jules), 274. — LUCHAIRE (Achille), 542. — MASCART (Éleuthère-Elie-Nicolas), 275. — PFLEIDERER (le Dr Otto), 177. — RÉCSEY (Victor), 466. — SARDOU (Victorien), 541. — SCHRADER (le Dr Eberhard), 276. — VINCENS (Mme Charles) [Arvède BARINE], 543.

Lectures faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 78, 181, 280, 370, 469, 546

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 78, 182, 280, 371, 470, 547.

Prix, 77, 182.

Congrès, 79.

Mélanges : Une Promenade à travers Paris au temps des Romantiques, 82. — Cartulaire des comtes de Bourgogne, 80. — Le Jubilé de V. Jagic, 371. — Almanachs pour 1909, 470.

Nouvelles : Paris, 83, 183, 280, 373, 477, 547. — Agenais, 86. — Alsace, 376, 547, — Anjou, 87, 282, 474,. — Bourbonnais, 376. — Bourgogne, 88, 185. — Cambrésis, 377. — Champagne, 283. — Dauphiné, 186, 283, 474. — Franche-Comté, 89, 186, 283, 377, 475, — Gévaudan, 475 — Languedoc, 188, 284, 379. — Limousin, 90, 476. — Navarre, 380. — Nivernais, 91, 380, 476. — Normandie, 91, 380, 477. — Pays basque, 285. — Provence, 380. — Allemagne, 92. — Angleterre, 188, — Belgique, 92, 188, 285, 380. — Espagne, 188, 286. — Italie, 93, 286, 381, 477. — Macédoine, 93. — Russie, 93. — Suisse, 94, 189, — Indo-Chine, 477. — Brésil, 381. — Canada, 287. — États-Unis, 287, 382,

Publications nouvelles, 94, 189, 287, 382, 478.

ERRATA

Page 80, ligne 27, *au lieu de* : 1895, *lisez* : 1905.
Page 155, ligne 8, *au lieu de* : les témoins, *lisez* : la tenue.
Page 179, ligne 19, *au lieu de* : Institut archéologique, *lisez* : Institut catholique.
Page 188, ligne 42, *au lieu de* : des grands écrivains, *lisez* : du grand écrivain.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. le baron Carra de Vaux ; Geoffroy de Grandmaison ; E.-G. Ledos ; P. Pisani
Marius Sepet

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît *tous les mois*.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1907 sont en vente, et forment cent-onze volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une très importante réduction peut être faite sur la vente d'une collection complète, notamment aux bibliothèques et aux institutions françaises ou étrangères. — Ces collections n'existent plus aujourd'hui qu'en très petit nombre.

Le *Polybiblion*, *Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la Société bibliographique.

La Société bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

RUE DE SAINT-SIMON, 5, PARIS (7e)

Revue des questions historiques

Fondée en 1866 par M. le marquis DE BEAUCOURT

et aujourd'hui dirigée par M. PAUL ALLARD

Paraissant tous les trois mois (en janvier, avril, juillet et octobre) *par livraisons d'environ 350 pages, et formant à la fin de l'année deux volumes grand in-8 de 700 pages.*

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

PARIS ET DÉPARTEMENTS, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1908

C.-L. Fillion : L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain (*fin*).

Paul Allard : Sidoine Appollinaire, préfet de Rome.

A. de Boislisle, de l'Institut : La Désertion du cardinal de Bouillon (premier article).

Cte M. de Germiny : Les Brigandages maritimes de l'Angleterre sous le règne de Louis XV (*fin*).

L. Soutif : Une Société du culte catholique à Paris pendant la première séparation. La Paroisse Saint-Eustache de 1795 à 1802 (*fin*).

MÉLANGES. — **Maurice Besnier** : L'Œuvre historique de Gaston Boissier.

E. Vacandard : Le Cartulaire de Notre-Dame de Prouille et l'Albigéisme languedocien aux XIIe et XIIIe siècles.

A. Roussel : Lamennais d'après ses correspondants inconnus (*suite*).

L. du Sommerard et **A. Vogt** : Correspondance.

Goldsilber (**E.-A.**) : Courrier allemand (*fin*).

F. Cabrol : Courrier anglais.

E.-G. Ledos : Chronique.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES. — **Albert Isnard** : Français. — **E.-G. Ledos** : Allemands.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Antiquité. Origines chrétiennes ; II. Moyen âge ; III. Renaissance. Réforme.

Table des matières du tome LXXXIV.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.